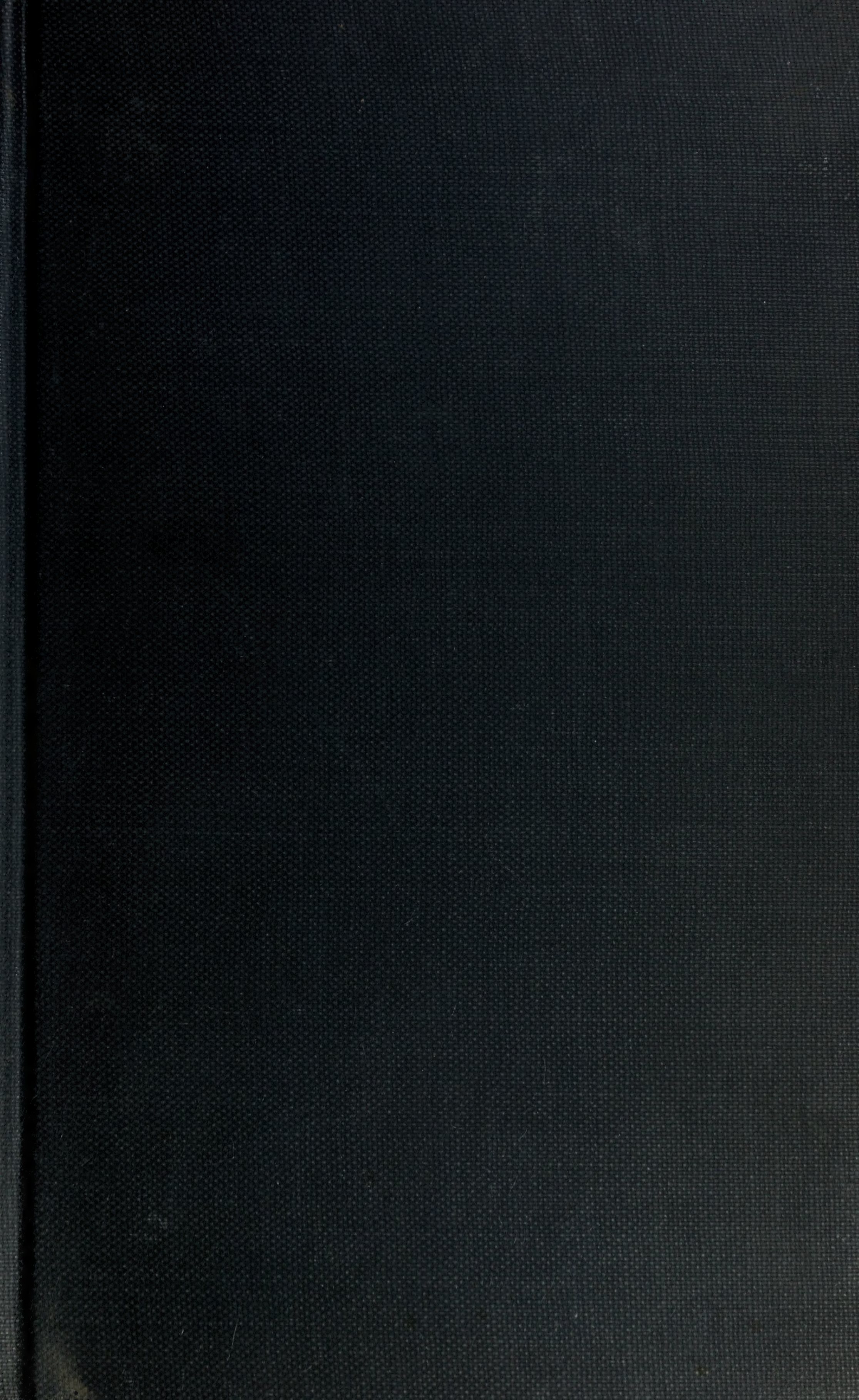
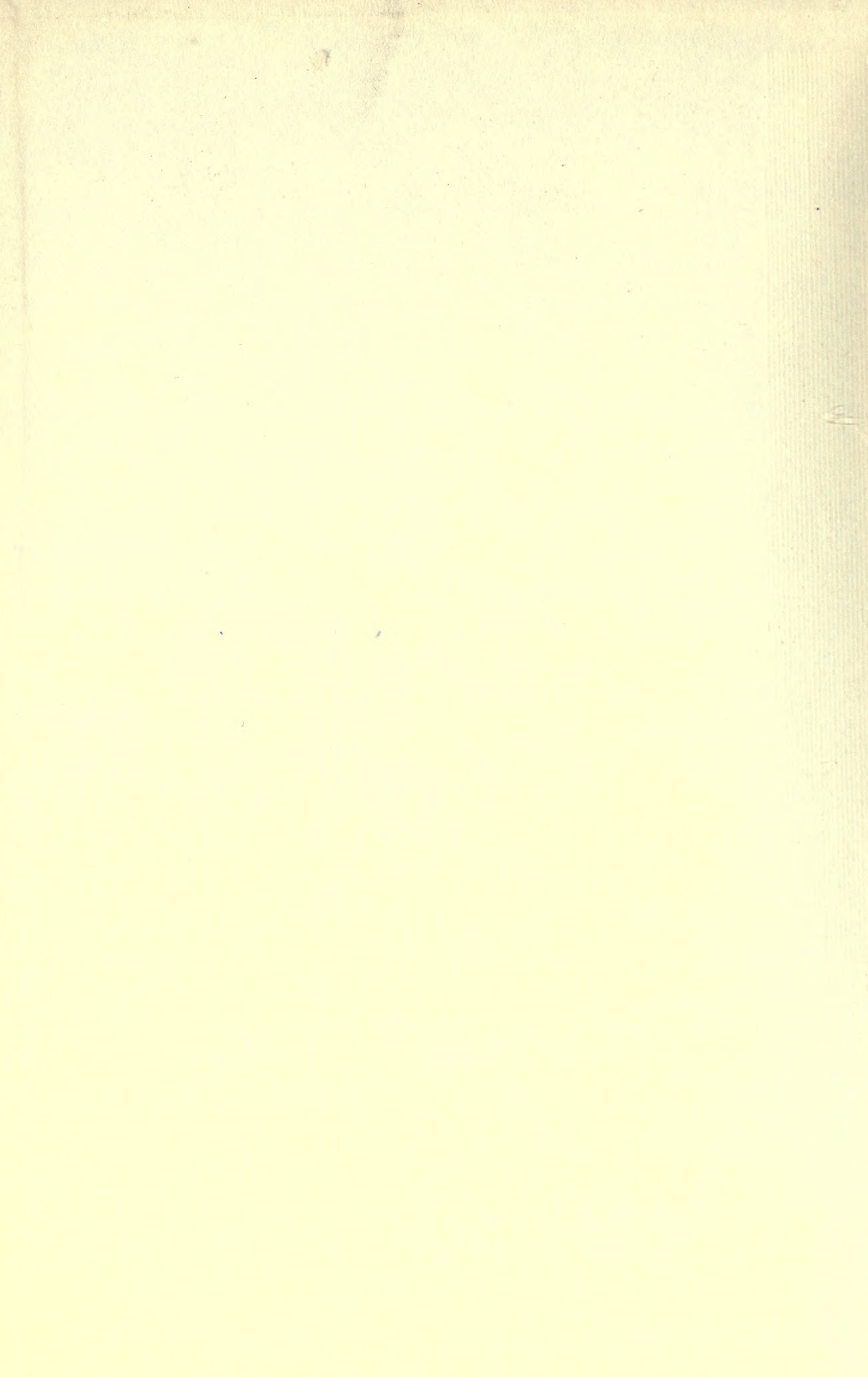




BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

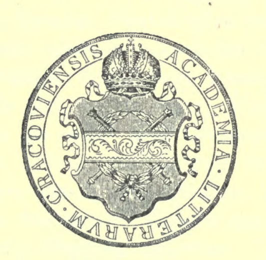
BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1912



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1913

Table des matières.

Page

Bieńkowski Piotr. Notice sur un groupe de statues d'empereurs romains 54

— Les débris d'une peinture de l'époque hellénique 55

Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 7 février 1912 7

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 7 mai 1912 38

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 décembre 1912 . . . . - . 96

Kleczkowski Adam. Régistre des depenses faites en 1570 pour la construction d'un galion destiné à faire partie de la flotte polonaise. Édition et commentaire philologique du manuscrit original 73

Malinowski Bronisław. Les associations d'hommes en Australie . . . 56

Przychocki Gustavus. De Gregorii Nazianzeni epistularum codicibus Britanicis, qui Londinii, Oxoniae, Cantabrigiae asservantur 5

— De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae 72

Reinhold Joachim. Le dialecte des poèmes franco-italiens du MS. XIII (Cod. gall. XIII de la Bibl. de St. Marc). Étude linguistique . . . 98

Rybarski Roman. Théorie des sujets dans l'économie politique . : . . 102

Sajdak Joannes. Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Pars prima: De codicibus scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Accedit appendix de Gregorii laudatorum et Pseudogregorianorum codicibus 68

Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences du 23 mai 1912 . 33

Semkowicz Władysław. Études critiques et méthodiques sur l'origine et la dislocation de la noblesse polonaise au moyen-âge 10

— Études sur quelques chartes polonaises au moyen-âge 29

Smoleński Tadeusz. Les peuples septentrionaux établis sur les côtes de la mer au temps de Ramsès II et Minephtah 6

Śmieszek Antoni. Contribution à l'explication des monuments épigraphiques persans 49

Page

Tymieniecki Kazimierz. Les terres ducales et la dotation primitive du monastère de l'ordre de St. Jean à Zagość (Étude sur l'histoire économique de la Pologne au XII siècle) 105

Zachorowski Stanisław. Le développement et l'organisation des chapitres en Pologne au moyen-âge 89

Zdziechowski Maryan. Pessimisme et Christianisme. IV-e partie . . . 40

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1, 2 et 3. Janvier—Février—Mars. 1912.

Sommaire. Séances du 15 et du 22 janvier, du 12 et du 19 février, du 11 et du 18 mars 1912.
Résumés: 1. PRZYCHOCKI GUSTAVUS. De Gregorii Nazianzeni epistularum codicibus Britannicis, qui Londinii, Oxoniae, Cantabrigiae asservantur.
2. SMOLEŃSKI TADEUSZ. Les peuples septentrionaux établis sur les côtes de la mer sous Ramsès II et Minephtah.
3. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 9 février 1912.
4. SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. Études critiques et méthodiques sur l'origine et la dislocation de la noblesse polonaise au moyen-âge.
5. SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. Études sur quelques chartes polonaises du moyen-âge.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 22 JANVIER 1912.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

SINKO TADEUSZ: »Polski Anti-Lukrecyusz«. *(Un Anti-Lucréce polonais),* 8-o, p. 116.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son travail: „*Pierre Skarga S. J. et les Jésuites en Pologne*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. ZDZISŁAW JACHIMECKI: „*Arteaga et Wagner comme théoriciens du drame musical*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. GUSTAW PRZYCHOCKI: „*De Gregorii Nazianzeni epistularum codicibus Britannicis, qui Londinii, Oxoniae, Cantabrigiae asservantur*“ [1]).

[1]) Voir Résumés p. 5.

SÉANCE DU 12 FÉVRIER 1912

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Jan Łoś présente son travail: *„Etudes sur les Mémoires de Janczar (Chronique Turque)“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. Adolf Chybiński: *„La tablature des orgues de Jean de Lublin“.* IV—VI-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de Mme Marya Wicherkiewiczowa: *„La famille de Hoene-Wroński“.*

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 9 février 1912 [1]).

SÉANCE DU 11 MARS 1912.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności«. *(Matériaux de la Commission linguistique).* 8-o, tome V, pp. 2+488.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie),* 8-o, vol. 49, p. 419.

Sajdak Johannes: »De codicibus graecis in Monte Cassino«, 8-o, p. 97.

Schneider Stanisław: »Świat ptasi w Balladynie«. *(Le rôle des oiseaux dans le drame de Jules Słowacki »Balladyna«),* 8-o, p. 22.

Le Secrétaire présente le travail de M. Antoni Śmieszek: *„Contribution à l'explication des monuments épigraphiques persans“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Kot: *„Les Ecoles paroissiales de la Petite Pologne du XVI au XVIII siècle“.*

[1]) Voir Résumés, p. 7.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 15 JANVIER 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

Dubanowicz Edward: »Wywłaszczenie w ustawodawstwie angielskiem (1845—1907)«. *(L'expropriation pour cause d'utilité publique dans la législation anglaise, 1845—1907)*, 8-o, p. 108.

M. Antoni Prochaska présente son travail: „*Stanisław Żółkiewski chef des forces militaires de la Pologne*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Gumowski: „*La monnaie d'or en Pologne au moyen-âge*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Ciszewski: „*Études sociologiques sur le commodat, le prêt et l'intérêt*".

SÉANCE DU 19 FÉVRIER 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

Ciszewski Stanisław: »Wygadzanie, pożyczka i odsetki«. *(Études sociologiques sur le commodat, le prêt et l'intérêt)*, 8-o, p. 21.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Estreicher: „*Recueil des sentences du tribunal des échevins de Magdebourg pour la cité de Cracovie*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Zachorowski: „*Le développement et l'organisation des chapitres en Pologne au moyen-âge*".

M. Pierre Bieńkowski présente le travail de feu M. Tadeusz Smoleński: „*Les peuples septentrionaux établis sur les côtes de la mer sous Ramsès II et Minéphtah*".

SÉANCE DU 18 MARS 1912.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire presente le travail de M. BRONISŁAW MALINOWSKI: *„Les associations d'hommes en Australie"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. KAZIMIERZ TYMIENIECKI: *„Les terres ducales et la dotation primitive du monastère de l'ordre de St. Jean à Zagość (Étude sur l'histoire économique de la Pologne au XII siècle)"*.

Résumés

1. GUSTAVUS PRZYCHOCKI. **De Gregorii Nazianzeni epistolarum codicibus Britanicis,** qui Londinii, Oxoniae, Cantabrigiae asservantur.

Der Verfasser legt die Ergebnisse seiner Durchforschung der Hss der Briefe des Gregor von Nazianz in den englischen Bibliotheken (London, Oxford, Cambridge) nieder. Es kommen in Betracht von den Londoner Hss hauptsächlich zwei: Brit. Mus. Add. **36749 s. X.** (183 Briefe, dieselbe Gruppe, wie der Laur. L_1 v. Przychocki, Wiener Studien 33 (1911), S. 251—252) und Burney **75** s. **XV.** (54 Briefe $= L_4$ v. Przychocki a. a. O. S. 254), als die eigentlichen Briefcorpora; die übrigen 3 enthalten nur einzelne Briefe. Sehr wichtig für die Textgeschichte und Textkritik sind die syrischen Hss mit den alten (VI—VII Jh.) Übersetzungen der Werke Gregors. Es kommen in Betracht für die Briefe: Add. 17209. s. IX. (31 Briefe), Add. 14549 s. VIII--IX (29 Briefe) und 12 andere mit einzelnen und fragmentierten Briefen. Aus dem cod. Add. 14547 s. IX. gibt der Verf. eine syrische Abhandlung über die Chronologie der Reden (und der Briefe 101, 102) Gregors, in lateinischen Fassúng heraus.

In Oxford sind die wichtigsten: Cod. Bodl. Misc. **38**, a. 1547 mit 210 Briefen, die Quelle der variae lectiones des Montacutius (1610) und Cod. Coll. Corp. Christi **284** s. XIV (80 Gregor' und 58 Basilius' Briefe) der Repräsentant jener Briefgruppe, auf welcher die editio princeps (1528) beruht. Die übrigen 8 enthalten kleinere Gruppen, einzelne Briefe und deren Fragmente.

In Cambridge liegen nur 4 Briefe Gregors in der Redenhs. Cod. Coll. Trin. 209 s. XI vor. — Zu den englischen Hss gehört noch Codd. Philippicus 1470 s. XVI. (jetzt in Berlin), der die schon

bekannte Gruppe von 127 Briefen enthält (v. Przychocki. Eos XVI (1910) p. 106—109).

Zum Schluß werden die wichtigeren Resultate zusammengestellt: Alle, bei Migne abgedruckten Briefe kommen zusammen in keiner Hs vor; unter Gregors Briefen und unter Gregors Namen befindet sich oft fremdes Gut (Briefe des Basilius und des Gregor von Nyssa); in den Adressen herrscht, wie sonst, eine arge Konfusion (der Verf. gibt eine diesbezügliche Zusammenstellung); die Scholien sind sehr spärlich.

Im Anhang werden Pseudogregoriana behandelt.

---

2. THADDÄUS SMOLEŃSKI: **Północne ludy morskie za Ramzesa II i Minefty** *(Die nördlichen Seevölker unter Ramses II. und Menephthah*.

Im ersten Teile dieser posthumen Arbeit versucht der im Jahre 1909 verstorbene Verfasser auf Grund umfassender Studien die Namen der in der Schlacht bei Kadesch den Hethitern zur Seite stehenden Bundesgenossen zu identifizieren. Die Luka sind offenbar die Lykier, die Pidasa wahrscheinlich die Pisidier, Dardni und Masa vielleicht die Dardaner und Mysier. Die Karkischa entsprechen ganz gut den Ciliciern. Die Keschkesch sind wahrscheinlich eine unheilbar verdorbene Namensform. Rätselhaft sind die Arivana. Der Verfasser versucht nicht, dieses Rätsel zu lösen. Schließlich sind die Kasauaden, auf die in unverwarteter Weise Licht aus den von H. Winckler in Boghaz-Köi gefundenen hethitischen Täfelchen gefallen ist, den arischen Mitani verwandt, demnach wahrscheinlich auch arischer Abkunft. Mit dieser Ausnahme sind alle übrigen Verbündeten der Hethiter weder arischer, noch semitischer, sondern thrako-phrygischer Abstammung, mit den Hellenen wohl vermischt, aber in Kleinasien ansässig; alle hatten gemeinsame „mykenische“ Kultur und entsprachen in bezug auf die Rasse der pelasgischen Urbevölkerung der griechischen Inseln.

Der zweite Teil der Abhandlung ist dem libyschen Kriege und dem mit ihm im engen Zusammenhang stehenden Angriffe der Seevölker unter Menephtah gewidmet. Unter den letzteren sind die Ruku oder Luku natürlich die Lykier, die Akauascha wurden bei-

nahe allgemein mit den hellenischen Achäern identifiziert, die Turuscha (Tersche), die Schardana (Scherden), die Schakluscha (Schekelesch) sind wohl sicher die Tyrsenier, die Sardinier und die Eingeborenen Siziliens, wenigstens in bezug auf die Gleichheit der ethnographischen Abstammung, denn ihre Sitze waren damals noch nicht in Europa, sondern im Oriente, und zwar in Kleinasien, woher sie mit der Zeit über viele Länder, teilweise über Libyen nach Etrurien und den beiden italischen Inseln gekommen sein sollen.

Sie haben sich im Kriege gegen Menephtah den Libyern angeschlossen, da sie denselben stammverwandt waren. Wahrscheinlich waren sie aus ihren Sitzen im Norden durch eine Hungersnot oder durch Drängen der thrako-phrygischen Völker vertrieben.

---

3. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 9-go lutego 1912 r.** *(Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 9 février 1912).*

M. P. Bieńkowski présente un mémoire sur „les têtes du groupe de Laocoon dans les collections polonaises“. La découverte du Laocoon en 1506 fit une impression énorme sur les sculpteurs et les poètes contemporains. Le groupe du Vatican fut tout de suite proclamé le plus grand chef-d'oeuvre de l'art, comme l'avait déjà affirmé Pline. Il n'est donc pas surprenant que partout dans l'Europe occidentale où s'étendit l'influence artistique de la Renaissance et du baroque on trouve des nombreuses imitations ou copies de Laocoon et de ses enfants.

Une certaine quantité — peu considérable, il est vrai, — de ces ouvrages inspirés par l'admiration pour le Laocoon parvinrent jusqu'en Pologne. Une tête de Laocoon se trouve aujourd'hui dans les collections du comte Charles Lanckoroński, à Vienne. C'est une oeuvre de l'époque, due peut-être au ciseau de Bernini; elle est de tout premier ordre en ce qui concerne la technique et l'expression, plus pathétique que celle de l'original que le créateur de cette merveille eut sans aucun doute sous les yeux et qu'il reproduisit assez fidèlement. On ne saurait en dire autant de la tête de marbre appartenant à M. K. Broniewski de Varsovie, et qui fut découverte en 1858 dans la cave d'une des maisons de la Grande place de la Vieille

Ville. Cette tête présente une curieuse particularité: sur la partie postérieure a été sculpté un bas-relief représentant un aigle tenant en ses serres et tentant d'enlever un serpent à tête de basilic, enroulé autour d'une branche stylisée en arabesques. Au premier coup d'oeil il est aisé de reconnaître que ce bas-relief est un produit de l'art roman primitif du XI-e siècle, ou tout au plus tard de la première moitié du XII-e. Les nombreux exemples cités par le rapporteur et tirés de l'art polonais et étranger, démontrent que ce motif, la lutte de l'aigle avec un serpent, ou avec un dragon, est très ancien: on le rencontre souvent dans l'art persan qui l'avait emprunté à l'art assyrien. De là il passa en Egypte et en Grèce, d'où il parvint directement à Rome, à la sculpture byzantine et enfin à la sculpture romane. Il est fort possible que le statuaire médiéval ait voulu traduire ainsi le combat de l'Esprit-Saint contre Léviathan, c'est-à-dire la lutte de l'âme et du corps.

La tête sculptée sur la face opposée de ce bloc de marbre, offre un visage de jeune homme aux traits si réguliers qu'on a supposé que c'était une statue originale grecque, mutilée par l'art roman. Le rapporteur prouve que cette opinion est fausse; c'est l'inverse qui se produisit: d'abord on cisela le bas-relief roman, puis vers la fin de la Renaissance, on sculpta sur l'autre côté le gracieux visage dont nous parlons, en prenant évidemment pour modèle celui du fils aîné de Laocoon. Toutefois la tête de Varsovie s'écarte en quelques détails de l'original; elle n'en fut pas moins exécutée à la fin du XVI-e ou dans la première moitié du XVII-e siècle, sous l'influence du fameux groupe romain.

Cette conclusion provoque une discussion animée à laquelle prennent part MM. Joseph Korzeniowski, le comte Georges Mycielski, Julien Pagaczewski.

M. Mieczyslas Skrudlik présente ensuite le résultat de ses recherches critiques sur l'activité artistique en Pologne de Thomas Dolabella, illustrant sa communication au moyen de photographies des tableaux de ce peintre. Ces recherches ont permis à leur auteur de modifier sensiblement l'opinion admise touchant Dolabella et d'attribuer à cet artiste des ouvrages qui jusqu'ici ne passaient pas pour siens. Dolabella arriva en Pologne vers 1607 et y mourut en 1650. Pendant les premières années de son séjour c'est principalement à la cour royale qu'il se consacre. Il entre ensuite en relations avec les Jésuites, les Franciscains, les Dominicains, les Cisterciens de

Mogiła, enfin il travaille à Kielce pour l'évêque de Cracovie, à l'église du Saint-Sacrement à Cracovie et chez les Camaldules de Bielany. Toute une série de toiles qui, l'auteur en est convaincu, sont incontestablement de Dolabella, telles que le portrait de l'évêque Piasecki à Mogiła. le portrait de l'artiste dans la chapelle de S. Hyacinthe à l'église des Dominicains de Cracovie, ses tableaux historiques, comme par exemple les plafonds de Kielce, quelques tableaux chez les Dominicains, chez les Frères mineurs, à Bielany etc., témoignent que Dolabella n'imita aucunement son maître Vassilacchi. Par contre il subit fortement l'influence de Tintoretto, Veronese, Bassano, et la dépendance à l'égard de ces maîtres est poussée si loin qu'avec le temps elle dégénère en copie de leurs grands ouvrages. Dolabella détermina en Pologne de nouveaux courants en peinture. Mais si son action fut avantageuse à nos compatriotes, son séjour dans le Nord fut par contre très funeste à lui-même. Dépaysé, manquant d'un milieu artistique favorable au déploiement de son talent, il devint maniéré, insipide, tomba au rang de fabricant mercantile de toiles gigantesques.

A la fin de la séance, M. Tomkowicz donne lecture à la Commission d'une note de M. Wawrzeniecki, concernant une croix romane en bronze exhumée dans un champ près de Słomniki, district de Miechów, et conservée actuellement au Musée industriel et agricole de Varsovie. Cette croix, de 21 cm sur 13 cm. formée d'une lame de bronze de 2 mm d'épaisseur, ornait sans doute la reliure d'un livre. De l'image du Christ exécutée plastiquement il ne reste plus que les pieds. L'auteur pense que cet objet provient du XIII-e siècle vu que dans le environs de Słomniki se trouvent encore quelques monuments architectoniques de la mêne époque; peut-être cette croix a-t-elle apartenu aumonastère voisin de l'ordre de Cîteaux a Kacice.

En dernier lieu M. Cercha présente quelques photographies d'amateur de l'ancien hôtel Tepper, rue Miodowa 3, à Varsovie. Cet hôtel construit avec un goût luxueux dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, possède encore une magnifique cage d'escalier, et dans les appartements du deuxième étage de riches stucs, des boiseries et des glaces admirablement conservées. La haute valeur artistique de cette décoration fait exprimer à la Commission: le souhait que cet hôtel devienne l'objet d'une étude approfondie.

4. Dr. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: **Uwagi metodyczno-krytyczne nad pochodzeniem i rozsiedleniem rycerstwa polskiego wieków średnich.** ***(Methodisch-kritische Bemerkungen über Herkunft und Siedelungsverhältnisse der polnischen Ritterschaft im Mittelalter).***

Der Verfasser versucht nicht erst, neue Hypothesen über die Entstehungsgeschichte der polnischen Ritterschaft aufzustellen, sondern beabsichtigt nur die Methode allein und die Ergebnisse der Forschungen, die seine Vorgänger (Piekosiński, Małecki) auf diesem Gebiete angestellt haben, einer Prüfung zu unterwerfen. Diese bedienten sich vorwiegend der Heraldik im strengsten Sinne des Wortes, indem sie sich bemühten, auf Grund rein äußerlicher Kennzeichen der Rittergeschlechter, besonders der Geschlechtsnamen und Wappen, das hochbedeutsame Problem der Entstehung des Adels zu lösen. Auf diesem Wege gelangten sie jedoch zu widersprechenden Ergebnissen. Piekosiński geriet durch Verwendung der heraldischen Methode nach vielen Richtungen hin auf Irrwege. (Die Theorie von der Abänderung, Verstümmelung der Wappen in Verbindung mit der Bildung von Seitenlinien). Diese Methode erwies sich als trügerisch und nicht hinreichend; man mußte daher andere Wege zur Lösung des Problems einschlagen.

Theoretisch kann man folgende Voraussetzung aufstellen: Will man sich die Entstehung der ganzen polnischen Ritterschaft veranschaulichen, so muß man zuerst analytische Untersuchungen über die Entstehung eines jeden einzelnen Geschlechts durchführen. Erst die Synthese dieser objektiven Untersuchungen über die einzelnen Geschlechter wird uns über allgemeine Fragen Aufschluß geben. Man muß daher auf Grund des ganzen Quellenmaterials, besonders des urkundlichen, die Genealogie der Geschlechter aufbauen und ihre Besitzverhältnisse feststellen, um ihre ursprüngliche Herkunft und spätere Wanderungen verfolgen zu können.

Eine so gestellte Aufgabe mag scheinbar außerordentlich einfach und logisch erscheinen, wird sich jedoch in der Praxis oft als unausführbar erweisen, besonders infolge des Mangels an Quellen aus der Zeit vor dem XII. Jahrhundert. Die Stammbäume, welche bis zur Mitte und sogar bis zu dem Anfange des XII. Jahrhun-

derts zurückreichen, versagen, und der Ursprung des Geschlechtes verliert sich in der Dämmerzeit der Geschichte. Teilweise kann diesem Übelstande eine Umschau in der Wappenkunde benachbarter Länder abhelfen, die sich in einer glücklicheren Lage befinden mit Rücksicht auf den Reichtum des alten Quellenmaterials.

Man kann es als einen Mangel der bisherigen Untersuchungen bezeichnen, daß die Forscher sich prinzipiell nur auf polnisches Material beschränkten und die vergleichende Methode auf dem Gebiete der Wappenkunde gering einschätzten. Indessen kann man viele Geschlechter, deren Stammbäume in Polen mit dem XII. Jahrhundert abbrechen, früher in den benachbarten, besonders abendländischen Ländern ausfindig machen. Man muß jedoch von vornherein darauf gefaßt sein, daß die Herkunft mancher Geschlechter bei dem jetzigen Befund der Quellen sich garnicht erklären läßt. So verwendet also der Verfasser, um zum Ziele zu gelangen, neue methodische Mittel wie Stammbäume der Geschlechter, topographische Studien über deren Ansiedlung und schließlich vergleichende Forschungen im Bereiche der ausländischen Wappenkunde, besonders der mit Polen benachbarten Länder. Den Hauptteil der Arbeit bilden daher Monographien der Rittergeschlechter, die nach Geschlechtsproklamen in alphabetischer Ordnung zusammengestellt werden. Jede Monographie enthält den Stammbaum des Geschlechts bis zum Ende des XIV. Jahrh., eine Ansiedlungskarte (Karte des wichtigsten Stammsitzes) und die Entstehungsgeschichte des Geschlechts.

In vorliegendem Bericht muß sich der Verfasser auf allgemeine Bemerkungen und eine Reihe von Beobachtungen beschränken, die er im Laufe seiner bisherigen Studien gemacht hat. Dieselben beziehen sich: 1) auf die strittige Frage der Klassifikation und der Altertümlichkeit der Geschlechtsnamen; 2) auf die Rittergeschlechter, die zu uns aus dem Westen gekommen sind: aus Böhmen, Mähren, aus der Lausitz u. aus Meißen; 3) auf die Geschlechter schlesischer Herkunft; 4) auf die Typen der Ansiedlung der Ritterschaft.

1) Was die Einteilung der Proklamen anbelangt, so gibt es heute zwei einander widersprechende Theorien, nämlich die von Piekosiński und die von Małecki. Der erstere führt (in seinen letzten Arbeiten) alle Geschlechtsnamen auf den persönlichen, der andere auf den topographischen Typus zurück. Während Piekosiński einen Ritter Łabędź in die Reihen der Urahnen des Adels versetzt, sucht Małecki

in allen polnischen Landesteilen Ansiedlungen mit der Benennung Łabędź, Łabędzie, Łabędki und dergl.

Indem der Verfasser aus dem Bereiche seiner Forschungen scheinbare Geschlechtsnamen, die es im strengen Sinne des Wortes nicht sind, sondern nur Bezeichnungen der entsprechenden Wappenembleme (Osmoróg, Głoworożec, Ogniwo, Róża u. s. w.) darstellen, ausschließt, teilt er die Gesamtheit der Geschlechtsnamen in drei Gruppen ein:

A) Persönliche Proklamen; B) Topographische Proklamen; C) Wahlsprüche oder Devisen.

A) Persönliche Proklamen umfassen zwei Kategorien:

a) Bezeichnungen nach Vornamen (Bienia von Bień, Bończa von Beńko, Drogosław, Krzywosąd, Poraj, Pomian etc.), die aus dem Vornamen eines der Ahnen des Geschlechtes gebildet wurden, wobei derselbe nicht unbedingt der Urahne, sondern irgend eine bedeutende Persönlichkeit nach dem auch in der ungarischen Wappenkunde bekannten Prinzip „a potiore fit denominatio" gewesen sein muß. Die Erscheinung der Vererbung der Vornamen im Geschlecht und der Umwandlung derselben in Beinamen können wir auch in späterer Zeit verfolgen, nachdem die Proklamen (z. B. Bodzanta im Geschlecht der Szeliga, Kanimir im Geschlecht der Zgraja, Czambor oder Sambor im Geschlecht der Rogala u. dergl.) sich fixiert hatten. In der Gruppe der Vornamenbezeichnungen verdienen besonders diejenigen hervorgehoben zu werden, die aus ausländischen Namen: Amadej, Drag, Gieralt (Gerard), „Herburt", Larysz (Hilarius) etc. entstanden sind.

b) Bezeichnungen nach Spitznamen, die von einem Spitznamen gebildet wurden, welcher entweder dem ganzen Geschlecht oder einer einzelnen Person gegeben worden war und von dieser sich auf die Nachkommenschaft verebte. Mann könnte je nach der Art des Spitznamens eine ganze Reihe von Gruppen unterscheiden, die gewissen physischen (Piękostka, Powaba, Broda, Momot, Chlewiotka, Taczała) oder geistigen (Działosza, Mądrostka, Nieczuja, Pierzchała, Złodziej) Kennzeichen entsprechen.

B) Topographische Proklamen werden von Namen von Landgebieten (Pałuki, Pszczyna), von Burgen (Biała, Przeginia, Strzegomia), von Flüssen und Seen (Mozgawa, Niesobia, Nałęcz-jezioro), endlich Dörfern und Ansiedelungen (Brzezina, Bogorya, Sławencin, Zabawa) abgeleitet. Eine besondere Gruppe bilden hier die topogra-

phischen Proklamen deutschen Ursprungs (Biberstein, Glaubicz, Sternberg, Stumberg, Wadewicz, Waldorf etc.). Der Verfasser begnügt sich nicht mit der Feststellung, daß die gegebene Namensbezeichnung eine topographische ist — auch nicht einmal mit der Zusammenstellung (wie Małecki) aller Ortsnamen von entsprechendem Klang, sondern er ist auch bestrebt, die mit der gegebenen Proklame in unmittelbarer Verbindung stehende Örtlichkeit zu ermitteln.

C.) Wahlsprüche oder Devisen, die in der abendländischen Wappenkunde bekannt und allgemein verbreitet sind, drücken in einem oder mehreren Worten irgend ein Symbol, Sprichwort oder Anruf aus, z. B. Ich dien, Gott mit uns, Dieu le volt Respice finem, Festina lente. Diese Gruppe ist auch in der polnischen Wappenkunde vertreten, und der Verfasser zählt unter dieselbe derartige Proklamen wie: Boże zdarz (Gott geb's), Boża Wola (Gottes Wille), Błogosław Hospody (russische Proklame des Wappens Kornicz). Vielleicht ist auch „Hab Dank" eine solche Devise nach dem Vorbild des bereits erwähnten „Ich dien", natürlich nicht aus dem XII. sondern erst aus dem XIV. Jahrhundert. Zu dieser Gruppe zählt der Verfasser ferner symbolische Losungen: Prawda (Wahrheit), Krzywda (Unrecht), Nowina (Neuigkeit), Ostoja (Zufluchtsstätte, Hort) vielleicht auch Świeboda (Freiheit), und außerdem Kriegsrufe: Biją w łeb (Hauen drein auf die Köpfe), Po trzy na gałąź (je drei an den Galgen), Wali uszy (Ohren herunter), Orzy-orzy, Zerwi-Kaptur, sowie Proklamen Do Liwa, Do Raja, Do Łęga, Na Pole, Na górę, Na piwo.

Was das Zahlenverhältnis dieser drei Gruppen von Proklamen anbetrifft, so weist der Verfasser nach, daß der größte Prozentsatz (gegen 54%) auf die aus Personennamen gebildeten Proklamen, ein etwas geringerer auf topographische Proklamen (gegen 40%) und der Rest auf die Wahlsprüche entfällt. In dieser Beziehung steht die polnische Wappenkunde der ungarischen näher als der tschechischen, in welcher der persönlich-patronymische Typus vorwiegt, da in Ungarn beide Typen, sowohl der topographische als auch der persönliche zu gleichen Teilen vertreten sind. Übrigens war in Ungarn ähnlich wie in Polen die Organisation der Geschlechter samt ihren gemeinschaftlichen Proklamen von längerem Bestande als in Böhmen, wo es unter dem Einflusse der westeuropäischen Heraldik schon frühzeitig zur Auflösung des Geschlechtsverbandes und zur Zer-

splitterung der Geschlechter in einzelne Familien kam, welche der gemeinschaftlichen Proklame verlustig gingen und ihre Wappen änderten.

Dieser Zusammenhang der Proklamen mit der Organisation der Geschlechter des Adels kommt zum Vorschein in der Etymologie eines gewissen Teiles der Proklamen, die die Form der weiblichen besitzanzeigenden Eigenschaftswörter haben. Einige von denselben bilden diese adjektivische Form neben der substantivischen z. B. Amadejowa neben Amadej, Jezierza neben Jezioro, Brożyna neben Bróg (eigentlich eine Wappenbenennung). Andere Proklamen jedoch sind lediglich in dieser Adjektivform bekannt: Strzegomia, Niesobia, Czewoja, die aus den Wortstämmen: Strzegom (Burg) Niesob (Fluß), Czewój (Vorname) entstanden sind. Vielleicht ist auch Starza aus der substantivischen Form Star = Stary (alt) gebildet. Piekosiński hat auf einige von diesen adjektivischen Proklamen aufmerksam gemacht, indem er im Sinne seiner Theorie bei denselben das Wort „bronia“ (Waffe) oder „chorągiew“ (Fahne) vermuten läßt. Nach der Ansicht des Verfassers jedoch wird hier wohl ein Wort, welches die Verwandtschaft bezeichnet, näher liegen, also wahrscheinlich das Wort „krew“ (Blut), oder wie es früher hieß „kry“. Pflegten doch die Adligen (polnisch „szlachta“, welches Wort unmittelbar aus dem Hochdeutschen slahta = Geschlecht, Verwandtschaft [1]) herkommt), wenn sie einen Adelsnachweis führten, ausdrücklich eidlich zu erhärten, „daß derjenige, dessen Adel beanstandet worden war, unser rechtmäßiger Bruder und unser Blut ist“ (Niesobia, Strzegomia etc.).

Aus den Untersuchungen über die Altertümlichkeit der Proklamen geht hervor, daß die bisherige Ansicht über ihre weit zurückreichende Altertümlichkeit unhaltbar ist. Beide, sowohl Małecki als auch Piekosiński, versetzten den Ursprung der Proklamen in das Urzeitalter. Indessen läßt sich in bezug auf eine ganze Reihe von Proklamen ihr Ursprung in verhältnismäßig später historischer Zeit, sogar noch im XV. und XVI. Jahrh. nachweisen. Bei vielen Geschlechtern ging die Feststellung des Wappenzeichens der Entstehung der Proklame voraus, welche sich erst bei stärkerer Verzweigung des Geschlechtes als unumgänglich erwies. Vor-

[1]) Vergl.: Kluge Fr., Etymologisches Wörterbuch d. deutsch. Sprache, VII. Aufl. 1910.

dem erfüllten die erblichen Vornamen die Rolle des Vermittlers, welcher die Herkunft näher bezeichnete.

Sofort erkannte man in dem Prandota einen Odrowąż, in dem Dziwisz einen Nagodzic, in dem Sieciech einen Toporczyk, in dem Sławnik einen Pałuka etc. Erst als die Vornamen das Kennzeichen der ausschließlichen Zugehörigkeit zu einem Geschlechte zu verlieren und in weiblicher Linie auch auf andere Geschlechter überzugehen anfingen, fühlte man das Bedürfnis eines anderen Mittels, welches für das Ohr dieselbe Bestimmung hätte, wie das Wappen fürs Auge. Der Verfasser macht auf die Tatsache aufmerksam, daß die ältesten Proklamen in unseren Quellen erst am Ende des XIII. Jahrhunderts zum Vorschein kommen, während in Ungarn bereits zu Anfang des XIII. Jahrhunderts die Bezeichung des Geschlechts der Ritter selbst in den Urkunden (de genere Ajka, Ratold etc.) allgemein verbreitet ist. Auch diese Tatsache beweist, daß unsere Proklamen eine verhältnismäßig junge Schöpfung des polnischen Wortschatzes bilden.

2) Die Studien über die Herkunft der polnischen Ritterschaft weisen einen bedeutenden Prozentsatz zugeströmten Elementes nach, in welchem die aus dem Westen stammende Ritterschaft vorwiegt. Spuren von Zuströmung abendländischer Ritterschaft, besonders deutscher, nach Polen, lassen sich schon im XI. Jahrhundert nachweisen. Gallus erwähnt, daß 500 deutsche Ritter mit Kazimierz dem „Wiederhersteller“ nach Polen gekommen seien. Es unterliegt keinem Zweifel, daß ein Teil derselben im Lande blieb, außerdem muß man annehmen, daß mit den Frauen der Piasten ganze Scharen von fremden Rittern kamen, welche, nachdem sie sich in polnischen Landen niedergelassen, dort neue Rittergeschlechter begründeten.

Zu den tschechisch-mährischen gehören die Geschlechter: Pałuka, Poraj, Wczele, Werszowiec-Rawicz, Wieniawa, Zaręba, Kołda-Okszyc, Sternberg und Odrowąż. Die letztgenannten bringt der Verfasser in Zusammenhang mit den mährischen Herren Benešowice, bei denen er außer dem identischen Wappen Vornamen findet, die den Odrowąż eigen sind, nämlich Dobiesz und Miłosław. Ihren ursprünglichen Wohnsitz hatten sie im Troppauer Gebiet an der oberen Oder (mit welchem Flusse die Proklame höchstwahrscheinlich zusammenhängt), von wo aus sie über Schlesien (Oppelner Gebiet) nach Polen gelangten. Was die Poraj anbelangt,

ist der Verfasser geneigt anzunehmen, daß sie in der Tat im Zusammenhang mit Poraj dem Sohne Sławnik's stehen, worauf außer der Vornamenproklame Poraj, der Vorname Czesław, welcher diesem Geschlechte eigen ist und dem Vornamen des Bruders von Poraj entspricht, hinweisen würde, sowie auch der Umstand, daß die Poraj sich in der Gegend von Gnesen und Trzemeszno (Tremessen) angesiedelt haben, Orten, an die sich so eng der Kultus des St. Adalbert knüpft.

Aus der Lausitz stammen folgende Geschlechter: Baruth, Kietlicz, Kopacz, Kordbok, Wadwicz, Wezenbork und Wierzynek. Die Kietlicz, die Wezenbork und Baruth bilden Zweige ein und desselben Geschlechtes, welches zu den ältesten in der Oberlausitz zählt. Ihre Besitzungen Baruth, Kittlitz und Weissenburg grenzten aneinander und überdies verband sie ursprünglich das gemeinschaftliche Wappen (Koziorożec-Steinbock). Diese Geschlechter tauchen in Schlesien um die Wende des XII. u. XIII. Jahrhunderts auf. In der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts ließ sich ein Zweig der Wezenbork in Großpolen bei Kościan (Kosten) nieder und nahm die lokale Proklame Gryżyna an, indem er gleichzeitig das ursprüngliche Wappen gegen ein anderes (zwei resp. drei Wölfe) vertauschte. Die Reminiscenz der Herkunft von den Wezenbork erhielt sich in einigen gemeinsamen Vornamen und in dem Beinamen Wezenbork (abgekürzt Bork). Die Lausitzer Wierzynek (Wersing, Wirsing) treten in der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts in der Gegend von Görlitz in der Lausitz auf und führen ein Wappen, welches dem späteren Wappen der polnischen Wierzynek sehr ähnlich ist.

Auch Meißen lieferte Polen einige Rittergeschlechter. Von da stammen die Biberstein, welche später über die Lausitz und Schlesien nach Polen kamen. Aus Glaubitz a/Elb. stammen die Glaubicz, welche sich später in Polen in der Gegend von Krobia (Kröben) und Września (Wreschen) niederließen. Auch das Geschlecht der Wagrod kam aus Meißen. Von weiter her, aus Hessen kamen um die Mitte des XIII. Jahrhunderts die Herburt nach Schlesien und mit ihnen wahrscheinlich die Larysz-Glezyn.

3) Bei dieser Wanderung der abendländischen Ritterschaft nach dem Osten nach Polen spielte Schlesien die Rolle des Vermittlungsgliedes, gleichsam einer Etappe. Deshalb macht der Verfasser auf dieses Land und dessen Anteil an der Vermehrung der Ritterge-

schlechter der östlich von demselben liegenden Gebiete besonders aufmerksam.

Der Zusammenhang der Ansiedelung der Ritterschaft in Schlesien mit der in den übrigen polnischen Teilfürstentümern reicht weit in die Vergangenheit zurück und läßt sich schon in unseren ältesten Quellen aus der ersten Hälfte des XII. Jahrhunderts verfolgen. Die bedeutendsten polnischen Geschlechter wie: die Łabędź, Habdank, Nałęcz, Gozdowa, Nagody, Gryf, Doliwa, hatten zur damaligen Zeit ihre Güter in Schlesien (Privileg Boleslaus' des Kraushaarigen für das St. Vincenz-Stift in Breslau vom Jahre 1149), obgleich ihre Hauptsitze in Groß- und Kleinpolen gelegen waren. Diese Erscheinung erklärt der Verfasser mit der Rolle, welche Schlesien in der Epoche vor der Teilung der Ländergebiete Polens im Verhältnis zu dem ganzen Staate gespielt hat. Schlesien war damals die Westmark Polens, seine Vormauer gegen die gefährlichsten und gewaltigsten Feinde vom Westen her, geschützt durch die „preseka" und den mächtigen Oderstrom, verteidigt durch eine Kette von Burgen und Niederlassungen der Ritterschaft von ganz Polen. Nach der Teilung Polens in Teilfürstentümer verlor Schlesien diese Bedeutung als polnische Mark und somit auch die Widerstandskraft gegen die Germanisation. Die Politik des Włodzisław II. und seiner Erben, welche nach dem Deutschtum gravitierten, begünstigte die Zuströmung der deutschen Ritterschaft. Schon in den Urkunden der schlesischen Piasten aus der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts tritt eine bedeutende Schar von fremder Ritterschaft auf, welche noch mehr im XIII. Jahrh. zur Zeit Heinrichs des Bärtigen und Heinrichs des Frommen anwuchs. Der zur Zeit dieser Fürsten erneuerte politische Verband Schlesiens mit Groß- und Kleinpolen erleichterte das Zuströmen von kolonisatorischen Elementen nach letzteren Ländergebieten. Man muß mit einem Worte neben der städtischen und ländlichen Kolonisation auch eine ritterschaftliche annehmen, jedoch mit dem Unterschied, daß die zuströmenden Ritter hier keine von der örtlichen Ritterschaft gesonderte Gesellschaftsklasse bildeten, die ihre eigenen gesetzlichen Einrichtungen gehabt hätte, sondern daß sie sich den gesetzlich sozialen Verhältnissen ihres neuen Vaterlandes anpaßten, mit der polnischen Ritterschaft verschmolzen und sich auf diesem Wege rasch naturalisierten.

Nicht allein fremde, sondern auch einheimische schlesische Ritterschaft nimmt an dieser Auswanderung nach dem Osten teil. Der

Verfasser führt etliche dreißig, vierzig Geschlechter an, welche im XIII. und XIV. Jahrhundert aus Schlesien nach Groß- und Kleinpolen, Kujawien und Reußen übersiedelten. In Großpolen ließen sich nieder: Becz, Borowa, Brochwicz-Niałko-Jeleń, Celma, Czaczko, Czasza, Denaw, Framberg, Gero, Glaubicz, Grzymała, Krakwicz, Tader, Tarchała, Trach, Wadwicz, Wezenbork. In Kleinpolen: Brzezina, Biberstein, Działosza, Geralt, Glezyn, Kołmasz, Kopasina, Oksza, Oława, Osina, Radwan, Reszyca, Romany, Słońce, Strzegomia. In Kujavien: Junosza, Leblowie, Rogala, Świnka. In Reußen: Borzchnicz, Herburt, Kopacz, Kornicz, Kuczaba.

Der Verfasser unterzieht der Reihe nach die Herkunft der schlesisch-polnischen Geschlechter einer eingehenden Betrachtung, in dem vorliegenden Berichte jedoch kann er nur auf einige interessantere Punkte aufmerksam machen.

Dem Geschlecht der Brochwicz-Jeleń (Hirsch) begegnen wir im XV. Jahrhundert bei Radom, in den Dörfern Gościszewice, Potkana und anderen. Dies war eine Schenkung Łokietek's; im Zusammenhang damit erzählt der Chronist aus Świętykrzyż eine verworrene Geschichte von den Gutsherren von Trzciel, Babimost (Bomst) und Zbąszyn (Bentschen) (im Grenzgebiete von Schlesien und Großpolen), von Nikolaus und Johann Bodzentowicz. Der Chronist, welcher dieselben mit dem Geschlecht Święca verwechselt, schreibt ihnen die Preisgebung von Pommern an die Kreuzritter zu. Der Verfasser weist nach, daß die Tatsache des Verrats authentisch ist, sich jedoch auf die Kämpfe des Łokietek mit den Glogauer Herzögen und mit den Brandenburgern um die Grenze an der Obra bezieht, wo sich das Geschlecht der Jeleń-Niałko niedergelassen hatte. Seine Ansiedlung in dieser Gegend reicht wenigstens bis in die Mitte des XII. Jahrhunderts zurück, denn schon in der Bulle Hadrians IV., die dem Breslauer Bistum im Jahre 1155 ausgestellt wurde, wird „Gelenow Nalcho" erwähnt. Diesem Geschlecht entstammte Sędziwój, der Gnesner Probst, der Stifter des Klosters zu Obra. Der Verfasser weist die Beziehungen der Jeleń-Niałko zu Schlesien nach, stellt ihren schlesischen Familiensitz im Glogauer Herzogtum fest und findet hier den Ort „Brauchitsch", auf den die Proklame „Brochwicz" zurückgeht.

Der Stammvater der Kołomasz ist Martin Kołomasz, der Kopasin — Budziwój Kopasin, der Krakwicz — Nicolaus Krekwicz, der Reszyca — miles Reszyca (Kämmerer des Oppel-

ner Herzogs Mieszko), der Jezioro — Adalbert Jezioro, der Osina — Johann Osina, der Borsnicz — Konrad Borsnicz etc. Dies sind alles Ritter der schlesischen Herzöge die in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts leben. Die Brzezina (Trąby) stammen aus dem schlesischen Brzezina (Klein-Briesen) bei Patschkau her. Der Verfasser hält Heinrich und Wilhelm, die Vögte von Patschkau aus der Mitte des XIII. Jahrhunderts für ihre Stammväter. Die Działosza's hatten ihren Stammsitz in der Gegend von Sycyn (Wartenberg) und ihr Stammnest war Działosza (Ottendorf). In der zweiten Hälfte des XIV. Jahrhunderts entsandten sie einen Zweig nach Kleinpolen (Hincza von Roszkowice, später von Rogowo), welcher das Dorf Działoszyn im Wieluner Gebiet gründete. Der schlesische Familienstamm dieses Geschlechts änderte die frühere Proklame „Działosz" in Zalosch, Salosch, Salisch. Das Wappen beider Linien, sowohl der schlesischen als auch der polnischen, ist identisch. Die Rogala führen in Schlesien die Proklame Sambor (Czambor, Tschammer). Sie lassen sich seit der Hälfte des XIII. Jahrhunderts als Herren von Ostrzeszów (Schildberg) nachweisen. Die Świnka entstammen der schlesischen Burg Świna, wohin ihre Spuren bis in die Mitte des XIII. Jahrhunderts zurückreichen. Ein Zweig dieses Geschlechts ließ sich gegen Ende des XIII. Jahrhunderts bei Sieradz (wie es scheint, kamen sie dorthin mit dem Gnesner Erzbischof Jakób Swinka) und im Dobrzyner Lande im preußischen Grenzgebiete nieder. Mit den schlesischen Schweinichen haben sie Proklame und Wappen gemein. Die Strzegom sind seit der Hälfte des XII. Jahrhunderts in der Gegend der Burg Strzegom in Schlesien ansässig, von wo sie schon gegen Ende dieses Jahrhunderts nach Kleinpolen übersiedelten, indem sie sich zuerst in dem Krakauer Gebiet in der Gegend von Miechów, später aber weiter im Westen im Sandomierer Gebiet niederlassen und hier ihre Burg Strzegom gründen, in deren Nähe wir ihnen noch im XV. Jahrhundert begegnen. Der Verfasser weist Spuren ihres Zusammenhanges mit dem benachbarten Geschlechte der Bogorya nach; indessen glaubt er, daß sie mit dem Geschlecht der Kościesza nichts gemein haben, mit welchem sie erst die spätere Heraldik in Zusammenhang bringt. Die Kościesza haben ihren Stammsitz bei Kruszwica an dem Gopło-See (Kościeszki, Kościeszyce, Golejewo, Lęchomirowice und andere). Der Stammsitz dieses Geschlechtes liegt in einer Gegend, welche durch Fäden uralter Tra-

dition mit den Popieliden eng verknüpft ist. In naher Nachbarschaft dieses Stammsitzes finden wir auch die Niederlassung Popielewo vor, und in dem Geschlecht der Kościesza kommt der Vorname Lęchomir (1241) zum Vorschein, aus welchem untrüglich die abgekürzte Form Lęch und das Deminutivum Leszko hervorging. Dies alles legt den Gedanken nahe, daß zwischen den Geschlechtern der Kościesza und der Popieliden Beziehungen bestanden, von welch letzteren einer sogar den Spitznamen Kościsko führte (Chostysko, Chosczysko, Chossistko, Chotisko); die Ortographie läßt darüber keinen Zweifel zu, daß das Stammwort dieses Spitznamens „kość“ (Knochen) ist, ähnlich wie in der Proklame „Kościesza“, die die Form des weiblichen besitzanzeigenden Eigenschaftswortes von „Kościech“ ist.

Der Verfasser behandelt im besonderen die in Krakau ansässigen Geschlechter, die in der Folge in die Reihen der polnischen Ritterschaft traten. Hierzu gehören die Gutsherrn von Czyrla (im Teschener Gebiete), die die Stammväter des Geschlechts Bielina oder Koniowa Szyja (Pferdehals) waren. Ferner die Borch, Breslauer Bürger, von denen Jan Borch, Pächter der königl. Mauten zur Zeit Kasimirs des Großen, von demselben mit Landgütern beschenkt, es sogar bis zum Truchseß von Sandomierz brachte und seine Töchter an bedeutende Adlige verheiratete; sodann die Rokembark's aus dem schlesischen Rechenberg, welche in der Hälfte des XV. Jahrhunderts zu hohem Ansehen gelangt sein mußten, da sie mit den schlesischen Piasten verwandtschatliche Verbindungen schließen. Endlich die Lausitzer Wierzynek (Wersing), ein so wohl bekanntes Geschlecht, daß es keiner näheren Besprechung bedarf.

Indem sich der Verfasser auf diese flüchtigen Betrachtungen beschränkt, behandelt er in weiterer Folge die Ursachen der Kolonisation der Ritterschaft. Die allgemeinste Ursache war hier untrüglich dieselbe kolonisatorische Strömung, welche die Wogen der Bürgerschaft und der Landbevölkerung mit sich führte. Sowohl die Übervölkerung als auch das große Angebot von Land in den reinpolnischen Landesgebieten gingen Hand in Hand mit der starken Nachfrage nach abendländisch geschulter Ritterschaft in Polen.

Neben diesen allgemeinen Ursachen wirkten hier zweifelsohne gelegentlich auch noch andere Faktoren mit. Zu diesen gehören in erster Linie die politischen Verhältnisse. Die Ritterschaft bildete dasjenige Element, auf welches die Herzöge ihre Gewalt im Lande, ihre Herrschaft stützten. Besonders während der Kämpfe, die die Teilfürsten

untereinander führten, spielte sie eine Rolle, die über das Schicksal der Herzöge entschied, wenn sie die einen verließ und plötzlich zu den anderen überging, manchmal bloß augenblicklichem Impuls folgend. Wenn die Herzöge sich die Herrschaft in einem Landgebiet erkämpften, pflegten sie es mit Ritterschaft aus ihrem eigenen Teilfürstentume zu besetzen und dafür die ihnen ergebenen Ritter der eroberten Länder dort unterzubringen. Der Verfasser führt dafür Beispiele aus dem XIII. und XIV. Jahrhundert an. Im Krakauer Gebiet lassen sich Niederlassungen der schlesischen und masovischen Ritterschaft in Grenzstrichen und in der Gegend von Burgen als Sediment der Kämpfe Heinrichs des Bärtigen mit Konrad von Masovien nachweisen. In Großpolen werden wir an der südlichen und westlichen Grenze sowie in dem Gebiete der in dieser Gegend gelegenen Burgen (Kościan, Krzywin, Krobia, Poniec) Niederlassungen der schlesischen Ritterschaft aus solchen Geschlechtern vorfinden, deren Vertretern wir in der Umgebung des Heinrich von Glogau und seiner Söhne begegnen (die Biberstein, Wezenbork, Tader, Trach, Glaubicz, Krakwicz, Brochwicz und andere). Der Verfasser bringt diese Niederlassungen zu den Kämpfen, welche zwischen Łokietek und den Glogauer Herzögen um Großpolen geführt wurden, in Beziehung. Wir wissen, daß Łokietek nach der Eroberung der Obralinie von dort die Brochwicz verdrängte und die ihm ergebenen Nałęcz (in Zbąszyn) ansiedelte. Ein deutliches Gepräge tragen auch die Siedelungsverhältnisse des Landes Halicz, wo eine ganze Reihe von schlesischen Geschlechtern von Ladislaus v. Oppeln (Opolczyk) beschenkt wurde, der auf diese Weise seine Herschaft in diesem Lande zu befestigen bestrebt war. Mit ihm lassen sich auch einige schlesische Geschlechter im Dobrzyner Gebiet (die Lebel und Rogala) in Verbindung bringen. Die in Reußen zur Zeit des Ladislaus Opolczyk erscheinende Einrichtung der Lehen weist darauf hin, daß mit der Ansiedlung der schlesischen Ritterschaft dort die Elemente der gesetzlichen abendländischen Einrichtungen eindrangen. Spuren der Lehen lassen sich auch in Großpolen nachweisen. Beachtenswert ist die großpolnische Gerichtseintragung aus dem Anfange des XV. Jahrhunderts, in welcher ein Ritter vor dem Gericht einen von einem andern Ritter ihm gemachten Vorwurf, als ob er ein „suus homagialis vulgariter man“ wäre, widerlegt. Daraus ist a contrario der Schluß zu ziehen, daß die abendländische Einrichtung der Va-

sallenschaft, welche auf dem Lehnsverhältnisse basierte, in Polen bekannt war. Der Verfasser glaubt, daß sich diese Einrichtung mit der Klasse der „Knappen" (panosze) in Verbindung bringen läßt.

4) Der Verfasser unterscheidet zwei prinzipielle Typen von Ritterschaftsansiedelung einen „Nest-" (Gruppen-) typus und einen Kettentypus.

a) Die Ansiedelung in einem „Neste" erscheint als ein geschlossener Landkomplex, von nur einem Geschlecht besiedelt. Dieser agrarische Typus bildet vor allem das Merkmal des herzoglichen und kirchlichen Besitzes. Großgrundbesitze der Rittergrenzen meist an große kirchliche und herzögliche Domänengüter. So ist z. B. das große Tenczyner „Nest" der Toporczyk im Krakauer Gebiet zwischen der königlichen Domäne von Olkusz (im Norden) und den Domänen des Krakauer Bistums von Sławków (im Westen) und Lipowiec (im Süden), so wie den Besitzungen des Klosters von Tyniec (im Süden) eingeschlossen. Die letzgenannten sind alte herzogliche Schenkungen aus der Zeit der Bolesław's, woraus man leicht schließen kann, daß auch das Gebiet von Tęczyn eine solche herzogliche Schenkung zu Gunsten der Toporczyk war. Ein anderes Beispiel liefert der Großgrundbesitz der Odrowąż im Opoczner Distrikt, welcher im Südosten an die Kielzer, Bodzentiner und Beszkower Domäne des Krakauer Bistums, im Südwesten an die Chęciner, Małogoszczer und die Radomer königliche Domäne und an das „Nest" der Łabędź im Gebiet von Skrzynno grenzt, welches ebenfalls als eine herzogliche Schenkung anzusehen ist. Das ursprünglich zusammengehörige Territorium des Geschlechts kann mit der Zeit einer teilweisen oder gänzlichen Auflösung anheimfallen. Die Vermehrung des Geschlechts führt zur Zersplitterung des Stammnestes in kleine Familienanteile. Mit der Entwicklung der gesetzlichen und wirtschaftlichen Verhältnisse gewinnt das Prinzip der freien Veräußerlichkeit der Güter des Geschlechts Übergewicht über das ursprüngliche Gesetz, welches nur Verwandte zuläßt, und führt in ursprünglich geschlossenes Territorium fremde Elemente ein, welche das „Nest" des Geschlechts zersprengen. Zu solchen das System dieser Ansiedelungen auflösenden Faktoren zählt der Verfasser in erster Linie die kirchlichen Institutionen und in der Folge die Frauen. Seitdem die Frauen das Recht, Landbesitz zu erben, gewannen und die Möglichkeit der freien Verfügung darüber er-

langt hatten, begannen durch Eheschließungen Enklaven fremder Geschlechter in die Familiensitze einzudringen. Einige in ihrer materiellen Existenz bedrohten Geschlechter greifen zu Mitteln der Selbsthilfe. So rufen einige mächtige Geschlechter nach dem Erlaß der Statuten Kasimirs des Großen, welche dem Besitzrecht der Frauen Gesetzeskraft verleihen, eine Art Fideikomisse ins Leben, wobei sie nur männliche Erben mit Ausschließung der Frauen zulassen. (Die Grzymała im Sandomirer und die Świnka im Dobrzyner Gebiet).

b) Einen anderen Typus von Ritteransiedlungen stellt eine Kette von Ansiedelungen dar, die einem und demselben Geschlecht gehören. Die Niederlassungen in dieser Kette können unmittelbar aneinander grenzen (z. B. die der Poraj im Gnesner, der Pierzchała im Sochaczewer, der Połukoza im Wiślicer Gebiet) oder von Niederlassungen unterbrochen werden, die andern Geschlechtern angehören (z. B. die der Nagody im Łęczycko - Sieradzer, der Dryja im Kalischer, der Nieczuja im Sandomirer Gebiet). Die Form der Kettenniederlassungen ist gewöhnlich sehr deutlich, mitunter erstaunlich symmetrisch. indem sie gerade, einige oder mehrere Meilen sich hinziehende Linien (z. B. Nagody, Poraj, Bielina), Bogenlinien (Ciołek bei Krobia, Pomian bei Inowrocław, Dąbrowa im Ciechanower und Pułtusker Gebiet) oder geschlossene Ringe (Dołęga im Dobrzyner und Płocker Gebiet, Bończa bei Krobia) bilden. Indem der Verfasser die Richtung und Lage der Ansiedlungsketten untersucht, nimmt er ihren Zusammenhang wahr mit den Grenzen (die Nagodzic im Łęczycko-Sieradzer Gebiet, längs der Masovischen Grenze, Bylina in dem Łęczycer Gebiet, Świnka in dem Dobrzyner und Zawkrzeer Gebiet, längs der preußischen Grenze, Brochwicz im schlesisch großpolnischen Grenzgebiete an der Obra etc.) oder mit anderen strategisch wichtigen Objekten wie: Flüssen (die Poraj an der Września, Nałęcz an der Samica, Dryja an der Warthe, Pierzchała an der Utrata etc.), mit den Gebirgsketten (Nieczuja und Tarnawa an den Gebirgsabhängen von Świętykrzyż) mit Burgen (über die Burgniederlassungen vergl. meine Abhandlung unter dem Titel: „Die polnischen Włodyken im Lichte der Analogie mit anderen slawischen Ländern“ (polnisch) Kwart. hist. XXII, S. 598 ff).

Indem der Verfasser das Verhältnis der Kettenniederlassungen zu dem Geschlecht betrachtet. weist er auf die Tatsache hin, daß

eine solche Kette von Niederlassungen sich manchmal im Besitz eines Einzelnen befindet, und wir haben sogar Beispiele von herzoglichen Schenkungen zu Gunsten eines Einzelnen, die eine Kette von Besitzungen umfassen (z. B. Schenkungen der großpolnischen Herzöge zu Gunsten des Tomisław von Szamotuły aus dem Geschlechte Nałęcz, die das Privileg Przemysławs II. vom Jahre 1288 bestätigt). Wo wir hingegen in der Kette der Niederlassungen im XV. Jahrhundert einer stärker vermehrten Ritterschaft ein und desselben Geschlechts begegnen, da muß man annehmen (was man in so manchem Falle durch den Stammbaum nachweisen kann), daß dies die Nachkommen einer einzelnen Person oder höchstens einiger Verwandten sind, welche diese Kette von Niederlassungen einst in ihre Hände gebracht haben. Wie soll man also diese Tatsache, wonach eine einzelne Person, beziehentlich ein kleines Rittergeschlecht, im Besitze einer Kette von Niederlassungen war, in Einklang bringen mit dem untrüglich militärischen Zweck und Charakter der Ansiedelungen dieses Typus? Der Verfasser ist bestrebt, diese Frage im Zusammenhange mit der Organisation der Ritterschaft niederen Ranges (im militärischen Sinne) zu lösen, die das Gefolge der Adligen (servientes nobilium) und zweifelsohne auch ein Teil der Landbevölkerung, die gleichfalls zu Kriegsdiensten verpflichtet war, bildeten. Diese niedere, leicht bewaffnete Ritterschaft (milites gregarii, originarii, secundi ordinis, clipeati) war auf den Gütern ihrer Herrn disloziert, wo sie unter deren Führung die Landwehr (Verteidigung der Burgen, Flüsse, Furten und Wege) bildete, und wenn es nötig war, ins Feld zog, niedere Kriegsdienste (Lagerwache, Transport von Gefangenen, Rekognoszierungen, Verproviantierung des Heeres etc.) verrichtete. Die Gefolgschaften der Adligen erhielten anfänglich von Seiten der in sozialer Beziehung niedriger stehenden Gesellschaftsklassen, welche persönlich und materiell abhängig waren, einen Zuwachs, mit der Zeit jedoch verschlangen sie nach Differenzierung der Stände noch dazu einen Teil des materiell heruntergekommenen Adels und der Włodyken. Der Verfasser weist, an der Hand des Quellenmaterials, diesen Kleinadel nach, der im XIV. und XV. Jahrhundert auf den Gütern der Magnaten (auch in den königlichen und kirchlichen) ansässig ist; dieser Adel nämlich trat in ein Verhältnis persönlicher Abhängigkeit, mitunter aber auch in ein Verhältnis materieller Abhängigkeit von dem Herrn, auf Grund des „homagium", indem er die Reihen ihrer „Mannen" oder „Knappen" (panosze) verstärkte.

Schließlich zieht der Verfasser das Verhältnis der Ritterschaft zu den Burgen und den Burgterritorien in nähere Erwägung, indem er hierbei drei Kategorien von Burgen ins Auge faßt:

1) die privaten Burgen oder vielmehr befestigten Edelhöfe in den Gütern sowohl der weltlichen (Ritter) als auch der geistlichen Herren (Bischöfe).

2) herzogliche Burgen, mit einem vorwiegend militärischen, wehrhaften Charakter, und außerdem höchstens noch Zentralen für die landwirtschaftlichen Bedürfnisse der umliegenden herzoglichen Domänen und Orte, in denen sich der Herzog während der Zeit seiner Durchfahrten aufhielt.

3) Kastellaneien, die nicht nur Verteidigungsplätze im Kriege waren, sondern auch Mittelpunkte der administrativen, gerichtlichen und religiösen Organisation bildeten.

ad 1) Was die erste Kategorie der Burgen anbelangt, so macht der Verfasser auf diejenigen Burgen besonders aufmerksam, die die Namen der Ritter, welche auch ihre Begründer waren, führen. So steht z. B. Sieciechów unzweifelhaft im Zusammenhange mit der Person des bekannten Palatins des Władysław Hermann. Die schon in der ersten Hälfte des XII. Jahrhunderts erwähnte Burg Przedborz verdankt unzweifelhaft ihren Namen dem Ritter Przedbor. Und in der Tat ist dieser Name erblich in dem Geschlecht der Zadora, das man quellenmäßig schon im Beginn des XIII. Jahrhunderts in der Gegend von Przedborz feststellen kann, das aber dort (wie die Chronologie der Benennung der Burg zeigt), augenscheinlich schon in der ersten Hälfte des XII. Jahrhunderts seinen Wohnsitz hatte. Einige von diesen Privatburgen gingen mit der Zeit in den Besitz von Herzögen über, sei es als Burgen zweiter (Przedborz), sei es als solche dritter Kategorie (Sieciechów, welches in einem gewissen Zeitabschnitt im XIII. Jahrhunderts eine Kastellanei war). Dasselbe läßt sich übrigens auch von andern Ritterburgen sagen, deren Benennungen in keinem Zusammenhange mit den ritterlichen Namen stehen. So ging z. B. Strzegom, eine Burg im Sandomirer Gebiet, welche durch einen Zweig des schlesischen Geschlechts der Strzegomia gegründet wurde, auch mit der Zeit in den Besitz des Landesherrn über. In vielen Fällen muß man die Ursache dieser Erscheinung in den Konfiskationen der Güter erblicken.

ad 2) Der Übergang der herzoglichen Burgen, die keine Kastellane hatten, samt ihren Territorien, in die Hände der Ritter-

schaft, läßt sich schon frühzeitig bemerken. So muß man z. B. in die Mitte des XII. Jahrhunderts die Schenkung von Łekno zu Gunsten der Pałuka oder von Skrzyno zu Gunsten der Łabędź versetzen. Diese beiden Burgen werden in der päpstlichen Bulle vom Jahre 1136 als herzogliche Burgen erwähnt; niemals hatten sie jedoch Kastellane. Auf ähnliche Weise sehen wir das Territorium Szczyrzyc, welches ohne Zweifel einen Burgsitz hatte, schon zu Anfang des XIII. Jahrhunderts im Besitz der Drużyna, und die herzogliche Burg Chroberz in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts in den Händen der Topor. Das sind ohne Zweifel herzogliche Schenkungen, was sich übrigens urkundlich in so manchem Falle feststellen läßt (vergl. Schenkung von Korczyn zu Gunsten des comes Pakosław im J. 1212). Die Schenkung einer Burg samt dem dazu gehörigen Territorium zu Gunsten eines Ritters verlieh ihm nicht nur den privatrechtlichen Besitz des gegebenen Gebietes, sondern legte ihm auch die Pflicht der Verteidigung der Burg auf. Dasselbe versteht sich auch in den Fällen, wo der Herzog in Privatgütern eine Verteidigungsburg errichtete, indem er dieselbe dem Schutze des Besitzers dieses Territoriums anvertraute (Boleslaus von Kalisz erbaute im J. 1267 zwei Burgen, die eine in Dupin, das dem Szczedrzyk aus dem Geschlechte der Habdank gehörte, und eine andere in Niesłusz, dem Besitz des Gniewomir Trzebiesławicz aus dem Geschlecht der Strzegom). Die Verteidigung der Burg muß man so auffasen, wie oben dargestellt. Dieselbe lag der herrschaftlichen Gefolgschaft (die nicht unbedingt ständig in der Burg stationierte) und der Landbevölkerung der Umgebung ob unter der Führung des Geschlechts, beziehentlich seines Seniors. (Auch die Bischöfe hatten ihre „milites" zur Verteidigung der den Kirchen durch Schenkung verliehenen Burgen; vergl. Żnin). Die Bevölkerung rief man nach der Burg höchstwahrscheinlich unter der Proklame ihres Herrn zusammen (offenbar von der Zeit an, wo die Proklame ins Leben getreten war). Damit lassen sich vielleicht die noch im XV. und XVI. Jahrh. festgestellten Tatsachen erklären, wonach die Bevölkerung in den Gütern der Ritterschaft sich der Proklame ihrer Herrn zwecks Zusammenberufung der Dorfgemeinde (im Falle von Alarm) bediente. Auch muß man auf einen vielleicht nicht bedeutungslosen Umstand aufmerksam machen, wonach bis auf den heutigen Tag in den Dörfern von manchen Gegenden Polens sich die Sitte erhalten hat, die Dorfgemeinde mit Hilfe eines Losungswortes, welches den Ort

der Versammlung angab, und durch Herumschickung eines gewissen Einberufungszeichens in der Gestalt eines krummen Stabes „Krzywaśń“ (Wappenbild einiger polnischer Wappen), eines Hufeisens, einer Axt, eines Hirschgeweihs und dergl. zusammenzuberufen. Dies ist höchst wahrscheinlich eine Reminiszenz an eine frühere Sitte, wonach der Gutsherr die Bevölkerung durch seine Proklame sein und Wappenbild zusammenberief (vergl. „proclamatio alias godło facta est per homines“).

ad 3) Die herzoglichen Burgen mit Kastellanen treten in Verbindung mit der Ritterschaft vor allem dadurch, daß die Herzöge ihren Mannen militärische, gerichtliche und Verwaltungsämter in diesen Burgen übertrugen. Von diesen Ämtern steht in engster Beziehung zu der Burg die Würde des Kastellans. Der Kastellan war in erster Linie der militärische Befehlshaber der Burg; unter seiner Fahne scharten sich sowohl die Ritter, welche freie Erbgüter im Burgbezirk (Włodyken im ursprünglichen Sinne) besaßen, als auch die Mannen, die in den Grundstücken des Herzogs ansässig waren (bekannt aus dem Gründungsbuche des Klosters Heinrichau, z. B. Kołacz der in castello ducis saß).

Man muß auf — allerdings seltene — Beispiele aufmerksam machen, wo Burgen und Kastellaneien den Rittern durch Schenkungen verliehen wurden (ähnlich wie den Kirchen mit einem Bischofssitz, z. B. die Militscher Kastellanei des Breslauer Bistums). Der Verfasser führt aus der polnischen Chronik ein glaubwürdiges Faktum an, wonach das ganze Poniecer Gebiet mitsamt allen obrigkeitlichen Rechten (totum territorium quod Ponecz dicitur cum omni iure principali) von Boleslaus dem Schiefmund einem Ritter unbekannten Namens durch Schenkung verliehen wurde (es ist möglich, daß dieser der Stammvater der Wyszkota war, welche im XIII. Jahrhundert im Poniecer Gebiete Erbgüter hatten), der ihm zur Besiegung des Zbigniew bei Sandowel verhalf (M. P. III. p. 627). Aus späterer Zeit führt der Verfasser eine Schenkung des Odonicz an, die von Śrem zu Gunsten des comes Borzuj im J. 1234, und eine Schenkung des Łokietek, nämlich die von Wieleń mit dem zu der Burg gehörigem Territorium zu gunsten des Vincenz Nałęcz im J. 1298, des damaligen Kastellans von Wieleń. Hier erfolgte somit die Vereinigung der staatsrechtlichen Gewalt eines Kastellans mit dem privatrechtlichen Titel auf das Territorium der Kastellanei; ein charakteristischer Umstand mit Rücksicht da-

rauf, daß das Amt des Kastellans nicht erblich war, während im Gegenteil im Eigentumsrecht das Erblichkeitsprinzip enthalten war. Somit drängt sich die Frage auf, ob die Erblichkeit des Eigentumsrechts auch die Erblichkeit des Amtes des Kastellans nach sich zog. Diese Frage beantwortet der Verfasser verneinend, indem er dafür Beispiele anführt, daß in solchen Burgen Kastellane aus anderen Geschlechtern auftreten als dasjenige ist, dem der Besitzer der Kastellanei angehört (Biechów, Bnin, Rozprza und andere), eine übrigens vom Standpunkte der Herzöge aus erklärliche Tatsache, welche weder das Entstehen eines Keime des Separatismus in sich tragenden Verhältnisses, noch die Gefahr der Entstehung von souveränen territorialen Staaten, die sich z. B. in Deutschland auf Grund des Prinzips des Feudalismus bildeten, aufkommen lassen konnte. Sowohl in Polen als auch in Ungarn ist es nie zur Lehnbarmachung der herzoglichen Ämter gekommen, und die adligen Familiennamen, welche aus den Burgnamen (Biechowski, Bniński, Rozpierski, Szreński, Zbąski) gebildet wurden, sind eine Reminiszenz des privatrechtlichen Verhältnisses dieser Familien zu den Burgterritorien.

Von Seiten der Ritterschaft fehlte es jedoch nicht an Bestrebungen, die Erblichkeit des Amtes der Kastellane zu erlangen, und man muß zugeben, daß dies auch einigen Geschlechtern teilweise gelang, d. h. für die Dauer von ziemlich langen Zeitabschnitten. Die Pałuka verstanden es, ein ganzes Jahrhundert hindurch das Amt der Kastellane von Nakel zu behaupten. Dasselbe erstrebten die Nagody in Rozprza, Pomian und nach ihnen Leszczyc in Brześć kujawski, Nałęcz in Czarnków. Schließlich jedoch ließen es die Herzöge nirgends zu, daß das Prinzip der Erblichkeit der Ämter aufkam. Der Verfasser nimmt aber an, daß solche faktische Vererbung der Kastellanei mehrere Generationen hindurch auf Grund des privatrechtlichen Verhältnisses Ansprüche auf das Territorium der Kastellanei hervorrufen konnte, trotzdem das Geschlecht mit der Zeit der Würde eines Kastellans verlustig gehen konnte. Das Geschlecht bemühte sich, das auf diesem Wege erworbene Eigentumsrecht nachher durch gefälschte Urkunden sicher zu stellen. Auf diese Weise entstanden ohne Zweifel Fälschungen der Nałęcz-Czarnkowski, welche die Schenkung von Czarnków an Nikolaus, den Kalischer Wojewoden auf das Jahr 1192 beziehen,

während in Wirklichkeit das Erbrecht auf Czarnków nicht über die erste Hälfte des XIV. Jahrhunderts hinausreicht.

---

5. Dr. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: **Przyczynki dyplomatyczne z wieków średnich.** *(Diplomatische Beiträge aus dem Mittelalter).*

1) *Die Urkunde des Krakauer Bischofs Maurus (1109—1118) für die Kirche in Pacanów.*

Der Verfasser unterbreitet im korrekten Text diese wenig bekannte Urkunde, die im Transsumpt des Krakauer Bischofs Iwo aus dem Jahre 1219 enthalten ist.

Nachdem der Verfasser die Echtheit des Transsumptes und des in dasselbe inserierten Privilegs des Maurus, welches die älteste rein polnische Urkunde eines polnischen Ausstellers für einen polnischen Empfänger ist, nachgewiesen, schreitet er zur Untersuchung und Beurteilung des Inhalts dieser Urkunde. Das Hauptinteresse dreht sich um die Person des (ältesten bekannten) Patronus Siemian, auf welchen bereits weil. Potkański (das Geschlecht der Nagody) aufmerksam machte. Der Verfasser sucht die von Potkański in Zweifel gezogene Zugehörigkeit des Siemian zu dem Geschlechte Nagody, welches in Pacanów im XIV. und XV. Jahrhundert begütert war, nachzuweisen, und indem er die zehntpflichtigen Dörfer der Urkunde des Maurus mit den späteren Stammgütern der Nagody-Pacanowski zusammenstellt, kommt er zu dem Schluß, daß das Pacanower Familiennest drei Jahrhunderte in seinem ursprünglichen Umfange bestand. Derselbe bildete das Endglied der Ansiedlungskette, die sich von dort bis nach Kutno und Gostynin hin zog. Zum Schluß zieht der Verfasser das Verhältnis des früheren Dekanats- und Pfarrterritoriums zu dem „Neste“ des Geschlechts in Erwägung, und bemüht sich einen Zusammenhang zwischen dem Dekanat und diesem, sowie zwischen dem Pfarrterritorium und dem und dem Gau (Opole) nachzuweisen.

2) *Zwei unbekannte Privilegien des Herzogs Boleslaus, des Sohnes Konrads, vom Jahre 1244 mit Verleihung des Ritterrechts.*

Unter den Materialien zu dem diplomatischen Kodex von Masovien, welche Herr J. K. Kochanowski in Warschau sammelt, befinden sich zwei in Transsumpten enthaltene Urkunden, welche mit Rücksicht auf ihren Inhalt besondere Besprechung verdienen.

Dies sind a) das den Rittern Racibor und Adalbert (Wojciech) „de Polonia“ von Boleslaus, Sohn Konrads, erteilte Privileg vom 2. Mai 1244, welche der Herzog in Mazowien aufnimmt, ihnen das Dorf Kiełbowo (im Gebiet Płock) verleiht und mit vollem Ritterrecht „omni iuri militali“ ausstattet. b) Das Privileg dieses Herzogs vom 29. Juni 1244, kraft dessen er den Heinrich, Martin und Wojno aus Rajgrod nach Masowien berief, denselben das Dorf Grochowarsko in dem Dobrzyner Gebiet verlieh und sie gleichfalls mit vollem Ritterrecht ausstattete. Der Verfasser weist die Echtheit beider Urkunden nach und macht sogar ihren Diktator in der Person des herzoglichen Kanzlers Andrzej Ciołek, des Pfarrers von Płock, ausfindig, macht jedoch aufmerksam auf Interpelationen, die sich bei Gelegenheit der Transsumierung eingeschlichen haben. Indem der Verfasser zum Inhalt der Privilegien übergeht, prüft er die einzelnen Berechtigungen, welche in dem Begriff „plenum (omne) ius militare“, stecken, welcher hier zum ersten Male auftaucht. Dieser Umstand sollte jedoch keinen Argwohn erwecken, da der gleichzeitige Zollvertrag von Kasimir von Kujavien (dem Bruder des Ausstellers unserer Urkunden) mit den Kreuzrittern, beweist, daß in jener Zeit der Begriff des Ritterrechts schon eine konkrete Form angenommen hatte. Das Wertvollste jedoch, was beiden Privilegien gemeinsam ist, ist das Faktum, daß Ritter aus fremden Gebieten nach Masovien übersiedelt wurden.

In der ersten Urkunde beruft Boleslaus zwei Ritter aus dem Geschlecht Nagody (man weiß jedoch nicht, aus welchem Gebietsteil, denn die hier Masovien gegenüber gestellte Bezeichung „Polonia“ kann sowohl Groß- als auch Kleinpolen bezeichnen), in der zweiten Urkunde drei Ritter aus Rajgrod, das in Podlachien im Grenzgebiete von Masovien liegt. Das Vorhandensein von zwei fast gleichzeitigen Urkunden, die sich auf die Übersiedlungen von Rittern beziehen, beweist eine planmäßige Aktion größeren Maßstabes, welche der Verfasser sich bemüht im Rahmen der gleichzeitigen Ereignisse (der Kampf Konrads um Krakau, Koalition der nördlichen Nachbarn von Masovien nach der Niederlage von Suchodół, der Fall von Rajgrod) vorzuführen. Die masovischen Fürsten pflegten die unterworfenen Gebiete mit ihren Mazuren zu besiedeln, die übelwollenden Elemente im eigenen Lande aber hielten sie im Schach mit Hilfe der ihnen ergebenen Ritterschaft aus fremden Gebietsteilen.

2) *Die unechte Urkunde von Lambert-Suła, dem Krakauer Bischof, für die Kirche in Klein-Kazimirza.* Der Verfasser stellt sich die Frage, ob Długosz ältere Urkunden kannte als diejenigen, die wir heute besitzen, und stellt fest, daß derselbe nur eine einzige Urkunde vom XI. Jahrhundert auf Grund eigener Anschauung anführt, nämlich das Stiftungsprivileg für die Kirche in Klein-Kazimirza, welches im Jahre 1063 von dem Krakauer Bischof Lambert-Suła ausgestellt wurde. In dieser Urkunde erregte die Aufmerksamkeit des Długosz die Tatsache, daß unter den Zeugen Stanislaus, der Krakauer Kanonikus und spätere Bischof und Märtyrer, angeführt ist. Allein schon die Inhaltsangabe dieser Urkunde in der Geschichte Polens von Długosz erregt in Betreff ihrer Echtheit starke Bedenken, und die Entdeckung der Urkunde selbst entscheidet sofort die Frage. Diese Urkunde, welche als Beweismittel in dem Prozeß um den Zehent zwischen dem Pfarrer aus Klein-Kazimirza und dem Pfarrer aus Szebnia im Jahre 1330 benutzt wurde, ist ad hoc gefälscht worden, worauf eine ganze Reihe von Kriterien hinweist. Der Verfasser glaubt jedoch, daß das Faktum der Stiftung und sogar auch das Datum, welches mit der Chronologie des Bischofs Lambert-Suła übereinstimmt, sich auf Überlieferungen oder Weihenotizen, die in der Kirche aufbewahrt waren, stützen kann. Diese Kirche gehört unzweifelhaft zu den ältesten polnischen Parochialkirchen, und der Ort Kazimirza selbst läßt sich mit dem Namen Kasimirs des „Wiederherstellers" in Verbindung bringen.

Die in der Urkunde erwähnten Schenker der Zehnten hält der Verfasser auch für authentische Gestalten, jedoch erst aus der Mitte des XIII. Jahrhunderts.

Nakładem Akademii Umiejętności

Pod redakcyą

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1912 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

7 Maja 1912.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4, 5 et 6. Avril—Mai—Juin. 1912.

Sommaire. Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences du 23 mai 1912.
Séances du 15, 22 et du 29 avril, du 13 et du 20 mai, du 10 et du 17 juin 1912.
Résumés: 6. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 7 mai 1912.
7. ZDZIECHOWSKI MARYAN. Pessimisme et Christianisme. IV-e partie.
8. ŚMIESZEK ANTONI. Contribution à l'explication des monuments épigraphiques persans.
9. BIEŃKOWSKI PIOTR. Notice sur un groupe de statues d'empereurs romains.
10. BIEŃKOWSKI PIOTR. Les débris d'une peinture de l'époque hellénique.
11. MALINOWSKI BRONISŁAW. Les associations d'hommes en Australie.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 23 MAI 1912.

S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale L'Archiduc Protecteur de l'Académie.

Le Secrétaire général, M. Boleslas Ulanowski, donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie au cours de l'année écoulée, et annonce qu'à la Séance administrative du 22 mai ont été élus:

A) Dans la Classe de Philologie:

a) Membre correspondant:

M. Joseph Korzeniowski, conservateur à la Bibliothèque jagellonienne.

B) Dans la Classe des Sciences mathématiques et naturelles:

a) Membre titulaire:

M. Ladislas Kulczyński, ancien professeur de gymnase, agrégé (docent) de l'université jagellonienne.

b) Membres correspondants:

M. Emile Godlewski (junior), professeur d'embryologie à l'université de Cracovie.

M. Joseph Kowalski, professeur de physique expérimentale et d'électrotechnique à l'université de Fribourg (Suisse).

Ce même jour a été élu dans chacune des trois classes: La Classe de philologie, celle d'Histoire et de Philosophie et celle des Sciences mathématiques et naturelles un membre titulaire étranger. Les noms de ces trois savants seront livrés au public lorsque Sa Majesté l'Empereur et Roi aura bien voulu accorder sa sanction à leur élection.

M. Simon Askenazy donne lecture de son mémoire: *La question polonaise en 1812.*

Le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski de 2160 couronnes, destiné à récompenser le meilleur ouvrage historique, est décerné à M. Przemysław Dąbkowski, professeur à Léopol, pour son ouvrage en deux volumes: *Prawo prywatne polskie* (Droit privé polonais).

Le même prix de 2160 couronnes, réservé à la peinture est attribué à M. Hyacinthe Malczewski pour son tableau: *Thomas l'incrédule.*

Le prix Constantin Simon de 900 couronnes, destiné à un ouvrage en polonais sur les sciences physiques et mathématiques, est attribué par moitié, à MM. Sigismond Klemensiewicz de Léopol pour son travail: *O powstawaniu dodatnich ionów na ogrzanych metalach* (Sur les ions positifs qui prennent naissance à la surface des métaux portés à des températures élevées) et Stanislas Loria de Cracovie pour son mémoire: *O magnetycznem zjawisku Kerra w ferromagnetycznych związkach i stopach metali* (Le phénomène magnétique de Kerr dans les alliages ferromagnétiques de métaux).

La veille de la séance publique, c'est-à-dire le 22 mai, a eu lieu la séance plénière annuelle administrative de l'Académie des Sciences

---

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 15 AVRIL 1912.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

Łoś Jan: »Pamiętniki Janczara (Kronika turecka Konstantego z Ostrowicy«. *(Études sur les Mémoires de Janczar [Chronique Turque]),* 8-o, p. 72.

M. J. Tretiak présente son travail: *„Pierre Skarga S. J. à l'époque de l'Union religieuse de Brześć"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Zdzisław Jachimecki: *„Renati Des-Cartes Musicae compendium"*.

Le Secrétaire présente le travail de Mlle Marie Dynowska: *„Jean François Loredano et le traducteur polonais anonyme de la Dianée"*.

SÉANCE DU 13 MAI 1912.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

Rudnicki Mikołaj: »Studya psychofonetyczne. I. Assymilacya«. *(Études sur l'assimilation phonétique)*, 8-o, p. 119.

Bieńkowski Petrus: »De speculis etruscis et cista in Museo Principum Czartoryski Cracoviae asservatis«. Scripsit.... 4-o, p. 39, 8 gravures et 9 planches.

M. Maryan Zdziechowski présente son travail: *„Pessimisme et Christanisme"*. IV-e partie [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Demiańczuk: *„Supplementum comicum"*. Comoediae graecae fragmenta post editiones Kochianam et Kaibelianam reperta vel indicata collegit disposuit adnotationibus et indice verborum instruxit...

[1]) Voir Résumés p. 40.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 7 mai 1912 [1]).

M. Charles Hadaczek présente le: „*Compte rendu des fouilles de la mission archéologique autrichienne en Égypte (1911/12)*“.

SÉANCE DU 10 JUIN 1912.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Pierre Bieńkowski présente ses travails: a): „*Les débris d'une peinture de l'époque hellénique*“ [2]); b) „*Notice sur un groupe de statues d'empereurs romains*“ [3]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Zdzisław Jachimecki: „*Chansons et psaumes polonais du XVI siècle dans la Bibliothèque des comtes Zamoyski à Varsovie*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Antoni Śmieszek: „*Quelques remarques à propos des inscriptions élamites récemment découvertes*“.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Olgierd Górka: „*Les matériaux historiques concernant la Pologne et l'ancienne Hongrie dans les bibliothèques et archives de Munich*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Horodyski: „*B. F. Trentowski, sa vie et ses oeuvres*“.

[1]) Voir Résumés p. 38.
[2]) Voir Résumés p. 55.
[3]) Voir Résumés p. 54.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 29 AVRIL 1911.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. KAZIMIERZ MARYAN MORAWSKI: *„Études sur les origines du Conseil Permanent et de l'alliance entre la Pologne et la Prusse"*.

SÉANCE DU 20 MAI 1912.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

CZUBEK JAN: »Katalog rękopisów Akademii Umiejętności w Krakowie. Dodatek I.«. *(Catalogue des manuscrits de l'Académie des Sciences de Cracovie. I-er supplément)*, 8-o, p. 167.

Le Secrétaire présente le travail de M. MICHAŁ SOBESKI: *„Psychologie de la production créatrice dans le domaine des arts"*.

SÉANCE DU 10 JUIN 1912.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. RAFAŁ TAUBENSCHLAG: *„Études sur l'histoire de la tutelle dans le droit romain"*.

Résumés

6. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 7 maja 1912 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 7 mai 1912).***

M. Stanislas Turczyński communique un mémoire sur le tableau attribué à Léonard de Vinci, du Musée des Princes Czartoryski à Cracovie. Ce tableau peint à l'huile, sur bois, représente une jeune femme à mi-corps, tenant en ses mains une hermine. Ce portrait, datant de la fin du XV-e siècle, et appartenant à l'école milano-florentine est en grande partie retouché; c'est à cette particularité qu'il faut attribuer les jugements nombreux et souvent contradictoires sur son auteur ainsi que sur sa valeur artistique, qu'un examen plus approfondi de l'ouvrage aurait rendu moins superficiels. Les portraits italiens à mi-corps, avec les mains visibles, sont très rares au XV-e siècle. A remarquer aussi l'emploi d'un motif en spirale dans la composition, et la forme triangulaire de celle-ci; tout exceptionnel est aussi le réalisme et le dessin parfait de l'hermine qui, avec la main de la femme, est la merveille de cette composition. L'analyse du style et de la facture dans les parties qui n'ont subi aucune retouche, non moins que la comparaison des détails avec les dessins, peintures et sculptures de l'école milano-florentine de la fin du XV-e siècle, permet d'affirmer que Léonard de Vinci, seul, a pu peindre cet ouvrage qu'il exécuta sans doute dès son arrivée à Milan après avoir quitté Florence, ainsi qu'en témoignent le costume milanais de la dame et les influences florentines, les éléments sculpturaux dans le modelage, que le jeune da Vinci a puisés à l'atelier de son maître André Verrochio, dont il vient de sortir. M. Jean Boloz Antoniewicz dans l'étude qu'il a consacrée à cette

peinture croit que c'est le portrait de Cecile Gallerani, une des maîtresses du duc Ludovic Sforza „il Moro“. M. Turczyński partage complètement cette opinion qu'il appuie par quantité d'arguments aussi sérieux que nouveaux.

M. Maryan Goyski a découvert dans le manuscrit No. 16 de la Bibliothèque des Comtes Branicki à Sucha, des matériaux concernant la dotation de l'autel de S. Antoine à la cathédrale de Cracovie. Il les soumet à la Commission. L'autel en question, supprimé au XVIII-e siècle, appartenait à une chapelle particulière contenant le mausolée de la famille Kmita. Le manuscrit provient du commencement du XVII-e siècle: c'est la copie d'un rapport d'inspection du palatinat de Cracovie en 1564; il renferme des documents touchant les fondations pieuses attribuées à cet autel, l'inventaire du trésor de l'autel etc. L'auteur pense que ces pièces étaient destinées à l'usage des altaristes par Nicolas de Koprzywnica, de 1513 à 1515. Quant à la copie de Sucha, elle fut faite pour Sébastien Lubomirski, castellan de Małogoszcz, qui avait hérité des Kmita le biens de Wiśnicz.

En dernier lieu, M. Stanislas Cercha présente un croquis à la plume de Jean Sues de Kulmbach représentant un évêque inconnu, croquis conservé à la bibliothèque de l'université d'Erlangen. D'après M. Cercha cette figure a des traits de ressemblance frappants avec le cardinal-évêque de Cracovie, Fréderic Jagellon, tel que nous le voyons sur son tombeau du Wawel. Les lignes du visage, l'ensemble de la tête, les mains y sont pareilles, et cette esquisse du portrait du cardinal fut sans doute faite pour la plaque funéraire de la cathédrale. Cette hypothèse est encore confirmée par la manière d'ombrer le dessin sur la plaque, manière toute particulière à Kulmbach. La plaque fut sans doute coulée par Pierre Vischer, l'aîné, qui, au lieu de l'architecture romane que nous voyons dans le croquis, adopta un fond de son invention, représentant l'intérieur d'un sanctuaire gothique. C'est vraisemblablement le roi Alexandre, ou bien même Sigismond I qui, peu de temps après la mort de Frédéric, survenue en 1503, fit exécuter cette plaque. Mais le bas-relief qui orne l'extérieur du tombeau date de 1510, et c'est sans doute l'oeuvre de Jean Vischer.

---

7. M. ZDZIECHOWSKI: **Pessymizm a Chrześcijańswo.** ***(Pessimismus und Christentum).*** IV. Teil.

Der Einfluß der pessimistischen Philosophie auf die Vertiefung des religiösen Gefühls äußerte sich nicht allein bei den außerhalb der katholischen Kirche stehenden Schriftstellern, sondern er offenbarte sich auch im Katholizismus selbst. Mit diesem Gegenstande beschäftigt sich der Verfasser in dem vierten und letzten Teil seiner Arbeit.

Als der Urheber der neueren Richtungen im Katholizismus wird mit Recht Kardinal Newman angesehen. Sein Hauptwerk „Grammar of assent", welches seine Verehrer mit Rücksicht auf dessen Bedeutung mit der Summa des Thomas von Aquino vergleichen, macht, nach der Ansicht des Verfassers, den Eindruck, als wenn es unter dem Einfluß Schopenhauers und Kants verfaßt worden wäre. Indessen hat Newman, nach der Versicherung seines Biographen Barry, Schopenhauer nicht einmal dem Namen nach gekannt und Kant nie gelesen. Aber gerade dieser Umstand beweist, daß sein ganzes Sinnen und Trachten von dem Geist der Zeit beherrscht war, jenem mächtigsten Potentaten, wie ihn Kuno Fischer nennt, und wir wissen, daß in der Umgebung dieses Potentaten die erste Stelle Kant und Schopenhauer einnahmen.

Was bei Kant die Basis seiner Philosophie bildet, nämlich das Unterscheiden zwischen den Erscheinungen und dem Dinge an sich, zwischen der äußeren Welt und dem unerkennbaren Wesen der Dinge, ist bei Newman das Ergebnis der unmittelbaren inneren Vision und nicht einer logischen Schlußfolgerung. Er fühlt die wirkliche Existenz der Geisteswelt und er ist von dieser Empfindung so ganz beherrscht, daß ihm alles Andere — die ganze Außenwelt — nur als Schatten erscheint. In seiner Jugendzeit mußte er, wie wir aus seiner „Apologia pro vita sua" erfahren, seinen Gedanken Zwang antun, um an die Wirklichkeit außer Gott und dem Verhältnis seiner eigenen Seele zu Gott zu glauben.

Auf der Basis der Kantschen Philosophie, jedoch indem er mit starker Übertreibung, die Kant selbst fremd ist, den Grundgedanken derselben betont, hatte Schopenhauer sein absolut pessimistisches Weltsystem aufgebaut. Dieser absolute Pessimismus fehlt bei Newman und ist auch bei ihm einfach unmöglich, da er an Gott

glaubt. Aber wenn die Außenwelt nur ein Schattenbild dessen ist, was sie sein sollte, so hebt sich auf diesem Hintergrunde der christliche Gegensatz zwischen dem Elend des zeitlichen Daseins und der Glückseligkeit des ewigen Lebens in Gott mit umso größerer Schärfe ab, die Frage, worin das Böse besteht und woher es stamme, drängt sich mit unwiderstehlicher Gewalt auf, und dann wird die Unzulänglichkeit der Lösung, welche ihr der heilige Augustinus gegeben hat und welche in das Wesen der katholischen Philosophie eingedrungen ist, augenscheinlich. — Das Böse besteht nicht allein in dem Mangel des Guten und des Seins, wie der heilige Augustinus behauptete, ist also nicht etwa ein Abbild des Nichtseins, also etwas nicht Existierendes, sondern vielmehr wirklich vorhanden und schrecklich. Die Welt ist so gebaut, sagt Newman in seiner „Apologia pro vita sua", daß man in derselben schwerlich den Reflex ihres Schöpfers erblickt, und in Religionssachen neigt der Verstand selbst unmittelbar zum Unglauben hin; keine Wahrheit der Religion hält angesichts seiner Angriffe stand.

Demnach muß man infolge der Unzulänglichkeit des Verstandes die innere Erfahrung zu Hilfe nehmen und diese diktiert Newman die Worte „my creator and myself", d. h., daß Gott und die Seele die einzigen sicheren Dinge sind. Jedoch Newman sah klar ein, daß die Zahl der Auserkorenen gering sei, die ihm diese Worte nachsprechen könnten.

Wie könnte man die Zahl dieser Auserkorenen vermehren. Wer nicht glauben will, den überzeugen keine Beweise. Daran hält Newman fest. Aus dem Gesagten ist zu folgern, daß in der kirchlichen Definition des Glaubens, nach welcher derselbe ein von der Gnade erleuchteter Verstandesakt sei, das Hauptgewicht nicht auf den Verstand, sondern auf die Gnade legen müsse.

Es ist nötig, mit der Gnade mitzuwirken, das heißt, den Menschen moralisch zu heben und die Gesinnung des moralisch gehobenen Menschen zum Glauben hinzulenken. Es gibt keine Apologetik, welche für alle Zeiten und alle Völker maßgebend wäre, und Newman philosophiert nicht, führt keine Beweise an, sondern er schildert den Glauben als Tatsache.

Diese Tatsache bringt er in Verbindung mit der des moralischen Bewußseins, d. h. mit dem Protest, welchen das Gewissen gegen das Böse erhebt. Im Gegensatz zu dem Verstande, welcher zur

Negation hinneigt, sucht das Gewissen das absolut Gute, d. h. Gott aber vom Standpunkte des Verstandes ist das Zeugnis des Gewissens nur eine Wahrscheinlichkeit. Die Wahrscheinlichkeit wird zur Gewißheit erst mit Hilfe des schlußfolgernden Sinnes (Illative sense), welcher in unserem Intellekt dasjenige bildet, was in ihm am individuellsten entwickelt ist; wobei jener Sinn eng mit dem Grade des moralischen Wertes des Menschen verknüpft ist und von demselben abhängt. Kurz, eine für die Religion festere Grundlage, als das Gesetz von Ursache und Wirkung, bildet der Umstand, daß die besten und hervorragendsten Geister in den besten und edelsten Momenten ihres Lebens die Existenz Gottes affirmieren. Newman ist kein zweiter Tomas von Aquino, wie einige von seinen Verehrern behaupten, aber er ist unstreitig ein großer Schriftsteller. Der Verfasser weist dies auf Grund der Analyse von dessen Hauptschriften nach — und in nicht geringem Maße muß man jenen gewaltigen Eindruck, den dieselben ausübten und bis auf den heutigen Tag noch ausüben, als auch ihren Einfluß auf die Richtung der zeitgenössischen, religiösen Ideen der anmutigen und bezaubernden Darstellungsform zuschreiben.

Überdies hat Newman, wenn er auch kein Reformator der Theologie ist, in dieselbe dennoch einen neuen Geist eingeführt. Einerseits sah er, als Visionär, für den Gott als die einzige Wirklichkeit galt, wohl ein, daß der unendliche Inhalt der Religion sich nicht in dogmatische Definitionen, die ihn nicht erschöpfen können, pressen lasse. Anderseits fühlte er die Macht und die Grauenhaftigkeit des Bösen. Das Böse zeugt gegen Gott; und angesichts dieses Umstandes werden alle Vernunftschlüsse hinfällig. Nachdem nun Newman diese Tatsache festgestellt und anderseits die Unmöglichkeit einer metaphysischen Erklärung, woher das Böse komme, eingesehen hatte, klammerte er sich an die moralische Seite des Menschen. Erst in der moralischen Sphäre, mitten im Kampf mit dem Bösen gewinnt der Mensch die unerschütterliche Gewißheit, daß Gott existiert und daß das Böse Ihm gegenüber machtlos ist, daß aber der Glaube an Gott zur Kirchengemeinschaft führe.

Diese moralische Gewißheit ist ungleich mächtiger als die Gewißheit des Verstandes, denn sie stützt sich auf lebendige innere Erfahrung. — Auf diese Weise ging aus der Vertiefung des pessimistischen Elements in der Religion bei Newman die Vertiefung und Vergeistigung der Religion selbst hervor.

Newman sah ein, daß der moralische Wert des Unterweisenden, nicht aber die intellektuelle Augenscheinlichkeit dessen, was er lehrt, die Grundbedingung für die Macht des Einflusses in Religionssachen bilde — und dank diesem Umstande gab er, der Meinung des Verf. nach, in seiner „Grammar of Assent" eine dem Geist der Zeit angepaßte Apologie der Religion.

Einen mit Newman gleichen Standpunkt nahm in Frankreich Ollé Laprune ein. Dieser reicht an Newman, was seine Begabung anbelangt, nicht heran, aber er gelangte gleich ihm zu der Überzeugung, daß Vernuftbeweise der Wahrheit bei der heutigen Welt keinen Anklang finden. Dennoch gebe es auf dieser Welt auch außerhalb der Kirche viel Gutes. Daher sollte man diese guten Elemente für die Kirche zu gewinnen suchen. Man kann dieselben aber nicht anders heranziehen als durch die moralische Macht der Kirche und Religion. Aus diesem Grunde muß man mit Hilfe der moralischen Wahrheiten — und diese sind einem jeden klar, dessen Verstand nicht durch bösen Willen getrübt ist — die Religion aufbauen. Ollé Laprune war ein Vorläufer der beiden hervorragendsten Vertreter der katholischen Philosophie in Frankreich — Blondel's und des Abbé Laberthonnière — und darauf beruht seine wirkliche Bedeutung.

Indem Blondel die Glaubenssphäre mit der Sphäre der Tat oder mit der moralischen Sphäre vereinigt, unterscheidet er sich von allen seinen Vorgängern, besonders aber von Ollé Laprune und Newman als ausgesprochener Intellektualist. Da er nämlich in dem moralischen Element des Menschen die geeignetste Grundlage für die Religion erblickt, möchte er dieselbe Grundlage stärker, als es das hinfällige Postulat Kants sein könnte, schaffen und gleichzeitig umfangreicher als das subjektive „illlative sense" Newmans. Blondels Philosophie läuft, nach der Ansicht des Verfassers, mit der scholastischen Theologie parallel: was nämlich für die Scholastiker die Innenwelt als eine Kettenreihe von Ursachen und Wirkungen bedeutet, welche sich an die Grundursache, nämlich an Gott knüpft, den der Verstand anzuerkennen gebietet, das ist für Blondel die Außenwelt als eine Kette von Taten, welche in einer transzendentalen Initiative ihren Ursprung nimmt, d. h. in dem Impuls, der von Gott selbst ausgeht. Blondels Philosophie zielt in der Tat darauf hin, daß der Mensch durch die Analyse seiner eigenen Handlungsweise zur der Feststellung gelangen kann, daß in ihm selbst eine höhere Macht

gegenwärtig sei, die ihn an sich zieht — d. h. daß das Prinzip unseres Willens, der einem unendlich weiten und unerreichbaren Ziele nachjagt, ein Etwas ist, das nicht menschlich ist; in unserem Willen steckt etwas demselben Fremdes und Höheres, ein gewisses Etwas, wovon er sich nicht befreien kann, kurzum, ein Etwas, das den Willen treibt und ihm den ersten Anstoß gibt; *nous n'avons pas voulu vouloir.*

Das Wesen der pessimistischen Philosophie besteht in der Anerkennung der Identität des Seins und des Leidens, und die Anerkennung dieser Identität ergibt sich aus dem Gegensatz zwischen dem Willen mit der Unendlichkeit seiner Begehrungen und dem, was er ist und was ihm die Außenwelt geben kann. Darin, daß Blondel diesen Widerspruch herausfühlt, steht er den Pessimisten nicht nach; besonders verläßt ihn niemals der Gedanke an die Pein des Zwiespalts in der Seele des Menschen, der nicht das ist, was er sein will und soll, und diese Idee dient ihm als Leitstern in seinen Betrachtungen; und doch ist er kein Pessimist. — Die Worte *nous n'avons pas voulu vouloir* enthalten nach der Ansicht des Verfassers die Synthese des Pessimismus mit dem Christentum; sie bestätigen die Identität des Leidens und des irdischen Daseins in der Erscheinungswelt und verkünden zugleich die Möglichkeit, sich aus der Knechtschaft der Erscheinungen mit Hilfe jener höheren Macht zu befreien, welche, wenn sie auch nicht das Ich des Menschen bildet, doch diesem Ich innewohnt und seinen Willen bestimmt hat.

Abbé Laberthonnière, der dem Blondel geistig nahe steht, führt dessen Idee in das Gebiet der Theologie und Apologetik ein. Er wirft den Theologen und Apologeten vor, daß sie die Wahrheit als eine Einheit von miteinander verbundenen Begriffen, als ein vollendetes und bestimmt definiertes System darstellen und somit gegen die Wahrheit selbst sündigen. Wenn nämlich jene Kette von dialektischen Beweisführungen in der Tat zur Wahrheit führte, so würde dies keineswegs bedeuten, daß wir die Wahrheit erreicht hätten, sondern daß die Wahrheit sich uns als unvermeidliche Schlußfolgerung aufgedrängt hat. Die Wahrheit wäre dann Gegenstand des Wissens, nicht aber des Glaubens; sie könnte dann in unserem Innern keine Liebe erwecken und, wo keine Liebe ist, fehlt auch der Glaube. Dem rationalistischen Dogmatismus stellt Laberthonnière den moralischen entgegen. Über allen Problemen

dominiert das eine Grundproblem, welches Laberthonnière in der Hamlet'schen Frage „sein oder nicht sein", oder seiner Erklärung gemäß, „an das Sein glauben oder nicht glauben", zusammenfaßt.

Wer das Sein, d. h. dasjenige, was unveränderlich, ewig, absolut ist, in der Außenwelt, in der Welt der Erscheinungen, im Strudel des Werdens und der permanenten Veränderlichkeit sucht, der wird es dort nicht finden — und diejenigen, die nicht fähig sind, über die Außenwelt in ihren Gedanken hinauszugehen, werden an das Sein nicht glauben. Das Sein läßt sich keinesfalls als etwas Äußerliches fassen; das Sein läßt sich nicht als Objekt, sondern als Subjekt fassen *(L'Être est un sujet)*. Demnach muß man es in sich selbst suchen; das Sein erkennen heißt, dasjenige erkennen, was in uns Sein ist, d. h. das Joch der Welt von sich abschütteln, sich von allem, woran wir hängen, was aber kein Sein, sondern Veränderlichkeit und Sinnlichkeit ist, befreien. Auf diese Weise gestaltet sich das Problem des Seins zu einem moralischen Problem; es wird aus der Sphäre der Vernunft in die Sphäre der Handlung hinüber geleitet und hier verbindet sich mit Blondel's Philosophie der moralische Dogmatismus, der von der Feststellung der Tatsache ausgeht, daß der Mensch das Sein sucht und daß den Weg dazu nicht Vernunftschlüsse bilden, sondern die Tat.

Beiden Denkern hat man den Vorwurf gemacht, daß man auf dem durch sie gewiesenen Wege nicht weiter kommt, als bis zum Glauben an Gott und zu dessen Motivierung, und daß sie somit nicht das geben können, was seiner Zeit die scholastische Theologie brachte, nämlich ein vernunftgemäßes Weltsystem vom Standpunkt der heutigen Wissenschaft. Darauf erwidert Laberthonnière, daß der moralische Dogmatismus bloß einen Hinweis, eine Methode bedeutet. Diese Methode bezeichnet er näher als eine Vereinigung des Kritizismus mit dem Aszetismus — des Kritizismus, den noch Kant lehrte, indem er die Vorstellungen von den Dingen von dem Dinge an sich, das phänomenale Sein von dem absoluten Sein unterschied — mit dem Aszetismus, welcher auf die Befreiung von dem Phänomen als den einzigen Weg zu dem Absolutum hinweist. In dem Wesen dieser Methode liegt aber, nach der Ansicht des Verfassers, die tiefe Beherzigung der Wahrheit dessen, was das pessimistische Element des Christentums ausmacht und in den Worten des heil. Johannes: „die Welt liegt im Argen" ausgedrückt ist.

Der Verfasser befaßt sich am eingehendsten und widmet auch den meisten Raum der Analyse der Werke des Abbé Tyrrell, in dem er den charakteristischesten Reflex des neuen Geistes im Katholizismus erblickt. Die streng religiöse Natur und das Temperament eines Missionärs und eines Apostels vereinigten sich bei Tyrrell mit streng wissenschaflichem Geist. Von der Bedeutung der Wissenschaft als eines Hauptfaktors der Kultur tief durchdrungen, zeigt Tyrrell ein tiefes Verständnis für die Geistesrichtung des zeitgenössischen Menschen mit allen seinen Zweifeln, welche seine Seele mit der Offenbarung in Zwiespalt bringen.

Die über die Religion achtlos hinweggehende Wissenschaft ist nicht imstande, den Menschen zu befriedigen und bahnt dadurch den Weg dem Pessimismus. Darin findet seine Erklärung der Umstand, daß der Geist der Zeit, jener mächtige Monarch (Kuno Fischer) dem heutigen Europa die indische, pessimistische Weltauffassung brachte. Dieser Geist drückte dem Gemüte Tyrrell's ein kräftiges Gepräge auf. Obgleich kein Pessimist von Haus aus, entzückt von der Schönheit der Religion und von dem Glück, welches dieselbe als menscheneinigende Macht gewährt, geht Tyrrell in seinen Betrachtungen von stark pessimistisch angehauchten Voraussetzungen aus. In der Lex credendi bekennter, daß es ein Ding der Unmöglichkeit, ja fast ein Absurdum sei, die Welt im kritischen Lichte des Verstandes zu betrachten und sie zugleich als das Werk der Allliebe hinzustellen. Aber die Stimme des Herzens übertönt siegreich die Kritik des Verstandes. Und die Stimme des Herzens ist für Tyrrell jener illative sense, welcher sich auf das moralische Bewußtsein stützt und der Newman als Leitstern diente. Die Stimme des Herzens, das ist jenes innere Verlangen nach Gott, dessen Analyse Blondel zu dem Schluß von der transzendentalen Initiative führte, welche in der Quelle unserer Tätigkeit liegt, und welche jenes Verlangen zu Gott lenkt. Selbst die Art und Weise, wie Tyrrell seine Idee in Worte kleidet, erinnert wiederholt an Blondel. Ein religiöser Mensch weiß, nach Tyrrells Ansicht, sich dessen bewußt zu werden, daß sein ganzes, höheres, moralisches und übernatürliches Leben nicht der Ausfluß seiner Natur sei, sondern von außen durch die Macht einer anziehenden, magnetischen Kraft geleitet wird, und unter seiner schwachen Mitwirkung (Oil and Wine) den größten Einfluß jedoch auf Tyrrell übte Newman aus. Tyrrell bildet gleichsam seine Fortsetzung. So

groß ist die Ähnlichkeit zwischen beiden, daß sie einigen Kritikern fast als Identität erscheint. Auf Newman geht die Idee Tyrrell's von dem analogen Charakter der Dogmen zurück, denn sie drücken göttliche, also unbekannte Dinge in bekannten Worten aus, oder sie bringen Dinge, welche unendlich groß sind, in unendlich kleine Formen. Diese Idee hat Tyrrell, wie Dimnet sagt, in genialer Weise entwickelt und durchgeführt, indem er den einzigen Weg zeigt, welcher die heutige Menschheit zum Christentum führen kann. Aber zwischen Newman und Tyrrell besteht, nach der Ansicht des Verf., ein charakteristischer Unterschied: bei Newman vereinigt sich in überaus glücklicher und seltener Weise ein weitgehender Skeptizismus des Verstandes mit nicht philosophierendem Glauben, bei Tyrrell hingegen fehlte jene Abgrenzung der Glaubensphäre von der Sphäre der Kritik; der Kritizismus kontrollierte den Glauben, drang in dessen Bereich ein und trübte ihn durch den Nebel des Zweifels. Aber gerade deswegen verstand es Tyrrell, besser als Newman, die Gefahr zu beurteilen, welche aus der Anwendung des Grundsatzes der Analogie in ihrem ganzen Umfange hervorgehen konnte. Er sah ein, daß von dem Analogismus aus zwei Wege führen: der eine zur Intellektualisation der Religion, doch ohne Glauben daran, daß ein Einzwängen derselben in den Rahmen einer philosophischen Weltanschauung sie der Wahrheit näher brächte, der andere zum Agnostizismus; und aus diesem Grunde argwöhnte man, daß Tyrrell zum Agnostizismus hinneige. Dagegen hat sich nach der Ansicht des Verf. Tyrrell entschieden in seinem letzten und am gründlichsten durchdachten Werk „At the Cross-Roads of Christianity“ (Kreuzwege des Christentums) verwahrt. In diesem Werk tritt er, sowohl dem Intellektualismus als auch dem Agnostizismus entschieden entgegen und stellt die Behauptung auf, daß die transzendentale Ordnung nicht eine Negation, sondern vielmehr eine Ergänzung der phänomenalen Ordnung sei, daß sie nicht „eine allem, was nicht Geist ist, gegenüber gestellte Geistigkeit, sondern die Allheit sei, welche jener unendlichen Kleinheit gegenübergestellt sei, wie es die persönliche Erfahrung eines jeden einzelnen Individuums ist.“ Und in dieser Behauptung hat er seine Auffassung von dem Prinzip der Analogie in einer Weise formuliert, welche, nach der Ansicht des Verfassers, jede Verdächtigung wegen des Agnostizismus außer allem Zweifel setzt. Denn mit dem Agnostizismus hat die Behauptung, die Religion sei ein

unendlich verkleinerter Reflex der transzendentalen Ordnung, nichts gemein, da der Reflex, wenn derselbe auch unendlich verkleinert wäre, weder ein Wahnbild noch sonst ein phantastisches Bild sei. In Übereinstimmung damit definiert Tyrrell die Religion als einen Ausdruck der Allheit, welche sich in dem winzig kleinen Teilchen offenbart, welches die Welt der Erscheinungen, das heißt der vergänglichen Dinge, die dem Gesetz der permanenten Veränderlichkeit unterworfen sind, ausmacht. Und gerade deshalb ist jener Ausdruck nicht in einer allgemeinen und festen Sprache (die gar nicht existiert), sondern in einer den Verhältnissen der Zeit und des Orts angepaßten Weise ausgesprochen worden. Dies hat nach der Ansicht Tyrrells der Katholizismus nicht verstanden; er habe sich an den Buchstaben festgeklammert und deutete infolgedessen die transzedentale Wahrheit so, als wenn sei zu der phänomenalen Ordnung gehörte.

Diese an dem Katholizismus geübte Kritik hatte den Ausschluß Tyrrells aus der Kirchengemeinschaft zur Folge.

Daraus darf jedoch, nach der Ansicht des Verfassers, nicht gefolgert werden, daß Tyrrell es auf irgend welche Protestantisierung der Kirche abgesehen hätte. Er wollte auf katholischem Boden bleiben und sprach es auch klar und nachdrücklich in seiner letzten Arbeit aus. Es gibt, so lehrt er, nur eine einzige Wahrheit und diese schließt die Duldung von allem aus, was mit ihr nichts gemein hat. Die Toleranz ist ein Beweis, daß die Wahrheitsliebe im Abnehmen begriffen sei und daß Skepsis sich in die Seele einschleiche; eine Vereinigung aller Religionen sei eine Träumerei; wenn dieselbe zustande käme, so würde dies die allgemeine Gleichgültigkeit gegen ein Ding beweisen, welches als das Allerwichtigste bezeichnet werden muß.

Indessen wird man wohl annehmen müssen, daß die beste unter den bestehenden Religionsformen, d. h. das katholische Christentum endlich den Sieg davontragen und die ganze Welt gewinnen wird; denn wir finden darin fast alle Formen des religiösen Gefühls, von den niedrigsten bis zu den höchsten, die alle harmonisch einander ergänzen und in dem großen Ideal der Allgemeinheit, der allgemeinen Kirche gipfeln.

Dennoch muß man betonen, daß Tyrrell, indem er dem Katholizismus den Vorzug gab, denselben weder als eine Institution noch als ein theologisches System, sondern als persönliche Religion der

besten Söhne der Kirche betrachtete und daran glaubte, daß ihr Geist früher oder später in der Kirche siegen müsse. Und in der Betrachtung des Katholizismus allein von dieser Seite muß man auch nach der Ansicht des Verf. die Ursache seines Konflikts mit den kirchlichen Behörden suchen.

Am Schluß seiner Arbeit führt der Verfasser den Beweis, daß der durch die neuen Strömungen der katholischen Idee assimilierte Pessimismus eine Quelle der Vertiefung des mystischen Elements in der Religion bildet. Es ist auch zu beachten, daß das Aufblühen des Mystizismus nicht nur zugleich ein Aufblühen der wahren Frömmigkeit und das Übergewicht des Gefühls bedeutet, sondern in hohem Grade den Gesichtskreis des Geistes erweitert und in der Sphäre der Religion die Synthese des Gefühls mit dem Verstande vorbereitet. Bei der Erklärung und der Motivierung dieser Bedeutung des Mystizismus bedient sich der Verfasser vorwiegend des allseitig diesen Gegenstand beleuchtenden Werkes von Friedrich von Hügel „The mystical Element of Religion“.

---

8. DR. A. ŚMIESZEK: **Przyczynki do objaśnienia napisów staroperskich.** ***(Kleine Beiträge zur Erklärung altpersischer Keilinschriften).***

1. Bh. I. 86—88.: *pasāva^h adam kāram maškā^{h}uvā avākanam aniyam ušabārim akunavam aniyahyā asam frānayam.* „Da legte ich Leute auf Schläuche, andere machte ich von Kamelen getragen, anderen führte ich Rosse zu“ (F. H. Weißbach, Die Keilinschriften der Achämeniden, Leipzig 1911., S. 25.).

Das Wort *avākanam* ist bekanntlich noch nicht einleuchtend erklärt worden. Ich vermute, daß darin ein kleiner Fehler steckt, und zwar von derselben Art, wie das Bh. I. 55. irrtümlich geschriebene *mazām* statt *mazdām*. Der letztere Fehler ist wahrscheinlich dadurch entstanden, daß von zwei einander ähnlichen Zeichen d. h. *d^{u}a* das erste durch Versehen des Steinmetzen ausgelassen wurde. Dasselbe mag auch Bh. I. 86. vorgekommen sein: nach *maškā^{h}uvā* sollte an dieser Stelle ursprünglich das Wort *avāskanam* geschrieben werden; da aber die Keilschriftzeichen d. h. *s^{a}k^a* einander ebenso ähnlich sind, wie die bereits erwähnten

so kann der Steinmetz auch hier das erste von ihnen leicht ausgelassen haben, wodurch statt des richtigen *avāskanam* ein irrtümliches *avākanam* entstand. Wir dürfen also *avākanam* in *avā[s]kanam* korrigieren. Das durch diese Korrektur erschlossene Wort kann ohne weiteres *avā[s]kannam* gelesen werden, da doch in der ap. Orthographie die Konsonantengemination unbezeichnet bleibt.

Ap. *avā[s]kannam* halte ich für den Akkusativ sing. masc. von dem zusammengesetzten Partipizialstamme **avāskanna-* ≤ **ava-ā-skanna-;* ap. **-skanna-* = ai. *skanná-* ≤ ar. **skad-ná-* von der Wurzel *skand-: skad-,* vgl. ai. *skandati* „schnellt, springt“ (*avaskandati* „springt herab“, *ā-skandati* „springt herbei, fällt an“) lat. *scando, -ĕre,* mir. *scendim* „springe“, perf. *sescaind* „er sprang“ u. s. w.

Das ap. Verbalkompositum **ava-ā-skand-* bedeutet demnach „descendere in aliquid, auf etwas herabsteigen“ und hat bei sich den Lokativ plur. *maškā^{h}uvā* auf die Frage „wohin?“: *maškā^{h}uvā* **ava-ā-skand-* heißt „auf Schläuche herabsteigen“ und *maškā^{h}uvā avā[s]kanna-* (part.) „der auf Schläuche herabgestiegene“.

In syntaktischer Beziehung ist das Partizip *avā[s]kannam* dem bald darauf folgenden *ušabārim* vollkommen gleich: beide sind Akkusative sing., die mit *kāram* bzw. *aniyam* übereinstimmen und von der Verbalform *akunavam* regiert werden. Es liegt hier also ein zusammengezogener Satz vor, dessen ursprüngliche, ungekürzte Form etwa so lauten würde: *pasāva^h adam kāram maškā^{h}uvā avāskannam akunavam, aniyam ušabārim akunavam,* das heißt — so wortgetreu, als nur möglich, übersetzt — „dann machte ich Leute zu Herabgestiegenen auf Schläuche, andere machte ich zu Kamelgetragenen“.

2. Bh. II. 89.: *utā-šaiy čašma av^{a}j^{a}m^a* „und ich stach ihm die Augen aus“. Nach *utā-šaiy* scheint auf dem Felsen ursprünglich *učašma* gestanden zu haben, doch ist das erste Zeichen fast unlesbar, vgl. K.-Th., S. 36. Fußnote 5.

Da ein ap. Wort *učašma* nicht zu erklären ist, so liegt von vornherein die Vermutung nahe, daß das undeutliche und übrigens ganz überflüssige *u*-Zeichen nur durch einen Fehler des Steinmetzen entstanden sei: statt des *č^a* von *čašma* schrieb er zuerst zum zweitenmal das *u*- von *utā-šaiy*, welches er durch Versehen wiederholen wollte, dann aber, nachdem er seinen Irrtum rechtzeitig bemerkt hatte, mit dem Meißel bis auf wenige Spuren, die auf dem Stein noch heutzutage sichtbar sind, vernichtete. Bei der

Erklärung des Wortes *čašma* hat man sie selbstverständlich außer acht zu lassen, da sie zu demselben nicht gehören.

Abgesehen von dem auslautenden kurzen *-a*, das ich nicht zu erklären vermag (nach den bekannten Regeln der ap. Orthographie würde nur *čašmā* verständlich sein), halte ich ap. *čašma* „(beide) Augen" für einen Akkusativ sing. im kollektiven Sinn: der kollektive Singular vom Stamme *čašman-* „Auge" kommt ja auch im Awesta mehrmals vor, vgl. Bartholomae Air. Wb. 583.

Die Verbalform *av*^{a}*ǰ*^{a}*m*^{a} fasse ich als *ava*^{n}*ǰam* auf und führe sie auf die bekannte idg. Wurzel **wereg*^{w}- || **wereg-* „drehen" zurück: vgl. ai. *vr̥ṇákti, várjati* „wendet dreht", *vr̥jiná-* „krumm, falsch" gr. ῥέμβω „drehe im Kreise herum", ῥόμβος „Kreisel", lat. *vergo, -ĕre*, ags. *wrencan* „drehen", ahd. *renken*, nhd. *ver-renken* u. s. w.

Nach Bartholomaes neunter Präsensklasse (vgl. Grdrss. der iran. Philol. I. 1. § 130.) erhalten wir von der ar. Wurzel **varg-*: **vr̥g-* einen Präsensstamm **vr̥ṅga-* : **vr̥ñǰa-*, vgl. einerseits, von derselben Wurzel, ai. *vr̥ṇákti, vr̥ṅkté* und andererseits, von der ar. Wurzel **kart-*: **kr̥t-* „schneiden", ai. *kr̥ntáti*, aw. *kərəntaiti*. Von dem genannten Präsensstamme **vr̥ñǰa-* lautete die 1. Person sing. imperf. act. im Arischen **a-vr̥ñǰa-m*, im Altpersischen **a-varnǰa-m*; letzteres ergab weiter **a-vanǰa-m* (geschrieben *av*^{a}*ǰ*^{a}*m*^{a} d. h. *ava*^{n}*ǰam*), nachdem die schwierige Konsonantengruppe *-rnǰ*-in-*nǰ-* vereinfacht wurde, vgl. ap. *akunavam* aus **akurnavam*.

Der Satz *utā-šaiy čašma ava*^{n}*ǰam* bedeutet demnach wörtlich „und ich drehte ihm die Augen aus"; zum „Ausdrehen" der Augen im alten Irān, vgl. auch Yt. X. 48. *miϑrō . . . narąm miϑrō. druǰąm . . . pairi daēma vārayeiti* und Yt. XIV. 56. *yat . . . daēma hō pairi. urvaēsayeiti* (s. Bartholomae Air. Wb. 1363. und 1534).

3. Bh. I. 91—92.: *aϑiy bābiru[m yaϑā naiy u]pāyam* „als ich nach Babylon noch nicht gelangt war". Es unterliegt wohl keinem Zweifel, daß in diesem Satz ap. *aϑiy* die Bedeutung „noch" haben muß. Da es nur auf ar. **ati̯* zurückgehen kann, so werden wir darin die antevokalische Sandhiform der arischen Präposition **ati* ($\geqq$ ai. *ati*, aw. *aiti*, ap. *atiy*) zu sehen haben.

Ap. *aϑiy* verhält sich demnach ebenso zu *atiy*, wie gr. πρός zu προτί oder aber wie phlv. *pah-, pay-* (aus ir. **paϑi̯*) zu *pat* (aus **pati*); vgl. darüber Bartholomae IF. XXIII. 75. Die ursprünglich antekonsonantische Form der ar. Präposition **ati* erscheint im Altpersischen als Präverbium (vgl. *atiy* in *atiy-āiš*, Bh. III. 73.), die

antevokalische dagegen als Adverb: ar. **ati̯* ≥ ir. **aϑi̯* ≥ ap. *aϑiy* „noch“.

Es liegt hier also derselbe Bedeutungswandel vor, wie bei dem etymologisch verwandten gr. ἔτι „noch“; vgl. auch ap. *patiy*, welches ebenfalls eine ähnliche doppelte Funktion besitzt: als Postposition heißt es „gegen, gegen — hin. entgegen; in, auf, zu“, und als Adverb „wiederum, abermals“.

4. Bh. IV. 64—65.: *upariy arštām upariy . . . naiy šakauri[m naiy . . .]nuvatam zura^h akunavam.*

Die Lücke nach dem zweiten *upariy* füllt Weißbach, l. c. S. 66. mit einer Konjektur *āyam* aus, teilt die zitierten Worte in zwei Sätze ein und übersetzt sie folgendermaßen: „Nach Recht und Billigkeit bin ich gegangen. Weder einer *Waise* noch einem Armen habe ich Gewalt angetan“. Sowohl die von Weißbach vorgeschlagene Konjektur als auch seine Übersetzung halte ich für unrichtig, und zwar aus folgenden Gründen: Erstens kommt die idg. Präposition **uperi* (≥ ai. *upari*, aw. *upairi*, ap. *upariy*, gr. ὑπὲρ lat. *s-uper*) im Arischen nie als Präverbium vor (vgl. Brugmann Grundriss [2] II. 2. § 716) und zweitens bedeutet sie in keiner idg. Sprache „nach gemäß“, sondern hat überall und immer den gerade entgegengesetzten Sinn „über, über — hin, über — hinaus“. Demnach kann die Bedeutung von ap. *upariy arštām* nicht „nach Recht und Billigkeit“ sein, wie es Weißbach übersetzt, sondern nur — im Gegenteil — „über Recht und Billigkeit hinaus“ d. h. „wider Recht und Billigkeit“. Nach meinem Dafürhalten entspricht ap. *upariy arštām*, sowohl in Bedeutung wie auch in syntaktischer Beziehung der beiden Glieder ganz genau dem bekannten homerischen Ausdruck ὑπὲρ αἶσαν, vgl. z. B. Z 333. Ἕκτορ, ἐπεί με κατ' αἶσαν ἐνείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἶσαν.

Da die arische Präposition **upari* in Verbindung mit Verbalformen — wie bereits erwähnt wurde — niemals vorkommt, so können wir schon von vornherein annehmen, daß an unserer Stelle nach dem zweiten *upariy* ursprünglich nur ein Substantiv gestanden hat. Das unmittelbar vorhergehende *upariy arštām* läßt uns weiter vermuten, daß dieses Substantiv entweder derselben oder wenigstens einer ähnlichen Begriffssphäre angehörte. Beiden Bedingungen entspricht vollkommen das bekannte ap. Substantiv *dātam* „Gesetz“. Wenn wir nun dasselbe nach dem zweiten *upariy* ergänzen und von den beiden bisher noch nicht sicher erklärten Wörtern *šakaurim* und . . . *nuvatam* absehen, so wird der Satz *upariy arštām*

upariy [*dātam*] *naiy* . . . *naiy* . . . *zura*ʰ *akunavam* etwa folgendermaßen zu übersetzen sein: „Wider Recht und Billigkeit, wider das Gesetz habe ich weder einem . . . noch einem . . . Unrecht getan".

5. Ap. *amuϑa*ʰ „er floh", Bh. II. 2. 71. III. 42. 71., vgl. darüber A. Hoffmann-Kutschke Die altpersischen Keilinschriften des Großkönigs Dārajawausch des Ersten am Berge Bagistān (Stuttgart 1909), S. 54., wo weitere Literatur verzeichnet wird.

Nach Hoffmann-Kutschke gehört ap. *amuϑa*ʰ zu den in Walde's Lat. Etym. Wb. unter *ēmungo*, S. 193., zusammengestellten Wörtern. Diese Etymologie mag richtig sein, bedarf aber noch folgender Ergänzung: Während alle von Walde a. a. O. zitierten Wörter auf eine idg. Wurzel **(s)meu̯k-* zurückgehen, weist ap. *amuϑa*ʰ auf eine Parallelwurzel **(s)meu̯k̂-* hin. Beide Formen verhalten sich zu einander ebenso, wie idg. **leu̯k-* zu **leu̯k̂-*, vgl. ai. *rṓcatē* „leuchtet, scheint" aw. *raočant-* „leuchtend", ap. *raučah-* „Tag" || ai. *ruśant-* „licht, hell", ab. *lysъ* „kahl".

6. Der Titel *vaϑʳa-bara*ʰ, welchen *Aspačanā* = Ἀσπαθίνης auf der kurzen Inschift NRd trägt, ist von verschiedenen Gelehrten verschieden erklärt worden, vgl. Bartholomae Air. Wb. S. 1346., Weißbach Keilinschr. der Achäm. S. 96. f. und die daselbst verzeichnete Literatur.

Meiner Ansicht nach, bezieht sich *vaϑʳa-* nicht auf den als Streithammer, Streitaxt oder Steitkolben gedeuteten Gegenstand, welchen die Figur des Ἀσπαθίνης in der rechten Hand hält, sondern vielmehr auf denjenigen, den sie über der linken Schulter trägt; den letzteren deutet F. C. Andreas, Verhandlungen des XIII. Internat. Orientalisten-Kongresses (Hamburg 1902.), S. 97, als Schild und übersetzt dementsprechend ap. *vaϑʳa-bara*ʰ durch „Schildträger".

Ist diese Annahme richtig, was mir sehr wahrscheinlich zu sein scheint, so haben wir ap. *vaϑʳa-* = „Schild" anzusetzen. Die Erklärung des Wortes liegt auf der Hand: da der dissimilatorische Schwund einer Liquida in den idg. Sprachen — wie bekannt — öfters vorkommt (vgl, z. B. ai. *varhdra-* || *vahdra-*, gr. φρατρία || φατρία, aw. *Vərəϑrayna-*, phlv. *Varahrān* || phlv. *Vahrān*, npers. *Bahrām*), so können wir ap. *vaϑʳa-* ohne weiteres auf **varϑʳa-* ≤ ir. **vr̥ϑra-* zurückführen und es dann direkt mit jaw. *vərəϑra-* „Wehr, Schild", oosset. *vartᶜ* „Schild" identifizieren.

7. Ap. *karša-* „Name einer Gewichtseinheit". Etymologisch hängt das Wort gewiß mit ai. *karṣa-* „ein bestimmtes Gewicht" zusammen.

obwohl sich beide in der Vokalstufe voneinander unterscheiden, da ap. *karša-* auf ein iranisches **kṛ̥ša-* zurückgeht, wie es die elamische Wiedergabe durch *kur-ša-um* vermuten läßt, vgl. W. Foy ZDMG. 54. 357 f. Beiden Gewichtsnamen liegt die bekannte arische Wurzel **karš-* : **kṛ̥š-* „ziehen" zugrunde (vgl. ai. *kárṣati* „er zieht", aw. *karš-* „trahere", phlv. *kašītan* npers. *kašīδan* „ziehen") und der Bedeutungswandel von „ziehen" zu „Gewicht" ist genau derselbe wie im gr. ὁλκή || ἕλκειν oder im poln. *ciężar* „Gewicht" || *ciągnąć* „ziehen"; vgl. auch nhd. *wiegen*. *Ge-wicht* || *be-wegen* (s. O. Schrader Reallex. 928.)

---

9. P. v. BIEŃKOWSKI: **O paru posągach rzymskich cesarzy.** ***(Über einige Statuen der römischen Kaiser).***

Der Vfs. geht von dem Fragment einer vor ein paar Jahren in Pola am Forum Civile ausgegrabenen Imperatorenstatue aus, die bereits vom Konservator A. Gnirs im Jahrbuch für Altertumskunde IV (1910), S. 172 fg. veröffentlicht und für augusteisch erklärt wurde. Die Datierung ist zweifellos unrichtig. Es handelt sich am wahrscheinlichsten um eine Hadrianstatue. Nach den Beobachtungen des Verfassers ist der Typus des dem Poleser Fragment eigentümlichen Schuhwerks (Pantherfellstiefel) zwar vereinzelt an den Panzerstatuen des I. nachchristlichen Jahrhunderts, besonders in flavischer Zeit nachweisbar. Auch aus der antoninischen Zeit besitzen wir einige Beispiele. Aber vorherrschend ist diese Mode nur in den letzten Jahren Trajans und unter der Regierung Hadrians.

Auf Hadrian weist auch die plastische Verbindung der im verkleinerten Maßstab dargestellten Natio capta mit dem Kaiserbild. Der Verfasser weist nach, daß dieser Zug auch bereits in der statuarischen Überlieferung des I. nachchristl. Jahrhunderts vereinzel vorkommt und vielleicht ebenfalls hellenistischen Ursprunges sein wird. Aber häufig tritt er erst in hadrianischer Zeit auf, ebenso wie das Motiv des auf den Nacken einer am Boden liegenden Gestalt seinen Fuß setzenden Imperators. Noch späterer Epoche gehört ein verwandtes Motiv an, wo der Feldherr den am Boden knieenden Barbar am Haare packt und ihn mit dem Schwerte niedersticht.

Die Poleser Statue wurde wahrscheinlich zur Verherrlichung des von Hadrian über die Sarmaten und die mit ihnen verbunde-

nen Skordisker im Jahre 118 davongetragenen Sieges errichtet. Jedenfalls ist der am Beine des Imperators knieende Gefangene als pannonischer oder sarmatischer Kelte gekennzeichnet.

---

10. P. v. BIEŃKOWSKI: **O nowym szczątku zaginionej kompozycyi malarskiej z epoki hellenistycznej.** ***(Über ein neues Bruchstück einer auf die Kämpfe mit Galatern bezüglichen hellenistischen Komposition).***

Bis jetzt war nur ein einziges Figürchen aus hellenistischer Zeibekannt, das einen Galater, welcher von einem Elefanten zertreten wurde, darstellte. Es war nämlich die von Pottier und S. Reinach, La Nécropole de Myrina pl. X, p. 318 veröffentlichte, jetzt im Louvre befindliche Terracottagruppe, die bereits von den Herausgebern auf einen Sieg des syrischen Königs Antiochus Soter über die Tektosagen (275 v. Ch.) bezogen wurde, von dem Lukian (Ζεῦξις ἢ Ἀντίοχος ed. Jacobitz vol. I p. 398 sq.) berichtet, daß seine 16 Elefanten die galatische Reiterei und Sichelwagen in vollständige Verwirrung brachten. Der Vortragende weist zunächst ein anderes Exemplar dieses Figürchens im Nationalmuseum in Athen No 5017 nach und legt nachher Photographieen eines Fragmentes von einem farbig glasierten Fayencegefäß aus dem Friedhof Sciatbi bei Alexandria — jetzt im dortigen Municipalmuseum Nr. 5572 — vor. Auf demselben ist im Relief ein in heftigster Bewegung angreifender Elefant dargestellt, gegen den ein auf die Kniee gefallener bepanzerter Galate sich vergeblich mit Schwert und Schild zu verteidigen sucht. Vor dieser Gruppe ist der Hinterteil eines Reiters mit erhobener Waffe sichtbar. Die Szene ist offenbar ein Bruchstück einer größeren Komposition, deren Vorbild die französischen Gelehrten in dem von Stephanos Byzant. s. v. Βοῦρα erwähnten, einen Elefanten darstellenden Wandgemälde des Malers Pytheas vermuteten. Ohne die schwachen Seiten dieser Hypothese zu verkennen, tritt der Vortragende für sie ein und erkennt in dem vorgelegten Fragment aus Sciatbi, das nachweislich aus dem III. vorchristlichen Jahrhundert stammt, ein weiteres Motiv dieses Frescos. In bezug auf die packende Beschreibung der genannten Schlacht bei Lukian ist ihr panegyrischer, in epischer Breite sich gefallender Charakter für den Vortragenden ein Zeichen, daß die Quelle dafür in dem von

Suidas erwähnten Gedichte des für Antiochos den Großen tätigen Epikers Simonides aus Magnesia am Sipylos zu suchen ist. Da jedoch die Ausdrucksweise Lukian's nicht auf eine poetische Quelle hinweist, wird entweder eine vermittelnde prosaische Quelle, oder eine absichtliche, von Lukian selbst vorgenommene Umgestaltung der poetischen Sprache des Simonides anzunehmen sein.

---

11. B. MALINOWSKI, Ph. D.: **Plemienne związki w Australii.** ***(Tribal male associations of the Australian Aborigines).***

Secret societies are widespread social institutions among wild and barbarous peoples. The great importance of secret societies for the social organisation of such peoples is well known through the works, which deal with this subject in general, and through various monographs, describing secret societies in various communities. As yet there is no monograph concerning tribal associations of males in Australia, although it is precisely in that country that these societies flourish extremely; and we possess aboundant ethnographic materials concerning them Although in the well-known treatise of Prof: Hutton Webster these Australian data are treated in masterly fashion, it is nevertheless possible for a special monograph to outline certain features and to attain certain theoretical results for which there is no room in a general treatise.

As is well known, the Australian savages stand on a very low level of culture, and have but primitive forms of social organisation. The rudimentary government of a tribe, or rather of a local group, consists of a headman and of a council of elders. Broadly speaking, the old men wield the real power; but to understand the basis of this power, an investigation into the organisation of the tribal society of males is necessary.

The kinship organisation in Australia presents two aspects: there is the family and, corresponding therewith, individual kinship; besides this, there is the division into exogamous classes, totemic clans and other analogous groups. To this division correspond the systems of tribal or group kinship, embodied in the well known kinship terms. Again, in order to understand how these two different forms of kinship organisation work one beside the other, we must study them in connection with the tribal society.

Associations of men in Australia differ by their democratic character from kindred organisations elsewhere: the secret organisation of males embraces all the men in each tribe. Outside it, there are only women and children; but these are strictly excluded from all the mysteries, and death is often the penalty for any infringement of forbidden secrets.

The best known and most typical feature of these organisations are the initiation ceremonies. They exist in all Australian tribes without exception, and possess a series of common characteristics. In all the tribes they are compulsory; to the initiated, they give a new social status, a new name and tribal badges (scars, mutilations, as e. g. the extraction of a tooth, circumcision, subincision). Connected with this, they contain severe ordeals. They introduce essential changes in the sexual life of the initiated, and also in his diet (numerous food taboos). All the uninitiated (women and children, and exceptionally the few strangers present) are strictly excluded. The initiated undergo prolonged seclusion and isolation during the ceremonies and afterwards (from some months to some years); during this time they are submitted to the strict control of the old men, who teach them tribal traditions, selfcontrol and obedience. But in spite of these common features, the initation ceremonies vary in other respects, according to the tribe. Keeping in view important differences only, the ceremonies may be classed under two types. One of them comprises a relatively small area, the S. Eastern tribes, chiefly those of Victoria and N. S. Wales; the other extends to the Southern, Central, Northern and N. Eastern tribes. We know very little about the tribes of West Australia. Among the S. Eastern tribes the chief ordeal consists in drawing a tooth. The other tribes perform circumcision and the terrible operation of subincision.

Another very important difference between these two types consists in the fact, that in the S. Eastern area there is only one initiation which every male undergoes at about the time of puberty. Among the remaining tribes there exists a whole series of progressive initiations, the first of which takes place very early between 7 and 10 years of age, and the last only at the age of about thirty or later. From one tribe to another, the number of initiations varies: usually, there are from three to five different ceremonies. We must lay stress on the fact, that our information

as to this point is scanty; we know very little about it, the ceremonies of the higher degrees being kept a profound secret by the aborigines.

Initiation (or several initiations according to the different customs) must be undergone as the condition for marrying. The age at which marriage is allowed is apparently rather late, as a rule about thirty; in the S. Eastern tribes marriage seems to be allowed earlier. But owing to the scarcity of women through female infanticide and the appropriation of young females by old men, young men are seldom married before thirty, or even later.

As a consequence, there exists a class of unmarried men. It is an important feature that these men occupy a seperate camp, lead a life apart from the others and often wander about, and hunt on their own account. This bachelors' camp in Australia is a very primitive form of the men's house, a widespread and notable institution of higher savage societies. It is also interesting that the sexual life of these young men seems to consist, to a certain extent, of homesexual practices. It is only temporarily and during tribal gatherings that they have access to women.

We may say that the initiations, as well as the norms and customs referring to sexual life and marriage, establisch three degreles of age among the males: children, youths and married men. Moreover there exists the age class of old men. In certain tribes, as mentioned above, there are initiations which some men undergo late in life. It is possible besides to adduce a series of social functions, which determine this age grade.

α) There are special names, honorific titles given to old, experienced and venerable men.

β) The food restrictions imposed upon every male at initiation are only slowly and gradually removed; thus old men have distinct and striking privileges in the matter of food (the taboos reserve the best and most nutritios fare for them).

γ) Old men possess a series of sexual privilages.

δ) They wield the greatest personal and political power.

These privileges clearly differentiate the group of old men.

Such is in brief outline, the description of the tribal associations of men in Australia. It has been sketched merely to afford a basis for some remarks of a general character.

When we proceed to a theoretical analysis of the facts described we are met by fundamental difficulties at the very outset. In the treatment of social institutions among savages there are as yet no definite theoretical principles; neither the method nor the direction which such investigations ought to take, has been finally settled. Speaking simply, we do not know when to consider certain phenomena as 'explained' and different authors work out their explanation in different ways. In general, evolutional treatment of ethnological facts is prevalent. An institution is considered as explained when its 'origins' are found and its evolution is traced. This method however has certain weak sides, especially as concerns our notion of 'origins', and it ought not to be the only standpoint from which social institutions are analysed.

It is in these very social institutions of the savage Australians that ethnologists usually look for primitive forms. H. Schurtz, for instance, finds in Australia the pure forms of age grades; by the way the description of age grades in Australia, as given by this author, is very nnsatisfactory, based as it is upon totally insufficient ethnographic materials. Even Prof. Hutton Webster, although he employs much more scientific method of inquiry, finds in Australia the most primitive features of secret societies. But this standpoint is methodologically unsound. In order to deal properly with this question (of evolution) it is necessary to inquire which features of the Australian male societies are dependent upon conditions essentially Australian. It is impossible to assert that these features were once common to every race that was on a low development level; for other races have gone trough conditions radically different from those of the Australians. But it is legitimate to consider as general stages of evolution those aspects of the Australian organisations which are intimately connected with such fundamental facts as must be held to be common to all primitive peoples at some stage of there development. It is easy to show by a detailed analysis, that the great influence of old men, based upon the organisation of the male tribal society, and connected with the development of collective magic, as well as with the pacific character of the Australians, is the outcome of local Australian conditions. On the other hand, the Australian form of the bachelors camp, the democratic character of Australian societies, and many features of the initiation ceremonies, cannot be brought into any dependence

upon specific, local conditions, and stand in connection with the primitive state of Australian society. We may therefore consider these facts as general features of early associations of males, without finding in them the 'origin' of these social organisations.

But when we have settled this question and introduced a broader evolutional treatment, the whole of our task is not yet done. We often find that these very answers to the question of 'origins' are not really evolutional, that is, do not show how the primitive form of an institution came into being. In many cases the answers give the cause of the institution sociological, biological, occasionally metaphysical, sometimes they gave its aim and purpose. But there is great confusion in this matter. The sociological reason, i. e. the function or task that a given institution performs in society, is often confused with its aim, as subjectively conceived by society. Keeping these two different questions strictly apart, we shall try broadly to answer both.

To begin with the first, our task is to show what the chief social functions of these male societies are, what part they play in the integration of the various other institutions, and wherein lies their general importance for the whole social structure.

1) The male associations are the basis of sexual seperation. In every tribe, males only can be initiated; the women are kept strictly outside, the penalties for any encroachment on the mystery being considerable. On the other hand, the tribal society performs a series of most important functions. All the acts of their highly developed magico-religious cult (some of which possess a distinct economic aspect) are the duty of the initiated exclusively. The whole public and political life of the tribe rests upon this organization; by its means women are consequently secluded from public life.

2) The tribal society is also the basis of another important system of division, the division into age grades. The importance of age, as a principle of social differentiation, has been fully shown by H. Schurtz in his well known work „Altersklassen und Männerbünde". In Australia the whole social hierarchy is based upon the age classification.

3) At the initiation rites, as well as during their life in the bachelors' camp, the young men are under the strict control of the elders. By imbuing the youths with deep respect for tribal tra-

ditions, by showing their magical power and by maintaining a hard regime and imposing severe ordeals, the elders acquire great iufluence over the younger men and bring them under control. The tribal societies, by their educational function and by the establishment of a hierarchy of age, are the basis of social order and government, as these are to be found in Australia.

4) As has been mentioned above, the boy leaves the parental camp and its influence at an early age. During initiation and afterwards in the the bachelors' camp, the class system plays an important part and regulates the mutual position and the various functions of the initiated. Later, their sexual life and marriage are largely influenced by the class te which each man belongs. This may account in a considerable measure for the contradiction between individual kinship (corresponding to the family), and group kinship (corresponding to the class division). The whole life of a male, after he leaves his parents fire circle, goes to create bonds of clan or group relationship, as the result of the various functions of the class. On the contrary the daily life with his family, before initiation, attaches him with bonds of individual kinship to his father, mother and other personal relatives.

These remarks furnish the sociological „raison d'être" of the Australian tribal societies, showing them to be necessary in the social organisation of the Australian communities. The inquiry must now be continued on quite different lines, if we wish to know the purpose of the initiation ceremonies as conceived by the society amidst which it exists. Evidently, Australian savages cannot have any idea of the objective aim of these ceremonies, from a sociological point of view. Nevertheless each institution is somehow reflected in the collective ideas of the community, especially if expressed in external, palpable forms, as ceremonies or rites. The initiation ceremonies are likely to be the objects of collective ideas. We cannot, however assume the latter at will, but must infer them methodically from facts. Some rites express certain ideas very plainly; it is allowable to suppose that the meaning of these rites is clear for the savages themselves. The supposition becomes certitude, when it has been acertained by the observer that the natives themselves formulate this meaning.

Thus e. g. the natives undeniably possess some idea of the moral and educational importance of these initiations. They also cle-

arly perceive that initiation brings about seperation of sexes. In some of the ceremonies, there is a clearly expressed belief that during their performance the initiated dies and undergoes reincarnation. A careful survey of all the ideas connected with the initiations is indispensable for a full description of these phenomena. But here we are largely dependent upon the observer, who may have wrongly understood and interpreted these rites, or used insufficient caution in examining the natives as to their meaning.

There are facts however, of which the interpretation affords a certain, though only general knowledge about the collective ideas, referring to these initiations. By a study of the traditions which tell how these ceremonies originated, we can form some conclusions as to the collective views concerning these rites.

As an example we may refer to the myths of the Arunta tribe, which we know best. There exists a series of stories about the creation of the world and of man. At the beginning of their existence men had no separate fingers nor toes; neither their eyes nor their ears were open. Then there appeared among these tribes a totemic culture-hero who came from the north. He cut asunder and shaped the human bodies, their legs, arms, fingers and toes; and he opened their eyes and ears. Afterwards he perfomed the rites of circumcision and subincision. In some tribes he was not able to perform these initiations: in these the males remained 'incomplete men' objects of scorn and laughing-stocks. Taking this story as a typical example, let us draw a few conclusions. We have before us a myth of a very primitive form. It contains no answer to the question, why circumcision and subincision were introduced, but only relates h o w they were introduced. For the natives the cultural and moral value of these rites is quite unquestionable. They only ask how and by whom these ceremonies were instituted. Circumcision and subincision are conceived as the latest stages of human evolution, they are put on the same level with the opening of the eys of Australian society, the circumcised and subincised male, is the only complete, fully develoveped man. There is consequently no room for the question, how the aborigines conceive the aim and causes of initiations.

For the natives these rites are a material necessity, so strongly is the need of them impressed upon the minds by tradition. Is is

also remarkable that the natives conceive the essence of these ceremonies to consist in their most external side, i. e. the mutilations.

These conclusions, although of a quite general kind, are of no small importance, since they afford a firm basis for our knowledge of the notion held by the natives themselves, as a social body, with regard to these rites and ceremonies.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1912. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

21 Października 1912.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 7 et 8. Juillet—Octobre. 1912.

Sommaire. Séances du 1 et du 8 juillet, du 14 et 21 octobre 1912.
Résumés: 12. SAJDAK JOANNES. Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Pars prima: De codicibus scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Accedit appendix de Gregorii laudatorum et Pseudogregorianorum codicibus.
13. PRZYCHOCKI GUSTAVUS. De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae.
14. KLECZKOWSKI ADAM. Régistre des depenses faites en 1570 pour la construction d'un galion destiné à faire partie de la flotte polonaise. Édition et commentaire philologique du manuscrit original.
15. ZACHOROWSKI STANISŁAW. Le développement et l'organisation des chapitres en Pologne au moyen-âge.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 1 JUILLET 1912.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

PRZYCHOCKI GUSTAW: »De Gregorii Nazianzeni epistularum codicibus Britannicis, qui Londinii, Oxoniae, Cantabrigiae asservantur«. 8-o, p. 19.

REISS JÓZEF WŁADYSŁAW: »Melodye psalmowe Mikołaja Gomółki 1580«. *(Les mélodies des psaumes de Nicolas Gomółka [1580]).* 8-o p. 42.

SCHNEIDER STANISŁAW: »Jedno ze źródeł twórczości Słowackiego«. *(Une des sources du génie créateur de Jules Słowacki),* 8-o, 17.

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne).*

vol. VIII, fasc. III—IV, folio, pp. 229—412 et CCXLIX—CCCCLXX, 233 planches.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*Le rôle du Jésuite Pierre Skarga à la diète de 1606*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Szyjkowski: „*L'influence de l'oeuvre poétique d'Ossian sur l'évolution du romantisme polonais*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Gustaw Przychocki: „*De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae*".

M. Jan Łoś présente le travail de Mme Hélène Windakiewiczowa: „*Le rhytme dans la poésie populaire en Pologne*".

M. Jan Łoś présente le travail de M. Adam Kleczkowski: „*Régistre des dépenses faites en 1570 pour la construction d'un galion destiné à faire partie de la flotte polonaise. Édition et commentaire philologique du manuscrit original*".

SÉANCE DU 14 OCTOBRE 1912

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich«. (*Bibliothèque des écrivains polonais, Nr. 63: „Mémoires de Janczar [Chronique Turque]"*), 8-o, p. XL et 404.

Reinhold Joachim: »Dyalekt franko-włoski poematów rękopisu weneckiego (Cod. Gall. XIII). Studyum lingwistyczne«. (*Le dialecte des poèmes franco-italiens du MS. XIII [Cod. gall. XIII de la Bibl. de St. Marc]. Étude linguistique*), 8-o, p. 71.

M. Tadeusz Sinko présente son travail: *Apuleiana*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Sajdak: „*Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Pars prima: De codicibus scholiastarumet commentatorum Gregorii Nazianzeni. Accedit appendix de Gregorii laudatorum et Pseudogregorianorum codicibus*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 6 juillet 1912.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 8 JUILLET 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Olgierd Górka: „*Une description inédite de l'Europe orientale (Le Balcan, la Ruthénie, la Hongrie, la Pologne et la Bohème) de l'année 1308*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Marcel Handelsman: „*Les résidents de Napoléon I à Varsovie*".

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 23 avril 1912.

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Gumowski Maryan: »Moneta złota w Polsce średniowiecznej«. *(La monnaie d'or en Pologne au moyen-âge)*, 8-o, p. 106.

Smoleński Tadeusz: »Północne ludy morskie za Ramzesa II i Minefty«. *(Les peuples septentrionaux établis sur les côtes de la mer au temps de Ramsés II et Minéphtah)*, 8-o, p. 37.

Le Secrétaire présente le travail de M. Adam Szelągowski: „*Wici i Topory.— Études sur la genèse et la signification des emblèmes et clameurs (proclamationes) gentilices en Pologne au moyen-âge*".

Résumés

12. JOANNES SAJDAK, **Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni** *(Pars prima: De codicibus scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Accedit appendix de Gregorii laudatorum et Pseudogregorianorum codicibus).*

Unter den Kirchenschriftstellern nimmt Gregor von Nazianz, was die Anzahl und Qualität der Scholien und Kommentare anbelangt, durch welche man ihre Schriften in der byzantinischen Epoche erklärte, unstreitig die erste Stelle ein[1]). Denn die Bedeutung und der Einfluß dieses Prosaikers und Dichters war schon zu seinen Lebzeiten und auch durch eine ganze Reihe von Jahrhunderten der späteren Zeit überaus groß. Er beteiligt sich an den dogmatischen Kämpfen seiner Zeit, wovon seine theologischen Reden, manche Briefe und Lieder Zeugnis ablegen. Er kannte also das Leben und die Strömungen innerhalb der Kirche, aber ein Nachgeben in Sachen des Glaubens kannte er nicht; einen Glauben, der den Strömungen der Zeit angepaßt war, erkannte er nicht an; er vermochte nicht συμμορφεῖσθαι τοῖς καιροῖς. Ungemein schnell begann man also Gregor's Lehre für die Glaubensnorm anzusehen. Schon Rufinus sagt in der Einleitung zu seiner Übersetzung einiger Reden des Gregorius: „Manifestum namque indicium est non esse rectae fidei omnem, qui in fide Gregorio non concordat".

Dies waren die Ursachen, weshalb die Nachwelt Gregor den Beinamen ὁ θεολόγος beilegte und welche auch die späteren Dogmatiker veranlaßten, seine Reden zu kommentieren. Damit ist auch die

[1]) A. Ehrhard bei K. Krumbacher, Byzantinische Litteratur 2, München 1897, S. 137 f., 679 f. O. Bardenhewer, Geschichte der altkirchlichen Literatur, III. Bd. Freiburg i. B. 1912, S.

große Zahl der dogmatisch-theologischen Kommentare und Scholien erklärt. Dahin gehören in erster Linie die Kommentare des Maximos Confessor, zum Teil die des Elias von Kreta, Niketas von Herakleia, Euthymios Zigabenos und Nikephoros Kallisto Xanthopulos.

Gregors Werke wurden viel und gerne gelesen, bald wurden sie auch in den Kanon der Schullektüre aufgenommen. Das war auch die Ursache, warum man sie fleißig zu erklären begann, nicht aber Gregors Lieder — diese kommentierte man nicht so häufig. Die rhythmische Kirchenpoesie, in der man ein spezifisch christliches Element sah, machte Gregors Liedern, die im klassischen Versmaß geschrieben waren, große Konkurrenz[1]). Dies war jedenfalls auch der Grund, daß wir im Verhältnis zu der großen Anzahl der Handschriften von Gregors Reden so wenig Handschriften seiner Lieder besitzen, und daß der so wichtige Kommentar des Kosmas von Jerusalem nur in einer Handschrift (Vatic. Gr. 1260) erhalten blieb.

Dagegen waren Gregors Reden das Muster für die christliche Rhetorik. Es ist bekannt, daß die christlichen Schriftsteller seit Tatian hartnäckig die heidnischen Rhetoren bekämpften — doch nur äußerlich. In Wirklichkeit standen sie aus verschiedenen Gründen immer unter ihrem Einfluß. Diesen Widerspruch sehen wir auch bei Gregor. In den Invektiven gegen Kaiser Julian (oratt. 4, 5) greift er in ungemein heftiger Weise die heidnischen Rhetoren an und sagt, daß sein Stil einfach, natürlich und ohne rhetorische Ausschmückung sei. Wer aber seine Reden liest, wird sogleich gewahr, daß von den christlichen Schriftstellern bestimmt keiner und von den heidnischen wohl auch keiner mit einer solchen Technik und einem solchen Gefühl die Gesetze der antiken Rhetorik beobachtet wie gerade Gregorius[2]). Dies bemerkten schon die christlichen Verfasser rhetorischer Handbücher, welche Beispiele aus Demosthenes durch Beispiele aus Gregors Reden ersetzen[3]). Wie er für die Dogmatiker ein Kate-

[1]) E. Norden, Unedierte Scholien zu den Reden Gregors von Nazianz. Zeitschrift f. wiss. Theol. Vol. 36 (1893) S. 441.

[2]) E. Norden a. a. O. S. 443 f.

[3]) Cf. Rhetores Graeci ad. Chr. Walz, Vol. VIII. S. 672 ff., 698 ff. K. Fohr, Rhetorica, Halle a. S. 1907, S. 18 ff. I. Sajdak, De Gregorio Nazianzeno posteriorum rhetorum grammaticorum lexicographorum fonte, pars II.

chismus des Glaubens war, so vertrat er für die christliche Beredsamkeit den Kanon des Altertums. Deshalb erklärten seine Reden neben den Dogmatikern sehr fleißig die Rhetoren.

Viele Scholien, mit welchen man Gregors Reden schon seit Anfang des 5. Jahrhunderts erklärte, sind verloren gegangen. Man muß annehmen, daß dies größtenteils Randerklärungen waren, von denen viele in die späteren Kommentare, besonders in die des Basilius Minimus übergegangen sind.

Die ältesten erhaltenen Scholien zu Gregors Reden sind die Historien (eine Sammlung von mythologischen Erklärungen) eines Pseudo-Nonnus zu den oratt. 39 (in S. Lumina), 43 (in Basilium Magnum), 4, 5 (in Iulianum Apostatam). Den Nonnus als den Verfasser dieser Historien überwies cod. Londin. Brit. Mus. Addict. 18231 geschrieben im J. 972; außer diesem einige jüngere Hss. des XV. Jh. Mehr als 130 Hss. haben diese Erzählungen unter dem allgemeinen Titel: Συναγωγὴ καὶ ἐξήγησις ὧν ἐμνήσθη ἱστοριῶν ὁ ἐν ἁγίοις πατὴρ ἡμῶν Γρηγόριος... κτλ.

Es wäre daher die Frage am Platze, warum nur diese eine Handschrift den Namen des Autors überwies? Es schöpfte ja aus diesen Geschichten schon Kosmas im VIII. Jahrh., Elias von Kreta und Niketas von Herakleia und diese führten ihre Quellen genau an — des Nonnus machen sie aber keine Erwähnung. Sie sprechen nur von den Geschichten allgemein: ἐν ταῖς φερομέναις ἱστορίαις, ἡ ἐκ τῶν ἔξωθεν συναγωγή, αἱ ἔξωθεν ἱστωρίαι u. dgl. Es gibt übrigens auch andere Handschriften aus dem X. Jahrh., welche die Geschichten anonym überwiesen. Bemerkt sei aber, daß bereits Rich. Bentley nachgewiesen hat, daß der bekannte Nonnus Panopolitanus nicht der Autor dieser Geschichten sein kann[1]. Es schreibt übrigens Tzetzes in Chiliades (IX hist. 291) diese Geschichten dem Maximus Confessor zu. Wieso nun Nonnus oder Maximus Confessor? Vom X. Jahrh. angefangen begann man sich mit Gregor sehr eingehend zu befassen. Man überschrieb seine Reden, und mit ihnen auch kurze und interessante Geschichten. Da die Handschriften, von denen man abschrieb, alt waren — sie stammten aus dem V.—VII. Jahrh. — mußte man in dieser Zeit jemanden

Eos, Vol. XVIII (1912) S. 7 ff. G. Przychocki, De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae, Cracoviae 1912, S. 72 ff.

[1]) R. Bentley, Opusc. philol. ed. Lips. 1781, S. 160.

als Autor dieser Erzählungen ausfindig machen; wen sonst also, als Nonnus von Panopolis, der das Evangelium des hl. Johannes paraphrasiert oder den Maximus Confessor, der am Anfang des VII. Jahrh. Gregors Reden erklärt hatte! — Wer kann also der Verfasser dieser Geschichten gewesen sein und aus welcher Zeit mochte er stammen? Die sachlichen Umstände, die Art der Beschreibung der Ortschaften weisen darauf hin, daß Syrien oder Palästina seine Heimat war; dagegen läßt seine Sprache, die auffallend der Sprache des Johannes Malalas ähnelt, schließen, daß er am Anfang des VI. Jahrh. tätig war[1]).

Die Geschichten zu oratt. 15 (in Macchabaeos) und 24 (in S. Cyprianum) welche sich in 3 Hss (Vatic. Ottob. Gr. 384, Bern. 449, Paris. Gr. 543) befinden und aus den armenischen Kodexen von Agop Manandian in der Zeitschr. f. armen. Philol. vol. I. (—) herausgegeben worden sind, sind nur ein Auszug aus dem Kommentar des Niketas von Herakleia zu denselben Reden.

Die wichtigsten erhaltenen Scholiasten und Kommentatoren Gregors außer dem Pseudo-Nonnus sind: Maximus Confessor, Basilius Minimus, Georgios Mokenos, Ioannes Kyriotes (Geometres), Elias von Kreta, Euthymios Zigabenos, Niketas von Herakleia (Serronius), Michael Psellos und Nikephoros Kallistos Xanthopulos.

Nikephoros wird der letzte Kommentator sein, den wir in die kritische Geschichte der Scholiasten aufnehmen werden. Die späteren Scholiasten aus dem XV.—XVIII. Jahrh. (mit Ausnahme des Sebastos Trapezuntios Kyminetes, gest. i. J. 1702 in Konstantinopel) bringen nichts Neues. Ihre Exegese ist nur eine geistliche Übung über das Thema der Reden Gregors, in einer Klosterzelle geschrieben und für die Literatur größtenteils wertlos.

Die Scholien zu Gregor sind bisher vorwiegend nicht herausgegeben. Bei der Abfassung einer kritischen Geschichte der Scholiasten vom VI.—XIV. Jahrh. müßte man in erster Linie darstellen, was für Scholien diese Scholiasten geschrieben hatten, wo und in welchem Zustande sie sich erhalten haben. Erst auf dieser Grundlage wird man die weiteren Teile der

[1]) Ausführlich über den Nonnus und seine Historien schreibt E. Patzig, De Nonnianis in IV orationes Gregorii Nazianzeni commentariis. Progr. Leipzig 1890, S. 1 ff., 24 ff.

Geschichte aufbauen können, von den Quellen der einzelnen Scholiasten und ihrem gegenseitigen Verhältnis zueinander.

---

13. GUSTAVUS PRZYCHOCKI, ***De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae.***

Die Arbeit befaßt sich mit den Briefen Gregors in der Absicht, die für die Edition unerläßlichen Vorfragen zu erledigen. In Ermangelung einer kritischen Ausgabe hat der Verfasser zu den zweifelhaften Stellen die Lesarten der besten, von ihm selbst untersuchten Hss herangezogen. Es werden folgende Fragen behandelt:

I. Rekonstruktion der antiken Brieftheorie. Untersuchung dessen, was über die Briefe geschrieben oder bemerkt wurde (bis Jos. Rhakendytes, mit besonderer Berücksichtigung der von Gregor befolgten Grundsätze. Es stellt sich heraus, daß im allgemeinen alles auf dieselbe Quelle zurückgeht, u. zwar auf die peripatetische Theorie, höchstwahrscheinlich Theophrasts Buch π. λέξεως (Kapitel ἰσχνὸν γένος), mit Ausschluß einiger, speziell für die Briefe geltenden Grundsätze. Der Weg, auf dem diese Theorie Gregor bekannt wurde, ist Artemons Einleitung zu der Ausgabe von Aristoteles' Briefen die G. benutzt und sogar selbst besessen hat.

II. Atticismus. Um die Sprache der Briefe zu charakterisieren, wird hauptsächlich die Syntax untersucht, und zwar: 1) die ausdrücklich von den Grammatikern als Atticismen bezeichneten Redensarten, 2) die zwar nicht gerade als solche bezeichneten, aber sicheren Atticismen, 3) der Koine eigentümliche Redensarten, die bei den Atticisten vorkommen, 4) Vulgarismen. — Resultat: Wie in den Reden eine ausgesprochene Tendenz, „attisch" zu schreiben, sehr wenige Vulgarismen, durchaus kein cotidianus sermo, quo epistulas texere solemus."

III. Hiatus. A. Die „erlaubten" Hiate. B. Die „fehlerhaften" Hiate. — Resultat: G. meidet den Hiat, wie in den Reden. Ein schwerer Hiat entfällt durchschnittlich auf 3 Migne'sche Seiten. (Unter 241 Briefen sind 195 ohne irgend einen schweren Hiat). Die Hss korrigieren viele bei Migne vorhandenen Hiate. Wichtig für die fälschlich unter Gregors Namen laufenden Briefe.

IV. Rhet. Figuren. Übersicht aller Figuren. Spezielle Untersu-

chung der „schemata Gorgiana“. — Resultat: Eine ungewöhnliche Menge von allerlei Figuren, besondere Vorliebe (trotz ausdrücklicher „Absage“ an vielen Stellen) für die kunstvollsten Gorgiana, wobei sich eine bemerkenswerte Rücksicht auf den Wortakzent zeigt.

V. Rhythmus. Es wird eine Probe mit diesen Briefen angestellt, deren Text durch die meisten Collationen gesichert erscheint. — Resultat: „Lex Meyeriana“, in der von P. Maas festgestellten Form unzweifelhaft befolgt (durchschnittlich ca. 82% regelmäßige Klauseln, es gibt auch Briefe mit 100% regelm. Klauseln). Wichtig für die Textkritik.

VI. Die Gattungen der Briefe. Kompositionstechnik. Untersuchung auf Grund antiker Theorien; Systematische Einteilung; Übersicht der Kunstmittel der Komposition. Lob-, Empfehlungs-, Trostbriefe befolgen die rhetorischen Regeln für *ἐγκώμιον, παραίνεcιc, παραμυθία* u. s. w. Bei weitem überwiegen die Empfehlungsbriefe. Jeder Brief behandelt nur ein Thema.

VII. Schluß: Diese Briefe, die zur derselben Gattung gehören, wie die von Plinius, wurden von Gregor selbst gesammelt, gesichtet und gewissermaßen als ein Briefsteller herausgegeben und sind vollendete Kunstwerke. Für die Persönlichkeit Gregors ergeben sie also nichts mehr, als das, was er selbst der Nachwelt überliefern wollte.

VIII. Quellenübersicht: 1) Hss. 2) Literatur.

Index kritisch behandelter Stellen.

---

14. ADAM KLECZKOWSKI: **Opracowanie filologiczne rękopisu: Rejestr przyjęmu i wydania pieniędzy na potrzebę galiony... w r. 1570.** ***(Philologische Bearbeitung der Handschrift: Register der Einkünfte u. Ausgaben für den Bau einer polnischen Galione. Elbing 1570—72).***

Das Manuskript ist ein Original u. Eigentum der poln. wissenschaftlichen Gesellschaft in Posen (Towarzystwo Przyjaciół nauk w Poznaniu), befindet sich aber vorläufig in der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften in Krakau.

Diese Rechnung von dem Bau eines poln. Kriegsschiffes in Elbing besitzt einen großen Wert für die Geschichte der polnischen Marine u. vor allem für die poln. Seemannssprache. Die Bearbei-

tung zerfällt in folgende Teile: 1. Einleitung über den Inhalt, die Bedeutung der Handschrift, die Preise des Baumaterials u. den Lohn der Arbeiter; 2. Grammatik: Orthographie, Phonetik, Flexion, Syntax; 3. Die Ortsnamen, 4. Die Vor- u. Familiennamen der Arbeiter u. Baumeister, 5. Die Seemannssprache.

Obwohl unser Register polnisch ist, gibt es mit seinen Orts-, Vor- u. Familiennamen u. Seemannsausdrücken Zeugnis einer sehr starken Germanisierung der Kreise Elbing u. Holland in der zweiten Hälfte des 16. Jahrh. So ist unsere Handschrift auch für die Geschichte des deutschen Wesens in Preußen wertvoll.

Hier wollen wir uns vor allem mit diesem deutschen Einfluß auf das Polnische in Preußen befassen.

I. Die Ortsnamen (der Provinz Preußen), hauptsächlich aus der Umgebung von Elbing u. Preußisch-Holland.

Preußen ist ein ursprünglich preußisches Land u. die Preußen bilden mit den Litauern u. Letten zusammen den baltischen Sprachzweig der indoeuropäischen Völkerfamilie.

Bem. Auf die Preußen übten in der ältesten Zeit die Goten, die bis zum 3. Jahrh. n. Chr. an der untern Weichsel saßen, einen Einfluß aus; es sind aber nur wenige gotische Lehnwörter erhalten, die zurückgebliebenen Goten gingen, wie man anzunehmen pflegt, in den Preußen auf.

Allmählich ist die einheimische preußische Sprache unter der Einwirkung des Polnischen u. des Deutschen ausgestorben. Am Ende des 17. Jhrhs. ist sie ganz verschwunden.

Was nun die Kolonisierung Preußens anbelangt, so ist hier das Verhältnis der Kräfte der Polen u. Deutschen je nach der Gegend verschieden.

In West-Preußen (Polnisch-Preußen) waren die Kreise: Danzig, Marienburg schon in den polnischen Zeiten mehr deutsch als polnisch, u. der Elbinger Kreis war immer deutsch. Vgl. Kętrzyński, Nazwy, 9. O ludności, 196—7. O narodowości polskiej, 36.

In Ost-Preußen (Herzogl.-Preußen) gab es im Kreise Holland (heute Preußisch-Holland) zahlreiche polnische Ansiedlungen, vor den Polen waren hier aber Deutsche u. sie gewannen auch die Oberhand. Kętrzyński, O ludności polskiej, 243—4.

In Ermland (damals unter poln. Herrschaft) waren auch vor

den Polen Deutsche (mit Ausnahme des südlichen Teils, der aber für uns nicht in Betracht kommt).

Bem. Auf diese Gegenden haben auch die Pommern von Westen her einen Einfluß ausgeübt. An dem Drausensee (poln. *jezioro Drużyńskie*), wo ehemals der Handel blühte, faßten sie festen Fuß, wie das die pommerschen Ortsnamen beweisen. Ich fasse den pommerschen (Kaschubischen) u. den polnischen Einfluß zusammen, da es unmöglich ist, sprachlich zwischen beiden eine gründliche Scheidung zu machen.

Unsere Gegend war also damals vorwiegend deutsch, denn der deutsche Orden hat Preußen den deutschen Stempel aufgeprägt. So germanisierte man nicht nur preußische, sondern auch polnische Ortsnamen, indem man die fremden Namen teils dem Deutschen anpaßte, teils sie durch neue reindeutsche ersetzte.

Als West-Preußen (Königl. Preußen) unter die poln. Herrschaft gelangt war, blieb der Zustand unverändert; denn auch nach dem Falle des deutschen Ordens beschäftigten sich vorwiegend die Deutschen mit der Geschichte dieser Länder, sie gaben Karten heraus, u. so befestigten sie den deutschen Charakter Preußens.

Anm. An der Kolonisierung Preußens nahmen zur Zeit des deutschen Ordens u. dann des Herzogs Albrecht (1525—68) die Niederländer regen Anteil. Der Name des Kreises Holland (Preußisch-Holland) legt davon Zeugnis ab. Vgl. Schumacher.[1])

Anm. In Preußen auch schottische Ansiedlungen. Vgl. Fischer.[2])

Das Etymon der Ortsnamen.

Preußisch: *Brunsberg?* vgl. altpreuß. *brusebergue; Lencze* ⇐ *lansania?; Trącz* Vgl. *Truncz*, ein Preuße. Kętrzyński, O narodowości, 71.

Polnisch: *Cieplin*, *Dąbrowa*, *Gdańsk?*, *Karznau?*, *Kasau?*, *Lęcze* ⇐ *łąka?*, *Łoków?*, *Mieski Gaj?*, *Nowe Miasto?*, *Nowa Wieś?*, *Raba*, *Rawe?*, *Ragau* ⇐ *Rogowo*, *Tenkin* ⇐ *Cienkin*, *Wocklitz* ⇐ *okolica*.

Pommerisch: *Pomerau*, kaschubisch *Puck, Wocklitz(?)*.

[1]) Niederländische Ansiedlungen im Herzogtum Preußen 1525—68. Leipzig 1908..

[2]) Scots in Eastern and Western Prussia. Edinburgh 1904.

Deutsch: niederdeutsch: *Bomgart*, *Brunsberg?*, *Dorbek*, *Kirsborg*, *Knîphof*, *Kokenhagen?*, *Marborg*, *Meibom*, *Münsterbarg*, *Riferbom*, *Tenkin?*, *Tobam*.

Die übrigen deutschen Ortsnamen siehe im Wörterverzeichnis. Der Vergleich mit den jetzigen Ortsnamen lehrt uns, daß die hochdeutsche Schriftsprache in Preußen große Eroberungen gemacht hat; man strebte wenigstens nach hochdeutschem Anstrich in niederdeutschen Namen.

Verzeichnis.

Beinguth deutsch; ?

Behrendshagen d.; Elbinger Kreis.

Bomgart niederdeutsch; Baumgart, häufiger Name; wahrscheinlich Elbinger Kreis.

Brückendorf d.; Kreis Osterode in O-P.

Brunsberk pol. ⇐ niedd. Brunsberg, h-deutsch Braunsberg (⇐ altpreußisch?); früher Ermland, jetzt O-P., Regierungsbezirk Königsberg.

Cieplin pol. = *Cieple*, seit d. J. 1860 deutsch Warmhof (*ciepły* „warm“); Kr. Marienwerder.

Dąbrowa pol. = *Dąbrówka* ⇒ deutsch *Damerau* häufiger Name; wahrsch. Elbinger Kreis,

Dorbeka pol. ⇐ niederd. Dörbêke „Dörbeck“; Elbinger Kr.

Elbiąg pol. ⇐ deutsch Elbing.

Gdańsk (⇐ slav. Gъdanьskъ?) ⇒ deutsch Danzig.

Hal [*Gdański*] pol. ⇐ deutsch. [Danziger] Hela, niederd. hael „Düne“.

Inhof deutsch, (nicht *Im-hof*, sondern) wahrsch = *Neuhof* (was auf Grund des Registers leicht zu erraten ist).

Karznau deutsch ⇐ pol. *Karcz* + deutsch. *n* + *au*?; ?

Kasau deutsch. = pol. *Kos-*, *Kasz-*, *Karcz-* + deutsch *au*?; ?

Kiszborg, *Kiszpork* pol. = niedd. Kirsborg „Christburg“; W-P. an der Grenze von O-P.

Knipawa pol. ⇐ niedd. Knîphof „Kneiphof“, Stadtviertel von Königsberg.

Kokenhagen deutsch; wahrsch. Königshagen; vielleicht Mischung von Königshagen u. Koggenhöfen (bei Elbing).

Königshagen deutsch; Elbinger K.

Lęcze oder *Łęcze* pol.; Elbinger Kreis, deutsch Lenzen; Etymon 1) pol. *łąka* „Wiese“, 2) altpreuß. *lansania* (3) oberdeutsch. Lenz ?).

Langut deutsch, wahrsch. Langengut (bei Elbing), bekannt aus Urkunden 1449, 1475.

Łoków, *Łokowo* pol.; wahrsch. *Łakdowo*, deutsch *Loktowo* (Vorwerk ad Kisin, Kr. Kulm).

Malbork pol. ⇐ niedd. *Marborg „Marienburg“.

Meibôm niedd., heute Maibaum Elbinger Kr.

Mieski Gaj pol.; wahrsch. Neustädterwald bei Elbing.

Münsterbarg niedd. ⇒ pol. Minsterbark, heute Münsterberg deutsch; wahrsch. in Preußisch-Holland.

Neugut deutsch; wahrsch. in Pr.-Holland.

Neuhof deutsch; wahrsch. Elbinger Kr.

Nowe Miasto pol.; wahrsch. übersetzt aus dem deutsch.

1. Neustadt Reg. Danzig.

2. Neumark R. Marienwerder.

Nowa Wieś pol.; ursprünglich polnisch oder aus dem deutsch. Neudorf, Neuendorf (Elbinger-Kr.)?

Pomerau deutsch; vielleicht heut. Pomehrendorf, pol. Pomorska Wieś (pow. Elbiński) Elbinger Kr.

Puck pol. ⇐ Kaschubischen ⇒ deutsch. Putzig, Reg. Danzig.

Raba pol.	vgl. deutsch Rabe: niedd. Rave, plattdeutsch Raw, derselbe Stamm;
Rawe deutsch	pol. Raba u. Rawa verschiedene Stämme; in Preußen fehlt es.

Ragau deutsch; besser Rogau ⇒ pol. Rogowo; Kr. Preußisch Holland.

Rebach, Rzebach pol. ⇐ deutsch. Reichenbach; Pr.-Holland.

Rehberg deutsch; Elbinger Kr.

Riferbom niedd. = *Rifferbaum; fehlt heute in Pr.

Tenkin? deutsche Form statt der pol. *Cienkin* = heute deutsch Dünhofen; Elbinger Kr.

Thierbach hochdeutsch; Pr.-Holland.

Tobam niederd. tô + bôm „zum Baum“; fehlt in Pr.

Trącz pol., deutsch Trunz ⇐ altpreuß.?; Elbinger Kr.

Wocklitz, *Wöklitz* deutsch ⇐ pol. *okolica*; Elbinger Kr.

Für unser Register kommen also vor allem in Betracht zwei Kreise: E l b i n g u. P r e u ß i s c h - H o l l a n d. Der Vergleich der

alten Namen mit dem heutigen „Gemeindelexikon gibt uns für den ersten Kreis außer Elbing 12 sichere, 7 unsichere Namen.

W-P. 10. Landkreis Elbing. Landgemeinden: 5. Baumgart vgl. *Bomgart*; 6. Behrendshagen; 10. Damerau; 11. Dörbeck; [12. Dünhofen vgl. *Tenkin* = **Cienkin*]; [25. Groß-Stoboy vgl. *stobama?*]; 39. Königshagen; [44. Lakendorf vgl. *Łokowo*]; 45. Lenzen; 47. Maibaum vgl. *Meibom*; [51. Neudorf = *Nowa Wieś* vgl. Neuendorf O-P.]; [54. Neuhof vgl. Neuhof O-P. Kr. Heilsberg (R. Königsberg), ehemals Ermland]; 57. Neustädterwald vgl. *Mieski Gaj*; 61. Pomehrendorf vgl. *Pomerau*; 71. Trunz; 74. Wöklitz; 90. Rehberg W.

Gutsbezirke: [93. Klein Stoboy vgl. *stobama* vgl. 25.]; [94. Koggenhöfen vgl. Kokenhagen]; [101. Rakau cf. *Ragau]*.

Der Elbinger Kreis lag damals (1570) in Königlich-Preußen in der Woiwodschaft Marienburg u. gehörte zu Polen; heute liegt er in der Provinz West-Preußen.

Neben dem Elbinger Kreis ist das nachbarliche Territorium von besonderer Wichtigkeit, und zwar der Kreis Holland (heute Preußisch-Holland). Es lag damals im Herzogl. Preußen; heute liegt es in der Provinz Ost-Preußen.

Der Vergleich mit dem heutigen Gemeindelexikon weist uns 5—6 sichere Namen auf.

O-P. 30. Landkreis Preußisch-Holland: *Kokenhagen?* vgl.. *Koken* 39; *Łokowo?* vgl. Lauk 46; 130; *Minsterbark* = Münsterberg 58; 141; *Neugut* = Neuguth 171; *Nowa Wieś(?)* = Neuendorf 55; *Raba?* vgl. Rapendorf 63; *Ragau* = Rogau 67; *Rebach*, *Rzebach* = Reichenbach 64; 151; *Thierbach* Groß, Klein 27; 105; 122.

In demselben Register finden wir: *Thomas Schomuse(?)* 25. *Joanni Schonse* 25a; wahrscheinlich ist es zu lesen: (*z*) *Schönwiese* „aus Schönwiese“, Ort in Preußisch-Holland, den Niederländern zur Zeit der von Herzog Albrecht in Angriff genommen Kolonisierung überlassen; die andere Form ist vielleicht eine Kürzung. Vgl. Schumacher 70; Skizze II am Ende des Buches.

Außer den beiden Kreisen: Elbing u. Holland kommen für unser Register in Betracht:

1. Aus Königlich- Preußen: Danzig — *Gdańsk*, Danziger Hela — *Hal Gdański*, Christburg — *Kiszpork*, *Łoków* (Łokowo = Łokdowo(?), Kulm), Marienburg — *Malbork*, *Nowe Miasto* [= 1) Neustadt-Wejherowo (R. Danzig), 2) Neumark — *Nowe Miasto* Kr. Löbau (R. Marienwerder)], Putzig — *Puck*.

2. aus Ermland-Warmia (heute Ost-Preußen): Braunsberg — *Brunsberk.*

3. aus herzoglich. Preußen: *Brückendorf* (Kr. Osterode i. O-P.), *Cieplin* (= Cieple, deutsch Warmhof, Kr. Marienwerder, heute West-Preußen), Kneiphof — *Knipawa,* Königsberg — *Królewiec.*

Die Lage der andern Örtlichkeiten ist unsicher.

II. Die Vor- und Familien-Namen.

(Die Elemente der preußischen Bevölkerung).

Die sprachlichen Elemente der Provinz Preußen.

Schon ein flüchtiger Blick auf die Völkernamen in unserem Register zeigt uns die charakteristischen Elemente der preußischen Bevölkerung [1]).

I. *Balten.*

1. Preußische Elemente.

d. *Preuß* ⇐ altpreuß. **prusas* „der Preuße" [= lit. *Prusas,* lett. *Prûsis,* im 10. Jh. bei Ibrahim-ibn-Jakûb „*Brûs*"; mndd. *Prûsse,* in Chroniken *Prussi*; daraus *Pruzi* u. *Prutheni* durch Lautentstellung. *Borussi* gelehrte Etymologie *Po-Russi* „die bei den Russen wohnenden", vgl. Trautmann Altpreuß. Sprachdenkmäler 411—12.; slav. Präfix *po-* drückt sekundäre Herkunft aus u. kommt in Völkernamen u. sonst oft vor: *Połabianie* „Polaben" (vgl. *Łaba* = Elbe), *Pomorzanie* „Pommern" (vgl. *morze* „Meer")]; *-eu-* in Preuß ist hochd. Diphthongisierung.

Osiges ⇐ altpreuß. *assegis* m. „Kaulbars", lit. *eżgys,* pol. *jażdż jazgarz* vgl. Trautmann 305.

Vgl. *Calles* ⇐ altpreuß. *kalis* „Wels"?

1) Erklärung der Abkürzungen.

EN. = Eigenname.
D. = Deutscher, d. = deutsch.
H. = Holländer.
I. = Italiener.
J. = Jude.
K. = Kürzung.
ON. = Ortsname.
P. = Pole, p. = polnisch.
PN. = Personenname.

2. Litauische Elemente.

d. *Littau* ⇐ *Litthauer?* (vgl. *Holand, Holander)*; lit. *Lëtuwa* oder *Lëtawa* „Litauen“, lett. *Leischu seme?* d. i. Litauerland (pol. Litwa); lit. *lëtuwinkas* „Litauer“, lett. *leitis* (pol. *litwin*, lat. *letto* gen. *-onis)*. Vgl. Bielenstein. D. lettische Sprache. I. 8—9.

II. *Slaven.*

1. Polnische Elemente

d. *Poll* „der Pole“? Dies Etymon ist zwar unsicher, aber sonst haben wir mehrere sichere pol. Namen: *Bąkowski, Cieśla(?), Gorczyca, Grabowski, Mieliński, Organista(?), Skóra, Szewc(?), Wilk(?)*. Polnische Form haben auch folgende christl.-lat. Namen: *Jadam (Jadamek), Jan* (vgl. d. *Jan), Jędrzej, Jurek* (vgl. d. *Jürg), Maciej (Maciek), Matys* (vgl. d. *Matis), Michał* (vgl. d. *Michal), Mikołaj. Szymek* (vgl. d. **Schimke), Wincenty (Wicenty)*.

2. Pommersche (Kaschubische) Elemente.

Kaschub. *Kaszuba*, heute *Kašeba*. pol. *Kaszuba*.

[3. Czechische Elemente.

d. *Wenzel* stammt ursprünglich aus dem Czechischen: **Vęceslavъ*, latinisiert *Venceslaus*, heute *Vaclav*; hier kann es der md. Vermittlung seinen Ursprung verdanken, obwohl die Czechen an der Kolonisierung Preußens im 16. Jhrh. u. früher teilnahmen. vgl. Schumacher 4—5].

III. *Germanen.*

1. Deutsche Elemente.

a. Niederdeutsch: *Blok. Blumka, Borkhart, Bosman. Dumke. Ekholt(?), Gerke, Karste. Kawge(?), Klanke* oder eher *Klauke, Klen Klugeke. Korhm* ⇒ *Kortum?. Kortnau. Linke, Ludke, Mekkelborg Meller (Moller). Melner (Molner), Nethke, Peper. Schel, Slawenger(?). Stagnet, Sten. *Schimke. Twibarge. Wilk(?), With, Withkop.* Suffixe: *-borg*, patron. *-en*, *-holt* „Holz“ demin: *-k-*, patron. *-s-* (vielleicht in manchen Fällen auch *-z-* als kombinatorische Veränderung des Suffixes *-s-*?). Präfixe: *twi-*.

6. Mitteldeutsch:

α. Thüringen: d. *Dering, Döring*. [Thüringisch ist vorwiegend mitteldeutsch, nur ein Stück des Nordthüringgaues gehört dem niedd. an. Vgl. Grundriß I. 663. 1481.].

β. Hessen: d. *Hese, Hase*(?).

γ. Meißen: d. *Misner* zeigt deutsche Kolonisierung von Meißen aus, das ursprünglich slavisch schon im 10. Jhrh. germanisiert wurde. Vgl. Grundriß I. 656.

Mitteldeutsch ist für uns, da das Oberd. natürlich nur sehr wenig in Betracht kommt, das, was in unserem Verzeichnisse hochdeutsch genannt wurde: *Bolz*, *Brettschneider*, *Ducendorf*, *Eichstedt*, *Flesser*, *Glaubitz*, *Grunenberg*, *Hase?*, *Helz*, *Hintz*, *Jantz*, *Josse*, *Konz*, *Kosserau*, *Kraus*, *Kretschmer* (*md.* ≙ *slav.*), *Kuchen* (?), *Leiss* *Lintze*, *Passe*, *Pasnau*, *Preuß* (⇐ preuß.), *Putz* (?), *Schröter*, *Schulz* *Schumacher*, *Schwartz*,

Suffixe: *-dorf*, *-z*. Vgl. Das Hochpreußische zwischen Elbing u. Allenstein. Wegener. Grundriß I. 1481.

c. Oberdeutsch:

Oberd. Suffix *-l-* (*-le* fränkisch-alemannisch, *-el*, *-l* bayrisch): *Blumlau*, *Gelle* (⇐ *Godilo*), *Jockel*, *Knol*, *Nickel*. Vielleicht drang dies Suffix nach Preußen über Schlesien, wo diese Deminutiva auf *-el* im Süden gebraucht werden. Vgl. Grundriß I. 656.

Die vorkommende Verschiedenheit der Namenformen ist ein Zeichen des gegenseitigen Einflusses dieser drei Dialekte: des Nieder-, Mittel- u. Oberdeutschen, z. B. niedd. *Blumka*: oberd. *Blumlau*; *Bornwasser* (niedd. *Born* + hochd. *Wasser*); *Eckholt*: *Eichholdt* (niedd. *Eck-*, hochd. *Eich-* + niedd. *holt*); niedd. *Linke*: hochd. *Lintze*; *Reske* (hochd. *-z* + niedd. *-k*); niedd. *Rutenberg*: hochd. *Rautenberg* u. s. w. Vgl. Suffixe.

2. Holländische Elemente.

Holander, *Holand*.

3. Friesische Elemente.

Fress, *Fresse*, *Frise*. Friesisch sind auch: *Fox*, *Genarisea* (*Genarzien*, *Genarisem*, *Genarisom* vgl. *Gernardsen*), *Geritzen* (*Gericza* ≙ *Geritzena*, *Geritzema*).

Bei andern ist es unmöglich zu entscheiden (oft weil das Fries. oder Holl. sich mit dem Niedd. oder sogar mit dem Hochd. deckt) z. B. *Betger*, *Brandt*, *Calles* (?) (hol. *Claes*, *Claus*), *Dirk*, *Gert*, *Hese?*, *Hase?*, *Hose?*, *Horn*, *Jockel?* (*-el* holl. oder oberd.), *Karste*, *Kleis* (vielleicht hol. *Claes*), *Klen*, *Klorte?* (vielleicht *Klorke* Vgl. *Klârken* „Mennoniten“ im Gegensatz zu den Friesen), *Meckelborg?* (*-el* hol.?), *Richtfeld* (ost-fries VN. *Richt*), *Voltin?* (*Foltin*, ost-fries. *Folpt*), *Wilk* (Demin. *Wilhelm*)?.

Das charakteristisch-friesische Suffix *-a* genügt zwar nicht, da *-a* auch im Poln. vorkommt, aber dennoch kann man auf Grund der fünf aufgezählten Namen behaupten, daß die Holländer u. Friesen sich an dem Bau der poln. Galione beteiligt haben, u. diese Meinung wird bestätigt durch die zeitgenössische Geschichte Preußens, da es noch zur Zeit niederländische (vor allem bäuerisch-friesische Kolonien eben in den Kreisen Elbing u. Preußisch-Holland gibt. Vgl. Schumacher.

Zu der germanischen Kolonisierung Preußens vgl. kurze Notiz in Pauls Grundriß. I. 656. „Das Land Preußen wird im Laufe des 13. Jahrhts. von dem deutschen Orden erobert. Die Besiedelung erfolgte zum Teil durch Niederdeutsche u. Niederländer, zum Teil durch Mitteldeutsche, Franken". Vgl. 1481, 663. Hier ist merkwürdigerweise die mächtige, vom deutschen Orden selbst geführte polnische Kolonisierung von West- u. Süd-Preußen gar nicht erwähnt worden, obwohl man, ohne eben diese Kolonisierung zu kennen, die wichtigsten geschichtlichen Ereignisse dieses Landes, wie die Niederlagen des Ordens in den poln. Kämpfen, den Verlust von West-Preußen an Polen (wo der Süden allmählich polonisiert wurde, so daß die Bewohner hauptsächlichaus patriotischen Gründen wegen der Vereinigung mit Polen gegen deutsche Ritter kämpften) u. endlich die Säkularisation Preußens unter der Oberherrschaft Polens einfach nicht verstehen kann.

Anm. Auf Grund der christlich-lat. Elemente ist es schwer, Schlüsse bezüglich der Abstammung zu ziehen, da gewöhnlich Formen ohne spezielle, heimische Charakteristika vorkommen.

Anm. Die Juden sind im Verzeichnisse erwähnt.

Anm. Drei italienische Baumeister aus Venedig: *Cristiano*, *Dominico* u. *Jacobo* konstruierten das Modell unseres Schiffes u. beaufsichtigten dessen technische Ausführung.

Suffixe der Vor-, Familien- u. Ortsnamen. (VN., FN., ON.) fries. (oder poln.): *-a*: *Blumka*, *Gerka* (*Gerke*), *Genarisea*, *Krausa* (*Krause*), *Materna*, *Nethka* (*Nethke*), *Schöna* (*Schön*), *Wilda* (*Wild*) vgl. pol. *Gorczyca*, *Kaszuba*, (*Organista*), *Skóra*.

fries. *-na?*

fries. *-ma*: *Genarzien*, *Genarifem*, *Genarifom*, *Genarisea?*; *Kuchim?*

d. *-au* ON.: *Damrau* ⇐ pol., *Karznau* ⇐ pol., *Kasau* ⇐ pol., *Pomerau* ⇐ pol., *Rogau* ⇐ pol.

-au ⇒ 1. d. *-au* „Aue", 2. pol. *-ow* (Suffix der Adjektiva).

p. *-awa* ON.: *Knipawa* ⇐ niedd. *Knîphof.*

hochd. *-bach* ON.: *Rebach*, *Thierbach.*

niedd. *-beck* ON.: *Dorbeck* ⇒ pol. *Dorbeka.*

d. *-berg*, *-berch: Grunenbergk*, *Nickelberch*, *Rutenbergk (Rautenbergk)*; *-berg*, *-berk*(p.) ON. *Brunsberk* (p.), *Reberg.*

niedd. *-barge: Twibarge; -bark*(p): *Minsterbark* (p.).

niedd. *-borg: Mekkelborg; -bork* (p.), *-pork* (p.) ON.: *Kiszbork*, *Kiszpork* (Christburg), *Malbork* (Marienburg).

niedd. *-bom*, *-bam* ON.: *Meybom*, *Riferbom*, *Tobam* cf. *Bomgart.*

hochd. *-dorf: Ducendorf:* ON.: *Brikendorf.*

-e: ø: Fresse : Fress, *Heine : Hein*, *Hintze : Hintz*, *Krause : Kraus.*

-el Vgl. *-l.*

niedd. *-en: Foxen* (fries.), *Geritzen* (fries.), *Gerken* (?), *Harmen* (cf. *Harm:* Kürzung?), *Klorthen (Klorthe)*, *Kogen* (*Koge*), *Kuchen* (?), *Ludken* (*Ludke*), *Nikaiken* (*Nikaike*). cf. *ien.*

[-enger: Slawenger? Vgl. *-wenger.]*

niedd. *-fakh* ON.: *Iberfakh* (*über-* hochd.).

d. *-feld: Reinfeldt*, *Richtfeldt.*

d. *-gart* ON.: *Bomgart* (niedd.).

-ge: Kawge ⇐ pol. *kawka* „Dohle" oder ⇐ niedd. *-ke: Gauke.*

-gut ON.: *Beinguth*, *Languth*, *Neugut.*

-hagen ON.: *Berentshagen*, *Kokenhagen (?)*, *Konigshagen.*

-han: Ruphan?

-heim: Foxheim (fries. *Fox* + d. *heim?* cf. *Foxen* (fries.).

-hof ON.: *Inhof* (?), *Neuhof.*

niedd. *-holt: Eichholdt* (*Ekholt?*).

-ien: Blasien ⇐ (lat. Blasius), *Brosien* (⇐ lat. Ambrosius), *Genarzien* cf. *-en.*

-in: Foltin, *Voltin* (⇐ Valentin ?).

ON.: *Cieplin* (p.), *Tenkin* ⇐ pol. *Cienkin?*

d. *-ing: Dering* (*Döring*).

ON.: *Elbing* ⇒ pol. *Elbiąg.*

d. *-itz* ⇐ pol. *-ic* ON.: *Wocklitz* ⇐ p. *okolica.*

niedd. *-k: Blumka*, *Dumke*, *Gerke*, *Kawge?*, *Klauke* (oder *Klanke?*), *Klugeke* (*Kluge*), *Konige?*, *Linke*, *Ludke*, *Nethke*, *Nikaike*, *Persangk?*, *Reske*, *Schimke (?)*, *Wilk?*. Vgl. pol. Deminutiv-suffix *ък-k-*.

-kin ON.: *Tenkin* ⇐ pol. *Cienkin?*

oberd. *-l: Blumlau*, *Gelle* (⇐ *Godilo*), *Jockel*, *Knol*, *Nickel* (*Wenzel* ⇐ czechisch).

pol. *-owa, -owo, -ówka* ON.: *Dąbrowa, Dąbrówka, Lokowo.*

niedd. *-pork* vgl. *bork.*

niedd. patronym (?):

-s: Calles ⇐ *Claes, Claus, Nicolaus?*, (*Osiges?* ⇐ alt. preuß. *assegis*, „Kaulbars").

-se: Schomuse (?) (= *Schönensen?*), *Schonse* (*se, see, sen?*); vielleicht *Schönwiese* ON. in Pr.-Holland.

fries. (?) *-sen: *Gernardsen, *Geritzen, Foxen* (⇐ *Fok-sen?*).

fries. *-sea: *Genarisea.*

pol. *-sk* ON.: *Gdańsk* (Danzig), *Puck* (Putzig).

d. *-stedt: Eichstedt.*

[*-wenger: Slawenger* = Schlag Wenger!].

hochd. *-z-: Bolz, Glaubitz, Hase* (⇐ Hathu?), *Helz, Hintz, Jantz, Josse* (⇐ Godo), *Konz, Kosserau* (Gaut + z +), *Leiss* (⇐ Leudi) *Lintze* (Vgl. niedd. *Linke*). *Passe, Pasnau, Putz* (*Putsch* ⇐ Bodo), *Reske* (Ro-zi-ko?), *Schulz.*

-z- kann vielleicht auch eine kombinatorische Veränderung des patronymischen Suffixes (*-son, -sen*) sein; da wäre das niedd. stärker.

-tz vgl. *-itz.*

Präfixe.

ON. *Beinguth* = *beim?*

Iberfakh = *über?* (hochd. + niedd. *fakh*).

Inhof = *in, im?* Vgl. *Neuhof.*

nd. *Tenkin* = *ten* „zu"? oder pol. **Cienkin?*

nd. *Tobam* = *to* „zu".

FN. *Twibarge* = *twi-* nd. (zwie?).

III. Die technischen, namentlich die seemännischen Ausdrücke.

In unserem Register findet man eine größere Anzahl von Schifferausdrücken, die der deutschen (vorwiegend niederdeutschen) Seemannssprache angehören. Ein Pole Jan Bąkowski waltete über die Einnahmen u. Ausgaben u. beaufsichtigte die Arbeiter; ihm stand Nikolaus Eichstedt (ein Deutscher?) treu zur Seite. Der poln. König Sigismund August (Zygmunt August) bestritt die Kosten u. kam selbst nach Elbing, um das Schiff zu besichtigen. Drei italienische Baumeister aus Venedig: *Cristiano, Dominico* u. *Jacobo* konstruierten

das Modell unseres Schiffes u. beaufsichtigten dessen technische Ausführung.

Das Register umfaßt die Kosten von drei Fahrzeugen: 1. einer Galione, 2. einer Fregatte u. 3. eines Bootes.

Die Galione (die poln. Namen stammen aus dem Italienischen) war ein Zweimaster nach venetianischem Muster mit lateinischen (?) Segeln.

Die Fregatte (pol. *fragada*, *fragda* aus dem Italien u. nur von Italienern gebaut) war ein kleineres Beischiff mit Rudern u. Segeln zum Auskundschaften.

Das Boot (pol. *bat* aus dem Niederdeutschen) ein kleines Fahrzeug mit einem Segel u. dem Steuerruder.

Sämtliche Schifferausdrücke sind 1. polnischer, 2. romanischer u. 3. deutscher Herkunft.

Die polnischen Seemannsausdrücke sind wenig zahlreich u. manche von denselben sind bloße Übersetzung der deutschen:

biedz Vogl. d. laufen „segeln“.

odłożyć Vgl. d. seemännisch ablegen „absetzen, wenn ein Schiff von der Brücke... abgeht“. Kluge Seemannssprache 6.

sanie Vgl. d. Schlitten „Ablaufsschlitten.“

Die romanischen (italienischen) Schifferausdrücke bieten die Schwierigkeit, ob sie direkt, d. h. ohne deutsche Vermittlung ins Polnische übergegangen sind. Die Ausdrücke für das gebaute Schiff: *galea, galera*, *galeona*, *galiona, galion* sind aber sicher dem Romanischen, u. zwar dem Italienischen direkt entlehnt. (Dasselbe gilt für das kleine Beischiff *fragada*, *fragda* „Fregatte.) Die Lautform u. die drei italienischen Baumeister aus Venedig sprechen dafür, u. sachliche Gründe bestätigen die italienische Herkunft, da unser Segelschiff (mit lateinischen Segeln) ohne Riemen nach dem Venetianischen (oder Genuesischen) Muster gebaut werden mußte. (Das Spanische kommt nicht in Betracht, da die Galionen der unbezwinglichen Armada Philipps II. Ruderschiffe waren.) Auch die fröhliche Zeremonie am Fronleichnamsfeste 1571. als unser Schiff vom Stapel lief, wurde für dieses einzige Mal von Venedig aus nach Elbing eingeführt. Der italienische Baumeister fordert sie ausdrücklich nach der Sitte in Venedig.

Die deutschen Seemannsausdrücke sind die zahlreichsten: *balast* ⇐ ndd. ballast; *bat* ⇐ ndd. bôt; (*blacha*[2] „Block“ ⇐ hd. Bloch); *boshak* ⇐ ndd. bôshake „Bootshaken“; *bosman* ⇐ ndd. bôs-

man „Bootsmann“; (*buksa* ⇐ hd. Buchse ⇐ vulgär-lat. buxis ⇐ gr. πυξίς) *dolka* ⇐ ndd. dolle, dulle „Ruderpflock“; *dychtować* ⇐ ndd. dîchten „dichten“; *fracht* ⇐ ndd. fracht, vracht; *funtkomora* ⇐ hd. Pfundkammer; [*futrowanie paczyn* „Stärkung der Potschînen“ ⇐ hd. futtern (mit Brettern)]; *gelik, glik* ⇐ ndd. *gelîk vgl. lîk „Liek“; *kardel, kordel* ⇐ ndd. kardêl, kordêl ⇐ fr. cordelle; *kehita* oder *kohita* ⇐ ndd. kojüte „Kajüte“; *klinka, klink* ⇐ Klinke, Klink- (*bolc z klinkami* ⇐ Klinkbolzen; *rynka z klinkami* ⇐ Klinkring); *Knafel* ⇐ hd. Knöffel (zu den Segeln); *kotew* „Anker“ ⇐ ndd. katte, kat; *lina* „Leine“ ⇐ mhd. lîne; *lisfunt* ⇐ hd. (?) Liespfund; *lisli; na* ⇐ ndd. Vgl. Ließleine; *lozar* ⇐ ndd. loser „Löser, Marlpfriem“; *lozować* ⇐ lösen „losmachen“; *łuka* ⇐ ndd. luke „viereckige Decksöffnung, Luke“; (*łast, łaszt* ⇐ Last); *mars* m., *marse* f. ⇐ ndd. mers(e), mars(e) „Mars, Mastkorb“; *maszt, maszcik* ⇐ Mast „Mastbaum“; [*paczyna* (cz. pačina) „das Ruder“ ⇌ ndd., prd. Potschîne f. „großes Ruder auf Holzflößen u. Galeeren“ Danzig. Frischbier II. 173. (Vgl. Adelung III. 674. Patsche = ein Werkzeug zum Schlagen... In einigen niedersächsischen Gegenden heißt das Ruder aus eben dieser Ursache Pätsche; Kluge S, 609 Pätschen (Elbschiffahrt) „die Steuer kleiner Flöße oder Prahme“; lit. *poczýna, poczynė, puczýnas* ⇌ Polnischen)]; *podal* „Längenmaß für Segeltuch (54 Ellen) u. das Segeltuch selbst“ ⇐ ndd. padeweel, padavell „eine Art französ. Segeltuch“ ⇐ franz. patte de voile? (Mnd. Hw. 268. 286. 281.); *pompa* ⇐ ndd. pumpe „Pumpe“; *putka* f., plur, *putki* ⇐ ndd. Püttinge (a. Püttingseisen b. Püttingswanten); *rudel* ⇐ Rudel „Steuerruder“; *sanie* „Schlitten“ übersetzt ⇐ Schlitten „Ablaufsschlitten“; *skuta, szkuta* ⇐ ndd. *skute (schute) „Schute, Schüte“; *smaka (szmaka)* ⇐ ndd. smacke „Schmacke, Schmack“; *spil* (*szpil*) „Schiffswinde“ ⇐ ndd. spille „Spill“; *sztaba* „der Grundbalken mit Kiel, das Rückgrat eines Schiffes“ ⇐ hd. Stab „Steven“ (*sztaba przednia* vgl. ndd. Vordersteven, Vorsteven, *sztaba zadnia* vgl. Hintersteven, Achtersteven); *szyffunt* ⇐ Schiffpfund; *szypr* ⇐ ndd. schipper, schipher „Schiffer“; *takiel* ⇐ ndd. takel; *taklować* „takeln, auftakeln“ ⇐ ndd.; *wasować* (heute *waszować*) „Flößholz aus dem Wasser ans Land ziehen“ Vgl. ndd. wase f. „Marschboden, Schlamm“.; dat schip up de wase legen „das Schiff zur Reparatur oder Winterlage auflaufen lassen, ans Land ziehen“; *wrąg* m. ⇐ ndd. wrange „Wrange, Bodenwrange“; *zelont, zeląt* ⇐

ndd. selhunt „Seehund, Robbe“; *zygielmistrz* ⇐ Segelmeister; *żagiel* ⇐ ndd. segel „Segel“.

Aus diesem Verzeichnisse sehen wir, daß fast alle polnischen Ausdrücke niederdeutscher Herkunft sind, da die Seemannssprache an den von Niederdeutschland seit Jahrhunderten kolonisierten Küsten notwendigerweise niederdeutsch (plattdeutsch) sein mußte.

Vielleicht sind auch die wenigen hd. Seemannsausdrücke im Polnischen bloße Verhochdeutschung des Niederdeutschen in der Aussprache des Bauführers Nikolaus Eichstedt, der des Hochdeutschen mächtig war, wie ja auch heute der niederdeutsche Grundton immer mehr hochdeutsche Züge im einzelnen annimmt, obwohl trotz aller Fortschritte, die das Hochdeutsche in diesen Gegenden macht, der Seemann immer plattdeutsch spricht.

Bei der nahen Verwandtschaft der Seemannssprache mit den andern Berufssprachen macht die scharfe Scheidung zwischen beiden große Schwierigkeiten. Die Seemannssprache ist doch wesentlich eine technische Sprache, diese technischen Ausdrücke beziehen sich auf jedes Segel u. jeden Balken, jeden Pflock u. jede Schraube, u. so hängen sie mit den Sprachen der Reepschläger, Segelmacher, Zimmerleute u. Blockmacher auf das engste zusammen. In Polen sind die Berufssprachen fast aller bürgerlichen Gewerbe deutschen Ursprungs u. so zeigen auch unsere technischen Ausdrücke starken deutschen Einfluß.

Außer den Bauern, Taglöhnern u. Trägern werden von den Handwerkern erwähnt: Böttcher, Drechsler, Glaser, Rotgießer, Säger, Schlosser, Schmied, Schuster, Seiler, Tischler, Zimmermann. Diese technischen Ausdrücke sind: *bal* ⇐ ndd. bale „Bohle“ vgl. mnd. bale, bolle, bole (ndd.?); *balk* ⇐ balke „Balken“ (ndd.?), *bednarz* vgl. Böttcher u. Binder; *blacha*[1] ⇐ hd. Blech, *bolz* ⇐ hd. bolz, „Bolzen“ (*bolc z blachami* ⇐ Blochbolzen, *bolc z klinkami* ⇐ Klinkbolzen, *bolc z rynkami* ⇐ Ringbolzen); *camra* ⇐ hd. Zimmer „Bauholz“; *drag* ⇐ germ., aisl. drangr, drengr; *dyl* Sg., *dele* Plur. ⇐ Diele, mndd. dêle?; *farba* ⇐ Farbe; *faska* Deminut. zu *fasa* ⇐ hd. Faß; *fora*, *fura* ⇐ Fuhre, ndd. fore? (*forman*, *furman* ⇐ Fuhrman, ndd. forman?); *funt* ⇐ hd. Pfund; *hak* ⇐ Hake (ndd.?); *jurgielt* ⇐ Jahrgeld, *klnyfuß* (klin-fuß?) „Keilfäustel“ ⇐ hd. *Keil-fuß, mittel- oder niederd. kîl-fûst; *kloba* ⇐ hd. klobe „Kloben“; *kwast* ⇐ Quast „Pinsel“; *łagiew* ⇐ Lage „Fäßchen“; *majster* ⇐ Meister; *medel* ⇐ Mandel „¼

Schock"; *mistersztyk* ⇐ Meisterstück; *młynarz* ⇐ d., ahd. mulinâri, mhd. mülner „Müller"; *mosiądz* ⇐ Messing; *pach*, *pich* ⇐ hd. Pech; *pieniądz* ⇐ Pfenning; *rama* — d. ram, rame „Rahmen (hd., ndd.?); *rotgiser* ⇐ hd. Rotgießer; *rumować* ⇐ rûmen „räumen" (md. ndd.?); *rurka* Demin. zu *rura* ⇐ Röhre; *rynna* ⇐ Rinne; *rynk* m., *rynka* f. ⇐ Ring (ndd. rink?) [*rynk z klinkami* ⇐ Klinkring, *bolc z rynkami* ⇐ Ringbolzen]; *smarować* ⇐ ndd. *smer-* „schmieren"; *szeląg* ⇐ Schelling; *szlichtować drzewo* ⇐ hd. schlichten (Holz); *szlosarz* ⇐ hd. Schlosser; *sznit* ⇐ hd. Schnitt; *szpic* ⇐ hd. Spitze; *szruba* ⇐ spät mhd. schrûbe „Schraube"; *sztama* ⇐ hd. Stamm „Baumstamm"; *sztuca* ⇐ hd. Stütze; *sztuka* ⇐ hd. Stück; *szufla* ⇐ mhd. schûvel „Schaufel"; *szyba* ⇐ mhd. schîba „Scheibe eines Blockes"; *śledź* ⇐ germ. silds „Hering"; *takielnik* „Arbeiter" ⇐ 1. Taglöhner, 2. Tâkel n. „Gesindel, Pöbel, Menge, Volk" (Frischbier), 3. Takeler, Takler + pol. Suffix *-nik; talar*, *taler* ⇐ Taler; *tragarz* ⇐ Träger; *tryngielt* ⇐ Tringeld; *waga* ⇐ Wage; *wagenszos* ⇐ hd. Wagenschoß; *węborek* ⇐ germ., ahd. ambar (⇐ lat. amphora); *winda* ⇐ Winde; *wizerunek* „Modell" vgl. ndd. visêringe; *zelar* ⇐ Seiler; d. (nd.) Suffix *-ing* ⇐ polnisch ędz, ądz: *robociądz* „Arbeiter p. *robotnik*", *wrzeciądz* (altpol. *rzeciądz*) „Türkette, Vorlegeeisen" vgl. lat. retia „Bande". Deutsche Herkunft ist im polnischen Texte bei *kardel*, *kordel* (zweimal), bei *klnyfuß*, *spil* ausdrücklich bestätigt.

Im Gegensatz zu der niederdeutschen Seemannssprache ist diese B e r u f s s p r a c h e wieder fast durchweg h o c h d e u t s c h (m i t t e l- d e u t s c h). Auch heute finden wir „ein ausschließliches Vorherrschen des Mitteldeutschen in der polnischen Literatur- u. Schriftsprache u., wenn man von den polnischen Dialekten der beiden Preußen u. der nordwestlichen Grenzdistrikte Großpolens absieht, auch in sämtlichen polnischen u. schlesischen Volksmundarten." Vgl. Borchling S. 79. Der Anteil des Niederdeutschen am Lehnwörterschatze der westslawischen Sprachen (Festschrift Christoph Walter zu seinem siebzigsten Geburtstage gewidmet von dem Verein für niederdeutsche Sprachforschung. Norden u. Leipzig. 1911).

15 DR. STANISŁAW ZACHOROWSKI: **Rozwój i ustrój kapituł polskich w wiekach średnich.** *(Entwicklung und Verfassung der polnischen Domkapitel im Mittelalter).*

Der Verfasser ordnet seinen Stoff in zwei Teile; in dem ersten schildert er die Entwicklung der polnischen Domkapitel bis zum Ausgange des XII. Jhrhs., in dem zweiten die Verfassung derselben im Zeitalter vom XIII. bis einschließlich zum XV. Jhrh. Der Grund zu dieser Einteilung liegt in der geschichtlichen Erscheinung, daß die polnischen Domkapitel bis zum Ausgange des XII. Jhrh. im Stadium der Entwicklung und Ausbildung begriffen sind und daß dieser Evolutionsprozeß erst um die Wende des XII. und XIII. Jhrh. abgeschlossen war.

Die Domkapitel wurden gleichzeitig mit der Gründung der Bistümer eingeführt und, falls sie irgendwo während der heidnischen Verwirrungen verschwunden waren, bei der Reorganisation der Kirche wiederhergestellt. Was aber die innere Verfassung der Domkapitel zu dieser Zeit anbetrifft, so muß die Theorie, nach der die ersten Domkapitel in Polen gemischt sein oder vollkommen klösterlichen Charakter gehabt haben sollen, abgelehnt werden, da hiefür Quellenbelege fehlen und diese Annahme der inneren Wahrscheinlichkeit entbehrt. Die Quellenbelege, die als Beweise häufig zitiert werden, betreffen etwas ganz Anderes als was man darin sehen will; die als Kontrollmaterial herangezogenen Tatsachen können die Theorie ebenso wenig stützen. Auch die Verfassung der auswärtigen (bayrischen) Domkapitel liefert hier keinen genügenden Beweis, da diese Domkapitel in ganz verschiedenen geschichtlichen Bedingungen einen anderen Entwicklungsweg eingeschlagen haben. Die polnischen Domkapitel hatten also vom Anfang an sakulären Charakter.

In den frühesten Zeiten ihres Bestandes waren die Domkapitel, ganz ähnlich denen in anderen Ländereu, im großen und ganzen dem Bischofe untergeordnet, und ihrer Selbständigkeit waren noch sehr enge Grenzen gezogen. Die Grundlage, auf der sie ihre volle Bedeutung erreichen konnten, bildete in erster Linie Selbständigkeit in Vermögenssachen. Die Quellen beweisen, daß schon am Ausgange des XI. und im Anfang des XII. Jhrhs. Vermögensmassen bestanden, die zum Unterhalte der Domherren (ad usus canonicorum) dienen sollten; doch hat das diesem Zweck dienende

Vermögen noch den Charakter eines Fundations- und noch nicht den eines Korporationsvermögens. Erst in der zweiten Hälfte des XII. Jhrhs. erlangen die Domkapitel freie Vermögensverwaltung; sie bilden also schon damals selbständige Korporationen.

Den Ausgangspunkt für die innere Verfassung der Domkapitel bildete die vita communis, die sich quellenmäßig ziemlich klar nachweisen läßt. In Laufe der Entwicklung wurde aber die innere Organisation immer mehr ausgestaltet, es entstand eine ganze Reihe von Würdenträgern und zwar nicht nur auf Grund der Regula Aquisgranensis, sondern man folgte auch dem Beispiel der westeuropäischen Domkapitel. An der Spitze stand überall (mit Ausnahme von Krakau) der Propst.

Der Korporationscharakter und die volle Ausgestaltung der inneren Verfassung bilden die notwendige Grundlage, ohne welche sich sowohl ein Anteil an der Bistumsverwaltung als auch der Einfluß auf manche Rechtshandlungen der bischöflichen Gewalt nicht gut denken ließ. In Westeuropa nahm das Domkapitel die Stelle des bischöflichen Presbyteriums ein. In Polen dagegen waren die allgemeinen Verhältnisse anders und das Kräfteverhältnis ein ganz anderes, so daß auch der Entwicklungsprozeß sich in ganz anderer Weise gestalten mußte. Vor allem gab es in Polen kein Presbyterium; infolgedessen bildete das Kapitel allein die bewilligende und beratende Körperschaft. Aber gleichzeitig im Vergleiche mit den westeuropäischen war die Stellung der polnischen Domkapitel den Bischöfen gegenüber eine weniger selbständige, da Polen ein Missionsland, die polnischen Bischöfe Missionsbischöfe waren und als solche eine größere Unabhängigheit genossen und ihre Bewegungsfreiheit nicht durch andere Elemente in der Diözese in irgendwelcher Richtung eingeengt war. Diese Zustände erklären es, warum in der Epoche, wo die Domkapitel als selbständige Korporationen organisiert wurden, ihr Verhältnis zu den Bischöfen sich immer mehr lockerte. Das sich hauptsächlich auf die Sphäre der Vermögensrechte beziehende Quellenmaterial zeigt deutlich, daß sowohl die Bischöfe wie auch die Kapitel eine lange Reihe von Rechtshandlungen ohne gegenseitige Einwilligung geschlossen haben. Die Forschung zeigt, daß schon in der zweiten Hälfte des XII. Jhrh. sich das Bestreben bemerkbar macht, das innere Rechtsband zwischen dem Bischof und dem Domkapitel zu lösen. Indessen konnte diese Tendenz nicht ganz zum Durchbruch gelangen, da die vom Aus-

gange des XII. Jhrh. an auftretenden Reformbestrebungen in Polen, die sich an westeuropäische Muster anlehnen und von päpstlichen Legaten begünstigt und unterstützt wurden, das gegenseitige Verhältnis der Domkapitel und der Bischöfe der allgemeinen Gesetzgebung den seit Alexander III. von den Päpsten erlassenen Normen unterstellte. Kurzweg übernommen wurden aus Westen gewisse Rechte der Domkapitel, z. B. das Recht der Bischofswahl.

Der zweite Teil der Arbeit enthält eine systematische Darstellung der Verfassung der polnischen Domkapitel, wie sie sich im XIII. bis zum XV. Jhrh. gestaltet hat. Er zerfällt in drei Abschnitte Im ersten werden die Zusammensetzung der Kapitel, die Besetzung der Kanonikate, die Rechte und Pflichten der Domherren besprochen. Der zweite Abschnitt schildert das Domkapitel als eine Körperschaft und handelt von deren Sitzungen, Statuten, Disziplinargewalt, Beamten und der Vermögensverwaltung. Den Gegenstand des dritten Abschnittes bildet die Stellung des Domkapitels in der Diözese, also dessen Recht des consensus und consilium, die Beziehungen zum Bischofe, den Anteil an der Verwaltung der Diözese sede vacante, das Recht der Bischofswahl und endlich die Funktionen als Seelsorger in der Kathedrale. Die Anordnung des Stoffes folgt juristischen Gesichtspunkten. Der geschichtlichen Entwicklung einer jeden Institution ist ein besonderes Kapitel gewidmet. Diese Anordnung des Stoffes findet ihren Grund in dem Umstand, daß in dieser zweiten Periode das Domkapitel als solches sich nicht mehr entwickelt und nur einzelne Institutionen eine Weiterentwickelung erfahren. Eine genaue Darstellung der betreffenden geschichtlichen Ergebnisse würde indessen zu viel Raum erfordern.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

4 Marca 1913.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9 et 10. Novembre—Décembre. 1912.

Sommaire. Séances du 11 et du 18 novembre, du 10 et 12 décembre 1912.
Résumés: 16. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 décembre 1912.
17. REINHOLD JOACHIM. Le dialecte des poèmes franco-italiens du MS. XIII (Cod. gall. XIII de la Bibl. de St. Marc). Étude linguistique.
18. RYBARSKI ROMAN. Théorie des sujets dans l'economie politique.
19. TYMIENIECKI KAZIMIERZ. Les terres ducales et la dotation primitive du monastère de l'ordre de St. Jean à Zagość (Étude sur l'histoire économique de la Pologne au XII siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 NOVEMBRE 1912.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

GRABOWSKI TADEUSZ: »Piotr Skarga na tle dziejów katolickiej literatury religijnej w Polsce wieku XVI. — 1536 – 1612«. *(Le Jésuite Pierre Skarga et la littérature religieuse en Pologne au XVI siècle)*, 8-o, pp. X et 647.

MORAWSKI KAZIMIERZ: »Historya literatury rzymskiej za Rzeczypospolitej. Cześć III. Proza i prozaicy w okresie Cycerońskim«. *(Histoire de la littérature romaine aux temps de la République. III-e partie. La prose et ses représentants aux temps de Cicéron)*, 8-o. p. VIII et 243.

PIŁSUDSKI BRONISŁAW: »Materials for the study of the Ainu language and folklore, collected and prepared for publication by..., edidet unter the supervision of J. Rozwadowski, Ph. D., Professor in the Jagellonian University, Cracow 1912, 8-o, pp. XVIII et 242.

Tretiak Józef: »Piotr Skarga w dziejach i literaturze Unii Brzeskiej«. *(La role du Jésuite Pierre Skarga dans la conclusion de l'union des églises romaine et orientale a Brześć (1590—1596) et dans le mouvement littéraire provoqué par cet évenement)*. 8-o, p. 352.

M. Hadaczek Karol présente son travail: „*Une colonie industrielle préhistorique à Koszyłowce en Galicie (Eneolithicum)*“.

M. Grabowski Tadeusz présente son travail: „*Études sur les sources qui ont servi au Jésuite Pierre Skarga*“.

M. Łoś Jan présente le travail de M. Henryk Merczyng: „*Szymon Budny. Sa vie et ses oeuvres*“.

SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1912

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Grabowski Tadeusz présente son travail: „*Les débuts de la critique littèraire en Pologne*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Szyjkowski: „*Les relations de J. J. Rousseau avec la Pologne*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 décembre 1912 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Chwistek Leon: »Zasada sprzeczności w świetle nowszych badań Bertranda Russella«. *(La doctrine de la contradiction envisagée au point de vue des derniers travaux de Bertrand Russell)*, 8-o, p. 67.

Jabłonowski Aleksander: »Historya Rusi południowej do upadku Rzeczypospolitej polskiej«. *(L'histoire de la Russie méridionale jusqu' au dernièrs temps de la République Polonaise)*. 8 o, p. XV et 365.

[1]) Voir Résumés p. 96.

Kirkor-Kiedroniowa Zofia: »Włościanie i ich sprawa w dobie organizacyjnej i konstytucyjnej Królestwa Polskiego«. *(La condition juridique et économique des paysans pendant la période constitutionnelle du Royaume de Pologne. 1814—1830)*, 8-o, p. 412.

»Rozprawy Akademi Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie)*, 8-o, vol. 55, p. 425.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Horodyski: *„Notice sur les manuscrits inconnus de Bronisław Trentowski"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Rafał Taubenschlag: *„L'Iniuria dans le droit égyptien au temps des Ptolemées"*,

---

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Tymieniecki Kazimierz: »Majętność książęca w Zagościu i pierwotne uposażenie klasztoru Joannitów na tle osadnictwa dorzecza dolnej Nidy. Studyum z dziejów gospodarczych XII w.«. *(Les terres ducales et la dotation primitive du monastère de l'ordre de St. Jean à Zagość. Étude sur l'histoire économique de la Pologne au XII siècle)*, 8-o. p. 93 [1]).

Zachorowski Stanisław: »Rozwój i ustrój kapituł polskich w wiekach średnich«. *(Le développement et l'organisation des chapitres en Pologne au moyen-âge)*, 8-o, p. 268.

Le Secrétaire présente le travail de M. Adam Żółtowski: *„Étude sur les antinomies de Kant, particuliéremt sur la deuxième"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Wojciech Gielecki: *„Les problémes du Temps et de l'Eternité dans la philosophie grecque antérieure à Socrate"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 19 novembre 1912.

[1]) Voir Résumés p. 105.

Résumés

16. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 5 grudnia 1912 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 5 décembre 1912).***

En ouvrant la séance, le président rend hommage à la mémoire de Constance Stępowska, dont le talent remarquable et le zèle ardent ont rendu d'éminents services à l'histoire de l'art.

Il soumet ensuite à la Commission un mémoire transmis par M. P. Bieńkowski et concernant les démarches effectuées auprès du gouvernement et des autorités municipales, afin d'obtenir la construction ou la cession d'un édifice où seraient recueillies, en une collection d'ensemble, les reproductions en plâtre qui font aujourd'hui partie des Cabinets d'archéologie et d'histoire de l'art de l'université jagellonienne, de l'Académie des sciences, du Musée de Technologie et de l'École supérieure industrielle. La pensée d'ouvrir cette institution à Cracovie et de la doter de ressources qui en assureraient le développement est des plus heureuses. Ce Musée ne laisserait pas de contribuer efficacement à élever le niveau de la culture nationale en général et du goût des beaux-arts en particulier. Aussi les membres présents à la séance accueillent-ils avec faveur cette proposition et décident d'y prêter l'appui le plus chaleureux.

M. Maryan Morelowski fait une communication touchant la tapisserie que l'on peut admirer à l'église S. Catherine à Cracovie. Cette précieuse oeuvre d'art dont la seconde moitié, plus petite, se trouve à Vienne au Musée „für Kunst und Gewerbe", représente une scène du vieux poème français „Le Chevalier au Cygne" (Lohengrin). Les costumes sont ceux que l'on portait à la cour de Bourgogne au milieu du XV-me siècle; le personnage principal, tant par les traits du visage que par les détails des vêtements, rappelle les portraits connus de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui,

comme on le sait, fut un protecteur éclairé non moins que généreux des belles-lettres et des arts. M. Morelowski, d'après ses recherches archivales, démontre que Philippe-le-Bon et les princes de la maison de Bourgogne étaient considérés par l'héraldique médiévale comme les descendants du Chevalier au cygne, et que pendant les fêtes qu'on donnait à la cour (comme par exemple dans celles qui eurent lieu à propos de la prestation de serment des Croisés, en 1454), ils figuraient sous les traits de personnages de ce poème dans des spectacles ou des tournois. Les catalogues des bibliothèques bourguignonnes attestent dans ce pays la vogue du poème qui appartient au cycle de la Croisade; nous trouvons dans les livres de comptes de la cour, en 1462 (date qui correspond bien à celle que, supposons-nous, on doit attribuer à notre tapisserie) que Philippe-le-Bon acquiert de son fournisseur principal, le fameux Pasquier Grenier de Tournai, trois tapisseries représentant des scènes du Chevalier au Cygne. Tout semble autoriser à penser qu'il s'agit ici de notre tapisserie, d'autant plus que le style et le dialecte picard dans lequel sont composées les inscriptions de l'ouvrage, paraissent confirmer sa provenance de Tournai. La tapisserie de Cracovie a des rapports étroits avec quelques-unes des plus célèbres pièces que l'on connaisse, telles que la Passion Somzée de Bruxelles, Esther de Nancy, Jephté de Saragosse; tous ces ouvrages sont sortis des ateliers de Pasquier Grenier. Les cartons du nôtre sont probablement dus à Jean de Tavernier. Cette tapisserie qui vraisemblablement à l'époque de Napoléon passa d'Espagne en Pologne, est une oeuvre de premier ordre, d'une réelle importance pour l'histoire de la civilisation et de l'art.

M. St. Turczyński donne lecture d'un travail de feu Constance Stępowska concernant trois tableaux que l'on conserve encore aujourd'hui dans les localités pour lesquelles ils ont été peints, et qui sont d'une valeur tout exceptionnelle pour l'histoire de la corporation des peintres de Cracovie. A Lipnica Murowana se trouve un autel à vantaux, orné de scènes illustrant la vie de S. Léonard. On connaît fort peu de peintures consacrées à ce Bienheureux, mais en Pologne le triptyque de Lipnica, très fidèle à la Légende Dorée, est une pièce iconographique unique. Dans la vieille église de Dębno, près de Nowy Targ, on voit un triptyque parfaitement conservé, avec son couronnement, ses gabes et ses tympans à rinceaux, représentant dans l'image centrale la Sainte-Vierge tenant l'Enfant

Jésus dans ses bras et, auprès d'elle, S. Michel Archange et Sainte Catherine. Dans la composition du tableau, malgré les attaches de style, on peut remarquer une observation minutieuse de la nature, et une grande plastique dans les têtes finement modelées. Un troisième triptyque, à l'église de Przydonica, représente les épousailles de Sainte Catherine et de S. Nicolas dans son panneau du milieu, et, dans les panneaux latéraux, quatre scènes de la vie de Sainte-Catherine. La composition du tableau central, un peu plus ancien que ceux des ailes, accuse manifestement l'influence de l'art allemand du milieu du XVI-ème siècle, et la Madone est à peu de chose près la reproduction d'une gravure de Durer. Le premier de ces triptyques, celui de Lipnica n'est qu'un spécimen ne sortant pas de la moyenne de l'art industriel corporatif de la fin du XV-ème siècle; le second est une des productions les plus artistiques de cette peinture d'artisans dans le premier quart du XVI-ème siècle; le troisième enfin nous apprend de quelle manière cet art accueillit les influences de la Renaissance et dégénéra en servile imitation. M. St. Turczyński présente la photographie de la voûte de la „chapelle italienne" à l'église des Franciscains de Cracovie. De beaux stucs, représentant des têtes d'anges, des palmes emplissent en partie les caissons en style baroque de cette voûte. Ces stucs sont dus à Balthasar Fontana qui, pendant son séjour en Pologne, fut en rapports avec la Confrérie italienne à laquelle appartenait la dite chapelle.

M. Stanislas Tomkowicz est élu Président pour l'année 1913.

---

17. J. REINHOLD. **Dyalekt franko-włoskich poematów rękopisu weneckiego (Cod. gall. XIII). Studyum lingwistyczne. (I. Fonetyka).** ***(Das dialektische Element im Codex marc. XIII. Linguistische Studie. (I. Lautlehre)).***

Der Codex Marcianus XIII enthält acht franko-ital. Gedichte, die in der Studie f. W. bezeichnet wurden:

BA = Bovo d'Antone (Zeit. f. rom. Phil., B. 35, 36),
B = Berta de li gran pie (Romania, B. 3, 4),
K = Karleto (Zeit. f. rom. Phil., B. 37),
BM = Berta e Milone (Romania, B. 14).

EO = Enfances Ogier (Zeit. f. rom. Phil., B. 33),
R = Orlandino (Romania, B. 14),
CO = Chevalerie Ogier (Modern Philology, B. 8),
M = Macaire, Wien 1864.

In Anschluß an Ascoli's Schema (Arch. glot. ital., B. III), dessen sich auch Tobler u. a. bedienten, wurde die Lautlehre des ital.-dialekt. Elementes der Hs XIII dargestellt.

§ 1. Der Einfluß eines tonlosen *i* im Auslaut auf ein betontes *e* macht sich geltend: a) in den männlichen Pluralformen der Pronomina[1]), b) in den Verbalformen, c) in den Pluralformen mancher Hauptwörter und Eigenschaftswörter; d) der analoge Einfluß auf ein betontes *ǫ* ist nur bei *segnur*, *plusur* zu beobachten.

§ 2. a) *sanctu*, *-a* erscheint als: *san, sant*, *santo*, *santa*,

b) der Nexus *ct* gibt entweder einfaches *t (fato)*, oder c) *it (fraito)*, d) *acqua* kommt als *aigua* vor.

§ 3 a) *ĕ* (*ae*) in offener Silbe bleibt, b) *eo* ergibt manchmal *e*.

§ 4. *ŏ* in offener Silbe ist stets bewahrt.

§ 5. a) In der Wandlung von betontem *ĭ* in geschlossener Silbe zu *e* geht das dialektische Element dieser Hs. weiter als das Toskanische, b) öfters aber bleibt *i* unberührt, c) die entsprechende Erscheinung bei *u* tritt seltener auf.

§ 6. a) Das Part. praet. von *dire* bewahrt sein *i*, dagegen haben die Komposita *e*, b) im Anlaut bleibt öfters *in*.

§ 7. I. a) Sowohl betontes wie unbetontes *au* (lateinischer oder romanischer Herkunft) erscheint als *ol*. Neben *colsa* einmal *consa*. b) Für *au* tritt manchmal *o* ein, c) desgleichen *ao*, d) *au* bleibt manchmal erhalten; II) die Nexus: *al, el, ol, ul* bleiben stets bewahrt.

§ 8. a) Der Schwund des auslautenden *e, i, o* ist sehr häufig, b) im Infinitiv der ersten Konjug. ist er Regel, c) in den übrigen Konjug. treten Doppelformen auf, d) der Übergang des auslautenden *e* zu *o* kommt fast gar nicht vor.

§ 9. In der Pänultima proparoxytoner Wörter ist *e*, *i* manchmal geschwunden.

§ 10. Tonloses *i* in der Pänultima proparoxytoner Wörter wird, wenn geblieben, meist zu *e*, b) erhalten ist *i* in nicht volkstümlichen Wörtern.

[1]) Belege (event. weitere Belege) findet man in der Abhandlung.

§ 11. a) *e* vor der Tonsilbe bleibt öfters bewahrt, wo es toskanisch zu *i* wird, b) *in* und *en* als Präfix oder Präposition wechseln miteinander, c) Übertritt in *o* (vor *m*): *domando*, d) Übertritt in *a* (vor *r*): *sarçant*, c) Übertritt in *i*: *bià*, f) *o* vor der Tonsilbe zu *u*: *çugar* g) vortoniges *u* durch Einwirkung des *j* erhalten in *muler*, *muier* neben *moier*, h) vortoniges *o* zu *a* in *cardamant*; zu *e* in *desenor*, i) vortoniges *u* zu *e* in *remor*.

§ 12. *debere* hat Formen mit *e*, *o*, *i* z. B. *devemo, dovese*, *diçà*.

§ 13. Öfters ist *a* im Auslaut der Indekl. eingeführt oder erhalten.

§ 13 b. I) Der Rücktritt eines *j* an ein *a* der vorhergehenden Silbe ergibt a) *e*, b) manchmal *a*, II) *-eriu* ergibt *-er*.

§ 14. *lj* wird meistens durch *l* oder durch *i* wiedergegeben, durch *g* in *caga, s'ençenoge*, es blieb in nicht ganz volkstümlichen W. *esilio*; *olio*.

§ 15. In den Nexus *cl*, *gl*, *pl, bl*, *fl* bleibt *l* unverändert.

§ 16. I. Die Behandlung des intervokalen *t* ist schwankend. a) Es ist entweder erhalten geblieben, b) oder gänzlich geschwunden. Die Mittelstufe *d* fehlt, c) in den Partizip.-Endungen *-ato* (*-ata*), *-ito, -uto* ist *t* überall geschwunden, d) desgleichen in den Substantiv-Endungen *-atem*, *-atum*. II) Ähnlich verhält sich intervokalisches *d*, a) es ist erhalten geblieben, b) oder geschwunden, c) bei Abfall eines auslautenden Vokals schwindet *d* völlig.

§ 17. a) Gutturales *c* zwischen Vokalen ist *g* geworden, b) geblieben in *poco*, c) geschwunden in *mia*, *alo'*.

§ 18. a) Die Zeichen *x*, *s* wechseln ohne Unterschied in denselben W. (*paxe*, *pase*) und stellen den tönenden *s*- Laut dar, b) desgleichen wechseln die Zeichen *z*, *ç* (*zascun*, *çascun*), die wahrscheinlich dem ital. tonlosen *z* entsprechen, c) im Anlaut gibt *c* vor *e*, *i* einen durch *ç* (oder *c*) dargestellten Laut, d) *c* vor *i* im Hiatus ergibt den gleichen Laut (*ç*), e) intervokalisches *c* vor *e*, *i* wird *s*, f) *tj* nach Konsonanten gibt *ç*, g) in wenigen W. *si (palasio)*, h) *-aticum* gibt *-aço*, i) **ustium* kommt als *uso* vor, k) *tj* vor dem Ton gibt *s*, l) *tj* blieb als *ci* in nicht volkstümlichen W., m) *sj* gibt *s*, n) bleibt als *si* in nicht volkstümlichen W., o) *sc* vor *e*, *i* gibt *s* (wahrscheinlich tonlos), oder es kommt mit erhaltener lateinischer Schreibung vor.

§ 19. a) Anlautendes *j* kommt gewöhnlich als *ç* vor (als *g* im W. *gitas*). Statt *ç* kommt manchmal *z* vor (vergl. eben § 18, b),

b) *j* blieb in den Eigennamen (*Jesu*, *Jaspas, Judas*), c) anlautendes und intervokalisches *g* vor *e*, *i* ist durch *ç* vertreten, d) *g* schwand in *mastro*, e) *dj* gibt *ç*, f) es schwand in manchen W. (*ancoi*).

§ 20. Intervokalisches *t*. V. § 16 I (a—d).

§ 21. Der Nexus *tr*, *dr* verliert zwischen Vokalen sein dentales Element.

§ 22. Intervokalisches *d*. V. § 16 II a, b.

§ 23. a) Intervokalisches *p* (oder vor *r*) ergibt *v*, b) in den Imperf.-Endungen der II. und III. Konjug. schwand *b* spurlos, c) in denen der I. Konjug. ergab es *v*, auch in *poeva*, *volive*.

§ 24. a) intervokalisches *v* (ursprüngliches und späteres) schwand in *çoara, proarò*, *mentoer*, b) *volse* als Perf. von *volvere*.

§ 24 a. a) Verdopplung der Konsonanten tritt selten auf (niemals bei *t, s*), b) nur *l* kommt öfters verdoppelt vor, c) auch *anni* neben *ani*.

§ 24 b. *kv* wird promiscue durch *q*, *qu*, *ch* wiedergegeben, a) bei den relat. und interreg. Pron. kommt nur *q* oder *ch* vor (*qe, qi, che, chi*), b) bei den ital. demonstrativen Pron. nur *que* (*questo*, *quelø, qui'*).

§ 24 c. a) Auslautendes *m* ist zu *n* geworden, b) vor Labiaten bleibt *n*.

§ 24 d. a) Auslautendes *n* ist öfters gefallen, besonders bei *non* sogar vor Vokal, b) *n* wurde palatal im Verb. *vegnir*, c) *n* ist eingeschoben in *ensir*, *oncire, onser, consa*.

§ 24 e. a) *r* für *n*, *l* für *r* finden wir in *arma*, *istolia* etc., b) Metathesis in *tromant, descorvir, tors*, c) die Adverbialendung *-mentre* kommt nicht vor.

§ 24 f. a) Auslautendes *s* ist sehr selten durch *i* vertreten, meistens gänzlich aufgegeben, b) Formen mit anlautendem *s* + Kons. kommen nach Konsonanten immer ohne *e* (*i*) vor.

Vorstehende Lautlehre beweist, daß die Hs. XIII zur östlichen Gruppe der nordital. Dialekte gehört. Winzig sind die Spuren, die dem gallo-italischen Gebiet angehören [1]). Ein Vergleich mit venezianischen und veronesischen Denkmälern [2]) zeigt, daß diese Hs. am nächsten dem venet. Roland IV. steht, sich jedoch durch man-

[1]) Dieselben finden sich in der Abh. zusammengestellt (S. 164—5, Nr. 1—6).
[2]) Abh. S. 169—172.

che graphische Erscheinungen von ihm entfernt und mit der Katharinenlegende übereinstimmt.

Im Anhang wurden 350 V.[1]) (fol. 32 r. a — 34 v. b. der Hs.) samt textkritischen Anmerkungen und Glossar veröffentlicht.

---

18. F. RYBARSKI: **Nauka o podmiocie gospodarstwa społecznego.** *(Die Lehre von den Subjekten der Volkswirtschaft).*

An der Schwelle der Nationalökonomie begegnen wir zwei Grundbegriffen, welche in engem Zusammenhange miteinander stehen: dem Begriffe der Subjekte und dem Begriffe der Objekte der Volkswirtschaft. Das wissenschaftliche Schicksal beider Probleme ist sehr verschieden. Man spricht von Zeit zu Zeit von „wirtschaftendem", „wirtschaftlichem" Subjekte, aber gewöhnlich hat dieses Wort keine exakte Bedeutung, während der zweite Begriff, die Lehre von den wirtschaftlichen Gütern, immer eine der am meisten besprochenen Fragen unserer Disziplinen bleibt.

Mit diesem vernachlässigten Thema beschäftigt sich der Verfasser in der Arbeit: „Die Lehre von den Subjekten der Volkswirtschaft". Zuerst will er die Frage beantworten: Wer ist das Subjekt der Volkswirtschaft? Die Antwort findet man in der Lehre von den Bedürfnissen. Die Subjekte sind diejenigen Personen, deren Bedürfnisse ihre Befriedigung in der Volkswirtschaft finden, zu deren Zwecken überhaupt die Volkswirtschaft existiert. Entscheidende Bedeutung hat nicht das bloße Faktum, daß jemand Bedürfnisse im physischen Sinne dieses Wortes hat, sondern die Tatsache, daß er wirklich Befriedigung findet, daß die äußere Welt nur als Mittel zu seinen Zwecken dient. Das nationalökonomische Subjekt ist ein Zweck — nicht ein wirkendes Subjekt, die Frage nach der wirtschaftlichen Tätigkeit bleibt untergeordnet. In dieser Bedeutung kann man nur von physischen Personen, nur vom Menschen, als dem Subjekte der Volkswirtschaft sprechen, weil nur der Mensch

[1]) In diesen V. (Abh. S. 40—50) ist folg. zu verbessern: V. 191 *malamente* 202 *E* 254 *Karleto* 269 *le so* 354 *cum* 385 *qe* Rubr. n. 416 *Coment* 439 *XX somer* 439 *droitament* 462 *me[r]çé* 490 *Karleto* 498 *marié* Rubr. n. 499 *si le*.

die Bedürfnisse im nationalökonomischen Sinne des Wortes befriedigen und der Volkswirtschaft eine diesem Zwecke entsprechende Richtung geben kann. In dieser Hinsicht ist der nationalökonomische Begriff des Subjektes verschieden von der analogen juristischen Kategorie, von dem Rechtssubjekte; für den Juristen existieren auch juristische Personen als selbständige Einheiten, aber der Nationalökonom kann in ihnen nur eine spezielle Einrichtung zur besseren Befriedigung der menschlichen Zwecke sehen.

Nur der Mensch kann Subjekt der Volkswirtschaft sein, aber es gibt auch Fälle, zu denen er zum Objekte, zum Werkzeuge in der Wirtschaft anderer Menschen wird; so finden wir auch in der Rechtsgeschichte die Institution der Sklaverei, wenn die Menschen als Sachen, als Rechtsobjekte dienen. Mithin hat der nationalökonomische Begriff des Subjektes der Volkswirtschaft keine feste, für alle Epochen der sozialen und wirtschaftlichen Entwicklung sich gleich bleibende Bedeutung: er ist keine „naturale" Kategorie der Volkswirtschaft im Sinne Heinrich Dietzel's (Siehe seine Sozialökonomik), sondern eine par excellence historische Kategorie. Diese Wandelbarheit des besprochenen Begriffes findet in der Entwicklung der nationalökonomischen Theorien ihren Ausdruck. Einmal hat der Begriff des Subjektes einen engeren, ein andermal einen weiteren Umfang. So bietet das klassische Altertum ein Beispiel der Epoche, in welcher nicht alle Menschen, sondern nur eine Klasse, nur freie Bürger Subjekte der Volkswirtschaft sind. Diese Tatsache spiegelt sich auch in der nationalökonomischen Literatur, am deutlichsten in den Schriften des Aristoteles, in seiner Lehre von den belebten und den unbelebten Werkzeugen der Wirtschaft. Der Begriff des Subjektes der Volkswirtschaft in der modernen Gestalt tritt zuerst in der Mitte des XVIII. Jahrhunderts, in den Schriften der physiokratischen Schule und in Adam Smith's „Wealth of Nations" hervor. Dieser Begriff wurde unter dem direkten Einfluß der naturrechtlichen Ansichten ausgebildet; das Naturrecht erblickt in allen Menschen ohne jedweden Unterschied den Zweck und Ausgangspunkt des sozialen Lebens (so z. B. Im. Kant in seinem Werke „Reich der Zwecke"). In analoger Weise faßt auch die neu entwickelte nationalökonomische Theorie den Menschen als den Zweck aller wirtschaftlichen Tätigkeit auf, sieht in allen Menschen, ohne diese Bezeichnung zu gebrauchen, die Subjekte der Volkswirtschaft. Auf demselben Standpunkte stehen auch die modernen

nationalökonomischen Schriftsteller; aber heutzutage hat diese von den Physiokraten und von Adam Smith entwickelte Grundlage des Systems der Nationalökonomie nicht nur, wie zur Zeit, normative Bedeutung, sondern wird zu immer mehr reeller Basis der wirtschaftlichen Entwicklung.

Der Begriff vom Menschen als dem Subjekte der Volkswirtschaft hat neben der historischen auch dogmatische Bedeutung. Nach der Meinung des Verfassers werden manche Streitfragen, welche die Entwicklung der nationalökonomischen Theorie hemmen, wenn man in der Entwicklung des Systems immer auf dem Standpunkte verharrt, daß der Mensch der Zweck der Volkswirtschaft ist. So hat zum Beispiel im Lichte dieser Auffassung die Lehre von den inneren Gütern keinen wissenschaftlichen Wert; was im Innern ist, ist ein Teil des Menschen, des volkswirtschaftlichen Subjektes, jedoch kein Objekt, kein Mittel zur Befriedigung der menschlichen Bedürfnisse. Konsequent muß man die Konsumtion, das heißt die Befriedigung dieser Bedürfnisse als den Endpunkt der wirtschaftlichen Tätigkeit betrachten; so ist die Konsumtion keine wirtschaftliche Tätigkeit in striktem Sinne des Wortes, kein den anderen gleichartiges Moment in dem Kreislaufe der Güter: man kann mithin die Nationalökonomie nicht, als die Lehre von der Produktion, dem Austausche, der Verteilung und der Konsumtion der Güter definieren, was zuerst J. B. Say getan hat. Wenn man weiter von den Produktionsfaktoren spricht, darf man nicht vergessen, daß der Mensch kein gewöhnlicher Faktor, wie der Boden oder das Kapital ist, sondern zugleich auch der Zweck der ganzen Produktion. Nach des Verfassers Ansicht hat keine Bedeutung die Lehre von der produktiven und der unproduktiven Konsumtion, welche man sehr oft in den Werken der klassischen Schule findet; dieser Standpunkt sieht in der Konsumtion nur eine Vorbereitung für weitere Produktion. Derselben irrigen Auffassung begegnen wir auch in den Theorien, welche im Menschen nur ein Kapital für die Produktion sehen, oder die Mittel zur Befriedigung der Bedürfnisse der Arbeiter in dieser Kategorie einräumen (David Ricardo). Von dem letztgenannten Autor wurde auch die Theorie der Produktionskosten nur von dem Standpunkte des Unternehmers entwickelt, was mit der grundlegenden Idee der modernen Nationalökonomie, die auch in dem Arbeiter den Zweck der Volkswirtschaft sieht, im scharfen Widerspruche steht. Endlich will der Verfasser beweisen, daß man

dieselbe Stellung auch in der Lehre von der Verteilung durchführen sollte.

---

19. K. TYMIENIECKI: **Majętności książęce w Zagościu i pierwotne uposażenie klasztoru Joannitów.** *(Das Herzogliche Gut in Zagość und die ursprüngliche Ausstattung des Johanniterklosters. Studie aus der Wirtschaftsgeschichte des XII. Jahrhunderts).*

Diese Arbeit stützt sich auf zwei der ältesten Urkunden, die für das Johanniterkloster zu Zagość von dem Herzog Heinrich und Kasimir ausgestellt wurden. In der Einleitung befaßt sich der Verfasser mit den Ergebnissen der diplomatischen Forschungen und schließt sich hinsichtlich der Echtheit der Kasimirschen Urkunde als auch des Datums der beiden Urkunden (Register zu Mon. Pol. Pal.) den Forschungsergebnissen Professor Krzyżanowski's an. Überdies bespricht er das Verhältnis der Kasimirschen Urkunde zu den verloren gegangenen Urkunden Leszeks des Weißen und Boleslaus des Keuschen für Zagość. Den weiteren Inhalt der Schrift bildet unter Benützung der bereits gesicherten Ergebnisse der diplomatischen Forschungen die Verwertung der beiden Diplome in wirtschaftlicher und volkswirtschaftlicher Hinsicht. In der Urkunde Heinrichs und zum großen Teil auch in der Urkunde Kasimirs, der sich auf Befreiung von gewissen Lasten zugunsten des Fürsten beschränkt, ist die Aufzählung der Güter, der Bevölkerung, der Herden und des Inventars, die die neue Stiftung bildeten, enthalten. Einen bedeutenden Teil derselben bildete die frühere herzogliche Domäne noch vor dem Beginn irgend einer Aktion in Sachen der Stiftung des Klosters. Der zweite Teil befaßt sich schon mit der Stiftung. Für das Studium der wirtschaftlichen Verhältnisse im XII. Jahrh. in Polen haben die Urkunden von Zagość eine große Bedeutung, da sie Licht werfen: 1) auf die Geschichte gewisser Gruppen der Landbevölkerung; 2) auf einige Züge im wirtschaftlichen Leben der herzoglichen Domänen und in zweiter Linie des Großgrundbesitzes im allgemeinen. In der herzoglichen Besitzung zu Zagość wird vor der Stiftung neben der schwächer entwickelten Landwirschaft Viehzucht eifrig betrieben, und zwar werden gezüchtet Pferde, Hornvieh und Schafe. Recht auffallend erscheint der

Unterschied zwischen der Verwaltung des Gutes und dem damaligen Betrieb der Landwirtschaft, so daß sich der Verfasser veranlaßt sah, nicht nur Nachforschungen über den Zusammenhang zwischen den wirtschaftlichen Verhältnissen von Zagość und der lokalen Topographie sowie derjenigen der nächsten Umgebung, sondern auch Betrachtungen über die allgemeine Bedeutung der Topographie für die Kolonisation und das Wirtschaftsleben des Mittelalters, sowohl für den Ackerbau als auch die Viehzucht anzustellen.

Als älteste, für den Ackerbau in Betracht kommende Siedlungsgebiete muß man mit Professor Potkański in Kleinpolen die Lößterritorien längs der oberen Weichsel und ihrer linken Zuflüsse betrachten; 1) sie bildeten jedoch kein geschlossenes Gebiet, da sie durch dazwischen liegende Waldungen getrennt waren, die eine größere Ausdehnung hatten als heutzutage und höher gelegene Gebiete in der Nähe der Wasserscheiden sowie Strecken ohne Löß einnehmen; 2) auch fehlte es hier nicht an Wiesen- und Weideland in den Niederungen und an Flußufern. Nach diesen zwei Richtungen hin verbreitete sich allmählich die Ackerbestellung und landwirtschaftliche Besiedlung von den höher gelegenen und trockenen Lößufern, jenen ältesten Zentren des Ackerbaus. Über die Besiedelung von Wiesen und Weideplatzen besitzen wir eine ganze Reihe von Angaben, die ebenso der Ortsnamenkunde, die sich auf ganze Dörfer und einzelne Fluren und Felder bezieht, als auch den allerdings nicht zahlreichen Urkunden entnommen sind. In dem Flußgebiete der unteren Nida, in dessen Bereiche Zagość liegt, läßt sich der ganze Besiedlungsprozeß, auf den oben hingewiesen wurde, verfolgen. Sowohl historische als auch archäologische Beweise geben Zeugnis von dem hohen Alter der Besiedlung des Flußgebietes an der unteren Nida. Dessenungeachtet lassen sich jedoch die stufenweise fortschreitenden sowie auch verschiedene Stadien der agrarischen Besiedlung in den verschiedenen historischen Perioden nachweisen. Die älteste agrarische Besiedlung beherrscht das Lößgebiet an dem rechten, trockenen Flußufer der Nida, das sich über dem Flußniveau erhebt. Außer der Topographie sprechen dafür auch geschichtliche und sich auf die Ortsnamenkunde beziehende Angaben. Es gibt hier gar keine Namensbezeichnungen, die mit einer bestimmten Periode der Besiedlung, wie z. B. Wole, in Verbindung gebracht werden könnten oder welche auf einen ursprünglichen Wald, wie z. B.

Zagaj, Bugaj u. s. w. schließen ließen. Auch gibt es hier keine Namensbezeichnungen für Hirtendörfer, hingegen stoßen wir hier auf Kolonien schon frühzeitig in Urkunden, und zwar bisweilen auf volkreiche Kolonien, z. B. Chroberz in der Urkunde Heinrich, oder bedeutende Kolonien, in welchen getagt oder Märkte abgehalten wurden. Näher der Nida konzentrieren sich auch die Pfarrdörfer des rechten Flußgebietes der Nida, die in weiter, westlich auf der Wasserscheide zwischen der Nida und der Nidzica gelegenem Gebiete überhaupt fehlen, oder erst in späterer Zeit entstanden sind. In letzterem Gebiete sind auch die Kolonien kleiner, aber in den Urkunden verlautet nichts von ihnen, und einige werden nicht einmal in dem Liber Beneficiorum von Długosz erwähnt. Die Ortsnamen und die Topographie weisen auf Waldbesiedelung hin, daher finden sich hier auch Dörfer (Wole) die aus den Zeiten der Kolonisation mit deutschem Recht stammen. Degegen legen die Namen der an dem niedrigen und feuchten linken Flußufer gelegenen zahlreichen Hirtendörfer sowohl wie die Topographie Zeugnis von dem ursprünglichen Wiesen- und Hirtencharakter der Gegend ab. Die frühere Ansicht von dem übermäßigen Waldreichtum der polnisch-deutschen Niederung ist üherhaupt unhaltbar. Die Waldweiden wurden hauptsächlich von zahlreichen Schweineherden sowohl bei uns als auch im Westen ausgenutzt. Die Viehzucht in größerem Maßstab konzentrierte sich auf den Territorien mit Wiesen und Weideplätzen und an Flüssen, die Schafzucht weiter von den Flüssen ab, an trockeneren Stellen. Dafür liefert die Ortsnamenkunde zahlreiche Beweise. Auf Grund dieses Zusammenhanges zwischen der Topographie und der Züchterei lernen wir die Entwicklung der Viehzucht in Zagość verstehen. Der Verfasser unterscheidet die Frage der Herden und die Frage der Hirtenbevölkerung. Die hiesige Wirtschaft hat den Charakter des Weidewirtschaft. Die Verhältnisse in Zagość sind jedoch keineswegs ein Relikt noch aus der Epoche des Hirtenlebens und wurden nicht erst vom Herzog für seine Zwecke ausgenützt. Dagegen sprechen die geographischen und statistischen Umstände. Die Zucht in Zagość wurde vom Herzog geschaffen, und die hörige Bevölkerung ist für den Hirtenstand bestimmt. Die Herden sind für die Zwecke des herzoglichen Staates von hervorragender Bedeutung. Diese Tatsache wurde allgemein unterschätzt, da im XII. Jahrh., d. h. in der Zeit, aus der wir eine größere Anzahl von Quellen besitzen, die herzoglich-staatlichen Herden sich bereits im

Zustande des Verfalls befinden. Dieser Niedergang ist auch aus der weiteren Geschichte von Zagość ersichtlich; eine Erklärung hiefür finden wir in dem allmählichen Erlöschen der Hörigkeit, auf welche sich die Zucht stützte, und in dem Übergange zu dem zinspflichtigen Wirtschaftssystem im XII. Jahrh. Der Höhepunkt der Entwicklung der herzoglichen Herdenzucht fällt in das XII. Jh. und die voraufgehende Zeit. Die Genesis der Reichtümer der Herzöge an Herden ist in den Raubkriegen zu suchen.

Solche Viehzucht treibenden Ansiedlungen, welche in speziell dazu geeigneten Wiesen- und Weideterritorien gelegen waren, bildeten Inseln inmitten der Ackerbau treibenden Gegenden. Die herzoglichen Zuchtsiedlungen befinden sich in der Nähe der herzoglichen Burgen, in deren Umgebung auch die landwirtschaftlichen Besitzungen des Herzogs gelegen waren. Die Ländereien um Zagość herum, welche um die Hälfte des XIII. Jahrhs. an die herzogliche Burg von Wiślica grenzten, gehen in den Besitz von geistlichen Stiftungen und privaten Geschlechtern über, es läßt sich jedoch nachweisen, daß sich hier im XII. Jahrh. fast ausschließlich herzogliche Besitzungen befanden. Außer zuchttreibenden Ansiedlungen von Zagość, die im Osten und Süden von Wiślica gelegen waren, begegnen wir hierorts Viehzucht treibenden Ansiedlungen und andern Servitutendörfern, bezüglich deren man feststellen kann, daß sie in dem Bereiche der Kastellanei von Wiślica liegen. Die wirtschaftlich administrative Abhängigkeit von Zagość konnte nur durch das Verhältnis zu der Burg von Wiślica bedingt sein. Als irrig erweist sich hingegen die Überlieferung von Dlugosz von dem herzoglichen Hof zu Chrobrze. Von den näher gelegenen Ortschaften war nämlich Korczyn allein der Aufenthaltsort der Herzöge. In der späteren Geschichte von Zagość hören wir von einem Hafertribut, der vom Kloster an die Czechower Burg gezahlt wurde. Dieser Tribut, den Władysław Łokietek im Jahre 1317 aufhebt, ist wahrscheinlich ein Mißbrauch gewesen und hat in Verbindung mit dem Besitz der Schenkwirtschaft, den das Kloster in Czechow inne hatte, gestanden.

Aus der Urkunde Heinrichs lernen wir kaum einen Teil der herzoglichen Herden, die von der Burg Wiślica abhängig sind, kennen, und zwar nur den zur Erhaltung des Johanniterklosters bestimmten. Über den Umfang des Gebietes und die Verteilung der Bevölkerung und der Herden in Zagość schließen wir aus dem

Vergleich des Wortlautes beider Urkunden mit Berücksichtigung der gegenwärtigen Verhältnisse auf diesem Territorium. Mit den „Quatuor ville“ der Urkunde Kasimirs waren hier: das eigentliche Zagość, Skotniki, Winiary gemeint. Das vierte Dorf jedoch konnte nicht, wie Prof. Krzyżanowski annimmt, Wola Zagojska sein. Wenn Heinrich von Sandomir die Zehnmänner von Chroberz „more liberorum hospitum“ ansiedelt, so darf man dies nicht mit Befreiuung von Lasten identifizieren, mit welcher zugleich das deutsche Recht verliehen wurde. Wola Zagojska kann erst nach dem Jahre 1345 entstanden sein, da wir über diese Ortschaft in den Urkunden von Zagość nichts zu hören bekommen, obgleich das Territorium selbst, wie die Lage darauf hinweist, von Anfang an zum Kloster gehörte. Das vierte Dorf hingegen war wahrscheinlich das zum Kloster gehörende Kobylniki, im Gegensatz zu dem herzoglichen Kobylniki, welch letzteres bei der Gründung des Klosters in Krzyżanowice in den Besitz dieser geistlichen Stiftung übergegangen ist. Das zu Zagość gehörende Kobylniki jedoch konnte sich, wahrscheinlich infolge der Vernachlässigung der Pferdezucht als selbständiges Dorf nicht halten und verschmolz deshalb mit dem benachbarten dreifachen Skotniki. Die Verteilung der Herden in den herzoglichen Besitzungen unter die selbständigen Zuchtkolonien nach den Tiergattungen, wie Pferde, Hornvieh und Schafe datiert seit der Zeit der Entstehung dieser Kolonien; diese Verteilung ist durch die topographische Lage und besonders durch die Qualität und Art der Weideplätze sowie des Futters bedingt. Von den bezüglichen Zweigen der Zucht stoßen wir zuerst in der Urkunde Heinrichs auf die Nachricht von einem aus 50 Stuten und 5 Hengsten bestehenden Pferdegestüt, zu dessen Beaufsichtigung zwei Pferdewärter (jumentarii) bestimmt waren. Die Pferdezucht nämlich hatte für den Herzog infolge des großen Bedarfs an Reit- und Zugtieren während der Kriegszeit und für die häufigen Reisen des Herzogs und seines Gefolges eine hervorragende Bedeutung. In dem Bestand des Gestütes von Zagość ist das numerische Verhältnis der Stuten zu den Hengsten beachtenswert, welches von deutlicher Zuchttendenz und der Bestimmung des Gestütes zeugt. Die Gestütewärter werden iumentarii, polnisch „Kobylnicy“ genannt. Das in der Urkunde gebrauchte Wort emissarius heißt Beschälhengst. Außer einen Pferdegestüt befindet sich in Zagość eine Hornvieh- und Schafherde. Die Stückzahl in den Gestüten ist in der Urkunde

nicht angegeben, uns ist nur die Zahl der Wärter (12) bekannt. Auf Grund der Topographie, Namenkunde und der späteren Geschichte von Zagość kommt der Verfasser zu der Annahme, daß Rindviehzucht eifriger betrieben wurde als Schafzucht, und versucht aus der hypothetischen Anzahl der Vieh- und Schafhirten den Umfang der Vieh- und Schafherden unter Verwendung der von der Wirtschaftstheorie gegebenen Fingerzeige festzustellen. Die Zucht an und für sich stand gewiß auf sehr primitiver Stufe und es fehlten zweckentsprechende Gebäude und bequeme Stallungen. Der Milchgewinn kann nicht bedeutend gewesen sein und von den Milchprodukten stand der Käse an erster Stelle. Die Fleischproduktion war jedoch der Hauptzweck der Zucht, da der herzogliche Hof ganz bedeutende Mengen von Fleisch benötigte. Mit der Zeit jedoch wurden die Bedürfnisse des herzoglichen Hofes hauptsächlich durch den Zehnten der Bevölkerung (narzas, bos, vacca, porcus u. s. w.) gedeckt, während die Zucht von eigenen Herden zurückzugehen begann. Die Schweinezucht fand in Zagość keine natürlichen Bedingungen der Entwicklung, und deshalb taucht sie hier erst später mit der Entwicklung der Landwirtschaft als Nebenzweig der Wirtschaft auf.

Interessant sind ferner die Lebensverhältnisse der Hirtenbevölkerung. Wir unterscheiden darunter Pferdehirten, Rinderhirten und Schafhirten, die alle zu der hörigen Bevölkerung zählen. Ihre Hauptbeschäftigung bestand im Weiden der ihrer Obhut anvertrauten herzoglichen Herden. Es ist nicht unwahrscheinlich, daß zu ihrem Lebensunterhalt irgend welche agrarischen Benifizien bestimmt waren, jedoch mußten dieselben ganz unbedeutend gewesen sein, denn die Beschäftigung eines Hirten ist schwerer mit den Beschäftigungen eines Landwirtes in Einklang zu bringen, als z. B. die Beschäftigung eines Handwerkers. Man muß nämlich im Mittelallter die Hirtenbevölkerung von dem Gesinde im strengen Sinne unterscheiden. Zu der ersten Kategorie gehören die Pferdewärter, Rinder-, Schaf- und Schweinehirten; in der zweiten neben den Hundehütern, Falknern und anderen auch Stallknechte, mit denen Piekosiński irrtümlich die Pferdehirten identifizierte. Die Stallknechte sind zur Bedienung der herzoglichen Pferde in den Burgen und während der Reisen bestimmt. Die Stallknechte bewohnen gleichfalls besondere Dörfer und befassen sich mit Ackerbau. Ihren Dienst verrichten sie „ab-

wechselud“, d. h. sie gehen der Reihe nach gruppenweise in den Dienst. Der polnischen Bezeichung „Koniarze“ entspricht die lateinische „custodes“ equorum, der man in den Urkunden begegnet. Identisch mit den Stallknechten sind die Pferdeknechte und agazones. Die Benennung „Koniuchy“ kam wahrscheinlich aus Ruthenien, oder sie verbreitete sich wenigstens von den an dieses Land angrenzenden Gebieten aus über das ganze Land und verdrängte mit der Zeit die stockpolnische Bezeichnung Koniarz. Damit steht höchstwahrscheinlich in Verbindung die Tatsache, daß in späteren Zeiten (z. B. zur Zeit Jagiełłos) zu diesen Verrichtungen vowiegend Rutenen verwendet wurden.

Nebst der Zuchtwirtschaft finden wir in der herzoglichen Domäne, in der Urkunde, vor der Zeit der Stiftung, auch Landleute erwähnt, die hier Pflüger genannt werden und denen wir gleichfalls in dem zweiten Dorfe, welches dem Kloster von Właszaw als Schenkung verliehen wurde, begegnen. Die Bestimmung der Lage dieser Ortschaft auf der Landkarte ist schwierig. Höchst wahrscheinlich ist sie mit dem heutigen Włoszczowice oder vielmehr einem Teil derselben identisch, da der übrige Teil zur Stiftung des Klosters zu Zawichost gehörte. Die Versuche, dieses Dorf mit der italienischen Besiedlung in Verbindung zu bringen, muß man als durchaus unbegründet zurückweisen. Zugleich mit den Pflügern wird in der Urkunde ein aus sechzig Ochsen und zehn Pferden bestehendes Inventar erwähnt. Die Tatsache, daß das Inventar unzweifelhaft dem Herzog gehörte, setzt keineswegs die Existenz einer Vorwerkswirtschaft in Zagość oder Właszaw voraus. Was die ökonomischrechtliche Stellung der Pflüger anbelangt, muß man auf Grund der Deutung der urkundlichen Worte: „ut his que debent restitutis aratores liberi recedant“, welche Deutung durch pommersche und rutenische Analogien gestützt wird, in jener Bevölkerung die Schuldner des Herzogs erblicken, die ihre Darleben einfach „abarbeiteten“. Das Darlehen bestand entweder in Geld oder auch in Getreide, und erst nach Rückzahlung der Schuld erlangten die Pflüger wieder ihre frühere Unabhängigkeit. Dem Herzog gehört auch der Boden und das Inventar. Der Mangel an Arbeitsvieh im Mittelalter spielte oft die Rolle eines Ansporns, welcher die Bevölkerung dazu zwang, bei Großgrundbesitzern Dienste zu nehmen. Der zahlreiche Herden besitzende Herzog tritt hier als Kapitalist auf. Wie in Pommern leiht der Herzog zu wiederholten Malen

den Kleinbauern Getreide oder direkt Geld und nimmt dafür Wucherzinsen.

Es ist unmöglich, die Frage zu entscheiden, ob die Zucht in Zagość von allem Anfang an zugleich mit der Landwirtschaft betrieben wurde. So viel steht fest, daß vor der Stiftung die Zucht bedeutend überwiegt und sich unabhängig von der Landwirtschaft in besonderen Kolonien gruppiert. Erst seit der Stiftung des Johanniterklosters und seit der mit derselben in Verbindung stehenden wirtschaftlichen Aktion des Herzogs ändert sich die wirtschaftliche Tendenz in Zagość, indem die Landwirtschaft immer eifriger betrieben wird. Einen noch früheren und von der Stiftung unabhängigen Versuch bildete vielleicht die Ansiedlung von vier Zehnmännern aus Kije, die jedoch in Zagość nicht für immer bleiben sollten. Im Zusammenhange mit der Stiftung des Klosters siedelt der Herzog zehn Zehnmänner aus Chrobrze an. Wahrscheinlich wurden auch für die Landwirtschaft die früheren „Aurifices“ bestimmt. Sowohl die einen wie die anderen wurden „more liberorum hospitum, nunquam tamen a predicta possesione recessuri“ angesiedelt, was so viel bedeutet, daß sie eine hörige Bevölkerung bleibend, Zinszahler mit näher bestimmten Lasten wurden. Der obige Passus liefert auch dafür einen Beweis, daß die Entwicklnng der freien Gutspächter schon lange vor dem Beginn der Kolonisation mit deutschem Rechte nicht nur allgemein bekannt war, sondern auch dafür, daß die ökonomische Stellung der unfreien Bevölkerung mitunter der der freien Gutspächter nachgebildet wurde. Bemerkenswert sind auch die in beiden Urkunden enthaltenen Bemerkungen über die Festsetzung des sogenannten „ujazd“, der Umreitung der Grenzen der Stiftung und deren Absonderung von den benachbarten herzoglichen Besitzungen, und hiermit schließt auch die vom Herzog eingeleitete Aktion der Bewirtschaftung des Gebietes von Zagość.

Neben den Hirtem und Landleuten lernen wir aus der Urkunde noch Weinbauern und Handwerker kennen. Unter den Weinbauern finden wir zwei Polen, die dem Kloster zugeteilt wurden, ferner einen fremden romanischen Unterweiser, der aber ausdrücklich in der Schenkungsurkunde für das herzogliche Gut vorbehalten wird. Der Anfang der Kolonie steht wahrscheinlich mit der Stiftung des Klosters im Zusammenhang. Es ist jedoch möglich, daß der Herzog den dem Kloster zugeteilten Unterweiser Barber aus entfernten

Ländern nicht allein aus Rücksicht auf die Bedürfnisse des Klosters kommen ließ, sondern daß dieser nach Erledigung seiner Aufgabe als Unterweiser in Zagość nach anderen herzoglichen Gütern versetzt werden sollte, um dort die Kunst des Weinbaues weiter zu verbreiten. Aus dem Ende des XIV. Jahrh. besitzen wir einen unzweifelhaften Beweis dafür, daß der Landwein nicht nur zum Gebrauch im kirchlichen Dienst angebaut wurde, wie man es gewöhnlich annimmt, sondern daß er auch auf die herzogliche Tafel kam. Bemerkenswert ist es auch, daß dieser Beweis gerade von Zagość herrührt, als dieses Gut schon seit längerer Zeit im herzoglichen Besitz war. Dies beweist, daß der Weinbau in Zagość zwei und ein halb Jahrhundert ununterbrochen betrieben wurde und daß der Name des Dorfes „Winiary", dem man in den Urkunden begegnet, seine eigentliche Bedeutung nicht eingebüßt hat. Vorbildlich war für die polnische Weinkultur der romanische und nicht der deutsche Weinbau, wie wir es aus den Urkunden von Zagość ersehen. Frühzeitig hat sich auch in Polen die Klasse der Weinbauern ausgebildet. Was die Handwerker anbetrifft, so werden in der Urkunde Heinrichs vier Goldarbeiter erwähnt, die aber seitdem wahrscheinlich für die Landwirtschaft bestimmt wurden; wir bekommen später nichts mehr von Goldarbeitern zu hören, auch nicht in der nächstfolgenden Urkunde Kasimirs. Dagegen treten in der Urkunde Kasimirs die Lägelmacher in unbekannter Zahl auf, doch diese haben keine bedeutendere Rolle in der wirtschaftlichen Geschichte von Zagość gespielt.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków. 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

10 Marca 1913.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1, 2 et 3. Janvier—Février—Mars. 1913.

Sommaire. Séances du 13 et du 20 janvier, du 10 et 17 février, du 10 et du 11 mars 1913.
Résumés: 1. GÜNTHER WŁADYSŁAW. Histoire de la critique littéraire française au XVII siècle: Chapelain et Boileau.
2. DEMIAŃCZUK JOANNES. Supplementum comicum. Comoediae Graecae fragmenta post editiones Kockianam et Kaibelianam reperta vel indicata collegit, disposuit, adnotationibus et indice verborum instruxit...
3. HORODYSKI WŁADYSŁAW. B. F. Trentowski, sa vie et ses oeuvres.
4. ŁUKASIEWICZ JAN. Les principes logiques du calcul des probabilités.
5. LISOWSKI ZYGMUNT. Études sur les modes d'acquisition du droit de proprieté en Égypte sous la domination romaine.
6. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 JANVIER 1913.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Józef Tretiak présente son travail: *„Les chansons serbes de Bohdan Zaleski"*.

M. Jan Bołoz Antoniewicz présente son travail: *„Les fresques de Lucas Signorelli à la cathédrale d'Orvieto et la genèse de leur conception"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 7 décembre 1912.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1913

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Ignacy Chrzanowski présente son travail: *„Réflexions critiques sur la »Vita et mores Gregorii Sanocei« de Callimaque"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Günther: *Histoire de la critique littéraire française au XVII siècle: Chapelain et Boileau*" [1]).

SÉANCE DU 10 MARS 1913.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: *„Pietro Paolo Vergerio et la littérature luthérienne en Pologne au XVI siècle"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Szyjkowski: *„Les relations de J. J. Rousseau avec la Pologne. II-e partie. L'influence des idées de Rousseau"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. Antoni Prochaska présente son travail: *„La mission politique de l'évêque Protais en Pologne en 1471"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Zygmunt Lisowski: *„Études sur les modes d'acquisition du droit de propriété en Égypte sous la domination romaine"* [2]).

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1912.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Łukasiewicz: *„Les principes logiques du calcul des probabilités"* [3]).

[1]) Voir Résumés p. 96.

[2]) Voir Résumés p. 55.

[3]) Voir Résumés p. 54.

Le Secrétaire présente le travail de M. Roman Grodecki: *„Histoire du couvent de l'ordre de Prémontré à Busk au moyen-âge"*.

SÉANCE DU 11 MARS 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Przemysław Dąbkowski: *„Les règles du droit polonais concernant le service des bains publics au moyen-âge"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Kętrzyński: *„Étude critique sur les éléments chronologiques dans les documents de Casimir-le-Grand"*.

Résumés

1. DR. WŁADYSŁAW GÜNTHER: **Historya krytyki francuskiej w XVII wieku: Chapelain i Boileau** (*Histoire de la critique littéraire française au XVII^e s.: Chapelain et Boileau*).

L'auteur, après avoir constaté que la critique littéraire en France au XVII^e s., fut la base et comme la directrice de toute la littérature d'alors, essaye de déterminer ses sources et son type caractéristique. La suprématie de la critique ne fut acquise par elle qu'à force d'efforts ininterrompus pendant près d'un siècle.

Si l'on estime, en suivant Brunetière, que l'histoire de la critique littéraire française commence en 1549, par le manifeste de la Pléiade, on est obligé de remarquer pourtant que, même auparavant, Fabri (1521), Gracien du Pont (1539) et Sibilet (1548) définissent les traits principaux de la poésie par les oeuvres de leurs contemporains. En 1561, J. L. Scaliger se proclama grand docteur en littérature, après avoir approfondi la doctrine des Anciens comme meilleurs et suprêmes exemples. Et lentement toute la littérature française passa sous le règne des Grecs et Romains, ainsi que la critique qui devint l'écho d'Aristote et d'Horace. Le chapitre de critique littéraire qui commence alors n'est pas encore suffisamment connu. Les représentants caractéristiques de la critique vers la fin du XVI^e s. et le commencement du XVII^e sont de Laudun, Vauquelin de la Fresnaye, La Mesnardière, Desmarest de St. Sorlin, Colletet, l'abbé de Marolles, d'Aubignac, le père le Bossu.

On peut définir tous ces théoriciens de littérature par leur tendance à diriger toute création littéraire, à désirer d'en fixer les bornes et d'en maîtriser les courants, à créer non seulement la poésie, mais encore les poètes. Et ils soumirent toute la littérature à de certaines formules, estimées comme lois sévères de toute production littéraire.

Et la littérature s'assujéttissait volontiers à cette tyrannie de la critique: c'était alors une époque d'obéissance générale, et la force du gouvernement grandissant de jour en jour accoutumait à obéir, surtout par l'intermédiaire du ministre omnipotent Richelieu, dont le bras touchait jusqu'aux âmes et aux consciences des individus. C'était une époque aussi, encore si proche du siècle de la Renaissance et du chaos d'idées qu'il avait apporté, qu'elle acceptait avec gratitude tout acte ayant pour but l'ordre et l'harmonie; une époque qui travaillait déjà le sol pour la poussée prochaine de la grande oeuvre de Descartes. Et finalement, ce fut le genre de la critique italienne qui décida du type de la critique française, car dans la première moitié du XVII^{e} s. la France recevait tout d'Italie. La critique française devait donc nécessairement adopter le genre de la critique italienne.

D'autant plus que l'Italie fut, en général, la patrie de toute critique littéraire: elle y naquit des traductions et commentaires d'Aristote. Ce philosophe fut connu en Italie déjà au XVI^{e} s. grâce aux commentateurs comme Paccius, Robertellus, Segnimadius et Lombardus. Victorius, Castelvetro, Piccolomini, Riccobonus, Beni. Les noms de Vida, Mutio et Minturno représentent les théoriciens italiens de cette époque. Ils ne passèrent point inaperçus en France. Leur oeuvre fut, pour ainsi dire, résumée par celui qui exprima le mieux les courants littéraires de la première moitié du XVII^{e} s. en France, par Chapelain.

On connaît l'oeuvre de Chapelain. Mais on n'a pas encore assez clairement fait ressortir que cet érudit et malheureux poète de l'infortunée Pucelle fut un des créateurs du classicisme français, ni combien il fut le précurseur de celui qui devait déterminer ce classicisme définitivement: Boileau.

Le rôle de Chapelain est amoindri par la querelle qu'il eut avec son célèbre successeur et le mépris que lui voua Boileau.

Car Boileau fut féroce pour Chapelain. Il se riait de l'oeuvre et de la „manière" de Chapelain, à chaque instant, dans la I-ère Satire, dans les IV-ème, VII-ème, IX-ème, X-ème, dans les Préfaces des éditions de 1683 et 1694, dans la I-ère Épitre, dans ses Héros de Roman, dans son Art poétique, dans les Réflexions sur Longin, dans des parodies écrites spécialement, comme Chapelain décoiffé et la Métamorphose de la Perruque de Chapelain en comète, à chaque ligne presque de sa plume satirique.

Mais si on entre plus profondément dans les idées de ces deux

chefs de la littérature du XVII[e] s. et si on compare et pèse la qualité et la valeur de leur croyances littéraires, on reconnaît facilement combien elles se ressemblent et comment, tous les deux, et Chapelain et Boileau, travaillent également à réaliser, en sa pureté, en sa forme définitive, l'idéal du classicisme littéraire.

Car il est facile de retrouver dans leurs théories une analogie frappante de tendances. Tous les deux, ils érigent p. ex. la nature en modèle de la littérature, mais une nature qui ne comprend que l'homme et encore l'homme dans ses aspirations les plus nobles et les plus élevées. Et toute la littérature, selon eux, doit être vraisemblable et basée sur la raison. Une esthétique pareille, subordonnée à la nature et à la raison, dépend des règles qui caractérisent les genres et forment les lois selon lesquelles un genre peut arriver à son développement final — règles parmi lesquelles la place principale est due à la règle des trois unités.

Le classicisme littéraire de la France et sa renommée européenne fut donc l'oeuvre de Boileau, mais aussi de Chapelain. Boileau réalisa l'idée de Chapelain, grâce à son talent, non seulement poétique, mais encore et surtout critique, talent qui manquait à Chapelain complètement. Et c'est de cette manière qu'il faut interpréter la dispute littéraire de ces deux chefs d'école : ce ne fut pas une guerre d'idées, mais une antipathie de deux hommes ayant les mêmes croyances, séparées par la distance qui éloigne un homme de talent, un brillant écrivain d'un érudit, zélé et laborieux pédant.

---

2. DEMIAŃCZUK IOANNES. **Supplementum comicum.** Comoediae Graecae fragmenta post editiones Kockinaam et Kaibelianam reperta vel indicata collegit, disposuit, adnotationibus et indice verborum instruxit....

Seitdem Kock im J. 1890 die Fragmente der attischen Komiker und Kaibel im J. 1900 die Fragmente der dorischen Komödie herausgegeben hatten, ist eine solche Fülle kritischer und exegetischer Bemerkungen zu den bereits bekannten Fragmenten veröffentlicht, ferner eine so stattliche Zahl bisher unbekannter Fragmente teils in Kodexen und in Papyris gefunden, teils in den Schriften anderer Autoren angezeigt worden, daß eine Neubearbeitung sämtlicher Fragmente der griechischen Komödie seit geraumer

Zeit als notwendig empfunden wird, zumal die Kocksche Ausgabe in mancher Hinsicht unzureichend ist. Schon der unvergeßliche Kaibel war nahe daran, diesem allgemeinen Wunsche nachzukommen, seine Absichten wurden jedoch durch den Tod vereitelt. Da auch Prof. Alfr. Koerte, dem das gesamte von Kaibel zusammengetragene Material überwiesen wurde, voraussichtlich nicht so bald mit seiner Neubearbeitung komischer Fragmente fertig sein wird, hat der Verf. der vorliegenden Arbeit beschlossen, wenigstens die neuen Fragmente herauszugeben, um auf diese Weise einerseits der Gesamtheit der klassischen Philologen nützlich zu sein, andererseits auch seinem eigenen Ziele, der Bearbeitung eines vollständigen Lexikons der komischen Diktion, näher zu kommen. Aus praktischen Gründen hat der Verf. davon abgesehen, die Fragmente — etwa 450 — chronologisch zu ordnen, und wählte eine rein alphabetische Reihenfolge nach den Autoren im allgemeinen und nach den Titeln der Komödien im einzelnen. Diejenigen Fragmente, bei denen der Titel der Komödie oder überhaupt ihre Zugehörigkeit zu einem bestimmten Autor nicht überliefert ist, sind in alphabetischer Aufeinanderfolge der Quellen gesetzt. Als Nachtrag (appendix) hat der Verf. die neuen Fragmente des Epicharm und des Sophron herausgegeben, um dadurch auch die Kaibelsche Ausgabe zu ergänzen. Alle Fragmente wurden vom Verf. mit kritischen und erklärenden Anmerkungen versehen, sowohl eigenen als auch fremden, deren Verfasser in der Vorrede aufgezählt werden. Die Ausgabe schließt ein vollständiger Index verborum und conspectus fontium ab.

---

3. WŁ. HORODYSKI. **Życie i dzieła Bronisława Ferdynanda Trentowskiego.** *(Leben und Werke von Bronisław Ferdynand Trentowski).*

Der Verfasser geht in seiner Arbeit über Trentowski's Leben und Werke, in welcher er das philosophische System dieses Denkers darstellt, von folgenden zwei Gesichtspunkten aus: 1) das System eines jeden Philosophen ist als eine Erscheinung der Entwicklungsgeschichte der Philosophie und als Ergebnis der jeweilig in derselben zutage tretenden Fragen aufzufassen; 2) jedes System ist gleichzeitig ein Produkt des Zustandes und der Eigenart der

Kultur des betreffenden Volkes. Die in der Geschichte auftauchenden philosophischen Fragen werfen ein Licht auf die Auffassung der Wirklichkeit. Den Kernpunkt des philosophischen Denkens bildet in Hegels Epoche der Begriff der absoluten Wirklichkeit; als Methode und Grundlage zum Aufbau der absoluten Weltanschauung dient das Schema des logischen dialektischen Prozesses.

Der Grundsatz der Dialektik ist von Fichte (Vater) im XIX. Jh. ausgesprochen worden, in den früheren Jahrhunderten ist dies bereits z. B. in der Weltanschauung von Eriugena geschehen. Die Dialektik geht von der Voraussetzung aus, daß die Welt aus nichts erschaffen wurde, und daraus werden drei Schlüsse gefolgert: 1) die erschaffene Welt ist ebenso ewig wie Gott selbst, oder anders gesagt, Sein und Nichts sind im Absoluten identisch, 2) die erschaffene Welt ist ein Produkt der Selbsterkennung Gottes, 3) die Rückkehr zu Gott findet durch den Menschen statt. Dieses philosophische Problem sucht den Begriff der ursprünglichen Einheit, durch welche alle Widersprüche ausgeglichen werden, zu erfassen; vor allem ist also das von den einzelnen Wissenschaften noch immer nicht gelöste Problem, das Verhältnis zwischen Leib und Seele, zwischen Stoff und Geist in dem Absoluten enthalten. Die Idee der Rückkehr zu Gott bildet den Kernpunkt der transzendentalen Philosophie.

Die philosophischen Systeme der sg. Hegelianischen Epoche haben sich aus dem Zeitgeist auf Grund der früheren Systeme entwickelt. Das Wiederaufleben Spinoza's ist in dieser Zeit kausal begründet.

Es ist nicht statthaft, Trentowski, wie dies bisher immer geschehen ist, nur auf Grund einer ganz einseitigen Kenntnis Hegels, Schellings sowie auch Krauses zu beurteilen. Verfasser geht in seinen Forschungen von vergleichender Zusammenstellung der dialektischen Philosophie des IX., XII., XVII. und XIX. Jhs. aus, versucht systematisch die polnischen Philosophen des XIX. Jhs. zusammenzustellen und gelangt zu einer wesentlich anderen Auffassung des Wesens und der Bedeutung der Universalphilosophie Trentowskis.

Die genetische (dialektische) Methode Trentowskis ist analytisch-synthetisch und beruht auf dem Begriff der Totaleinheit („Differenz-Indifferenz"), welche ihrem Wesen nach von der Identität Schellings sowie auch von dem Negationsgesetz Hegels verschieden ist. Die

Aufgabe der genetischen Methode besteht in der Gewinnung einer allseitigen Weltanschauung aus einseitigen Aussprüchen der „Halbwahrheiten" (Ausgangspunkt a totali, nicht a posteriori oder a priori). Die Totalität beruht also nicht nur auf Anerkennung der Einheit (absolute Einheit, d. h. vom Standpunkte des Absoluten), sondern auch zugleich der Verschiedenheit (relative Verschiedenheit). Trentowskis Philosophie bildet also einen Gegensatz zu dem Realismus und Idealismus, zu der Empirie und Metaphysik. Erst durch die Philosophie wird das Absolute gewonnen.

Das Absolute, für welches das Sein dem Nichts gleich ist, wird verständlich auf Grund der Totaleinheit, welche die Harmonie zwischen Stoff und Geist herstellt. Diese Grundlage bildet das l e b e n d e I c h, eine wesentliche Komponente der menschlichen Natur. Das Ich bildet die Grundlage der Erkenntnis Gottes; so ist auch Gottmenschentum (Gottähnlichkeit) oder das Leben selbst der Kernpunkt der Philosophie Trentowskis. Es ist die Idee der Rückkehr zu Gott.

Die philosophische Totaleinheit wandte Trentowski konsequent nicht nur in seinen philosophischen, sondern auch in seinen vorzüglichen politischen Arbeiten an, die Verfasser für ausgezeichnete Leistungen der damaligen Zeit (nach 1831) hält, vor allem aber in dem Entwurf der Verfassung, der vom Verf. sg. πολιτεία. Trentowskis Philosophie steht (wie die der übrigen polnischen Philosophen jener Zeit überhaupt) im innigsten Zusammenhang mit dem Leben, es ist aber ihr biotischer Wert vielleicht am unmittelbarsten.

Mit der genetischen Methode und dem Begriff des Ich steht im Zusammenhang die Theorie der Ewigkeit, welche Trentowski in seiner Habilitationsdissertation „De vita hominis aeterna" darlegt. Nach Verfassers Ansicht hat der Umstand, daß diese Abhandlung wenig bekannt ist und auch rasch in Vergessenheit geriet, bewirkt, daß die Stellung Trentowskis in der allgemeinen und der polnischen Philosophie falsch beurteilt wird. Sowohl die polnischen wie auch die in deutscher Sprache erschienenen Werke Trentowskis erfordern eine Ergänzung nach dieser Richtung hin.

Man findet bei Trentowski unstreitig auch Gedanken anderer Philosophen aus verschiedenen Zeitaltern wieder. Verfasser betrachtet diese Erscheinung nicht nur als selbstverständlich, sondern erblickt in dieser Kontinuität einen unbestreitbaren Vorteil, der es auch Trentowski ermöglicht, sich mit der Lösung so mancher philosophischen Probleme zu befassen. Vom historischen Standpunkt

gebührt ihm ein Ehrenplatz neben anderen Schöpfern der transzendentalen Philosophie.

Die Ähnlichkeit zwischen Trentowski und Hegel ist ganz äußerlich. Der Grundgedanke gestaltete sich schon im Keime ganz selbständig. In dieser Hinsicht weist Verfasser auf die „Euphonie", ein jugendliches Werk Trentowskis hin, welches als Beweis dienen kann, daß die Idee des Gottmenschentums bei Trentowski schon erscheint, noch ehe er das Vaterland verläßt, also noch bevor er Hegel kennen gelernt hat (was ebenfalls festgestellt werden konnte).

Als falsch bezeichnet Verfasser ein Identifizieren des realidealen oder des ideal-realen Synthetismus mit dem Universalismus und erklärt auf Grund der Philosophie Trentowskis diesen Mangel an Exaktheit.

Als Nationalphilosoph (vom Standpunkt der Universalphilosophie) verdient Trentowski ein gründliches Studium sowohl in linguistischer wie auch soziologischer Hinsicht, denn einerseits leitete er seine Philosophie aus dem Geist der Kultur der polnischen Nation her, anderseits suchte er in der polnischen Sprache Elemente philosophischer Weltanschauung. Wenn auch dieser letztere Versuch hinsichtlich der äußerlichen Form der Neologismen als mißlungen zu betrachten ist, so ging er von sprachlichen Vergleichungen aus. Die Notwendigkeit eines innigeren Zusammenhanges zwischen der Philologie und der Philosophie hatte Trentowski schon im J. 1830 betont.

Aber noch von anderer Seite verdient Trentowskis Nationalphilosophie Beleuchtung, und zwar bezüglich seiner Weltschauung. Diese entspricht vollständig dem Charakter des Nationalkultur. Verfasser illustriert es an dem Begriff des Pantheismus, zu dem sich Trentowski, in der ersten Phase seiner Ansichten, als er noch die Erschaffung des Ich nicht annahm, nicht bekannte. Auch dieser Punkt wird durch das kleine Büchlein „De vita hominis aeterna" entschieden.

Trentowskis Historiosophie und die mit derselben im Zusammenhang stehende Klassifikation der Wissenschaften ergibt sich aus der Definition des Gottmenschentums und bildet den Ausdruck der praktischen Anwendung der Philosophie bei Trentowski. Die transzendentale Freiheit Trentowskis erinnert an die Freiheit bei Hegel, aber auch bei Schelling und ist überhaupt eine Konsequenz der Idee der Rückkehr zu Gott. Verfasser weist hier auf den philosophi-

schen Messianismus Trentowskis hin, welcher dem von Hoene-Wroński analog ist. Darin findet auch „das Zeitalter von Mickiewicz und Trentowski" seinen Ausdruck.

Die Biographie Trentowskis bearbeitet der Verfasser nicht nur auf Grund der bereits bekannten, ziemlich spärlichen und in manchen Punkten einander widersprechenden Quellen, sondern verwertet hiebei Briefe, Handschriften, amtliche Dokumente, sowie in den Werken selbst enthaltene Angaben und Andeutungen. Auf diese Weise ist es gelungen, nicht nur das bisher Bekannte zu vervollständigen oder richtigzustellen, sondern Neues zu erschließen.

---

4. JAN ŁUKASIEWICZ. **Logiczne podstawy rachunku prawdopodobieństwa.** (*Die logischen Grundlagen der Wahrscheinlichkeitsrechnung*).

Die vorliegende, in deutscher Sprache verfaßte und separat herausgegebene Monographie zerfällt in drei Teile:

Im ersten Teil stellt der Verfasser seine Theorie der Wahrheitswerte dar. Der Wahrheitswert ist eine Eigenschaft der unbestimmten Aussagen, wobei als unbestimmt solche Aussagen bezeichnet werden, die eine Variable enthalten. Z. B. „x ist größer als 4". Unter dem Wahrheitswert einer unbestimmten Aussage versteht der Verfasser das Verhältnis der Anzahl derjenigen Werte der Variablen, für welche die Aussage wahre Urteile ergibt, zur Anzahl aller Werte der Variablen. Z. B. der Wahrheitswert der Aussage: „x ist größer als 4" beträgt für $x = 1, 2, \ldots, 6$, — $^2/_6$.

Auf Grund dieser beiden Begriffe werden vom Verfasser mit Hilfe des Zeichensystems der algebraischen Logik drei Prinzipien formuliert, aus denen streng deduktiv und rechnerisch 22 Lehrsätze abgeleitet werden. Unter den Prinzipien verdient der bisher unbekannte Satz vom Wahrheitswert des Grundes hervorgehoben zu werden, der in seiner ersten Formulierung besagt, daß der Wahrheitswert des Grundes nie größer sein kann, als der Wahrheitswert der Folge.

Obgleich im Kalkul mit Wahrheitswerten der Begriff der Wahrscheinlichkeit nirgends vorausgesetzt und nicht einmal genannt wird, so sind dennoch die Formeln dieses Kalkuls mit den Regeln der Wahrscheinlichkeitsrechnung identisch. Die Theorie der Wahrheits

werte enthält unter ihren Lehrsätzen die Regel von der vollständigen Wahrscheinlichkeit, die Regel von der zusammengesetzten Wahrscheinlichkeit, welche auf Grund einer strengen Definition der Unabhängigkeit unbestimmter Aussagen und mit Hilfe des Begriffs des „relativen Wahrheitswertes" abgeleitet ist, ferner das Bayes'sche Theorem. Außerdem finden sich im Kalkul mit Wahrheitswerten Lehrsätze, die bisher in der Wahrscheinlichkeitsrechnung nicht bekannt waren, wie z. B. die Umkehrung des Satzes vom Wahrheitswert des Grundes und die Umkehrung der Regel von der vollständigen Wahrscheinlichkeit.

Im zweiten Teil, der den Titel „Begriff der Wahrscheinlichkeit" führt, versucht der Verfasser nachzuweisen, daß Wahrscheinlichkeitsaussagen unbestimmte Aussagen und Wahrscheinlichkeitsbrüche Wahrheitswerte seien. Nur auf Grund der eben genannten Annahme verschwinden seiner Ansicht nach alle Schwierigkeiten, mit denen seit jeher die logische Grundlegung der Wahrscheinlichkeitsrechnung behaftet war. Diese Schwierigkeiten betreffen folgende zwei Hauptprobleme der Wahrscheinlichkeitstheorie: was ist Wahrscheinlichkeit und wie werden Wahrscheinlichkeiten berechnet. Auf doppelte Weise versuchte man bisher diese Probleme zu lösen: mit Hilfe einer subjektiven und einer objektiven Theorie. Die subjektive Theorie der Wahrscheinlichkeit ist unhaltbar, denn die Wahrscheinlichkeitsrechnung hat mit den Tatsachen des psychischen Lebens nichts zu schaffen; die objektive Theorie ist ebenfalls unhaltbar, denn es wird allgemein angenommen, daß eine objektive Möglichkeit nicht besteht. Von diesem Standpunkte aus bespricht der Verfasser die von Prof. Stumpf und von Johannes von Kries entwickelten Anschauungen, die unter den Namen des Prinzips des „mangelnden" und des „zwingenden" Grundes einander gegenübergestellt werden. Es ergibt sich im Resultat, daß Wahrscheinlichkeit die Eigenschaft jener unbestimmten Aussagen ist, die weder wahr noch falsch sind, und daß die Wahrscheinlichkeitsgrade mit den Wahrheitswerten der unbestimmten Aussagen identisch sind. Es dürfen daher bestimmte Urteile, wie z. B.: „jetzt wird mit diesem Würfel 6 geworfen werden", nie als wahrscheinlich gelten, sondern in einem jeden einzelnen Fall der Wahrscheinlichkeit müssen auf Grund einer entsprechenden Interpretation unbestimmte Aussagen gefunden wer-

den, denen allein die Eigenschaft der Wahrscheinlichkeit zukommen kann, wie z. B.: „der Wurf x mit dem Würfel ergibt 6“.

Den dritten Teil seiner Arbeit: „Historisch-kritische Bemerkungen“ widmet der Verfasser der Entstehungsgeschichte seiner Theorie und der Besprechung verwandter Anschauungen. Der Begriff der unbestimmten Aussage ist in der modernen algebraischen Logik unter dem Namen „Satzfunktion“ (propositional function) wohlbekannt; Frege, Peano und Russell haben zu seiner Klärung viel beigetragen, ohne ihn jedoch in der Wahrscheinlichkeitstheorie anzuwenden. Den Begriff des Wahrheitswertes hat schon Bolzano unter dem Namen der „Gültigkeit eines Satzes“ gekannt; auch hat er diesen Begriff in der Wahrscheinlichkeitstheorie zu verwerten gesucht. Doch ist ihm der Begriff der unbestimmten Aussage und der logischen Variablen fremd geblieben und daher kann seine Leistung nicht als gelungen bezeichnet werden. In der allerletzten Zeit war endlich Kurt Grelling bestrebt, das Problem der Wahrscheinlichkeit auf Grund des Begriffs der unbestimmten Aussage zu lösen; diesem Autor war jedoch wieder der Begriff des Wahrheitswertes fremd und so mußte er auf die alte Kries'sche Theorie zurückgreifen. Es ergibt sich aus dieser Darstellung, daß die grundlegenden begrifflichen Elemente, aus denen die vorliegende Theorie aufgebaut ist, in der Literatur schon früher bestanden haben, da sie aber niemals beisammen waren, so konnte aus ihnen ein einheitliches, systematisches Ganze bisher nicht entstehen.

---

5. Dr. ZYGMUNT LISOWSKI. **Studya nad sposobem nabycia własności w rzymskim Egipcie.** ***(Studien über die Eigentumserwerbsarten im römischen Ägypten).***

Zweck der Abhandlung ist die Feststellung des Begriffes καταγραφή. Nach Darstellung der bisherigen Ansichten (Mitteis-Partsch. Preisigke, Rabel) betrachtete Verf., aus Anlaß der in den zweisprachigen Glossaren vorkommenden Gleichung καταγραφή = mancipatio. das Verhältnis des Manzipationskaufes zu dem gräko-ägyptischen Glossar, welches angesichts der abweichenden Bedingungen und Formen, nur in der Identität der materiellen Rechtsfolgen der Eigentumsübertragung bestehen kann.

I. Die Quellenanalyse setzt mit BGH 50 ein, in welchem be-

kanntlich nach einem κατὰ χειρόγραφον δὲ δημοσιωμένον abgeschlossenen Immobiliarkaufvertrage, die καταγραφὴ κατὰ δημοσίους χρηματισμοὺς erfolgen soll. was meist als Errichtung einer notariellen Urkunde aufgefaßt wird. Die vom Verfasser durchgeführte Revision der Lehre von der alexandrinischen δημοσίωσις ergibt jedoch die Notwendigkeit, unter den erhaltenen registrierten Handscheinen zwei Gruppen zu unterscheiden. Gilt nun für die erste, als deren Hauptvertreter BGH. 578 anzusehen ist. die Ansicht, daß erst durch Registrierung das Schriftstück die Fähigkeit erlange, vor Gericht produziert zu werden, so versagt dieses Kriterium bei den Urkunden, welche in die zweite Gruppen gehören. Es sind nämlich Handscheine, welche Rechtsgeschäfte über Immobilien betreffen (Kauf BGH. 455 u. 983; Oxy. 719 u. 1200; Schenkung Grenf I. 71; Pfandbestellung Lips. 10), meist keinen Exekutionstitel bilden und unabhängig von einem etwaigen Rechtsstreite dem Registrierungszwang unterliegen. Die nächstliegende Vermutung, daß in der δημοσίωσις ein normales und notwendiges Stadium eines jeden chirographarischen Vertrages über Immobiliarrechte zu sehen ist, wird durch die Beschaffenheit der betreffenden Urkunden unterstützt. Außer den bereits registrierten Handscheinen sind es nämlich entweder Chirographa, welche gleich bei Errichtung des Vertrages die künftige δημοσίωσις im Auge haben, indem sie eine Einwilligung dazu enthalten, oder die künftige Errichtung einer notariellen Urkunde auf Verlangen des Erwerbers voraussetzen, oder aber einer derartigen Urkunde einverleibt sind. Aus diesen Tatsachen sieht Verf. — unter Berufung auf die Äußerung der Parteien in Lips. 10 und Oxy. 1200 — den Schluß, daß die δημοσίωσις eines Handscheines und die Errichtung einer notariellen Urkunde im Systeme der die Immobilien betreffenden Papyrusverträge zwei materielle gleichwertige und parallele Beurkundungsvorgänge bilden, was für GBH. 50 die Notwendigkeit einer notariellen Urkunde nach geschehener Registrierung des Handscheines einfach ausschließt. Als materiell gültiger Kauf bildete das in BGH. 50 erwähnte registrierte Chirographon eine genügende Grundlage zur Eintragung der erworbenen Rechte in der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων (Giss. 8, Oxy. 1200), worauf sich die darin beabsichtigte καταγραφὴ bezieht.

Zur Bedeutung der χρηματισμοί als Ausweise der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων gelangt Verf. unter Benützung der in BGH. 362 bes. XI. 20—23 vorkommenden Wendungen, namentlich mit Hilfe einer Ana-

lyse des durch Oxy. 472 und 486 beleuchteten Rechtsstreites. An Stelle der Mitteis'schen Auffassung, welche in Oxy. 472, Z. 23—5 einen metaphorischen Sinn hineinlegt, sucht Verf., auf die zur Grundbuchtechnik gehörigen Ausdrücke ὄνομα und παράθεσις gestützt, darzulegen, daß in diesem Falle, unabhängig von der Beschaffenheit des streitigen Rechtsgeschäftes (Kauf oder πίστις), die παράθεσις, welche er im Sinne der communis opinio und gegen Lewald den Charakter der Eintragung schlechthin abspricht, allein möglich und zulässig war (beim Kauf — wegen Belastung der verkauften Liegenschaft; bei der Sicherungsübereignung — infolge des bedingten Charakters des erworbenen Rechtes).

Der Tatbestand von BGH. 50 war dem im Falle Oxy. 486 vor dem Abschlusse des streitigen Vertrages ähnlich. Doch will sich der Käufer mit einer einstweiligen Eintragung (παράθεσις) nicht zufrieden geben, was die Notwendigkeit der Reinigung der Bibliothek vor der καταγραφή zur Folge hat.

II. Den oxyrhinchitischen Aufträgen an den Agoranomen zum ἀναγράφειν der Hypothekar- (Oxy. 241, 243, 329, 1105) bzw. καταγράφειν der Hauptverträge, betreffend Immobilien und Sklaven (Oxy. 170, 242, 327, 328, 330—338, 340 und 581) schreibt Verf. eine sowohl von der allgemeinen Ansicht (zuletzt Mitteis Chrestomathie S. 194) als von der Preisigkes abweichende Bedeutung zu. Gegen Mitteis läßt sich nämlich folgendes anführen: 1) die ptolemäische Bedeutung des Wortes ἀναγράφειν = registrieren ist nach Ansicht des Verfassers in der Kaiserzeit unverändert geblieben; 2) gegenüber Grenf I. 27, Soud 3, p. 4 muß als zweifelhaft bezeichnet werden, ob wirklich die Beurkundung des Vertrages von der Zahlung des ἐγκύκλιον abhängig war; 3) bedenklich erscheint, daß in diesen Urkunden trotz ihres umfangreichen Inhaltes keine Erwähnung der geschehenen Steuerbemessung zu finden ist, obwohl dieselbe doch ihren Entstehungsgrund bilden würde; 4) können sie überhaupt als entbehrlich gelten, da sich der Agoranom aus der ihm vorliegenden amtlichen Quittung über die Bemessung des ἐγκύκλιον unterrichten konnte. Die Ansicht Preisigke's scheitert an der abweichenden Form anderer ἐπιστάλματα, besonders aus Oxyrhynchos (Oxy. 483), sowie an der Formulierung der Aufträge vom Standpunkte des Erwerbers, während doch die προσαγγελίαι vom Veräußerer herrühren, welcher auch in den notariellen Verträgen als allein handelnde Partei auftritt. Auch wäre es bei der Deutung Preisigke's sonder-

bar, daß die Urkunden über die eigentliche Kontraktserrichtung hinaus sich nur mit der darauffolgenden ἀναγραφή befassen.

Nur in der Frage der Autorschaft dieser Urkundenserie ist Verf. mit Preisigke einig, verbindet aber sonst deren Tatbestand mit Oxy. 238, nach welchem bereits anfgesetzte notarielle Urkunden in Schwebe waren, solange das ἐγκύκλιον unbezahlt blieb. Die Ursache dieses Schwebezustandes lag in der Unmöglichkeit der ἀναγραφή, d. h. der Übersendung eines Kontraktsregisters an die Bibliothek zwecks Kontrollierung der ἀπογραφαί. Formell fällt auch bei Kaufverträgen, nach Oxy. 377, die bezügliche Tätigkeit der Agoranomen unter den Begriff der ἀναγραφή, bildet aber materiell das letzte Glied in der Reihe jener Handlungen, welche zur καταγραφή, der Überschreibung des Eigentums, hinführen.

III. Eingeleitet wird dieser Abschnitt durch Hervorhebung der Besonderheiten der gräko-ägyptischen Arrha, welche, vom römischen Rechte abweichend, sich als eine Teilzahlung darstellt, deren Betrag zur Grundlage für die Bemessung der Strafe im Falle eines Vertragsbruches dient. Ob neben dieser Strafe die Hauptleitung verlangt werden konnte, muß wohl für jeden erhaltenen Vertrag besonders untersucht werden, wobei zu beachten ist, daß es weder in anderen antiken Rechten, noch in den Papyri selbst an Beispielen fehlt, in denen die Bezahlung der festgesetzten Strafe die Hauptleistung in Wegfall bringt. Ein Vergleich der Arrhaverträge, welche Immobiliarkäufe betreffen (BGH. 240 u. 446, Lond 2, p. 211), mit sonstigen in den Papyri vorkommenden Fällen einer Ratenzahlung des Kaufpreises (bes. BGH. 1127) ergibt, daß jene Verträge, denen — außer der Einigung über den Kaufgegenstand und den Preis — die wesentlichen Voraussetzungen eines gültigen Kaufvertrages fehlen, keine genügende Unterlage der Eintragung in der Bibliothek bilden konnten. Ohne auszuschließen (wegen Oxy. 100 u. vielleicht Cairo Preis. 44), daß die in den Arrhabon-Urkunden dem Verkäufer obliegende καταγραφή die Beurkundung des Vertrages bezeichnen kann, bezieht sie Verf. eher auf die Gesamtheit jener Handlungen, welche auf Grund eines materiell gültigen Kaufvertrages durch die Eintragung in die Bibliothek die καταγραφή bewirken sollen. Auf diese Doppelgliedrigkeit jeder Eigentumsübertragung an Immobilien weisen direkt manche Urkunden hin (CPR. 175, 176, 198; BGH. 94, 667).

IV. Sie läßt sich gleichfalls aus der Untersuchung der κατα-

γραφή bei den Sklaven erschließen, welche als Gegenstand der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων, wegen PER. 144 und Soud 2 p. 151, jedenfalls in Betracht kommen müssen. Obwohl aber manches darauf hinweist, daß die Tätigkeit der Agoranomen bei den die Sachenrechte an Sklaven betreffenden Verträgen über ihre rein notariellen Funktionen hinauskam, läßt sich die καταγραφή διὰ ἀγορανόμων in BGH. 1114 und 1128 am ehesten auf die Beurkundung des Vertrages als eventuelle Grundlage der Eintragung beziehen. Viele Fragen in diesem Bereiche müssen freilich wegen der Lückenhaftigkeit des bisherigen Quellenmaterials unbeantwortet bleiben.

V. Flor. 55 und 56, zwei Gläubigereingaben an den Statthalter um Einweisung in den Besitz im Exekutionswege erworbener Liegenschaften (von D. 42, 1, 15 vielleicht nur scheinbar abweichend) — geben den Anlaß zur zusammenfassenden Schilderung des Exekutionsganges in den Papyri, wobei Verf. (gleich Schwarz u. Raape) die ἐνεχυρασία von der προσβολή unterscheidet mit Rücksicht auf Oxy. 1027, Lips. 120 und besonders Oxy. 712, wo ohne Erwähnung der προσβολή die Tätigkeit der Praktoren bei der ἐνεχυρασία sich in der tatsächlichen Durchführung und grundbücherlichen Anmerkung der Pfändung zu erschöpfen scheint. Προσβολή — als der von den Praktoren herrührende Zuschlag der gepfändeten Liegenschaften (BGH. 1132) bildet die materielle Voraussetzung der Eintragung des Eigentumsrechtes in die Bibliothek, welch letztere jedoch eine besondere Bewilligung erheischt. Darauf bezieht Verf. die συγχώρησις καταγραφῆς und καταγραφή ὑπογεγραμμένη in Flor. 55 und 56 (vgl. bes. Tor 13) und lehnt mit Raape die gegenteilige Ansicht ab, welche darin einen Vertrag über datio in solutum sehen will.

VI. Mit dem Jahre 307 nach Chr. (Chrest. II, nr. 196) schließen unsere bisherigen Nachrichten über die βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων, deren Verschwinden wohl mit der weiteren Durchführung der Diokletianischen Verwaltungsreform zusammenhängt. Gleich danach (im J. 341) kommt zuerst die in nachfolgender Zeit häufig wiederkehrende (Goodsp. 13, BGH. 456, Flor. 66 usw.) Erwähnung der καταγραφή in der Kaufurkunde selbst vor, als Bestandteil der Erklärung des Verkäufers (ὁμολογῶ πεπρακέναι καὶ καταγεγραφηκέναι). Die Erscheinung dieser neuen Klausel erklärt Verf. durch den Wegfall eines von den zwei Bestandteilen der καταγραφή, welche sich jetzt in der Urkunde allein konzentriert. Mit C. 2, 3 20 läßt sich

dieser Vertragstypus im Wege der traditio per cartam vereinbaren, deren Vorläufer in den römischen Rechtsquellen zum Schluß verzeichnet werden.

---

6. # BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

Przychocki Gustavus. »De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae«, 8-o, p. 150.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)*, ser. III, vol. V, 8-o, p. 394.

Szyjkowski Maryan. »Ossyan w Polsce na tle genezy romantycznego ruchu«. *(L'influence de l'oeuvre poètique d'Ossian sur l'évolution du romantisme polonais)*,, 8-o, p. 174.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

»Archiwum Komisyi prawniczej«. *(Collectanea ex Archivo Collegii juridici)*, vol. IX, 8-o, p. 348.

Horodyski Władysław. »Bronisław Trentowski. 1809—1869. *(Bronisław Trentowski, sa vie et ses oeuvres, 1808—1869)*, 8-o, p. XII et 532.

Nakładem Akademii Umiejetnosci.

Pod redakcyą Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Krakow, 1913 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego. pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Kwietnia 1913.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4 et 5. Avril — Mai. 1913.

Sommaire. Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences du 3 mai 1913.
Séances du 14 et du 21 avril, du 19 et du 26 mai 1913.
Résumés: 7. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 janvier 1913.
8. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1913.
9. HANDELSMAN MARCELI. Les Résidents de Napoléon I à Varsovie.
10. PERETIATKOWICZ ANTONI. La philosophie du droit de Jean Jacques Rousseau.
11. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 3 MAI 1913.

S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, président de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc, auguste protecteur de l'Académie.

M. Boleslas Ulanowski, Secrétaire Général, ne pouvant assister à la séance, M. Casimir Morawski donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie au cours de l'année écoulée, et annonce qu'à la Séance administrative du 2 mai a été élu membre correspondant de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles:

M. Adolphe Beck, professeur de physiologie à l'université de Léopol.

A la même Séance a encore été élu dans la même Classe un membre correspondant étranger, dont le nom sera livré au public lorsque Sa Majesté l'Empereur et Roi aura bien voulu accorder sa sanction à cette nomination.

M. Oswald Balzer donne lecture de son mémoire: *Unia Horodelska* (L'Union de Horodlo).

Le Président, Son Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski (2160 couronnes), destiné à récompenser le meilleur ouvrage historique, est décerné à M. Jules Kleiner de Léopol, pour son ouvrage en deux volumes: *Zygmunt Krasiński — Dzieje Myśli* (Sigismond Krasiński — Histoire de sa pensée).

Le même prix de 2160 couronnes pour la peinture est attribué à M. Adalbert Weiss à Cracovie pour son tableau: *Fruits*.

Le prix Vladimir Spasowicz (2000 couronnes) est accordé à M. Casimir Morawski de Cracovie pour son ouvrage: *Historya literatury rzymskiej za czasów Rzeczypospolitej* (Histoire de la littérature romaine à l'époque de la République), trois volumes. Un autre prix du même fonds de 1000 couronnes est decerné à M. Ladislas Biegański de Częstochowa pour son livre: *Teorya logiki* (Théorie de la logique).

Les prix du fonds des princes Lubomirski Georges Romain de Rozwadów, et Adam de Mizyniec, de 3000 couronnes chacun, sont décernés 1) à M. Napoléon Cybulski de Cracovie pour ses mémoires: *Prądy elektryczne w mięśniach nieuszkodzonych i uszkodzonych oraz ich źródło* et *Prądy elektryczne w mięśniach czynnych, ich charakter i źródło* (Les courants électriques dans les muscles intacts et détériorés et leur source, Les courants électriques dans les muscles actifs, leur caractère et leur source); 2) à M. Charles Olszewski de Cracovie pour son travail: *Skraplanie wodoru przy uchyleniu strat zimna* (La liquéfaction de l'hydrogène avec suppression de pertes frigorifiques).

Le prix Linde (675 roubles en coupons représentant nominalement cette valeur, après déduction de 5% d'impôt) est accordé à M. Joseph Rostafiński de Cracovie pour son Mémoire: *Polskie nazwy roślin, ich części, zbiorowisk oraz bezpośrednich wytworów* (La nomenclature polonaise des plantes, de leurs parties, de leurs groupements et de leurs produits immédiats).

Le prix Julien Ursyn Niemcewicz (1200 couronnes) est décerné à M. Louis Kolankowski pour son travail: *Zygmunt August. Wielki Książę Litwy do roku 1584* (Sigismond-Auguste, grand-duc de Lithuanie, jusqu'en 1548).

Le prix Adam Szajkiewicz (1200 roubles) est attribué par moitié, c'est-à-dire en deux récompenses de 600 roubles chacune,

1) à feu Auguste Witkowski pour le troisième volume de son livre: *Zasady fizyki* (Principes de Physique), 2) à M. Stanislas Zaremba de Cracovie pour son ouvrage: *Arytmetyka teoretyczna* (Arithmétique théorique).

Le prix Constantin Simon (900 couronnes), destiné à un ouvrage en polonais sur les sciences physiques et mathématiques, est attribué à M. Wacław Sierpiński de Léopol pour son ouvrage: *Zarys teoryi mnogości* (Exposé de la Théorie des Ensembles).

La veille de la séance publique, c'est-à-dire le 2 mai, a eu lieu la séance plénière annuelle administrative de l'Académie des Sciences.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 AVRIL 1913.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. St. Tomkowicz présente le travail de M. Zdzisław Jachimecki: *„La tablature d'orgues de l'année 1548 provenant de la bibliothèque du Couvent du St. Esprit à Cracovie“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. Mieczysław Smolarski: *„L'influence de Voltaire en Pologne“.*

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 janvier 1913 [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1813 [2]).

[1]) Voir Résumés p. 23.
[2]) Voir Résumés p. 32.

SÉANCE DU 26 MAI 1913

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son travail: „*La critique littéraire en Pologne à l'époque du pseudoclassicisme*".

Le Secrétaire présente le travail de M. MAURYCY MANN: „*L'imagination dans les oeuvres de Jean-Jacques Rousseau*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. FRANCISZEK BUJAK: „*Maszkienice, commune rurale de district Brzesko en Galicie. Son évolution entre 1900 et 1911*".

Le Secrétaire présente le travail de M. WITOLD KAMIENIECKI: „*Les formes primitives de la proprieté foncière et de la colonisation en Lithuanie*".

SÉANCE DU 19 MAI 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. ANTONI PERETIATKOWICZ: „*La philosophie du droit de Jean Jacques Rousseau*" [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 20 mai 1913.

[1]) Voir Résumés p. 33.

Résumés

7. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 14 stycznia 1913.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 janvier 1913).***

M. Jean Bołoz Antoniewicz, en une longue conférence, illustrée d'intéressantes projections lumineuses, expose les résultats de ses recherches sur „Les sculptures de la chapelle des Sigismond au Wawel".

Il fait d'abord ressortir l'importance de l'art italien en Hongrie, surtout dans les dernières décades du XV-ème siècle, art qui constitue pour ainsi dire le chaînon rattachant la Pologne à la culture italienne. Il détermine les rapports de Matthias Corvin avec l'art italien et parle des riches collections de ce prince, collections qui n'ont été conservées qu'en partie et dont on peut admirer les débris au Trésor de la basilique de Gran. Qui sait si cette Madone, commandée par Corvin à Léonard de Vinci en 1485, et dont parle Vasari, n'est pas la Vierge-aux-rochers du Louvre, dont l'exemplaire conservé à Londres n'est qu'une réplique de la fin du XV-e siècle, à laquelle la main du maître n'a touché que çà et là, et qui constituait le panneau central d'un tableau d'autel dont les ailes furent peintes par de Predis. Il parle ensuite de l'autel du cardinal Thomas Bakacs, qui se trouve à Gran, dans la chapelle de S. Adalbert, à la basilique située auprès du château. Les sources nous assurent que, par ordre du roi Sigismond I, on copia les grilles de cette chapelle pour la chapelle tombale de ce souverain à Cracovie.

Il passe ensuite à la chapelle des Sigismond et en spécifie le caractère. Malgré l'harmonie des formes techtoniques et organiques, résultant de l'unité de la conception et de l'ensemble, on peut distinguer dans les parties une certaine hétérogénéité de dia-

lecte artistique. L'architecture, oeuvre de Berecci, est éminemment florentine, non sans quelque mélange romain. L'ornementation, ainsi que l'a démontré feu Maryan Sokołowski, et plus tard M. Kopera, est siennoise: elle est due à Cinni. Par contre la sculpture des figures, sans en excepter les deux bas-reliefs au-dessus de l'entrée, est incontestablement padouane, sauf toutefois les deux statues de S. Floryan et de S. Wacław. La disposition des sculptures, et en particulier des médaillons, atteste que l'autel de la chapelle était, à l'origine, placé en face de l'entrée, là où se trouvent actuellement les stalles de marbre. Cette disposition était conforme aux conceptions italiennes d'après lesquelles les chapelles possèdent une existence propre, et lorsqu'elles sont placées dans les bas-côtés d'une église, ont leur axe principal, perpendiculaire à l'axe de cette église.

C'est spécialement des figures sculptées que veut s'occuper le rapporteur. Il y en a 15 dans la chapelle: 12 de ces figures représentent des prophètes, les évangélistes, des saints; les trois autres sont les statues-portraits des sarcophages des deux Sigismond, et le bas-relief reproduit les traits d'Anne Jagellon. Ces deux dernières images de Sigismond-Auguste et d'Anne ne présentent pas de grand intérêt artistique et ont d'ailleurs été l'objet de nombreux travaux.

Les douze figures de saints sont placées par quatre aux angles de chacune des trois parois pleines de la chapelle: à l'occident, les statues des S. S. Wacław et Floryan et, au-dessus de celles-ci, les médaillons de S. Marc et de S. Mathieu; au sud, S. Sigismond et S. Jean-Baptiste et, au-dessus, les médaillons de Salomon et de David, à l'est, S. Paul (?) et S. Pierre et, au-dessus, les médaillons de S. Luc et de S. Jean. Ces sculptures datent sans aucun doute de 1525–1528, puisque dans les comptes de Boner, à la date de 1525, figurent des sommes considérables „pour faire venir de la Hongrie des marbres destinés à douze statues et à l'image du roi sur son sarcophage". Ces sculptures, y compris l'image du souverain, soit en tout 13 pièces, sont attribuées par M. Antoniewicz à trois artistes différents et peuvent être classées de la manière suivante.

Les images de S. Wacław et de S. Floryan sortent d'une main inhabile et semblent même indignes de l'ensemble magnifique de la chapelle. C'est peut-être la même main qui cisela la statue allégorique de femme que l'on voit à droite du grand tombeau des Tarnowski à la cathédrale de Tarnów.

Le second groupe est bien plus intéressant — au point de vue historique plutôt que purement esthétique. Il comprend les statues de S. Pierre et de S. Jean Baptiste, ainsi que les médaillons des quatres évangélistes. Ces six ouvrages décèlent une évidente parenté entre eux, une manière identique, et sont certainement dus à un même artiste. Le rapporteur n'hésite pas à les attribuer à un des élèves ou des collaborateurs de Minello.

Giovanni d'Antonio Minello de Bardi (père d'Antonio, sculpteur lui aussi), naquit vers 1460, et mourut à Padoue en 1527. Dès 1485 (en compagnie de Bellano), il exécute l'ornementation du grand choeur de la basilique de S. Antoine à Padoue, et, à partir de 1500, il dirige les travaux de la fameuse chapelle „del Santo"; il abandonne ces fonctions en 1519. Le rapporteur soumet à la Commission les reproductions des principaux ouvrages de cet artiste, et fait remarquer la frappante analogie qu'ils présentent avec le groupe de sculptures de la chapelle des Sigismond; dans celles-ci comme dans ceux-là ce sont les mêmes bouches ouvertes, à lèvres minces, les mêmes moustaches relevées, les mêmes fronts à rides profondes et parallèles, la même expression de méditation et de souci sur les visages, la même attitude indécise sur des jambes qui semblent endolories, la même inconséquence tout à fait exceptionnelle dans le faire des vêtements qu'on dirait ici mouillés et collants aux rondeurs du corps, tandis que là tout à côté ils semblent tirés et se cassent en plis anguleux; enfin la même manière extraordinaire de traiter les mains, fléchies à l'articulation. Toutes ces particularités ont été justement remarquées par Fabriczy dans son travail sur Jean et Antonio Minello, non moins que par Moschetti dans le Dictionnaire de Thieme. Si l'on compare les ouvrages caractéristiques de Jean Minello — par exemple le S. Jean Baptiste des Musées de l'État à Munich (reproduit pour la première fois), le Christ et S. Monique du Museo civico de Padoue, avec le S. Jean ou le S. Pierre de la chapelle des Sigismond, les rapports étroits entre ces diverses oeuvres d'art sautent aux yeux et il est évident qu'entre leurs auteurs existent des attaches étroites. Donc, affirme M. Antoniewicz, la main à qui l'on doit le second groupe de sculptures de notre chapelle, non seulement avait travaillé sous les yeux de Jean Minello, chef des travaux (proto) de la chapelle del Santo, et simultanément le plus brillant représentant de la sculpture padouane aux environs de l'an 1500, mais on peut hardiment avancer que cet artiste lui-

même prit part à l'exécution de plusieurs de ces ouvrages qui sortirent de son atelier et lui sont attribuées. Ce maître, ayant pour ainsi dire acquis le monopole de la plastique religieuse à Padoue, était encombré de commandes. D'autre part, chargé de la lourde responsabilité des travaux techniques et artistiques à la célèbre chapelle du grand patron de Padoue, ayant encore à s'occuper d'autres „fabbriche“, on peut se demander s'il lui fut possible d'exécuter personnellement toutes ces sculptures. Dans les nombreuses et partiellement excellentes créations qui portent son nom et accusent incontestablement sa manière caractéristique, soit à Padoue (Eremitani, Basilica, Museo civico), soit à Bassano ou dans les environs, on remarque de légers mais d'incontestables écarts de son canon, lesquels indiquent que trois ou quatre mains différentes — au moins — y ont travaillé, soit d'après ses ébauches, soit d'après ses instructions. Par là seulement s'expliquent les inégalités que l'on découvre dans la facture des détails, inégalités qui apparaissent d'une manière frappante dans les ouvrages contemporains de Minello, ou bien dans chacune des parties d'un même ouvrage. Comme beaucoup d'autres artistes italiens, Minello, prétend le rapporteur, se bornait à modeler ou ébaucher les parties principales de la composition, et laissait aux collaborateurs qu'il avait à gages le soin de mettre la dernière main aux draperies et aux détails de moindre importance.

La terre cuite de la collection Barker à Boston, reproduite dans le travail de Fabriczy, est typique à cet égard. C'est sans aucun doute le directeur des travaux de la chapelle de Padoue, qui exécuta lui-même la tête au délicat profil, tandis que tout le reste est du ciseau de cet élève à qui nous devons les médaillons des évangélistes et les deux statues de la chapelle des Sigismond. Si l'on place l'une à côté de l'autre la reproduction du S. François de la collection Barker et celle de l'évangéliste S. Luc de la chapelle de Cracovie, on ne peut hésiter à reconnaître que les deux ouvrages sortent de la même main. On y remarque en effet une certaine particularité commune, se répétant avec une scrupuleuse minutie; ce sont les plis des vêtements, surtout des manches; ces plis sont disposés en bandes tranversales plates, les unes sur les autres, comme imbriquées, ou à la façon des toitures de bardeaux. Mais nous retrouvons cette même analogie, à un degré plus ou moins prononcé dans quantité de sculptures padouanes qui, comme les six sculptures de la chapelle des Sigismond, sont dues à des artistes ayant

travaillé sous les ordres de Minello, entre 1510 et 1527. Citons en premier lieu les bustes de marbre qui ornent la paroi extérieure de la façade à la chapelle del Santo, donnant sur la nef gauche de la basilique; en outre les nombreux bustes en stuc que l'on voit à l'intérieur de la chapelle ou dans les lunettes et qui pour la première fois ont été photographiés. Dans le S. Jean, dernièrement acheté par l'administration des Musées royaux de Munich, le rapporteur reconnaît encore la main de Minello; il a, de plus, tous les caractères des productions de son atelier, et il suppose que la terre-cuite qui jusqu'ici n'avait jamais été reproduite, faisait partie d'une série de vingt statues exécutées par Minello pour le grand choeur de la basilique de Padoue. Il n'en est pas resté de trace dans ce sanctuaire. On en conserve trois au Musée de Padoue.

Nous connaissons parfaitement le troisième auteur des figures sculptées de la chapelle des Sigismond: c'est Jean-Marie Mosca, dit il Padovano. Le rapporteur lui attribue les ouvrages suivants de notre chapelle: 1) la statue du sarcophage du roi Sigismond-le-Vieux, ainsi que l'ornementation dont elle est entourée; 2) la statue de S. Sigismond; 3) celle de S. Paul; 4) et 5) le médaillon de David, celui de Salomon dont les traits rappellent ceux de Sigismond-le-Vieux. (Ajoutons encore la statue allégorique que l'on voit à gauche du tombeau de la famille Tarnowski à la cathédrale de Tarnów. Le bas-relief représentant une bataille est d'un artiste de valeur, mais on ne saurait l'attribuer à Padovano; quant à la scène du camp, d'un travail grossier et négligé, c'est sans doute l'ouvrage d'un médiocre artiste local).

Le rapporteur établit que c'est bien à Padovano qu'on doit ces cinq sculptures de la chapelle des Sigismond; cette opinion est basée sur une analyse minutieuse des details caractéristiques de ces sculptures, qu'il faut comparer avec les détails analogues dans les ouvrages de la première période d'activité de l'artiste italien, à peu près de 1520 à 1530. Ces ouvrages sont: 1) Le portail de l'église Se Agnès à Padoue, un des tout premiers ouvrages du maître, paraît-il. 2) Le haut-relief de la chapelle del Santo, „miracolo del gotto“, commandé en 1520 et achevé, après une interruption de trois années (1525—1528) par le Milanais Giacomo Stella. La commande de ce grand ouvrage et la somme dont on rétribua l'auteur, somme aussi élevée que celle dont on rémunérait les artistes alors fameux, Antonio et Tullio Lombardo, pour des des sculptures du même cycle, prouvent que, vers 1520, Padovano

était parvenu à une notoriété flatteuse, sinon à la gloire. et que ses compatriotes en faisaient le plus grand cas. C'est le seul fait qui permette de fixer plus ou moins la date de la naissance de l'artiste; il semble être né en 1495, au plus tard. Il aurait été par conséquent de 6 ans plus jeune que le Titien, de 15 ans, qu'Antoine Minello, fils de Jean, son rival dans le cycle des bas-reliefs de la chapelle de Padoue. Des documents de l'année 1500 font mention d'Antoine; celui-ci était donc né aux environs de 1480. A Padovano appartient, pense le rapporteur. la partie gauche du „miracolo del gotto", partie qui présente des analogies considérables avec les compositions du Titien et de son école, à la Scuola del Santo à Padoue. De là, il est permis de supposer que le Titien fournit des esquisses à Padovano et à Antoine Minello pour les deux bas-reliefs placés vis-à-vis l'un de l'autre. 3) La décapitation de S. Jean, petit bas-relief de bronze à la sacristie. à droite de la cathédrale de Padoue. De l'avis du rapporteur. le „Sacrifice d'Isaac", bas-relief attribué à Padovano, n'a jamais existé; on l'a confondu avec cette „Décapitation de S. Jean". Toutefois cette erreur s'explique aisément. puisque. même de nos jours. le sacristain qui sert de guide aux visiteurs de la cathédrale donne à ce bas-relief. assez haut placé d'ailleurs et de petites dimensions. la dénomination de „Sacrifice d'Isaac". 4) „Le Christ à la fontaine", petite terre-cuite du Museo civico à Padoue. où elle est classée dans la „scuola padovana del secolo XVI". 5) S. Jean-Baptiste. statuette en marbre qui. réduite en morceaux. a été reconstituée naguère et replacée sur l'autel. Malgré cet état déplorable. on en admire la poétique expression et la finesse d'exécution. 6) et 7) S. Roch et S. Sébastien, petites statues qui décorent l'autel de l'église San Rocco à Venise. 8) et 9) Deux saints chevaliers. en marbre. trois quarts de grandeur naturelle. à l'église peu connue de San Spirito à Venise. C'est grâce à ces chevaliers que l'on est complètement autorisé à attribuer à Padovano le S. Paul de la chapelle des Sigismond. 10) Saint Antoine adorant le Christ. haut-relief de marbre. à la chapelle del Santo. au-dessus d'un autre grand bas-relief. Celui-ci, représentant „la réhabilitation miraculeuse d'une épouse accusée d'infidélité" est de Zuan de Padoue. surnommé il Dentone. que jusqu'aujourd'hui on confond souvent avec il Padovano.

C'est pour la première fois que les ouvrages 4 et 10 sont restitués à l'oeuvre de Padovano.

Le rapporteur, par quelques exemples bien choisis, montre le lien qui rattache l'art de Padovano à celui de Donatello et des deux Lombards, Antonio et Tullio, enfin à celui de Jacques Sansovino. Ce dernier, à partir du retour de Padovano à Venise, en 1527, exerce une influence décisive sur notre maître polono-italien. M. Antoniewicz appelle l'attention de la Commission sur le monument de l'évêque Tomicki à la cathédrale de Cracovie, faisant ressortir la parenté des motifs ornementaux de ce monument avec ceux du portail précité de l'église S. Agnès à Padoue; des figures sculptées de ce même ouvrage avec celles de Jacques Sansovino et de Thomas Lombardo, du personnage à genoux avec le bas-relief de Padovano et le „S. Antoine adorant le Christ" de la chapelle del Santo, enfin de l'image même du prélat couché, un des plus précieux chefs-d'oeuvre dont l'art italien de cette époque ait enrichi la Pologne, avec la statue de l'évêque Lorenzo Gabriello, au magnifique tombeau Bregna de 1512, autrefois à Venise, actuellement à Vienne, au Musée autrichien des arts et de l'industrie. Sans aucun doute Padovano, lors de son séjour à Venise, avait vu cette admirable figure.

Dans la discussion qui suit la lecture de ce mémoire, prennent la parole MM. Stanislas Cercha et Félix Kopera. Ce dernier soutient que Padovano put tout au plus mettre la dernière main au sarcophage de Sigismond-le-Vieux; du reste la participation de Padovano à l'exécution des sculptures de la chapelle des Sigismond est tout à fait problématique. D'après les comptes de Boner que nous possédons, Padovano n'arriva en Pologne qu'en 1530. Comment concilier ce fait avec l'assertion ou plutôt l'hypothèse de M. Antoniewicz qui fait exécuter les sculptures de la chapelle par Padovano entre 1520 et 1530.

Le rapporteur soutient ses conclusions, appuyées sur des études comparatives très minutieuses, faites à Padoue, patrie de l'artiste, et tenant compte non seulement des caractères de son oeuvre, mais encore des sources archivales de cette ville. Il est vrai que dans les comptes concernant la construction de la chapelle des Sigismond, il n'est pas expressément fait mention de Padovano; l'entrepreneur et en même temps directeur des travaux était en effet Barthélémy Berecci, et c'est lui qui touchait les fonds destinés à payer les artistes et les ouvriers qu'il choisissait à son gré. C'était le procédé alors habituellement en usage en Italie, et sans doute aussi en Po-

logne, et fort souvent la critique du style seule permet de découvrir les véritables auteurs de tel ou tel détail.

Toutefois nos comptes de Boner font précisément une heureuse exception pour les années décisives de 1525 et 1526. Ils donnent la liste des artistes qui travaillaient alors à la chapelle, et nous y trouvons trois Jean. L'un d'eux est certainement Cini, auteur des sculptures ornementales. Un des deux autres est très vraisemblablement Mosca. L'absence du nom de famille n'infirme pas cette affirmation. On ne le cite ni pour Berecci, ni pour Cini. Les sources italiennes ne nous disent pas si Padovano, avant 1520, faisait usage des prénoms Giovanni Maria, ou seulement de celui de Giovanni. Plus tard les comptes de la chapelle del Santo l'appellent simplement „maëstro Zuan Maria", mais le rapporteur a pu constater en toute certitude que dans les „pastita" de notre Padovano, une ou deux inscriptions portées au compte de „maëstro Zuan", concernent Padovano même, quoique il y eût alors un autre Jean de Padoue, cet „il Dentone" dont il a été question, qui travaillait à la chapelle. Il est aussi fort possible qu'à Cracovie un des trois Jean des comptes de Bauer ait été précisément Jean-Marie. A l'appui de cette conclusion on peut faire valoir la haute rémunération accordée à ce Jean, rémunération presque égale à celle de Jean Cini, un des premiers artistes décorateurs que l'Italie ait produits entre 1480 et 1500, et qui d'ailleurs depuis de longues années était au service des Jagellons. Le chef des travaux, Berecci lui-même ne touchait guère plus que Cini, et, partant, que notre hypothétique Padovano. Mais les comptes de Padoue nous fournissent encore un renseignement beaucoup plus précieux. Le compte de Padovano pour les bas-reliefs de la chapelle del Santo court du commencement de 1522 à la fin de juin 1524 (époque où étaient arrêtés les comptes annuels). A partir de cette date et pendant deux ans et demi, les livres de comptes restent muets sur notre artiste qui y reparaît tout à coup à la fin janvier 1527, avec le même „doit" et „avoir" par lequel se soldait son compte de 1524. Puis, sur les feuilles suivantes, figurent les sommes à lui versées jusqu'en 1529, sans interruption. Qu'était-il devenu dans cet intervalle? S'il était resté dans le voisinage, à Venise par exemple, ne fut-ce que pour sauver les apparences et entretenir d'utiles relations, il n'aurait pas subitement rompu un engagement qui lui faisait honneur, et aurait certainement donné signe de vie pendant cette longue période. Sans doute il y eut à cela quelque

obstacle insurmontable. Et puisque il n'y a point trace de son séjour, ni dans une ville des environs, ni dans une localité italienne plus éloignée, puisque nous ne connaissons en général en Italie aucun ouvrage de lui qui puisse être assigné à cette époque critique, rien n'empêche de penser qu'en 1525 et 1526 Padovano n'était plus dans son pays, rien n'empêche de le reconnaître en ce Jean qui, à côté de Cini, travaillait à Cracovie à l'ornementation de la chapelle des Sigismond. Peu après la disparition de Padovano des comptes de Padoue, dans l'hiver de 1525, on fait venir — d'après les comptes cracoviens de Boner — du marbre de Hongrie pour douze statues et l'image du roi sur le sarcophage de Sigismond-le-Vieux; plus tard on paye les crampons destinés à fixer ces statues. Quatre au moins de celles-ci accusent clairement le faire de Padovano entre 1520 et 1525. Il n'est donc pas téméraire de supposer que Padovano, dans la seconde moitié de 1524, quitta Padoue pour venir en Pologne, et qu'au cours de l'année 1525 il y exécuta ces statues en marbre de Hongrie; il retourna ensuite à Padoue pour y régler son compte et achever le travail qu'il avait interrompu: „le miracolo del gotto".

Une autre circonstance autorise à prétendre que Padovano fit deux séjours en Pologne, et non un seul à partir de 1530, comme on l'a pensé jusqu'ici. Parmi les figures sculptées qu'on admire à la chapelle des Sigismond, c'est le S. Paul qui a donné au rapporteur le plus de difficulté à être identifié. A côté des caractères de l'art de Padoue et de Padovano, la richesse des motifs et des formes, les plis lourds des vêtements, la disposition de la chevelure, les détails des mains révèlent une sorte de spiritualisme, un essor vers la grandeur monumentale, un écho frappant des splendeurs romaines et de la magnificence de Michel-Ange. Eh bien, ne serait-ce pas un effet de l'influence de Jacques Sansovino qui, à partir de 1527, oua un rôle capital dans le développement ultérieur de la chapelle ;de Padoue. C'est à cette époque que Padovano vit de près Sansovino et entra même en relations avec lui; c'est Sansovino qui, en 1529, se chargea d'estimer la valeur du travail et des matériaux fournis jusqu'alors par Padovano pour le bas-relief du „miracolo del gotto", et de fixer la somme à payer à Stella pour l'achèvement de cet ouvrage. La statue de S. Paul, se distinguant parmi les treize sculptures attribuées à Padovano par les formes les plus parfaites, est sans doute celle qu'il exécuta en dernier lieu. Il dut la

ciseler après 1527, lors de son second séjour en Pologne, en 1529 tout au plus tôt, alors que par son contact avec Sansovino, il avait subi l'influence de l'école romaine, ou plutôt de l'universel canon de l'art.

Les documents que nous ont jusqu'ici livrés les archives ne s'opposent aucunement à cette thèse basée sur une analyse logique de la forme: ils la confirment au contraire, ou restent muets. D'ailleurs le rapporteur considère cette question comme une de celles où il ne faut point chercher à contrôler l'oeuvre d'art par les sources historiques, mais bien celles-ci par l'oeuvre d'art.

Quant aux statues de S. Wacław et de S. Floryan, que M. Cercha veut attribuer à Padovano, ce sont des ouvrages très faibles qu'on ne saurait rapprocher de ceux de cet artiste; il est même fort douteux qu'on puisse les compter parmi les oeuvres de l'art italien. Au Congrès archéologique de Rome, en 1912, au cours de la discussion qui suivit la conférence de M. Antoniewicz sur ce sujet, M. Moschetti, professeur d'Histoire de l'Art à l'université de Padoue, ayant examiné les photographies de ces deux figures, déclara qu'elles étaient des productions de troisième ordre de l'art allemand. Le rapporteur y verrait plutôt le travail d'un médiocre ouvrier italien qui, à Cracovie, se serait maladroitement inspiré de l'art allemand.

---

8. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 lutego 1913 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 février 1913).***

Le Président rend hommage à la mémoire de M. l'abbé Antoine Brykczyński, actif collaborateur de la Commission, décédé au mois de janvier.

M. Sigismond Hendel donne lecture d'un important mémoire sur „Le Château de Lesko", et communique quantité de vues photographiques, de relevés architectoniques de ce monument.

Le château de Lesko, situé sur la grande route commerciale entre la Hongrie et la Pologne, fut construit, vers 1507, par Pierre Kmita, familier du roi Sigismond I. et dernier représentant de cette illustre maison. Malgré que la Renaissance exerçât déjà son influence, l'édifice est encore tout médiéval.

Le château et ses murs d'enceinte forment un vaste trapèze ir-

régulier, allongé de l'est à l'ouest. A l'angle oriental se trouvait la porte d'entrée, pratiquée dans une tour à laquelle donnait accès un pont-levis jeté sur un fossé profond. Le château lui-même s'élève à l'angle nord-ouest du trapèze: il est entouré d'un rempart flanqué de trois tours. Il se divise en deux parties. L'une, ayant la forme d'un quadrilatère, est assise sur le point culminant, et constitue pour ainsi dire le donjon: les murs ont une épaisseur peu commune; une grande salle à voûte en berceau, soutenue par un énorme pilier carré et percée de quatre meurtrières, jouait sans doute le rôle de cave. Au-dessus de cette cave se trouve une pièce où un pilier octogone, à entailles gothiques, soutient quatre voûtes croisées. Cette salle s'élargit en huit niches profondes; elle communique avec la cave par un escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs. Au second étage se trouvait probablement une autre salle avec une échauguette.

La seconde partie du château, quadrangulaire, plus vaste que la première, était destinée aux appartements. A droite de l'entrée, on voyait la cage de l'escalier conduisant aux étages supérieurs: il n'en reste que le noyau central. Les salles à voûtes en berceau, à petites fenêtres, sont situées à des niveaux divers, selon la conformation du sol rocheux de la butte.

Entre les deux parties du château, un escalier tournant relie toutes les pièces des deux édifices.

Après 1656, le château fut restauré et couronné d'une attique avec niches et tourelles d'angles. Des incendies, en 1704 et 1783, mirent en ruines la seigneuriale demeure; sous la direction de Vincent Pol on en fait la reconstruction de 1837 à 1839; on supprime alors l'étage supérieur, et la façade est transformée dans le goût pseudo-classique.

M. le comte Georges Mycielski est élu vice-président pour l'année 1913; M. Stanislas Turczyński est nommé collaborateur de la Commission.

---

9. MARCELI HANDELSMAN. **Rezydenci Napoleońscy w Warszawie.** *(Les Résidents de Napoléon à Varsovie).*

Dans la politique de Napoléon la diplomatie joua un rôle équivalent à celui des actions militaires et le service diplomatique comme l'armée elle-même, soutint partout l'influence française. Le but de

la diplomatie française à partir de l'année 1807 fut d'entretenir en Europe le système du blocus continental. Vers ce but tendirent tous les efforts de cette diplomatie qui embrassa toute la vie des États confédérés, exigeant beaucoup des alliés de la France et les surveillant. Les diplomates provenaient de toutes les classes de la société française et de toutes les nations qui se trouvaient soumises au sceptre de Napoléon. Il y avait parmi eux deux types différents: ceux qui obéissaient aveuglement à la volonté de Napoléon, et ceux qui tâchaient de conserver une certaine indépendance. Les premiers en face du danger surent le plus souvent agir avec énergie et promptitude, ce qu'ils avaient appris sous l'influence de la discipline sévère de la diplomatie napoléonienne. Les autres, les indépendants, au moment du danger abandonnèrent l'empereur pour le trahir ou pour suivre leur propre politique.

Chapitre I. Le premier représentant de Napoléon à Varsovie, Étienne Vincent (1781—1809), jeune auditeur au Conseil d'État, commença sa carrière à Posen comme intendant du département. Envoyé à Varsovie plus tard en qualité de commissaire accrédité auprès du gouvernement de Varsovie, Vincent ne fut jamais qu'un simple intendant. Il aurait voulu considérer le Duché de Varsovie comme un pays conquis, et n'en respecta guère les autorités. Mais son énergie lui procura l'estime de Napoléon qui, à cause du mécontentement du gouvernement de Varsovie et de Dresde, le rappela de Varsovie et le nomma préfet du départ. du Pô.

Chapitre II. Après un court intervalle rempli par le service provisoire de Bourgoing, ministre à la cour de Dresde, arrive à Varsovie un nouveau résident, Jean-Charles Serra (1760—1813). jDescendant d'une famille aristocratique de Gênes, poète et banquier, ensuite membre du Petit Conseil, prisonnier d'état en 1794, exilé usqu 'en 1796, Jean-Charles Serra accompagne Napoléon pendant la campagne d'Italie. Il devient presque dictateur de Gênes en 1797; puis obligé de quitter sa patrie, il arrive en 1798 à Paris. Il y devient ambassadeur de Ligurie. Plus tard il remplit les mêmes fonctions à Madrid. Après la réunion de Gênes à la France, Serra vit à Paris et y écrit deux brochures à la louange de Napoléon. Par l'entremise de Talleyrand, il est nommé résident à Varsovie où il lutte sans relâche contre les autorités du Duché. Appuyé par le maréchal Davoût, il combat surtout les ministres Łubieński et Breza. La question de la réduction de la monnaie, les ques-

tions de ravitaillement, l'exécution de la Convention de Bayonne — tels sont les sujets des malentendus. Lié avec les jacobins polonais, ambitionnant d'exercer le contrôle supérieur du gouvernement du Duché, Serra agit de telle manière que le roi lui-même fait des démarches à Paris pour le faire révoquer.

La guerre de 1809 amène la rupture décisive avec le Conseil d'Etat. Serra se retire à Berlin; puis, conformément à l'ordre qu'il a reçu de son gouvernement, il revient à Varsovie et cherche un appui dans l'armée pour s'opposer au gouvernement dont les membres s'arrêtent à la frontière à Tykocin. Pendant l'année 1810, les difficultés et les malentendus se dissipent. Serra s'attache à la Pologne et se consacre presque entièrement à l'exécution d'une convention pour la désignation des biens donnés par l'Empereur en Galicie. Après le changement survenu dans la politique européenne, dès le mois d'août 1810, Serra ne peut plus satisfaire son gouvernement. A cause de son manque d'énergie dans le service d'observation, il est envoyé à Stuttgart. Son activité lui fait gagner l'appui de la cour de Saxe et le retour à Dresde. En 1812, le rôle de Serra est insignifiant; il reste au-dessous de la situation en 1813. Il n'aperçoit pas le changement qui par degrés se produit dans la politique de la Saxe et il ne prévoit pas l'avénèment du système autrichien. Ce manque de prévoyance et de prudence cause le mécontentement de Napoléon; il n'amène pas cependant la démission de Serra. Il reste à son poste après le retour du roi à Dresde et y réside jusqu'à sa mort. Il succombe à la fièvre typhoïde à Dresde où il avait contribué au maintien de l'ordre pendant le siège.

Chapitre III. A Serra succéda Edouard Bignon (1771 - 1841). Secrétaire d'ambassade à Bâle, puis à Milan, il conduit le gouvernement cisalpin en exil. Après le 18 brumaire, il devient premier secrétaire à Berlin, puis ministre à Cassel, initiateur de la Confédération du Rhin, administrateur à Berlin pendant la guerre de 1806/7 et à Vienne en 1809, enfin ministre à Carlsruhe. Bignon partout donne des preuves de prudence et de prévoyance, ainsi que d'un dévouement et d'une énergie infatigable dans l'accomplissement des ordres de l'empereur. A Varsovie, à son modeste poste d'observateur, il organise un vaste bureau de renseignements sur la Russie et il informe son gouvernement d'une manière ample et exacte. Pendant les préparatifs de la guerre contre la Russie, Bignon joue exclusivement le rôle d'un instrument obéissant dans les mains de Napoléon.

Chapitre IV. A Varsovie grandissent les sentiments belliqueux. Tous les jours on en attend l'explosion. Napoléon y envoie comme ambassadeur avec des instructions spéciales l'archevêque de Malines, de Pradt. Ayant de grandes ambitions, surtout littéraires, Pradt craint les explosions de l'enthousiasme; il impose ses proclamations et ses manifestes et il entrave la diète. Cependant après une réprimande de l'empereur, il devient peu à peu un instrument docile dans les mains des ministres de Varsovie. En désaccord avec le gouverneur Dutaillis, éloigné du Conseil de la Confédération, toujours plus mal disposé pour son propre gouvernement, de Pradt se rapproche du commissaire d'Autriche, Baum, lui révèle l'état véritable des forces françaises, donne les plus secrets renseignements, avertit du danger le prince Schwartzenberg, et, avant de quitter Varsovie, en disgrâce, il insinue aux ministres de Pologne la nécessité d'une entente avec la Russie.

Chapitre V. Bignon, envoyé pendant la guerre en qualité de commissaire auprès du gouvernement de Lithuanie, fut un collaborateur précieux de Bassano. Lié d'une amitié sincère avec les Lithuaniens, il revient avec les réfugiés à Varsovie. Nommé ministre à la place de Pradt, il déploie une énergie intense pour lutter contre les intrigues russes et la trahison autrichienne. A Varsovie, Bignon se lie intimement avec le prince Poniatowski; il l'assiste jusqu'au dernier moment et lui facilite la tâche de faire sortir du Duché le corps d'armée polonais. Ami fidèle des Polonais, partisan de l'indépendance de la Pologne, à partir du mois de juin 1813 Bignon ne cesse de faire des démarches pour subvenir aux besoins de l'armée polono-lithuanienne. Enfermé à Dresde, après la capitulation violée, prisonnier des Autrichiens, relâché ensuite grâce au prince Schwartzenberg, Bignon revient en France en décembre 1813. Dès lors il reste toujours le défenseur de la cause polonaise dans sa patrie.

---

10. DR. ANTONI PERETIATKOWICZ: **Filozofia prawa Jana Jakóba Rousseau'a.** ***(Philosophie du droit de Jean Jacques Rousseau).***

L'auteur entreprend d'examiner les idées essentielles qui forment la base et le contenu principal de la philosophie du droit de Rousseau. Il fait l'analyse de l'idée de la nature, du droit naturel.

du contrat social, de la volonté générale et de la souveraineté du peuple et montre le rôle que ces concepts jouent dans tout le système. Enfin il présente une esquisse de la philosophie pénale de Rousseau.

La philosophie du droit de Rousseau se relie intimement à l'ensemble de ses idées. Les conceptions de Rousseau, malgré le manque de système dans la forme et malgré les extrêmes sporadiques, possèdent le caractère d'un système normatif homogène. Elles renferment des lignes conductrices permanentes, des normes essentielles déterminées, progressivement développées et approfondies.

On croit traditionnellement que la philosophie de Rousseau consiste dans une opposition entre la „nature" et la „civilisation", que cette opposition constitue la base de son système. Or, cette thèse n'est point soutenable. Elle est la source d'une série de contradictions inévitables et ne correspond pas au contenu essentiel des idées de Rousseau. La ligne directrice essentielle (permanente et conséquente) de la philosophie de Rousseau consiste dans une conception morale déterminée, qui se relie elle-même à la philosophie stoïcienne et à l'idéologie des républiques de l'antiquité. On pourrait l'appeler l'eudémonisme idéaliste. La base de cette conception c'est la vertu qui produit le bonheur; les principes conducteurs suprêmes ce sont la liberté et l'égalité, considérées comme des valeurs sociales absolues, ainsi que la simplicité, la vérité, le courage, le patriotisme, la religion sociale.

Entre les deux premiers discours et le „Contrat social" il n'y a pas de différence essentielle dans le point de vue concernant la valeur de la vie sociale. Il n'existe là qu'une évolution intérieure. Le premier discours évalue, le second explique l'état négatif, mais aucun n'offre les remèdes nécessaires. Les discours suivants (Emile, Contrat social) possèdent déjà un caractère normatif, ils indiquent ce qui doit être. Cependant le point de vue moral reste le même dans tous ces ouvrages.

L'idée de la nature, par rapport à cette conception socio-morale essentielle, est une idée auxiliaire, transitoire, ayant un caractère tantôt réel (provenant des faits), tantôt normatif.

C'est une idée auxiliaire, car elle dépend par son contenu des idéals moraux. Dans le premier discours (Sur les sciences et les arts), où l'on trouve déjà l'expression de sa conception fondamentale, Rousseau ne parle point encore de la „nature de l'homme",

ni de „l'état naturel“ dans un sens favorable. Par conséquent, ce n'est pas une idée primitive (en regard de l'ensemble de son système), mais dérivée (secondaire). C'est une forme qui synthétise les traits distinctifs humains, reconnus comme positifs au point de vue des valeurs suprêmes socio-morales. Le lien logique qui relie l'idéologie morale avec l'idée de la „nature“ est la supposition que l'homme est naturellement bon.

C'est une idée réelle, provenant des faits, quand elle se rapporte dans le second discours (Sur l'inégalité des hommes) à l'homme naturel dans l'état de nature et détermine les traits distinctifs qui autrefois existaient dans le fait (ou hypothétiquement dans le fait).

C'est une idée normative, qui fait passer les traits distinctifs, mentionnés ci-dessus, d'une sphère historique réelle dans la sphère des devoirs de l'homme contemporain, en transformant le fait en un principe régulateur, qui indique la norme de la conduite (Emile, Contrat social).

C'est une idée transitoire, car elle sert d'instrument rationnel dans les considérations de Rousseau aussi longtemps et autant qu'elle atteint son but essentiel, moral et social. Dans les „Considérations sur le gouvernement de Pologne“ ainsi que dans le „Projet de constitution pour la Corse“ elle ne joue plus aucun rôle.

Les bases de la morale de Rousseau (le bonheur et la vertu), de même que les postulats suprêmes moraux et sociaux (la liberté et l'égalité), sont devenues les bases du droit naturel. Cela s'est manifesté sous forme d'admission de „l'utilité et justice“, comme fondements du droit naturel, et de la „liberté et égalité“, comme postulats suprêmes moraux et juridiques. La dépendance du „droit naturel“ de l'idée de la „nature“ se manifeste en ce qu'il possède aussi un double caractère: réel et normatif. Réel — lorsqu'il se rapporte aux règles existant de fait dans l'état naturel des hommes (Discours sur l'inégalité des hommes). Normatif — lorsqu'il détermine les normes du droit vrai, correspondant à l'idée du droit (Contrat social).

L'essence du droit naturel (normatif), qui correspond aux postulats mentionnés ci-dessus (la liberté et l'égalité), se base sur le „contrat social“ qui est le criterium unique et exclusif de la véritable légalité des actions.

L'auteur examine le Contrat social de Rousseau dans son rapport avec les théories des juristes des moyen âge et il le compare

avec les doctrines de Grotius, Locke et Hobbes. Il prouve par de nombreux arguments et citations, que le „Contrat social“ exprime une idée philosophique régulatrice. Le contrat social n'est pas, selon Rousseau, un fait historique (Grotius, Locke), ni un substratum philosophique d'un fait empirique (Hobbes). Il n'est qu'une expression de l'idée du droit et sert de criterium suprême de la contrainte politique, légale. C'est pourquoi le contenu de ce contrat est exactement déterminé. L'élément du „pactum subjectionis“ est supprimé, puisque le contrat constituant ne confère le pouvoir à personne et que la société demeure entièrement le souverain suprême.

La réalisation de la liberté dans la construction de Rousseau n'est qu'apparente. Elle est la conséquence de la confusion de deux points de vue: qualitatif et quantitatif. La liberté, dont l'homme se prive au profit de la société, diffère qualitativement de la liberté reconquise sous forme de participation au pouvoir souverain.

La négation des limites du pouvoir souverain est une conséquence logique du renoncement complet aux droits individuels et se lie avec la conception de l'intérêt général, comme élément déterminé et immuable. Cependant on ne peut pas la concilier avec le point de vue libéral, et la théorie de Rousseau peut être plutôt déterminée comme solidarisme démocratique.

L'auteur présente l'évolution de l'idée du „contrat social“ après Rousseau, particulièrement son influence sur Kant et sur la théorie du solidarisme en France (l'idée de quasi-contrat). Il entreprend de prouver que l'idée du „contrat social“, au sens philosophique, n'est point surannée et ne contrarie pas la science contemporaine. Elle a une valeur méthodologique permanente. La tendance vers une explication rationnelle de l'organisation politique et de la contrainte légale est une propriété constante de l'esprit humain. L'idée du „contrat social“ satisfait cette tendance dans une large mesure, puisque elle confère au fait de la contrainte la sanction d'un acte raisonnable, conforme à l'intérêt même des individus contraints (qui y consentiraient, s'ils étaient raisonnables).

L'analyse du contrat social en ses principes constituants nous montre que c'est un symbole, une image, qui recèle l'idée d'un intérêt social raisonnable. C'est une ligne directrice générale, qui peut avoir divers contenus concrets. C'est une forme qui renferme des matières différentes, selon les conditions sociales, selon les conceptions et les sentiments des penseurs.

L'auteur examine ensuite le concept de la volonté générale dans la théorie de Rousseau. Il montre que l'essence de la „volonté générale" exprime une idéé philosophique régulatrice, qui se rapporte à l'utilité sociale. C'est l'intérêt général dans un sens, non seulement utilitaire, mais aussi idéaliste.

Pour réaliser la volonté générale (dans le sens d'une idée philosophique) deux conditions sont indispensables: la généralité du sujet et celle de l'objet législatif. Chaque loi doit être votée par tous, concerner tout le monde.

La souveraineté du peuple (synonyme du pouvoir législatif) est l'organe de la volonté générale et le moyen de sa réalisation. Elle fonctionne légalement à condition que l'objet législatif soit général. La volonté de la majorité est universellement obligatoire, puisque elle exprime la volonté générale, qui est également la volonté vraie (essentielle, non empirique) de la minorité.

L'erreur de Rousseau consiste dans deux prémisses fondamentales, auxquelles il croyait absolument: 1) que l'intérêt général se présente comme quelque chose d'objectif et d'évident pour tous, 2) que la généralité formelle du contenu des lois est une garantie suffisante de sa conformité à l'intérêt de tous. Toutes les deux prémisses sont insoutenables. L'illusion de Rousseau peut être expliquée par les conditions sociales du XVIII-e siècle, par le manque d'expérience politique (dans un sens démocratique), aussi par la circonstance que sa doctrine visait des petits états.

L'idée de la souveraineté du peuple se base aussi sur un autre fondement, notamment sur le postulat de la liberté inaliénable, ainsi que sur l'égalité générale. L'homme ne peut consentir qu'à une organisation et à un pouvoir, où il prend part lui-même et où il ne subit aucune volonté étrangère. Mais cette façon de voir exigerait l'unanimité pour toutes les lois. Ce n'est qu'après avoir introduit l'idée de la „volonté générale", comme principe régulateur, que la volonté de la majorité prend corps, puisque elle exprime cette idée générale.

Mais la souveraineté du peuple possède dans le système de Rousseau aussi une valeur indépendante. C'est la forme unique du gouvernement légal. Ainsi Rousseau se base dans sa construction en même temps sur deux principes: empirique (souveraineté du peuple) et supraempirique (volonté générale). De là vient un dualisme intrinsèque de tout son système politique.

Dans sa philosophie pénale Rousseau se place au point de vue de la préservation (non rétribution), qui constitue une conséquence naturelle de son point de départ individuel.

En général, la construction de Rousseau, grâce à une conception originale, grâce à la réunion des éléments empiriques avec les éléments supraempiriques, a une grande importance historique. Le côté empirique de cette théorie (la souveraineté du peuple) a exercé une énorme influence sur la vie politique (surtout pendant la Révolution française). Son côté philosophique a réagi sur la philosophie du droit ultérieure, particulièrement sur celle de Kant.

11.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

Benni Tytus. »Formuły analityczne dźwięków polskich«. *(Les formules analitiques des sons dans la langue Polonaise)*, 8-o, p. 24.

Demiańczuk Ioannes. »Supplementum comicum. Comoediae Graecae fragmenta post editiones Kockianam et Kaibelianam reperta vel indicata collegit, disposuit, adnotationibus et indice verborum instruxit...«, 8-o, p. 158.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)*, ser. III, vol. VI, 8-o, p. 361.

Śmieszek Antoni. »Przyczynki do objaśnienia napisów staroperskich«. *(Contributions à l'interprétation des monuments épigraphiques persans)*, 8-o, p. 21.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

»Archiwum Komisyi historycznej«. *(Collectanea ex Archivo Collegii historici)*, 8-o, vol. XI, 5 tabulae, p. 526.

Balzer Oswald. »Unia Horodelska«. *(L'union conclue à Horodlo (1413) entre la Pologne et la Lithuanie)*, 8-o, p. 32.

Dąbkowski Przemysław. »Prawo łaziebne. Studyum z historyi prawa polskiego«. *(Les règles du droit polonais concernant le service des bains publics au moyen-âge)*, 8-o, p. 64.

Łukasiewicz Jan. »Die logischen Grundlagen der Wahrscheinlichkeitsrechnung«, 8-o, p. 77.

»Monumenta Poloniae Vaticana«. Tomus I, Cracoviae 1913, in 8-o maiori, 2 tabulae, pp. LVII et 503; tomus II, Cracoviae 1913, in 8-o maiori, 3 tabulae, pp. XXVIII et 587.

Continet: Tomus I: Acta Camerae Apostolicae, vol. I, 1207—1344; tomus II: Acta Camerae Apostolicae, vol. II, 1344—1374, edidit Dr. Joannes Ptaśnik.

Skibiński Mieczysław. »Europa a Polska w dobie wojny o sukcesyę austryacką w latach 1740—1745«. *(L'Europe et la Pologne aux temps de la guerre de succession d'Autriche 1740—1745)*, 8-o vol. I, p. XIV et 844; vol. II, 8-o, p. XX et 719.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1913 Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

22 Lipca 1913.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 6, 7 et 8. Juin—Juillet—Octobre. 1913.

Sommaire. Séances du 9 et du 16 juin, du 4 et du 7 juillet, du 13 et du 20 octobre 1913.

Résumés: 12. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 avril 1913.

13. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mai 1913.

14. JAN PTAŚNIK. La famille des Fugger en Pologne.

15. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 JUIN 1913.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Józef Tretiak présente son travail: „*Bohdan Zaleski en France (1831—1838)*“. *Contribution á l'histoire de l'emigration Polonaise.*

Le Secrétaire présente le travail de M. Zdzisław Jachimecki: *L'oeuvre de Marcin Mielczewski, compositeur polonais du XVII siècle*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maurycy Mann: *Le problème de la division en périodes appliquè á l'histoire de la littérature*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de philologie du 21 mai 1913.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1913.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son travail: *„Les jugements de la postérité sur le Miroir (Zwierciadło) de Nicolas Rey"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 avril 1913 [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mai 1913 [2]).

SÉANCE DU 13 OCTOBRE 1913.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. JÓZEF TRETIAK présente son travail: *„Quelques remarques sur le roman de Sigismond Krasiński, intitulé: Herburt"*.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son travail: *„Eusèbe Słowacki et la critique littéraire au commencement du XIX siècle"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 JUIN 1913.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. BOLESŁAW ULANOWSKI présente son travail: *„Valentin Kuczborski, chanoine de la Cathédrale de Cracovie († 1572)"*.

Le Secrétaire présente un article de M. MACIEJ LORET: *„Actes inédits des Archives Impériales de Vienne concernant le séjour de Nicolas I à Rome"*.

[1]) Voir Résumés p. 46.

[2]) Voir Résumés p. 47.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Dąbrowski: „*Elisabeth, reine de Hongrie*".

SÉANCE DU 20 OCTOBRE 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Bronisław Malinowski: „*De l'influence des croyances primitives sur la différenciation sociale (Théorie du Totémisme)*".

Résumés

12. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 29 kwietnia 1913. ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 29 avril 1913).***

M. le Comte George Mycielski donne lecture d'un mémoire concernant un portrait du prince héritier Ladislas-Sigismond Wasa, le futur Ladislas IV. Ce portrait, le seul authentique que l'on connaisse, fut peint par P. P. Rubens, en 1634. Au début de sa communication m. Mycielski résume ses études précédentes sur les rapports de la peinture flamande avec la Pologne, rapports certainement antérieurs pour Cracoviae à l'an 1590. C'est à cette époque, entre 1580 et 1613, que Jacques Mertens d'Anvers séjourne dans la capitale de la Pologne entouré de tout un groupe d'artistes flamands, et d'élèves d'origine polonaise. Dans les années suivantes la Pologne reste toujours en contact avec la Flandre. En 1621 est placée à l'église collégiale de S. Nicolas à Kalisz, la magnifique „Descente de la Croix" de Rubens qu'ón y voit encore aujourd' hui En 1624, le prince Ladislas Wasa fait en Flandre un séjour de près de deux mois, et passe quelques semaines à Bruxelles. C'est à ce moment que Rubens peint, en septembre, un beau portrait du prince héreditaire destiné à l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, régente de Hollande. On le connaissait depuis cette date, par la remarquable gravure tout à fait contemporaine de Paul de Pont, ainsi que par le portrait ovale, à l'huile, qui se trouve à la galerie Durazzo-Pallavicini à Gênes et que Max Rooses considérait comme l'oeuvre originale du maître. M. Mycielski avait toujours eu des doutes sur cette attribution : aujourd'hui il est heureux de soumettre à la Commission la photographie du merveilleux portrait original qui naguère

encore se trouvait dans une collection anglaise, et qui appartient actuellement à M. Scott, marchand de tableaux à Paris. Le portrait de Gênes présente dans quelques détails certaines différences avec la gravure de Paul de Pont; il ne reproduit d'ailleurs que le buste, tandis que l'original, nouvellement découvert, nous montre le prince presque jusqu'aux genoux, et de plus est absolument identique avec la gravure. C'est un des plus beaux portraits peints par Rubens, et il appartient à la plus brillante période de l'activité de l'artiste. Et comme facture, et comme coloris, et comme vigueur éclatante, on peut hardiment le comparer aux plus beaux portraits du maître justement admirés à Vienne, à Paris et à Anvers.

M. Ptaśnik communique une note sur un azur dont faisaient usage les peintres en Pologne au XV-e siècle, et dont jusqu'ici on ignorait la provenance. En Flandre, aux archives de Bruges, entre autres documents et comptes attestant que dès la fin du XIII-e siècle il y eut entre ce pays et la Pologne des rapports commerciaux très suivis, on voit par un acte de l'année 1485 que dans les mines de Chęcin, au XV-e siècle, on trouvait un azur qui non seulement était employé en Pologne mais fort recherché à l'étranger.

M. Léonard Lepszy résume le mémoire de M-me Wicherkiewicz sur „Jean Dill, orfèvre de Poznan (Posen).“ Dans les „Acta Consularia“ et dans les livres de la corporation des orfèvres, qui sont conservés aux archives de Poznań, nons trouvons des indications qui permettent d'établir que Jean Dill travailla dans cette ville de 1616 à 1660. Cette information est d'autant plus importante que jusqu'ici on ignorait l'origine et le lieu de séjour de ce remarquable artiste dont un dessin a été publié par feu M. Sokolowski dans les Comptes rendus de la Commission.

M. Turczyński est élu Secrétaire pour 1913 et 1914.

---

13. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 27 maja 1913 r.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mai 1913).*

M. Thadée Szydlowski présente un compte rendu de son travail: „Introduction critique à l'étude de l'oeuvre de Wit Stwosz“. C'est le premier chapitre d'une monographie étendue consacrée à l'art de Stwosz et de son temps. L'auteur expose qu'il est nécessaire de ré-

sumer et de comparer les résultats jusqu'ici acquis par la critique au sujet de Wit Stwosz, afin de pouvoir s'orienter dans la genèse de ce talent et d'en déterminer le caractère national. Il était d'autant plus indispensable de le faire que dans ces dernières années cette question avait donné lieu à quelques attaques passionnées contre la science polonaise.

C'est après 1830 que les Polonais ont hautement revendiqué Wit Stwosz comme un des leurs, et prétendu que son art avait pris naissance à Cracovie. Ambroise Grabowski découvrit dans les archives toute une série de documents permettant de soutenir ces assertions. Cependant il ne réussit pas à trouver des données positives, ni au sujet de la naissance de Stwosz, ni en ce qui concerne ses premiers pas dans la carrière artistique; et s'il affirme que Stwosz était né et avait été élevé à Cracovie, ce n'est qu'une pure hypothèse, bien en accord avec le patriotisme local de son auteur. Les archéologues qui plus tard s'occupèrent de Stwosz, admirent comme indiscutable l'affirmation de Grabowski. F. M. Sobieszczanski, E. Rastawiecki, J. Łepkowski, quelques autres encore, grâce à l'effervescence romantique qui régnait alors, firent de Stwosz le génie le plus expressif de l'idéal chrétien, le maître incomparable, l'envoyé de Dieu, la gloire la plus éclatante de la nation polonaise.

Ce n'est qu'à partir de 1880 qu'on a commencé à s'occuper scientifiquement de l'histoire de l'art en Pologne, et d'étudier avec plus de sang-froid la légende de Stwosz. Les dernières générations de nos historiens ont établi que l'on ne saurait attribuer à l'art de Stwosz une origine locale et qu'évidemment cet art tire son origine de l'Allemagne méridionale. C'est feu M. Sokolowski qui, dans ses „Etudes sur la sculpture en Pologne au XV-e et XVI-e siècle, fit ressortir les attaches étroites qui relient avec l'école de Nuremberg les monuments de l'époque de Stwosz que nous possédons. Cette conclusion fût confirmée par la découverte de l'acte où était relatée l'histoire de la construction de l'autel de Notre-Dame, acte dans lequel Stwosz est qualifié de „Alemanus de Norimberga".

Toutefois la question était loin d'être complètement élucidée: pour déterminer exactement l'origine de son art on manquait de documents précis et péremptoires. M. Sokolowski s'était surtout intéressé aux tryptiques qui, sous l'influence de Stwosz, avaient alors été sculptés en Pologne, et de l'importance de l'atelier de cet artiste à Cracovie. M. Kopera a tracé une monographie do-

cumentée de l'oeuvre de Stwosz dans la capitale de la Pologne; cependant nous ne possédons encore aucune étude approfondie sur le caractère individuel de l'artiste en regard de l'art de son époque, qui, lui non plus, n'a jamais été bien analysé.

La science allemande a poussé plus avant ses recherches, et, grâce à la récente monographie de Lossnitzer, est parvenue à éclaircir plusieurs des problèmes rattachés à Stwosz. Il faut surtout signaler dans ce livre l'excellent exposé de la genèse de l'art de Stwosz. Ce n'est pas seulement Nuremberg qui fut le berceau de cet art, mais il est très vraisemblable que Stwosz travailla quelque temps à Passau dans l'atelier de Nicolas de Leyen qui, vers 1470, exécuta dans cette ville la plaque tumulaire du tombeau de l'empereur Frédéric III, car cette plaque est sans aucun doute le modèle dont s'inspira Stwosz pour son tombeau de Casimir Jagellon. Entre les oeuvres cracoviennes de Stwosz et l'art méridional allemand il y a parenté accusée, et nous devons admettre comme certain que lorsque l'artiste arriva à Cracovie, il y apporta une individualité déjà tout acquise et bien déterminée; au contraire il serait impossible d'appuyer sur des données concrètes et positives qu'il forma son style à Cracovie même.

Il est vrai que M. Ptaśnik dans son mémoire: „Etudes sur Stwosz et sa famille", par une interprétation ingénieuse des sources archivales essaye de démontrer que Stwosz était Polonais, né à Cracovie, qu'il n'était certainement pas Allemand. Néanmoins les arguments à l'appui de cette thèse ne semblent pas décisifs ni suffisants à M. Szydłowski, et il considère comme tout à fait invraisemblable un premier séjour de Stwosz à Cracovie avant 1477, date à laquelle il quitta Nuremberg pour venir dans la capitale de la Pologne.

Après avoir fait la critique de tous les travaux auxquels a donné lieu la question Stwosz, M. Szydłowski s'arrête à la campagne de M. L. Stasiak et examine les 60 thèses formulées par cet écrivain à la fin de l'ouvrage „Revendication de notre bien". Il trouve que la plupart de ces allégations ne reposent sur aucune base solide. En terminant M. Szydłowski expose le programme de sa monographie de Stwosz et des artistes de son temps.

14. DR. JAN PTAŚNIK. **Fuggerowie w Polsce.** ***(Die Handelsbeziehungen des Fuggerschen Hauses zu Polen).***

Das seit 1803 gefürstete Geschlecht der Fugger ist aus sehr unscheinbaren Anfängen hervorgegangen. Der Urahn des Geschlechtes war Landmann und Barchentweber im Dorf Graben bei Augsburg; im Jahre 1367 siedelt er nach der Stadt über und erwirbt sich hier ein gewisses Vermögen, das dann von den Söhnen vermehrt wird, so daß einer von ihnen zum Ältesten der Augsburger Weberzunft gewählt wird. Von den mehreren Söhnen Jakobs, der 1469 stirbt, sind die bedeutendsten Ulrich und Jakob, der das geistliche Kleid ablegt und infolge seines hervorragenden Geschäftssinnes den Grund zu der weltbedeutenden Rolle des Hauses Fugger legt. Der fuggerischen Firma: „Jakob Fugger und Gebrüder", steht er bis zu seinem Tode vor. Einträglicher als Handel mit Gewürzen, Seide und Tuch erscheint ihm der Geldhandel, und er verlegt sich auf Bergbauunternehmungen. Da er dem Erzherzog Sigmund bedeutende Geldsummen verschafft, gelangt er in den Besitz von Silberbergwerken in Tirol und Kärnten, besonders wertvoll gestaltet sich aber die Ausbeutung der dazumal sehr reichhaltigen Bergwerke in Schwaz, endlich erwirbt er auch das Recht, die nordungarischen Bergwerke zu exploitieren, von wo Kupfer nach allen Gegenden Europas versandt wird. Der Handel mit ungarischem Kupfer hat die finanzielle Weltmacht der Fugger begründet, so daß das Haus von nun an maßgebenden Einfluß auf die Weltpolitik der damaligen Zeit gewann; jeder Krieg, den die Habsburger führen, wurde ermöglicht durch Kreditbeschaffung von seiten des Fuggerschen Hauses, ja sogar die Kaiserwahl Karls V. kam nur infolge der Geldunterstützung durch Jakob zustande und soll 850000 Gulden gekostet haben, wovon der Herrscher dem Hause Fugger allein 543000 schuldete. Als hernach der Kaiser in lässiger Weise seinen Verpflichtungen nachkam, warf ihm Jakob im J. 1522 in brüsker Weise Undank vor mit dem Bemerken, daß er sehr wohl die Wahl Franz I. hätte durchsetzen können, wenn er sich auf die Seite des französischen Königs geschlagen, oder auch nur seinen Kredit dem Habsburger entzogen hätte. Die Fugger traten nun am päpstlichen Hofe an die Stelle der Medizeer als Banquiere des päpstlichen Stuhles; alle Einnahmen aus Kollekten für die apostolische Camera nahmen den Weg durch ihre

Hände, ja auch Bischöfe bedienten sich ihrer Vermittlung bei Übersendung der „servitia communia“ nach Rom. Es darf auch nicht wunder nehmen, daß oft ihr Einfluß bei Besetzung von Probsteien, ja sogar von Bistümern maßgebend war und ihre Fürsprache manchmal mehr galt als das Machtwort gekrönter Häupter. Es ist auch in der Tat keine Übertreibung, wenn Ulrich von Hutten von ihnen sagt, daß durch ihren Seckel alle Bullen, Dispensen und Benefizien gehen müssen und daß man in Rom durch ihre Einflußnahme allein alles erreichen kann, was man will. Ihrer Unterstützung verdankte es auch Albrecht von Brandenburg, daß er in seiner Hand das Erzbistum von Magdeburg und Mainz vereinte. Zu diesem machtvollen Einfluß ist nun das Haus Fugger durch die ungarischen Bergwerke gelangt, und die Beziehungen mit Ungarn haben sie den Krakauer Bürgern Turzo, die ihre Handelsverbindungen auch mit Polen vermittelten, zu verdanken.

Im Mittelalter lag in Polen der gesamte Handel und die Bergbauindustrie fast ausschließlich in fremder Hand. Das älteste Bergbaugesetz aus der Zeit Leszeks des Weißen erwähnt „Romani sive Teutonici“, die sich in Polen mit Bergbau befassen und die ihr heimisches Recht erhalten. Im Laufe des XIV und XV Jhs. ruht die Leitung der königlichen Salzbergwerke vorwiegend in den Händen von Italienern aus Genua, Venedig und Florenz, auch von Krakauer Deutschen, in seltenen Fällen auch von Juden. Die Entdekkung der Bleigruben in Trzebinia soll durch den Nürnberger Klaus Kesinger zustande gekommen sein, der an der Spitze einer Nürnberger Unternehmerkompanie steht und dann auch 1415 das Dorf Trzebinia von dessen Besitzern Dersław und Johann Karwacian käuflich erwirbt; er ist es auch, der dann das Bergwerk in Luszowce bei Sławków entdeckt. Als erster, der die Schwefellager bei Swoszowice ausbeutet, ist uns bekannt ein gewisser Kristin. Das ganze XV Jh. hindurch werden Nachforschungen nach Erzvorkommen in den verschiedenen Teilen Polens von Fremdlingen angestellt und unter ihnen ist daran auch die Familie Turzo (Turzo, Torzo, Torso) beteiligt. Diese ist wahrscheinlich von italienischer Herkunft, denn schon seit alten Zeiten lebt bei Udine eine Familie Torso (Famiglia del Torso in Friuli durante il dominio patriarcale sec. XIII, XIV et XV fino all'anno 1420). Gegen das Ende des XIV Jhs. finden wir unter den angesehenen Familien in Nordungarn auch die Turzos, in ihren Besitz das Dorf Betlemfalva, und unter diesem Namen (de Be-

tlemfalva) begegnen wir ihnen in Urkunden. Am Beginn des XV Jhs. werden Handelsverbindungen mit Polen angeknüpft, so daß Johann Turzo sich in J. 1464 veranlaßt sieht, sich in Krakau niederzulassen und das Krakauer Stadtrecht anzunehmen; er verheiratet sich zweimal: das erste Mal mit Ursula, der Tochter des Hanusz Bem, dann mit Barbara, der Tochter des Hanusz Beck; der ersten Ehe entsprossen fünf Kinder: Johann, Georg, Stanislaus, Magdalena und Margarete, der zweiten drei: Alexius, Johann der Jüngere, Ursula und Katharine. Turzo und sein Sohn Georg werden sogar Krakauer Ratsherren.

Nun hat sich dieser Turzo, gerade so wie Jakob Fugger, seine kaufmännische Bildung in Venedig erworben und befaßte sich nach seiner Ankunft nach Krakau nicht nur mit Handel, sondern verlegte sich auch auf Bergbauindustrie; zusammen mit Johann Tesznar sucht er nach Erzvorkommen in Mogiła bei Krakau und gründet im J. 1495 ein Kompaniegeschäft zur Ausbeutung von Bergwerken in der Tatra, wobei er eine bereits bestehende Grube von einer finanziell schwächeren Firma erwirbt. Aber schon vorher hat er es mit Bergbauunternehmungen in Deutschland und Ungarn begonnen und erwirbt, resp. pachtet seit 1493 — soweit unsere Nachrichten reichen — die Gruben in Neusohl, Göllnitz und Kremnitz. Es waren Kupfer- und Silberbergwerke. Das hier gewonnene Kupfer wurde aus Ungarn schon früher über Polen nach dem Auslande ausgeführt, und zwar ohne vorher von Silber geschieden zu werden (cuprum sic inseparatum simul cum ipso argento de ipso regno semper educitur); Turzo beschließt nun, Kupferschmelzen zu bauen, die zum Scheiden von Kupfer und Silber dienen sollten. Da zu diesem Zwecke bedeutende Kapitalien benötigt werden, so schließt er ein Kompaniegeschäft mit Jakob Fugger; die Kompanie erhält dank der kräftigen Unterstützung von seiten König Albrechts und der Königin Mutter Elisabeth im J. 1496 in ganz Ungarn das Vorrecht, solche Schmelzanstalten zu gründen, officinas sive conflatoria separantia argentum a cupro vulgo zagar huthen nuncupata. Über die ungarischen Schmelzen fehlen uns aus dieser Zeit nähere Angaben, dagegen wissen wir, daß eine solche Schmelze bei Krakau, eine andere in Erfurt und eine dritte in Friaul errichtet wurde und daß für dieselben das erforderliche Rohmaterial aus Ungarn bezogen wurde, ferner daß das hier geschiedene reine Kupfer oder reine Silber von Krakau nach Osten nach den ruthenischen Ländern oder auf der Weichsel nach Danzig

und von dort meist nach Antwerpen, von Friaul nach Venedig und überhaupt nach Italien, von Erfurt nach Nürnberg und weiter nach Westen ausgeführt wurde. Die geschäftliche Verbindung wird durch zwei Heiraten gefestigt: Georg Turzo, Johanns Sohn, heiratet Anna Fugger, Tochter Ulrichs, eines älteren Bruders von Jakob, dagegen nimmt Raimund Fugger Turzos Tochter Katharina zur Frau. Die Verbindung mit dem Hause Turzo ist für die Fugger von weittragender Bedeutung, da die Turzos als Krakauer Bürger und Ratsherren das Vorrecht genießen, in ganz Polen Handel zu führen, und da die Einschränkung durch das Niederlagsrecht, auf Grund dessen aus Ungarn kommende Ware in Krakau eingelagert werden mußte, sie nicht verpflichtete. So ist es auch zu erklären, daß die Turzos, obwohl die Basis ihres Wohlstandes und Reichtums sich in Ungarn befindet und sie auch gezwungen sind, sich meist dort aufzuhalten, umsomehr da Johann Turzo und nach dessen Tode (1508) sein Sohn Georg das Amt der Berggrafen in Ungarn bekleiden und für Ungarn in Kremnitz Münzen prägen, dennoch auf ihr Krakauer Bürgerrecht nicht nur nicht verzichten, sondern auch ihr Ratsherrnamt nicht niederlegen. Erst im J. 1517 verläßt Georg Krakau endgültig, begibt sich nach Augsburg zu seinen Schwiegereltern, wo er auch nach vier Jahren stirbt. Doch ehe Turzo die Stadt verläßt, sichert er sich und den Fugger das wertvolle Handelsmonopol; es wird ihnen in den Jahren 1518, 1521 und dann noch 1524 verliehen, so daß sie nun nicht nur Kupfer, sondern auch Blei aus Polen ausführen, ohne hiefür irgendwelche Abgaben zu entrichten; dieses Vorrecht wurde ihnen in Anerkennung der großen Verdienste verliehen, die sie sich um den König und das Land erworben hatten. Was waren das für Verdienste? Vor allem lieferten sie Silber für die Krakauer königliche Münze, und die Fugger hatten es verstanden, in Rom die Interessen des königlichen Hauses in entsprechender Weise zu wahren, besonders bei Besetzung von Benefizien und Bistümern, endlich erwiesen sie sich immer hilfsbereit, wenn es sich darum handelte, königlichen Oratoren an den Höfen in Wien, Madrid und Rom das nötige Bargeld vorzuschießen. So kommt es auch, daß Sigmund der Alte seinen Einfluß verwendet, wenn es sich darum handelt, ihre Handelsinteressen in Ungarn zu fördern; als den Turzo und Fugger im Jahre 1525 infolge einer gegen sie erhobenen Anklage, daß sie zu Gunsten der Habsbuger wirkten, ihre Güter eingezogen wurden, und Alexius Turzo sogar in den Kerker geworfen

wurde, verwendet sich der polnische König für ihn bei seinem Neffen Ludwig, entsendet zu diesem Zwecke sogar einen eigenen Gesandten Nipszyc, welcher nach neunmonatlichem Aufenthalt die Wiedereinsetzung der Fuggers in ihre Rechte durchsetzt, was auch für Krakau von großem Wert war, da an den geschäftlichen Unternehmungen der Fugger in Ungarn auch manche Krakauer mit ihnen verwandte Familien, die Fogelwerders, Zebarts und Krupkas beteiligt waren. Dennoch erlitt die Kompanie einen Verlust von über 200000 Gulden, denn obwohl dieser Betrag von Ludwig durch Bergwerke in Siebenbürgen sichergestellt wurde, so gestalteten sich die politischen Verhältnisse in der Folge so ungünstig, daß an eine Verwertung der Vorrechte nicht gedacht werden konnte. Jakob war das Haupt des Kompaniegeschäftes; als es nun nach seinem im J. 1526 erfolgten Tode zur Abrechnung zwischen den Teilhabern kam, betrug das Anlagekapital 297889 Fl. 11 ung. Den., der Anteil der Turzo 148694 Fl. 55 ung. Den., wovon nach Johanns letztwilliger Verfügung ein Viertel, d. h. 37873 Fl. 63 Den., den Erben Georgs, der Rest den übrigen Kindern Johanns, also Johann, Alexius, Margarete, Magdalene und Katharina zufiel. Der dritte Teil des Kapitals wurde samt Zinsen den Erben bar ausgezahlt, der übrige Teil zur Fortführung der Geschäfte der Kompanie verwendet. Da aber das im Jahre 1524 erworbene Recht, Kupfer durch Polen über Danzig und weiter nach Westen auszuführen, auf den Namen des Hauptes der Kompanie, also Jakob Fuggers, gelautet hatte, so mußte es für die Neffen des Verstorbenen, Anton Raimund und Hieronymus, erneuert werden. Nun bewarben sich aber um dieses Vorrecht auch die Welser, welche in Ungarn einige Bergwerke erworben hatten. Diese Bemühungen hatten schon bei Lebzeiten Jakobs begonnen, und dieser war auch auf der Hut, daß die Interessen der Kompanie nicht durch die Konkurrenzbestrebungen der unerwünschten Nebenbuhler gefährdet werden; durch seinen Vermittler Georg Hegel in Krakau werden 300 Zentner Welsersches Kupfer in Krakau mit Beschlag belegt, da die Welser weder das betreffende Handelsrecht besaßen, noch Krakauer Bürger waren, als daß sie das Niederlagsrecht hätten umgehen können. Zwar hatten die Welser einen mächtigen Beschützer in Karl V., welchem es auch gelingt, für die Sache seiner Schützlinge den polnischen Orator am Madrider Hofe, Dantiscus, zu gewinnen, aber trotz dieser Unterstützung gelang es den Welser doch nicht, das gewünschte Vor-

recht zu bekommen. Dieses Vorrecht erwerben nun die Fugger im J. 1527, da die Turzo, obwohl sie mit ihren Kapitalien an dem Unternehmen beteiligt sind, der Kompanie nicht mehr vorstehen. Für das Durchfuhrsrecht bis nach Danzig unter Umgehung von Krakau müssen jetzt die Fugger an die Stadt eine jährliche Abgabe von 400 Gulden entrichten und verpflichten sich, dem Gemeinderate Kupfer um 15 Groschen und den Krakauer Bürgern um $7^1/_2$ Groschen billiger zu verkaufen. Der Vertrag wurde für 10 Jahre geschlossen, u. zw. mit dem Vorbehalt, daß es den Fugger gestattet sei, auch polnisches Blei zu verkaufen und Nachforschungen nach Erzvorkommen anzustellen. Später erneut, bleibt der Vertrag bis zum J. 1548 bestehen, von nun an verzichtet die Firma darauf, obwohl die Stadt selbst eine Wiedererneuerung anbietet, obwohl die Handelsverbindungen mit Polen nicht aufgegeben werden und die Erben der Turzo sich von den Geschäften auch nicht zurückziehen, sondern ihre Kapitalien in dem Unternehmen belassen. Ja, es wird sogar eine Bergbau-Kompanie unter der Firma Anton Fugger gegründet, und als Teilhaber treten die mit ihm durch die Familie Turzo verwandten Stanislaus Borek, Stanislaus und Nikolaus Salomon, die Boners, die Decius, ferner Sladkowski, Alexius Starczewski von Starczew und noch andere ein. Die Kompanie investiert sehr bedeutende Kapitalien in dem Bergwerk in Luszowce bei Sławków in den Besitzungen der Krakauer Bischöfe, um den früheren Betrieb herzustellen, und es werden der Firma durch zwei bischöfliche Privilegien v. 1541 und 1550 sehr bedeutende Vorteile eingeräumt.

Von den Krakauer Bürgern sind an dem Fuggerschen Unternehmen mit ihren Kapitalien beteiligt: Leonhard Fogelwerder mit seiner Frau Magdalene, sowie die Töchter Johann Turzos: a) Magdalena, verheiratet zuerst an Max Mölich aus Breslau, dann an Georg Zebart aus Krakau (dieser Teil wurde hernach unter die drei Töchter Magdalena, Katharina und Elisabeth, Frauen von Erasmus und Hans Betman und den Sohn Hans Zebart aufgeteilt); b) Margarete, Konrad Krupkas Frau (dieser Teil wurde in sechs Teile aufgeteilt unter die Töchter Euphrosyne, Margarete, Susanne und Anna, Frauen von Hans, Christof, Jobst und Jörg Schilling, ferner Ursula, Frau von Stanislaus Gutteter, und den Sohn Konrad). Noch im Jahre 1560 haben die Krupkas ihre Anteile in dem Fuggerschen Unternehmen, und die Geschäfte werden in Krakau durch einen Vermittler, Paul

Rosocha, betrieben, doch ist der früher so schwunghaft betriebene Kupferhandel bereits aufgegeben worden. Seit 1548 sind andere Augsburger Bankiere und Industrielle an ihre Stelle getreten, und zwar führen den Handel bis zum J. 1560 Manlich und Kompanie, in der Zeit 1560—1570 Link und Komp. und bis zum J. 1586 Paller und Komp. In diesem Jahre tritt die Stadt Danzig mit Ansprüchen an das Unternehmen heran und verlangt Abgaben, was zur Folge hat, daß sich die Augsburger Großindustriellen von Geschäften mit Polen zurückziehen, umsomehr da infolge starker Einfuhr von Metall aus der Neuen Welt die ungarischen Bergwerke an Bedeutung verlieren. Bis zum J. 1586 belassen die Augsburger Handelshäuser ihre Faktoreien in Krakau.

Die Fugger haben infolge ihrer finanziellen Beziehungen zu den Habsburgern einen großen Teil Vermögens eingebüßt; erhalten blieb ihnen nur der große, in früheren glücklicheren Zeiten erworbene Landbesitz, dem sie später ihre Erhebung in den Fürstenstand verdanken. Die Turzo zogen sich sehr bald zurück; infolge ihrer geschäftlichen Verbindung mit dem Fuggerschen Hause gelangen sie sogar zu größerem Einfluß als die Fugger. Dank der nachdruckvollen Unterstützung Jakob Fuggers werden zwei Söhne Johann Turzos, Johann der Ältere und Stanislaus Bischöfe von Breslau und Olmütz. Alexius wird zur Regierungszeit Ludwigs II. „magister tavernicorum", dann Palatin von Ungarn und gewinnt für seine Familie in männlicher Linie die Zipser Grafschaft, welche im Besitz der Turzo bis zum Erlöschen des Stammes, also bis zum Beginn des XVII Jhs. verbleibt.

15.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Archiwum Filomatów. Część I. Korespondencya 1815—1823« *(Archives des Philomates. I partie. Correspondance 1815—1823)*, 8 o, vol. I, p. XIX et 486; vol II, p. 435; vol, III, p. 437; vol. IV, p. 441; vol. V, p. 490.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 65, 8 o, p. 60.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 66, 8-o, p. 78.

Jachimecki Zdzisław. »Tabulatura organowa z biblioteki klasztoru św. Ducha w Krakowie z r. 1548«. *(La tablature d'orgues de l'année 1548 provenant de la bibliothèque du Couvent du St. Esprit à Cracovie)*, 8-o, p. 58.

Kryński Mikosław. »Z ruskich notat djalektologicznych«. *(Notes dialectologiques russes)*, 8-o, p. 30.

Lorentz F. »Teksty pomorskie czyli słowińsko-kaszubskie«. *(Textes poméraniens ou slovino-cachoubes)*, I livraison, 8-o, p. 265.

Merczyng Henryk. »Szymon Budny jako krytyk tekstów biblijnych«. *(Szymon Budny. Sa vie et ses oeuvres)*, 8 o, p. X et 178.

Paulisz Zygmunt. »Biblia „Królowej Zofii" (Sárospatacka) w rękopiśmie a w wydaniu Małeckiego«. *(La Bible de la reine Sophie (de Sárospatak) d'après le texte original et l'édition de Małecki)* 8-o, p. 42.

Pełeński Józef. »Halicz w dziejach sztuki średniowiecznej na podstawie badań archeologicznych i źródeł archiwalnych«. *(La ville de Halicz en Galicie et son importance pour l'histoire de l'art au moyen-âge)*, 4-o, p. 207 et XII, 85 planches.

Rudnicki Mikołaj. »Przyczynki do gramatyki i słownika narzecza słowińskiego«. *(Contributions à la grammaire et au lexique du slovin)*, 8-o, p. 245.

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne)*, vol. IX, fasc. I—II, folio, pp. 300 et CLXXX, 290 planches et 6 tables.

Szyjkowski Maryan. »Myśl Jana Jakóba Rousseau w Polsce XVIII w.«. *(L'influence des idées de J. J. Rousseau en Pologne au XVIII siècle)*, 8-o, p. 270.

Tretiak Józef. »Bohdan Zaleski na tułactwie. 1831—1838«. *(Bohdan Zaleski en France 1831—1838)*, 8-o.

Ułaszyn Henryk. »Przyczynki leksykalne. 1. Gwara złodziejska z około roku 1840«. *(Contributions lexicologiques: 1. Argot des voleurs en Pologne vers 1840)*, 8-o, p. 17.

Windakiewiczowa Helena. »Studya nad wierszem i zwrotką poezyi polskiej ludowej«. *(Le rythme dans la poésie populaire en Pologne)*, 8-o, p. 97.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Kętrzyński Stanisław. »O elementach chronologicznych dokumentów Kazimierza Wielkiego«. *(Étude critique sur les éléments chronologiques dans les documents de Casimir-le-Grand)*, 8-o, p. 101.

Prochaska Antoni. »Protazego Biskupa poselstwo do Polski r. 1471«. *(La mission politique de l'évêque Protais en Pologne en 1471)*, 8-o, p. 14.

»Rocznik Akademii Umiejętności«. *(Annuaire de l'Académie Impériale des Sciences de Cracovie)*. Année 1912/13, 8-o, p. 265, 2 planches.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

24 Grudnia 1913.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 9 et 10. Novembre—Décembre. 1913.

Sommaire. Séances du 10, du 17 et du 24 novembre, du 6 et du 11 décembre 1913.
Résumés: 16. BRÜCKNER ALEKSANDER. Contributions à l'histoire de la langue polonaise. Troisième partie. Nos 13—22.
17. BIEŃKOWSKI PIOTR. Note sur les premiers exemplaires d'appliques gréco-romaines représentant des combats contre les Barbares.
18. GRODECKI ROMAN. Histoire du couvent de l'ordre de Prémontré à Busk au moyen-âge.
19. HORODYSKI WŁADYSŁAW. Quelques problèmes comparatifs de la logique objective.
20. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1913.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. Aleksander Brückner présente son travail: „*Contributions à l'histoire de la langue polonaise. Troisième partie*".

M. Piotr Bieńkowski présente son travail: „*Note sur les premiers exemplaires d'appliques gréco-romaines représentant des combats contre les Barbares*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Stroński: „*La légende amoureuse de Bertran de Born (Critique historique de l'ancienne biographie provençale)*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 31 octobre 1913.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1913.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Karol Hadaczek présente son travail: *„L'époque énéolithique, l'âge du bronze, et l'époque „hallstattienne" en Pologne"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Franciszek Gawełek: *„Le folklore polonais depuis les temps les plus anciens jusqu'à K. Brodziński.*

Le Secrétaire présente le travail de M. l'Abbé L. Szczepański S. J.: *„Geographia Palaestinae Antiquae"* (Romae 1912).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 novembre 1913.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Konopczyński: *„Étude sur la genèse et la constitution du Conseil Permanent"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Rafał Taubenschlag: *„Le droit pénal en Égypte à l'époque gréco-romaine"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 24 NOVEMBRE 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. Stanisław Krzyżanowski présente son travail: *„Regnum Poloniae"* II.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Horodyski: *„Quelques problèmes comparatifs de la logique objective"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Przemysław Dąbkowski: *„Le droit de passage"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu des travaux de l'Expédition scientifique en Hongrie.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1913.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Oskar Halecki: *„L'annexion des provinces de Podlachie, Volhynie et Kiev au Royaume de Pologne en 1569"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 25 novembre 1913.

Résumés

16. A. BRÜCKNER. **Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya trzecia. Nr. 13—22.** *(Beiträge zur Geschichte der polnischen Sprache, dritte Serie, Nrr. 13—22).*

Diese „Beiträge“ liefern in erster Reihe Material zu einem historischen Lexikon und zur Grammatik, aber — und dies gilt namentlich von den Beiträgen dieser Serie, — beschränken sich nicht auf das Polnische und werfen methodische Fragen auf.

Seit einigen Jahren bekämpft nämlich der Verf. die moderne etymologische „Anarchie“ d. h. jene Worterklärerei, die ohne Rücksicht auf die Geschichte oder die nächste Umgebung eines Wortes seine angebliche Wurzelverwandtschaft zu ermitteln sucht; Walde's und Berneker's etymologische Wörterbücher bringen massenhaft Beispiele für diese Vergeudung von Zeit und Kraft. Aber auch Morphologie und namentlich Phonetik verdienen einmal eine ähnliche kritische Würdigung ihrer Methoden und Ergebnisse, zumal auf slavistischem Gebiete, das heute mit Vorliebe herangezogen wird, obwohl wirkliche Vertrautheit mit dem Gegenstande keineswegs häufig anzutreffen ist. Verf. zeigt an zahlreichen Beispielen, was für Einfälle sich hier breit machen, wie namentlich Chronologie und Geschichte gar nicht für den Forscher zu existiren scheinen; wie aus den fadenscheinigsten Gründen eng Zusammengehöriges auseinandergerissen wird; wie die Sucht, lückenlose Regeln oder einheitliche Entwicklungen hinzustellen, Sprache und ihre Geschichte einfach vergewaltigt. So ist ein äußerst beliebtes und doch, außer in bestimmten Fällen, ein ganz unmögliches Mittel, phonetische Unstimmigkeiten durch angebliche Einflüsse fremder Sprachen auf die eigene Lautform fortzuschaffen. Wenn z. B. die Satemsprachen statt der Sibilanten Gutturale aufweisen, wird schlankweg behauptet, die betreffenden Wörter hätten sie aus einer Kentumsprache entlehnt. Ein

einziges Beispiel genügt zur Widerlegung: der Litauer hat neben *szłowe, kłaus-*; der Slave neben *sława, słus-* (daraus *słuch-*): ist es denn auch nur denkbar, daß der Litauer die Bezeichnung für Gehör einem Kentumvolke (das wir in seiner Nachbarschaft vergebens suchen würden), entlehnt hätte? Dasselbe Beispiel widerlegt gleich auch noch einen zweiten Einfall: Meillet hat slav. *gǫsь* (für **zǫsь=žansis* des Litauers) aus einer Art Dissimilationstendenz des Slaven erklärt, aber slav. *słus-*, nicht etwa **kłus-*, beweist sofort das Gegenteil. Bei der Behandlung der Lautgruppen *tort* u. s. w. haben Linguisten nicht weniger als **acht** verschiedene Beeinflussungen fremder Sprachen auf diesen einen Vorgang herausgefunden, eine weniger wahrscheinlich als die andere; unglaublich, und doch wahr.

Vier der Beiträge (16—19) beschäftigen sich nun gerade mit dem *tort*-Problem. Um der heillosen Verwirrung, die hier die Linguisten von Joh. Schmidt an (1876) bis auf Mikkola (1913) angerichtet haben, ein Ende zu machen, müssen alle ihre Darstellungen einfach bei Seite geschoben werden; bringen sie doch Unrichtiges sogar schon in den Titeln der einschlägigen Abhandlungen, z. B. Torbiörnssons „Gemeinslavische Liquidametathesen“, während doch nur gemeint sein kann: „Dehnungen, Metathesen und Vollaut bei Liquidagruppen in den slavischen Sprachen“. Es sind dies ja von einander unabhängige, sich kreuzende Vorgänge, die in jenem Titel willkürlich zusammengeworfen werden; haben wir doch Dehnungen ohne jegliche Metathese (*ałkati, bałtina, gard*), Metathesen ohne Dehnungen (*rob, grod*) und Vollaute endlich, die weder mit dem einen noch mit dem andern Vorgang zusammengehen. Verf. stellt nun die zeitliche Aufeinanderfolge und den lokalen Hintergrund der einzelnen Vorgänge fest; besonders widerlegt er zwei unlängst aufgetauchte Irrtümer. Nach dem einen wird behauptet, die polnische Umstellung von *tort* zu *trot* hätte eine (wenn auch nur minimale) Pause *t-r* im Gefolge gehabt und als Beweis dafür wird die Behandlung des Halbvokals der Präpositionen angeführt: nicht *w młodości*, wie *w kłopocie*, sondern *we młodości*, wie *we lwie*. Dieser Irrtum entstand, weil der Beobachter sich dabei ausschließlich auf falsche Formen stützte; ein *we młodości* u. ä. ist eben nicht richtiges Polnisch, denn wie im Böhmischen tauchen auch hier frühzeitig falsche Formen auf. Ein anderer Irrtum bestand darin, daß im Kaschub. *gard* neben *grod*, *gard* als regelrechter Ersatz für *gъrdъ* aufgefaßt wurde; *gъrdъ* und *gordъ* wären nun alter

nierende Formen, bedingt durch schwere und leichte Endungen oder Suffixe; es hätte einmal eine „lechische“ Deklinaton *droga*, instr. **darga* gegeben u. s. w. Auch dieser Irrtum beruht nur auf falschen Beobachtungen; in der That gibt es nirgends eine Spur dieser Alternierung, man flektierte (um bei der Deklination zu bleiben) nur *darga dargą* oder *droga drogą*: was dagegen angeführt wird, beruht nur auf Selbsttäuschung. Außerdem werden Beispiele nicht umgestellter Formen genannt, allerlei Einzelheiten (*člověkъ, članъ* und *člénъ* u. a.) erklärt; zugleich wird die Formel des Ersatzes der Halbvokale durch volle Vokale gegen Gebauer richtig gestellt und dessen ganze Methode kritisiert.

Methodischen Fragen ausschließlich ist Beitrag 14 gewidmet; an Beispielen werden die Irrwege der modernen beliebten Erklärungsweise aufgezeigt; aber in derselben Richtung bewegen sich auch die folgenden Beiträge. Im 15 Beitrag wird aus Anlaß des poln. *teraz* aus *tenraz* auf die slavischen Vervielfältigungszahlen und Pronomina (*dvašti, dvažьdy, kъžьdo* u. a.) eingegangen und gezeigt, daß die moderne Deutung, die in diesen Suffixen Nominal- und Verbalformen erblickt (*šьdъ* 'Gang-Mal', *žьdetъ* 'wartet', nach Art von lat. *quiris* u. ä.), unrichtig ist, daß es sich dabei um bloße Häufungen von Partikeln handelt (*-de, -že, -go* u. s. w.). Im Anschluß daran wird gezeigt, daß in *každy, poka* u. a. keine sonst unerhörten Reste alter Flexion des Interrogativs vorliegen, wie dies Berneker annahm.

In Beitrag 20 wird auf die *n*-Doubletten des Slavischen hingewiesen und ein neuer Versuch, auch bei einem *nǫžda-nužda* Alternierungen innerhalb derselben Deklination, je nach leichten oder schweren Endungen anzusetzen, widerlegt, wobei der merkwürdige Unterschied zwischen Slavisch und Litauisch (das *i*- und *n*-Doubletten bevorzugt) auffällt.

Im Beitrag 21 bespricht der Verf. polnische Formen wie *cena* und *caly*, zeigt, wie das Polnische die *e*-Gruppen behandelt und kommt auch auf die modernen Formen *Włosi* u. a. zu sprechen, die nur scheinbar die urslavischen **Volsi* fortsetzen, in der Tat dagegen auf einer Stufe mit Unformen wie *nasi, starsi* u. ä. stehen.

Die Beiträge 13 und 22 erläutern mittelalterliche Glossen (einer lateinischen medizinischen Handschrift) und Texte (die zahlreichen neuen Sammlungen von Schwurformeln vor Gericht), doch ist die Ausbeute nur eine geringe; namentlich berichtigt Verf. die Lesun-

gen der ganz unzuverlässigen Texte. Im Beitrag 16 wird die volkstümliche Deklination des Namens *Józef* (*Józwa*) richtig gedeutet.

Da es sich in diesen Beiträgen um die Methode als solche, d. h. nur um ihre Auswüchsé und Irrtümer handelt, hat der Verf., um seinen Ausführungen jegliche persönliche Spitze oder Schärfe zu benehmen, auf jede Anführung von Namen oder Zitaten verzichtet, um von der Sache selbst umso freier handeln zu können.

---

17. P. BIEŃKOWSKI. **O pierwowzorach aplik grecko-rzymskich, przedstawiających walki z barbarzyńcami.** ***(Note sur les premiers exemplaires d'appliques gréco-romaines représentant des combats contre les Barbares).***

Presque toutes les collections importantes de bronzes, sans en excepter le Musée des Princes Czartoryski à Cracovie, possèdent une ou plusieurs de ces figures, appelées „appliques“ ou „affixes“ et qui, entièrement finies d'un côté, de l'autre présentent une surface plane, ou légèrement courbée. Les dimensions qui leur sont communes, la technique, le même procédé de fixation à l'aide d'une cheville sur un fond uni, enfin leur signification indiquent que toutes ces figurines avaient entre elles des rapports étroits. Il y a une trentaine d'années, un savant viennois, M. de Sacken y reconnaissait des débris de scènes guerrières dont on ornait le poitrail des chevaux (pectoralia). Cette interprétation était trop exclusive, car, ainsi qu'en font foi de nombreux exemples, on ornait aussi de ces figures les cuirasses, les casques, les meubles, etc. Fort souvent il est impossible de déterminer à quel usage elles étaient destinées; toutefois leur parenté n'en est pas moins incontestable. A l'appui de la théorie émise par de Sacken, M. A. Domaszewski a démontré que les chevaux attelés aux chars de triomphe portaient de semblables figures sur le poitrail. En même temps il énonçait l'hypothèse que les appliques que nous possédons de l'époque de l'Empire romain ne sont que des copies, tantôt meilleures, tantôt pires, parfois même des variantes des scènes guerrières qui illustraient le poitrail des chevaux de bronze traînant le char de triomphe élevé par le Sénat dans le Forum Augustum à Rome à la gloire de l'empereur Auguste. Cette hypothèse est de celles qu'il est impossible de contester ou de confirmer, car rien n'est resté de ce char triomphal

d'Auguste. Il n'est pourtant pas inadmissible qu'il ait joué un rôle quelconque dans l'histoire de ces appliques; il se peut qu'il ait été un des chaînons intermédiaires entre les appliques primitives et leurs copies ultérieures. L'auteur s'est proposé d'établir qu'il faut chercher les premiers exemplaires de ces appliques, non parmi les sculptures de l'époque d'Auguste, mais bien parmi celles de la Grèce du III-ème siècle avant J. C. Dans ce but il fallait recueillir le plus de photographies possible de ces ornements, en étudier scrupuleusement les originaux, les diviser en classes ou types, essayer de reconstituer les groupes primitifs auxquels ils appartenaient. C'était d'autant plus indispensable que les données fournies par Sacken et Domaszewski sont superficielles, entachées de lacunes et de confusions, dépourvues de descriptions exactes et privées de tout dessin. Ce n'est qu' après avoir ainsi rassemblé des matériaux et complété ceux que l'on possédait déjà que l'on pouvait tenter d'indiquer les premiers modèles grecs mis à profit par la toreutique romaine.

Il est évident que parmi ces appliques les plus importantes sont celles qui se sont conservées sur les objets mêmes où elles avaient été fixées. En d'autres termes, les pectoraux les plus remarquables sont ceux qui se sont conservés avec figures. Dans ces pectoraux en effet, sont encore visibles les rapports que ce genre d'ornements avaient entre eux. A leur aide nous pouvons déterminer la place qu'occupaient des figures découvertes isolées, ou tout au moins en établir la signification.

Il existe deux ou plutôt trois de ces pectoraux de bronze dans les musées. Il y en a deux à Brescia; ils furent trouvés dans les ruines d'un temple qui aujourd'hui est le Museo Patrio. L'auteur en donne la description. Sur l'un d'eux, d'une conservation presque intacte, la lutte se déroule de gauche à droite. Sur le second dont une seule figure „in situ“ s'est conservée, c'est dans le sens opposé que se livrait le combat, ainsi que le démontre l'auteur, par une analyse minutieuse des trous par lesquels passaient les chevilles destinées à fixer les figures. Il est permis de supposer que les „pectoraux“ du troisième et du quatrième cheval — les chars de triomphe étaient en effet attelés de quatre chevaux — étaient ornés de scènes analogues, quoique non identiques, dont le mouvement se dirigeait en quelque sorte vers l'axe de l'attelage, vers le timon. Et puisque dans l'applique intacte de Brescia on voit huit figures,

on est en droit de conclure qu'il pouvait y en avoir environ 32 en tout, réunies en quatre groupes tournés tantôt à droite tantôt à gauche. Qui sait si le troisième de ces groupes ne se trouve pas — au moins en partie — sur l'applique découverte en Transylvanie et conservée au musée de Kolosvár. Ici contre le chef romain au milieu du pectoral, s'avançant comme d'habitude de gauche à droite, se portent deux barbares, l'un — un chef sans doute — à cheval, l'autre, à pied. Dans la suite du chef romain on voit encore un cavalier attaquant un barbare qui se dirige vers le milieu de la scène; derrière ce cavalier, un légionnaire à pied. Nous pouvons supposer que du quatrième groupe il ne subsiste qu'une scène qui nous a été conservée sur la belle boucle de ceinturon qui est aujourd'hui au Louvre: le chef barbare tombant de son cheval qui galoppe vers la gauche. Il est possible qu'à ce groupe appartînt encore la scène où un chevalier gréco-romain ayant saisi son adversaire par les cheveux, se prépare à lui porter le coup mortel — scène qui nous est parvenue en quatre copies.

Au musée impérial de Vienne se trouvent six figures qui sont des fragments d'une composition fort rapprochée de celle de Brescia. Mais il est probable que l'écuyer courant avec le casque et le bouclier du chef, peut-être même le „signifer", appartenait à un autre groupe qui — on doit le supposer — représentait non le combat lui-même, mais les préparatifs à ce combat. Malgré tout, le „pectoral" de Vienne ne saurait être pris comme base d'une étude consciencieuse, car il ne reste absolument rien de la plaque métallique sur laquelle était fixée la composition, et l'image reproduite dans le „Jahrbuch der kunsthist. Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses in Wien", I. pl. IV, n'est qu'une reconstitution moderne.

D'après ces scènes collectives, l'auteur classifie toutes les autres appliques de ce genre et en distingne 23 types qu'il étudie et décrit minutieusement. Quelques types sont représentés par 5 exemplaires; d'autres par un exemplaire seulement. Certaines figures sont d'une exécution parfaite et accusent évidemment le ciseau grec; d'autres sont dues à l'art grossier et négligé de l'époque romaine de la décadence. Il en est de bien conservées, tandis que beaucoup sont fort détériorées, ravagées par la rouille et l'humidité. Néanmoins chacune d'elles, même la plus maltraîtée, mérite l'attention, car on y remarque des détails qui ne se trouvent pas dans les autres.

C'est précisément cettte répétition obstinée des mêmes types ne

différant que par les détails qui nous prouve que les artistes n'étaient pas libres ici dans leur choix et subissaient l'influence de quelque modèle primitif qu'ils étaient tenus d'imiter fidèlement, tout en conservant une certaine indépendance. Ce qu'était ce modèle primitif, nous le verrons en passant en revue les antiques qui font partie de collections privés, ou ceux que des fouilles heureuses ont récemment mis au jour.

Dans le jardin du palais Barberini à Rome, se trouve une statue (Matz-Duhn, nr. 1094) de grandeur naturelle (1 m. 67 c. de hauteur) qui jusqu'ici était considérée comme un „éphèbe grec courant". Cependant, si on l'examine de près et après en avoir rejeté les additions modernes, nous nous convaincrons que c'est le torse d'un Gaulois courant vers la droite, en détournant la tête. C'est ce que démontre la ceinture originale (appelée cartamera) avec quelques anneaux sur le côté droit, ceinture où se suspendait le glaive. Le Gaulois tenait ce glaive de la main droite, un bouclier oblong ou ovale de la gauche. Pour tout vêtement un sagum plus haut derrière que devant. Ce sont les mêmes mouvements, les mêmes détails que révèle parmi les appliques le type désigné par l'auteur sous la lettre I. La ressemblance est si grande que ces figures se complètent mutuellement et s'expliquent. Mais si nous considérons la statue du jardin Barberini au point de vue du style, nous voyons que c'est le style hellénique ancien et non celui de Pergame. Il se rapproche des figures des Attalides beaucoup moins que de celles des Galates s'enfuyant avec le butin qu'ils ont dérobé à Delphes, et auxquels l'auteur a consacré un travail sous le titre de: „Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst" p. 86—120. D'autre part rien ne permet de penser que le guerrier Barberini appartenait au groupe „delphique". Par contre, le groupe dont il fait partie sur les „pectoraux" romains, nous autorise à affirmer que c'est le fragment d'un ensemble monumental de la première moitié du III-ème siècle avant J. C., auquel, par la force des choses, appartenait, outre le Gaulois en fuite, le cavalier qui le poursuivait et le fantassin qui s'efforçait de lui barrer le chemin. Il en est de même avec la seconde scène conservée partiellement sur le „pectoral" de Transylvanie. Il y a une quinzaine d'années on a découvert à Cervetri des jambes de marbre, ainsi que le piédestal sur lequel elles reposaient, et qui appartiennent au Musée de New-York (reproduction dans le Bulletin of the Metropolitan Mu-

seum, 1909. p. 47). Ces jambes recouvertes de braies étroites, retenues par la „cartamera", étaient certainement celles d'un Gaulois se jetant précipitamment vers la gauche et tenant une arme si lourde que pour maintenir l'équilibre on avait dû faire reposer la cuisse droite sur un support. Eh bien, nous trouvons un personnage correspondant à ces conditions dans le coin droit du pectoral de Kolosvár. On y voit en effet un barbare tout semblable, avec les mêmes braies, le haut du corps nu, barbu, tenant le glaive de la main droite, un bouclier ovale de la gauche, accourant derrière un cavalier, Gaulois sans doute lui aussi, qui attaque le chef romain représenté au milieu de la composition. Au point de vue du style, le fragment de New-York présente des caractères tout différents du style de Pergame. Il est plus simple, plus naturel que les Attalides, grands ou petits, tandis qu'il se rapproche des types de la première moitié du III-ème siècle, tels qu'ils sont représentés sur les urnes étrusques reproduites dans l'ouvrage cité, p. 108, 112 a, 120, 123, 126, 143. La manière de comprendre et de rendre le corps humain est aussi à peu près celle de Lisype. Enfin la chaînette de la „cartamera", visible sur le marbre de New-York, est semblable à celles que l'on a découvertes dans des tombeaux celtiques de la vallée du Danube, de l'époque de La Tène, c'est-à-dire du III-ème et du II-ème siècle avant J. C. L'auteur considère aussi la tête de Barbare de la collection Somzée, au Musée royal de Bruxelles, comme le reste d'un groupe de marbre du même genre, mais d'une époque postérieure. Cette tête, un peu plus petite que de grandeur naturelle, accuse le même relèvement et le même mouvement de côté que la figure de bronze du Musée Calvet à Avignon (type H), qui représente un Barbare blessé, se protégeant de la main gauche, tandis que la main droite tient encore le glaive. Le bronze d'Avignon étant fort détérioré, il est impossible de comparer les deux visages, mais l'étroite parenté entre les deux têtes ressort de leur coiffure identique: de longs cheveux attachés par un noeud. Ce „nodus Suebicus" passe pour la caractéristique des tribus germaniques. Il est donc fort possible que nous soyons ici en présence non d'un Gaulois mais d'un Bastarne par exemple, dont la peuplade, établie alors sur le bas Danube, put prendre part à l'invasion des Galates en Grèce et en Asie Mineure. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer un tel type dans une composition représentant une victoire

remportée par les Grecs sur les Galates. Au point de vue du style, Furtwängler assigne la tête Somzée à la deuxième moitié du III-ème siècle.

Outre ces trois marbres, l'auteur présente la photographie d'un guerrier grec, blessé à la cuisse gauche, à genoux sur la même jambe, se défendant contre ses assaillants. Cette statue, conservée aux Uffizi à Florence, et par ses dimensions, et par son style, correspondrait parfaitement aux caractères des groupes où nous avons fait entrer les trois fragments dont nous venons de parler, mais l'auteur, n'ayant pas encore mis la dernière main à ses études comparatives, se réserve de formuler plus tard son opinion là-dessus.

En dehors de ces témoignages immédiats, nous en possédons encore d'autres moins directs attestant qu' au III-ème siècle avant J. C. il existait des groupes de marbre qui ont servi de modèle aux sculpteurs d'appliques romaines.

Au musée de Naples, par exemple, il y a une statuette de bronze (Ruesch, Guida, Nr. 1607), à peu près trois fois plus grande que les appliques dont il est ici question, qui sans aucun doute n'a pas été fondue dans le but d'orner un harnais, ou un ustensile quelconque, mais simplement comme réduction d'une statue plus grande. Eh bien, cette statue reproduit exactement le type G. de l'auteur. L'identité de leurs motifs s'explique par le fait que, ici et là, ce sont des réductions d'un modèle primitif commun, probablement de marbre, et de dimensions beaucoup plus considérables.

Il en est de même pour le cavalier gaulois s'enfuyant vers la gauche, que l'on rencontre assez souvent dans les appliques. Ce même type se trouve très fréquemment sur les lampes grecques et romaines; on le voit encore sur un fragment de sarcophage romain, actuellement à Budapest. Il en faut conclure que toutes ces figures, petites ou grandes, ont une origine commune, un premier modèle fourni par l'art grec, d'autant plus que nous savons par ailleurs que les créateurs de sarcophages ornés de batailles contre les Barbares, ont fait de nombreux et larges emprunts à la sculpture monumentale en ronde bosse. Même pour les figures en apparence franchement romaines, telles que le porte-enseigne suivant son chef, ou l'écuyer portant à son chef le casque et le bouclier, il serait aisé de découvrir des analogies dans l'art grec. Le relief Campana reproduit le premier (Rohden, pl. LV, 1). Quant au second motif, Appelles l'employa, car nous lisons dans Pline XXXV, 86: „Pinxit

et.... Clitum cum equo ad bellum festinantem, galeam poscenti armigerum porrigentem“.

Et maintenant quelles conclusions tirer de cette étude? Voici:

1) Il existait au III-ème siècle plusieurs groupes monumentaux en marbre, inconnus jusqu' ici, qui représentaient les victoires des Grecs sur les Gaulois. Ces groupes n'étaient pas dans le style de Pergame; ils ne se rapportaient pas non plus aux évènements de Delphes. L'historiographie de l'art a, jusqu'à nos jours, faussement attribué les figures de Gaulois, d'abord et uniquement à l'école de Pergame, et depuis la publication de l'auteur: „Darstellungen der Gallier...“ soit à l'art de Pergame, soit à celui de la Grèce centrale. Il ressort de l'exposé précédent que des groupes analogues ont vu le jour en divers endroits de la Hellade et qu'ils appartiennent en partie à un style beaucoup plus simple, beaucoup plus noble que le pathos de Pergame.

2) Ces groupes furent mis à contribution par la toreutique romaine qui y puisa des modèles pour ces compositions de fort petites dimensions dont elle orna le poitrail des chevaux de bronze des chars de triomphe. Là où il s'agissait de célébrer des victoires remportées sur les Gaulois, on n'eut qu'à suivre le modèle donné, en se contentant de le réduire. Mais pour glorifier des victoires sur les Germains, les Belges, les Daces etc, les artistes romains modifièrent leur modèle en caractérisant et costumant les personnages en Germains, Belges, Daces etc., tandis que les guerriers grecs devenaient des légionnaires et des officiers romains. Toutefois le mouvement et les motifs des modèles restaient les mêmes. La stérilité créatrice des Romains les réduisit à représenter les combats contre leurs ennemis en des figures et des poses imaginées par les Grecs pour les Gaulois, n'apportant d'autre changement à l'oeuvre de leurs maîtres que des détails du costume et du masque.

---

18. DR. ROMAN GRODECKI: **Dzieje klasztoru premonstrateńskiego w Busku w wiekach średnich.** ***(Geschichte des Prämonstratenser-Klosters zu Busko im Mittelalter).***

Auf Grund des vorhandenen, ziemlich dürftigen Quellenmaterials ist es möglich, nur vier Fragen aus der mittelalterlichen Geschichte des Klosters in Busko zu behandeln, wobei wir uns von vornher-

ein mit dem Gedanken befreunden müssen, daß die Darstellung in manchen Punkten etwas dürftig ausfallen wird. Es sind vier Fragen, mit denen wir uns hier beschäftigen wollen: 1) die Gründung und die ursprüngliche Ausstattung des Klosters; 2) die quantitative Vergrößerung des klösterlichen Besitzstandes; 3) die wirtschaftlichen Zustände und Entwicklung der Klostergüter und speziell der Ansiedelung Busko; endlich 4) die Organisation und Geschichte des Klosterkonvents.

I. Was das bis jetzt nicht festgestellte Gründungsjahr und die älteste Ausstattung des Klosters anbelangt, können die wichtigsten sicheren Resultate, die man auf Grund der ältesten Klosterurkunden gewinnt und durch die genau untersuchten Nachrichten des „Liber beneficiorum dioecesis Cracoviensis“ von J. Długosz ergänzt, in folgenden Hauptpunkten zusammengefaßt werden: 1) Schon zur Zeit des Krakauer Bischofs Matthäus, also vor dem Jahre 1166, befand sich in Busko eine Privatkirche des dortigen Großgrundbesitzers, namens Dzierżko, welche mit den Zehnten von allen Dörfern dieses Ritters und mit anderen nicht näher bestimmten, vom Bischof Matthäus verliehenen Zehnten ausgestattet war. 2) Zur Zeit des Krakauer Bischofs Gedko, also vor 1186 und höchst wahrscheinlich um das Jahr 1180, hat der genannte Dzierżko zu Busko ein Prämonstratenserkloster gegründet, indem er den Mönchskonvent von Witów kommen ließ, wo sich bereits seit einigen Jahren ein von seinem Bruder, dem Bischof von Płock Vitus, gegründetes Kloster desselben Ordens befand. 3) Die früheste Ausstattung des Klosters zu Busko umfaßte: die samt allen ihren Einkünften dem Kloster überwiesene Kirche zu Busk, die bereits vom Bischof Gedko verliehenen Zehnten von den Dörfern Szczaworyż und Żerniki, einen Teil des Dorfes Busko, in dem das Kloster selbst erbaut war, während den anderen Teil der Stifter für sich behielt, und endlich die Dörfer Kotarzyn und Branino.

Die in ihren Anfängen recht knapp begüterte Stiftung erhielt im J. 1190 von ihrem Gründer sein ganzes Vermögen, bestehend aus 10 oder 11 Dörfern und dem übrigen Teil des Stiftortes. Deshalb besaß die Urkunde Dzierżko's vom J. 1190 für das Kloster zu Busko den Wert einer Gründungsurkunde, obwohl sie formell für die Frau des Stifters ausgestellt worden war, die in das Kloster eintreten sollte. Über die nächste dem Kloster vom Ritter Sławosz gemachte Schenkung unterrichten uns zwei Originalurkunden und

eine Kopie, die sich voneinander sachlich und stilistisch unterscheiden. Eine kritische Prüfung der Texte gestattet für sie die Jahre 1206, 1210 und 1212—1218 als Ausstellungsjahre festzustellen. Eine paläographische vergleichende Untersuchung berechtigt zu der Annahme, daß die im Originaltexte vom J. 1206 vom Aussteller stehen gelassene Lücke im Kloster von Busko ausgefüllt und daß mehrere gleichzeitige Urkunden vom Empfänger, d. h. in diesem Falle vom Kloster zu Busko, ausgefertigt und aufgezeichnet wurden. In der Urkunde vom J. 1206 verschrieb Sławosz sein Gut Sławoszów seiner Frau und seiner einzigen Tochter unter der Bedingung, daß sie in ein Nonnenkloster eintreten. Sie wählten das Stift in Busko und überreichten dort ihre Urkunde; im Kloster wurden nun in die stehen gebliebene Lücke die Worte „in Busk" eingetragen. Als jedoch der kranke Sławosz genesen war, behielt er sich in der folgenden Urkunde noch die lebenslängliche Nutzung seiner Güter vor und schenkte dem Kloster von Busko vorläufig nur seine Privatkapelle in Sławoszow samt ihren Einkünften. In der letzten Urkunde erhielt endlich das Kloster zu Busko schon ganz Sławoszów „cum attinentiis" ohne jegliche Einschränkung.

Die zwei folgenden Jahrhunderte hindurch vergrößerte sich der Besitzstand des Klosters nicht. Erst um das Jahr 1415 kamen noch drei weitere Dörfer hinzu, und zwar durch Einverleibung eines Teiles der Güter des Prämonstratenserklosters zu Krzyżanowice. Etwas später erwarb das Stift in Busko zwei andere Dörfer, indem es dafür Sławoszów eintauschte. Am Ende des XV. Jhs. hätte also das Kloster 18 Orte besitzen sollen; in Wirklichkeit besaß es jedoch kaum noch 10 Dörfer in zwei größeren Komplexen, es scheinen ihm also acht verloren gegangen sein, und zwar auf eine Weise, die sich positiv und direkt aus den Urkunden nicht erklären läßt. Nur in einem Falle kann von einer wahrscheinlichen Veräußerung von seiten des Klosters die Rede sein, in den übrigen Fällen muß man annehmen, daß die verloren gegangenen Orte nach der in den Urkunden üblichen Terminologie nur als „pertinentiae" anderer größerer Dörfer zu verstehen sind und zuerst ihre territoriale Selbständigkeit verloren, dann auch ihre besonderen Benennungen einbüßten. Die Verminderung des Besitzes um acht Dörfer bedeutet also in unserem Falle vielleicht nichts Anderes als eine Reduktion der Ortsnamen.

Gegen das Ende des XII. Jhs. wurde in Busko Pferdezucht betrieben; vielleicht war auch in den übrigen Orten noch Weidewirt-

schaft und nicht Ackerbau vorherrschend. Die Entwickelung der wirtschaftlichen Verhältnisse kann nur dank dem vorhandenen Quellenmaterial in der Ansiedelung Busko allein etwas genauer verfolgt werden. Die territoriale Geschichte dieses Ortes ist recht interessant. Heutzutage gibt es nur eine Stadt Busko; im XV. Jh. jedoch befand sich in der Nähe der Stadt noch ein ganz von ihr unabhängiges Dorf Busko. Es ist klar, daß der heutigen Stadt eben dieses Dorf einverleibt wurde, wie dies ja vielfach in anderen analogen Fällen geschieht. Im XII. Jh. gab es jedoch nur eine Dorfansiedelung Busko, und ihre Teilung in zwei gleichnamige Orte war das Ergebnis einer späteren Entwickelung, und zwar bildete hiezu den Anlaß die Gründung der Stadt Busko nach dem deutschen Rechte. Man kann sechs Lokationsarten in der Kolonisation zu deutschem Rechte unterscheiden. Maßgebend für die Gründung der Stadt Busko ist jener Fall, wo auf dem Boden und in den Grenzen einer älteren polnischen Bauernansiedelung ein oder mehrere neue Dörfer entstehen, die erstere jedoch weiter bestehen bleibt. In den Zeiten vor der deutschen Kolonisation fanden auch solche Fälle statt; in den Urkunden pflegen sie auf folgende Weise bezeichnet zu werden: „Coccha inferior et Coccha superior", „Maluts et parvum Maluts", „utraque Virbitze", „tres ville Vidave" u. s. w., also Orte, die einen und denselben Namen führen und in unmittelbarer Nähe voneinander gelegen sind. In den Zeiten der Kolonisation zum deutschen Rechte entstanden Dörfer, welche „Wole" („Freiheiten") mit einer adjektivischen Bestimmung nach dem Namen der früheren Ansiedelung benannt wurden. Es sind dies Fälle, wo in ganz analoger Weise vorgegangen wurde, der Unterschied besteht nur in der verschiedenen Ortsnamenbildung: in diesen beiden Fällen handelt es sich nicht um bloße Nachbarschaft zweier Dörfer, sondern wir haben mit einem konkreten filialen Verhältnis einer neuen Ortschaft zu ihrem uralten polnischen Mutterdorfe zu tun.

Die Stadt Busko gehört eben zur Kategorie solcher filialer Siedelungen, wo aus dem Gebiete einer größeren Dorfsiedelung ein Territorium ausgeschieden und auf diesem die Stadt gegründet wurde, wobei das ältere Dorf mit vermindertem Besitzstand weiter bestand. Dies wird durch gewisse Einzelheiten der Lokationsurkunde von Busko vom J. 1287 bestätigt, wie auch durch die Quellen aus dem XIV. Jh., in denen das Dorf und die Stadt Busko als besondere Ansiedelungen mit verschiedenen Volksklassen sowie

Verwaltungs- und Rechtsorganen erwähnt werden. Die ausführlichsten Nachrichten hierüber finden sich jedoch im obengenannten Werke von J. Długosz.

Die Lokation der Stadt Busko zum deutschen Rechte sowie anderer Klosterstädtchen hatte hauptsächlich den Zweck, die bisher unbebaut liegenden Ländereien zu kolonisieren, um sie dann landwirtschaftlich auszunutzen. Daraus ergibt sich, daß die damalige Dorfsiedelung Busko nur 12 Ackerhufen umfaßte, während die übrigen 30 Hufen wohl mit Wald oder Gebüsch bestanden waren und sicher noch nicht bebaut wurden. Auf diesen 30 Hufen wurde eben die Stadt Busko gegründet. In der zweiten Hälfte des XV. Jhs. war jedoch noch etwa ein Drittel dieses Areals unbebaut. Die Gründe dieses langsamen Fortschrittes des Ackerbaues lagen gewiß nicht in der Unfruchtbarkeit des Bodens, da dieser im Gegenteil außerordentlich fruchtbar war; sie werden aber ganz verständlich sein, wenn wir die Entwickelung der Stadt Busko ins Auge fassen werden. In einer lebhaften Konkurrenz mit dem benachbarten Klosterstädtchen Krzyżanowice, entwickelte sich die Stadt Busko recht gut, vor allem dank der Förderuug von seiten des Königs Ladislaus Jagiełło, der mit seiner Gemahlin Hedwig und dem ganzen zahlreichen Königshofe sehr oft und gern nach Busko kam und sich hier aufhielt. Hier wurden auch für das Königspaar Ankäufe von allerlei Produkten gemacht. Im Zusammenhange damit entwickelte sich auch die Stadtverfassung, es entstand ein Stadtrat u. s. w. Die Wochen- und Jahrmärkte waren recht zahlreich besucht. die Stadt zählte im XV. Jh. mehr als 100 Wohnhäuser. Krzyżanowice sank unterdessen allmählich zu einem mit Frohndiensten belasteten Dorfe. Außer dem Königspaare hatte die Stadt Busko einen sehr kaufkräftigen Abnehmer für ihre Produkte in der Krakauer Metzgerzunft. Wir werden uns also nicht wundern, wenn wir hören, daß hier im XIV. und XV. Jh. die Viehzucht in großem Umfang betrieben wurde und man auch ausgedehnte Weideplätze für Kühe und Ochsen benötigte. Es mußte also mindestens ein Drittel jener 30 städtischen Hufen als Weideplatz für das städtische Vieh reserviert werden und blieb deshalb unbebaut. Überhaupt sehen wir, daß die Einwohner zähe am Alten festhalten: sowohl im XII. als auch noch im XV. Jh. wurde hier Weidewirtschaft betrieben, die einstige Pferdezucht verwandelte sich im XV. Jh. in eine großartig betriebene Viehzucht.

Im XIII. Jh. wurden im Stadtgebiet von Busko Salzlager ent-

deckt und die Einkünfte des Bergwerkes sollten zum Teil dem Kloster zufallen. Im XV. Jh. hören wir davon nichts mehr, im XVIII. und XIX. führten die erneuten Versuche in dieser Hinsicht zur Entdeckung reichhaltiger Schwefelsalzquellen, welche bis heute die Grundlage der Existenz des gegenwärtig vielbesuchten Kurortes bilden.

Höchst interessant ist die Geschichte des Klosterkonvents in Busko. Ursprünglich wurde das Kloster als eine Abtei mit einem Doppelkonvente, aus Männern und Frauen bestehend, gegründet. Ein Abt namens Gregorius ist eine im J. 1223 wirklich lebende und wirkende Persönlichkeit, er ist gewiß nicht Abt von Brzesko oder Witów, denn er wird in einer Originalurkunde ausdrücklich als „Gregorius abbas de Busk" bezeichnet. Die uns von Długosz in seinem Werke (Historia Poloniae) überlieferte Klostertradition meldet von der Katastrophe, von welcher die Abtei von Witów betroffen wurde. Im J. 1241 ging während des Tartareneinfalles der ganze Konvent von Witów zugrunde; es retteten sich nur drei Nonnen und diese fanden im Kloster von Busko Unterkunft. Um die Witower „mater ecclesia" vom gänzlichen Verfall zu retten, begab sich der Abt von Busko mitsamt dem männlichen Konvent nach Witów und hier blieben nur die Nonnen mit ihrem Probst. Diese durch Zufall herbeigeführte Teilung der Konvente, die aber auch dem Zeitgeiste entsprach, erklärt uns, warum von nun an in Witów eine ausschließlich männliche Abtei, in Busko aber eine Nonnenprobstei bestand.

Hier sei noch bemerkt, daß z. B. die Probstei der Prämonstratenser-Nonnen in Zwierzyniec bei Krakau ebenfalls in der ersten Hälfte des XIII. Jh. eine Abtei mit einem Doppelkonvent war, so daß man behaupten kann, daß die Bewegung, welche dahin ging, die Konvente voneinander zu trennen und im Abendlande schon um die Hälfte des XII. Jh. eingesetzt hatte, in Polen sich erst hundert Jahre später vollzog. Die Organisation solcher Doppelklöster zeigt manche eigenartige und recht charakteristische Züge. So läßt sich z. B. feststellen, daß sowohl in Busko wie auch in Brzesko und anderen Abteien eine Selbstverwaltung des Frauenkonvents besteht: die Nonnen haben ihren direkten Vorstand, einen Probst, welcher aber sonst dem Abte untersteht.

Was die Titulatur der Klosterwürden betrifft, führt die Vorsteherin des Nonnenkonvents den Titel magistra, priorissa, zuweilen

auch abbatissa, obwohl es gegen die Ordensvorschrift war. Sie wurde von den Nonnen frei gewählt. In gleicher Weise wurde ursprünglich und wahrscheinlich vielleicht noch im XV. Jh. die Probstwürde besetzt; der von den Nonnen Gewählte mußte von dem pater-abbas von Witów bestätigt und in die Probstei eingesetzt werden. So geschah es im XV. Jh. in der Propstei Płock, die auch von Witów abhängig war; das gleiche können wir für Busko annehmen. Um das Ende des XV. Jhs. jedoch wurde die Nonnenprobstei in Zwierzyniec bei Krakau vom Krakauer Bischof besetzt, wie auch in Imbramowice, obwohl hier der Abt von Brzesko nnd die Mönchkonvente von Brzesko und Imbramowice das Recht hatten, dem Bischofe einen Kandidaten für die Probstwürde vorzuschlagen. Der Ursprung dieser Zustände ist ganz unklar, da der Orden als Ganzes betrachtet und speziell die polnische Provinz eine durch päpstliche Privilegien garantierte Exemption von der bischöflichen Gewalt besaßen. Die Propstei in Busko wurde gegen das Ende des XV. Jhs. vom König von Polen besetzt, und das geschah vielleicht infolge langer Nebenbuhlerschaft der Äbte von Brzesko und Witów in dieser Hinsicht.

Mit der Zeit kam es zu einem gänzlichen Verfall der Ordensregel im Kloster von Busko und einigen anderen. Schon im Jahre 1356 beabsichtigte der König von Polen Kasimir der Große eine Reorganisation und wollte die Klöster von Busko, Imbramowice, Zwierzyniec und Staniątki nach Krakau versetzen. Trotz der päpstlichen Einwilligung fand die beabsichtigte Translation der Klöster nicht statt. Erst um das Jahr 1415 wurde die Reorganisation durchgeführt. Dem anfänglichen und vom Papste und dem Prämonstratenser Generalkapitel bestätigten Plan des Königs Ladislaus Jagiełło gemäß sollten vier Klöster, und zwar die von Busko, Zwierzyniec, Imbramowice und Krzyżanowice, zu einem einzigen mit dem Sitze in Wiślica vereinigt werden. Da das Kloster von Zwierzyniec sich dem königlichen Plane mit größter Entschiedenheit widersetzte und Wiślica nach der Ansicht der interessierten Konvente zur Klosteranlage als ungeeignet erschien, mußte er etwas geändert werden: es wurden nur drei Konvente (von Busko, Imbranowice, Krzyżanowice) in Busko vereinigt; dabei verordnete der König eine teilweise Inkorporation der Güter beider nach Busko versetzten Konvente. Alles dies erfolgte mit Wissen und unter Mitwirkung des Bischofs von Krakau und der Äbte von Witów und Brzesko. Die Bestäti

gung und Erlaubnis zu der durchzuführenden Reform erhielt der König vermittelst seiner Gesandten von den Gesandten des Abtes von Prémontré auf dem Konzil von Konstanz.

Einige Verwickelungen verursachte die Regelung der äbtischen Vaterrechte über die vereinigten Konvente, da der frühere Konvent von Krzyżanowice dem Abte von Breslau unterstellt war. Jedoch auf Grund einer Urkundenfälschung bewies man das filiale Verhältnis des Klosters von Krzyżanowice zu demjenigen von Busko, und die „paternitas abbacialis“ über den vereinigten Konvent wurde kurzweg dem Abte von Witów zugestanden.

Die Reform gelang vollständig: ein neuer vollzähliger Konvent lebte von jetzt in einer wiedereingeführten strengen Klausur, die Einverleibung neuer Klostergüter von Krzyżanowice schuf eine feste materielle Grundlage für den Unterhalt des Konvents.

Das Verdienst Jagiełłos war wirklich groß, der Anteil der Geistlichkeit an der Reform ziemlich unbedeutend.

Das Kloster von Busko besaß einige Kirchen in seinen Dörfern, wo die vom Kloster entsendeten Mönche die „cura animarum“ besorgten. Schon im J. 1287 haben wir Nachrichten von dem wundertätigen Marienbilde. Dies kann wohl als Beweis gelten, daß das Kloster in Busko wenigstens im XIII. Jh. die Stätte eines lebendigen Marienkultus war, umsomehr da überhaupt die Prämonstratenserregel eine besondere Verehrung der heiligen Jungfrau gebietet.

---

19. M. WŁADYSŁAW HORODYSKI. **Z porównawczych zagadnień logiki objektywnej.** ***(Quelques problèmes comparatifs de la logique objective).***

La question critériologique: „sur quoi nous basons-nous en attribuant à nos pensées une valeur objective?“ a également une importance essentielle pour la logique. La logique formelle est fondée sur le principe de la contradiction, sur l'accord de la pensée avec elle-même; la logique transcendentale sur les principes de la seule pensée: *a priori*; pour ce qui est de la logique objective, c'est-à-dire objective-formelle, celle-ci est fondée sur le principe de la contradiction, spécialement interprété, ainsi que sur l'identité (non sur le parallélisme comme chez Aristote) de la pensée et de l'être, de l'idée et de la chose, de la forme et de l'essence. C'est ainsi

que les logiciens-métaphysiciens se basent sur le principe de l'identité de Schelling.

La logique métaphysique (objective) ne présente pas un type uniforme. Ce serait donc une erreur d'affirmer que les principes de la philosophie spéculative d'Hegel sont typiques pour cette logique-là Sous ce rapport l'époque d'Hegel (Fichte-père) a apporté une grande diversité.

La logique servant d'introduction à tout le système philosophique d'Hegel est tout entière métaphysique. Elle se base sur la conception de la pensée pure, en s'opposant à l'axiome: *ex nihilo nihil*, ainsi que sur une structure spéciale de la méthode dialectique. Hegel transforme l'ancien axiome, à savoir que la vérité est renfermée dans les idées, et, partant de là, il attribue à la dialectique une importance absolue et plus étendue que ne l'a fait p. ex. Platon dans son „Philèbe". (L'auteur cite comme exemple l'application paradoxale du processus dialectique, faite par I. E. Erdmann). L'universalité du principe de la contradiction d'Hegel devait résulter de la conception appelée *Absolute Negativität („duplex negatio affirmat")*. De là provient le moment fondamental du processus dialectique d'Hegel, c'est-à-dire ce qu'on appelle la négation de la négation. L'auteur soumet à une analyse plus large la pensée pure et le principe de la négation d'Hegel, en se référant à la littérature oubliée du système d'Hegel, et il démontre en quoi consiste l'erreur de la logique d'Hegel, en opposant à la logique métaphysique de celui-ci la logique de Krause et celle de Trentowski, tout en démontrant les différences existant entre la logique de Trentowski et celle de Krause. Il explique la genèse de la déduction des catégories logiques de ces trois philosophes, en démontrant leurs tendances communes, les différences de leurs démonstrations et de leurs applications, de même que de leurs définitions.

La logique de Krause n'est qu'une partie de la métaphysique, précédée d'une preuve métaphysique de la catégorie principale. La pensée accuse dès le commencement et sans interruption un rapport avec l'objet de la pensée (et de la connaissance). Donc la pensée pure est une fiction. „L'organisme" ou „l'harmonie" du savoir et sa classification se rapportent à la déduction des catégories. Le principe logique de la contradiction n'est pas une opposition réelle, d'où il résulte qu'on ne peut créer une loi de négation de la négation *(a priori = prius via cognoscendi)* que pour les contraires

réels. *Das reine Sein* n'est point une donnée immédiate, mais bien la catégorie principale: *Wesen.*

La logique de Trentowski est aussi précédée d'une preuve métaphysique de la catégorie principale. La logique n'est donc point fondée sur la pensée pure. Trentowski, comme Krause, a construit une classification transcendentale des sciences à laquelle il a rattaché la déduction des catégories. L'harmonie („*Gliedbau*") de Krause porte chez lui le nom de „pragmatisme", qui n'a rien de commun avec la signification actuelle de ce terme. Trentowski était aussi en opposition avec Hegel en ce qui concerne le principe de la contradiction, en distinguant de celle-ci la conséquence, appelée par lui: „*awożność*". La négation de la négation prend dans le système de Trentowski une forme tout autre, absolument particulière, c'est-à-dire une limitation de l'empirisme et de la spéculation.

Les résultats généraux de l'étude sont les suivants: les trois types de la logique objective examinés procèdent de l'unité de la conscience consciente d'elle-même de Kant; ils développent trois sortes de déductions des catégories et d'interprétations du principe de la négation, ainsi que trois moyens de découvrir les principes de la connaissance. De là découlent trois systèmes philosophiques. La base commune, générale, pour ces trois philosophes c'est le fondement de la certitude de la connaissance sur la connaissance primitive-directe (immédiate); l'erreur commune, typique pour l'époque de l'idéalisme transcendental, c'est d'avoir considéré les contraires esprit-matière pour une contradiction. Contrairement à Hegel, Trentowski est du même avis que Krause sur l'essence de la connaissance (connaître = vivre) et sur la signification de la classification des sciences.

La présente étude apporte, la première dans la littérature philosophique polonaise, des renseignements sur Krause, car la mention laconique de Struve est insuffisante et inexacte. Dans le but de faciliter les recherches ultérieures sur Krause, l'auteur a ajouté à son ouvrage un appendice avec la bibliographie relative à ce philosophe. Enfin un des résultats de cette étude c'est que l'auteur y donne une instruction méthodique concernant la philosophie de Trentowski. L'auteur démontre l'insuffisance de la méthode suivie jusqu'à présent, en citant principalement le livre Struve, d'ailleurs plein de mérites.

---

20. BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)*, ser. III, vol. VII, 8-o, pp. 380.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Barwiński Eugeniusz, Birkenmajer Ludwik i Łoś Jan. »Sprawozdanie z poszukiwań w Szwecyi dokonanych z ramienia Akademii Umiejętności«. *(Compte rendu des recherches de l'Expédition scientifique en Suède)*, 8-o, pp. XXVII et 364, fig. 28.

Grodecki Roman. »Dzieje klasztoru premonstrateńskiego w Busku w wiekach średnich«. *(Histoire du couvent de l'ordre de Prémontré à Busk au moyen-âge)*, 8-o, pp. 93.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1913. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

20 Kwietnia 1914.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

Table des matières.

Page

Bibliographie. 13, 37, 81, 120

Bieńkowski Piotr. Les scènes guerrières-historiques dans la céramique de l'Italie méridionale 47

— La frise du monument de Paul-Emile à Delphes 56

Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 novembre 1913 3

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 12 décembre 1913 6

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 22 janvier 1914 17

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 19 février 1914 19

— rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1914 45

Fijałek Jan. Bartolo de Sassoferato et l'étude du droit romain en Pologne 111

Garbowski Tadeusz. La philosophie de l'homogénisme 61

Halecki Oskar. L'annexion des provinces de Podlachie, Volhynie et Kiev au Royaume de Pologne en 1569 8

— Les dernières années du Grand-Duc Świdrygiełło et la question de Volhynie au temps de Casimir Jagellon 77

Kostanecki Antoni. Les idées sociales de J. J. Rousseau 103

Kotarbiński Tadeusz. L'utilitarisme dans la doctrine morale de Mill et de Spencer 99

Łoś Jan. Les monuments de l'ancienne langue polonaise catalogue et analyse 97

Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences du 23 mai 1914 . . 40

Semkowicz Władysław. Les „proclamations“ de la noblesse polonaise considérées comme cris de guerre 23

— La maison d'Abdank 31

— La maison de Powała 35

Sinko Tadeusz. De Cypriano Martyre a Gregorio Nazianzeno laudato . . 21

Sobieski Wacław. La théorie des ligues et conspirations aux temps de Henri de Valois 107

Szyjkowski Maryan. L'influence de Gessner sur la poésie polonaise . . 87

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1 et 2. Janvier—Février. 1914.

Sommaire. Séances du 12 et du 19 janvier, du 9 et du 16 février 1914.
Résumés: 1. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 novembre 1913.
2. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 12 décembre 1913.
3. HALECKI OSKAR. L'annexion des provinces de Podlachie, Volhynie et Kiev au Royaume de Pologne en 1569.
4. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 12 JANVIER 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Piotr Bieńkowski présente son travail: *„Les scènes guerrières dans la céramique de l'Italie méridionale"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Szyjkowski: *„L'influence de Gessner sur la poésie polonaise"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 12 décembre 1913.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 15 décembre 1913.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission philologique du 8 décembre 1913.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1914.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. TADEUSZ MANDYBUR: *„Études sur Lucien de Samosate et Aristophane"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. ZDZISŁAW JACHIMECKI: *„Une tablature d'orgues composée en Pologne dans la seconde moitié du XVI-ème siècle"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 22 janvier 1914.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission philologique du 24 janvier 1914.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. ROMAN RYBARSKI: *„La valeur comme mesure de la richesse"*.

SÉANCE DU 16 FÉVRIER 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. K. Twardowski présente le travail de M. TADEUSZ KOTARBIŃSKI: *„L'utilitarisme dans la doctrine morale de Mill et de Spencer"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: *„Les sceaux et les armoiries de la noblesse polonaise au moyen âge"*.

Résumés

1. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 28 listopada 1913. ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 novembre 1913).***

M. Jean Ptaśnik présente deux documents de l'époque d'Alexandre, évêque de Płock (1129—1156), et rappelle que d'après la littérature de nos jours il est établi que la Pologne au temps des Boleslas subit beaucoup plus l'influence de la culture romane que celle de la culture germanique. Boleslas-le-Vaillant en effet fait venir des moines d'Italie, et le mariage de son fils Mieszko II avec Ryksa fait naître des relations avec la Flandre romane. Casimir-le-Restaurateur, par l'entremise de l'abbé de Tyniec, et plus tard par celle de „l'archevêque" de Cracovie Aron, appelle les Bénédictins „de Leodio" à Tyniec; c'est encore de Liège que viennent les premiers Bénédictins de Lubień, qui édifient une église sous l'invocation du patron de la Flandre, S. Léonard, dont le culte ne tarda pas à être en faveur à Cracovie. C'est encore de Flandre ou de Bourgogne qu'arrivent en Pologne les Chanoines réguliers et les Cisterciens. Une quantité de noms des dignitaires ecclésiastiques de cette période témoigne, soit de leur origine purement occidentale romane, soit des rapports étroits qu'ils entretenaient avec l'occident. Il a même été démontré que plusieurs évêques polonais que l'on croyait autochthones, provenaient des pays romans. Alexandre, évêque de Płock, qui d'après Długosz appartenait à la famille Dołęga, était originaire de Malonne, près de Laon; c'est au monastère de Malonne que reposaient les restes de ces ancêtres, et c'est pourquoi il s'intéresse à ce couvent; en 1147 il y envoie son frère Walter (Gautier), prévôt du chapitre de Płock et ensuite abbé de ce monastère. Toutefois s'il exerça ces fonctions ce ne fut que fort peu de temps, car il obtint en 1149 l'évêché de Bre-

slau et introduisit dans son diocèse le cérémonial religieux de Laon. Les deux frères font construire dans leurs résidences de nouvelles cathédrales. C'est à Alexandre qu'on doit l'édification de la cathédrale de Płock, de beaucoup d'autres églises et de la ville de Płock elle-même. Comme il était resté en rapports étroits avec Laon et Malonne, il est probable que c'est de ces lieux qu'il tira les architectes et les ouvriers auxquels il confia la construction de ses fondations, et même les sculpteurs et les peintres qui les ornèrent. Il est fort rare, non seulement en Pologne, mais encore ailleurs que le nom ou plutôt le prénom d'un artiste de ces époques reculées soit parvenu jusqu'à nous; c'est pourquoi ce n'est pas sans intérêt qu'on apprend que le peintre chargé de la décoration de l'intérieur de la cathédrale de Płock s'appelait Gunter: très vraisemblablement il venait de la Flandre. Il est fait mention de ce personnage dans le récit de deux miracles qui eurent lieu à la cathédrale de Płock en 1148, récit inséré dans un manuscrit du chapitre de Płock sous le titre de: „Expositio in prophetas maiores et Novum testamentum". Ce texte, dû à un écrivain du XII-ème siècle, est en outre fort précieux, car il nous apprend quelles anciennes reliques se trouvaient alors à la cathédrale de Płock et comment était le reliquaire. De plus il cite les témoins de ces miracles, à savoir le custode Aron, et l'écolâtre Zacharias. Jusqu'ici le plus ancien renseignement que nous possédions sur les membres d'un chapitre en Pologne datait de 1155. Voici donc une nouvelle acquisition concernant trois membres du chapitre de Płock: le prévôt Walter en 1147, le custode Aron et l'écolâtre Zacharias en 1148. C'est une contribution à l'histoire des chapitres en Pologne.

M. Casimir Maryan Morawski présente la photographie du portrait du marquis Silvius Torelli, portrait qu'il a découvert au palais du marquis Paulucci de Calboli à Forli. Comme on le sait, il existait au XVIII-ème siècle une filiation généalogique entre les Torelli et la famille Ciołek-Poniatowski, filiation qu'une analogie de blason semblait autoriser. Sans en discuter la légitimité douteuse, l'auteur se borne à appeler l'attention sur un fait jusqu'ici ignoré. Les Poniatowski étaient en rapports suivis avec les Torelli; en 1754 le futur primat de Pologne, le jeune Michel Poniatowski, alors âgé de 18-ans, est à Forli l'hôte de Thomas Torelli, évêque de cette ville; Antoine Torelli, père de Silvio, obtient d'Auguste III le titre de marquis et, c'est probablement grâce à l'intercession du puissant

castellan Poniatowski, que Silvio lui-même est décoré au déclin du règne de Stanislas-Auguste des Ordres de S. Stanislas et de l'Aigle Blanc de Pologne. Si donc les liens généalogiques entre les deux familles ne furent pas tout simplement imaginés par les Italiens de l'entourage de Stanislas-Auguste, Portaluppi, Albertrandi, Ghigiotti et quelques autres, on ne manqua pas de les faire sonner bien haut. Silvio Torelli, sollicitant de Stanislas-Auguste les décorations polonaises fit valoir l'ancien renouvellement des liens rattachant les Ciołek polonais et italiens, grâce aux soins du castellan Poniatowski, et Stanislas-Auguste en lui acordant ce qu'il demandait, confirma solennellement „la parenté que reconnaissaient aussi nos aïeux et qui Nous lie à son illustre famille". Et en souvenir de cette sorte de reconstitution des attaches des Torelli avec la Pologne, attaches datant, paraît-il, du temps de la reine Bone, fortifiées par la prétendue entremise du cardinal Maciejowski, cimentées enfin, affirme l'héraldique, par le sang royal des Leszczyński et des Poniatowski, Silvio Torelli fit peindre un tableau médiocre où il est representé décoré des ordres polonais, et désignant de la main un portrait de Stanislas-Auguste qui aujourd'hui encore fait partie d'une collection privée à Florence. Il serait vain de rechercher que prétend indiquer ce geste. Sans nous demander s'il signifie ou non la voix du sang, ce tableau n'en est pas moins une curieuse illustration du mythe des Torelli polonais.

Cette communication donne lieu à une discussion à laquelle prennent part MM. Korzeniowski et J. Ptaśnik ainsi que l'auteur.

M. Stanislas Tomkowicz donne lecture de la fin du résumé de son travail concernant l'histoire de la civilisation en Pologne au XVI-ème siècle, d'après les matériaux des registres de la Trésorerie, conservés aux Archives de Varsovie. Parmi les inventaires de la cour royale au XVI-ème siècle un des plus intéressants, des plus importants, qui n'a jamais été jusqu'ici l'objet d'aucune étude sérieuse, est celui qui parfois est désigné sous le nom de „Livre des maréchaux". Ce manuscrit, in folio de mille et quelques centaines de pages, contient une sorte d'état de service des courtisans et de la domesticité en fonctions auprès du roi Sigismond-Auguste de 1543 à 1572. Ils y sont classés en catégories. Au commencement de chaque chapitre sont stipulées les conditions de payement, le costume et parfois les obligations de toute la catégorie; les chevaux

de service sont l'objet d'une minutieuse description. En outre à chacune de ces personnes individuellement sont consacrées quelques pages où nous trouvons des données exactes sur leur rétribution, les changements, les faveurs particulières, l'avancement, les évènements marquants, les voyages, les maladies, enfin le renvoi ou la mort. Dans ces chroniques, ces biographies sommaires, défilent les gens qui composèrent l'entourage de Sigismond-Auguste, depuis son mariage avec Elisabeth d'Autriche jusqu'à sa mort: fonctionnaires de la cour, jeunesse noble, secrétaires royaux, médecins, musiciens, peintres, sculpteurs, orfèvres, graveurs de sceaux et de gemmes, graveurs d'armes, brodeurs, etc.

Nous y lisons quantité de noms inconnus jusqu'ici, et les renseignements que nous possédions sur les plus connus, les plus célèbres (Górnicki, Royzius, Decius, Jacques Caraglio, Bekfart, Gomółka, Wacław Szamotulczyk, Sebald Link et plusieurs autres) se trouvent souvent considérablement enrichis. L'auteur a pris copie des passages et des chapitres les plus importants de ces registres et se propose de les publier dans le recueil „Źródła do historyi sztuki i cywilizacyi w Polsce" (Sources pour l'Histoire de l'Art et de la Civilisation en Pologne). Ils fourniront des traits fort précieux au tableau de la vie littéraire et artistique à la cour du dernier des Jagellons.

---

2. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 12 grudnia 1913 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 12 décembre 1913).***

M. Thadée Szydłowski présente la première partie de son mémoire sur „La restauration du maître-autel de l'église Notre-Dame à Cracovie, en 1866—1870".

Si l'on veut se rendre un compte exact et rationnel de la genèse de l'art de Stwosz, il est indispensable d'étudier en premier lieu et avec la critique la plus rigoureuse, le plus ancien, le plus considérable dans ses dimensions, le plus parfait au point de vue artistique de ses ouvrages authentiques, c'est-à-dire le maître-autel de l'église Notre-Dame. Pour écrire cette monographie critique il faut tout d'abord se demander jusqu'à quel point le chef-d'oeuvre a conservé son état primitif, quelles modifications

y a introduites la main du temps, quels outrages lui a fait subir la main plus brutale des hommes. Après l'avoir soumis à une sévère analyse et en avoir suivi l'histoire au cours des siècles, l'auteur est parvenu à la conviction que l'autel de nos jours est fort différent de celui que sculpta Stwosz, et cela en plusieurs points d'importance. Et d'abord a disparu la cime de l'autel, c'est-à-dire ce couronnement architectonique élancé des baldaquins de la base de l'autel, qui est presque de rigueur dans les tryptiques du XVI-ème siècle; de plus, quelques parties plus délicates des sculptures et de l'ornementation sont tombées en poussière. Mais ce dont il eut le plus à souffrir, ce furent les traitements ignorants qu'on lui infligea autrefois, les réparations maladroites qu'on y fit au XVII-ème et à la fin du XVIII-ème siècle, et enfin la restauration radicale de 1866—1870. Dans cette dernière, en dehors de ce qui était le véritable devoir des restaurateurs (mettre un terme à la détérioration progressive de l'autel, en renforcer la construction, en rendre l'ensemble d'une solidité à toute épreuve) on entreprit une rénovation de l'autel à vaste envergure, on alla jusqu'à remplacer les parties manquantes, tant dans l'ornementation que dans les sculptures, jusqu'à dorer et émailler à nouveau une grande partie de la polychromie. On se permit même aux parties ornementales de l'autel des innovations, des changements que rien absolument ne justifiait, telles que par exemple l'introduction d'un motif tout à fait nouveau au dessus du groupe principal du caisson central: cette aiguille qui dégrade complètement l'ancienne composition. Ajoutons encore les nombreuses négligences que l'on apporta à reconstituer l'autel qui avait été démonté pour être réparé.

On est conduit à ces pénibles conclusions par un examen consciencieux des matériaux, illustrations ou descriptions antérieures à la restauration, ainsi que des procès-verbaux et des actes de celle-ci.

C'est en s'appuyant sur ces matériaux que l'auteur a pu reconstituer le cours de la dernière restauration de l'autel de Notre-Dame, et découvrir les modifications dont il fut entaché.

3. OSKAR Ritter v. HALECKI: **Przyłączenie Podlasia, Wołynia i Kijowszczyzny do Korony w r. 1569** (Studyów nad dziejami unii polsko-litewskiej Nr. I.). ***(Die Einverleibung Podlachiens, Wolhyniens und der Ukraine zur Krone Polen im Jahre 1569).*** (Studien zur Geschichte der polnisch-litauischen Union Nr. I.).

Eines der wichtigsten Ereignisse im Verlaufe des Lubliner Unions-Reichstages, das in der polnischen historischen Literatur bisher gar nicht, in der russischen und rutenischen ganz unzulänglich behandelt wurde, versucht der Verfasser auf Grund neuer, großenteils ungedruckter, bisher noch gar nicht verwerteter Quellen eingehend zu erörtern.

Der Plan, die Länder Podlachien und Wolhynien der Krone Polen einzuverleiben, trat während der Lubliner Verhandlungen erst mit dem Augenblicke in den Vordergrund, als die Litauer am 1. März 1569 den Reichstag verlassen hatten, was mit dem Scheitern der Unionsbestrebungen drohte. Der jahrhundertlange polnisch-litauische Streit um diese Länder, der durch komplizierte Grenzfragen immer wieder aufgefrischt, durch die Geschichtsschreibung stets in Erinnerung gebracht wurde, gewann jetzt wieder an Bedeutung, als die Bestrebungen des polnischen Adels, ganz Litauen zu inkorporieren, erfolglos geblieben waren, und daher verlangte nun die Landbotenkammer die „Restitution“ der strittigen Gebiete an die Krone Polen. Es konnte dies zugleich auch als Mittel dienen, um die Oppositionspartei unter den litauischen Magnaten zur Wiederaufnahme der Unionsverhandlungen zu bewegen; umso leichter erlangte daher diese Forderung, die der Senat, welcher sogar vorher die Initiative hiezu gegeben hatte, lebhaft unterstützte, die Billigung König Sigismund Augusts. Man beschloß die förmliche Durchführung der Annexion, und diese sollte vor allem darin bestehen, daß man die noch anwesenden und, durch königliche Mandate, auch die abwesenden Senatoren, Würdenträger und Landboten Podlachiens und Wolhyniens aufforderte, der Krone Polen den Untertaneneid zu leisten.

Von den noch in Lublin weilenden podlachischen Landboten erklärten sich beide Vertreter des polnischen Elementes, sowohl der mächtigeren Grundherren wie auch des Kleinadels, mit Befriedigung und Dankbarkeit mit der Inkorporation einverstanden, der

dritte, der dem litauischen Herrenstande entstammte, machte anfangs Schwierigkeiten. Von den Wolhyniern war nur der mächtigste, Fürst Konstantin Ostrogski, an Ort und Stelle, der, wie die übrigen litauisch-reußischen Fürsten, eine unentschiedene Stellung einnahm. Die Charakteristik dieser vier Persönlichkeiten auf Grund neuer Quellen beleuchtet zugleich die für das Zustandekommen der Inkorporation wichtigen sozialen und nationalen Verhältnisse beider Länder. Noch vor den ersten Eidesleistungen wurden in der königlichen Kanzlei ein gemeinsames Restitutionsprivileg für Podlachien und Wolhynien und ein besonderes Privileg für Podlachien (beide vom 5. März datiert), welche eine oberflächliche historische Beweisführung enthielten, vor allem aber den Bewohnern dieser Gebiete alle die so heißersehnten polnischen Vorrechte verlieh, sowie ferner zahlreiche Rundschreiben und Mandate mit Aufforderungen zur Eidesleistung ausgefertigt. Ihr Verzeichnis beweist, daß die Einverleibung Wolhyniens sich von allem Anfange an auch auf die Wojewodschaft Bracław erstreckte und daß außer den Beamten und Landboten auch einige Magnaten und mehrere Fürstengeschlechter besondere Aufforderungen erhielten. Unterdessen sandten einige in Lublin zurückgebliebene Vertreter Litauens den Häuptern der Opposition genaue Berichte und Ratschläge und versuchten auch, obzwar vergebens, den König zu bewegen, die Annexion rückgängig zu machen. Infolge der Drohungen von seiten der Litauer und des Mangels an Konsequenz von seiten des Reichstages leisteten erst am 9. März die podlachischen Landboten, sowie nach kurzem, von persönlichen Rücksichten diktiertem Widerstande auch der Starost von Mielnik Sawicki den gewünschten Eid, dagegen war Ostrogski vorher abgereist. Nun konnte der Reichstag, nachdem die königlichen Sendschreiben an die Abwesenden abgeschickt worden waren, nur deren Erscheinen abwarten.

Über die Verkündigung und Aufnahme dieser Mandate in Podlachien berichten interessante Urkunden, und wir sehen, daß nicht nur der gesamte niedere Adel, sondern auch die Städte, ohne daß an sie eine Aufforderung gerichtet worden wäre, sogleich Deputationen nach Lublin sandten und die Nachricht von der Angliederung ihres Landes an die polnische Reichshälfte mit Befriedigung aufnahmen. Auch aus Wolhynien kamen Mitteilungen, daß der dortige Adel diesen Schritt mit Freuden begrüßte; nur im Bracławer Lande nahm man den polnischen Bestrebungen gegenüber

feindliche Stellung ein und suchte dementsprechend auf den dortigen Wojewoden, Fürsten Roman Sanguszko, einzuwirken. Zugleich wandte sich an Sanguszko und die übrigen Magnaten des Großfürstentumes Fürst Nikolaus Rufus Radziwiłł, der Führer der litauischen Opposition und Leiter ihrer im Sinne der aus Lublin kommenden Ratschläge unternommenen Aktion, der eine Zusammenkunft der litauischen Herren nach Wilno berief. Diese außerordentlich wichtige, bisher gänzlich unbekannte Konferenz fand Ende März wirklich statt, doch gewann in ihrem Verlaufe, unter dem Drucke des niederen Adels, die vom Bischof Protaszewicz und dem Geschlecht der Chodkiewicz angeführte gemäßigte Partei der Opposition das Übergewicht: zwar beschloß man, daß die zur Eidesleistung nach Lublin berufenen podlachischen und wolhynischen Herren sich brieflich, u. zw. krankheitshalber, entschuldigen sollten, daß der König nochmals um Aufhebung der Inkorporation zu bitten sei, doch sandte man an den Reichstag eine Gesandtschaft ab, an deren Spitze der Starost von Samogitien, Johann Chodkiewicz, stand und die ein Unionsprojekt vorlegen sollte, welches im Grund genommen dem Mielniker Unionsakte von 1501 entsprach. Unterdessen wurden auch zu Lublin verschiedene Unionsprojekte erörtert und am 24. März ein Unionsakt im Sinne der polnischen Forderungen formuliert. Bald darauf verflossen die Termine (27. März und 3. April), bis zu welchen die Podlachier und Wolhynier erscheinen sollten, doch es liefen nur ihre Entschuldigungsschreiben ein, deren verschiedenartige Abfassung allerdings bewies, wie sehr es der Opposition an Einheitlichkeit fehlte; diesen Mangel bestätigt auch der bemerkenswerte Umstand, daß trotz allem einer der in Podlachien ansässigen litauischen Magnaten, Nikolaus Kiszka, sich entschloß zu kommen und den gewünschten Eid leistete. Bald darauf erschien die litauische Gesandtschaft, und es begannen nach einer langen von Chodkiewicz gehaltenen Rede am 5. April die Unterhandlungen mit dem Senate, die, anfangs ergebnislos, die Litauer doch zu der Überzeugung bringen mußten, daß die Inkorporation Podlachiens und Wolhyniens nicht mehr rückgängig gemacht werden könne.

Hingegen sandte der König während der Pause in den Sitzungen zur Osterzeit eine Reihe neuer Mandate nach Podlachien, die zwar den Termin des Erscheinens auf den 24. April verschoben, aber den Kreis der hiezu Aufgeforderten noch erweiterten;

den Wolhyniern gegenüber traf er vorderhand keine neue Entscheidung. Trotz des Drängens der Landboten verwirklichte er aber in keinem Falle die Drohungen seiner Rundschreiben, daß die Ungehorsamen ihrer Würden und Ämter entsetzt werden sollten. Erst am 23. April beschloß er, als wieder niemand aus Podlachien eintraf, doch damit zum Teil Ernst zu machen; nur denen, die darum bittlich wurden, setzte er einen neuen Termin, den 14. Mai, fest und befahl außerdem, daß zur selben Zeit der gesamte podlachische Adel bei den dortigen Burgämtern in Gegenwart königlicher Kommissäre den Eid ablegen sollte. Gleichzeitig verschob er auch den Wolhyniern ihren Termin auf den 14. Mai und schrieb trotz des Widerstandes der Landbotenkammer in den übrigen Provinzen des Großfürstentums Litauen neue Bezirks-Landtage aus, deren Abgeordnete, zusammen mit den litauischen Ratsherren, zum Abschlusse der Union bevollmächtigt, am 30. Mai nach Lublin kommen sollten. Hingegen erfüllte er den Wunsch des Reichstages, indem er am 2. Mai den Wojewoden und den Kastellan von Podlachien ihrer Würden entsetzte, umso mehr als es sich um zwei dem Lande fremde und dort unbeliebte Herren handelte, die er übrigens gleich darauf durch noch höhere Ämter entschädigte, und an ihrer Stelle zwei in Podlachien ansäßige Magnaten, unter ihnen Nikolaus Kiszka, ernannte. Trotzdem wollten die übrigen zum Eide einberufenen Herren ihre Ankunft noch mindestens so lange hinausschieben, um gleichzeitig mit den Litauern zu erscheinen und so jede Verantwortlichkeit von sich abzuwälzen. Mit Rücksicht auf die begreifliche Ungeduld des Reichstages bestimmte aber der König als endgültigen Termin den 22. Mai, und wirklich trafen im Verlaufe des letzten Drittels dieses Monates immer zahlreichere Vertreter beider Länder ein und leisteten den verlangten Eid, nachdem sie sich die Zulassung zu allen Privilegien der Krone Polen und — vor allem die Fürstengeschlechter — ihre Standesprärogativen gesichert hatten. Angesichts dessen konnte der König am 27. Mai auch für Wolhynien ein Restitutionsprivileg erlassen und tags vorher anordnen, daß auch dort alle Bewohner bei den Burgämtern seinen Kommissären den Eid leisten sollten.

Unter dem Einflusse der Wolhynier wiederholten nun die polnischen Landboten ihr schon kurz vorher geäußertes Verlangen, auch die Wojewodschaft Kiew der Krone einzuverleiben. Die Wolhynier drängten hiezu nicht nur deshalb, weil sie mit den übrigen

Gebieten des südlichen Reussens in Verbindung bleiben wollten (deshalb forderten sie auch im Einverständnis mit dem dortigen Adel, aber dennoch erfolglos, die Ausdehnung der Inkorporation auf die Wojewodschaft Brześć litewski), sondern auch mit Rücksicht auf die unter der litauischen Herrschaft ungenügende Sicherung der südöstlichen Grenze; das letztere Motiv war für den König entscheidend. Daher erfüllte er trotz des Widerstandes eines Teiles der polnischen Senatoren auch dieses Verlangen, indem er durch sein Dekret vom 4. und das Restitutionsprivileg vom 6. Juni auch den übrigen Teil der Ukraine, das Kiewer Land mit Ausnahme des Bezirks Mozyr, der Krone Polen einverleibte. Unterdessen waren auch die Vertreter Litauens wieder eingetroffen; da der unbeugsame Radziwiłł fern blieb, übernahm die Anführung, allerdings in steter Fühlung mit ihm, Johann Chodkiewicz. Die von der Mehrheit der Magnaten gebildete Opposition unter ihnen, der es aber auch jetzt an Solidarität und einheitlichem Plane fehlte, überzeugte sich jetzt, daß der Widerstand einiger Podlachier und Wolhynier gegen die Inkorporation nur scheinbar, von formellen Rücksichten geleitet war, daß im Grunde beide Länder freiwillig zur polnischen Reichshälfte übergegangen waren; da sie außerdem der niedere Adel sogar im eigentlichen Litauen für den Fall, wenn die Union nicht zustandekommen sollte, auf das heftigste bedrohte, bequemte sie sich schließlich dazu, die offiziellen Unterhandlungen mit den Polen wieder anzuknüpfen. Im voraus wurde hiebei die Hoffnung aufgegeben, die bereits an Polen angeschlossenen Gebiete wiederzuerlangen und die leidenschaftlichen Proteste des Chodkiewicz gegen diese Inkorporation in der Sitzung von 7. Juni und dem Könige gegenüber, konnten nur den Zweck haben, von den Polen gewisse Konzessionen hinsichtlich der Union selbst zu erlangen. Selbstverständlich gab Sigismund August auch dann nicht nach, als gegen Ende der Reichstagssitzung die Litauer nochmals um Rückgabe der verlorenen Gebiete baten, und schon die Zeitgenossen waren sich dessen wohl bewußt, daß eben jene Inkorporationen den eigennützigen Widerstand des litauischen Hochadels gegen die Union gebrochen hatten.

Während im Laufe der letzten Wochen des Reichstages die Vertreter der einverleibten Wojewodschaften als neue Mitglieder der Krone Polen an den Verhandlungen regen Anteil nahmen und die Reichstagskonstitutionen noch mehrere mit den Inkorporationen zusammenhängende Einzelfragen ordneten, fanden (Mitte Juni)

vor den Burgämtern Wolhyniens und der Ukraine die Eidesleistungen der überwältigenden Mehrheit der Bevölkerung statt. An einige sich bis zum letzten Augenblick widersetzende litauische Magnaten schickte der König nach dem Reichstage spezielle Kommissäre. Alle Stände der neuen Kron-Wojewodschaften trachteten nun, sich so schnell als möglich den Anteil an allen polnischen Privilegien zu sichern; von den diesbezüglichen königlichen Urkunden sind diejenigen die wichtigsten, welche auf die verschiedenen Klassen des Bojarenstandes gleichmäßig alle Rechte des polnischen Adels übertragen, wobei allerdings das ohnehin ungenügende System des bisherigen Grenzenschutzes noch weitere Einbuße erlitt. Nach eingehender Erörterung des gesamten Problems muß der Forscher zu der Überzeugung kommen, daß die Einverleibung Podlachiens und Wolhyniens von seiten des Königs und der Polen ein in der Lage der Dinge genügend begründetes Mittel war, um die litauische Opposition zum Abschlusse der für beide Reichshälften notwendig erscheinenden Union zu bewegen, ein Mittel, das durch die Haltung und die Bestrebungen der Bewohner dieser Gebiete, auf denen der Druck der litauischen Magnatenherrschaft schwer lastete, vollkommen gerechtfertigt erscheint. Die Einverleibung der Ukraine war nach der Lostrennung Wolhyniens von Litauen unumgänglich nötig, doch mußte hiedurch die polnische Reichshälfte die ganze Last der Grenzverteidigung gegen Moskau und die Tataren, sowie alle Schwierigkeiten der Kosakenfrage auf sich nehmen. Aus diesem und anderen Gründen waren die territorialen Veränderungen des Jahres 1569, die für die Gesamtheit des polnisch-litauischen Staates nötig und heilsam waren, kein so großer Gewinn für Polen und kein so schwerer Verlust für Litauen, wie es auf den ersten Blick scheinen könnte.

4.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire)*, tome XIII, 8-o, pp. 412.

Benni Tytus. »Istota artykulacyjna syczenia i szumu«. *(Étude*

sur la nature de l'articulation du sifflement et du chuintement), 8-o, pp. 24.

Gawrłek Franciszek. »Bibliografia ludoznawstwa polskiego«. *(Bibliographie du folklore polonais)*, 8-o, pp. 328.

»Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności«. *(Matériaux de la Commission linguistique)*, 8-o, tome VI, pp. 465.

Sajdak Ioannes. »Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Pars prima: De codicibus scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni. Accedit appendix de pseudo-gregorianis et Gregorii encomiis« (Meletemata Patristica I.) — Cracoviae 1914, 8-o, pp. 340.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1914 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Czerwca 1914

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 3 et 4. Mars—Avril. 1914.

Sommaire. Séances du 9 et du 16 mars, du 20 et du 21 avril 1914.
Résumés: 5. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 22 janvier 1914.
6. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 19 février 1914.
7. SINKO THADDAEUS. De Cypriano Martyre a Gregorio Nazianzeno laudato.
8. SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. Les „proclamations" de la noblesse polonaise considérées comme cris de guerre.
9. SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. La maison d'Abdank.
10. SEMKOWICZ WŁADYSŁAW. La maison de Powała.
11. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 MARS 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Sinko présente son travail: *„De Cypriano Martyre a Gregorio Nazianzeno laudato"*.

M. Piotr Bieńkowski présente son travail: *„La frise du monument de Paul-Émile à Delphes"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 19 février 1914.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Leon Sternbach présente son travail: *„Contributions à l'étude des mythes du rossignol et de l'hirondelle"*. 1-re partie.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: *„La poétique des poètes du moyen âge en Pologne“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Pigoń: *„Le symbole de la »Dame-Soleil« dans la poésie de Słowacki“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission philologique du 28 mars 1914.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 MARS 1914.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Ptaśnik: *„Études sur la noblesse polonaise d'origine bourgeoise ou étrangère“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: *„Les »proclamations« de la noblesse polonaise considérées comme cris de guerre“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: *„La maison d'Abdank“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: *„La maison de Powała“*.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1914.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. Oswald Balzer présente un compte-rendu de l'ouvrage de M. Leopold Charles Goetz, professeur à l'Université de Bonn: *„Das russische Recht“*. (Русская Правда) Stuttgart 1910—1913. 4 vol. (pp. 312 + 282 + 488 + 238).

Le Secrétaire présente le travail de M. Antoni Kostanecki: *„Les idées sociales de J. J. Rousseau“*.

Résumés

5. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 22 stycznia 1914.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoir de l'Art en Pologne de 22 janvier 1914).***

M. Thadée Szydłowski donne lecture de la seconde partie de son mémoire sur „La restauration de l'autel de Notre-Dame de 1866 à 1870“.

Ce qu'il y a de moins bien conservé, de moins authentique dans l'autel actuel est certainement la polychromie. Vers le milieu du XVII-ième siècle l'ancienne polychromie de Wit Stwosz subit d'irréparables atteintes. On repeignit alors, et d'une manière très maladroite, la carnation des visages et les parties coloriées des vêtements. La „rénovation“ de 1795 vint encore ajouter à ces dégats. Enfin la restauration effectuée entre 1866 et 1870 ne réussit pas à recréer l'état primitif, c'est-à-dire à découvrir et à restituer les teintes d'autrefois, à redonner à l'ensemble le caractère antique. On s'obstina dans la funeste erreur de donner à l'autel un éclat nouveau, d'effacer toute trace de détérioration et d'antiquité. Et c'est ainsi qu'on refit un bon quart des dorures, qu'on repolit entièrement la dorure de l'autel, qu'on y enleva cette agréable patine, si douce à l'oeil du connaisseur et de l'amateur. On repeignit non seulement les parties ornamentales et constructives, mais encore les draperies des figures, les parties architectoniques des bas-reliefs. Ce „renouvellement“ exécuté sans soin, sans exactitude, sans scrupule, d'une manière fort éloignée de la délicatesse primitive, fit disparaître une quantité des plus fins détails du dessin et détruisit les nuances des teintes.

Par bonheur on laissa intacts les intérieurs et les paysages qui sur les ailes de l'autel constituent le fond sur lequel se détachent les compositions figurales; dans les restaurations précédentes

on les avait aussi respectés, de sorte qu'ils nous sont parvenus à l'état d'authenticité la plus certaine, quoique fort palis et à peine perceptibles. A l'origine, ils jouaient un rôle considérable dans l'ensemble, et cette partie décorative-picturale était le complément indispensable de la sculpture. Aujourd'hui que la peinture est en partie invisible, en partie mal restaurée, la polychromie de l'autel a perdu le caractère que lui avait donné Stwosz et sa valeur propre pour l'effet artistique de l'oeuvre. Car, ainsi que le démontre l'analyse artistique, c'est Stwosz lui-même qui fut l'auteur des parties peintes de ses sculptures. Cette constation permettrait de poser des conclusions très importantes en ce qui concerne la genèse de l'art de ce maître, et d'en chercher les sources dans les ateliers de peintres qui furent en rapports étroits avec l'art sculptural auquel nous devons le magnifique autel de l'église Notre-Dame.

Dans la discussion qui suit cette communication prennent la parole M. M. Cercha, Muczkowski, Ptaśnik, Wyczyński, Tomkowicz et le rapporteur.

M. Stanislas Swierz donne lecture d'une note sur: »Quelques objets d'art inconnus du trésor royal au Wawel, actuellement au Musée des Princes Czartoryski à Cracovie«.

Ces objets sont parvenus au Musée — ou plutôt au Temple de la Sibylle à Puławy — en partie offerts par Thadée Czacki, lequel en qualité de dernier inspecteur du trésor les avait sauvés en 1792, en partie acquis par la princesse Isabelle Fleming-Czartoryska qui avait pu se les procurer à Cracovie, après l'occupation de cette ville par les Autrichiens. Ils sont de différents genres. Dans la note qu'il présente et qui n'est que la première partie d'un travail beaucoup plus étendu sur ce sujet, l'auteur décrit les objets appartenant à la série des armes et armures et il communique les photographies des pièces qu'il est parvenu à découvrir. Ce sont: une masse d'armes de la fin du XV-ème siècle, en forme dite „de régiment“, une autre masse d'armes du XVI-ème siècle, ornée du blason royal et portée par le roi, un sabre médiéval, la lame d'un glaive béni, don de Grégoire XIII à Etienne Batory, une pertuisane renaissance, portée par les gardes à la cour des Jagellons. L'auteur signale en outre trois armures provenant du trésor royal et qui se trouvaient au Temple de la Sibylle à Puławy, et décrit ensuite un objet qui se rattache indirectement au trésor, l'épée de Sigismond-Auguste, prise au trésor par le roi Stanislas-Auguste, et

offerte au Temple de la Sibylle par le prince Joseph Poniatowski. Les inventaires du trésor royal du XVII-ème et du XVIII-ème siècle contiennent des descriptions plus ou moins exactes de ces objets.

Il est procédé en fin de séance à l'élection du Président et du Vice-Président de la Commision pour l'année 1914: MM. Stanislas Tomkowicz et le comte Georges Mycielski sont élus.

---

6. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 19 lutego 1914. ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'Art en Pologne du 19 Février 1914).***

M. le Chanoine Joseph Rokoszny donne lecture de son mémoire sur: „Les peintures murales du moyen âge à la cathédrale de Sandomir".

En 1887 un tableau suspendu dans le choeur de la cathédrale en tombant mit au jour d'anciennes peintures. On procéda au nettoyage des parois et on constata que les murs, entre les nervures des voûtes, étaient entièrement couverts de peintures. On trouva ainsi six tableaux; chacun des deux étages inférieurs en possède deux, et, au dessus, un de chaque côté. Les tableaux du bas ne sont plus visibles que dans leur partie supérieure. Les deux qui sont en haut réprésentent, l'un la Cène, l'autre la Trahison de Judas. Sur un troisième panneau, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; sur un quatrième, l'ascension de Notre-Seigneur, composée de deux parties: en bas, la Sainte-Vierge avec deux anges et les douze apôtres, en haut, Jésus-Christ entouré d'une quadruple auréole soutenue par deux anges. L'ouvrage est exécuté alla tempera avec contours gravés dans le stuc d'après des cartons; cependant certains détails ont sans doute été peints à la colle. Les teintes sont en général sombres, opaques; les visages portent une expression sévère; les attitudes sont calmes, presque dépourvues de mouvement. Tout indique une provenance orientale byzantine. Les inscriptions sont partie en grec, partie en latin ou en slave. Długosz dans sa biographie de Jagiełło nous apprend que ce prince fit orner la cathédrale de Sandomir de peintures dans le goût grec. Cependant dans les Comptes de Hinczko (1388—1420) il n'en est fait aucune mention. Ces fresques recouvrent tout le choeur ainsi que les voûtes. Elles ont été fort

détériorées à plusieurs reprises: en 1448 la foudre, et surtout un grand incendie en 1656 leur furent funestes. En 1647 on suspendit au mur une grande toile, et la voûte fut peinte en 1714 dans le style baroque. Vers 1825 tout l'intérieur de la cathédrale fut blanchi à la chaux. En 1913, grâce aux soins de Mgr. Ryx, M. M. Frycz et Talaga entreprirent et menèrent à bonne fin le grattage des murs et la restauration des antiques peintures murales.

Ce mémoire, illustré de projections photographiques donne lieu a une longue et vive discussion à laquelle prennent part MM. Tomkowicz, Chmiel, Mycielski, Turczyński, St. Cercha et Rubczyński.

M. Léonard Lepszy soumet à la Commission son travail sur „La couronne récemment découverte et offerte au trésor de la cathédrale au Wawel".

Il y a trois ans on a déterré dans une localité du Royaume de Pologne une couronne, un casque et une lance. Ces objets furent remis au trésor de la cathédrale de Cracovie, au Wawel, en présence de Mgr. Nowak et de plusieurs personnes appelées comme témoins. Le nom de la localité où ces objets furent découverts serait d'un poids décisif pour la détermination des personnages à qui l'on doit ce précieux héritage. Mais en considération de la sécurité de ceux qui ont fait cette trouvaille, on est forcé de le taire pendant trente ans; c'est-a-dire qu'il ne sera possible de le publier qu'en 1941. La découverte eut lieu au pied d'un tilleul de plusieurs dizaines d' années, de telle sorte qu'on est autorisé à affirmer que le trésor fut enfoui dans la première moitié du XIX-ème siècle. Vu la discrétion imposée sur les particularités de cette découverte, on doit se borner à en donner une description sommaire et un compte rendu succint de l'examen de ces objets. Ils portent tous les trois le caractère du XIV-ème siècle. Le casque à visière et la lance sont en fer, rongés de rouille et souillés de terre. La couronne, perle de ce trésor, est en cuivre légèrement additionné d'argent, tout entière recouverte d'une claire patine de vert-de-gris. Soumis à la pierre de touche le métal de cette couronne brille comme de l'or pur, et elle avait sans doute cet éclat quand elle ornait le front royal. Le contour du casque au front est de 65 cent.; celui de la couronne 61 cent. A l'intérieur de celle-ci il y avait une calotte, ainsi qu'en témoignent des trous servant à la fixer. Par la nature même des choses, le casque devait être rembourré, afin de ne pas blesser le crâne. Le casque est

un heaume avec nasal et avec une coupure du côté du visage, d'une forme qui rappelle celle du casque faisant partie de la collection milanaise Póldi-Pezzoli reproduit dans l'ouvrage de W. Boeheim: Handbuch der Waffenkunde (Leipzig 1890. p. 34). La couronne se compose de quatre fleurons de lys et de boucles séparées par des tiges métalliques dont les bouts sont développés en trois feuilles, le fil de fer passe par les charnières des anneaux mobiles qu'il rattache.

Sur le bandeau frontal nous voyons, disposée dans le système axuel, une ornementation en pierres précieuses, imitations d'émeraudes, de saphirs, de cristaux de roches. Les plus grandes pierres sont à facettes, c'est-à-dire taillées de biais en surfaces planes; il y en a d'ovales; une d'elles est en pyramide. Les plus petites sont des cabochons. Comme on croit généralement que l'art de tailler les pierres précieuses en polygones géométriques ne remonte pas au delà de la Renaissance, on serait tenté d'attribuer au XV-ème siècle l'exécution de notre couronne. Mais comme la forme des objets découverts accuse une époque plus ancienne, M. Lepszy se réserve d'étudier si la taille des pierres molles dites tchèques n'a pas précédé celle des pierres précieuses beaucoup plus dures, et ce n'est que lorsque ses recherches sur ce point auront été achevées qu'il sera en mesure de déterminer l'époque et la personne du propriétaire de cette couronne qu'il faut classer, pense-t-il, parmi les couronnes hommagiales.

À la discussion qui suit cette lecture prennent part M. M. Krzyżanowski, Tomkowicz, Demetrykiewicz, Mycielski, Ptaśnik, Tiel, Komornicki, Warchałowski et Lepszy.

---

7. THADDAEUS SINKO, ***De Cypriano Martyre a Gregorio Nazianzeno laudato.***

Mit Th. Zahn, dessen Beweisführung bestätigt wird, hält der Verfasser für den Gegenstand der or. 24 M. den berühmtem Bischof von Karthago, auf den bei der Gelegenheit der Einführung seines Feiertages (schon vor Gregors Rede) in Konstantinopel die ältere lokale Legende von dem gleichnamigen Magus aus Antiochien übertragen wurde und der auf diese Weise zum Bischof und Märtyrer avancierte. Bei der Untersuchung der Angaben Gregors, die sich

ohne Zweifel auf den Karthager beziehen (c. 14—16), stellt sich heraus, daß trotz mancher Berührung mit der noch vorhandenen Korrespondenz Cyprians, deren Kenntnis Gregor dem hl. Hieronymus verdanken konnte, der Inhaltsbericht über jene Briefe (c. 15) eine Fiktion des Redners ist und alle Motive früheren Reden Gregors (or. 15. 7. 19) verdankt. Ebenso fiktiv ist Gregors Katalog der Schriften Cyprians (c. 13 extr.). Seine triadologischen gegen die Arrianer und Sabellianer gerichteten Schriften sind hieher aus dem Katalog der wirklichen Schriften des Athanasius (or. 21, c. 13 med.) übertragen worden, und in den „Lebensbeschreibungen der Männer“ findet man Anklänge an Athanasius' Vita Antonii. — Aus der erhaltenen Poenitenz (Metanoja) des Magiers hat Gregor mehr übernommen, als Zahn annahm, und die gleichfalls erhaltene Πρᾶξις τοῦ ἁγίου Κυπριανοῦ καὶ τῆς ἁγίας Ἰουστίνης stimmt in der Auswahl und Nachfolge der Begebenheiten mit Gregors Bericht so überein, daß des Redners Notiz, er habe eine Einzelheit von irgend jemand gehört, nicht gegen, sondern für die direkte Benützung jener Πρᾶξις spricht. Gregor ist in der Anführung von Tatsachen sehr karg. Auf 32 Druckzeilen des 9-ten Kapitels sind nur 3 der Erzählung gewidmet, die übrigen 29 enthalten nur rhetorischen Ballast. Dasselbe Verhältnis finden wir in den beiden folgenden Kapiteln. Diese Kompositionsweise findet darin ihre Erklärung, daß Gregor nach eigenem Geständnis sehr wenig Zeit gehabt habe, seine Rede vorzubereiten. Sie ist vielmehr für eine Improvisation zu halten. Mit diesem Charakter stimmt sehr gut die Tatsache überein, daß sowohl die Einleitung (c. 2—5) wie der Schluß der Rede aus lauter Reminiszenzen bestehen. Der Verfasser hofft, in nächster Zeit solche Reminiszenzen für chronologische, textkritische u. andere Zwecke (z. B. für die Festellung, daß eine Rede improvisiert ist) verwerten zu können.

8. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. **Zawołania szlachty polskiej jako hasła bojowe.** ***(Les „proclamations" de la noblesse polonaise considérées comme cris de guerre).***

Le mémoire dont nous allons donner le résumé est la continuation des études comparatives de l'auteur sur la genèse des armes de la noblesse polonaise du moyen âge. Après avoir examiné le rapport que présentaient les blasons avec les plus anciens signes des sceaux, l'auteur passe aujourd'hui à une seconde partie intégrale des armes polonaises: les cris d'armes ou cris de guerre. Il a déjà consacré à ce sujet quelques remarques dans son travail: „Uwagi metodyczno-krytyczne nad pochodzeniem i rozsiedleniem rycerstwa polskiego wieków średnich" (Études critiques et méthodiques sur l'origine et la répartition de la noblesse polonaise au moyen âge), présenté à la séance du 10 juillet 1911 de la Classe d' histoire et de philosophie de l'Académie des sciences, travail dans lequel il passe en revue les résultats des recherches effectuées jusqu'à ce jour sur la classification et l'antiquité des „proclamations". Aujourd'hui, après avoir élargi le champ de ses études par voie de comparaison, l'auteur est amené à compléter ses remarques antérieures et à en rectifier plusieurs. Si en effet il y a deux catégories de „proclamations" absolument incontestables: celles qui concernent les personnes et celles qui ont trait aux lieux, un troisième groupe, celui qui, d'après l'opinion antérieure de l'auteur, comprend les devises, ne peut plus être maintenu. Il est indispensable de modifier ce point de vue en ce sens que, 1-o, les „proclamations" n'ont rien de commun avec les devises de l'Europe occidentale; 2-o, l'acception „proclamations de combat" limitée précédemment par l'auteur à un groupe assez restreint de cris signalés par lui, tels que: *Biją w łeb* = on casse la tête, *Wali uszy* = frappe les oreilles, *Orzy, orzy* = laboure, laboure (avec le glaive) ou bien *Do-Łęga* = au Łęg (lieu), *Na pole* = au champ, *Na górę* = montez, doit être étendue à toutes les „proclamations" en général de la noblesse polonaise, lesquelles par destination sont avant tout des cris de guerre.

On est conduit à cette conclusion, non seulement par le rapport étroit qui rattache la „proclamation" au signe éminemment militaire qu' est le blason, mais surtout par la comparaison avec les analogies que nous présente l'Occident.

La théorie de l'art militaire médiéval, dont les principes étaient empruntés au fameux ouvrage de Végèce „De re militari“ (IV-ème siècle après J. C.) distinguait trois sortes de signes militaires: 1) *signum vocale sive clamor*, le cri d'armes; 2) *signum semivocale*, c'est-à-dire donné au moyen de la corne ou de la trompette; 3) *signum mutum sive visibile, ut vexillum et signum, quod in vexillo est* c'est-à-dire les étendards [1]).

Le cri de guerre (*clamor bellicus, cridatio, proclamatio, Schlachtruf*) était un mot servant à s'encourager mutuellement dans le combat, à se reconnaître, à se retrouver dans la mêlée, et, en cas de dispersion, à se rejoindre autour de l'étendard commun. Connu chez tous les peuples et à toutes les époques, en Pologne il est déjà mentionné par Thietmar sous Boleslas-le-Vaillant (en 1015: *clamor ternis mugitibus attollitur*). Au moyen âge il prend certaines formes déterminées qu'il est indispensable d'examiner minutieusement, si l'on veut se rendre un compte exact du caractère et de la signification des „proclamations“ de la noblesse polonaise.

Comme dans les pays de l'Occident nous rencontrons en Pologne deux sortes de cris: le „*commune signum*“ (cri général) à l'usage de l'armée tout entière, et les „cris particuliers“ à chacun des contingents constituant cette armée.

Le cri général était tantôt symbolique (*victoria, palma, potestas, virtus, Deus nobiscum*, chez les Français: *Montjoie*, chez les Normands: *Dieu ayde = Deus adjuva*), tantôt il exprimait le nom du roi ou du chef, ou bien encore de la capitale du pays. Pendant les guerres civiles qui déchirèrent la Pologne à la mort de Louis de Hongrie, les partisans de Marie, fille aînée de ce prince, prirent ce prénom comme cri de guerre. A la bataille de Grunwald, on choisit deux cris, un pour chaque aile de l'armée polono-lithuanienne: *Kraków* i *Wilno* (Cracovie et Vilna). En Occident, lorsque l'armée était composée de soldats originaires de deux peuples alliés, on adoptait aussi deux cris généraux. C'est ainsi qu'à la bataille de Montlie (1369) les Espagnols et les Français, combattant sous le même drapeau contre les Anglais, eurent deux cris différents: tandis que les premiers clamaient le nom de leur roi Henri, les seconds criaient le nom de leur grand capitaine Du Gueselin. De même au

[1]) Tractatus de arte bellandi (XII-ème siècle).

camp d'Ottokar II, dans les champs de la Moravie, retentissaient les deux cris, *Prague* et *Budweis.*

Conjointement à ces cris pour une armée entière, les différentes bannières militaires avaient aussi leurs cris particuliers. D'après les recherches faites en Occident, il y avait sous ce rapport une certaine différence entre ce qui avait lieu en Allemagne et ce qui était pratiqué dans les autres pays de l'Occident et en Pologne. En France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, naquirent des cris de guerre, des cris d'armes [1]) qui rappellent les nôtres d'une manière frappante, non seulement en ce qui touche à leur type extérieur, mais encore à leur essence même et à leur caractère constitutif. Il ont de commun avec les cris polonais que, 1-o, ils sont attachés à certaines armoiries et communs à toutes les familles d'un même blason, 2-o, ils sont héréditaires. Par contre, en Allemagne (de même qu'en Bohême) ces cris ne parvinrent pas à se fixer, à se transmettre en héritage, mais furent imposés par les circonstances [2]), sous l'influence, semble-t-il, de la théorie fort répandue en Allemagne et exprimée dans le traité anonyme „De arte bellandi", à savoir: *signa (vocalia) in diversis proeliis variari oportet, ne hostes ex usu signum agnoscant et inter nostros versentur impune.* Sans nous arrêter plus longuement à l'examen de ce phénomène, nous allons nous borner à comparer les cris polonais à ceux des pays de l'extrême Occident.

Tout d'abord, comme nous l'avons dit plus haut, ici et là ces cris sont étroitement rattachés au blason. En Pologne, cris et blasons se rapportent au clan. Chaque blason a son cri approprié, quelques-uns même en ont deux et davantage. Toutes les familles du même blason, tous les membres d'un clan à blason commun ont le même cri commun, qui se transmet héréditairement de génération en génération. Il en est ainsi en Occident quant au cri d'armes, au cri de guerre, Gilles de Bonnier, héraut français, du commencement du XV-ème siècle, constate qu'en Picardie *„tous ceulx qui portent fretté crient „Saucourt" et tous ceulx qui portent le rouge crient „Hengest"* etc. Les cris de guerre français (anglais

[1]) Watteville O: Le cris de guerre chez les différents peuples; Champeaux J. Devises, cris de guerre, légendes, dictions.

[2]) Dielitz: Die Wahl- und Denksprüche, Feldgeschrei, Losungen, Schlacht- und Volksrufe.

et hollandais aussi) sont donc, de même que les nôtres, rattachés à certains blasons, embrassent tout le cycle des nobles d'un même blason, et dans chaque famille sont héréditaires. C'est ainsi par exemple que le cri „*Wallincourt*“ est celui des maisons de *Beauvoir*, de *Boucy*, de *Bouverie*, de *Desmaizières*, d'*Haspres*, de *Haucourt*, d'*Hengot*, de *Marchiennes*, de *Mauroy*, de *Messancouture*, de *Montigny*, de *Picard*, de *Somaing* et de *Wallincourt*. Ces familles ne sont pas groupées dans la même contrée, mais bien, comme chez nous, sont dispersées dans tout le nord de la France, en Picardie, en Flandre, dans l'Artois, le Cambrésis et en Normandie, alors que le bereeau des Wallincourt qui ont donné naissance à ce cri est le Cambrésis.

L'analogie entre les types des cris de guerre occidentaux et nos „proclamations“ donne lieu à de fort curieuses remarques. Presque tous les types de „proclamations“ polonaises se retrouvent dans les cris de guerre de l'Occident; avec toutefois cette différence que les „proclamations“ polonaises sont en général plus simples, formées de moins de mots que les cris de guerre de l'Occident, qui très souvent ont deux ou trois termes, fait tout exceptionnel en Pologne.

Au premier plan se placent les cris du type topographique qui sont les plus nombreux. Les uns sont formés des noms des pays (comtés, duchés) d'où est originaire la chevallerie faisant usage de ce cri. C'est ainsi que beaucoup de familles du Brabant emploient le cri „*Brabant*“, de Flandre „*Flandre*“, de même qu'en Pologne la terre Pałuki donna naissance au cri de la famille qui avait son bereeau dans cette terre. De là les quelques familles habitant ce territoire faisaient usage du même cri „*Pałuki*“.

Le second groupe de cris de guerre topographiques dérive des castels (qui plus tard devinrent des villes) tels que *Chartres*, *Boulogne*, *Tournay*, *Gand*. Il en fut de même en Pologne où la noblesse établie aux environs des grands castels et sans doute chargée de les défendre, adopta leur nom comme cri de guerre: *Rawa*, *Przeginia*, *Strzegomia*, *Biała*. Remarquons le cri exceptionnellement caractéristique de „*Do-Liwa*“ = à Liw employé par un clan établi aux environs du castel Liw en Masovie, cri qu'il faut ranger dans ce groupe.

Le troisième groupe de cris topographiques profère le nom du domaine héréditaire d'où prend son origine le seigneur banneret.

Ce nom de domaine est d'ordinaire au nominatif singulier, par exemple: *Le Chariol*, *Coucy*, *Bégorre*, *Gavre*. Au même type appartiennent les cris polonais: *Odrowąż*, *Gozdawa*, *Janina*, *Brzezina* etc. Les seigneurs de Łęg en Masovie, ainsi que leur parenté crient: „*Do-Łęga!*" = au Łęg!; ceux de Wałowice „*Do-Wała!*" = Au Wał!, de même que les seigneurs français de Créqui emploient: „*A Créqui!*"; ceux de Gléon: „*Au sieur de Gléon!*", etc. Ce caractère s'affirme surtout dans le cri où le nom de la localité est répété. C'est ainsi qu'il est spécifié dans une de nos chroniques que le cri „*Do Raja! Do Raja!*" = Au paradis! Au paradis! s'énonce „*duplici modo*", tout comme en Écosse le cri des seigneurs de Home: „*A Home! A Home!*" et celui des seigneurs de la Navarre: „*Bégorre! Bégorre!*".

Sur la limite des cris topographiques et des cris à noms de personnes se placent ceux où apparaît un nom de famille: *de Chateaubriand*, *de Mailly, d'Enghien*. Ces derniers, eux aussi, ont pour origine des noms de lieux, et peuvent être comparés à nos appellations en-*ski*, lesquelles font aussi fonction parfois de cri de guerre: Skrzyński, Czyrmeński, Karniowski, Kębłowski.

Par contre, les cris formés de prénoms et de surnoms, cris qui comprennent plus que la moitié des clameurs usitées parmi la noblesse polonaise, sont inconnus dans les pays de l'Occident.

Mais il y a quelques cris polonais qui ont leurs similaires en Occident.

Ce sont les cris dits de blason, cris formés par le nom des pièces des armoiries, tels que, en Pologne: *Łabędź* = le cygne, *Stary koń* = le vieux cheval, *Wężyk* = le serpenteau, *Lis* = le renard, à quoi correspondent les cris français: *La tournelle*, *Les corbeaux*, *Les barres*, etc., d'après les blasons.

Nos cris symboliques, tels que: *Świeboda* = Liberté, *Prawda* = Vérité, *Ostoja* = Refuge, *Pokora* = Humilité, sont analogues à *Liberté*, *Justice*, *Prudence*, *Valeur*, *Victoire*. Le cri français „*Bonne Nouvelle*" rappelle notre „*Nowina*" = Nouvelle.

L'antique invocation normande „*Dieu ayde!*" (*Deus adjuva!*) adoptée comme cri de guerre par nombre de familles normandes, bretonnes et anglaises a son équivalent dans notre „*Boże Zdarz! (Zdarz Bóg!)*" = Dieu donne! et dans le cri ruthène de la famille Kornicz: „*Błogosław Hospody!*" = Dieu bénisse! Quelques familles celtiques de la Bretagne et du Pays de Galles employaient le cri: „*Youl Doué!*" c'est-à-dire „Volonté de Dieu", cri dont faisait aussi

usage une branche de la famille Lubicz en Masovie: *Boża Wola.* Il est peut-être à propos de citer ici le cri *Po-Bóg*, primitivement *Po Bodze* = *Dla Boga* = Pour Dieu.

Mais les analogies les plus frappantes, les plus curieuses, nous sont fournies par ce qu'on appelait les cris d'exhortation. Y appartiennent d' abord les antiques cris des tribus celtiques: *Pring! Pring!* correspondant exactement à l'ancien cri des Rugiens: *Rani! Rani!*= blesse! blesse! Quelques autres cris de combat, tels que: *Hache! Hache! Casse sa tête! Battons et abattons! Frappez fort! Haut la lance!* etc., ont chez nous des analogues impératifs, tels que: *Orzy! orzy!* = laboure! laboure! (avec le glaive). *Zerwi-kaptur* = enlève le chaperon!, *Wali uszy!* = frappe les oreilles! *Po trzy na gałąź!* = par trois à la branche! Les Français criaient: *Hardi!* — les Polonais: *Bujno* et *Łebno*; les Français: *A défence! Au brui! Au guet! Au feu, au feu!* — les Polonais: *Na pole!* = au champ! *Na górę!* = montez!, *Na wilki!* = aux loups!, *Na gody!* = aux festins!

Les analogies, disons même l'identité que nous venons de faire ressortir entre une multitude de cris de la noblesse polonaise et ceux de la noblesse de l'Occident de l'Europe — analogies, identité concernant l'essence elle-même (hérédité, connexion avec le blason) non moins que le type extérieur, sont tellement évidentes, éclatantes, qu'on serait tenté de rechercher ici des influences immédiates. Cependant l'auteur ne pense pas qu'on puisse mettre en rapport direct ces phénomènes, mais croit qu'il faut chercher une base qui leur soit commune. Les „proclamations" polonaises, comme les cris de guerre de l'Occident, sont par excellence guerrières, ce qu'il importe de bien préciser, car quelques-uns de nos historiens (Małecki, Ig. Zakrzewski) ont introduit un autre élément qu'ils ont déclaré essentiel, pour déterminer le caractère et l'époque de ces cris. Ils ont prétendu en effet qu'ils étaient à l'origine des noms de familles, noms remontant aux temps préhistoriques et servant à spécifier, à distinguer chaque famille, à en affirmer l'existence individuelle. Quant au terme „proclamation", Małecki l'explique par le fait que (encore au XV-ème siècle) les hommes des domaines seigneuriaux, en cas d'alarme, se ralliaient par le nom du seigneur.

L'auteur ne nie pas qu'il soit possible que nos vieilles familles nobles aient eu certains noms communs, par lesquels elles se distinguaient des autres: il pense pourtant qu'il ne faut pas confondre ces noms avec les „proclamations" qui, en tant que cris de

guerre, sont d'une formation plus récente, et ne se manifestent qu'à l'apparition des bannières seigneuriales, ce qui, d'après l'auteur, eut lieu au XIII-ème siècle. A l'origine, seuls les clans puissants et nombreux étaient autorisés à remplir le service militaire sous leurs propres bannières; par la suite ce droit échoit aussi aux autres familles admises dans la noblesse qui se distingnent les unes des autres en prenant des blasons auxquels se rattachaient des „proclamations" en qualité de cris de guerre. Et de même que les signes de reconnaissance privée fournirent un contingent considérable à la formation des blasons, les anciens noms de familles fournirent des thèmes pour créer des cris de guerre qui du reste avaient aussi d'autres sources, parmi lesquelles il faut compter les influences étrangères, même fort lointaines, comme celles de la France qui se firent sentir tout particulièrement au XVI-ème siècle, alors que la Pologne entretenait d'étroites relations avec la maison d'Anjou. Les clans qui s'étaient considérablement multipliés (tels que les Lis, les Jastrzębiec) et qui pouvaient mettre sur pied plusieurs bannières, avaient plusieurs cris, de caractère tactique avant tout, ce qui nous est confirmé par le fait que certains chevaliers appartenant à ces familles emploient tantôt une „proclamation", tantôt une autre, selon la bannière à laquelle ils appartiennent à un moment donné. La création de ces corps séparés dans le cercle d'un même clan, corps ayant leurs cris particuliers, a pu avec le temps amener la formation d'unités de clans séparés, surtout dans les cas où l'on introduisait des modifications dans le blason, soit par suppression, soit par adjonction de quelque pièce. C'est de cette manière que de *Lubicz* (nom d'un blason polonais) est sorti *Boża Wola*; de *Jastrzębiec* — *Lubrza*; de *Drużyna* — *Śreniawa*, etc. Fort souvent un cimier commun est la marque de l'ancienne communauté d'armoiries et d'origine du clan.

Il arrive pourtant qu'un chevalier fournissant ses preuves de noblesse donne parfois, non la „proclamation" rattachée à son propre blason, mais une autre appartenant à un blason qui n'est pas le sien. Un noble au blason *Jastrzębiec* s'attribue la „proclamation" *Trzaska*, un autre *Jastrzębiec* prend la „proclamation" *Nagody*, tandis que d'autre part la „proclamation" *Zarazy*, propre aux familles *Jastrzębiec* est adoptée par un *Strzemieńczyk*, un *Pilawita* (du blason *Strzemię*, *Pilawa*); un chevalier au blason *Ossorya* a pour „proclamation" *Czewoja*, tandis qu'un *Protwicz* a *Nałęcz*, etc. L'auteur croit que ce ne sont pas ici de simples erreurs, mais le résultat

de la disposition du statut de Wiślica en vertu de laquelle tout gentilhomme devait combattre „*sub certo vexillo electo*". Par conséquent les chevaliers fixés loin du lieu d'origine de leur maison se rangeaient sous des bannières étrangères et adoptaient aussi des „proclamations" étrangères, tout en conservant leur blason de famille, réminiscence de leur origine. L'auteur cite plusieurs témoignages de ce fait, témoignages puisés aux sources concernant l'époque de la Grande guerre (1410). Ce fait même explique nombre de problèmes héraldiques, tels que les variantes du blason „*Prus*"; il explique aussi l'introduction de quelques familles dans d'autres familles plus considérables.

Cet élément extrafamilial n'avait cependant aucune influence sur le caractère uniforme de la bannière dont le fond restait toujours familial. C'est même ce caractère strictement familial qui, de l'avis de l'auteur, distingue notre système banneret de ceux de l'Occident. Dans ces derniers pays la communauté du blason, celle du cri de guerre, reposent sur d'autres éléments constitutifs; les hommes d'armoirie commune, de même cri de guerre, ne sont pas, comme en Pologne, du même clan; la vassalité seule les rattache à leur suzerain. C'est par là que s'explique l'absence en Occident de cris formés de noms de fondateurs de clans seigneuriaux, ou bien de surnoms d'un type éminemment familial (tels que *Mądrostki* = hommes d'esprit, *Pierzchały* = fuyards, etc.) qui constituent la majorité des „proclamations" polonaises. En Occident, l'institution des cris de guerre héréditaires et rattachés aux armoiries s'est développée sur le terrain de la vassalité. Les vassaux (ministériaux) portaient le blason de leur seigneur-chef et se ralliaient par son cri de guerre autour de sa bannière. L'hérédité des services et du fief y rattaché entraînait chez cette noblesse vassale l'hérédité des blasons et, en même temps, la communauté d'armoiries dans des familles qui n'avaient aucun lien de parenté; elle entraînait encore à l'extrême Occident la communauté de cri.

En Pologne, c'est sur la base du clan que s'établirent des rapports analogues; c'est sur la famille que se fonda la formation de troupes du système de la bannière („*chorągiew*"). Les chevaliers du même blason appartiennent à la même maison noble; ils sont les descendants du même ancêtre; quant à la communauté de „proclamation" elle était rattachée plutôt à la communauté de bannière qu'à celle de famille, car en dehors des membres d'une même mai-

son, la bannière pouvait embrasser à un moment donné des membres de familles étrangères, ayant adopté le cri de guerre de cette bannière. En outre, dans les bannières seigneuriales polonaises on voyait des chevaliers servants, les „*panosze*“. Le „*panosza*“ est à l'égard du seigneur-chef dans un rapport qui correspond en quelque mesure à la situation des „ministeriales“ de l'Occident. Ces „*panosze*“ n'ont pas leurs propres armes, mais portent celles de leur maître et emploient son cri de guerre.

L'auteur attire l'attention sur la classe de guerriers appelés „*włodyki*“ qui „*carent clenodio et proclamatione*“ et pense que le passage concernant le *włodyka* „*de clenodio Jeleń*“, de même que celui où il est parlé des paysans „*cmetones de armis Czarny, Jeleń et Ogniwo*“ peut être interprété en ce sens que ces blasons étaient ceux de leurs seigneurs.

En Pologne les serviteurs ne formaient point une classe de noblesse inférieure, comme cela avait lieu en Occident et en Bohème, où les „*włodyka*“ ont un blason commun avec les familles nobles voisines; mais l'auteur pense que, grâce au système banneret, beaucoup d'éléments non nobles s'introduisirent dans la noblesse à blason. A l'appui de cette opinion il cite un propos fort curieux du XVI-ème siècle, concernant la noblesse de Masovie, où l'institution des „*włodyki*“ s'était tout particulièrement répandue. On disait par exemple des familles „*Jastrzębiec*“, que parmi eux les véritables „*Jastrzębiec*“ sont rares, mais qu'ils ont été autorisés à prendre ce blason par le droit de guerre, à titre d'hommes d'armes servant sous cette bannière.

---

9. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. **Ród Abdanków.** *(Das Geschlecht Abdank).*

Nach der von Długosz in seinem Werke „Klejnoty rycerstwa polskiego“ überlieferten Tradition war der Urahn des Geschlechtes der Abdanks ein gewisser Skubek. Der Verfasser nimmt an, daß wir es hier mit einer Entstellung des Namens Skarbek zu tun haben (möglicherweise ist diese Form in der Kórniker Handschrift eine falsche Lesart statt Skrbek), also mit einem Deminutivum von Skarbimir, dem Geschlechtsnamen der Abdanks. Die Tradition bezeichnet als einen Skarbek auch Michael von Góra, den Stifter des Benediktinerklosters in Lubiń (um 1070), welcher auch als die erste

historische, im Lubiner Nekrolog sowie im Liber fraternitatis dieses Klosters urkundlich beglaubigte Gestalt des Geschlechtes zu betrachten ist. Das letztere, aus dem XII. Jh. stammende Buch liefert uns auch wertvolle Beiträge zur Geschichte des Geschlechtes der Stifter und Wohltäter des Lubiner Konvents. An der Spitze derselben finden wir unmittelbar nach den Namen der Fürsten Boleslaus und Wladislaw acht Abdanks aus dem Anfang des XII. Jhs, darunter zwei Skarbimir, einen Jaszczołd (Jascotel), Przedwój, Heinrich (fälschlich Herincus statt Henricus), Kaderich (Caderic), Michael und Pakosław. Dem erstgenannten Namen begegnen wir in der Folgezeit im Geschlecht Abdank in Form von Cadrich, Cedrich, Cedericus, Scadricus, Scedricus, Stedrichus, was der polnischen form Cedrzyk, Szczedrzyk entspricht. In ähnlicher Weise, wie Ceder, Cader aus Theodor entstanden ist, geht Cederic und Caderic auf Theodorich (Thidricus) zurück, welch letzterer Form wir in der Geschichte der Abdanks noch im XV. Jh. (vgl. Theodoryk von Buczacz) begegnen. Hingegen ist Jaszczołd (Jascotel, Jascoldus, Ascoldus) als assimilierte Form des germanischen Askold (ähnlich wie Jabłczyk aus Alberich) aufzufassen.

Diese unverkennbar germanischen und normannischen Namen weisen uns nach Norden hin und geben einen wertvollen Fingerzeig für unsere Forschung über die Geschlechtsproklame Abdank. Die älteste Namensform lautet Audank; der Stamm dieses Wortes ist aud (auda, audr) und bedeutet im Altnordischen „Schatz, Reichtum“; es entspricht mithin der nordische Audank vollkommen dem polnischen Skarbek. In den skandinavischen Sagas finden wir sehr oft Namen wie Auda, Audun, Audon, und das altdeutsche Wörterbuch von Förstemann zählt eine ganze Reihe von germanischen Ortsnamen mit dem Stamm aud- auf, darunter auch Auding und Audangaue (Odangaue). Die Annahme also, daß die uralte Proklame Audank sowie die Namen Askold und Teodoryk für die normannische Herkunft des Geschlechtes Skarbek sprechen, wird man nicht ohne weiteres von der Hand weisen können. Auch fehlt es nicht an anderweitigen Anhaltspunkten, welche ebenfalls diese Annahme stützen, besonders der Geschlechtsname Michael, welcher sich, da der heilige Drachenüberwinder dieses Namens bei den Normannen in außerordentlich hohem Ansehen stand, auch großer Beliebtheit erfreute, ferner der Umstand, daß die Geschlechtstradition der Abdanks ihren Protoplasten mit der Sage von dem

Waweldrachen in Verbindung bringt. Hinsichtlich der Zeit und des Ortes, wann und von wo die normannischen Abdanks nach Polen gekommen sein können, weist der Verfasser auf Jomsburg hin, welche Ortschaft an der Wende des X. uud XI. Jhs zur Zeit Mieszkos I. und Boleslaus des Tapferen in innigen Beziehungen zu Polen stand. In unmitelbarer Nähe von Jomsburg lag die alte Burg Lubin, und es ist wohl möglich, daß die Abdanks diesen Namen nach ihrer neuen Heimat verpflanzt haben. Dieses bereits oben erwähnte Benediktiner-Lubiń ist in der Tat der älteste Sitz (in der zweiten Hälfte des XI. Jhs) des Geschlechtes, das sich in der Folgezeit um den Ort herum dicht ansiedelte und sich in dieser Gegend bis in sehr späte Zeit verfolgen läßt. Den Mittelpunkt dieser Gegend bildete die Burg Krzywiń, in deren Nähe die heute verschwundene Ansiedelung Skarbno lag; der Name derselben scheint auf einen Gründer Skarbek hinzuweisen, vielleicht sogar jenen Auda den Urahnen des Geschlechtes.

Indem der Verfasser den Stammbaum der Abdanks im Mittelalter zurückverfolgt, stellt er fest, daß sie sich bereits in der zweiten Hälfte des XII. Jhs in sechs Linien verzweigt hat.

1. Die großpolnische Linie, welche von Dobiesław (um die Mitte des XII. Jhs) abstammt, zerfällt in zwei stark verzweigte Äste, von denen sich einer in der Gegend von Lubiń, der andere in der Gegend des nicht weit davon gelegenen Dupin angesiedelt haben.

2. Die schlesische Linie, deren Urahn Pakosław ist (1149), finden wir in der Nähe von Breslau. Schon im Laufe des XII. Jhs wird diese Linie deutsch und der am Beginn des XIV. Jhs lebende Breslauer Kanonicus Vitus aus dem Geschlecht der Abdanks wurde von dem deutschen Teil des Domkapitels als Gegenkandidat des Polen Lutko Wierusz (1319) zum Bischof von Breslau gewählt. Dieser Linie entstammt auch das schlesische Geschlecht der Pakosz, welche sich später Pakisz (Bakisz) schrieben, die ererbte Proklame Abdank aufgaben und in ihr Wappenzeichen die Gemse aufnahmen. Zu den schlesischen Abdanks gehören auch die Jenkwicz (Ankwicz) und deren Abzweigung die Posadowskis.

3. Der Protoplast der kujawisch-pommerischen Linie ist Heinrich, Wojewode von Kujawien, aus dem Ende des XII. Jhs. und sein Sohn ist wahrscheinlich Wilk (Lupus), Kastellan von Kruszwica aus der Zeit Konrads von Masowien (1212—1216).

4. Die Linie von Łęczyca-Sieradz stammt von dem gegen das

Ende des XII. Jhs. lebenden Comes Martin und dessen Sohn Lasota ab.

5. Ein Mitglied der masowischen Linie war Wilk (Lupus), Bischof von Płock, aus dem Ende des XII. Jhs. doch beginnt die Reihe der masowischen Abdanks erst mit Pakosław, dem Richter Konrads von Masovien, welcher wahrscheinlich mit Pakosław von Żyromin identisch ist.

6. Stark verzweigt ist auch die kleinpolnische Linie, in welcher der überaus zahlreiche Zweig der Pakosławicze stark in den Vordergrund tritt.

Wenn wir die territorielle Verbreitung der Abdanks ins Auge fassen, machen wir recht eigenartige Beobachtungen. Ihre Besitzungen erstrecken sich von dem Ursitz in Lubiń in Großpolen bis nach Schlesien gegen Breslau hin. Eine zweite Kettenreihe ihrer Besitzungen beginnt bei Krakau (Lasota-Hügel, Zabawa), zieht sich am linken Ufer der Weichsel hin zu dem uralten Sitz Szkalmierz (Skarbimirz), tritt bei Sandomir auf das rechte Ufer über (Ocice, Machów), erstreckt sich von da weiter gegen Radom, gelangt nach Masowien (Główczyn Kozietuły, Góra bei Jeżów) und in weiterer Folge über das Łęczycer Gebiet und Kujawien wieder nach Pommern hinüber. So schließt sich der Ring, welcher fast alle Gebiete des alten Polen umspannt, und wir finden hier Punkte, die sich schon im XII. Jh. nachweislich im Besitz dieses Geschlechtes befinden. Wir dürfen in dieser Besiedelung eine planmäßige Aktion der Piasten erblicken und sehen, daß es sich ihnen wahrscheinlich darum handelte, die einzelnen Gebiete mit einem solchen Siedelungsringe zu umschließen.

Das Wappenzeichen der Abdanks hat ursprünglich die Gestalt eines umgekehrten M, das nach des Verfassers Ansicht sich auf den Namen Michael, den Gründer von Lubin, oder überhaupt den Patron dieses Geschlechtes zurückführen läßt. Wir begegnen diesem Zeichen schon am Beginn des XII. Jhs gleichzeitig bei zwei Linien dieses Geschlechtes, der kujawischen und der kleinpolnischen, nämlich auf dem Siegel des Lupus, des Kastellans von Kruszwica, und dem Pakosławs des Älteren. Das erstere verdient auch noch deshalb Beachtung, weil sich zu beiden Seiten des M noch die Buchstaben A und L finden; zweifellos bezieht sich L auf den Namen Lupus, dagegen scheint A auf die Proklame Abdank hinzuweisen. Noch in dem Wappen Heinrich's, Bischofs von Kulm (1292—1301), kommt das Geschlechtszeichen in der Gestalt des Buchsta-

bens M vor, später jedoch, im XIV. und XV. Jh., begegnen wir es immer in umgekehrter Form eines W.

---

10. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. **Ród Powałów.** *(Das Geschlecht Powała).*

Der Verfasser macht aufmerksam, daß sich im Geschlecht der Powała's die Namen: Sasin, Gedko, Olt, Wojsław (Wojszyk), Trojan sehr häufig wiederholen. Bei manchen Familien, welche dieses Wappen führen, wurden diese Namen zu Beinamen. Außerdem lassen sich vielfach im Besitze der Powała's Ortschaften mit Namensableitungen wie Trojanów, Oltowo, Giedczyce, Wojcza u. drgl. nachweisen. Der Verfasser folgt nun den Spuren dieser Personen- und Ortsnamen, und es gelingt ihm, das Geschlecht bis in den Ausgang des XI. Jhs zurückzuverfolgen. Es stellt sich dabei heraus, daß dieses Rittergeschlecht, eines der mächtigsten in Polen zur Zeit der Piasten, bislang nicht als solches, sondern nur in seinen einzelnen Vertretern bekannt war: wir kannten bisher nur Namen wie Wojsław, Trojan, Gedko, Żyro, Wydżga, Sasin, Olt.

Der urkundlich nachweisbare älteste Vertreter dieses Geschlechtes ist Wojsław, Wladislaw Hermanns Truchseß, Boleslaus des Schiefmund Ziehvater, Besitzer zahlreicher, bei Płock und in Kujawien gelegener Güter. Von diesen wurde ein Teil von seiner Witwe Dobiechna zur Stiftung der Marienkirche in der Vorstadt von Płock bestimmt, und diese den Canonici regulares überlassen. Die Söhne des Wojsław, u. zw. Janusz und Trojan, statteten das Kloster der Canonici regulares in Trzemeszno aus. Söhne des Janusz sind wahrscheinlich: Żyro, Johann und Sasin (Vater des Bischofs von Płock Gedko, gest. um 1223), Söhne des Trojan dagegen: Gedko, Bischof von Krakau (gest. 1186). Wojsław und Trojan.

Von den genannten verdient besondere Beachtung Żyro, Wojewode von Masowien, der in der zweiten Hälfte des XII. Jhs lebte, Besitzer zahlreicher Güter in Preußen bei Kulm und in Masowien, Schwiegervater des Fürsten von Pommern. Die großväterliche Stiftung in Płock stattete er weiter aus, und diese wurde *quoad spiritualia* der Kirche zu Halle unterstellt. Der Verfasser weist darauf hin, daß die *ecclesia hallensis* ebenfalls ein Kloster der Canonici regulares (in Novum Opus bei Halle) war und im J. 1116 von dem Magdeburger

Bischof Adalgot gegründet wurde. Diese Beziehungen zu dem Kloster von Novum Opus dürften ein gewisses Licht auf die Herkunft des in Rede stehenden Geschlechtes werfen, da die hier vorkommenden Namen wie Olt, Gedko (aus Gedeon), Wydżga (aus Wittigo), Trojan und vor allem Sasin auf germanischen Ursprung hinweisen. Besonders charakterisisch ist der letztgenannte Name, denn Sasin bezeichnet gerade so wie analoge Bildungen: Węgrzyn, Prusin, Wołoszyn, soviel wie: aus Sachsen gebürtig. Auch finden wir diesen Namen noch in einem anderen alten Geschlecht (bei den Prawdzic), das seine Sitze in unmittelbarer Nähe von Płock hat und deren Tradition auch an die Mutter des Zbigniew, die Konkubine Wladislaw Hermanns anknüpft. Wenn wir beachten, daß Gallus Wojsław als Blutsverwandten (consanguineus) des Sieciech, des mächtigen Majordomus dieses Fürsten bezeichnet, und erfahren, daß dieser Fürst seinen Sitz nach Płock, also in die Gegend verlegt, wo die Powała's und die Prawdzic ihre zahlreichsten Besitzungen haben, so gewinnen wir recht viele Anhaltspunkte für die Annahme, daß alle drei Geschlechter eine am Hofe Wladislaw Hermanns einflußreiche und mächtige Partei bildeten. An der Spitze der Gegenpartei stand Magnus, Herr von Breslau, auf dessen Namen der Ortsname des am linken Ufer der Weichsel liegenden Magnuszewo zurückgeht (dagegen lag Sieciechowo rechts, einige Meilen oberhalb). Nun kam dieses Magnuszewo mit dem ganzen dazu gehörigen Güterkomplex in den Besitz des Geschlechtes der Powała's (vielleicht schon im XII. Jh.

Der Urahn des Geschlechtes Powała dürfte Wydżga (Wittigo) gewesen sein, den wir im Gefolge der polnischen Herren Boleslaus des Kühnen in Meißen im J. 1071 begegnen. Der damals dort ebenfalls anwesende geistliche Herr Cetto (vielleicht paläographisch auch Getco) ist unstreitig Gedko, also wahrscheinlich auch ein Mitglied des Geschlechtes.

Die Powała's besaßen schon im XII. Jh. zahlreiche, in Polen weit zerstreute Güter, und wir können dieselben von Schlesien und dem Krakauer Gebiet bis nach Preußen und Masowien verfolgen. Die Einzelheiten der Verbreitung einiger alter Familien dieses Geschlechtes veranschaulicht der Verfasser auf skizzierten Siedelungskarten.

---

11. # BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire)*, tome XIV, 8-o, 355 p.

Lilientalowa Regina. »Święta żydowskie w przeszłości i teraźniejszości. Część II«. *(Les fêtes juives anciennes et actuelles. II-ème partie)*, 8 o, 111 p.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Kamieniecki Witold. »Rozwój własności na Litwie w dobie przed I statutem«. *(L'évolution de la propriété immobilière avant la promulgation du premier Code Lithuanien)*, 8-o, 104 p.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1914. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Lipca 1914

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 5, 6 et 7. Mai—Juin—Juillet. 1914.

L'auguste Protecteur de l'Académie des Sciences
Son Altesse Impériale et Royale

l'Archiduc d'Autriche-Este

FRANÇOIS FERDINAND

ainsi que Son Épouse

S. A. LA DUCHESSE DE HOHENBERG

a été frappé par une main homicide et a trouvé la mort, le 28 Juin 1914 à Saraievo.

Le terrible coup qui a atteint Sa Majesté Apostolique Impériale et Royale, Fondateur de l'Académie, et avec Elle la Dynastie, a rempli de la plus profonde douleur tous les peuples de la monarchie et excité l'indignation universelle contre les meurtriers et leurs complices.

L'Académie des Sciences avait toujours manifesté pour son Bienfaiteur et pour son Auguste Protecteur, choisi et désigné par S. M. Apostolique Impériale et Royale, le plus respectueux dévouement. Aussi a-t-elle profondément ressenti ce grand malheur, et en même temps qu'une couronne sur le cercueil du Défunt, s'empressa-t-elle de déposer au pied du Trône une adresse portant l'expression de son deuil et de ses plus respectueuses condoléances.

Sommaire. Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences du 23 mai 1914.
Séances du 11 et du 18 mai, du 8 et du 15 juin, du 1, du 6 et du 7 juillet 1914.
Résumés: 12. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1914.
13. BIEŃKOWSKI PIOTR. Les scenes guerrières-historiques dans la céramique de l'Italie méridionale.
14. BIEŃKOWSKI PIOTR. La frise du monument de Paul-Emile à Delphes.
15. GARBOWSKI TADEUSZ. La philosophie de l'homogénisme.
16. HALECKI OSKAR. Les dernières années du Grand-Duc Świdrygiełło et la question de Volhynie au temps de Casamir le Jagellon.
17. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 23 MAI 1914.

Au nom de Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc, Auguste Protecteur, S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, président de l'Académie, ouvre la séance.

Le Secrétaire Général, M. Boleslas Ulanowski, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonce qu'à la Séance administrative, tenue le 22 mai, ont été élus:

Classe de philologie; membres titulaires:

MM. Jean Bołoz Antoniewicz, professeur d'histoire de l'art moderne à l'Université de Léopol.

Ignace Chrzanowski, professeur d'histoire de la littérature polonaise à l'Université Jagellonienne.

Comte Georges Mycielski, professeur d'histoire de l'art à l'Université Jagellonienne.

Stanislas Witkowski, professeur de philologie classigue à l'Université de Léopol.

Membre correspondant:

M. Stanislas Windakiewicz, professeur d'histoire de la litérature polonaise à l'Université Jagellonienne.

Classe d'histoire et de philosophie; membres correspondants:

MM. Stanislas Estreicher, professeur de droit allemand, Stanislas Kutrzeba, professeur d'ancien droit polonais,

Frédéric Zoll junior, professeur de droit civil autrichien à l'Université Jagellonienne.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles; membre titulaire:

M. Maryan Raciborski, professeur de botanique à l'Université Jagellonienne.

En outre, Sa Majesté l'Empereur a bien voulu sanctionner la nomination des membres étrangers suivants:

MM. Auguste Leskien, professeur de slavistique à l'Universitè de Leipzig, membre titulaire étranger de la Classe de philologie;

Ladislas Rothert, ancien professeur de botanique à l'Université de Charków, membre titulaire étranger de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles:

Stanislas Joseph Thugutt, directeur du laboratoire de minéralogie de la Société scientifique de Varsovie, membre correspondant de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles.

L'Assemblée plénière des membres de l'Académie a encore soumis à l'approbation de Sa Majesté l'Empereur l'élection de cinq savants étrangers, dont les noms seront publiés lorsque la sanction impériale aura été accordée.

M. Michel Siedlecki donne lecture de son travail: *La valeur de l'individu parmi les êtres vivants.*

Enfin le Secrétaire Général proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski de 2160 couronnes est attribué à M. Louis Kubala de Léopol pour son ouvrage: *La guerre Suédoise*, 1655—1656.

Le prix de peinture, de la même somme, et de la même fondation, est décerné à M. Albert Kossak pour son tableau: *Batterie au feu.*

Le prix Adam Jakubowski est accordé à M. Joseph Tretiak pour son ouvrage: *Bohdan Zaleski en exil, 1831—1838.*

Le prix Constantin Simon destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant les sciences physiques ou mathématiques et s'elevant à 900 couronnes est décerné à M. Constantin Zakrzewski de Léopol pour ses travaux sur les propriétés optiques des métaux, résumés dans le mémoire: *De la dispersion et de l'extinction de la lumière dans les métaux.*

M. Ladislas Pawlica, démonstrateur attaché à la chaire de minéralogie de l'Université Jagellonienne, obtient le prix Joseph Majer, de 2000 couronnes pour son travail: *L'îlot septentrional cristallin dans le Tatra.*

Le 22 mai, a eu lieu la Séance plénière administrative de l'Academie des Sciences.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 MAI 1914.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*Casimir Brodziński et la critique littéraire contemporaine*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Turowski: „*Les travaux de J. A. Załuski pendant sa captivité en Russie*".

SÉANCE DU 8 JUIN 1914.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. Leon Sternbach présente son travail: „*Contributions à l'étude des mythes du rossignol et de l'hirondelle*". II-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Reinhold: „*Les manuscrits de Floir et Blancheflor*". Étude linguistique.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1914 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 45.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1914.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. JÓZEF TRETIAK présente son article: *„Bohdan Zaleski en emigration“*. II-e partie (1838—1886).

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁODZIMIERZ BUGIEL: *„Le conte populaire intitulé: »La femme pire que le diable«“*.

M. Jan Rozwadowski présente le travail de M. OTRĘBSKI: *„Contribution à l'étude de la grammaire de l'ancien Hindou“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 9 juin 1914.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 3 juillet 1914.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 7 JUILLET 1914.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. JAN BOŁOZ ANTONIEWICZ présente son travail: *„L'Annonciation des Ufficii à Florence attribuée à Léonard da Vinci“*.

M. JAN BOŁOZ ANTONIEWICZ présente son travail: *„Un portrait d'homme de Titien dans la Galerie der Princes Lubomirski à Léopol“*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 MAI 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. TADEUSZ GARBOWSKI: *„La philosophie de l'homogénisme“* [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 22 avril 1914.

[1]) Voir Résumés p. 61.

SÉANCE DU 15 JUIN 1914.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Roman Grodecki: „*Les monnayeurs polonais au moyen-âge*".

SÉANCE DU 1 JUILLET 1914.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Oskar Halecki: „*Les dernières années du Grand-Duc Świdrygiełło et la question de Volhynie au temps de Casimir le Jagellon*" [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 16 juin 1914.

[1]) Voir Résumés p. 77.

Résumés

12. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 marca 1914. — *Séance de la Commission de l'Histoire de l'Art en Pologne, du 26 mars 1914.*

M. le Comte George Mycielski parle de: Portraits inconnus de Tricius. Après avoir exquissé une brève biographie de l'artiste, il présente la photographie du portrait qui se trouve à la „aula“ de l'université jagellonienne, représentant le roi Jean Sobieski en costume de magnat polonais. Ce tableau dans la composition duquel s'accuse l'influence de Rubens, tandis que le faire et le coloris rappellent Jordaens, est signé: „J. Tricius pinxit Cracovie 1667“. Nous savons que Tricius a peint plusieurs fois le roi Jean III. A ce propos M. le comte Mycielski soumet à la Commission la photographie de deux portraits récemment découverts du roi Jean III et de la reine Marie-Casimire, faisant actuellement partie des collections du comte B. Tyszkiewicz à Czerwony Dwór. Le portrait du roi en costume héroïque, en manteau d'étoffe d'or, avec, comme fond, un paysage aux tons chauds jaune-rouge de Jordaens, daté de 1676, fut sans doute peint d'après nature. Celui de la reine, en somptueux atours dont les détails sont merveilleusement rendus, ne porte pas de signature; on peut cependant en toute certitude l'attribuer à Tricius. Ce portrait de Marie-Casimire — absolument authentique — est d'autant plus important qu'il permet de déterminer l'authenticité jusqu'ici problématique de plusieurs autres portraits de la reine. Enfin le rapporteur présente encore la photographie d'un tableau qui n'a aucun rapport avec Tricius et qui représente „La victoire de Vienne“. Ce tableau où l'on voit sur un fond de paysage bien exécuté l'image du roi Jean III, appartient à M. le comte M. Zamoyski à Varsovie. Dans la discussion qui succède à cette communication M. Klein parle des portraits de Jean

III et de Marie-Casimire, qui se trouvent au presbytère de Notre-Dame à Cracovie, portraits que M. le comte Mycielski a autrefois attribués à Tricius. MM. A. Chmiel, Tomkowicz et Mycielski prennent successivement la parole à ce sujet.

M. Nicodème Pajzderski donne lecture de son mémoire sur l'Eglise des Jésuites à Poznań (Posen). Cette église, à trois nefs, non orientée, basilique terminée par un simple choeur, a la forme d'une croix latine. La nef du milieu, le choeur et la nef transversale sont voûtées en berceau, avec des lunettes aux fenêtres; les nefs latérales ont quatre przęsła, le choeur et la nef transversale en ont deux. Les piliers sont rattachés par des arcades à plein cintre. Au croisement des nefs se trouve une voûte en coupole à pendentifs muraux et à une coûpe convexe de bois, comme la voûte de la nef centrale. Sur les nefs latérales se trouvent des empores. A l'extérieur, seuls la façade, le faite du choeur et de la nef transversale présentent une ornementation architectonique. La construction de cet édifice fut commencée en 1651 et achevée en 1701; il fut consacré en 1705. Les plans en avaient été dressés par le Père Barthélémy Wąsowski S. J. auteur d'un manuel d'architecture, publié à Poznań en 1678. Thomas Poncino dirigea les travaux jusqu'en 1652; le frère Albert Przybyłkiewicz lui succéda. A l'intérieur de l'église on voit des stucs fort riches, exécutés sous la direction de l'Italien Bianco, ainsi qu'une polychromie due en partie au pinceau de Dankwart. Les tableaux — „Piotrowin ressuscité", sur le maître-autel. „S. Ignace écrivant les Règles de la „Compagnie de Jésus", la Communion de S. Stanislas de Kostka", sur les autels de côté, doivent être attribués à Simon Czechowicz. La première partie du collège adjacent à l'église, vaste construction en pierre à trois étages, formant un quadrilatère irrégulier, fut achevée en 1733; la seconde, avec la tour qui la domine, fut élevée de 1745 à 1752; la troisième enfin en 1770. Après l'abolition de l'ordre des Jésuites, la Commission d'éducation transforma leur collège en école nationale; en 1820 l'édifice devient la propriété de la régence de Prusse.

A la discussion qui suit cette communication prennent part MM. le comte G. Mycielski et W. Rubczyński.

MM. Etienne Komornicki et Tadée Szydłowski sont nommés collaborateurs de la Commission.

13. BIEŃKOWSKI PIOTR. **O scenach wojennych historycznych w koroplastyce południo-włoskiej.** ***(Les scènes guerrières-historiques dans la céramique de l'Italie méridionale.)***

Comme point de départ l'auteur prend la frise de terre-cuite, connue depuis la publication de Rohden, Terracoten von Pompei (1880) Taf. XXII, pages 17 et 37—38, qu'il présente en de nouvelles photographies. Rohden, de son propre aveu, n'avait pu étudier cette frise qu'à travers le verre qui la protégeait, et bien des détails lui avaient échappé; de plus Rohden n'avait connu que 13 fragments, tandis que l'auteur en a découvert deux de nouveaux. Enfin l'interprétation erronée de Rohden doit être rectifiée. Cette frise, ou plutôt les débris de cette frise furent découverts en 1757 à Pompéi, dans une maison reconstruite aux derniers temps de la ville. On trouva une quarantaine de petits fragments si insignifiants pour la plupart, si brisés que l'on n'en expose que 15 dans le musée actuel. Une seule figure humaine est intacte, encore n'est-ce qu'une figure de second plan. Egalement il ne subsiste pas une seule tête de cheval, pas une seule tête de guerrier du premier plan. Il est permis de croire que cette frise fut détruite par le tremblement de terre de l'an 63 après J. C. et qu'on en balaya les débris dans un coin de la maison où les ensevelit la catastrophe de l'an 79, et où on les exhuma au XVIII-ème siècle.

L'auteur décrit minutieusement tous ces fragments, en expose la technique et aboutit à la conclusion que cette frise servait à orner une ou plusieurs parois où elle était fixée à l'aide de chevilles de bois ou de métal. Elle se composait de plusieurs plaques dont il est aujourd'hui impossible de déterminer le nombre et la dimension, encore moins la disposition. Cependant il est incontestable qu'elle formait un ensemble organique dont le style est de la fin du troisième ou du commencement du deuxième siècle avant J. C. La fantaisie créatrice de l'auteur est encore en effet féconde et vigoureuse. Certains motifs, par exemple le guerrier combattant sur son char, nous sont connues d'autre part (de la frise de Bologne); mais nous ne connaissons que de très rares spécimens de chevaux d'un modelage si parfaits, de guerriers d'un mouvement si hardi. On pourrait dire que l'étude de l'anatomie du cheval a été ici poussée

trop loin, que le jeu des muscles de l'animal courant est trop minutieusement surpris. Mais c'est là précisément ce qui caractérise certaine tendance de la plastique du III-ème siècle.

Que représentait cette frise? Sans aucun doute un combat de cavaliers. Les uns fuient, les autres les poursuivent. Ceux-ci ont un bouclier rond avec une cavité originale au centre, ils portent des tuniques ou des cuirasses, tandis que les fuyards ont un bouclier ovale et un sayon de peau sans manche, recouvert d'un manteau attaché sur la poitrine; à l'épaule droite est suspendu un long glaive. Les premiers semblent être des gens cultivés; les seconds avec leurs peaux de bête dont on voit le poil sont des êtres primitifs.

Rohden renonça à en donner une interprétation. „On pense être en présence, — dit-il, — d'un combat de cavaliers légendaires, d'un combat de héros. Néanmoins un évènement historique est aussi admissible, tel qu'une rencontre de Romains et d'Asiates". L'auteur est pour cette dernière hypotèse; il croit, lui aussi, à la reproduction d'un évènement historique, car il est absolument exclu qu'il soit ici question d'un fait légendaire. Mais il n'est pas possible non plus de parler d'Asiates, car les barbares qui sont en fuite ont tous les traits qui distinguent les Gaulois. C'est ce que prouve le grand bouclier ovale conservé chez l'un d'eux, bouclier avec un umbon sous la forme d'un grain d'orge, si caractéristique pour les Gaulois; c'est ce que prouve encore le sayon porté à l'envers (poils au dehors) que l'on voit aussi chez les Gaulois de la frise de Bologne (voir: Bieńkowski, Darstellungen der Gallier, fig. 108). Enfin, dernière preuve, à Bologne nous voyons comme dans la frise de Pompéi, le motif du guerrier fuyant sur son char, motif caractéristique des Gaulois. A l'appui de cette opinion on peut citer la tête que l'on voit à Berlin et qui provient de Rome, dit-on, laquelle représente un Gaulois et dont la ressemblance est si frappante avec l'unique tête subsistant dans notre frise que, si ce n'était la polychromie et les dimensions beaucoup plus considérables, on pourrait prétendre qu'elle a été détournée de la frise pompéienne. En tout cas elle provient d'une frise semblable à celle de Pompéi, car le derrière de cette tête et le côté gauche indiquent qu'elle a dû être autre fois appliquée sur une surface plane. Elle appartenait à un Gaulois, représenté au moment où il tentait un suprême effort, le regard tourné vers l'ennemi. La chevelure, durcie à l'eau de chaux, selon la coûtume gauloise, est raide et hérissée, la barbe courbe,

les moustaches très fortes, les joues tombantes; un front bas et fuyant, des pommettes saillantes, la lévre inférieure proéminente complètent le type.

C'est avec des têtes semblables qu'il faut se représenter les cavaliers de la frise de Pompéi. Mais devant qui s'enfuient-ils? Estce devant les Grecs? est-ce devant Apollon delphique? Cette dernière hypothèse doit être écartée, faute de données quelconques qui pourraient l'autoriser. Mais il n'est pas non plus possible de prétendre que les cavaliers poursuivants soient des Grecs. Ils ont des boucliers ronds d'une forme que l'on ne rencontre jamais chez les Grecs. Ces boucliers au contraire sont très caractéristiques chez les Romains, dans les troupes de la Campanie. Ce sont ce qu'on appelait, des „parmae", ou bien des „scuta". Nous voyons une „parma" semblable dans le relief du tombeau d'un Romain du II-ème siècle avant J. C., où elle figure à titre d'emblème de la profession du défunt, qui sur l'épitaphe est appelé „scutarius".

Donc la cavalerie campanienne met en fuite la cavalerie gauloise. Quand cela eut-il lieu? Dans le cours du III-ème ou du II-ème siècle, époque à laquelle il faut attribuer notre frise, à cause du style, se livrèrent deux batailles contre les Celtes, batailles où la cavalerie campanienne assura la victoire aux Romains. L'une est celle de Sentinum en 295 où les cavaliers de Campanie se précipitèrent sur le flanc et les derrières des Gaulois combattant sur des chars, et les mirent en fuite. Ceux-ci en s'enfuyant portèrent la panique parmi les Samnites dont le chef Egnatius tomba à la porte même du leur camp. Les pertes des Romains furent aussi considérables; ils eurent 9000 homines tués et entre autres leur consul bien aimé Publius Decius Mus. Si sur la frise de Pompéi c'est cette bataille qu'on aurait voulu représenter, le guerrier tombant à terre serait peut-être ce chef romain. Mais cette interprétation ne nous semble pas admissible, vu que parmi les fuyards devraient se trouver aussi des Samnites. Or nous n'avons ici que des Celtes. C'est pourquoi il sera plus juste de la rapporter à 70 années plus tard, à la bataille de Télamon, en 225. Polybe et Tite - Live nous apprennent que cette année — là les rois Celtes Concolitanus, Ameroestus et plusieurs autres, à la tête de 50000 fantassins, de 20000 cavaliers ou chars s'avancèrent contre les Romains, commandés par Régulus et Papus. La bataille fut livrée à Telamon, au sud de Pise. C'est la cavalerie romaine qui engagea l'action, mais tout d'abord elle fut repoussée

avec de grandes pertes, et Regulus même fut au nombre des morts. Mais s'étant reformée et ayant fondu sur le flanc des Gaulois, la cavalerie de ces derniers se débanda sous le choc et s'enfuit en désordre; les fantassins opposèrent aux assaillants une vaillante résistance, mais entourés de toutes parts, ils laissèrent 40000 morts sur le champ de carnage. Dix mille Celtes avec le roi Concolitanus furent faits prisonniers par les Romains; Aneroestus se donna la mort, ainsi que tous les guerriers de sa suite. Eh bien, sur notre frise nous trouvons les épisodes les plus marquants de cette sanglante journée. Le Gaulois qui s'enfuit sur son char, c'est peut-être un des chefs de l'armée vaincue. Le guerrier romain tombant de cheval, est peut-être un des chefs romains. La cavalerie campanienne et celle des Celtes sont représentées au moment de la poursuite. L'infanterie celte était aussi représentée sur la frise, ainsi que l'atteste la figure du soldat terrassé sur le fragment 12, et le second guerrier sur le fragment 9, dont un bras seul a été conservé.

Mais quelle que soit cette bataille, le fait important ici est que les Gaulois de notre frise ne luttent pas contre des Grecs, mais bien contre des Romains. Il prouve que l'art romain, tout au moins dans la céramique campanienne, ne se borna pas à reproduire des modèles grecs, mais s'essaya à des compositions inspirées par l'histoire même du pays. Comme depuis les temps les plus reculés, l'art campanien subit à cette époque l'influence grecque; il prend pour modèles et pour maîtres les Grecs, mais il sait appliquer ce que ceux-ci lui ont appris à ses propres besoins et résout les difficultés que lui impose cette émancipation avec une virtuosité qu'il est aisé de constater sur notre frise.

L'auteur retrouve la reproduction de semblables combats des Gaulois contre les Romains dans une composition plastique dont les fragments sont constitués par des figures de terre cuite auxquelles jusqu'ici on n'a prêté aucune attention. Dans les tombeaux de Canoya en Apulie, tombeaux du III-ème siècle avant J. C. on trouve assez fréquemment des ustensiles d'argile, appelés „askoi“ dont le surface est ornée de petites figurines de pleureuses, de bustes de chevaux, de masques, de petits reliefs, et — ce qui est surtout le plus intéressant — de figures évidemment empruntées à on ne sait quel groupe plus nombreux, de telle manière que les potiers canossiens détachaient de ces groupes exécutés en terre-cuite par

quelque artiste de valeur une ou tout au plus deux figures et les reproduisaient ensuite sur la surface de leurs vases funéraires. Et comme on plaçait dans un tombeau une dizaine et quelquefois même plus de ces vases, il arrive assez souvent que toutes les figures rapportées sur ces différents vases appartiennent à une seule et même composition. C'est ainsi que l'on a découvert, il y a plusieurs dixaines d'années, dans un de ces tombeaux le groupe complet des Niobides, composé d'une quinzaine de figures, lequel Pagenstecker (Sitz. Ber. Heidelb. Akad. d. W. Phil. Hist. Kl. 1910. N. 6) a publié pour la seconde fois et a comparé avec le célèbre groupe de marbre de Florence. Il en est résulté que, malgré que ce groupe ait évidemment subi l'influence de ce modèle, il possède néanmoins des particularités assez originales pour qu'on soit forcé de l'attribuer à quelque artiste apulien, local. Il en est de même avec les 23 figurines ou groupes de barbares et de leurs adversaires tant grecs-qu'italiens que l'auteur a trouvés non dans un seul tombeau, un seul musée, mais dans plusieurs tombeaux et collections.

La série la plus importante est celle des 5 figurines qui sont aujourd'hui au Louvre et qui furent découvertes au siècle dernier à Canossa.

1) L'une d'elles représente un Gaulois barbu, vraisemblalement un prince (sa chevelure est entourée d'un bandeau) qui, visiblement blessé s'enfuit à cheval, presque couché sur sa monture. Celui-là aussi porte le même vêtement gaulois caractéristique, bordé de franges en bas, d'ou pend attaché à l'épaule droite un poignard, ou plutôt un fourreau, tandis que le bras gauche pendant soutient les débris d'un bouclier.

2) Un guerrier en exomide et en casque original à large visière (παραγναθίδες) avec un bouton au cimier d'ou s'élance un panache. A l'épaule droite est attaché un ceinturon pour le glaive. Le mouvement des bras rappelle celui d'un archer, mais encore davantage celui d'un cavalier maîtrisant son cheval. Il représente sans aucun doute un guerrier luttant contre un Gaulois à cheval.

3) Un guerrier semblable vu de dos. Il porte la même exomide et le même casque. Dans sa main droite levée il tenait sans doute un dard on une lance; dans sa gauche très probablement un bouclier.

4) Un troisième guerrrier armé pareil aux deux précedents, mais à cheval. Le cheval ne tombe pas, mais fléchit à dessein sur les jambes de devant, afin de permettre de descendre au cavalier

qui de la main gauche tient les guides, et de la droite semble arracher un dard enfoncé dans sa poitrine.

5) Un Gaulois, caractérisé par un collier et un glaive du côté droit, de longs cheveux, et tout nu sous son sagum de peau. Sans doute il tenait un bouclier de sa main gauche. Il s'avance vers la droite, la main sur la poignée de son glaive.

6) A cette composition appartenait très probablement la figure qui se trouve encore de nos jours sur un „askos" à Naples qui provient également de Canossa. Un Gaulois caractérisé tout comme les précidents, mais sans manteau et sans collier marche à droite, élevant son glaive brisé; mais il tourne sa tête en arrière.

7) Un jeune homme tout nu, avec seulement un mantelet sur l'épaule gauche, penché sur le genou gauche, lève le bras en se retournant. Il n'est pas bien sûr, mais il est possible que ce soit un Gaulois. On le voit sur un vase de Canossa appartenant à une collection privée à Rome.

8) Un jeune cavalier, vêtu exactemant comme dans la frise de Pompéi, dont il se rapproche encore par le modelage du cheval et du mouvement. Il tenait une lance dans sa main droite. Cette figure, provenant de Pompéi, se trouve au musée de Naples.

Tous ces vases, ainsi qu'il résulte de l'architecture des tombeaux où ils ont été découverts, de leur forme, non moins que des motifs et des mouvements, datent du III-ème siècle, du commencement du II-ème avant I. C. au plus tard. A cette époque devait exister à Canossa une fabrique de ces vases, laquelle, d'apres une composition d'un artiste éminent mais local, reproduisait en diverses grandeurs chacune des figures de cette composition et en ornait ses vases funéraires. Cet artiste auteur du modèle copié, donna, il est vrai, à ses figures l'allure grecque, mais il les arma à la romaine et les fit entrer dans ses reproductions de batailles des Romains, ou pour parler plus généralement, des peuples italiens contre les Celtes. Les casques surtout n'ont nullement la forme grecque, mais bien celle de l'Italie méridionale. Le harnachement des chevaux n'est pas grec non plus, mains bien apulo-lucanien.

Ces huit terres-cuites appartiennent très vraisemblablement à la même composition. Mais il existe encore plusieurs de ces figures de combattants dont on ne saurait affirmer qu'elles ont appartenu à telle ou telle composition, quoique l'on soit à peu près sûr qu'elles en ont fait partie. Elles représentent toutes des non-barbares,

c'est-à-dire des guerriers italiens qui, il est vrai, out pu être tirés de combats contre les Celtes, mais aussi de combats contre d'autres ennemis. Il y en a en tout 11, dont quelques-unes conservées en fragments seulement. Parmi ces figures, celles qui se rapprochent le plus du groupe précédent sont:

9) Un cavalier napolitain barbu, en casaque étroite, et portant un casque qui sous la forme d'un bonnet phrygien entoure toute la tête et les joues; il tient un bouclier rond. C'est précisément ce bouclier, complètement différent de celui de Campanie, qui fait naître des doutes sur l'appartenance de cette figure à la même composition que représente la frise de Pompéi. Elle représente sans doute un cavalier italien combattant contre des ennemis inconnus.

Viennent ensuite trois figures conservées à Londres au British Museum:

10) Un jeune cavalier, tourné du même côté, en tunique sans manches, entouré comme d'un châle tordu; tandis que sa main droite lève une arme, sa gauche tient les guides. Le cheval est petit hors de toute proportion. La chevelure hérissée autour du front, le derrière de la tête présente une masse inarticulée.

11) Un jeune homme semblable, à pied, courant à gauche; dans sa main gauche brisée, il tenait sans doute un bouclier, dans celle de droite un glaive dirigé de bas en haut contre l'ennemi.

12) Un jeune guerrier en cuirasse de cuir, avec un poignard sur le coté droit, fléchit le genou gauche sur une saillie quelconque. Il lève la main droite, aujourd'hui désarmée; le bras gauche devait être protégé par un manteau plutôt que par un bouclier. Le glaive (avec une poignée identique à celle du type de glaive Almedinille), porté à droite, autorise à y reconnaître un guerrier samnite.

Nous considérons aussi comme des représentations d'Italiens deux figures sur un des vases de Reimers à Hambourg:

13) Fort semblable au précédent, avec toutefois au bras gauche un bouclier ovale pointu avec un umbon, bouclier caracteristique des Samnites et des gens du Bruttium. Sur la cuirasse un manteau.

14) Courant du côté opposé. Sans doute il tenait une lance de sa main droite et de la gauche le même bouclier que le No 13; toutefois avec un umbon non allongé, mais en forme de bouton, comme chez les Lucaniens. Une tunique remplace la cuirasse.

Deux figures semblables sur un autre vase du Reimers. Les têtes de chevaux n'ont aucun rapport avec elles:

15) Le guerrier de gauche en cuirasse et en casque avec bouton au sommet; les visières ne se rejoignent pas. A la droite une arme (autrefois).

16) Le guerrier de droite ne diffère que par quelques détails. Bouclier rond sans umbon, cuirasse à quatre rangs de franges.

Enfin quelques guerriers italiens blessés ou mourants.

17) Lecce. Mus. pr. — Un guerrier semblablement armé est assis, le genou gauche fléchi, le droit étendu. La main gauche mutilée devait tenir le bouclier, la droite le glaive. Sur la tête un casque „phrygien“ avec cimier et paragnathides. Figures semblables déjà décrites.

18) Fragment Benedetti à Rome. Partie supérieure d'un guerrier courant avec un bouclier lucanien.

19) Partie inférieure d'un guerrier agenouillé à la même collection.

Il serait imposible de déterminer à quelle composition appartenaient ces guerriers italiens. Peut-être était-ce à celle dont nous avons parlé au début de notre mémoire; à une autre aussi peut-être. Il faut en effet ne pas oublier qu'il existait d'autres groupes de terres-cuites représentant des combats des Romains, non contre les Celtes, mais contre d'autres ennemis. C'est ainsi que dans l'ouvrage de G. Ricci: Not. degli scavimenti... d. ant. Capua (Napoli, 1855) on voit deux reproductions de plaques en terre-cuite de Calvi, qui ont disparu depuis longtemps. Elles représentent des combats des Romains (Italiens), peut-être avec des Asiates.

Il y a huit ans on a découvert à Canossa dans un même tombeau quatre grupes en terre cuite qui sont aujourd'hui à New-York, au Metropolitan Museum. Au point de vue extérieur, ils diffèrent des plaquettes de Canossa, en ce qu'au lieu de ne présenter qu'une seule figure, ils en ont deux et même trois. Les antiquaires romains les ont réunies en une seule frise d'ensemble. Cette reconstitution est absolument inadmissible. Chacune de ces plaquettes ornait des ustensiles divers, et dans le meilleur cas, une d'elles devait se trouver d'un côté tandis que la seconde décorait l'autre côté de l'ustensile. Et pourtant il parait certain que dans la composition primitive toutes ces scènes se trouvaient réunies. Toutes sont admirablement polychromées.

20) Un guerrier en tunique et en manteau seulement avec un bouclier rond surmonté d'un umbon, frappe de sa lance le cheval

de son adversaire. Le cheval tombe, et en même temps le cavalier, qui tient encore de sa main droite le glaive appelé κοπισ μάχαιμα, du type almedinilla; de la gauche il porte un petit bouclier rond sans umbon. Il est en outre revêtu d'une fort belle cuirasse.

21) Un cavalier dans le même ajustement que le vainqueur du groupe précédent, avec un casque pointu (macédonien); il a déjà percé son adversaire qui git à terre, tandis que son coursier s'enfuit. L'homme tué a une cuirasse, et son casque est à ses pieds. Les boucliers ont les mêmes différences.

22) Ici le cheval du guerrier de droite, blessé par la lance de l'ennemi, tombe sur ses jambes de devant. Le guerrier porte une cuirasse de cuir sans casque. Son bouclier est le même, que celui, qui à été signalé nr. 21. Le vainqueur à gauche est revêtu d'une pesante armure.

23) Figures un peu plus grandes. Le vainqueur a son casque sur la tête, ses jambes sont couvertes de courroies. Au fond on aperçoit son petit bouclier. Le vaincu, dont il tient les mains, n'a qu'un manteau flottant et une massue.

Sur ces quatre plaquettes est certainement représenté un combat de guerriers légèrement armés contre d'autres guerriers à lourde armure, mais la distinction des partis n'est pas exactement tracée, ni quant aux cuirasses, ni quant aux boucliers. Il est très vraisemblable qu'il s'agit ici d'un épisode de la guerre des Romains contre les Macédoniens, dont les Thraces étaint alliés. C'est surtout grâce à leurs armures plus légères que celles des Macédoniens que les Romains en triomphèrent. La cavalerie romaine, composée en majeure partie de Samnites, dans chacune de ces trois guerres se signala par d'éclatants succès. Et dans le aes signatum découvert à Samnium, on voit précisément des boucliers d'une forme semblable à ceux de la cavalerie légère des plaquettes américaines.

Si les interprétations que nous venons de donner sont justes, les reliefs et les figures que nous avons cités jettent de nouvelles lumières sur la genèse de l'art historique romain, qui avec le portrait, faisait la gloire de la production plastique non seulement de la Rome impériale, mais encore de la Rome républicaine.

---

14. BIEŃKOWSKI PIOTR. **O fryzie na pomniku Emiliusza Pawła w Delfach.** *(La frise du monument de Paul-Emile à Delphes).*

Cette frise, découverte par M. Homolle qui a bien voulu en communiquer la photographie à l'auteur, a rapport, comme on le sait, à la victoire de Pydna, remportée par les Romains sur Persée (168 av. J. C.), et décrite en détail par Tite-Live (XLIV, 40, 4—42, 8) d'après le récit de Polybe, par Plutarque (Aem. 18—22) qui a surtout emprunté ses renseignement à Poseidomos. Faire la distinction des adversaires aux prises, affirmer que tel ou tel combattant appartient soit au camp romain, soit à celui des Macédoniens n'est point chose aisée; pour y parvenir il faut prendre comme point de départ la minutieuse analyse que nous donne l'auteur. En général les Macédoniens sont reconnaissables à leur bouclier rond, tandis que celui des Romains est ovale; les premiers sont donc des *clipeati,* les seconds, des *scutati.* Les Romains triomphent, les Macédoniens succombent, sauf dans la partie méridionale (IV) de la frise.

Le tableau de la bataille est représenté sur la frise de telle sorte que toute la partie droite du côté oriental (I), constitue un ensemble complet avec le côté nord (II), ensemble dans lequel les Romains s'avancent de gauche à droite. Mais à l'extrémité même un des cavaliers romains, soit qu'il ait fait volte-face, soit qu'il survienne de droite, limite la scène. Par contre le côté oriental (III) se rattache à celui du nord (IV) et à la moitié gauche de celui de l'occident (I). Dans la lutte qui est représentée dans ce dernier groupe ce ne sont pas les Romains, mais les Macédoniens qui attaquent de gauche à droite. Ici aux extrémités (de IV et I) deux cavaliers macédoniens accourent de la droite et ferment la composition. C'est donc le coin nord-ouest de la frise que l'on doit considérer comme le point de départ de ses deux parties. A l'est, ces deux parties se rejoignent sans se confondre: elles sont comme adossées à une boucle de ceinture. On voit par là que la partie orientale du monument en constituait la façade (I) sur laquelle se trouvait l'inscription, et vers laquelle était tournée la tête du cheval de Paul-Emile. La reconstruction de M. Tournaire doit donc être erronée, car il y a tourné le cheval vers la droite, au lieu de le tourner vers la gauche. Dans les deux parties de la composition les

chevaux tombant et entraînant à terre leurs cavaliers sont pour ainsi dire un point fixe autour duquel se déroule la bataille.

Cette bataille de la frise de Delphes a le caractère évident d'un engagement de cavalerie dans lequel l'infanterie lourde ou légère ne joue qu'un rôle secondaire. Sur 27 combattants on compte 13 cavaliers et un quadrige. Du côté romain se trouvent 10 fantassins, 2 du côté macédonien. Il y a six cavaliers romains, sept macédoniens à qui appartient aussi le char de guerre dont nous venons de parler. Les Romains ont donc la supériorité du nombre, puisqu'ils sont 16 contre 11 Macédoniens.

Cette représentation de la bataille sur la frise est en contradiction flagrante avec la vérité historique. Dans toute l'antiquité, la bataille de Pydna passe pour une éclatante victoire de l'infanterie romaine sur celle des Macédoniens, des manipules romains sur la phalange macédonienne, du glaive et du pilum romains sur les longues lances des Macédoniens. La cavalerie ne joua dans cette fameuse journée qu'un rôle assez effacé. D'après Tite-Live, la cavalerie macédonienne aurait quitté le champ de carnage sans avoir éprouvé de pertes sensibles et sans être poursuivie par les vainqueurs. Plutarque raconte que la cavalerie romaine ne poursuivit pas celle des Macédoniens, parce qu'elle en était séparée par l'infanterie. Seul Frontin (Strateg. II, 3, 20) parle d'une attaque hardie de la cavalerie romaine sur les flancs de l'infanterie macédonienne. Il en est tout autrement sur notre frise. On n'y voit aucunement un combat des cavaliers romains contre la phalange de Macédoine, mais une mêlée où la lourde cavalerie macédonienne est aux prises avec la cavalerie légère et l'infanterie légère des Romains.

MM. Homolle (Mélanges Boissier, p. 298) et Adolphe Reinach (Bulletin de corresp. hell. XXXIV, 435) ont tenté d'expliquer cette contradiction, en disant que la frise de Delphes ne représente pas la bataille elle-même, mais les premiers engagements d'avant-postes, qui devaient plus tard se transformer en action générale, mais qui d'abord ne furent qu'une escarmouche causée par la fuite d'un cheval romain, lequel ayant rompu ses attaches, s'était jeté sur le territoire macédonien. Plutarque ajoute que dans la bataille qui s'engagea à la suite de cet incident, les Romains ne parvenant pas à repousser les phalanges, Solvius, chef des Peligniens, pour exciter le courage de ses soldats se saisit de leur étandard et le jeta dans les rangs des ennemis.

C'est cet épisode que M. M. Homolle et Reinach reconnaissent dans notre frise; pour eux le cheval en fuite est celui qu'oñ voie en II, 10, Salvius, en IV, 25. Toutefois ces deux interprétations ne résistent pas à la critique. Le prétendu Salvius dans sa main levée tenait certainement une arme et non un étendard. Quand au cheval, il est sans bride, non parce qu'il vient de s'échapper, mais par ce que dans la frise presque tous les chevaux étaient aussi sans bride, ou que celle-ci n'était indiquée que par des couleurs. Le cheval en question appartenait sans aucun doute au cavalier macédonien II. 14. qui, blessé à la cuisse droite est tombé à terre et, à genoux, se défend contre les ennemis. S'il en est ainsi, la thèorie sur laquelle les savants français appuient leurs conclusions n'est plus soutenable, et, en même temps, il n'est plus possible de reconnaître dans la frise ces troupes romaines qui d'après Tite-Live prirent part au combat d'avant-poste; on peut encore moins y voir une sorte de complément à la description de ce même historien, laquelle en effet présente des lacunes assez considérables. Il n'est permis ici que de prendre en considération ces seules données archéologiques, nombreuses et décisives d'ailleurs. Ce n'est donc pas sans un grand étonnement qu'ont s'aperçoit que M. A. Reinach les a pour la plupart passées sous silence. Sans parler des boucliers, des armures, des vêtements qui diffèrent chez les Romains et les Macédoniens, le char de guerre en IV, 22 et 23, sur lequel combat un guerrier revêtu de toute son armure, mérite d'arrêter toute notre attention. Parmis les peuples qui dans les combats se servaient encore des chars de guerre, en ce qui touche la bataille de Pydna, on ne doit tenir compte que des Thraces qui au troisième et quatrième siècles après J. C. étaient encore ensevelis avec leurs chars de guerre (Bull. corresp. hell. XXV, 157). Or Tite-Live nous apprend que dans l'armée de Persée se trouvaient des Thraces, fantassins et cavaliers, sous les ordres de Kotys. Donc si le guerrier sur le char est un Thrace, il est tout naturel de penser que la cavalerie marchant à sa suite est Thrace, malgré qu'elle soit armée à la macédonienne.

Chose remarquable, les Macédoniens nous apparaissent non seulement armés de boucliers décorés d'une originale ornementation, mais encore de boucliers ronds avec un umbon en forme de grain d'orge. L'auteur cite beaucoup de boucliers semblables provenant de l'époque de la culture hellénique. Parmi les cavaliers et les

fantassins macédoniens, à côté des troupes lourdement armées, il y a aussi des soldats légèrement armés, recrutés sans doute dans les populations des contrées avoisinantes.

En ce qui concerne les soldats romains que représente la frise, il est évident que les uns appartiennent à la gravis armatura, tandis que les autres sont des velites; d'autres enfin combattent à cheval. Mais il est impossible de distinguer si ce sont des légionnaires, où des troupes alliées (socii). Après la réforme de Camille en effet, et surtout quelques années à peine avant la réforme de Marius — époque à laquelle appartient la frise de Delphes — il n'y avait aucune différence marquée dans l'armement des troupes régulières et des troupes alliées. Et dans celles-ci et dans celles-là étaient obligatoires le scutum ovale et le pilum empruntés au Samnites au commencement du III-ème siècle. C'est donc à tort que M. A. Reinach prétend que les soldats de la frise sont tous des Samnites. Sous le rapport de l'armure, ceux qui s'en rapprochent le plus sont les guerriers que l'on voit sur les reliefs d'Otsuna en Espagne, lesquels représentent, non des Celtibères, comme on l'avait supposé sans raison, mais bien des troupes régulières romaines (Voir Nouvelles archives des Missions scientifiques, tome XIII, fasc. 4 (1906) planches XIV, XV, XVI, XVII).

La question des armées auxiliaires présente plus de difficultés à résoudre dans la frise de Delphes. Un groupe est entièrement formé de velites nus, n'ayant pour toute arme qu'un petit bouclier rond, une p a r m a. Peut-être sont-ce des auxiliaires Ligures dont parle Plutarque (Aem. 18). Le second groupe sur qui incombe le fardeau principal de la bataille, est formé d'hommes vigoureux portant de grands boucliers ronds, un glaive suspendu à leur côté droit et un tablier autour des hanches; le reste du corps est nu. Ce sont des Vénètes, ainsi que le prouve les figurines votives exactement armées et vêtues de même, qui ont été découvertes parmi d'autres dans les ruines d'un temple à l'endroit appelé Fondo Baratela, à Este près de Padoue (voir Notizie degli scavi 1888, tab. VII, fig. 9, pour la page 79, n. 21, et tab. VIII, fig. 8, pour la page 83, n. 26, tab. VII, 4 pour la page 79, n. 22). Torp avait déjà émis l'hypothèse (Festskrift til Hong Oskar 2 Bd., p. 16) que la langue des Vénètes était un dialecte intermédiaire entre le latin et le celtique. Cette hypothèse semble rationnelle et l'archéologie n'y contredit point. Dans ces personnages en effet, nous reconnais-

sons des barbares qui, et par leur armure, et par leur nudité, sont très rapprochés des Celtes. C'est d'ailleurs ce que confirme Polybe, qui précisément au cours du deuxième siècle visita l'Italie septentrionale et s'exprime ainsi au sujet des Vénètes (II, 17): τοῖς 'μὲν ἔθεσι καὶ τῷ κόσμῳ Βραχὺ διαφέροντες Κλετῶν, γλώττῃ δ'ἀλλασιᾳ χρώμενοι.

L'identification ci-dessus permet encore de considérer comme des Vénètes quelques autres images de l'époque républicaine. Tels sont deux reliefs de Durazzo (reprod. par Henzey et Daumet, Mission archéol. de Macédoine, tab. 30 pour la page 383) remplis de détails d'armures et de vêtements extraordinaires, un fragment de frise à Athènes (repr. par Lebas-Reinach. Voyage archéologique, pl. 18. n. 2), enfin un débris de peinture funéraire de l'Esquilin (repr. dans le Bull. comun. 1898, tab. XI -- XII). Grâce à cette identification, nous comprenons pourquoi sur les fameuses peintures murales de l'Esquilin, qui représentent les traditions italiennes (repr. dans Monum. d. Istituto, X, 60) des barbares Rutules sont tantôt caractérisés comme des Gaulois, tantôt—et exactement de même que dans la frise des Delphes—comme des Vénètes.

A titre de source historique, notre frise a une importance d'autant plus considérable qu'elle rectifie et met en son vrai jour le renseignement fourni par Frontin au sujet de la part que la cavalerie romaine prit à la bataille de Pydna. En d'autres termes, l'idée même de représenter un combat de cavalerie sur la frise n'est nullement fantastique; elle fut sans doute inspirée par un événement réel, dont l'écho a été conservé dans le récit de Frontin. D'autre part on ne saurait attribuer à cette frise la valeur d'un document historique, ni penser que le combat qu'elle représente vient combler les lacunes de Tite-Live et de Polybe. Tout au contraire, cette frise est l'ouvrage d'un artiste élève de l'art grec du V-ème et du IV ème siècle et offre en quelque sorte un répertoire des motifs connus dans cet art, surtout lorsqu'il s'agissait de représenter les luttes des Amazones contre les Grecs. A ce propos l'auteur passe en revue chaque motif en particulier et prouve la thèse précédente. Le motif qui en apparence est le plus réaliste, celui du guerrier combattant sur son char se retrouve dans les Amazonomachies, et à partir de l'époque d'Alexandre-le-Grand. il devient un des accessoires invariables de la peinture et de la sculpture historiques.

En dernier lieu l'auteur s'occupe du style, de la technique, de l'invention de la frise delphique, et la compare avec les compositions contemporaines ou légèrement antérieures. Parmi ces dernières, celle qui s'en rapproche le plus est la frise d'Amazonomachie, provenant du temple d'Artémise, à Magnésie, sur le Méandre. La frise de Delphes cependant est meilleure, d'une plus grande légèreté de ciseau que celle de Magnésie. L'artiste y tente de réaliser la troisième dimension, d'eveiller une impression de profondeur, de délimiter, de remplacer la conception „à droite et à gauche", par celle de „devant et derrière". Il ne se différencie donc pas sous ce rapport de ses contemporains, mais tandis que les sculpteurs de Pergame s'efforcent surtout d'accentuer la mêlée des combattants, l'auteur de la frise, représentant typique de la sculpture grecque s'applique à attacher l'attention du spectateur sur quelques motifs choisis, sur des groupes reproduits d'après une tradition établie.

---

15. TAD. GARBOWSKI: **Homogenizm** (Filozofia jednorodności). *(La philosophie de l'homogénisme).*

Le terme „homogénisme" n'indique aucune direction ni espèce particulière de philosophie, il n'indique non plus l'éclectisme de plusieurs philosophies. Comme chaque science, la philosophie a pour but la vérité et son expression. La vérité étant unique, la philosophie, comme chaque science exacte, ne peut être qu'une. Dans les sciences spéciales il s'agit donc d'obtenir approximativement par l'induction des rapports propres à un domaine donné de l'expérience. Dans la philosophie qui intégre l'expérience dans toute son étendue l'induction ne peut pas facilement suffire au besoin de définitions à sens unique. De-là une diversité des doctrines de la philosophie et le caractère pluralistique de leur systématisation.

Les systèmes philosophiques reposaient à l'ordinaire ou exclusivement sur l'expérience externe formant le domaine des sciences naturelles, c'est-à-dire, de la connaissance objective, ou bien sur l'expérience interne, formant le domaine de la connaissance nommée subjective, comme chez Berkeley, l'initiateur de l'idéalisme anglais. Dans les cas où la philosophie trempait dans les deux, elle ne réunissait pas les produits de ces deux sources dans une synthèse, mais elle les laissait dans deux courants séparés, d'où deux

philosophies, deux systèmes paralléles: comme exemple classique le dualisme de **Descartes**. Si cependant nous exigeons que les définitions philosophiques aient une valeur scientifique précise, il nous faut étendre l'induction en mesure égale sur l'expérience externe et interne. Dans le cas contraire ce ne serait qu'une science spéciale et non la philosophie. Donc nous pouvons opérer d'une manière tout à fait stricte avec certains concepts, comme par exemple en physique avec les concepts de la matière, de la force, de l'énergie, mais ce ne sont toujours que des valeurs inconnues, et même souvent non représentatives. L'homogénisme doit donc indiquer une philosophie vraiment scientifique, apte à des formules essentiellement générales, ce qui la distinguerait de toutes autres philosophies à induction insuffisante. Le caractère de ce terme n'est par conséquent que temporaire et n'exprime que ce principe fondamental de la philosophie, que les données de l'expérience, quoique ordinairement placées dans deux catégories différentes, ne font qu'un et sont homogènes (ὁμὸν γένος).

Comme dans les temps derniers nous observons une tendance décidée à éliminer tous les éléments intuitifs, c'est-à-dire subjectifs autant de la philosophie que des sciences exactes afin d'obtenir des concepts et définitions les plus objectives, il en résulte qu'en pratique il s'agira de transmettre le point d'appui sur le moi subjectif, sur le champ de l'expérience interne. Toute vérité se laisse ramener définitivement aux moments intuitifs. Toute connaissance s'accomplit par rapport au moi. Cette confirmation essentielle mène encore à une autre, non moins grave, à celle que toute aperception implique ce dualisme le plus primitif inclus dans les concepts du propre moi et du monde. Les philosophes appartenant aux écoles les plus diverses sont d'accord sur la question que ce dualisme n'est pas secondaire, une interprétation interdite de l'expérience pure (Schopenhauer, Stumpf, Riehl...). Sans ce dualisme principiel et primitif tous concepts sur la connaissance, sur les phénomènes, sur les données de l'expérience, sur les relations d'activité etc. deviennent impossibles, en un mot la pensée discursive (par concepts) n'existe plus. Pas de connaissance qui ne soit une confirmation d'une action mutuelle entre moi et le monde, c'est-à-dire, un fait d'expérience personelle. Au lieu du *Cogito ergo sum* de Descartes nous pouvons dire: j'entends puisque je vis.

La seconde raison de la pluralité des systèmes philosophiques, de ce que la philosophie n'ait pas réussi jusqu'à présent à atteindre le niveau d'une science exacte, consiste dans ce que l'on a confondu ce dualisme transcendental du moi et du monde avec le dualisme transcendant, métaphysique, de l'esprit et de la matière, de la pensée et de la corporalité, de la *res cogitans* et *res extensa.* Le moi primitif naît alogiquement, *acausaliter.* Les éléments de l'expérience nous sont donnés tout d'abord d'une manière absolument uniforme, dans le même plan. L'enfant ne connaît pas au juste les limites de son propre corps comme sphère de sa sensibilité subjective et du monde ambiant. Le concept du monde comme concept corrélatif de la sphère du moi subjectif qui nous est donné primordialement naît secondairement, par degrés. Enfin le corps lui-même arrive par faire partie du monde extérieur, le moi psycho-physiologique se transforme en concept purement psychologique du moi stable de l'unité de l'aperception : le dualisme secondaire de l'esprit et de la matière s'effectue.

Et comme on a essayé de se défaire de ce dualisme, induit secondairement à l'aide d'un autre dualisme métaphysique inhéré dans les cadres de la métaphysique statique (basée sur le concept de la stabilité de l'être: Parmenides, Spinoza) et de la métaphysique métabolique (basée sur le concept du changement perpétuel: Protagoras, Bergson), il en resulte la troisième raison de l'état de controverse en lequel la philosophie se manifeste par rapport aux sciences exactes.

Cependant le dualisme primordial, ne se laissant éliminer par nul effort de la pensée, n'exclut pas l'homogénisme, quoique cette philosophie de l'expérience uniforme et homogène exige aussi une méthode uniforme et quoique elle soit — pour ainsi dire — immédiatement liée au monisme méthodologique. En cela, nous servira de connaissance fondamentale le foitque notre moi psycho-physiologique — quoique opposé dans le schéma transcendental au milieu, c'est-à-dire, au reste de l'univers — entre dans l'entité du monde comme partie constitutive; et toute notre expérience personnelle est comprise sans résidu dans l'intégrité des procès généraux de l'univers. Ce fait confirme le principe antérieur qui y trouve un appui: *natura non facit saltus.*

Comme sphère de sensations psycho-physiques il nous est même

absolument impossible de définir les limites de notre propre corps. La surface du corps joue un rôle essentiel par ex. dans la philosophie de Bergson. Mais le fait même de ce que les cellules de notre épiderme à couches multiples dessèchent peu à peu et s'écaillent — ce fait même rend impossible une démarcation bien décidée. De même que nous demanderions en vain à quelle sphère appartiennent les cellules isolées, qui se trouvent dans le sang, le chylus, la lymphe de notre organisme et de l'organisme animal. Ceci serait peine perdue d'autant plus que parfois, comme par ex. c'est le cas avec les erythrocytes (hématies) de notre sang quoique plus tard enucléés, donc dépourvus de centres vitaux, ils restent cependant toujours les éléments indispensables pour notre corps aussi bien que pour notre vie. Ou bien, prenons le cas contraire: des phagocytes doués de mouvements autonomes manifestent le caractère d'une vie indépendante, ils montrent — pareillement aux amoebes — un changement de formes et possèdent le pouvoir de locomotion spontanée. D'autant plus, il nous serait encore plus difficile de juger à quelle sphère appartient une goutte de sang provenant d'une piqûre et qui, à peine apparue à la surface de notre épiderme, se coagule. Si nous essayions de nous imaginer d'une manière représentative les éléments de la réalité sous forme d'un réseau subtil sur lequel nos subjectivités individuelles se marqueraient en forme de taches, ces taches — si l'image est précise — ne se dessineraient pas par des contours aigus, mais au contraire se perdraient tout doucement dans le fond; et ce n'est guère que pour une vue qui ne perçoit que très vaguement et très sommairement qu'elles auraient l'apparence d'entités pour soi, — de microcosmes dans le cosmos. Cette image peut nous être vraiment utile pour nous représenter la relation fondamentale de l'homogénéité et l'unique signification de notre expérience, de notre conscience et de notre individualité enchaînée dans le milieu.

L'ordre de notre intérieur psychique et l'ordre que les sciences naturelles confirment dans le monde extérieur sont congénéres (ταύτης τῆς γενεᾶς ἐστιν) d'après les mots de Platon.

La question discutée entre les biologues contemporains partisants de la théorie vitaliste (comme Driesch) et les mécanistes reste en relation immédiate avec cette conséquence. Il s'y montre aussi combien les deux écoles sont arbitraires et exclusives. Si les formules physiques et chimiques ne suffisent pas pour expliquer les

procès organiques et biochimiques dans leurs compléxités, donc — déduisent les néovitalistes, conformement aux vitalistes de l'antiquité,—il en resulte la nécessité d'opposer la biologie aux sciences naturelles anorganiques et de la considerer comme une science essentiellement indépendante et particulière. Par contre, prétendent les mécanistes, la particularité et le caractère irréductible des phénomènes de la vie n'est qu'un résultat de manque d'analyse biologique; ils les mettent sur le compte de l'insuffisance momentanée de notre savoir. Et cependant l'unique conclusion philosophique et légitime serait, que pour être appliquables non seulement à une seule face des phénomènes mais à la compléxité totale de la réalité, les concepts et de cette école et de l'autre devraient être rectifiés.

L'homogénisme, ayant constaté l'uniformité de tous les phénomènes, admettant, comme *conditio sine qua non* de toute possibilité de l'expérience, un ordre unique, ayant exclu toute gradation dans la précision absolue des lois de l'existence et du devenir, arrive nécessairement à la réfutation des différences essentielles entre les phénomènes de l'expérience externe et interne, entre les éléments psychiques et corporels, entre la *res cogitans* et la *res extensa.* Le caractère intelligible et extensif comme forme de notre connaissance doit être attribué à chaque phénomène en mesure égale, ou ne pourrait — aussi en mesure égale — être attribuée à aucun facteur en soi de la réalité. L'homogénisme jette une lumière nouvelle sur la question des catégories transcendentales, systématisées et réunies à titre d'essai par Kant, mais laissées par lui en suspension, en isolation complète. Ceci résulte nécessairement d'un système qui analysait l'intellect du sujet en dehors de tout cadre de réalité extérieure apperçue au moyen de l'expérience.

La spatialité, la temporalité, la causalité, autrement dit l'action mutuelle, ont été définies comme formes immanentes de notre connaissance, mais on ne les attribuait pas en mesure égale à tous les éléments de l'expérience. On a rattaché l'extensité à l'expérience extérieure, tâchant de la déduire psychologiquement de certains éléments sensoriels, optiques et tactiles. De cette manière on a mis le concept de l'espace en dépendance génétique des sensations externes. Cependant il n'en est pas ainsi. L'homme qui ne reçoit nulles impressions externes, vivant de son propre corps, se consolidant en sujet conscient, pense spatialement, temporellement et causalement—car ces formes de connaissance sont la résultante

nécessaire de son caractère corporel. De toute la région de son corps découlent les éléments primordiaux, objets de ses perceptions ou de ses aperceptions, et cela dans un ordre défini dans le temps et l'espace. Ici appartiennent les impressions sensorielles au sens propre de mot, les sensations somatiques en connexion avec la circulation du sang, le rhytme cardiaque, la respiration, la digestion, l'assimilation, la sécrétion etc. Leur localisation et leur succession s'impriment d'une manière spécifique dans les centres nerveux du cerveau, — organe de perception, d'aperception et surtout de régulation. Rien de plus faux que l'opinion non seulement des philosophes, mais, chose plus étrange encore, des plusieurs psychologues de la dernière heure, qui prétendent que sans les impressions sensorielles — les seules, selon eux, spatiales — notre intelligence ne serait pas à même de se former le concept de l'espace, comme milieu dans lequel les choses se trouvent à côté les unes des autres. Au contraire, même celui qui aurait toutes les entrées sensitives fermées dès sa naissance — comme la célèbre statue de Condillac — par le seul fait de son existence vitale, par la seule perception cérébrale des moments particuliers des fonctions physiologiques dans les organes spéciaux, — traverserait l'ordre spatial et temporel du processus vital et serait et serait de cette manière en état d'aboutir mentalement aux concepts abstraits de l'espace et du temps.

D'ailleurs, l'idée de l'ordre implique à elle seule le concept du temps et de l'espace. Il en est de même avec le concept corrélatif du chaos qui sans cela ne serait plus intelligible et resterait dépourvu de sens et de raison d'être. Quelqu'un pourrait prétendre que quand même l'espace conserve son origine externe, car les stations qui envoient les stimulants sont situées dans les limites de notre corps et celui-ci fait partie du monde externe. Nous lui objectons: alors il est indispensable d'attribuer ce même caractère d'extériorité au cerveau, qui est aussi organe du corps! De cette façon il ne resterait plus rien qui entrerait dans la région de l'expérience interne, et, par conséquent, la catégorie de l'extériorité, manquant de concept corrélatif, aurait perdu toute sa valeur d'orientation.

Le cerveau humain fait partie du même ordre temporel et spatial — à la foi comme sujet, centre spécifique de tous processus de la connaissance, et comme objet. L'étude de plus en plus détaillée de la structure histologique du cerveau, les progrès de la physiologie expérimentale

en matière des connaissances concernant les relations des voies perceptives et aperceptives et de leur localisation, la connaissance précise des parties actives dans la formation des impressions et des idées, l'expérience et l'observation clinique sur les lésions de centres cérébraux occasionnées accidentalement chez l'homme et chez l'animal, leur influence sur la vie psychique et surtout sur la vie intellectuelle — nous permettent de nous former une idée sur le partage du travail cellulaire aussi bien que de définir le rôle de certaines compléxités du tissu cérébral, des cellules ganglionaires et de leurs neurites pendant l'acte de la pensée. Nos résultats seront encore vagues et incertains peut-être, mais en tous cas nous avons le loisir, en nous appuyant sur ce fondement, de présumer que la connaissance topique des parties du système nerveux actives à chaque moment donné serait en même temps la connaissance de l'état psychique de notre conscience, de notre intelligence, de l'âme en général.

Aussi, si nous reussissions à mettre à notre profit par ex. les radiations supposées du tissu nerveux pendant son travail et de les projeter sur un écran, aurions-nous devant nous des radiogrammes ou n'importe quels autres équivalents des états psychiques rendus perceptibles à nos sens. Nous aurions l'image de leurs changements dans le temps, exprimés en extensité et en intensité, et par conséquent aurions-nous le loisir d'y déchiffrer les phases de la conscience. Seulement alors aurions-nous le moyen de bien comprendre leur succession et leur „causalité."

D'ailleurs, la seule introspection, à force de bien fixer l'attention dans une direction donnée, — surtout par ex. s'il s'agit du sentiment de la douleur affligeant divers endroits de notre corps et principalement de la tête même, — une telle introspection suffirait à elle seule de nous donner une certaine conscience immédiate de la situation spatiale et temporelle des changements ou processus dans nos organes d'aperception. Leur résultante c'est le contenu propre de chaque connaissance actuellement donnée. Il est clair que les éléments de sensibilité et les produits logiques ne se laissent pas séparer distinctement, car nous n'avons pas à faire ici avec des moments essentiellement différents, mais ce sont des propriétés du même — nous pouvons dire de chaque — état psychique. Le sentiment, la volonté, l'intelligence, ce ne sont que des hypostasies de nos facultés orientatives, tout-à-fait du même genre que l'hypostasie de la „sensibilité" apriorique de l'esprit humain (comme faculté de

représentation) ou, en particulier, l'hypostasie de la temporalité (comme sens interne) dans l'analytique transcendentale de Kant. Notre conscience est dans son essence la résultante de procès élémentaires pareils à ceux que dans l'expérience externe nous définissons par l'intersection du temps avec l'espace. Nous pourrions donc parler de l'extensité spatio-temporelle des phénomènes psychiques en ce sens qu'en expérience interne il nous est donnée une hétérogénéité spatio-temporelle pareille à celle de l'expérience externe. La spatialité et la temporalité sont pour nous des formes subjectives non pas de l'entendement (Schopenhauer) mais de toute conscience en général. Sans elles absolument nulle expérience n'est possible: ni comme représentations immédiates du substratum de l'être ni comme concepts abstraits. L'une et l'autre nous est absolument nécessaire : tant pour les représentations plastiques, basées sur les sensations optiques et haptiques, qui ne pourraient pas se passer de l'extensité uniquement spatiale, mais exigent aussi l'extensité temporelle, — que pour les représentations auditives auxquelles ne suffit non plus la seule extensité temporelle, l'extensité spatiale leur étant indispensable.

L'idée de Bergson semble être analogue à notre exposition. Bergson prétend que dans la pensée discursive nous opérons comparativement avec des sphères de concepts d'après des mésures logiques, et que la spatialité prend part comme moment indispensable à l'extériorité mutuelle des concepts ou des éléments logiques qui les constituent. D'autre part la philosophie bergsonienne, amplement développée dans son „Essai sur les données immédiates de la conscience", repose sur une toute autre doctrine de la spatialité et de la temporalité. La temporalité y est subordonnée à la spatialité; autrement dit, elle y est déduite génétiquement de celle-ci; ce qui n'est guère conciliable avec les faits fondamentaux de l'homogénisme. C'est pourquoi l'idée de Bergson n'est pas acceptable.

L'homogénisme prouve que tous les concepts ont une source commune dans les dépendances mutuelles des éléments qui nous sont donnés uniformement, dans le même plan. Sous ce rapport il n'y a nulle différence entre les éléments physiques et les éléments psychiques. La principale différence concerne la mesurabilité et provient du fait que tandis que dans le premier cas un élément nous est donné objectivement, dans le second il appartient immédiatement

à notre être subjectif. La temporalité et la spatialité reposent au fond de toute qualité, comme, au contraire, il n'y a pas de rapports quantitatifs depourvus de qualité. Au point de vue métaphysique il s'agit tout bonnement d'une uniforme et homogène régularité du devenir sans laquelle — comme nous l'avons déjà dit — toute expérience est impossible.

Ces déductions ne mènent pas naturellement au parallélisme psycho-physique. Celui-ci nécessiterait un complément transcendant de la chaîne des phénomènes psychiques. Le phénomène de la conscience se laisse comparer au spectre multicolore de la lumière du soleil, au phénomène de l'arc-en-ciel: il advient, quand l'aura composé une constellation nécessaire de ses facteurs, c'est-à-dire, les corps laissant traverser les rayons du soleil et les réfléchissant, l'oeil doué de sensibilité et les centres nerveux recevant les sensations. L'homogénisme nous ouvre une voie qui contourne génétiquement la conscience, il nous donne la solution métaphysique de toute conscience perceptive et aperceptive, il accomplit enfin une tâche que Kant a laissée tout-à-fait intacte, s'étant arrêté au beau milieu de l'apriorisme transcendental des formes intuitives de la conscience et des catégories de l'entendement humain.

Au moins, l'idéalisme de Kant aborde-t-il. la question d'une manière correcte. Il inclut — pour ainsi dire — et localise les formes les plus générales à l'aide desquelles nous recueillons le contenu de la conscience dans l'apriorité subjective. De là sa célèbre définition du phénomène, de là les limites qu'il donne à la connaissance, la bornant aux phénomènes, aux objets de l'expérience. Mais l'apriorité, toute en étant le centre du problème, n'explique cependant rien par elle même. Résoudre et éliminer toute apriorité doit être la première et la principale tâche d'une philosophie qui peut et qui cherche à se passer de la sphère transcendentale, cette énigme originaire autant que systématique.

Déjà Schopenhauer, avec sa conception de *ratio realis* et le rôle qu'il faisait jouer au temps et à l'espace, était plus proche du point de vue énoncé. Dans les dernières années du siècle passé c'est Bergson qui dans l'oeuvre citée ci-dessus a donné une excellente analyse des données immédiates de la conscience. Mais, en proclamant la primauté de l'extensité spatiale sur la temporelle, il n'a pas résolu le problème définitivement.

Il faut envisager les catégories „logiques" chez Kant, en pre-

mière ligne la substantialité et la causalité, de la même manière que les intuitions du temps et de l'espace. L'espace et le temps — comme étendues absolument uniformes (homogènes) — ne signifient pas l'absolu. Elles ne font pas partie de l'essence de l'être, ce ne sont que des conceptions provenant des formes spécifiques de l'intuition sensible. Ce n'est qu'un ὕστερον logique des agents biogénétiques de la réalité. Ces conceptions sont une objectivation, une substantivisation des éléments de la réalité nommés caractères phénoménaux, — et ces caractères sont des dépendances d'autres objectivités et se trouvent en rapports avec elles. Analogiquement aux concepts du temps et de l'espace provenant de l'intuition spatiale et temporelle, formes immanentes de notre conscience, — naît de la substantialité le concept de substance. L'idée du support réel et d'un intermédium métaphysique accompagne, comme condition inévitable — et cependant souvent méconnue dans son caractère par les théoriciens de la connaissance — tous les produits principaux de l'orientation intelligible, par ex. l'être, le non-être, la quantité, la qualité, l'attribut, la relation, l'ordre, la durée, le changement etc. Or, la substance est un moyen des plus efficaces, à l'aide duquel nous rangeons les données de la conscience, surtout en ce qui concerne les rapports nommés matériels.

Cependant ce concept resterait dépourvu d'existence, si notre esprit ne s'était habitué à le considérer sous l'aspect de notre propre moi. Sans lui le concept de la substance ne se laisse induire ni génétiquement ni par son contenu. La valeur de cette constatation est de premier ordre, car elle démontre que les objections posées par les analystes de l'expérience „pure“ (Petzoldt...) au concept de substance manquent de base. Ce concept n'est pas moins correct que celui de l'espace, de l'essence de l'être, du phénomène et de beaucoup d'autres dont il est le fondement. Comme moyen métaphysique, hors de toute représentation directe, ce concept auxiliaire doit être libre de toutes déterminations qualitatives (spécifiques). Il exprime l'essence des choses, tandis que la matérialité et l'intelligibilité catégorisant la substantialité reposent uniquement sur des attributs systématiques.

Le dualisme des dernières est un facteur très pratique et très économique dans l'orientation empirique prise en général, — cependant par son origine psychologique autant que par son caractère phénoménal il est déduit de la substance, base commune et méta-

physiquement réelle de l'être et du devenir. Nous avons parlé plus haut du dualisme primordial et essentiel du sujet et du monde ambiant; c'est de lui que part le dualisme spécifique de la substance et, comme nous l'avons dit, celui-ci n'est que secondaire et inégal au premier, sinon pour une autre raison du moins parce que l'entité du monde est déjà établie dans la conscience de nos prochains. D'où il resulte que les philosophes grecs de l'antiquité appartenants à diverses écoles procédaient avec plus de correction en concevant la substance matériellement, comme un substratum étendu et remplissant l'espace, et en élargissant cette idée aussi, sur les phénomènes psychiques c'est-à-dire, en leur assignant une place dans l'espace. Donc, si nous envisageons la substance comme expression de la réalité, il la faut matérialiser en entier ou la spiritualiser en entier. L'essentiel, c'est de l'adopter à tous les phénomènes dans le même sens. Attribuer la matérialité à la substance est une erreur epistémologique; concevoir les corps matériellement et les âmes immatériellement dans le cadre de la même image serait une erreur formelle, de la logique, plus grave que la précédente.

Il y va de soi que l'homogénisme ne peut non seulement reconnaître ce dualisme, mais non plus les différences des monismes substantiels. Il abolit aussi bien le matérialisme actuel (une „philosophie du carbone“ de Haeckel) que le sublime monisme substantiel de Spinoza; en plus, nous découvrons encore une fois, combien le spinozisme est étroitement lié au cartésianisme dont il n'est nullement la juxtaposition et la négation, mais la suite et le complément, vu que les deux philosophies sont, dans leurs prémisses, d'origine commune.

Ce que le concept de la substance est pour les éléments isolés de la conscience, la catégorie de dépendance causale l'est pour les éléments déjà noués substantiellement en objets. Il y entre en jeu l'idée d'action dont le caractère est aussi métaphysique que la substance. Pareillement à la substantialité, l'action des *nexus causales* se laisse ramener génétiquement au sujet concevant. Nous connaissons immédiatement les connexions causales entre la sphère psychique et corporelle. La causalité psychophysique est le type primordial de toute refléxion causale. Un fait de grande importance s'y fait clair, un fait qui accentue encore plus fort le parallélisme des catégories de substantialité et de causalité. Il nous est impossible de nous représenter la substance dans n'importe quelle

formule spécifique sans étendue spatiale et temporelle. Mais ces deux éléments participent aussi à la causalité. Les phénomènes de l'action causale ont pour point de départ l'espace au même titre que le temps. Kant liait la causalité uniquement avec le temps et son raisonnement respectif est un des points les plus clairs dans sa doctrine du schématisme transcendental. Et tout ce schématisme, basé uniquement sur la temporalité, n'était nécessairement qu'un produit inanimé, incapable de résoudre le problème, de joindre la pensée discursive à l'intuition représentative. En cette matière aussi, l'oeuvre de Schopenhauer marque un progrés notable.

Au point de vue de l'homogénisme nous pouvons aussi apprécier au juste les rapports mutuels entre la causalité et le concept corrélatif de la finalité. Leur apparente juxtaposition, n'est en réalité que la même formule du devenir dechiffrée en quelque sorte dans des directions inverses. Leur position mutuelle ressemble quelque peu aux rapports du monisme matérialiste et spiritualiste dans le domaine de la métaphysique substantielle. Lorsqu'il s'agit de phénomènes matériels, dans les sciences naturelles, nous avons l'habitude de parler des causes efficientes; dans certains domaines biologiques, surtout dans celui de la vie spirituelle, nous parlons de causes finales. Ici comme là-bas il s'agit des rapports entre deux phénomènes A+B. Le mécaniste dit: il y a B car il y avait A; le téléologue: il y a A car il y aura B. Dans le premier cas l'accent tombe sur αἴτιον dans l'autre sur τέλος. Ici comme là-bas il s'agit d'hypothèses antropomorphiques, d'ailleurs inoffensives; l'une comme l'autre ont la même raison scientifique, tant au point de vue méthodique que dans leur essence. Il ne s'agit donc — de même qu'avec la substantialisation de l'être — que d'étendre le schéma choisi uniformement et en mésure égale sur tout le champ de la réalité. Il s'en suit qu'il n'est pas permis de formuler les phénomènes inorganiques causalement et les phénomènes organiques finalement. La causalité exclue du tâbleau de l'univers le „*Reich der Zwecke*“ de Kant. Et reciproquement la téléologie exclue la causalité.

Dans ce bref resumé de la philosophie de l'homogénisme nous sommes forcés de nous borner aux résultats les plus remarquables [1])

[1]) Les questions ci-dessus énoncées et leurs conséquences sont traitées d'une manière detaillée dans le livre de l'auteur qui paraîtra sous peu en allemand, à Leipsic, intit.: *Die Organismen und das anorganische Weltbild.*

et de n'en exposer que les traits les plus caractéristiques, ceux notamment qui le mettent en collision avec les courants dominants de la philosophie contemporaine. Les catégories de causalité et de finalité peuvent servir d'exemple d'un relativisme allant très loin et auquel l'homogénisme aboutit. Mais d'autre part, son idée fondamentale est l'unité du support de la réalité et celle-ci implique une stabilité inébranlable de toutes les relations : spatiales, temporelles, causales. De cette façon l'homogénisme confirme la valeur des théorèmes scientifiques à un degré plus élevé et leur octroye une région plus vaste que n'osa le faire Kant, ce rationaliste *de domo*, qui limitait même les axiomes mathématiques uniquement par adaptation aux intelligences pareilles à l'intellect humain.

Le parallélisme homogénique du moi et du monde ambiant, ce parallélisme basé sur des données positives de la conscience immédiate, ne peut nous tromper sur nul terrain et se laisse amplifier sur le domaine des valeurs sociales, morales, esthétiques, — en un mot sur tout le champ de la philosophie pratique. Il joint par l'unité de la méthode et par l'unité du sujet toute l'entité de l'expérience étudiée par les méthodes spéciales des sciences particulières, et envisagée sous des points de vue différents. L'induction par laquelle ces sciences procèdent, quoique fragmentaire, atteint néanmoins son but en nous procurant des notions spécifiques en état de parfaite concordance entre elles et par conséquent aptes d'entrer dans l'integrité de l'édifice de la philosophie générale: sous la seule condition de poursuivre toujours la même méthode d'un bout à l'autre dans toute sa rigidité.

Ce ne sont pas les exemples qui manquent. Il en existe des plus remarquables.

La physique moderne—qui à force d'être saturée de théorèmes constructifs devient plutôt une science spéculative qu'une description de phénomènes naturels — peut se vanter de magnifiques progrès en matière de définitions quantitatives par rapport au processus du devenir autant qu'il nous est abordable. Les conceptions substantielles sur la matière pesante — et dans la théorie atomistique sur la matière impondérable, c'est-à-dire, l'éther dont les propriétés physiques ont été définies de manière différente, conformement à la théorie qui opérait avec ce concept, — nous ont rendu sous ce rapport un service de premier ordre. La théorie atomistique parvient enfin à définir la quantité et la grandeur des particules minimes

de la matière, des atomes dans un gramme d'hydrogène par ex. Les physiciens, procédant par des méthodes différentes (Perrin, Millikan et d'autres), ont obtenu des résultats relativement très semblables[1]).

Cependant l'analyse des phénomènes électriques, les recherches sur la radioactivité et d'autres faits ont en même temps demontré que l'ancien concept de l'atome matériel manquait de base réelle. Des nouveaux concepts furent construits en rapport avec la structure du substratum: le concept des électrons, le concept de l'émanation matérielle, qui aidait à comprendre la question essentielle de l'origine des éléments chimiques par le processus de transformation de l'un dans l'autre. L'„indivisible" atome apparut bientôt comme un microcosme de particules encore plus minuscules, encore plus „indivisibles", s'unissant parmi elles par un mouvement spécifique ou bien s'émancipant de l'ensemble avec une vitesse extrême. Les dimensions établies, fut posée la question: le diamétre atomique ou moléculaire serait-il une mesure de la matière comme substratum étendu et impénetrable. ou bien une expression concernant seulement la sphère active. c'est-à-dire. l'attraction et la répulsion des particules élémentaires? Les uns. comme Sutherland et Kleemann, essayent de garder pour le centre même de l'action atomique le caractère d'impénétrabilité substantielle, d'un nucléus matériel. D'autres conceptions, comme par ex. la théorie cinétique des gaz de Maxwell. présentent le substratum de l'action moléculaire sous l'aspect de centres dynamiques. ce qui fait que l'hypothèse des centres matériels devient tout-à-fait superflue. Et si les spécialistes les plus éminents, en cette matière. comme Smoluchowski qui a étudié le mouvement brownien et admet la théorie moléculaire, laissent cependant la question non résolue si l'atomisme doit rester une théorie de matière discontinue ou se matarmophoser en doctrine de continuité du support des phénomènes physiques. — ce fait est une preuve que même dans le domaine de l'atomistique et de la physique en général (basée primordialement sur le fond spéculatif de la métaphysique matérialiste) la matière. le pretendu objet de l'étude empirique. lui echappe totalement. Et peut-il en être autrement si. sans détriment pour les résultats des calculs atomistiques. les atomes et leurs dérivés se laissent trans-

[1]) N = 590. 620... jusqu'au maximum de 700 trilliards des atomes.

former en centres dynamiques, tout en agrandissant en même temps le champ de l'activité des forces répulsives jusqu'à l'infini?

Il en est de même avec une autre réalité hypothétique dans la physique: avec l'éther. La théorie de la relativité formulée par Einstein et d'autres, tout en annulant les invariantes qui pendant des siècles semblaient être des dogmes sur lesquels repose toute la physique qui pronone les lois générales de la nature, tout en annulant dans le mouvement la stabilité des mesures et des rythmes, tout en contestant dans les courants des procès universels chaque simultanéité absolue, annule du même coup l'éther lui-même dont l'existence est maintenue par les physiciens des autres écoles (par ex. Brillouin). L'éther, un intermède de si grande utilité dans la théorie de l'ondulation de la lumière ou dans la théorie de l'intermittence des états électro-magnétiques, va sans nul doute disparaître à son tour de l'arène scientifique — comme disparut en son temps le matériel phlogistique ou le fluide électrique, mais en nous laissant après soi des résultats de grande valeur.

Née sur le terrain matérialiste, la physique est donc obligée de compliquer de plus en plus ses conjectures sur la réalité, ainsi que ses théories qui dans leur conception primaire se basaient sur leur congruence avec cette réalité; elle est obligée de les compliquer de plus en plus jusqu'à leur totale invraisemblance et même jusqu'à l'absurdité, — et voilà ce qui l'amène à abandonner des prémisses peu critiques. Et si — tout de même — elle réussit à semer sur le chemin de son évolution des lumières d'orientation positive dans ses rapports avec la réalité, l'homogénisme l'explique en établissant que les éléments constructifs des hypothèses physiques proviennent des caractères fondamentaux de la conscience humaine — et ceux-ci sont identiques à la région de l'expérience externe.

L'énergétique a rompu depuis longtemps avec toute substantialité, toute matière, tout éther et prétend travailler avec l'aide seulement de rapports quantitatifs. Elle obtient, il est vrai, pareillement à la mécanique atomistique des résultats exprimés en chiffres précis, comme définitions de relations élémentaires, mais d'autre part il lui est impossible de se déclarer sur les qualités des phénomènes calculés. Comme elle opère avec des énergies spécifiques, elle n'opère qu'avec une grande quantité d'inconnues, de sorte que tôt ou tard elle sera forcée d'avouer

qu'elle repose sur une induction tellement partielle, unilatérale, et appliquée à une réalité tellement „appauvrie“ — comme le dit Boutroux à propos des mathématiques — que, comme les mathématiques, elle ne peut jamais devenir l'image juste du monde, à quoi peut et doit prétendre la philosophie de l'homogénéité.

Se rattachant à l'Ecole néokantienne, donc prenant pour point de départ la méthode philosophique, l'idéalisme positif, représenté dans l'epistémologie par Vaihinger, bâtit au moyen d'une analyse logique une théorie cherchant à bannir du cadre de la réalité tous les concepts comme par ex. la matière, l'atome, l'éther etc., les trouvant fictifs et souvent contradictoires dans leur propre essence. Il en est presque de même avec la critique des concepts chez Bergson qui est apparentée à celle de Vaihinger.

Cette concordance des résultats dans des sciences tout-à-fait étrangères les unes aux autres, c'est-à-dire, tout-à-fait indépendantes quant à la méthode et l'objet, est complètement d'accord avec les thèses qui résultent avec toute évidence des principes de l'homogénisme. C'est une preuve de la solidité de ses prémisses réelles, preuve d'autant plus forte qu'elle repose sur des recherches séparées et s'ignorant mutuellement.

La tendance dont l'homogénisme est l'expression se manifeste dans la philosophie dès son début ; elle apparaissait cependant et elle apparait sous différents aspects et sous noms divers, dans des systèmes qui n'ont apparement rien de commun entre eux. Elle germe déjà dans l'ancienne philosophie indienne („*hae omnes creaturae in totum ego sum et praeter me aliud ens non est*“, Oupanichade, Oupnekhat, I, 122), elle devient un agent tout-à-fait distinct dans la philosophie de Platon, se trouve dans le monisme de Spinoza, elle se déclare même infailliblement dans le dualisme de Descartes, elle anime Hume et Kant, Goethe et Schopenhauer, elle caractérise le volontarisme psychologique de Wundt et le volontarisme pratique de Nietzsche, elle forme le trait décisif de l'intuitionisme de Bergson.

L'évolutionisme, basé primordialement sur la communauté originaire des organismes, semblerait se rattacher bien étroitement à l'homogénisme. Mais la philosophie évolutionniste reposait dès ses premiers pas sur une naive conception du temps comme réalité. L'évolutionisme de Spencer n'a pas poussé l'évolution de la ma-

tière jusqu'à la sensibilité vitale, ni le développement des fonctions psychiques jusqu'à l'intellect. Dans les cadres de la philosophie de Bergson, l'évolutionisme n'explique non plus ni la divisibilité immanente de la matière, ni pourquoi l'intelligence humaine a adopté le plan de sa structure. L'homogénisme reconnait pleinement l'importance de l'idée évolutionniste et y puise largement; il reste pourtant indépendant d'elle et peut se passer de l'homoiogénèse organique.

L'analyse statique d'une seule phase, d'un seul profil de la réalité lui suffit pour y trouver la vérité fondamentale d'uniformité et de l'homogénéité qu'elle adopte, vérité aussi simple et élémentaire que l'idée directrice de tous les systèmes qui les sont vraiment, et que l'évidence elle-même.

---

16. OSKAR HALECKI: **Ostatnie lata Świdrygiełły a sprawa wołyńska za Kazimierza Jagiellończyka.** (Studya nad dziejami Unii polsko-litewskiej, Nr. II). [***Die letzten Jahre des Grossfürsten Świdrygiełło und die wolhynische Frage zur Zeit Kasimirs des Jagellonen.*** (Studien zur Geschichte der polnisch-litauischen Union Nr. II)].

Im ersten Teile dieser Arbeit behandelt der Verfasser die Stellung Świdrygiełło's als Herrschers von Wolhynien in den Jahren 1440 bis 1452, im zweiten — den polnisch-litauischen Streit um den Besitz dieses Landes, welcher nach seinem Tode den Höhepunkt erreichte, sowie die inneren Verhältnisse daselbst in den ersten Jahrzehnten der litauischen Herrschaft. Um die bisherigen, äußerst mangelhaften Kenntnisse hierüber zu erweitern, war es nötig, durch archivalische Forschungen in Krakau, Warschau, Königsberg, Nieśwież u. s. w. neue Quellen zu erschließen und mit Hilfe genealogischer und topographischer Untersuchungen das umfangreiche, aber größtenteils nur Güterverleihungen betreffende Urkundenmaterial auch für die politische Geschichte zu verwerten.

Der erste Hauptteil gliedert sich in drei Abschnitte, welche 1) die Entstehung des wolhynischen Teilfürstentumes Świdrygiełło's und sein Verhältnis zu Polen, 2) die territoriale Ausdehnung seiner Herrschaft und sein Verhältnis zu Litauen, 3) die inneren Zustände in Wolhynien unter seiner Regierung zum Gegenstande haben.

Nach der Ermordung des Großfürsten Sigismund im Jahre 1440,

tritt Świdrygiełło, der Ende 1438 seinen ganzen Länderbesitz eingebüßt hatte, wieder als litauischer Thronkandidat auf und war eben die Besitzergreifung des größten Teils von Wolhynien der Erfolg seiner diesbezüglichen Bestrebungen. Irrtümlich nahm man bisher an, er sei als Fürst dieses Landes bis Ende 1445 polnischer, hierauf aber litauischer Vasal gewesen. Theoretisch betrachtete man zwar, auf Grund der früheren Unionsakten, ohne daß Świdrygiełło irgendwelche neue Verpflichtungen eingegangen wäre, Wolhynien als zu Polen gehörig und dachte sogar vorübergehend daran, es Polen einzuverleiben und ihn durch das Land Chełm zu entschädigen, in Wirklichkeit aber ließ man es ruhig zu, daß er sich auf Kosten Litauens, welches eben eine durchaus separatistische Politik führte, ein fast unabhängiges Teilreich bildete, das er als nomineller Großfürst von Litauen beherrschte. Ja er fand sogar hiebei in den reußischen Provinzen Polens einen bequemen Stützpunkt und erhielt dort, in der Nähe von Lemberg, von König Władysław III einen größeren Landesanteil, der aus den Bezirken Gródek und Szczyrzec bestand. Auf Grund der Beziehungen, die ihn und seine Anhänger mit diesem Könige und verschiedenen Herren der Krone Polen und ihrer reußischen Gebiete verbanden, erweist der Verfasser die Unhaltbarkeit der bisherigen Annahme von der erbitterten Feindschaft Świdrygiełło's gegen Polen selbst in seinen letzten Lebensjahren. Nur Grenzstreitigkeiten mit den masowischen Herzögen lassen sich feststellen.

Um sein Verhältnis zu Litauen zu verstehen, muß hervorgehoben werden, daß vor seinem Auftreten, unmittelbar nach der Erhebung Kasimirs des Jagellonen auf den litauischen Großfürstenstuhl, ganz Wolhynien anfänglich den neuen Herrscher anerkannte; erst allmählig gelang es Świdrygiełło, den größten Teil dieses Landes und wahrscheinlich auch das Gebiet von Bracław für sich zu gewinnen, wobei aber trotzdem der südlichste der wolhynischen Bezirke, nämlich der von Krzemieniec, bei Litauen, unter der unmittelbaren Herrschaft Kasimirs verblieb. Durch Einmischung in den Streit der Fürsten Ostrogski und Korecki um das Gebiet von Korzec versuchten sogar die Litauer diesen Bezirk territoriell mit dem Gebiete des eigentlichen Großfürstentumes zu verbinden. Erst als König Władysław bei Warna gefallen war und der heranwachsende Kasimir nicht nur die Regierung Litauens, das bisher die dem Świdrygiełło feindlichen Herren leiteten, in seine Hände nahm, sondern

sich auch die Nachfolge in Polen sichern wollte, näherte sich ihm sein greiser Oheim, und ohne den großfürstlichen Titel und den unmittelbaren Besitz der Bezirke Łuck und Włodzimierz aufzugeben, duldete es dieser, daß Kasimir die Oberherrschaft über ganz Wolhynien auszuüben begann. Das Land Bracław ging vollkomen in den Besitz Litauens über, doch erhielt Świdrygiełło (um 1447) auf litauischem Gebiete die Bezirke Homel, Horodek und den angrenzenden Teil des Bezirks Turów. In der äußeren Politik unterstützt er von 1445 an seinen Neffen bei jeder Gelegenheit, besonders in dessen Beziehungen zum Deutschen Orden, erscheint auf mehreren Reichstagen zu Wilna und bei der Krönung Kasimirs zum König von Polen.

Die Untersuchungen des Verfassers über Wolhyniens innere Verhältnisse zur Zeit Świdrygiełło's führen zum Ergebnis, daß damals die Fürstengeschlechter noch bei weitem nicht jene übermächtige Stellung im Lande einnahmen, wie in späterer Zeit umso mehr als deren Mehrzahl sich erst vor verhältnismäßig kurzer Zeit daselbst angesiedelt hatte. Besonders im südlichen Teile überwiegen uralte Besitzungen weitverzweigter, nichtfürstlicher Adelsgeschlechter, vor allem der Korczak und Kierdej; diese beiden Geschlechter verdienen besondere Beachtung, da sie auch in den reußischen Provinzen Polens zu den mächtigsten gehörten, was die engen Beziehungen zwischen diesen Provinzen und Wolhynien, sowie dessen oft auffallendes Hinneigen zur Krone Polen auf natürliche Weise erklärt. Außer diesen Beziehungen bespricht der Verfasser den großen Einfluß, welchen zur Zeit Świdrygiełło's die wolhynischen Fürsten- und Herrengeschlechter, besonders einige durch Verschwägerung eng verbundene Familien erlangten, und erörtert die Zusammensetzung und Bedeutung des „Rates", der ständig an seiner Seite erscheint.

So erklärt es sich auch, daß Litauen, um sich für den Fall seines Todes Wolhynien zu sichern, nicht nur Świdrygiełło selbst, sondern auch den Adel des Landes für sich gewinnen mußte. Diese Bestrebungen und ihr Erfolg im Jahre 1452 sind Gegenstand des ersten Abschittes des zweiten Teiles der Abhandlung. Es zeigt sich vor allem, daß Kasimir selbst die Absichten Litauens konsequent unterstützte und mit Rücksicht auf die Interessen des Großfürstentumes danach trachtete, daß Wolhynien diesem und nicht der polnischen Reichshälfte zufalle. Auch Świdrygiełło selbst wurde für diesen Plan gewonnen. Seine Ausführung lassen zahlreiche Urkun-

den beider Herrscher aufs genaueste erkennen und ergänzen hiedurch die kurze Darstellung dieser Ereignisse bei Długosz. Von besonderer Bedeutung waren hiebei die Verhandlungen zu Wilna unmittelbar vor und nach dem Tode Swidrygiełło's (10. II. 1452), sowie auf wolhynischer Seite die Rolle des Starosten von Łuck Niemira und auf litauischer Seite die des Fürsten Georg Holszański. Die Litauer kamen den Polen zuvor und besetzten, trotz der Vorbereitungen der letzteren zu kriegerischem Eingreifen, noch im Februar 1452 das strittige Land. Mit der Gesandschaft der Wolhynier, die im März nach Wilna kam, bringt der Verfasser die Verleihung des Privilegs in Verbindung, welches ihrem Lande alle Rechte der übrigen Gebiete Litauens sicherte. Da hiebei aber die partikularistischen Tendenzen des einheimischen Adels dem Gesamtreiche gegenüber nicht genügend berücksichtigt wurden, kam es bald darauf zu Unzufriedenheit und Unruhen im Lande, die Ende 1453 zu einer (bisher ganz unbekannten) Verschwörung führten. Diese wird im nächsten Abschnitte eingehend besprochen.

Ihr Zweck war, Wolhynien an die Krone Polen anzuschließen, und dementsprechend ging sie von jenen Geschlechtern der Korczak und Kierdej aus, die, wie erwähnt, auch in den angrenzenden polnischen Wojewodschaften ansäßig und einflußreich waren. Der Plan wurde aber vereitelt und die Häupter beider Geschlechter zu Wilna ins Gefängnis geworfen. Interessant ist der Zusammenhang dieses Unruhen mit den übrigen Ereignissen in Polen und Litauen im Jahre 1453. Die separatistische Bewegung Wolhyniens gegen Litauen stand in Verbindung mit den erneuten Bestrebungen Polens, dennoch in den Besitz dieses Landes zu gelangen, und obwohl diese auch jetzt ihr Ziel nicht erreichten, vereitelten sie wenigstens die offizielle Anerkennung der Besetzung Wolhyniens durch Litauen von Seiten des Königs und zwangen ihm sogar das Versprechen ab, die von Polen losgetrennten Gebiete zurückzugewinnen. Dies hatte eine lebhafte, auch gegen den König selbst gerichtete Gegenbewegung der litauischen Magnaten zur Folge, bei deren Bekämpfung dem in beiden Reichen bedrängten Herrscher die wolhynische Verschwörung nicht ungelegen kam. Daher trachtete er auch, ihre Anstifter möglichst rasch aus dem Gefängnis zu befreien und ihnen Straflosigkeit zu sichern, wenn er auch selbst nicht daran dachte, Wolhynien den Litauern wieder wegzunehmen.

Die weiteren polnisch-litauischen Streitigkeiten um Wolhynien

während der Regierung Kasimirs haben keine größere Bedeutung mehr: den status quo konnten sie umso weniger verändern, als die Litauer den polnischen Ansprüchen auf Wolhynien ihre eigenen auf Podolien gegenüberstellen konnten, und wurde auch im Laufe der Jahre diese Frage immer seltener berührt. Weit wichtiger sind die inneren Verhältnisse des Landes nach der litauischen Okkupation. Es verändert sich die Zusammensetzung des wolhynischen Hochadels, sowie auch die territoriale Machtstellung seiner verschiedenen Gruppen und Geschlechter: immer zahlreichere litauische Familien siedeln sich nämlich in Wolhynien an, gewinnen dort Besitz und Würden und gleichzeitig gehen ausgedehnte Güter der alten Herrengeschlechter in die Hände der immer mächtigeren Fürstenhäuser über. Zu gleicher Zeit lösen sich allmählich die früher so engen Verbindungen zwischen dem Adel Wolhyniens und dem der nachbarlichen Provinzen Polens. Die neuen Ankömmlinge aus den litauischen Gebieten vereinigen sich aber mit einem großen Teile der schon früher im Lande einflußreichen Geschlechter zu einer, trotz sehr verschiedener nationaler und ständischer Abkunft, einheitlichen Magnatenklasse, die wieder dem eigentlichen Litauen gegenüber den wolhynischen Partikularismus vertritt. Allerding entsteht aber auch langsam ein im XVI Jahrhundert schon sehr bedeutungsvoller Gegensatz zwischen ihr und dem niederen Adel des Landes.

Außer einigen anderen Beilagen fügt der Verfasser seiner Arbeit auch eine Karte Wolhyniens im XV Jahrhundert bei, welche die besprochenen territorialen Verhältnisse und den Besitzstand der Fürsten- und mächtigeren Adelsgeschlechter veranschaulichen soll.

17.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 64, 8-o, p. XXIV et 552.

Brückner Aleksander. »Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya trzecia«. *(Contributions à l'histoire de la langue polonaise. Troisième partie)*, 8-o, p. 80.

Chmiel Adam et Łoś Jan. »Księgi św. Augustyna, biskupa hippońskiego: „O żywocie krześcijańskim“; druk Hieronima Wietora z r. 1522«. *(La livre de St. Augustin: De la vie chrêtienne)*, 8 o, p. 25.

Lorentz F. »Teksty pomorskie czyli słowińsko-kaszubskie«. *(Textes poméraniens ou slovino-cachoubes)*, II livraison, 8-o, pp. 267—608.

Rey Mikołaj z Nagłowic. »Źwierciadło albo kształt, w którym każdy stan snadnie się może swym sprawom, jako we źwierciedle, przypatrzyć«. *(Le Miroir de Nicolas Rey)*, ed. Jan Czubek, Jan Łoś et Ignacy Chrzanowski, 8-o, tome I, pp. (16), LV et 322, 7 planches; tome II, p. 531.

Szyjkowski Maryan. »Gessneryzm w poezyi polskiej«. *(L'influence de Gessner sur la poésie polonaise)*, 8-o, p. 124.

Tarnawski Władysław. »O polskich przekładach dramatów Szekspira«. *(Les traductions polonaises des drames de Shakespeare)*, 8-o, p. 222.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Bujak Franciszek. »Materyały do historyi miasta Biecza (1361—1632)«. *(Materiaux concernant l'histoire de la ville Biecz [1361—1632])*, 8-o, p. 278.

Dąbkowski Przemysław. »Przewóz wodny. Studyum z historyi prawa polskiego«. *(Le droit de passage)*, 8-o, p. 108.

Finkel Ludwik. »Bibliografia historyi polskiej, wspólnie z Dr. H. Sawczyńskim i Dr. E. T. Modelskim oraz członkami Seminaryum historycznego Uniwersytetu lwowskiego zebrał i ułożył...«. *(La Bibliographie de l'histoire polonaise etc.)*, II supplement, I livraison, 8-o, p. 174.

Lisowski Zygmunt. »Studya nad sposobami nabycia własności w rzymskim Egipcie«. *(Études sur les modes d'acquisition du droit de propriété en Égypte sous la domination romaine)*, 8-o, p. 180.

»Monumenta Poloniae Vaticana«. Tomus III, Cracoviae 1914, in 8-o maiori, pp. LVI et 572.

Continet: Analecta Vaticana 1202—1366, edidit Dr. Joannes Ptaśnik.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXI, p. 356.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXII, p. 430.

Szelągowski Adam. »Wici i Topory. Studyum nad genezą i znaczeniem godeł polskich i zawołań«. *(„Wici i Topory". — Études sur la genèse et la signification des emblèmes et clameurs [proclamationes] gentilices en Pologne au moyen-âge)*, 8-o, pp. VII et 194, avec planches.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1914. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

25 Lipca 1914.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8, 9 et 10. Octobre—Novembre—Décembre. 1914.

Sommaire. Séances du 19 et du 26 octobre, du 9 et du 16 novembre, du 7 et 12 décembre 1914.

Résumés: 18. SZYJKOWSKI MARYAN. L'influence de Gessner sur la poésie polonaise.
19. ŁOŚ JAN. Les monuments de l'ancienne langue polonaise catalogue et analyse.
20. KOTARBIŃSKI TADEUSZ. L'utilitarisme dans la doctrine morale de Mill et de Spencer.
21. KOSTANECKI ANTONI. Les idées sociales de J. J. Rousseau.
22. SOBIESKI WACŁAW. La théorie des ligues et conspirations aux temps de Henri de Valois.
23. FIJAŁEK JAN. Bartolo de Sassoferato et l'étude du droit romain en Pologne.
24. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 26 OCTOBRE 1914.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. Jan Łoś présente son travail: *„Les monuments de l'ancienne langue polonaise. Inventaire et analyse"* [1]).

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1914.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente un article de M. Stanisław Kot: *„Compte-rendu d'un voyage scientifique en France, dans la Belgique, dans la Hollande et en Allemagne"*.

[1]) Voir Résumés p. 97.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. ZDZISŁAW JACHIMECKI: *„La musique à la cour du roi de Pologne Ladislas Jagiełło et l'oeuvre de Nicolas de Radom"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. WACŁAW SOBIESKI; *„La théorie des ligues et conspirations aux temps de Henri de Valois"* [1].

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. STANISŁAW WRÓBLEWSKI présente son travail: *„Plan d'un nouveau précis de l'histoire du droit romain"*.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. JAN FIJAŁEK présente son travail: *„Bartolo de Sassoferato et l'étude du droit romain en Pologne"* [2])

[1]) Voir Résumés p. 106.
[2]) Voir Résumés p. 111.

Résumés

18. SZYJKOWSKI M. Dr. **Gessneryzm w poezyi polskiej.** *(Die Gessnerismus in der polnischen Poesie).*

Beim Studium der Entstehung der romantischen Bewegung darf man eine Erscheinung nicht unbeachtet lassen, die nach ihrem Schöpfer den Namen Gessnerismus trägt. Das Wesen dieser Erscheinung besteht in der Eigenartigkeit des Empfindens des Naturlebens und in einem spezifischen Typus von Empfindsamkeit, also zwei Hauptelementen des Romantismus. Seine beliebte Form ist die sg. naive Ekloge, die Salomon Gessner auf Grund einer Reaktion gegen die „Boudoirekloge“ des Fontenelle geschaffen hat. Der *Homo sapiens* der Aufklärung verwandelt sich in den „gefühlvollen“ Helden der Idylle, der nachdem er die Civilisation ebenso eifrig verpönt, wie er sie vorher vergöttert hatte, die Städte verläßt, um sich in dem „Schosse der Natur“ niederzulassen und dem unbekümmerten Leben der arkadischen Hirten zu widmen.

Diese erste Übergangsform auf dem Wege vom Klassizismus zum Romantismus vereinigt, nachdem sie neue Motive von Werken in der Art von Thomsons „Vier Jahreszeiten“, Hallers „Die Alpen“ und Kleists „Der Frühling“ in sich aufgenommen, diese mit der Fiktion des „goldenen Zeitalters“ und dem Tone weicher Erotik — im Streben nach Einfachheit und Natürlichkeit überschreitet sie jedoch nicht gewisse Grenzen feiner Stilisation, und findet infolgedessen sehr schnell Aufnahme in ganz Europa, namentlich in Frankreich.

Vom historischen Gesichtspunkte aus bemessen, besitzt der Gessnerismus einen Initiativwert allerersten Ranges. Als solcher bildet er die erste Phase der helvetischen Bewegung, aus der Rousseau hervorgeht, der nicht grundlos Gessner als „den Menschen nach sei-

nem Herzen" bezeichnet. Indem er die einen auf leichtem Wege zur Manier führt, regt der Gessnerismus andere zu weiterer und aufrichtigerer Vertiefung des Naturalismus und leitet auf diese Weise den Umschwung zum Volkstum ein. In der Entwickelung der europäischen Ideenwelt kommt er also Jean Jacques Rousseau und den Gedichten Ossians zuvor und ebnet den Boden für diese beiden großen Bewegungen im Romantismus des XVIII Jahrhunderts.

Aus den Studien über das Aufkommen dieser beiden Erscheinungen in Polen heraus entspringt organisch die Notwendigkeit einer geschichtlichen Analyse des polnischen Gessnerismus und die vorliegende Arbeit soll im Prinzip eine Ergänzung der beiden früheren Abhandlungen des Verfassers über die Ideen Rousseaus in Polen in XVIII Jahrhundert und über die polnischen Ossianisten bilden. Der Verfasser wandte dieselbe Methode an, der er sich in der Geschichte des polnischen Ossianismus bedient hat [1]). Er begann mit der Zusammenstellung der polnischen Übersetzungen Gessners — die er am Ende der Abhandlung bibliographisch bearbeitet — von der ersten, die er fand, vom J. 1768, bis zu den in Wilno erschienenen Übersetzungen dh. den Zeiten, wo die beiden ersten Bändchen der Poesien Mickiewiczs das Tageslicht erblickten. Dies gesammelte und besprochene Material — in Summa 19 Positionen — beweist, daß man sich in Polen mit Gessner ungewöhnlich lange beschäftigte. In diesem ganzen, breiten Zeitraume, von Naruszewicz bis Mickiewicz (1770—1822), kann man auch in der polnischen Poesie Spuren des Einwirkens der „naiven Ekloge" nachweisen, obgleich sie naturgemäß nicht während der ganzen Periode in gleicher Weise bemerkbar und deutlich waren. Dies Einwirken war verschiedenem Wechsel unterworfen gemäß den veränderlichen Strömungen in der allgemeinen Zeitathmosphäre und den einzelnen, individuellen Eigenschaften. Jedoch entsprechen die allgemeinen Zeitgrenzen dieses Einflusses ziemlich genau dem Anfangs- und Schlußdatum der Übersetzungen von Gessners Gedichten. Das, was diesen Zeiten vorausgeht, weist noch keine Bedingungen auf, die zur Rezeption des abweichenden Typus der Idylle fähig wären; das, was ihnen folgt, unterliegt schon immer mehr den abweichenden und tieferen Strö-

[1]) Die Abhandlung über Rousseau, der für das Polen des XVIII Jahrhunderts als Reformator namentlich auf sozialem und erzieherischem Gebiete zu betrachten ist, mußte naturgemäß auf andere Weise zur Darstellung kommen.

mungen des Westens. vor allem der großen Poesie Mickiewiczs — indem es die Übergangsformel des Naturempfindens und des Typus des empfindsamen Menschen, der auf dem Gessnerismus großgezogen worden ist, verwirft.

Ungewöhnlich früh erfolgte die Übersetzung der Gessnerschen Gedichte in die polnische Sprache; nur 20 Jahre liegen zwischen dem Datum der frühesten polnischen Übersetzung und dem Ableben des schweizerischen Dichters. Dies schnelle Bekanntwerden in Polen verdankt der Verfasser der Idyllen zweifellos dem riesigen Widerhalle, welcher ihnen in Frankreich zu teil wurde. Denn ähnlich wie in der Rezeption des Ossianismus in dem Polen des XVIII Jahrhunderts, spielte auch beim Hinübergreifen des Gessnerismus auf den polnischen Grund und Boden Frankreich die Rolle des Vermittlers; weder Letourneur, der Übersetzer Ossians, noch Huber, der Verehrer Gessners, deren hervorragende, um die Bekanntmachung Frankreichs mit der fremden literarischen Bewegung geleisteten Verdienste, die moderne französische Wissenschaft entsprechend gewürdigt hat — haben nicht ahnen können, daß sie gleichzeitig denselben Dienst auch dem fernen Polen leisteten.

Gessner erscheint zunächst bei uns in den „Zbiory“ (Sammlungen) in Gesellschaft von sentimentalen französischen Schriftstellern, deren Namen unsere heutigen Geschichtsschreiber des Romantismus aus der Vergessenheit an den Tag bringen; daneben, gelegentlich, fällt ins Ohr des polnischen Lesers der Name eines Haller, Kleist, Klopstock, Hagedorn und Gleim; und der polnische Leser erfährt, daß es nicht nur anerkannte Größen des französischen Parnasses gibt, sondern auch hervorragende Talente in der Schweiz und in Deutschland, von denen bald mit vieler Beredsamkeit Frau von Staël berichten wird.

Polnische Übersetzungen — die, wiewohl sie ausnahmslos ungenau sind, dennoch den wesentlichen Wert der Gessnerschen Muse durchaus nicht beeinträchtigen — erlebten alle prinzipiellen Werke des schweizerischen Idyllenschreibers. Dabei fällt eine charakteristische Vorliebe — die namentlich im XVIII Jahrhundert hervortritt — für die sg. „moralische“ Idylle auf, welche den geringsten geschichtlichen Wert hat. Diesen Typus finden wir auch im Zbiór (Sammlung) aus dem Jahre 1768 in der Umarbeitung von Naruszewicz, in „Zabawka serc czułych“ (Das Spiel der empfindsamen Herzen) und im Zbiór vom J. 1790, welcher ausdrücklich als Lektüre „für Kinder“ be-

zeichnet ist. Sogar Nowicki erblickt beim Übersetzen des „Daphnis" in ihm vor allem „Züge der Wohltätigkeit" — und die günstige Aufnahme, deren sich in Polen die unter dem Titel „Iryn" von Kleist zustandegebrachte Paraphrase der Gessnerschen Idylle erfreute, muß aus denselben Ursachen hervorgegangen sein. Diese Ursachen liegen in der Atmosphäre der Epoche, in den humanitären und didaktischen Tendenzen, welche bezeichnend sind für das geistige Antlitz des Zeitalters der „Aufklärung". Aus dieser Atmosphäre ist auch Gessner herausgewachsen — und dies wurde zuerst in seinen Werken in Polen bemerkt. Denn neue Werte und neue Schlagworte auf den Gebieten des geistigen Lebens suchen immer die Linie des geringsten Widerstandes auf, um auf ihr unmerklich in das Innere des Organismus zu dringen, dessen eingeborener Konservatismus vor allen plötzlichen Veränderungen und allem Aufrütteln Furcht empfindet.

Auf dieser Linie verbleibt noch in dem Zeitalter Stanislaus Augusts ein bedeutender Teil der Idylle, die in den Spalten der „Zabawy przyjemne i pożyteczne" (Angenehme und nützliche Spiele) üppig zu wuchern beginnt. Alle ohne Ausnahme idyllischen Ideen von Naruszewicz, der als Idyllendichter in den Zabawy auftritt, befinden sich in enger Abhängigkeit von der Ekloge Gessners. Dieser Gessnerismus, der an sich weit entfernt ist von der „nackten" Wahrheit, wurde jedoch von Naruszewicz noch mehr gefälscht, indem er unter dem Einfluß der Ekloge alten Typus (von Fontenelle) die Hofform mit der Neigung zur Allegorisierung und zur galanten Maskarade im Sinne der vorflossenen Epoche annahm.

Dieselbe Neigung zur Verbrüderung Gessners mit Fontenelle weisen die Werke anderer, weniger bekannten Idyllenschreiber auf, die man in den Spalten der „Zabawy" findet. Aber diese Lyrik der „Zabawy" der siebziger Jahre verbleibt durchaus nicht auf dem toten Punkte. Die barocken Dichtungen eines Abbés Marcin Eysmont, eines Fabian Sakowicz und eines Antoni Korwin Kossakowski, die in den ersten Jahrgängen der „Zabawy" veröffentlicht wurden, räumen in späteren Jahren ihren Platz ganz andersgearteten Gedichten ein. Im J. 1774 erscheint ein schönes, von Sehnsucht nach dem Landleben erfülltes Gedicht eines unbekannten Verfassers, das den Titel trägt: „Dafnis w Łazienkach" (Daphnis in den Łazienki — einem königlichen Lustschlosse und Parke bei Warschau), — und daneben fallen die ihm tonverwandten Idyllen von Józef Świętorzecki

auf. Franciszek Dyonizy Kniaźnin wird noch in seinem frühesten „erotischen“ Gedichte („Pieśń — das Lied“ — 1776) in bezeichnender Weise seinen Zug zur ländlichen Einfachheit mit der Aufrichtigkeit des „Empfindens“ vereinigen — und Fr. Zabłocki wird durch volksthümliche Tendenzen und einen gewissen Realismus der Phrasen in seinen Hirtengedichten die Bedeutung der Initiative zeigen, die potentiell im Gessnerismus enthalten war.

Die „Pasterki“ (Hirtengedichte) des Zabłocki, die Gedichte des Józef Szymanowski und des Adam Piasecki, die in den Zabawy erschienen, bilden eine gewisse erotische Schablone aus, die der Empfindsamkeit Gessners ähnlich, wenn auch noch nicht mit ihr identisch ist. In der Entwickelung des polnischen Sentimentalismus besitzt dieser Typus seine eigene Bedeutung. Er legt dar, in welcher Weise sich der polnische *l'homme sensible* gestaltete, als er allmählich die Salontöne abstreifte und mit einem noch nicht sicheren Schritte sich zu dem Mitempfinden mit der Natur hinwandte. Auf diesem Wege gelangt die polnische Poesie schon zu dem reinen Gessnerschen Typus in dem Hirtengedichte des Übersetzers von Gessners Werken, Urban Szostowicz, unter den Titel „Jesień“ (der Herbst) — und zu dem Sentimentalismus des Karpiński, der als eine Novität das subjektive Moment hineinbringt und in gewisser Beziehung einen Vorgänger auf polnischem Grund und Boden in der Person des Feliks Gawdzicki hat. Die Idyllen Karpińskis, die sich auf persönliche Erlebnisse stützen, bilden als Ganzes Liebesmemoiren, in denen die panegyrische Allegorie in die erotische Allegorie übergegangen ist, und obwohl fremde Namen und einige Motive aus Gessner geblieben sind — ist der Hirtenapparat auf ein Minimum zusammengeschrumpft, die mythologischen Ornamente sind dagegen vollkommen verschwunden.

Noch weiter ist in dem Bestreben nach Vertiefung des Gefühls der unbekannte Verfasser der „Sielanki czyli pieśni pasterskie przez wieśniaka roku 1792 napisane“ (Idyllen oder Hirtenlieder von einem Landmanne im J. 1792 geschrieben) gegangen. Diese heute vergessene Sammlung von 40 Liedern stellt eine ungemein interessante Übergangserscheinung in der Entwickelung von Gessner bis zu Rousseau und Goethe dar. Der Verfasser ein „Landmann aus der Gegend von Przemyśl“ wie er sich selbst nennt — ist in der Sphäre des Wirkungskreises der Idylle Gessners und des Hirtenliedes Karpińskis aufgewachsen — aber sein Gefühlsleben ist weit mehr

kompliziert. Die „Hirtenempfindsamkeit“ schlägt hier Gessner ganz unbekannte Akkorde an: der Dichter klagt deutlich über den „Lebensschmerz“ („nicht für eine Gabe, sondern für eine Strafe halte ich das Leben“), der als romantischer „Weltschmerz“ der Infektionsbacillus der modernen „Zeitkrankheit“ werden soll.

Während die einen, nachdem sie die Grenzen des Gessnerismus überschritten haben, neue, tiefere Gefühlstöne hervorzubringen suchen — während andere, wie Woronicz (namentlich in den unveröffentlichten Hirtenliedern) den Kompromisstypus des Nuruszewicz'schen Hirtenliedes fortsetzen — finden sich auch solche, die der Gessnerismus, nachdem er sich selbst überlebt hat, zu einer zweiten Möglichkeit hinleitet, welche in ihm *in potentia* steckt: nach der Abbildung des Volkslebens hin. Einen hervorragenden Vertreter dieser Richtung in der Poesie des Stanislaus'schen Zeitalters stellt Kniaźnin dar, der zuerst Nachahmer der klassischen Bukoliken, dann Übersetzer der Werke der Frau Deshoulières war und endlich — nach einer nur unbedeutenden Berührung mit dem Gessnerismus — Verehrer des „ländlichen Lebensart“, Verfasser der „Krosienka“ (der Stickrahmen), des Gedichtes „an die Hofmagd Kachna“, und namentlich des „Troiste wesele“ (die dreifache Hochzeit) wird, einer Dichtung, welche, als die erste Probe eines Volksmelodramas in Polen, aus der vollkommenen Überwindung und Verneinung der Daseinsberechtigung der „naiven Ekloge“ hervorwächst und dies ist durchaus keine vereinzelte Erscheinung. Ganz gegen Ende des Jahrhunderts erblickt man neben Kniaźnin Jacek Przybylski, den Verfasser des Hirtengedichtes: Wyrzynek (!) na Piaskach przy Krakowie (Das Erntefest in der Vorstadt Piaski bei Krakau). In diesem umfangreichen Bilde des Przybylski ist alles neu: das Erntefest bildet den Hintergrund, auf ihm sind Gestalten aus dem Volke zu sehen mit heimatlichen Namen, die die masurische Mundart sprechen, und — was wichtiger ist — in ihrem Denken und Empfinden natürlich sind. Diese Dichtung ist als ein bewußter, gegen die bukolischen Unwahrheiten gerichteter Protest, in den Mund des Banach gelegt, der die arkadischen Hirten verpönt und die Beobachtung der heimatlichen Landschaft und die Lebensweise des Volkes empfiehlt.

Mit der Entwickelung der polnischen Idylle in der Zeit nach der Teilung Polens befaßt sich vom Standpunkte ihrer Stellung zum Gessnerismus der dritte und vierte Abschnitt dieser Arbeit. Diese Einteilung ist die Folge des historischen Verlaufs der Dinge, der

vollkommen in denselben Bahnen sich in der Entwickelung anderer Anfänge des polnischen Romantismus wiederholt. Nach dem üppigen Aufblühen der idyllischen Poesie in den Zeiten des Königs Stanislaus — folgt auf diesem Gebiete augenscheinlich eine Stockung, die ungefähr bis zu dem Jahre 1815 fortdauert. In der Theorie hören unsere Dichter nicht auf, die ländliche Ungezwungenheit zu loben, in der Praxis aber bauen sie „eine Hütte, aber in ihrer Mitte einen Palast“ (wie Trembecki sagt) — indem sie den Spuren Delilles folgen, der in diesem Zeitraume zu den populärsten Schriftstellern in Polen zählt.

Gegen eine solche Auffassung der Dinge fehlt es nicht an Widerspruch. Im Jahre 1804 veröffentlicht der „Tygodnik Wileński“ (Wilnaer Wochenblatt) ein Gedicht, betitelt „Satyra“, in dem in höchst bezeichnender Weise der Vorwurf der Fälschung der Wahrheit des Landlebens mit der Kritik der Empfindsamkeit im Sinne der pseudoklassischen Schule sich vereinigt. Dagegen tritt mit einer Glorifikation der Hirtenempfindsamkeit der Verfasser der „Uwagi nad romansami“ (Bemerkungen über die Romane) auf, die gleichzeitig im „Tygodnik Wileński“ erschienen, und in denen „der zartfühlende, empfindsame Hirt“ als ein begeisterter Verehrer Rousseaus „Neuer Heloise“ erscheint.

Diese Empfindsamkeit, die sich des Tones der naiven Ekloge bedient — besteht in Praxis zu Anfang des neuen Jahrhunderts nur im österreichischen Anteil Polens, ein Umstand, der in der unmittelbaren Berührung dieses Anteils mit deutschen Einflüssen leicht seine Erklärung findet. Hier hat der Gessnerismus obwohl in verschiedenen Modifikationen aber zweifellos in den Werken des Andrzej Brodziński, Wincenty Reklewski und Kazimierz Brodziński seine Spuren hinterlassen.

Die Empfindsamkeit des Andreas Brodziński weist einen aufrichtigeren und tieferen Klang auf, als das Sentiment Karpińskis, man hört aus ihr einen gewissen überragenden Ton von Melancholie heraus, der den Hirtenliedern des „Przemyśler Landmannes“ vom J. 1792 verwandt ist. Der Einfluß Gessners ist hier vorwiegend ein mittelbarer — obgleich auch Analogien in den Motiven zu finden sind — die Empfindsamkeit des Andrzej wächst aus der Lektüre Hallers und Kleists heraus dh. sie erscheint auf demselben Grunde wie die Idylle Gessners. Dafür darf man die poëtische Produktion Reklewskis als die reifste Frucht des polnischen Gessnerismus an-

sehen, obgleich es auch hier nicht an gewissen individuellen Zügen und gessnerfremden Einflüssen nicht fehlt. Der sinnliche Ton, das Barocke der Einfälle, die Volksnamen — stören die Reinheit des Gessnerschen Typus in einem Teil der Idyllen Reklewskis, der, wie die (im J. 1850 herausgegebenen) „Sielanki krakowskie" (Krakauer Idyllen) beweisen, endlich nahe daran war, die engen Rahmen der „naiven Ekloge" zu Gunsten des heimischen Kolorits zu überwinden.

Der Gessnerismus des Kazimierz Brodziński durchlebt einige interessante Phasen, die sich durchaus nicht auf einer geraden Ebene bewegen. Gessner ist — nach der Aussage des polnischen Dichters — der erste fremde Schriftsteller, den er in polnischer Übersetzung gelesen habe. Der Eindruck der Werke, die er fast noch im Kindesalter gelesen hatte, war von langer Dauer, sie reichte von dem reinen Typus der „naiven Ekloge", der „Sielanka Dunaju" (Donauidylle 1808), bis zu der im Sinne der späteren Ansichten Brodzińskis „in moralischer Beziehung reformierten Idylle". Nach den Kriegsjahren (1809—13), in denen die ländliche Muse des Dichters schweigt, fördert die wiederholte Beobachtung des Landlebens bei seiner Tante in Sulikowo ein ungewöhnlich realistisches Bild in dem Briefe an den Freund zu Tage (20. IV. 1814) — zugleich aber entstehen gleichsam *pro foro externo* Gedichte: „Do Wieśniaków" (An die Landleute), „An Czesława", „Kwiatosława czyli srogość Dziewanny" (Kwiatosława oder die Grausamkeit der Göttin Dziewanna), „Stanisław", „Bogdan und Miłko" und „Krakowiaki", in denen mit Hilfe der Dichtungen Reklewskis eine schnelle Entwicklung vom Gessnerismus in der Richtung nach neuen, heimischen Quellen vor sich geht.

Aber diese Überwindung des Gessnerismus ist durchaus noch keine endgültige. Als Brodziński in die literarische Atmosphäre Warschaus hinübersiedelte, in der nach dem Jahre 1815 ein zweites Aufblühen der „naiven Ekloge" beginnt, kehrt auch der Verfasser des „Wiesław" zu ihr zurück. Das interessanteste Produkt dieser reaktionären Phase des Gessnerismus bei Brodziński ist seine „ars poetica" die er im J. 1816 schrieb, und die im ersten Bande der Wilnaer Ausgabe vom J. 1821 unter dem Titel „Wyjątek z poematu Poezya" erschien. Der ganze Eingang zu dieser Dichtung beruht auf der programmatischen Idylle Gessners „An Daphne" und enthält gewissermassen eine Apotheose dieser Richtung der idylli-

schen Poesie, welche in seinen Werken der „helvetische Theokritus“ verewigt hat. Der endgültige Schluß dieser „poetischen Kunst“ Brodzińskis liegt aber schon außerhalb des Gessnerismus, indem er sich den Forderungen nähert, auf die sich „Wiesław“ und „Dwór w Lipinie“ (Der Hof in Lipin) stützen.

Auf diesem Wege erfolgt die zweite und schon dauernde Loslösung der Gedankenwelt Brodzińskis von dem Einflusse der „naiven Ekloge“, der mit der endgültigen Verurteilung des Gessnerismus in den Abhandlungen „Über den Klassizismus und Romantismus“ und „Die Idylle in moralischer Beziehung“ ein Ende nimmt.

Diese Endstadien des Gessnerismus bei Brodziński erscheinen während der Renaissance des Gessnerismus in Polen, nach dem Jahre 1815 — und damit befaßt sich der letzte Abschnitt der Abhandlung. Es ist auffallend, daß diese Renaissance Hand in Hand geht mit der abermaligen Flut der Ossianischen Welle, mit den Artikeln der Frau von Staël, mit den Übersetzungen Schillers, mit der Rehabilitation des Genies Shakespeares und den ersten Erwähnungen über Walter Scott und Byron. Gegenüber diesen verschiedenen Tatsachen, von denen wir traditionell die Anfänge des polnischen Romantismus abzuleiten pflegen, nimmt der Gessnerismus, obgleich er an die Epoche des Königs Stanislaus heranreicht, nicht den Charakter einer reaktionären Erscheinung an, sondern er besteht und wirkt in Eintracht mit neueren und volleren Formen fort. Die polnischen Ossianisten von Brodziński an, treten öfters gleichzeitig mit Elegien und der „naiven Ekloge“ hervor, und versuchen sogar so verschiedenartige Erscheinungen, wie den Gessnerismus und Ossianismus in Einklang zu bringen (dies tat u. a. Antoni Łęski in den „Żale Dafnisa po zgonie Malwiny“ (Daphnis Klagen nach dem Hinscheiden Malwinas) und im „Zgon Emmy“ (Das Hinscheiden Emmas) „Dziennik Wileński“ 1817).

Der Herd der Wiedergeburt des Gessnerismus in Polen — mit der sich sogar Proben von Auferweckung der „Boudoirekloge“ verbinden — wird gegen Ende des zweiten Jarhzehnts des neuen Jahrhunderts Wilno. Und es ist nicht zu verwundern, daß in der jugendlichen Dichtung Mickiewiczs, welche eine Rekapitulation der Arbeit vergangener Generationen bedeutet, gewisse Spuren der idyllischen Manier Gessners enthalten sind, Gessners, der in der Poesie und in dem Leben der Philomaten gern gelesen und nachgeahmt wurde. Diese Spuren gehen auf die Wirkung der Karpiń-

skischen Idylle zurück — und treten da deutlich hervor, wo der Meister des polnischen Romantismus die Spannung seines Gefühls zum Ausdruck bringen wollte. Hier winkte ihm auf der Linie des geringsten Widerstandes die durch die Tradition geweihte Formel des „gefühlvollen Menschen“, der sich am glücklichsten in dem Kittel eines Hirten fühlt, der unscheinbare Blümchen liebt, Kränze aus Schlüsselblumen und Raute, stille, abgelegene Orte mit einer „Hütte inmitten von dichten Haselstauden“, Haarbündel und getrocknete Blätter der Cypresse, Grabhügel und kühle Jasminlaubgänge, Altäre trauriger Liebe und den silbernen Schoß der Wellen, in denen sich die blumengeschmückte Stirn des Hirtenmädchens widerspiegelt. Diese dekorativen und metaphorischen Einzelheiten, die man in den Romançen, der „Świtezianka“, der „Erinnerung“, in dem Gedichte „An den Niemen“ und in beiden Teilen der „Dziady“ findet, bewahren einen weitläufigen, aber dennoch gewissen historischen Zusammenhang mit der Atmosphäre der „Empfindsamkeit“ des XVIII Jahrhunderts, auf deren Bildung die Idylle Gessners so stark eingewirkt hat. In den beiden Bändchen der Mickiewicz'schen Gedichte sind die Spuren des Gessnerismus etwas Überlebtes, das deswegen beachtenswert ist, weil bei der Vertiefung des Gefühlslebens Gustavs der Gessnerismus jedenfalls eine aktive Rolle gespielt hat, die der analog ist, welche dieser Erscheinung auf der allgemeinen Linie der Entwickelung der Empfindsamkeit in der Lyrik vor dem Auftreten Mickiewiczs zuteil geworden ist.

Die jugendliche Poesie Mickiewiczs bedeutet nicht nur einen theoretischen, sondern auch einen faktischen Abschluß der Geschichte des polnischen Gessnerismus, der so wie so in Polen von längerer Dauer, wie im Westen gewesen ist. Erscheinungen der „naiven Ekloge“, denen man nach dem Auftreten Mickiewiczs hier und da begegnet — das sind die letzten, verspäteten und gänzlich, infolge des allzu langen Gebrauchs, verstimmten Klänge der Hirtenflöte Gessners, die in der gewaltigen Symphonie des polnischen Romantismus kaum zu bemerken sind.

19. J. ŁOŚ: **Przegląd językowych zabytków staropolskich.** (*Übersicht altpolnischer Sprachdenkmäler*).

Das Werk ist bezüglich seines Planes und Gebietes am meisten verwandt mit der Arbeit Władysław Nehrings: Altpolnische Sprachdenkmäler. Systematische Übersicht, Würdigung und Texte, — die im J. 1886 in Berlin erschien. Dieses seiner Zeit ungemein wertvolle Werk ist bei uns wenig populär geworden, weil es in einer fremden Sprache herausgegeben wurde; gegenwärtig ist es im Buchhandel nicht mehr zu haben, und außerdem hat in den letzten dreißig Jahren die Zahl der ausfindiggemachten altpolnischen Sprachdenkmäler derartig zugenommen, daß selbst die Veröffentlichung ihres bibliographischen Verzeichnisses ein wesentliches Bedürfnis geworden ist. Der vorliegende „Przegląd zabytków“ soll diesem Bedürfnisse abhelfen.

Er unterscheidet sich von der Nehring'schen Arbeit dadurch, daß er fast ausnahmslos einen bibliographischen und berichterstattenden Charakter trägt. Die Zahl der bekanntgewordenen und veröffentlichten Denkmäler ist so groß, daß ein näheres Besprechen derselben den Rahmen des Buches übermäßig erweitert haben würde. Die einschlägige Literatur ist ebenfalls umfangreich, so daß man sich öfters mit der Inhaltsangabe dessen, was über diesen Gegenstand Spezialforscher veröffentlicht haben, begnügen kann, und deshalb spricht der Verfasser nur in einigen Streitfragen wie z. B. der Bogurodzica, seine eigene Anschauung aus, wobei er in objektiver Weise auch fremde Ansichten zu Worte kommen läßt.

In erster Linie handelte es sich hier jedoch um die Darstellung des gegenwärtigen Standes der Denkmalsforschung; der Verfasser hat demnach Nachrichten über die in verschiedenen Bibliotheken und Archiven befindlichen Handschriften mit Angabe ihres Alters und Signatur, ihrer Ausgaben und theoretischen, linguistischen Bearbeitungen zusammengestellt. Beim Anführen der Zitate bezeichnet der Verfasser immer auf das genauste ihre Herkunft. Besondere Aufmerksamkeit wandte er der Korrektheit der Texte und ihrer Ausgaben zu, er notiert falsche oder unklare Stellen, bei wichtigeren Denkmälern gibt er Proben von sprachlichen Formen, die in grammatischer Hinsicht besondere Berücksichtigung verdienen. Neue, bis jetzt im Druck nicht erschienene Denkmäler findet man hier nicht viel; sie sind zum Teil in dem Text, zum Teil in den Anla-

gen untergebracht. Einiges ist hier aus dem handschriftlichen Nachlasse des H. Łopaciński aufgenommen worden.

Der Anlage des Buches hat die Nehring'sche Arbeit als Muster vorgelegen. Es beginnt mit einer gedrängten Übersicht von Sammelwerken, Zeitschriften und besonders Publikationen der Akademie der Wissenschaften, in denen so viele Denkmäler und Bearbeitungen veröffentlicht wurden. An dieser Stelle fanden auch die Verdienste der Philologen, Geschichtsschreiber, Juristen und Naturforscher, die auf diesem Gebiete gearbeitet haben, Erwähnung, unter denen den ersten Platz Brückner behauptet. Nach dem Beispiele Nehrings hat der Verfasser die Übersicht der Denkmäler nach zwei Zeitabschnitten eingeteilt, den ersten bis zum XIV Jahrhundert, den zweiten vom Anfang des XIV bis zur Geburtsstunde der polnischen humanistischen Literatur im XVI Jahrhundert. Im ersten Zeitraume wurden, außer kurzerledigten, angeblichen Runendenkmälern, die historischen Quellen zur Sprachgeschichte dh. das in lateinischen, historischen Schriften, in den Diplomen, in Rechts- und Gerichtsdenkmälern, und endlich auf Münzen befindliche Sprachmaterial behandelt; den Abschnitt beschließt eine Charakteristik der allgemeinen Bearbeitungen dieser Periode und derjenigen von den Spezialarbeiten, die den geographischen Bezeichnungen und Personennamen gewidmet sind.

Den Hauptinhalt des Buches macht die Übersicht der Denkmäler des XIV und späterer Jahrhunderte aus. Hier wurden auch Abschnitte aufgenommen, die Denkmälern gewidmet sind, welche sogar im XIII J. entstehen konnten, wie das Psalterium und das Lied Bogurodzica, da aber ihre Abschriften aus einer späteren Zeit stammen, so durfte man sie nicht im ersten Teil einer Besprechung unterziehen. Dieser zweite Teil beginnt damit, womit der erste endigt d. h. mit der Charakteristik der allgemeinen, diesem Zeitraume gewidmeten Bearbeitungen, worauf die Betrachtung der Denkmäler selbst in vier Hauptabschnitte eingeteilt ist.

Im ersten Abschnitte ist die Rede von den besonderen polnischen, in den lateinischen Texten enthaltenen Worten und Ausdrücken, hier ist demnach eine Menge glossierter Handschriften hineingekommen, die man nach ihrem Inhalte segregiert hat. Es werden hier Betrachtungen angestellt über das polnische Sprachmaterial in lateinischen: 1) Diplomen, 2) historischen Schriften, 3) Rechnungen, Inventarien, Registern, Briefen, 3) weltlichen und geistli-

chen Statuten, 4) Gerichts-Notizen und Formularen, 6) Akten der Kapitel und der geistlichen Gerichte, 7) Predigten und anderen kirchlichen Schriften, 8) literarischen Texten, 9) polnischen Glossen in polnischen Texten.

In den zweiten Abschnitt kamen in lateinischer Sprache verfaßte Grammatiken und Rhetoriken und Beispiele von Konversation in polnischer Sprache, stilistische Muster, Wörterbücher und Wörtersammlungen hinein.

Der dritte Abschnitt enthält eine Übersicht der polnischen Prosadenkmäler: u. zw. 1) der religiösen, 2) didaktischen und der Romane, 3) juristischen, politischen und gelegentlichen, 5) der Kalender und naturwissenschaftlichen, wirtschaftlichen und mathematischen Denkmäler.

Im vierten wurden Poesiedenkmäler nach Jahrhunderten einer Betrachtung unterzogen, mithin religiöse Denkmäler aus dem XIV J., religiöse aus der ersten Hälfte des XV Jahrhunderts, weltliche am diesem Jahrhundert, und endlich religiöse und weltliche aus der ersten Hälfte des Jahrhunderts.

Jeder von diesen Abschnitten mußte mit Rücksicht auf den verschiedenartigen Charakter des betrachteten Materials einigermaßen anders bearbeitet werden: den am strengsten bibliographischen Charakter hat der erste und zweite Abschnitt, namentlich in dem letzteren die Übersicht der Wörterbücher und Wörtersammlungen. In diesem Abschnitte hat der Verfasser seine Aufmerksamkeit auf die Entwickelung des polnischen Stils gerichtet, und im vierten auf die Grundsätze, nach denen die Versifikation sich ausbildete.

Das Hauptbestreben des Verfassers bildete jedoch das bibliographische Material, namentlich aber die Inventaraufnahme der Denkmäler selbst möglichst vollständig darzustellen. Den Schluß bildet ein Index der Handschriften, Worte und Verfasser.

---

20. Dr. TADEUSZ KOTARBIŃSKI. **Utylitaryzm w etyce Milla i Spencera.** ***(Der Utilitarismus in der Ethik Mills und Spencers).***

Sobald man zum Ausgangspunkt einer vergleichend-kritischen Analyse Spencers Ansichten über den Standpunkt, den er selbst Mills Utilitarismus gegenüber einnimmt, erwählt, ist man genötigt festzustellen, daß die Vorwürfe, die Spencer diesem Utilitarismus

macht, auf Missverständnissen bezüglich der Person, die sie betreffen, oder bezüglich des Inhalts selbst beruhen; ja noch mehr, Spencer darf man nicht nur den Utilitaristen zuzählen, sondern auch auf ethischem Gebiete in prinzipiellen Fragen den Glaubensgenossen Mills. Das, was Spencer Mill vorzuwerfen hatte, war zunächst das angebliche ausnahmslos von augenblicklichen Verhältnissen Sichleitenlassen mit Hintansetzung von allgemeinen Prinzipien des ethischen Handelns, zweitens das scheinbare Außerachtlassen der Notwendigkeit, die Kausalzusammenhänge zwischen den Ergebnissen unserer Handlungen und ihren Folgen zu ergründen, drittens der angebliche Mangel eines Zukunftsideals und einer auf ihm gegründeten Deduktion bezüglich der Vorschriften für das Vorgehen in der Gegenwart. In Wirklichkeit kann sich der erste Vorwurf nur auf den augenblicklichen, laufenden, austinschen Utilitarismus beziehen, den zweiten führt man zurück auf die in den Ansichten über die Natur der Kausalität vorkommenden Unterschiede, den dritten hauptsächlich auf den in Mills System hervortretenden Mangel an evolutionistischen und biologischen Merkmalen.

Die vergleichend-kritische Analyse der ethischen Systeme Mills und Spencers führt zu dem Resultat, daß diese Systeme sich in ihren prinzipiellen Ergebnissen nahekommen, und daß der zwischen ihnen bestehende Hauptunterschied in den Wegen, die zu ihrer Begründung führen, besteht. Daneben tritt bei Mill der Einfluß seines Lehrers Bentham deutlich zu Tage, und seine ganze Begriffskonstruktion trägt den Charakter einer weit größeren Tendenz zur Genauigkeit, wie dies bei Spencer der Fall ist, die Beweisführung stützt sich in großem Maße auf den Grundsätzen der Assoziationspsychologie; dagegen steht Spencer mehr auf dem Boden der Biologie und der Evolutionstheorie, deren Grundzüge, unabhängig begonnen, eine starke Abwendung unter dem Einflusse der Ideen Darwins erlitten.

Mill und Spencer sind im Grunde genommen beide rationelle Utilitaristen — oder besser gesagt: Eudaimonisten; das höchste Gut ist für sie das Vergnügen, das Glück. In dieser Behauptung sind jedoch viele miteinander vermischten und verknüpften Thesen, welche die Analyse lösen muß, erhalten. Die prinzipielle Behauptung, daß das einzige Gut das Vergnügen, das Glück ist, besitzt hauptsächlich eine polemische Bedeutung gegenüber allen religiösen, asketischen und perfektionistischen Gestalten der Agathologie. Spen-

cer nimmt die hedonistische Auffassung des Guten als etwas Einleuchtendes an; Mill versucht zwar nicht eine solche Auffassung des Guten mit streng logischen Gründen zu beweisen, denn das hält er für unmöglich, aber er sucht sie wenigstens wahrscheinlich zu machen, in dem er gewisse, zu ihren Gunsten sprechende Umstände anführt.

Aber Mill und Spencer behaupten fernerhin, daß das Gute dh. etwas Begehrenswertes für jeden nicht nur sein eigenes Glück, sondern auch das „allgemeine“ Glück ist. Indem Mill diese These zu beweisen sucht, gibt er vielmehr eine psychologische Erklärung der Art und Weise, auf welche das „allgemeine“ Glück das Gut des Individuums werden kann; außerdem stellt er diese These als Annahme hin, die er weiter nicht beweist. Spencer verfährt in ähnlicher Weise, bedient sich aber außerdem einiger Hilfsannahmen und zwar 1) der Sorge eines jeden Individuums um sich selbst, welche weiter aufgefaßt auch zur Berücksichtigung fremden Glückes, des Glückes der Gattung nötigt, 2) des Wertes des Lebens überhaupt, 3) der Vollkommenheit der Natur, der sich auch der Mensch möglichst ganz anpassen soll, 4) des Absoluten, der unerkennbaren Kraft, die das Wesen aller Dinge ist. In den Ausführungen der beiden Autoren bewegt sich zwischen den Zeilen eine falsche grundlegende Beweisführung: für den gegebenen Menschen ist sein Glück ein Gut, mithin ist für ihn das Glück überhaupt ein Gut (Folgerung aus dem Besitze durch den Komplex einer Eigenschaft auf ihren Besitz durch das Element dieses Komplexes).

Sodann ist das Glück sowohl bei Mill wie bei Spencer das höchste Gut, das Endziel alles guten Handelns, das Kriterium für die Schätzung des Guten, mithin auch des moralisch Guten. Eine solche Identifizierung des Glückes mit dem höchsten Gute erleichtert beiden Autoren die Tatsache, daß das Glück, und zwar das „allgemeine“ Glück, sich steigern läßt. Es ist also zu verstehen, daß das höchste Gut unter den möglichen Gütern, die stets ein Glück sind, ein höchstes Glück, eine höchste Potenz des Glückes, bei Spencer die größte Fülle des Lebens ist. Jene größte Summe, jene größte Fülle bilden das Kriterium der besten Wahl in moralischer Bedeutung.

In der Anwendung bewährt sich jedoch dies Kriterium aus vielen Grunden nicht — bei Mill schon deshalb nicht, weil er neben den quantitativen auch qualitative Unterschiede des Glückes aner-

kennt. So führt denn Mill eine ganze Reihe Zusatzprinzipien der besten Wahl ein, die er — nicht immer mit Erfolg — utilitaristisch zu begründen versucht wie z. B. das Prinzip der Pflicht,[1] der Gerechtigkeit. Noch schlimmer sieht die Sache bei Spencer aus, bei dem eine große Anzahl von „Zusatzhauptprinzipien" auftritt (die Erhaltung des eigenen Daseins, die Erhaltung der Gattung, das Beobachten der Vorbilder in der Natur, namentlich der natürlichen Gerechtigkeit u. a.). Schwierigkeiten, zu denen das von Mill gebrauchte Kriterium des „allgemeinen" Glückes führt, sucht Spencer zu vermeiden, indem er an dessen Stelle „das Glück der Allgemeinheit" setzt.

Zwei Wege führen uns zur Erreichung des höchsten Glückes der Allgemeinheit. Der eine ist die Nachahmung der Natur in all' den Mitteln, die sie bei der Anpassung der Organismen und Gattungen an die Daseinsbedingungen in dem großen Prozesse der biologischen Evolution anwendet. Vor allem soll man also das natürliche Prinzip der Gerechtigkeit einhalten, welches besagt, daß jeder die Konsequenzen seiner Natur tragen muß. Der zweite ist das Streben nach einem idealen Zukunftszustande, in dem, gleichsam wie ein Gipfelpunkt der Entwickelung, nicht unsere heutige relative Ethik, sich verwirklichen und herrschen wird die sich damit befaßt, was das geringste Übel ist, sondern die absolute Ethik, die sich damit befaßt, was das absolute Gut ist.

Trotz dieser Unterschiede in der Formulierung des ethischen Kriteriums führt dasselbe in beiden Systemen zu gewissen Konsequenzen, die der Kritik unterliegen müssen. Es handelt sich hier um Konsequenzen für die Theorie des Objektes der Pflicht, und diese Konsequenzen sind: 1) das Anerkennen der Pflicht des Strebens nach der größten Summe des allgemeinen Glückes, 2) das Anerkennen der Gleichheit der Pflichten gegenüber dem fremden und dem eigenen Leiden, 3) das Anerkennen der Pflicht der Wahl des Leidens eines Individuums, und nicht einer größeren Anzahl anderer, ceteris paribus, im Falle daß sich diese Eventualitäten gegenseitig ausschließen. Ad 1) ist jedoch zu bemerken, daß die Steigerung der Vergnügungen und das Entfernen der Leiden nicht das eine und das andere eine moralische Pflicht ist, welche sich nur auf das Entfernen der Leiden bezieht, ad 2), daß ebenso das Entfernen der eigenen und der fremden Leiden nicht das eine und das andere eine moralische Pflicht ist, welche sich nur auf das

Entfernen fremder Leiden bezieht, ad 3) scheint das Leiden eines Individuums, ceteris paribus, in den Augen der Pflicht ebenso wichtig zu sein, wie das Leiden einer noch so großen Anzahl anderer Individuen.

Und ebenso wie beide Systeme zu sehr fraglichen Konsequenzen in der Frage des Objektes der Pflicht führen, ebenso wenig vermögen sie eine befriedigende Antwort auf die Frage geben, woher die Pflicht überhaupt stammt, warum wir nach dem größtmöglichen allgemeinen Glücke, nach dem größtmöglichen Glücke der Allgemeinheit streben sollen. Mill bedient sich hier der Assoziation, Spencer der Vererbung, um die Entstehung des Pflichtgefühls zu erklären. Beide verstehen jedoch, daß das Pflichtgefühl an sich die Pflichtmäßigkeit der Normen noch nicht begründet. So bleibt denn auch Mill uns die Mitwort auf diese Frage schuldig, bei Spencer kann man sie zwischen den Zeilen finden: Das moralische Recht ist Spencer geneigt mit dem Naturrecht zu identifizieren, wobei ein Ton laut wird, der sich an den Spinozismus anlehnt; in diesem Naturalismus ist auch der tiefste Zug enthalten, der Spencer von Mill auf dem Gebiete der ethischen Forschungen und Ansichten unterscheidet.

---

21. KOSTANECKI ANTONI. **Myśli społeczne Rousseau'a.** *(Die sozialen Ideen Rousseaus).*

Die Literatur der letzten Jahre, sowohl die ausländische wie die polnische, hat auf die Produktivität Rousseaus manches neue Licht geworfen. Trotzdem sind jedoch noch viele prinzipielle Probleme Gegenstand der Diskussion geblieben. Der Verfasser versucht das Studium derselben dadurch zu erleichtern, daß er die Ideen Rousseaus an gewisse allgemeine Formen des sozialen Denkens anlehnt, welche vor ihm und zu seinen Lebzeiten bestanden.

Im ersten Abschnitte stellt er fest, daß bereits in der Abhandlung über die Ungleichheit (1755) Rousseau dem zeitgenössischen, civilisierten Menschen eine pseudo-wissenschaftliche Fiktion von einem Menschen-Tiere und einem wilden Menschen oder mit einem Worte „den Menschen im Naturzustande" gegenüberstellt, und daß diese Fiktion ihm später im Emil (1772) als das Vorbild für den idealen Zögling im Geiste der natürlichen Erziehung, für den „Na-

turschüler“ dient. Indem aber Rousseau das Erziehungsprogramm entwirft, strebt er nach einem verwandten, jedoch noch vollkommeneren Vorbilde und findet es in einem nicht mehr relativ, sondern absolut einsamen Menschen, oder vielmehr in einem Werke, welches einen solchen Menschen darstellt dh. in Robinson. Dies soll das einzige Buch sein, das Emil jahrelang lesen soll. Aber indem Rousseau den Defoeschen Robinson anpreist, ändert er ihn um. Er macht aus ihm, indem er an den Adam der Bibel denkt, eine gerade dem Menschen im Naturzustande ähnliche Antithese des modernen Menschen, er unterordnet ihn kritischen Zielen. In diesem Sinne kann man von einer kritischen Robinsonade sprechen. Diese ist eine vollkommen originelle Schöpfung Rousseaus und zugleich das erste unter den Fundamenten, auf denen sich seine sozialen Ideen aufbauen.

Im zweiten Abschnitte legt der Verfasser dar, daß bereits in der Abhandlung von der Ungleichheit Rousseau als Antithese zu den mit Fehlern und Mängeln behafteten Gemeinwesen (wie dem modernen Frankreich, England usw.) gewisse Staaten des Altertums, vor allen Likurgs Sparta und das Rom der Erstzeit und sodann gewisse kleine Staaten, wie Genf und andere Schweizer Kantone rühmend hervorhebt. Damit wird wiederum an Emil und auch an den gleichzeitig erscheinenden „Sozialen Vertrag“ angeknüpft. Und zwar geschieht dies in der Weise, daß Rousseau an eine Synthese der natürlichen und öffentlichen Erziehung und endlich an eine Synthese des Naturzustandes und des Kulturzustandes schon nicht mehr in bezug auf Erziehung, sondern im allgemeinen denkt, und daß er, soweit es sich auf die allgemeine Erziehung und dann den Kulturzustand bezieht, als Vorbild, als Ideal die Republik Platos hinstellt, deren faktische Verwirklichung er gerade in den erwähnten Staaten des Altertums, vor allem wiederum in Sparta, und in den erwähnten, gleichfalls kleinen Staaten der Neuzeit erblickt. Und ähnlich wie auf Platos Republik weist er rühmend auf Fénélons Salenta hin, deren Verwirklichung Emil auf seinen Reisen in den kleinen Staaten, in der Schweiz und anderen, suchen soll. Salenta ist eine typisch utopische Schöpfung. Mithin ist die Utopie für Rousseau das Ideal des Kulturzustandes, wie die Robinsonade für ihn das Ideal des Naturzustandes ist, und bezüglich der Synthese der beiden Zustände strebt der „soziale Vertrag“ endgültig nach der Synthese der Utopie und der Robinsonade. Mit der Robinsonade,

die Rousseau kritisch gemacht hat, vereinigt er die Utopie, die stets kritisch gewesen ist, und so verneint er die bestehende soziale Welt, indem er sie in den beiden Endpunkten untergräbt, und gleichzeitig schafft er eine neue Welt, deren ein Pol das Individuum im Sinne der Robinsonade, und deren zweiter Pol das Gemeinwesen im Sinne der Utopie sein soll. Dabei legt er aber Nachdruck auf das Individuum und die Robinsonade, die ihm teurer und näher ist, und deren starke Hervorhebung ein gewisses subjektives oder romantisches Moment in seine sozialen Ideen hineinbringt.

Im dritten Abschnitte stellt der Verfasser dar, in welcher Weise Rousseau die in obigen Sätzen bezeichnete Aufgabe erfüllt, auf welche Weise er in dem „Vertrage“ seine neue Welt schafft. Indem er von dem im Stil Robinsons geschaffenen Individuum und dessen besonderen Willenseinheiten ausgeht, sucht er zu beweisen, daß dort, wo besondere Willenseinheiten bestehen, dennoch aus ihrer Vielheit, aus ihrer Summe, die den Willen aller ausmacht, ein Allgemeinwille entstehen kann, und daß dort, wo er auftreten und rationell funktionieren wird, auch ein ideales Gemeinwesen als Ganzes entstehen wird, und zwar ein Gemeinwesen gänzlich im Sinne der Utopie. Sodann knüpft er an die Freiheit Robinsons, oder vielmehr an den Menschen im Naturzustande an, und behauptet, daß der Umtausch dieser natürlichen Freiheit mit der bürgerlichen Freiheit nicht immer Verluste mit sich bringt, daß sofern der Allgemeinwille für die Gesetzgebung maßgebend ist, die bürgerliche Freiheit trotz des den Gesetzen gegenüber geleisteten Gehorsams eine so hervorragende Eigenschaft der Gesellschaft werden kann, wie sie im Altertum in Griechenland oder in Rom gewesen ist und heute noch in kleinen Ländern vorkommt. Diese Freiheit bringt er also als einen neuen originellen Zug in die von ihm als Vorbild dargestellten Länder, in seine Utopie, hinein. Sowohl in formeller wie in materieller Beziehung ist mithin das Individuum — die Robinsonade — für Rousseau der Urpol, und das Gemeinwesen als Ganzes d. h. als Utopie der abgeleitete Pol, so daß er beim Bilden seiner neuen Welt ein vollkommen extremer Individualist ist.

Im vierten Abschnitte befaßt sich der Verfasser mit dem Artikel Rousseaus über die „Politische Ökonomie“, den er für die Encyklopädie gleichzeitig mit der Abhandlung über die Ungleichheit oder vielleicht schon früher geschrieben hat. In diesem Artikel verlangt er, daß das Gemeinwesen dem Individuum Grenzen setze,

und eventuell es sogar ganz verschlinge, und stellt gewisse Forderungen im Sinne des späteren Sozialismus — Begrenzung des Erbrechts, Entgegenwirken der Vermögensakkumulation — und im Sinne des Nationalismus: die Erziehung soll eine öffentliche sein, sie soll Menschen schaffen, die sich nicht mehr als gesonderte Individuen, sondern lediglich als Teile des Vaterlandes betrachten. Hier handelt es sich also um einen ausgesprochenen Antiindividualismus, welcher später nicht minder stark auf nicht wenigen Seiten der späteren Werke Rousseaus auftritt, und welcher sich mit dem oben geschilderten Individualismus in keinem Gegensatze befindet, sondern ihn vielmehr nur ergänzt. Das Gemeinwesen als Ganzes, das den abgeleiteten Pol bildet, also in ursächlicher Beziehung Nebensache ist, soll in Beziehung auf das Ziel Hauptsache sein. Dies soll gerade die Coordination, das Gleichgewicht der beiden Pole sichern. Dies gestaltet den Weltmechanismus vollkommen symmetrisch. Und die Vorliebe für die Symmetrie ist eine Erscheinung, welcher wir im XVIII Jahrhundert sehr oft begegnen, und welche mit dem Rationalismus, mit seiner Neigung zu mathematischer Beweisführung sich unbestreitbar im Zusammenhange befindet. Rousseau war jedoch ein Kind seiner Zeit. Trotz seines romantischen Subjektivismus, der den Dichter verrät, trotz allem war er — um mit Taine zu sprechen — ein „sozialer Landmesser".

WACŁAW SOBIESKI: **Idea rokoszu za czasow Henryka Walezego.** (***Die Idee des Aufstandes*** (***Rokosz***) ***zuzeiten Heinrichs von Valois***).

Der Verfasser teilt seine Arbeit in folgende Abschnitte ein:

I. Das Vorwort.

II. Die Publizistik vor den Wahlen. Ein Brief vom J. 1571 beweist, daß bereits in diesem Jahre, also kurz vor dem Tode Sigismund Augusts der Aufstand auszubrechen drohte. Das darauf folgende Interregnum bildete einen ungemein üppigen Boden für die Entwickelung der Idee des Aufstandes (Rokosz), denn es erleichterte die Bildung einer Konföderation ohne den König, die Einberufung selbständiger Zusammenkünfte in der Gestalt des allgemeinen Aufgebotes usw. In der Zeit des Interregnums kristallisierte sich und wurde zum Gesetz erhoben jener Artikel über „die

Kündigung des Gehorsams", der den Ausgangspunkt und die Billigung aller folgenden Aufstände bildet.

Eine Illustration der Ausbreitung der revolutionären Ideen während dieses Interregnums geben zahlreiche Broschüren (Czubek, Pisma), die von zwei Typen des Aufstandes sprechen: von denen der eine gegen den König, der zweite (rug) gegen die Senatoren gerichtet war.

III. Heinrich von Valois, ein Anhänger Macchiavellis. In letzter Zeit wurde eine lebhafte Polemik geführt, ob Katharina von Medici eine Anhängerin der politischen Doktrin Macchiavellis gewesen ist. Der Verfasser nimmt einen bejahenden Standpunkt ein, indem er zum Beweise die Tatsache anführt, daß bereits im J. 1547 unter den der Königin näherstehenden Florentiner Emigranten sich ein gewisser „studioso del Macchiavelllo" befand. Es ist daher nicht zu verwundern, daß ihr in einer solchen Atmosphäre erzogene Lieblingssohn Heinrich sich (während seiner Reise nach Polen) auf die Theorien Macchiavellis berief, um für die Bartholomäusnacht Entschuldigengen anzubringen. Auf diesem Hintergrunde erscheint auch Heinrichs Widerwille gegen alles, was mit einem Aufstande Andersgläubiger zu tun hatte, vollkommen verständlich. Schon während seiner Regierungszeit in Polen sprach er sich über den Aufstand der schottischen Kalvinisten gegen Maria Stuart (die Witwe Franz II) wegwerfend aus. Es scheint, daß er sich der Neigung der Andersgläubigen zur Revolution bewußt war und dass er die Befürchtung hegte, der polnische Adel könnte mit ihm ebenso verfahren, wie der schottische mit seiner Königin. Diese Befürchtungen waren nicht eitel zu nennen, denn bekanntlich sollte Heinrich als ein Opfer tyrannenmörderischer Ideen fallen, obwohl aus der Hand eines katholischen Eiferers, eines Mönches aus dem Dominikanerorden.

IV. Die Drohung Johann Zborowskis. Der Kampf um die Theorien entbrannte zwischen dem französischen Hofe und den polnischen Tendenzen heftiger, als die polnischen Abgesandten mit den henricianischen Artikeln in Paris ankamen. Von dem Beschwören dieser Artikel (und der Konföderation) suchten Heinrich Gregor XIII, Hosius, der Nuntius Laureo, die Partei der Guisen abzubringen. Während der Unterhandlungen entzweiten sich die Abgesandten, indem die einen an dem Artikel „de non praestanda oboedientia" festhielten und das Verhältnis des Königs zur Nation als einen

Vertrag auffaßten, daß, wenn der König die Bedingungen nicht annehmen sollte, er die Regierung nicht antreten könne. Dagegen war ein Teil der katholischen Abgesandten geneigt, dem König nicht nur von den speziell von den Andersgläubigen gestellten Forderungen, sondern überhaupt von allen Bedingungen, welche die königliche Machtvollkommenheit einschränkten, zu befreien. In dem heissen Kampfe soll damals der Andersgläubige Johann Zborowski sogar ausgerufen haben: Si non iurabis, non regnabis; in diesem berühmt gewordenen Ausruf ist die Ankündigung des Aufstandes der Andersgläubigen und der Thronentsetzung des Königs enthalten. Der Verfasser befaßt sich speziell mit der Interpretation der Quellen, um zur Aufklärung zu gelangen, wie diese Szene sich eigentlich abgespielt habe. Im Zusammenhange damit erwähnt der Verfasser eine gewisse Einschränkung des Artikels „de non praestanda oboedientia", welche Heinrich von den Abgesandten in Paris erlangt haben soll.

V. Firlej, der Anführer der Unzufriedenen. Da Heinrich seine Ankunft in Polen verzögerte, erhob in der Krakauer Wojewodschaft die „Rebellion" der Kalvinisten, an deren Spitze der Wojewode Firlej stand, immer mehr ihr Haupt. Johann Zborowski gelang es, während er über die Pariser Vorfälle in Krakau berichtete, die Aufregung der Masse von dem König abzuwenden und sie auf die fanatischen katholischen Mitglieder der Pariser Gesandschaft hinzulenken. Der in Paris im Schlosse dieser Gesandschaft ausgebrochene Streit kam von neuem auf und entbrannte äußerst heftig während der Krönung Heinrichs in Krakau. Auf Grund zahlreicher Quellen schildert der Verfasser die Szene, welche damals in dem Wawelschlosse Firlej und seine Anhänger veranstalteten, und stellt Betrachtungen an, ob man ihm mit Recht jenes Wort: Si non iurabis, non regnabis — zuschreiben dürfe.

VI. Der Kampf um die Theorien auf dem Krönungslandtage. Der Artikel de non praestanda oboedientia und die henricianischen Artikel überhaupt bildeten den Brennpunkt des auf diesem Landtage stattfindenden Kampfes. Bis zu welchem Grade dieser Kampf entfacht war, beweist der Umstand, daß Firlej den Buchdrucker und sodann Solikowski selbst wegen Herausgabe des diese Artikel bekämpfenden Buches verhaften ließ. Über diese Artikel, namentlich über den Artikel „de non praestanda oboedientia" sprachen sich auf diesem Landtage die Senatoren aus und Zamoy-

ski stellte entsprechende Anträge. Dieser Landtag fand auch damit seinen Abschluß, daß ein Teil der Abgeordneten gemäß dem Artikel „de non praestanda oboedientia“ dem Könige wegen Nichtbestätigung der Rechte den Gehorsam kündigte.

VII. Die Aufstandsbewegung nach dem Landtage. Nach diesem Landtage erkannte ein großer Teil des Adels Heinrich nicht als König an, infolgedessen konnten die Gerichte ihre Tätigkeit nicht aufnehmen, denn der Adel erkannte die im Namen Heinrichs gefällten Urteilssprüche nicht an. Auf manchen Kreistagen äußerte man sich über diese Angelegenheit, Zamoyski sprach seine Meinung gleichfalls aus, indem er vom Aufstande abriet. Die Gemüter waren auf den Punkt von Gereiztheit gelangt, daß Hieronim Ossoliński an der Spitze einer Abordnung den König selbst vor der Thronentsetzung warnte.

VIII. Die aufständische Konvokation nach Heinrichs Flucht. In dem Augenblicke, wo der Kampf zwischen dem Monarchen und dem unzufriedenen Adel seinen Gipfelpunkt erreichte, verließ der König plötzlich den Kampfplatz und floh aus Polen. Selbstverständlich untergrub diese Flucht des Königs vollkommen das königliche Ansehen, komprommittierte seine Anhänger und stärkte auf das Äusserste die Aufstandstendenzen. Allgemein erhob man gegen Heinrich Klage wegen Eidbruch und trat selbst mit Waffen in der Hand gegen seine früheren Anhänger auf.

Es trat sogar die Absicht zu Tage, den zusammenberufenen Konvokationstag in eine aufständische Versammlung zu verwandeln, in der man auch die des Verrats an der Freiheit schuldigen Senatoren zur Rechenschaft ziehen wollte. Dies bezeugen charakteristische Erwähnungen, die wir in der Depesche des Nuntius Laureo und in dem Berichte des venetianischen Gesandten Lippomano finden. Obgleich der Warschauer Konvokationstag sich nicht in eine richtige aufständische Versammlung verwandelte, so war doch der Ton der daselbst gehaltenen Reden und der Beschluß so echt aufrührerisch, daß die Aufständischen des Jahres 1606 sich auf ihn beriefen und den Text des Beschlusses in die Grodakten eintragen ließen.

IX. Die Zusammenkunft von Stężyca und Jędrzejów. Der Kampf zwischen den Anhängern der Thronentsetzung und den Anhängern des Königs führte zu einem inneren Kriege, der um Lanckorona sich abspielte, und zur gewaltsamen Auflösung der Ver-

sammlung in Stężyca, auf der völlig rebellische Stimmen laut wurden. Auch in der in Jędrzejów stattgefundenen Versammlung fehlte es nicht an ihnen.

X. Die Reformation und die Aufruhrideen. Ähnlich wie seiner Zeit Szujski in seiner Abhandlung „Der Artikel de non praestanda oboedientia“ es getan hat, untersucht der Verfasser in diesem Abschnitte darzulegen, inwiefern die Aufruhrtheorien Anhänger unter den polnischen Andersgläubigen unter Sigismund August und Heinrich von Valois und namentlich unter den Lutheranern, Kalvinisten und Arianern fanden.

XI. Die „Monarchomachen“ und Polen. Der Verfasser bespricht die Frage, ob ein Meinungsaustausch zwischen den polnischen Kalvinisten und den Hugenotten stattgefunden haben mag, und ob der Adel überhaupt geneigt war, sich mit politischen Theorien zu befassen. Sodann stellt er Betrachtungen an, inwiefern die polnischen Aufruhrideen auf die sg. „Monarchomachen“ dh. revolutionäre hugenottische Theoretiker in der Art eines Beda, Languet, Mornay (Vindiciae), Hotman (Francogallia) etc. eingewirkt haben mögen.

XII. Schluß. Der Verfasser untersucht hier eine Frage allgemeinerer Natur, namentlich ob die Reformation zu aufrührerischen Ideen Anlaß gegeben hat. Bekanntlich haben auch katholische Schriftsteller dem Tyrannenmord das Wort gesprochen (z. B. der Jesuit Mariana), deren Opfer Heinrich III selbst wurde. Sogar während der kurzen Regierungszeit Heinrichs in Polen sind es nicht nur die Andersgläubigen allein, die sich gegen ihn empörten. Die Gestalt des Katholiken Zbąski ergänzt in ausgezeichneter Weise die Reihen anderer Unzufriedenen und legt die Vermutung nahe, daß der Boden, auf dem der Aufruhr aufwuchs, nicht so sehr konfessionell wie vielmehr politisch-sozial war dh., daß er den Charakter eines Kampfes des Adels mit der Krone trug, was auch der nachfolgende, unter der Leitung des Katholiken Zebrzydowski organisierte Aufstand beweist. Es ist bezeichnend, daß dieser Zebrzydowski'sche Aufstand viel Anregung den Jahren 1572—4 entnahm, sich auf die Beschlüsse des Konvokationstages von 1574 stützte und dass der „Teufel“ Stadnicki das Losungswort seines leiblichen Oheims wiederholte: „Si non iurabis, non regnabis“.

---

23. JAN FIJAŁEK · **Bartolo z Sassoferrato i studyum prawa rzymskiego w Polsce.** (***Bartolo von Sassoferrato und das Studium des römischen Rechts in Polen***).

Die vorliegende Arbeit enstand gelegentlich der für das Jahr 1914 in Aussicht genommenen 600-jährigen Geburtstagsfeier Bartolos (* 1314 in Sassoferrato in Umbrien, † 1357 in Perugia). Eine Einladung zu dieser wissenschaftlichen Feier, zu der die zu diesem Zwecke vereinigten italienischen Universitäten in Bologna, Pisa und Perugia in Bologna entsprechende Vorbereitungen getroffen haben, erhielt auch die hiesige Akademie der Wissenschaften und die Jagiellonische Universität. Der Verfasser sollte eine kurze Nachricht von Bartolos Handschriften und Inkunabeln, die in der Jagiellonischen Bibliothek enthalten sind, vorbereiten. Es sollte dies demnach eine streng bibliographische Arbeit sein. Bald musste jedoch der Verfasser die ihm gesetzten Grenzen überschreiten (im Juni 1914), sobald er sich überzeugt hatte, dass eine ausschliesslich kodikologische Arbeit die Kenntnis seiner Landsleute bezüglich Bartolos sowohl in der Jagiellonischen Universität wie überhaupt in Polen befindlicher Werke durchaus nicht erschöpft, da der grosse Bartolo auch in Polen einer der hervorragendsten Vertreter des römischen Rechts, ja sozusagen sein Hauptbannerträger bis ins XVII Jahrhundert hinein gewesen ist. Im Einvernehmen mit dem Bartoloschen Komitee, das sich innerhalb der juristischen Fakultät der Krakauer Universität gebildet hatte, und mit Genehmigung der Krakauer Akademie der Wissenschaften, in deren Verlage die vorliegende, mit 4 Illustrationen im Text und 2 phototypischen, den Jagiellonischen Handschriften entnommenen Tafeln geschmückte Publikation erscheint, hat der Verfasser nunmehr die Verbreitung der Schriften Bartolos von Sassoferrato in Polen auf Grund von über die Kenntnis des römischen Rechts in Polen durchgeführten Studien dargestellt, zumal da eine Arbeit aus diesem Gebiete vollkommen der Absicht des italienischen Bartolokomitees entspricht, der in seiner Einladung ausdrücklich bemerkt: Ma se qualche invitato volesse far di più e di meglio, a sua iniziativa ed a sua spesa, ciò non potrà non essere salutato con plauso riconoscente dai sottoscritti; andererseits bringt die so erweiterte Arbeit eine Menge Quellen-

nachrichten zur Geschichte dieses Rechts in Polen bis ins Jahr 1533. Der Verfasser spricht bei dieser Gelegenheit dem Hochwürdigen P. Rektor Pawlicki. der trotz seiner Unpäßlichkeit sich in liebenswürdigster Weise der Mühe unterzog, das lateinische Gewand der Bartolo gewidmeten Publikation zu glätten, seinen tiefempfundenen Dank aus.

Inhalt.

I. *De studio iuris Romani apud Polonos aetate Bartoli de Saxoferrato.* Zusammen mit den kanonistischen Büchern brachten polnische Geistliche, die die Universitäten in Italien besuchten, von da auch legistische Bücher mit und vermachten sie den Kathedralkirchen, in deren Schulen sie Unterricht erteilten. Ein Beispiel in dieser Beziehung liefert uns aus den Zeiten Bartolos der Meister Andreas, Domkantor von Płock (1354), wahrscheinlich ein ehemaliger bolognesischer Schüler des Joannes Andreae. Dass das römische Recht in der Kirche Polens schon früher bekannt gewesen ist, bezeugen drei hervorragende Meister dieses Faches, die im XIII Jahrhundert lebten: Vinzenz gen. Kadłubek, Jacobus von Skarzeszów, Domdekan von Krakau, und Jacobus Gozwinowy, Dompropst von Breslau. Bekanntlich hat König Kasimir der Grosse die Absicht gehabt, fünf Lehrkanzeln dieses Rechts in der Krakauer Universität zu gründen. Der Verfasser stellt die ursprüngliche Lesart bezüglich dieses providebimus in dem Gründungsakte fest; weist darauf hin, dass der Besuch der italienischen Universitäten seitens Florian Mokrskis, des Kanzlers von Łęczyca (des späteren Krakauer Bischofs) im Zusammenhange steht mit dem Plan der Gründung einer Universität in Krakau; leider fehlen positive Spuren, dass Mokrski persönliche Verbindungen mit Bartolo angeknüpft hat (1351). Die Vorlesungen des vorzüglichsten unter den Schülern Bartolos, des Baldo von Perugia, hört daselbst 1374—5 Stanislaus Stojkon von Xiąż, der in Bologna den Doktorgrad erlangt hatte, der erste Generalpropst von Miechow; seine kanonistischen Handschriften befinden sich zur Zeit in der Kaiserl. öffentlichen Bibliothek in St. Petersburg, unter ihnen auch die Abhandlung Bartolos „Minoricarum decisionum“, über den Besitz der irdischen Güter seitens der Minoriten.

II. *Quaenam scripta Bartoli apud Polonos inveniantur inde a condita Universitate Jagellonica Cracoviensi* (a. 1400). Aus der Reihe der ersten Meister der Krakauer Universität erwähnt Paul Włodkowic von

Brudzeń, aus dem Dobrzyner Lande (bis jetzt fälschlich von Brudzewo genannt), die Lektüre Bartolos in seiner Polemik mit Falkenberg, ob dies jedoch wohl unmittelbar geschah? Den Traktat Bartolos de pugna, der sich in einer von dem Konstanzer Konzil mitgebrachten Handschrift der Gnesener Kapitelbibliothek befindet, trifft man in den bisherigen Ausgaben seiner Schriften nicht an. In dieser Zeit kommen in der Gnesener Kirche bereits Werke des römischen Rechts vor (reiner und glossierter Text). Damit steht eine wertvolle Nachricht von dem mit kanonistischen und legistischen Büchern in Polen getriebenen Handel, namentlich zwischen Krakau und Gnesen, in Verbindung. Die Gnesener Kathedralschule mit ihrer in dieser Zeit eingerichteten theologischen und kanonistischen Lektüre zieht von da ab (im XV/XVI Jahrhundert) die hervorragendsten Universitätskräfte aus Krakau heran, und erweckt den Verdacht, als ob sie mit der Jagiellonischen Schule wetteifern wollte; hat doch Długosz den hlg. Stanislaus in der Gnesener Schule studieren lassen. Auf diesem Schauplatze erblicken wir die Gestalt des Świętosław Jastrzębiec von Jeziorsko, Pfarrers von Żnin, der an dem Hofe der Erzbischöfe von Gnesen weilt (1442), in dessen Handschriftensammlung kanonistischen Inhalts, und italienischen Ursprungs die sich gegenwärtig in der Jagiellonischen Bibliothek befinden, (neben denen sich auch in Polen entstandene Schriften vorfinden) auch Bartolos Traktate enthalten sind und zwar solche, die in Italien, teilweise von berufsmässigen Kopisten polnischer Nationalität, geschrieben waren. Es befinden sich da auch unsere scholares in iure civili (1422).

III. *De codicibus Cracoviensibus bibliothecae Jagellonicae, in quibus lectura in iure civili Bartoli de Saxoferrato reperitur. Tractaturque de personis, ad quas olim pertinebant.* Im ersten Teile befindet sich zunächst eine allgemeine, sodann eine spezielle, mit der äussersten palaeographischen Exaktheit durchgeführte Beschreibung von 7 illuminierten Volumina, die die Lektüre Bartolos italienischer (bologneser) Provenienz vom J. 1420 zum Inhalt haben und die seit dem J. 1462 die Jagiellonische Bibliothek als den ihr vom Magister Johann Dąbrówka zugefallenen Nachlass aufbewahrt; Digestum vetus (N⁰ 338 und 337), Infortiatum (N⁰ 336 und 334), Digestum novum (N⁰ 335 und 340) und Codex (N⁰ 339 und 337); ihre Schreiber und Illuminatoren sind besonders gewürdigt worden. Im zweiten Teile ist die Rede, wie der Prager-Leipziger Magister polnischer Na-

tionalität und Bologneser Doktor der Dekreten Baltasar Ungerotten aus Lignitz, später Stadtrat von Breslau, sie in Italien erworben hat. Ihr nächstfolgender Besitzer war der erwähnte Doktor Dąbrówka, der Kommentator der Kadłubek'schen Chronik, der Theologe und Kirchenrechtler zur Zeit des Kardinals Oleśnicki war und zunächst zu seiner Partei hielt, sodann aber Legist in der Hofpartei des Königs Kasimir Jagiełło war. Einen ähnlichen Weg macht sein Universitätskollege und Freund, der Magister Thomas Strzempiński durch, der mit der Zeit Universitätskanzler und Bischof von Krakau wurde. Wenn die Frage, wie die Bartolo'schen Bücher durch die Krakauer Magister, scheinbar mutmasslich durch Vermittlung Strzempińskis, in Breslau erworben wurden, nicht über die Sphäre der Mutmassungen hinauskommt, die sich auf dem Factum gründen, dass auch auf wissenschaftlichem Gebiete zwischen Krakau und Breslau ein äußerst lebhafter Verkehr stattfand, Mutmassungen, die man noch weiter ausspinnen darf, indem man hiermit noch den Kampf des Königs mit dem Kapitel und mit Rom um den Krakauer bischöflichen Stuhl, in Verbindung bringt, der gerade damals nach dem Tode Strzempińskis († 1460) entbrannt war, — so scheint es doch unzweifelhaft festzustehen, dass nicht nur chronologisch, sondern auch sachlich die zugunsten der Jagiellonischen Universität erfolgte Verschreibung der Schriften der Bartoloschen Lektüre mit der Gründung einer neuen Lehrkanzel für Rechtswissenschaft im Juristenkollegium seitens des Bischofs Strzempiński, und zwar in altero iurium dh. keiner Lehrkanzel neuer Rechte oder des sechsten Buches und der Klementinen, wie man es bis jetzt auffasste, sondern des römischen Rechts, zusammentrifft. Diese Bücher Bartolos hat der Staub in der Jagiellonischen Bücherei nicht bedeckt. Es bringen sie Kirchenrechtslehrer und Theologen in den alsbald darauf folgenden Jahren der auch in Polen zunehmenden humanistischen Strömung heraus und polnische Humanisten kehren aus Italien zurück mit alten, illuminierten Codicibus des römischen Rechtes.

IV. *De scientiae iuris Romani apud Polonos profectu in altera parte saeculi XVI.* Unter den weltlichen Vertretern dieses Rechts finden wir: a) in den Kreisen der Ritter und des Senates Johann Ostroróg (mit Quellennachricht von seinem Bologneser Doktorat beider Rechte), Humanist und Legist, Verfasser eines Memorials vom April 1477 über die Verbesserung der Republik; der Verfasser

stellt ihn im Lichte des Urteils der Nachwelt, sowie der wissenschaftlichen Forschungen des XIX Jahrhunderts dar und bespricht das in diesem Memorial enthaltene Problem des römischen Rechts; b) Simon Nigri (Czarny), Rechtsvertreter im Gnesener Consistorium, ein Zeitgenosse Ostrorógs und sein Anwalt in den mit der Geistlichkeit geführten Prozessen, hinterläßt der Kanzlei seines Konsistoriums Bücher beinahe legistischen Inhalts; c) in die universitätsbürgerliche Sphäre der Krakauer Humanisten versetzt uns der Mediziner, Apotheker und Lizentiat des Zivilrechts, der Magister Johann Ursyn mit dem zur Zeit des Rektorats des Johann Sakran am 7. II. 1495 gehaltenen Vortrage in principio Institutionum Justiniani imperatoris. Eigedenk dessen, dass der Geschichtsschreiber die Aussagen der Humanisten mit der größten Vorsicht behandeln muß — sie sprechen und schreiben schön (manchmal schreiben sie nur) aber vieles ist darunter Dichtung — war es von um so größeren Belange festzustellen, dass der erwähnte Vortrag kein ausschließlich rhetorisches Elaborat sei; mit ihm fällt das Herausholen der Bücher mit der Bartolo'sche Lektüre aus der Jagiellonischen Bibliothek durch den nächstfolgenden Rektor der Universität Mathias Szydłowita zusammen.

V. *Afferuntur incunabula librorum Bartoli de Saxoferrato, quae in bibliothecis Cracoviensibus conservantur.* Es bestehen Inkunabeln sowohl von der Lektüre wie von anderen Werken Bartolos: A) in der Kapitelbibliothek 10 in 4 voluminibus Venetianer Ausgabe von 1478 und 1479 und B) in der Jagiellonischen Bibliothek 14 in 13 voluminibus Venetianer Ausgabe aus den Jahren 1478, 1487, 1492 und 1493, und Straßburger und Leipziger Ausgabe aus den Jahren 1488—1493. Ihrem Verzeichnisse und spezieller Beschreibung geht eine umfangreiche Nachricht von ihren ursprünglichen Besitzern voran. Diese waren: A) Der Doktor der Medizin Johann Stankon, ein Breslauer, zunächst des Erzbischofs Sprowski, dann des Königs Physikus, Domherr von Krakau und Breslau; ein vor kurzem von I. Rostafiński entdeckter Naturforscher, einer der größten Wohltäter der Kapitelbibliothek; er besitzt die ganze Lektüre Bartolos bereits im J. 1487, als er in Litauen am Hofe des Königs Kasimir († 1493) weilt. B) Der Doktor der Dekrete Nicolaus Czepel aus Posen, Domherr fast aller Kirchen Polens, aber zu Unrecht als römischer Hofgänger berüchtigt. Es hat bereits Prof. K. Morawski ihn als Humanisten gekennzeichnet; nunmehr er-

scheint er nicht nur der Dekrete, sondern auch legum doctor consummatissimus, zwar nicht auf einer Universitätskanzel, wohl aber im praktischen Berufe. In der Jagiellonischen Schule, deren Magister er war (ein Kollege des Ursyn und Schüler des Sakran) hat er bis zu seinem Tode eine Kollegiatstelle innegehabt und auf seinem Totenbette († 1518) hat er der Universität seine riesige, eine große Anzahl juristische, in Italien erworbene Werke enthaltende Bibliothek vermacht. Utinam semper tales cortisanos haberemus, videlicet clericos et canonicos ingenio claros, templis et scholis commodos! Der zweite Teil der in der Jagiellonischen Bibliothek befindlichen Bartolo'schen Inkunabeln stammt aus dem Vermächtnisse humanistischer Theologen: der Czepeler Teil umfaßt die vollständige Lektüre Bartolos; der zweite die deutschen Ausgaben seiner Traktate aus den Gebieten des öffentlichen, Privat- und Prozeß-Rechtes; die letzteren sind teils zweifelhaft, teils authentisch.

VI. *De Polonis legum peritis saeculo XVto exeunte atque ineunte XVIto, haud ignaris iuris Romani scriptorumque Bartoli de Saxoferrato.* Es gehören zu ihnen erlauchte Geistliche, Domherrn und Bischöfe, die vorwiegend in Italien ihre Bildung erhalten haben. Erstere vor allem in den Ämtern von Vikaren in spiritualibus und Generaloffiziale: in Gnesen der Magister Jakob Boksica d. h. aus Bokszyce, wohl bekannt aus dem Humanistenkreise des Kalimachus aus seiner Krakauer Zeit, Doktor aller vier Fakultäten, einer der würdigsten Nachfolger Thomas Strzempińskis († 1497) auf dem Gnesener Lehrstuhl der Theologie; in Posen der Doktor der Dekrete Nikolaus Szkudla dh. aus Szkudly, ein Mündel und Verwandter Johann Lutkas von Brzezie, Doktors beider Rechte, ein Rechtsgelehrter von großer Erfahrung († 1500). Beide besassen viele legistische Bücher, selbstverständlich auch Bartolo darunter, und dazu (in Posen) äußerst seltene, geradezu in unseren Bibliotheken ausnahmsweise angetroffene consilia, das Hauptwerk Oldrados von Lodi, eines von den Bologneser oder Perusiner Meistern Bartolos von Saxoferrato. Ohne die Gelegenheit gehabt zu haben, die Bücher an Ort und Stelle zu prüfen, stellt der Verfasser sie zusammen mit den in den Inkunabeln der Jagiellonischen Bibliothek befindlichen Exemplaren. Johann Lubrański, Bischof von Posen (1499 † 1520), bis jetzt, übrigens ganz mit Recht, als Humanist berühmt, besaß eine vorzügliche Ausbildung in der Jurisprudenz, obgleich er kein graduierter Doktor beider Rechte, wie St. Łubieński angibt, war. Er

besitzt zwar nicht Bartolo unter seinen legistischen Büchern, aber er zeichnet sich dafür in anderer Beziehung aus; an seinem Hofe weilt Andronicus, Doktor des Zivilrechtes; dieser italienische, aus Illyrien gebürtige, durch Lubrański noch vor 1503 herangezogene und frühzeitig in Polen verstorbene (dum miser hic consulta daret) Rechtsgelehrte, ist zweifellos eine andere Persönlichkeit als der spätere, vielleicht mit ihm verwandte Dalmatiner Tranquillus Andronicus, der wiederum eine Kreatur des Primas Łaski war. Das Breslauer Kapitel hatte damals in seiner Mitte einen heimischen Civilisten, Stanislaus Junosza Ząbiński aus Kujawien († 1514) aufzuweisen. Das Lob auf seine ungewöhnlichen Kenntnisse des weltlichen Rechtes: iuris civilis gnarus et peritissimus, posteris saeculis digne memorandus, scheint sich vielleicht weniger auf das polnische, als auf das römische Recht zu beziehen. Ein vorzüglicher Kenner der Lektüre Bartolos war der Doktor der Dekrete Nikolaus Kotwicz aus Żnin, von bürgerlicher Abkunft, Archidiakon von Posen und in seiner Eigenschaft als Generaloffizial Nachfolger des Szkudło; zum Gnesener Domkapitel wurde er jedoch nicht zugelassen († ca. 1508). Er bereitete sich ähnlich wie Dąbrówka in seinen Krakauer (nicht Leipziger) Lehrjahren an der Hand der Kadłubek'schen Kronik vor, Legist ist er jedoch nicht geworden, auch ist er kein legum doctor gewesen, obgleich ihm die königliche Kanzlei offiziell diesen Titel beilegt. Er war durch und durch und ausschließlich ein Kanonist alten Schlages, der die Werke der Legisten des XIV und XV Jahrhunderts eifrig las, aber dies nur zu kanonistischen Zwecken tat. Einen Mann von kirchlicher Gesinnung würde man ihn heute nennen. Sein Urteil = summaria decisio vom J. 1504 oder 1505, der das alte Synodalstatut (vielleicht vom J. 1420?) bezüglich des Raubes und der Beeinträchtiger der Kirchengüter interpretierte, ist zunächst in das Statut Johann Łaskis vom J. 1506, und sodann in die Ausgabe der neuen Synodalstatute der Gnesener Provinz vom J. 1527 aufgenommen wurde. Geistesverwandt mit Kotwicz war Stanislaus Zaborowski aus der Sieradzer Gegend, ein Landsmann und Mündel des Kanzlers Łaski, wie dies schon vor langer Zeit Wincenty Zakrzewski dargetan hat, sein ganzes Leben lang zunächst Notar, sodann Kustos des königlichen Schatzes, ungraduierter Schüler der Jagiellonischen Schule, ein sehr gebildeter, durch wunderbare Bescheidenheit unter dem Hofklerus sich auszeichnender Geistliche; außer dass er an der hl. Kreuzkapelle im

Krakauer Schlosse eine königliche Kapellanei innehatte, wollte er kein anderes Beneficium annehmen († 1530). In seinem Reformationstraktate, den er zu Anfang der Regierungszeit Sigismunds I im J. 1507 über die Alienation der königlichen Güter veröffentlichte, in dem er Polen zu einem Kreuzzuge gegen seine ungläubigen und schismatischen Feinde im Osten und Norden anrief, befaßt er sich mit Rechtsproblemen secundum sententiam iuris utriusque doctorum, wobei er, wie Kotwicz, am meisten sich auf die Autorität Bartolos, des Fürsten unter den Legisten, beruft.

VII. *De cathedra iuris Romani fundata in Universitate Jagellonica a. 1533 brevis notitia.* Mit der Gründung der Kollegiatur der Justinianischen Institutionen, die im J. 1533 in der juristischen Fakultät durch den Krakauer Bischof und Unterkanzler des Reichs, Petrus Tomicki, Bologneser Doktor der Dekrete, erfolgte, befaßte sich schon Prof. K. Morawski eingehend in seinen Studien über die Geschichte der Jagiellonischen Universität [1]). Der Verfasser beweist in unwiderlegbarer Weise, wie treffend die Annahme des Herrn Morawski gewesen ist, dass Johann Silvius Amatus (d. h. de Matthio auf Sizilien), Paduaner Doctor legum, der zu Anfang des XVI Jahrhunderts von Wien nach Krakau gekommen war, hier eher als Humanist, namentlich als Grezist und Vorkämpfer der Lehre der Geographie an unserer Universität gewirkt hat; nach Litauen, wo er den Rest seines Lebens verbracht hat, führten ihn seine Beziehungen zu Johann Semenowicz Sapieha (recte Sopiha), mit dem er zusammen im J. 1508 als Gesandter nach Moskau kam. Erst der Kanzler der Königin Bona, Ludwig Aliphius (d. h. aus Aliphia im Herzogtum Bari), Doktor beider Rechte, trug das römische Recht in Krakau vor, jedoch nur zeitweise nach seiner Ankunft in Polen im J. 1518.

Eitel ist das den Krakauer Juristen von Leonard Coxi in seiner Habilitationsrede gespendete Lob zu nennen, als ob sie in ihrer Mitte Gelehrte wie Bartolo und Baldo (gegen Ende des J. 1518) aufzuweisen hätten. Die von Tomicki gegründete Lehrkanzel des römischen Rechtes war noch im J. 1542 unbesetzt; die Notwendig-

[1]) O początkach nauki prawa rzymskiego w Uniwersytecie krakowskim in den Sprawozdania z czynności i posiedzeń Akademii Umiejętności. Bd. II. Juli 1897 Nr. 4 Seite 5 (Wydział filologiczny) und in der Historya Uniwersytetu Jagiell. Bd. II. Kraków 1900, 97 und 248.

keit eines ständigen Legisten in der Krakauer Universität empfand der ganze polnische Episkopat und gab diesem Empfinden auch Ausdruck in einer auf der damaligen Synode zu Petrikau gefaßten Resolution. Er war sich so wie der Westen, wo bereits der Ausspruch des größten Theologen jener Zeiten, Melchior Cano, zum Sprichwort geworden war, wohl bewußt, dass „il legista senza capitolo vale poco, ma il canonista senza legge vale niente". Aber auch Bartolo hat sich darüber einst kraftvoll in seiner Rede geäußert, die er bei der Promotion seines Bruders Bonacursi auf das Thema der David'schen und zugleich evangelischen Parabel von dem Stein, den die Bauleute verworfen haben und der zum Eckstein geworden ist: sic et curia Romana, sic et Romana ecclesia hunc lapidem in clericis reprobat, vetando eos hac civili sapientia imbui; tamen Romana curia hac scientia obtinet principatum, longe enim plures sunt ibi legistae quam canonistae. Quare hoc a Domino factum est, et est mirabile in oculis nostris.

VIII. *De operibus omnibus domini Bartoli editis saeculo XVIto, quae in bibliothecis Cracoviensi et Mogilensi asservantur.* Nach den Handschriften und Inkunabeln folgen die Ausgaben sämtlicher im XVI Jahrhundert erschienenen Werke Bartolos, insofern sie sich u. b. in der Jagiellonischen und der Cisterzienser- Bibliothek in Mogiła bei Krakau befinden; die Einsichtnahme in andere polnische namentlich Lemberger Bibliotheken war nicht mehr möglich. Das Verzeichnis der Mogiła'schen Exemplare verdankt der Verfasser der Liebenswürdigkeit des P. Gerard Kowalski O. C., des Bibliothekars des Mogiła'schen Konwents. Sie umfassen die Lektüre Bartolos in der venetianischen Ausgabe aus den Jahren 1505—1512 in II Bänden und 8 voluminibus im Einbande vom J. 1517 und mit einem in einer von ihnen befindlichen, in Perugia im J. 1600 gedruckten Plakate: Leges quas unusquisque saltem cum Bartolo videre debet, antequam doctoratus gradus accipiat. Die Jagiellonischen Exemplare sind schon ausführlich beschrieben worden: a) Die venetianische Ausgabe der Sammlung der Urteile, Streitfragen und Traktate vom J. 1501. b) Die lugdunensische Ausgabe der Lektüre und Urteile vom J. 1537—1538 in II Bänden und 5 voluminibus aus dem Vermächtnis des Krakauer Archidiakons Johann Fox, U. J. Doctoris, der sie im J. 1593 erworben hatte. c) Eine weitere lugdunensische Ausgabe vom J. 1552 in II Bänden und ebenso vielen Voluminen, die ein Unbekannter der Bibliothek Collegii Maioris Universitatis Craco-

viensis im XVI/XVII Jhdt. geschenkt hat. d) Andere: eine lugdunensische Ausgabe der Urteile vom J. 1555 (Nachdruck der Ausgabe vom J. 1552) und der Lektüre zweiten Teils Infort. venetianische Ausgabe vom J. 1556, beide aus der Bibliothek unseres juristischen Kollegiums; eine Bearbeitung Bartolos zum Schulgebrauch in 432 schematischen Tafeln von Marian Socinus dem Jüngeren aus Bologna, venetianische Ausgabe vom J. 1564; endlich gelangte die Lektüre des ersten Teils des Codex in Turiner Ausgabe vom J. 1577 über Basel (1584) nach Polen in der Mitte des XVII Jhdts; es besaß sie zunächst Johann Toński, j. u. et med. doctor et professor († 1663), und nach ihm der Krakauer Domherr Magister Andreas Kucharski, theol. dr. et professor († 1679), die beide Rektoren und Unterkanzler der Universität waren.

Eine der letzten Notizen, die über Bartolo in Polen außerhalb Krakaus getan wurden, ist die handschriftliche, in der Bibliothek des Gnesener Geistlichen Seminars befindliche „Methodus facillima acquirendi solidam peritiam i. u. privato cuiusque studio“ aus der Zeit des Johann Fox († 1636), die auf glossatores iuris civilis textus seu interpretes, ut Bartolus, Baldus, Kukus (sic! dies kann nur Cinus, der Lehrer Bartolos sein) et alii hinweist. Simon Starowolski erwähnt in seinen „Monita legalia methodum in utroque iure studendi praescribentia“ (Romae 1652) Bartolo nicht mehr.

24.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*. Nr. 67, 8-o, p. 284.

»Sprawozdania Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne)*, folio, tome IX, livraison III IV, avec planches, pp. 301—480 et CLXXXI—CCXLV.

Tretiak Józef. »Bohdan Zaleski na tułactwie. Życie i poezya na tle dziejów emigracyi polskiej. Część II, 1836—1886«. *(Bohdan Zaleski en émigration, II-e partie, 1838—1886)*, 8-o, pp. VII et 464, avec 2 planches.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Bujak Franciszek. »Maszkienice. Wieś powiatu brzeskiego. Rozwój od r. 1900 do r. 1911«. *(Maszkienice, commune rurale du district Brzesko en Galicie. Son évolution entre 1900 et 1911)*, 8-o, p. 164.

Halecki Oskar. »Przyłączenie Podlasia, Wołynia i Kijowszczyzny do Korony w r. 1569«. *(L'annexion des provinces de Podlachie, Volhynie et Kiev au Royaume de Pologne en 1569)*, 8 o, p. 245.

Handelsman Marceli. »Rezydenci Napoleońscy w Warszawie. 1807—1813«. *(Les Résidents de Napoléon à Varsovie. 1807—1813)*, 8-o, pp. VIII et 349, avec 5 planches.

»Instrukcye i depesze Rezydentów francuskich w Warszawie 1807 -1813«. *(Instructions et depêches des Résidents de France à Varsovie. 1807—1813)*, 8-o, vol. I, avec 3 planches, pp. XC et 489; vol. II, avec 2 planches, p. 705.

Kotarbiński Tadeusz. »Utylitaryzm w etyce Milla i Spencera«. (*L'utilitarisme dans la doctrine morale de Mill et de Spencer*), 8-o, p. 152.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXIII, I-e partie, 8-o, p. 164.

Rybarski Roman. »Wartość wymienna jako miara bogactwa«. (*La valeur comme mesure de la richesse*), 8-o, p. 215.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1915. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15 Lutego 1915.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski**.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE

ANNÉE 1915

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1916

Table des matières.

Page

Bibliographie. 108, 183

Boratyński Ludwik. J. A. Calligari, nonce apostolique en Pologne (1578—1581) 157

Brückner Aleksander. Contributions à l'histoire de la langue polonaise. IV-e partie 140

Brzeski Tadeusz. Mémoire sur les limites de l'Économie politique . . 162

Buzek Józef. Histoire de l'organisation juridique et sociale des territoires polonais sous la domination de la Prusse depuis le XVIII siècle juisqu'à 1914 178

Bystroń Jan St. Les coutûmes polonaises concernant les moissons . . . 119

Danysz Antoni. L'éducation de Sigismond Auguste 54

Gumowski Maryan. L'influence de la Pologne sur le systéme monétaire de la Silésie au milieu du XVI siècle 96

Halecki Oskar. Les débuts du parlamentarisme en Lithuanie 101

Kleczkowski Adam. Un registre de l'an 1572 contenant le relevé de frais de la bâtisse d'une galère 127

Łoś Jan et **Nitsch Kazimierz.** Résumé des travaux scientifiques les plus récents sur la langue polonaise 6

Morawski Kazimierz. Histoire de la littérature romaine. IV-e partie . 119

Nitsch Kazimierz, voir **Łoś J.** et **Nitsch K.**

Otrębski Jan. Comment les sons *s ṣ ḱ ǵ ǵh* + *s* se réunissent dans l'ancien Hindou 61

Papée Fryderyk. Aperçu de l'histoire du régne d'Alexandre, roi de Pologne (1501—1506) 88

— Aperçu de l'histoire du régne d'Alexandre, roi de Pologne. II-e partie 152

Reinhold Joachim. Les manuscrits de Floire et Blancheflor 116

Romer Eugeniusz. Atlas géographique et statistique de la Pologne . . 168

Rostworowski Michał. Les bases juridiques et politiques dans l'établissement du Grand Duché de Varsovie et du Royaume de Pologne . . 85

Rudnicki Mikołaj. Altérations du genre dans les substantifs empruntés . 63

Schneider Stanisław. Études mythologiques et ethnographiques : 1) Le mythe de la „poule céleste“; 2) La fête de mai; 3) La fête des morts; 4) La religion de Dionysos; 5) Les Dioscours et Hélène . . 58

Page

Szyjkowski Maryan. L'oeuvre de Schiller en Pologne 40

— Les „Nuits“ d'Edouard Joung dans leurs rapports avec la poésie polonaise 143

Ujejski Józef. Caractéristique des tendances religieuses et sociales de l'Émigration Polonaise après 1831 22

Wałek Tadeusz. Les opérations navales pendant la guerre de Lami (323—322 a. Chr.) 123

Zachorowski Stanisław. Jacob évêque de Płock (1396—1425) et son oeuvre legislative 94

Zimmermann Kazimierz. Frédéric II de Prusse et la colonisation agraire des territoires polonais après l'annexion 72

Zoll Fryderyk jun. Le rôle d'Antoine Randa dans le développement du droit civil autrichien 7

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1—7. Janvier—Juillet. 1915.

Sommaire. Séances du 11, du 18 et du 25 janvier; du 1, du 8 et du 22 février; du 8 et du 15 mars; du 12, du 19 et du 26 avril; du 10 et 19 mai; du 7 et du 14 juin; du 5 et du 19 juillet.

Résumés: 1. ŁOŚ JAN et NITSCH KAZIMIERZ. Résumé des travaux scientifiques les plus récents sur la langue polonaise.
2. UJEJSKI JÓZEF. Caractéristique des tendances religieuses et sociales de l'Émigration Polonaise après 1831.
3. SZYJKOWSKI MARYAN. L'oeuvre de Schiller en Pologne.
4. DANYSZ ANTONI. L'éducation de Sigismond Auguste.
5. SCHNEIDER STANISŁAW. Études mythologiques et ethnographiques: 1) Le mythe de la „poule céleste“; 2) La fête de mai; 3) La fête des morts; 4) La religion de Dionysos; 5) Les Dioscours et Hélène.
6. OTRĘBSKI JAN. Comment les sons *s ṣ k̑ ǵ ǵh* + *s* se réunissent dans l'ancien Hindou.
7. RUDNICKI MIKOŁAJ. Altérations du genre dans les substantifs empruntés.
8. ZIMMERMANN KAZIMIERZ. Frédéric II de Prusse et la colonisation agraire des territoires polonais après l'annexion.
9. ZOLL FRYDERYK jun. Le rôle d'Antoine Randa dans le développement du droit civil autrichien.
10. ROSTWOROWSKI MICHAŁ. Les bases juridiques et politiques dans l'établissement du Grand Duché de Varsovie et du Royaume de Pologne.
11. PAPÉE FRYDERYK. Aperçu de l'histoire du régne d'Alexandre, roi de Pologne (1501—1506).
12. ZACHOROWSKI STANISŁAW. Jacob évêque de Płock (1396—1425) et son oeuvre legislative.
13. GUMOWSKI MARYAN. L'influence de la Pologne sur le systéme monétaire de la Silésie au milieu du XVI siècle.
14. HALECKI OSKAR. Les débuts du parlamentarisme en Lithuanie.
15. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 JANVIER 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente un article de M. Tadeusz Wałek: *„Compte-rendu d'un voyage scientifique en Egypte et en Grèce“.*

SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

MM. JAN ŁOŚ et KAZIMIERZ NITSCH présentent leur article: *„Résumé des travaux scientifiques les plus récents sur la langue polonaise“*.

SÉANCE DU 8 MARS 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. KAZIMIERZ NITSCH présente son travail: *„Contribution à la dialectologie polonaise au point de vue territorial“*.

SÉANCE DU 12 AVRIL 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. JÓZEF UJEJSKI: *„Caractéristique des tendances religieuses et sociales de l'Émigration Polonaise après 1831“*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 26 AVRIL 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. MARYAN SZYJKOWSKI: *„L'oeuvre de Schiller en Pologne“*.

SÉANCE DU 10 MAI 1915

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. JAN ŁOŚ présente son travail: *„Le développement de la versification polonaise depuis le moyen-âge jusque à Mickiewicz“*.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 mai 1915.

SÉANCE DU 7 JUIN 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Antoni Danysz: „*L'éducation de Sigismond Auguste*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Mikołaj Rudnicki: „*Altérations du genre dans les substantifs empruntés*“. (Dissertation fondée sur les emprunts de la langue allemande).

SÉANCE DU 5 JUILLET 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. Józef Tretiak présente son travail: „*Barbe (Bojena) Niemtzova: son rôle dans la littérature tchéque*“.

M. Kazimierz Nitsch présente son travail: „*Quelques problèmes relevant du domaine de la géographie linguistique de la Pologne*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission linguistique du 22 juin 1915.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 6 juillet 1915.

M. Jan Rozwadowski présente le travail de M. Otrębski: „*Comment les sons s ṣ k̑ g̑ g̑h + s se réunissent dans l'ancien Hindou*“.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 JANVIER 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Kazimierz Zimmermann: „*Frederic II de Prusse et la colonisation agraire des territoires polonais après l'annexion*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Witold Rubczyński: „*Précis de l'éthique*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 25 JANVIER 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. FRYDERYK ZOLL iun. présente son article: „*Le rôle d'Antoine Randa dans le développement du droit civil autrichien*".

SÉANCE DU 1 FÉVRIER 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. STANISŁAW SMOLKA présente son article: „*Les orientations politiques en Pologne en 1807, 1811 et 1813*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 22 FÉVRIER 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. MICHAŁ ROSTWOROWSKI: „*Les bases juridiques et politiques dans l'établissement du Grand Duché de Varsovie et du Royaume de Pologne*".

SÉANCE DU 15 MARS 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. JAN DĄBROWSKI: „*L'historiographie hongroise des derniers temps*".

SÉANCE DU 19 AVRIL 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. FRYDERYK PAPÉE présente son travail: „*Aperçu de l'histoire du règne d'Alexandre roi de Pologne (1501—1507)*".

Le Secrétaire présente un article de MM. ADAM KRZYŻANOWSKI et K. WŁ. KUMANIECKI: „*Tableau statistique de la Pologne*".

SÉANCE DU 17 MAI 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Zachorowski: *„Jacob évêque de Płock (1396—1425) et son oeuvre législative“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Gumowski: *L'influence de la Pologne sur le système monétaire de la Silésie au milieu du XVI siècle“*.

SÉANCE DU 14 JUIN 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Sécretaire présente le travail de M. Julian Gołąb: *„Notice sur une compilation des statuts synodaux de la province de Gnesen, redigée par Stanislas Dąbrowski et François Krasiński, chanoines du chapitre de Cracovie (1557—1577)*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ludwik Piotrowicz: *„Plutarque et Appien comme sources pour l'histoire de l'époque de la révolution (133—30 av. Chr.)“*.

SÉANCE DU 19 JUILLET 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Sécretaire présente le travail de M. Jan Dąbrowski: *„Les rapports de Ladislas Łokietek (1306—1333) avec la Hongrie“*.

Résumés

1. ŁOŚ JAN i NITSCH KAZIMIERZ. **Najnowsze ujęcie wiedzy o języku polskim.** ***(Die neueste Darstellung des Wissens von der polnischen Sprache).***

Die Bände, welche in der „Encyklopedya Polska“ (Polnische Enzyklopädie) der Sprache gewidmet wurden, sollten naturgemäß eine Gesamtdarstellung unseres Wissens von der polnischen Sprache und anhangsweise von anderen in dem Gebiete der ehemaligen Republik Polen lebenden Sprachen bieten, oder im Grund genommen eine Darstellung dessen, was man über diesen Gegenstand wissen könnte, dh. auch derjenigen Teile, deren Inhalt wir uns denken, wovon einige Details oder einzelne Probleme erforscht sind, für die aber eine synthetische Darstellung noch nicht versucht wurde. Der Rahmen ging weit darüber hinaus, was gewöhnlich „Grammatik“ zu enthalten pflegt, dh. die Darstellung des Systems (der Lautlehre, der Wortbildungslehre, der Deklination und der Satzbildungslehre), und zwar für gewöhnlich nur des Systems des literarischen Dialektes, also der Schriftsprache. Der Plan war prinzipiell ungefähr der gleiche wie in den deutschen Grundrissen; man wollte nicht nur das System der Sprache, sondern auch ihren Wortschatz darstellen und dies Material nicht nur in Kategorien einteilen, sondern auch ihren Inhalt auf Grund philologischer Sammlung des (historischen und dialektischen) Materials linguistisch erfassen und endlich dies alles in historisch-kultureller Beleuchtung darstellen, dh. mit dem Leben der Nation in Verbindung bringen.

Die Aufgabe war nicht leicht. Wir wissen, wie viel Lücken und Unstimmigkeiten die ersten Ausgaben der oben erwähnten Grundrisse aufweisen, obgleich sie von einer Nation hervorgebracht werden, welche vielleicht nicht die kühnsten, tiefsinnigsten, glän-

zendsten Werke über die Sprache liefert, welche aber auf Grund einer jahrhundertelangen, ununterbrochenen Tradition dieser Wissenschaft und gediegener Arbeit zum Aufbau einer solchen Gesamtdarstellung besonders berufen erscheint. Um zu verstehen, welchen Fortschritt in unserer bisherigen Literatur das vorliegende Werk bedeutet, muß man sich vergegenwärtigen, daß wir bis auf den heutigen Tag nicht einmal eine wissenschaftlich geschriebene Grammatik besaßen, und zwar weder eine historische noch eine, die den gegenwärtigen Stand der Sprache ordentlich erfaßt, obgleich die ersten vom Pfarrer F. Malinowski auf diesem Gebiete unternommenen Versuche bereits 60 Jahren zurückliegen. Von Małecki hatte nur seine im J. 1863 erschienene größere Grammatik „Gramatyka większa“ einigen Wert, seine später veröffentlichte, historisch vergleichende Grammatik war verfehlt, die gegenwärtig aus dem Nachlasse R. Pilats erscheinende Grammatik bietet nichts (der Verfasser würde selbst seine Vorlesungen höchstwahrscheinlich gar nicht herausgegeben haben). Die Werke von Kalina und Kryński bieten nur grammatische Formen, die Arbeiten Brückners über die Einflüsse fremder Sprachen und seine „Dzieje języka polskiego“ (Geschichte der polnischen Sprache) sowie das Werk von Nitsch „Mowa ludu polskiego“ (Die Sprache des polnischen Volkes) sind populär gehalten. Es gab mithin keine Versuche, das Ganze zu erfassen. Aber wir besitzen gegenwärtig zahlreiche Spezialisten und bereits eine beträchtliche Anzahl von ausgezeichneten monographischen Abhandlungen, welche in fremden und in polnischen Publikationen und philologischen Zeitschriften erschienen sind. Als man zu gemeinsamer Arbeit alle in Polen wirkenden Linguisten und Philologen (von denen nur ein einziger die Mitarbeit ablehnte) eingeladen hatte, stellte es sich heraus, daß man mit der Ausführung des Planes wohl beginnen dürfe.

Es fehlt vielleicht ein Teil: der lexikalische. Es ist zwar da ein umfangreicher Artikel Prof. Brückners „Wpływy języków obcych“ (Die Einflüsse fremder Sprachen), der fast ausschließlich den Wörter gewidmet ist, aber eben dadurch macht sich um so mehr der Mangel eines Äquivalents für die heimischen Wörter bemerkbar. Ein solcher Artikel könnte selbst nach Ausschaltung des streng etymologischen Teils: das Verhältnis des echt polnischen Wortschatzes zu dem allgemein slawischen oder vielleicht zu dem tschechischen, ruthenischen Vorrate, die weitere schöpferische Tätigkeit auf polni-

schem Boden, die Geographie der Wörter im polnischen Sprachgebiet und den ganzen semasiologischen Teil enthalten. Aber man muß bedenken, daß dieser Mangel dem niedrigen Stande gerade dieser Studien, namentlich im Bereich der Slawistik entspricht und man, was die Semasiologie anbetrifft, außer dem Prinzip der Entwickelung vom konkreten zum abstrakten Begriff die Gesetze dieser Entwickelung bis jetzt nicht hat präziser festlegen können. Es darf jedoch nicht unerwähnt bleiben, daß auch die Geographie der Mundarten in Prof. Rozwadowski's Arbeit „Stosunek języka polskiego do innych“ (Das Verhältnis der polnischen zu anderen Sprachen) und in Prof. Nitsch's „Dyalekty“ (Die Dialekten), berührt wird, und daß mit einem großen Teile des heimischen Wortschatzes sich in kultureller Beziehung Prof. Brückner in seinem Aufsatz: „Wierzenia religijne i stosunki rodzinne“ (Die religiösen Vorstellungen und die Familienverhältnisse) in der Enzyklopädie Bd. IV, Teil 2 „Początki kultury słowiańskiej“ (Die Anfänge der slawischen Kultur. 1912, S. 149—187) befaßt.

Außer dem Gesagten finden wir in dem Werke alles, natürlich wenn man von den unvermeidlichen individuellen Eigentümlichkeiten der Autoren absieht. Den Gesamtinhalt kann man in zwei größere Gruppen zusammenfassen: die e i n e gibt ein Bild der historischen Entwicklung der literarischen Sprache von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart, die z w e i t e — ein Bild der sozusagen äußeren Lebensbedingungen dieser Schriftsprache, namentlich: „Stosunek języka polskiego do innych słowiańskich“ (Das Verhältnis der polnischen Sprachen zu anderen slawischen Idiomen), „Dyalekty języka polskiego“ (Die Dialekte der polnischen Sprache) und die äußere Geschichte der anderen Sprachen, mit denen die polnische in dem Gebiete der ehemaligen Republik zusammengelebt hat.

Mit den genetischen Verhältnissen der polnischen Sprache befaßt sich Prof. Rozwadowski. Nachdem er die Verwandtschaftsverhältnisse der slawischen Sprachen kurz klargelegt und die phonetischen (anhangsweise auch die morphologischen und syntaktischen) urslawischen Merkmale dargestellt hat, befaßt er sich mit seinem Hauptgegenstande, namentlich den Beziehungen der polnischen Sprache zu den anderen slawischen Sprachen. Dies gilt hauptsächlich für die kaschubische (pommeranische) Frage, und sodann auf das Verhältnis des pommeranisch-polnischen Idioms zur polabischen Sprache, mit der es zusammen die lechitische Gruppe bildet. Der

ruhige Ton des Verfassers zeugt, daß ihm jene nationale Gereiztheit abgeht, welche so oft in der umfangreichen, diesem Problem gewidmeten Literatur vorkommt. Auf Grund einer in die Einzelheiten gehenden Analyse — wobei er sogar schon abgedroschene Punkte frisch zu erfassen weiß — gelangt er zu dem Schluß, daß alle polnisch-pommeranischen Abweichungen und Unterschiede nebensächlich, nur von dialektischer Art sind; sie liefern nur den Beweis, daß ehe die Vorfahren der polnischen und kaschubischen Stämme ihre historischen Wohnsitze eingenommen hatten, derjenige Teil von ihnen, von dem die Kaschuben und Slowinzen abstammen, sich schon damals an der Peripherie der polnischen Sprachgebietes befand. Man muß auch die Tatsache zugeben, daß die kaschubisch-slowinzischen Mundarten den polnischen Mundarten im engeren Sinne gegenüber eine Gruppe für sich bilden. Eine Charakteristik der lausitzer und der tschechisch-slowakischen Gruppe beschließt den Artikel, der den Gegenstand bis zur Darstellung der geschichtlichen Entwickelung der polnischen Sprache vor der Schriftepoche behandelt, mithin eine historisch-vergleichende Einleitung zu den Artikeln über die Geschichte der polnischen Schriftsprache bildet; aber darüber wird weiter unten die Rede sein.

In anderer Richtung verfolgt den Gegenstand die Arbeit „Dyalekty języka polskiego“ (Die Dialekte der polnischer Sprache) von Prof. Nitsch. Hier gelangten diejenigen (manchmal unwesentlichen) kaschubischen Merkmale zur Darstellung, die trotz ihres typisch polnischen Gepräges dennoch den Unterschied zwischen den kaschubischen und den reinpolnischen Dialekten bedingen. Der Verfasser hebt die frühere enge Sprachverbindung Pommerns namentlich mit Westpolen (Großpolen) hervor, die später durch die Differenzierung der Mundarten dieser beiden Provinzen aufgehoben wurde, wodurch Großpolen heute in sprachlicher Beziehung eher zu dem südlichen Polen gehört, während die Kaschubei eine Reihe neuerer Veränderungen zusammen mit dem ganzen nichtkaschubischen nördlichen Polen durchgemacht hat. Diese Punkte machen natürlich nur einen Teil des den Dialekten gewidmeten Artikels aus. Außerdem gibt er — auf Grund einer systematischen Übersicht der Lautlehre und der Flexion — eine Gruppierung und Charakteristik der rein polnischen Dialekte; veranschaulicht werden auf einer speziellen Karte die grundlegenden phonetischen Erscheinungen und auf zwei im Text befindlichen Ergänzungskarten die morphologischen Verein-

fachungen und die Formen der I. Person der Mehrzahl. — Bemerkenswert ist das Zurückweichen vieler dieser Mundartenmerkmale nach dem Süden, Westen, Nordosten, wodurch in der Mitte Polens ein ziemlich weites Gebiet entsteht, das von deutlichen Dialektismen frei und mithin der literarischen Sprache verwandt ist; am schwächsten vielleicht, denn nur durch das sg. Masurieren, schneidet es von Großpolen ab, das auch — vom grammatischen Standpunkte aus — als die Wiege der Schriftsprache zu betrachten ist.

Diese Darstellung lenkt hauptsächlich ihr Augenmerk auf das grammatische System der Dialekte und ihr gegenseitiges Verhältnis und rückt die beschreibend-phonetische Darstellung als — für den Umfang des in Rede stehenden Werkes — zu speziell in den Hintergrund. Dies konnte umso leichter geschehen, da der Artikel: „Opis fonetyczny języka polskiego" (Die phonetische Beschreibung der polnischen Sprache) aus der Feder Dr. T. Benni's diesen Punkt behandelt. Er beginnt ganz richtig mit der Beschreibung der Sprachorgane und ihrer Tätigkeit, indem er dadurch auch Weiterstehende in den für den Humanisten am meisten abgelegenen Teil einführt, der doch eine unumgänglich notwendige Grundlage der historischen Phonetik, dieses Ecksteines der Linguistik, bildet. Nach der Einleitung finden wir zunächst eine Analyse der besonderen Sprachlaute, sodann ihre Verbindungen und Veränderungen in den abhängigen Lagen, manchmal durch Figuren und stets durch Beispiele von Worten und ihren Gruppen illustriert. Den Ausgangspunkt bildet die Warschauer Aussprache der gebildeten Schichten, aber bei der geringen Differenzierung der polnischen Sprache kann diese als der Typus eines kulturellen Dialektes und als Einführung in die Phonetik der Volksdialekte dienen.

Prof. Nitsch bespricht in seinem Artikel noch die Ausdehnung des polnischen Sprachgebietes, indem er dabei die Grenzdialekte: die Übergangs- (polnisch-tschechischen) und die gemischten (polnisch-ruthenischen) Dialekte berücksichtigt. Von da können wir auch zu dem Teil, welcher die anderen im Gebiete der Republik gesprochenen Sprachen behandelt, übergehen. Am wichtigsten waren hier wegen ihres Einflusses die klein- u. weiß-russischen Sprachen, deren Einteilung nach Gruppen sowie ihr literarisches Leben im polnischen Staate Prof. Ptaszycki zur Darstellung bringt. Andererseits übte die deutsche Sprache ihren Einfluß stets aus: von ihrem Einwirken auf den polnischen Sprachschatz handelt in einem allgemeinen, mit den fremden Einflüssen sich befassenden Artikel Prof. Brückner, von den

deutschen Dialekten in den polnischen Landen Dr. A. Kleczkowski, von dem jüdischen Jargon Dr. J. Willer, der in seiner grammatischen Skizze die slawischen Einwirkungen nicht außer acht läßt.

Andere Sprachen bestanden eigentlich neben der polnischen, ohne sie zu berühren; es genügten demnach auch über sie nur kurze Notizen. Nur die baltischen Sprachen mußten in dem Werke über die Kultur der Lande der Republik ausführlicher dargestellt werden, was auch Prof. Rozwadowski getan hat, indem er das Gebiet, die Mundarten und Schicksale der litauischen, lettischen, preußichen und jatwägischen Sprache namentlich aber die literarische Rolle der erstgenannten bespricht. Über die hebräische Sprache in Polen vor und nach den Teilungen handelt der Privatdozent M. Schorr.

Außerdem finden wir hier nur noch kurze Notizen, u. zw. von Prof. Łoś über die tatarische Sprache, von dem finnischen Gelehrten Ojansuu über die Sprache der Liven und Esthen, von Dr. S. Wędkiewicz über den in den polnischen Landen gesprochenen rumänischen Dialekt (hauptsächlich über den Zeitpunkt der Einwanderung und die Heimat der ersten Kolonisten), von dem Privatdozenten A. Gawroński über die Sprache der polnischen Armenier, und von den Professoren St. Estreicher und J. Rozwadowski über die Zigeunersprache und die Zigeuner in Polen. Das Bild wird vervollständigt durch den Aufsatz Dr. H. Ułaszyns über die geheimen Sprachen, namentlich über die Mundarten der Gauner, Höker, Sozialdemokraten und Kinder.

Eine besondere Gruppe bilden die Artikel, aus denen wir ein Bild der historischen Entwickelung der Sprache von ihren allerersten Anfängen bis auf den heutigen Tag gewinnen. Als Einleitung zu diesen Artikeln steht die Abhandlung von Prof. Łoś über die Quellen zur Geschichte der polnischen Sprache, dh. die schriftlichen Denkmäler, aus denen wir die Vergangenheit unserer Sprache kennen lernen. Naturgemäß wurden hier vor allem die ältesten, dem Zeitpunkte der Geburt der schönen Literatur vorausgehenden Zeiten berücksichtigt. Die Geschichte dieser Literatur wurde bei uns sowohl in allgemeinen Grundrissen wie in zahlreichen, speziellen, monographischen Studien behandelt, während dasjenige, was zur Literatur nicht gehört, aber für die Geschichte der Sprache, namentlich der älteren, eine große Bedeutung hat, in allgemeinen Darstellungen bisher wenig Beachtung gefunden hat.

Der Verfasser gibt daher vor allem einen Abriß der polnischen mittelalterlichen Literatur und widmet viel weniger Raum den späteren Zeiten.

Allgemeine Schlüsse über die Entwickelung der literarischen Sprache selbst (denn über die Geschichte der Volkssprache läßt sich infolge vollkommenen Mangels an Quellen nichts sagen) zieht Prof. Brückner, indem er als den Ort ihrer Entstehung — entgegen den Ansichten anderer — Kleinpolen bezeichnet. Der Verfasser weist hier auf die Gegenwirkung zentrifugaler und zentripetaler, anderseits — fremder und einheimischer Faktoren hin. Unter zentrifugalen Faktoren verstehen wir hier den Gebrauch von Dialekten oder lokalen Mundarten nicht nur in der täglichen Umgangssprache, sondern vielmehr in der literarischen Produktion, während hingegen der Gebrauch von Worten und Redewendungen von allgemeiner Geltung als eine Erscheinung von zentripetalen Tendenzen anzusehen ist. Diese letzteren herrschten in der Tat, wie dies aus dem Artikel Prof. Brückners erhellt, seit den ältesten uns bekannten Zeiten: man mied gewissermaßen instinktiv Provinzialismen, Solözismen, Barbarismen, ja sie wurden seit dem Ende des XVI. Jahrhunderts öffentlich gerügt; diese Sorgfalt, die man auf die Erhaltung eines einheitlichen Typus der allgemeinen literarischen Sprache verwendete, kam am stärksten gegen Ende des XVIII. Jahrhunderts zum Ausdruck, als man gewissermaßen einen bindenden Kanon zu schaffen beabsichtigte, was dann die bald darauf so heftig entbrannten Kämpfe der letzten Klassiker mit den ersten Romantikern zur Folge hatte. Die zentrifugalen Tendenzen gewannen nur zeitweise die Oberhand in manchen Provinzen: in Schlesien, bei den Masuren, teilweise in der Kaschubei, wo die lokalen Dialekte in der lokalen Literatur zur Herrschaft gelangten oder das Übergewicht gewannen.

Prof. Brückner erklärt hier auch die historische Bedeutung des Eindringens fremder Sprachen in gewisse Territorien, wie der böhmischen Sprache in Schlesien im XV. Jahrhundert oder auch einer ähnlichen Erscheinung auf gewissen Lebensgebieten, wie das Eindringen des Lateins in die Literatur namentlich im Mittelalter. Sein Hauptaugenmerk lenkte jedoch der Verfasser auf das allmähliche, jedoch mit verschiedenen Schwankungen eintretende Sichanpassen von Sprachmitteln an die wachsenden geistigen Bedürfnisse, auf die steigende und mitunter fallende Linie der Entwicklung

der Sprache als Kunstmittels, das in den verschiedenen Epochen des Lebens der Nation einen immer wechselnden Charakter annahm, bis es in der Poesie wie auch in der künstlerischen und wissenschaftlichen Prosa einen hohen Grad von Vollkommenheit erreichte. Bemerkungen über anderweitige Gefahren, die in der letzten Zeit unserer Sprache drohen, bilden den Übergang zum nächstfolgenden, der Betrachtung fremder Einflüsse gewidmeten Artikel des Verfassers.

Nachdem Prof. Brückner hier festgestellt, daß die polnische Sprache nicht lediglich den Einflüssen einer einzigen fremden Sprache unterworfen war, sondern daß sie die Einwirkungen verschiedener Sprachen aufweist, setzt er den östlichen die westlichen entgegen, indem er den Beweis antritt, daß der Einfluß der letzteren vor sehr langer Zeit eingesetzt hat, daß er von langer Dauer und nachhaltig war, daß er viele Gebiete von Begriffen erfaßt, während dagegen die östlichen Einwirkungen mehr zufälligen und lokalen Charakter an sich tragen.

Bei der Unterscheidung der entlehnten Wörter von den einheimischen richtet sich der Verfasser nicht nur nach Kriterien, die die vergleichende Phonetik bietet, sondern er berücksichtigt auch, und zwar an erster Stelle in weitem Maße die Geschichte der Wörter, soweit man sie auf Grund der Schriftdenkmäler verfolgen kann. Als Endergebnis erhalten wir gewissermaßen ein Bild fremder Kolonisation auf dem Boden unserer Sprache, zunächst des allgemein westeuropäischen, durch Vermittlung Böhmens erfolgten Einflusses, sodann desjenigen der deutschen, tschechischen, lateinischen, italienischen, ruthenischen, tatarisch-türkischen, ungarischen und wallachischen Sprache. Die westeuropäischen Eindringlinge setzen sich hier haufenweise fest, indem sie ganze Gebiete des Lebens wie z. B. der Kirche, des Gewerbes, der Städte, der Herrenhöfe usw. ergreifen, während die östlichen Fremdlinge entweder vereinzelt oder nur in einem eng begrenzten Kreis z. B. in dem Hirtenwesen auftreten. Manche von diesen fremden Elementen dringen in die polnische Sprache nur für kurze Zeit ein und sterben schnell aus, andere nehmen öfters ein ganz einheimisches Aussehen an, werden zu Lehnwörtern, bilden oft den Ausgangspunkt für sehr viele abgeleitete Wörter, kurz: sie pflanzen sich fort wie lebende, wirkliche Kolonisten. Zum Schluß skizziert Prof. Brückner die neueste Epoche, die bis vor kurzem herrschende und heute noch nicht völlig verschwundene Mode des Französischsprechens und, was

wichtiger ist, die sogar in der Volkssprache zur Geltung kommenden Einwirkungen der Schule, des Militärs, des Wanderlebens und das bunte Gewirr der verschiedensprachigen Elemente an den Grenzen des ethnographisch polnischen Gebietes.

Auf eine Seite der Frage weist hier Prof. Brückner noch hin, nämlich daß sogar in den Zeiten, wo die Fremdwörter haufenweise in die polnische Sprache eindrangen, unsere Sprache dennoch auch nicht für einen Augenblick ihren Grundcharakter eingebüßt hat, da die fremden Gäste gar keinen oder fast gar keinen Einfluß auf das grammatische System der Sprache ausübten. Die Fremdwörter, ob nun Nomina oder Verba, paßten sich diesem System an und wurden nach Zahl und Fällen oder Personen in derselben Weise wie die einheimischen Wörter abgewandelt. Bei alledem, obgleich dieses zuströmende Material bisweilen nur einen vorübergehenden Anflug auf dem heimatlichen Boden bildete, vermied man in den Epochen einer normalen Entwicklung der Sprache die Einflüsse von Fremdwörtern ohne weiteres auf sich wirken zu lassen — und dies muß man als eine gesunde Erscheinung betrachten, sofern sie nicht in einen extremen und schädlichen Purismus umschlägt.

Die Sprachgeschichtsforscher haben lediglich mit Schriftdenkmälern zu tun, mithin erforschen sie ihr Material nur mittelbar. Wir haben uns schon zu sehr an die Schrift gewöhnt, um uns zu vergegenwärtigen, auf welch wunderbare Weise vergängliche Töne auf lange Jahrhunderte hinaus fixiert werden, und anderseits wie unvollkommen dieses Mittel ist. Das geschriebene Wort wird nie aufhören, nur ein Symbol des gesprochenen Wortes zu sein, der Buchstabe ist das Symbol des Lautes, und die Verbindung zwischen dem Buchstaben und dem Laute war um so weniger fest, sie schwankte um so mehr, je weiter wir in die Vergangenheit zurückgreifen. Deshalb bildet die Geschichte der Graphik und der Rechtschreibung eine notwendige Einführung in die eigentliche Geschichte der Sprache. Welche Mühe man sich ursprünglich mit der Anpassung eines fremden Alphabets an die Bedürfnisse der polnischen Sprache gab, wie man mitunter bewußt ein rationelles System zu schaffen suchte und welche Fehler man auf diesem Wege beging, wie die Grundsätze der Rechtschreibung nicht theoretisch von Gelehrten, sondern praktisch von den ersten Krakauer Buchdruckern ausgearbeitet wurden, wie endlich seit dem XVI. Jahrhunderte in die Recht-

schreibung eine immer größere Ordnung hineinkommt — das sind alles Punkte, die Prof. Brückner in einem besonderen Artikel beschreibt und an der Hand von Beispielen illustriert.

Streng grammatische Teile umfassen: die historische Lautlehre der polnischen Sprache (Prof. Rozwadowski), die Wortbildungslehre (Dr. H. Ułaszyn), die grammatischen Formen (Prof. Kryński), den syntaktischen Gebrauch der grammatischen Formen und die Satzbildungslehre (Prof. Łoś).

Die Lautlehre umfaßt alle Probleme, welche mit diesem Teile der Grammatik in Verbindung stehen, sogar das Problem der Geschichte des polnischen Akzentes, der bisher von allen Verfassern der gedruckten polnischen Grammatiken übergangen worden ist, und außerdem werden hier auch andere phonetische Probleme in selbständiger Weise gelöst. Über den Umfang und die Aufgaben seiner Arbeit äußert sich der Verfasser selbst folgendermaßen: „Unsere Aufgabe ist es, ein Bild der phonetischen Entwicklung der polnischen Sprache zu geben. Das Bild wird vielmehr eine Übersicht bieten, wird prinzipielle Züge der Entwicklung darstellen, es befaßt sich nicht mit allen und mit geringfügigen Einzelheiten, auch erschöpft es das Material nicht, denn eine solche in die Details gehende Darstellung war von vorneherein durch den Plan und den Umfang des Bandes ausgeschlossen. Ein Bild der phonetischen polnischen Entwicklung geben, das heißt, sich klare Rechenschaft geben von den wesentlichen Eigentümlichkeiten des heutigen phonetischen Standes, der Betonung, der phonetischen Gewohnheiten, der Anzahl und der Qualität der Laute, der quantitativen Verhältnisse, der phonetischen Gruppen und Alternationen, wobei man die Entwicklung soweit zurückverfolgt, als man überhaupt die Welle des polnischen Sprachlebens verfolgen kann. Mithin vor allem bis zum Anfange des XII. Jahrhunderts auf Grund von Quellen, sodann bis zur gemeinsamen urlechitischen Basis auf Grund der Zusammenstellung des erforschten altpolnischen Zustandes mit anderen in Betracht kommenden, um endlich durch die mittlere nördlich-westliche Entwicklungsphase, soweit dies notwendig und möglich ist, den urslawischen Lautbestand zu ermitteln, welcher für uns die Rolle eines festen und gegebenen Ausgangspunktes, ev. Endpunktes spielt, über welchen wir nicht hinausgreifen können".

Entsprechend der Natur des Gegenstandes ist das Ganze in folgende Teile eingeteilt: nach den Eingangsbemerkungen stellt der

Verfasser das phonetische System der polnischen Sprache dar, indem er sich vor allem mit den Problemen der Betonung befaßt, mit denen auch die Fragen der sg. gepreßten Vokale in Verbindung stehen. Sodann folgt eine systematische Darstellung der individuellen und der Gruppenentwicklung der Laute, zunächst der Vokale, dann der Konsonanten.

Die Wortbildungslehre, die Lehre von den grammatischen Formen und die Satzbildungslehre bilden eine engere Gruppe, die man im Gegensatz zur Phonetik mit den allgemeinen Namen der Lehre von dem Sprachbau bezeichnen könnte. Dieser Bau beruht auf dem Gesetze der zweigliedrigen Verbindung einfacher oder zusammengesetzter morphologischer Gestalten miteinander. Im Bereiche der sg. Wortbildungslehre vereinigen sich die Wurzeln mit den Suffixen, die Lehre von grammatischen Formen stellt Betrachtungen an über die Vereinigung der Wurzeln mit den Endungen, endlich befaßt sich die Satzbildungslehre im engeren Sinne mit den Gesetzen der Verbindung der Worte oder Wortgruppen in Satzteile und Sätze, sowie mit den Gesetzen der Verbindung der Sätze miteinander. In allen diesen Teilen der Grammatik haben wir mit zwei Elementen zu tun: dem formellen und dem inhaltlichen, und ihre Rolle ist veränderlich je nach der Natur des Materials: in der Formenlehre ist das inhaltliche Element das schwächste, die Hauptrolle spielt das formale Element (die Endungen), deshalb stellt auch dieser Teil der Grammatik den historischen Verlauf der Veränderungen dar, die sich im Bereich der Deklinations- und Konjugationsformen vollzogen haben. In der Wortbildungslehre bestehen die historischen Veränderungen nicht so sehr in der Umbildung der Form der Wortkomponenten als vielmehr in der Mannigfaltigkeit ihrer Kombinierung, dh. in der Bildung gewisser Worttypen mit Hilfe dieser oder jener Suffixe, von denen die einen eine große Lebensfähigkeit, die anderen gar keine aufweisen und vielleicht einmal früher ein solche besessen haben mögen, und dementsprechend nennen wir solche Suffixe mehr oder weniger produktiv oder nicht produktiv. Endlich läßt sich in der Syntax, die in die Formsyntax (syntaktischer Gebrauch der grammatischen Formen) und in die Satzsyntax zerfällt, das formale Element am wenigsten erfassen, am wenigsten genau beschreiben, dagegen rückt das inhaltliche Element in den Vordergrund, der so erfaßt ist wie in den vorhergehenden Teilen, dh. als gramma-

tische Verbindung von Satzteilen, die ein sprachliches Abbild der psychologischen, zwischen den Begriffen bestehenden Verbindung ist. Entsprechend dieser Voraussetzung gibt Prof. Kryński einen Abriß der historischen Veränderungen, die im Bereich der polnischen Deklination und Konjugation vor sich gegangen sind. Dr. Ułaszyn setzt die Bildungsprinzipien zahlreicher Wortkategorien, namentlich der Nomina nach den Produktivsuffixen auseinander. Prof. Łoś erklärt in zwei Artikeln das innere Verhältnis der zweigliedrigen Wortgruppen und den Grundsatz der Bauweise des einfachen und des zusammengesetzten Satzes.

Alle diese obenerwähnten Artikel erschöpfen den eigentlichen Bereich der engeren Wissenschaft von der Geschichte der Sprache: die grammatischen, in der europäischen Wissenschaft anerkannten Systeme enthalten keine größere Zahl dieser Teile, obgleich gewissermaßen vorbereitende Arbeiten zu neuen Teilen vorhanden sind, welche vielleicht später in der Grammatik Aufnahme finden werden. Zu diesen gehört die Stilistik, welche jedoch trotz der unternommenen Versuche, irgend welche objektiven Grundsätze zu finden, sich immer noch im Kreise entweder zuviel sagender Gemeinplätze oder auch subjektiver Ansichten bewegt. Lediglich die Versifikationstechnik stützt sich auf Grundsätze, die sich genau bestimmen lassen; so gibt Prof. Rowiński von ihr einen gedrängten Abriß, in dem er die Gesetze der Versifikationsentwicklung in Polen seit dem Mittelalter bis in die neueste Zeit entwirft.

Diese ganze Mannigfaltigkeit der sprachlichen Erscheinungen, die schon in so vielen besonderen Teilen der Sprachwissenschaft erforscht worden ist, ergibt sich schließlich aus den allgemeinen Grundlagen der Psychologie, denn die Sprache ist vor allem eine Erscheinung der psychischen Tätigkeit des Menschen. Deswegen bietet die Psychologie auch die Möglichkeit, allgemeine Grundsätze der Sprachentwicklung sei es in Beziehung zur menschlichen Sprache im allgemeinen, sei es im Bereich der einzelnen Sprachen abzuleiten. Mit der Erforschung dieser Grundsätze hinsichtlich der polnischen Sprache befaßt sich Prof. Baudouin de Courtenay in seinem Artikel „Die psychologische Charakteristik der polnischen Sprache“, der in zwei Hauptteile, in einen der lebenden Sprache und in einen der Schrift gewidmeten, zerfällt.

In dem ersten Teile legt der Verfasser die speziellen Grundlagen der psychologischen Analyse der Sprache dar, worauf er die

Grundlage dessen erklärt, was wir in verschiedenen Gebieten der Grammatik gewöhnlich als Prozesse der historischen Veränderungen bezeichnen, mithin die Umwandlungen in dem Klang der Worte unter dem Einflusse der sg. Volksetymologie, welche Prof. Baudouin wissenschaftlich als die semasiologische und semasiologisch-morphologische Assimilation bezeichnet, sodann die Ausgleichung der grammatischen Formen oder der morphologischen Assimilation usw., mit einem Wort, für verschiedene Teile der Sprachwissenschaft entwickelt er hier allgemeine psychologische Grundsätze, so daß wir die leitenden und hauptsächlichen Strömungen in der historischen Entwicklung der Sprache klar erfassen und außerdem gewisse psychische Neigungen erkennen, die die polnische Sprachgemeinschaft von den anderen unterscheiden. In dem der Psychologie gewidmeten Teile erforscht der Verfasser unter anderen sehr interessante Fragen des Einflusses des Alphabetismus auf die Aussprache und die psychologischen Grundsätze der polnischer Orthographie.

Der Artikel schließt mit Erörterungen über den Einfluß der Eigentümlichkeiten des polnischen Sprachdenkens auf die Psychik überhaupt, wobei hier gerade am deutlichsten die psychologischen, die polnische Sprache in Unterscheidung von anderen charakterisierenden Züge hervortreten.

Hiermit ist die Übersicht des Inhalts der beiden Bände erschöpft; ein spezielles Verzeichnis der Arbeiten nach Paragraphen, mithin gewissermaßen ein Sachindex wird vorausgeschickt, und am Schlusse folgt ein umfangreicher, erschöpfender Index polnischer Wörter.

Jetzt darf man noch — ohne natürlich eine streng wissenschaftliche Kritik der Einzelheiten zu versuchen — die Frage aufwerfen, ob die besprochenen Artikel auf einen einheitlichen Ton sowohl hinsichtlich des wissenschaftlichen Niveaus als auch der Art der Darstellung gestimmt sind.

Hier muß man zunächst an einige Grundsätze des Programms der Enzyklopädie erinnern. Aus seinen Punkten (12—15 und 17) folgt, daß die Verfasser nicht unbedingt verpflichtet waren, mit neuen Forschungsergebnissen hervorzutreten, sondern daß es ihnen freistand, sich auf die Darstellung der bisherigen Resultate der Wissenschaft zu beschränken und gegebenenfalls nur anzudeuten, daß in einer bestimmten Frage der Stand der Wissenschaft eine entsprechende Erklärung noch nicht bietet. Mithin durfte das Werk

nur eine bloße Zusammenfassung des bisherigen Wissens von der polnischen Sprache werden. Demgegenüber müssen wir ausdrücklich feststellen, daß es unvergleichlich mehr bietet: daß viele Verfasser entweder absichtlich spezielle Forschungen unternommen oder auch ihre bis dahin noch nicht veröffentlichten Arbeiten zur Drucklegung vorbereitet haben. Eigentlich werden uns hier sogar zum ersten Male streng grammatische Teile geboten, wie die historische Phonetik und die Satzlehre, die Dialektologie und andere; ganz neu sind die Aufsätze, die uns über andere auf dem historisch-polnischen Gebiete befindliche Sprachen informieren. Dies möge gewissermaßen hinsichtlich des Quantums des Wissens und des Verhältnisses zum bisherigen Stande gesagt sein.

Der gleichartigen Erfassung aller Teile stand die Verschiedenheit der Individualität der neun Verfasser in dem polnischen Hauptteile, der zehn im Nachtrag im Wege. Abgesehen von der stilistischen Eigenart oder der Darstellungskunst, welche auf die Anordnung des Gegenstandes, die Auswahl der Einzelheiten, der Beispiele und die Lebhaftigkeit der Darstellung nicht ohne Einfluß bleiben konnten, war es unmöglich, gewisse Widersprüche sogar in den Ansichten über sehr nahe verwandte Probleme zu vermeiden, obgleich man feststellen muß, daß stärkere Dissonanzen gewiß nicht vorhanden sind. Eine andere Schwierigkeit bot der Grad der Gemeinverständlichkeit des Vortrages. Dem Programm gemäß sollte er berechnet sein auf ein Publikum mit höherer wissenschaftlicher Bildung, dh. der Ton sollte nur insofern populär sein, daß „der Gegenstand Leuten ohne spezielle Fachbildung in dem betreffenden Teile verständlich sei“. Aber diese Bestimmung war nicht leicht durchzuführen in der Sprachwissenschaft, vielleicht dem apartesten unter den humanistischen Gegenständen. Überwunden und als oberflächlich erklärt worden sind die Ansichten, daß die sprachlichen Erscheinungen in die Reihe der naturwissenschaftlichen gehören, heute betrachtet man sie als psychisch-soziale Gebilde. Nicht zu leugnen ist jedoch die Tatsache, daß in dieser Wissenschaft die Forschungsmethoden, die sogar das Experiment nicht ausschließen, und die Art und Weise der Begriffsbildung der Naturwissenschaft näher stehen und in manchen Teilen zweifellos nicht minder „exakt“ sind als in den biologischen Wissenschaften. Naturgemäß erfordert demnach ein Werk, das sich mit der Sprache befaßt, von dem Leser eine größere Vorbereitung als Werke aus den Gebieten der

politischen, der Kirchen- oder Sittengeschichte, der Archäologie, Ethnographie, Literatur, wobei es sich hier nicht so sehr um gewisse reale Kenntnisse handelt, als vielmehr um eine Art und Weise, den Gegenstand zu erfassen, was man auf Grund der eigenen Sprache in den Mittelschulen sehr wohl ausbilden könnte, was aber bisher verabsäumt wird. Erst auf dieser Grundlage wird es möglich, wissenschaftlich, ohne leere Phrasen das in der Sprache unstreitig vorhandene individuelle, künstlerische Element zu erfassen. Wir werden übrigens bald sehen, wie andere exakte humanistische Wissenschaften, namentlich die Jurisprudenz oder die modern behandelte Statistik in der Enzyklopädie dieser Forderung werden entsprechen können, hier erscheint es angezeigt, auf die Schwierigkeiten einer gemeinfaßlichen Darstellung sprachlicher Tatsachen hinzuweisen.

Es war von vorneherein anzunehmen, daß bekannte, hervorragende Individualitäten sich dem Ziel und dem Niveau der Enzyklopädie schwieriger werden anpassen können. So sind denn auch namentlich die Artikel der Professoren Brückner und Baudouin völlig anders aufgefaßt, obgleich beide das Bestreben erkennen lassen, gemeinverständlich zu sein: der erstere gibt dem Durchschnittsleser eine fertige Auffassung der gewissermaßen äußeren Rolle der Sprache — der andere möchte ihn auf den Weg streng psychologischer Erfassung des Wesens ihrer Erscheinungen führen! Ganz anders ist Prof. Rozwadowski vorgegangen: in der historischen Phonetik, dem methodisch am strengsten sprachwissenschaftlichen Teile, hat er den Vortrag auf das für einen Studenten berechnete Niveau gebracht, also für einen Anfänger und dennoch Fachmann. Selbstverständlich sind dies nur am meisten auffallende Beispiele — die Mehrzahl der Artikel erfüllt auch in dieser Hinsicht ihre Aufgabe ganz trefflich.

Ein viel bunteres Bild finden wir in dem der äußeren Geschichte der fremden Sprachen gewidmeten Teile. Es ist dies leicht erklärlich, denn die Verfasser sind nicht etwa Männer einer Wissenschaft, sondern oft mit Mühe und Not zusammengesuchte Spezialisten verschiedener Typen. So haben wir denn auch neben einem hinsichtlich des Inhalts mustergültigen und hinsichtlich der Form den Ansprüchen des gebildeten Lesers sich anpassenden Artikel von Prof. Rozwadowski über die baltischen Sprachen, neben den gehaltvollen Informationen über die finnische, armenische, rumänische, die Zigeuner- und auch die geheimen Sprachen — auch

divergierende Darstellungen. Dr. Kleczkowski hat in gewissenhafter Weise die Nachrichten über die Herkunft und die Dialekte der deutschen Kolonisten gesammelt, hat jedoch die historische Rolle, die diese Sprache in Polen spielte, ganz unberücksichtigt gelassen. Dr. Willer gibt eine kurze historische Grammatik des Jargons (die als erster Versuch bei uns wertvoll, hier jedoch nicht ganz am Platze ist), H. Dozent Schorr gleichsam eine Geschichte der hebräischen Literatur und des hebräischen Stils. Vielleicht zu kurz und zu schematisch ist das wichtige Kapitel über die ruthenischen Sprachen ausgefallen, dieser Mangel wird jedoch durch eine reiche Bibliographie ausgeglichen.

Überhaupt ist die Bibliographie (wenigstens die neueste) fast überall in ausreichendem Maße angegeben, manchmal sogar durch Fingerzeige bei der Erörterung der einzelnen Probleme ergänzt. Es liegt in dem Plan des Werkes, daß das Buch dem Leser nicht nur ein gewisses System von Kenntnissen biete, sondern ihm auch nötigenfalls die Erweiterung dieser Kenntnisse auf Grund der modernen wissenschaftlichen Literatur erleichtere.

Das Werk umfaßt 50 Bogen (ohne Indices). Das Programm hat für die Sprache 42 vorgesehen, die Überschreitung ist mithin hier viel geringer als in dem Teile der physischen Geographie. Die Ausführung hat gezeigt, daß manche Abschnitte wirklich mehr Platz erforderten, aber schließlich haben wir jetzt ein gerechtes Mittelmaß.

Die Forscher der polnischen Sprache werden natürlich hier überall strittige Punkte sowie Fassungen, die sie nicht befriedigen werden, finden. Aber dies kennzeichnet gerade den Wert des Werkes. Denn keiner wird es unbeachtet lassen können, wie er dies mit einem nur für das große Publikum bestimmten Werke tun würde. Wir haben hier zugleich ein wissenschaftliches Werk, welches viel Neues bringt und eine reale Basis für weitere Forschungen bietet. Es verdient aber umso mehr hervorgehoben zu werden, daß dies von allen humanistischen Wissenschaften zuerst in derjenigen erfolgt ist, die im großen und ganzen in Polen noch wenig entwickelt war und sich einer allgemeinen Wertschätzung nicht erfreute.

2. UJEJSKI JÓZEF. **Ogólny rzut oka na prądy religijno-społeczne wśród Emigracyi po r. 1831.** ***(Allgemeiner Überblick der religiös-sozialen Strömungen unter den polnischen Emigranten nach dem J. 1831).***

Die Worte des Evangeliums: „Suchet zunächst das Reich Gottes und seine Gerechtigkeit“ bildeten den Hauptwahlspruch des Lebens des größeren Teiles der Emigranten. Man ergänzte nur immer dies „Reich Gottes“ durch den Zusatz: „auf Erden“. Der Glaube an die nahe und vollkommene Umwandlung des Lebens der Menschheit, an die Verwirklichung der Losungsworte: „Gleichheit, Freiheit und Brüderlichkeit“ war nach Polen aus dem Westen schon früher, eigentlich zusammen mit der Romantik, eingewandert. Der erste Ausdruck der romantischen Weltanschauung: die philomathischen Gedichte von Mickiewicz enthalten bereits ein ganz klar ausgesprochenes Programm: „den ungefügen Erdball in neue Bahnen zu stoßen“, aus dem gegenwärtigen Chaos eine neue Ordnung zu schaffen auf der Grundlage: „im Glücke der Gesamtheit sind die Ziele aller enthalten“. Aber vor dem Novemberaufstand wurden derartige Losungsworte nur ganz sporadisch laut, man war noch weit davon entfernt zu meinen, daß sie die Achse des Lebens und des Handelns für größere Gruppen innerhalb der Nation hätten werden können.

Dies ist erst dann erfolgt, als nach der Niederwerfung des Aufstandes die geistige Blüte der Nation in die Verbannung gegangen war. In Frankreich war der Glaube schon tief eingewurzelt, daß die neue Ära unmittelbar bevorstehe. Die Revolution des J. 1789, die so plötzlich und ungestüm mit der Vergangenheit gebrochen hatte, schien den Anfang dieser Ära zu bilden, wo das Bestehende zertrümmert werden müsse, und zwar zu dem Zwecke, damit man auf diesen Trümmern mit dem Bau dessen beginne, was sein muß und sein wird. Bereits während der Dauer der Revolution selbst erscheint Frankreich vielen von seinen Söhnen als der Messias der neuen Epoche, dem bald alle Nationen Europas nachfolgen müssen. In dem berühmten Werke eines der Hauptschöpfer der zweiten Konstitution, Condorcet, im „*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*“, schallt uns der messianische Ton ganz deutlich entgegen, und Condorcet steht durchaus nicht vereinzelt da.

Von da ab treten mit jedem Jahre immer neue, geschichtsphilosophisch und oft auch metaphysisch begründete Pläne eines solchen Umbaus der sozialen Ordnung hinzu und die polnischen Emigranten finden schon einen ganzen Schwarm von ihnen vor. Daß diese Idee einer großen — politischen, sozialen, moralischen, und endlich auch religiösen — Umwälzung diese unseligen Emigranten geradezu magnetisch anziehen mußte, dies ist nur zu natürlich. Der reale politische Grund und Boden verschwand vollkommen unter ihren Füßen, und ein Abgrund wilder Verzweiflung tat sich vor ihren Augen auf. Schon der Selbsterhaltungstrieb führte sie in Versuchung, sich „in das paradiesische Reich der Täuschung" — der Utopie zu flüchten. Und es geschah bald, fast im Laufe eines einzigen Jahres, daß die Utopie von dem nahenden Reiche Gottes auf Erden die Mehrzahl der Gemüter ergriff. Gleichzeitig damit entsteht der Glaube, daß Polen, und vorzüglich der Emigration, in diesem Reiche Gottes eine außergewöhnliche Rolle zufallen wird, daß namentlich Polen der Menschheit die Tore zu diesem Reiche erschließen wird. Die Entstehung des Gefühls einer Mission ist bei den Polen noch in den Ereignissen von 1831 zu suchen. Während der Schlacht bei Grochow sah man in den polnischen Reihen Fähnchen mit der sich an die Russen wendenden Aufschrift „Für unsere und eure Freiheit" (Vergl. auch die Feier zur Ehre der Dekabristen). Anderseits wiederum äußerte man sehr oft die Ansicht, daß Polen eigentlich zum Schutze Frankreichs, dessen neugegründete Julimonarchie durch Nikolaus I. ernstlich bedroht war, zu den Waffen gegriffen habe. Diese Ansicht läßt sich sogar in gewissermaßen offiziellen Äußerungen vernehmen (zB. die Rede des Ministers Małachowski im Landtage, am 12. Februar 1831). Alles dies bestärkt die Aufständischen in der Meinung, daß sie nicht nur für die Unabhängigkeit Polens, sondern auch für die Freiheit Europas kämpfen. Auch hat schon am 3. Mai 1831 Brodziński in seiner „Rede von der polnischen Nationalität" in religiös-mystischem Tone Polen eine große geschichtliche Mission zugeteilt: „Unter der Sonne der Religion den Baum der Freiheit und Brüderlichkeit wachsen zu lassen; die Rechte des Thrones und des Volkes auf der am Himmelsfirmament selbst hängenden Wagschale zu bestimmen". Zweifellos trägt noch ungemein zur Bestärkung der Aufständischen in dem Bewußtsein ihrer europäischen Mission die enthusiastische Aufnahme bei, welche ihnen auf ihrem Wege in die Verbannung sei-

tens der Völker Westeuropas zuteil wurde, welche weder mit herzlichen Ermunterungsworten noch mit materieller Unterstützung kargten. Die ganze liberale Presse Europas pries sie als die wahren Vorkämpfer und Märtyrer nicht nur der polnischen, sondern der allgemeinen Freiheit. Es ist auch nicht zu verwundern, daß von Anfang an alle polnischen, politischen Mutmaßungen der übergroßen Mehrzahl der Emigranten sich sofort den westlichen revolutionären Konspirationen anschlossen, daß alle polnischen Hoffnungen in den Gemütern dieser Mehrzahl mit der allgemeinen Hoffnung auf den Ausbruch einer Revolution in Europa verschmolzen — und es ist auch zugleich nicht zu verwundern, daß die Vertretung dieser Mehrzahl, wie das Lelewelsche Komitee im J. 1832 eine solche darstellte, während der ganzen Dauer ihres Bestehens, die Völker Europas von der Höhe der angeblichen Sendung der Polen in der Geschichte anredete [Vergl. „*Całoroczne trudy komitetu narodowego polskiego*“ Paryż 1831—33 (*Die ganzjährigen Bemühungen des national-polnischen Komitees*)].

Auf einen so vorbereiteten Boden fallen Ende des J. 1832 die Ideen der „*Vision des Pater Piotr in der Totenfeier*“ und den gleich darauf erschienenen „*Bücher der polnischen Nation und der polnischen Pilgerschaft*“ — „*Księgi narodu i pielgrzymstwa polskiego*“. Um ihren kolossalen Einfluß richtig zu erfassen, muß man sich die moralische Autorität vergegenwärtigen, deren sich in der romantischen Epoche der Seher-Dichter überhaupt und Adam Mickiewicz bei der polnischen Nation ganz besonders erfreute. Der polnische Messianismus erlangte in den „Büchern“ gewissermaßen eine religiöse Sanktion. Die Emigration wurde durch die Eingebung des großen Genius mit dem Stigma des Märtyrertodes Christi als das auserwählte Volk gekennzeichnet und sie glaubte, daß ihr gewissermaßen direkt von Gott, durch den Mund seines Propheten, das Apostelamt des Reiches Gottes auf Erden anvertraut worden war. Es trennten sich alsbald von Mickiewicz einzelne Emigrationsgruppen (oder er trennte sich vielmehr von ihnen), einige griffen ihn heftig an (aus Ärger darüber, daß er nicht mit ihnen hielt), aber die Hauptideen der „Bücher“ und die ihnen entnommenen Zitate leben in fast allen messianischen Lehren der Emigration fort, ja ihre Zahl und die Zahl ihrer Anhänger wächst mit jedem Jahre. Lediglich die monarchisch-konstitutionelle Partei des Fürsten A. Czartoryski und ungefähr seit dem

Jahre 1835 die demokratische Vereinigung[1]) (Towarzystwo demokratyczne) haben nicht versucht, wenigstens taten sie es nicht offiziell, ihre Politik durch messianische Theorien zu begründen, sondern gingen angeblich nur von kühlen Berechnungen aus. Aber auch in diesen Parteien fehlte es nicht an Bekennern der neuen Ära.

Diese Bekenner kann man im großen und ganzen in vier große Gruppen einteilen:

I. Die einen prophezeien das Reich Gottes. Hierher gehören die Dichter-Propheten: Mickiewicz, Słowacki, Krasiński, Zaleski und andere kleine und ganz kleine.

II. Andere versuchen, es auf dem Wege der spekulativen Geschichtsphilosophie als eine logische, historische Notwendigkeit zu beweisen — dies sind Philosophen wie Wroński, Cieszkowski, Trentowski, Bukaty u. a.

III. Andere beginnen es bereits einzurichten. Sie versuchen die erste Zelle seines Organismus zu schaffen. Es kommen dann in der nächsten Umgebung des Mickiewicz die „Vereinigten Brüder“ auf, es entsteht das „Häuschen“ des Bogdan Jański, es tritt ins Leben die in Portsmouth aus einfachen Soldaten von Worcell, Krępowiecki und einigen anderen organisierte kommunistische Schar „Gromada Grudziąż“ (Sippschaft Grudziąż). Nach ihrem Muster und Programm organisiert bald darauf Zenon Świętosławski auf der Insel Jersey die Schar „Gromada Humań“, worauf noch in London eine nur wenige Mitglieder zählende Schar „Gromada Praga“ aufkommt. Eine ganz ähnliche Organisation entsteht unter dem Namen Gemeinde (Gmina statt Gromada) im J. 1841, welche in Havre gebildet wurde und sich aus einfachen Soldaten (mithin aus dem Volke selbst) zusammensetzt. Vom J. 1840 ab unternimmt von Zeit zu Zeit immer von neuem mißlingende Organisationsversuche der unermüdliche Apostel und fruchtbare Schriftsteller Ludwik Królikowski (vergl. meinen diesbezüglichen Aufsatz in „Sto lat myśli polskiej“, Band VII). Es macht auch in dieser Richtung Propaganda der Fourièrist Czyński. Endlich haben wir dann auch im J. 1841 den Towianismus und seinen „Kreis“ (Koło).

IV. Den Messianisten muß man auch diejenigen zuzählen, die mittels einer revolutionären Tat die Ankunft des Reiches Gottes zu

[1]) Das erste Manifest der demokratischen Vereinigung vom J. 1832 enthielt ausgesprochen kommunistische Losungsworte.

beschleunigen trachten und einen polnischen Anfang der allgemeinen Revolution geben wollen. Der Feldzug Zaliwskis im J. 1833, der savoyische Feldzug, das Konarskische Unternehmen, die italienische Legion des Mickiewicz, alles dies stützt sich auf dieselbe Utopie.

Selbstredend ist die Klassifikation in obige vier Gruppen nur nach dem vorherrschenden Prinzip durchgeführt. Oft war ein Mann Vertreter mehrerer Gruppen, z. B. Mickiewicz, der Dichter-Prophet in den „Dziady“ und „Księgi“, der Verwirklicher im Kreise der Anhänger Towiańskis und der tätige Revolutionist als Schöpfer der Legion im J. 1848 und Mitschöpfer der vom J. 1855. Die Schöpfer der obenerwähnten „Sippschaften“ und „Gemeinden“ gaben sich wiederum gern für Geschichtsphilosophen, Metaphysiker u. drgl. aus.

Den Zweck dieses Referats bildet nicht etwa die Geschichte der Tätigkeit einzelner Gruppen, sondern es handelt sich hier lediglich darum, einen flüchtigen Überblick ihrer Theorien zu geben und die typischen Merkmale von Ähnlichkeit und Verschiedenheit hervorzuheben. Absolut allen gemeinsame Züge gibt es mehrere: Selbstverständlich ist zunächst der Glaube an die bevorstehende große Umwälzung da. Sodann ein neuer Begriff des Wortes Vaterland oder Nationalität. „Die Nation ist eine eingeborene Idee, die die einzelnen Glieder umschlingt, und diese trachten sie zu verwirklichen“, so schrieb schon im J. 1831 Brodziński, und dies wiederholt sich stets in allen religiös-sozialen Lehren der Emigranten. „Nicht die Sprache, nicht die Sitten, nicht die Einheit der Herkunft, wie man dies noch allgemein glaubt, sondern der Gedanke, den eine gewisse Masse Menschen als gemeinsames Ziel ihrer Tätigkeit hinstellt, ist wirklich die Nationalität“. So schrieb wiederum Józef Ordęga in seinem Buche: „O narodowości polskiej z punktu widzenia katolicyzmu i postępu“ (Paryż 1840). [Über die polnische Nationalität vom Standpunkte des Katholizismus und des Fortschritts]. Ich habe das Zitat gewählt wegen seiner Bündigkeit, aber ähnliche Zitate finden sich in den Schriften aller Messianisten aus der Emigrationszeit, die großen Dichter nicht ausgenommen. Selbstverständlich hat ein derartiges Verengen des Begriffes der Nationalität in nicht geringem Maße die Verwirrung und die Uneinigkeit gesteigert. Da jeder die Lehre oder die Idee, zu der er sich bekannte, gleichzeitig für das Wesen des Vaterlandes selbst hielt, so mußte er geneigt sein, die Bekenner anderer Ideen nicht nur für Gegner, sondern geradezu für Verräter an der nationalen Sache zu

halten. So war es auch meistens in der Tat. Jene Idee — Vaterland, oder die Idee — Nationalität machte die jedem System eigene Auffassung der historischen Mission Polens gegenüber der Menschheit aus. Und wenn in diesem Begriffe eine ganze Masse mehr oder weniger feiner Unterschiede, von denen später die Rede sein wird, vorkommt, so ist wiederum die Überzeugung selbst davon, daß das Volk diese messianische Mission zu erfüllen habe, einer von den absolut gemeinsamen Zügen [1]). Überhaupt haben wir in der Emigration ständig mit dem nationalen Messianismus zu tun. Im Schoße der Nation selbst schlägt zwar die Idee Wurzel, daß ein von Gott auserwähltes Individuum (Mickiewicz, Słowacki, Towiański) oder eine Klasse, namentlich das Volk (die Schöpfer der Sippschaften usw.) berufen sei, aber nur im Schoße, dh. dem Volke gegenüber Dagegen steht nach außen der übrigen Menschheit gegenüber die Nation als Ganzes da. Der individuelle oder der Klassen-Messianismus ist vielmehr eine innere Angelegenheit. Oft kommt ein Kompromiß mit dem französischen Messianismus zustande, und neben der Polens erkennt man auch die Mission Frankreichs an. Das Verhältnis dieser beiden Sendungen stellt sich denjenigen, die sie versöhnen wollen, meistens so dar, wie es E. Chojecki ausgedrückt hat: „Frankreichs Bestimmung ist es, die Sache der Menschheit hinzustellen, diejenige Polens, sie zu lösen". (Rewolucyoniści i stronnictwa wsteczne. Berlin 1849. Die Revolutionisten und die rückschrittlichen Parteien). Towiański fügte noch eine dritte, auserwählte Nation hinzu: Israel — und in dieser Beziehung stand er gleichfalls nicht vereinzelt da. Die Aufforderung an die Juden, an der gemeinsamen Arbeit zwecks Gründung des Reiches Gottes teilzunehmen, läßt schon das Lelewelsche Komitee im J. 1832 in einem besonderen an die Juden in polnischer, französischer und deutscher Sprache erlassenen Aufrufe ergehen (es wird ihnen darin die Hilfe zur Wiedergewinnung ihres eigenen unabhängigen Vaterlandes in Palästina versprochen), und diese Aufforderung wird oft auch von anderen wiederholt, ständig z. B. von Królikowski und Czyński.

[1]) Eine Ausnahme macht nur ein einziger: Hoene Wroński, der zu große Eile hatte, sein System zu verwirklichen, als daß er diese Aufgabe dem schwachen Polen zugemutet hätte. Lieber vertraut er sie den Mächtigen an, wie Rußland, Frankreich und Deutschland. Es korrigiert ihn in dieser Beziehung zu Gunsten Polens sein Schüler und Anhänger Antoni Bukaty. Vergl. meinen diesbezüglichen Aufsatz „Sto lat myśli", Band VII.

Diese Erscheinung ist sicherlich auf die Assoziation des neutestamentlichen polnischen mit dem alttestamentlichen jüdischen Messianismus zurückzuführen; es ist nicht ausgeschlossen, daß auch die lebhafte Anteilnahme der Juden am St. Simonismus nicht ohne einen gewissen Einfluß wenigstens auf manche Gemüter unter den polnischen Messianisten geblieben ist.

Ein weiterer Zug, der allen diesen messianischen Einfällen gemeinsam ist, ist das Bestreben, sich auf die Autorität des Evangeliums zu stützen. Übrigens bedeutet für viele dies Evangelium nur die einfachste und ideale soziale Lehre. Für diese bedeutet das Wort Religion selbst nichts anderes, als nur ein soziales Band (religare). Ludwik Królikowski, der beispielweise oft auf einer Seite seiner Schriften 40—50 verschiedene Stellen aus dem Neuen Testamente zitiert, ist sogar nicht ganz überzeugt, ob Christus überhaupt gelebt hat. Er ist vielmehr der Ansicht, daß dies Buch ein Sammelwerk des Volkes ist, das in der Zeit, in der es das Buch schuf, in ähnlichen Verhältnissen wie heute das polnische sich befunden hat. Selbst bei denjenigen, welche wie die Gründer „der Scharen des polnischen Volkes“ (Gromady Ludu polskiego) oder der „Gemeinde Havre“ sich nicht nur für Christen, sondern auch für Katholiken halten, bleibt von der Lehre der Kirche eigentlich nur das Gebot der Nächstenliebe übrig, also nur die Brüderlichkeit, aus der auch die Gleichheit und Freiheit deduziert wird. Während einem Mann wie Królikowski nur die ersten Christen mit ihrem Kommunismus in Wirklichkeit Christen zu sein scheinen, erkennen die „Katholiken“ Worcel, Świętosławski et consortes zwar die Kirche als „echt“ auch während des ganzen Mittelalters an, aber zugleich klagen sie sie an, daß sie Christum und sein Ideal in der Neuzeit vollkommen verleugnet hat, und halten für Auferwecker des wahren Katholizismus Robespierre und St. Juste. Unter Katholizismns verstehen sie eigentlich nur die Forderung einer absoluten Einheit der Lehre (ohne irgendwelche Toleranz) und der Einheit der kirchlichen Obrigkeit in der erträumten sozialen Ordnung der Menschheit.

Strenge katholische Orthodoxie finden wir übrigens in den hier besprochenen sozialen Systemen und Sekten während der Emigration unbedingt nirgends vor. Schon davon abgesehen, daß überhaupt die Religiosität der Romantiker gewöhnlich in einem sehr lockeren Zusammenhange zu allen feststehenden und kodifizierten

Glaubensbekenntnissen stand, hat den Widerwillen, um nicht zu sagen, den Haß unserer Ideologen gegen die römische Kirche auch stark der Standpunkt beeinflußt, den diese Kirche zu allem, was ihnen eine neue Ära anzukündigen schien, besonders aber die bekannte Bulle Gregors XVI. vom 9. Juni 1832 eingenommen hatte.

Im allgemeinen hing die Art und Weise, wie man sich des Evangeliums bediente, und der Inhalt der ihm entnommenen Beweise davon ab, wie sich der Betreffende das kommende Reich Gottes und die dahin führenden Mittel vorstellte. Und gerade hier treten die großen und kleinen Streitpunkte hervor — alles das, wodurch sich die einzelnen Lehren bei den oben skizzierten gemeinsamen Zügen voneinander unterscheiden.

Überhaupt wurde von allen die kommende, angeblich neue Epoche als eine Verchristlichung der Politik, als ein endgültiger Triumph des Guten und der Gerechtigkeit, der Freiheit und des allgemeinen Glückes aufgefaßt. Aber die vollkommene Relativität dieser Vorstellungen gestattete viele, mehr oder weniger wesentliche Unterschiede in den Anschauungen, namentlich aber hinsichtlich der künftigen politischen und sozialen Ordnung und die Prinzipien, auf denen sie aufgebaut sein sollte. Die Lösungen dieses Rätsels der Ordnung der wiedergeborenen Gesellschaft fand man meistens schon fertig bei verschiedenen französischen Meistern vor. Es handelte sich lediglich darum, an den französischen Schaft die polnische Standarte zu heften.

Der Saint-Simonismus hatte unter den Polen schon vor dem Novemberaufstande Schüler gehabt. Unter den Emigranten breiteten sich einige seiner Ideen rasch aus. Geht ja doch schon das Bestreben selbst, die neue Ordnung der Dinge auf religiöse Grundlage, und zwar im speziellen auf die grundsätzlichen Gebote des Evangeliums zu stützen, auf die Schrift „Le nouveau Christianisme" zurück. Es wiederholen sich fast in allen sozialen Einfällen der Emigranten St.-Simonistische Gedanken wie die Einteilung der Geschichte in die aufeinander abwechselnd folgenden kritischen (in denen das Bestehende zerstört wird) und organischen Epochen (wo das, was sein soll, aufgebaut wird) und die Bezeichnung der Epoche von der Reformation einschließlich bis zur großen Revolution als einer kritischen, und der Glaube, daß jetzt die große organische Epoche gekommen ist. Auf Einzelheiten ist es natürlich unmöglich an dieser Stelle einzugehen. Ich stelle lediglich fest, daß die Lehren

der Emigranten meistens nicht direkt auf die Ideen St. Simons und der St. Simonisten zurückgehen, sondern aus den Werken anderer französicher Utopisten geholt wurden, von denen viele wie Buchez, Blanc, Leroux noch vor kurzem bei dieser an ungewöhnlichen Köpfen reichen und am besten organisierten Sekte in die Lehre gegangen waren. Die Polen fühlten sich ein wenig von der St. Simonistischen Philosophie und Wirksamkeit durch ihre starke wirtschaftliche Färbung abgestoßen, wenig sympathisch berührte sie der von den Bekennern dieser Schule der Entwickelung der Industrie beigemessene Wert sowie der Umstand, daß den Industriellen die zukünftige Herrschaft der Welt anvertraut wurde, und ähnliches, das nicht einmal im entferntesten der polnischen Wirklichkeit, mithin auch den polnischen Aspirationen entsprach. Übrigens fand die Emigration die St. Simonisten fast im Zustande völliger Auflösung.

Dafür fand Fourier begeisterte Anhänger (Jan Czyński und Stanisław Bratkowski); auf den Kommunisten Cabet (den Verfasser der berühmten „Reise nach Ikarien") schwor Królikowski, der wiederum in Garnysz einen Schüler hatte; mit Proudhon beschäftigte sich eine Zeitlang Chojecki, den stärksten Einfluß übte wohl der katholische Anhänger Robespierres, Philippe Buchez, aus. Man könnte viel von seiner Einwirkung auf Mickiewicz selbst sprechen, sein ihm vollkommen ergebener Bekenner war Józef Ordęga, und es wurde die historisch-philosophische, soziale und religiöse Weisheit der „Scharen des polnischen Volkes"[1] und der „Gemeinde Havre"[2]) ständig geschöpft aus der „Introduction à la science de l'histoire" (2 Bde. Paris 1833) und aus der 40-bändigen „Histoire parlementaire de la révolution française". Letzteres Werk, das ein riesiges, rohes Material enthielt, hatte neben der Verbreitung des Einflusses von Buchez selbst noch eine andere Bedeutung für die Emigration. Es brachte sie der Quelle selbst nahe, aus der alle messianischen Ströme quollen, es brachte wiederum alle sozial-politi-

[1]) Diese Weisheit war in einer unendlichen Reihe von Aufrufen, Berichten und polemischen Schriften niedergelegt, die später zusammen im J. 1854 in einem starken Bande unter dem Titel „Lud polski w emigracyi" (Das polnische Volk in der Emigration) von Zenon Świętosławski herausgegeben wurden. Die Verfasser der wichtigsten darin enthaltenen Artikel waren Z. Świętosławski, S. Worcel, T. Krępowiecki und S. Dziewicki.

[2]) Diese Gemeinde hatte ein besonderes Organ „Zjednoczenie" (Die Vereinigung), das in den Jahren 1841—43 erschien.

schen Streitfragen, namentlich aus der Zeit der Konvention, an den Tag, es bewirkte, daß sie alle unter den polnischen Verbannten im Feuer einer neuen, oft hitzigen Diskussion wiederauflebten. Als z. B. die „Scharen des polnischen Volkes" seit dem J. 1835 die „demokratische Vereinigung" leidenschaftlich zu bekämpfen anfingen, schienen sie geradezu von dem Wahn ergriffen zu sein, daß sie der „Berg" der Konvention sind und daß sie die verhaßte Gironde vor sich haben.

Es wurde auch viel diskutiert über die metaphysischen Gesetze des ununterbrochenen Fortschritts der Menschheit, über den Anfang und das Ziel der Nationen, über das Verhältnis des Individuums zur Gesamtheit, über die Mittel, die Gleichheit mit der Freiheit in Einklang zu bringen u. s. w. Gestritten wurde meistens über Einzelheiten. Im allgemeinen ist bezeichnend für die bei weitem größere Mehrzahl der Lehren die vollkommene Unterordnung des Individuums unter die Gesamtheit, die höhere Wertschätzung der Gleichheit der Freiheit gegenüber, die Anerkennung „der Alleinherrschaft des moralischen Ziels", für das die Gesamtheit besteht, und nicht der „Alleinherschaft des Volkes", endlich die Herleitung der Gesellschaft aus religiösen Anfängen, aus der religiösen Offenbarung des Zieles an die Menschen und nicht aus dem sozialen Vertrage. Gerade in allen diesen Punkten ist oft der unmittelbare Einfluß von Buchez erkennbar. Die Frage der endgültigen Ordnung, der Gesetzgebung und der Verwaltung wird gewöhnlich in äußerst primitiver Weise erledigt. Die Menschheit sollte glücklich leben bald in Phalansteren, bald in großen „Familien", die aus 10 kleinen bestehen und demjenigen gehorchen sollten, der am meisten für das Wohl anderer sorgt und die größte Selbstverleugnung beweist (Królikowski), bald wiederum in „Sippschaften" und „Gemeinden", die die einzigen Besitzer des Bodens als des zur Arbeit notwendigen Werkzeugs seien. Das individuelle Eigentum ist beschränkt oder vollständig abgeschafft; es soll möglichst wenig Gesetze geben. Alle bekennen sich zu dem damals schon alten, aber unendlich folgenschweren Dogma Rousseaus, daß der Mensch von Natur aus gut sei, und aus der kritiklosen Hinnahme dieses Dogmas entspringt der Glaube, daß, sobald es nur gelingt, alle künstlichen, Menschen durch Menschen aufgezwungenen Gesetze und Einschränkungen abzuschaffen, das Reich Gottes ganz von selbst auf Erden auferstehen werde. Królikowski z. B. erkennt nur ein einziges Gesetz an, nämlich

dasjenige, welches angeblich die Natur selbst in das Herz eines jeden Menschen eingezeichnet hat, — das Gebot der Brüderlichkeit und der Liebe. Alle geschriebenen Gesetze hält er für schädlich. Ähnlich denken, wenn sie es auch nicht so deutlich aussprechen, auch andere. Der Unterschied liegt darin, daß während die einen, wie Królikowski, die Mitglieder der „Scharen“ und andere Gesinnungsgenossen glauben, daß, um die natürliche Güte der Menschen triumphieren zu lassen, es ausreiche, die heutige Ordnung von Grund aus zu zerstören, die anderen wie Mickiewicz, später Słowacki, wie Towiański und endlich Krasiński der Ansicht sind, daß diese moralische Wiedergeburt der Menscheit einer mühevollen geistigen Arbeit und namentlich einer starken Erneuerung des religiösen Ansporns bedürfe. Aber auch sie glauben an eine selbständige Entstehung der künftigen idealen Ordnung. Mickiewicz empfiehlt der Emigration, im Geiste des Evangeliums zu leben und den Geist der Opferwilligkeit zu pflegen und über die Regierungsformen und Gesetze des künftigen Polen nicht zu diskutieren, sondern nur zu glauben, „daß die Republik groß und schön emporwachsen wird“. Słowacki gibt sich dem Wahne hin, daß, wenn man nur den Geistern völlige Entwicklungsfreiheit gewähre, die Zeit von selbst kommen werde, daß sie eine vorbildliche Hierarchie je nach dem Grade der in der Evolutionsmetampsychose erreichten Vollkommenheit bilden werden, und eine ideale „Republik des Geistes“ mit freien Wahlen und dem liberum veto entstehen wird. Das liberum veto spukt, nebenbei gesagt, in manchen Köpfen wie ein Gespenst der alten polnischen Natur herum. Als einen Grundpfeiler der künftigen idealen Ordnung betrachtet es neben Słowacki auch Bukaty, und dieselbe Wertschätzung findet es auch bei Królikowski, dem es sich darum handelt, so gut es geht, die Gleichheit mit der Freiheit in Einklang zu bringen. Deswegen ist er auch zuletzt mit Cabet in Streit geraten. Aber überhaupt sind die Vorkämpfer der Rechte des Individuums unter unseren Utopisten in absoluter Minderheit. Es ist bezeichnend, daß die Verbissenheit der Mehrheit sich hauptsächlich gegen die Demokratische Vereinigung wendet (u. b. über die monarchistische Partei gehen sie überhaupt zur Tagesordnung über), die sie des Atheismus, der Lehre von den Rechten (nicht aber von den Pflichten) des Menschen zeihen, die ihnen gleichbedeutend erscheint mit der Tendenz, die soziale Ordnung auf der Basis des Egoismus aufbauen zu wollen, und die endlich die Kommunisten angreifen wegen des Vorschlages,

die Leibeigenschaft abzuschaffen. Zum Vergleich mit den französischen Systemen der Erlösung der Menschheit fällt in den unsrigen wenn man von geringen Ausnahmen absieht) die völlige Vernachlässigung von wirtschaftlichen Fragen, wie der Arbeitsteilung und dergl. auf, was übrigens in dem Mangel einer praktischen Beschäftigung mit diesen Problemen in der Heimat und infolgedessen in der völligen Verkennung ihrer Tragweite genügende Erklärung findet.

Was die Messianisten der Emigration deutlich voneinander unterscheidet, ist die Frage nach den Mitteln, wie man das Reich Gottes auf Erde verwirklichen könne. Grundsätzlich lassen sie sich in dieser Beziehung in die Revolutionisten und Evolutionisten einteilen, aber in den Grenzen jeder von diesen Gruppen wird es noch geringere oder größere Unterschiede geben. Die ersteren erhoffen im allgemeinen jeden Augenblick eine allgemeine, gegen den Despotismus gerichtete Völkerrevolution und glauben, daß nach ihr sofort eine neue Ära erblühen wird. Klopfenden Herzens erwarten sie diesen Augenblick. Die fast bei allen mystisch-religiös gestimmte Phantasie ruft auch fast allen das Bild des Weltgerichts aus der Apokalypse ins Gedächtnis. Als erster hat in dieser Art diese Vision Mickiewicz in den letzten Kapiteln der „Księgi Pielgrzymstwa" stilisiert, aber später begegnen wir ihnen fast überall. Manche leben sogar in dem Glauben hin, daß St. Johannes in Wirklichkeit diese Zeiten vorausgeahnt hat. Aber auch unter den Revolutionisten besteht der Unterschied darin, daß die einen, wie Mickiewicz, die Revolution nur als einen gegen die despotischen Regierungen gerichteten Aufstand auffassen, dagegen die „katholischen" Scharen außerdem vor einer Ankündigung eines brudermörderischen Klassenkampfes nicht zurückschrecken und kühn ein Gemetzel unter allen hartnäckigen Privilegienanhängern proklamieren und überhaupt unter allen, welche ihre Ansichten nicht teilen (namentlich drohen sie der Demokratischen Vereinigung); in der französischen Schreckensherrschaft erblicken sie ihr Ideal und Vorbild, sind stolz auf den Namen der Intoleranten und Phanatiker, aus dem Evangelium zitieren sie mit besonderer Vorliebe die Worte Christi: Nicht den Frieden bringe ich, sondern das Schwert. Słowacki spricht sich nicht direkt aus. Er weiß nicht, was der „Geist erwählen wird". Er nimmt an, daß er auch die Metzelei erwählen kann. Zu Krasiński, der über das „Blutbad der Hajdamaken" bestürzt ist, sagt er: Denk du nur nicht, daß die Idee Gottes nur mit den Engeln kommt, manchmal erzeugt sie

Gott auch im Blute, manchmal sendet er sie durch die Mongolen". Bei Królikowski bemerken wir in dieser Hinsicht ein gewisses Schwanken. Er rechnet mit der Möglichkeit einer blutigen Erledigung der Angelegenheit, er droht damit der alten Welt. Aber er selbst ist schließlich nach seinem ersten Meister St. Simon wie nach seinem zweiten Cabet ein Anhänger des Friedensapostolats. Er nimmt an, daß das durch die Propaganda erregte Volk ohne Blutvergießen das Reich Gottes organisieren kann, indem es sich nur auf die Ausstoßung der Widerspenstigen aus seinem Schoße in die „äußerste Finsternis" beschränkt (Hier haben wir augenscheinlich mit der gewöhnlichen Vision des jüngsten Gerichtes zu tun).

Unter den Evolutionisten finden wir namentlich die Philosophen wie Wroński, Bukaty, Trentowski, Cieszkowski, Krasiński. Unter ihnen begegnen wir wiederum dem Unterschiede, daß die beiden letzteren vor allem an die moralische Evolution denken, die drei ersteren dagegen alles von der geistigen Evolution abhängig machen, von der absoluten Lösung aller metaphysischen Probleme, von der absoluten Aussöhnung des Wissens mit dem Glauben. Von dieser Bedingung machte auch der Revolutionist Słowacki das Reich abhängig, der auch diese Bedingung schon durch sich in der „Genesis aus dem Geiste (Genezis Ducha) für erfüllt ansah. Nicht geringer dachten von ihren Systemen auch die drei oben Erwähnten. (Der Größenwahn ist sowohl bei den polnischen wie bei den französischen Messianisten eine typische Erscheinung). Weder die eine noch die andere von den beiden Kategorien der Evolutionisten sah einen Widerspruch zwischen dem Prinzip der Evolution und der Hoffnung auf baldige Erscheinung des Reiches Gottes. Sie sahen ihn nicht, denn bei allen schien eine entsprechend komponierte Geschichtsphilosophie zu bestätigen, daß alles zu diesem Königreiche schon evolutionistisch vorbereitet ist.

Weitere strittige Punkte erscheinen in der Art und Weise der Auffassung der Sendung Polens und der Begründung dieser Mission. Auf die Frage, in welcher Form die göttliche Mission Polens sich offenbaren wird, gibt es mehrere typische Antworten (nur auf diese kann ich hier eingehen). Die einfachste ist die, daß es durch eine aktive, oft märtyrerhafte Propaganda der Brüderlichkeit, Gleichheit und Freiheit (diese Reihenfolge führe ich absichtlich ein), durch die revolutionäre Brandfackel geschehen werde. Die zweite ist mehr kompliziert: durch das Schaffen eines Keimes oder Prototyps einer

vollkommenen Gesamtheit, nämlich einer vollkommenen Gemeinde, eines Phalansters, einer Schar oder Republik des Geistes, welche mit der Zeit den Ausgangspunkt zur Entstehung einer „Allgemeinde" oder der „allgemeinen Kirche", mit einem Worte zu dem allgemeinen Reich Gottes bilden werden. Die dritte, ganz mystische Antwort ist: durch die Tatsache seines Falles selbst, seines für andere Völker gebrachten Märtyreropfers. Die vierte endlich: durch die Lösung des Problems des menschlichen Wissens, durch das Aufdecken der absoluten Wahrheit. Natürlich schließen alle diese Antworten einander durchaus nicht aus. Bei einem und demselben Schriftsteller finden wir manchmal die eine, die zweite und die dritte. Bei Mickiewicz z. B. ist die erste und dritte da, bei Bukaty die vierte und die zweite. Świętosławski gibt neben der zweiten auch die erste und dritte. Was die dritte anbetrifft, so ist das Kreuzesopfer Polens fast ein locus communis; nur daß einige sie eher als eine poetische, von Mickiewicz übernommene Figur gebrauchen, die anderen sie wörtlich nehmen. Übrigens kann man aus verschiedene ngelegentlichen Ausführungen merken, daß man eigentlich Polen nicht als ein eigen- und freiwilliges Opfer, sondern als ein Opfer der göttlichen Ratschlüsse betrachtet. Mickiewicz legt z. B. in den „Księgi narodu" dar, wie die Menschheit schon zweimal den Anfang gemacht habe, dem göttlichen Gesetze gemäß in Brüderlichkeit und Freiheit zu leben, und wie sie dann, auf die abschüssige Bahn des individuellen und staatlichen Egoismus gelangt, in immer größere Verruchtheit versank, bis sie zu einem gewissen Absurdum von Verbrechen und Vergewaltigung des göttlichen Willens gelangte, und wie sich gerade in solchen Augenblicken die Reaktion, die Rückkehr des Guten und der Gerechtigkeit einstellte. Ein solches erstes Absurdum von Gottlosigkeit war der Martertod Christi, ein zweites derjenige Polens. Die Folge des Todes Christi war die siegreiche Auferstehung der in Ihm gemordeten Idee und eine neue höhere Epoche, ähnlich wird auch die Folge des Martertodes Polens sein.

Bukaty wiederum, der als ein Schüler Wrońskis das Recht des Fortschritts der Menschheit auf eine mathematische Formel zurückführen möchte, faßt diesen Fortschritt als eine mathematische, progressive Reihe auf. Die Aufgabe wird hier durch eine augenblickliche „Elimination" eines Wortes (Polens) und darauf dessen „Evaluation" gelöst.

Eine Ansicht von der Art, Polen als ein freiwilliges Opfer anzuerkennen, enthalten nur die Worte des „Przedświt“.

Wir starben mitten in der Welt
Aus heiliger Liebe zur Welt;
Sie ist unser Bruder — Es war unsere Pflicht,
Den Bruder von der Schuld der Gemeinheit zu erlösen,
Auf sich — nicht die Sünde — wohl aber die Strafe zu laden!

Krasiński ist eigentlich auch der Einzige, der nur diese dritte Antwort auf die soeben erörterte Frage gibt. Seitdem das Opfer vollbracht worden, ist es die einzige Aufgabe der Polen, ihre Unschuld, welche ihnen das Stigma des auserwählten Volkes aufgeprägt hat, zu bewahren und die Rolle des Opfers den Lehren gemäß, die der Dichter den „Resurrecturis“ gibt, weiterzuführen. Dagegen betrachtet Zaleski im „Duch od Stepu“ (Der Geist von der Steppe) Polens Fall als Strafe für die Sünden des Landes, dann auch noch Towiański als Schickung Gottes, und ihm folgt mit seinen getreuen Anhängern Słowacki. Dieser erblickt die Hauptschuld Polens darin, daß es in einem gewissen Augenblicke seiner Geschichte aufgehört hat, seine Mission zu erfüllen, namentlich es habe eine ideale Staatsordnung erfunden und eingeführt, sei ihr aber nicht gewachsen gewesen. Królikowski, die Utopisten aus den „Sippschaften“ und „Gemeinden“ erklären den Fall viel einfacher, indem sie behaupten, daß der Adel das Land ins Verderben gestürzt hat, daß dagegen das Volk es auferwecken und seine Mission weiterführen wird.

Die Überzeugung von der besonderen Sendung Polens mußte in jedem Gemüte, in dem sie noch Wurzel gefaßt hatte, irgend eine Motivierung finden. Diese Begründung mußte der Hauptrichtung der allgemeinen Lehre folgen, sie war also bei verschiedenen Leuten verschieden. Manche wiesen bei der Begründung auf die ganze Vergangenheit Polens hin. Ihre Beweisgründe lauteten ungefähr folgendermaßen: Polen hat immer eine christliche Politik geführt. Es hat niemals Offensivkriege geführt; es hat sich nie mit Länderraub befleckt. Wenn es mit Waffen ins Feindesland zog, dann geschah dies zum Schutze des Christentums, so z. B. unter Ladislaus vor Warna, unter Johann III vor Wien. Wenn es andere Nationen mit sich vereinigte, so geschah dies durch

die Liebe — die Unionen. Hier herrschte vollkommene Freiheit und Brüderlichkeit, zwar nur innerhalb der Grenzen eines Standes, aber 1) war dieser Stand ungemein zahlreich, mithin war die Zahl der Menschen, die sich als Brüder bezeichneten, so groß wie in keinem anderen Lande, 2) hat sich Polen in dieser Beziehung weiter entwickelt und am 3. Mai 1791 beabsichtigte es in diesen Verband der Freiheit und Brüderlichkeit nach und nach auch andere Stände aufzunehmen. Gerade davor entsetzten sich die Feinde der Freiheit und deswegen gerade haben sie ihm damals den Todesstoß versetzt. Solche Ansprüche auf die Würde eines auserwählten Volkes finden wir schon in Brodzińskis Rede über die polnische Nationalität (Mowa o narodowości polskiej), in solchem Lichte stellt die Verdienste Polens in der Geschichte die „Adresse der polnischen, in Frankreich weilenden Verbannten an das Unterhaus Großbritanniens und Irlands“ (Adres tułaczów polskich we Francyi do izby niższej Wielkiej Brytanii i Irlandyi, im Mai 1832) dar, vollständig angeführt finden wir diese Argumente in den „Büchern der polnischen Nation“ von Mickiewicz, nichts anderes hat im Sinne Krasiński, wenn er „die tausendjährige Herrschaft Polens“ mit „hochchristlichem Ruhmesglanz der übereuropäischen Tugend“ schmückt. Der letztgenannte geht am weitesten, indem er im Przedświt (Morgendämmerung) die (nach seiner Meinung) angeblichen Sünden der Väter damit entschuldigt, daß sie „dem Reiche Gottes entgegengehend“, es verabsäumt haben, in so eigensüchtiger Weise wie andere Staaten die Machtstellung des Vaterlandes zu befestigen. „Segnet die Schuld der Väter“!

In größerer Verlegenheit bei der Begründung der Mission des auserwählten Volkes waren diejenigen, für welche von ihrem sozialen Standpunkte aus die Vergangenheit Polens mit Rücksicht auf das Los, das es den nichtbesitzenden Klassen bereitete, ein einziger großer Schandfleck war. Wie half sich z. B. ein Messianist wie Tadeusz Krępowiecki, der während der Novemberfeier des J. 1832 die ganze Versammlung (fast ohne Ausnahme) durch seine Rede gegen sich aufbrachte, in der er die Vergangenheit der Nation geradezu mit Schimpf und Schmach überschüttete? Von diesen sind einige, wie Królikowski, der Meinung, daß die Mission Polens sich erst seit seinem Falle datiert. Da nun die Polen die Folgen der heutigen politischen Moral in grausamster Weise kennen gelernt haben, so sind sie mehr als irgend eine andere Nation berufen, sie

zu hassen und eine neue zu suchen. Auch haben sie es besser als andere gelernt, sich in ähnlicher Weise aufzuopfern wie die ersten Christen. Andere wiederum, namentlich die Organisatoren der „Scharen des polnischen Volkes", zu denen der obenerwähnte Krępowiecki (offenbar nach einiger Modifizierung seiner Ansichten) gehörte, brechen ihren Stab über die polnische Geschichte ungefähr erst von den letzten Jagellonen ab. Bekanntlich legen sie bei ihrer terroristischen Propaganda immer starken Nachdruck auf ihren Katholizismus (eben so stark hassen sie die zeitgenössische römische Kirche) und meinen, daß die eigentliche Mission Polens: der Schutz und die Ausbreitung des Evangeliums sogar die Existenz einer besonderen Ritterkaste erforderte. Aber gerade in den neueren Zeiten habe der Adel Verrat an dieser Mission geübt (sie vergessen Cecora, Chocim und Wien), wie er überhaupt Polen verraten habe (am schändlichsten im J. 1831), und jetzt erst habe die Katastrophe endlich dem Volke die Augen geöffnet, und das Volk werde nun die durch die regierende Klasse die in den Staub getretene Sendung wiederaufnehmen — den Kampf gegen das Schisma und die Unfreiheit. Glücklicherweise sei dieser Fall eigentlich nur ein Verfall des Adels.

Sehr streng beurteilt auch Słowacki die Vergangenheit der Nation. Polen hat zwar eine engelgleiche Seele, aber es hält sie immer in einem „derben Schädel" eingeschlossen. Daß die Gnade Gottes mit dieser Nation war, das bezeugt die Tatsache, daß sie die Verkünderin der höchsten, geradenwegs nach dem Reiche Gottes, nach dem „goldenen Jerusalem" führenden Form der sozialen Ordnung wurde. Diese Verfassung berechtigt nach Bukaty die polnische Nation dazu, die Rolle des auserwählten Volkes zu übernehmen.

Es ist klar, daß wie man auch immer die Ausnahmssendung Polens zu begründen suchte, es immer schon a posteriori geschah. Den Ausgangspunkt bildete das aprioristische Dogma — der Glaubensakt. Die Bekenner empfanden es selbst, daß alle Beweise — mögen sie aus der Vergangenheit oder aus der Gegenwart geschöpft sein — an und für sich nicht würden genügen können. Woher kam also dies Dogma und diese subjektive Gewißheit? Von der geschichtlich-psychologischen Entstehung des Messianismus war schon die Rede zu Anfang dieses Referates. Hier muß man sie noch ergänzen und die heute schon unbegreifliche Macht der Überzeugung von der Wahrheit dieser so wenig realen Konzeptionen

muß man noch erklären; es sei daran erinnert, daß für die Leute der romantischen Epoche die objektive Gewißheit vollkommen überflüssig erschien. Ihre Erkenntnistheorie und Kriteriologie zugleich hatte zum Inhalt die Worte, die auf dem ersten Blatt des polnischen Romantismus standen: „Das Empfinden und der Glaube reden kräftiger zu mir als das Glas und das Auge des Gelehrten". Nicht aus dem Verstande, sondern aus der Eingebung, aus dem „Empfinden", aus der Liebe schöpften sie ihre Gewißheit. Und sie bekannten sich laut zu einer solchen Erkenntnistheorie. Mickiewicz sagt in den „Büchern der Nation und des Pilgertums", daß sie zum Teil „von Gottes Gnaden" sind, Słowacki deduziert seine ganze „genetische" Weisheit auf dem Wege der Platonischen Anamnese und fügt ausdrücklich hinzu, daß die „Genesis vom Geiste bei vollkommener Einschläferung der Verstandeskräfte" geschrieben war. Krasiński erschöpft sich in logischen Ausführungen, aber diese kommen erst auch *a posteriori* zu den Visionen des „Sen Cezary" und des „Przedświt". Świętosławski versichert, daß er ganz einfach nur das offenbart, was „ihm Christus deutlich gesagt hat" — wiederum in Visionen Królikowski wiederholt des öfteren, daß die einzige Quelle des Erkennens der Wahrheit die innere Stimme im Herzen des Menschen ist. Soll man etwa noch an Towiański erinnern?

Zweifellos kann man die ganze religiös-soziale Ideologie der Emigration nach 1831 lediglich auf Grund einer näheren Kenntnis dieser großen Erscheinung der kollektiven europäischen Psychik, die Romantismus heißt, verstehen und richtig beurteilen. Um ganz offen zu sagen, ist diese Ideologie eine polnische, nicht mehr rein individuelle, sondern nationale Erscheinung dessen, was die Franzosen oft als *le mal romantique* bezeichnen.

Die Gefühle, die uns im Laufe der Studien überkommen, fließen zuletzt in einem einzigen Hauptgefühl zusammen: dem Mitgefühl. Die den Geist der Nation leitende Idee hatte nach der Niederwerfung des Aufstandes, nach der Zertrümmerung des Volkes jeden realen Grund unter ihren Füßen verloren und mußte sich einen fingierten Grund schaffen. Immer mußte man nun von neuem beginnen und neue schreckliche Enttäuschungen erleben, aber der polnische Geschichtsschreiber darf in dem Augenblicke, wo er sein Urteil fällt, nicht vergessen, daß in diesem verschiedenartigen Beginnen oft, meistens eine grenzenlose Aufopferung lag, daß in diesen Theorien das moralische Ideal hoch gehalten wurde, daß endlich —

was vielleicht das Wichtigste ist — die messianische Utopie in dem kritischen Momente den Geist der Nation vor Verzagung und endgültiger Verzweiflung gerettet hat.

---

8. SZYJKOWSKI MARYAN. **Szyller w Polsce.** ***(Schiller in Polen. I. Teil).***

Nach Absicht des Verfassers soll die Arbeit über den Anteil der Ideenwelt Schillers an der geistigen Entwicklung Polens eine vergleichende historische Studie sein; ohne auf Schillers Schaffen vom Standpunkte der zeitgenössischen Literarkritik überhaupt einzugehen, versucht sie vielmehr nur Zeit, Umfang und Richtung des Schillerschen Einflusses auf die Grundideen, die mit dem Entstehen der Romantik in Polen Boden fassen und mit deren Untergang auch wieder verschwinden, einer Betrachtung zu unterziehen und sie zu einem einheitlichen anschaulichen Bilde zusammenzufassen. So ist die Arbeit gewissermaßen ein Ergebnis der früheren Forschungen des Verfassers über die Entwicklung der Romantik in Polen und als Fortsetzung dieser Arbeit aufzufassen. Nachdem die Frage des Ossianismus und der Einfluß der Ideen Rousseau's sowie der Idyllendichtung Geßners untersucht war, drängte sich naturgemäß das Problem deutscher Einwirkungen auf, deren populärster Vertreter in Polen der Dichter der „Ideale“ und der „Jungfrau von Orleans“ war. So muß denn die vorliegende Abhandlung ihrer Natur nach als Ergänzung und Abrundung vorangegangener Arbeiten gelten, und zwar indem sie diese Arbeiten in den Teilen, die sich mit Schillers Lyrik befaßten, weiter führt und auf Anfänge und die Entwicklung des romantischen Dramas eingeht.

Die lyrische und dramatische Poesie, diese zwei Hauptgebiete der Einwirkung Schillerscher Ideenwelt, bedingen die parallele Zweiteilung dieser Arbeit, und beide Teile verbindet die ideale Lebensauffassung des großen Dichters, die wie ein Leitstern über dem Dunkel der rationalistischen Epoche strahlt und sein gesamtes Schaffen beherrscht. Diesem neuen Stern gilt der sehnsuchtsvolle Blick des Lyrikers, des Dramaturgen und des Philosophen der Romantik. In Polen, wo der Glaube an den Sieg des Idealen über die rein physische Kraft stärker und tiefer sein mußte, strahlte jenes Licht wohl mächtiger, als anderswo.

Die Entwicklungslinie der Schillerschen Gedanken in Polen

läßt sich durch ein halbes Jahrhundert, etwa bis in die Mitte des XIX Jhs. verfolgen. Natürlich bemerkt man innerhalb dieses Zeitraumes einander ablösende Entwicklungsphasen, denen die Bedeutung von Wendepunkten zukommt. Es zeigt sich, daß Mickiewicz' Auftreten auch für diese Frage von grundsätzlicher Wichtigkeit ist. Das gilt insbesondere von der Lyrik, denn hier ist die Poesie des Mickiewicz und ihr Verhältnis zu Schiller als Mittelpunkt des Problems zu betrachen. Demzufolge zerfällt die Untersuchung in drei Teile; von diesen ist der erste der Zeit vor dem Erscheinen der Dichtungen des Mickiewicz gewidmet, der zweite behandelt das Verhältnis derselben zu Schiller, der dritte dagegen dessen Einfluß auf das polnische dichterische Schaffen seit dem Auftreten des Mickiewicz.

In dem ersten Teil, über den hier berichtet wird, schickt der Verfasser eine Untersuchung über die Anfänge deutscher Einwirkungen auf dem Boden polnischer Ideen voraus. Diese Anfänge reichen in das Ende des XVIII. Jhs. zurück und kommen nach Polen durch französische Vermittlung, und zwar zu allererst in enger Verbindung mit der Popularität der Idylle Geßners und in deren Gesellschaft wohl die erste Kunde über Haller, Klopstock, Gleim, Hagedorn und Kleist; gleichzeitig bringt Bogusławski Werke Lessings, Kotzebues und Ifflands auf die Bühne des „National"theaters. Es erscheint auch eine periodische Publikation, die, wie in einer redaktionellen Bemerkung gesagt wird, „die Nation mit allen Erscheinungen der deutschen Literatur bekannt machen" will; es ist dies die altehrwürdige „Biblioteka warszawska", die, auf den Trümmern einer kurzlebigen deutschen Zeitschrift („Polnische Bibliothek") gegründet, bereits im zweiten Jahre ihres Erscheinens (1788) „eine freie Übersetzung der Werke des Herrn Wieland, des größten deutschen Dichters" bringt, eine Übersetzung, die schon durch diese Wahl Wielands, des französischesten unter allen deutschen Dichtern, hinreichend gekennzeichnet ist.

Nun tauchen vereinzelt Versuche auf, in Polen auf das geographisch so nahe und doch so verkannte deutsche Schrifttum aufmerksam zu machen. Vor allen anderen verdient Beachtung der gebildetste unserer Publizisten aus der Zeit des Königs Stanisław, Pater Piotr Świtkowski, der eine Publikation u. d. T: „Angenehme und bürgerliche Unterhaltungen" ins Leben ruft, die, groß angelegt, in durchweg modernem Sinne mit der französischen Exklusivität

und der Voreingenommenheit gegen die deutsche Kultur aufräumen wollte, also von denselben Voraussetzungen ausging, die nach Jahren von Frau von Staël in ihrem vielgenannten Buche wieder sollten aufgenommen werden.

Die Resultate dieser frühesten Bestrebungen in Polen im XVIII. Jh. sind im großen und ganzen als recht kläglich zu bezeichnen. Die Versuche mit periodischen Veröffentlichungen zeitigen nichts, was von Dauer wäre, auf der polnischen Bühne behauptet sich nur ein so mäßiger Schriftsteller wie Kotzebue. Świtkowski's Tätigkeit steht ganz vereinzelt da, seine Stimme bleibt in Wahrheit die eines Rufenden in der Wüste, und über die deutsche Literatur, wie wir sie bei solchen Theoretikern wie Krasicki und Golański die Angaben sind recht kümmerlich und allgemein gehalten. „Um unseren größten Abscheu vor allem, was in Deutschland gedruckt wurde, auszudrücken," schreibt Świtkowski, „sagen wir, es sei »deytcz«, und wollen damit andeuten, daß was immer in Deutschland entstanden ist, schwerfällig und unsympathisch sein muß".

Man muß jedoch bemerken, daß diese Voreingenommenheit nicht ausschließlich polnisch ist. Vielmehr haben solche Werturteile ihren Weg zu uns über Deutschland aus dem Westen, dem französischen zumal, gefunden, wo der Deutsche noch in der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. das Synonym eines Barbaren bedeutet und die Frankreich bereisenden Nachbarn vom anderen Rheinufer sich lieber für Engländer ausgeben. Boshafte Karikaturen wie man sie bei französischen Autoren finden, wiederholen sich auch in englischen Werken, z. B. bei Sterne; aber auch bei den Deutschen fehlt es nicht an sehr einflußreichen Schriftstellern, die auf jeden Versuch einer Emanzipierung von der jahrhundertelangen Abhängigkeit von Frankreich und der Schaffung einer Grundlage für eigene nationale Arbeit mit Mißtrauen, ja mit Spott herabsahen. Es genüge der Hinweis auf den Schöpfer der heutigen preußischen Machtstellung, Friedrich II., einen auch bei uns durchaus nicht unbekannten Schriftsteller, der sich in ähnlicher Weise wie Leibnitz der französischen Sprache bedient und in jedem Angriff auf französische Bildung sowie in dem Bestreben, eine selbständige deutsche Literatur zu schaffen, Anzeichen beginnenden Rückfalls in die Barbarei sieht.

Solche Werturteile fielen bei uns aus mancherlei Gründen geschichtlich-kultureller Natur auf einen sehr empfänglichen Nährbo-

den. Die Kulturentwicklung in Polen zur Zeit der Selbständigkeit und die zahlreichen politischen Verbindungen brachten es mit sich, daß man in französischen Mustern das vollkommenste Abbild römischer Kultur erblicken zu müssen glaubte. Und jene Zusammenhänge konnten und sollten nicht gelöst werden. Vielmehr handelte es sich darum, neben ihnen auch anderen, neuen Formen, die übrigens zu einem guten Teile wiederum von jenen abhängig waren, Anerkennung zu verschaffen. Das hätte sich nach und nach vollziehen können; vorläufig finden im Anfangsstadium dieses Prozesses nur jene Erscheinungen im Jahrhundert der „Aufklärung" in Polen Beachtung, denen es gelungen ist, sich auf dem Boden französischen Geschmacks das Bürgerrecht zu verschaffen, nachdem sie auf diesem Umwege viel von ihrer ursprünglichen Eigenart eingebüßt hatten.

In den ersten Jahren des neuen Jahrhunderts erwacht in Polen auf diesem Gebiete größere Regsamkeit. Die erste uns bekannte, aus einer Berliner Zeitschrift übernommene und dennoch im Urteil besonders über Kant und Goethe negative uud boshafte Charakteristik der deutschen Literatur wird 1803 zweimal gedruckt. Der anonyme Kritikus greift darin die Philosophie der neuen Schule und den Mystizismus in der Poesie ihrer Anhänger *in capite et in membris* an, indem er von typisch-rationalistischen Prinzipien ausgeht und gegen Goethe einen Wieland als den Ausdruck französischen Geschmacks in der deutschen Poesie ausspielt. Gleich nach dieser bezeichnenden Auslassung erscheinen im „Dziennik Wileński" Nachrichten über Wolf's Theoreme, ein Referat über Herders Werke und, unseres Wissens in Polen zum erstenmal, ein biographischer Aufsatz über Schiller mit dem Versuch einer Kritik seiner Dramen vom Standpunkte der französischen Theorie.

Im folgenden Jahre (1806) ermuntert ein ungenannter Moderner zur Bekanntschaft mit der deutschen Literatur, aber das Zeitalter des Herzogtums Warschau und eine nochmals einsetzende Reaktion zugunsten des Pseudoklassizismus konnten der Sache wenig förderlich sein. Daher vollzieht sich die weitere Entwicklung deutscher Einflüsse hauptsächlich im österreichischen Annexionsgebiet: von dort her kommen die beiden Brodzińskis und Franciszek Wężyk, Hörer der Krakauer Hochschule.

Der ältere, früh verstorbene Andrzej Brodziński und Wężyk können als Vertreter des „Deutschtums" in diesem Abschnitt der polnischen Literatur bezeichnet werden. Die im J. 1808 erschie-

nene Gedichtsammlung des ersteren steht größtenteils im Zeichen der Idylle Geßners und enthält überdies Übersetzungen von Gedichten Kleists und Hallers sowie lyrische Verse, in denen Einwirkung der Lektüre Schillers unverkennbar sind; er ist auch der Verfasser einer nach seinem Tode vom Bruder 1820 herausgegebenen Umarbeitung der „Jungfrau von Orleans".

Ein ebenso guter Schillerkenner war Wężyk, der seit jeher als Vorläufer der polnischen Romantik gilt. In früher Jugend übersetzte er als einer der ersten in Polen Schillersche Gedichte („Würde der Frauen" und die „Ideale") und in dieser Atmosphäre der Lyrik seines deutschen Meisters tritt er 1808 mit einem Erzeugnis seiner eigenen Muse hervor, „An die Poesie" betitelt, durch welches, möchte man sagen, die Morgenröte der Mickiewicz'schen „Ode an die Jugend" herüberschimmert. Diese Schöpfungen hat Wężyk jedoch im Druck nicht herausgegeben; der Titel eines Vorläufers und Apostels der Romantik ist ihm auf Grund seiner vielgenannten Abhandlung „Von der dramatischen Poesie" zuteil geworden, welcher von der „Gesellschaft der Freunde der Wissenschaften" wegen der in ihr vertretenen kühnen Anschauungen im J. 1815 die Bewilligung zur Drucklegung verweigert wurde. Mit der Analyse eben dieser Abhandlung, sowie eines späteren Artikels von Wężyk „Von der Poesie überhaupt" und mit einer Würdigung seiner Anschauungen, insbesondere seiner Zusammenhänge mit der Ideenwelt Schillers schließt das erste Kapitel dieser Arbeit, indem es das Problem deutscher Einflüsse, speziell der Einwirkung Schillers, deren Herausschälung für dieses Anfangsstadium freilich keine leichte Sache ist, seinem Wendepunkt zuführt, den das Erscheinen des Buches der Frau von Staël „De l'Allemagne" bedeutet. Über die Bedeutung dieses berühmten Werkes für die Entwicklung des „Deutschtums" in Polen handelt das zweite Kapitel unserer Arbeit.

Der Ruf dieses Buches in Polen verbreitete sich umso rascher infolge der eben erwähnten Bestrebungen, engere Beziehungen mit Deutschlands Geistesarbeit anzuknüpfen. An das Werk knüpfen gleich zu Beginn des neuen Jahrhunderts in Polen auftauchende Nachrichten über seine Verfasserin, ferner kommen dazu einheimische und fremde Berichte in polnischen Zeitschriften, endlich die inhaltsverwandten Aufsätze von Groddek und Kaulfuß. Auf dem so vorbereiteten Boden erscheinen in den Jahren 1815 — 1822 zahlreiche Auszüge aus „De l'Allemagne" in polnischer Über-

setzung und in der damaligen Kritik entspinnt sich eine lebhafte Diskussion, an der sich Brodziński, Śniadecki und Borowski und viele andere *pro* und *contra* beteiligen. Bei diesen Erörterungen deckt sich das Problem der Romantik fast mit der Betrachtung des deutschen literarischen Produktion und, je nachdem man für die Deutschen oder Franzosen Partei nahm, gewann die neue, beziehungsweise die ältere Richtung die Oberhand. Ohne auf die Stimmen zu achten, die zu einem Mittelweg raten, werden die Verehrer der deutschen Poesie zugleich auch Anhänger der jungen Strömung, während die Nachahmer französischer Vorbilder das *ancien régime* in der Literatur vertreten. Die einen werden durch Betonung der Schönheit des deutschen schöpferischen Gedankens zu Gegnern der in Polen immer noch lebenszähen Prinzipien der vergangenen Epoche, während die anderen durch geringere Bewertung der deutschen Literatur die Daseinsberechtigung eben jener Prinzipien nachzuweisen suchen. Zu einer solchen zu weit gehenden Vereinfachung der ganzen Angelegenheit hat das Buch „De l'Allemagne“ sehr viel beigetragen, denn sowohl die unversöhnlichen Modernen Polens als auch die zu Kompromissen geneigten Bekenner der Grundsätze Brodzińskis fanden in demselben neben einer Fülle an Diskussionsmaterial neue Gründe; nur die erklärten Gegner neuer Programme mußten jenseits der Wirkungssphäre des französischen Buches stehen bleiben: sie versuchten denn auch dessen Bedeutung herabzusetzen. Was insbesondere jene betrifft, die das Drama mit neuem Geiste zu erfüllen wünschten, so schöpften sie ihre Anregung aus den Werken des durch die Anbeter französischer Dramaturgie angefeindeten A. W. Schlegel.

Der Name Schillers gehört zu den in diesen Verhandlungen am meisten genannten und seine Poesien rücken, was Zahl und Wert der Übersetzungen betrifft, unter allen Übertragungen aus dem Deutschen seit 1816 an die erste Stelle. Von da an nimmt auch die Einwirkung Schillers auf die polnische Literatur die Bedeutung einer Kollektiverscheinung an, indem sie sich dank ihrer Universalität, Kraft und Tiefe von dem übrigen Hintergrund deutscher Einflüsse scharf abhebt. Daher gruppieren sich unsere Betrachtungen in den folgenden fünf Kapiteln des ersten Teiles gerade um dieses Thema.

Das dritte Kapitel befaßt sich mit den Gedichten Schillers, für deren Volkstümlichkeit das bibliographische Verzeichnis der

Übersetzungen (ungefähr 50 Nummern) als ein beredtes Zeugnis dienen mag. Diese sind innerhalb eines Zeitraumes von nur 7 Jahren (1816—1822) in verschiedenen polnischen Zeitschriften veröffentlicht worden; ein Bruchteil wurde überdies in der ersten von J. N. Kamiński zusammengestellten polnischen Anthologie dieser Art im J. 1820 besonders abgedruckt. Diese Zahl erregt Staunen, wenn man sie mit den polnischen Übersetzungen aller übrigen deutschen Dichter jener Zeit vergleicht; auch besitzen die letzteren meist nur geringen Wert, diejenigen Goethes ausgenommen, der unter allen deutschen Schriftstellern bei uns am schärfsten kritisiert, erst 1820 in Übersetzungen erscheint, ohne indessen darin seinem großen Freund an Popularität jemals auch nur gleichzukommen.

Bei Betrachtung der Linie dieser in verschiedenen Orten Polens (Warschau, Lemberg, Wilno und Posen) in Druck gegebenen Übersetzungen der Dichtungen Schillers kann man unschwer wahrnehmen, daß sie bogenartig verläuft und in den Jahren 1820 und 1821 ihren Höhepunkt erreicht, so daß diese Jahre die größte Intensität der Bekanntschaft mit der Schillerschen Lyrik bezeichnen. Die bedeutenderen der in dieser Zeit dem Polnischen angeeigneten Gedichte Schillers erscheinen in mehreren Bearbeitungen zugleich; so haben der Hymnus „An die Freude", „Das Lied von der Glocke", „Die Ideale", „Würde der Frauen" gleich drei, „Der Taucher" und „Ritter Toggenburg" zwei Übersetzer auf einmal gefunden. Diese Übersetzungsliteratur kommt etwas plötzlich und erweckt den Eindruck einer etwas fieberhaft hastigen Arbeit, als ob man die Verspätung in der Gesamtentwicklung hätte einholen und in möglichst kurzer Zeit eine empfindliche Lücke in den Grundmauern der polnischen Romantik ausfüllen wollen. Schier mit einem Male, denn in einem Zeitraum von nur 7 Jahren, erscheinen Schillersche Gedichte aus verschiedenen Perioden seines dichterischen Schaffens im Gewande polnischer Verse, von den ersten Versuchen seiner erotischen und elegischen Poesie angefangen, bis zum Stadium voller Reife des Meisters. Die Auswahl war dem freien Ermessen anheimgestellt und vornehmlich durch individuelle Neigungen und subjektive Geschmacksrichtung des jeweiligen Übersetzers bestimmt; immerhin ist die Feststellung bemerkenswert, daß gleich das erste Jahr „Die Ideale", das folgende „Das Lied von der Glocke" und „An die Freude" brachte.

Was die Qualität der Übersetzungen betrifft, so ist dieselbe recht verschieden: es gibt darunter genaue und treue Übersetzungen neben freien Nachahmungen und Umarbeitungen. Oft kommt der Gedanke nur blaß, wenn nicht gar verzerrt zum Ausdruck, noch öfter läßt die Form, die damals dem kühnen Schwung dichterischer Begeisterung nur schwer folgen konnte, viel zu wünschen übrig, während doch bei Schiller, was schon damals bemerkt wurde, diese beiden Elemente, Inhalt und Form, sich gegenseitig zu einer festgefügten harmonischen Einheit ergänzen. Immerhin sinkt ein Großteil dieser Übersetzer nicht unter das Niveau der Korrektheit, und für das in den pseudoklassischen Kunstformen erstarrte Polnische waren diese Arbeiten eine vorzügliche Schulung, es gewann neues Leben und neue Kraft, Geschmeidigkeit und Gewandtheit, ja es wurde sein Wortschatz bereichert (z. B. durch „Das Lied von der Glocke"); jedenfalls bereiteten diese Übersetzungen das Rohmaterial vor, das dann der Meister der polnischen Poesie in so vollendeter Weise handhaben sollte.

Darin liegt das Verdienst unserer frühesten Kenner, Verehrer und Übersetzer Schillers; einige von ihnen, wie Kamiński, Kiciński, Minasowicz und Kazimierz Brodziński sind auch noch in der Folgezeit in dieser Richtung wirksam: dieser ihrer Wirksamkeit gelten die Schlußpartien dieses Kapitels. Diese Männer waren es, die den Grundstein zum Schillerkultus in Polen legten und die Wege zu neuen Schönheitsquellen wiesen. Von da an bleibt Schillers Poesie geradezu naturalisiertes Gemeingut Polens, lebt weiter und übt ihren Einfluß auf die polnische Romantik aus, nicht so sehr in Form direkter Entlehnungen, als vielmehr in der Weise, daß sie das richtig erkannte Mittel schöpferischer Anregung ist und zu einer Summe von als Eigengut angenommenen und an das Banner der Romantiker Polens gehefteten Wahrheiten und Losungsworten wird.

Einen ungleich schwierigeren Kampf mit dem Konservatismus der Anschauungen in Polen hatte Schillers Dramatik zu bestehen, ehe sie sich die Bühne des „National"theaters für immer eroberte. Es handelte sich in erster Linie um die Warschauer Residenzbühne, mit deren Entwicklung seit Ende des XVIII. Jhs. wir uns unter Benützung gleichzeitiger Quellen in den Kapp. IV, V und VI beschäftigen. Nach dem Rücktritt Bogusławskis stand diese für alle anderen, späteren Theater der Provinz vorbildliche Bühne unter

der Leitung Osińskis, des Aristarchos der polnischen Klassiker und führte die in Polen hochgeschätzte französische Tragödie in ihrem Repertoire. Im Schatten dieser Kunst wächst in der Epoche des Herzogtum Warschau eine sogenannte „National“tragödie auf, ein künstliches Gewächs, dem jede innere nationale Lebenskraft fehlt und die angesichts der Tragödie Shakespeare's und Schillers viel zu spät erscheint. Sie behauptet sich nur dank den vereinigten Bestrebungen der pseudoklassischen Kritik, deren Hauptherd in der vielgenannten Gesellschaft der X-Männer in Warschau zu suchen ist, dank der Direktion der Residenzbühne, besonders da das ständige polnische, in der Zeit des Königs Stanislaus organisierte Theater noch sehr jung war und noch immer in dem Banne der drei Einheiten lag.

Doch ersteht bereits gegen das Ende des XVIII. Jhs. in der Gestalt des sogen. deutschen „Dramas“, das im Repertoire der polnischen Bühnen auftaucht, den Stücken vom alten Typus ein gefährlicher Nebenbuhler. Es sind dies größtenteils jedweden künstlerischen Wertes entbehrende Schaustellungen, in die jedoch das Publikum in hellen Scharen strömte, das ja nach neuen, wenn auch platten und grellen Effekten hungert. Man nannte diese Stücke „Bomben“; die Theaterkritik goß ihren ganzen Spott über sie aus, was jedoch nicht hinderte, daß sie immer wieder aufgeführt wurden, weil sie sich der Gunst des Parterres erfreuten und weil die Theaterkasse gefüllt werden mußte, da die „klassischen“ Vorstellungen stets vor leerem Haus gespielt wurden. Jene „Bomben“ entbehren indessen einer gewissen geschichtlichen Bedeutung nicht, da sie vermöge der Freiheit ihres Aufbaues dem Drama der neuen Gattung den Boden vorbereiten und an die Tragödie Schillers sogar unmittelbar anknüpfen. Das in Polen an der Jahrhundertswende ungemein populäre Schaustück eines Zschokke „Abellino, der große venezianische Bandit“ beutet ja Schillers „Räuber“ und „Fiesko“ aus, so daß Lamartélier in seiner französischen Übersetzung der Tragödien Schillers aus d. J. 1799 statt „Räuber“ — „Abellino“ drucken läßt.

Andererseits ist Shakespeare Schillers Vorläufer in Polen, von Bogusławski gegen das Ende des Jahrhunderts der „Aufklärung“ auf die Bühne gebracht. Diese Tatsache soll freilich nicht überschätzt werden. Wir dürfen nicht vergessen, daß Shakespeare in französischer Umgestaltung, nach den Regeln der französischen Theorie zugeschnitten, auf die polnische vorromantische Bühne kommt und

daß damals in der Kritik viel öfter von Ducis als vom Altmeister Englands zu hören bekommt. Nach der Meinung unserer Klassiker bis auf Śniadecki ist dieser ein „wildes“ Genie, dessen Nachahmung gefährlich, das daher vorerst noch zu zähmen und zu „bilden“ sei.

Und doch beginnt bei uns trotz der dicken Schichte von Fälschungen die geniale Kraft Shakespeare's ihre Wirkung zu äußern, welche durch die Bekanntschaft mit der Entwicklung der Kritik im Westen, insbesondere mit der von A. W. Schlegel eingeschlagenen Richtung fördert wird. Auf Grund der Analyse deutscher „Dramen“ und Shakespeare'scher Tragödien brechen bei uns neue Gedanken in den Erörterungen über das Theater durch, und sogar unter den X-Männern setzt eine fortschrittliche Strömung ein, deren Hauptvertreter Franciszek Morawski ist. Erst werden noch schüchterne Proteste gegen die Lehre Boileau's laut, doch schließlich kommt die Forderung auf Gleichberechtigung der Romantik zum Durchbruch.

Nachdem in Kapp. V und VI alle diese Erscheinungen, welche in innigem Zusammenhange mit dem Thema stehen, besprochen worden, beschäftigt sich das VII. Kapitel, das letzte dieses Teiles, ausschließlich mit der Tragödie Schillers auf dem polnischen Theater; zunächst wird über die ersten polnischen Schilleraufführungen berichtet, sodann in einem zweiten Abschnitt über die Aufführung der „Jungfrau von Orleans“ i. J. 1820, die, wie des Näheren ausgeführt wird, einen Wendepunkt in der ganzen Angelegenheit bedeutet.

Mit der Einführung Schillers auf die polnische Bühne kommen zugleich theoretische Betrachtungen über seine Dramaturgie zu uns herüber. Außer dem bereits oben Genannten gehören hierher: Aufsätze in Fachzeitschriften, die speziell im Dienste des polnischen Theaters stehen (Jahrbücher) und Schillers eigene Abhandlung „Von den Aufgaben des Theaters“, die schon damals zweimal bei uns übersetzt worden ist. Von weittragender Bedeutung mußten unter Umständen französische Urteile über Schiller sein, so vor allem das erwähnte zweibändige Werk Lamartélier's v. J. 1799 „Théatre de Schiller“ betitelt, eine interessante Umarbeitung einiger Jugendschriften des Dichters der „Räuber“ mit einer Einleitung und mit Anmerkungen, in denen sich der Franzose in über-

schwenglichen Lobsprüchen über den genialen deutschen Dichter ergeht.

Nachdem nun Shakespeare und das deutsche „Drama“ gewirkt hatten, betritt Schiller am 21. Jänner 1803 die polnische Bühne zum erstenmal. Da werden nämlich im Warschauer Theater „Die Räuber“ aufgeführt, das Jugendwerk des Meisters, das sich durch großen Schwung und durch Fülle von gelungenen Charakterzügen auszeichnet, aber gerade wegen des Mangels an Mäßigung den Eindruck der Unreife macht. Es war kaum möglich, für die Erstaufführung ein weniger passendes Stück auszuwählen. Ein bloßer Vergleich mit Shakespeare und dazu noch mit dem bereits „geglätteten“ Shakespeare konnte der Tragödie Schillers natürlich herzlich wenig helfen. Analogien mit dem deutschen „Drama“ gaben einen Vorwand zu abfälligem Generalisieren. Die Kritik verurteilte das Werk vom Standpunkte der Kunst und Moral und nannte es „ungeheuerlich“. Nach dieser einmaligen Aufführung verschwanden „Die Räuber“ von der Warschauer Bühne, obwohl dort ganz geschmacklose Nachahmungen der „Räuber“ gespielt wurden, und erscheinen erst 1817 in Lemberg, wo sie wohlwollende Aufnahme finden und sich behaupten.

In Warschau dagegen fand Osiński erst 15 Jahre nach dem ersten mißglückten Versuch den Mut, das zweitnächste Schillersche Stück, den „Fiesko“, zu geben, unbegreiflicherweise des Meisters gereiftere Werke überschlagend, was ihm denn auch schon damals vorgehalten wurde. Aber auch „Fiesko“ konnte sich nicht behaupten, sondern rief einen kritischen Streit hervor, in dem der Inhalt der „Verschwörung zu Genua“ mit einer böswilligen Parodie bedacht wurde. Eine Gruppe Warschauer Kritiker setzte dem Werke lebhaften Widerstand entgegen und die Theaterdirektion ging ihnen dabei gerne an die Hand. Dagegen gelingt es dem „Don Carlos“, die Bühne in Lemberg ohne Widerstand zu erobern; diese Bühne hatte unter ganz unähnlichen Verhältnissen und unter der Leitung J. N. Kamiński's, eines Verehrers und Übersetzers von Schiller, ihre Entwicklung durchgemacht. Hier war es, wo man nach den „Räubern“ zum erstenmal in Polen das „bürgerliche“ Drama „Kabale und Liebe“ über die Bretter gehen ließ, welches Stück in der Folgezeit recht oft von der Lemberger Schauspielertruppe gespielt wurde — dann kamen „Maria Stuart“, „Die Braut von Messina“, „Die Jungfrau von Orleans“ und der „Fiesko“

an die Reihe; letzteren suchte der Lemberger Theaterkritiker den Vorwürfen der Krakauer Kritik gegenüber in Schutz zu nehmen, die dem Beispiel der X-Gesellschaft von Warschau folgend, sich über die Einführung „gotischen Stiles“ in Melpomenes Tempel entrüstet geberdete.

Dem heftigsten Widerspruch begegnete die Schillersche Tragödie von seiten der Residenzbühne. Sie konnte hier zum Siege gelangen nur durch ihre eigene Kraft und in einer wirksamen Übersetzung, in der sie ihre Kraft und Schönheit nicht eingebüßt hat. Nun fügte es ein freundliches Geschick, daß die „Jungfrau von Orleans“ in einer Übersetzung erschien, zwar von einem nicht großen Dichter, wohl aber einem echten Talente und dazu einem Kriegsmanne, welcher der zur Befreiung des Vaterlandes eilenden Heldin ihre Kriegsbegeisterung wirklich nachzuempfinden verstand. So geschah es, daß die „Jungfrau von Orleans“ zugleich als Gegenstück zu jener brutalen Satyre Voltaires und als Protest einer von Idealen getragenen Begeisterung und des Wunder wirkenden Glaubens gegen den frostigen rationalistischen Beobachtungsgeist des Jahrhunderts der „Aufklärung“ begrüßt werden konnte.

Diese erste kunstgerechte polnische Bearbeitung der Tragödie Schillers hat Andrzej Brodziński zum Verfasser; er leistete diese Arbeit, ehe er mit der großen Armee gegen Moskau auszog, und dann an der Beresina den Tod fand. Es waren also Ereignisse von weltgeschichtlicher Bedeutung und historische Analogien mit dem Inhalt der Tragödie, die diesem Dichter im Waffenrock die Anregung zu dieser Arbeit boten. „Die Liebe zur Freiheit“ — sagt der Verfasser der Umarbeitung selbst — „war es, die mich nicht sowohl zur Übersetzung als vielmehr zur Umarbeitung dieser Tragödie drängte“.

Aber auch künstlerische Rücksichten, „die Schönheit der Vorlage“, wie Brodziński sich ausdrückt, haben ihn zu diesem Unternehmen bewogen. In dieser Beziehung aber wurzelte der Verfasser der Gedichtsammlung „Zabawki wierszem“ (Dichterische Tändeleien) noch zu fest in den Anschauungen seiner Zeit, als daß sich Spuren davon in der Richtung seiner Arbeit hätten verleugnen lassen. Die von Brodziński vorgenommenen Änderungen verdanken ihren Ursprung dem rationalistischen Bestreben, die Hirtin von Orleans des Nimbus des Wunderbaren zu entkleiden. Eine genaue Analyse dieser Arbeit von diesem Gesichtspunkte aus führt zu in-

teressanten und belehrenden Ergebnissen, zumal bei Zusammenstellung der Brodzinski'schen Übertragung mit der jüngeren „romantischen" von Odyniec. Und doch trotzdem die „romantischen" Merkmale der Schillerschen Tragödie zum Teil verwischt worden waren, fand die Warschauer Theaterdirektion diese Arbeit immer noch zu gewagt, und erst nach vielfachen Bemühungen Kazimierz Brodziński und nach dem die „romantische" Tragödie durch deutsche Schauspieler in Warschau 1819 gegeben worden war, fand Osiński den Mut, das seit acht Jahren fertige Manuskript hervorzuholen. Aber auch noch jetzt ging es nicht ohne weitere „Verbesserungen", durch welche der Direktor das Romantische an dem Werke noch weiter abschwächte. Nachdem aber dies geschehen, wurden alle Vorbereitungen getroffen, um die Aufführung möglichst würdig zu gestalten, und man scheute keine Kosten für neue Dekorationen und Kostüme; eine besondere Theateranzeige weist darauf ausdrücklich hin und bemerkt und ankündigt, daß „am 19. Dezember 1820 eine romantische Tragödie ‚Die Jungfrau von Orleans' zur erstmaligen Aufführung gelangt".

Somit wurde die „Jungfrau von Orleans" nach der Umarbeitung Brodzińskis von erstklassigen Bühnenkräften mit Ledóchowska in der Hauptrolle in Warschau aufgeführt und gleichzeitig in Druck herausgegeben; es ist das erste Werk Schillers, das sich das Residenztheater auf die Dauer erobert. Es gibt kein zweites Bühnenwerk über das in den damaligen Zeitschriften so nachhaltige und mit solchem Ernst geführte Diskussion entstanden wäre, wie über diese „romantische" Tragödie Schillers, die gleich darauf in Lemberg und in Wilno gegeben wurde. An der Diskussion beteiligten sich die beiden hervorragendsten Vertreter beider Lager, Osiński und Brodziński, beide mit prinzipiell abweichenden Anschauungen; nachdem sie, wenn auch jeder in seiner Art, zur Veröffentlichung der Arbeit Andrzej Brodzińskis beigetragen hatten, wurden sie sich der weitgehenden Bedeutung des Werkes bewußt und wandten ihm viel Aufmerksamkeit zu, indem sie, bald wie Osiński, die Begeisterung für das neue Stück zu dämpfen suchten, bald ihm, wie eben Kazimierz Brodziński, sich ohne Vorbehalt hingaben und eine eifrige Propaganda für dasselbe entfalteten. Anhänger zählte der eine so gut wie der andere, wenn auch die Zahl der Verehrer des Werkes zu überwiegen scheint; die polnischen Zeitschriften bringen eine Reihe anonymer Artikel über dieses Thema: die interessan-

testen davon, vorzüglich solche, die den Gegenstand von allgemeinen Gesichtspunkten aus behandeln und zum Ausgangspunkt in der Erörterung des ganzen Problems machen, werden in der Arbeit angeführt.

Was das Fortleben der Schillerschen Kunst auf der polnischen Bühne anbelangt, so bedeutet die „romantische" Tragödie Schillers — übrigens das einzige unter seinen Werken, das diese Bezeichnung von ihm selbst enthalten hat — einen Wendepunkt. Es ist erwiesen, daß „Die Jungfrau von Orleans", die ehedem den Überfall der Engländer zurückgeschlagen, bei uns mit den französischen Vorurteilen endgültig aufräumt und der englischen, besonders aber der deutschen Tragödie auf die Dauer den Eintritt auf die polnische Bühne erschließt. Im besonderen war es die erste Tragödie Schillers, die unter besonders ungünstigen Verhältnissen die im Zentrum der Bekenner des alten Programms gelegene Residenzbühne auf immer für sich erobert hat. Diese werden nun entweder kleinlaut oder legen eine immer deutlichere Geneigtheit zu Kompromissen an den Tag, an Stelle der früheren rückhaltlosen Verurteilung der Tragödie des neuen Typus. Im allgemeinen räumen die Männer von der Opposition den Werken Goethes und Schillers „glänzende und erhabene Ideen" ein, finden aber dabei auszusetzen, daß gewisse Partien der „Würde Melpomenes" Eintrag tun und in der Sucht nach unaufhörlichem Prunken mit philosophisch-moralischen Maximen und in einer gewissen Breitspurigkeit und Langatmigkeit der Erzählung' ihre Quelle haben sollen (1823). Das ist ungefähr der Standpunkt der Anhänger der alten Richtung nach d. J. 1820; ihre Anschauungen werden unter dem Einfluß der Zeitströmung in etwas ununwillkürlicher Weise modernisiert, sie geben ihre unversöhnliche Stellung auf und finden sich allmählich zu Zugeständnissen geneigt.

Interessant ist es zu sehen, daß in der Praxis die deutschen „Dramen" am meisten darunter gelitten haben: sie räumen das Feld der polnischen Bühne fast gänzlich. In der Folge laufen, gleichsam gleichberechtigt, zwei prinzipielle Richtungen in der Entwicklung des polnischen Theaters nebeneinander: die ältere klassische und die neuere Richtung Shakespeares, diese letztere von Schiller unterstützt, dessen Einfluß im dritten Jahrzehnt des XIX. Jahrhunderts die ersten Versuche des polnischen romantischen Dramas zeitigt.

Das wären ungefähr die Grundzüge einer Geschichte der Ideenwelt Schillers in Polen in der Periode der Entstehung der polnischen romantischen Dichtung, die in den beiden ersten Wilnaer Bändchen von Mickiewicz ihren ersten selbständigen und sichern Schritt wagt. In welchem Grade der in Polen bereits gefestigte Schillerkult dazu beigetragen hat, bleibt für den zweiten Teil dieser Arbeit vorbehalten.

---

4. DANYSZ ANTONI. Wychowanie Zygmunta Augusta. *(Die Erziehung Sigismund Augusts).*

Sigismund August wurde am 1. August 1520 geboren, wie es hieß, *maxima laetitia Polonorum.* Die Freude wegen dieses Ereignisses war um so größer, als die Astrologen vorausgesagt hatten, daß sein Vater Sigismund überhaupt keinen männlichen Nachkommen hinterlassen werde. Als sechs Jahre später Ludwig, der jugendliche König von Ungarn, bei Mohacz seinen Tod gefunden hatte, war Sigismund August, wenn man seinen greisen Vater abrechnet, der einzige Vertreter des den Polen so lieben jagellonischen Geschlechtes. Daher ist es dem polnischen Hofe nicht schwer gefallen, die frühzeitige Krönung des Thronfolgers zum Könige von Polen im Jahre 1530 durchzusetzen. Sigismund August führte seit dieser Zeit den amtlichen Titel *rex iuvenis.*

Unter solchen Umständen ist die Erziehung des polnischen Thronfolgers aus einer privaten Angelegenheit gewissermaßen eine öffentliche geworden. Als eine solche wurde sie auch nicht nur von den Untertanen, sondern auch von seinen königlichen Eltern angesehen. Da aber in dieser Zeit das Ansehen des Landtages bedeutend gestiegen war, mußte der polnische Hof so manchen Vorwurf wegen der Erziehung des jungen Königs sich gefallen lassen. Leider waren diese Einwände gerechtfertigt, da die Erziehung des jungen Prinzen nicht fehlerfrei war.

Alle aus dieser Zeit stammenden Berichte stimmen darin überein, daß Sigismund August mit einer sehr günstigen Disposition zur Welt gekommen war. Seine angeborenen Geistesanlagen waren viel besser als die Erziehung, die man ihm angedeihen ließ. Wie alle Sprößlinge des jagellonischen Geschlechtes hatte Sigismund

August von seinen Vorfahren eine gewisse Neigung zur Weichlichkeit geerbt. Ferner war ihm ein Hang zur Langsamkeit eigen, womit gewöhnlich ein gewisser Eigensinn im Bereiche gewisser liebgewonnenen Vorstellungen verbunden ist, sowie Abneigung zum raschen Entschluß und Trägheit im Denken. Anstatt diesen angeborenen Fehlern durch kräftiges Eingreifen entgegenzuwirken, leistete vielmehr die Erziehung durch Nachgiebigkeit denselben Vorschub, ließ in dem jungen Prinzen die Genußsucht aufkommen und trug viel zur Entwickelung eines psychischen Zustandes bei, den man in der Pädagogik nach Lotzes Vorgang als geistiges Nomadisieren bezeichnet.

Die Erziehung Sigismund Augusts wurde von seiner Mutter Bona geleitet. Der Einfluß des Vaters, der gewiß sehr fördernd gewesen wäre, wirkte auf den Sohn nur aus einer gewissen Entfernung und bildete nicht die unmittelbare Atmosphäre, in welcher der junge Prinz aufwuchs. Seine unmittelbare Umgebung bestand aus Italienern. Es ist bekannt, daß Bona aus Italien ein Gefolge von 300 Personen mitgebracht hatte. Der Sammler der s. g. Acta Tomiciana, Stanislaus Górski, charakterisiert dieses italienische Gefolge als unnütze Streber und Wüstlinge. Von dem künftigen Könige von Polen und Litauen hieß es, daß er *inter puellas* aufwüchse, unter dem Einflusse seiner Mutter, welche dazu die Unselbständigkeit ihres Sohnes absichtlich bis in sein siebzehntes Lebensjahr verlängerte.

Mit dem Beginne des Unterrichts wartete man wohl nach damaligem Brauche nicht lange. Neben der Muttersprache lernte der Prinz italienisch, deutsch und lateinisch. Die Anfangsgründe brachte ihm vielleicht einer von den italienischen Hofleuten bei, dessen Name unbekannt ist. In seinem zehnten Lebensjahre erhielt er einen Hofmeister. In diese Stellung wurde der großpolnische Magnat Peter Opaliński berufen. Bei ihm sollte er die deutsche Sprache erlernen. Opaliński war jedoch häufig längere Zeit abwesend, weil der König ihn öfters mit Gesandschaften betraute. Der eigentliche Hofmeister war somit die Königin-Mutter. Sie war eifersüchtig darauf bedacht, daß keine Altersgenossen in die Nähe des Prinzen gelangten. Indem sie ihn stets bei sich behielt, verschloß sie ihm die Möglichkeit, sich bei Zeiten einen Erfahrungskreis zu bilden und denselben zu erweitern. Die Persönlichkeiten, denen die Erziehung und der Unterricht übertragen wurde, waren

der Königin treu ergeben und versahen ihr Amt ihrem Wunsche entsprechend.

Über Peter Opaliński sind uns aus dieser Zeit zwei verschiedene Urteile überliefert. Im allgemeinen wird er als ein gebildeter und besonnener Mann geschildert. Eine höhere Bildung und eine gewisse Vertrautheit mit den öffentlichen Angelegenheiten wird man ihm wohl kaum absprechen können. Der Vicekanzler Tomicki drückte sich über ihn sehr diplomatisch aus und hielt offenbar mit seinem Urteil zurück. Dagegen lautet das über seinen Charakter von Stanislaus Górski gefällte Urteil geradezu vernichtend. Górski schildert ihn als einen eifrigen Parteigänger der Königin und Vermittler bei allen ihren unsauberen Handlungen. Opaliński verblieb bei dem jungen Prinzen bis zu seinem Tode (1545) und vermachte ihm auf dem Sterbebette 100000 Gulden und seine Kleinodien.

Im Jahre 1529 erhielt Sigismund August einen Lehrer, der ihm die s. g. politior literatura beibringen sollte. Die Wahl fiel auf einen Italiener, namens Johannes Silvius Amatus Siculus. Dies geschah fern von Krakau, in Wilna, wohin der Hof zu einem längeren Aufenthalte sich begeben hatte. Die Wahl des Silvius war für so manchen eine Überraschung, da man eher eine andere Persönlichkeit für diesen Posten gewünscht hätte. Die Berufung des Silvius ist offenbar ein Werk der Königin. Silvius ist ein typischer Wanderhumanist. Das einzige, was ihn für diese Stellung empfahl, war seine humanistische Bildung. Ein alter Wüstling, hat er sich in Polen zum Priester weihen lassen, um auf diesem Wege leichter in den Besitz von geistlichen Pfründen zu gelangen. Seiner Persönlichkeit fehlte es an nötigem Ernst, seiner Gesinnung an echtem Adel.

Die Kunde von der Art und Weise, wie die Erziehung des Prinzen vor sich ging, drang bald nach auswärts und erweckte so manche Besorgnis. Anfangs versuchte man in diskreter Weise auf die königlichen Eltern einzuwirken, daß sie eine Änderung in der Erziehungsweise eintreten ließen. Wir erfahren von einer Versammlung von Senatoren, welche wahrscheinlich der Vizekanzler Tomicki in dieser Angelegenheit einberufen hatte. Eine gute Gelegenheit zur Verbesserung der Erziehung des Kronprinzen bot sich bald darauf von selbst, als Silvius an einem Augenleiden erkrankte und man zweifelte, ob er sich davon erholen wird. Tomicki traf sofort Vorkehrungen, um an seine Stelle einen namhaften Humanisten aus

Italien, Lazaro Bonamico, Professor an der Universität Padua, zu berufen. Er wollte diese Angelegenheit auf dem Landtage zu Piotrków im Jahre 1535 zur Sprache bringen, doch es kam dazu nicht. Da er selbst krankheitshalber eine Reise nach Wilna nicht unternehmen konnte, trug er dem Bischof Chojeński auf, die Berufung des Bonamico zu betreiben. Aber Chojeński hatte mit seinem Vorschlage kein Glück. Der greise König wurde zwar bei den Vorstellungen des Chojeński nachdenklich, überließ aber die Entscheidung seiner Frau. Bona widersetzte sich entschieden dem Vorschlage Tomickis, indem sie vorhielt, daß die Möglichkeit einer Genesung des Silvius nicht ausgeschlossen sei. Was weiter geschah, wissen wir nicht. Es ist höchst wahrscheinlich, daß Silvius, der damals in einem sehr vorgerückten Alter stand, bald darauf starb und daß der eigentliche Unterricht des Kronprinzen im Jahre 1535 abgeschlossen wurde.

Da beschloß der Vizekanzler, zu einem neuen Mittel zu greifen, um unmittelbar auf den Kronprinzen einzuwirken. Er veranlaßte die Absendung eines Ermahnungsschreibens nach Wilna. Dieses Schreiben wurde ausgearbeitet von Hosius, dem nachmaligen Bischof von Ermeland, der damals bei Tomicki weilte und ihm in der Führung der Kanzeleigeschäfte behilflich war. Der Brief ist sehr geschickt verfaßt, denn, obgleich er den Eindruck einer harmlosen Ermahnung macht, enthält er doch eine scharfe Kritik der Erziehung des Adressaten. Sein Hauptinhalt geht dahin: der Kronprinz soll *intelligere et agere* d. h. er soll lernen, um zu einem reichen Wissen zu gelangen und sich im Handeln üben. Tomicki versprach seinem jungen Gebieter noch weitere Ermahnungen zukommen zu lassen, falls die bereits zugeschickten in Gnaden angenommen sein würden. Ein besonderer Abgesandter, Samuel Maciejowski, wurde beauftragt, das Schreiben in Wilna zu überreichen. Die Antwort, welche darauf erfolgte, war trocken und nichtssagend. Trotzdem ergriff der greise Diener des Königs die Feder, um in recht warmen Worten den Kronprinzen zu ermahnen, den Weg der Tugend zu wandeln. Weitere literarische Ergüsse wurden durch den Tod Tomickis abgebrochen.

Vor die Öffentlichkeit wurde die Erziehung Sigismund Augusts im Jahre 1537 gebracht, als das bei Lemberg versammelte allgemeine Aufgebot sich der Regierung widersetzte und in eine tagende Versammlung sich verwandelte. Die Interpellation ging

von Peter Zborowski aus, welcher in recht scharfer Weise von der Zeitvergeudung des Kronprinzen in Gesellschaft von Mädchen sprach. Darauf erfolgten von seiten des Hofes zwei Erwiderungen. Kmita erwiderte, der königliche Vater sei emsig darauf bedacht, daß sein Sohn die in ihn gesetzten Erwartungen erfülle. Im Namen Sr. Majestät antwortete Tarnowski, daß Se Majestät etwaige Mängel in der Erziehung des jungen Prinzen, falls sich solche ergeben sollten, gern beseitigen wolle. Die nächste Folge dieser Interpellation war, daß der Kronprinz eine besondere Hofhaltung erhielt.

Die unmännliche Erziehung Sigismund Augusts bildete offenbar den Gegenstand eines öffentlichen Geredes in Polen, wie dies aus folgendem Ereignis ersichtlich ist. In das Jahr 1538 fällt das erste selbständige Auftreten des Kronprinzen. Er wurde abgeschickt, die Truppen bei Lemberg zu inspizieren. Diesen Zug unternahm er in Begleitung von zwei ernsten Senatoren, Johann Tarnowski und Andreas Górka. Nach erfolgter Inspizierung kehrte er nach Krakau zurück. Indessen wurde dieser harmlose Ausflug so dargestellt, als wenn das Ziel desselben die Walachei gewesen wäre. Man erzählte sich, daß der Kronprinz, ermüdet von dem weiten Marsche, auf Befehl seiner Eltern von Gliniany aus umgekehrt wäre.

Noch einmal wurde die Erziehung Sigismund Augusts im Jahre 1547 von Stanislaus Orzechowski in seiner Trauerrede auf Sigismund I. zur Sprache gebracht. Zwar berührte er in derselben mit keinem Worte die Erziehung des jungen Königs, aber er sprach sich ausführlich und mit großen Lobeserhebungen über die Erziehung aus, welche Sigismunds Vater seinen Söhnen hatte angedeihen lassen, so daß fast jedes Wort eine scharfe Kritik des bei der Erziehung von Sigismund August angewandten Verfahrens enthält.

---

5. SCHNEIDER STANISŁAW. **Ze studyów mitologicznych i ludoznawczych: 1. Mit o „kurze niebieskiej“; 2. Święto majowe; 3. Święto umarłych; 4. Religia Dyonizosa; 5. Dyoskurowie i Helena.** (***Aus mythologischen und volkskundlichen Studien: 1. Mythus von der „himmlischen Henne“; 2. Maifest; 3. Totenfeier; 4. Religion des Dionysos; 5. Die Dioskuren und Helena***).

1. Der Mythus von der „himmlischen Henne“ (kura) kommt von dem griechischen Namen Κόῤῥα=Κόρα her, mit welchem die Erde

als Braut bezeichnet wird. Ihrer Vermählung mit dem Kuros (Sonne) stellt sich Chronos entgegen, der unterirdische Gott orientalischer Konzeption in Schlangengestalt. Die Umgestaltung dieser Schlange in einen Hahn gab dem in der Welt weit verbreiteten Hahnsymbol als Bräutigam und Henne als Braut den Anfang.

2. Im Baumkult und im „Maifest“ muß man die Anfänge des Kultes von Kuros und Kora suchen. Plutos, in dessen Namen man dieses Frühlingsfest mit dem Herumtragen eines Zweiges, εἰρεσιώνη oder κορυθάλη genannt, feierte, war ein Hausgott und der Schutzgeist des Hausherdes, den man erst mit der Zeit als Schlange sich vorzustellen und mit dem chthonischen Pluton zu verwechseln begann. Aller Reichtum (πλοῦτος) stammt anfangs, wie die Mutter des Plutos Demeter, vom olympischen Himmel ab.

In den zwei Bildern von Ostia, die ein Frühlings- und Herbstfest feiernde Kinder darstellen, soll man zuerst Ariadnes Hinscheiden und dann ihre Hochzeit mit Dionysos sehen. Diese Interpretation wird durch die Wandmalereien im Hause der Vettier in Pompei bestätigt, wo man u. a. einem Blumenfest und einer von Psyche geleiteten Dionysosprozession begegnet. Psyche nimmt hier Ariadnes Platz ein und an die Stelle der Knaben treten kleine Eroten. Die Knaben, welche sowohl bei uns wie in Alt- und Neugriechenland Schwalben u. drgl. umhertragen, das Maifest feiern u. s. w., sind ein Relikt von Hausgeistern (domowe ubożęta, skrzaty), die man im XIV. und XV. Zeitalter in Polen mehrmals jährlich, im Frühling und im Herbste begastete. Die Hausgeister oder die Seelen der verstorbenen Ahnen in verkleinerten, von den Kindern vorgestellten Gestalten brachten Glück und Gedeihen oder auch Fluch, je nachdem man sie mit Speise und Trank bewirtet, oder man sie von der Tür gewiesen hatte.

3. Das Seelenfest und der Totenkult, welche älter waren als der Dionysoskult, gaben den ersten Anstoß zur Entstehung der griechischen Tragödie. Am zweiten Tage der athenischen Anthesterien beging man die Trauung „des Königs mit der Königin“, die anfänglich Kuros und Kora, Personifikationen der Sonne und der Erde waren, bevor ihre Stelle andere Gottheiten wie: Zeus, Apollo, Dionysos, Hera, Artemis u. s. w. einnahmen. Apollo mußte den Hermes, der als Seelenführer und Ἀγαθὸς δαίμων Schlangengestalt annahm, bewältigen; Dionysos dagegen bezwang des Hermes Sohn Pan, der als Bock die Sinnenwelt verkörperte. Die Anthesterien weisen viel

Ähnlichkeit und Gemeinschaft mit der litauischen Totenfeier und Bocksmahlzeit auf (Dziady = uczta kozła), vor allem ist aber die Hauptidee gemein: die Abtötung des alten Menschen in sich, der seiner eigenen Qual Urheber war, mit anderen Worten: das Opfer des Bocks, des Synonyms der körperlichen Gebrechen und Sinnengelüste.

4. Die Uranfänge des Dionysos verbinden den Sonnenkult mit dem Baumkulte. Pindar faßt ihn als eine Naturgottheit auf, die das Weltall mit Sonnenhelle, Wärme, zugleich mit Feuchtigkeit versieht und besonders Bäumen Vegetationskraft und Wachstum verleiht. Der Zweiheit der Natur des Dionysos, der sonnigen und der feuchten, entsprechen seine zwei Gestalten, in welchen er meist erscheint: die Stiergestalt und die Schlangenhülle. Eine solche Verschmelzung von zwei verschiedenen und gegensätzlichen Gottheiten, die nun zwei verschieden Seiten derselben bilden: des uranischen Stieres und der chthonischen Schlange, sehen wir in Dionysos in ähnlicher Weise wie in dem Gott des thrakischen Stammes der Geten. Dionysos, der als Gott alle typischen Phasen der Entwickelung von Baum, Stier, Schlange, Mensch, wieder zu Gott durchmacht, ist auf der Grundlage der kosmischen und genetischen Theorie zu begreifen, zu deren Anfang sowohl wie zu Ende der Gott steht, der die Naturformen: Pflanzen, Tiere, Menschen vertauscht, bis er sich endlich von materiellen Banden befreit. Dem dämonischen Dionysoskulte setzte sich der orphische Kult entgegen, dessen Ursprung man heute in der persischen Spekulation sucht, der aber die orientale Vermischung chthonischer und uranischer Bestandteile in der Einheit „jenseits von Gut und Böse“ nicht duldete, sondern gemäß der arischen Tradition die himmlischen Mächte mit den unterirdischen streiten und sie besiegen ließ.

5. Die Dioskuren gehören zu den ältesten Gottheiten der griechischen Religion und besaßen anfangs selbst Pferdegestalt, bevor man ihnen weiße Reitpferde zugesellte. In der hellenistischen Zeit konnte ihre Kontamination als Himmelsgötter mit den irdischen Geistern, den Kabiren, stattfinden. Zuerst unzertrennlich im Himmel, dann unter der Erde, entzweiten sie sich nachher; ein Bindeglied aber zwischen ihnen, zwischen dem himmlichen und dem unterirdischen, war ihre Schwester Helena, mit Selene (Mond) gleichbedeutend.

Die Unterlage der Göttin Aphrodite in Helena hat Herodot entdeckt. Wichtig in dieser Gottheit war der unlösbare Bund von

Mond, Wasser, Pflanzenfülle und jedem Gedeihen. Das Wasserelement der Liebesgöttin wiederholt sich in der Sage und dem Namen der polnischen Mythengestalt Wanda, der böhmischen Libussa, der griechischen Daphne u. dgl. Krak und Krok. Libussas und Wandas Väter, bedeuteten sowohl Sonnengötter in Riesen- und Heldengestalt wie Personifikationen des Winters in der Form von Ungeheuern und Drachen, deren einer u. a. auch Ladon, Daphnes Vater war. In den Überresten verschiedener: griechischer, slawischer, deutscher u. a. Sagen muß man einen tiefen Gedanken des religiösen Mythus von Weltentochter (Κόρη κόσμου) und jungfräulicher Erde erblicken, welche unterirdische Drachen- und Dämonenkräfte fesseln und sie zu vernichten drohen, die aber ein himmlischer, dioskurenartiger Jüngling aus der Totenstarrheit befreit und erlöst, ein Vorgänger und Prototyp des heil. Georg auf dem Schimmel.

Der Zusammenhang dieser Κόρη κόσμου als Mondgöttin (Ἑλένη) und als Göttin der Weisheit (Σοφία) mit dem Schlangengott (Ἀγαθὸς δαίμων), ähnlich dem ägyptischen Schlangenpaare: Isis und Osiris, hat auf die gnostischen Systeme und ihren Erben — Julius Słowacki eingewirkt. Kore, Helena, Słowackis Helois, oder die empedokleische Aphrodite, ist Bindeglied zwischen zwei Geisterscharen, deren eine zum Himmel von der Erde emporsteigt, die andere zur Erde vom Himmel herunterkommt. Die eine wird von einem hellen, sonnigen Demiurg oder „goldenen Engel", die andere von einem dunklen, irdischen oder einem Engel „aus Blut und Sturmwind angeführt. An Stelle von Engel und Demiurge substituieren wir die Dioskuren, diese „zwei Götter auf ihren entgegengesetzten Sonnen", und wir erhalten den uralten Solarmythus von den Brüdern Kastor und Polydeukes, die um ihre Schwester Helena (den Mond) werben, um sie miteinander streiten und sie, d. i. die Erde, beschirmen.

---

6. OTRĘBSKI JAN. **Połączenia dźwięków** *s ṣ ḱ ǵ ǵh* + *s* **w języku staroindyjskim.** ***(Die Lautverbindungen*** *s ṣ ḱ ǵ ǵh* + *s* ***im Altindischen).***

Auf Grund der genügend bekannten Tatsachen kann man mit Zuversicht behaupten, daß im Ai. folgende Vorgänge stattgefunden haben:

1. Jedes *s ṣ ś* (⇐ *ḱ* bzw. *ǵ ǵh*) ging vor nach folgendem *s* in *t*, *ṭ* über, oder, anders ausgedrückt, die Verbindungen *-ss*(-), (-)*ṣṣ*(-) [mit vorangehendem *ṣ* aus *s* und *ś*] wurden zu **-ts -ts- *-ṭṣ **(-)*ṭṣ-*; auslautende *s* und *ṣ* schwanden natürlicherweise;

2. dagegen wurde an- und inlautendes sekundäres **ṭ* in der Gruppe ***(-)*ṭṣ-* weiter zu (-)*kṣ-*; *t* in der Gruppe *-ts-* verblieb unverändert.

Anmerkung. Der Wandel ***(-)*ṭṣ-* ⇒ (-)*kṣ-* ist später als der Schwund auslautender *s ṣ*; dieser Wandel ***(-)*ṭṣ-* ⇒ (-)*kṣ-* ist in neueren Sprachen beobachtet worden, s. Język Polski II 139 f. und die Bemerkung Nitsch's ib. 144.

Beispiele.

vyàvāt 3. sg. aor. von *vas-* 'illucescere' (**vyavāsst*), *viprúṭ* N. sg. von *viprúṣ-* 'Tropfen', *ṣáṭ* '6' (**s*(*u̯*)*eḱs*), *ā́naṭ* 2. u. 3. sg. aor. von *aś-* (od. *naś-*) 'erreichen', *ápr̄āṭ* 3. sg. aor. von *praś-* 'fragen' (**eprēḱst*), *samrā́ṭ* N. sg. von *samrā́j-* 'Herrscher', *satrāṣā́ṭ* von *°sā́h-* 'allüberwindend, allmächtig'.

vatsyati 3. sg. fut. von *vas-* 'wohnen, verweilen', *dvékṣi* 2. sg. praes. von *dviṣ-* 'hassen'.

Daraus folgt:

1. Von der Ursprünglichkeit der Gruppe *kṣ* ⇐ **ḱs* kann keine Rede sein; die Beweise, außer dem Ai. (vg. besonders die Formen, wie *cáṣṭe* 3. sg. praes. (**caṣṣṭe*) von *cakṣ-* 'sehen', — also nicht das nach dem Muster von *ábhakta* 3. sg. aor. med. von *bhaj-* 'verteilen' (**abhakṣ-ṣ-ta* u. dgl. zu erwartende **cakte*!), findet man in Avesta, vg. ai. *kṣití-* 'Wohnung', av. *šiti-*, ai. *ákṣi-* 'Auge', av. *aši* (av. *š* ⇐ **šš*).

2. In der Stellung vor suffixalem *-bh-* fand kein phonetischer Wandel *s ṣ ś* ⇒ *d ḍ* statt [schon a priori kaum annehmbar].

3. Die konsonantischen Stämme verhielten sich vor suffixalem *-bh-* wie im Auslaut. Beispiele: die I. pl. *tápobhis* von *tápas-* 'Hitze', *bhābhis* von *bhas* 'Schein, Licht', *havírbhis* von *havís* 'Opfer', *susamdŕ̥gbhis* von *susamdŕ̥ś-* 'von schönem Aussehen'. Avesta bietet kein sicheres Beispiel. Das von manchen Forschern ins Feld geführte *vīžibyō* D. pl. kann als eine Analogiebildung nach dem N. sg. *vīš* betrachtet werden.

4. *ḱ ǵ ǵh* wurden vor suff. *-bh-* ebenso wie im Auslaut dispalatalisiert, vgl. noch: *tveṣa-samdr̥k* V. sg. von *°dŕ̥ś-* 'prachtvoll aussehend', *dadhŕ̥k* adv. 'kühn, wohlgemut' von *dr̥h-* vg. av. *dərəzra-*

und aksl. *drъzъ* 'θρασύς', ferner die neutralen Komposita mit dem zweiten Bestandteil °*dṛk* und gr. ὑπόδρα ⇐ (*ὑποδρακ).

Anmerkung. Alle Ausnahmen in der Flexion von den oben statuierten Lautübergängen erklären sich dadurch, daß im Ai. der auslautende Stammeskonsonant vor *-bh-* sich nach dem N. richtet und umgekehrt. Neben der Analogie kann man als Motiv den Einfluß vorhergehender Konsonanten geltend machen: im N. erscheint *k* fast ausschließlich, wenn *d* oder *r* vorangehen, vg. *dík* '(Welt)-gegend' von *díś-*, *etādṛk* 'solcher' von °*dṛś-* usw., also Dissimilation neben der Analogie.

Was die Stellung vor dem Lokativ-*su* betrifft, so scheinen *-ss-* *-ṣṣ-* auch hier denselben Wandlungen zu unterliegen; dann könnte man wenigstens Formen wie *mādbhís* I. pl. von *mā́s-* 'Mond, Monat' sehr gut als nach **mātsu* entstanden betrachten. In der historischen Phase des Ai. kann man nur von der Behandlung der kons. Stämme wie im Nominativ reden, aber in vorhistorischer Zeit kann es auch anders gewesen sein; die av. *ązahu*, *zazušu* können nur verstanden werden, wenn *-su* nicht loses Kompositionsglied war.

Ausführliche Begründung obiger Annahmen ist Gegenstand einer druckfertigen Arbeit, in der das ganze Beweismaterial der Veden und Brāhmaṇen erschöpfend behandelt und alle Konsequenzen gezogen werden [1]).

---

7. RUDNICKI MIKOŁAJ. **Zmiany rodzaju w rzeczownikach zapożyczonych. [Na podstawie materyału z języka niemieckiego].** ***(Geschlechtswandel der entlehnten Substantiva. [Auf Grund des deutschen Lehnwortsmaterials])*** [2]).

Die Arbeit besteht aus sieben Kapiteln, von denen die Kapitel II.—V. den Kern der Abhandlung bilden. Das I. Kapitel bespricht diejenigen Lehnwörter, welche das fremde Geschlecht beibehalten haben, VI. handelt darüber, wie die in dem positiven Teile der Arbeit besprochenen Attraktionen hemmend auf den Genuswechsel

[1]) Die Korrektur des polnischen Exemplars (SAU XX, Nr. 7) hat der Verfasser nicht gelesen, daher der Unterschied zwischen diesem und dem vorliegenden deutschen Text.

[2]) Die polnisch geschriebene Abhandlung erschien in Rozprawy Wydziału filologicznego Akademii Umiejętności w Krakowie. Band. 54.

einwirken können. Die theoretischen Erwägungen und Schlüsse werden im VII. Kapitel und in der Vorrede ausführlicher behandelt.

Das ganze deutsche Lehnwortmaterial ist in 15 Gruppen eingeteilt und es sind 15 Regeln, „Gesetze“ des Genuswechsels aufgestellt worden; wer noch weiteres Material in Betracht zieht, kann die Zahl der genannten Regeln vielleicht vermehren. Die Regeln präzisieren die Bedingungen, unter denen der Genuswechsel stattfindet. In gewissem Sinne sind die genannten Regeln als „Gesetze“ des Genuswechsels zu betrachten; es muß aber ausdrücklich bemerkt werden, daß dieselben nicht so sehr zur strengen Klassifizierung als bloß zur Orientierung dienen sollen. Die Vorgänge sind äußerst verwickelt und es ist, teilweise aus stilistischen Gründen, unmöglich, genau die Bedingungen zu nennen, die in der einen oder anderen Gruppe Geltung haben; denn es finden fortwährend Übergänge statt.

Die Regeln lauten:

II. Kapitel. — Rein semasiologische Attraktionen.

IV. Substantiva, welche unter dem Einflusse der bedeutungsverwandten, einheimischen Wörter das Geschlecht gewechselt haben. — Die Bedeutungsverwandtschaft kann sehr verschieden sein: von der völligen Gleichheit der Bedeutung bis zur größeren oder kleineren „Verwandtschaft“, so daß eine Abgrenzung im Einzelnen sich schwierig gestaltet. Beispiele: nhd. *fenestra* f., mhd. *venster* n., nhd. *Fenster* n. ⇐ lat. *fenestra* f. unter dem Einflusse der alten, einheimischen Wörter *augatora* n., resp. *windouga* n., denen dieselbe Bedeutung zukam.

V. Substantiva, deren Geschlechtswandel von dem Einflusse der semasiologisch kontrastierenden Wörter abhängt. — Der Kontrast bietet (logisch) teilweise Ähnlichkeit; es hängt also die V. Gruppe mit der IV. zusammen. Beispiel: *das Zivil* n. ⇐ frz. *le civil* m. unter dem Einflusse des semasiologisch kontrastierenden *Militär* n. ⇐ frz. *le militaire* m., das seinerseits sein Geschlecht von dem einheimischen *Heer* n. angenommen hat (der IV. Gruppe gemäß).

VI. Substantiva, welche das Geschlecht unter dem Einflusse der mit ihnen zufälligerweise in Berührung stehenden Substantiven gewechselt haben. — Z. B. nhd. *Revier* n. ⇐ frz. *la rivière* f. unter dem Einflusse von *Wasser* n., *Ufer* n., *Gelände* n., weil der Vorstellungskreis der genannten einheimischen Wörter mit dem des

fremden *la rivière* sich irgendwie berührte. Vrgl. den polnischen Text, der das klar macht.

VII Substantiva, deren Geschlechtswandel mit der besonderen Bedeutungsentwicklung derselben zusammenhängt. — Z. B. nhd. *Adlatus* m. 'Helfer' ⇐ lat. *ad* + *latus* n. 'an der Seite'.

VIII. Maskulina oder Feminina, die das neutrale Geschlecht angenommen haben, weil sie kleine, winzige Sachen und Gegenstände symbolisieren. Z. B. nhd. *Filigran* n. ⇐ frz. *le filigran* m. 'ds.' etc.

III. Kapitel. — Semasiologisch-formale Attraktionen.

IX. Das Zusammenwirken mancher semasiologischen und formalen Momente trägt dazu bei, daß Maskulina und Feminina — Neutra werden. Semasiologische Momente haben einen unbestimmten, so zu sagen morphologischen Charakter, die formalen dagegen einen negativ wirkenden. Vrgl. die ausführliche Begründung im polnischen Texte. — Hier sei bloß so viel bemerkt, daß es sich in diesem Falle um semasiologische Gegenüberstellung von Substantivum und Verbum handelt und um die sich aus dieser Tatsache ergebenden semasiologischen Vorstellungsentwicklungen, mit denen sich die (negative) Isolierung der suffixalen Teile der Lehnwörter vereinigt. Z. B. nhd. *Zeremoniell* n., welches als ein Substantivum verbale zu einem nicht existierenden Verbum apperzipiert werden kann, nhd. *Plateau* n., *Visavis* n. ⇐ frz. *plateau* m., *vis-a-vis* m. Die letztgenannten Wörter sind in der deutschen Sprache formal isoliert: sie können weder Maskulina nach Feminina werden und deshalb nehmen sie als nicht positiv in suffixalen Teilen charakterisierte das sächliche Geschlecht an. Dasselbe gilt auch von dem Auslauts *-ell* in *Zeremoniell* n.

X. Die Substantiva, welche das Geschlecht unter dem Zusammenwirken der semasiologischen (im engeren Sinne) und formalen Momente gewechselt haben. — Die Vorgänge sind in diesem Falle äußert kompliziert und verwickelt z. B. nhd. *Million* f. ⇐ frz. *million* m. wurde Femininum unter Mitwirkung folgender Faktoren: 1) der Einfluß des bedeutungsverwandten einheimischen Wortes scil. *Zahl* f.; 2) die suffixale Attraktion durch die *-ion*-Feminina, wie: *Nation*, *Station* etc.; 3) der kollektive Sinn des Wortes in Wendungen, wie: *Million Leute* etc.; 4) höchstwahrscheinlich auch das Moment der Rückbildung des femininen Singulars zu einem *-en*-Plural (vgl. XIV. Gruppe).

IV. Kapitel. — Die formalen Attraktionen.

XI. Substantiva, deren Geschlechtswandel von dem Einflusse der Wörter mit denselben oder ähnlichen suffixalen Elementen abhängig ist. — Z. B. ahd. *ihsilî* f. 'Verbannung' ⇐ lat. *exilium* n. 'ds.' wegen der Attraktion durch die *î*-Feminina, nhd. *Speicher* m. ⇐ lat. *spicaria* f. — Attraktion durch die *er*-Maskulina.

XII. Substantiva, welche das Geschlecht wegen der völligen phonetisch-materiellen Gleichheit mit den in der Sprache schon längst existierenden Wörtern gewechselt haben. — Es kommen Fälle vor, daß irgend ein Wort lautlich mit einem etymologisch ganz anderen Worte zusammenfällt und nach ihm sein Geschlecht richtet, z. B. nhd. *Tusch* m. 'Beleidigung' ⇐ frz. *touche* f. 'Berührung, Stoß' nach *Tusch* m. 'musikalischer Festgruß' (vgl. Seiler III. 179. s. unten, und Hirt-Weigand sv.). In diese Abteiluug gehören auch die Fälle der s. g. Volksetymologie.

XIII. Substantiva, welche dem Genuswechsel unter dem Einflusse der Komposita, deren Teile sie bilden, unterlagen. — Z. B. ahd. *zol.* m., nhd. *Zoll* m. 'Abgabe' ⇐ lat. *telonium*, *tolonium* n, 'ds.' unter dem Einflusse des ahd. Kompositums *zollantuom* m. 'ds.' Ausführlich handelt darüber der polnische Text.

XIV. Substantiva, die wegen der speziellen Deklinationsbedingungen der deutschen Sprache Feminina wurden. — Es ist bekannt, daß der Plural mehrerer Substantiva formal mit dem Singular der Feminina zusammenfällt. Es kommen demnach Fälle vor, wo manche Maskulina oder Neutra, welche in der Form der Mehrzahl fest geworden sind, singularische Feminina werden, weil ihre äußere pluralische Gestalt (Form) dem Singular der Feminina gleicht z. B. nhd. *Brille* f. eigentlich Plural zu nhd. *brill*, *brille*, *berille* m. 'ein durchsichtiger Stein' ⇐ gr.-lat. *beryllus* m. 'ds.' u. s. w.

V. Kapitel. — Fremde Einflüsse.

XV. Substantiva, die das Geschlecht unter dem Einflusse fremden Sprachgutes gewechselt haben. — Z. B. nhd. *Brimborium* n. latinisiert aus frz. *brimborion* m. 'Kleinigkeit, Lappalien, Nippessachen'; mhd. *göuwe* n., obd. *Gäu* n., nhd. *Gau* m. nach dem lat. *pagus* m.

Das I. Kapitel umfaßt die Substantiva, welche das fremde Geschlecht unversehrt beibehalten haben. — Das Material zerfällt in drei Gruppen:

I. Substantiva, die das fremdsprachliche Geschlecht ohne irgend welchen positiven Grund festhalten z. B. nhd. *Rang* m. ⇐ frz. *rang* m.;

II. Substantiva, welche wegen der sozial- und naturgeschlechtlichen Verhältnisse das Geschlecht nicht gewechselt haben z. B. nhd. *Papst*, ahd. u. mhd *pâpes*, *bâbes*. *bâbest* m. ⇐ afrz. *papes* m., oder nhd. *Schöps* m. 'verschnittener Hammel' ⇐ westslav. **skopьcь* m. 'ds.';

III. Substantiva, welche wegen der fortwährenden Einwirkung des fremden Urworts das ursprüngliche, fremdsprachliche Geschlecht festhalten, z. B. nhd. *Grammatik* f. ⇐ lat. *grammatica* f. — Es wirkten nämlich verschiedene Attraktionen auf das Wort ein, die an und für sich genügten, um das Geschlecht des Wortes ins Schwanken zu bringen. Das Geschlecht wurde aber aufrechterhalten, weil der klare Zusammenhang mit dem fremden Urworte die genannten Attraktionen nivellierte.

Im großen und ganzen können wir das gesamte bearbeitete Sprachmaterial in drei Klassen einteilen:

I. Lehnwörter, die infolge irgend welcher positiven Ursachen das Geschlecht gewechselt haben (IV.—XV. Gruppe);

II. Lehnwörter, die unter Mitwirkung klarer positiver Gründe das fremdsprachliche Geschlecht aufrechterhalten haben (II. und III. Gruppe);

III. Lehnwörter, die das fremde Geschlecht ohne ersichtlichen Grund beibehalten (I. Gruppe).

Diese Tatsachen berechtigen uns zum folgenden Räsonnement: Die konservative Kraft, die jedem Sprachelemente, also auch dem Genus der Wörter innewohnt, bewirkt, daß das Wort bei der Entlehnung sein Geschlecht nicht wechselt [1]). Wenn also ein Geschlechtswandel bei der Entlehnung eintritt, müssen dazu bestimmte Ursachen vorliegen, die konsequent und ausnahmslos wirken, insofern sie von anderen Tendenzen und Ursachen nicht durchkreuzt

[1]) Dieses theoretische Ergebnis wird durch eine interessante, empirisch-geschichtliche Tatsache bekräftigt. Man kann nämlich beobachten, daß in Fällen, wo wir genügende, dokumentarische Quellen haben, um das Geschlecht des Lehnwortes in seiner ganzen Entwicklung zu verfolgen, wir immer zu derjenigen Form des Wortes gelangen, welche das fremdsprachliche Geschlecht noch festhält, z. B. nhd. *Fenster*, mhd. *venster* n., ahd *fenestra* f. ⇐ lat. *fenestra* f. u. s. w.

werden. Somit wird der Genuswechsel zu einem Kriterium bei der Beurteilung der Entlehnungen. Als Anhang zur Arbeit habe ich einige Lehnwörter notiert, deren Geschlecht uns nötigt, sie aus einer anderen Quelle herzuleiten, als es bisher geschah.

Die Lehnwörter wechseln das Geschlecht, weil sie von Wörtern, Wortgruppen, oder Vorstellungsinhalten attrahiert werden.

Den größten Einfluß auf den Genuswechsel üben die semasiologischen Bedeutungsattraktionen aus und diese spielen augenscheinlich nur in einer nicht gar zahlreichen Gruppe von Substantiven nicht mit (XII. Gruppe). Diese Erscheinung ist recht verständlich, weil die semasiologischen Elemente das menschliche Bewußtsein in viel höherem Grade erregen, als die formalen.

Der Geschlechtswechsel bedeutet, daß zwischen dem eben gesprochenen Worte (mit schon verändertem Geschlecht) und seiner Vorstellung, in der dem sprechenden noch das alte Geschlecht vorschwebt, ein Unterschied entsteht. Es ist nun begreiflich, daß das entlehnte, neue, nicht aber das alte, traditionelle, im Sprachbewußtsein längst eingebürgerte Wort sein Geschlecht wechselt, weil eben das zu entlehnende (resp. entlehnte) Wort normalerweise weniger das Sprachbewußtsein, die Apperzeption erregt, als das alte, einheimische. Die objektiv identische Veränderungsgröße (eben der Geschlechtswechsel) erscheint daher dem sprechenden Subjekte im alten, traditionellen Worte subjektiv größer als in dem neuen, nicht eingewurzelten. Es waltet hier also dasselbe Gesetz der reproduzierenden und reproduzierten Vorstellungen, welches ich auf Grund der assimilatorischen und der dissimilatorischen Prozesse für die lautlichen Vorgänge aufgestellt habe [1])

Es ist aber nicht unbedingt notwendig, daß die in einer Sprache eingebürgerten Wörter die neuerscheinenden geschlechtlich immer

[1]) Mikołaj Rudnicki. Studya psychofonetyczne I. Assymilacya. RWF. (Rozprawy Wydziału filologicznego Akademii Umiejętności w Krakowie) tom L. (50). Deutsche Inhaltsangabe im Bulletin de l'Académie des Sciences de Cracovie. I. Classe de Philologie. Juin—Juillet et Octobre 1911. Auch Sonderabdruck: Psychophonetische Studien. I. Assimilation von Mikołaj Rudnicki. Krakau 1912.

Für die Dissimilation vgl. die Abhandlung des Verfassers: Z zagadnień psychofonetycznych. MPKJ. V. 231. ff. (Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności w Krakowie, Band V. Kraków 1912).

attrahieren; es können Fälle vorkommen, daß irgend ein fremdes Wort klarer apperzipiert wird als das einheimische und daß infolgedessen das Geschlecht des letzteren von dem des ersteren bestimmt wird, vgl. den Fall *Gau* m. wegen lat. *pagus* m., auch *Echo* (in der Vorrede), *Phalanx* etc. Im polnischen Texte §§ 75, 66 a und die Vorrede.

Der Vorstellungsinhalt eines jeden Wortes kann in drei besondere Gruppen von Elementen zerlegt werden:

1) die erste Gruppe bilden die semasiologischen Elemente im engeren Sinne;

2) die zweite die grammatisch-formalen mit den zu ihnen gehörigen Bedeutungselementen;

3) die dritte die formalen oder besser die lautlich-materiellen Elemente, d. h die artikulatorisch-motorischen, respekt. akustischen Elemente.

Vom Standpunkte des sprechenden Subjektes aus bilden alle drei genannten Klassen von Elementen die Merkmale des Wortes, welche das betreffende Wort von anderen, besonders ähnlichen Wörtern unterscheiden. Den Geschlechtswandel führen die Verwandtschaftsbeziehungen unter den einzelnen Klassen von Elementen der einander attrahierenden Wörter herbei. Es ist somit die Möglichkeit gegeben, dieselbe grundsätzliche Wichtigkeit den drei obengenannten Klassen von Wortelementen zuzuschreiben und die unter ihnen bestehenden Unterschiede auf die verschiedenen Grade der Apperzeptionsklarheit zurückzuführen. Es werden nämlich, wie gesagt, die semasiologischen Elemente am klarsten, dagegen die rein phonetisch-materiellen als im höchsten Grade automatisierte am dunkelsten apperzipiert: mitten zwischen den beiden stehen die formal-grammatischen Elemente. Es muß aber hervorgehoben werden, daß dieses Verhältnis nicht unbedingt notwendig ist; aus irgend welchen Gründen kann eben die Apperzeptionsklarheit der formal-grammatischen oder sogar der rein lautlich-materiellen Elemente so gesteigert werden, daß sie größere Apperzeptionsklarheit erreichen und infolgedessen viel intensiver das menschliche Bewußtsein erregen können als die semasiologischen. In letzter Instanz hängt das von dem Willen des Menschen ab. Das bedeutet aber nicht, daß hier Laune und Willkür herrscht und keine Regelmäßigkeit waltet;

es wird doch niemand ohne zureichenden Grund bestimmten Elementen größere Beachtung schenken. Somit fließen die drei Gruppen der Wortelemente in eins zusammen und unterscheiden sich voneinander bloß durch die Kompliziertheit der Vorgänge und verschiedene normalstufige Apperzeptionsklarheit. Die Regelmäßigkeit des Genuswandels wird also durch die Beständigkeit der Zusammenhänge zwischen den einzelnen Wörtern, Gruppen von Wörtern oder zwischen den Vorstellungsinhalten bedingt. Hier ist es am Platze, an das quantitative Gesetz der Sprachentwicklung von Jan v. Rozwadowski zu erinnern; vgl. IF. XXV. 38–50.

Verfasser kann nicht umhin, seinen Vorgängern auf diesem Gebiete seinen besten Dank auszusprechen. Er verdankt den gediegenen Wörterbüchern von Heyne, Hirt-Weigand, Lexer, Schade, dem großen Wörterbuche der Gebrüder Grimm und noch manchen anderen eine Fülle von Einzelheiten. Vor allem aber hat ihm das Buch Seilers [1] sehr gute Dienste geleistet und die Arbeit geradezu ermöglicht. Seiler versuchte (IV. Teil, S. 517) die Ursachen des Genuswechsels bei den Lehnwörtern zu definieren und fand, daß der Genuswandel: 1) von der Bedeutungsverwandtschaft; 2) von der Ähnlichkeit gewisser Suffixe; 3) von manchen Deklinationsmöglichkeiten der deutschen Sprache abhängt. — Die drei genannten Hauptpunkte entsprechen der IV., XI. und XIV. Regel des Verfassers.

Die Arbeiten von Michels [2] und A. Polzin [3] brauchten fast gar nicht berücksichtigt zu werden, zwei andere Abhandlungen von A. Polzin [4] und J. Blumer [5] sind mir leider unzugänglich geblieben und ich kenne sie bloß aus dem Referate von Wilmanns

[1]) Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts von Friedrich Seiler. IV Teile, 1615 Seiten. Halle a. d. S. 1913.

[2]) Zum Wechsel des Nominalgeschlechts im Deutschen. Straßburg 1889. (Diss.).

[3]) Studien zur Geschichte des Diminutivums im Deutschen. Straßburg 1901. Quellen und Forsch. 88.

[4]) Geschlechtswandel der Substantiva im Deutschen (mit Einschluß der Lehn- und Fremdworte). Hildesheim 1903. (Progr.).

[5]) Zum Geschlechtswandel der Lehn- und Fremdwörter im Hochdeutschen. Leitmeritz 1890 u. 91.

(Deutsche Gramm. III. 2. 376. ff.). So viel ich aber sehe, enthalten sie keine neuen Gesichtspunkte.

Der Altmeister der Sprachpsychologie W. Wundt hat gezeigt, wie man das grammatische Geschlecht verstehen und begreifen soll[1]). Es scheint aber dem Verfasser, daß er auf eine gewisse Einseitigkeit der vortrefflichen Ausführungen Wundts hingewiesen hat. Dieselbe beruht augenscheinlich darauf, daß Wundt die Gegenüberstellung der beiden Geschlechter in der Sprache als Wirkung der realen Wertassoziation, nicht als deren Ursache betrachtet und daß daher — wie Wundt meint — das männliche Geschlecht dem weiblichen gegenüber bloß der Ausdruck der größeren Wertschätzung der Männer im Vergleich mit den Frauen sei. Wir haben kein Recht und es liegt kein Grund vor, den Wertunterscheidungen größere Altertümlichkeit in der geschichtlich-kulturellen Entwicklung der Menschheit zuzuschreiben als den Geschlechtsunterscheidungen. Man kann vielmehr das Gegenteil behaupten: das natürliche Geschlecht ist so stark und tief mit den Lebensbedingungen des Menschen und der Tiere verwachsen, daß die Genusunterscheidung zu den ursprünglichsten und wohl frühesten Tatsachen der menschlichen Psychologie und daher der Sprachpsychologie zuzuzählen ist. Die geschlechtlichen Erscheinungen (ja sogar Leidenschaften) mußten schon längst bekannt gewesen sein, bevor die Wertunterschiede im menschlichen Bewußtsein festen Fuß fassen konnten.

Die Außenwelt bietet eine Menge von Vorstellungen, die sowohl Wertelemente als auch Geschlechtselemente enthalten, z. B. *der Stier*, *der Hengst*, *die Kuh* etc. Es ist also selbstverständlich, daß die einen sich mit den anderen in der weiteren Kulturentwicklung verflochten, und zwar auf diese Weise, daß das männliche Geschlecht mit der höheren Wertschätzung zusammenfiel. Anders konnte es ja auch nicht sein; die Männer erschienen eben als Jäger, Krieger, Arbeiter, als Beschützer der Frauen und Kinder, als Fischer u. s. w. für die Gesellschaft, für den Volksstamm, oder schließlich für die Familie immer wertvoller als die Frauen. Im großen und ganzen gilt dasselbe auch für die heutigen sozialen Zustände. Schon v. Rozwadowski[2]) hat darauf hingewiesen, daß Wundt für die

[1]) Völkerpsychologie. I. Band. Die Sprache². Zweiter Teil, S. 19 ff. Leipzig 1904.

[2]) Wortbildung und Wortbedeutung. Heidelberg 1904.

vorgeschichtliche Sprachentwicklung der Menschheit viel zu kleine Dimensionen annehme; derselbe Fall scheint auch in der Beurteilung des grammatischen Geschlechts in dem denkwürdigen Buche des großen Meisters vorzuliegen.

---

8. ZIMMERMANN KAZIMIERZ. **Fryderyk Wielki i jego kolonizacya rolna na ziemiach polskich.** *(Friedrich der Große und seine ländliche Kolonisation in den polnischen Landen)*, Poznań 1915, 2 Bde.

Außer dem in den Staatsarchiven befindlichen, dem Verfasser nicht freigegebenen Material sind in den von ihm ausgebeuteten süddeutschen und polnischen Archiven wertvolle Beiträge zur friederizianischen Kolonisation vorhanden. Zu Lebzeiten Friedrichs des Großen weist die einschlägige Literatur nur Beiträge geringeren Wertes auf. Nach seinem Tode haben Beamte, die sich mit der Kolonisation befaßten, wie Hoym, Lamotte, Holsche, Struensee und andere Schriftsteller aus politischen und nationalökonomischen Gründen die Frage gelegentlich und einseitig behandelt. Erst seit dem Erscheinen der Arbeiten Beheim-Schwarzbachs und hauptsächlich seit dem Siege Deutschlands-Preußens über Frankreich, welcher den Wert der Schöpfer des preußischen Staatswesens an den Tag legte, mehren sich für die friderizianische Kolonisation wichtige Publikationen und Abhandlungen (Stadelmann, Schmoller, Bär, Fechner, Skalweit, Neuhaus). Der Verfasser versuchte die ganze einschlägige Literatur zu sammeln und den gegenwärtigen Zustand der friderizianischen Kolonien zu durchforschen, um sodann das ihm zur Verfügung stehende Material in ein systematisches Ganze zu bringen.

Seit dem Großen Kurfürsten befaßten sich die Hohenzollern mit der Kolonisation der brandenburgisch-preußischen Landesteile. Friedrich der Große trat in dieser Beziehung nur in die Fußstapfen seiner Vorfahren.

Das Hauptmotiv zu seiner kolonisatorischen Tätigkeit war die Vermehrung der Bevölkerung und der Produktionsfähigkeit des Landes. Dazu veranlaßte ihn namentlich der Mißstand der polnischen ländlichen Bevölkerung, die er in Schlesien und sodann in Westpreußen und dem Netzegebiet antraf, in numerischer, rechtlicher,

wirtschaftlicher und allgemeinkultureller Beziehung. Auf diesem Gebiete zu verharren, bewog ihn die Konkurrenz Polens, Rußlands und Österreichs.

Eine zweite Ursache der Kolonisation bildete der Plan Friedrichs, die Zahl der deutschen Bevölkerung im preußischen Staate zu vermehren. Er glaubte nicht an einen moralischen und wirtschaftlichen Aufschwung des polnischen Adels noch des polnischen Volkes, und darum suchte er den ersteren loszuwerden, dem letzteren durch Vermischung mit der deutschen Bevölkerung und durch den Einfluß erzieherischer Elemente deutschen Charakter aufzudrücken. Dies suchte er zu erreichen, indem er in den erwähnten Landesteilen die an die polnische Geistlichkeit und Lehrerschaft die nachdrückliche Forderung stellte, die deutsche Sprache zu erlernen, sich die deutsche, von preußischem Patriotismus durchdrungene nationale Kultur anzueignen, deutsche Schulen gründete und die Verordnung erließ, die Leibeigenschaft zugunsten der Verbreitung der deutschen Sprache unter dem polnischen Volke auszunützen u. a. m. Polnische, bei der Übernahme des Landes angetroffene Beamte wurden entlassen und zu den neuen preußischen Ämtern nicht zugelassen. Deutschen Bürgern war der Ankauf von Rittergütern aus polnischer Hand gestattet, für den Erwerb polnischen Besitztums in Westpreußen und dem Netzegebiet wurde eine bedeutende Summe ausgeworfen. Der sowohl in Polen wie in Preußen begüterte polnische Adel entging nur der zwangsweisen Enteignung seiner im preußischen Anteil gelegenen Güter durch die Intervention Rußlands.

Einen anderen Beweggrund zur Kolonisation bildete für Friedrich die Absicht, die protestantische Bevölkerung in seinem Staate zu vermehren. Bei seiner Toleranz oder vielmehr seiner Geringschätzung, die er für alle Religionen und Bekenntnisse hatte, war er sich wohl bewußt, daß für den preußischen Regenten das protestantische Bekenntnis der Untertanen das bequemere, dagegen die Abhängigkeit der katholischen Untertanen von Rom für den Staat von Nachteil sei.

Zur kolonisatorischen Tätigkeit selbst war Friedrich nicht so sehr von Natur aus veranlagt, als vielmehr durch die ihm aufgedrungene Bildung vorbereitet, zu der dann die Eigenschaften eines absolutistischen, um das Wohl seines Staates auf das äußerste besorgten Herrschers fördernd hinzutreten.

Für die Heranziehung und Ausstattung der in sämtlichen Provinzen des preußischen Staates angesiedelten 54.475 Familien (wovon auf ganz Schlesien 14.050, auf das Land in Westpreußen 1.286, in dem Netzedistrikt 599 Familien entfielen) gab Friedrich die Summe von ungefähr 25 Millionen Taler aus.

Das Menschenmaterial suchte Friedrich auf verschiedene Weise zu gewinnen. Nach deutschem Recht war bis zu den Zeiten der durch Preußen, Österreich und Rußland um die Mitte des XVIII. Jhs. systematisch betriebenen Kolonisationen die Auswanderung freier Untertanen gestattet. Demnach ließ Friedrich die Anwerbung der Kolonisten im Reiche durch seine Werbeoffiziere, Residenten, besondere Agenten, mittels Edikten, Lockbriefen usw. betreiben. Aus Polen wurden namentlich im J. 1753 die sg. Holländer oder Deutschpolen, die von polnischen Besitzern im XVII. und XVIII. Jh. angesiedelt worden und die infolge ihrer kulturellen Überlegenheit und günstiger Ansiedlungsbedingungen zu Wohlhabenheit gelangt waren, einfach durch preußische Militärkommandos nach Preußen hinübergeschafft und ihre Gutsherrn wurden angehalten, die zurückgelassenen Ländereien und Gehöfte sowie alle möglichen Forderungen zu bezahlen.

Gegenüber dieser preußischen Agitation nahmen die meisten deutschen Staaten den Standpunkt ein, daß sie sich gegen die Auswanderung arbeitsamer und namentlich einigermaßen wohlhabender Untertanen mit allen ihnen zustehenden Machtmitteln wandten, dagegen meistens alle, die infolge ihrer Armut oder moralischen Verkommenheit dem Lande oder der Gemeinden zur Last fallen konnten, ziehen ließen. Bei zunehmender, mit der Entvölkerung des Landes drohender Auswanderung wurden härtere Maßregeln getroffen, Gefängnisstrafen verhängt, je man drohte selbst mit der Todesstrafe. Namentlich trat der Auswanderung nach Westpreußen, als einem „mit dem deutschen Reich in keiner Verbindung stehenden Land", Kaiser Joseph II wiederholt entgegen und suchte die beteiligten Stände gegen Preußen zu stimmen.

Die Polen wandten sich vergebens an den preußischen Gesandten in Warschau um Schutz vor den Militärkommandos und sodann um Rückerstattung der von den einzelnen Kommandos und der Driesener Kommission gelegentlich der Auswanderung der „Holländer" eingezogenen Kapitalien, vergebens schrieben die geschädigten Besitzer an Friedrich und sandten einen Vertreter nach Berlin, Friedrich wußte trotz der monatelang dauernden Beutezüge, Klagen

und Verhandlungen von nichts und wollte selbst angesichts der erbrachten Beweise von einer Rückerstattung der zu Unrecht erfolgten Requisition nichts wissen.

Die Ursachen der Auswanderung aus Süddeutschland nach Preußen lagen zunächst in der Natur der Bevölkerung, namentlich des wanderlustigen Schwaben selbst, sodann in einer Anzahl äußerer Umstände. Dazu gehörten die Unduldsamkeit der protestantischen Behörden der lebensfrohen Bevölkerung gegenüber, sodann Bedrückung seitens einiger Fürsten, Mißernten, ferner Mangel an Land, Heizmaterial, Erwerbsmöglichkeit und Kredit, endlich die wenig rationelle Bewirtschaftung. Bei der Verwüstung von Sachsen hatte Friedrich auch die Nebenabsicht, die verarmte Bevölkerung um so leichter zur Auswanderung zu bewegen. In Polen bildete die Forderung vermehrter Zinsen, Abgaben und Dienste — nicht Religionsdruck, über die in jener Zeit die polnischen Dissidenten sich beklagten — einen Beweggrund, den friderizianischen Edikten und Kommandos Folge zu leisten.

Die Kolonisten erhielten nicht mehr die Autonomie, deren sich ihre Vorgänger, namentlich die französischen Refugiés erfreuten, sie wurden der bestehenden, allgemeingültigen Rechtsordnung einverleibt. Die Ansiedlung geschah entweder durch die Regierung und ihre Organe unter der Direktive und Kontrolle Friedrichs selbst, durch Entrepreneure und durch Gutsbesitzer, die für die Hergabe ihrer Ländereien und Einrichtung der Kolonien von dem Staate entsprechend entschädigt wurden. Sie geschah dorfweise, wobei die Gehöfte auf einer oder zu beiden Seiten des Weges standen. Die Gebäude wurden je nach örtlichen Verhältnissen aus Holz, Lehm oder in Fachwerk hergestellt.

Die Verwaltung der Kolonisation entsprach trotz der großen, auf die Anlegung und gedeihliche Entwickelung der Kolonien verwendeten Sorgfalt Friedrichs nicht seinen Anforderungen. Vielfach waren die Beamten den Ansiedlern, die ihnen viel Mühe und Arbeit verursachten, nicht wohl gesinnt, anderseits nützten sie die Ansiedlungsfonds zu ihren Gunsten aus, sodaß die Benachteiligten nicht vorwärts kommen konnten, und täuschten sodann dem König Verhältnisse vor, die in Wirklichkeit nicht bestanden.

Die persönliche Freiheit und die Befreiung vom Militärdienste für die Ansiedler und ihre männlichen Familienmitglieder bildete bei der Ansiedlung die Hauptbedingung, die auch streng eingehalten

wurde. Den ihnen zugeteilten Grund und Boden erhielten sie gewöhnlich als erbliches Eigentum, mußten aber Zinsen zahlen und waren bei Veräußerung des Gutes von der Entscheidung der Regierung abhängig. Je nach der Größe des mitgebrachten Vermögens oder dem jeweiligen Verhältnisse von Angebot und Nachfrage nach Kolonisten gestaltete sich ihre soziale und wirtschaftliche Lage und darnach wurde bemessen, was für ein Grundstück und welche Beihilfe sie bei Herstellung des Wohn- und Wirtschaftsgebäudes und Anschaffung des Inventars erhalten sollten. Außerdem wurden ihnen meistenteils Rückerstattung der Reisekosten, Lebensunterhalt bis zur ersten Ernte, Weideland, Brennholz, sowie einige Jahre Steuerfreiheit nach ihrer Ankunft bewilligt. Entsprechend ihrer Dotation waren ihre Leistungen hinsichtlich Rodung, Zinszahlung, Hand- und Spanndienste, Haftung für die erhaltene Kolonie.

In konfessioneller Beziehung bestanden die Ansiedler überwiegend aus Protestanten; in nationaler waren die schlesischen Kolonisten größtenteils Deutsche, zum geringen Teil auch Böhmen und Polen aus den benachbarten kgl. Domänen, in Westpreußen und im Netzebezirk gleichfalls Reichsdeutsche, wohingegen die aus Polen herangezogenen Kolonisten nach dem Glogauer Bezirk, der Mark und nach Pommern kamen. Ihre moralischen und allgemein-kulturellen Eigenschaften werden von deutschen Schriftstellern des ausgehenden XVIII. und zu Anfang des XIX. Jahrhunderts einmütig mit den Behörden der süddeutschen Staaten äußerst gering bewertet. Friedrichs Wunsch, möglichst wohlhabende Kolonisten zu gewinnen, stieß auf großen Widerstand der deutschen Staaten, welche bestrebt waren, alle begüterten Untertanen zurückzuhalten. Die von den süddeutschen Behörden abgefaßten, sehr ausführlichen Protokolle weisen darauf hin, daß überwiegend arme Auswanderer sich nach den Kolonien Friedrichs des Großen wandten. Die Nachfrage der preußischen Regierung nach dem hinterlassenen Vermögen der Kolonisten blieb trotz der eifrigen Vermittlung der Residenten an den einzelnen Höfen meistens ohne Erfolg. Dagegen brachten die „Holländer“ aus Polen hunderttausende von Talern und ganze Heerden Pferde und Vieh unter militärischer Bedeckung nach Preußen.

Soweit man auf Grund der Angaben von Fr. A. Zimmermann, Fechner und Bär eine Statistik der friderizianischen Kolonien feststellen kann, entwickelt sich diese bezüglich der Bevölkerungszahl günstig. Wirtschaftlich ist ihr Aufschwung nicht einheitlich gewesen.

Die Ungleichheit des Bodenbesitzes und der Bodenbeschaffenheit des Bodens, die Verschiedenartigkeit der klimatischen und wirtschaftlichen Verhältnisse, Mangel an nötigen Kenntnissen in der Bewirtschaftung des Bodens, gepaart mit Trägheit und Leichtsinn trugen oft dazu bei, daß die Kolonisten in der ersten Zeit vielfach ihr Anwesen verließen und sich in anderen Provinzen ansiedeln ließen oder in die Heimat zurückkehrten, während andere zu einem gewissen Wohlstande gelangten. Eine Anzahl von Kolonien blieb dann auch bis auf den heutigen Tag in den Händen der Nachkommen der ersten Ansiedler. In kultureller Beziehung haben sie auf die ansässige Bevölkerung nicht eingewirkt; wenn es seit der Bauernbefreiung der polnischen ländlichen Bevölkerung gelang, hie und da ihnen einzelne Gehöfte abzugewinnen, so haben dazu andere Einflüsse beigetragen. Die Bedeutung der friderizianischen Kolonisation für die östlichen Provinzen Preußens liegt auch nicht so sehr in der kulturellen Hebung des Landes durch die Ansiedler als in der Schaffung von Tausenden kleiner Wirtschaftsbetriebe. Ihre Nationalität haben die deutschen Kolonisten größtenteils gewahrt, oder wenigstens den deutschen Charakter ihres Ansiedlungsdorfes erhalten, obgleich — meistens gleich im ersten Stadium der Ansiedlung — die polnische Bevölkerung hie und da die geräumten Gehöfte besetzte. Die überschüssige Bevölkerung der Ansiedlungsdörfer hat zur Stärkung des deutschen Elementes in den Nachbardörfern und Städten und namentlich auch in den Industriebezirken oft erheblich beigetragen, für den deutschen Gewerbe- und Beamtenstand vielfach Material geliefert und der jetzt bestehenden Ansiedlungskommission verläßliche Bewerber gestellt. Durch die Ansiedlung vieler Tausende von Protestanten hat auch in den ehemalig fast reinkatholischen polnischen Landesteilen der deutsche Protestantismus Fuß gefaßt.

Nach Friedrichs des Großen Tode wurde sein Werk durch die Verwaltung nicht gefördert, dagegen ließ König Friedrich Wilhelm III. in Südpreußen zahlreiche neue Ansiedlungen gründen. Unter Friedrich Wilhelm IV. wurden einige Güter im Großherzogtem Posen zerschlagen und unter Kolonisten verteilt. Unter Wilhelm I. und seinen Nachfolgern lebte das Ansiedlungswerk Friedrichs des Großen wieder auf. Sowohl im J. 1886 bei Begründung des betreffenden Gesetzes, wie im J. 1907 bei Begründung des Enteignungsgesetzes haben Vertreter des preußischen Staatsministeriums in den beiden gesetzgebenden Häusern sich auf Friedrich den Großen als

das Vorbild der gegenwärtigen preußischen Ostmarkenpolitik berufen.

Dem Werke ist eine Anzahl Archivalienabschriften, zwei Karten mit den friderizianischen Kolonien in Schlesien, Westpreußen und dem Netzebezirk, sowie 10 Photogravüren der jetzt noch bestehenden aus der Zeit Friedrichs des Großen stammenden Ansiedlungsgebäude beigefügt.

---

9. ZOLL FRYDERYK iunior. **Stanowisko Antoniego Randy w rozwoju prawa cywilnego.** *(Anton Randa in der Entwicklung des österr. Zivilrechtes).*

Vor mehreren Monaten ist Anton Ritter v. Randa, Präsident der böhmischen Akademie für Kunst und Wissenschaft, Mitglied unserer Akademie der Wissenschaften, Ehrendoktor der Jagellonischen, sowie der Universität in Bologna verschieden. Er war der größte böhmische Rechtsgelehrte, erfreute sich eines Weltrufes, gehörte unter den österreichischen Juristen zu den größten, so daß nur der geniale Josef Unger, den er aber an juristischer Erudition übertraf, ihm gleichkam oder ihn auch überragte. Bei Würdigung der Verdienste Randas muß deswegen ein besonderes Gewicht auf Ungers Wirksamkeit gelegt werden.

Der Verfall der Rechtswissenschaft, der den großen Kodifikationsarbeiten folgte, stand zweifelsohne mit dem Drucke, den der Polizeistaat auf die Geisteswissenschaften übte, in engem Zusammenhange. Mit der Revolution des Jahres 1848 kam auch für die Rechtswissenschaft ein Hoffnungsstrahl. Auf dem Gebiete des Privatrechtes übernahm Unger die Leitung und kam mit neuen Impulsen, die er der rechtshistorischen Schule verdankte. Er zeigte seinen Landsleuten, daß das a. b. G. B. keinesfalls eine unantastbare *raison écrite* sei, daß in diesem Kodifikationswerke lediglich ein Bild des seinerzeitigen Rechtszustandes in der Beleuchtung der gleichzeitig herrschenden Doktrin dargestellt erscheint, daß das römische Recht, besonders in der modernen Entwicklung viel mehr Gehalt habe, als das a. b. G. B., und daß im *corpus iuris civilis* und dem gemeinen Rechte die Quelle einer Entwicklung zu suchen sei, welche auf das österr. Privatrecht belebend wirken kann und soll. Und von diesem Ausgangspunkte gelangte er zu einer gewissen Geringschätzung der von mehreren Juristen besser oder schlechter

formulierten Gesetzeswerke, und nahm keinen Anstand, sich in einer freien Interpretation oftmals über den ausdrücklichen Inhalt der Gesetzesvorschriften hinwegzusetzen und so dem gemeinen Rechte Eingang in Österreich zu verschaffen. Einen anderen Standpunkt nahm der jüngere Randa ein, der, gleichfalls ein Adept der rechtshistorischen Schule und ein eminenter Kenner des römischen Rechtes, dem Text des Gesetzes viel mehr Achtung entgegenbrachte und daher nur dort, wo die betreffende Vorschrift versagte oder zu unbilligen Ergebnissen führte, Gesetzesänderungen und Ergänzungen beantragte, sich aber in keine, von dem geschriebenen Rechte abweichende und besonders kühne Interpretation einlassen wollte. Dieser Unterschied in der Auffassung des zulässigen Bereiches der Gesetzesauslegung zeichnet die beiden Rechtslehrer aus und läßt sich in den meisten ihrer Arbeiten nachweisen. Er erklärt uns auch, warum Randa mit ganz besonderer Vorliebe an Gesetzesvorlagen mitwirkte und selber eine Reihe von wertvollen Entwürfen, darunter insbesondere über das Nachbarrecht, sowie über das Recht der Entschädigung verfaßte.

In der Wahl der Themata, welche die beiden Rechtslehrer zum Gegenstande ihrer Forschungen machten, tritt gleichfalls der Unterschied in der geistigen Veranlagung der beiden Rechtslehrer zum Vorschein. Der ruhige, konservative Randa befaßt sich zumeist mit dem Rechte in der statistischen Erscheinung. Seine größten und berühmtesten Monographien sind jene über den Besitz, das Eigentum und das Wasserrecht. Die Schadenersatzpflicht behandelt er in der Schrift, die sich der größten Beliebtheit erfreute, vom Gesichtspunkte der Störung des normalen Rechtszustandes und schreibt daher hauptsächlich über die Deliktsobligationen. Anders Unger, der mehr zu großen Synthesen hinneigt und das Recht in seinem steten Flusse beobachtet. Sein größtes Werk ist der allgemeine Teil des öst. Privatrechtes und die besten seiner Monographien gehören dem Obligationenrechte an. Wohl schreibt auch Randa in den letzten Jahren ein Handbuch des Handelsrechtes, doch beschränkt er sich hiebei vorwiegend auf die ihm eigene, sonnenklare Darstellung dessen, was als *communis doctorum opinio* gilt.

Die Art, wie die beiden Meister der Rechtswissenschaft die Interpretationsmethode auffaßten, blieb nicht ohne Wirkung auf ihr Verhältnis zu der modernen Bewegung, welche als freie Rechtsfindung bezeichnet zu werden pflegt.

Nur einige Worte zur Orientierung, worin nach meiner Auffassung das Wesen dieser neuen Bewegung besteht.

Eigentlich ist sie nicht neu: Eine Reihe von bedeutenden Rechtslehrern, wie Ihering, Bülow, Gény, Lambert, Ehrlich, Bekker, Hauriou u. a. brachten nur in einer mehr oder weniger radikalen Weise in Erinnerung das, was die römischen Juristen, sowie auch viele ihrer Nachfolger wohl verstanden, daß nämlich Gesetz und Recht verschiedene Dinge seien, daß das Gesetz nur ein toter Buchstabe sei, während das Recht in den Erscheinungen lebt, sich entwickelt und mit den ethischen, sozialen und ökonomischen Wandlungen ununterbrochen Modifikationen unterliegt. Das Gesetz stellt nur bestimmte Grenzen fest, in denen sich das Rechtsleben betätigen darf. Es müssen daher als Rechtsquelle nicht allein die Gesetzesvorschriften gelten, sondern auch Faktoren, die außerhalb der geschriebenen Regeln, *au delà de la loi*, wirken.

Dieses „*au delà de la loi*" ist nun eine Sphäre, die mit viel mehr Nachdruck, als es vorher der Fall war, in der neuesten Zeit zum Gegenstande der wissenschaftlichen Untersuchungen gemacht wurde und der Juristerei einen doppelten Charakter verleiht: den einer Wissenschaft, sowie den einer Kunst.

Die Naturrechtslehrer fanden keinen Anlaß, sich mit dem hier angedeuteten Problem näher zu befassen. Ihnen erschien nämlich das Recht als eine unwandelbare Größe, die in dem Gesetze besser oder schlechter formuliert wurde; das Gesetz konnte ohneweiters unter Verwertung des Naturrechtes, als dessen Ausfluß es erschien, ergänzt und verbessert werden. Der Interpret brauchte hiezu keiner weiteren Rechtfertigung als jene, daß er nur aus derselben Quelle schöpfe, welcher der Gesetzgeber seine Vorschriften entnahm.

Die rechtshistorische Schule verwarf die unrichtige Doktrin von dem Bestehen eines unwandelbaren Naturrechtes. Sie zeigte, wie das Recht mit der ganzen Kultur Wandlungen unterliege und, von dem Gesichtspunkte ausgehend, dasselbe sei ein geschichtliches Produkt, wandte sie sich einer Analyse der historischen Rechtsquellen zu. Man verfiel aber in Ansehung der Interpretation in eine Einseitigkeit: die wissenschaftliche Analyse bezieht man nur auf die geschichtlich überlieferten Rechte und deren Grundlagen, ohne auch das heutige Rechtsleben zum Gegenstande der Untersuchung zu machen. Bei der Gesetzesauslegung greift man zu den alten Rechtsquellen und findet in dem Inbegriff derselben und der Gesetzesvor-

schriften, die zu einem logisch aufgebauten System zusammengestellt, keine Lücken aufweisen sollen (Thöl, Hofmann u. A.), stets eine Entscheidung — sei es direkt oder im Wege einer Analogie. Ob aber eine so gewonnene Entscheidung den geänderten Lebensverhältnissen entspricht, ob sie gerecht sei — darnach wird nicht gefragt. Man vertröstet sich mit der Parömie: *Pereat mundus, fiat iustitia!* Und so „erben sich Gesetz und Recht, wie eine ewige Krankheit fort... Vom Rechte, das mit uns geboren ist, Von dem ist leider! nie die Frage“.

Diese Einseitigkeit wollen die modernen Juristen vermeiden. Sie dehnen ihre Analyse auch auf die heutigen Lebensverhältnisse und auf deren ethische, ökonomische und soziale Werte aus, und durch Vergleich derselben mit jenen, welche die Grundlage der Gesetzesvorschriften bildeten, zeigt es sich, daß das heutige Rechtsleben eine weite Sphäre aufweist, für die die Gesetze nicht geschrieben wurden, die demnach *au delà de la loi* liegt und für die noch ganz andere Gesichtspunkte, als jene einer Analogie aus dem geschriebenen Rechte, maßgebend erscheinen. So gelangt man zur Aufgabe, ein entsprechendes Recht zu finden — wo der Bereich der Wissenschaft aufhört und jener der Kunst beginnt. Es handelt sich dann nämlich nicht mehr um Erkentnis von Erscheinungen, um Untersuchung ihrer Ursachen, um Konstruktion von Synthesen, sondern um etwas anderes: nämlich das zu finden, was sein soll, was zweckmäßig ist; man will schaffen und braucht Taten; neue Wege sind zu weisen, um nützlich zu sein und zu beglücken. Da steht man vor der Kunst des „richtigen Rechtes“, der *ars boni et aequi* — einer eigentlichen Kunst, die bezweckt, unter Meidung der individuellen Vorliebe Normen zu finden, welche dem von der gegenwärtigen ethischen, sozialen und ökonomischen Kultur durchdrungenen Gesetzgeber als richtig und zweckentsprechend erscheinen würden.

Die methodischen Regeln dieser Kunst sind nicht näher bekannt; sie sollten aber erkannt und festgestellt werden. Damit kommt man wieder zu einer neuen Aufgabe der Wissenschaft, an der viele Geister — darunter die oben erwähnten — arbeiten, wobei allerdings Bekker an der Möglichkeit der Lösung dieser Aufgabe zweifelt.

Unger förderte und unterstützte die moderne Richtung in ausgiebigem Maße, ohne in den Radikalismus derselben zu verfallen: „Nur aus Verbindung von Rechtsgefühl und Rechtsverstand — sagt

er in seinen Aphorismen — gehen richtige Urteile mit richtigen Entscheidungsgründen hervor; durch Logik diszipliniertes Rechtsgefühl, an der Hand der Wissenschaft geschultes Rechtsempfinden, rationalisierter Rechtsinstinkt — das ist, was dem Richter not tut — Kopf und Herz muß der Richter haben". Nur warnt Unger vor dem Subjektivismus in den Worten: „Der Richter hat das Recht zu finden, nicht zu erfinden". Doch nicht allein in abgerissenen Sätzen verteidigte Unger die moderne Richtung; er schrieb auch eine Abhandlung „Über die Haftung des Staates für Verzugs- und Vergütungszinsen" (Grünhut'sche Ztschrft 1904), in der er die Negation der Haftung auf Grund des Argumentes, das Gesetz enthalte darüber keine Bestimmung, auf das lebhafteste bekämpft und für die Bildung eines gerechten Rechtssatzes, schon im Wege der Interpretation, mit Ausführungen eingetreten ist, auf welche die moderne Richtung sich mit Stolz berufen könnte.

Randa hingegen fühlt sich von der neuen Richtung nicht angezogen. Er bleibt beharrlich auf seinem streng gesetzestreuen Standpunkte stehen. So wie er die Versuche, kühne Rechtsänderungen und Ergänzungen durch historische Quelleninterpretation zu bewirken, bekämpfte, so verhielt er sich auch ablehnend gegen die freie Rechtsfindung, von der ihn noch der in die Rechtssprechung einzutragende labile Subjektivismus abschreckte. Und so blieben für seine Gesetzesauslegung auch fernerhin als Richtschnur nur die beiden von Dernburg und Laband so prägnant formulierten Maximen: „Der feste Grund des Rechtes ist seine Geschichte" und „das Recht ist eine Welt von Gedanken, in welcher die Logik der Souverän ist". Im Sinne dieser Maximen löst Randa auch die vielen in der Monographie über die Schadenersatzpflicht behandelten Streitfragen (3 Auflagen 1907, 1908 und 1913), wobei er allerdings, schon im Hinblicke auf die Notwendigkeit der Weisung, in welcher Richtung die Gesetzesreform sich fortzubewegen hätte, alle wichtigeren Probleme auf einer rechtsvergleichenden Basis erörtert.

An einer konkreten Frage soll noch gezeigt werden, wie Randa und wie Unger die Interpretationskunst betrieben haben. Ich wähle die Frage der Haftung der öffentlichen Körperschaften und insbesondere des Staates für die den Privatpersonen durch üble obrigkeitliche Verwaltung zugefügten Schäden.

Von den bezüglichen Gesetzesvorschriften kommen besonders folgende in Betracht:

Das Hfd. vom 4. März 1806, welches bestimmt, daß Staatsbeamte ihrer Amtshandlung wegen vor dem Zivilgericht niemals belangt werden können und daß daher der Zivilrichter... solche Klagen... sogleich zurückweisen müsse.

Der § 1338 a. b. G. B., dem zufolge Schadenersatzansprüche, als Privatrechtsansprüche stets — soferne keine ausdrücklichen Ausnahmen gesetzlich bestimmt wurden — vor den ordentlichen Zivilrichter gehören.

Eine Reihe von speziellen Gesetzesnormen, welche die Haftung des Staates oder anderer öffentlicher Körperschaften für durch üble obrigkeitliche Verwaltung zugefügte Schäden bestimmen (z. B. das Syndikatsgesetz, § 491 der Strafprozeßordg und andere mehrere), bei denen die Frage entsteht, ob dies Ausnahmsbestimmungen sind, welche keine analoge Anwendung zulassen — oder Emanationen eines höheren Grundsatzes, welcher eine allgemeine Geltung besitzen soll.

Der Art. 12 des Staatsgrundgesetzes v. J. 1867 R. G. Bl. Nr. 145, welcher sagt, daß die zivilrechtliche Haftung sämtlicher Staatsdiener für die durch pflichtwidrige Verfügungen verursachten Rechtsverletzungen durch ein (bisher noch nicht erflossenes) Gesetz normiert wird.

Endlich ist noch der Kompetenzbestimmung des Staatsgrundgesetzes vom J. 1867 R. G. Bl. Nr. 143 zu gedenken, wonach öffentlich rechtliche Schuldenersatzansprüche gegen den Staat vor das Reichsgericht gehören.

Die Judikatur schwankt: die Gerichte nahmen vor der Erlassung des Hfd. v. J. 1806 Schadenersatzklagen sowohl gegen den Staat, als auch gegen einzelne Beamte ohneweiters an und pflegten ihnen stattzugeben. Hfd. v. J. 1806 gab den Anlaß zur Änderung der Rechtspraxis, so daß man dann die genannten Klagen *a limine* zurückwies. In den letzten Dezennien kommen aber sporadisch entgegen der herrschenden Meinung Erscheinungen einer Praxis vor, wonach die Klagen gegen öffentliche Körperschaften als zulässig und rechtlich begründet wären.

Randa befaßt sich eingehend mit unserer Frage in der öfters genannten Monographie über die Schadenersatzpflicht. Er geht davon aus, daß die bezüglichen Schadenersatzansprüche dem öffentlichen und nicht dem Privatrechte angehören und somit die Normen über die Haftung der Körperschaften für ihre Organe hier keine

Anwendung finden können. Das öffentliche Recht enthalte aber über die Haftung des Staates und der öffentlichen Körperschaften nur besondere Bestimmungen, welche einen ausnahmsweisen Charakter aufweisen und die allgemeine Regel der Nichthaftung „*in casibus non exceptis*“ bekräftigen.

Dies ist die Ansicht Randas, von der er im Hinblicke auf den nächstliegenden Gesetzesinhalt nicht abgeht, trotz der sehr beachtenswerten Entdeckungen, welche er über die Absicht des Gesetzgebers v. J. 1806 machte.

Durch Archivforschungen, deren Ergebnis neuestens von Ruzicka (1913) eingehend publiziert wurde, hat nämlich Randa festgestellt, daß in Gemäßheit der Motive zum Hfd. v. J. 1806 eine Entschädigungsklage gegen das Ärar keinesfalls ausgeschlossen werden sollte. Die Motive heben im Gegenteil hervor, daß es der Partei immer frei stehe, die Obrigkeit für die Amtshandlungen ihrer Beamten bei Gerichte zu belangen, und daß die Obrigkeit zu haften habe, zumal sie in der Wahl ihrer Beamten hätte vorsichtiger sein sollen, und eine derartige Haftung im Hinblicke auf das öffentliche Vertrauen notwendig sei. Nur wäre es ungerecht, wenn die Obrigkeit die verkürzte Partei auf den Rechtswege gegen den schuldtragenden Beamten verweisen würde, welcher zur Schadloshaltung etwa nicht einmal das Vermögen besäße.

Trotz dieser gewiß sehr interessanten Entdeckung über die Anschauung des Gesetzgebers v. J. 1806 leugnet Randa die Haftung des Staates für die pflichtwidrigen Amtshandlungen aus Gründen, welche er in dem Gesetzinhalte der gegenwärtig geltenden Gesetzesvorschriften findet.

Unger hatte die Absicht, über unsere Frage eine Abhandlung zu schreiben, kam aber leider nicht mehr dazu. Trotzdem haben wir seine diesfällige Meinung aus drei Quellen kennen gelernt: Erstens aus der oben zitierten, in der Grünhut'schen Zeitschrift publizierten Abhandlung v. J. 1904 „Über die Haftung des Staates für Verzugs- und Vergütungszinsen“; sodann daraus, daß er die Schrift Ruzicka's „über die Entschädigungsklage wegen übler obrigkeitlicher Verwaltung“ v. J. 1913 im allgemeinen billigte; endlich aus dem von ihm für die Neue Freie Presse geschriebenen und am 1. Jänner 1913 publizierten Artikel. Unger stimmt mit Randa insofern überein, daß er den fraglichen Entschädigungsanpruch als einen öffentlich rechtlichen und nicht privatrechtlichen kennzeichnet. Im

geschriebenen öffentlichen Rechte findet er aber im Gegensatze zu Randa keine Entscheidung. Er läßt nämlich das von Randa eingeführte *arg. a contr.* aus den speziellen Gesetzesvorschriften betr. die Haftung des Staates nicht gelten. Daher besteht für ihn in unserer Frage eine Gesetzeslücke, und er sucht in der Sphäre des *au delà de la loi* nach einer gerechten Norm, welche die Haftung des Staates ganz allgemein anerkennt.

In dieser wie in vielen anderen Fragen des geltenden Rechtes, vertreten die beiden großen Juristen verschiedene Ansichten, obwohl sie beide ihr höchstes Ziel in der Gerechtigkeit erblicken. Während aber der vorsichtige Randa sich an die *lex lata* bei der Interpretation fest anschloß, um das geltende Recht von den schwankenden, subjektiven Meinungen der Richter möglichst zu bewahren, fürchtete der kühne und temperamentvolle Unger die sich daraus ergebenden Gefahren nicht in dem Maße, um die Funktion einer freien *ars boni et aequi* weit einzuschränken. Wer Recht hatte, darüber muß man die Zukunft entscheiden lassen.

---

10. KOSTWOROWSKI MICHAŁ. **Prawno-polityczne momenty genezy Księstwa Warszawskiego i Królestwa Polskiego.** (***Die rechtspolitischen Momente der Entstehung des Großherzogtums Warschau und des Königreichs Polen***).

Das Erstehen neuer Staaten findet in unserer Zeitepoche in den zivilisierten Kontinenten — soweit es sich um rechtspolitische Momente, die in diesem Prozesse eine gewisse Rolle spielen, handelt — im verhältnismäßig engen Rahmen statt. Zwei typische Hauptformen lassen sich hier unterscheiden: 1) die zentripetale — mit Hilfe einer lockeren oder engen Verbindung verschiedener Staaten oder Kleinstaaten zu einem neuen Staat, 2) die zentrifugale — durch Emanzipation, d. h. durch Abtrennung eines Fragmentes eines gewissen Staates auf Kosten seines Gebietes und seiner Bevölkerung zwecks Bildung eines besonderen Staates. Diese beiden reinen Formen können sukzessive in der Weise kombiniert werden, daß nach der Emanzipation einiger Fragmente von der Metropole ihre Vereinigung zu einem neuen, einfachen oder zusammengesetzten Staate nachfolgt. Das Großherzogtum Warschau und das Königreich Polen bilden interessante Beispiele von Emanzipation.

Mit Rücksicht auf die Willens- und Handlungsrichtung des Staates, auf dessen Kosten der neue Staat entsteht, unterscheidet man die freiwillige und die Zwangsemanzipation; die letztere ist, da sie nach einem verlorenen Kampfe mit den Emanzipationskräften stattfindet, ein Ergebnis entweder eines internationalen Krieges oder einer inneren Revolution oder einer vereinigten Aktion fremder Staaten und der sich befreienden Bevölkerung.

Das formale Ziel des Waffenkampfes besteht darin, die bisherige Metropole zu veranlassen, daß sie auf die Oberherrschaft in einem Friedensvertrage entsage, ferner darin, daß in demselben die Grenzen hinsichtlich des Gebietes und der Bevölkerung, also die äußeren Umrisse des neuen Staates endgültig festgestellt werden und daß dem neuen Staatsgebilde für die Zukunft ein widerspruchsloser Anteil an dem internationalen Verkehr gesichert erscheine. Neben dem Kriege und dem Frieden sind noch zwei weitere Operationen zu berücksichtigen: die eine, welche in der Zeit der Kriegstätigkeit stattfindet und den Namen der kriegerischen Besetzung trägt und welche mit Rücksicht auf die Absichten des Okkupanten bezüglich der späteren Schicksale des besetzten Terrains eine besondere Färbung erhalten kann, indem sie die spätere Befreiung des Landes gewissermaßen vorbereitet und manchmal auch antizipiert; die zweite, die gewöhnlich nach Friedensschluß stattfindet, bringt die innere Vollendung des Staates zustande und beruht auf der Aufzeichnung seiner prinzipiellen staatsrechtlichen Normen.

In der Reihenfolge der vier Phasen des Prozesses: des Kampfes, der Okkupation, des Friedensschlusses und der inneren Konstituierung müssen auch die Erscheinungen, die die Entstehung des Großherzogtums Warschau und des Königreichs Polen begleitet, betrachtet werden.

Was den ersten Punkt anbetrifft, so ist ebenso das Großherzogtum Warschau wie das Königreich Polen ein Ergebnis der internationalen Kriege des Jahres 1806/7 bezw. 1812—1815, wo ein bedeutendes Übergewicht des materiellen Einflusses und die Ausschließlichkeit des formalen Einflusses der kriegführenden Staaten auf die Grenzen und die Form des zukünftigen Staates nach sich zieht — es wird dies also anders stattfinden, z. B. bei der Bildung des belgischen Staates im J. 1831.

Was den zweiten Punkt anbetrifft, so weisen die napoleoni-

sche und die russische Okkupation eine starke Beimischung politischer Elemente auf, obgleich sie sich in Einzelheiten unterscheiden, namentlich wenn sie vor das Problem treten, die lokalen Elemente zur Mitwirkung heran: Napoleon organisiert einen Aufstand und installiert sein Organ, das unter dem Namen der Regierenden Kommission delegiert ist und nichtsdestoweniger die Funktion eines Surrogates der Nationalregierung erledigt. Alexander I. organisiert gleichfalls eine polnische Armee, obgleich er keine Gelegenheit findet, sich ihrer zu bedienen. Indem er den Provisorischen Rat des Großherzogtums Warschau bildet, der in der Mehrzahl aus Nichtpolen besteht, kann er auch nicht erwarten, daß die Regierende Kommission die übernommene auch wirklich erfüllen werde.

Was den dritten Punkt anbetrifft, so werden sowohl die Tilsiter Verträge wie auch die Schlußakte des Wiener Kongresses die rechtliche Grundlage der Existenz des Großherzogtums bezw. des Königreichs mit dem Unterschiede, daß die Tilsiter Akte wirklich einen neuen Staat bilden, während die Wiener Akte einen bereits bestehenden Staat — wenn auch in engeren Grenzen — weiter erhalten. In beiden Fällen drängen die Verträge dem polnischen Staate die Union mit Sachsen bezw. mit dem Russischen Kaiserreich auf. Die Resignationsakte des Königs von Preußen im J. 1807, bezw. des Königs von Sachsen im J. 1815 bringen es mit sich, daß die Thronbesteigung in beiden Fällen auf dem Wege der Ableitung erfolgt.

Was den vierten Punkt anbetrifft, so ist der rechtspolitische Kodifikator für das Großherzogtum Napoleon selbst übrigens ohne alle rechtliche Unterlage. Im Königreich Polen verleiht Alexander als neuer Herrscher die Konstitution. Beide Konstitutionen sind oktroiert Trotz des unbestreitbaren Übergewichts der offiziellen internationalen Faktoren weist die Entstehung der beiden Staaten das Vorhandensein nichtoffizieller polnischer Einflüsse auf, wodurch wenigstens zum Teil die Fehler und Mängel beseitigt werden, die der polnischen Gesamtheit seitens der fremden „Staatsraison“ drohen.

11. PAPÉE FRYDERYK. **Przegląd dziejów króla Aleksandra.** *(Eine Übersicht über die Geschichte des Königs Alexander).*

Diese Übersicht ist bestimmt. in die durch der Akademie der Wissenschaften herausgegebene „Polnische Enzyklopädie" aufgenommen zu werden, und gliedert sich in vier Kapitel: 1. Litauen und die Expedition an das Schwarze Meer (1492—1497). 2. Der Krieg mit Moskau (1498—1503). 3. Die preußische Frage (1504). 4. Die Erbfolge (1504—1506). Nur die zwei ersten Kapitel legt der Verfasser nachstehend vor.

Seit der letzten Behandlung dieses Geschichtskapitels durch Jakob Caro (V. 2) sind zwar nicht allzu viel neue Quellen hinzugekommen. aber die eben genannte Arbeit bedarf deshalb einer bedeutenden Korrektur. weil sie die Chronologie nicht gehörig feststellt. die ruthenischen Quellen nicht aus erster Hand, sondern auf dem Umwege durch die russische Geschichtsschreibung benützt und einen gar zu zersplitterten Aufbau hat.

1. Durch die letztwillige Verfügung seines Vaters war Alexander zum Großfürsten von Litauen bestimmt worden, eine Anordnung, die vom Standpunkte der Dynastie die damals einzig mögliche Lösung darstellte und zugleich die Wahl Johann Albrechts in Polen gewährleistete. Die Machthaber in Litauen wußten den Herrscher durch das Privileg vom 6. August 1492 zu binden, welches eine Verwahrung des Inhaltes in sich schloß. der Großfürst dürfe die Beschlüsse der Mitglieder des Rates nicht umstoßen und könne niemand ohne gerichtliches Verfahren und ohne Überführung einer Schuld seines Amtes entheben. Da nun Alexander keineswegs eine so passive Natur war. wie es scheinen mochte. sondern von stark ausgeprägtem dynastischem Gefühl beseelt war. so lagen in jener Verwahrung die Keime zu einer schweren dramatischen Kollision.

Es bedurfte dessen gar nicht. daß Albrecht. der sich der Feder Callimachs bediente. seinen Bruder dazu drängte, die M o s k a u e r Z w i s t i g k e i t e n auf dem Wege der Heirat zu schlichten; denn um einerseits dieses Ziel zu erreichen und zugleich nach einer anderen Seite hin völlig freie Hand zu haben. betrieb er die Sache nach Kräften. Nach einem kurzen Kriege, in welchem haupt-

sächlich Verrat dem Großfürsten von Moskau das Glück in die Hände spielte, während dessen Verbündeter Mengli-Girej keine großen Erfolge aufzuweisen hatte, kam es zunächst zum Friedenstraktat vom 5. Februar 1494, in welchem Wjazma und die Städte an der Oka an Moskau fielen — sodann zur Vermählung mit Helena, der Tochter Iwans III. (18. Februar 1495), wobei sich der Vater am strengsten die griechische Konfession seiner Tochter garantieren ließ. Der Traktat brachte für Litauen nur unbedeutende Gebietsverluste, wie er auch für Moskau keine gar so großen Vorteile bedeutete, aber für die Zukunft war in der künstlichen Gebietsabgrenzung und in jener griechischen Heirat (seitens Iwans absichtlich) gefährlicher Zündstoff angehäuft.

Kurz nach der Hochzeit bekam Wilno Familienbesuch (der Königin-Mutter mit Kardinal Friedrich und zwei Töchtern), dem hohe politische Bedeutung zukam. Es handelte sich darum, Siegmund einen Teil Litauens zuzusprechen — und Kijów sollte diesen Teil bilden. Für die Zwecke der Expedition nach dem Schwarzen Meere wäre die Einsetzung Siegmunds in Kijów gar erwünscht gewesen, zumal da sie zugleich seine Erfolge in Litauen sichergestellt hätte; allein die Oligarchenpartei machte diesen Plan, dem Drucke Moskaus nachgebend, zunichte.

Möglich ist es, daß Callimachus sich schon damals in Wilno befand — jedenfalls war er es, der die Bündnisverhandlungen mit Polen, den Hauptnachdruck auf die Eroberung von Belgrad (Akerman) an der Dniestrmündung legend, einleitete. Das dem Landtag in Wilno v. J. 1496 unterbreitete Projekt sichert die Wahl „im Bereich des erlauchten königlichen Hauses" und erklärt alle diejenigen älteren Abmachungen, die das Ansehen Litauens zu schwächen geeignet wären, für null und nichtig, hält sich aber im übrigen durch die Klausel, die Unmöglichkeit einer Hilfeleistung hebe den Vertrag noch nicht auf, eine Hintertüre offen. Den Polen gefielen aber die zwei ersten Punkte gar nicht, so daß infolge der Opposition der Machthaber (diesmal aus beiden Staaten) auch damals „die Sache nicht zu Ende kam". Trotzdem unterhandelt Alexander mit seinem Bruder fortwährend; seinerseits lassen sich drei Reisen nach Podlachien, oder, wie es heißt, „an die polnische Grenze" feststellen: 1494, 1495 und 1496 — die letzte fand mit der Zusammenkunft in Parczów (November – Dezember 1496) ihren Abschluß.

Auch Vorbereitungen zur Expedition sehen wir Alexander treffen: 1496 sendet er zur Befestigung Kijóws Leute aus, Anfang 1497 besucht und besichtigt er mit seiner Gemahlin die nordöstlichen Festen Smoleńsk, Witebsk und Połock, sucht Anhänger zu gewinnen, besonders in den Reihen der ruthenischen Kleinfürsten. Die Verhandlungen mit den Walachen und Mengli-Girej werden unterbrochen, dagegen wird Schach-Achmat, Tartarenchan jenseits der Wołga, gegen die Krimfürsten aufgewiegelt.

Albrecht weilte bereits in Lemberg, als Alexander erst Wilno verließ, und zwar in der Richtung nach Bracław zog (Anfang Juni 1497). Da der Walache Stefan zu Beginn des Jahres 1495 Bracław niedergebrannt und geplündert hatte, so machte K. Ostrogski einen Einfall in Soroka am Dniestr in der Moldau und machte viele Gefangene. Diese suchte ihm der in Oczakow stehende Sohn Mengli-Girejs, Machmet, abzunehmen, erlitt aber eine Niederlage (etwa am 25. Juli). Damit bricht der Feldzug ab; Alexander wird vom Bruder unaufhörlich mit Bitten um Hilfe gegen die Walachen bestürmt, kann aber nicht kommen, da in seinem Lager — wiederum unter moskowitischem Einfluß — offener Widerstand gegen den walachischen Krieg ausgebrochen ist. Das einzige, was er tun konnte, war: Bracław verschanzen und, nachdem er selbst hatte umkehren müssen, dem Bruder nur Freiwillige unter St. Kiszka's Führung zu Hilfe senden. Nach Angaben der Moldauer Chronik (Urechi) wurden die Litauer am 29. Oktober bei Lentesti (in der Nähe von Czernowitz) geschlagen; es ist indessen wenig wahrscheinlich, daß das Unternehmen der Litauer dennoch nicht eine erfolgreiche Diversion bedeutet hätte, da doch Albrecht gerade an diesem Tage zum erstenmale nach seiner Niederlage in der Bukowina an einer sicheren Stelle, und zwar eben in Czernowitz, auftaucht. Der litauische Zug gegen Bracław hat demnach keinen so kläglichen Verlauf genommen wie der polnische nach der Bukowina, aber die gleiche furchtbare Enttäuschung hat er doch gebracht. Hat man doch nicht einmal mit der kleinen Festung Oczaków fertig werden können, obwohl sie die Verbindung zwischen der Krim und Akerman bildete und Litauen vom Meere abschnitt. Vor allem aber enthüllte diese Expedition vor den Blicken der Feinde die Schwäche des Jagellonenreiches, so daß das Jahr 1497 eine ganze Reihe von Unglücksjahren einleitete, und zwar sowohl in Litauen als auch in Polen.

2. Iwan III. hatte sich sofort in der Lage zurecht gefunden.

Schon 1498 sind die diplomatischen Beziehungen gespannt und 1499 verschärft sich die Lage durch das Dazwischentreten des religiösen Motivs um ein Bedeutendes. Iwan III. wirft Alexander vor: er zwinge seine Gemahlin und die ruthenischen Fürsten zum „römischen Bekenntnis“. Von Zwang konnte nicht die Rede sein, wohl aber von einer unter Mithilfe des für diesen Zweck gewonnenen Metropoliten Josef Sołtan (Bołgarynowicz) in einem äußerst gefährlichen Moment einsetzenden Propaganda für die kirchliche Union (welche Kasimir der Jagellone aufgegeben hatte). Alexander geriet für den Fall, wenn er Nachkommen haben oder Aussichten auf den polnischen Thron gewinnen sollte, durch seine griechische Heirat in eine peinliche Kollision. Seine Gemahlin verstand es, in dieser peinlichen Lage ihre Ehre und ihr Ansehen zu wahren und blieb ihrer Konfession unentwegt treu (wobei sie sich nicht moskowitischer, sondern litauischer Geistlicher bediente), bewährte sich aber zugleich als treue Gattin und um das Landeswohl besorgte litauische Großfürstin.

Alexander mußte auf das Schlimmste gefaßt sein. Damals war es, daß die sogen. Union von Wilno v. J. 1499 zustande kam, die in Wirklichkeit (vgl. die Schrift St. Kutrzeba's: „Unia Polski z Litwą“. Kraków 1914) nur ein Bündnis ist welches für die Dynastie eine Niederlage bedeutet, da die Wahl nicht mehr auf das Geschlecht der Jagellonen beschränkt bleibt. Von Stefan erlangte man noch einen Friedenstraktat und sogar die, freilich erfolglose, diplomatische Vermittlung in Moskau. Mit Mengli-Girej wurden wegen seiner übertriebenen (und durch Iwan III. in perfider Weise unterstützten) Forderungen die Verhandlungen abgebrochen, dagegen mit Schach-Achmat, dem Chan des Gebietes jenseits der Wolga, und mit Walther von Plettenberg, dem Landmeister von Livland, sehr wichtige Verhandlungen in Betreff eines Zusammenwirkens gegen Moskau eingeleitet.

Das Zeichen zum Kriegsausbruch gab, wie man es in jenen Gegenden zu sehen gewohnt ist, Verrat. Zuerst ergab sich dem Großfürsten von Moskau Semen Bielski, dann der Fürst von Starodub Semen Możajski und Wasyl Szemiaczyc, Fürst von Nowogród-Siewierski, alle unter dem Vorwand religiöser Unterdrückung, tatsächlich aber durch Versprechungen größerer Donationen angelockt. In den ersten Tagen des Monats Mai 1500 erfolgte die Kriegserklärung und drei moskowitische Armeen zogen ins Feld. Die Südarmee unter Jakob Zacharycz nahm nach Besetzung von Brańsk

am Kondowaflusse die Huldigung der abgefallenen kleinrussischen Fürsten entgegen und bemächtigte sich am am 6. August der Ortschaft Putywl. Mengli-Girej dagegen, der Verbündete Moskaus, brandschatzte in furchtbarer Weise Litauen bis gegen Brześć, und Polen bis gegen Lublin. Die Zentralarmee unter Jur Zacharycz nahm Drohobuż ein und erwartete dort längere Zeit hindurch Verstärkungen. Ihr trat mit einer Eliteschar K. Ostrogski entgegen, kam aber um drei Tage zu spät, nachdem bereits zahlreiche Verstärkungen unter Daniel Szczenia eingetroffen waren, so daß sich das Kräfteverhältnis ungefähr wie 8000 : 50000 gestaltete. Trotzdem schlug Ostrogski mutig, aber unbedacht los und holte sich an der Wiedrosza (14. Juli 1500) eine vollständige Niederlage, in der er selbst mit den ersten Würdenträgern in Gefangenschaft geriet. Auch die dritte moskowitische Armee, die Nordarmee, hatte unter Czeladyn Glück und nahm Toropiec ein.

Während der Kampf an der Wiedrosza in vollem Gange war, hielt sich Alexander „mit seinem ganzen Heere“ bei Borysów. Auffallenderweise geht er auf die Kunde von der Niederlage nicht zurück, sondern vor, bis nach Połock, und, was noch sonderbarer klingt, die Moskowiter greifen weder ihn noch Smoleńsk noch auch Kijów von Putywl her an. Die Quellen geben keinen Aufschluß darüber, warum das so gekommen ist. Mag dem nun wie immer sein, wahr ist, daß Alexander Gelegenheit bekommt, seine Vorbereitungen zu vervollständigen und, nachdem er in Polen und Böhmen Söldner angeworben, mit Schach-Achmat und v. Plettenberg eine endgültige Kriegsvereinbarung zu treffen (Februar und März 1501). Der Plan war ausgezeichnet: den Südflügel sollte Achmat, den nördlichen Plettenberg halten, so daß sich die Litauer in der Mitte sehr gut konzentrieren konnten.

Der zweite Feldzug begann ziemlich spät. Schach-Achmat nahm, nachdem er Mengli-Girej am Don in die Flucht gejagt, im August 1501 Rylsk ein, übergab es dem litauischen Gesandten M. Chalecki und unternahm Streifzüge bis hart an die Mauern von Brańsk. Plettenberg erfocht am 27. August am Syricafluß (im Pskower Gebiet) zwar einen Sieg, konnte aber wegen der Mißerfolge der Litauer und dann wegen Ausbruchs der Ruhr mit der litauischen Abteilung von Połock keine Fühlung bekommen. Wo aber blieb im entscheidenden Moment Alexander? Weder Achmat noch Plettenberg sandte er Hilfe, ja statt sich nach Osten zu bewegen, zog

er gegen Westen; am 19. August ist er in Grodno, am 20. September in Mielnik. Es war eben Johann Albrecht am 17. Juni in Thorn gestorben, und es ging um die polnische Königskrone. Diese gewann er, jedoch um den Preis hoher Opfer, und den Feldzug verlor er auch.

Als er nämlich nach einigen Monaten zur großen Enttäuschung der Litauer, die von den Polen ausgiebige Hilfe erwarteten, aus Polen zurückgekehrt und am 2. Juli 1502 in Nowogródek eingezogen war, hatte sich die Lage bereits zum Schlimmeren gewendet. Zwar hatte sich während der Abwesenheit Alexanders dank der Treue der Fürsten Zasławski (Nov. 1501) Mścisław des Feindes zu erwehren vermocht, aber ein „socius belli“ war verloren: Schach-Achmat mußte nach einem sehr strengen Winter zwischen Dniepr und Don, bei Hunger und Kälte jeglicher Hilfe beraubt, im Mai 1502 vor Mengli-Girej weichen und mit den Resten seines Heeres bei den Nogai-Tataren an der Wolgamündung Zuflucht suchen. Da stachelt nun Iwan III. Mengli-Girej mit Erfolg gegen Litauen auf und sendet seinerseits ein starkes Heer unter seinem Sohn Dymitr gegen Smoleńsk. Die Stadt aber hält sich unter St. Kiszka's Kommando tapfer und erfolgreich, das Heer des Königs bedroht nach Einnahme von Orsza die Belagerer, und Plettenberg erringt am Smolina-See einen glänzenden Sieg (13. Sept. 1502). So gelingt es den Litauern, sich im Zentrum und im Norden zu halten, nur im Süden erleiden sie schwere Niederlagen. Mengli-Girej verwüstete Wolhynien und Polen bis Opatów (23. Sept. 1502), seinen Spuren folgten die Walachen und besetzten Pokutien bis Halicz. Hier hatte also hauptsächlich Polen, als Strafe für seine Fahrlässigkeit und seine beispiellose Indolenz, die Kriegskosten zu zahlen.

Schon zeigten sich auch auf Seiten Moskaus infolge der Verwüstung der Grenzgebiete und wegen Nahrungsmangels Anzeichen einer gewissen Erschöpfung. Deshalb kam es durch Vermittlung des ungarischen Gesandten Siegmund Zantay zu Friedensverhandlungen in Moskau, die zum Friedensvertrag vom 28. März 1503 führten. Doch die Bedingungen waren hart: das ganze Gebiet jenseits des Dniepr und ein breiter Landstrich im Nordosten — also etwa 30% des gesamten Gebietes Litauens — mußten abgetreten werden. Und Iwan III. wollte nicht einmal unter solchen Bedingungen auf einen dauernden Frieden eingehen, sondern gestand nur einen Waffenstillstand von sechs Jahren zu. Sachlich betrachtet, war dieser Verlust

weniger wichtig als die Einbuße der Küste des Schwarzen Meeres — eines freien Kolonisationsgebietes — denn die verlorenen Länder hatten keine günstigen Grenzverhältnisse und waren ethnographisch nicht leicht zu behaupten. Die engherzige Politik der litauischen Oligarchen verschuldete diesen ersten Verlust, ohne hiebei einen zweiten zu vermeiden.

---

12. ZACHOROWSKI STANISŁAW. **Jakób, biskup płocki (1396–1425), i jego działalność ustawodawcza i organizacyjna** (***Jakób, Bischof von Płock (1396–1425), und seine legislative und organisatorische Tätigkeit***).

Die Untersuchungen des Verfassers gelten vor allem der Person des in der Wissenschaft unter dem Namen Jakob von Kurdwanów bekannten Bischofs von Płock, Jakob von Korzkiew, der sich vermöge seiner Rolle als Politiker und seiner Tätigkeit auf dem Gebiete der Gesetzgebung einen Ehrenplatz in der Reihe der hervorragendsten Gestalten Polens im XV. Jh. gesichert hat.

Im ersten Kapitel befaßt sich der Autor mit den Synodalstatuten dieses Bischofs. Zunächst wird das Verhältnis der beiden im Text der Statuten vorkommenden Jahresangaben 1398 und 1423 untersucht, sodann wird den Quellen der Statuten nachgegangen. Als eine derselben erweist sich in erster Linie die Kodifikation der Prager Statuten v. J. 1349, welcher der Plan und die Anordnung des Inhalts entlehnt sind. Überdies lassen sich für 10 Artikel der Statuten von Płock wörtliche Entlehnungen aus den Prager Statuten nachweisen. Die zweite Quelle bildete das Corpus juris canonici, aus dem der Redaktor recht ausgiebig schöpfte, und zwar nicht nur aus den Texten, sondern auch aus der Glosse. Viele von den Artikeln von Płock basieren auf Bestimmungen polnischer Provinzialsynoden; außerdem lehrt eine Analyse der Płocker Beschlüsse, daß sie, mochten sie woher immer stammen, in keinem Punkte mit den von den Provinzialsynoden erlassenen Rechtsnormen in Widerspruch gerieten. Auf die äußere Form der Statuten eingehend, beweist der Verfasser, daß bei der Redaktion mit ihrer Bestimmung für die clerici simplices gerechnet wurde, weshalb man durch zweckdienlich abgefaßte Arengen und eine leichtfaßliche Stilisation der Artikel ihr Verständnis und die Anwendung ihrer Vorschriften zu erleichtern be-

müht war. Zum Schluß kommt der Autor zur systematischen Besprechung des Inhaltes mit dem ganz allgemeinen Ergebnis, daß die Statuten sich auf alle im Bereich der Diözese bestehenden Einrichtungen und alle in den Bereich der Diözesanregierung einschlagenden Angelegenheiten erstrecken. Doch soll selbst in einer so knappen Inhaltsangabe nicht verschwiegen werden, daß diejenigen Bestimmungen, die auf die Pfarreien und die durch die Pfarrer gewöhnlich zu erledigenden Fälle Bezug haben, mit ganz besonderer Genauigkeit bearbeitet werden.

Das zweite Kapitel ist der Analyse der das Domkapitel von Płock betreffenden Bestimmungen gewidmet. Hier kommen eine Reihe von Artikeln aus den Synodalstatuten sowie bischöfliche, auf den Generalkapiteln der Jahre 1406, 1414 und 1423 herausgegebene Dekrete in Betracht. Die einzelnen Bestimmungen sind, wenn man sie als Ganzes betrachtet, gewiß als eine tüchtige Leistung zu bezeichnen, da sie für die Gesamtheit der Angelegenheiten des Kapitels normieren. Beim Erlassen aller dieser Bestimmungen ging das Bestreben des Bischofs dahin, jene Rechtsnormen, an die sich das Domkapitel zu halten hatte und die seit jeher gewohnheitsmäßig beobachtet wurden, endgültig festzulegen.

Den Inhalt des folgenden (III.) Kapitels bilden Bemerkungen zu dem sogen. Kurdwanowski'schen Formular. Dieses Formular umfaßte, wie es scheint, hauptsächlich solche Aktenstücke, die tatsächlich herausgegeben worden waren. Der Einfluß der Synodalstatuten von Płock auf die in diesem Formular enthaltenen Dokumente ist sehr bedeutend.

Schon im I. Kapitel hat der Inhalt einiger Artikel, die auf strittige Rechtsfälle zwischen Kirche und Adel Bezug hatten, dargestellt werden müssen. Diesem Verhältnis schenkte Bischof Jakob seine besondere Aufmerksamkeit, und von seinen Bestrebungen auf diesem Gebiete zeugt das Übereinkommen v. J. 1424. Der Untersuchung desselben ist das IV. Kapitel der Arbeit gewidmet. Die meisten Punkte des Übereinkommens beziehen sich auf die Regelung der Zehnten. Der Verfasser nimmt jede Bestimmung dieser Übereinkunft durch, indem er sie im Zusammenhange mit den Zuständen in Masowien betrachtet und mit den Bestimmungen analoger Verträge vergleicht, wodurch eine feste Grundlage für die Beurteilung gewonnen wird. Sodann sammelt er und stellt die Resultate der Untersuchung zusammen. Daraus ergibt sich, daß die Zugeständnisse sei-

tens der Kirche bedeutend waren und daß demnach das gegenseitige Verhältnis dieser beiden Stände zueinander sich als ein durchaus loyales, von dem aufrichtigen Streben nach Beilegung der Zwistigkeiten beseeltes darstellt. Schließlich wird vom Verfasser die Bedeutung dieses Übereinkommens als eines der ersten Beispiele einer Provinzialverständigung in dem erbitterten Kampf um die Zehnten im XV. Jahrh. betont.

Im Schlußkapitel bringt der Autor allerlei lose zusammenhängende Nachrichten, denen sich Einzelzüge zur Charakteristik der Diözesanregierung Bischof Jakobs entnehmen lassen. Hier befaßt er sich mit dem Urteil des Schiedsgerichtes v. J. 1400 und schildert den Streit des Bischofs mit dem Fürsten in den Jahren 1396—1400 sowie des Bischofs energisches Eintreten für die Rechte der Kirche und für seine Stellung. In den folgenden Abschnitten dieses Kapitels werden Nachrichten über Diözesansynoden aus jener Zeit, über Errichtungen von Pfarreien, über Bewerbungen um Ablässe und über die Wirtschaftsgebarung in den Besitzungen der bischöflichen Mensa besprochen.

Den Schluß der Abhandlung bildet eine Charakteristik Jakobs und seiner Wirksamkeit auf dem bischöflichen Stuhle.

---

13. GUMOWSKI MARYAN. **Wpływy polskie na pieniężne stosunki Śląska w pierwszej połowie XVI wieku.** (*Polnische Einflüsse auf das Geldwesen Schlesiens in der ersten Hälfte des XVI. Jahrh.*).

Bei der engen Zusammengehörigkeit Schlesiens mit dem übrigen Polen in ethnographischer und staatlicher Beziehung waren natürlich in den ersten christlichen Jahrhunderten Gewichte, Maße und Münzen, von einem gewissen lokalen und den damaligen Verhältnissen eigenen Unterschied abgesehen, in Schlesien und Polen die nämlichen. Die Gemeinsamkeit der Gewichte — des Pfundes und der Mark — mit ihrer Einteilung bestand jahrhundertelang, die Münze dagegen und ihre Zählweise begannen von der Zeit der deutschen Kolonisation angefangen verschieden zu werden, so daß sie im XIV. und XV. Jh. mit den polnischen nichts mehr gemein hatten. Die früheren Zustände mit der ursprünglichen Münzeinheit kehrten erst am Ende des XV. Jh. wieder, und zwar dank man-

cherlei gleichzeitig zusammenwirkenden Umständen, zu denen die überaus lebhaften Handelsbeziehungen Breslaus mit Krakau, die Regierung der Jagellonen Johann Alberts und Sigmund in Schlesien, sowie die völlige Geldanarchie und der Verfall der fürstlichen uud städtischen schlesischen Münze gehörten. Die Krakauer Halbgroschen, von allen Jagellonen in großen Mengen geprägt, waren diejenige Geldgattung, die die Münzunion von damals zustandebringen half. Diese Halbgroschen bildeten nicht allein die Hauptsorte des damaligen Handelsverkehrs zwischen Polen und Schlesien, sondern sie wurden zugleich zur gangbarsten Landesmünze Schlesiens und für die Bevölkerung zum bequemsten Tauschmittel. Dieser Münze wurde denn auch die Rechnung mit Hellern angepaßt, der einzigen in Schlesien geprägten und im Verhältnis zum Groschen verschieden gezählten Münze.

Geprägt wurden diese Heller in Schlesien sowohl unter Johann Albert, als auch in den ersten Regierungsjahren Sigismund des Alten, und zwar in Glogau. Die Zwistigkeiten mit dem Starosten Karnkowski in Glogau vermochten die polnischen Einflüsse ebensowenig zu hemmen, wie die Herabsetzung des Kurswertes jener Halbgroschen, eine Folge der Niederlage Johann Albrechts in der Bukowina. Der Handels- und Zollkrieg, mit dem Johann Albrecht jene Kurserniedrigung sofort beantwortete, bewies den schlesischen Städten nur zu deutlich, daß eine Sperrung des Handels und der Widerstand gegen die polnische Münze nur geeignet waren, ihnen große und nicht wettzumachende Verluste zu bringen. Den Handelskrieg legte jedoch in einigen Jahren der jüngste Bruder des Königs, der Jagellone Sigmund, bei, der nach Albrecht das Erbe der Fürstentümer Glogau und Troppau antrat und bald auch Statthalter über ganz Schlesien wurde. Sein Hauptziel scheint die Herbeiführung geordneter Zustände und die Sicherung des Wohlstandes im Lande auf Grund der Münzunion zwischen Polen und Schlesien gewesen zu sein; diese sollte darin bestehen, daß in diesem Fürstentum dieselbe Münzsorte geprägt und dieselbe Zählweise beobachtet würde wie in den Ländern der Krone. Mit einer Reihe von Münzprivilegien ausgestattet, eröffnete er 1503 eine Münze für Hellerprägung in Glogau und setzt auf dem Fürstentag 1505 die allgemeine Prägung der sogen. Weißgroschen im Werte von 2 polnischen Halbgroschen durch. Beidemale führten ihm dieses Unternehmen die Boner's aus Krakau, und der Schlagschatz bildete in den Jahren 1505 und 1506

den bedeutendsten Posten in den Einnahmen des Fürsten. Sehr rasch wurde die Zählung: 18 Denare (Heller) für den Groschen, wie in Polen, in Schlesien eingeführt, doch wurde Sigmund und die Stadt Breslau durch das Kursverbot für fremde Heller in einen Streit mit den Städten der Lausitz verwickelt, dessen Schlichtung nur schwer gelang.

Die so geordneten und den polnischen nahe gebrachten Münzzustände Schlesiens erfuhren infolge mehrerer. kurz aufeinander folgender Ereignisse eine gewaltige Erschütterung: es waren dies die Abreise des 1506 zum König gewählten Sigmund nach Polen, der neuerdings ausgebrochene Handelskrieg zwischen Breslau und Krakau 1510 und der neue auf Bestreben Breslaus im J. 1511 zustandegekommene Münzvertrag. Die Wiedereinführung der Hellerprägung, und zwar nur in der einen gemeinsamen Münze in Breslau bedeutete die Vereitelung der Bestrebungen Sigmunds und der Münzunion mit Polen, denn es wurde eine durchweg neue, von den früheren und polnischen verschiedene Rechnung der Heller auf Groschen eingeführt. So wurde er zum Anfang einer neuen Geldanarchie, die nunmehr stets größere Dimensionen annahm und in Schlesien für einige Jahrzehnte herrschend wurde. Sowohl von Breslau, als auch vom böhmischen König trafen immer neue Münzprojekte ein, vermochten aber den Unwillen und die gegenseitigen Anklagen der schlesichen Stände nicht zur Ruhe zu bringen; insbesondere waren sie nicht fähig, die Stimmen der Bevölkerung und der Stadtzünfte zu beschwichtigen, die immer wieder nach Gleichmachung der schlesischen mit der polnischen Münze und nach Prägung von Groschen und Hellern nach Krakauer Art riefen.

Diese Volksbestrebungen und diese Sonderstellung der polnischen Münze beschlossen einige Fürsten Schlesiens für sich auszunützen, indem sie auf eigene Rechnung und unter polnischem Stempel die allgemein beliebten Halbgroschen prägen ließen. Es war dies also eine offene Fälschung, deren 1516 Fürst Kasimir von Teschen und Fürst Valentin von Ratibor einander bezichtigten. Diese Sache zog sich mehrere Jahre hin und wurde sehr ruchbar, indem sie selbst die Diplomatie des polnischen, des böhmischen, ja sogar des kaiserlichen Hofes veranlaßte, sich damit zu befassen. Sie hatte sogar ein ernstes politisches Nachspiel, denn sie endigte damit, daß dem Fürsten von Teschen das Erbrecht nach dem Tode des Fürsten von Ratibor abgesprochen und dessen Ländereien dem

Fürsten von Oppeln und Georg von Brandenburg je zur Hälfte zuerkannt wurden.

Von noch größerer Bedeutung war auf demselben Hintergrunde die Eröffnung der Münze von Schweidnitz durch König Ludwig im J. 1517, mit dem besonderen Zwecke der Halbgroschenprägung; dieselben trugen zwar den königlichen Stempel, ahmten jedoch im übrigen bis zum Verwechseln die Krakauer Halbgroschen nach. Ihre Einführung auf den Handelsplätzen Polens und Schlesiens in überaus großer Menge rief denn auch allseits einen Sturm hervor. In Polen fühlte sich der Hof durch eine derartige Nachmachung seiner Münze durch einen fremden Staat beleidigt, erließ Ausrufungsedikte, Handelsverbote und Grenzsperrbefehle, schließlich führte er 1526 eine durchgreifende Münzreform durch, um nur dieser Schweidnitzer Münze los zu werden. Infolge der Grenzsperre verfiel in Schlesien der polnische Handel gänzlich, die Bevölkerung wollte die neuen Halbgroschen nicht annehmen und in Schweidnitz selbst schritt die Bürgerschaft bis zum offenen Aufruhr und schleifte 1523 die verhaßten Münzgebäude. Doch die Hinrichtung einiger Rädelsführer und strenge königliche Verordnungen brachten bald wieder Ruhe, umso mehr als der unternehmende Leiter der Schweidnitzer Münzfabrik, Paul Monau, und nach ihm K. Sauermann, es verstanden, ganze Scharen von Agenten und Lieferanten auf dem Lande zu organisieren, die sich nur mit der Ausfuhr dieser Sorte und der Silberlieferung für ihre Münze beschäftigten. Erst mit dem Tode König Ludwigs bei Mohács und der entgegengesetzten Münzpolitik des neuen Herrn, Ferdinands von Österreich, kam es zum Auflassen der Schweidnitzer Münzfabrik 1527, und zwar zur allgemeinen Befriedigung.

Die ersten Regierungsjahre Ferdinands von Österreich kennzeichnet von seiten der Bevölkerung Schlesiens das unausgesetzte Verlangen nach Rückkehr zur polnischen Münze und Zählweise aus der Zeit Sigmunds, von seiten des Königs dagegen das Bestreben, dem Lande gegen dessen Willen die österreichische Münze aufzunötigen und die Münzprivilegien der schlesischen Fürsten zu beschränken. Aber wiederholte Versuche der Eröffnung einer königlichen Münze in Breslau schlugen fehl, nicht nur infolge des Widerstandes der Bevölkerung, sondern auch deshalb, weil gerade in den Jahren 1530—40 eine neue Flutwelle polnischer Münze Schlesien überschwemmte, die sich in den schlesischen Städten und

Jahrmärkten sofort großer Beliebtheit und Nachfrage erfreute. Es waren polnische Groschen und Dreigroschen Krakauer, Thorner, Danziger und Königsberger Prägung. Wie früher die Halbgroschen, so riefen jetzt diese Münzsorten Nachahmungen hervor und fanden in Friedrich von Liegnitz einen eifrigen Beschützer, der nun Sigmunds des Alten früheren Plan einer Münzunion zwischen Polen und Schlesien wieder aufnahm. Auf Anregung des findigen Unternehmers Michael Stoltz richtete er 1541 in Liegnitz eine Münze ein und erzeugte dort sechs Jahre lang Groschen und Dreigroschen, die den polnischen ganz ähnlich waren und den polnischen Münzfuß hatten. Überdies gelang es ihm, auch Johann, den Markgrafen von Brandenburg, zu veranlassen, daß er mit Gutheißung des Kurfürsten dem nämlichen Stoltz die Einrichtung einer Münze in Krossen a. d. Oder übertrug und ihn ebenfalls nach polnischem Muster Groschen und Dreigroschen prägen ließ. So wurde denn tatsächlich zwischen Polen, Schlesien, Preußen und einem bedeutenden Teil Brandenburgs auf Grund einer einheitlichen Münze, nämlich des polnischen Groschen, die Münzunion hergestellt. Wenn es auch ohne Wissen und sogar gegen den Willen Sigmund des Alten erfolgte, so war das doch die Folge des überaus lebhaften Handelsverkehrs mit Polen, der eben einer solchen Union dringend bedurfte.

Indes rief das Auftreten zweier schlesischer Fürsten mit einer Münze von so eminent polnischem Charakter nicht nur bei allen ihren Feinden einen Sturm hervor, sondern hatte auch seitens Ferdinands energische Maßregelungen zur Folge. Die Liegnitzer Münzfabrik machte dem deutschen Könige allzu starke Konkurrenz, zumal da dessen eigene, wiederholt zu Breslau in Betrieb gesetzte Münze ganz und gar nicht gedeihen wollte. Ebenso bildete der polnische Charakter der neuen Münze einen Gegesatz zur österreichischen Münzpolitik, und beides schuf eine willkommene Gelegenheit zur Abschaffung der schlesischen Standesprivilegien. Aller Vorstellungen und Schreiben ungeachtet mußten beide Fürsten ihre Münzen 1546 schließen, der Fürst von Liegnitz mußte obendrein noch eine Demütigung von seiten des Königs über sich ergehen lassen. An Stelle der polnischen Münze und der fürstlichen Münzen eröffnete Ferdinand nochmals seine eigne Münzfabrik in Breslau zur Herstellung österreichischen Geldes, indem er zugleich jede andere Münze außer Kurs setzen ließ.

Aber auch diesmal hatten Ferdinands Bemühungen keinen Erfolg. Die neue österreichische Münze fand im Lande keine gute Aufnahme und das Volk mochte nicht nur die alte polnische Münze nicht aufgeben, sondern auch die neu verordnete Evaluation der Groschen und Heller nicht anerkennen. Die Unzufriedenheit stieg noch, als ein Jude, Isaak Meyer, an die Spitze der königlichen Münzfabrik von Breslau trat. Der Stadtpöbel hatte nicht nur den Juden zum Gespötte, indem er am Münzturm Schmähschriften anbringen ließ und sich tätlich an ihm vergriff, sondern er verschonte auch die königlichen Kommissäre, ja selbst den König nicht, da er seinen Spott insgeheim in Flugversen ausließ und laut die Schließung der Münzfabrik sowie Rückkehr zum polnischen Groschen und zur polnischen Zählweise forderte. Ferdinand war durch den Schmalkaldener Krieg in Anspruch genommen und hatte nicht Zeit genug, sich mit den Angelegenheiten Schlesiens abzugeben, aber nach glücklicher Beendigung des Krieges entgalt er dem widerspenstigen Bürgertum sein Verhalten 1549, indem er ihm 14 Schuldpunkte zur Last legend, sehr hohe Geldstrafen und Bußen auferlegte. Trotzdem sah er sich genötigt, fortan seine Münzpolitik aufzugeben und in dieser Beziehung den Dingen in Schlesien ihren Lauf zu lassen. Er ließ deshalb seine Münzfabrik auf und gestattete den Kurs der vom Volke so begehrten polnischen Münze, so daß die polnischen Einflüsse in Schlesien wiederum die Oberhand gewannen.

---

14. HALECKI OSKAR. **O początkach parlamentaryzmu litewskiego.** (***Entstehung und Anfänge des litauischen Parlamentarismus***).

Nach einer kurzen Übersicht über die bisherige russische (Lubawskij, Maksimiejko, Leontowicz; neben ihnen auch Łappo, Downar-Zapolskij, Malinowskij) und polnische (Czermak, Kutrzeba) Literatur gibt der Verfasser eine allgemeine Charakteristik des neuen Quellenmaterials, das ihn zu einer neuerlichen Untersuchung dieses schon so oft erörterten Problems bewogen hat. Es sind dies: 1) einige Gesandtschaftsschreiben aus Litauen an den Deutschen Orden aus der Zeit Kasimirs des Jagellonen (die Originale im Ordensbriefarchiv zu Königsberg), 2) einige bisher übersehene Stellen im ältesten Buche der litauischen Reichsmatrikel, 3) eine Reihe von Urkunden König Kasimirs, als Großfürsten von Litauen, welche in der Ma-

trikel nicht eingetragen sind. Da zur Regierungszeit dieses Großfürsten noch nicht einmal der Einfluß seines Ratskollegiums auf Politik und Verwaltung rechtlich festgestellt war, so kann umso weniger von einem gesetzlichen Wirkungskreise der verschiedenen Reichsversammlungen, von einem konstitutionellen Parlamentarismus die Rede sein; es handelt sich daher in der vorliegenden Arbeit nur um den tatsächlichen Einfluß, den die von Fall zu Fall versammelten Vertreter der Nation, d. h. ihrer privilegierten Oberschicht, auf das Staatsleben ausübten, um die Vorgeschichte und Anfänge jener Reichstage, die wir in Litauen vorfinden, bevor in der Reformperiode 1564/6 die Einrichtungen des polnischen Parlamentarismus dahin verpflanzt wurden.

Da die Entwickelung des litauischen Reichstages nur im Zusammenhange mit der schon weit früher beginnenden Geschichte des großfürstlichen Rates und des litauischen Adels richtig verstanden werden kann, muß zunächst auf die Epoche der Großfürsten Witold, Świdrygiełło und Sigmund Kiejstutowicz zurückgegriffen werden. Hiebei lassen sich folgende, für die spätere Zeit wichtige Tatsachen feststellen: 1) der Rat dieser Herrscher ist keine deutlich abgegrenzte Körperschaft und besteht keineswegs nur aus Würdenträgern und Beamten; 2) von seinen zwei Hauptgruppen, den Fürsten und „Herren", bedeutet die zweite keinen rechtlich gesonderten, über dem gewöhnlichen Adel stehenden Magnatenstand, sondern ist mit der Gesamtheit der seit 1387 bezw. 1413 bestehenden Adelsklasse, allen im Vollbesitze der Adelsrechte befindlichen Bojaren, identisch; 3) es lassen sich schon unter den Mitgliedern dieses Rates verschiedene Kategorien und Abstufungen unterscheiden (z. B. 1430 „cum nostro maiori et seniori consilio"); 4) außer den Ratsversammlungen gab es schon damals ausnahmsweise auch solche Versammlungen, an denen auch der nicht zum Rate gehörende Adel teilnahm, u. zw. nicht nur beim Abschlusse der Unionsakten mit Polen und diplomatischer Verträge, sondern auch bei anderen politischen Beratungen (so versammeln sich 1433 „alle Fürsten, Herren, Bojaren und das ganze litauische Land"), nicht nur aus Litauen im engeren Sinne, sondern manchmal auch aus allen Provinzen des Großfürstentumes (wie z. B. 1432).

Zu seinem eigentlichen Forschungsgebiete (1440—1492) übergehend, wirft der Verfasser zunächst die Frage auf, in wessen Händen sich in der Übergangszeit 1440–1446, während der Minder-

jährigkeit des Großfürsten Kasimir, die tatsächliche Regierung befand. Es läßt sich nun nachweisen, daß bei wichtigeren Entscheidungen allgemeine Adelsversammlangen des gesamten Reiches stattfanden. Um dies klarzulegen, bespricht der Verfasser zwei von ihnen, über die die Quellen Näheres berichten. Anfang 1442 versammelt sich zu Wilno beim jugendlichen Herrscher „unser gesamter Rat", u. zw. „die Fürsten, Ritter und Herren", um die Loslösung des Landes Wolhynien vom Großfürstentume zu verhindern, wobei die bei dieser Gelegenheit ausgestellten Urkunden den Beweis ermöglichen, daß auch der Provinzadel in der Hauptstadt vertreten war. Und wenn ferner Długosz erzählt, daß Ende 1445 eine „conventio generalis cum terris Lituaniae et Samagitiae ac Russiae" darüber beriet, ob Kasimir die Wahl zum polnischen Könige annehmen solle, so bestätigt seine Worte aufs genaueste der Inhalt jener Botschaft, welche diese Versammlung nach Marienburg sandte, wo es heißt, daß auf dem „Tage" zu Wilno „alle Herczoge und Herren von Littawen, Rewsen und Samaytten", darunter auch die lehenspflichtigen Teilfürsten von Wolhynien und Kiew, anwesend waren.

Als nun 1447 Kasimir auch den polnischen Thron bestieg, trat in Litauen diesbezüglich keine Änderung ein: wenn auch der Herrscher schon herangewachsen war, ließen sich alle jene, die einmal am öffentlichen Leben teilgenommen hatten, nicht mehr zurückdrängen, während seine häufige Abwesenheit in der polnischen Reichshälfte, sowie nicht zum mindesten auch das Beispiel des sich dort entwickelnden Parlamentarismus, auf die wachsende Bedeutung der litauischen Adelsversammlungen nur fördernd einwirken konnte. Von diesen ist eine, nämlich die, welche in der ersten Hälfte des Jahres 1452 zu Wilno tagte und uns die meisten urkundlichen Spuren ihrer Tätigkeit hinterlassen hat, besonders geeignet, um als typisches Beispiel zu dienen. Eine damals ausgestellte großfürstliche Urkunde, sowie ein Gesandtschaftsschreiben an den Deutschen Orden bezeugen übereinstimmend, daß auf dieser „conventio generalis" oder „diaeta" neben einigen Fürsten und den geistlichen und weltlichen Würdenträgern auch die übrigen „barones, milites, nobiles, proceres et boiari Ducatus magni Lithuaniae, Samagitiae necnon terrarum Russiae" anwendend waren; außerdem findet sich in der Reichsmatrikel eine gleichzeitige Notiz, wonach mehrere wolhynische Edelleute Bestätigungen ihres Güterbesitzes erhielten, als sie als Abge-

sandte ihres Landes nach Wilno kamen. Der Verfasser stellt hierauf noch einige charakteristische Nachrichten über andere derartige Versammlnngen zusammen (1447/8, 1449, 1451, 1455 „domini praelati et officiales necnon barones et milites totaque communitas consilii terrae Magni ducatus Lithuaniae“) und gelangt schließlich zu folgendem Ergebnis. Schon vom Anfange der Regierung Kasimirs an fanden zu Wilno häufige, manchmal alljährliche Adelsversammlungen statt, die wir nicht nur auf Grund zahlreicher Bemerkungen bei Długosz, sondern in Übereinstimmung mit offiziellen bei diesen Gelegenheiten ausgestellten Dokumenten als Reichstage (in der ruthenischen Staatssprache Litauens „sojm“) bezeichnen können; neben den Mitgliedern des eigentlichen großfürstlichen Rates finden wir auf ihnen auch den Adel im allgemeinen vertreten, neben dem eigentlichen Litauen auch die übrigen Gebiete des Großfürstentumes, Samaiten und die reußischen Provinzen letztere oft mit ihren letzten Teilfürsten an der Spitze. Nichts unterscheidet diese Zusammenkünfte von jenen um ein halbes Jahrhundert späteren Versammlungen (1492 bei her Wahl Alexanders, bezw. 1499 beim Abschluß einer neuen Union mit Polen), welche die bisherige Forschung als die ersten litauischen Reichstage ansieht.

Nach Feststellung dieser Tatsachen versucht sie der Verfasser zu erläutern, vor allem das Verhältnis dieser allgemeinen Adelsversammlungen zu den Ratsversammlungen zu erklären, und betont hiebei, daß zwei von den ersteren als „gesamter Rat“ (1442) oder „tota communitas consilii terrae“ (1455) bezeichnet werden. Da nun schon am Anfange des XV. Jahrh. ein engerer und ein weiterer Kreis von Ratsmitgliedern unterschieden werden kann und grundsätzlich jeder Adelige dem Rate beigezogen worden konnte, da ferner für das XVI. Jahrh. die russischen Historiker drei verschiedene Kreise des litauischen Rates nachgewiesen haben, deren weitester gleichsam den Übergang zum Reichstage bildet, liegt zweifellos die Annahme nahe, daß der litauische Reichstag ursprünglich nichts anderes war, als gleichsam eine Ratsversammlung in weitester Zusammensetzung, die „vollständige Gesamtheit“ des Rates im wörtlichen Sinne. Hervorzuheben ist, daß wir hiebei nicht von einer „communitas consilii Magni ducis Lith.“, sondern einer „communitas consilii terrae Magni ducatus Lith.“ hören; es handelt sich also nicht mehr um einen persönlichen Beirat des Herrschers, sondern um einen Rat des Landes, eine Institution, die

zwar rechtlich noch keineswegs fixiert war, aber tatsächlich zur Zeit der Minderjährigkeit Kasimirs und später während seiner öfteren Abwesenheit die Regierung dieses Landes leitete und — auf Grund des so gewonnenen Einflusses — auch an ihr teilnahm, wenn der Großfürst anwesend war.

So aufgefaßt, erklärt die Entstehungsgeschichte des litauischen Parlamentarismus manche seiner späteren, auffallenden Erscheinungen, z. B. 1) warum auch später noch öfters die Reichstage von gewöhnlichen Ratsversammlungen nicht leicht zu unterscheiden sind, 2) warum manche von den ursprünglichen Mitgliedern des großfürstlichen Rates, die ihm später nicht mehr angehören, als Mitglieder des Reichstages erscheinen, 3) warum noch im XVI. Jahrh. bis zur Reform von 1566 bei der allmählichen rechtlichen Festlegung des Einflusses des Adels auf die Regierung des Reiches der Reichstag, obwohl er schon längst bestand, nur nebenbei erwähnt wird und nur von den Ratsherren die Rede ist, die sich auf den „conventiones generales" versammeln. Zur Unterstützung seiner Theorie hebt der Verfasser ferner hervor: 1) Auf ähnliche Weise entstanden in einzelnen Provinzen des Großfürstentums durch Erweiterung der Ratsversammlungen aus der Zeit der letzten Teilfürsten die dortigen Landtage (z. B. in Wolhynien). 2) Zahlreiche Analogien weist die Entstehung parlamentarischer Einrichtungen in anderen europäischen Ländern auf (in Frankreich sind die „états généraux" anfangs eigentlich ein erweiterter „conseil du roi"; ähnliche Erscheinungen bei der Entstehung der spanischen Cortes, der Ausbildung des englischen Parlaments aus der sich allmählich erweiternden königlichen „high court", den polnischen Adels- und Senatorenversammlungen vor dem endgültigen Ausbau der Reichs- und Landtagsorganisation), 3) bevor noch die in der reichen Literatur auftauchenden Streitfragen in das Problem der Entstehung des litauischen Reichstages eine gewisse Verwirrung hineingebracht hatten, schien die hier vorgeschlagene Lösung, wie einige Nebenbemerkungen im Werke Downar-Zapolskij's über die litauische Staatswirtschaft (1901) beweisen, die einfachste und natürlichste.

Zusammensetzung und Kompetenz jener ersten Reichstage Litauens waren im XV. Jahrh. noch durch keine gesetzlichen Bestimmungen fixiert, der Verfasser versucht jedoch die diesbezüglichen tatsächlichen Verhältnisse zu erforschen. Um die Zusammensetzung des Reichstages, des „vollständigen Rates", zu untersuchen,

muß man zunächst aus seiner Gesamtheit den Rat im eigentlichen Sinne des Wortes ausscheiden. Zu diesem gehörten, wie die Zeugenlisten zahlreicher Urkunden erweisen, zur Zeit Kasimirs folgende Gruppen: 1) lehenspflichtige, aber selbständig regierende Teilfürsten (z. B. Wolhyniens, Kiews), 2) die röm.-kathol. Bischöfe, vor allem der von Wilno, 3) alle übrigen (d. h. mediatisierten) Fürsten, auch wenn sie kein Amt bekleideten, 4) Beamte u. zw. a) die Wojewoden und Kastellane von Wilno und Troki, b) die wichtigeren Statthalter (Starosten) größerer Verwaltungsgebiete, wobei die Stellung der Starosten (Wojewoden) von Nowogródek und von Samaiten besondere Beachtung verdient, c) die Reichs- und Hofwürdenträger, deren Rangstellung der Verfasser genau zu bestimmen sucht. Dieser Rat entwickelt sich — nach dem Beispiele Polens — immer mehr zu einer Beamtenkörperschaft, wobei aber in dieser Epoche, neben den erwähnten Fürsten, hie und da auch Mitglieder von gewöhnlich im Rate vertretenen Adelsgeschlechtern zugelassen werden, bevor sie noch ein entsprechendes Amt bekleiden. Innerhalb dieses eigentlichen Rates ist noch ein (1479 urkundlich bezeugter) sogen. „enger Rat" zu unterscheiden, dessen schwankende Zusammensetzung untersucht werden muß. Die Ratsherren wurden schon im XV. Jahrh. zu den verschiedenen Versammlungen durch großfürstliche Schreiben einzeln eingeladen; der sonstige Adel, der eben aus der Ratsversammlung den Reichstag machte, hatte wohl, wie anfangs auch im XVI. Jahrh., in seiner Allgemeinheit das Recht, bei diesen letzteren zu erscheinen, allmählich bildete sich aber, bes. was die weiter entfernten Provinzen betraf, ein — allerdings noch ganz unbestimmtes — Repräsentationssystem aus, wobei diese Vertreter, etwa 10 bis 20 aus größeren Gebieten, keineswegs ausschließlich Magnatenhäusern angehörten. Wahrscheinlich wurden sie öfter von Adelsversammlungen der betreffenden Provinzen abgesendet, die aber trotzdem mit den späteren, aus Polen übernommenen Provinziallandtagen in keinen Zusammenhang gebracht werden dürfen. Wenn es sich auch erweisen läßt, daß der gewöhnliche Adel schon weit früher, als man bisher vermutete, sich auf den Reichstagen versammelte, so war seine Rolle hiebei trotzdem nicht nur rechtlich nicht umschrieben, sondern auch tatsächlich recht bescheiden: beschränkte sie sich doch lange noch auf eine passive Zustimmung (vgl. den „assensus totius nobilitatis" im Privileg von 1522), die den Entschlüssen des Herrschers und seines Rates eine festere Grundlage

verlieh, sowie auf die Aufgabe, diese dem nicht persönlich anwesenden Adel mitzuteilen.

Schwer ist es daher, von einer Kompetenz dieser Reichstage zu sprechen. Die bisherige Annahme, daß sie anfangs bei den Großfürstenwahlen, dem Abschlusse von Unionsakten mit Polen und — seit der Steuerbefreiung von 1447 — zur Gewährung von Kriegssteuern einberufen wurden, ist nur teilweise richtig, da dies einerseits auch in diesen Fällen nicht immer, andererseits aber auch manchmal bei anderen Gelegenheiten stattfand. Der Verfasser sucht zu erforschen, inwiefern Rats- bezw. Adelsversammlungen bei der Lösung jener drei Fragen beteiligt zu sein pflegten, und richtet seine Aufmerksamkeit vor allem auf die Unionsverhandlungen mit Polen, die, wie aus zahlreichen Quellen ersichtlich, während der ganzen Regierungszeit Kasimirs geführt wurden; es wechselten aber hiebei gemeinsame polnisch-litauische Zusammenkünfte mit Gesandtschaften von einem Reiche zum anderen ab und waren bei diesen Unterhandlungen, ebenso wie von polnischer so auch von litauischer Seite, manchmal nur die Ratsherren, manchmal aber auch der übrige Adel und seine Reichstage beteiligt. Außerdem zeigt es sich, daß auch bei anderen Angelegenheiten der äußeren und inneren Politik, die gewöhnlich nur vom großfürstlichen Rate besprochen wurden, Reichstage stattfanden, so z. B. wenn es sich um wichtige diplomatische Beziehungen zum Deutschen Orden oder — wie in der wolhynischen Frage — um die Sicherung eines strittigen Besitzes für das Reich handelte.

Im Zusammenhange mit dieser letzteren Tatsache betont der Verfasser nochmals als eines der Hauptergebnisse seiner Studien, daß schon bedeutend früher, als man in der letzten Zeit anzunehmen geneigt war, an den litauischen Reichstagen nicht nur das eigentliche Litauen (im engeren Sinne), sondern auch die nur lose mit diesem Kern des Reiches verknüpften Provinzen teilnahmen. Warum sich gerade zur Zeit Kasimirs trotz des starken territorialen Partikularismus zwischen allen Teilen des Großfürstentums engere Beziehungen anknüpfen mußten, sucht der Verfasser durch eine genauere Bearbeitung der inneren Krisis des Reiches nach dem Jahre 1440 und der Geschichte seiner führenden Adelsgeschlechter zu erklären.

15. # BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 68, 8-o, pp. VII et 139.

— Nr. 69, 8-o, pp. IV et 629.

Chomiński Olgierd. »Djalekty polskie okolic Rymanowa«. (*Les dialectes polonais des environs de Rymanów*), 8-o, p. 75—182.

»Encyklopedya polska. — Język polski i jego historya z uwzględnieniem innych języków na Ziemiach polskich«. *(Encyclopédie polonaise. — La langue polonaise et son histoire ainsi que les autres langues sur les terres polonaises)*, III-e partie, tome II et III, 8-o, pp. XVIII, 422 et 548.

Łoś Jan. »Przegląd językowych zabytków staropolskich do roku 1543«. *(Les monuments de l'ancienne langue polonaise. Inventaire et analyse)*, 8-o, pp. XII et 567.

Kosiński Władysław. »Słownik okolicy Czchowa«. (*Le dialecte des environs de Czchów*), 8-o, p. 27—74.

»Materyały do historyi stosunków kulturalnych na dworze królewskim polskim«. *(Matériaux pour servir à l'histoire de la culture des beaux-arts à la cour royale de Pologne)* — ed. St. Tomkowicz, 8-o, p. 192.

»Materyały i prace Komisyi językowej Akademii Umiejętności«. *(Matériaux de la Commission linguistique)*, 8-o, tome VII, I-e partie, p. 272.

Nitsch Kazimierz i Stein I. »Zapiski gwarowe ze środkowej Galicyi«. *(Notes sur les dialectes de la Galicie centrale)*, 8-o, p. 183—234.

Rudnicki Mikołaj. »Jedna z ogólnoantropofonicznych przyczyn metatezy«. *(Une des causes générales antropophoniques de la métathèse)*, 8-o, p. 253—270.

— »Puck i jego gniazdo etymologiczne«. *(Le nom de la ville de* ***Puck*** *et son étymologie)*, 8-o, p. 235—252.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

»Archiwum Komisyi do badania historyi filozofii w Polsce«. *(Archives de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne)*, vol. I, 8-o, p. 188.

Dąbrowski Jan. »Elżbieta Łokietkówna«. *(Elisabeth, soeur de Casimir le Grand, reine de Hongrie)*, 8-o, p. 131.

Fijałek Jan, »Dominus Bartolus de Saxoferrato et eius permagna in Polonos auctoritas«. Cracoviae 1915, 4-o, avec planches, pp. VIII et 99.

Malinowski Bronisław. »Wierzenia pierwotne i formy ustroju społecznego«. *(Les croyances primitives et les formes de l'organisation sociale)*, 8-o, pp. VIII et 352.

»Polskie instruktarze ekonomiczne z końca XVII i z XVIII w.«. *(Les réglements pour servir à l'administration des grands domaines en Pologne de la fin du XVII et du XVIII siècle)* — ed. Stefan Pawlik, 8-o, pp. XXVIII et 338.

Ulanowski Bolesław. »Synod prowincyonalny w Kamieniu«. *(Le synode provincial de Kamień)*, 8-o, p. 39.

Zachorowski Stanisław. »Statuty synodalne krakowskie Zbigniewa Oleśnickiego (1436, 1446)«. *(Les statuts synodaux de Zbigniew Oleśnicki, évêque de Cracovie. 1436 et 1446)*, 8-o, p. 55.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

29 Lutego 1916.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 8—10. Octobre—Décembre. 1915.

Sommaire. Séances du 2 et du 9 août; du 6, du 20 et du 27 septembre; du 11, du 18 et du 25 octobre; du 8, du 15 et du 22 novembre; du 6, du 7 et du 18 décembre.

Résumés: 16. REINHOLD JOACHIM. Les manuscrits de Floire et Blancheflor.
17. MORAWSKI KAZIMIERZ. Histoire de la littérature romaine. IV-e partie.
18. BYSTROŃ JAN ST. Les coutûmes polonaises concernant les moissons.
19. WAŁEK TADEUSZ. Les opérations navales pendant la guerre de Lami (323—322 a. Chr.).
20. KLECZKOWSKI ADAM. Un registre de l'an 1572 contenant le relevé de frais de la bâtisse d'une galère.
21. BRÜCKNER ALEKSANDER. Contributions à l'histoire de la langue polonaise. IV-e partie.
22. SZYJKOWSKI MARYAN. Les „Nuits" d'Edouard Joung dans leurs rapports avec la poésie polonaise.
23. PAPÉE FRYDERYK. Aperçu de l'histoire du règne d'Alexandre roi de Pologne. II-e partie.
24. BORATYŃSKI LUDWIK. J. A. Calligari, nonce apostolique en Pologne (1578—1581).
25. BRZESKI TADEUSZ. Mémoire sur les limites de l'Économie politique.
26. ROMER EUGENIUSZ. Atlas géographique et statistique de la Pologne.
27. BUZEK JÓZEF. Histoire de l'organisation juridique et sociale des territoires polonais sous la domination de la Prusse depuis le XVIII siècle juisqu'a 1914.
28. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 2 AOÛT 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

M. B. Ulanowski présente le travail de M. STANISŁAW SCHNEIDER: *„Contributions à l'étude de la mythologie et du folk-lore"*.

M. STANISŁAW ESTREICHER présente son article: *„La bibliothèque des Benedictins de Tyniec au XVI siècle"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 6 SEPTEMBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente un article de M. TADEUSZ WAŁEK: „*Les opérations navales pendant la guerre de Lami (323—322 a. Chr.)*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 27 SEPTEMBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. KAZIMIERZ MORAWSKI présente son travail: „*Histoire de la littérature romaine*“. IV-e partie.

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son travail: „*L'idéologie polonaise depuis le troisième partage jusqu'à l'insurrection de 1831*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 4 septembre 1915.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 septembre 1915.

SÉANCE DU 25 OCTOBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. JAN STANISŁAW BYSTROŃ: „*Les coutûmes polonaises concernant les moissons*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. ADAM KLECZKOWSKI: „*Essai de reconstruction d'un navire de guerre bâti en Pologne en 1570—1572*“.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. ALEKSANDER BRÜCKNER: „*Contributions à l'histoire de la langue polonaise*“. IV-e partie [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. MARYAN SZYJKOWSKI: „*Les »Nuits« d'Edouard Joung dans leurs rapports avec la poésie polonaise*“.

[1]) Voir Résumés p. 140.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 octobre 1915.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1915.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Kazimierz Morawski présente son travail: „*Quaestiones convivales*".

M. Ignacy Chrzanowski présente son article: „*Les sources classiques du poéme épique »Grażyna« d'Adam Mickiewicz*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 9 AOÛT 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Oskar Halecki: „*Les débuts du parlamentarisme en Lithuanie*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 20 SEPTEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. Stanisław Kutrzeba présente son article: „*Mémoire sur les recherches consacrées à l'étude du régime politique de la Pologne depuis les partages jusqu'aux temps modernes*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Bogatyński: „*L'attitude de la Pologne à l'égard du mariage du roi Sigismond Auguste avec Barbe Radziwiłł*".

SÉANCE DU 14 OCTOBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. Fryderyk Papée présente son travail: „*Aperçu de l'histoire du règne d'Alexandre roi de Pologne*". II-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ludwik Boratyński: „*J. A. Caligari, nonce apostolique en Pologne (1578—1581)*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 18 OCTOBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Sécretaire présente le travail de M. Józef Buzek: „*Histoire de l'organisation juridique et sociale des territoires polonais sous la domination de la Prusse depuis le XVIII siècle jusqu'a 1914*".

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 12 octobre 1915.

SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Michał Rostworowski: „*Coup d'oeuil sur l'oeuvre organisatrice de la Commission gouvernementale du Grand Duché de Varsovie (11. I. 1807 — 5. X. 1807)*".

Le Sécretaire présente le travail de M. Aleksander Szczepański: „*L'objet de l'économie politique*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Tadeusz Brzeski: „*Mémoire sur les limites de l'économie politique*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 22 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Eugeniusz Romer: „*Atlas statistique de la Pologne*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Edward Grabowski: „*Études sur les grouppements de la population. Les élements de l'évolution. Dans quelle mésure l'emigration et l'imigration ont influencé les grouppements de la population du royaume de Pologne dans les années 1816—1916*"

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. JAN PTAŚNIK: *„Du rôle de la communaute des bourgeois dans l'histoire de Cracovie"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 18 DÉCEMBRE 1915

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: *„Le serment sur soleil. Étude d'ethnologie juridique"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: *„La tradition sur l'origine des Radziwiłł au point de vue de la critique historique"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: *„Le recensement de l'armée polonaise (1561 – 1564)"*.

Résumés

16. JOACHIM REINHOLD. **Ze studyów nad starofranc. rękopisami. I. Floire et Blancheflor.** *(Handschriftliche Studien. I. Floire et Blancheflor).*

Die fremdländischen Bearbeitungen des französischen *Floire*-Gedichtes waren in den letzten Jahren Gegenstand vergleichender Studien [1]) und kritischer Neuausgaben [1]). Als Basis der Vergleichung dient noch immer die alte französische Ausgabe [2]), trotzdem ihre Unverläßlichkeit schon früher an einigen markanten Beispielen nachgewiesen worden ist [3]).

Die vorliegende Arbeit soll dem empfindlichen Mangel einer kritischen Ausgabe des franz. Gedichtes einstweilen abhelfen. Dieselbe bringt im Appendix gegen 1500 Varianten, die du Méril ausgelassen oder falsch gelesen hat. Um entscheiden zu können, welche von den zahlreichen Lesarten, von denen manche 2—6 Verse [4]) zählen und die vom franz. Herausgeber in den Noten verzeichnet, öfters aber totgeschwiegen wurden, zum Texte gehören, mußte die Einteilung der fremdländischen Bearbeitung und das gegenseitige Verhältnis der französischen Handschriften von neuem untersucht werden.

Es stellte sich heraus, daß die drei Behauptungen, und zwar:

1) die franz. Hs. *A* sei „kein unverfälschtes Glied der Gruppe α“ (sondern ein unter dem Einflusse der Gruppe β kontaminiertes);

[1]) Lor. Ernst, *Floire und Blantscheflur*, Straßburg 1912, P. Leendertz, *Floris ende Blancefloer*, Leiden 1912, Otto Decker, *Flos unde Blankeflos*, Rostock 1913, Carl Rischen, Bruchstücke von K. Flecks *Floire und Blanscheflûr*, Heidelberg 1913.

[2]) *Floire et Blanceflor*, publ. p. Éd. du Méril, Paris 1856.

[3]) J. Reinhold, *Floire et Blancheflor*, Paris 1906, p. 66, 70, 6, 174.

[4]) Manche (aus der Hs. *B*) ausgelassene Abschnitte zählen acht, einer sogar 14 Verse.

2) das ripuarische (niederdeutsche) Gedicht gehöre der Gruppe β an (nicht der Gruppe α);

3) das englische Gedicht gehe auf eine ältere Quelle zurück als die fr. Hs. *B*;

auf sachlichen Fehlern (Unkenntnis der Varianten) beruhen und keinen festen Boden haben (Abschn. II).

Um den Text kritisch herzustellen, erwies sich eine Studie der Sprache nötig. Auf Grund einer Reimstudie (Abschn. III) kam der Verfasser zu folgenden Resultaten:

1) die in den drei franz. Handschriften erhaltene Redaktion der s. g. „version aristocratique" stellt das ursprüngliche[1]), um 1160 entstandene, *Floire*-Gedicht dar;

2) die Sprache des Gedichtes ist nicht pikardisch, wie man allgemein annimmt[2]), sondern normandisch und steht unter dem Einflusse der anglo-normandischen Literatur. (Abschn. IV, V).

Es sollen hier die wichtigsten I) phonetischen und II) morphologischen Erscheinungen angeführt werden:

I) a) *a* [*n* reimt nicht mit *e* [*n*. § 2[3]).
b) *ai* fast unberührt. § 4.
c) *ai* [*n* reimt selten mit *ei* [*n*. § 5.
d) *ẹ* und *ę* getrennt. § 6.
e) *oi* $<\bar{e}$ reimt nicht mit *oi* $<$ *o* + *yod*. § 8.
f) *s*-Reime getrennt von *z*-Reimen. § 19.
g) *l* [cons. wahrscheinlich nicht vokalisiert. § 20.
h) *ę* im Reime mit *e* $<$ a (1 Beispiel) § 6 a.
i) *e* „ „ „ *ie* (2 Beispiele) § 7.
j) *oi* $<\bar{e}$ im Reime mit *ai* (1 Beispiel) § 9.
k) *uis* $>$ *us*; *uie* $>$ *ue* (je 1 Beispiel) § 15.

II) a) Die Substantiva der dritten lat. Konjugation (*flor*.) ohne *s*;
b) „ „ „ zweiten „ „ (*maistre*) „ „
c) Die substantivisch genommenen Infinitive bleiben ohne *s*;
d) die Accusativformen vertreten öfters die Nominativformen (70 Beispiele);

[1]) Hausknecht, G. Paris, Huet, letztens auch Ernst, glauben, daß uns die Originalfassung verloren gegangen ist.

[2]) Vgl. Gröber, *Grundriß*. II. 1, S. 528.

[3]) Die Zahlen bei den §§ beziehen sich auf die entsprechenden §§ der in den Abhandlungen der Krakauer Akademie gedruckten Studie B. 54. S. 131—260.

e) die erste Person der I. Konjug. und des Subjonctivs ist ohne analoges *e* (*afi*, *pri*, *os*);

f) die Endung der ersten Person plur. ist *-ons*, zweimal *-on*, einmal *-omes*;

g) die Endungen *ions*, *iez* sind zweisilbig;

h) die Endung der zweiten Person des Futurums und des Subjonct. ist *eiz* (bei du Méril geschrieben *ois*, (oder *oiz*);

i) die Verben der I. Konjug. reimen im Imperfectum nur miteinander oder (in der dritten Person Singul.) mit den Perfekten von *habuit*, *sapuit*, etc. (Einige Ausnahmen).

III) Aus dem Abschnitte über die Versifikation ist hervorzuheben:

a) *e* < *-at* im Auslaut der Zeitwörter vor dem Vokal des folg. Wortes bleibt öfters im Hiatus;

b) die einsilbigen Wörter *ce*, *que*, *li* etc. behalten größtenteils (etwa 75%) ihren Vokal im Hiatus;

c) 15-mal gehen 4 (zweimal sogar 6) Verse auf denselben Reim aus (z. B. V. 721—5 *visage: éage: sage: parage*);

d) die s. g. „brisure du couplet" kommt äußerst selten vor, kaum 1% (*R. d. Troie* dagegen hat 16%, *Eneas* 17%).

I) Die Erscheinungen: I a, b, c, e, f, II g, h, i, III c weisen auf die Normandie hin;

II) die Erscheinungen: I h—k, II d verraten den Einfluß des Anglo-normandischen;

III) die Erscheinungen: I b, e, g, II a, b, e, g, h, III a, b, d, beweisen das hohe Alter der erhaltenen Redaktion.

Im letzten Teil der vorliegenden Abhandlung versucht der Verfasser den arg verstümmelten Text der du Méril'schen Ausgabe zu ergänzen und zu verbessern.

Mit Hilfe fremdländischer Bearbeitungen wurden 25 Stellen[1]) aus der franz. Hs. *B*, die von du Méril vernachlässigt worden waren, in den Text eingeführt (Abschn. VI) und auf Grund oben angeführter und anderer sprachlichen Kriterien 50 andere Stellen [1]) ergänzt, gebessert, oder emendiert. (Abschn. VII).

[1]) Die Verszahl dieser Varianten wurde im Appendix mit einem Sternchen versehen und auf der in eckigen Klammern angegebenen Seite der Abhandlung näher besprochen.

17. MORAWSKI KAZIMIERZ. **Historya literatury rzymskiej. Część IV.** *(Geschichte der römischen Literatur, IV. Teil).*

In diesem Teil gibt der Verfasser zunächst eine Einleitung, in welcher die geistigen Strömungen der augusteischen Epoche dargestellt werden. Hierauf werden die Persönlichkeiten des Kaisers und seiner Gehilfen vorgeführt und nach ihren Verdiensten um die Literatur gewürdigt. Den Hauptinhalt dieses Bandes bilden ausführliche Monographien der beiden Hauptdichter der Epoche, Vergilius und Horatius. Es wird versucht, in ihren Werken das individuelle Gut von den Eingebungen der Zeit zu scheiden und dem, was auf Rechnung der Nachahmung griechischer Vorbilder zu schreiben ist. Die Werke beider Dichter werden in diesem Sinne genauer analysiert und gewürdigt.

---

18. BYSTROŃ JAN ST. **Polskie zwyczaje żniwiarskie.** *(Polnische Erntebräuche).*

Die Erntebräuche haben ihre Quelle in dem Aberglauben des Volkes, daß 1) die Kontinuität der Vegetation erhalten bleiben müsse, wenn man sich für das nächste Jahr Erträge sichern wolle, und dies könne durch Wahrung gewisser Bräuche bei der Saat und der Ernte geschehen; 2) daß ein reicherer und besserer Ertrag der nächsten Ernte sich durch gewisse Bräuche erreichen lasse. Auf dieser Basis ruht das ganze System von Agrargebräuchen, die in allgemeinen Zügen für ganz Nordeuropa gemein sind.

Diese Sitten beruhen darauf, daß ein Teil des Ernteertrages — die letzten Ähren, die letzte Garbe, der Erntekranz, der Ährenbüschel — als Inbegriff des ganzen Ertrages aufgefaßt wird, der in sich alle Eigenschaften des Getreides vereinigt und infolgedessen zum Mittelpunkt der Gebräuche wird, durch welche die Fortdauer der Vegetation und eine reiche Ernte im nächsten Jahre gesichert werde. Deshalb werden die letzten Ähren feierlich geschnitten, unter Wahrung gewisser Gebräuche nach Hause getragen, ferner wird das Korn wieder im Herbst sorgfältig ausgesät, wodurch die Kontinuität des Ertrages gewährleistet wird. Für derartige Bräuche auf dem polnischen ethnographischen Gebiet können wir folgendes Schema annehmen:

1) Die letzten Ähren. Der Beginn der Ernte — wie über-

haupt jede wirtschaftliche Beschäftigung — hängt von dem Tag, der Person und den Begleitumständen ab, die den Fortgang der Arbeit in günstiger oder ungünstiger Weise beinflussen können. An das Schneiden der letzten Ähren knüpfen sich verschiedene Bräuche: die Schnitter wetteifern darum, den letzten Busch zu schneiden, oder sie suchen es zu vermeiden, so daß derjenige, der es endlich tun muß, ausgelacht wird und auch oft den Namen bekommt, mit welchem man den Büschel bezeichnet. Die letzten Ähren werden auch stehen gelassen, sorgfältig von Unkraut gereinigt, mit Blumen, Grün und Bändern geschmückt, manchmal wird dazwischen auch noch Brot und Salz gelegt usw. In Masovien, wo wir diesem Brauch in seiner bezeichnendsten Form begegnen, wird der letzte Büschel „umackert", indem man die Vormäherin, seltener den Vormäher bei den Füßen faßt und ringsherum schleift. Hierauf wird der Büschel herausgerissen, zum Erntekranz geflochten oder überhaupt auf dem Feld stehen gelassen. Er hat verschiedene Bezeichnungen, er heißt Bart, Ziege, Wachtel, Nabel.

Ähnliche Bezeichnungen: Nabel, Alter, alter Mann, altes Weib hat auch die letzte Garbe, die hie und da in Menschengestalt geformt, geschmückt wird u. drgl.

Die Gebräuche, deren Zweck es sein soll, den Ertrag auch im Folgejahr zu sichern, lassen sich in vier Gruppen zusammenfassen.

1) Man legt zwischen die letzten Ähren oder in die letzte Garbe Brot, Salz, Zwiebel, Geld oder sonst irgend etwas, wodurch der Wert des Getreides gewissermaßen gesteigert wird.

2) Die letzte Garbe wird beschwert oder so groß gebunden, daß man sie nur schwer heben kann, was den Wunsch zum Ausdruck bringen soll, es möchten im nächsten Jahre alle Garben so schwer sein.

3) Die Ährenbüschel oder die letzte Garbe wird mit Blumen oder Grün geschmückt, was im nächsten Jahr üppigen Ährenwuchs zur Folge haben soll (harvest-mai).

4) Der Erntekranz oder die Garbe, dann auch die tragenden Schnitter werden mit Wasser begossen, auf daß es im nächsten Jahr genug Regen gebe (rain-charm).

Selbstverständlich ist dem Volk das Verständnis für die Bedeutung dieser Gebräuche bereits abhanden gekommen.

II. Tierische und menschliche Versinnlichungsformen für Getreide. Das Bedürfnis, sich dieses Getreide,

das Getreide par excellence, das man geschmückt und unter festlichen Gebräuchen nach Hause trägt, sinnlich vorzustellen, führt zu Tier- und zu menschlichen Inkarnationen.

A. Von den Namen, welche zur Bezeichnung des letzten Ährenbusches dienen (Wachtel, Ziege), ferner von der Bezeichnung des Windes, der das Wogen des Ährenfeldes bewirkt, wie: der Wolf verfolgt Schafe im Getreidefeld, Schweinchen laufen um die Wette — haben wir nur noch einen Schritt zu der Vorstellung, daß diese Tiere in irgend welcher Beziehung zu dem Getreide und zu dessen Gedeihen stehen. Es wird also in manchen Gegenden bei der Ernte ein Tier (meistens ein Hahn) geschlachtet; diese Sitte kommt aber in Polen selten vor, häufiger ist der Brauch, daß man dem Wirte zusammen mit dem Erntekranz irgend ein Tier, einen Hahn, Hühner, Tauben, ein Kaninchen oder auch (was häufig vorkommt) Eier bringt. Aus dem Verhalten des Hahnes, welcher an den Kranz gefesselt ist, sucht man zu erraten, wie wohl die nächste Ernte ausfallen wird. Zwar kann man in solchen Fällen nicht mit Sicherheit annehmen, daß man hier mit Inkarnation des Getreides zu tun habe, doch spricht bei näherer Betrachtung vieles dafür.

B. In analoger Weise werden an den Kranz auch kleine menschliche Figuren gebunden. Viel häufiger stellt aber der Schnitter selbst das Getreide vor. In Schlesien um Teschen herum und auch in Deutschland kommt es vor, daß der Schnitter oder die Schnitterin sich mit Ähren bedeckt oder einfach sich ganz in die Garbe hüllt und wie eine wandelnde Garbe an der Spitze des Zuges schreitet, geschmückt mit Grün und Bändern. Überhaupt finden wir, daß derjenige, der den letzten Ährenbusch schneidet oder die letzte Garbe bindet, die Bezeichnung und die Attribute desselben bekommt. So gehen Bezeichnungen wie: Alter, alter Mann, altes Weib, in Westeuropa auch die Tiernamen auf die Schnitter über. Vielleicht kann auch die Sitte des „Herumpflügens“, d. h. die Sitte, daß die Schnitterin um den letzten Ährenbusch herum bei den Füßen geschleift wird, dahin gedeutet werden, daß die Schnitterin hier auch als Inkarnation des Getreides erscheint (wenn auch wiederum die Annahme nicht ganz von der Hand zu weisen wäre, daß auch hier, wie bei anderen analogen Gebräuchen, durch das Wälzen auf der Erde dem Ackerboden menschliche Fruchtbarkeit verliehen werden solle). Der Sinn dieser Inkarnationen tritt uns deutlich bei der Übergabe des Erntekranzes an den Wirt entgegen.

III. Das Erntefest. Den Hauptpunkt des Erntefestes bildet die feierliche Übergabe des Erntekranzes, des Ährenbüschels oder (seltener) der Garbe an den Wirt. Der Kranz wird oft aus den zuletzt geschnittenen Ähren geflochten und in vielen Gegenden in der Kirche geweiht. In den nördlichen Gegenden Polens bekommen die Schnitter, welche mit dem Erntekranz gehen, einen Wasserguß, wobei es heißt, daß der künftige Ertrag umso reichlicher ausfallen wird, je mehr Wasser man dabei verschüttet.

Die Anreden, welche von den Schnittern an den Festgeber gehalten werden, sowie auch die bei der Übergabe des Kranzes gesungenen Lieder (besonders die litauischen, die außerordentlich bezeichnend sind) weisen ganz deutlich auf das Wesen des Festes hin: das Getreide kommt in Gestalt des Kranzes oder der Garbe zu dem Wirte als Gast, um für den Winter wieder ins Feld zu gehen und dort zu überwintern. Den Abschluß des Erntefestes bildet ein Mahl, welches wahrscheinlich darauf zurückgeht, daß man ein symbolisches Gericht (das möglicherweise das Getreide vorstellte) oder ein aus frischem Getreide bereitetes Gebäck verzehrte. Dieses Gebäck hat übrigens auch noch heute in manchen Gegenden besondere Eigenschaften.

Das Sinnbild des Getreides in menschlicher Gestalt ist die den Erntekranz tragende Person, dann nach Übernahme des Kranzes der Landwirt selbst.

IV. Der Erntekranz. Dieser Kranz wird sorgsam aufgehoben, manchmal bis zur nächsten Aussaat, manchmal zur nächsten Ernte oder auch länger. Das Korn dieses Kranzes oder der letzten ebenfalls sorgsam aufbewahrten Garbe wird ausgesät, und so bleibt die Kontinuität der Vegetation erhalten. Die Aussaat ist eine außerordentlich wichtige Handlung, denn von ihr hängt auch die gute Ernte ab; deshalb ist es wichtig, wann gesät wird, welche Person dies besorgt und welches Getreide zur Aussaat gelangen soll; es wird nämlich das Korn des Erntekranzes ausgesät oder unter anderes Korn gemischt, oft kommen noch verschiedene Beimengungen hinein. Bei der Aussaat werden endlich gewisse Bräuche beobachtet, durch welche man sich eine gute Ernte sichern will.

Diese hier kurz geschilderte Übersicht erschöpft die landwirtschaftlichen Gebräuche, welche sich an die Einbringung und die Aussaat des Getreides knüpfen, und entspricht den vier Hauptkapiteln des Werkes. Wie man sieht, haben sie einen ganz bestimmten

Sinn: die Kontinuität des Wachstums zu erhalten und das Gedeihen der Saat zu sichern; sie gehen jedoch keineswegs auf irgend einen Getreidekultus oder Glauben an Getreidegeister zurück, sind auch keine Relikte alter religiöser Bräuche, wie es Mannhardt und Frazer annahmen. Indem der Verfasser feststellt, daß wir bei Erntegebräuchen und überhaupt bei landwirtschaftlichen Gebräuchen nirgends Getreidegeistern begegnen, unterzieht er die animistische Theorie beider Forscher einer eingehenden Kritik und kommt an Hand einer Analyse dämonischer Gestalten zu dem Schluß, daß der polnischen Dämonologie, aber auch der anderer Völker Westeuropas der Glaube an Getreidegeister fremd ist, er weist ferner darauf hin, daß die im Getreide erscheinenden Dämonen nur vegetative, atmosphärische, oder Mittagsdämonen sind oder solche, welche Kinder auswechseln, oder auch deren Kombination, daß sie jedoch weder als besondere Gestalten aufzufassen sind, noch den Gegenstand irgend eines Glaubens oder eines Kultus bilden.

Außerdem versucht der Verfasser eine geographische Lokalisation gewisser mehr charakteristischen Bräuche oder Gesänge bei der Ernte. Bei dem geringen Umfang des Materials ist dieser Versuch nur bescheiden ausgefallen, doch ist es gelungen, in einigen Fällen gewisse geschlossene Gebiete nachzuweisen, wo dieser oder jener Brauch oder Gesang heimisch ist. Ein besonderer Abschnitt ist der Untersuchung der Erntegesänge (— etwa dreißig der bekanntesten —) gewidmet. Anhangsweise behandelt der Verfasser in vergleichender Weise eine Reihe von Bräuchen, die im Texte nicht erwähnt wurden, wie z. B. Binden der Fremden, Bittarbeit, Erntetanz, Gebräuche am Stefanstag, Regenzauber und andere.

---

19. WAŁEK TADEUSZ. Operacye morskie w czasie wojny lamijskiej. *(Kriegerische Unternehmungen zur See während des lamischen Krieges).*

In meiner Arbeit über die Geschichte des ätolischen Bundes verweilte ich länger bei dem lamischen Krieg, der darin einen besonderen Abschnitt bildet. In diesem Kriege gelang es nämlich den Ätoliern, sich von der mazedonischen Vorherrschaft unabhängig zu machen, und sie waren auch unter allen hellenischen Völkern und Staaten die einzigen, die es verstanden, ihre Freiheit bis zur

Eroberung des Landes durch die Römer zu behaupten. Mit dem lamischen Krieg beginnt auch die Bedeutung und die geschichtliche Rolle Ätoliens, welches bis dahin sich von allen großen historischen Ereignissen ganz abseits gehalten hatte. Es war dies auch der letzte griechische Aufstand gegen die Herrschaft Mazedoniens, der aus eigenem Antrieb und mit eigenen Kräften unternommen wurde; alle späteren dahingehenden Versuche waren nur die Folge der Wühlarbeit der auf griechischem Boden miteinander ringenden hellenistischen Mächte. Während meiner Arbeit wurde ich auf eine Reihe von hochbedeutsamen Fragen aufmerksam, die bisher nicht aufgeklärt sind. Da sie jedoch mit der ätolischen Geschichte in keinem unmittelbaren Zusammenhang stehen, so behandelte ich diesen Gegenstand in einer besonderen Arbeit u. d. T. „Les opérations navales pendant la guerre lamique“, die in der Revue de philologie erscheinen sollte, deren Veröffentlichung indessen durch den Ausbruch des Krieges verhindert wurde. Den Gegenstand der Arbeit bildeten die Seeoperationen, die bis vor kurzem gänzlich in Dunkel gehüllt erschienen, da die literarischen Quellen, die — sofern es sich um Unternehmungen zu Lande handelt — verhältnismäßig reichhaltig, dagegen hinsichtlich der Operationen zu Wasser außerordentlich spärlich, unverläßlich, ja oft irreführend sind. Erst vor kurzem wurde durch einige glückliche epigraphische Funde etwas mehr Licht auf diesen Teil des Krieges geworfen, gleichzeitig wurden wir aber vor Probleme gestellt, deren befriedigende Lösung bis jetzt noch nicht erfolgt ist. Meine oben erwähnte Abhandlung stellt einen Versuch in dieser Richtung dar. Ich komme darin zu folgenden Ergebnissen:

Diodor bemerkt (XVIII, 12), daß Antipater während seines Zuges gegen Thermopylä von einer 110 Schiffe starken Flotte begleitet wurde. Was mit der Flotte geschah, erfahren wir nicht, und kein Historiker suchte auch diese Frage zu lösen, sondern man nahm implicite an, daß die Flotte keinerlei Schaden erlitt und sich später ungehindert mit dem Geschwader des Kleitos vereinigte. Nach meinen Untersuchungen gestaltete sich ihr Schicksal infolge der Niederlage des Heerführers bei Thermopylä verhängnisvoll, und sie wurde — wahrscheinlich im Pagazeischen Meerbusen — durch die athenische Flotte blockiert, so daß die Athener bis zum Erscheinen des mazedonischen Geschwaders unter der Führung des Kleitos das Ägeische Meer gänzlich beherrschten. So gelang es ihnen auch, sich im Hellespont festzusetzen,

Abydos einzunehmen und vielleicht noch andere Stützpunkte zu gewinnen, wodurch selbstverständlich die Verbindung zwischen Europa und Asien abgeschnitten und jeder Nachschub von dorther unterbunden wurde. Deshalb sah sich die mazedonische Zentralregierung in Babylon gezwungen, Maßnahmen zu treffen, um diese Verbindung wieder herzustellen und die Athener aus den Meerengen hinauszudrängen. Die an den asiatischen Küsten zusammengebrachte imposante Flotte erschien im Frühling 322 im Ägeischen Meere und trug auch über die athenische einen glänzenden Sieg davon. Dieser Erfolg sicherte die Verbindung mit Europa, und so setzte zuerst Leonnatos und dann Krateros über die Meerenge, und sie brachten Entsatz dem in Lamia eingeschlossenen Antipater, dessen Lage sich schon geradezu verzweifelt gestaltet hatte. Die Seeschlacht im Hellespont bildet also wirklich einen Wendepunkt des ganzen Krieges. Dennoch wußten wir bis vor kurzem gar nichts über diese Ereignisse trotz ihrer so weittragenden Bedeutung. Gewiß konnte man a priori annehmen, daß in der Meerenge ernste Kämpfe stattgefunden haben müssen, doch es fehlte dafür jedwedes urkundliche Zeugnis. Erst das zu Ehren Nikons aus Abydos erlassene athenische Dekret, das im J. 1913 von Allan C. Johnson im American Journal of Archeology S. 506 ff. und gleichzeitig von Kirchner in der Editio minor I. G. II. Nr. 495 veröffentlicht wurde, brachte eine urkundliche Bestätigung dieser Annahme. Johnson bietet in seiner historischen Deutung der Inschrift eine ganz unmögliche Konstruktion von Tatsachen, wobei er annimmt, daß die Athener, erst nachdem Leonnatos den Hellespont überschritten hatte, daran dachten, sich der Meerenge zu bemächtigen, sowie daß die Stadt Abydos nicht der athenischen, sondern der mazedonischen Flotte zur Operationsbasis diente; diese Kombination erscheint schon auf Grund des Textes gänzlich ausgeschlossen. Vielmehr wandte sich Kleitos nach dem im Hellespont errungenen Sieg gegen die athenische den Pagazeischen Busen blockierende Flotte. Der athenische Admiral Euetion war trotz aller aus der Heimat herangezogenen Hilfskräfte gerade imstande, nur 170 Schiffe der aus 240 Fahrzeugen bestehenden Flotte des Kleitos entgegenzuwerfen. Hinsichtlich der letzteren Zahl wurde bisher allgemein angenommen, daß darin auch die 110 Schiffe des Antipatros mit einbegriffen waren, was indessen im höchsten Grad unwahrscheinlich ist. In der Nähe der Echinaden, am Eingang in

den Malischen Meerbusen gegenüber der Nordspitze Euböas kam es zu einem gewaltigen Ringen, das mit einer völligen Niederlage der Athener endete. Über diese Niederlage finden wir eine Notiz bei Diodor (XVIII, 15), doch man wußte damit nichts anzufangen: man konnte sich nicht einigen, ob hier die Echinaden an der Mündung des Achelousflusses (z. B. Niese, Gesch. d. griech. u. maked. Staaten seit der Schlacht bei Chäronea I, 207) oder die bei Euböa gelegenen gemeint sind, und auch über die strategische Bedeutung der Kämpfe war man im Unklaren. In neueren Zeiten ging man entweder über den Diodorschen Text einfach hinweg, weil er hoffnungslos entstellt erschien (so z. B. Beloch, Griechische Geschichte, III, 1, 76, Kaerst, Geschichte des hellenischen Zeitalters II), oder man identifizierte die Echinaden mit den in der Nähe von Amorgos liegenden Inselchen, deren Name im Altertum überhaupt unbekannt ist (Ferguson, Hellenistic Athens, S. 16, Allan Johnson, im American Journal of Archeology, 1913); die letztgenannte Annahme läßt sich quellenmäßig keineswegs begründen und ist ganz willkürlich. Die hier gegebene Darstellung der Begebenheiten erscheint mir allein befriedigend.

Trotz der starken Niederlagen gaben die Athener das Spiel doch noch nicht verloren; die Verluste wurden durch Reserveschiffe, von denen eine ganz bedeutende Anzahl in den Werften des Piräus gelegen war, ersetzt, und die reorganisierte Flotte versuchte noch einmal das Kriegsglück. Doch es war ein Fehlschlag: bei Amorgos erlitten sie eine weitere, vernichtende Niederlage. Von nun an war es für immer aus mit der Seemacht und der Vorherrschaft Athens.

Über die Schlacht bei Amorgos, eines der bedeutsamsten Ereignisse in der Geschichte des Altertums, wußten wir vor zwanzig Jahren soviel wie nichts, denn die zwei flüchtigen Bemerkungen bei Plutarch (Demetrios 11 und De fort. Alex. II, 5) gaben keinen Aufschluß über die Bedeutung dieses Ereignisses und dessen historischen Zusammenhang mit der Zeitgeschichte. Bewundernswert ist die Intuition Droysens (Geschichte des Hellenismus II, 1), mit der er die Schlacht bei Amorgos mit dem lamischen Krieg in Verbindung bringt, doch fand diese Vermutung in der Geschichtsforschung keinen Widerhall. Erst die Entdeckung eines neuen Fragmentes des Marmors von Paros im J. 1895 brachte eine glänzende Bestätigung der Droysenschen Hypothese. Auffallend mußte gewiß erscheinen, daß der entscheidende Kampf so weit abseits von dem

eigentlichen Operationsgebiet ausgefochten wurde. Beloch, der nur eine Niederlage der Athener annahm, suchte den Grund darin, daß die athenische Flotte die Absicht hatte, dem von den asiatischen Küsten heransegelnden Geschwader des Kleitos den Weg nach dem Ägeischen Meer zu versperren. Da indessen die Athener mindestens drei Niederlagen zur See erlitten haben, von denen die bei Amorgos unstreitig ihre Macht ein für allemal lahmlegt, so erweist sich diese Ansicht als unhaltbar. Wahrscheinlich ist es, daß Kleitos nach dem Sieg bei den Echinaden damit beschäftigt war, die Inseln im Ägeischen Meere zur Anerkennung der makedonischen Oberhoheit zu zwingen, da diese angesichts der Beherrschung des Meeres durch die Athener dem Beispiele der Insel Rhodos gefolgt wären und sich dem Aufstand angeschlossen hätten (Über Rhodos finden wir einen quellenmäßigen Beleg bei Diodor). Daran suchte ihn die athenische Flotte zu hindern, und in weiterer Folge kam es zu der Katastrophe bei Amorgos. Diese entschied nun endgültig das Schicksal des ganzen Krieges. Da die Griechen von der Seeseite bedroht waren, konnten sie nach der Niederlage bei Krannon nicht mehr daran denken, Thermopylä zu verteidigen, und so stand ganz Mittelgriechenland bis an die Mauern Athens dem Sieger offen. Nachdem nun alle Staaten Griechenlands mit Ausnahme des ätolischen Bundes und Athens sich dem Antipater ergeben hatten und die Athener eine Blockierung der Küste und baldige Aushungerung zu gewärtigen hatten, so erscheint es natürlich, daß sie sich zu einer weiteren Verteidigung, wie im J. 338 nach der Niederlage bei Chäronea, nicht entschließen konnten, sondern kapitulierten.

---

20. KLECZKOWSKI ADAM. **Rejestr budowy galeony. Zabytek z r. 1572.** (***Register des Baues einer polnischen Galeone. Handschrift aus dem J. 1572***).

Die hier besprochene Handschrift, Eigentum der poln. wissenschaftlichen Gesellschaft in Posen (Towarzystwo Przyjaciół nauk w Poznaniu) besitzt großen Wert für die Geschichte der polnischen Marine und für die polnische Seemannssprache.

Die polnische Arbeit zerfällt in folgende Teile: I. Register des Baues. II. Beschreibung der Handschrift und deren Bedeutung.

III. Sprache. IV. Personen und Ortsnamen. V. Historischer Hintergrund. VI. Derzeitige Schiffstypen. VII. Rekonstruktion der Galeone: Meister, Arbeiter, Material, das Schiff in Spanten, Rumpf des Schiffes, Beplankung, Dichten, Takelage: Masten, Rahen und Segel. Die Schiffsgröße berechnet: 1) aus der Größe und Anzahl der Anker, 2) aus der Anzahl der Spanten, 3) aus der Segelfläche. Die zeitgenössischen preußischen Kriegsschiffe. Die Preise. VIII. Die technischen Fachausdrücke (alphabetisch). Bilder: Polnische Flotte von Kruszyński; polnische Schiffe nach den Modellen in Warschau bei den Fuggern und in der Świętojańska-ulica Nr. 31; drei polnische Flaggen. Tafelbilder: I. Derzeitige Ruderer und Segler aus der Sammlung des Marinemalers Hans Bohrdt und aus dem Werke des Kapitäns Werner „Atlas des Seewesens“ 1871. II. Die Schiffsteile aus Paasch. III. Der Sieg der polnischen Flotte über die schwedische bei Danzig am 28. November 1627, aus Boots „Journal van de legatie“... T'Amsterdam 1632. IV—V. Zwei Abbildungen eines polnischen Konvoyschiffes aus der zweiten Hälfte des 17. Jhrhs. nach dem Modell von Kapitän Schneehagen, angefertigt auf Grund eines unbekannten, zeitgenössischen Stiches v. Willem van de Velde, mit der deutschen Beschreibung vom Geh. Rat Neumeyer.

Der Bau unserer Galeone fiel in die Epoche, wo das Problem der Kriegsflotte, mittels deren man die polnischen Küsten Preußens, Kurlands und Livlands verteidigen sollte, für Polen von größter Bedeutung erschien.

Schon zur Zeit Boleslaus des Großen, der Pommern eroberte, grenzte Polen an die Ostsee, doch von einer zielbewußten Beherrschung des Meeres für politische und Handelszwecke war in Polen bis zum 16. Jhrh. keine Rede; Danzig blieb in den Händen des deutschen Ordens anderthalb Jahrhunderte; nach dem Thorner Frieden (1466) führten zwar polnische Kaufleute und Großherren Handel mit England, Flandern, Holland, Spanien und anderen Ländern, doch riß Danzig den ganzen polnischen Ostseehandel an sich und verstand es, die Schaffung einer polnischen Flotte zu hintertreiben, für deren Erbauung und Erhaltung es hätte Pfundzoll zahlen müssen.

Erst nach der Einnahme von Livland (1559) bedeutete die Herrschaft auf der Ostsee für Polen eine Lebensfrage. „Der europäische Seeverkehr des 16. Jhrhs. bestand im wesentlichen in dem

Austausch von Produkten der Ostseeländer gegen die der westlichen Gebiete. Die preußischen und baltischen Hafenplätze, vor allem Danzig und Riga, versorgten alle westlichen Länder mit Brotgetreide und Schiffsbaumaterial, Eichenholz, Masten, Flachs und Hanf, Teer und Pech". Hagedorn, Ostfrieslands Handel und Schiffahrt im 16. Jhrh. Berlin 1910. I, 91.

Der Aufschwung des Handels bildete schon an und für sich Grund genug, an die Erbauung einer starken Kriegsflotte zu denken, dazu kamen andere Motive politischer Natur hinzu. Lange wurde die Ostsee von der Hansa beherrscht, die über Nowogrod, später Riga und Reval mit dem Osten Handel trieb. Nowogrod fiel, und der Hansehandel mit dem Osten und mit Moskau beschränkte sich auf Livlands Häfen. Als Moskau an Nowogrods Stelle den Hafen Narwa am Finnischen Meerbusen zum Ausgangspunkt seines Handels mit dem Westen machen wollte, suchte Polen, dies zu verhindern. Siegmund August, dem der Großmeister des Deutschen Ordens, Gotthard Kettler, die Oberherrschaft über Livland übergab (1559), erkannte die Gefahr, von welcher Polen und Litauen in dem Augenblicke bedroht würde, da Moskau von Narwa aus in den Besitz eigener Flotte gelangen sollte. Verteidigte man Livland das gleichsam eine Fortsetzung des litauischen Gebietes gegen Norden bildet, so wurde hiedurch auch Litauen vor Einschließung von Norden und Osten geschütz.

Gleichzeitig bricht der dänisch-schwedische Krieg zu Wasser und der polnisch-moskowitische zu Lande aus. Das polnisch-dänische Bündnis wird geschlossen (1563). Dänemark verlangt von Polen 18 Kriegsschiffe gegen Schweden; der polnische König geht darauf nicht ein, er will sich dafür aber eine eigene Flotte schaffen und sucht mit Danzig und seinem Lehnsmann, Albrecht von Preußen, eine Verständigung zu erzielen. Schließlich erreicht er mit Hilfe der Kaper oder Freibeuter, welche den Handel mit Narwa hemmen und die feindlichen Schiffe beschlagnehmen sollten, sein Ziel. Anfangs segelten nur drei, später 12—15 Schiffe unter polnischer Flagge; Herzog Albrecht von Preußen schloß seine drei Schiffe an. Man kaperte englische, französische, lübeckische, niederländische, Schiffe und später, nach der Auflösung des Bündnisses mit Dänemark, auch dänische.

Nun kam es zum Streit mit Danzig, das ungeachtet der Befehle des Königs, am Kriege teilzunehmen, neutral blieb, mit Schweden und Narwa Handel trieb, sich den polnischen Freibeutern gegen-

über feindselig verhielt und sogar elf von ihnen unter nichtigem Vorwand enthaupten ließ (1567). Da die königlichen Kommissäre von den Danzigern nicht empfangen wurden, zog man den Magistrat mit dem Bürgermeister Klefeld an der Spitze zur Verantwortung. Der Reichstag in Warschau (1570) bestätigte die strengen Anträge der Kommission (Constitutiones Carncovianae), doch Siegmund August verzieh den Danzigern die Schuld und bestätigte aus politischen Gründen die alten, von dem polnischen König Kasimir im J. 1457 verliehenen Privilegien. Den schwedischen Thron hatte nämlich sein Schwager Johann bestiegen, Dänemark hatte infolgedessen den Bund mit Polen aufgelöst und die polnische Flotte bei Bornholm und Danzig vernichtet.

Der siebenjährige Krieg endete mit dem Frieden von Stettin (1570); in diesem wurde das Recht des freien Verkehrs mit dem Hafen Narwa bestätigt, und König Siegmund August sah sich um die Früchte seiner Bemühungen gebracht.

Die Galeone, mit der wir uns beschäftigen wollen, wurde in Elbing in der Zeit vom 8. Juni 1570 bis zum 15. März 1572 erbaut; sie sollte den Anfang einer neuen Flotte bilden. Der König und die Marinekommission beschäftigten sich angelegentlich mit dem Bau: so fuhr am 17. November 1570 Bąkowski zum König nach Danzig, im nächsten Jahre am 26. März, 25. September und 2. Oktober 1571 nach Marienburg; Siegmund August förderte den Schiffsbau finanziell und kam selbst am 5. Oktober 1671 nach Elbing, um das Schiff zu besichtigen.

Danzig, das den Bau des Schiffes zu hintertreiben suchte, wollte die Arbeiter, welche die Masten von Danzig nach Elbing bringen sollten, so lange nicht freilassen, bevor sie nicht das Zollpfund für die Pfundkammer gezahlt haben; erst als der Schiffer den Eid geleistet hatte, daß das Holz bloß für den König bestimmt sei, ließ man ihn frei.

Elbing dagegen zeigte sich entgegenkommend, lieferte Holz zum Ablaufschlitten, stellte dem Verwalter Bąkowski einen Wagen zur Verfügung, und die Bürger verkauften Spanten, Bohlen, Dielen, Pech und anderen Bedarf. Obwohl unser Kriegsschiff in Elbing gebaut wurde, war zum polnischen Kriegshafen der Putziger Busen bestimmt, deswegen schickte man die Fregatte „ein kleines Beischiff, zum Auskundschaften“ gleich nach der Erbauung nach Hela und Putzig, das auch später in der Geschichte der polnischen Ma-

rine zur Zeit Siegmunds III. und Ladislaus' IV. die wichtigste Rolle spielte.

Das weitere Schicksal unserer Galeone ist unbekannt, der Tod des letzten Jagellonen Siegmund August (1572) hatte für längere Zeit einen Niedergang der Seegeltung Polens zur Folge.

Obwohl unser Register in polnischer Sprache abgefaßt ist, kann es mit seinen Orts-, Vor- und Familiennamen und technischen Fachausdrücken, vor allem der Seemannssprache, als Zeugnis für eine sehr starke Germanisierung der Kreise Elbing und Holland in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhs. dienen. Unsere Handschrift ist daher auch für die Geschichte des Deutschtums in Preußen von Bedeutung.

Dieser starke deutsche Einfluß auf die polnische Sprache in Preußen war schon Gegenstand einer im Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Krakau (1912, Nr. 7 u. 8, S. 73 ff.) erschienenen Arbeit. Hier wollen wir uns nur auf das Wesentlichste beschränken.

Preußen ist ein ursprünglich preußisches Land, und die Altpreußen gehörten zu dem baltischen Sprachstamm; allmählich schwand diese einheimische altpreußische Sprache unter der Einwirkung des Polnischen und des Deutschen, am Ende des 17. Jhrhs. ist sie bereits ganz ausgestorben. Das Kräfteverhältnis zwischen den Polen und den Deutschen ist in der Kolonisierung je nach der Gegend verschieden. In Westpreußen (Polnisch-Preußen) waren die in Rede stehenden Kreise: Danzig, Marienburg schon in polnischer Zeit mehr deutsch als polnisch, und der Elbinger Kreis war immer deutsch; in Ostpreußen (Herzogl.-Preußen) gab es im Kreise Holland (heute Preußisch-Holland) zahlreiche polnische Ansiedlungen, vor den Polen waren hier aber Deutsche gewesen und sie behielten auch die Oberhand. An der Kolonisierung der Umgegend von Elbing (vor allem des Kreises Holland) nahmen damals auch Holländer und Friesen regen Anteil.

Schon ein flüchtiger Blick auf die Orts- und Personennamen des 'Registers' zeigt uns die charakteristischen Elemente: I. Balten: Preußen, Litauer. II. Slawen: Polen (Kaschuben). III. Germanen: 1. Deutsche: a. Niederdeutsche, Mitteldeutsche (aus Thüringen, Hessen, Meißen), Oberdeutsche. Die Verschiedenheit derselben Namenformen zeigt den gegenseitigen Einfluß der drei wichtigsten

Dialekte. 2. Holländer. 3. Friesen. Auch Juden kommen vor. Drei italienische Baumeister aus Venedig konstruierten das Modell der Galeone und beaufsichtigten deren technische Ausführung.

Sämtliche Seemannsausdrücke sind polnischer, romanischer, vor allem aber deutscher Herkunft. Die polnischen Kunstwörter sind oft bloße Übersetzung der fachmännischen deutschen z. B.: *biedz* = laufen 'segeln', *odłożyć* = ablegen 'absetzen, wenn ein Schiff von der Brücke abgeht', *sanie* = Schlitten 'Ablaufschlitten'.

Die romanischen Seemannsausdrücke bieten wieder Schwierigkeit in der Feststellung, ob sie direkt, d. h. ohne deutsche Vermittlung oder indirekt ins Polnische übergegangen sind.

Die Wörter für das gebaute Schiff: *galea, galera, galeona, galiona, galion* und für das kleine Beischiff *fragada, fragda* 'Fregatte' dürfte man aus formellen und sachlichen Gründen als direkt aus dem Italienischen entlehnt betrachten, andere dagegen sind aus dem Romanischen erst auf dem Umweg über das Deutsche ins Polnische gelangt, z. B.: *kordel, kardel* ⇐ d. *Kardeel* ⇐ fr. *cordelle*; *podal* 'Segeltuch' ⇐ nd. *padavell* ⇐ fr. *patte de voille* (?), *pompa* ⇐ d. *Pumpe* ⇐ sp., port. *bomba* (?).

Die deutschen Seemannsausdrücke im Polnischen sind vorwiegend niederdeutscher Herkunft, die andern Fachwörter wieder, welche die Tätigkeit der verschiedenen beim Schiffsbau beschäftigten Handwerker bezeichnen, sind fast durchweg hochdeutsch (mitteldeutsch).

Das Register umfaßt die Kosten von drei Fahrzeugen: einer Galione, einer Fregatte und eines Bootes.

Unser Schiff war ein Segler mit zwei großen Masten (welche erwähnt werden) und einem dritten (nicht erwähnten), dem Besanmast; die Fregatte ein kleineres Beischiff, mit 8—12 Rudern und einem oder zwei Masten mit (lateinischen) Segeln, zum Auskundschaften, also in der ursprünglicheren italienischen Bedeutung des Wortes; das Boot (*bat*) ein kleines, offenes Beischiff der Galione mit Rudern, Mast und Segeln.

Alle Einnahmen vom 8. Juni 1570 bis zum 5. Juni 1572 betrugen 7210 Fl., die Ausgaben dagegen 7037 Fl.; die kleine Fregatte allein kostete 80 Fl.

Zwei italienische Baumeister aus Venedig, die vom 4. Juni 1570 bis zum 2. März 1572 an den Baum leiteten, bekamen

merkwürdigerweise viel weniger als die deutschen Meister, z. B. der Zimmermann Peter oder der Schiffer; miser Jacobo und Dominico 1 Fl. 15 Gr. wöchentlich, Stephano Cristiano 2 Fl. Der Pole Jan Bąkowski, der über die Einnahmen und Ausgaben waltete und die Arbeiter beaufsichtigte, bekam für den Zeitraum von anderthalb Jahren 225 Fl.; sein Gehilfe, Nikolaus Eichstedt (ein Deutscher?) anfangs 1 Fl. 3 Gr. wöchentlich, schließlich aber soviel wie Bąkowski.

Die Hauptarbeit am hölzernen Schiffsrumpf erledigten die deutschen Zimmerleute aus Braunsberg und Danzig in der Zeit vom 18. Juni bis zum 25. November 1570 und vom 4. März bis zum 4. November 1571. Der Lohn wurde wöchentlich ausgezahlt und betrug je nach der Leistungsfähigkeit der (6—24) Arbeiter täglich 4—17 Gr.; Meister Peter bekam 22 Gr., Bosman (ein Eigenname!) 20 Gr.

Die Tagelöhner oder Bauern erhielten 2—6 Gr. täglich.

Von den Facharbeitern erhielt der Drechsler für Kloben, Ringe, Dullen und Knöffel 'Segelknöpfe' 37 Fl.; der Brettschneider 192 Fl. (vom Schnitt 2 Schelling); der Tischler für die Kajüte 4 Fl., für einige Bretter 1 Fl.; der Glaser, der die fünf Fenster der Kajüte verglaste, fast 3 Fl.; der Schmied 989 Fl.; der Rotgießer fast 19 Fl.; der Schlosser für das Schloß und die Türbänder der Kajüte 2 Fl., für den Beschlag zur Fregatte 1 Fl. 10 Gr.; der Seilermeister erhielt für die Schiffsleinen, Garn und Hanf 437 Fl. 25 Gr., und für die Leinen zur Fregatte, die 15 Steine wogen, 25 Fl. 12 Gr., zusammen also 463 Fl. 7 Gr. (außerdem gab man den Seilern in Danzig 3 Lasten Roggen und berechnete die Last mit 40 Fl.); der Segelmeister für Anfertigung der Segel der Galeone 7 Fl. 4 Gr., der Fregatte 5 Fl. 20 Gr., also zusammen 12 Fl. 24 Gr.

Bei den Bootsleuten ist es schwer, den Lohn zu bestimmen: ein Bootsmann, der die Leinen der Fregatte takelte, erhielt 24 Gr.; sonst kommt unter den Zimmerleuten Bosman (Personenname) vor und bekommt 20 Gr. täglich; dem Schiffer, der das Schiff fahren sollte, wurden 2 Fl. 15 Gr. wöchentlich, zusammen 37 Fl. 15 Gr. gezahlt.

Holz wurde lange Zeit hindurch in der Umgebung zusammengekauft: für Eichenholz, u. zw. für 100 Stämme aus dem Christburger Walde bezahlte man 324 Fl., weiter für 204 Eichenbohlen, Stück zu 29—40 Gr., 224 Fl., zusammen 548 Fl.; für Wrangen

'Spanten', u. zwar 290 Stück und 4 Wagen, zu je 8—34 Gr., zusammen 288 Fl.; Fichtenholz, Stück 8—16 Gr., 13 Fl.; Fichtendielen, Stück 3—10 Gr., zusammen 56 Fl., für die Fregatte 1 Fl. 20 Gr.; Masten (d. h. Masten und Rahen) für das Schiff, und zwar 16 Stück, 127 Fl. 18 Gr., für Bearbeitung derselben 13 Fl. 20 Gr., für einen kleinen Mast des Bootes 12 Gr.; für die Fregatte kostete: ein Mast 11 Gr., einige Segelstangen 15 Gr.; Wagenschotten, Stück zu 8 Gr., 4 Fl.; Holz zum Stützen der Galeone, Stück zu 1—2 Gr., Wagen 6 Gr., 7 Fl. 26 Fr.; Potschinen 'große Ruder', 12 Stück 2 Fl. 24 Gr., 8 für die Fregatte 2 Fl. 12 Gr. 4 Anker für das Schiff kosteten 91 Fl. 9 Gr., 1 Anker für die Fregatte 2 Fl. 6 Gr.; zwei große Marsen 'Mastkörbe' 11 Fl. 10 Gr., zwei kleine 3 Fl. 17 Gr.; Segeltuch (*podal* 'Längenmaß für Segeltuch, 54 Ellen' 4 Fl. 5 Gr.) für die Galeone 55 Fl. 21 Gr., für die Fregatte 14 Fl. 25 Gr.; die Leinen bezahlte man nach dem Gewichte, den Stein zu 33—37 Gr., für die Verarbeitung der Leinen vom Steine 7—12 Gr.; für 7 Lisleinen zu den Bootsegeln 4 Fl. 6 Gr.; zwei Pumpen kosteten 9 Fl. 10 Gr., eine Rinne 5 Gr., 12 Rohre 3 Fl. Zum Dichten 'Kalfatern' kaufte man Schilfrohr, das Schock zu 2' 5 Gr., für 4 Fl. 21 Gr., damit die Lage von Pech und Teer, die man über den ganzen untern Teil des Schiffes strich, abgebrannt werde, um gleiche Dicke zu erhalten; Hanf kostete 764 Fl. 19 Gr., der Stein 23—30 Gr.; Talg 10 Fl. 21 Gr.; Teer 16 Fl. 26 Gr., das Faß zu 24—28 Gr.; Pech 24 Fl., das Faß zu 34—45 Gr., Seehundsfett (*zelont* ⇐ nd. *selhunt*) 2 Fl. 16 Gr., das Pfund zu 8 Schelling u. s. w.

Der Drachenkopf, der als Galeonsfigur das Schiff vorne zierte, kostete 2 Fl.

Nebenbei sei noch bemerkt, daß damals in Danzig ein Faß Heringe 4 Fl., ein Faß Fleisch 5 Fl. 10 Gr. kostete.

Die Angaben des Registers über den technischen Bau des Schiffes sind zu einer sicheren und genauen Rekonstruktion desselben nicht ausreichend, weil der Verfasser, ein polnischer Edelmann, die technische Seite zu wenig berücksichtigte. Die Dimensionen des Schiffes, ja sogar des Materials sind nicht angegeben.

Das Schiffsmodell wurde von Italienern in Marienburg im Juni 1570 verfertigt, der Bau begann in demselben Monat in Elbing. Das Gerippe der Galione, d. h. Kiel, Vorder- und Hintersteven, Spanten, Balken etc., war aus Eichenholz, die Kravelsbeplankung aus Fichten-

holz. Den Vorder- und Hintersteven richtete man am 21. Juni 1570 auf.

Über die Decke kann man nicht Sicheres sagen, vielleicht waren drei komplette Decke oder zwei Decke und eine Lage Balken, über welche ein Deck gelegt werden konnte; dann wäre unsere Galione ein Dreideckschiff gewesen.

Erst nach einem Jahre war der Bau so weit gediehen, daß man das Schiff vom Stapel laufen lassen konnte, und der Festtag des Ablaufens war am Fronleichnamsfeste 1571 nach dem Brauche in Venedig gefeiert. Auf dem Vorderschiffe baute man aus Wagenschotten eine Kajüte (*kohita, kehita*) mit fünf Fenstern und einer Tür. Als Galeonsfigur diente ein Drachenkopf. Im untersten Teile des Schiffes befand sich eine Rinne, aus der das Wasser durch 12 Rohre und zwei Pumpen gesaugt wurde. Als Ballast dienten Steine in Fässern.

Unser Schiff war ein Segler, die 12 erwähnten Riemen gehörten entweder dem Boot an, oder spielten dieselbe Rolle wie 3 Bootshaken; bloß die Namen *galeona. galiona, galion* sind richtig für Segler gebraucht, die Wörter *galea*, *galera* eig. 'Ruderer' kommen nur dreimal irrtümlicherweise vor.

Die Galeone war sicher ein Vollschiff, d. h. sie hatte drei Masten. Obwohl im 'Register' allgemein bloß zwei Masten und zwei Segel erwähnt werden, mußte die Takelung bedeutend vervollkommnet sein, da mehrere Leinen (Kordeln, Kloben und Ringe), Segelknöpfe, Puttings, zwei große und zwei kleine Marsen und Mastwinden genannt werden. Die Masten waren sicher aus einem Stück, in den 16 Stück Holz für die Masten sind außer den beiden Hauptmasten (Fock- und Großmast) auch das Bugspriet, der dritte Besanmast und die nicht erwähnten Rahen zur Befestigung der Segel mitenthalten. Daß jeder Mast, wie später üblich wurde, aus zwei oder sogar drei Teilen bestand, erscheint nicht wahrscheinlich. Spät bis in das vorige Jahrhundert, fast bis zum Ende desselben, hat sich ein Ausdruck in der Seemannssprache der germanischen und der romanischen Völker erhalten, *Polaker Mast* (hol. *polaak*, norw.-dän. *polaker*, frz. *polacre. polaque*, ital. *polaccha*, *polacra*, span. *polacra*, *polacre*), bei dem der Untermast und die Marsstangen aus einem Stück hergestellt waren, wie jetzt wieder bei eisernen Masten üblich. Dieser Ausdruck rührte wohl daher, daß Polen, vor allem das Weichselgebiet, so starke Hölzer — Kiefern, Fichten und Tannen

lieferte, daß man damit in der Lage war, von einer künstlichen Verlängerung der Masten abzusehen, die man anderweitig mangels geeigneter Hölzer vornehmen mußte.

Unsere Galeone besaß ein Bugspriet mit einem Rahsegel, der Blinde versehen; die beiden Hauptmasten, der Fock- und der Großmast, jeder mit zwei Marsen, trugen über dem Großsegel noch ein kleineres Topsegel; das Besansegel war dreieckig (lateinisch), um an den Wind gehen zu können. Es ist vielleicht nicht nötig, über dem Topsegel noch ein Marssegel selbst bei dem Großmaste anzunehmen, dagegen waren bestimmt sowohl die Blinde als Charakteristikum aller Takelungen aus dieser Zeit, wie auch eine Art Besan vorhanden.

Zum Belege können Hunderte von Illustrationen damaliger Schiffe dienen. Die polnische Flotte, die am 28. November 1627 in der Nähe von Danzig die schwedische Flotte besiegte, bestand aus Schiffen desselben Typs. Siehe III. Tafel.

Der hier reproduzierte Kupferstich ist dem zeitgenössischen holländischen Werke entnommen: Boot Abraham, Journal van de Legatie gedaen in den jaeren 1627 en 1628... op den Vrede-Handel tusschen de coninghen van Polen ende Sweden... T' Amsterdam by Michiel Colyn Boeckverkooper Anno 1632, 8°, 84 SS; die Beschreibung der Seeschlacht findet sich darin auf S. 59—60. Ein Exemplar dieses seltenen Werkes befindet sich in der „Biblioteka Pawlikowskich“ in Lemberg. Ich führe die originelle Erklärung dieses Kupferstiches an: 1. Het Clooster ter Olijff. 2. Den Inham naer Poutzky. 3. Den Hoeck van Hela. 4. Den Sweetschen Admirael. 5. Den Sweetschen Vice-Admirael die ghesprongen is. 6. De vier Sweetsche Oorloch-Schepen die by den hoeck van Hela zynde, om den af landigen Wint de heuren niet conden secoureren. 7. Den Dantziger oft Poolschen Admirael. 8. Den Poolschen Vice-Admirael. 9. De acht andere Poolsche Schepen. 10. De twee Schepen vande Ho: Mog: Heeren Staten Generael ghedestineert om d'Heeren Gesanten ende haren Treyn te rugghe te voeren.

Das polnische Konvoyschiff aus der zweiten Hälfte des 17. Jhrhs., dessen Modell vom Kapitän Schneehagen in Hamburg für das königl. Schloß Marienburg in Westpreußen angefertigt worden ist, und zwar nach einem Kupferstich von Willem van de Velde (und einer Beschreibung in einem zeitgenössischen holländischen Buche [?]), hat eine ähnliche, aber reichere Dreimast-Takelung. Siehe

IV—V. Tafel. Diese Pinasse führt am Fock- und Großmast je drei Rahsegel, Fock — beziehungsweise Großsegel, darüber je ein Mars- und ganz oben je ein Bramsegel.

Unter dem Bugspriet befindet sich die Blinde; an die Spitze des Bugspriets setzte man einen kleinen Mast mit einem Rahsegel, der Bovenblinde. Der Besanmast trägt ein dreieckiges Besansegel und darüber ein Rahsegel, das sogenannte Kreuzsegel. Eine Erweiterung im Vergleiche mit unserer Galione bilden: vorne die Bovenblinde, die beiden Bramsegel am Fock- und Großmast und das Kreuzsegel am Besanmaste, kurz gesagt, die vier höchsten Rahsegel.

Die Verbesserung der Takelung besteht im Vergleiche mit unserer Galeone darin, daß die Masten höher, die Rahen aber kürzer, die Segel also schmäler, länger, daher handlicher sind. Die Größenverhältnisse des Schiffsrumpfes sind auch verändert, die Pinasse hat einen viel schmäleren Bau als unsere Galeone im 16. Jhrh. und keine Aufbauten.

Eine ausführliche Beschreibung dieses interessanten Modells gibt der erste Direktor der Hamburger Seewarte, Geh. Rat Neumeyer, der den Kapitän Schneehagen zur Anfertigung des Modells angeregt hat. Ein erfahrener Praktiker und ein Gelehrter ersten Ranges vereinten sich dabei und gerade dieses polnische Schiff wurde zu wissenschaftlichen Zwecken gewählt, weil sich davon sehr gute Risse und Abbildungen aus der Zeit seiner Erbauung vorfinden, und zwar in einem holländischen Werke. Der Direktor der königl. Schloßbauverwaltung Herr Geh. Baurat Dr. C. Steinbrecht hat es leider versäumt, photographische Abbildungen der Zeichnungen, nach denen gearbeitet wurde, anfertigen zu lassen. Jetzt sind die beiden Herren verstorben, alle Nachforschungen blieben erfolglos, und man konnte weder die Stiche von Willem van de Velde, noch das erwähnte holländische Buch finden.

Die Größe unserer Galione kann man auf dreifache Weise bestimmen, und zwar: 1. aus dem Gewichte und der Anzahl der Anker, 2. aus der Anzahl der Spanten, 3. aus der Segelfläche. Diese drei Methoden können aber nur annähernde Werte ergeben.

1. Die Galeone besaß vier Anker: drei größere (Buganker) und einen kleineren (Strom- oder Wurfanker); ein Hauptanker wog 4 Schiffpfund + 8 Liespfund = 17 englische Zentner. Nach der Tabelle von Paasch, Vom Kiel bis zum Flaggenknopf. Hamburg

1908, 4. Aufl. S. 332, enthält ein hölzernes Segelschiff mit drei großen Ankern (Bugankern, abgesehen von kleinen) 500 Tonnen (netto), wenn der Hauptanker 18 englische Zentner wiegt.

Die Angaben bei Paasch beziehen sich auf Registertonnen (d. i. ein Hohlmaß von 2·832 m³). Ein Schiff von 500 Reg. Tons hat einen Raumgehalt von 1400—1500 m³. So groß waren die Galionen im 16. Jhrh. in der Ostsee vielleicht noch nicht, sie dürften höchstens einen Raumgehalt zu 1200 m³ gehabt haben. Man kann sie auf 30—35 m Länge, etwa 9 m Breite, 4—4·5 m mittlere Tiefe (1·2 für Rundung, Sprung etc.), also $\frac{35 \times 9 \times 4{\cdot}5}{1{\cdot}2}$ = rund 1180 m³ schätzen.

Wenn man im modernen Schiffsbau auch das Gewicht des Ankers nach der Wasserverdrängung und den Aufbauten des Schiffes (Windfläche) berechnen kann, so ist es doch fraglich, ob dies schon im 16. Jhrh. geschah. Die Zahl wie auch das Gewicht der Anker auf damaligen Schiffen dürfte von den jetzigen immerhin abweichen, da die Schiffe von damals infolge ihrer Bauart einen bedeutend größeren Windfang hatten als die jetzigen; es ist zu mutmaßen, daß die alten Schiffe eher zu viel, als zu wenig Anker hatten.

2. Zum Bau des Schiffskörpers kaufte man 290 Spanten und 4 Wagen Krummholz. Ein hölzernes Vollschiff (von ungefähr 1000 Tonnen) erfordert 600 Spanten, war also eine Galione aus 300 Spanten gebaut, so sollte sie 500 Tonnengehalt haben.

Aus der Anzahl der verbrauchten Spanten kann ein sicherer Schluß hinsichtlich der Größe der Galione ebensowenig gezogen werden, da die Schiffe infolge ihrer Rundung jedenfalls mehr Spanten nötig hatten als die späteren schlanken Formen mit ihrer besseren Längsverbindung. Man kann also daraus nur rohe Werte für die Dimensionen unseres Schiffes ableiten, abgesehen davon, daß die Konstruktion im 16. Jhrh. weniger auf Berechnung als auf Erfahrung beruhte und daß ein Schiffsbauer die Spanten dichter, ein anderer weiter setzte.

3. Die Segelfläche mit dem Schiffsinhalt in feste Beziehung zu bringen, ist kaum angängig. Die schwankenden Unterschiede in den etwaigen Verhältniszahlen dürften zu groß werden, um ein sicheres Resultat gewinnen zu lassen.

Die Schwierigkeit wird noch durch den Umstand vergrößert,

daß die Breite vom Danziger Segeltuch aus dem Jahre 1570 nicht bekannt ist, und aus dem modernen Buche von Paasch, wo S. 482 angegeben ist: „Kleid, Bahn = einer der Streifen Segeltuch (gewöhnlich zwei Fuß breit), aus welchen ein Segel besteht", darf man kaum Schlüsse auf das 16. Jhrh. ziehen. Hypothetisch kann man als Breitenmaß für Segeltuch die Elle nehmen, und nachher, da hiebei das Resultat fraglich erscheint, $1\frac{1}{2}$ Ellen.

Für die Schiffstakelung verbrauchte man ungefähr 720 Ellen Segeltuch, für die Blinde, beide Rahsegel des Fockmastes und das dreieckige Besansegel ungefähr 420—320 Ellen, der Rest von 300 bis 400 Ellen bleibt für die Segel des Großmastes.

Die ungefähr trapezförmige Segelfläche des Großmastes, die aus zwei Segeln besteht, ist leicht zu berechnen, sie ist gleich dem Produkt aus der Hälfte der Summe der beiden Grundlinien und aus der Höhe: $\frac{a+b}{2} \times c = 300\ (400)$ Ellen Segeltuch.

1. Kleines Segel: Schiffsbreite x, obere Rah $\frac{1}{2}x$, Breite des unteren Segels $1\frac{1}{2}x$, Höhe des Hauptmastes $2\frac{1}{2}x$; $x_1 = 11\ (12{\cdot}4)$ Ellen. 2. Großes Segel: Breite des unteren Segels $2x$, obere Rah x, sonst wie früher: $x_2 = 9\ (10)$ Ellen.

Bei der Annahme also, daß das Danziger Segeltuch damals eine preußische Elle breit war, konnte unser Schiff 9—12·4 preußische Ellen Breite haben, d. i. 6—8·2 m, durchschnittlich also 7 m, was aus anderen Gründen wenig annehmbar erscheint. Wenn man aber die Tuchbreite: $1\frac{1}{2}$ Ellen annimmt, so wird die Schiffsbreite $\sqrt{1{\cdot}5} = 1{\cdot}2$-mal größer sein, also ungefähr 9 m, was mit den Angaben aus dem Gewicht des Ankers und der Anzahl der Spanten stimmt.

Die drei Methoden geben kein sicheres Resultat, doch stimmen die Ergebnisse annähernd untereinander und mit der Größe der damaligen Galeonen, die einen Gehalt von 400—600 Tonnen hatten.

Die preußischen Kriegsschiffe aus dem Jahre 1557, mit 60—70 Lasten, die der polnische Lehnsmann, Herzog Albrecht der Ältere erbaute, hatten nach Bock (Grundriß von dem merkwürdigen Leben des Herzogs Albrecht. Königsberg 1745, S. 393 ff.) 32 Ellen Kiel, waren 8 Fuß flach, 10 Fuß tief, verbunden bis an den Balken und auf dem Überlauf 25 Fuß weit: waren also gewiß viel kleiner als unsere Galeone.

Im Auftrag des Herrn Hofrat Dr. B. Ulanowski. Generalsekretärs der Akademie der Wissenschaften in Krakau. habe ich die Arbeit über den Bau der polnischen Galeone ausgeführt. Die philologische Aufgabe war mir erleichtert durch das vorzügliche Werk „Seemannssprache" meines verehrten Lehrers. Prof. Friedrich Kluge (in Freiburg i. B.), dessen ich immer treu gedenke. Beim Abschluß meiner Arbeit sehe ich aber klar. daß das ganze Problem neben historischen und philologischen auch umfassende technologische Kenntnisse erfordert, die einem polnischen Philologen in Krakau manche Verlegenheit bereiten mußten. Darüber half mir das Werk Hagedorns „Die Entwicklung der wichtigsten Schiffstypen" (1914) in manchen Punkten hinweg. Nun bin ich mir dessen wohl bewußt. daß eine sichere Rekonstruktion des Schiffes nicht durchgeführt werden kann, ich versuchte daher das Problem mehr aufzustellen als zu lösen.

Zu besonderem Danke für manchen Wink und liebevolle Hilfe fühle ich mich folgenden Herren verpflichtet: in Berlin dem Marinemaler Prof. H. Bohrdt. der mir seine Bildersammlung damaliger Schiffe zur Verfügung stellte. dem Geh. Regierungsrat Prof. Dr. Max Perlbach. Dr. Walther Vogel. vom Institut für Meereskunde: Dr. Michaelsen. Peck und dem Direktor Dr. Stahlberg; in Danzig dem Direktor des königl. Staatsarchiv Geh. Rat Dr. A. Warschauer; in Hamburg: dem Kapitän August Budde und dem Herrn Behm von der Kaiserlichen Marine. Deutscher Seewarte; in Königsberg Dr. W. Ziesemer; in Marienburg dem Geh. Baurat Dr. C. Steinbrecht. der mir die Abbildungen und die Beschreibung des polnischen Konvoyschiffes 'Sonne' schickte und in St. Petersburg der leider schon verstorbenen Frau Dr. Anna Croiset van der Kop.

---

21 BRÜCKNER ALEKSANDER. **Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya czwarta.** *(Beiträge zur Geschichte der polnischen Sprache. Serie IV).*

Beide Nummern dieser Serie. 23 und 24. betreffen diesmal Mittelalterliches. scheinbar mit Sprachgeschichte gar nicht Zusammenhängendes. In Nummer 23 wird gegen die allgemein herrschende Ansicht über Abhängigkeit des altpolnischen Schrifttums vom böhmischen nachgewiesen. daß das altpolnische Schrifttum im XIII. (und zum Teil noch im XIV.) Jahrhundert völlig unabhängig von dem

böhmischen, somit ganz selbständig entstanden ist. Die ältesten Denkmäler, das Bogurodzicalied, die Heiligenkreuzer Predigten, auch der verschollene Psalter der Kinga haben nichts aus Böhmen geholt; denn abgesehen davon, daß die Böhmen selbst im XIII. Jhdt. diese oder ähnliche Texte, außer dem Psalter, selbst noch gar nicht besaßen, beweist schon die Orthographie der Heiligenkreuzer Predigten unwiderleglich, daß sie nicht aus Böhmen stammt; es gibt nämlich kein böhmisches Denkmal, das eine ähnliche Orthographie aufweisen könnte; wohl aber stimmt diese Orthographie mit der einheimischen der lateinischpolnischen Urkunden des XII. und XIII. Jhrdts völlig überein, ist somit aus ihnen und auf heimischem Boden, nicht aus Böhmen herzuleiten. Noch bis ins XV. Jhdt. hinein reichen vielfach Denkmäler, die von jeglicher böhmischen Beeinflussung sich völlig frei gehalten haben, namentlich diejenigen masowischen Ursprunges, und beweisen damit, daß der ganze böhmische Einfluß ziemlich überflüssig war; daß es nur geistige Trägheit war, wenn die Übersetzer des Psalters, der Bibel, mancher Lieder u. s. w. sich an böhmische Vorlagen hielten, statt ganz selbständig vorzugehen. Neben diesem Hauptergebnis der Abhandlung wird eine Reihe von Bemerkungen zum Bogurodzicalied, zu den Gnesner Predigten (XIV. Jhdt., völlig frei von jeglichem böhmischen Einfluß), zu den beiden Mammotrepten (biblische Wörterbücher, die ganz unter böhmischem Einfluß stehen) gemacht und das Verhältnis der Vita Mariae et Christi (das sog. Rozmyślanie = Meditatio von Przemyśl) zu der Vita Metrica des XIII. Jhrh., zu den Evangelien und zu der Historia Scholastica des Petrus Comestor festgestellt.

Nr. 24 ist gleichsam Einleitung zu Nr. 25, die die nächste, V. Serie dieser „Beiträge“ eröffnen wird. Der Verfasser hat nämlich behauptet, daß die Angaben über polnische Mythologie, wie sie in den Chroniken des Długosz (Ioannes Longinus) und Matthias von Miechow vorliegen, zum größten und scheinbar wichtigsten Teil bloß auf Mißverständnissen beruhen; daß bloße Interjektionen, Refrains von Volksliedern, speziell von Pfingstliedern, von der argwöhnischen Geistlichkeit als Anrufungen der heidnischen Götter mißdeutet und verpönt wurden. Diese Beweisführung ist von manchen Forschern ungläubig aufgenommen worden, und sie zogen es vor, alle diese Angaben als Quelle echter Tradition, als heidnische Überlieferung, als dürftige, aber immerhin echte Reste anzusehen und von da aus weitere Kombinationen zu spinnen. In Nr. 25 soll

damit endgültig aufgeräumt werden; in Nr. 24 wird vorläufig ein vollgültiger Beweis erbracht, wie von der Geistlichkeit der unschuldige, ganz gleichgültige Refrain eines Volksliedes, eines wahrscheinlich erst christlichen Weihnachtsliedes, als der Name eines Götzen gedeutet wurde.

Der Traktat des Johannes von Holeschov, eines Böhmen, von zirka 1400, Largum Sero zubenannt, weil er über heilige und unheilige Weihnachtsbräuche und Dreikönigsbräuche (Largum Sero = szczodry wieczor, Dreikönigstag) handelt, liefert diesen Beweis. Der Traktat, der lange Zeit völlig vergessen war, von H. Usener wieder aufgenommen und nach einer gekürzten Fassung abgedruckt wurde, wird hier in seiner ursprünglichen Gestalt nach Krakauer Handschriften, die H. Usener völlig unbekannt waren, noch einmal veröffentlicht, eine Arbeit, mit der sich der verstorbene, hochverdiente Kustos der Jagellonischen Bibliothek, Dr. Wł. Wisłocki, beschäftigte, und deren Ausführung er dem Verfasser, da er selbst durch andere Arbeiten in Anspruch genommen war, noch vor vielen Jahren nahe legte. Der Traktat verdiente vollauf diesen Neudruck, denn aus den Arbeiten des Holešovský, die leider wohl durch die religiösen Wirren der folgenden Jahre unterbrochen wurden, weht ein Geist, dem wir im Mittelalter selten begegnen. In seiner ersten Arbeit, der Erklärung der böhmischen Nationalhymne 'Hospodine pomiluj ny' hatte Holešovský das erste Specimen einer slawistischen linguistischen Abhandlung gegeben; der spätere Herausgeber, der nach mehr als 250 Jahren sich mit diesem Specimen beschäftigte, blieb weit hinter dem mittelalterlichen Verfasser hinsichtlich des Verständnisses zurück. Sein 'Largum sero' weist auf ein so liebevolles Eingehen auf ländliche, volkstümliche Sitten, daß dieser erste Beitrag zur slawischen Folklore, trotz aller mittelalterlichen Askese und Scholastik, dem Böhmen alle Ehre macht. Die Böhmen selbst haben diesen Verfasser der ersten slawistischen und folkloristischen Abhandlung völlig vergessen; daher verdiente sein Name und Wirken wieder in Erinnerung gebracht zu werden; nach den nötigen biblio- und biographischen Angaben wird im Anhang der Traktat abgedruckt und das Weihnachtslied, dessen erster Vers erhalten ist, in den weiteren Umfang ähnlicher Lieder eingerückt.

---

22. SZYJKOWSKI MARYAN. **Edwarda Younga „Myśli nocne“ w poezyi polskiej.** *(Eduard Youngs „Nachtgedanken“ in der polnischen Dichtung).*

Die Entwickelung des Sentimentalismus in der europäischen Literatur in der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. wird durch die Wirkung einer Reihe von verwandten Werken bedingt, zwischen denen die Analogien stärker in die Augen fallen als die Unterschiede. Alle diese Erscheinungen haben eine melancholische Färbung gemein, wenn sie auch auf verschiedene Quellen zurückgehen; aber auch im Beiwerk auf dem Hintergrund der damals immer stärker hervortretenden Rückkehr zur Natur sind die Unterschiede unverkennbar. In den Untersuchungen über die Anfänge der romantischen Bewegung in der polnischen Dichtung hat sich der Verfasser eingehend mit der Rolle befaßt, welche das empfindsame Element Geßners, Rousseaus und Ossians in dieser Entwickelung spielte. Die zwei erstgenannten stellen uns zwei Stadien der sg. helvetischen Bewegung dar, der „Ossianismus“ ist dagegen die bezeichnendste und einflußreichste Form der englischen Romantik im XVIII. Jhrh., ohne jedoch die Ausgangsform für dieselbe zu bilden. Die Empfindsamkeit Ossians wurzelt in den Klageliedern Youngs, die mit geistig verwandten Dichtungen wie Grays „Elegie auf einem Dorfkirchhof“ und Herveys „Grüften“ gleichzeitig wirkend, eine Richtung erzeugen, welche man als Youngismus bezeichnet; diese geht den „Liedern“ Ossians zeitlich voraus und bereitet den Boden für dieselben und in weiterer Folge für die Aufnahme der Rousseauschen Utopien vor.

Naturgemäß ergab sich die Behandlung dieses Gegenstandes aus der Beschäftigung des Verfassers mit einem anderen Thema, mit den „Liedern Ossians“, umsomehr da hiedurch die Resultate der früheren Arbeit in entwickelungsgeschichtlicher Hinsicht vervollständigt werden. Es ist begreiflich, daß die Klagelieder Youngs, die nun in Westeuropa so viel von sich zu sprechen machten, in die französische, deutsche, italienische, spanische, portugiesische, schwedische und ungarische Sprache übersetzt und in Frankreich u. a. von Letourneur, welcher bei der Verpflanzung der Lieder Ossians in so wirksamer Weise vermittelt hatte, umgearbeitet wurden, — nun auch auf die Entwickelung der polnischen elegischen Dichtung nicht ohne Einfluß bleiben konnten.

Als Beweis dafür, daß man sich in Polen für diese Erscheinung lebhaft interessierte, wenn man auch das englische Werk nur aus der französischen Literatur her kannte, können die Übersetzungen dieser und anderer Werke von Young gelten: die in Lublin erschienene und dann noch zweimal aufgelegte (1787, 1798) anonyme Übersetzung, dann eine in metrische Form gebrachte Arbeit von Dmochowski (1798), welche neuerdings zusammen mit dem „Jüngsten Gericht“ schon im XIX. Jh. aufgelegt wurde, endlich eine zweite verspätete polnische Umarbeitung der „Nächte“ aus der Feder Simon Konopackis, welche in der Zeitschrift „Pamiętnik Warszawski“ 1817 erschien. Eine vollständige Ausgabe der Werke des englischen Verfassers, welche die „Nächte“, „das jüngste Gericht“ und „die Moralbriefe“ enthielt, wurde in Lublin 1809 in zwei Bänden herausgegeben. Sie faßt das Ergebnis der Übersetzungsarbeit an Young zusammen, die in das letzte Viertel des „Aufklärungszeitalters“ fällt.

Nach Besprechung dieser Arbeit, ihrer äußeren und inneren Eigentümlichkeiten, des Verhältnisses zu dem Original und den französischen Umarbeitungen — stellt der Verfasser die zeitgenössischen Urteile über die Klagelieder Youngs zusammen und befaßt sich eingehender mit der in Karpińskis Abhandlung „Über die Beredsamkeit“ enthaltenen Besprechung. Ebenso verdient gewisse Beachtung auch das Urteil Dmochowskis, eines gediegenen Kenners von Young, umso mehr da der darauf bezügliche Abschnitt über die Elegie in seiner „Verskunst“, der auf Young besonders Bezug nimmt, wohl die originellste Partie in dieser polnischen Paraphrase der Boileauschen Abhandlug darstellt und da diese Selbständigkeit durch die Beschäftigung mit der englischen Elegie bedingt erscheint.

Nachdem der Verfasser das tatsächliche Material eingehend besprochen hat, forscht er den Wirkungen des Youngismus in der originellen Lyrik aus der Zeit des Stanislaus August nach. Das geschieht selbstverständlich im Zusammenhang mit der Gesamtentwickelung der polnischen Elegiedichtung. Hier war es notwendig, auf die französische Elegie zurückzugreifen, welche mit dem Auftreten Parnys in ein neues Stadium tritt, anfangs von Ovid ausgehend, sich an Tibull und Properz anlehnt und endlich immer stärker die englische Melancholie und die deutsche Empfindsamkeit auf sich einwirken läßt.

In ähnlicher Weise gestaltet sich der Entwickelungsprozeß in

Polen. In den Spalten der Zeitschrift „Zabawy przyjemne i pożyteczne“ (Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes[1]) sehen wir eine lyrische Gattung erblühen. Neben dem „empfindsamen Menschen“ Geßners erscheinen immer häufiger melancholische Gesichter. Übersetzer der „Klagegesänge“ Ovids, heute in Vergessenheit geratene Verfasser „träumerischer Gedanken“, ja es stellen sich schon Liebhaber düsterer Schauer ein. Das in dieser Hinsicht so charakteristische Gedicht Feutrys „Temple de la Mort“ findet im J. 1771 in Polen sogar zwei Übersetzer und steht in krassem Widerspruch zu den damals so beliebten klassischen Oden und Briefen. Es erscheinen dazumal die ersten Versuche von Stimmungsgedichten mit Überschriften wie: „Wehmut“, „Melancholie“ mit deutlichen Anspielungen auf den „düsteren Engländer“, welche über die „Nichtigkeit des Lebens“ klagen und mit der Todessehnsucht spielen.

An dieser Richtung sind auch unsere „Dichter des Gemüts“: Karpiński, Kniaźnin und Adam Czartoryski, der Verfasser des polnischen Barden beteiligt. Der erstgenannte besingt, trotzdem seine sanfte Natur mehr zur naiven Ekloge hinneigt, „die Furcht des Menschen angesichts des Todes“, „den Triumph des Todes“, „Wehmut“, „Gewissen“, und zwar finden sich alle diese Gedichte schon in der Ausgabe von 1782. Kniaźnin „irrt nachts umher“ z. B. in seinem XI. Klagelied des Orpheus über den Tod Eurydikes und horcht auf das Rufen der „Unglücksvögel“, des Uhus und der Eule, hin; in typisch elegisch-didaktische Form bringt er seine Elegie „Auf den Tod Julchens“. Der letzte von ihnen bringt in der ursprünglichen Redaktion seines „Polnischen Barden“ von 1795 analoge, später unterdrückte Digressionen.

Ein besonderes Kapitel gebührt dem heute mit Unrecht vergessenen Modernisten dieses Zeitalters, Ignaz Bykowski. Ein Freund Kniaźnins, versucht er sein Talent in Prosa und in Dichtung. In ungebundener Rede folgt er dem Vorbild d'Arnauds, des empfindsamen Nachahmers der „Neuen Heloise“ und Übersetzers englischer Romane. In seiner Gedichtsammlung u. d. T. „Ländliche Abende“ (1787) finden sich unter anderen: „Schweigen“, „Einsamkeit“, „An das Herz“ und ein umfangreicheres Gedicht „Grüfte und Grabdenkmal meiner Mutter“. Diese „Grüfte“ scheinen in Polen die

[1]) Wörtlich: Angenehme und nützliche Beschäftigung des Geistes.

einzige Nachbildung der gleichnamigen Schöpfung von Hervey mit Benützung einer französischen Umarbeitung v. 1771 zu sein. Man findet hier aber auch gewisse Züge, die auf Grays Elegie zurückzugehen scheinen.

Es sei ferner bemerkt, daß Bykowski ein Jahr nach dem Erscheinen der „Ländlichen Abende“ eine neue literarische Leistung „Die ländlichen Nächte“ herausgibt, wobei er jedoch verschweigt, daß er keine Originalschöpfung, sondern nur eine Übersetzung der „Nuits champêtres“ von de la Vaux (1784) bietet. Auch diese Arbeit Bykowskis entbehrt nicht eines Interesses für uns, wenn wir bedenken, daß das in Prosa abgefaßte Gedicht von de la Vaux eine recht eigenartige Verschmelzung des Youngschen Klageliedes und der Geßnerschen Idylle darstellt, wie dies bereits Baldensperger nachgewiesen hat. Ferner übersetzte Bykowski — in diesem Fall als Węgierskis Vorgänger — die seinerzeit viel gerühmte „Heroide“ Popes: „Heloisens Brief an Abelard“, über die in ganz Westeuropa so viele Tränenströme vergossen worden waren.

Bykowski besaß also unstreitig ein recht umfangreiches Anpassungstalent und verstand es, immer neue sentimentale Vorbilder aufzuspüren. Am Ausgang des XVIII. Jhs. kann er, mangels anderer, als Vertreter der polnischen, jedoch durch französische Quellen vermittelten „Anglomanie“ betrachtet werden (d'Arnaud, Letourneur, de la Vaux). Er schwelgt in Geßnerschen Idyllen und französischen Elegien, die durch englische Vorbilder bestimmt werden. So entstehen Gedichte, die Bykowski als „Lieder“ bezeichnet: „Sehnsucht“, „Zärtlichkeit“, „Verzweiflung“, „Unbeständigkeit“ und „Warnung“.

Ein heute ebenfalls vergessenes dichterisches Erzeugnis aus dem Wirkungsbereich des „Nachtgedanken“ ist das von Nikolaus Wolski im Jahre 1784 verfaßte, jedoch erst 1804 im „Nowy Pamiętnik Warszawski“ u. d. T. „Zwei Nächte oder Betrachtungen über die Sternkunst“ erschienene Werk. Es ist ein Gedicht in der Art des Aratos, das jedoch in unverkennbarer Weise im Banne Youngs steht. Beachtenswert ist ferner in der Fabel der zweiten „Nacht“ Wolskis die Polemik mit der berühmten Abhandlung Rousseaus, welche ein interessantes Streiflicht auf die Geschichte der Ideen des „tugendhaften“ Philosophen in Polen im XVIII. Jh. wirft. Dieses Werk mag als Beweis dienen, wie es sogar möglich war, Youngsche Stimmungsbilder mit den rationalistischen Ideen des

Aufklärungszeitalters in Einklang zu bringen. Trotz ganz deutlicher Übereinstimmungen der Form mit Youngs Dichtung wurzelt diese Schöpfung ganz in der klassizistischen Tradition.

Der Ausgang des XVIII. Jhs zeigt eine neue literarische Erscheinung in Polen: die Ossianschen Lieder beginnen zu wirken. Seinen Einzug hält nun der düstere Barde, der seiner Laute ähnliche Molltöne entlockt, wie sie in Youngs Klageliedern vorherrschten. Doch erschallen die Ossianschen Klagen mächtiger und reiner, das neue „Lied“ ist frei von lehrhafter, redseliger Pastorenweisheit und schlägt in seinen Bann alle empfindsamen Seelen, welche die Dichtung Youngs bereits in sich aufgenommen hatten und die sich für Geßner nicht ganz erwärmen konnten. Die machtvollen Klagen von Fingals Sohn übertönen die Wehklagen des Vaters über den Verlust seines Töchterleins. Unter dem Einflusse des patriotischen Schmerzes fühlen sich die Herzen tiefer ergriffen und man steht und klagt am Heldengrab, in welches das Vaterland zur ewigen Ruhe gelegt worden ist.

In ähnlicher Weise wie im Westen findet auch bei uns Ossian Eingang, jedoch zur vollen Wirkung gelangt sein Einfluß erst nach 1815. Die erste polnische Aufnahme des „Ossianismus“ gegen das Ende des XVIII. Jhs. ist gleichsam nur eine mechanische Transplantation Macphersonscher Motive, und diese Verpflanzung fand verhältnismäßig frühzeitig statt, weil auf die polnische Seele der Youngismus bereits eingewirkt hatte, und zwar in seinen allgemeinsten und meist nicht unmittelbaren Reproduktionen dieser Erscheinung.

Anderseits gestalten sich die ersten Jahrzehnte des Zeitraumes nach der Teilung Polens für die Weiterentwicklung der neuen Richtungen, des Gesnerismus, Rousseauismus und Ossianismus kritisch. So wird auch der Youngismus hart getroffen, denn er verliert seine Existenzberechtigung angesichts der neu auftauchenden und voller wirkenden Richtungen; hiedurch wird auch die Lokalisation der Analogie in hohem Grade erschwert, umsomehr da neue empfindsame Schöpfungen hinzutreten, die wieder viel von sich reden machen.

So könnte man denken, daß der „Youngismus“ mit dem Ausgang des XVIII. Jhs. seine Rolle ausgespielt hat; indessen gewinnt in Frankreich diese Richtung in dem zweiten Jahrzehnt des neuen Jahrhunderts frisches Leben und ragt bis in das dritte Jahrzehnt

dieses Zeitalters hinein; sie setzt mit Baour-Lormians „Veillées poétiques“ ein und wirkt noch in den jugendlichen Versuchen Lamartines fort.

Auf der Scheide zwischen zwei Epochen steht Niemcewicz. Aus England hatte der Verfasser der historischen Gesänge die Kenntnis der Lieder mitgebracht, dort auch die Klagelieder Youngs sowie die Elegie Grays kennen gelernt; die letztere übersetzte er auch in metrischer Form und ließ sie zusammen mit der Übersetzung von Thomsons „Betrachtungen über die Trübsal des menschlichen Lebens“ im J. 1803 erscheinen. Doch in seiner originellen Lyrik zieht er es vor, Ossian zu folgen, und erwärmt sich weniger für Young. Lediglich in seinen „Abendlichen Betrachtungen“ begegnen wir ganz deutlichen und nahen Analogien zu Young.

In der Melancholie Andreas Brodzińskis, des Übersetzers von Schiller, bekommen wir Töne zu hören, denen gegenüber sogar sich die Empfindsamkeit Karpińskis wie ein Anachronismus ausnimmt, seine Sentimentalität zeigt nämlich viel mehr modernen Anstrich. Er braucht nicht erst beim Anblick des Todes in Rührung zu geraten, wir vermissen bei ihm sogar das übliche Ossiansche Beiwerk, er empfindet schon das Wesen dessen, das Werther als *difficulté d'être* bezeichnet. Die „Nachtgedanken“ klingen in den Seufzern dieses Napoleonischen Kriegers durch, weil es so das historische Evolutionsgesetz verlangt.

Geistig näher verwandt scheint ihnen Kasimir Brodziński zu sein, welcher in seiner Jugend Geßner und dann Ossian hat auf sich einwirken lassen. Wenn auch die Poesie der Gräber dem Wesen seiner Natur fremd ist, so findet man dennoch in seiner spärlichen Jugendlyrik deutliche Spuren dieser Richtung, was sich durch den Einfluß der Schillerschen Elegie, die unmittelbar an Young anknüpft, erklären ließe. Besonders kommen hier in Betracht zwei im „Pamiętnik Warszawski“ 1816 und 1817 erschienene Gedichte, „Grabelegie“ und „Trauerlied“. Beide verwerten Motive, die für die Dichtung Youngs, Grays und Herveys und in weiterer Folge auch für Macpherson typisch erscheinen; hiebei ist nicht zu vergessen, daß das Wiederaufleben Youngs in Frankreich auch wieder das Interesse für diesen Dichter in Polen wachruft, so daß Konopacki ihn neuerdings übersetzt und gleichzeitig mit dem „Trauerlied“ in der erwähnten Zeitschrift abdrucken läßt.

Seine theoretischen Ansichten über das Wesen der elegischen

Dichtung hat Brodziński in seiner bekannten Abhandlung „Über die Elegie“, in welcher er sich an Herder anlehnt, niedergelegt. In viel späterer Zeit befaßte er sich mit dem Studium der lateinischen Elegien Kochanowskis, übertrug sie ins Polnische und versah sie im J. 1829 mit Vorwort. Sowohl in der Abhandlung wie in der Vorrede befaßt er sich mit der englischen Elegie und räumt den „Nachtgedanken“ in der Entwickelungsgeschichte dieser Dichtungsgattung einen ehrenvollen Platz ein.

So manches lyrische Gedicht dieser Art, das in den polnischen Zeitschriften nach 1815 erscheint, setzt diese Dichtung immer noch fort. Neben der Harfe Ossians, welcher die Dichter jetzt vollere Klänge entlocken, erschallt die Laute Youngs. Besonders beachtenswert sind Fälle, in denen beide Tonarten zugleich erklingen. Eine typische Verschmelzung stellt uns das Gedicht von Stanislaus Matkowski unter dem bezeichnenden Titel: „Ode an den Tod“ dar, welche im „Pamiętnik Lwowski“ 1817 erscheint. Der sonst unbekannte Dichter leitet sein Gedicht mit der Anrufung des Todes in der Art Youngs ein, spinnt seine Betrachtungen über die Nichtigkeit des Lebens in bekannter Weise, wendet sich hierauf an einen Greis, der in unverkennbarer Weise an den Barden Ossians gemahnt, und schließt mit dem Motiv des Heldentodes für das Vaterland.

Andere, heute gänzlich vergessene polnische Elegiker schaffen ähnliche Kombinationen von Motiven, ja wir finden hier sogar ein Haschen nach Effekten, denen man sonst in der Schauerromantik begegnet. Die Wehmut ergreift immer allgemeiner zärtliche Gemüter, die Erben vormaliger empfindsamer Seelen aus der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. Was früher nur rührselige Sentimentalität gewesen, die sich der damaligen Menschheit gewissermaßen aufdrängte, wird von dem neuen Geschlecht als inneres, psychisches, notwendiges Bedürfnis empfunden. Die Melancholie senkt ihre Wurzeln in die Seele ein, sie entfaltet sich wie eine traurige und doch schöne Nachtblume; die Stimmung vertieft und verinnerlicht sich, erfüllt die Seelen mit ihrem kühlen Hauch, lehrt sie weinen, wird ihnen zum Bedürfnis.

Leben gewinnt nun der bis dahin leere Friedhof Youngs, Grays und Herveys: auch in Polen irren da die Geister Ossians und der englischen Ballade umher. Immer näher tönt der Hufschlag des Pferdes, das Lenore Bürgers in das Totenreich entführt. In französischer Umarbeitung erscheint diese Ballade erst 1811 und be-

ginnt nun, die „Elegie“ Grays erst mit Beginn des dritten Jahrzehntes zurückzudrängen, also sogar später als in Polen.

Unter den in der Abhandlung angeführten Dichtungen aus dieser Zeit verdient nähere Beachtung ein ohne Angabe des Verfassers im „Dziennik Wileński“ (Wilnaer Tageblatt) 1819 erschienenes, umfangreicheres Gedicht „An die Trauer“. Dieses ist unstreitig eine der bezeichnendsten Schöpfungen der polnischen Romantik vor dem Auftreten des Mickiewicz; tatsächlich gelangt in derselben die empfindsame Nachtstimmung, die ihren Ausgangspunkt in den „Nachtgedanken“ hat, in diesem Zeitraume zum besten und vollsten Ausdruck.

Endlich aber, im dritten Jahrzehnt des XIX. Jhs., ist der Youngismus auf polnischen Boden abgetan. Die Klagelieder des englischen Schriftstellers verfehlen jetzt auch auf die „empfindsamen“ Seelen, welche sich nun in den Strahlen der großen Dichtung des Mickiewicz sonnen, gänzlich ihre Wirkung. Ein 1822 im „Pamiętnik Warszawski“ erschienener Aufsatz wirft ihnen geradezu „die Lächerlichkeit ihrer Hyperbeln“ vor, da sie „wirklich zärtlicher und großer Worte“ entbehren. Unwiederbringlich verschwunden ist nun die Zeit, wo man sich von dem englischen Werke ergriffen fühlte, und wir sehen, wie die undankbaren Leser dem klagenden Vater den Rücken kehren, der sie nun wie ein Anachronismus anmutet. Auch Chateaubriand und Frau von Staël, ehemals große Verehrer Youngs, zeigen jetzt ein anderes Verhältnis zu seinem Werke, als nun neue, große lyrische Talente zu wirken beginnen. Vor allem überstrahlt der mächtige Genius Byrons alle die kleinen Lichtpunkte. Dem „Youngismus“ folgt der „Ossianismus“, und dieser wird vom „Byronismus“ abgelöst: das ist auch der gewöhnliche Lauf der Dinge. Eine Form bereitet den Boden für die Aufnahme einer anderen, wirkungsvolleren vor und geht in derselben auf. Jedoch der innerste Kern bleibt unversehrt: das biologische Entwickelungsgesetz wirkt mit unerbittlicher Folgerichtigkeit.

Den gleichen Gang der Dinge finden wir in Polen, seitdem dieses den traurigen Stillstand der sächsischen Periode überwunden hat und wieder dem Entwickelungsgang der westlichen Kultur folgt. Ein Jahrhundert lang hat die Entfremdung gedauert, aber im Zeitalter des Stanislaus August setzt eine fieberhafte Tätigkeit der literarischen Wiedergeburt ein. Die verspätet kommenden Keime neuer Richtungen folgen rasch aufeinander, ja sie treten manchmal

gleichzeitig auf, drängen sich und sind außerstande, tiefer einzudringen und eine üppige heimatliche Vegetation hervorzubringen. Man begnügt sich mit Übersetzungen und mittelmäßigen Umarbeitungen. Es wird gleichsam nur Roherz aufgestapelt, dessen Umschmelzung in dem großen Feuer des nationalen Geistes noch nicht gelingen will. Man wartet auf den Meister, welcher aus diesen künstlerischen Elementen ein großes, wie aus einem Stück gegossenes Denkmal der nationalen Kunst errichtet.

Das ist der historische — gewiß nicht belanglose Sinn dieser ganzen „Romantik" vor Mickiewicz. Welchen Anteil an dieser Vorarbeit der englische Schöpfer der Klagelieder und seine westeuropäischen Nachahmer nehmen, versuchte der Verfasser in dieser Abhandlung nachzuweisen und in dieser Hinsicht seine früheren Arbeiten zu ergänzen. Der Einfluß dieser Richtung ist zwar nicht bestimmend, ja er reicht an die Rolle der Geßnerschen Dichtungen nicht heran, schon von den Ideen Rousseaus und den „Liedern Ossians" ganz zu schweigen. Immerhin verdient diese Erscheinung Beachtung vor anderen und ist auch an und für sich zu bedeutsam, als daß man darüber achtlos hinweggehen sollte. Die zeitliche Wirkungssphäre Youngs in Polen ist derjenigen der Geßnerschen Idylle ungefähr gleich; ihrem Wesen nach ist sie als eine Begleiterscheinung zu betrachten. Youngs Einfluß trägt zur Vertiefung des Gefühls in der polnischen Lyrik in ähnlicher Weise bei wie Geßner negativ durch Überwindung der idyllischen Manier und Ossian positiv als eine ihm wesensgleiche Erscheinung. Er bereitet den Boden für die Aufnahme der „Ossianschen Lieder" vor, wirkt auch noch eine Zeitlang neben diesen fort und bewirkt, daß gewisse elegische Töne stärker erklingen, die in der Folge zusammen mit anderen in der ergreifenden Lyrik des Adam Mickiewicz uns wieder entgegentreten.

Diese Dichtung faßt nun in sich alle künstlerischen Bestrebungen eines halben Jahrhunderts zusammen und muß naturgemäß auch den Grundton der „Nachtgedanken" erklingen lassen; an diesen Ton werden wir noch leise gemahnt in den Bruchstücken des ersten und in dem zweiten Teil der „Totenfeier" (Dziady) von Mickiewicz in der Aufforderung des Zauberers, man solle „von der Welt zum Grabe schreiten", und in der traurigen Betrachtung des Jugendchores (Zwischen Wiege und Grab — steht das Jugendalter).

23. PAPÉE FRYDERYK. **Przegląd dziejów króla Aleksandra. Część II.** *(Geschichte der Zeit König Alexanders. II. Teil).*

3. Preußische Angelegenheiten. In den Verwicklungen mit Preußen trat eine gewisse Erleichterung durch den Tod des einzigen überlebenden Herzogs von Masovien Konrads III. (gest. am 28. Oktober 1503) ein. Polen war nun von diesem Unzufriedenen befreit, der stets mit dem Deutschen Orden, mit Moskau und dem Deutschen Reich konspirierte, und gewann für die Belehnung seiner minderjährigen Nachkommen 30.000 Dukaten. Es konnte damals das ganze masovische Land eingezogen werden, Czersk ausgenommen. Der Grund, daß die Krone von dem ihr zustehenden Recht dennoch keinen Gebrauch machte und Warschau den Masoviern beließ, ist wohl in der Rücksichtnahme auf die Radziwills zu suchen, deren Beistand der König in seiner litauischen Politik nicht entbehren konnte. Diesem Geschlechte entstammte eben die Herzogin-Witwe Anna.

Während der Regierungszeit Alexanders kam der ganze Handel mit dem Deutschen Orden nicht einen Schritt weiter. In äußerst geschickter Weise verstand es der Großmeister Friedrich von Sachsen, sich der Huldigung zu entziehen und wurde darin von dem Bischof von Ermeland, Lukas Watzelrode, dem einstigen eifrigen Anhänger König Albrechts und großem Feind des Kreuzritterordens in illoyaler Weise unterstützt. Der einzige in Rom errungene Erfolg bestand darin, daß Erasmus Ciołek, Bischof von Płock, bei dem Papst Julius II. (1505) außer einer Reihe von geistlichen Gnaden und zahlreichen kirchlichen Einnahmsquellen zum Schutz des Staates gegen die Angriffe der Heiden auch noch erwirkte, daß der Papst eine sehr energische Aufforderung an den Großmeister ergehen ließ, dem polnischen König unverzüglich zu huldigen. Doch dieser verstand es, auch diesen Streich in wirksamer Weise zu parieren: er veranlaßte den Kaiser und die deutschen Fürsten zu einem Einspruch, so daß der Papst davon Abstand nahm, den Großmeister zu drängen. Während des Interregnums nach Alexanders Tode war der Großmeister auch genügend gerüstet, um an gewaffneten Widerstand zu denken.

Besseren Erfolg hatten die Bemühungen, in Westpreußen Ruhe und Ordnung herzustellen, wo die Verweigerung der Lehnshuldigung dem Könige, im Gegensatz zu den geordneten Zuständen in Ostpreußen das Ansehen der Krone bereits stark erschüttert hatten.

Es fehlte nicht an Vorschlägen, Preußen zu vereinigen; selbstverständlich dachte man sich eine solche Vereinigung in der Kanzlei des Kreuzritterordens nur unter dem Zepter des Großmeisters. Daß indessen Lukas Watzelrode für eine solche Einigungsform zu gewinnen gewesen wäre, wie es manche Ermeländer Schriftsteller haben wollen, ist wohl kaum anzunehmen. Sein Ziel war, das Ermeländer Bistum zur Stellung einer Metropole in Ost- und Westpreußen zu erheben, und er riet dem König, in Westpreußen eine so gute Verwaltung einzuführen, daß dies für die Untertanen des Deutschen Ordens eine Anziehung bilden könnte; er muß sich also eine Vereinigung beider Länder anders gedacht haben. Betreffs dieser Verwaltungsnorm, der s. g. preußischen Ordination wurden während des Besuches des königlichen Paares in Preußen (April bis Juni 1504) langwierige Verhandlungen gepflogen, die indessen keinen wesentlichen Erfolg zeigten, außer der Huldigung und der Tatsache, daß der Marienburger Starost Szafraniec abgesetzt und an seiner Stelle Ambrosius Pampowski ernannt wurde. Der Hauptgrund des geringen Erfolges der Verhandlungen, ist in den Sonderbestrebungen der preußischen Herren zu suchen, welche in preußischen Angelegenheiten nur mit dem König „exclusis consiliariis regni" unterhandeln wollten. Die Verständigung kam dann auch wirklich leichter zustande, als die königlichen Gesandten sich mit den preußischen Ständen allein während des Landtages zu Marienburg ins Einvernehmen zu setzen suchten; hier wurden am 18. September 1506 „multae ordinationes et salubres constitutiones" beschlossen. (Man findet sie abgedruckt im Corpus iuris Pol. von Balzer III, 1—10). Das Programm des Kanzlers Łaski: „prius domi quam foris ordinem ponamus" wurde getreu erledigt.

4. Die Erbfolge. Dem König Alexander war die polnische Krone teuer zu stehen gekommen. In Mielnik hatte er zwei Akten (am 23. und am 25. November 1501) unterzeichnen müssen; durch den ersteren setzte er gemeinsame Königswahl in beiden Reichshälften ein und verzichtete auf die Erbfolge in Litauen (die Union von Mielnik), die letztere fesselte die königliche Gewalt in unerhörter Weise (Senatorenakte). Die ganze Regierungszeit Alexanders ist nichts anderes als eine Auflehnung gegen diese Erpresssungen. Gegen diese Union, oder eigentlich gegen die freie Königswahl, erhob Wladislaw von Böhmen und Ungarn sofort Einspruch und verlangte die Ausfolgung von Litauen an Siegmund

oder wenigstens einen Anteil (Versorgung) für ihn. Vorläufig einigte man sich auf eine pekuniäre Versorgung, doch betrachtete man diese Erledigung nicht als endgültig. Hinsichtlich der Senatorenakte suchte sich der König so zu helfen, daß er den Dingen einfach freien Lauf ließ, als er sich für längere Zeit nach Litauen begeben mußte, um mit Rußland Krieg zu führen. Die Senatorenherrschaft versagte denn auch in kürzester Zeit in kläglicher Weise. Die Kriegssteuergelder wurden durch s. g. „Quittantien" d. h. Assignaten in unverantwortlicher Weise verwirtschaftet; da man sich im Lande kein Ansehen hatte zu verschaffen gewußt, so fürchtete man, den Landsturm aufzubieten: es erfolgte nun ein furchtbarer Überfall der Tartaren, welche bis gegen Opatów vordrangen, und Pokutien wurde von den Wallachen besetzt. Nun erst entschloß sich der Senat, seine Ohnmacht halb und halb einzugestehen und den König in verzweifelter Weise zur Rückkehr aufzufordern.

Der König suchte nun, Wandel und Besserung zu schaffen, und berief vor allem andere Männer, wie den Erzbishof Andreas Róża Boryszowski, die Bischöfe Vinzenz Przerębski und Erasmus Ciołek, den Kanzler Johann Łaski, Nikolaus Firlej, Ambrosius Pampowski, die Herren von Chodecz. Ferner wurden neue Volksschichten herangezogen, wobei der König sich, dem Vorgang seines Vaters und seines Bruders folgend, an den Gesamtadel des Landes wandte. Den Landtagen wurde die s. g. „Ordination zur Verteidigung von Rotrußland" vorgelegt und ein Landsturm unter Heranziehung der Bauernbevölkerung vorgeschlagen. Der kleinpolnische Landtag in Wojnicz nahm diese Ordination am 8. Mai 1503 mit Begeisterung auf, der Landtag in Piotrków faßte nach der Rückkehr des Königs Beschlüsse, deren Spitze gegen die Magnaten gerichtet war: also höhere Steuern, Stärkung der Hofämter, Einschränkung der Verpfändung der Krongüter (da hiebei die Großen den Hauptgewinn einstrichen).

Nachdem es nun dem König gelungen war, die Grundlage, auf der die beiden Akten aufgebaut waren, zu erschüttern, ließ er wieder die Erbschaftsfolge Siegmunds an die Tagesordnung kommen und betrieb sie mit Nachdruck. Es kamen in der Tat in Krakau im Herbst 1504 Familienverträge zustande. Diesmal gab der Kronrat seine Zustimmung, daß Sigmund zum Gouverneur von Westpreußen ernannt werde, stellte jedoch die Bedingung, daß Wladislaw und Siegmund auf ihr litauisches Erbfolgerecht schriftlich

verzichten und daß der litauische Reichstag die Union von Mielnik bestätige, d. h. daß er die s. g. „Reversalien der Union“ einsende. Die Jagellonen sahen in dem Gouvernement von Preußen eine Art Pfand, das geeignet war, die Thronfolge Siegmunds zu sichern. Zwar kam der Vertrag zustande, als jedoch dieses Projekt in Preußen auf Widerstand stieß, gingen die Jagellonen einen Schritt weiter, suchten das Großherzogtum Litauen noch bei Lebzeiten Alexanders für Siegmund zu gewinnen, und verstanden es, die Familien der Radziwills und der Glińskis auf ihre Seite zu (durch Ausfolgung von Lida an Drozda etc.) zu ziehen.

Während nun im litauischen Reichstag in Brześć (im Februar und März 1505) der Reichskanzler Łaski von amtswegen sich für die Union erklärte — standen die Anhänger der Union beim König in Ungnade. Zwar ist es falsch, daß man sie im Bug ertränken wollte, wahr aber ist es, daß sie ihres Amtes im Kronrat verlustig wurden (Bischof Tabor, J. Zabrzeziński). Der litauische Kronrat lehnte die Ausgabe der Reversalien der Union ab, und die Mielniker Union wurde nun hinfällig. Der bald darauf folgende Reichstag von Radom bedeutete wiederum eine Niederlage für die polnische Senatorenpartei und verschaffte dem König neues Ansehen beim Kleinadel, und zwar durch die Bildung der Landbotenstube („Nihil novi“) und durch die Verfügung zwecks Errichtung der Statuten („Commune R. P. Privilegium“). In diesen Statuten fand das Mielniker Senatorenprivilegium keine Aufnahme mehr und geriet nun ein für allemal in Vergessenheit.

Es ist bezeichnend, daß die äußere Politik durch die innere bestimmt wurde, indem man schwierigere Probleme auf später verschob. So hatte M. Firlej schon am 2. November 1503 die Unterhandlungen mit der Walachei in Czernowitz abgebrochen, und Wladislaw v. Ungarn hielt noch immer die polnischen Waffen zurück, ja er zog es sogar nach Stefans Tod vor (gest. am 2. Juli 1504), den Streit auf friedlichem Wege beizulegen, und zwar durch einen Heiratsbund zwischen Stefans Sohn und Elisabeth, der Schwester beider Könige. Als dieser Vorschlag beiderseitig angenommen worden war, räumten die Wallachen Pokutien (um den 1. September 1505). Die Rückgewinnung des Landes gelang also durch Unterhandlungen, nicht durch kriegerische Erfolge. Was den Zug gegen die Tartaren anbelangt, so ist zu bemerken, daß Schach Achmet und die Abgesandten der Nogajtzen in Litauen weilten

und Verabredungen gegen Mengli Girej trafen. Der König und seine Anhänger (Gliński und Łaski) waren für einen Kriegszug, die litauischen Magnaten hielten es für ratsamer, Mengli Girej durch Internierung seiner Feinde zu gewinnen.

Die zwei letzten Reichstage Alexanders, der litauische, der in Grodno im November 1505 stattfand, und der polnische, der in der Zeit vom 15. Jänner bis zum 15. März 1506 in Lublin abgehalten wurde, hatten die Aufgabe, zu besänftigen und eine Verständigung herbeizuführen. In dem Reichstag von Grodno sitzen nun die Anhänger Gliński's und Zabrzeziński's friedlich nebeneinander, denn beide Parteien sind für Siegmund gewonnen worden. Die Opfer der Verständigung sind aber Schach Achmet und die Nogajtzen: der König gibt nach, die Magnaten führen die Internierung der Vertrauensseligen durch — die Schuld trifft mehr die großen Herren als den König. In Wilna werden um Ostern die Beratungen fortgesetzt — die Sache scheint so weit gediehen zu sein, daß der König, um die Unterhandlungen abzuschließen, an dem litauischen Reichstag in Lida teilnehmen will und dorthin reist, um die litauische Herrschaft Siegmund zu übergeben. Ein Schlaganfall macht die Verhandlungen unmöglich, und der König trifft die nötigen Verfügungen nur noch in seinem Testamente (am 24. Juli 1506).

Der kranke König, der nach Polen zurückkehren will, muß infolge plötzlichen Eindringens der Tartaren von seiner Umgebung nach Wilna zurückgebracht werden. Die Söhne Mengli Girejs hatten sich trotz der unwürdigen Dienstfertigkeit der litauischen Magnaten doch nicht zurückhalten lassen, in Litauen einzubrechen und zu plündern. Sie drangen bis Nowogródek vor, jedoch trug Michael Gliński, welcher schon früher zum Oberbefehlshaber gegen sie ausersehen worden war, bei Kleeko am 5. August 1506 einen glänzenden Sieg über die Feinde davon.

Der König rang schon mit dem Tod; als die freudige Botschaft kam, schien sich der Zustand zu bessern, doch war dies nur ein letztes Aufflackern der Lebenskräfte: das Schicksal war nicht mehr zu wenden, und er verschied am 20. August 1506 gegen Morgen. Der Verlauf der Krankheit weist deutlich auf die „gallische Krankheit", auf *lues* hin.

Die Arbeit schließt mit einer kurzen Charakteristik des Königs, wobei betont wird, daß das Urteil der Nachwelt zu hart war.

---

24. BORATYŃSKI LUDWIK. **J. A. Caligari, Nuncyusz Apostolski w Polsce (1578 - 1581).** *(J. A. Caligari, päpstlicher Nuntius in Polen [1578—1581]).*

Die Abhandlung verwertet die jüngst vom Verfasser herausgegebene Korrespondenzsammlung dieses Nunzius u. d. T.: I. A. Caligarii, nuntii Ap. in Polonia, epistolae et acta (1578 - 1581). Ed. Dr. Ludovicus Boratyński (Monumenta Poloniae Vaticana T. IV. Cracoviae 1915).

Johann Andreas Caligari, geboren am 14. Oktober 1527 in Brisighella bei Faenza, machte seine juridischen Studien an der Universität in Bologna (1547—1554) und empfing nach siebenjährigem Aufenthalt in Rom im J. 1561 die priesterlichen Weihen. Kardinal Bernhardo Scotti ernannte ihn zu seinem Generalvikar im Bistum von Piacenza, worauf er einige Monate hindurch ein ähnliches Amt beim Bischof von Bologna, Kardinal Ranuccio Farnese bis zu dessen Tode (am 29. Oktober 1565) bekleidete. Im Jahre 1566 finden wir ihn während des Reichstages zu Augsburg im Dienste des Kardinals Johann Franz Commendone, zu dem er schon früher in Beziehungen gestanden war, aber schon im folgenden Jahr übernahm er das Pfarrersamt in Pieve del Thó (bei Brisighella), wo er fünf Jahre verbrachte. In dieser Zeit knüpfte er Beziehungen zu dem Erzbischof von Mailand, Kardinal Karl Borromäus an und stand mit ihm in sehr lebhafter Korrespondenz. Die große Verehrung und Pietät, die er dem bedeutenden Mann entgegenbringt, leuchtet aus der Biographie des hl. Borromäus hervor, die er mehrere Jahre nach dessen Tode herausgab. Im Jahre 1573 führte er als Referendar „utriusque signaturae" die Schätzung der Benefizien im Erzbistum Siena durch und wurde gegen das Ende dieses Jahres als apostolischer Kollektor nach Portugal entsendet. Dieses Amt verwaltete er vier Jahre hindurch und wurde Ende 1577 als Nunzius für Polen bestimmt. Vor seinem Reiseantritt durchforschte er noch im Auftrage des Papstes das Archiv in Anagni, verließ Rom am 29. April 1578 und kam in Krakau am 7. Juni an. Mit der Beschreibung der Vorbereitungen zur Nunziatur und der Schilderung der Reise schließt der erste Abschnitt.

Das zweite Kapitel befaßt sich mit der politischen Wirksamkeit Caligaris in Polen. Seine wichtigste Aufgabe auf politischem Gebiete bestand darin, gute Beziehungen zwischen Stefan Bathory und dem

Kaiser Rudolf II. herzustellen, da es sich darum handelte, eine Liga gegen die Türken zu gründen. Im Gegensatz zu seinem Vorgänger, Vinzenz Laureo, dem Bischof von Mondovi, der während der Königswahl in eifriger Weise bemüht gewesen war, die Kandidatur Stefan Bathorys zu hintertreiben und dann als Nunzius am Hofe des gewählten Königs immer den Vorteil des Kaisers zu fördern, suchte er das Vertrauen und die Gunst des Königs zu gewinnen und stellte sich während der Unterhandlungen mit Rudolf II., die sich in die Länge zogen, ganz offen auf die Seite Bathorys. Ja, er verübelte es dem polnischem König nicht, als dieser daran dachte, nach dem eventuellen Tode Rudolfs II. die Krone von Ungarn zu gewinnen, da er wußte, daß dieser sich für die Liga nur unter dieser Bedingung gewinnen lasse. Deshalb unterließ auch Caligari jeden Versuch, König Stefan mit dem Grossfürsten Iwan IV. auszusöhnen, dann beide Herrscher zu einem Unternehmen gegen die Türken zu vereinigen, wie es der Papst haben wollte (im Juni 1579), und er knüpfte überhaupt keinerlei Beziehungen mit Moskau an. Diese Aufgabe wurde nun vom päpstlichen Stuhl einem besonderen Abgesandten, Antonio Possevino, im J. 1581 übertragen. Das Verhältnis Caligaris zu Possevino war sehr freundschaftlich gewesen, solange dieser sich nur auf schwedische Angelegenheiten beschränkte, doch darin trat eine Wandlung ein, als Possevino nach seiner Ankunft in Polen Caligari zurückdrängte und ihn von allen Unterhandlungen zwischen Bathory und Moskau ausschloß. Es wird nachgewiesen, daß Possevino es vermied, Caligari in seine Absichten einzuweihen und daß der päpstliche Stuhl es ebenfalls unterließ, den Nunzius hievon zu unterrichten. Somit wird es nicht befremden, daß Caligari, der übrigens inzwischen abberufen wurde, ihm gegenüber eine ablehnende Haltung einnahm und auch dessen Vorgehen einer scharfen Kritik unterzog. Da er den Standpunkt vertrat, daß sich auch ohne Possevinos Mitwirkung eine Verständigung zwischen Polen und Moskau erzielen lasse, legte er aus eigenem Antrieb dem König eine außerordentlich beachtenswerte Denkschrift vor, in welcher er ihm den Rat erteilte, den Bund mit Moskau durch eine Heirat zwischen der königlichen Nichte Griseldas und einem der Söhne Iwans IV. zu festigen: dann wäre Aussicht auf eine Förderung seiner Bemühungen um die ungarische Krone von seiten Moskaus vorhanden und dafür würde er sich verpflichten, den Grossfürsten für die Union mit der katholischen Kirche und für die Liga gegen die Türken

zu gewinnen. Caligari, welcher sich außerdem für eine Annäherung zwischen Polen und Spanien aussprach, machte als erster — im Auftrag König Bathorys selbst — den spanischen Gesandten am kaiserlichen Hof, Johannes Borgia, aufmerksam, daß es angesichts des sehr bedeutenden Handels mit Rohprodukten, welche von Danzig nach den Niederlanden gingen, ein leichtes wäre, die Aufständischen durch Abschneidung dieser Zufuhr zur Unterordnung zu zwingen. Doch trat die spanische Regierung dieser Angelegenheit erst gegen das Ende der Regierungszeit Bathorys näher.

Im dritten Abschnitt wird die Wirksamkeit Caligaris auf kirchlichem Gebiete behandelt. Als seine vornehmste Aufgabe betrachtete er den Kampf mit dem Ketzertum und die Reform der Geistlichkeit im Sinne der Beschlüsse des Trienter Konzils. Da jedoch die protestantische Kirche sich einer gesetzlich gesicherten Stellung erfreute und der König zwar selbst ein glaubenseifriger Katholik, dabei jedoch ein abgesagter Feind aller ungesetzlichen Maßregeln gegen Andersgläubige war, so beschränkte sich auch Caligari lediglich auf friedliche Mittel, mit denen er den Protestantismus bekämpfte, und suchte dementsprechend vor allem, hervorragende Protestanten zum Übertritt in die katholische Kirche zu bewegen. Er war fest überzeugt, daß der Katholizismus in dem Glaubenskampfe in Polen obsiegen müsse, und schenkte deshalb dem polnischen Protestantismus und den Vorgängen innerhalb der protestantischen Kirche in Polen, nur wenig Beachtung. Hingegen stieß die Reform der weltlichen Geistlichkeit und der Orden auf zahlreiche Schwierigkeiten. Zwar hatte die Provinzialsynode von Piotrków 1577 die Beschlüsse des Trienter Konzils angenommen, aber ihre Verwirklichung durch den Nunzius, besonders wo es sich um Abschaffung oder Einschränkung der Pluralität von Benefizien handelte, war eine dornenvolle Aufgabe, da Caligari, der auf die Mitwirkung der polnischen Bischöfe rechnen durfte, sich in dieser Hinsicht, wie er selbst behauptet, sehr enttäuscht sah. Er war mit der Haltung des ganzen polnischen Episkopats, Martin Kromer, den Bischof von Ermeland ausgenommen, höchlich unzufrieden; mit dem Erzbischof von Gnesen Jakob Uchański kam es immer und immer wieder zu Mißhelligkeiten, mit dem Bischof von Krakau, Peter Myszkowski, waren die Beziehungen dauernd schlecht und die anfängliche Freundschaft mit dem Bischof von Kujavien, Stanislaus Karnkowski, dem hervorragendsten Vertreter der damaligen polni-

schen Kirchenwelt, verwandelte sich bald in schlecht verhehlte Abneigung. Caligari hegte den Verdacht, daß sie alle die Absicht haben, hinter seinem Rücken eine Provinzialsynode einzuberufen und im Einvernehmen mit dem Kanzler Zamojski die Scheidung der Ehe des Königs Stefan mit Anna, die viel älter war als ihr Gemahl, durchzusetzen. Dieser Argwohn trübte das sonst ruhige Urteil des Nunzius und verbitterte ihn gegen die Bischöfe. Deutlich zu sehen ist diese Verstimmung in seinen Bestrebungen, auch die Ordensgeistlichkeit zu reformieren, welche Aufgabe er sich besonders angelegen sein ließ; er schilderte die Mißbräuche, die sich in die Orden eingeschlichen hatten, und verlangte Entsendung von Visitatoren. Als besonders zu dieser Aufgabe geeignete Männer förderte er den Visitator der Franziskaner, der sich aber mit dem Krakauer Bischof schlecht vertrug, und besonders den Kommissär der Zisterzienser Edmund a Cruce, einen Franzosen, der eine energische Wirksamkeit entfaltet hatte, jedoch ebenfalls in scharfen Konflikt mit den Bischöfen, welche ihre Rechte den Äbten gegenüber verteidigten, geraten war und endlich sich auch dem König abgeneigt machte, so daß ihn Caligari fallen lassen mußte. Nur die Jesuiten standen hoch in seiner Wertschätzung, und er betrachtete sie, gleich wie der König, für geeignetstes Werkzeug, um dem Katholizismus zur ungeteilten Herrschaft in Polen zu verhelfen.

Im vierten Abschnitt wird Caligari als Beobachter und Informator gewürdigt. Zwar sind seine Beobachtungen über Land und Volk nicht eben zahlreich, doch man sieht, daß er sich in das polnische Leben hineingefühlt hat wie kaum ein anderer Nunzius. Zwar fehlt ihm tieferes Verständnis für verwickelte Verhältnisse, wie für den Kampf der Parteien, die politische Lage, doch er besitzt eine treffliche Beobachtungsgabe, wo es sich um Einzelheiten handelt. So erscheinen seine Bemerkungen über die Person des Königs als wertvolle und sehr interessante Beiträge zur Charakteristik dieses Herrschers. Aus diesen Zügen erhalten wir das Bild einer kräftigen und ganz ungewöhnlichen Individualität, von deren Zauber der Nunzius selbst gefesselt ist. Auch die Gestalt der Königin Anna erscheint in seinen Berichten mit ihren Vorzügen und Schwächen sehr plastisch. Dagegen wird das Bild des Kanzlers Zamojski, des vertrautesten Beraters des Königs, das anfangs mit Wohlwollen und Ruhe gezeichnet erscheint, seit Anfang 1580, als zwischen ihm und dem

Nunzius eine Entfremdung platzgriff, förmlich zur Karikatur. Auffallend ist die ungewöhnliche Unbeständigkeit in seinen Urteilen über die nämlichen Personen in dem Zeitraum von kaum drei Jahren, wo er als Nunzius in Polen weilt, und die übertriebene Subjektivität, mit welcher alle seine Berichte gefärbt sind. Die Sprünge von einem Extrem ins andere, von Lobeserhebungen zu Anfeindungen, von großem Optimismus zu noch größerem Pessimismus, treten uns besonders 1580 entgegen, wo er mit den Gegnern des Kanzlers und des Königs intriguiert und in verschiedenen Anzeichen die Vorboten des Zornes und der Strafe Gottes sieht. Diese außerordentliche Subjektivität, welche mit großer Leichtgläubigkeit Hand in Hand geht, setzt den Wert seiner Berichte als historischen Materials stark herab. Im Charakter Caligaris liegt auch offenbar der Grund, warum der Nunzius sich die Leute entfremdete, die Gegner nicht zu gewinnen verstand und sich seine Wirksamkeit auf Schritt und Tritt erschwerte.

Doch der Grund für seine plötzliche Abberufung lag wo anders, wie dies im letzten Abschnitt auseinandergesetzt wird. Der König, der anfangs Possevino mit Mißtrauen begegnete, erblickte zwar in der bald nach Ankunft des neuen Abgesandten erfolgten Abberufung Caligaris eine Kabale seiner Gegner in Rom, doch er irrte sich. Alberto Bolognetti, Nunzius in Venedig, war im März 1581 in Ungnade gefallen und von seinem Posten abberufen worden, so daß er sich nur noch mit Mühe dank dem wirksamen Schutze der päpstlichen Nepoten im diplomatischen Dienst des hl. Stuhles erhalten konnte; die spanische Nunziatur, für welche er seit längerer Zeit vorgesehen war, entschlüpfte ihm nun, und er erhielt nur die polnische, so daß Caligari von seinem Platz weichen mußte. Das stieß auf keinerlei Schwierigkeiten; nachdem Caligari dem Possevino den Weg nach Polen geebnet hatte, jedoch in die eigentlichen Pläne des hl. Stuhles nicht eingeweiht worden war, war er für diesen jetzt ein unbequemer Mitarbeiter, und es erschien deshalb ratsam, für ihn Ersatz zu schaffen. Somit kehrte Caligari, da er schon 1579 zum Bischof von Bertinoro ernannt worden war, Ende 1581 nach Italien zurück und trat sein neues Amt an. Erst 1584 wurde er wieder als Nunzius nach Graz entsendet, doch empfand er dies als eine Zurücksetzung im Vergleich mit der früheren wichtigeren und glänzenderen Stellung in Polen und bat um die Erlaubnis, nach Bertinoro zurückkehren zu dürfen, was auch 1587 erfolgte.

Aus dem Leben geschieden war bereits König Stefan Bathory, mit dem er auch nach seiner Abreise von Polen in brieflichem Verkehr gestanden war und den er als seinen Gönner betrachten durfte, da dieser 1586, also schon kurz vor seinem Tode ihn dem Papst Sixtus V. zum Kardinalshut empfohlen hatte. Zwar wurde ihm diese Auszeichnung doch nicht zuteil, aber der Papst berief ihn, dem Rate des Kardinals Hieronymus Rusticucci folgend, Anfang 1588 als Berater an die Seite seines sechszehnjährigen Nepoten, des Staatssekretärs Kardinals Alessandro Montalto; dessen Amt verwaltete eigentlich Caligari selbst. Dann war er Geheimsekretär (secretarius intimus) Urbans VII., Gregors XIV., Innozenz IX. und Klemens VIII. im ersten Jahr des Pontifikats. Es muß geradezu befremden, daß er weder für diese Verdienste noch für seinen Anteil, den er bei der Besetzung Ferraras durch päpstliche Truppen gehabt, weder durch die Kardinalswürde noch ein größeres Bistum ausgezeichnet wurde, sondern bis an seinen Tod in Bertinoro (19. Jänner 1613) verblieb, wo er auch beigesetzt wurde.

Seinen literarischen Arbeiten ist der Schluß des letzten Abschnittes gewidmet.

---

25. BRZESKI TADEUSZ. **O granicach ekonomii społecznej.** ***(Die Grenzen der Volkswirtschaftslehre).***

E r s t e r A b s c h n i t t. Die vorliegende Arbeit setzt sich zum Zweck, die Rickertsche[1] Kritik des Wirkungsbereiches der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung als Voraussetzung benützend, die allgemeinen Konsequenzen für die Methodologie der historischen Kulturwissenschaften überhaupt und der Volkswirtschaftslehre insbesondere zu ziehen. Die generalisierende Methode der Naturwissenschaften eignet sich nicht für die historische Begriffsbildung, sie erfaßt nicht diejenige Wirklichkeit, um die es sich vor allem in der Geschichte handelt. Sie vereinfacht die physischen wie psychischen Erscheinungen der unmittelbaren Wahrnehmung, und die Tendenz zur Behandlung der unendlichen Mannigfaltigkeit der Wirklichkeit

[1]) Rickert: Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung, II. Aufl., Tübingen 1913.

als generelle Modifikationen gewisser grundlegender Elemente ist ihr logischer Sinn. Das logische Extrem der generalisierenden Begriffe sind die Individualbegriffe der Geschichtswissenschaften. Sie können zwar die unmittelbare Wirklichkeit nicht ohne Rest erfassen, sie sind aber von der Vereinfachungstendenz der generalisierenden Begriffe frei und stehen der Wirklichkeit in der unmittelbaren Wahrnehmung näher als diese. Sie können ähnlich wie die generellen Begriffe, allgemeine Geltung beanspruchen; dies hängt von der allgemeinen Bedeutung derjenigen ethisch kulturellen Werte ab, welche bei ihrer Bildung die Erkenntnis geleitet haben. Die Beziehung auf Werte ist nicht einer Bewertung von ihrem Standpunkte gleichzusetzen; sie besteht darin, daß die Werte als Motive einer Auswahl der historisch belangreichen Erscheinungen dienen, daß daher die historische Forschung sich mit den Bedingungen der Verwirklichung derjenigen Werte befaßt, denen eine allgemeinkulturelle Bedeutung zukommt.

Obwohl die generellen Begriffe das logische Ideal der Naturwissenschaft bilden und über ihren erkenntnis-theoretischen Charakter entscheiden, enthalten doch die einzelnen Zweige derselben mehr oder weniger historische Elemente. Ebensowenig können die historischen Wissenschaften der generellen Begriffe entbehren; ein Beispiel hiefür bieten die relativ-historischen Individuen (zusammengesetzte und homogene Begriffe), welche den generalisierenden Begriffen der Naturwissenschaft durch ihre logische Struktur verwandt sind, sich jedoch von denselben durch reale Existenz ihrer Bestandteile und durch Beziehung auf einen gegebenen Zeitpunkt unterscheiden. In diesen relativ-historischen Begriffen werden diejenigen historischen Begebenheiten verarbeitet. an denen die Verfassung von sozialen Gruppen in erster Linie Interesse erweckt.

Wie oben erwähnt, entscheiden die Werte als Ausgangspunkte der individuellen Begriffsbildung darüber. welchen Momenten der Wirklichkeit sich das geschichtliche Interesse zuwendet. Es sind dies die für Realisierung dieser Werte relevanten Tatsachen, für die wissenschaftliche Forschung erwächst daher die Aufgabe. die ursächliche Verknüpfung der konkreten Verwirklichung der betreffenden Werte aufzuklären. Die naturwissenschaftliche. aus allgemeinen Begriffen aufgebaute Kausalität reicht für diesen Zweck nicht aus, denn wären auch alle allgemeine Regelmäßigkeiten erkannt, deren Zusammenwirken die betreffende Erscheinung naturwissen-

schaftlich erklären würde, bliebe noch die Tatsache des Wirkens derselben in einem gegebenen Zeitpunkte und die Individualität der Erscheinung unerklärt. Es bleibt dahingestellt, ob dies auch die geschichtliche Kausalität zu erreichen vermag; das Entscheidende ist, daß sie überhaupt möglich und der naturwissenschaftlichen Kausalität ebenbürtig ist. Der individuelle Begriff entsteht aus allgemeinen und auf einen Wert bezogenen Elementen, seine ursächliche Erklärung zerfällt daher in die ursächliche Verknüpfung dieser allgemeinen Elemente mittelst allgemeiner Regelmäßigkeiten, mit dem einzigen Unterschiede, daß der Zusammensetzung der allgemeinen Elemente einer individuellen Ursache nur eine einzige Zusammensetzung der Elemente einer individuellen Wirkung entsprechen kann.

Die Werte, als Ausgangspunkt des individuellen Denkens, sind ebenfalls reale, dem wirklichen Leben entlehnte Momente, denn wären es nicht reale Werte, würde das individuelle Denken Werturteile fällen, was empirisches Forschen vermeiden muß. Sie müssen dem Verstehen des erkennenden Subjektes zugänglich sein und kommen zum Vorschein in den menschlichen, geistigen Individuen, deren ursächliches Bedingtsein das geschichtliche Interesse der Menschheit erschöpft. Der Umstand, daß die geistigen Individuen nur als soziale, d. h. auf soziale Werte bezogene Individuen begriffen werden können, bewirkt eine weitere Beschränkung der Individualisierung durch Einfügung von tatsächlichen Elementen in die Struktur der Werte. Weitere tatsächliche Elemente führt man in das individuelle Denken hinein, wenn man den allgemeinen Kulturbegriff in die einzelnen, inhaltlich bestimmten Werte zerlegt. Diese Werte bilden Teile eines einheitlichen Ganzen und wirken untereinander wechselartig ein, ihre Abgrenzung kann daher nur konventionellen Charakter tragen.

Es erübrigt noch, die logische Struktur der inhaltlich bestimmten Werte in ihrer Rolle als Grundlage der Individualisierung zu beleuchten. Ihre logische Struktur läßt sich als ideal typisch bezeichnen. Sie entstehen als Idealisierung gewisser tatsächlichen Umstände, welche dem Zwecke gemäß umgeformt und vereinfacht werden. Sie stellen nicht die Wirklichkeit dar, sie bilden nur Gesichtspunkte zur Erfassung derselben; sie können auch der Wirklichkeit adäquat sein und sind dann heuristisches Mittel für ihr Verständnis.

Zweiter Abschnitt. Gegenstand der Volkswirtschaftslehre ist das kulturelle Leben der Menschheit in seinen wirtschaftlichen Beziehungen, ihre Methode kann daher die generalisierende Begriffsbildung nicht sein, weil nur individualisierendes Denken diesem historischen Gegenstande gerecht werden kann. Der Individualisierung auf dem Gebiete der volkswirtschaftlichen Erscheinungen müssen inhaltlich in gewisser Richtung bestimmte Werte zugrunde gelegt werden. Weil Gegenstand dieser Wissenschaft, wie der historischen Wissenschaften überhaupt, die Erforschung der Kulturbedingungen der geistigen Wesen bildet, weil ferner der Inhalt der Werte, welche der Individualisierung die Richtung angeben, aus dem realen Verlaufe des kulturellen Lebens geschöpft werden muß, tritt eine Koinzidenz zwischen dem handelnden und dem erkennenden Subjekte zutage, welche die Wissenschaft vor das Dilemma eines Realismus oder Idealismus in der Behandlung der tatsächlichen Begebenheiten stellt.

Vor dieses Dilemma sehen wir uns bei der Begrenzung des Umfanges der Volkswirtschaftslehre gestellt. Die realistischen Richtungen, welche den Begriff des wirtschaftlichen Gutes oder das wirtschaftliche Prinzip als das charakteristische Merkmal der wirtschaftlichen Erscheinungen annehmen, nehmen nicht genügend Rücksicht auf den Umstand, daß beide Merkmale sich nicht in der unmittelbaren Wahrnehmung feststellen lassen, da sie schon als Ergebnis von gewissen apriorischen Voraussetzungen zu betrachten sind. Aber auch dann, wenn man inhaltlich in gewisser Richtung bestimmte Werte als wesentliches Unterscheidungsmerkmal der wirtschaftlichen Erscheinungen annimmt, lassen sich die in dem tatsächlichen Verlaufe des sozialen Lebens zur Verwirklichung gelangenden Werte zu einer wissenschaftlichen Individualisierung nicht gebrauchen und können nicht den Werten in ihrer Rolle auf dem Gebiete der Erkenntnis gleichgesetzt werden. Die tatsächlichen Werte treten in Verbindung mit den konkreten Bedingungen der Realisierung auf, als Erkenntniswerte müssen sie einen abstrakten und formalen Charakter aufweisen. Sie eignen sich daher nicht als Ausgangspunkte einer zur Gewinnung von allgemeinen Begriffen gerichteten Induktion, weil dieselbe auf dem Gebiete der individuellen oder sozialen Wirtschaftspsychologie sich ohne apriorische Annahmen nicht ausführen läßt. Außerdem müssen die Erkenntniswerte dem Postulate einer gewissen hypothetischen Einheit entspre-

chen, können daher mit mancher konkreten Gestaltung der Werte nicht übereinstimmen. Auf diese Art muß dieses Dilemma zugunsten eines gewissen erkenntnistheoretischen Idealismus entschieden werden.

Die inhaltliche Bestimmung des volkswirtschaftlichen Wertes ist eine Aufgabe der technisch-wissenschaftlichen Zweckmäßigkeit, muß aber dabei gewissen logischen Anforderungen entsprechen. Von diesem letzteren Standpunkte aus gemessen, eignen sich hiezu weder der Gebrauchswert noch der Kostenwert. Beide lassen sich nicht als reale Verursachungsfaktoren betrachten, außerdem kommen sie in der modernen Volkswirtschaft getrennt vor und lassen sich nicht zu einem einheitlichen Ganzen verschmelzen ohne eine weitere Eliminierung der tatsächlichen Elemente, können doch diese letzteren bei dem einem wie dem anderen Werte in verschiedener Richtung wirken. Wenn man daher zu einem einheitlichen Wertbegriff gelangen soll, müssen diejenigen tatsächlichen Elemente, welche über die konkrete Gestaltung der Tauschverhältnisse entscheiden, ausgeschieden werden, der Tausch daher ohne Rücksicht auf sie betrachtet werden. Der Wirkungsbereich der wirtschaftlichen Beziehungen wird dann von dem Wirkungsbereiche der Tauschverhältnisse bestimmt, welch letzterer von dem Entwicklungsgrade der Volkswirtschaft abhängt; das Verfassungsprinzip der Volkswirtschaft ist in dem Rentabilitätssatze der Erwerbstätigkeit, der durch Vermittlung der Tauschverhältnisse zutage tritt, und dessen Rückwirkung auf die Vermögensverhältnisse zu suchen. Dieser Satz ist nicht mit der Produktivität zu identifizieren, er wird nur bestimmt von der niedrigsten Produktivität der gleichzeitigen Produktionsprozesse, beziehungsweise von der Produktivität der früheren Produktionsprozesse. Das Zweckbestreben der wirtschaftlichen Verfassung schreitet in der Richtung einer möglichen Nivellierung der Verschiedenheiten dieses Rentabilitätssatzes.

Die einzige tatsächliche Grundlage dieses Wertbegriffes sind die Unterschiede in der Produktivität von einzelnen wirtschaftlichen Prozessen; für diesen Wertbegriff kommen daher nicht in Betracht diejenigen Umstände, welche die konkrete Gestaltung des Gebrauchswertes oder des Kostenwertes beeinflussen. Beide diese Wertbegriffe aber, obwohl zur wissenschaftlichen Individualisation nicht geeignet, können als heuristische, den wirklichen Verlauf der wirtschaftlichen Vorfälle aufklärende Mittel dienen. Hiemit sind wir an die Formulierung der Bedingungen gelangt, welche bei der Bildung von hi-

storischen Individuen vom Gesichtspunkte des wirtschaftlichen Wertes zu beachten sind.

Wir unterscheiden Individuen erster Ordnung oder auch Individuen weiterer Ordnungen. Individuen erster Ordnung werden von denjenigen tatsächlichen Elementen gebildet, welchen teleologische Bedeutung vom Standpunkte des wirtschaftlichen Wertes zukommt; alle anderen, welche nur in kausaler Beziehung relevant sind, werden zu Individuen weiterer Ordnung geformt. Die historischen Wissenschaften entlehnen die inhaltliche Bestimmung der Werte dem wirklichen Verlaufe des Lebens, das Interesse der Volkswirtschaftslehre wendet sich in erster Linie der modernen Zeit zu, die dem Verständnis des Forschers am nächsten steht. Das Verstehen der früheren Epochen vom Standpunkte der für sie charakteristischen Werte ist aus Mangel an Material meistenteils erfolglos; daher werden sie in der Regel nur vom Gesichtspunkte der ursächlichen Beeinflussung der Gegenwart behandelt. Der Vergangenheit in ihrer ursächlichen Bedeutung kommt auch ein spezieller Sinn für die Objektivität des geschichtlichen Denkens zu. Die Objektivität hängt von der Geltung der Werte, welche auf ihrer Beziehung zu den ethischen Geboten beruht: nicht alle sozialen Werte können daher Anspruch auf Objektivität erheben. Aber auch die Objektivität derjenigen Werte, die als Formen der faktischen Anwendung von ethischen Geboten entstanden sind, kann fraglich erscheinen, da ethische Bewertung nicht immer eindeutig zu vollführen ist. Jede frühere Anwendungsform aber bewirkt psychologische Anpassung und bedingt die folgende; so kommt eine Entwicklung zustande, welche psychologische Grundlage für das Bewußtsein der Objektivität jeder einzelnen Anwendungsform schaffen kann. Wenn wir an die Stelle der Entwicklung die Begriffe des Fortschrittes oder des Rückschrittes gesetzt hätten, würden wir den Weg der praktischen Wirtschaftsphilosophie betreten, hiemit den Rahmen der empirischen Wissenschaft überschreiten.

---

26. ROMER EUGENIUSZ. **Atlas geograficzno-statystyczny Polski.** *(Geographisch-statistischer Atlas von Polen).*

Der geographisch-statistische Atlas, dessen erste Lieferung der Referent in Probedruck vorlegt, verdankt seine Entstehung dem Bewußtsein des für uns in einem so großen Moment besonders stark empfundenen Unglücks der nationalen und politischen Zerrissenheit; er ist der Ausdruck der Bestrebungen, sich die frühere Einheit zu vergegenwärtigen, es ist ein Ringen nach Erkenntnis der verschiedenartigen Einflüsse, welche auf uns nach den Teilungen eingewirkt haben. Der Verfasser wünscht ferner, seinen Landsleuten und dem Ausland ein Bild von der Bedeutung zu entwerfen, die wir geeinigt noch heute repräsentieren. Der Gedanke, von dem sich der Verfasser bei seiner Arbeit an dem Atlas leiten ließ, ist durchaus nicht vereinzelt. Als Beweis hiefür möge das unlängst von der „Polnischen statistischen Gesellschaft" in Krakau herausgegebene „Handbuch der polnischen Statistik" dienen, dasselbe Ziel verfolgen zwei wissenschaftliche Vereinigungen in Wien und Lausanne, welche an der Herausgabe einer „Polnischen Enzyklopädie" arbeiten, ferner zahlreiche, in Veröffentlichung begriffene wissenschaftliche Arbeiten. Der große Moment hat uns mit einem Worte in eine geistige Stimmung versetzt, wie sie in einem analogen Momente vor hundert Jahren in dem im J. 1807 zuerst erschienenen Werkchen von S. Staszic den richtigen Ausdruck gefunden hat; der Titel seiner Schrift lautet: „O statystyce Polski", und sie bietet einen „kurzen Überblick der Kenntnisse für diejenigen, die dieses Land befreien wollen, und für diejenigen, die dort regieren wollen".

Die Ausführung des Planes wurde dem Verfasser vor allem durch das Mitwirken des Herrn Dr. Fr. Stefczyk ermöglicht, dessen reges Interesse an dieser Arbeit die polnischen „Spar- und Vorschußvereine" zur finanziellen Realisierung dieses besonders zur Kriegszeit kostspieligen Werkes veranlaßt hat. Die anormalen Verlagsverhältnisse haben bewirkt, daß das Werk in drei Lieferungen in etwa zweimonatigen Intervallen erscheinen wird.

Der Plan des Atlas ist folgender: Der erste Teil besteht aus 10 Karten auf 6 Blättern allgemein-physischen und historisch-politischen Inhalts. Der zweite Teil umfaßt 23 Karten auf 10 Blättern, welche die nationalen, konfessionellen und kulturellen Verhältnisse Polens darstellen. Der dritte Teil mit 23 Karten auf 12 Blättern veranschaulicht die sozialen Zustände und die physischen Boden-

verhältnisse, die Landwirtschaft und Viehzucht, endlich der vierte Teil entwirft in 9 Karten auf 5 Blättern ein Bild von Bergbauprodukten, Industrie, Verkehr und genossenschaftlichem Kreditwesen der polnischen Lande.

Das nun in Handschrift vorliegende Werk besteht aus 65 Karten auf 32 Blättern mit ebensoviel Textblättern (zumeist Doppelblättern).

Alle Karten des Atlas umfassen prinzipiell das Gebiet des historischen Polen vom J. 1772; hinzugekommen sind diejenigen Provinzen und Regierungsbezirke [1]), welche infolge des Prozentsatzes der polnischen Bevölkerung, in den Bereich „der polnischen Frage“ gehören. Karten einzelner Teile des historischen Polen erwiesen sich nur ausnahmsweise als nötig, und zwar nur dann, wenn man durch ein spezielles Material in die Lage kam, eine Erscheinung in einem Gebiete Polens zu kontrollieren, oder wenn man die speziellen Merkmale der polnischen Selbstverwaltung in Galizien beleuchten wollte. In allen diesen Fällen wurden aber die Teilkarten in dem Maßstabe der Hauptkarte gezeichnet, damit das Gesamtbild nicht leide und eine Vergleichung der in den verschiededen Teilen herrschenden Verhältnisse erleichtert werde.

Die Schwierigkeiten der Arbeit waren von mannigfacher Art. Die größte, welche sich gleich am Anfang bot, war die Herbeischaffung eines allseitigen und einheitlichen Quellenmaterials. Durch Verwertung des Materials der Bibliotheken sämtlicher zentraler Behörden in Wien, der Jagellonischen Bibliothek und des städtischen statistischen Amtes in Krakau, ferner der Privatsammlungen von Prof. Bujak und Surzycki gelang es, diese Schwierigkeit fast gänzlich zu überwinden. Trotz aller Mühe konnte jedoch nach zwei Richtungen hin kein einheitliches Material gewonnen werden: im Volksschulwesen und in der Viehzucht, wobei man entweder für ganz Russisch-Polen, oder mindestens für Litauen und Ruthenien (Kl. Rußland) sich mit den Gouvernements-Zusammenstellungen begnügen mußte. Es ist bezeichnend, daß über Materialien nach dieser Richtung hin weder die deutschen noch die preußischen sta-

[1]) Die Rgbz. Gumbinnen und Königsberg wurden nicht nur der geographischen Lage wegen, sondern hauptsächlich auch deshalb in den Atlas aufgenommen, da der Rgbz. Allenstein erst kurz vor der Zählung 1905 gebildet wurde und somit bei der retrospektiven Besprechung der preußischen „Masuren“ die Daten der oben genannten Regierungsbezirke berücksichtigt werden mußten.

tistischen Zentralämter verfügen und daß es nicht gelang, diesbezügliche Daten in den Bibliotheken in Zürich und Prag oder auch in dem von den österr.-ungarischen Truppen im Kg. Polen besetzten Gebiete herbeizuschaffen. Für alle übrigen Gebiete des wirtschaftlichen und nationalen Lebens wurde ein einheitliches Material verwendet, für welches die Bezirke als graphische Einheit gewählt werden konnten. Die graphischen Darstellungen der hervorragendsten russischen offiziellen Veröffentlichungen sind nur für einzelne Wirtschaftsgebiete und überaus selten für das ganze Reich in solche Details hineingekommen, sie blieben in der Regel bei Darstellung der Gouvernements-Verhältnisse zurück.

Nach Beseitigung dieser Schwierigkeiten hieß es nun die methodischen bei der Bearbeitung eines so außerordentlich ungleichartigen Materials überwinden. Das Material, betreffend das Volksschulwesen, die Verteilung des Bodenbesitzes, den Warenverkehr auf den Eisenbahnen, vor allem aber die industrielle Produktion, in den verschiedenen, den drei Staaten eingegliederten Teilen Polens wurde nach so verschiedenartigen Grundsätzen gesammelt und veröffentlicht, daß eine exakte methodische Bearbeitung desselben zumeist undenkbar ist. Nur der graphischen Darstellungsweise war es zumeist zu verdanken, daß die Schwächen und sogar Widersprüche, die der statistischen Aufnahme anhaften, zum großen Teil verhüllt oder mindestens gemildert werden konnten. Ein Beispiel wird die Sache erläutern. Die russische Schulstatistik gibt die Zahl der Schüler von Privatanstalten ohne nähere Klassifikation derselben an. Trotzdem der Anteil der Privatschulen dort ein ganz außerordentlicher ist, ist es doch gleichgültig, nach welchem Schlüssel wir die Zahl der Privatschüler in die Rubriken der Volks- und der Mittelschule verteilen werden, das Verhältnis der Zahl der Volksschüler zu der Zahl der Gesamtbevölkerung hält sich immerhin innerhalb einer der zwei niedrigsten Stufen der entsprechenden Skala, d. i. unter 25% oder zwischen 25—50%.

Ähnlich wie auf dem Gebiete des Volksschulwesens konnte auch bei der Bearbeitung des Materials, betreffend den großen und kleinen Grundbesitz, ferner die Arten der Bodenbenutzung, eine günstige graphische Lösung gefunden werden. Eine einheitliche Bearbeitung der Eisenbahn-Warentransporte zeigte sich dagegen undurchführbar; da nämlich nur die russische Statistik die Spezifizierung der Warentransporte nach einzelnen Linien und Strecken

zu lösen versucht, dagegen die deutsche und die österreichische Eisenbahnstatistik die beförderten Warenmengen nur nach den einzelnen Direktionen und Provinzen angibt, so mußte auf die graphische Darstellung des interessanten Problems der „Transportdichte" verzichtet werden.

Bei weitem am stärksten wurde bei den Atlasarbeiten der gänzliche Mangel an Übereinstimmung in den Aufnahmsmethoden der Industrie in Österreich, Preußen und Rußland empfunden. Dank den bis in die feinsten Details reichenden deutschen und österreichischen Industrie-Betriebszählungen ließ sich mit gewissem Arbeitsaufwande der Unterschied in den Grundbegriffen der Industrie und deren Klassifikation, die in den drei Polen umfassenden Staatsorganismen bestehen, schließlich ausgleichen. Schwieriger, zum Teil undurchführbar war ein Ausgleich in der Frage der Differenzen der Aufnahmsdaten der Industrie in den Staaten. Diese Klippe jedoch, an welcher eine vergleichende Darstellung der Industrieverhältnisse in Polen scheitern sollte, war der gewissermaßen verschiedene Gegenstand der statistischen Betriebszählungen der Industrie In Österreich und Deutschland bildet nämlich den Ausgangspunkt die in der Industrie verwendete Kraft, d. i. die Zahl der Arbeiter sowie die Zahl und die Stärke der Motoren, in Rußland dagegen vor allem das Industrieprodukt, resp. der Wert desselben, und zwar zum Teil auf Grund des Selbsteinschätzung seitens der einzelnen Betriebe. Es muß hier betont werden, daß die diesbezüglichen Daten der russischen Industriezählungen, wie sie alljährlich in den Berichten des Finanzministeriums und des russischen Industrietages oder im russischen (statistischen) Jahrbuch zur Veröffentlichung gelangen, so allgemein gehalten sind, daß auf Grund derselben allein ein methodischer Ausgleich mit dem durch die deutsche und die österreichische Statistik gelieferten Material nicht denkbar ist. Erst eine zweckmäßige Verwertung des überaus reichhaltigen Werkes von Semenow-Tianschanskij: Handel und Industrie des Europ. Rußland konnte uns dem Ziele näher bringen. Außer den erwähnten Publikationen gibt es in Rußland noch anderweitiges Material, das von einer ganzen Reihe von Behörden zur Schätzung der Industrieverhältnisse in Rußland geliefert wird.

Es sind dies: die Organe der Fabriksinspektion, der Staatsmonopole, des Arbeiter-Unfallversicherungsunternehmungen. Die auf diesem Wege gewonnenen Nachrichten über russische Industrie haben in der aus-

ländischen Literatur das größte Interesse und große Verbreitung gefunden; der Grund hiefür lag in der scheinbaren Koinzidenz der Aufnahmsmethoden, nachdem die Fabriksinspektion und die Organe der Staatsmonopole ihre Berichte über russische Industrie ebenso wie deutsche und österreichische Zählungen nach der Zahl der Arbeiter und der Motoren erstatteten. Auf diese Weise aber sind über russische Industrie nur ganz falsche Vorstellungen verbreitet worden, da die russischen Aufnahmen dieser Art nur die großen Betriebe betreffen, die deutschen und die österreichischen Zählungen dagegen nicht nur Betriebe jeder Größe, sondern auch alle selbständig produzierenden Arbeiter und sogar alle in der Hausindustrie beschäftigten Einwohner verzeichnen. Eine einheitliche Darstellung der Industrieverhältnisse in Polen erheischte daher die Lösung zweier Probleme, die Umrechnung des Produktionswertes in die Arbeiterzahl, ferner die Reduktion der Zahl der in der Großindustrie beschäftigten Arbeiter auf die Gesamtzahl der industriell tätigen Bevölkerung. Aus der Beziehung, die zwischen dem Produktionswert und der entsprechenden Arbeiterzahl in verschiedenen Industriegruppen und in allen Betriebsgrößen, wie sie im russischen Material vorhanden waren, ist eine Reihe von Kurven und daraus der gesuchte Schlüssel zur Verwandlung des Produktionswertes in die entsprechende Arbeiterzahl gezogen worden. Der Schlüssel zur Umrechnung der Zahl der großindustriellen Arbeiter in die Zahl der industriell tätigen Bevölkerung ist dagegen auf Grund des Materials von 26 österreichischen Kammern für Handel und Industrie, die so ziemlich alle Typen der Industrialisierung vertreten, und den darauf basierten Kurven aufgestellt worden. Abgesehen von allen diesen Voraussetzungen, mußte endlich angenommen werden, daß das quantitative Verhältnis aller Industriegruppen in einzelnen Bezirken von Russisch-Polen im letzten Dezennium stabil geblieben ist.

Der Verfasser ist sich der Bedenken wohl bewußt, welche sich gegen die verwickelte Berechnungs- und Konstruktionsmethode beider Industriekarten Polens erheben, daher hat er sich entschlossen, dieses Verfahren ganz konsequent durchzuführen, weil sich nur auf diesem Wege ein einheitliches Bild der Industrie Polens gewinnen ließ, das die Möglichkeit der Vergleichung aller Bezirke untereinander bietet. Bei mehrfachen Reduktionen ist auch die Gelegenheit zur Kontrolle einiger Ergebnisse geboten und dadurch auch die Möglichkeit gegeben, die Größe des wahrscheinlichen

Fehlers der Reduktionsrechnungen zu beurteilen. Dieser mittlere Fehler dürfte nach Ansicht des Verfassers etwa 10% betragen und im äußersten Fall nicht über 25% hinausgehen. So ansehnlich auch der Fehler erscheint, nimmt ihn der Verfasser wegen der oben genannten Vorteile ohne Bedenken mit in den Kauf, umso mehr da die Rechnungsergebnisse nur graphisch verwertet wurden und die extremen Fehler derselben eben durch die graphische Darstellungsweise auch sofort entdeckt, die mittleren dagegen zumeist verschleiert wurden.

Zum Schluß versucht der Verfasser eine Charakteristik seiner Arbeitsleistung. Die einleitenden Arbeiten für die Industriekarten umfassen rund 100 Folioseiten Rechnungen mit mehreren Kurventafeln. Eine jede der fünf landwirtschaftlichen Hauptkarten basiert auf zirka 6—8000 den Quellen entnommenen und ad hoc neu berechneten Zahlen. Die Karte des polnischen genossenschaftlichen Kreditwesens hat zur Grundlage die Bilanzen von über 6000 Vereinen. Die das geistige Leben der Polen illustrierende Karte des polnischen Druckwesens baut sich auf dem teilweise schon in der prachtvollen Graphik von Józef Rutkowski verarbeiteten (— im Lesesaale der Bibliothek der Akademie d. Wis. in Krakau aufgestellten —) Material auf, doch erwies sich hiebei eine dem Spezialzwecke angepaßte Verarbeitung der geographischen und der chronologischen Verteilung von 127.000 polnischen Druckwerken aus der Zeit 1794—1913 als nötig.

Besondere Erwähnung und großen Dank verdient eine Reihe von Mitarbeitern, denen der Atlas eine Vertiefung und Erweiterung der zur Darstellung gebrachten Probleme verdankt. Prof. Dr. K. Nitsch (Krakau) bearbeitete die linguistischen Verhältnisse, Dr. J. Nowak (Lemberg) die Geologie, Dr. J. Rutkowski (Lemberg) den Großgrundbesitz, Dr. W. Semkowicz (Lemberg) die Geschichte, Dr. W. Schafer (Lemberg) die Flora; für die Bearbeitung einer Karte der Bergbauprodukte ist auch Sorge getragen. Außerdem hat Dr. Chodkiewicz (Lemberg) an der Verkehrskarte mitgearbeitet und Dr. Br. Gubrynowicz (Lemberg) die Materialien zur polnischen Presse gesammelt.

Zuletzt muß noch eine methodische Frage aus dem Gebiete der Graphik der statistischen Kartographie berührt werden. Diese Graphik beruht grundsätzlich auf Veranschaulichung von Mittelwerten aus Beobachtungen von Erscheinungen, die sich auf einer gewissen

Flächeneinheit in einer gewissen Zeitspanne abgespielt haben. Schon die Verwertung zeitlicher Mittelwerte erweckt dieselben Bedenken, welche in der Meteorologie die Einführung der Häufigkeitskurve und des Scheitelwertes zur Folge hatten. Die statistischen Mittelwerte sind jedoch nicht nur so wie die meteorologischen Mittelwerte lediglich arithmetische Mittelwerte, deren reeller Wert vielleicht nur einer gewissen Zeiteinheit aus der Periode, welcher der Mittelwert entstammt, tatsächlich entspricht, sondern sie bieten auch im Gegensatz zu den meteorologischen selten miteinander vergleichbare Werte. Es kann ja auch nicht anders sein, wenn die statistischen Mittelwerte sich nicht auf einen Punkt, wie die meteorologischen, sondern auf eine Fläche beziehen, und zwar auf administrativ-politische Flächeneinheiten, die ihre Entstehung und Gestaltung historischen Einflüssen zu verdanken haben und wo vielfach die physiographischen Einflüsse recht verschiedenartig sind. Da aber alle Äußerungen des sozialen Lebens unweigerlich durch die letzteren bedingt sind, so ist es natürlich, daß statistische Mittel, auf politische Flächeneinheiten bezogen, die in der physiographischen Hinsicht keinen einheitlichen Charakter besitzen, auch nur einen arithmetischen Wert repräsentieren, dem ein Realwert vielleicht nur für einen Teil dieser Fläche, auf welche sie Bezug haben, zukommen kann. Daher dieses unorganische und unästhetische Bild der statistischen Karten, das an und für sich beweist, daß sie natürliche Relationen in unzweckmäßiger Weise zum Ausdruck bringen. Diese Schwächen der statistischen Graphik kamen beim Studium über Polen drastisch zum Ausdruck. Die politischen Bezirke nämlich, die statistischen Flächeneinheiten haben in Polen eine Oberfläche bald von 200—300 km^2, bald von 500—1500 km^2, auf ihren Gebiete begegnen wir solchen physiographischen Gegensätzen, wie sie uns Volhynien und Polesie, das pokutische Podolien und die Karpaten, die Moränenlandschaften der Seenplatte oder die Gebiete der „Urstromtäler", oder die Kleinpolnische Platte bieten.

Diese Gesichtspunkte und die bei der Arbeit gemachten Erfahrungen haben den Verfasser bewogen, von der in der statistischen Kartographie anerkannten Graphik abzuweichen und bei der Konstruktion der Atlaskarten sich der Interpolationsmethode zu bedienen. Eine exakte Durchführung dieser Methode war nicht möglich. Die statistischen Werte wurden ja nicht auf Punkte, sondern auf Flächen, d. h. auf politische Einheiten bezogen, wel-

che in Polen stellenweise gewaltige Gebiete einnehmen. Diese Abweichung von den Grundsätzen der Interpolation, der man verfallen ist, als man begriff, daß die statistischen Werte auf den Punkt und nicht auf die Fläche zu beziehen sind, war wohl in praktischer Beziehung nicht von allzu großer Bedeutung, wenn man bedenkt, daß in Polen Gebiete mit starker und schwacher politischer Gliederung sich mit Gebieten mit großen und kleinen physiographischen Unterschieden decken. Neben diesem Fehler beging man der Bequemlichkeit halber noch einen anderen, indem man die statistischen Werte nicht auf geometrische Mittelpunkte der politischen Einheiten, der Bezirke, sondern auf deren administrative Mittelpunkte, die durch die Lage der Bezirksstadt auf der Karte angegeben sind, bezog. Infolge dieser Abweichungen von den Grundsätzen der Interpolation, welche indessen selten störend wirkten, konnte erreicht werden, daß die vorliegenden Karten, ebenso wie die gewöhnlichen statistischen Kartogramme über die statistischen Werte eines jeden Bezirkes direkt informieren, gleichzeitig aber die anthropogeographischen Beziehungen viel klarer hervortreten lassen, da der Verlauf der Linien, respektive die Gestalt der Flächen gleicher arithmetischer Werte sozialer Erscheinungen durch den historisch bedingten Verlauf der Bezirksgrenzen nicht gestört werden.

Es soll nun hinzugefügt werden, daß die durch Interpolation erhaltenen Linien gleicher statistischer Werte vom Verfasser Isarythmen benannt wurden; dieser Terminus rührt vom Herrn Dr. J. Mesk, Prof. der Universität Wien, her.

Das erste Heft des Atlasses zählt 11 Karten auf Tafel V—XIII, XV und XVI; es umfaßt die historische Karte und 10 Karten, betreffend die numerischen Verhältnisse der Polen, deren Konfession, Bildung und geistige Kultur.

Die historische Karte, bearbeitet von W. Semkowicz, bringt das Bild Polens im J. 1772, die politischen Veränderungen 1772—1815, ferner die äußersten Grenzen zur Zeit der größten Expansion des polnischen Reiches.

Tafel VI ist eine Karte der gegenwärtigen administrativen Verhältnisse. Auf dieser Karte sind wohl zum erstenmale in kleinem Maßstabe [1]) die Grenzen der 441 Bezirke eingetragen. Besondere

[1]) Alle Hauptkarten des Atlasses sind im Maßstabe 1:5 Mill., alle Nebenkarten im Maßstabe 1:15 Mill. entworfen.

Zeichen geben die Lage der Städte in drei Stufen: über 10000, 25000 und 100000 Einwohner an. Diese Zeichen, rot aufgetragen, wiederholen sich auf allen statistischen Karten und erleichtern die Verfolgung der Rolle der Städte auf allen Gebieten des sozialen und wirtschaftlichen Lebens.

Tafel VII ist eine Karte der Bevölkerungsdichte, Tafel VIII des Bevölkerungszuwachses.

Die folgenden fünf Tafeln illustrieren den Stand der polnischen Frage im Lichte der numerischen Verhältnisse der das Land bewohnenden Völkerschaften mit besonderer Rücksicht auf die Rolle der Polen. Tafel IX gibt die Verteilung der Polen in Prozentsätzen der Gesamtbevölkerung; auf der Nebenkarte bringt K. Nitsch die Ergebnisse der linguistischen Forschungen zur Darstellung. Tafel X illustriert die Verteilung der römisch-katholischen Bevölkerung, durch besondere Zeichen wird die Verteilung der Juden in den Städten angegeben. Tafel XI illustriert auf vier Kärtchen: die Verteilung der Juden, die Veränderung im Prozentsatze der Juden seit den letzten Volkszählungen, die Veränderungen des polnisches Besitzstandes in ganz Polen und außerdem in Galizien auf Grund einer anderen Methode, nämlich auf Grund der statistischen Aufnahme. Tafel XII stellt auf vier Kärtchen einige für die polnischen Grenzländer charakteristischen Zustände, und zwar die numerischen Verhältnisse der Polen in Preußen auf Grund der Schulstatistik, die Ergebnisse der Kolonisations-Kommission in Posen und Westpreußen, ferner den Prozentsatz der römisch-katholischen Bevölkerung im Gouv. Chelm im J. 1905 und 1909, d. i. vor und nach dem Toleranzpatente. Tafel XIII bringt einerseits ein Bild der Verteilung des polnischen Grundbesitzes in Litauen und Ruthenien (Klein-Rußland), anderseits den Anteil der Polen an den Semstwo-Wahlen; es wird dabei die Rolle des polnischen Adels, der Bauernschaft und der Städtebewohner ins richtige Licht gesetzt. Tafel XV und XVI illustriert auf drei Kärtchen das Volks- und Mittelschulwesen, auf folgenden vier Kärtchen die Entwickelung der polnischen literarischen Produktion in der Periode 1794—1913 mit besonderem Hinweis auf die Bedeutung einzelner Teile Polens in dieser Entwickelung, ferner auf die Rolle einzelner Produktionszentren. Das letzte Kärtchen bringt auf Grund der von B. Gubrynowicz zusammengestellten Daten den Stand der polnischen periodischen Presse.

Das schon auch in Veröffentlichung begriffene zweite Heft um-

faßt vier physiographische und sechs landwirtschaftliche Tafeln; das dritte Heft wird den übrigen Teil des Materials enthalten.

Der erläuternde Text, der jeder Karte beigegeben ist, bringt genaue Angaben über die Quellen, die Grundsätze der Bearbeitung derselben, ferner die nötigen Bemerkungen über das Kartenlesen. Da es aber wünschenswert erscheint, daß das Werk nicht nur auf die Fachkreise beschränkt bleibe, so hat man auch eine Synthese der Karte zu skizzieren versucht, um durch solche Interpretationsstichproben den Benützer der Karte darauf, was aus derselben zu ersehen ist, aufmerksam zu machen. Hie und da, sonst aber ausnahmsweise, hat man in den Text solche ziffermäßige Ergebnisse eingeflochten, deren graphische Darstellung nicht möglich erschien.

Die Atlaskarten liefern wohl genug Material zur Betrachtung der Probleme der „großen Zeit"; sie lassen die Einflüsse und Spuren ehemaliger territorialer Einheit des kartographisch dargestellten Gebietes in jeder Richtung hin verfolgen, sie weisen auf die Bedeutung der physiographischen Bande und der Wirkung derselben trotz politischer Trennung hin, sie demonstrieren auf Schritt und Tritt die Macht der Einflüsse verschiedenartiger Typen der Administration, Organisation und Kultur der Staaten, welche im Gebiete des historischen Polen über ein Jahrhundert gewaltet haben. Die Karten enthalten schließlich mittelbar ein allseitiges Material, auf Grund dessen eine Bilanz der Verluste und Schäden gezogen werden kann, durch welche das Land und das Volk während des schrecklichsten Krieges aller Zeiten heimgesucht wurde.

Neben diesen Problemen der Gegenwart von erstklassiger politischer Bedeutung, deren allgemeine theoretische Tragweite gewürdigt werden kann, erst nachdem diese weltgeschichtliche Erschütterung sich verebbt haben wird, wirken die Karten noch in einer anderen, in unserer Literatur bis jetzt wenig beachteten Richtung anregend; sie zeigen nämlich die Wege, welche die Einflüsse der materiellen und der geistigen Kultur in Polen genommen haben, kurzweg sie gestatten, die historischen Wege zu rekonstruieren. Der Verfasser wünscht mit einem allgemeinen Studium in dieser Richtung seine statistischen Arbeiten über Polen zum Abschluß zu bringen.

---

27. BUZEK JÓZEF. **Historya ustroju prawnego i społecznego ziem polskich pod panowaniem pruskiem od wieku XVIII. do r. 1914.** *(Geschichte der rechtlichen und sozialen Verfassung der polnischen Gebiete unter preußischer Herrschaft seit dem XVIII. Jh. bis 1914).*

In der wissenschaftlichen Literatur über die historische Entwickelung der rechtlichen und sozialen Verfassung der polnischen Gebiete nach der Teilung Polens macht sich seit langem eine empfindliche Lücke fühlbar. Diese Arbeit stellt sich zur Aufgabe die Behandlung dieses Gegenstandes hinsichtlich der unter preußischer Herrschaft stehenden polnischen Gebiete. Als solche bezeichnet der Verfasser diejenigen preußischen Provinzen, wo polnische Bevölkerung in geschlossenen Massen und in größerer Anzahl seit Jahrhunderten wohnt, er zählt also hieher im XVIII. Jh. Ostpreußen und Schlesien, das bei der ersten Teilung Polens erworbene Westpreußen und das bei der zweiten und dritten Teilung gewonnene Süd- und Neuostpreußen. Im XIX. Jh. gehören diese Länder den vier preußischen Provinzen an: West- und Ostpreußen, Posen und Schlesien. Der Verfasser schildert also, sofern es sich um den Zeitraum nach 1807 handelt, den rechtlichen und sozialen Zustand dieser Provinzen und berücksichtigt bei Ostpreußen und Schlesien vor allem Gebiete mit überwiegend polnischer Bevölkerung, also besonders das preußische Masovien und Oberschlesien. Außer den erwähnten Gebieten wohnen Polen als seit Jahrhunderten seßhafte Bevölkerung in den pommerschen Bezirken Lauenburg und Bütow, doch wird Pommern wegen der ganz geringen Anzahl der Bevölkerung (im J. 1858 nur 4881 und im J. 1900 erst 6415) nicht zu den polnischen Gebieten gerechnet, und der Verfasser beschränkt sich darauf, die fortschreitende Angliederung dieser Gebiete an Pommern darzustellen.

In der Geschichte der rechtlichen und sozialen Verfassung der polnischen Territorien unter preußischer Herrschaft ist das Jahr 1806 von allergrößter Bedeutung. Bis dahin war Preußen das klassiche Land des „aufgeklärten Absolutismus", der es sich besonders angelegen sein ließ, den Wohlstand der Untertanen, den Aufschwung und die Macht des Staates zu fördern und dies durch rücksichtslos durchgeführten Polizeizwang zu erreichen suchte. Der Staat betrachtet sich bis 1806 für allweise und allmächtig, duldet innerhalb

des Staatsorganismus keine Selbständigkeit der Gemeinden oder anderer Körperschaften mit Selbstverwaltung, sondern geht darauf aus, alle Kräfte und alle materiellen Mittel seiner eigenen Macht zu unterordnen. Um die außerordentlich starke stehende Armee zu erhalten, die bis 4% der Gesamtbevölkerung beträgt, und um die stets und rasch wachsende Beamtenarmee zu besolden, ist der Staat eifrig bestrebt, vor allem die Vermehrung der Bevölkerung und das Wachstum der Steuerkraft zu fördern; um dieses Ziel zu erreichen, scheut der Staat nicht davor zurück, die Untertanen zwangsweise zu beglücken, und reglementiert mittels der Polizeivorschriften alle Lebensäußerungen. Der Verfasser schildert, wie die Könige Friedrich I. und Friedrich Wilhelm I. das System des „aufgeklärten Absolutismus seit Beginn des XVIII. Jhs. nach und nach in Ostpreußen und Friedrich II. in dem eroberten Preußen im J. 1740 mit einemmal einführte, und zwar der letztere in konsequenterer und rücksichtsloserer Weise als seine Vorgänger. Im J. 1772 lag also diese Verfassung in Preußen schon fertig vor, und der Verfasser führt eingehend aus, mit welchen verhältnismäßig unwesentlichen Änderungen diese Verfassung in den annektierten polnischen Provinzen durchgeführt wurde.

Die Niederlagen bei Jena und Auerstädt lehrten die leitenden Männer in Preußen, daß die Kraft und Macht des Staates nicht durch den von oben ausgeübten Zwang bedingt, sondern vielmehr durch die freie Entwickelung der Kräfte des gesamten Volkes und der einzelnen Bürger gefördert wird. Nach dem Frieden in Tilsit im J. 1807 erwies sich also ein Umbau der ganzen sozialen Gliederung und eine grundlegende Neugestaltung des Verhältnisses zwischen Staat und Individuum als notwendige Bedingung einer weiteren gedeihlichen Entwicklung. In ähnlicher Weise wie in Frankreich das „ancien régime“ im J. 1789 und in Österreich im Jahr 1848 schließt auch in Preußen das Zeitalter des alten Polizeistaates im J. 1806, und nach dem Frieden in Tilsit beginnt schon das moderne Preußen. In eingehender Weise wird geschildert, wie bis zum Tode Hardenbergs, also in einem Zeitraum von kaum 15 Jahren, alle die Hemmnisse, welche die individuelle Entwicklung fesselten, schwanden. Aufgehoben wurden dazumal die wichtigsten Standesunterschiede, man erließ Gesetze, welche eine fast unbeschränkte Gewerbsfreiheit einführten, es verschwand die Hörigkeit, und es wurden Gewerbskommissionen eingesetzt, denen die Aufgabe oblag, eine

liberale Agrarreform durchzuführen und welche die Leibeigenschaft abschaffen, die Agrargemeinschaft und Feldservituten beseitigen und eine grundlegende Kommassation der Ackerwirtschaften u. dgl. durchführen sollte. Gleichzeitig fielen auch alle Einschränkungen der Freizügigkeit, der Auswanderungsfreiheit, es wurde die Wehrpflicht von 20 Jahren auf drei und bald darauf (wenn auch nur vorübergehend) auf zwei herabgesetzt, das Steuersystem umgestaltet, damit es auf die ökonomische Entwicklung nicht hemmend wirke, durch Aufhebung aller inneren Zölle schuf man ein einheitliches Wirtschaftsgebiet, verlieh den städtischen Gemeinden die Selbstverwaltung usw. Alle diese nach 1807 durchgeführten Reformen hatten die heilsame Folge, daß die Revolution von 1848 in Preußen keinen so gewaltsamen Umsturz herbeiführte wie anderswo, sondern vielmehr einen Antrieb zur weiteren Ausgestaltung einer Reihe von Reformen gab, welche Stein und Hardenberg schon 1809 in Angriff genommen hatten, jedoch nach 1823 unter dem Einfluß reaktionärer Strömungen hatten einstellen müssen (Selbstverwaltung der Bezirke und Provinzen und der Anteil der Volksvertreter an der Gesetzgebung). Deshalb gliedert sich die Arbeit des Verfassers in zwei Teile: das erste Buch schildert die Epoche des Polizeistaates im XVIII. Jh. bis 1806, das zweite, bedeutend umfangreichere, befaßt sich mit dem modernen Preußen von 1807 bis 1914 und schließt mit dem 1. August 1914, d. h. mit dem Ausbruche des deutsch-russischen Krieges, da dieser Tag in der Geschichte der polnischen Länder überhaupt und mithin auch in dem Schicksal der polnischen Provinzen Preußen zweifelsohne eine neue Periode einleitet.

Schon im XVIII. Jh. waren die preußischen Könige eifrig bemüht, das frühere Provinzialrecht durch das neue gesamtpreußische zu ersetzen, und so fand dieses schon am Ende des Jahrhunderts in den polnischen Provinzen ausgedehnte Anwendung. Im XIX. Jh. machte dieser Prozeß der Vereinheitlichung des preußischen Rechtes innerhalb des preußischen Staates immer größere Fortschritte, besonders als seit 1848 die Beteiligung an der Gesetzgebung ausschließlich auf den preußischen Landtag übertragen wurde, kamen nur Gesetze gewöhnlich für das ganze Staatsgebiet oder mindestens für die östlichen Provinzen Preußens (östlich der Elbe) zustande, hingegen wurden Ausnahmsgesetze oder Paragraphen für polnische Provinzen in der Regel nur insofern erlassen, als

dies vom Standpunkte des Nationalitätenkampfes ratsam erschien. Die Bildung des Norddeutschen Bundes im J. 1867 und des Deutschen Reiches 1871 hatte eine weitere Vereinheitlichung des Rechtes zur Folge, und zwar nicht nur in Preußen, sondern in dem ganzen Deutschen Reich. Wenn sich also der Verfasser auf Darstellung des für die polnischen Provinzen Preußens geltenden Rechtes beschränken wollte, so müßte er sich in seiner Arbeit einfach damit begnügen festzustellen, wann und auf welchem Gebiet ein altes oder ein neueres Provinzialgesetz durch ein für ganz Preußen geltendes ersetzt wurde, bezw. in neuerer Zeit, wann und in welchen Fällen die Regierungspolitik den Polen gegenüber zur Erlassung von Ausnahmsgesetzen für die polnischen Provinzen führte. Es ist ja klar, daß weder eine erschöpfende Darstellung des Provinzialrechtes noch eine eingehende Behandlung der polenfeindlichen Politik der Regierung geeignet sind, ein vollkommenes Bild der staatsrechtlichen Verfassung der polnischen Provinzen Preußens zu geben; deshalb hält es der Verfasser für angezeigt, auch die Vorschriften der reichsdeutschen Gesetzgebung, welche für die Weitergestaltung der ganzen Rechtsverfassung maßgebend sind, darzustellen. Der Verfasser ist also bemüht, an Hand von statistischen Daten den Einfluß der reichsdeutschen und der allgemein preußischen Rechtsnormen auf die polnischen Gebiete zu schildern. Selbstverständlich liegt es nicht in der Absicht des Verfassers, etwa ein erschöpfendes Bild der gesamtpreußischen oder der gesamtreichsdeutschen Gesetzgebung zu entwerfen und verweist den Leser diesbezüglich auf die reichhaltige deutsche Literatur.

Die Entwicklung des Staatswesens wird durch eine Reihe von Faktoren bedingt; die größte Bedeutung in dieser Hinsicht besitzen die Gestaltung der landwirtschaftlichen und gewerblichen Produktion, Gliederung der Arbeit, der Warenverkehr, das Verkehrswesen, das Kreditwesen, die Verfassung des Staates, das Finanz- und Kriegswesen, das Schulwesen und die kirchenpolitische Verfassung. Da nun die Richtlinien für die Entwicklung des gesamtpreußischen Rechtes auf allen Gebieten der menschlichen Betätigung in jedem Zeitraum in den Zielen der preußischen Staatspolitik gegeben waren und die Gestaltung des besonderen Provinzialrechtes der polnischen Gebiete hauptsächlich durch die Haltung der Regierung den Polen gegenüber bestimmt wurde, so erscheint es dem Verfasser angezeigt, jedes von den Büchern mit einem Abschnitt einzuleiten, in dem er die

Ziele der preußischen Staatspolitik im allgemeinen und den Polen gegenüber im besonderen darstellt. Der weitere Inhalt der beiden Bücher zerfällt in zehn Abschnitte (II—XI) in folgender Weise:

Dem einleitenden Abschnitt folgen drei Kapitel, in denen die Staatsverfassung, also die Gliederung der gesetzgebenden Gewalt (II. Abschnitt), Gliederung der Verwaltungsbehörden im allgemeinen, der Selbstverwaltung in den polnischen Gebieten im besonderen (III. Abschnitt) und der Gerichtsbehörden (IV. Abschnitt) schildert. Der fünfte Abschnitt handelt von der Organisation der Landwirtschaft, des Gewerbes und der Arbeit, woran sich die Einteilung der Bevölkerung nach Ständen anschließt. Im sechsten Abschnitt kommt die kirchenpolitische Verfassung, im siebenten die Entwicklung des Schulwesens, im achten andere für die soziale Entwicklung wichtige Gebiete der inneren Staatspolitik zur Besprechung. Zwei weitere Abschnitte widmet der Verfasser der Darstellung der wichtigsten öffentlichen Leistungen, er spricht also im IX. Abschnitt über das Steuerwesen und im X. über die militärische Organisation Preußens. Der XI. und letzte Abschnitt handelt von den wichtigsten Kodifikationen der Zivil-, Straf- und Prozeßrechtes usw. wie sie in den polnischen Provinzen der Reihe nach eingeführt wurden. Den Abschluß bildet eine Darstellung des Provinzial-Zivilrechtes der polnischen Gebiete.

28. BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Achiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire)*, 8-o, tome XV, partie I-e, pp. XXIV et 278.

Contenu: Stanislai Rescii Diarium, 1583—1589 — ed. J. Czubek.

»Indeks osób, miejscowości i rzeczy zawartych w tomie IX Sprawozdań Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Table alphabétique des matières contenues dans le vol. IX du Compte-rendu de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne)*, folio, p. 176.

Jachimecki Zdzisław. »Muzyka na dworze króla Władysława Jagiełły«. *(La musique à la cour du roi de Pologne Ladislas Jagiełło [1424—1430])*, 8-o, p. 38.

»Katalog inkunabułów biblioteki Opactwa mogilskiego oraz katalog inkunabułów biblioteki klasztoru Cystersów w Szczyrzycu«. *(Catalogue des incunables des abbayes des Cisterciens de Mogiła et de Szczyrzyce)* — ed. P. Gerard Kowalski O. C., 8-o, pp. XIII et 162.

Kleczkowski Adam. »Rejestr budowy galeony. Zabytek z r. 1572«. *(Un registre de l'an 1572 contenant le relevé des frais de la bâtisse d'une galère)*, 8-o, pp. XII et 155, 5 planches.

Morawski Kazimierz. »Vergilius i Horatius«. *(Vergile et Horace)*, 8-o, pp. VI et 210.

Rudnicki Mikołaj. »Zmiany rodzaju w rzeczownikach zapożyczonych«. *(Altérations du genre dans les substantifs empruntés)*, 8-o, p. 94.

Szyjkowski Maryan. »Schiller w Polsce. Studyum historyczno-porównawcze«. *(L'oeuvre de Schiller en Pologne)*, 8-o, pp. VIII et 318.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Boratyński Ludwik. »J. A. Caligari, Nuncyusz Apostolski w Polsce (1578—1581)«. *(J. A. Calligari, nonce apostolique en Pologne [1578—1581])*, 8-o, p. 52.

Danysz Antoni. »O wychowaniu Zygmunta Augusta«. *(L'éducation de Sigismond Auguste)*, 8-o, p. 93.

Gumowski Maryan. »Wpływy polskie na pieniężne stosunki Śląska w pierwszej połowie XVI wieku«. *(L'influence de la Pologne sur le système monétaire de la Silésie au milieu du XVI siècle)*, 8-o, p. 84.

Halecki Oskar. »Ostatnie lata Świdrygiełły i sprawa wołyńska za Kazimierza Jagiellończyka«. *(Les dernières années du Grand-Duc Świdrygiełło et la question de Volhynie au temps de Casimir Jagellon)*, 8-o, pp. VI et 315.

»Najstarsze statuty synodalne krakowskie biskupa Nankera z 2 października 1320 r.«. *(Les plus anciens statuts synodaux du diocèse de Cracovie [1320] de l'évêque Nanker)* — publiés par Jan Fijałek, 8-o, p. XLIV et 66.

»Regestra Thelonei aquatici Wladislaviensis saeculi XVI — ed. Stanisław Kutrzeba et Franciszek Duda, 8-o, pp. XLVI et 872.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXIII, II-e partie, 8-o, p. 165—341.

Zachorowski Stanisław. »Jakób, biskup płocki i jego działalność ustawodawcza i organizacyjna. 1396—1425«. *(Jacob évêque de Płock [1396—1425] et son oeuvre legislative)*, 8-o, p. 160.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. ET R. CHARLES ÉTIENNE, ARCHIDUC D'AUTRICHE.

VICE-PROTECTEUR:

Vacat.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronagè de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków 1917. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE

ANNÉE 1916

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1917

Table des matières.

Page

Bibliographie. 73, 132

Bieńkowski Piotr. Note sur quelques sculptures antiques de Cracovie 25

— Les lécythes grecques dans les collections d'antiquités à Cracovie 80

Brückner Aleksander. Contribution à l'histoire de la langue polonaise. V-e partie 9

— Les principes de l'éthymologie slave 100

Elzenberg Henryk. Les bases de la métaphysique de Leibniz 106

Grabowski Tadeusz. Les dernières années de Meletius Smotrycki . . 7

Halecki Oskar. La Lithuanie, certains territoires russes et la Samogitie comme parties integrantes du Grand Duché de Lithuanie . . . 51

Horodyski Władysław. La philosophie de l'absolu de Hoene-Wroński 33

— La philosophie de Lambert dans ses rapports avec les doctrines de Kant et de Bacon 113

Krzeczkowski Konstanty. La commission instituée dans la Republique de Cracovie pour regler l'état juridique des paysans 37

Michalski Konstanty C. M. La philosophie thomistique en Pologne à la fin du XV et au commencement du XVI siècle 64

Rostafiński Józef. La martre, la fouine et la belette 12

— Mémoire sur les termes employés dans la langue polonaise pour désigner quelques produits des betteraves 13

Sajdak Jan. Quae ratio inter Gregorium Nazianzenum et vetustissima carmina christiana intercedat 83

Sinko Tadeusz. Les sources classiques dans l'oeuvre de Stanislas Wyspiański 14

— De traditione orationum Gregorii Nazianzeni. I: De tempore et ordine orationum Constantinopoli habitarum 16

— De traditione orationum Gregorii Nazianzeni. Pars II 22

— Epître adressée par un humaniste à Jean Długosz en 1455 . . . 105

Szczepański Władysław S. J. La signification de *Kbrt hā'āreṣ* . . . 29

Taylor Edward. L'idée fondamentale de la coopération 54

Witkowski Stanisław. Études sur Homère. La Dolonie 90

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1—7. Janvier—Juillet. 1916.

Sommaire. Séances du 3 et du 10 janvier; du 14 et du 21 février; du 13 et du 20 mars; du 3 et du 10 avril; du 9 et du 15 mai; du 5 et du 19 juin; du 3 et du 10 juillet.

Résumés: 1. GRABOWSKI TADEUSZ. Les dernières années de Meletius Smotrycki.
2. BRÜCKNER ALEKSANDER. Contribution à l'histoire de la langue polonaise V-e partie.
3. ROSTAFIŃSKI JÓZEF. La martre, la fouine et la belette.
4. ROSTAFIŃSKI JÓZEF. Mémoire sur les termes employés dans la langue polonaise pour désigner quelques produits des betteraves.
5. SINKO TADEUSZ. Les sources classiques dans l'oeuvre de Stanislas Wyspiański.
6. SINKO TADEUSZ. De traditione orationum Gregorii Nazianzeni, I: De tempore et ordine orationum Constantinopoli habitarum.
7. SINKO TADEUSZ. De traditione orationum Gregorii Nazianzeni. Pars II.
8. BIEŃKOWSKI PIOTR. Note sur quelques sculptures antiques de Cracovie.
9. SZCZEPAŃSKI WŁADYSŁAW S. J. La signification de *Kbrt hā'āres*.
10. HORODYSKI WŁADYSŁAW. La philosophie de l'absolu de Hoene-Wroński.
11. KRZECZKOWSKI KONSTANTY. La commission instituée dans la République de Cracovie pour regler l'état juridique des paysans.
12. HALECKI OSKAR. La Lithuanie, certains territoires russes et la Samogitie comme parties integrantes du Grand Duché de Lithuanie.
13. TAYLOR EDWARD. L'idée fondamentale de la coopération.
14. MICHALSKI KONSTANTY C. M. La philosophie thomistique en Pologne à la fin du XV et au commencement du XVI siècle.
15. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 JANVIER 1916.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son article: „*Les sources classiques du poème tragique »Mnich« (Le Moine) de Joseph Korzeniowski*“.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son article: „*Nouvelles contributions à l'histoire de la conception de l'art poétique chez les écrivains du mogen-âge et de la renaisance en Pologne*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 janvier 1916.

SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1916.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son article: *„Les dernières années de Meletius Smotrycki“* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. JOACHIM REINHOLD: *„Les eléments classiques et féodaux de l'amour chevaleresque d'après les poètes provençaux“*.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 10 février 1916.

SÉANCE DU 13 MARS 1916.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. JÓZEF ROSTAFIŃSKI présente son travail: *„Mémoire sur les termes employés dans la langue polonaise pour désigner quelques produits des betteraves“* [2]).

M. TADEUSZ SINKO présente son travail: *„Les sources classiques dans l'oeuvre de Stanislas Wyspiański“* [3]).

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son travail de M. JÓZEF UJEJSKI: *„Les idées dominantes dans le poème »Anhelli« de Jules Słowacki“*.

SÉANCE DU 10 AVRIL 1916.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. ALEKSANDER BRÜCKNER présente le travail: *„Contribution à l'histoire de la langue polonaise“*. V-e série [4]).

M. STANISŁAW WINDAKIEWICZ présente son travail: *„L'influence de Dante sur les poèmes de Sigismond Krasiński“*.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 9 mars 1916.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commissions linguistique du 22 mars 1916.

[1]) Voir Résumés p. 7.
[2]) Voir Résumés p. 13.
[3]) Voir Résumés p. 14.
[4]) Voir Résumés p. 9.

SÉANCE DU 9 MAI 1916.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Stanisław Tomkowicz présente son article: „*L'état actuel des archives et des bibliothèques qui se trouvent dans la partie du Royaume de Pologne occupée par l'Autriche*".

M. Józef Tretiak présente son article: „*Une poésie inconnue d'Adam Mickiewicz*".

M. Tadeusz Sinko presente son travail: „*De traditione orationum Gregorii Nazianzeni, I: De tempore et ordine orationum Constantinopoli habitarum*" [1]).

SÉANCE DU 19 JUIN 1916.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Józef Rostafiński présente son travail: „*La martre, la fouine et la belette*" [2]).

M. Piotr Bieńkowski présente son article: „*Note sur quelques sculptures antiques de Cracovie*" [3]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Sajdak: „*Quae ratio inter Gregorium Nazianzenum et vetustissima carmina christiana intercedat*.

Le Secrétaire présente le travail de M-me Marya Dynowska: „*Philippe Nerée Golański et les théories néoclassiques du XVIII siècle en Pologne*".

Le Secrétaire présente un article de M. Włodzimierz Demetrykiewicz: „*Les études préhistoriques en Suisse*". I-e partie.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission anthropologique du 23 mai 1916.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1916.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Szczepański S. J.: „*La signification de Kbrt hā'āreṣ*" [4]).

[1]) Voir Résumés p. 16. [2]) Voir Résumés p. 25.
[3]) Voir Résumés p. 12. [4]) Voir Résumés p. 29.

M. Józef Tretiak présente son travail: *„Adam Mickiewicz envisagé d'après des sources inédites"*. I-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Szyjkowski: *„Le fantôme dans la poésie polonaise avant Adam Mickiewicz"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Edmund Bulanda: *„Le mythe de Cronos représenté sur un cratère faisant partie de la collection du comte Georges Mycielski"*.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission philologique du 3 juillet 1916.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 3 JANVIER 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Maryan Łodyński: *„Les chartes falsifiées du XIII siècle de l'evêché de Plock"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władyłsaw Horodyski: *„La philosophie de l'absolu de Hoene-Wroński"* [1]).

SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Konstanty Michalski: *„La philosophie thomistique en Pologne à la fin du XV et au commencement du XVI siècle"* [2]).

Le Sécretaire présente le travail de M. Konstanty Krzeczkowski: *„La commission instituée dans la Republique de Cracovie pour regler l'état juridique des paysans"* [3]).

SÉANCE DU 20 MARS 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Oskar Halecki: *„La Lithuanie, certains territoires russes et la Samogitie comme parties intégrantes du Grand Duché de Lithuanie"* [4]).

[1]) Voir Résumés p. 33.
[2]) Voir Résumés p. 37.
[3]) Voir Résumés p. 64.
[4]) Voir Résumés p. 51.

Le Sécretaire présente le travail de M. Adam Kłodziński: „*Les rapports du roi Ladislas Łokietek avec les Habsbourgs (1330—1332).*

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 21 février 1916.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente les travaux de M. Stanisław Zachorowski: a) „*Les »colloquia« en Pologne du XII jusqu'au XIV siècle*" — b) „*Les synodes diocésains dans la province de Gniezno entre 1423—1427*" — c) „*Les traités juridiques composés à l'occasion du projet de couronnement de Vitold, Duc de Lithuanie (1429—1430)*".

SÉANCE DU 15 MAI 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Szczepański S. J.: „*Les quatre Évangiles: introduction, nouvelle traduction et commentaire*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Edward Stamm: „*Pessimisme et optimisme. Étude sur les bases étiques de la résignation active*".

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission historique du 17 décembre 1915.

SÉANCE DU 5 JUIN 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. Władysław Chotkowski présente son travail: „*Histoire des cloîtres et monastères en Galicie à l'époque des partages de la Pologne. Première partie: Les ordres complétement éliminés*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Edward Taylor: „*L'idée fondamentale de la coopération*" [1]).

[1]) Voir Résumés p. 54.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1915.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. RAFAŁ TAUBENSCHLAG: *„La procédure observée dans le procès intenté á propos de Virginie"*.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commision de l'histoire de la philosophie en Pologne du 4 juillet 1916.

Résumés

1. GRABOWSKI TADEUSZ. **Ostatnie lata Melecyusza Smotryckiego.** (*Die letzten Jahre Meletius Smotryckis*).

Die Persönlichkeit des Meletius Smotrycki ist in jüngster Zeit zum Gegenstand recht beachtenswerter Forschungen geworden, welche größeres Interesse sowohl in psychologischer Hinsicht als auch wegen des neu gewonnenen geschichtlichen Materials verdienen.

Unter den polnischen Gelehrten ist an das Studium dieses Gegenstandes der neben Prof. Dr. Brückner tüchtigste Kenner jener Zeit, Prof. Dr. Tretiak, herangetreten. Die russischen Gelehrten (Żukowicz, Osinskij) haben historisches Material beigebracht, durch welches sowohl die in den Landtagen zur Verhandlung gekommene Kirchenunion wie auch die von den Russisch-orthodoxen in den Kirchenkonzilen von Kiew und Lemberg eingenommene Stellung beleuchtet wird. Im Lichte dieses historischen Gewinnes erscheinen auch klarer auf dem Hintergrund der damaligen Zeit die Gestalt Smotryckis und seine Kompromißpläne, und wir kommen in die Lage, seine Bestrebungen besser zu verstehen und allseitig und gründlich zu beurteilen.

Ein Vorspiel zu den Kompromißplänen, welche lediglich an dem Widerstand des Pöbels während des Kiewer Kirchenkonzils scheiterten, bildete Smotryckis Polemik mit den Unierten in Angelegenheit des Patriarchen Teophan. Hierin vertrat er sowohl seine eigenen Interessen wie auch die der russisch-orthodoxen Hierarchie, welche geneigt war, seinen Kompromißweg einzuschlagen. Er setzte sich für die religiösen Freiheiten ein, da es sich ihm darum handelte, seinen Bestrebungen politisches Gewicht zu verleihen. Es unterliegt auch keinem Zweifel, daß Smotrycki durch sein Doppel-

spiel, das von den unierten Polemikern bald entdeckt wurde, wenig Beifall unter der großen Menge erntete. Ein Mann von solcher Glaubensinnigkeit, wie Smotrycki, gewesener Jesuitenzögling und Wittenberger Scholar, konnte sich in der Stickluft der russich-orthodoxen Brüderschaften, deren Macht er vergebens zu stürzen suchte, nicht wohlfühlen.

Sein angeborener Ehrgeiz zog ihn in jenes Lager hinüber, wo seine unadelige Herkunft verspottet wurde. Es schmerzte ihn immer, daß das russisch-orthodoxe Lager verbauerte, da der Adel in das katholische Lager übertrat, ja, sogar sich den Unierten gegenüber ablehnend und geringschätzend verhielt, daß der orthodoxen Partei das kulturell höher stehende Element entfremdet wurde, daß es sich den Intrigen des russischen Patriarchats und der moskowitischen Regierung gegenüber widerstandsfähiger erwies. Als Vertreter der westlichen Kultur und Anhänger der in der katholischen Theologie angenommenen These, daß Staatseinheit ohne Religionseinheit undenkbar sei, war er vor allem bestrebt, auf dem von Skarga bereits versuchten Wege eine Union zustandezubringen, um so nun die überaus schädlich wirkende Zerrissenheit des ruthenischen Volkes zu beseitigen, jenes Volkes, für dessen Rechte er sich immer einsetzte und in jenem Staate, dessen religiöse Zersplitterung von auswärtigen Faktoren ausgebeutet wurde. Wenn er zum Märtyrer der Union dort nicht geschaffen erscheint, wie Kuncewicz ein solcher infolge Smotryckis früherer Hetzagitation geworden war, so fehlte es ihm wenigstens nicht an Scharfsinn, die traurigen Folgen eines solchen Zwiespaltes vorauszusehen.

Wurde auch die Lage durch seine Abtrünnigkeit von der orthodoxen Kirche nicht besser, so waren doch die Gründe dieser Abtrünnigkeit nicht materieller Natur. Veranlaßt wurde sie nämlich durch die überragende geistige Kultur des ehemaligen erbitterten Gegners der Union, sowie durch die Hoffnung, daß der Reichstag, dessen Aufmerksamkeit von den Problemen des Krieges mit Schweden ganz verschlungen zu sein schien, sich doch endlich wird für diese Angelegenheit gewinnen lassen. Leider erwies sich diese Hoffnung als trügerisch; trotz ihrer Tragweite begegnete diese Frage in Polen einer ähnlichen Gleichgültigkeit, wie man mit ihr schon auf den früheren Reichstagen in der Zeit, wo die Union von Brześć zustande kam, zu kämpfen gehabt hatte.

Als Schriftsteller erinnert Smotrycki durch sein Temperament

an Orzechowski. In ähnlicher Weise wie dieser schöpfte er seine Gedanken, welche der katholischen und der russisch-orthodoxen Kirche fremd sind, aus einer fremden Quelle, verlangte in ähnlicher Weise wie dieser Toleranz für Russisch orthodoxe, und als endlich seine Sturmzeit vorüber war, spann er Pläne, welche mit seiner Vergangenheit im krassesten Gegensatz standen. Seine humanistische Bildung, Verwendung der polnischen Sprache und seine Kompromißbestrebungen sind nicht ohne maßgebenden Einfluß auf die Tradition der Kiewer Akademie und die späteren Vertreter der orthodoxen Hierarchie geblieben, welche sich zu Zeiten Mohiłas und Kossows weit abseits von dem Byzantynismus Wiszeńskis und Kopysteńskis zu halten verstand. Der Pöbel, das Kosakenvolk, die Popen, die Brüderschaften verharrten auf ihrem Standpunkt und büßten ihre Verblendung mit dem moskowitischen Joch, da die Russisch-orthodoxen in der Folge der Willkürherrschaft des Moskauer Patriarchats unterstellt wurden.

---

2. BRÜCKNER ALEKSANDER. **Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya V. i ostatnia.** (***Beiträge zur Geschichte der polnischen Sprache***).

Es ist der Schlußteil einer Reihe von Abhandlungen, die wie viele vorausgegangene desselben Verfassers, in erster Reihe als Vorarbeiten zu einem künftigen Thesaurus linguae polonicae zu gelten haben. Denn ein solcher Thesaurus wird zu einer unvermeidlichen Aufgabe der nächsten Zukunft werden. Die bisherigen polnischen Lexiká reichen nicht im geringsten aus; „Linde“ umfaßt, mit starken Lücken, nur die Sprache von 1550—1800; das neue Warschauer Wörterbuch, so verdienstlich auch dieses von einigen Privatpersonen unternommene Werk sein mag, ist zu knapp gehalten. Alle slawischen Akademien halten es für ihre Ehrenpflicht, für ihre Nationen derartige Werke zu schaffen. Die Agramer ist darin am weitesten vorgeschritten; die Petersburger hat schon ganze Bände beigesteuert; die Prager geht, trotz des großen Werkes von Kott und des altböhmischen Wörterbuches von Gebauer, langsam an eine neue Materialiensammlung zu einem Thesaurus linguae bohemicae. Ein künftiger Thesaurus der polnischen Sprache wird den alten und neuen, einheimischen Sprachschatz erschöpfend darstellen: er wird verzichten auf die fremde, wissenschaftliche Nomenklatur, auf viele

Verbalsubstantiva und andere Ableitungen, die im Warschauer Wörterbuch figurieren; er wird dafür Orts- und Personennamen (in gedrängter Kürze) aufnehmen; er wird womöglich die richtigen Etymologien beibringen (im Warschauer Wörterbuch sind sie vielfach falsch), ohne sich bei leicht einzusehendem auf Verweisungen einzulassen, z. B. wird er nur „*dobry* gut“ erklären, aber bei *dobroć*, *dobrodziej*, *dobrotliwy*, *wydobrzeć* u. s. w. nichts erwähnen; ebensowenig wird er bei *spór*, *opór*; *zbór*, *zbiór*, *ubiór*, *wybór*, *wybiór*, *obiór*, *pobór*, *dobór* u. s. w. auf die „Wurzeln“ verweisen. Und ebensowenig wird es seine Aufgabe sein, bei Wörtern, wie *syn*, *dom*, *brat*, *mać* u. dgl. ihre Deutung zu geben; es genügt die Angabe, daß dies urslawische Worte seien; denn ein besonderes etymologisches Wörterbuch, nach Art des deutschen von Kluge oder des russischen (übrigens wenig gelungenen) von A. Preobrażenskij, ist auch fürs Polnische unerläßlich; ein solches gedenkt der Verfasser selbst abzufassen, das natürlich nur die „Hauptstämme“ oder richtiger gesagt nur die wichtigeren, einheimischen und fremden Wörter enthalten soll.

Die bisherigen Abhandlungen des Verfassers dienten vielfach beiden Zielen; einmal sammelten sie alte Wörter und Belege aus mittelalterlichen, namentlich Glossenhandschriften sowie aus Drucken und Handschriften des XVI. und XVII. Jahrhunderts; dann trachteten sie, die Etymologie vieler Wörter, einheimischer wie fremder, zu ergründen. Denn die Etymologie, speziell die slawische, liegt gar sehr im Argen, ist heute ganz auf die Abwege der Wurzelvergleichung geraten und rückt daher nicht von der Stelle, wie dies das Bernekersche Etymologische Wörterbuch ohneweiteres beweist. Gerade die Etymologie verlangt behutsames, langsames Forschen und Deuten; man kommt oft erst nach Jahren auf die richtige Spur, öfters gar nur durch Zufall. So hat der Verfasser erst nach Jahren die Angaben des Długosz über die mythologischen Namen der Polen auf ihr richtiges Maß zurückzuführen vermocht; gerade der 25. Beitrag ist diesem Thema ganz gewidmet; es hat sich gezeigt, daß sogar dem Nyja, der durch die Wiederholung bei Parkosz um 1440, einer ganz von Długosz unabhängigen Quelle, gesichert schien, jeder Wert abzusprechen ist.

Neben diesem einen Zweck, der Bereicherung des Lexikons und der Etymologie, verfolgt speziell der Beitrag Nr. 26 einen andern. Die Richtung der modernen Forschung zielt noch immer, obgleich

der Glaube an die Ausnahmslosigkeit der sog. Lautgesetze längst erschüttert ist, darauf hin, das Gesetzmäßige. Organische in der Sprache zu betonen, den Zufall, die Willkür auszuschalten; Psychophonetiker suchen sogar rein mechanische Vorgänge auf ihre Notwendigkeit hin zu prüfen. Dem gegenüber zeigt der Verfasser an einer Reihe von Erscheinungen aus der polnischen Laut- und Formenlehre sowie Orthographie auf die reinste Willkür, den Zufall, der sich in der Sprache, als einer menschlichen Erfindung, breit machen muß; er sammelt Beispiele von Dissimilationen und Metathesen, deren Hauptgrund einfach in dem Analphabetismus zu erkennen ist, denn hauptsächlich sind es fremde Wörter, die somit im eigenen sprachlichen Bewußtsein nicht fest verankert sind, die diesen Prozessen unterliegen. Oder wie kann von einem zureichenden Grund die Rede sein, wenn wir sehen, daß neun slawische Sprachen die Dissimilation oder Metathese unterlassen, aber die zehnte, wo alle Verhältnisse die gleichen sind, sie durchführt; *rycerz* bleibt überall unverändert, aber der Kleinrusse macht daraus *łycar*, aus *arendarz* macht der Weißrusse allein *landar* u. s. w., aus *przykopa* der Pole ein *krzypopa*, aus *pokrywadło* der Böhme ein *koprvadlo* u. s. w. Absichtlich überschreibt der Verfasser dieses Kapitel mit Launen, Grillen, Willkür in der Sprache, denn er ist, ganz zu Unrecht, wegen solcher Auffassungen scharf angegriffen worden, aber die schönsten Deklamationen von dem unaufhaltsamen Fortschritt ad astra können das Faktum der in der Sprache herrschenden Willkür oder Laune nicht umstoßen. Es sammelt nun der Verfasser absichtlich eine Menge der verschiedensten sprachlichen und schriftlichen Erscheinungen der unverfälschtesten Willkürherrschaft und gibt Vorschläge zur Eindämmung dieser Willkür wenigstens in der schriftlichen Fixierung der Sprache. Er geht noch weiter und bezeichnet als bloße Willkür moderne Erklärungen. Etymologien u. dgl., die sich mit den Erscheinungen der Sprache nicht in Einklang bringen lassen, sie einfach unberücksichtigt, sich durch Äußerlichkeiten verführen lassen, wenn z. B. der Schreibung von *ǫ* durch *ą* ein gepreßtes *á* zu Grunde gelegt wird oder gebildeten Polen des XVII. Jahrhunderts die Möglichkeit von Masurismen bei ihren Reimereien zugemutet wird. Und ebenso vergeblich wäre es, bei einem *powiedać* neben *powiadać* nach einem Grunde (außer einem Einflusse von *powiem*?) zu suchen, ihn gar im Einfluß des Böhmischen finden zu wollen. Solche Annahmen von fremdsprachlichen Einflüssen, von Analogien,

von Quantitäts- und Akzentwirkungen (z. B. bei den Doppelformen *Warcisław* und *Wrocisław* u. dgl.) nehmen sich furchtbar gelehrt aus, aber sie reden nur an den Erscheinungen vorbei, statt sie wirklich zu erklären. So wird namentlich an der neuesten Darstellung der polnischen Phonetik aufgezeigt, wie sie die Einheitlichkeit der Erscheinungen auf Kosten des tatsächlichen Bestandes durchführt, unangenehmes mit Schweigen übergeht, anderes willkürlich umdeutet; ein Kapitel daraus wird kritisch besprochen und es wird der Nachweis geführt, daß darin nur das Altbekannte richtig, alles neu Vorgebrachte unrichtig ist. Nur bei oberflächlicher Betrachtung entgehen einem die wirklichen Schwierigkeiten; allzusehr kompliziert ist jede, namentlich Schriftsprache, allzu vielen streitenden Einflüssen ausgesetzt, als daß man sie ohneweiteres als ein durchaus organisches Gebilde, ohne alle Unregelmäßigkeiten, Auswüchse u. dgl. darstellen könnte.

In der Schlußnummer werden wiederum seltene Worte und Formen aus verschiedenen Texten des XV. und XVI. Jahrhunderts angeführt; es wird u. a. nachgewiesen, daß *Bożyce* des Bogurodzicaliedes der richtige alte Vokativ von *Bożyc* ist; es wird an Beispielen gezeigt, wie sogar unscheinbare Texte, kleine Broschüren jener Zeit wertvolles Material enthalten können.

---

3. ROSTAFIŃSKI JÓZEF. **Tchórz, kuna i łasica.** (***Über Iltis, Marder und Wiesel***).

Mit dem Worte „tchórz“ bezeichnet man im Polnischen sowohl den Iltis wie auch einen feigen Menschen. Der Verfasser beweist, daß diese Zusammenstellung auf einem Mißverständnis beruht. Der Iltis ist ein mutiges Tier, er wird aber auch Stänker genannt, weil er mit Stinkdrüsen am After ausgerüstet ist, deren übelriechende Ausscheidung ein wirksames Verteidigungsmittel gegen Feinde bildet. Man war im Mittelalter der irrigen Meinung, der überfallene Iltis lasse aus Furcht vor dem Feinde einen Wind streichen, und da man auch bei einem feigen Menschen in Gefahr eine ähnliche Wahrnehmung macht, so entstand die auf unrichtiger Basis gegründete Analogie.

Der Edelmarder wird im Polnischen und Russischen „kuna“ genannt. O. Keller war der Meinung (Die antike Tierwelt I. p. 161), daß dieser Name aus dem Slawischen stammt und in das Alt-

griechische $\varkappa\alpha\nu\nu\acute{\alpha}\varkappa\eta$ übergegangen ist. Dem ist nicht so. $K\alpha\nu\nu\acute{\alpha}\varkappa\eta$ ist ein kleinasiatischer Name, wahrscheinlich iranischen Ursprungs. Er ist von den Skythen nach Europa gebracht. Diese Völker vermittelten, wie bekannt, den Handel zwischen den griechischen Kolonien am Schwarzen Meere und den nördlich wohnenden Slawen und können den Pelznamen für Edelmarderfelle den Slawen gebracht haben. Da man die Felle des Edelmarders stets aus Westeuropa verlangte, so hat sich der Name „kuna" unter den dort wohnenden Slawen, d. h. Polen und Russen erhalten. Der Verfasser erzählt ferner, wie dieser Name „kuna" im Polnischen auf verschiedene andere Gegenstände übertragen wurde und warum dies geschah.

Die Katze erschien in Nordeuropa gegen das X. Jahrhundert. Nichtsdestoweniger waren die Mäuse und Ratten dem Menschen auch früher lästige Tiere. In diesen früheren Zeiten vertrat das Wiesel die Stelle der Katze ebenso wie im Altertum in Rom. Das Tierchen ist allerliebst, wenn es gezähmt wird, was mit jungen Tieren sehr leicht zu erreichen ist. Sie verstehen sich ausgezeichnet zu schmiegen. Schmiegen heißt polnisch *łasić się* und deswegen wird das Wiesel noch jetzt polnisch „łasica" (eine, die sich zu schmiegen versteht) genannt.

---

4. KOSTAFIŃSKI JÓZEF. **O nazwach ćwikły, buraków i barszczu.** ***(Über die Namen von Mangold, Rüben und Bärenklau).***

Wir kennen zwei Rassen der Runkelrübe. Beide stammen von der wilden *Beta maritima* ab. Die eine mit harter Wurzel wird der eßbaren Wurzeln wegen als sogenannter Mangold kultiviert. Die Wurzeln des zweiten sind saftig und süß; die rote und die Zuckerrübe gehören hieher. Im Altertum und das ganze Mittelalter hindurch kannte man nur den Mangold. In Polen wird der Mangold *ćwikła* genannt. Er kam, wie sein Name beweist, aus Byzanz, wahrscheinlich schon in vorgeschichtlicher Zeit. Er diente allgemein als Nahrungsmittel der armen Bevölkerung und wurde bis zum Anfang des XVII. Jahrhundert angebaut. Im sechzehnten Jahrhundert wurde nach Polen eine rote Rübe mit saftigen Wurzeln gebracht. Wegen ihres Wohlgeschmacks wurde sie gern genossen, und zwar gebacken, aber auch mit Sauerkraut zusammengekocht, um dieses schön rot zu färben. Durch Kochen verliert die ange-

säuerte rote Rübe ihre rote Farbe und wird fahl. polnisch *bury*, daher wurde zuerst das aus gekochten angesäuerten roten Rüben, zubereitete Gericht *buraki* genannt, und in der Folge wurde dieser Name auch auf die Pflanze übertragen.

Die bei der Ansäuerung der roten Rübe entstehende Flüssigkeit kam am Ende des XVIII. Jahrhunderts als eine allgemein wohlbekannte polnische Suppe unter dem entlehnten Namen *barszcz* in Gebrauch.

Der Name *barszcz* bedeutet ursprünglich in slawischen Sprachen soviel als Sproß und wird auf eine Pflanze, und zwar auf *Heracleum sphondilium* übertragen. Diese Bezeichnung wurde der Pflanze, die man deutsch als Bärenklau bezeichnet, deswegen beigelegt, weil ihre süßlichen, sich rasch entwickelnden Sprosse in der allgemeinen ursprünglichen Volkswirtschaft von großer Bedeutung waren. Analog kann man auf *Archangelica officinalis* hinweisen, die im hohen Norden als eine nahrungliefernde Pflanze noch im XII. und XIII. Jahrhundert unter dem Schutze des Gesetzes stand. Die Barszczpflanze enthält in ihren Sprossen soviel Zucker, daß er sich aus den geschälten Stengeln in Form von gelbem Staub ausscheidet. Der Stengel kann roh gegessen werden. Gekocht liefert er ein süßlich schmeckendes Mus. Aus den Blättern gewinnt man durch Fermentation ein säuerliches, wohlschmeckendes Getränk. Die daraus zubereitete saure Suppe wurde auch als *barszcz* bezeichnet.

Eine so wertvolle Pflanze mußte schon dem vorgeschichtlichen Menschen auffallen und allgemein bekannt sein. Der französische Name *la barce* und das deutsche b e r s t e n stehen mit dem polnischen *barszcz* offenbar in genetischem Zusammenhange. Wahrscheinlich hatte *Heracleum* in der Urzeit Eurasiens eine allgemeine volkstümliche Bedeutung.

---

5. SINKO TADEUSZ. **Antyk Wyspiańskiego.** (*Wyspiański und die Antike*).

Wyspiański (1869—1907) fühlte sich früh von der Antike hingezogen. Dies beweist schon sein Pariser Libretto u. d. T.: Die Danaiden (1891). Aber erst bei der Anfertigung der Illustrationen zu der Ilias (1896) ist er in die Welt Homers so eingedrungen, daß er schon sein ganzes Leben lang ein Homeride geblieben ist. Die Schule hatte ihm einige Kenntnis der Poetik des Aristoteles

(drei Einheiten, Furcht und Mitleid) beigebracht; der Einfluß Nietzsches (Geburt der Tragödie) und Schurés (le drame musical) vertieften seine Auffassung der Tragik, und die Lektüre der antiken Tragödien (in Übersetzungen) lieferte ihm Muster und Motive. Unter diesen Einflüssen bereicherte er seine „Legende“ (über Krakus und Wanda) mit antiken Bestandteilen, und aus Homer spann er den Faden zu seinem „Meleager“ (1897) und seinem „Protesilaos und Laodamia“ (1899). Auch einen heimischen Stoff bearbeitete er in antiker Manier als den „Fluch“ (1899). Beim Studium der griechischen Literaturgeschichte fesselte ihn die Nachricht Herodots (6, 21) über die Aufführung des Falls von Milet (Phrynichos) und das Verbot, den Zuschauer von der Bühne an sein eigenes Mißgeschick zu erinnern. Um dem übermächtigen Einfluß der romantischen Poesie, die den Tod predigte und dem wirklichen Leben fremd gegenüberstand, entgegenzuwirken, zeigte er den schädlichen Einfluß dieses romantischen Wahnes in drei historischen Dramen (Die Warschauerin, ein Lied aus d. J. 1830, Lelewel, die Legion des Mickiewicz) und in zwei phantastischen Bühnensatiren (Eine Hochzeit 1901, Die Erlösung 1903). Nun wandte er sich der Poesie des Lebens zu, belebte in der „Akropolis“ (1904) die Bildsäulen und Bilder in der Kathedrale auf dem Wawelhügel in Krakau, um durch den Mund des Psalmisten David ein Auferstehungslied anzustimmen. In demselben Drama verkündigte er das Mysterium des Todes als Palingenesie. Diese Theorie der Palingenesie in Bezug auf den polnischen Aufstand vom J. 1830 predigte er durch den Mund der Persephone in seiner ‚Novembernacht‘ (1904), einem sonderbaren Versuche, die nationale Katastrophe aus dem Wirken der Homerischen Gottheiten zu erklären. Zu Homer führte ihn aufs neue die Vorbereitung der Gesamtausgabe seiner Iliasillustrationen (Ὁμήρου Ἰλιάς, 1903). So versuchte er jetzt eine eigenartige Revision der Ilias in der ‚Achilleis‘ (1903), in die er auch Motive von Dictys Bellum Troianum einwob. Aber der Versuch, die Abstinenz des Helden vom Kampfe durch eine neue Philosophie der Verdammung der Tat zu erklären, ließ sich mit der Homerischen Tradition, die schließlich siegte, nicht gut in Einklang bringen. Besser gelang ihm die Konzentration der Odyssee in ‚Odysseus‘ Heimkehr (1907). Er belud den Helden mit der Schuld der Impietät gegen den Vater, ließ ihn aber sogar über das Verhängnis triumphieren, zu spät, da seine Rachepläne von selbst in Erfüllung gingen. Der von Odysseus ersehnte

Kahn des Charon zieht mit den Seelen der Freier an ihm vorbei. Der Mann der Tat bleibt auch nach dem Tode ein Irrender. Ein Vergleich ‚der Heimkehr des Odysseus' mit Hauptmanns Werk ‚Der Bogen des Odysseus' zeigt Wyspiańskis Überlegenheit sowohl über Hauptmann wie auch über andere zeitgenössische Dichter der antiken Tragödien. Wyspiański war nicht nur ein eifriger Homeride, sondern auch immer ein Bekenner der antik-tragischen Weltanschauung.

---

6. SINKO TADEUSZ. — **De traditione orationum Gregorii Nazianzeni, I: De tempore et ordine orationum Constantinopoli habitarum.**

Die Sammlung der Reden des Nazianzeners, überliefert durch die Handschriften vom IX. Jahrh. angefangen, umfaßt außer 45 eigentlichen Reden vier theologische Traktate in Briefform (epist. 101. 102. 202. 243 Migne), zwei exegetische Versuche (Die Metaphrase des Ekklesiastes und die Erklärung von Ezechiel), und zwei akzentuierende Gedichte (Poem. mor. 3, Poem. dogm. 32 Migne) zusammen 53, mit dem hie und da angehängten Testament 54 Nummern. Da aber or. 35 und epist. 243 vielen Gesamthandschriften fremd sind, die exegetischen Versuche nicht überall vorkommen und die beiden Gedichte oft in einer Position vereinigt werden, beträgt die normale Gesamtzahl der Nummern 52 (νβ') oder 47 (μζ'). Das erste Corpus ist mit dieser Zahl von Elias Cretensis, das zweite von Ioannes Memphites bezeichnet und charakterisiert worden. Dieser Tradition folgend, unterscheiden wir unter den Gesamthandschriften eine νβ-Familie (Sigle N) und eine μζ-Familie (Sigle M). In jeder Familie ist die Anordnung der Nummern konstant, in beiden verschieden.

Um die Grundsätze beider Akoluthien zu erkennen, untersucht der Verfasser zuerst die bekannte Gruppe von 5 theologischen Reden (or. 27—31), deren übliche Anordnung und Benennung, von Petrus Mosellanus Protogenensis (De theologia libri quinque. Lat. trad. Basileae, Frobeniana, 1523) eingeführt, sich auf die Autorität der Familie N stützt, die von elf Handschriften mit 52 Schriften repräsentiert wird: Ambr. 1014, s. IX; Vindob. theol. gr. 126, s. X. ex.; Mosqu. Syn. 141, s. X ex.; Mosqu. Syn. 142, s. X in.; Mosq. Syn. 147, s. X; Patm. 43a, 43b, s. X.; Laur. VII 22, s. XI; Caesenat. Malatest. XXIX 1, s. XI; Par. 524, s. XIII; Laur. VII 12,

s. XV; Par. 510, s. IX. Der berühmte Parisinus 510 nimmt die letzte Stelle ein, weil seine Anordnung schon verworren ist. Sogar die Auswahl von diesen fünf Reden ist traditionell, wie Neap. Borbon. II B, 5, s. XIV beweist. Ihre Zusammenfassung zu einem Ganzen ist ohne Zweifel von Gregor selbst bewerkstelligt worden, wie dies der Anfang von or. 28 beweist, in dem or. 27 rekapituliert, die folgenden dagegen angekündigt werden. Und dennoch beweist eine genaue Analyse der Reden: 1) daß die agnostische Tendenz von or. 27 und 28 von dem Zwecke der triadologischen Reden 29—31 absticht; 2) daß or. 29 mit ihrem Eingang direkt an or. 27 anknüpft und die or. 28 ignoriert; 3) daß sich nur or. 27 – 30 gegen die Eunomianer wenden, während or. 31 gegen die Macedonianer und andere Pneunotomachen gerichtet ist. Hieronymus nennt die letzte Rede *de Spiritu Sancto liber unus*, während die ersten vier unter dem Gesamttitel *Adversus Eunomium liber unus* stecken. Der griechische Titel von or. 27 Πρὸς Εὐνομιανοὺς bezieht sich also auf die folgenden Reden (28. 29. 30), während ihr nur der Nebentitel Προδιάλεξις, Vorrede zukommt. Die Rufinische Bezeichnung dieser Rede: *Contra Arianos* stützt sich auf eine Glosse im ersten Kapitel, die noch im Vindobonensis 759, s. XII fehlt. Auf Grund dieser Erwägungen wird die ursprüngliche Reihenfolge jener fünf Reden so bestimmt: or. 27. 29. 30; 31; 28. Diese Anordnung erhielt sich in der Familie M.

Um weiteres Material zur Beurteilung der Akoluthien vorzubereiten, untersucht der Verfasser die Chronologie aller Reden, vor allem die der Wirksamkeit Gregors in Konstantinopel (5 Semester, nach Beginn 379 — Ende Juni 380) angehören. Für den Hauptzweck dieser Wirksamkeit hielt Gregor die Begründung der Triadologie und ihre Verteidigung gegen die Häretiker. Einzelne Phasen dieser Wirksamkeit können genau an der Hand der Angaben des *Carmen de Vita* verfolgt werden. Nach seinem Zeugnis (v. 1113 sqq) fällt die glänzende Periode der theologischen Tätigkeit Gregors auf die Monate nach der Ordination Maxims (Ende Februar 380) bis zur Ankunft des Kaisers Theodosius in die Hauptstadt (24. Nov. 380). Als Frucht dieser Tätigkeit wird die Begründung der echten Triadologie hergestellt. Gregor rekapituliert (de Vita v. 1210—1257) seine Beweisführung, die sich ganz mit dem Gedankengang der or. 27 deckt. Die Inhaltsangabe der eigentlichen theologischen Reden wird hier unterlassen, nachdem sie schon in Poem. dogm. I (= or. 28), Poem. dogm. II

(= or. 29), Poem. dogm. III (= or. 31) Platz gefunden hat. Or. 30, die hauptsächlich die Zeugnisse der Bibel behandelt, widerstrebte der metrischen Behandlung. So werden die fünf theologischen Reden den Monaten vor Ende November 380 zugewiesen. Einen Beweis dafür, daß Gregor von Anfang an an die Publikation der genannten Reden dachte und dieselbe selbst vorbereitete, findet der Verfasser in Poem. de se ipso L v. 53 f., das er nach gewissen Angaben in die ersten Wochen nach der Ordination des Maximos setzt.

Um die Hypothese zu untersuchen, daß die Darstellung (de Vita) einzelner Abschnitte der Tätigkeit Gregors in der Hauptstadt mit den Motiven der in diese Abschnitte fallenden Reden operiert, wendet sich der Verfasser der Erzählung von der Uneinigkeit der neuen Gemeinde Gregors zu und, nachdem er de Vita v. 680 ff als Nachahmung von Paul. I Cor. 1, 10 ff erwiesen hat, vergleicht er diese Stelle und die ganze Darstellung jener Uneinigkeit mit or. 32, die auch nach anderen Anhaltspunkten den ersten Monaten des Jahres 379 angehören muß. Gregor hat diese Rede selbst nicht herausgegeben und so konnte er später ihre Hauptmotive in or. 27. 28 verwenden. Die in Carmen de Vita (v. 696 ff) folgenden Beschimpfungen Gregors durch die Arianer werden zurückgewiesen in or. 33, die auch nach anderen Merkmalen bald nach or. 32 entstanden sein muß. Die Beschreibung der arianischen Gräuel und Gewalttaten, die wir in dieser Rede (c. 3—5) finden, besteht aus lauter Motiven, die Gregor schon früher bei demselben Gegenstande verwendet hat und von denen er auch später Gebrauch macht. So muß es befremden, daß or. 35, die denselben Gegenstand behandelt, von diesen Wiederholungen frei ist, ja, außer der schulmäßigen bakchischen Ekphrase die Hervorhebung des Anteils der arianischen Frauen an jenen Gräueltaten aufweist, die sonst Gregor fremd ist. Auch formell sticht sie ab von seinen anderen Reden, so in den Einleitungsformeln bei den Zitaten aus Paulus (καθώς φησιν ὁ Ἀπόστολος), in der Zulassung von verbotenen Hiaten (5 in c. 3) und in fünf ἅπαξ λεγόμενα auf drei Seiten. Das Bedenken gegen ihre Authentizität wird durch die mangelhafte handschriftliche Überlieferung bestätigt und macht uns skeptisch auch gegen die beiden exegetischen Versuche, die der Familie M ebenso fremd sind.

Nachdem der Verfasser auf diese Weise mit Hilfe des Carmen de Vita die Zeit von sieben Reden bestimmt hat, behandelt er die gleich beim Eintritt in Konstantinopel beschriebene neue Häresie (de Vita,

609 ff). beweist durch die Übereinstimmung ihrer Lehren mit Epist. 101. 102, daß damit die Apollinaristen gemeint sind, und führt aus, daß gegen diese Häretiker or. 38 gerichtet ist, die mit Usener dem Weihnachtsfeste des Jahres 379 zugeschrieben wird. Dadurch ist zugleich die Zeit der beiden folgenden Reden (39. 40) festgestellt. Die Tatsache, daß beinahe die Hälfte von or. 38 später vom Gregor selbst in or. 45 (Eine Osterpredigt) zur Bekämpfung derselben Apollinarier herübergenommen wird, beweist, daß or. 38 von Gregor selbst nicht publiziert worden ist. Hier behandelt der Verfasser die Frage der Wiederholungen in Gregors Reden und weist ihre größte Anwendung den improvisierten Reden zu. Als solche wird in den Handschriften or. 20 (περὶ θεολογίας[α]καὶ καταστάσεως ἐπισκόπων) bezeichnet, die aus einzelnen Abschnitten von or. 2 und Reminiszenzen von or. 27. 29. zusammengeflickt ist. Wo sie über den hl. Geist spricht, finden wir noch keine Reminiszenzen von or. 31 verwendet. So muß sie nach or. 27. 20, aber vor 31 entstanden sein, vielleicht bei einem Besuch von fremden Bischöfen in Gregors Kirche, was durch den verdorbenen Titel (— er soll lauten <κατά> καταστάσεως ἐπισκόπων) angegeben zu sein scheint. Die Erhaltung dieser und anderer improvisierter Reden verdanken wir den tachygraphischen Aufnahmen, denen ein besonderer Exkurs vom Verfasser gewidmet wird.

Wenn or. 20 gewissermaßen für das Echo der theologischen Reden zu halten ist, so wird die erste Ankündigung jener Reden in or. 23 gegeben, die mit Rauschen in die Zeit nach 28. Februar 380 verlegt wird. Durch diese Rede wird die Beilegung des inneren Streites wegen des antiochenischen Schismas gefeiert. In den Anfang dieses Schismas fällt die verzweiflungsvolle, lyrische Rede 22, die vor die frühe or. 32 zu setzen ist. Den (im kirchlichen Sinne) panegyrischen Reden 38. 39. 40, ging die Pfingstenpredigt (or. 41) voraus, deren Zeit (379) schon Rauschen richtig bestimmt hat; ihre versöhnliche Stimmung wird schon vorbereitet in or. 26, die der Verfasser für eine Palinodie der or. 25 hält. Hat Gregor dort den Maximos als den christlichen Philosophen gefeiert, so wird hier ein Ideal des echten Philosophen aufgestellt, dessen Züge nicht mehr auf den Maximos, sondern auf Gregor selbst passen. Or. 26 ist der Hieronymische *liber vituperationem Maximi continens*, dessen Existenz neben der or. 25 m a n c h e bestimmt hat, den echten Titel der or. 25: Εἰς Μάξιμον τὸν φιλόσοφον ἐκ τῆς ἐξορίας ἐπανελθόντα (Laudes Ma-

ximi philosophi post exilium reversi, Hier.) zu ändern in: Εἰς Ἥρωνα κ. τ. λ. Unsere Handschriften haben nur diesen geänderten Titel aufbewahrt, aber das Zeugnis des Hieronym, durch andere Erwägungen gestützt, beweist, daß or. 25 denselben Cyniker feiert, der in den Carmina so geschmäht wird. Nicht anders hat Gregor die Bischöfe in der öffentlichen or. 42 und in den „privaten" Invektiven (De se ipso carm. XII. XIII) behandelt.

Die Lobrede auf Maximos (or. 25) wurde bei der Abreise des Gefeierten nach Alexandrien gehalten. Gregor hätte gern durch ihn eine Anerkennung seines neuen Amtes von Peter von Alexandrien erwirkt. Durch die Ordination des Maximos wurden Gregors gute Beziehungen zu Peter zerrissen. Aber nach dem Falle des Cynikers fand eine Aussöhnung statt, die in or. 34 (Frühling, 380) gefeiert wird. Hier wird die Gregorianische Lehre von der Dreieinigkeit als Eigentum jenes Petrus von Alexandrien gepredigt, wie sie früher (in or. 21) als die Lehre des hl. Athanasius empfohlen wurde. Da Gregor in der am 14. September 379 gehaltenen Lobrede auf Cyprian den Märtyrer seine or. 21 ausbeutet, muß diese in frühere Zeit fallen.

Die Zeit der einzigen erhaltenen Homilie Gregors (or. 37) wird durch den Hinweis auf das ersehnte Edikt gegen die Häretiker bestimmt, das der Verfasser in dem Edikt vom 10. Januar 380 sieht. Wie diese, so ist noch or. 36 in Anwesenheit des Kaisers und des Hofes gehalten worden. Die darin als frisches Ereignis erwähnte gewalttätige Forderung des Volkes, daß Gregor als Bischof angestellt werde, bezieht sich auf d. 27. November 380. So gehört or. 36 dem Ende des Jahres 380 an, während or. 42 seine konstantinopolitanische Mission abschließt. Or. 44 gehört nach der Erwähnung der ἐπείσακτοι (c. 8) der späteren Zeit an.

Die neue Anordnung der konstantinopolitanischen Reden gestaltet sich demnach folgendermaßen J. 379: or. 22. 32. 33. 21. 25. 26. 41. 24. 38; Jahr 380: 39. 40. 23. 34. 27. 29. 30. 31. 20. 28. 36. 37; Jahr. 381: or. 42. Manche Positionen (besonders theologische Reden finden Bestätigung in der Familie M. die durch folgende acht Gesamthandschriften repräsentiert wird: Mosqu. Syn. 139, s. IX; Patm. 33, a. 941; Vat. 2061, s. X; Ottob. 396, s. X; Coisll. 51, s. X; Ven. Marc. 70, s. X; Flor. Conv. Soppr. 177, s. XI; Laur. VII 8, s. XI. Die Handschriften die nur einzelne Bücher oder einzelne Teile dieser Sammlung darbieten, werden hier nicht (ebensowe-

nig oben bei Familie N) angeführt. Die Akoluthie der konstantinop. Reden ist in diesen Handschriften folgend: 23. 22; 38. 39. 40. [1. 45. 44.] 41; 32. 33; 27. 29. 30. 31. 20. 28; 34. [14. epist. 101. 102.] 36, 26; 25. 24. 21. [15.] 42. Die sieben eingeklammerten Nummern gehören nicht nach Konstantinopel. Beide Osterreden (1. 45.), die erste zu Anfang, die zweite gegen das Ende der priesterlichen Tätigkeit Gregors, und die spätere Kyriakepredigt (or. 44) sind mit den gleichartigen konstantinopol. Reden verbunden. Dieselbe Rücksicht hat den drei Enkomien das vierte (or. 15), frühere, angegliedert. Besonders ungeschickt ist die Voranstellung der or. 23 der weit früheren 22. Beiden wird die frühere or. 6 als Εἰρηνικὸς πρῶτος vorangestellt. Die Unkenntnis des wahren Titels der or. 25 hat ihre Nachstellung nach der or. 26 bewirkt. Aber die Lage der or. 22 vor 32, der sich unmittelbar or. 33 anschließt und besonders die ursprüngliche Anordnung der theologischen Reden beweist, daß die den Titeln beigefügte Erklärung des Anlasses und des Ortes mancher Rede oft eine treffende Zeitbestimmung und Reihenfolge der Reden zuließ. Da die Familie M die von Gregor selbst hergestellte Zusammenfügung der fünf Theologischen Reden zu einem ganzen nicht berücksichtigt, ist sie ausschließlich auf die stenographischen Aufnahmen der Reden zurückzuführen. Natürlich mußte auch der Sammler der Familie N, wo die *editiones peculiares* fehlten, also vorerst bei den improvisierten Reden, auf die Commentarii notariorum zurückgreifen; dabei tilgte er aus dem Text manches, was in Familie M (besonders παρενθῆκαι in or. 38. 44. 15.) erhalten ist. Wir werden sehen, daß diese überhaupt einen besseren Text aufbewahrt hat als Familie N. Jedenfalls haben wir mit zwei beinahe gleich alten (?) Ausgaben des handschriftlichen Nachlasses Gregors zu tun, deren nähere Bestimmung auf Grund mancher alten Textscholien ausgeführt werden wird.

Eine der Familie M nahe Akoluthie der konstantinopolitaner Reden hat Scholiasta Syrus (herausgeg. v. Wright, Catal. of. Syriac. Mrs. aus dem Cod. Lond. Add. 14547, s. IX, wo aber das betreffende Scholion auf fol. 2a von jüngerer Hand stammt), nämlich: 27. 30. 31; 38. 39. 41; 22. 33; 15. 24. 25. 34. 21; 32; 20. 28; 26. 42; 14; 40. 45; 29; 36. Die Akolutie der Reden 33—45 (14 Nummern) beweist, daß dieses Scholion auf der syrischen Übersetzung der Reden von Paulus von Cypern (beendet 624) basiert, die hauptsächlich durch Cod. Lond. Add. 12153, 14547/8, 14549, wie

mich Dr. Willy Lüdtke aus Kiel belehrt hat, überliefert ist. Daß diese Übersetzung die griechische Familie M reproduziert, wird später ausgeführt werden. — Die Akoluthie der Familie N ist in diesen konst. Reden wie folgt: 21. 24. 15. 25. 34; 20. 27. 28. 29. 30. 31; 38. 39. 40. 45. 44. 41; 33. 22. 32. 26. 36. 42. Die ersten vier Nummern umfassen lauter Lobreden (denn auch or. 34 ist eine Lobrede auf die Ägypter), die weiteren sechs sind theologische Reden, die weiteren sechs panegyrisch, die letzten sechs behandeln die Rolle Gregors in den inneren Zwistigkeiten. Wie dieses Prinzip auch bei den übrigen Reden eingehalten wird, werden wir sehen, nachdem wir die Chronologie der Gregorianischen Reden aus der Zeit vor dem Jahre 379 festgestellt haben. Das soll in der zweiten Abhandlung geschehen.

---

7. SINKO TADEUSZ. **De traditione orationum Gregorii Nazianzeni. Pars II. De tempore et ordine reliquarum orationum.**

In Ergänzung seiner Untersuchungen über die konstantinopolitanischen Reden Gregors v. Naz. wendet sich der Verfasser den zwanzig Jahren zu, die der Ankunft nach Konstantinopel (379) vorangegangen sind und stellt zuerst fest, daß die beiden Schmähreden gegen Julian einige Monate nach dessen Tode, aber vor dem Tode Jovians (17. Feb. 364) verfaßt und publiziert worden sind. Die in or. 4, c. 10 erwähnte Zwietracht der Mönche, die nach vielen Zeugnissen nur von kurzer Dauer war, wird durch or. 6 abgeschlossen. Dieselbe enthält c. 3 post in. ein Zeugnis, nach dem ihr schon einige Reden an die nazianzenische Gemeinde vorangegangen sind; in e i n e r ist der Redner von den Mönchen abgestoßen worden. Dies bezieht sich auf or. 3, während die Stelle or. 6, c. 11 in. (οὐχ ὡς ἐχθροὺς ἀπεστράφημεν, ἀλλ' ὡς ἀδελφοὺς περιεπτυξάμεθα) an den Anfang von or. 1. anspielt: ἀλλήλους περιπτυξώμεθα. εἴπωμεν ‚ἀδελφοί' καὶ τοῖς μισοῦσιν ἡμᾶς. So ergibt sich für das Jahr 364 folgende Reihenfolge der Reden: or. 4. 5. 1. 3. 2. 6. 15, die sowohl von der heute angenommenen, wie von der in den Handschriften überlieferten abweicht. Die Gründe der Anordnung in beiden Hauptfamilien der Handschriften (M u. N) werden mit Hilfe der Titel und der denselben beigefügten Scholien genau untersucht.

Um den Faden der Ereignisse nach dem Jahre 364 zu gewinnen, berücksichtigt der Verfasser die philanthropische Tätigkeit Basils des Großen seit dem Jahre 365 und beweist, daß die damit zusammenhängende or. 14 weder die Gründungen Basils bei Caesarea, noch seine darauf sich beziehenden Reden (hom. 6. 7) kennt, und nach anderen Indizien in Nazianz im Jahre 365 entstand. Der nächste feste Punkt für die Anordnung vieler Reden ist Gregors Konsekration zum Bischof von Sasima, die vor Ostern 372 stattfand. Auf Grund einer eingehenden Analyse der betreffenden Reden gelangt der Verfasser zu dem Resultat, daß or. 10 bald nach jener Konsekration in Nazianz gehalten wurde und daß or. 11 entstand, als Gregor mit der Abreise nach seinem neuen Bestimmungsort zögerte und der von Basil gesandte Nyssener ihn zur Pflichterfüllung zu zu bewegen suchte. Gregor scheint erst in Begleitung seines Vaters und Basils die lang verschobene Reise nach Sasima angetreten zu haben. Zu seiner Inauguration bei der neuen Gemeinde hielt er or. 9. Als Bischof von Sasima begrüßte er in or. 13 einen gegen den Willen des Bischofs Anthimus in Doara konsekrierten Bischof, wobei er zwischen Basil und Anthimus zu vermitteln suchte. Aber damit endet seine kurze Tätigkeit in Sasima. Er gab sie auf und entfloh wieder ins Kloster, bis ihn die Bitten seines greisen Vaters bewogen, nach Nazianz zurückzukehren und die Pflichten des Kollaborators zu übernehmen. Die Übernahme dieser Pflichten wird gefeiert in or. 12. An der Seite des Vaters hielt Gregor noch or. 16 (in der er Basils hom. 6. 7. 8. 9 benützt) und or. 17 (im J. 373); nach seinem Tode entstand or. 19 (im J. 375). Die von der eben festgestellten abweichende Reihenfolge dieser Reden in beiden Familien der Handschriften wird untersucht und erklärt.

Im dritten Kapitel: *De Appendice orationum Gregorii Nazianzeni* beschäftigt sich der Verfasser mit denjenigen Schriften, die in der Familie N nach den konstantinopolitanischen Reden angeführt werden, d. h. epist. 101. 102. 202. or. 4. 5. 37. 13. Ad Virg. Doxol. epist. 243. Jez. Eccl. Fünf Positionen, die am Anfange stehen, sind sicher authentisch und bedürfen nur insoweit einer Erklärung, daß sie in den Handschriften ans Ende geraten sind. Die Authentizität von or. 37 und 13 wird in den Handschriften bezweifelt, und es werden von dem Verfasser die Gründe dieser Zweifel untersucht und widerlegt. Mit Adhort. ad Virg. u. Doxol. wird das Corpus M abgeschlossen, wobei es scheint, daß Doxol. nur als Lückenbüßer

zum würdigen Abschluß ins Corpus aufgenommen wurde. Drei folgende Positionen der Familie N sind fremder Herkunft. Die in epist 243 (P. G. 46, col. 1105 CDE) angeführten Gleichnisse, mit denen das Verhältnis der drei Personen in e i n e r Gottheit illustriert wird, sind von Gregor v. Naz. in or. 31. c. 32 sqq verworfen worden. Auch die theologische Terminologie und copia verborum spricht gegen die Autorschaft des Nazianzeners. So scheint der Syrische Übersetzer dieses Briefes Recht zu haben, wenn er ihn Gregor dem Thaumaturgen Bischof von Neocaesarea in Pontus zuschreibt. Werke Γρηγορίου ἐπισκόπου Νεοκαισαρείας und Γρηγορίου ἐπισκόπου Διοκαισαρείας (wie Nazianz epist. 141 M. u. Poem. de se ipso XIX. 25 genannt wird) konnten leicht verwechselt werden. Über die Herkunft der Metaphrase des Ecclesiastes entscheidet das Zeugnis des heiligen Hieronymus, der Comm. in Eccle. 4, 12 (P. L. T. 26 col. 1103 AB) eine längere Stelle, lateinisch anführt, die wir in Metaph. in Eccl. c. 8 sub fin. wiederfinden, als Eigentum des Vir Sanctus Gregorius Ponti episcopus, Origenis auditor. Die Analyse der Semasia εἰς Ἰεζεκιήλ beweist, daß wir hier mit einem nicht einheitlichen Konglomerat der origenianischen Scholien (nach Hier. transl. Orig. hom. 1. in Ezech. und Comm. in Ezech. c. 1) zu Ezechiel zu tun haben, das jedenfalls nicht zur Publikation bestimmt war. Die Hypothese des byzantinischen Scholiasten, daß jene Notizen unter dem handschriftlichen Nachlaß des Nazianzeners gefunden wurden, würde ihre Aufnahme in das Corpus Gregorianum erklären.

Schon durch die Feststellung der Tatsache, daß die in N nach der Doxologie überlieferten Schriften (wie auch or. 35) nicht authentisch sind, läßt vermuten, daß die Familie M, in der sie fehlen, den Vorzug verdient. Diese Vermutung wird näher durch Untersuchung jener Stellen in or. 38. 44. 41. 24 begründet, in denen M einen volleren, sicher authentischen Text aufbewahrt hat. Die Hauptstelle in or. 44 (c. 2, col. 609, 12) wird in den Handschriften von gewissen redaktionellen Bemerkungen begleitet, die nur für Familie N passen, in denen sich die sog. παρενθήκη (bis col. 612. 18 — πλησιάσαντες) am Ende der Rede befindet, während sie im M und bei den Syriern an ihrem Platze steht. Auch in kleineren Ergänzungen und anderen Lesarten hat M den Vorzug vor N, wie dies die aus beiden Familien zusammengestellte und erklärte *varietas lectionis* in or. 44. 41. 38. 27 beweist, wobei in or. 38. 41 u. 27 das Zeugnis

des Rufinus, in anderen auch das der Syrischen Übersetzer (nach den Kollationen vom Herrn Bibliothekars Willy Lüdtke in Kiel) zu Hilfe kommt. Sowohl Rufinus wie die Syrier befolgen ein Exemplar der Familie M, wobei die Syrier z. B. or. 38 col. 324, 8 allein die ursprüngliche Lesart bewahrt haben. Es fehlt aber auch nicht an Stellen, wo nur ein Teil von M, dagegen die meisten N das Gute aufweisen, wodurch wir gezwungen werden, neben der führenden Familie M auch die Lesarten von N überall zu berücksichtigen. N ist die Grundlage der Mauriner (bei Migne abgedruckten) Ausgabe, die nur in den Noten manche Lesarten von M beibringt. Familie M war stichometrisch und diese Stichometrien werden speziell untersucht. — Nach diesen Feststellungen werden (im Kapitel IV) noch die übrigen durch Rufinus und die Syrier übersetzten Reden behandelt, um beide Übersetzungen genauer zu charakterisieren. In einem besonderen Kapitel (V) werden diejenigen Hds. behandelt, die einen Teil der Familie M oder N enthalten, oder eine andere Akoluthie bieten oder eine Auswahl der 16 ev. der übriggebliebenen Reden aufweisen. Die Behandlung der wichtigsten griechischen u. lateinischen Testimonia bis zum IX. Jahrh. bildet den Abschluß (Kapitel VI) dieser Untersuchungen, deren Auszug den Stoff zu der Präfatio der Ausgabe der Reden liefern wird.

BIEŃKOWSKI PIOTR. **O kilku antykach krakowskich.** *(Über einige Antiken in Krakau).*

Die Arbeit zerfällt in drei, in losem Zusammenhang miteinander stehende Aufsätze.

I. Der erste Aufsatz bezieht sich auf die immer noch nicht aufgeklärte Frage der Vorlagen, die von griechischen Vasenmalern benutzt wurden. Der Verfasser geht von Vasen aus, von denen eine, die er in Photographien und Zeichnungen vorlegt, sich im Fürstlich Czartoryski'schen Museum in Krakau, die andere im Ashmolean Museum in Oxford (abg. Journ. hell. stud. XVIII (1898). Taf. 6) befindet. Beide Gefäße stellen fast in identischen Gruppen — nur mit Hinzufügung der zuschauenden Göttinnen: Aphrodite, Peitho, Eros auf der Oxforder Vase — den Raub der Oreithyia durch Boreas dar. Der Verfasser widmet der Krakauer Hydria, deren Herkunft unbekannt ist, längere Betrachtungen und gelangt zu dem Schluß, daß sie

ein kampanisches Erzeugnis aus der zweiten Hälfte des IV. Jahrh. v. Chr. ist. Dagegen ist die Oxforder Vase, deren von Percy Gardner gegebene Erklärung vom Verfasser richtig gestellt wird, um ca. 60 Jahre älter, stammt also etwa aus der Wende des V. ins IV. Jh. Beide Maler haben offenbar eine und dieselbe sehr gute Vorlage benützt, die noch in das V. Jahrhundert zurückreichte. Sie ist vielleicht unter dem Einfluß eines Gemäldes von Zeuxis, der nach Luc. Tim. 54 einen Boreas gemalt haben soll, entstanden. Auch das verloren gegangene Drama von Sophokles u. d. T. Ὠρείθυια zeigt, daß dieser ursprünglich jonische Mythus auch in dem letzten Drittel des V. Jhdts in Athen populär war. Am Schluß der Abhandlung stellt der Verfasser alle Gefäße zusammen, die sich als gänzliche oder partielle Repliken oder Kopien eines gemeinsamen Vorbildes nachweisen lassen, und erklärt damit einige charakteristische Züge der griechischen Vasenmalerei.

II. In demselben Museum in Krakau befindet sich eine sehr gut erhaltene und interessante „megarische" Schale, die von W. Froehner sowohl in dem Werke: Collection van Branteghem (Vases peints, terres cuites. Paris 1892. fol. avec 75 pl.), wie auch in dem kleinen Katalog jener einst berühmten Sammlung unter Nr. 303 ausführlich beschrieben und als ein mit eleusinischen Mysterien im Zusammengang stehendes Gefäß aus dem Anfang des III. Jhdts n. Chr. erklärt wurde.

Der Verfasser hält sie unter Vorlage der Detailaufnahmen entschieden für eine Fälschung und ordnet seine Gründe unter drei Rubriken nach der technischen, stilistischen und inhaltlichen Seite. Vom technischen Gesichtspunkte aus ist diese Form der megarischen Schale unmöglich. Ein so geformter Deckel mit einem Knopf oben könnte nur dann antik sein, wenn er zu einer ganz niedrigen Pyxis gehörte, nicht aber bei so einer runden Schale, und die letztere kann nie mit drei Muschelfüßen versehen sein. Gefäße mit drei massiven — allerdings nicht geriefelten — Füßen sind für neolithische, und erste Bronzezeit charakteristisch, während das Krakauer Gefäß als Erzeugnis der griechisch römischen Spätzeit gelten will. Ferner ist hier der Firnis hellbraun, während er bei echten megarischen Schalen dunkelbraun ist. Daß hie und da Farb- und Vergoldungsspuren vorkommen, die einen antiken Eindruck erwecken, zeugt nicht von ihrer Echtheit, sondern nur von der Pfiffigkeit des Fälschers.

Der moderne Charakter des Gefäßes ist ferner in der Stilisierung der in 10 flachen Reliefs wiedergegebenen Göttergestalten evident. Es fehlt jedes Gefühl für richtige Proportionen des menschlichen Körpers. Sogar die Periode des Verfalls der antiken Kunst unter den spätrömischen Kaisern weist keine solche stümperhafte Unfähigkeit und Unsicherheit in der Modellierung des Körpers und in der Behandlung des Gewandes auf, wie wir sie hier sehen. An den ganz nackten weiblichen Gestalten des Deckels sucht man vergebens die bekannte klare und sichere Artikulierung der Brust- und Bauchpartien, welche die ganze Antike kennzeichnet.

Und nun in sachlicher Beziehung: Kronos und die Kroniden sind auf dem Schalenrund, drei Windgottheiten auf dem Deckel dargestellt. Ihre Attribute sind sehr merkwürdig. Schlüssel in der Hand des Pluto ließe sich durch Paus. V 20, 1 erklären, der den Tisch des Kolotes beschreibt, auf dem unter anderen Pluto mit dem Schlüssel geschnitzt war. Dasselbe Attribut bei Rhea könnte man schließlich durch orphische Glaubensideen erklären, nach denen Rhea in der unterirdischen Burg des Kronos als Schloßfrau waltet. Aber beide Schlüssel haben keine antike Form, sondern sind denjenigen des Heiligen Petrus sehr ähnlich. Auch der Pflug und die Sichel bei Demeter sind, wenn nicht unmöglich, so doch an den Kunstwerken nicht üblich. Dagegen gänzlich unbelegbar ist der Schlangenstab des Asklepios bei Kronos, dem nirgends ärztliche Eigenschaften zugeschrieben werden. Ebensowenig ist die Darstellung Heras, mit nacktem Oberkörper am Throne mit einem Arm angelehnt, — als wenn sie eine Thronrede hielte — zulässig. Hestia mit der kleinen Dia (spät. Hebe) auf dem Schoß ist zu naiv. Am anstößigsten sind aber die auf dem Deckel in Puttengestalt, oder vielmehr als kleine, nackte Mädchen dargestellten Windgötter, von denen zwei aus Muscheln blasen, das dritte ein Tamburin schlägt. Dafür gibt es in der ganzen antiken und mittelalterlichen Kunst keine Analogie, da sie Windgötter nur als Jünglinge kennt. Auch an die Personifikation der Aurae kann man nicht denken, da diese ihrem ständigen Epithet (velificantes) gemäß nicht ohne eine Draperie erscheinen könnten.

Schließlich bieten griechische Inschriften manchen Anstoß. Zunächst paßt die gute Form der Buchstaben (etwa IV—II Jh. v. Chr.) nicht zu dem späten Charakter der Reliefs. Ferner ist der Diphthong ου im Namen Pluto in der späten Ligatur geschrieben.

was mit der eckigen, monumentalen Form der anderen Buchstaben nicht stimmt. Z ist umgekehrt ausgedrückt. Auffallend ist die volksgriechische Form Demetra anstatt Demeter. Kurz, alle Kriterien kommen zusammen, um die Unechtheit der ehemals Brantegħem'schen Deckelschale zu beweisen. Anderseits muß man zugeben, daß der Fälscher ein kluger und geschickter Handwerker war und die griechische Mythologie aus Handbüchern fleißig studierte. Er hat außer Kronos und Rhea nur ihre sechs Kinder, nur die alten Götter (Hestia, Demeter, Hera, Hades, Poseidon, Zeus) dargestellt, dagegen die jüngeren Gottheiten (Apollo, Athena, Ares, Dionysos, Artemis, Aphrodite) bei Seite gelassen. Die Idee, einen solchen Schmuck anzubringen, kann ihm durch arretinische Gefäße und deren spätere Nachahmungen eingegeben worden sein. Mehrere in Aquincum gefundene Schalenfragmente aus terra sigillata mit Göttern (Apollo, Diana, Mars, Venus, Minerva, Neptun, Merkur, Mithras, Hercules, Faun, Priapos, Amor, Genien u. s. w.) zwischen je zwei Säulen, oder unter je einem Gewölbe wurden von Finaly Gábor in Budapest Régiségei IX., S. 81—87 abgebildet und erläutert. Auch der Gedanke, den untersten Teil der Außenfläche der Krakauer Schale mit schuppenförmigen Blättern zu verzieren, kam dem Fälscher gewiß nach Kenntnisnahme echter „megarischer“ Becher, wie es die von R. Zahn (Jahrbuch 1908, S. 75, Fig. 36) veröffentlichten Stücke der Sammlung Vogell sind [1]).

III. Im Anschluß daran wird die Unechtheit zweier Marmorreliefs (etwa 0·25 h., 0·20 br.) von dem Verfasser nachgewiesen, deren eins, angeblich in Sebastopol ausgegraben, von einem südrussischen Händler i. J. 1908 in Krakau feilgeboten wurde, das andere vom Fürsten Ladislaus Lubomirski i. J. 1914 kurz vor dem Kriege in Mohylew (Weißrußland) erworben wurde. Beide Reliefs stellen die aus Mysterien Mithras bekannten Taurobolien (Cumont, Textes et Monum. fig. de Mithra, II pl. 8 et fig. 143), aber in veränderter

[1]) Prof. Dr. Robert Zahn, Kustos am k. Antiquarium in Berlin, dem ich Photographien der Schale einsandte, schreibt mir freundlichst: „Das Gefäß erinnert mich an eine Fälschung, die ich in der Sammlung Vogell sah. Das betreffende Stück kam nicht in die Auktion, sondern wurde vorher schon ausgeschieden. Es war ein ebensolcher Becher mit Muschelfüßen. Ringsum war ein Fries von Seewesen, wenn ich mich recht erinnere. Der Stil stand etwa auf der Höhe des Krakauer Gefäßes“. Auch Dr. R. Pagenstecher, Verfasser der „Calenischen Reliefkeramik“ ist derselben Ansicht.

Fassung dar, in Anwesenheit der angeblichen Mysten, mit Hinzufügung verschiedener „skythischen" Details. Das erste Relief ist mit Hieroglyphen, das andere mit denselben und mit unsinnigen, griechischen Inschriften versehen.

---

9. SZCZEPAŃSKI WŁ. T. J. **Co znaczy Kbrt hā'-āreṣ?** (*Zur Bedeutung des* כברת *hā'-āreṣ*).

Das rätselhafte כברת הארץ hat schon von der ältesten Zeit an die Aufmerksamkeit der Hebraisten, Exegeten und Archäologen auf sich gezogen. Aber alle bisherigen Lösungen haben wenig befriedigende Resultate ergeben. Der Prelegent skizziert zuerst kurz den jetzigen Sachverhalt und versucht dann eine neue, vielleicht glückliche und richtige Lösung des Problems.

I) כברת הארץ kommt nur dreimal in der hlg. Schrift vor zweimal beim Tode der Rachel (*Gen* 35, 16; 48, 7) und einmal in der Geschichte Na'amans (*2 Reg* 5, 19). *Den LXX-Übersetzern* war die Phrase ganz dunkel; sie hielten es daher für ratsam, sie einfach zu transkribieren:

> χαβραθὰ εἰς γῆν (*Gen* 35, 16), oder
> κατὰ τὸν ἱππόδρομον χαβραθὰ τῆς γῆς (*Gen* 48, 7), oder endlich
> εἰς δεβραθὰ τῆς γῆς (*4 Reg* 5, 19).

Aus der Stelle *Gen* 48, 7 könnte man meinen, daß dem Übersetzer die Distanz eines Stadiums (ἱππόδρομος) vorschwebte; da er aber der Sache unsicher war, fügte er noch das rätselhafte χαβραθά hinzu.

Nicht glücklicher war die *Vulgata*; sie gibt die Phrase ganz falsch wieder, entweder: *verno tempore ad terram* (*Gen* 35, 16), oder kurz: *eratque vernum tempus* (*Gen* 48, 7), oder endlich: *electo terrae tempore* (*4 Reg* 5, 19). Hat vielleicht der hl. Hieronymus בכרת anstatt כברת gelesen?

Sachlich minder falsch hat Onkelos die Phrase verstanden, da er übersetzt כְּרוּב אַרְעָא = *aratio terrae*, also iugerum (Joch); wahrscheinlich hat er כרב für כבר gelesen.

Der Syrer, Arabs Samarit. schreiben *farschâ*, also persisches *farsang* = παρασάγγης = Parasange; Sa'adja: *mîl* (soviel wie römische Meile: *miliarium*, $^1/_5$ der deutschen Meile).

Diesen Spuren folgen die neueren Übersetzer und Hebraisten,

denen es schon als ausgemacht gilt, daß כברת תארץ eine Distanz, eine Entfernung bedeute. So z. B. *Gesenius* (Thesaurus II 658): כִּבְרָה vel כְּבָרָה: mensura viae; *Gesenius-Buhl* (Handwörterbuch [15] 331): *כִּבְרָה = wahrscheinlich ein Längenmaß für eine Wegstrecke; *Gesenius-Brown* (Hebrew and English Lexicon p. 460): A distance of Land or length of way; *Siegfried-Stade* (Hebr. Wörterbuch 283) sagt kurz: Längenmaß für Ortsentfernungen; *König* endlich (Hebr. und aram. Wörterbuch 171): Strecke z. B. — Brown und König berufen sich dabei auf das assyr. *kibratu*, das zuerst „Bereich" und dann „Weltgegend" (Delitzsch HWB 315 a) heißt.

Auch die Exegeten bringen hier kein neues Licht. Sie beschränken sich entweder auf die einfache Bemerkung, daß die כִּבְרָה ein Wegemaß sei (so z. B. *M. Hetzenauer*, Commentarius in librum Genesis, Graezii 1903, 503); oder un trecho de la tierra certa medida de distanncia geográfica, (so *L. Murillo*, el Genesis, Roma 1914, 740) oder daß es eine nicht große Strecke des Weges bezeichne (so *G. Hoberg*, Die Genesis [2], Freiburg in Br. 1908, 332; der alte *Fr. Tuch*, Commentar über die Genesis [2], Halle 1871, 413; *A. Dillmann*, Die Genesis [6], Leipzig 1892 S. 378; und *H. Strack*, Die Genesis [2], München 1905, 128); oder sie geben endlich offen zu, daß wir dieses Wegemaß nicht genauer bestimmen können (so z. B. *Fr. de Hummelauer*, Commentarius in Genesim, Parisiis 1908, 519; *H. Holzinger*, Genesis, Freiburg in Br. 1898, 218; *H. Gunkel*, Genesis [3], Göttingen 1910, 382 und *J. Skinner*, A critical and exegetical Commentary on Genesis, Edinburgh 1910, 426).

Die Archäologen stellen verschiedene Hypothesen auf. So z. B. der alte *K. Fr. Keil* (Handbuch der biblischen Archäologie II [1859] 138) sagt: Die eigentliche Bedeutung von כִּבְרָה ist unbekannt. Das Maß entspricht aber ungefähr der persischen Parasange, wie auch Syr. und Arabs Samar. כברה übersetzt haben, welche nach Herodot (II, 6; V, 53) 30 Stadien, $3/4$ deutsche Meilen betrug. Beinahe dasselbe finden wir bei *Fr. X. Kortleitner* (Archaeologiae biblicae summarium, Oeniponte 1906, p. 260). — *P. Schegg* (Biblische Archäologie, Freiburg in Br. 1887, S. 299) meint „1) daß Kibra einen Sabbatweg (circa 1 km) betrug, und 2) daß der eine Name (Sabbatweg) den andern (Kibra) in Vergessenheit brachte". — *W. Nowack* (Lehrbuch der hebr. Archäologie, Freiburg in Br. 1894 I 201 f) und *I. Benzinger* (Hebr. Archäologie, Freiburg in Br. 1894,

181) erwähnen zwar die Erklärungsversuche, das כברת הארץ der persischen Parasange gleichzustellen, geben auch ihre Länge mit 5·67 km oder nach Hultsch mit 6·3 km an — indem letzterer die Parasange dem ägyptischen σχοῖνος gleichstellt — aber als das wahrscheinlichste nehmen sie an, daß der hebr. Text kein bestimmtes Maß im Auge habe. *Dalman* dagegen (ZDPV 28 [1905] 39) sieht in der כִּבְרָה wahrscheinlich die Länge eines vollen Pfluglandes von 4 Sea, d. h. 100 Ellen = 49·5 m. Nach *Hoffmann* (Über einige phönizische Inschriften, 1889 I 24 f) bedeutet כבכת הארץ „Sehweite, das Landmaximum zwischen dem Horizonte und dem Auge".

Einen anderen Weg hat *H. Winckler* eingeschlagen. In der Bearbeitung des Schraderschen Werkes: Die Keilinschriften und das Alte Testament [3] (Berlin 1903, S. 339) gibt er zwar zu, daß „die Größe des כברת הארץ nicht feststeht (nach der Überlieferung: die Parasange, also ein Unterteil von KAS. PU". — „Das größte babylonische Längenmaß, fügt er hinzu, ist die Doppelstunde (KAS. PU geschrieben, wie zu lesen unsicher)"... „als Längenmaß soll sie den in einer Doppelstunde zurückzulegenden Weg darstellen; sie entspricht also unserer Meile, die in ihr ihren Ursprung hat. Wo darin Entfernungen angegeben werden, wird meist von KAS. PU ḳaḳḳari, der Landmeile gesprochen. Das ist also ein Parallelausdruck zu *2 Kön.* 5, 19 (*Gen.* 35, 19; 48, 7): „כברת הארץ". — So im Jahre 1903. — Diese Parallele hat aber Winckler selbst bald „als ziemlich sinnlos" aufgegeben. In den Altorientalischen Forschungen (III. Reihe, Band II [1905] 444—446) gibt er — von dem assyrischen *kibrat irbittu* (= die vier Weltteile) ausgehend — dem Worte *kibrat ha'areṣ* die Bedeutung: „die Landesgrenze".

Obgleich — wie wir gesehen — Winckler seine erste Hypothese aufgegeben, so hat doch *I. Benzinger* in der zweiten Auflage seiner Archäologie (Tübingen 1907, S. 190 f) wiederum diese erste Wincklersche Erklärung des „*kibrat* (sic!) *hâ'areṣ*" aufgenommen, aber (wie Winckler) nur als Parallele zu KAS·BU *ḳaḳḳari*, ohne ihr irgend welchen positiven Wert beizulegen oder sie näher zu bestimmen.

II) Das babylonische KAS·BU *ḳaḳḳari* (Asurb. V 123; VIII 91) — wie der Prelegent jetzt beweisen zu können glaubt — scheint aber nicht nur eine bloße Parallele des כברת הארץ zu bilden, sondern einfach sein vollständiges Äquivalent zu sein. Vorerst ein Wort zur Lesung des Ideogramms. KAS. BU ist *jetzt* ohne jeden Zweifel sumerisch *dana* (da-na, da-an-na) und babylonisch *bêru* (bi-ri, be-ri-e, be'-ir-

[rum?]) zu lesen. Vgl. B. Landsberger (ZA 25, 385 sq.) & F. Thureau-Dangin (Revue d'Assyriologie X [1913] Nr 4 S. 223). Dieses semitische *bêru* ist aber gleich 1800 GAR. DU; (1 GAR. DU = 5·94 m); also *bêru* (d. h. zweistündige Wegstrecke) ist gleich 10·692 km. (Vgl. Journal asiatique 1909 S. 98).

Der Prelegent meint aber, daß das babylonische Wort *bêru* eben in dem rätselhaften כברת steckt. כְּ ist hier nichts anderes als ein „כ *similitudinis* = *circiter*" d. h. „ungefähr"; und ברת (zu lesen בֵּרַת) ist *status constr.* von *בֵּרָה (anstatt בֵּירָה) = *bêru*; eine analoge Form wie בֵּיצָה = *bêṣu*. Das erklärende Wort הארץ (nach dem כברת) ist nicht anderes als eine Übersetzung des babylonischen *ḳakḳari* (Erdboden, Land), um eben die Land*bêrā* von der Himmels*bêrā* (= *bêru ina šame-e*) zu unterscheiden. Über das babylonische Himmels*bêru* vgl. *Thureau-Dangin* (l. c.) und *F. Kugler* (Revue d'Assyriologie XI [1914] I 2—7). Das Dokument, wo wir das *bêru ina šame-e* (= Himmelsbêru) finden, stammt zwar sehr wahrscheinlich erst aus dem III. Jahrh. v. Chr.; aber wir dürfen hervorheben, daß das Dokument eine Abschrift älterer Texte aus der Sammlung von Kujunğik ist (vgl. Thureau-Dangin, a. a. O. S. 225), die wiederum nur Kopien weit älterer babylonischer Texte sind. Nun aber kommt das Land*bêru* (*bêru ḳakḳari*) — wie dem Prelegenten sein Kollege Prof. Deimel mitteilt — schon in dem Zylinder Asurbanipals vor, und *da-na* (semit. = *bêru*) als Erdmaß schon in den altsumerischen Texten aus der Periode Agade, d. h. gegen 2800 v. Chr. (vgl. *Thureau-Dangin* TDT I 1175; auch *de Genouillac* TDT II 4410).

Daß in dem כברת ein „כ *similitudinis*" steckt, haben schon Aquila (καθ' ὁδὸν τῆς γῆς), Sa'adja (*mîl* = כברת) und Kimchi gemeint. Es fehlte ihnen aber die genaue Kenntnis von ברת. Kimchi z. B. schlug vor, in ברה eine Wegstrecke anzunehmen, die die Wanderer von der Morgenfrühe bis zum (ersten) Mittagessen (*ientaculum*) zu machen pflegen, denn nach ihm hat die Wurzel ברה die Bedeutung „essen", „kosten", also auch „frühstücken" (*prandere*). Obwohl diese Etymologie falsch und unberechtigt erscheinen mag, so ist sie doch ein Beweis, daß auch manche alten Rabbiner in dem rätselfaften כברת nicht ausschließlich *eine* Wurzel sahen.

Aus dieser kurzen Auseinandersetzung geht mit großer Wahrscheinlichkeit hervor, daß wir: 1) in dem hebr. כברת הארץ nichts anderes vor uns haben als das Äquivalent des altbabylonischen *bêru ḳakḳari*; 2) daß man ein neues hebräisches Wort בֵּירָה (בֵּרַת,

Wurzel כיר) babylonischen Ursprungs annehmen soll, und das unbegründete כִּבְרָה aus den Wörterbüchern zu tilgen hat; 3) daß *der massoretische Text* (in allen drei Stellen) weder punktuiert noch gelesen werden soll כִּבְרַת ה׳, sondern nur כְּבֵרַת ה׳ wegen der langen Silbe im babylonischen *b̲êru*, (bîru).

Ob die Wegstrecke כְּבֵרַת הָאָרֶץ, auch der Länge nach, dem babylonischen *bêru ḳaḳḳari* (also 10·692 km) gleich war, ist keineswegs sicher, da die echtesten babylonischen Maße bei den Juden aus verschiedenen Gründen vielfach anderen Wert hatten.

Inwieweit diese neue Gleichung uns einen Wink gibt, wo man das wirkliche Grab der Rachel zu suchen hat, wird der Prelegent bei anderer Gelegenheit erörtern. Seine *philologische These* ist aber jedenfalls von der topographisch-archäologischen Frage nach dem Grabe der Rachel unabhängig.

---

10. HORODYSKI WŁADYSŁAW. **Filozofia absolutu Hoene-Wrońskiego** (***Hoene-Wroński's Philosophie des Absoluten***).

Dicksteins akademisches Grundwerk vom J. 1896 über Wroński brachte uns eine inhaltreiche Biographie dieses Philosophen und Mathematikers, ferner eine noch heute recht verwendbare, den ganzen II. Teil des Werkes ausfüllende Bibliographie der Werke und Handschriften Wrońskis und der Abhandlungen über diesen Schriftsteller. vor allem aber einen Abriß der mathematischen Grundlagen der Wrońskischen Reform der Wissenschaften. Übereinstimmend mit Dicksteins Voraussetzung, wird hier eine Darstellung und kritische Besprechung der philosophischen Weltanschauung, sogar beim Resumé der Historiosophie des Philosophen nicht geboten. Die Philosophie des Absoluten bleibt somit in diesem Werke unberührt und diesem Umstande ist es eben hauptsächlich zuzuschreiben, daß die Gelehrten darüber nicht einig werden können, ob Wrońskis System zuerst von den Mathematikern oder von den Philosophen zu prüfen sei. In den letzten fünfzig Jahren sind einige Ergänzungen zu Wrońskis Literatur erschienen, in denen schon der Versuch gemacht wird, dem Problem der reinen Philosophie näher zu treten. Diese Abhandlungen entsprechen zwar im ganzen der Philosophie des Absoluten nicht, greifen einzelne Fragen aus dem System noch kritiklos heraus. stellen das System entweder chaotisch oder sogar irrtümlich dar. lassen endlich die

wichtigsten Punkte und Probleme des Systems unberücksichtigt, sie ermöglichen aber allerdings die gegenwärtigen Bemühungen, Wrońskis kunstvolle und besonders für Laien schwerverständliche Philosophie des Absoluten im ganzen und im einzelnen festzustellen, die Grundelemente und die Stützpunkte herauszuarbeiten und auf Grund und der Kenntnis der vergangenen spekulativen Epoche das System verständlich zu machen. Es handelt sich darin um Lösung folgender Fragen: 1) Das Wesen der Philosophie Wrońskis an sich, 2) ihr Verhältnis zu der ganzen Epoche und ihre Beziehungen zu anderen bekannten Denkern.

Eine so gestellte Aufgabe läßt alle mathematische Nachforschung und die bekannten, aber — da sie ohne Beweis vorgeführt wurden, — geheimnisvoll erscheinenden mathematischen Formeln beiseite. Den Begriff der Unendlichkeit ausgenommen, entwickelt sich bei Wroński die Philosophie des Absoluten tatsächlich unabhängig von der s. g. Reform der Mathematik, und wir überzeugen uns davon auf Grund der gedruckten (mehrmals aufgelegten) Werke und der Handschriften, von denen hauptsächlich folgende [1]) vom Autor benutzt wurden: a) Création absolue de l'humanité. Seconde partie [2]). b) Notes sur Hegel [3]). Man erwartete unnötigerweise von den Mathematikern die Lösung der wichtigsten, ja sogar aller philosophischen Fragen, da eine Würdigung des philosophischen Systems von Wroński auf Grund einer eingehenden Kenntnis der Epoche unüberwindlichen Schwierigkeiten durchaus nicht begegnet. Das Urteil fällt trotz der an dem Philosophen geübten Kritik allerdings anders aus, als in dem Aufsatz des französischen Akademikers Bertrand [4]). Denn, wenn wir von Wrońskis Prophezeiungen und sogar von seinen historiosophischen Ausführungen absehen und nur seine schöpferische Kraft im Auge behalten, da staunen wir, welch ein großartiges, selbständiges System des Absoluten der Verfasser geschaffen, wir bewundern seinen Versuch einer groß angelegten Reform der Wissenschaften, so daß wir ihn zu den vornehmsten Denkern zu zählen und unter die

[1]) Auf Grund von Dicksteins Katalog.

[2]) Diese Handschrift wurde schon v. Dr. Daszyńska-Golińska bearbeitet; Vgl. „Archiwum Komisyi do badania historyi filozofii w Polsce", I. 1, S. 175—188.

[3]) „Philosophie spéculative transcendantale et transcendante d'après Kant et ses successeurs" finden wir in dem Katalog Dicksteins als Handschriften verzeichnet. Die Arbeit wurde jedoch herausgegeben in: „Sept manuscrits inédits".

[4]) Vgl. „Revue de deux mondes" 1897.

außergewöhnlichen Genies zu stellen geneigt sind. Daß diese Ideen nicht verwirklicht wurden, das war das Schicksal des Wirkens und Schaffens eines solchen Mannes in der spekulativen Epoche. Jedoch von jedem spekulativen Systeme bleibt immerhin etwas übrig, was sich als lebensfähig erweist.

Wrońskis Urteile über Philosophie und Metaphysik der Mathematik lassen keinen Zweifel darüber, ob die Philosophie oder etwa die Mathematik die Grundmauer für diese Spekulation bildet. Der eigenartige Apriorismus, der dem Geiste der Epoche entspringt, drängte Wroński samt dem Begriffe der „durch ihre Allgemeinheit erschrekkenden [1]) Unendlichkeit" das Problem des Absoluten auf. Zur Erkenntnis dieses Absoluten führt eine dem Gegenstand angemessene, also wieder nur eine absolute Methode. Alle Irrtümer der bisherigen Systeme haben nach Wroński ihre Quelle darin, daß sie bei der Lösung der Probleme des Absoluten sich der relativen Methoden bedienten. Die absolute, also die genetische Methode bildet das Wesen der Wrońskischen Philosophie. Sein ganzes System ist eigentlich eine große Abhandlung über die philosophische, d. h. die einzig wahre, unfehlbare Methode. Den Kern dieser Methode bildet der Begriff der Limitation, die durch das s. g. neutrale Element zustande kommt. Dieser Faktor ist der Baumeister der philosophischen Konstruktion des Wrońskischen Absoluten; er entfaltet sie in den s. g. Kreationstabellen. In der Analyse der Vernunft entdecken wir nämlich die Funktionen und die Eigenschaften des Absoluten. Die eigene, d. h. aus und durch sich selbst, unbedingt und durchaus unabhängig wirkende, mit einem Worte: achrematische Schöpfungskraft (création propre) bezeichnet die Tätigkeit der Vernunft, insofern sie sich mit der (u. b. achrematischen) Philosophie beschäftigt. Aus solcher Vernunft fließt unmittelbar die absolute Wahrheit (impératif). Die Freiheits- und Notwendigkeitsprobleme werden auf einen Hauptnenner gebracht. Das Kreationsgesetz (loi de création) zerfällt demnach in zwei Teile, die sich je nach den limitierten Momenten entweder als die s. g. Autothesis, oder als die s. g. Autogenesis darstellen. Dieses systematisch harmonierte Gesetz entwickelt sich auf diesem doppelten Wege mittels der sieben Grundelemente in die berühmte Wrońskische, im messianistischen Symbol enthal-

[1]) Die mit Anführungszeichen versehenen Worte sind Lagrange entnommen. Vgl. Dickstein, S. 30.

tene Trichotomie: loi suprême (lex suprema) — problème universel (problema universale) — concours final (τελείωσις). Dem ersten Gliede der Trichotomie entspricht das Gesetz der Heteronomie, dem zweiten das der Autonomie, dem dritten das der Teleologie. In diesem Kreationsgesetze sind alle Wissenschaften, die Schöpfung Gottes, das Leben selbst, alle Entwicklungsgesetze begründet. So werden die Zukunftsbestimmungen des Menschen, der Völker und Staaten, der Kirchen, der Wissenschaften, der Technik, der Natur u. s. w. vorausgesetzt und festgestellt, denn aus dem Begriffe des Absoluten ergibt sich die absolute Ordnung und der absolute Lauf der Dinge, und die Vernunft ist imstande, das Absolute nicht nur zu ahnen, sondern auch zu erkennen, d. h. zu verwirklichen. Der Heteronomie und der Autonomie entsprechen die Begriffe der Notwendigkeit und der Freiheit, d. h. des Absoluten (im engeren Sinne genommen) und des Verbs (Verbe). Beide begründen den höheren Begriff: des Erzabsoluten (Archi-Absolu), dem das einzige Prädikat: unaussprechlich (l'indicible) zugeschrieben werden kann. Die nähere Kenntnis des Erzabsoluten wurde vielleicht nur im Kreise der Auserwählten gegeben. Das war der Grund, daß später sogar okkultistische Kommentare zu Wrońskis Lehre entstanden. Der Verfasser dieser Arbeit erklärt den Begriff „Archi-Absolu" im Zusammenhange mit der Epoche, welche die spekulative Erkenntnis des Absoluten in konkrete Lebenswissenschaft umzusetzen suchte. Das „Unaussprechliche" stimmt allerdings bei Wroński mit der Idee der Unendlichkeit und mit dem absoluten Ideal der schönen Künste überein.

Es folgt dann die Kritik der Grundlagen der oben besprochenen Gedankenkonstruktion. Die für Wroński wesentlichen Begriffe werden jetzt im Zusammenhange mit der ganzen Epoche besprochen und die selbständigen und originellen hervorgehoben [1]. Die wahrscheinlich sehr instruktive Zusammenstellung des Systems mit Trentowskis universeller Philosophie ist hier bei der Schilderung der Verdienste Wrońskis und bei der Besprechung der s. g. Philosopie der Tat, die — nebenbei bemerkt — jedes System dieser Epoche charakterisiert, recht förderlich.

Die Konstruktion des Absoluten diente bei Wroński dem Kreationsgesetze gemäß als Grundlage für den Aufbau des „Schelianismus"

[1]) Der Bericht über dieses Thema wurde für die nächste Sitzung der „Komisya do badania historyi filozofii w Polsce" bestimmt.

(hebr. sehel = Vernunft.) und des Messianismus und bildet den Ausgangspunkt für die Reform der Wissenschaften. Wrońskis Meinung, daß die Reform der Mathematik dabei speziell mitgewirkt habe, ergab sich aus gewissen theoretischen Voraussetzungen, zu denen auch die „mathematischen“ Kategorien, d. h. die der Quantität und die der Qualität, gehören. Die nähere Besprechung der mathematischen Kategorien Kants wird für die Philosophie (objektive Logik) von hohem Interesse sein.

---

11. KRZECZKOWSKI KONSTANTY. **Komisya włościańska w Rzeczypospolitej krakowskiej.** (*Die Bauernregulierungskommission in der Republik Krakau*).

Die Geschichte der Bauernregulierungskommission (Ruralkommission) im Freistaate Krakau bildet ein zwar geringes, immerhin aber bedeutsames Fragment der Geschichte der Bauernfrage in Polen während des XIX. Jahrhunderts.

Die B.-K. hatte einen für ganz Polen maßgebenden Versuch durchzuführen und, obwohl der Einfluß der „drei schutzherrlichen Höfe“ schon bei ihrer Entstehung wie auch während ihrer Tätigkeit als lastender Druck empfunden wurde, erscheint sie sowohl wegen der leitenden Ideen als auch durch die maßgebenden Persönlichkeiten als ein Glied in der Kette der polnischen Reformbestrebungen und als vereinzelter Nachklang der Traditionen aus dem XVIII. Jahrhundert und aus der Epoche des Herzogtums Warschau.

Der Beginn ihrer Wirksamkeit fällt in die Zeit, da die noch nicht gelöste Bauernfrage neuerdings die öffentliche Meinung Polens beschäftigte. Diese war schon zu der Zeit, als noch das Herzogtum Warschau bestand, immer brennender geworden und man hatte die Agrarreform als Staatsnotwendigkeit erkannt; ihrer Lösung stand jedoch im Wege die Befürchtung, die Rechte der Gutsherren zu verletzen. Weite Kreise des Adels standen ihr feindlich gegenüber, nur eine geringe Gruppe desselben war für Ablösung der Frondienste gewonnen; wenige gingen noch weiter und forderten unter allen möglichen Vorbehalten — die volle Grundentlastung. Diese Zerfahrenheit trat während der Regierungsenquete im Jahre 1814 deutlich zutage. Den Ausgangspunkt für die prak-

tische Lösung der Bauernfrage im Freistaate Krakau bildete die Neugestaltung der politischen Grenzen durch den Wiener Kongreß.

Nach der Kongreßakte sollte sich das neue Staatswesen mit der Agrarfrage befassen, insbesondere wurde dies ausdrücklich für Krakau empfohlen und der Zusatzvertrag, die durch die drei Garantiemächte geschaffene Verfassung, sowie die Instruktion an die mit der Organisierung der Republik betrauten diplomatischen Vertreter der drei Mächte, schuf eine besondere Kommission zur Regulierung der bäuerlichen Angelegenheiten. Die nicht offizielle polnische Delegation auf dem Kongreß war zwar machtlos, soweit es sich um die Gestaltung der politischen Verhältnisse und Grenzen handelte, spielte aber eine wichtige Rolle bei der Durchführung der inneren Organisation, der neuen Länder, namentlich bei der Feststellung der allgemeinen Richtlinien der Agrar- und der inneren Politik Kongreß-Polens und des Freistaates überhaupt. Die Projekte Czartoryskis und seiner Mitarbeiter erhielten die volle Genehmigung der drei Höfe. Die bisher dogmatisch hingenommene Ansicht, daß die maßgebenden polnischen Kreise für die Lösung der Bauernfrage in jenem Zeitpunkt keine Verantwortung treffen könne, ist daher durchaus unhaltbar, obgleich sich zweifellos viele Nebeneinflüsse geltend machten. Mochten auch diese die Richtlinien der Politik der polnischen Staatsmänner einigermaßen verschieben — im ganzen blieb doch der Kern, wie er ursprünglich geformt war, unverändert.

Welches waren nun diese Richtlinien? Schon auf dem Kongresse trat mit aller Deutlichkeit jener Dualismus hervor, der für die Urheber der Enquette vom Jahre 1814, nämlich die verschiedene Behandlung der Privat- und der Domanenbauern, so bezeichnend war.

Nach der ursprünglichen (vom Kongreß oktroyierten) Verfassung sollten die Bauern in ihrem damaligen Rechtzustande belassen werden; es ist dies jedoch scheinbar nur der frühere Zustand. Allein in der diplomatischen Instruktion war aufklärend bemerkt: Das Besitzrecht der Privatbauern an dem von ihnen bewirtschafteten Boden sei ausschließlich als Pachtverhältnis anzusehen. Die Gesetze des Herzogtums Warschau hatten für diese Auffassung keine sichere Grundlage gehabt. Nun wurde aber das hergebrachte unklare Rechtverhältnis zwischen Gutsherrn und Bauern, nach welchem die Herrschaft den Bauer von der Scholle nicht entfernen durfte, in ein gegenseitig kündbares Verhältnis umgewandelt, also das Eigen-

tumsrecht des Gutsherrn auch am Bauernland zur Gänze anerkannt. An den öffentlichen und Kirchengütern dagegen sollte erst nach Art. XI des Traité additionel eine besondere Ruralkommission die bäuerlichen Verhältnisse regeln, und die diplomatische Instruktion empfahl: es sollten — wo dies möglich sei — „die Bauern den in ihrem Besitz befindlichen Grund zu annehmbaren Bedingungen als Eigentum erhalten"; sonst aber sollten mit ihnen Verträge auf Zeit abgeschlossen werden, die keineswegs drückender als die bisherigen sein durften.

Der Staat sollte somit lediglich auf seinen oder seiner Aufsicht unterstehenden Gütern vorbildlich wirken, während auf den Privatgütern eine Regelung von Staatswegen nicht unternommen und alles vertragsmäßiger Vereinbarung der Interessenten überlassen wurde. Diese Grundsätze wurden dann wörtlich in die „verbesserte Verfassung des Freistaats" vom Jahre 1818 aufgenommen. Dasselbe gilt von der Verfassung vom Jahre 1833, welche endgültig den Charakter der Privatbauern als Pächter sanktionierte. Ja, die im Freistaat herrschenden Adelskreise wollten auch noch gewisse Beschränkungen der persönlichen Freiheit einführen. — Ihre Absicht scheiterte aber an dem Widerstande der Organisations-Kommission, die den Bauern sogar gewisse politische Rechte einräumte. Im weiteren Verlaufe trat jedoch der Einfluß der Adelsgruppe in starker Klassenfärbung der Regierungspolitik den Bauern gegenüber zutage: in polizeilichem Schutze der gutsherrlichen Interessen, in der Duldung von Exmissionen, in der Überlastung der bäuerlichen Landwirte mit Fronarbeiten, in der vollständigen Nichtbeachtung der Privatbauern durch die Gesetzgebung. Kein einziges Mal befaßte sich der Krakauer Landtag mit ihrem Schicksal, fast jeder brachte die Unzufriedenheit mit der B.-K. zum Ausdruck und erst im Jahre 1845 kommt die Frage einer gesetzlichen Regulierung der Pachtverträge zur Verhandlung, und zwar unter dem Drucke der Situation, als es unter den Privatbauern zu gären begann, die nach dem Beispiel der Domänenbauern die Robotaufhebung anstrebten.

Ganz anders gestaltet sich die Agrarpolitik des Freistaates hinsichtlich der Bauern auf öffentlichen Gütern.

Schon in Dezember 1815 bestimmte die von den drei Höfen delegierte Organisations-Kommission, welche die B.-K. ins Leben gerufen hatte, deren Zusammensetzung. Im März 1816 wurde die Instruktion für sie, und zwar als Landesgrundgesetz publiziert.

Diese Instruktion, bei deren Ausarbeitung in erster Linie Mączyński mitgewirkt hatte, sollte den Bauern ein Besitzrecht an Boden und Baulichkeiten sichern, indessen ohne daß die juristische Natur dieses Besitzrechtes näher definiert wurde. Man kann jedoch annehmen, daß nur das Nutzeigentum gemeint ist. Die Frondienste sollen beseitigt und durch eine Zinsverpflichtung ersetzt werden. Der Zins sollte in Getreide, Roggen und Gerste, also denjenigen Getreidearten, welche Wertschwankungen am wenigsten unterliegen, entrichtet werden, der pflichtige Landwirt aber befugt sein, den Zins an Bargeld nach dem Durchschnittspreis aus den abgelaufenen 25 Jahren zu zahlen. Bei der Umwandlung der Robot in Zins sollte ein zweispänniger Tag mit $3^1/_2$ Garnetz Korn berechnet werden. Zu kleine bäuerliche Wirtschaften sollten durch Meierhofsgründe vergrößert, das restliche Herrenland aber, ferner die Mühlen und Schenken im Versteigerungswege vererbpachtet und bei dieser Gelegenheit auch besondere Zehnmorgenwirtschaften für Juden gebildet werden. Die B.-K. sollte die Größe der Bauernnahrungen bestimmen, und zwar mit der Maximalfläche von 40 chelm. Morgen Ackerland, während ein Mindestmaß nicht festgesetzt wurde. Für den Fall, wenn sich dieser Plan als undurchführbar erwiese, sollte die B.-K. mit den Bauern Zeitpachtverträge abschließen, wobei jedoch eine Verschlechterung gegen früher nicht stattfinden durfte. Der Kampf gegen den Alkoholismus, die Gründung von Getreidespeichern, gegenseitige Hilfe bei Errichtung von Baulichkeiten, Feuerversicherung, Abschaffung der Waldservituten, Gemeinsamkeit der Viehweiden, Regulierung der Zehenten und Abgaben an den Staat — mit allen diesen Fragen sollte sich die B.-K. beschäftigten und diesbezüglich die Durchführungspläne ausarbeiten.

Die Instruktion, der erste Reformplan, welche sich einerseits die preußischen und die österreichischen Domäneneinrichtungen zum Vorbild nahm und anderseits die Erfahrungen verwertete, welche mit der Durchführung der Czartoryskischen Enquetebeschlüsse und mit den praktischen Ablösungsversuchen in Polen gemacht worden waren, erschöpfte die Fülle der sich aufdrängenden Fragen durchaus nicht: sie bildet überhaupt lediglich die Grundlage zu weiterer Entwicklung der Grundsätze durch die B.-K., der auch eine ausgedehnte Machtvollkommenheit in dieser Hinsicht eingeräumt wurde.

Außerdem erließ die Org.-Komm. noch eine besondere, ebenfalls

von Miączyński nach preußischem Muster verfaßte Instruktion zur Regelung des Zehents.

Die B.-K. setzte sich zusammen aus Vertretern der Gutsherren, des Klerus, sowie der höheren Verwaltungs- und Gerichtskreise, die sich für die Bauernreform seit jeher interessierten und großenteils an der Enquette von 1814 teilgenommen hatten. Eine Mitgliederliste der B.-K. wie auch eine für die Regierung des Freistaates hatte Czartoryski wohl schon während des Wiener Kongresses vorgeschlagen. Auf Grund derselben wurde denn auch trotz des Widerspruches der österreichischen Diplomatie die endgültige Auswahl der Kommissionsmitglieder getroffen.

Den Vorsitz führten nacheinander der spätere Minister in Kongreß-Polen Badeni, Domherr Skorkowski, Apellationspräsident Piekarski, Senator Wężyk. Unter den Kommissionsmitgliedern lassen sich zwei Gruppen unterscheiden — die erste unter Vorsitz Badenis und Skorkowskis bis zum Jahre 1828, deren maßgebende Führer Drake und Radwański waren, und eine zweite, in der außer Piekarski vor allem General Paszkowski genannt werden muß.

Die infolge des für die Reform vorhandenen Interesses des Kaisers Alexander mit besonderem Schutz der Org.-Kom. bedachte B.-K. erhielt im Freistaat die Ausnahmsstellung einer unabhängigen Magistratur.

Die Entstehung der B.-K. führte zu einem bezeichnenden Verfassungskonflikt zwischen dem Senat und den Höfen. Die B.-K. behielt zwar die unabhängige Stellung; diese Tatsache wurde jedoch verhängnisvoll für die weiteren Schicksale des Kleinstaates, indem sie die erste sichtbare Bresche in die scheinbare Selbständigkeit legte.

Daß die B.-K. sich verfassungswidrig verhielt und sich von der Souveränität der Landesbehörden freimachte, erklärt sich durch die Tatsache, daß die leitenden Kreise des Kleinstaates die Reform sogar auf den öffentlichen Gütern nicht nur für überflüssig, sondern auch für schädlich hielten und derselben gerne ein rasches Ende bereitet hätten. Von Anfang an war also zwischen der B.-K. und den Krakauer Gesellschaftskreisen eine mißtrauische, ja sogar feindliche Stimmung zu bemerken; zahlreiche Reibungen, Streitigkeiten entstanden vornehmlich mit dem Senat; von beiden Seiten erfolgten Berufungen an die Höfe; schließlich kam es sogar 1828—1832 zu einem mehrjährigen Abbruch der Beziehungen zwischen

dem Senat und der B.-K. Feindlich verhielten sich der letzteren gegenüber auch der Landtag, und es wurden immer wieder scharfe Stimmen gegen die Kommission laut. Auch der Klerus mit Bischof Woronicz und dem Domkapitel an der Spitze widersetzte sich den Reformen in leidenschaftlicher Weise und durch Anwendung passiver Resistenz. Schließlich begannen sogar die Bauern, die anfangs die Reform dankbar aufgenommen hatten, mißtrauisch zu werden.

Was nun die Wirksamkeit der Kommission selbst anbelangt, so vergingen die ersten drei Jahre mit steten Verbesserungen und Ausfeilungen der in der Instruktion niedergelegten Grundsätze. Zwischen diesen und den Ansichten der Kommissionsmitglieder bestand zwar kein Gegensatz. Allein bei Umsetzung der Prinzipien in die Tat ergaben sich ernste Schwierigkeiten, die von der B.-K. anders als von der O.-K. gelöst werden. (So z. B. mit Bezug auf die Methoden der Zinsberechnung).

Als allgemeine Richtschnur nahm die B.-K. die Belassung der Bauern in ihrem früheren Besitz an, welcher eventuell durch Grundstücke des Herrenlandes ergänzt werden sollte. Die Besitzunterschiede unter den Dorfeinwohnern wurden unverändert beibehalten. Die Besitzlosen blieben bei der Regulierung unberücksichtigt; aber auch die Häusler kamen schlecht weg: sie sollten, solange ihre Hütten standen, im Dorfe bleiben.

Es machte sich das Fehlen einer festen Mindestgrenze nach unten zu sehr fühlbar. Die B.-K. bestimmte diese Grenzen verschieden, aber stets knapp und ließ eine große Anzahl von lebensunfähigen Zwergwirtschaften bestehen. — Die neue Ordnung sollte den Bauernbesitz festigen und durch Sicherstellung der Unteilbarkeit der Zerstückelung vorbeugen, aber eben weil feste Normen über die Besitzgrößen fehlten, mußte die Absicht des Gesetzgebers in der Praxis oft versagen.

Viel zu schaffen machte ferner der B.-K. die Umschreibung des Eigentumsbegriffes bei den von ihr gebildeten Bauernwirtschaften. Von fiskalischen Interessen geleitet, wollte sie diesen Begriff zunächst möglichst einengen und auf die Baulichkeiten und das Gutsinventar beschränkt wissen. Unter dem Drucke der Verhältnisse wurde er später auch auf Grund und Boden ausgedehnt. Freilich verstand die Kommission unter Eigentum nicht volles Eigentum, sondern geteiltes Eigentum, indem sie dem Fiskus, bezw. den sonstigen juristichen Personen öffentlichen Rechtes das Obereigentums-

recht vorbehielt. Mit der Grundzuteilung und dem Emanzipationsakt sollten sämtliche Dienste aufhören und an ihre Stelle die Verpflichtung zur Zahlung von Zins in Vierteljahresraten treten, für welche die Gemeinde solidarisch haftete. Von den „altbäuerlichen" Gründen wurde dieser Zins so berechnet, daß der Robot instruktionsgemäß in Getreideschüttung verwandelt wurde; von den „neu zugewiesenen" Gründen dagegen wurde er auf Grund der Bodenergiebigkeit berechnet.

Beide Methoden fielen jedoch zu Ungusten der Bauern aus; insbesondere aber im ersten Fall, u. zw. einerseits deshalb, weil der Preis des Frontages zu hoch veranschlagt und anderseits, weil im Vergleich mit der Zeit der „Kalamität niedriger Preise" nach dem Jahr 1820 die Zinse zu hoch bemessen erschienen. Aber auch bei der an sich günstigeren Zinsberechnung der neu zugewiesenen Gründe fand in der zu hohen Grundertragsschätzung eine Überspannung statt.

Die nach der Parzellierung verbliebenen Meierhofsgründe und Baulichkeiten wurden im Wege der Versteigerung in Erbpachten vergeben. Das Einkaufsgeld betrug das Doppelte des Jahreskanons vermehrt um 10% des Werts der Baulichkeiten. Der Kanon wurde nach denselben Grundsätzen berechnet, wie der Zins für die bäuerlichen Landwirte, wobei noch zu dem so ermittelten Betrage ein gewisser Prozentsatz vom Nutzen der Kühe und vom Werte der Baulichkeiten hinzugeschlagen wurde.

Mühlen, Schenken sowie die Zehnmorgen-Parzellen für Juden wurden ebenfalls in gleicher Weise vererbpachtet. Soweit sie sich in Händen von „privilegierten" Besitzern befanden, die sich durch Schenkungen ausweisen konnten, wurden sie denselben ohne Einkaufsgeld, im übrigen aber gegen den eben erwähnten Zins belassen.

Für Dorfschulen wurden 1—2 Morgen abgeteilt. Die Gemeinschaftlichkeit der Viehweiden zwischen Gutshof und den Bauern wurde aufgehoben und in der Regel den Bauern zwei Dritteile, den Erbpächtern ein Dritteil der Viehweiden zugeteilt. Die Gemeindeweiden wurden jedoch beibehalten.

Die Wälder wurden von der Kommission „arrondiert" und in der Verwaltung des Fiskus belassen. Die Weideservituten wurden gegen Entschädigung aufgehoben. Nur das Holzklaubrecht blieb als Entgelt für gewisse weiter bestehende Walddienste erhalten.

Alle diese Grundsätze werden von der Kommission erst während der Regulierungsarbeit selbst, so wie es die Notwendigkeit erheischte, herausgearbeitet, wobei sie schüchtern allzu radikalen Experimenten aus dem Wege ging. Eben deshalb schleppte sich das Regulierungswerk übermäßig lange hin. Zur Regulierung von 91 Gutshöfen und 33 Pfarreien waren 20 Jahre nötig! Während der paar ersten Jahre und dann wieder in den zwei letzten war das Tempo etwas lebhafter. Im Durchschnitt aber entfielen auf 1 Jahr 4—5 Meierhöfe; die Einrichtung einzelner Dörfer dauert manchmal jahrelang.

Die Reform begann mit der Vermessung der Güter, Beschreibung der Gründe und der Aufnahme der bäuerlichen Schuldigkeiten; dann wurde ein Plan der neuen Organisation ausgearbeitet; endlich schritt man zur Verteilung der Gründe und Berechnung des Zinses. Die Bauern wurden überall angehört und ihre Zustimmung eingeholt.

Die Hoffnungen, die man auf das Regulierungswerk gesetzt hatte, erfüllten sich nicht. Anstatt der erwarteten Vorteile zeitigte es einen raschen Verfall der neuorganisierten Bauernwirtschaften, und zwar infolge der zu starken Zinsüberbürdung. Dieser Fiskalismus sollte dem Staat erhöhte Einnahmen einbringen und so die Mißstimmung gegen die Reform beseitigen, vereitelte aber den Erfolg der Reform selbst.

Die ersten Berichte der B.-K. sprachen allerdings sehr zuversichtlich davon, daß die befreiten Bauern besser wirtschaften und daß ihre Lage sich bessere, in Bälde aber traten die begangenen Fehler hervor. Die anfangs vereinzelten Klagen der Bauern wegen der Überlastung wurden wieder Mitte der zwanziger Jahre fast allgemein und die Zahlungsrückstände erreichten in kurzem die Hälfte und noch mehr der früheren Schuldigkeit. Anfangs verschloß sich die B.-K. diesen Tatsachen, warf dem Senat Mangel an Ordnung bei der Einziehung des Zinses vor, erließ ausführliche Vorschriften über Sequestration und Exekution einschließlich der militärischen Einquartierung, um pünktliche Zinsentrichtung zu erzwingen. Doch allmählich kam man in den zwanziger Jahren zu der Einsicht, daß man der landwirtschaftlichen Krisis Rechnung tragen müsse, man intervenierte im Senat wegen Erleichterungen und Saatanleihen für die Bauern, bildete Projekte zur Gründung von Unterstützungskassen. Endlich versuchte die Kommission Zinsnachlässe dort einzuführen, wo sie bemerkte, daß der aus dem Robot berechnete Zins höher ausge-

fallen war als der aus der Bodenergiebigkeit ermittelte. Zu klarer Erkenntnis der eigentlichen Gründe der ganzen Kalamität vermochte sie sich jedoch nicht aufzuschwingen, verharrte blind auf ihrem Standpunkte trotz der heftigen Angriffe in der Presse und im Senat, und weder die Kritik, noch eigene Revisionen vermochten sie bis Ende der zwanziger Jahre zu besserer Einsicht zu bekehren. Sie leugnete entweder die Tatsachen rundweg ab, oder suchte die Schuld von sich abzuwälzen, indem sie den Grund der Mißerfolge in der Steuerüberbürdung der Bauern und den Einflüsterungen der Reformgegner suchte. Die Residenten verhielten sich diesen Streitigkeiten gegenüber anfangs ziemlich gleichgültig. Bald jedoch verlangten sie — über Aufforderung ihrer Höfe — energisch Aufklärung über den wirklichen Sachverhalt und entzogen so der B.-K. ihren letzten Halt. Zu größeren und entscheidenden Änderungen kam es aber erst um 1829. Viele der alten Kommissionsmitglieder waren inzwischen zurückgetreten, andere tatkräftigere in die Kommission eingetreten, und den Vorsitz übernahm der energische Piekarski. Nun begann die Kommission tiefer nach den Ursachen des Mißerfolges zu forschen, was vor allem unter dem Druck der häufigen Sequestrationpraxis und der — für sie überraschenden — Tatsache geschah, daß niemand die mit Zins überlasteten Gründe kaufen wollte. Auch weigerten sich nicht nur die noch nicht regulierten Landwirte der Zuzinssetzung ihrer Frondienste zuzustimmen, sondern es verlangten sogar einige bereits regulierte Gemeinden die Wiedereinführung der Robot. Besonders verhaßt und beschwerlich war die Solidarhaftung.

Alle diese Umstände und die allgemeine Mißernte von 1830 zwangen die Kommission zu gründlichen Untersuchungen, deren Ergebnis die verspätete Erkenntnis war, daß das Schicksal der Bauern durch die Mißgriffe in der Zinsberechnung in der Tat verschlechtert worden ist. Allein sie fühlte sich angesichts der ihr erteilten Instruktion der Org.-Kom. außerstande, das Werk als Ganzes zu verbessern, und beabsichtigte daher den Höfen Vorschläge zur Abänderung der Instruktionsprinzipien zu unterbreiten. Speziell plante sie eine neue Klassifikation der Gründe, allein sie wurde wieder durch die Furcht vor kühnerer Initiative in Passivität hineingetrieben. Wohl teilte sie die Resultate ihrer Beobachtungen den Höfen mit — aber ihr Bericht gelangte leider an die Höfe erst nach Ausbruch des Novemberaufstandes 1831 und wurde ad acta gelegt. Auch die in Aussicht genommene Reduktion in der Klassi-

fikation der Gründe blieb unausgeführt. Immerhin aber beurteilte die B.-K. die Lage der Bauern nun nachsichtiger. — Im übrigen aber wartete sie auf das Eintreffen der Reorganisations-Kommission und schob bis zu diesem Zeitpunkte die Erledigung aller irgendwie zweifelhaft erscheinenden und schwierigen Fragen hinaus.

Die Kommission zur „Berichtigung der Angelegenheiten des Freistaates" wurde im Jahr 1833 delegiert. Damit beginnt nun ein neuer Abschnitt in der Tätigkeit der B.-K. wie im Leben des ganzen Kleinstaates überhaupt. Die Reorg.-Kom. änderte nun in der Tat die alte Instruktion der B.-K. ab. Hauptsächlich bezogen sich die Änderungen vor allem auf die Aufstellung einer neuen konstanten Skala bei Berechnung des Zinses unter Herabsetzung des Preises des Zinsgetreides auf die Hälfte und des Preises der Frontage auf zwei Drittel sowie unter Reduktion der Grundklassifikation. Die neue Zinsberechnung sollte auch als Norm bei Berechnung der Schuldigkeiten der bereits früher regulierten Landwirte dienen und die erfolgten Mehrzahlungen sollten zurückerstattet werden. Wenigstens sollte dies auf den Staatsgütern geschehen, während auf den geistlichen von einer derartigen Rückvergütung abgesehen und überdies zur Entschädigung des Klerus — für die Zinsreduktion — die Steuer von 40% auf 24% des fatierten Ertrages herabgesetzt wurde. Außerdem wurde die verhaßte Solidarhaftung aufgehoben und ein Minimum des Bauernbesitzes mit 5 Morgen normiert. Die Reduktion des Zinses sowie die Zehentregulierung wurde durch die Reorg.-Komm. dem Senat übertragen; der Rural-Kommission wurde nur die Berichtigung der Gründeklassifikation, die Beendigung der Organisation in den Institutsgütern, sowie die Herausgabe neuer Verträge an die Erbpächter vorbehalten.

So ging die B.-K. gegen das Ende ihres Bestandes ihrer privilegierten Stellung verlustig und war genötigt, den Ansichten des Senats Rechnung zu tragen, auf den zugleich ein großer Teil ihrer bisherigen Funktionen überging.

Auch diese letzte Periode in der Tätigkeit der B.-K. erscheint an selbständiger Arbeit arm; zu den alten Schwierigkeiten gesellte sich nun eine neue, nämlich daß beide Behörden miteinander in Fühlung bleiben mußten; dadurch ging viel Zeit verloren, so daß die auf zwei Jahre berechnete Regulierung noch fünf Jahre dauerte. Denn immer wieder gab es Streitfälle und daher bei jedem Anlaß Berufungen an die Residenten. Diese aber waren damals schon aus-

schließlich mit der „Epurierung“ des Landes von revolutionären Elementen beschäftigt und zeigten daher geringes Interesse für die Bauernfrage und die Kommission, so daß die Berichte der B.-K. nicht einmal an die schutzherrlichen Höfe gelangten, sondern irgendwo in den Kanzeleien der Residenten liegen blieben.

Die Hauptschwierigkeit bei dem Abschluß der Reguliernug auf den — bis dahin nicht regulierten Stiftungsgütern, deren Bauern fortwährend die Kommission wegen Beschleunigung der Reform bestürmten, bildete nach wie vor der Widerstand des Klerus. Die B.-K. mußte erst diesen Widerstand brechen und verlautbarte gegen den Willen der Eigentümer die Ablösung: die zweite von der Reorg.-Komm. ihr übertragene Funktion, nämlich die Berichtigung der Gründeklassifikation in den mit Zins überlasteten Dörfern wurde dagegen von der B.-K. ohne größere Schwierigkeiten durchgeführt. Zu gleicher Zeit führte das vom Senat ernannte Rektifikationskomitee die Zinsreduktion auf den Staatsgütern durch. Beide Körperschaften waren gegen Ende des Jahres 1835 mit der ganzen Arbeit in der Hauptsache fertig. Zur Beendigung ihrer Tätigkeit verblieb der B.-K. vornehmlich nur die Herausgabe der Verträge an die Erbpächter, womit sie sich bis 1838 befaßte. Den Schlußbericht über ihre 22-jährige Tätigkeit an die Höfe erstatteten sie erst im Jahre 1840.

Hatte ständige Kritik die Arbeiten der Kommission begleitet, so verstummte sie auch nach Durchführung der Reform nicht. Unzufrieden waren einerseits der Landtag und der Klerus, anderseits die Bauern. Wie die B.-K. in ihrer ersten Arbeitsperiode für die Fehler der Org.-Komm. hatte büßen müssen, so wurde sie jetzt für die Irrtümer der Reorg.-Komm. verantwortlich gemacht, die ohne den Landtag zu befragen, große Änderungen vorgenommen und das Gleichgewicht des Landesbudgets ernstlich gefährdet hatte.

Der erste Sturm brach in der Landtagssession von 1838 los, trotzdem die allmächtigen Residenten alle Mittel des Terrors, der Bestechung und der Zensur angewendet hatten, um sich eine gemäßigte Stimmung zu sichern. Insbesonders äußerte sich die Unzufriedenheit infolge der Verminderung der Einnahmen aus den Staatsgütern und hiedurch der jährlichen Staatseinnahmen um 100.000 poln. Gulden. Dies zwang den Senat, die in seinen Händen befindlichen Depositenfonds anzugreifen, und stellte den Landtag vor die schwierige Aufgabe, Mittel zur Deckung des Defizits ausfindig zu machen, insbesondere als die Reorg.-Komm. den Auftrag

zur Rückerstattung der Mehrzahlungen an die Bauern erteilte, was einen Aufwand von 3 Mill. poln. Gulden erforderte und durch neue Steuern gedeckt werden mußte. Auch der Klerus, dessen Einnahmen durch die Reform starke Einbuße gelitten hatten, wurde nicht müde, sich gegen die Reform aufzulehnen. Im Jahre 1840 überreichten der Administrator der Diözese Zglenicki und der Erzpriester der Marienkirche dem päpstlichen Nuntius in Wien einen Protest, welcher dahin ging, daß die ganze Regulierung aufgehoben werden sollte. Anderseits wurden unter den Bauern, namentlich auf geistlichen Gütern, in den vierziger Jahren Forderungen nach der Parzellierung des Restes der in den Händen der Dominien belassenen Meierhofgründe laut. Die Bauern von Mogiła petitionierten darum sogar beim Kaiser Nikolaus während seiner Anwesenheit in Warschau mit der Motivierung, daß sie zumindest je 5 Morgen hätten erhalten sollen, aber tatsächlich nur bedeutend kleinere Anteile besäßen. — Auch unter den Bauern auf Privatgütern begann eine Bewegung, welche die Aufhebung der Robote und eine Regulierung wie auf den öffentlichen Gütern verlangte, ja die Bauern beabsichtigten sogar, deswegen Deputationen an die Höfe zu entsenden.

Erst der folgende Landtag vom Jahre 1844, zugleich der letzte, sanktionierte unter dem Druck der Verhältnisse das Werk der B.-K. und verlieh den neuen Verhältnissen eine feste Rechtsform. Dies war auch durchaus notwendig, die B.-K. hatte dies stets empfunden, und auf eine gesetzgeberische Festlegung der neugeschaffenen Verhältnisse gedrungen, da der Begriff des geteilten Eigentums dem in Polen rezipierten Code Napoléon ein vorher unbekannter Begriff war. Allein die von ihr mehrfach ausgearbeiteten und der gesetzgebenden Kommission überwiesenen Entwürfe über das Besitzrecht der emanzipierten Bauern hatten keine Mehrheit im Landtage gefunden. Das Gesetz von 1844 füllte endlich diese Lücke aus. Es unterscheidet je nach der Größe und Entstehung der Besitzung Erbpacht und Erbzinsrecht und bezeichnet beide als „Besitzung und Nutznießung von Liegenschaften gegen ständigen, dem Ertrage angepaßten Zins“. Der Obereigentümer erscheint zum Bezug dieses Zinses und des Laudemiums beim Besitzwechsel berechtigt, ferner steht ihm das Vorkaufsrecht zu, er hat jeden neueintretenden Landwirt zu bestätigen und er kann den Besitzer bei Überschuldung abstiften. Legungen bäuerlicher Gründe sind verboten. Desgleichen deren Umtausch. Der bäuerliche Wirt darf wiederum seinen Besitz

weder verringern noch teilen und darf keine Schulden machen. Die Erbfolge sollte nach den allgemeinen bürgerlichen Rechtsnormen erfolgen — unter Festhaltung der Unteilbarkeit der Wirtschaft.

Sowohl das Gesetz von 1844, das dem Vorbild des preußischen allgemeinen Landrechtes folgte, als auch die ganze Reform, schweigen sich über die Frage des Loskaufes der bäuerlichen Gründe zu freiem Eigentum aus. Sie schlossen ihn aber keinesfalls aus. Doch war ein derartiger Loskauf offenbar nicht mehr als Gegenstand einer sozialpolitischen Aktion von Staatswegen, sondern lediglich individueller Bemühungen der einzelnen Landwirte gedacht. Immerhin wollte die Gesetzgebung ihn wenigstens nicht künstlich hemmen, wie das z. B. in Kongreß-Polen geschah. Dagegen wurde einerseits die Möglichkeit der Abstiftung des mit seinen Schuldigkeiten rückständigen Landwirtes noch nachdrücklicher als in anderen Gesetzgebungen eingeräumt, dafür aber wieder auch der Anspruch auf Zinsnachlaß in unverschuldeten Notfällen ziemlich ausgiebig zugestanden.

Das Gesetz von 1844 bildet einen Markstein auf dem Wege eines Regelung der bäuerlichen Eigentumsverhältnisse in den polnischen Ländern. — Aber es kam zu spät. Denn schon machte sich innerhalb der bäuerlichen Bevölkerung eine lebhafte Bewegung gegen das bisherige Fronverhältnis überhaupt bemerkbar. Aus Furcht vor weiterem Anwachsen der Lasten wandte sich die Konferenz der Residenten im Einvernehmen mit dem Senat nach Wien mit der Bitte um Genehmigung der Reform durch eine Ministerialkonferenz (Metternich, Medem, Kanitz), und diese bestätigte denn auch tatsächlich am 4. Januar 1845 die Anordnungen der B.-K. als „ewig und unabänderlich“.

Die weitere Entwicklungsgeschichte der bäuerlichen Verhältnisse in Krakau fällt aus dem Rahmen dieser Darstellung. Bemerkt sei nur, daß schon das Jahr 1846 Anzeichen einer völligen Umwälzung der Verhältnisse brachte, die sodann mit der Revolution von 1848 eintrat.

Im früheren Freistaat Krakau gewährten die Patente von 7. September 1848 und vom 12. März 1851 allen Landwirten ohne Unterschied volles Eigentumsrecht an dem in ihrem Besitz befindlichen Boden und beseitigte die Zinsverpflichtungen der von der B.-K. regulierten Bauern gegen volle Entschädigung der Bezugsberechtigten, u. zw. bei den regulierten Bauern auf deren Kosten.

Blicken wir auf das Regulierungswerk der B.-K. zurück, so

haben wir festzustellen, daß die territoriale Beschränkung dieser Reformversuche auf den Freistaat Krakau und die weitere Beschränkung auf die öffentlichen Güter allein sich als Konzession an den polnischen Adel darstellt, wodurch sich auch das Unterlassen jeglicher Reformversuche in Kongreß-Polen erklärt. Im Freistaat selbst war allerdings diese Reform unstreitig die hervorragendste Tat, und es kommt diesem praktischen Versuch zur Lösung der Bauernfrage — abgesehen vom Herzogtum Posen — in der Zeit vor der Grundentlastung eine viel weitere Bedeutung zu, als man nach dem engen räumlichen Rahmen, in dem sie sich vollzog, annehmen könnte.

Die B.-K. war in Polen die erste, die sich auf den Boden einer konsequent durchgeführten Ablösung der Frondienste auf den öffentlichen Gütern stellte. Sie regulierte etwa 40% aller vorhandenen Güter und einen ungefähr ebenso großen Teil der Bauern, regelte und verbesserte, nach vielen mißlungenen Versuchen, deren wirtschaftliche und rechtliche Lage, ordnete die Gemeinde-Angelegenheiten, machte sich um die Hebung der Bodenkultur verdient. Während in Kongreß-Polen bis 1846 kaum die Hälfte der Bauern auf den Staatsgütern befreit wurde, erstreckte sich die Emanzipation in Krakau auf die Hälfte der ganzen Bauernschaft, da auch Privatdominien dem Beispiel der Kommission folgten. Muß man dies anerkennen, so darf man anderseits die Unfähigkeit, Einseitigkeit und Langsamkeit der Kommission nicht übersehen, die 22 Jahre und einen Amtsaufwand von 300.000 poln. Guld. brauchte, um 91 Meierhöfe zu regulieren, 5.500 Bauernwirtschaften zu bilden und 28.000 Menschen zu befreien!

Die Einführung der Erbpachten im Freistaat Krakau fällt in eine Zeit, in der dieses Rechtsinstitut anderwärts fast allgemein aufgehoben wurde. Sie stellt sich also als eine verspätete Regulierungsform der Agrarverhältnisse dar — obwohl sie in unserer Gegenwart wieder in der Form von Rentengütern in den europäischen Gesetzgebungen Triumphe feiert.

Daß die Privatbauern von der Reform unberührt blieben, hat den auch schon früher vorhandenen ziemlich bedeutenden Unterschied in der rechtlichen und der wirtschaftlichen Lage der Privat- und der Domänenbauern noch mehr vertieft und den Gegensatz zwischen ihnen bis zur Grundentlastung erhalten, obschon, wie erwähnt, manche Privatdominien — etwa 30% aller — zu freiwilligen Ablösungen schritten.

Jedenfalls gebührt der B.-K. und ihrer Wirksamkeit ein besonderes Blatt in der Geschichte der polnischen Wirtschaftspolitik. Bisher hat sie wenig Beachtung gefunden, und nur W. Kopf hat ihre Tätigkeit in seiner Skizze der Bauernverhältnisse im Freistaat Krakau kurz geschildert.

Die Darstellung des Verfassers ist einer größeren, dem Abschluß entgegengehenden Arbeit über die Entwicklung des gutsherrlich-bäuerlichen Verhältnisses im Freistaat Krakau entnommen. Sie gründet sich auf die im „Archiv alter Akten“ in Krakau aufbewahrten Sammlung der Akten der Rural-Kommission, des Senats, der Landtage, der Organisierungs-Kommission u. s. w., sowie auf Akten im Hof- und Staats-Archiv und im Archiv des Ministeriums des Innern in Wien.

---

12. HALECKI OSKAR. **Litwa, Ruś i Żmudź jako części składowe W. księstwa litewskiego.** (*Litauen, Reußen und Samaiten als Bestandteile des litauischen Staates*).

Um die Frage nach der territorialen Gliederung des litauischen Staates und die rechtliche Stellung seiner Bestandteile aufzuhellen, verwendet der Verfasser die bisherigen Forschungsergebnisse, nämlich die Feststellung, daß wir in diesem Staate das Litauen im engeren Sinne von seinen Nebenländern zu unterscheiden haben, zur Interpretation der territorialen Bezeichnungen in den gleichzeitigen Quellen. Es handelt sich hiebei 1) um die Bedeutung der Bezeichnung „Reußen“ und 2) um die Frage, ob Samaiten ein Teil des eigentlichen Litauen oder eines seiner Nebenländer war.

I. Litauen und Reußen. Der 1386 mit Polen vereinte litauische Staat wird in der offiziellen Terminologie als „terrae Lituaniae et Russiae“ bezeichnet, seine Herrscher führen den Titel: Großfürst von Litauen und Herr von Reußen. Da der erstere Name, Litauen, nicht das ethnographisch litauische Gebiet allein bezeichnet, sondern auch manche, frühzeitig eroberte und dem Reiche einverleibte, ethnographisch reußische Territorien umfaßt, die stets zu Litauen im engeren Sinne gerechnet werden, liegt die Folgerung nahe, daß Reußen die Nebenländer des Staates bezeichnet, die sämtlich ethnographisch und historisch reußische Provinzen waren.

Dies sucht der Verfasser eingehend zu beweisen. Mit dem staatlich-territorialen Momente, das genetisch in Namen „Reußen“ wur-

zelt, verbindet sich der Begriff der „reußischen Lande“ Litauens als eines eine Sonderstellung einnehmenden Ganzen; ein solches bildeten eben im Aufbau des Staates jene reußischen Nebenländer. Aus offiziellen Quellen aus der Zeit der ersten Jagellonen ist ersichtlich, daß sich die Bezeichnungen, welche für die Nebenländer des Großfürstentumes verwendet werden (z. B. „cetera dominia ducatus“ u. dgl.), aufs genaueste mit dem Namen „Reußen“ oder Ausdrücken wie „reußische Lande“ oder gar „reußische Staaten“ Litauens decken und abwechselnd mit diesen letzteren Bezeichnungen verwendet werden. Zum gleichen Resultate führt die Analyse der gleichzeitigen historiographischen Denkmäler: der Chronist, der die Kämpfe zwischen den Großfürsten Świdrygiełło und Sigismund Kiejstutowicz schildert, unterscheidet im Gesamtstaate ein „litauisches“ und ein „reußisches Großfürstentum“, wobei diese beiden Begriffe keineswegs den ethnographischen Gebieten beider Völker entsprechen, sondern der erstere auch die mit dem eigentlichen Litauen verschmolzenen reußischen Gaue umfaßt, der letztere aber sich ausschließlich auf die reußischen Nebenländer bezieht.

Um etwaigen Einwänden zu begegnen, widerlegt hierauf der Verfasser die bisherige Annahme, nach der das „Reußen“ der litauischen Quellen nicht die Nebenländer des Reiches, sondern einen bestimmten Teil des eigentlichen Litauen, den östlichen Teil seiner ethnographisch reußischen Gebiete, die Lande am oberen Dniepr und seinen Nebenflüssen, bezeichnet hätte.

Der Beweis, daß die „reußischen Lande“ Litauens mit seinen Nebenländern identisch sind, soll zur Interpretation jener Urkunden dienen, welche die rechtliche Stellung Reußens im litauischen Staate betreffen. Da vor der Union mit Polen die reußischen Provinzen in ihren inneren Zuständen von ihm vollkommen unabhängig waren, konnten sich die beiden ersten Privilegien, die Litauen (1387 und 1413) nach der Union erhielt, auf diese Nebenländer nicht erstrecken. Diese territoriale Beschränkung, die noch weit empfindlicher war als die religiöse Ausschließlichkeit, welche nur Katholiken den Genuß der neuen Rechte einräumte, hatte einen heftigen Antagonismus zwischen den reußischen Nebenländern, die sich nun gerade infolge ihrer Autonomie rechtlich zurückgesetzt sahen, und dem privilegierten Kerngebiete des Reiches zur Folge. Da ihm ferner bisher die Nebenländer in der äußeren Politik völlig untergeordnet gewesen waren, kam es auch ausschließlich dem eigentlichen Litauen zugute,

daß allmählich die höheren Stände des Volkes auch zu politischem Einflusse gelangten. Auf Grund dieser doppelten Beeinträchtigung eines großen Teiles des Reiches kam es 1432 zum Bürgerkriege zwischen „Litauen“ und „Reußen“, wobei aber diese Namen nicht die litauische und die reußische „Nation“ (im heutigen Sinne des Wortes), auch nicht die Katholiken und die Orthodoxen, sondern, in der vorhin festgestellten politisch-territorialen Bedeutung, den Kern des Staates und seine Nebenländer bezeichnen. Die letzteren stellten sich auf die Seite Świdrygiełłos, der sich geneigt gezeigt hatte, ihnen die erwünschte Gleichberechtigung zu gewähren, und der nach der Wahl Sigismunds zum Großfürsten im J. 1432 in dem Umstand, daß der litauische Staat außer Litauen selbst noch einen zweiten, gesonderten Bestandteil hatte, die Möglichkeit einer weiteren Ausübung der großfürstlichen Herrschaft erblickte. Daher erließ sein Nebenbuhler, um auch die reußischen Nebenländer für sich zu gewinnen, 1434 das bekannte Privileg, welches „Reußen“ und „Litauen“ gleichstellte. Die religiöse Beschränkung der vorher für Litauen allein erlassenen Privilegien verlor, wenn auch formell nicht aufgehoben, ihre Bedeutung in all den Punkten, welche in das neue Litauen und Reußen in gleicher Weise umfassende Privileg aufgenommen wurden, das religiöse Unterschiede gänzlich ausschaltete; sie blieb aber, bis zur Aufhebung im Jahre 1563, in den Punkten bestehen, welche 1434 nicht erwähnt wurden, also hinsichtlich des Zutritts zu den 1413 im eigentlichen Litauen errichteten Ämtern und überhaupt der einen Anteil am politischen Leben gewährenden Konzessionen. Diesen Anteil, vor allem an den Wahlen der Großfürsten und den eben damals entstehenden Reichstagen, errangen sich die Nebenländer des Großfürstentums erst während der inneren Wirren nach dem Regierungsantritte Kasimirs des Jagellonen im Jahre 1440.

II. L i t a u e n u n d S a m a i t e n. Ähnliche Wirren brachen damals auch in manchen Gebieten des eigentlichen Litauen aus, so besonders in Samaiten. Dieses gehörte nämlich bis 1440 nicht zu den selbständigen Nebenländern, sondern zu Litauen im engeren Sinne, obwohl sich in diesem Lande schon ein starkes territoriales Sondergefühl regte, das in partikularistischen, auch gegen das neu eingeführte Christentum gerichteten Unruhen zur Zeit des Großfürsten Witołd seinen Ausdruck fand. Trotzdem wurde ihm durch die Privilegien aus der Zeit Witołds und Sigismunds noch keineswegs eine ähnliche Sonderstellung eingeräumt, wie eine solche die

reußischen Nebenländer besaßen, sondern nur einzelne Sonderrechte von geringer Bedeutung.

Eine völlige Änderung führte erst der Aufstand Samaitens gegen Kasimir herbei, der bisher nur aus der Schilderung einer erst etwa ein Jahrhundert später abgefaßten Chronik näher bekannt war. Mit Hilfe einiger nichtveröffentlichter, zeitgenössischer Schreiber aus dem Staatsarchive zu Königsberg i. Pr. stellt der Verfasser den Verlauf des Aufstandes dar, der in die zweite Hälfte des Jahres 1441 (nicht 1440) zu verlegen ist, und erörtert, teilweise auch auf Grund bisher nicht berücksichtigter Eintragungen in der litauischen Reichsmatrikel, die endgültige Lösung der samaitischen Frage durch eine vollständige Amnestie und durch weitgehende Konzessionen, die den Samaiten auf dem Reichstage zu Wilno zu Beginn des Jahres 1442 gewährt wurden.

Diese fanden in dem damals erlassenen Privileg für das Land Samaiten ihren Ausdruck. Aus seinen uns noch erhaltenen späteren Erweiterungen lassen sich jene Punkte ausscheiden, die 1442 formuliert wurden, und die Analyse dieser Artikel beweist, daß sie Samaiten eine derartige Sonderstellung einräumten, wie sie bis dahin die Nebenländer besessen hatten. Als ethnographisch und historisch litauisches Gebiet konnte es aber nicht wie diese mit dem Gesamtnamen „Reußen“ bezeichnet werden, sondern mußte einen dritten Bestandteil des Staates, neben Litauen und Reußen, bilden. Einen deutlichen Ausdruck fand diese Neubildung in der allmählichen Veränderung des großfürstlichen Titulatur durch Beifügung des neuen Titels eines „Fürsten von Samaiten“, sowie der offiziellen Bezeichnung des Gesamtstaates, der von nun an, besonders in den Reichsprivilegien als „Großfürstentum Litauen, Reußen und Samaiten“ erscheint. Es entstand auf diese Weise, nebst Erscheinungen eines starken territorialen Partikularismus, der Begriff eines „Fürstentums Samaiten“, ein Name, den dieses Land auch fernerhin behielt, als die übrigen litauischen Nebenländer nach polnischem Muster als „Wojewodschaften“ bezeichnet wurden.

---

13. TAYLOR EDWARD. **Pojęcie współdzielczości.** (***Das volkswirtschaftliche Wesen der Genossenschaften***).

Trotzdem die genossenschaftliche Bewegung in allen Ländern eine reiche Entwicklung und bedeutende Resultate aufzuweisen hat

und man große Hoffnungen an sie knüpft, so ist doch das volkswirtschaftliche Wesen der Genossenschaften bis jetzt weder in der Volkswirtschaftslehre noch in der sozialen Praxis festgestellt, ja, nicht einmal näher bestimmt. Meistens versteht man unter Genossenschaften, ohne ihren ökonomischen Charakter näher zu betrachten, alle Volksassoziationen zur Erlangung direkt wirtschaftlicher Ziele. Doch eine oberflächliche Betrachtung zeigt schon, wie unzureichend eine solche Begriffsbestimmung ist.

Prüft man die Ursprungsquellen des Genossenschaftswesens (utopisch-genossenschaftlicher Sozialismus), dann seine gegenwärtigen Erscheinungsformen, sowie die Theorien und sozialen Richtungen, mit denen die einzelnen Arten der Genossenschaften zusammenhängen, so kann man feststellen, daß den Ausgangspunkt des Genossenschaftswesens das Streben nach Besserung der wirtschaftlichen Lage der schwächeren Elemente bildet, welche in unserer kapitalistischen, für sie ungünstigen Wirtschaftsordnung in unzureichendem Maße an der Verteilung des Volkseinkommens beteiligt sind. In dieser Hinsicht kann man zwei grundsätzlich verschiedene Richtungen und soziale Programme in der genossenschaftlichen Bewegung unterscheiden: einerseits den integralen (föderalistischen) und korporativen Kooperatismus, also Konsumgenossenschaften, Arbeiterproduktivgenossenschaften und zum großen Teil die landwirtschaftlichen Genossenschaften Raiffeisen'scher Richtung, und anderseits den syndykalistischen Kooperatismus (Schulze und die ihm verwandten Organisationen). Die erstere Form zeichnet sich durch reformatorischen Charakter aus in Beziehung auf die gegenwärtige soziale Ordnung, die andere dagegen bezweckt den weiteren Ausbau und die Festigung dieser Ordnung, indem er in dieselbe weitere, bisher daran nicht aktiv beteiligte Bevölkerungschichten einzufügen sucht. Entsprechend diesen zwei verschiedenen sozialen Ausgangspunkten zerfallen die bestehenden genossenschaftlichen Institutionen ebenfalls in zwei Kategorien, die sich voneinander deutlich durch ihren Charakter, durch die Methode ihrer Tätigkeit und durch ihre Organisation unterscheiden, was gleichzeitig darin zum Ausdruck kommt, ob die Institution die in den Unternehmungen übliche, in unserer sozialen Ordnung wurzelnde Gewinnverteilung beibehält, oder dieselbe ausschließt und eine neue einführt. Die Gesamtheit der Institutionen also, die als genossenschaftliche gelten, ist nicht gleichartig, sondern man kann sie in zwei Kategorien teilen; das wesent-

liche Moment bei dieser Gliederung ist die Methode der Gewinnverteilung.

Betrachtet man wieder die Gesetzgebungen der Länder, welche spezielle, für sämtliche Genossenschaften bestimmte Rechtsformen besitzen, wie England, Deutschland, Österreich, Belgien, Italien, Schweiz, so muß festgestellt werden, daß die Konstruktion der juristischen Normen, welche die ökonomische Natur der Genossenschaften zum Ausdruck bringen, sich im großen und ganzen in zwei Richtungen bewegt: einerseits sucht man die genossenschaftlichen Formen den weitesten Kreisen möglichst zugänglich zu machen, man bestimmt sie für die ärmeren Schichten, anderseits sucht man — trotz scheinbarer Widersprüche — das Kapital, das die Genossen in dem Unternehmen angelegt haben, von der Aneignung des Gewinnes zu eliminieren. Dabei verdient hervorgehoben zu werden, daß diese Gesetzgebungen keinen Grund zu der Meinung geben, als wären die auf ihnen aufgebauten Institutionen im allgemeinen alle gleichartig und hätten alle denselben Wert und die gleiche soziale Bedeutung. Diesen Wert machen sie ursächlich von dem größeren oder geringeren Maße abhängig, wie diese Institutionen das im Unternehmen investierte Kapital von der Anteilnahme an der Gewinnverteilung ausschließen; insbesondere bildet dieses Kriterium den Ausgangspunkt für verschiedenartige Finanzbegünstigungen in der Finanzgesetzgebung mancher Staaten, wie z. B. in Österreich. Ebenfalls in demselben Moment, nämlich in dem Verhältnisse der Institution zum Kapital und zum Gewinn, liegt der Ausgangspunkt für die allgemeine populäre Auffassung vom Genossenschaftswesen, wonach bei der Führung eines genossenschaftlichen Unternehmens nicht Kapitalgewinnerzielung, sondern Förderung des Gemeinnutzens bezweckt wird.

Man wird also bei der Bestimmung des ökonomischen Begriffes des Genossenschaftswesens von diesen fundamentalen Kennzeichen ausgehen müssen. Handelt es sich um den Charakter der Genossenschaften als Mittel zur Hebung der ärmeren Klassen der Gesellschaft, so läßt sich die absolut formulierte Bestimmung, die Genossenschaften seien wirtschaftliche Organisation von „Nichtkapitalisten“, nicht aufrechterhalten, und zwar sowohl im Hinblick auf die realen Tatsachen wie auch auf die theoretisch relative Natur des Begriffes „Nichtkapitalist“. Mithin darf auch der Inhalt dieses Begriffes in seiner mit dem Begriffe des Vermögens verwandten Deutung nicht

als ein Kriterium hingestellt werden, welches die genossenschaftlichen Institutionen von allen anderen wirtschaftlichen Vereinigungen unterscheidet, umso weniger darf er als einziges unterscheidendes Kriterium angenommen werden, wodurch die Genossenschaften bloß die Bedeutung von demokratischen kleinkapitalistischen Aktiengesellschaften erhalten würden. In seinem einzig möglichen relativen Sinne — in Beziehung auf die bestehende kapitalistische Ordnung — besagt nämlich das erwähnte Merkmal, daß das Genossenschaftswesen die Organisation wirtschaftlich schwächerer Elemente sei, jedoch relativ schwächerer, d. h. bezugnehmend auf das andere Glied des entsprechenden wirtschaflichen Verhältnisses. Auf diese Weise wird die ganze Bedeutung des Momentes der persönlichen Zusammengehörigkeit der Genossen auf das Verhältnis der Genossenschaft zur kapitalistischen Wirtschaftsordnung, auf die Rolle des Kapitals und des Kapitalgewinnes in der Institution übertragen, hängt also eng zusammen mit den weiteren, oben hervorgehobenen Merkmalen des Genossenschaftswesens.

Eine Reihe, namentlich deutscher Autoren unterläßt es, diese Merkmale näher zu analysieren und sie zum Ausgangspunkt ihrer Erörterungen über das Wesen der Genossenschaften zu nehmen. Sie erblicken vielmehr das wirtschaftliche Wesen der Genossenschaften darin, daß die Genossenschaft in Gegensatz zur kapitalistischen Gesellschaft immer nur einen Teil der gewerblichen oder der häuslichen wirtschaftlichen Tätigkeit der Mitglieder umfaßt, dieselbe nicht ganz erschöpft, eine unselbständige Wirtschaft ist, oder auch darin, daß die Genossenschaft eine spezielle Vereinigung von Personen als solchen (Personalgesellschaft), nicht eine Vereinigung von Kapitalien ist.

Die erste Anschauung schließt aus dem Bereiche der Genossenschaften die so unzweifelhaft hieher gehörenden Arbeiterproduktivgenossenschaften aus. Hiebei ist das von ihr aufgehobene Merkmal nicht eine spezielle Eigentümlichkeit der Genossenschaften, denn es kennzeichnet ebenfalls zutreffend eine ganze Reihe von rein kapitalistischen Vereinigungen, wie verschiedene Formen industrieller Kombinationen und drgl. Theoretisch ist dieses Merkmal kein wesentliches Moment sowohl vom Standpunkt der Privat- als auch der Sozialwirtschaft und bildet kein hinreichend starkes und logisch unanfechtbares Kriterium, welches als Grundlage für eine Gliederung der einzelnen Kategorien der Wirtschaften dienen könnte.

Die zweite der obigen Konstruktionen die „Personalgesellschaft“ (abgesehen von ihrer buchstäblichen Interpretation, d. h. von der Anerkennung der Genossenschaft ausschließlich als Assoziation der Arbeit, was in grellem Widerspruch zur Wirklichkeit stehen würde) kann bedeuten: entweder den schon oben von uns untersuchten Zusammenhang zwischen den Wirtschaften der Mitglieder und der Tätigkeit der Genossenschaft oder auch die Beteiligung der Mitglieder an der Tätigkeit der Genossenschaft mit noch etwas anderem außer dem Kapital. Im letzten Falle ist sie vollständig wertlos, weil eine dauernde faktische Beteiligung in der Praxis unmöglich ist und kein ausreichendes Material zur logischen Konstruktion bildet. Sie kann also nur entweder die allgemeine Fähigkeit der Mitglieder bedeuten, sich an der Tätigkeit der Genossenschaft zu beteiligen, was sich als kein unterscheidendes Merkmal im Verhältnis zu sämtlichen wirtschaftlichen Vereinigungen darstellt, oder sie kann auch den beruflichen Charakter der Genossenschaft bedeuten, worin man aber keineswegs ein wesentliches, von anderen Vereinigungen unterscheidendes Kennzeichen erblicken kann. Daher sind auch die Autoren, welche die genossenschaftlichen Institutionen für „Personalgesellschaften“ halten, gezwungen, diesem Begriff noch eine Reihe anderer durch keine Grundidee miteinander verbundenen Merkmale zu unterordnen um die von ihnen im allgemeinen anerkannte Tatsache festzustellen, daß in den Genossenschaften das Kapital eine „dienende Stellung“ einnimt; diejenigen Autoren aber, welche die Analyse am gründlichsten durchführen, fügen schließlich zu jenen Merkmalen auch die Gewinnverteilung nach der Inanspruchnahme der Unternehmung, nicht im Verhältnis des in der Genossenschaft angelegten Kapitals hinzu. Bei dem so rektifizierten „persönlichen Charakter“ der Genossenschaften erscheint aber eine Reihe anderer Merkmale als überflüssig und der Begriff selbst insofern methodologisch unzureichend, als er nicht die kürzeste Erfassung der Erscheinung bildet, sondern eine Sammlung von wesentlichen und unwesentlichen Merkmalen, ohne Klarlegung ihrer gemeinsamen tieferen Grundlage, ihrer theoretisch-ökonomischen Natur.

Aus der obigen Literaturübersicht geht ebenfalls hervor, daß der Schwer- und Hauptpunkt des wirtschaftlichen Wesens der Genossenschaften in dem Momente des Verhältnisses der Institution zum Kapital, mit dem sie arbeitet, und zu dem aus dieser Arbeit erreichten Gewinne enthalten ist. Eben diese Momente sind gleichzeitig für den

sogenannten antikapitalistischen Charakter der Genossenschaften maßgebend. Die kapitalistische Wirtschaftsordnung wird vom Standpunkte der sozialen Frage durch die fundamentale Erscheinung gekennzeichnet, daß dem privaten Besitze der Produktionsmittel der Mehrwert zufällt, welchen das Produkt jeder wirtschaftlichen Tätigkeit über den Wert aller dazu benützten Produktionsfaktoren gibt. Nachdem man die Vergütung des Unternehmers für seine eigene Arbeit, sein Kapital und den Boden zum obigen statischen Maße des Wertes zurückgeführt und auch die Risikoprämie berücksichtigt hat, bleibt noch ein Teil des oberwähnten Mehrwertes übrig, welcher in der Volkswirtschaftslehre den Namen des „Unternehmergewinns" trägt.

Dieser Gewinn fällt dem Unternehmer als solchem, als dem wirtschaftlichen Beherrscher des Unternehmens, und zwar vor allem dem eigenen Kapital des Unternehmers zu, weil in der Regel ohne solches Kapital ein selbständiges Unternehmen nicht geführt werden kann und weil anderseits bei unserer Wirtschaftsordnung in dem eigenen Kapital eben die ökonomische Beherrschung des Unternehmens vom einzelnen zum Ausdruck gelangt. Diese Erscheinung ist die Hauptursache der Schöpfung der neuen Kapitalansammlungen und der Vermehrung der vorhandenen; die Arbeit hat keinen Anteil an diesem Mehrwerte, sie ist ausschließlich auf je nach dem Spiel von Angebot und Nachfrage bestimmten Lohn, auf Einnahmen, welche aus ihrem „natürlichen" Werte folgen, angewiesen. Wenn also das Genossenschaftswesen den Privatbesitz der Produktionsmittel nicht eliminiert, gleichzeitig aber sich gegen den Gewinn und gegen das Kapital als Erscheinungen des Kapitalismus richtet, durch welche die wirtschaftlich schwächeren Schichten infolge ungenügender Partizipierung an der Verteilung des Volkseinkommens beeinträchtigt werden, so kann es bloß bedeuten, daß es sich gegen das Zufallen des Unternehmergewinnes an die Besitzer der Produktionsmittel wendet, d. h. gegen die Institution des „privaten kapitalistischen Unternehmers" im allgemeinen, im besonderen aber gegen die spezielle und gewöhnlichste Form dieser Erscheinung, d. h. es soll der Unternehmergewinn dem eigenen Kapital des Unternehmers nicht zufallen.

Aus diesem Standpunkte ergibt sich also folgerichtig, daß von der Verteilung des Gewinnes aus dem Unternehmen das Kapital (über dessen gewöhnliche Entlohnung, d. h. die Zinsen) ausgeschlossen wird,

dafür aber die Verteilung des Gewinnes unter die Mitglieder im Verhältnis zur Inanspruchnahme des Unternehmens eingeführt wird; das heißt, man weist den Gewinn anderen Faktoren zu, von denen die Gewinnbildung abhängig ist, also der Arbeit, den Rohstoffen und den Produkten der wirtschaftlichen Tätigkeit, die sich vom Standpunkte der letzteren als solche darstellen, natürlich insofern sie durch die Genossenschaftsmitglieder, die die wirtschaftlichen Beherrscher des Unternehmens sind, repräsentiert werden. Wenn die genossenschaftlichen Institutionen sich an diese Bedingung nicht hielten, so wären sie philanthropische Einrichtungen, oder sie müßten auf kommunistischen oder kollektivistischen Grundlagen fußen, was wir bei ihnen nicht bemerken. Von den letzteren unterscheiden sie sich außerdem dadurch, daß sie den Gewinn nicht allen anderen Faktoren derselben mit Ausschluß des Kapitals, sondern nur einem Faktor zuteilen, andernfalls müßten sie nämlich die Gesamtheit des wirtschaftlichen Lebens der Gesellschaft als solche umfassen, eine arbitrale Verteilung des Mehrwertes und einen künstlichen Maßstab des Wertes annehmen. Im Gegensatz dazu können wir für die Genossenschaften als charakteristische Kennzeichen feststellen: die Beibehaltung des bestehenden Wertmaßstabes, der auf Angebot und Nachfrage beruht, sowie auch anderer Grundlagen der bestehenden Ordnung, vor allem des Privatbesitzes, den sie nicht eliminieren, sondern nur dessen sozialwirtschaftliche Wirkungen korrigieren. Wie aus obigen grundlegenden Prämissen folgt, kann der in den Genossenschaften gewinnerhaltende Faktor nur dasjenige Glied des gegebenen wirtschaftlichen Verhältnisses sein, welches relativ schwächer ist, weil er von der wirtschaftlichen Beherrschung, beziehungsweise von der Macht des Kapitals, keinen Gebrauch machen kann. Ebenso ist es eine notwendige Konsequenz des so aufgefaßten Wesens der Genossenschaften, daß für ihre Mitglieder die Gewinnziehung aus der bloßen Tatsache der wirtschaftlichen Herrschaft über das Unternehmen, also aus den Geschäften mit den Nichtmitgliedern, ausgeschlossen wird, womit sich kausal das Bestreben vereinigt, die neuen genossenschaftlichen Methoden der Gewinnverteilung auf die Gesamtheit des wirtschaftlichen Lebens zu erweitern und die Institution des kapitalistischen Unternehmers aus der sozialen Ordnung zu beseitigen. Zum Ausdruck gelangt dies in dem allgemein anerkannten und angewandten Grundsatz der nicht geschlossenen Mitgliederzahl, der Zugänglichkeit der Genossenschaften für alle. Auf

den obigen grundsätzlichen Merkmalen muß beruhen und beruht tatsächlich der Bau der genossenschaftlichen Institutionen.

Die dargestellte Auffassung des volkswirtschaftlichen Wesens der Genossenschaften hat bisher in der Volkswirtschaftslehre nicht recht Eingang gefunden, nur Gide deutet sie an. bis zu einem gewissen Grade erkennt sie Staudinger an. Implicite liegt sie fast allen den Ansichten zugrunde. welche das wesentliche Merkmal der Genossenschaften in der Gewinnverteilung unter die Mitglieder je nach der Inanspruchnahme des Unternehmens erblicken. Diese Ansichten sind am meisten in England, Frankreich, Italien verbreitet. Doch in diesen Ländern ist gleichzeitig vielfach eine radikalere und engere Ansicht über das Genossenschaftswesen und dessen Bedeutung verbreitet, besonders in den Kreisen, welche den föderalistischen Konsumgenossenschaften nahe stehen. Insbesondere ist man der Meinung, daß die Genossenschaften im allgemeinen alle Produktionsfaktoren außer der Arbeit von der Anteilnahme am Volkseinkommen ausschließen, indem sie den Unternehmergewinn den Konsumenten als solchen, in ihrem Charakter der Repräsentanten der gesellschaftlichen Interessen zufallen lassen. Als Genossenschaften wären also nur Genossenschaften föderalistischer Richtung für die persönliche Konsumtion oder für Versicherung des persönlichen Risikos anzusehen. Sie sollen in sich selbst die innere Fähigkeit besitzen, die Produktion für die Konsumenten, d. h. für die Gesellschaft, zu beherrschen und also die gegenwärtige Wirtschaftsordnung vollständig umzugestalten, was das wesentliche Ziel und Merkmal des Genossenschaftswesens sein soll. Gegen eine solche Auffassung des Genossenschaftswesens muß man einwenden, daß die persönliche Konsumtion nicht einheitlicher Natur ist, und was die kapitalistischen Produzenten und die vermögenden Klassen anbetrifft, so stärken deren Ersparnisse in der Konsumtion ihre wirtschaftliche Stellung und folglich auch die Macht des Kapitals; aber auch die Zuwendung des ganzen Unternehmergewinnes an die Konsumenten beseitigt nicht die bestehenden Unterschiede in der Verteilung des Reichtums, beseitigt auch nicht die Möglichkeit ihres Anwachsens in den Händen eizelner Personen; schließlich ergibt sich aus dem Wesen der Konsumgenossenschaften als solcher keineswegs die Fähigkeit zur Sozialisierung des Produktionsmittelbesitzes und der Produktion selbst; ebensogut könnten in dieser Richtung andere Arten der Genossenschaften wirken, die Konsumgenossen-

schaften selbst aber brauchen ihre Gewinne nicht zu sozialisieren, sondern sie können sie ihren Mitgliedern zuführen, ohne daß sie damit irgendwie ihre logische Natur verletzen. Die also von dieser Richtung hervorgehobenen Momente ergeben sich nicht selbständig aus dem Wesen der Genossenschaften, sie sind nur quaestio facti, und zwar einer zweifelhaften Tatsache, sogar bei Berücksichtigung der fernsten Zukunft; sie sind von außen aufgenommen und in das Genossenschaftswesen eingeführt, sie haben nur politisch wirtschaftliche Bedeutung, sie können nur als Ausgangspunkt zu Gliederungen der Genossenschaften in einzelne Kategorien, nicht aber zur Konstruktion ihres Begriffes dienen. Dasselbe gilt auch von der Ausschließung der Rohstoffe, als Formen des Kapitals, von der Gewinnverteilung innerhalb des Unternehmens; die Art der Güter ist in diesem Falle gleichgültig, Bedeutung besitzt hier das Kapital nur in seiner Eigenschaft als Ausdruck für die wirtschaftliche, den Kapitalismus charakterisierende Beherrschung und nicht als sachlicher, absoluter Begriff.

Die von uns durchgeführte Konstruktion des Wesens der Genossenschaften, die auf dem grundsätzlichen Zusammenhang mit den wichtigsten Problemen der Nationalökonomie beruht, erscheint als logisch einheitlich, reich an Konsequenzen und umfaßt den möglichst weitesten Kreis der betrachteten Institutionen, insofern sie nur einheitlicher Natur sind. Aus ihr ergeben sich von selbst, allein durch logische Entwicklung, sämtliche Probleme der Genossenschaftstheorie und finden ihre mit den Tatsachen des Lebens übereinstimmende Lösung. Das Genossenschaftswesen stellt sich uns dar als Korrektur unserer sozialwirtschaftlichen Ordnung, als Verbesserung des Funktionierens derselben. Die Grenzen der Anwendbarkeit der Genossenschaften sind vom Ziele ihrer Tätigkeit abhängig, das nicht auf Gewinnerzielung aus der Tatsache der wirtschaftlichen Beherrschung, bezw. aus dem Kapital, gerichtet sein darf. Die Gliederung der Genossenschaften in Kategorien muß zum Ausgangspunkt diejenigen Faktoren nehmen, welche das Entstehen des Unternehmergewinns in der Institution beeinflussen, weitere Unterteilungen müssen sich an den wirtschaftlichen Charakter der durch die Institution zu deckenden Bedürfnisse anschließen. Schließlich finden wir in dem aufgestellten ökonomischen Begriffe der Genossenschaften das Kriterium zur Beurteilung ihrer Organisationsgrundsätze, die so häufig hervorgehoben werden. Sie alle ergeben sich

aus diesem Begriffe, diejenigen aber, welche in ihm nicht enthalten sind, wie Selbsthilfe, gleiche Pflichten der Mitglieder u. drgl., erscheinen ohne jeden logischen Wert oder als nicht übereinstimmend mit der Wirklichkeit.

Auf diese Weise erhalten wir eine eingehende Bestimmung der Genossenschaften mit folgendem Inhalt: Die Kooperation ist diejenige Art der Führung eines Sammelbetriebes, welche auf der Ausschaltung des Kapitals von der Gewinnverteilung aus dem Unternehmen und auf der Zuteilung des Gewinns ausschließlich an den schwächeren Teil der gegebenen Art der wirtschaftlichen Verhältnisse beruht und welche in ihrer Verfassung das Streben nach Verbesserung unserer sozialwirtschaftlichen Ordnung durch Eliminierung der Institution des kapitalistischen Unternehmers aus derselben enthält, ohne jedoch darüber hinaus andere wesentliche Grundlagen dieser Ordnung zu berühren. Infolgedessen ergibt sich als wirtschaftendes Subjekt eine freiwillige Vereinigung von Personen mit nichtgeschlossener Zahl von gleichberechtigten Mitgliedern, das Unternehmen aber beschränkt seine wesentliche Tätigkeit auf die Mitglieder und umfaßt das Gebiet, in welchem diese die wirtschaftlich schwächere Partei sind, wobei die Gewinne aus dem Unternehmen unter die Mitglieder im Verhältnis zur Inanspruchnahme desselben verteilt, oder auch in einen speziellen Fond gesammelt werden, auf welchen im Falle der Auflösung der Vereinigung die Mitglieder in der Regel keinen Ausspruch haben.

Seinem Wesen nach schließt obiger Begriff aus dem Kreise der Genossenschaften alle die Institutionen aus, welche den Gewinn im Verhältnis zu dem in dem Unternehmen angelegten Kapital verteilen. Sowohl vom Standpunkt der Theorie als auch des Charakters und der Bedeutung ihres Funktionierens in der Praxis unterscheiden sie sich grundsätzlich von den Genossenschaften. Ihre Natur unterscheidet sich gar nicht von der der kapitalistischen Vereinigungen. Nur mit Rücksicht darauf, daß in ihnen sporadisch gewisse soziale Tendenzen erscheinen, welche manche genossenschaftliche Grundsätze widerspiegeln, und obgleich sie im Gegensatz zum wirtschaftlichen Wesen der besprochenen Institutionen stehen, doch formell in ihnen anerkannt und öfters auch angewandt werden, können sie als eine spezielle Art kapitalistischer Vereinigungen, als kleinkapitalistische Volksassoziationen besonders hervorgehoben werden. Diese Unterscheidung bedingt aber kein Urteil hinsichtlich

der Überlegenheit des einen oder des anderen Typus der Institutionen; jeder von ihnen hat seine speziellen Aufgaben, sein eigenes Arbeitsgebiet, auf welchem er mit sozialem Nutzen tätig sein kann, jedoch jeder erfordert andere Arbeitsmethoden und einen anderen Wirkungskreis. Nichts ist aber in der Praxis so unfruchtbar und kann so leicht zu Enttäuschungen führen, als wenn man diese beiden Typen der Vereinigungen miteinander vermischt.

---

14. MICHALSKI KONSTANTY C. M. **Tomizm w Polsce na przełomie XV i XVI wieku.** (*Die thomistische Philosophie in Polen an der Wende des XV. und XVI. Jahrhunderts*).

In der Geschichte der Jagellonischen Universität machte sich die Ansicht geltend, daß am Ende des XV. Jhs. in Krakau zwei philosophische Richtungen bestanden: die „via antiqua“ war sowohl durch den Thomismus als auch den Skotismus vertreten, die „via modernorum“ fand ihren Führer in der Person Michaels von Breslau. Der Verfasser der Abhandlung beweist einerseits gegen Prantl, daß Michael von Breslau kein Terminist war, sondern der thomistischen Schule angehörte, bemerkt aber anderseits, daß auch der terministische Gedanke eine Zeitlang in Krakau blühte und schon am Anfange des XV. Jhs. Wurzeln faßte. Daß die „schola modernorum“ auf die philosophische Bewegung in Polen einen Einfluß ausübte, beweisen vorerst die verhältnismäßig zahlreichen Handschriften der Werke des Johannes Buridanus (22), Albertus de Saxonia (8), Marsilius von Jnghen (10) und Nikolaus von Oresme (6), welche in der Jagellonischen Bibliothek aufbewahrt werden und die vorwiegend aus Prag stammen, woher auch die ersten Professoren der erneuten Krakauer Universität berufen wurden. Der Kodex Nr. 658, welcher die „Quaestiones Byridani.. super libros (I—X.) Ethicorum“ enthält, trägt fol. 110-vo den Vermerk „Terminantur Quaestiones.. III ij libri Ethicorum reportate Wyenne a. d. 1372“: diese Notiz bildet einen kräftigen Beweis gegen Duhem, welcher (Études sur Léonard de Vinci, Paris 1913, S. 9, 19) Buridanus den Kommentar zur aristotelischen Ethik abgesprochen hat, um die Wirkungszeit des vermeintlichen Autors in den Anfang des XV. Jahrhunderts zu versetzen.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß zu den Anhängern der neuen Pariser Richtung in Krakau neben Paul von Worczyn auch Bene-

diktus Hesse gehörte, einer der ersten Schüler der Jagellonischen Universität, der 41 Jahre (1415—56) hindurch daselbst als Professor wirkte und den ersten Krakauer Traktat an das Basler Konzil verfaßte. Seine „Disputata de anima" (Ms. 1901 und 2013) verfechten die These, daß es keinen realen Unterschied zwischen der Seele und ihren primären Vermögen gebe, seine „Exercitia physicorum" (Ms. 1367) enthalten die für die moderne Dynamik grundlegenden Gedanken des Buridanus. Dabei ist sowohl das chronologische Moment als die Doktrin selbst zu beachten, weil nach den Studien Prof. Duhems (op. cit. Série II, 1909, S. 206) zur Geschichte der Pariser physischen Schule in der ersten Hälfte des XV. Jhs. uns Dokumente fehlen und am Ende desselben Jahrhunderts die Gedanken des Buridanus durch fremde Elemente schon teilweise entstellt wurden. Es verdient also hervorgehoben zu werden, daß an der Jagellonischen Universität in der ersten Hälfte des XV. Jhdts. Benediktus Hesse zwei Grundgedanken des Philosophen von Béthune lehrte: Der Körper bewegt sich im Raume kraft des ihm mitgeteilten „impetus" so lange, bis ihn der Widerstand der Umgebung in den Zustand der Ruhe bringt; aus dem „impetus" wird auch die Beschleunigung des fallenden Körpers erklärt. Man kann annehmen, daß diese Ideen nicht gänzlich verschollen waren, als in das Album der Krakauer Scholaren der Name des Nikolaus von Kopernik eingetragen wurde. Die Oberhand behielt aber in Krakau am Ende des XV. Jahrh. die „via antiqua", da ihr eine neue Kraft zuströmte, als Michael von Bystrzyków (Michael Parisiensis) aus Paris das skotistische System mitbrachte und der Thomismus gleichzeitig eine eigentümliche Färbung bekam durch die Einwirkung des Kölner Streites zwischen den Albertisten und den Thomisten.

Der Verfasser stellt den Werdegang des Streites dar, wobei er hervorhebt, daß in der kölnischen „Bursa Laurentiana" der neoplatonische Gedanke durch Heimericus de Campo, der mit Nikolaus von Cues in näheren Beziehungen lebte, weiter entwickelt wurde. Einen Beweis dafür sieht der Verf. in dem Inhalte der bisher unbekannten Schrift von Heimericus u. d. T. „Compendium divinorum". Der erste Teil des Kompendiums besteht aus 13 Theoremen, von denen wieder jedes die Grundlage zu zwei allgemeinen Urteilen in Form von Korollarien bildet. Alle diese Sätze, von Proklus und Nikolaus von Amiens entlehnt oder der Schultradition entnommen, erscheinen in den drei weiteren Teilen des Werkes als

keinem Zweifel unterliegende Axiome. Sowohl durch diese Theoreme als auch durch die weitere deduktive Methode gehört der Traktat des Heimericus in die Reihe der analogen Werke, die von Boëthius, Witelo, Alanus und Pseudo-Alanus stammen. Auch er ist eine „Metaphysica modo geometrico deducta“. Von großer Wichtigkeit ist der Inhalt des Werkes, da er den Beweis liefert, daß der neoplatonische Gedanke in Köln seit der Zeit Albertus des Großen nie erloschen ist, sondern in den Schriften Ulrichs von Straßburg, Dietrichs von Freiburg und Bertholdus von Mosburg fortlebte, um noch einmal im XV. Jh. bei Heimericus de Campo hervorzutreten. Die Quelle dieser neoplatonischen Ideen war vor allem die „Στοιχείωσις θεολογική“ des Proklus und vielleicht auch Ulrich von Straßburg, der in den „Problemata“ zitiert wird. Der Ausfluß alles Seins aus Gott, eine „Lichtontologie“, eine hierarchische Ordnung aller Dinge nach ihrer Entfernung vom Urquell und die Rückkehr aller Wesen zu Gott infolge eines innern Dranges — bilden die Hauptgedanken dieses metaphysischen Traktates. Man muß aber hervorheben, daß die Emanation hier ihren eigentlichen Sinn eingebüßt hat, um unter dem Einfluß des Kommentars Albertus des Großen zum „Liber de causis“ als immanenter Akt zu erscheinen, der in letzter Konsequenz mit dem Sein (esse) des ersten Prinzips identisch ist. Bisher kannte man von den Schriften des Heimericus nur die „Problemata inter Albertum Magnum et sanctum Thomam“ (1423), deren Spitze nicht so sehr gegen die „moderni“, als vielmehr gegen die Thomisten der Kölner „bursa Montis“ gerichtet war. Von den 21 Streitpunkten zwischen den Albertisten und den Thomisten, gibt Prantl in seiner „Geschichte der Logik“ (IV, 183/4) nur die vier ersten logischen Probleme an, obgleich gerade die weiteren Probleme (die dem Gebiete der Physik, Psychologie und Metaphysik angehören) das größte Interesse beanspruchen, da aus ihnen ersichtlich ist, daß in der „bursa Laurentiana“ noch manche Ideen des alten Augustinismus fortlebten. Auch dieses Werk trägt ein neoplatonisches Gepräge und einige seiner Probleme treten erst dann in der volles Licht, wenn man sie mit dem Inhalt des „Compendium“ zusammenstellt. Für die Übereinstimmung der Lehre des Albertus und Thomas trat Gerhardus de Monte im „Tractatus“ (1456) und in der „Apologetica“ ein, obwohl er im Kommentar zu „De ente et essentia“ die Differenzen der beiden Meister der Hochscholastik streift. Schon im Jahre 1456 erscheint in Krakau die Handschrift

(Ms. 695) mit dem „Compendium“ (Incipit: Philosophie Flores. In hoc opusculo sub compendio colligere propono) und den zu demselben von Heimericus selbst verfaßten „Dubia“ (Incipit: Philosophie flores — incipit compendium prime philosophie, quod intitulatur); die „Problemata“ aber samt der Antwort Gerhards wurden in Krakau im J. 1476 aufgezeichnet (Ms. 3777). Dann kommt eine Flut von Kölner Drucken, so daß noch heute in der Jagellonischen Bibliothek sich neben 7 Handschriften über 70 Inkunabeln befinden, die ihrem Inhalte nach der genannten Richtung angehören. Zwischen Krakau und den Rheinländern bestand damals ein reger Verkehr nicht nur infolge der Reisen der Scholaren, sondern auch wegen der Handelsbeziehungen und Familienverhältnisse der Krakauer Bürgerschaft.

Zur thomistischen Richtung, welche unter dem Einflusse der Kölner Schule stand, gehört vor allem Johann von Glogau. Er war kein Eklektiker in der Philosophie, wie man es bisher annahm, wohl aber ein großer Polyhistor: er schreibt musikalische Glossen, veröffentlicht eine dreibändige astrologische Enzyklopädie (B. Pal. Vien. Cod. 5000, 5499; Cod. Crac. 1963), urteilt in deutsch und lateinisch verfaßten „Prognostica“ über die Zukunft des Himmels und der Erde, bringt auf seiner Rückreise aus Wien im Jahre 1497 eine ganze Reihe von mathematischen, astronomischen und physischen Werken, schreibt ein „Introductorium“ zu den „Canones directionum“ des Johannes de Monte Regio, erklärt Alexander de Villa Dei und Donatus minor auf Grund der Theorie der „modi significandi“, zeichnet am Rande des Krakauer Inkunabels (Nr. 636) einen ganzen geographischen Traktat, wiederholt im Cod. Crac. 2703. u. d. T. „In Dionisy Tessalonicensis Geographiam Supleciones ex Ptolomeo, Strabone, Plinio, Paulo Orosio, Pomponio Mella, Petro Cameracensi ceterisque huius artis professoribus.. a. D. 1492 (die Nachricht von diesem geographischen Traktat hat der Autor von Prof. Dr. L. Birkenmajer erhalten). Von dem gedruckten Nachlasse Johanns von Glogau sind zu erwähnen seine Kommentare zu Petrus Hispanus, zu der ganzen Logik und De anima des Stagiriten und eine geschickte Kompilation u. d. T. „Physionomia“. In den Krakauer Handschriften haben wir endlich (Ms. 2089) eine „Introductio pulcra in VIII libros Phys. a. 1500, — Randglosse „ad intentionem Alberti Magni“ „Super Metaphysicam“ (Ms. Crac. 2090), „Disputationes in Metaphysicam“ (Ms. Crac. 2453) und einen Kommentar zu „De ente et essentia“ des heiligen Thomas (Ms. Crac. 2453). Sehr gelungen ist der Kom-

mentar zu den „Parva logicalia“ des Petrus Hispanus, wo der Krakauer Magister in sieben Sätzen alle Streitfragen zwischen dem Verfasser der Summulae und den Modernen zusammenfaßt; die letzteren heißen hier, wie auch im Kommentar zu libri Elenchorum, „logici communes“. In dem Inhalt der Schrift tritt eine Abhängigkeit von den: „Copulata... Petri Hispani Coloniae in bursa Montis regentium 1487“ hervor. Von diesem letzteren Werke wurden die zwei Traktate: „Obligatoria“ und „Insolubilia“ mit ihren Kommentaren wörtlich den Ausgaben unseres Johannes einverleibt, aber darin dürfte man eher eine Idee des Herausgebers und nicht etwa ein Plagiat seitens des Krakauer Magisters sehen, wofür wir einen Beweis haben in dem Colophon, welcher vor den abgedruckten Traktaten angebracht wurde. Zu den 21 Regeln der „Consequentiae“ hat Johannes von Glogau noch weitere 40 hinzugefügt, von denen eine beträchtliche Zahl Marsilius entnommen ist. Es muß hervorgehoben werden, daß schon die Existenz dieses Kommentars hinreicht, um die Hypothese Prantls (IV, 291) zu stürzen, als ob unser Magister das „Commentum... in I et IV tractatus Petri Hispani, Hagenau 1495“ verfaßt hätte. Die wiederholte Erwähnung der Wiener Schule dürfte eher auf Wien als den Abstammungsort des Commentums hinweisen (z. B. fol. p — 3: „alia opinio communis scholae viennensis... et.. Thomae de Clivis“ [Wiener Prof.]). — „In der Vorrede zum „Exercitium... in libros Vet. Artis... 1504“ bemerkt zwar Johann von Glogau, daß er die „Quaestiones“ Versors dem Verständnisse der akademischen Jugend näher bringen will, ein gründlicheres Studium beweist aber wenigstens eine gleiche Abhängigkeit von den „Copulata... in vet. artem... sec. processum... Coloniae in bursa Montis 1488“. Dem Versor ist auch ein großer Teil der „Quaestiones“ entnommen, jedoch ohne die zugehörigen Erörterungen. Eine wörtliche Wiedergabe lieferte der Herausgeber bloß von dem Kommentar Versors zum „Liber sex principiorum“ von Gilbertus Porretanus. Von den Streitpunkten zwischen den Albertisten und den Thomisten hebt der Kommentar neben dem principium individuationis auch die Frage hervor, ob die Logik den theoretischen oder den praktischen Wissenschaften angehöre. Im „Exercitium nove logice seu... Priorum et elenchorum“ stammen wieder die Thesen vom Versor, sind aber unabhängig von ihm, obgleich wieder im Anschluß an anderere Autoren, bearbeitet; die Einleitung zur ersten Analytik ist nach Tungers „Epitomata“ angegeben, die Eröterung

der syllogistischen Figuren fußt wahrscheinlich auf dem „Commentum“ von Hagenau; in der zweiten Analytik bildet Paul von Venedig die entscheidende auctoritas. Auf Grund dieser Abhängigkeiten kann aber mit Prantl nicht gesagt werden, daß Johann von Glogau in das Lager der Terministen übergegangen wäre, da doch eine vermittelnde Erläuterung der IV. Figur des Syllogismus samt dem Memorialvers.: „Fecana u. s. w.“ nicht hinreicht, um über ein philosophisches System zu entscheiden. Von den Kölner Kontroversen erscheint die „Demonstratio potissima“, welche nach Paulus Venetus gelöst wird. Im Kommentar zu „De anima“ (Thesen aus Versor) verficht er den Gedanken einer besonderen Methode für die Psychologie als einer speziellen Wissenschaft; mit Hinweis auf medizinische Autoritäten (Gordonius, Mundinus) zieht er in seinen Beweiskreis psychopathologische Tatsachen hinein, erwähnt mehrmals den Einfluß der Sterne auf das Seelenleben des Menschen. Mit Thomas von Aquino und gegen Albertus beweist er, daß der eigentliche Gegenstand (obiectum proprium) unseres Verstandes nur das Wesen der materiellen Substanzen sei und daß den Sitz der Seele nicht das Herz allein, sondern der ganze Körper bilde; mit Albertus und gegen Thomas vertritt er die Lehre, daß der Verstand seine Akte ohne Mitwirkung der Einbildungskraft vollziehen könne, nachdem er sich schon einen Begriff auf Grund des entsprechenden Phantasma gebildet hat; mit Albertus und gegen die Meinung Thomas, erklärt er sich für die Fünfzahl der inneren Sinnesfähigkeiten, weil pathologische Phänomene die Annahme eines Unterschiedes zwischen „phantasia“ und „imaginativa“ fordern. In der Metaphysik bekämpft Johann von Glogau die Univocität des Seins bei den Skotisten, betont den Unterschied der Anschauung des Thomas von Aquino und Albert des Großen, betreffend das Verhältnis zwischen essentia und esse, um sich für Thomas zu entscheiden. Übrigens beruft er sich meistens auf die Autorität Alexanders de Alexandria, der durchaus kein so reiner Skotist ist, wie es De Wulf behauptet (De Wulf - Eisler, Geschichte der mittelalterlichen Philosophie, 1913, S. 387).

Von den Krakauer Magistern gehört der thomistischen Richtung auch Jakob von Gostynin an, ein vicecancellarius der Universität († 1506), welcher in den „Theoremata... autoris causarum, 1507“ den Inhalt des Liber de causis erläutert auf Grund der Kommentare Alberts des Großen, des Thomas von Aquino und Aegidius Romanus. Alle neoplatonischen Unklarheiten schwinden bei ihm — unter dem kon-

sequenten Einflusse des Aquinaten; dem Aquinaten sind auch die Proklus-Zitate entnommen. Er bespricht mehrmals den Unterschied zwischen den Albertisten und den Thomisten, schwankt aber bisweilen und schwingt sich nicht zu einem selbständigen Urteil auf: „Notandum, quomodo causa prima existat in omnibus rebus; quia tamen est circa hoc diversitas opinionum... quia aliter sentiunt thomistae... aliter albertistae, ideo, quam accepiam, non sciam“ (fol. 50). Im ganzen Kommentar herrscht eine konsequente deduktive Methode: an jede propositio des Textes schließt sich eine Reihe von Voraussetzungen an, aus denen wieder einige Urteile folgen, die die Grundlage zu Korolarien bilden. Den weiteren Text, das sog. „Comentum“ erklärt nur eine dürftige Glosse. In den unvollendet gebliebenen Kommentaren zur Physik und Metaphysik, die vom Verf. der Abhandlung entdeckt wurden (Ms. Crac. 505), stellt Jakob von Gostynin sehr oft die Ansichten der Albertisten und der Thomisten gegenüber.

Die schwächsten Spuren der Kölner Richtung finden wir bei dem dritten Krakauer Magister, Michael von Breslau, vertreten, dessen Schriften der Verf. der Abhandlung auch einer eingehenden Analyse unterzieht. Prantl, dem nur Michaels „Introductorium dialecticae, quod Congestum logicum appellatur“ bekannt war, hat unseren magister den Terministen angereiht, obgleich der Inhalt auch dieses einzigen Werkes entschieden beweist, daß sein Verfasser der „via antiqua“ angehörte. Der „terminus“ erfüllte nach den „moderni“ die Funktion der Vertretung nur im Bereiche der Urteile, während er bei Michael von Breslau irgend ein Objekt, auch außer dem Urteile, vertritt („suppositio est acceptio termini substantivi pro aliquo“ op. cit. Argentinae, 1515, fol. 1—4). Ebensowenig finden wir beim Krakauer Magister die terminische Einteilung der „suppositio“ in „materialis“, „simplex“ und „personalis“, wohl aber die ältere in „communis“ und discreta“ mit einer Unterabteilung bei der letzteren in „simplex“ und „personalis“. Einen endgültigen Beweis bildet die Tatsache, daß der „suppositio simplex“ ein „universale in rebus“ entspricht („Suppositio simplex et acceptio termini pro re universali“ ibid. fol. 1—4) — bei den Okkamisten aber („secundum alios“ — äußert sich ausdrücklich Michael von Breslau) vertritt der terminus in diesem Falle den Begriff des Objecktes und nicht das Objekt selbst. Da dieses Handbuch nicht nur den Zweck verfolgte die jungen Scholaren in die dialektische

Kunst einzuführen, sondern auch dieselben zu öffentlichen Disputationen vorzubereiten, finden wir am Ende eine Reihe von diesbezüglichen Anweisungen. Keinen Einfluß des okkamistischen Gedankens können wir auch in einem zweiten Werke des Vratislaviensis u. d. T. „Epitoma figurarum in libros physicorum et de anima Aristotelis“ nachweisen. In der Einleitung finden wir eine Zahl von Postulaten, welche jeder Philosoph zu berücksichtigen hat: Nichts ohne Grund anzunehmen, in jeder Wissenschaft eine eigene, in derselben begründete Methode anzuwenden, zur Wahrheit durch Erfahrung, Vernunftschlüsse, Ausnützung von Schriften und Zeugnissen vorzudringen, und endlich der Wissenschaft einen ethischen Zweck zu setzen. Dieser wichtige Passus findet sich schon in einigen Kommentaren zum „Parvulus philosophiae naturalis“, die sich in Krakauer Handschriften befinden, und das erstemal — soweit es dem Verfasser bekannt ist — in den „Disputata de anima“ von Benedictus Hesse. Ähnliches bei Isidorus v. Sevilla. Im zweiten Teile des „Epitoma figurarum“, welcher von der Seele handelt, wird die Rolle des „spiritus vitalis“ hervorgehoben, wahrscheinlich unter dem Einflusse Alberts des Großen. — Das „Epitoma conclusionum theologicalium pro introductione in IV. libros sententiarum...“ ist nebst den „Theoremen“ Jakobs von Gostynin die erste in Polen gedruckte Theodicee. Zwei Beweise für die Existenz Gottes beruhen auf peripatetischen Grundsätzen der Wirkungsursache und der Kontingenz der Dinge; zwei andere wählen zum Ausgangspunkt die Schönheit und Güte der Geschöpfe, um daraus auf die Notwendigkeit der Existenz ihrer ersten Quelle zu schließen (Anselmus). Als ausschlaggebende Autoritäten treten neben Thomas von Aquino noch Bonaventura, Richardus a St. Victore und der in Krakau sehr bekannte (11 Ms.) Thomas von Straßburg hervor. Sehr charakteristisch ist auch ein tiefer Gefühlston, der das ganze Werk durchdringt. In der Rand- und Interlinearglosse zur Metaphysik (Ms. 510) wiederholen sich fortwährend Zitate aus Albertus, Thomas von Aquino und Alexander de Alexandria, selten aus Versor. Von hoher Bedeutung für die Geschichte des wissenschaftlichen Lebens an der Jagellonischen Universität ist die Sammlung von Sophismen und Quaestionen (Ms. 2205), welche größtenteils aus ordentlichen und außerordentlichen Disputationen unter der Leitung Michaels von Breslau hervorgegangen sind: ein jeder „Actus“ enthält zwei Sophismen und zwei „Quaestiones“.

In einem weiteren Teile der Abhandlung werden die philosophischen Handbücher besprochen, welche man in Krakau gebrauchte. Bei dieser Gelegenheit weist der Verfasser auf die veränderte Auffassung der „Suppositio simplex“ bei Thomas Murner hin („Suppositio simplex est acceptio termini simplicis seu termini mixti, cuius una pars non supponit alio genere suppositionis quam alia (Chartiludium logice, Argent. 1509, fol. L. 5-ro)“; er beweist ferner, daß die sogenannten „Formalitates“ ein skotistisches Gegenstück zu „De ente et essentia“ des hl. Thomas bildeten und als Einleitung oder „Parvulus“ zur Metaphysik dienten; er erklärt sich für die Echtheit der „Summa naturalium“ Alberts des Großen auf Grund einer Handschrift von Kloster Neuburg aus dem XIII. Jahrhudert (Cod. Claustro Neoburgensis 270, fol. 47. Initium: „Incipit philosophia dmni Alberti cuius primus tractatus etc.“), wobei bemerkt wird, daß ein sehr benütztes Exzerpt aus diesem Kompendium schon im Jahre 1388 bestand. (Cod. Rivipull. 141. Incipit: Natura est principium etc.). Am Schluß der Abhandlung wird die Ansicht begründet, daß in den Streitigkeiten an der Krakauer Universität am Ende des XV. und in den ersten Dezennien des XVI. Jahrhunderts auch das nationale Element eine gewisse Rolle gespielt hat.

---

15. BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 70, 8-o, pp. XIV et 449.

Brückner Aleksander. »Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya IV«. *(Contributions à l'histoire de la langue polonaise. IV-e partie)*, 8-o, p. 93.

— Serya V. *(— V-e partie)*, 8-o, p. 91.

Bystroń Jan. »Zwyczaje żniwiarskie w Polsce«. *(Les coutûmes polonaises concernant les moissons)*, 8-o, pp. XI et 293.

Morawski Casimirus. »Quaestiones convivales«, 8-o, p. 19.

Nitsch Kazimierz. »Monografie polskich cech gwarowych. Nr. 1. Fonetyka międzywyrazowa. Nr. 2. Małopolskie *ch*«. *(Monographies des caractères dialectiques polonais. No. 1. Phonétique intermédiaire entre les mots. No. 2. **ch** dans la Petite Pologne)*, 8-o, p. 58.

Otwinowski Konstanty X. »Dzieła X. Piotra Skargi. Spis bibliograficzny«. *(La Bibliographie des oeuvres de l'abbé Piotr Skarga S. J.)*, 8-o, pp. XVI et 124.

»Pieśń rokoszan z r. 1606«. *(Le chant des révoltés de l'année 1606), publié* par Z. Jachimecki, 8-o, p. 13.

»Pisma polityczne z czasów rokoszu Zebrzydowskiego 1606—1608, część I. Poezya rokoszowa«. *(Oeuvres politiques du temps de la conspiration de Zebrzydowski 1606—1608. I-ère partie: Les oeuvres poétiques)*, publiées par J. Czubek, 8-o. pp. XI et 406.

Reinhold Joachim. »Ze studyów nad starofranc. rękopisami Floire et Blancheflor«. *(Les manuscrits de Floire et Blancheflor)*, 8-o, p. 132.

Rostafiński J. »O nazwach i użytkach ćwikły, buraków i barszczu«. *(Mémoire sur les termes employés dans la langue polonaise pour désigner quelques produits des betteraves)*, 8-o, p. 46.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)*, sér. III, vol. LIII, 8-o, p. 348.

— sér. III, vol. LIV, p. 351.

Schneider Stanisław. »Ze studyów mitologicznych i ludoznawczych«. *(Études mythologiques et ethnographiques)*, 8-o. p. 84.

Sinko Tadeusz. »De Cypriano martyre a Gregorio Nazianzeno laudato«, 8-o, p. 33.

Sinko Tadeusz. »Antyk Wyspiańskiego«. *(Les sources classiques dans l'oeuvre de Stanislas Wyspiański)*, 8-o, p. 319.

»Sofoklesa tragedye«. *(Les tragédies de Sophocle)*, traduites par K. Morawski, 8-o, pp. II et 498.

Szyjkowski Maryan. »Edwarda Younga „Myśli nocne" w poezyi polskiej. Ze studyów nad genezą polskiego romantyzmu«. *(Les „Nuits" d'Eduard Young dans leur rapports avec la poésie polonaise)*, 8-o, p. 55.

Ujejski Józef. »Główne idee w »Anhellim« Słowackiego«. *(Les idées dominantes dans le poème „Anhelli" de Jules Słowacki)*, 8-o, p. 140.

Windakiewicz Stanisław. »Krasiński i Dante«. *(L'influence de Dante sur les poèmes de Sigismond Krasiński)*, 8-o, p. 15.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

»Anonymi Descriptio Europae orientalis. Imperium Constantinopolitanum, Albania, Serbia, Bulgaria, Ruthenia, Ungaria, Polonia, Bohemia, anno MCCCVIII exarata« — edidit, praefatione et adnotationibus instruxit Olgierd Górka. 8-o, pp. IL et 70.

»Archiwum Komisyi historycznej. Tom X«. *(Collectanea ex Archivo collegii historici. Tomus X)*, 8-o, p. 415.

Bogatyński Władysław. »Z dziejów małżeństwa Zygmunta Augusta z Barbarą«. *(L'attitude de la Pologne à l'égard du mariage du roi Sigismond Auguste avec Barbe Radziwiłł)*, 8-o, p. 24.

Boratyński Ludwik. »Najdawniejsze relacye biskupów polskich o stanie dyecezyi *(relationes status ecclesiarum)* z Archiwum Kongregacyi del Concilio w Rzymie. *(Les premières relations des évêques polonais sur l'état des diocèses [relationes status ecclesiarum] conservées dans Archives de la Congrégation del Concilio à Rome)*, 8-o, p. 20.

Brzeski Tadeusz. »O granicach ekonomii społecznej. Granice pojęciowe i pojęcia graniczne«. *(Mémoire sur les limites de l'Économie politique)*, 8-o, p. 97.

Dąbrowski Jan. »Z czasów Łokietka. Studya nad stosunkami polsko-węgierskiemi w XIV w. Część I«. *(Les rapports de Ladislas Łokietek [1306—1333] avec la Hongrie I-ère partie)*, 8-o, p. 51.

»Gawrońskiego Franciszka Salezego pułkownika Pamiętnik R. 1830/3 i Kronika pamiętnikowa (1787—1831)«. *(Mémoires du colonel Franciszek Salezy Gawroński 1830/33)*, publiés par J. Czubek, 8-o, pp. IX et 527.

Halecki Oskar. »Litwa, Ruś i Żmudź jako części składowe W. Księstwa Litewskiego«. *(La Lithuanie, certains territoires russes et la Samogitie comme parties intégrantes du Grand Duché de Lithuanie)*, 8-o, p. 43.

Kłodziński Adam. »Władysław Łokietek a Habsburgowie«. *(Les rapports du roi Ladislas Łokietek avec les Habsbourgs, 1330—1332)*, 8-o, p. 25.

Łodyński Maryan. »Falsyfikaty wśród dokumentów biskupstwa płockiego w XIII wieku«. *(Les chartes falsifiées du XIII siècle de l'evêché de Płock)*, 8-o, p. 46.

»Monumenta Poloniae Vaticana«. Tomus IV, edidit Ludovicus Boratyński, 8-o, pp. C et 920.

Morawski Kazimierz. »Cesarz Claudius«. *(L'empereur Claude)*, 8-o, p. 33.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXIV, 8-o, p. 326.

Rubczyński Witold. »Zarys etyki«. *(Précis de l'étique)*, 8-o, pp. XXII et 380.

Wróblewski Stanisław. »Zarys wykładu prawa rzymskiego. Tom I«. *(Précis de droit romain, I-ère partie)*, 8-o, pp. XII et 531.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 8—10. Octobre—Décembre. 1916.

Sommaire. Séances du 9 et du 16 octobre; du 13 et du 20 novembre; du 11 et du 18 décembre.
Résumés: 16. BIEŃKOWSKI PIOTR. Les lécythes grecques dans les collections d'antiquités à Cracovie.
17. SAJDAK JAN. Quae ratio inter Gregorium Nazianzenum et vetustissima carmina christiana intercedat.
18. WITKOWSKI STANISŁAW. Études sur Homère. La Dolonie.
19. BRÜCKNER ALEKSANDER. Les principes de l'éthymologie slave.
20. SINKO TADEUSZ. Epître adressée par un humaniste à Jean Długosz en 1455.
21. ELZENBERG HENRYK. Les bases de la métaphysique de Leibniz.
22. HORODYSKI WŁADYSŁAW. La philosophie de Lambert dans ses rapports avec les doctrines de Kant et de Bacon.
23. BIBLIOGRAPHIE.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1916.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. STANISŁAW WITKOWSKI présente son travail: *„Études sur Homère. La Dolonie“* [1].

Le Secrétaire présente un mémoire de M. WŁODZIMIERZ DEMETRYKIEWICZ: *„Les études préhistoriques en Suisse“*. II-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. MAURYCY MANN: *„Étude sur »Nouvelle Héloïse« de Jean-Jacques Rousseau“*.

Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 octobre 1916.

SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1916.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. ALEKSANDER BRÜCKNER: *„Les principes de l'éthymologie slave* [2]).

[1]) Voir Résumés p. 90. [2]) Voir Résumés p. 100.

M. Józef Kallenbach présente son travail: „*L'autographe récemment retrouvé de la troisième partie du poème d'Adam Mickiewicz intitulé »Dziady«*“.

Le Secrétaire présente un article de M. Aleksander Łucki: „*Le cours universitaire d'Adam Mickiewicz à Lausanne*“.

Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 avril 1916, du 8 et du 12 juillet 1916.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1916.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*Le premier traité sur »l'Ars historica« publié en Pologne en 1557*“.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*La critique littéraire en Pologne jusqu' à l'an 1830*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Franciszek Gawełek: „*L'origine médiévale d'une fête populaire (Lajkonik) observée à Cracovie*“.

Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 décembre 1916.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

M. Tadeusz Sinko présente son travail: „*Épître adressée par un humaniste à Jean Długosz en 1455*“ [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Franciszek Bujak: „*La plus ancienne colonisation des territoires de la Pologne*“.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Henryk Elzenberg: „*Les bases de la métaphysique de Leibniz*“ [2]).

[1]) Voir Résumés p. 105. [2]) Voir Résumés p. 106.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Horodyski: „*La philosophie de Lambert dans ses rapports avec les doctrines de Kant et de Bacon*“ [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Stanisław Bystroń: „*Études sur les coutûmes populaires:* a) *Les usages observés quant à la bâtisse des maisons;* b) *L'abeille dans les idées et coutûmes des villageois*“.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1916.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ludwik Kolankowski: „*L'histoire du Grand-Duché de Lithuanie à l'époque des Jagellons (1377—1572)*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Konstanty Michalski C. M.: „*Jean Buridan et son influence sur la philosophie scolastique en Pologne*“.

[1]) Voir Résumés p. 113.

Résumés

16. BIEŃKOWSKI PIOTR. **O lecytach greckich w krakowskich zbiorach.** ***(Über griechische Lekythen in Krakauer Sammlungen)*** [1].

Nach einleitenden Bemerkungen über Bestimmung, Form und Technik dieser Gefäßklasse bespricht der Vf. siebzehn Lekythen, die sich zum Teil im Fürstlich Czartoryskischen Museum, zum Teil im Kunsthistorischen und Archäologischen Institut der Jagellonischen Universität in Krakau befinden, in der üblichen chronologischen Reihenfolge der schwarzfigurigen, der rotfigurigen und der weißgrundigen Gefäße.

Lekythos Nr. 1 (Fig. 2 und 3) — aus der Zeit des Peisistratos oder seiner Söhne — stellt eine beinahe identische Ausrückungsszene der „thessalischen" Reiter dar, wie wir sie von der Berliner Amphora (abg. Mémoires de l'Acad. d. inscr. et belles lettres, B. 37 (1904) S. 217, Fig. 25) her kennen, — nur mit dem Unterschiede, daß hier ein Troßknecht zu Fuß mitgeht und daß die Reiter große, über die Schultern gehängte Rundschilde haben, woraus sich ergibt, daß in Athen damals nicht nur leichte, sondern auch schwere Kavallerie bekannt war. — Wichtiger ist No. 2 (Fig. 1), wo die Schleifung der Leiche Hektors durch Achill dargestellt ist. Hier tritt nämlich dieselbe Flügelgestalt auf, die von einer Londoner Amphora (abg. Roscher, Myth. Lexikon s. v. Patroklos, Fig. 12) her bekannt ist. Nur ist sie hier durch einen Heroldstab in der Linken unverkennbar als Iris gekennzeichnet. Die auf dem Londoner Gefäß lesbare Inschrift Κονισος oder Κομιδος, auf Grund deren man sie als Verkörperung des Schlachtstaubes oder dgl. deutete, ist also

[1]) Vorgelegt in der Sitzung der kunsthistorischen Kommission am 27. April 1916.

irrtümlich und vielleicht als bloße Verschreibung der ursprünglichen Inschrift: Ιριδος zu erklären. In beiden Bildern wirkt Iris als Vertreterin der barmherzigen Obhut, die die Mehrzahl der Olympier bei Homer dem Leichnam des gefallenen Helden angedeihen läßt. Nur ist die Szene auf der Londoner Vase in einem etwas späteren Augenblicke dargestellt. Iris hat nämlich bereits den Willen des Zeus vollzogen; Achill hat seine Pferde angehalten, ist vom Wagen herabgesprungen und knüpft die Leiche Hektors los. — Ferner finden wir auf dem Krakauer Gefäß ein sonst nur aus Homer bekanntes Detail. Achill trägt als Zeichen seiner Trauer um den Freund langes Haupthaar, das ihm auch einen Teil des Gesichtes bedeckt.

Auf No. 3 (Fig. 4) ist das Ringen des Peleus mit Thetis in einem Schema dargestellt, das von B. Graef (Jahrb. d. deutschen arch. Inst. I 192) als II 1 Bcα bezeichnet wurde. Auf der Lekythos Nr. 4 (Fig. 5) sieht man die Ausfahrt von zwei Frauen (wohl Ariadne und Semele) in einem vierspännigen Wagen in Anwesenheit von Dionysos und Silen, der vor den Pferden steht. Es ist gewiß — wie in Berlin (Furtwängler, Vasensamml. 1989) — ein Teil eines größeren Bildes, das die Auffahrt der Götter zur Hochzeit des Zeus und der Hera oder des Peleus und der Thetis darstellte. Wie No. 1 und 2 unzweifelhaft für einen auf dem Feld der Ehre Gefallenen bestimmt waren, eigneten sich No. 3 und 4 vorzüglich als Hochzeitsgeschenke (Epaulia).

Zwei Mädchen, die ein zahmes Reh im Garten einzufangen suchen, sind auf Nr. 5 (Fig. 6) dargestellt. Ähnliche idyllische Szenen, die auf einer Pariser und zwei Berliner Lekythen (Pottier Taf. 86 F. 362; Furtwängler 1996 und 2437) vorkommen, waren in der alten jonischen Kunst beliebt, von wo sie in der zweiten Hälfte des VI. Jhs. von der attischen übernommen wurden. — In das V., vielleicht sogar in den Anfang des IV. Jhs. gehören drei kleine, sehr nachlässig mit linearen und vegetabilen Mustern bedeckte schwarzfigurige (Nr. 6, 7, 8) und eine rotfigurige Lekythos (Nr. 13), die in größerem Zusammenhange von M. Mayer (Athen. Mitth. XVI. 1891, S. 309) besprochen wurden.

Unter den rotfigurigen Lekythen verdienen No. 9 (Fig. 7) und 12 (Fig. 11) deshalb Beachtung, weil sie aus größeren Kompositionen gelöste Figuren bieten. Und zwar ist die auf No. 9, zum Sturme vorgehende Athena aus der Gigantomachie (z. B. Berlin. No. 2023)

oder aus dem Kampfe des Herakles mit der lernäischen Hydra (z. B. Louvre, abg. Perrot-Chipiez, Hist. de l'art X, Fig. 375) bekannt. Die auf No. 12 mit einem Kästchen und einem Alabastron davoneilende und zurückblickende Frau gehörte ursprünglich, wie die von A. Brückner (Ath. Mitt. XXXVIII Taf. 5—9) abgebildeten Gefäße beweisen, zu einer figurenreichen Szene der Darbringung der Epaulia. — Tadellos in der Zeichnung und Erhaltung ist die über einem großen Wasserbecken gebeugte Griechin auf No. 10 (Fig. 8), der von Wolters im Archiv f. Religionswiss. VIII, Usener-Beiheft S. 9 veröffentlichten vergleichbar.

Einen rituellen Tanz einer Bakchantin vor dem Διόνυσος περικιόνιος stellt die ehemals Branteghemsche Lekythos Nr. 11 (Fig. 9 und 10) dar, die von Frickenhaus (Lenäenvasen, Berliner Winckelmannsprogr. 1912, S. 36, No. 15) zwar aus der Fröhnerschen Beschreibung bekannt, aber als verschollen erklärt wurde.

Von vier weißgrundigen Lekythen sind No. 15 (Fig. 14) und No. 16 (Fig 15) ziemlich nachlässig gezeichnet, aber wegen bedeutungsvoller Armbewegungen, die am Grabe stehende Frauen machen, interessant. Dafür ist No. 14 (Taf. I und Fig. 12) ein hervorragendes Werk der attischen Gefäßmalerei. Dargestellt ist die Vorbereitung zum Besuche des Grabes. Die Umrisse bei den Frauen sind mit schwarzem Firnis, die Gewänder hauptsächlich mit rotbrauner Farbe ausgeführt. Dieses Bildchen ist gewiß ein Werk desselben Künstlers, der die Athener Lekythen (abg. Riezler, Weißgr. att. Lekythen, Taf. 36 und 38) gemalt hat. Dagegen sind die von Riezler ebendemselben Maler zugeschriebenen Lekythen (Taf. 37; Fig. 13 auf S. 21) nach der Ansicht des Vfs. aus der Werkstatt eines gleichzeitigen Malers hervorgegangen, der jedoch nicht selbständig schuf, sondern die von unserem Meister geschaffenen Vorbilder nachahmte.

Koloristisch am meisten anziehend ist die polychrome Lekythos Nr. 15 (Taf. II). Die ziemlich oft vorkommende Charonszene ist hier durch zwei Details variiert. Zunächst werden hier nicht eine, wie gewöhnlich, sondern zwei Frauen von Hermes dem Charon zugeführt. Ferner ist Hermes hier nicht als ein bärtiger Gott, sondern als bartloser Jüngling, — wie nur noch in Brüssel A. 903 — dargestellt. Das Krakauer Gefäß stammt etwa aus dem letzten Drittel des V. Jhs. und zeigt eine schon weit fortgeschrittene koloristische Empfindung, besonders für Nuancen der roten Farbe.

17. SAJDAK JAN. **Quae ratio inter Gregorium Nazianzenum et vetustissima carmina christiana intercedat.**

Kirchenlieder entstanden und entwickelten sich in den ersten Jahrhunderten der christlichen Zeitrechnung im Volke in ähnlicher Weise wie dies noch heute geschieht. Die kleinasiatischen Christen bedienten sich der griechischen Sprache. Das Lied hatte in der griechischen Literatur bereits feste Formen angenommen und deren Basis bildete die Quantität der Silben; diese konnten nun von dem Christentum, welches es verstand, von den vorhandenen sozialen und literarischen Formen sich viel anzueignen, einfach übernommen und fortgeführt werden. Jedoch wenn wir von den ganz wenigen Dichtern absehen, die sich in ihren Schöpfungen an die antiken Versformen hielten, wie Clemens von Alexandria (gest. um 215), Gregor von Nazianz (gest. um 389), Apollinarius von Laodicäa (gest. um 390), Synesios von Kyrene (gest. um 413), Nonnus (am Beginn des V. Jhs.) und anderen weniger bedeutsamen, erwies sich der alte Weg bereits als nicht mehr gangbar. Nicht nur dem einfachen Volke, wie es die ersten Christen waren, sondern auch den durchschnittlich Gebildeten späterer Zeit erschien das Element der quantitativen Poesie als etwas Künstliches. Man unterschied nämlich bereits keine langen und kurzen Silben, sondern alle wurden gleich behandelt. Ihnen mußte mithin der Hexameter, der jambische Trimeter oder andere Formen des klassischen Verses als etwas wirklich Totes erscheinen. Man sah sich also genötigt, den Vers nach einfacheren, den Formen der Umgangssprache mehr angepaßten Gesetzen zu bilden. Zur Grundlage des Verses wurde nun nicht die Länge und die Kürze der Silben gemacht, sondern mehr greifbare Prinzipien wie der Wortakzent und die Silbenzahl. So entstand die rhythmische Versform, und eben diese wurde von der christlichen Dichtung übernommen.

Über die Art der ältesten christlichen Poesie ist es schwer, etwas Bestimmteres zu sagen. Paulus sagt in dem Briefe an die Epheser 5, 18—19: Καὶ μὴ μεθύκεσθε οἴνῳ, ἐν ᾧ ἐστιν ἀσωτία, ἀλλὰ πληροῦσθε ἐν πνεύματι, λαλοῦντες ἑαυτοῖς ψαλμοῖς καὶ ὕμνοις καὶ ᾠδαῖς πνευματικαῖς, ᾄδοντες καὶ ψάλλοντες τῇ καρδίᾳ ὑμῶν τῷ κυρίῳ... Man unterschied also zu Pauli Zeiten diese drei Gattungen von Liedern. Indem ich diese Stelle betrachte, gelange ich zu dieser Folgerung, daß die *ψαλμοί* nichts anderes sind als die alttestamentlichen Psalmen und daß

man mit ὕμνοι diejenigen Lieder des Alten und des Neuen Testamentes bezeichnete, welche die Ankunft Christi besingen, z. B. das Lied der hl. Maria (Luc. I, 46—55), oder des Zacharias (Luc. I, 68—79) u. drgl.; unter ᾠδαὶ πνευματικαί sind aber solche Lieder zu verstehen, die von den Wundern und dem Leiden Jesu Christi berichten. Diese Annahme findet Bestätigung in den Zeugnissen Plinius des Jüngeren (epist. X, 96), des Origines (Contra Celsum VIII, 67) und anderer. Christliche Lieder, die Christum besangen, und solche dogmatischen Inhalts blühten besonders im II. und III. Jh. und waren immer im Munde des Volkes. Da durch mündliche Überlieferung die Form und der Inhalt oft verändert wurde und die christlichen Dogmen hiedurch bedroht erschienen, so wurden schon von Firmilianus, dem Bischof von Cäsarea (gest. 269), in diese Lieder einige Einschränkungen eingeführt. Im Anfang des IV. Jhs. suchten Arius (gest. 335) und etwas später Apolinarius durch ihre für das Volk bestimmten Lieder (es waren dies Reise-, Schiffer-, Müller- und andere Arbeiterlieder) ihre häretische Lehre in die Herzen der einfachen Leute einzupflanzen. Um dieser Propaganda ein Ende zu bereiten, verbot das Konzil zu Laodicäa (um das J. 360) mit Kanon 59 das Absingen von solchen Liedern in der Kirche: Ὅτι οὐ δεῖ ἰδιωτικοὺς ψαλμοὺς λέγεσθαι ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, οὐδὲ ἀκανόνιστα βιβλία, ἀλλὰ μόνα τὰ κανονικὰ τῆς καινῆς καὶ παλαιᾶς διαθήκης. Die Folge davon war, daß die rhythmische Poesie in der zweiten Hälfte des IV. Jhs. verstummte und daß die Lieder des Arius und Apollinarius schon zur Zeit des Historikers Sokrates (gest. bald nach 439) ganz in Vergessenheit geraten waren.

In der zweiten Hälfte des IV. Jhs. tritt, zum Teil um der häretischen Wirksamkeit des Apollinarius entgegenzuwirken, Gregorius von Nazianz mit seinen Liedern auf. Da diese jedoch in der Form auf klassische Muster (Hexameter, jambische Trimeter, trochäische Septenare u. a.) zurückgriffen und inhaltlich entweder zu gebildet (dogmatisch) oder auch persönlich waren, fanden sie beim Volke keinen Anklang und mußten den Volksmassen auch fremd bleiben. Gregor sah auch, daß er nicht den richtigen Weg zum Herzen des Volkes gewählt habe, aber die klassischen Vorbilder waren ihm zu sehr ans Herz gewachsen, als daß er auf diese Formen hätte verzichten können, anderseits hielt ihn die Meinung der maßgebenden kirchlichen Kreise davon zurück, sich der rhythmischen Formen zu bedienen. Man darf auch nicht übersehen, daß er

selbst als Geistesaristokrat ungern zu den dem Volke so bequem erscheinenden Formen griff. Dessenungeachtet entschloß er sich, eine Ausnahme zu machen, und verfaßte zwei Lieder, welche sich uns als älteste Denkmäler der literarischen rhythmischen Poesie erhalten haben. Es sind dies die „Exhortatio ad virgines„ (carm. I, 2 n. 3. P. G. 37, 632: Παρθένε νύμφη Χριστοῦ und der „Hymnus vespertinus“ (carm. I, 2 n. 32. P. G. 37, 511: Σὲ καὶ νῦν εὐλογοῦμεν). Wenn wir von der äußeren Form dieser Lieder absehen, fehlen zwischen Gregor, dem Dichter, und dem ältesten Kirchenliede irgendwelche weitere Berührungspunkte [1]).

Aber Gregor wandte sich an das Volk selbst in seinen Reden, besonders in drei Predigten, die er am Weihnachts- und am Auferstehungstag hielt (38. 1. und 45. Rede). Allgemein wird darauf hingewiesen, daß sich eben in diesen Reden Gregors viele rhythmische Partien finden; man wollte bisher die Rhetorik Gregors dafür verantwortlich machen, doch der Verf. gelangt bei Betrachtung dieser Partien zu anderen Ergebnissen, und diese sollen nun den Hauptgegenstand der vorliegenden Abhandlung bilden.

Dorotheus, der Begründer und Abt eines zwischen Gaza und Maiumae in Palästina gelegenen Klosters, der nicht vor dem Jahre 560 lebte, erklärt in einer der „Lehren“ (Διδασκαλία XXII), die er seinen Mönchen zu halten pflegte, eine Hymne, die sie soeben gesungen hatten. Aus dieser ganzen Lehre läßt sich folgender „Psalm“ rekonstruieren: Ἀναστάσεως ἡμέρα· | καρποφορήσωμεν ἡμᾶς αὐτοὺς | τὸ τιμιώτατον Θεῷ κτῆμα | καὶ οἰκειότατον· | ἀποδῶμεν τῇ εἰκόνι | τὸ κατ' εἰκόνα· | γνωρίσωμεν ἡμῶν τὸ ἀξίωμα· | τιμήσωμεν τὸ ἀρχέτυπον· | γνῶμεν τοῦ μυστηρίου τὴν δύναμιν | καὶ ὑπὲρ τίνος Χριστὸς ἀπέθανεν. Diesem rhythmischen, aus zehn Zeilen bestehenden Lied begegnen wir nun in wörtlicher Wiederholung am Anfang (Zeile 1) und gegen das Ende des vierten Kapitels (Z. 2—10) der von Gregor gehaltenen ersten Osterrede (in s. Pascha et in tardidatem). Der Verfasser bemerkt, daß mit dem IV. Kapitel der erste Teil der aus Anlaß der Auferstehung Christi gehaltenen Rede schließt, während der zweite Teil eine persönliche Angelegenheit behandelt.

[1]) Auffallenderweise besang Gregor in seinen Liedern nie die Geburt oder die Auferstehung Christi (nur einmal nebenbei im Hymnus ad Christum post silentium in Paschate: carm. II, 1 n. 38. P. G. 37, 1328 sq.), obwohl er ganze Reden über dieses Thema hielt.

Es erhebt sich nun die Frage nach dem Verhältnis zwischen dem von Dorotheus erklärten Psalm und der Rede Gregors; sangen die palästinischen Mönche Gregors Rede als Hymne, oder wiederholten Gregor und die Mönche ein älteres rhythmisches Lied, das von dem Volk immer zur Osterfeier gesungen wurde? Schon hier muß bemerkt werden, daß der Titel der „Lehre“ des Dorotheus besagt, daß es „Worte des heil. Gregor“ seien: ἑρμενεία τινῶν ῥητῶν τοῦ ἁγίου Γρηγορίου ψαλλομένων μετὰ τροπαρίων εἰς τὸ ἅγιον Πάσχα. Diese Frage lasse ich vorläufig unbeantwortet und gehe zur zweiten „Lehre“ (Διδασκαλία XXIII) des Dorotheus über, in der eine von den Mönchen zu Ehren der heiligen Märtyrer gesungene Hymne erklärt wird. Hier wird sowohl in dem Titel von Dorotheus' Erläuterungen als auch von diesem selbst erwähnt, daß diese Worte einer Rede Gregors entnommen sind. Eine solche Hymne findet sich indessen in den Reden Gregors nicht; kaum finden wir einige Invokationen in der 33. Rede (Adversus Arianos et de se ipso), und auch diese beiden beziehen sich nicht auf Märtyrer, sondern auf die wahren Bekenner Christi (er nennt sie ἱερεῖα ἔμψυχα, ὁλοκαυτώματα λογικά, θύματα τέλεια... or. 33 c. 15) im Gegensatze zu den Anhängern der Lehre des Arius. Außerdem sagt er von seiner Schafherde, sie sei zwar klein, aber frei von Wölfen, er, der Hirte kenne seine Schäflein, und diese kennen auch ihn (...Στενή μοι ἡ μάνδρα, πλὴν λύκοις ἀνεπίβατος... γιγνώσκω τὰ ἐμὰ καὶ γιγνώσκομαι ὑπὸ τῶν ἐμῶν...) usw. Da diese Berührungspunkte zwischen dieser Rede und Gregor weniger deutlich erscheinen, als dies in der vorhergehenden „Lehre“ der Fall war, wäre es schwierig, einen von den Mönchen zu Ehren der Märtyrer gesungenen Psalm zusammenzustellen, hätten wir nicht eine solche Hymne in einer Sammlung liturgischer Gebete in der sg. Παρακλητική (römische Ausgabe aus dem J. 1885) unter den ältesten ἀπόστιχα (S. 325): Ἱερεῖα ἔμψυχα, | ὁλοκαυτώματα λογικά. | μάρτυρες Κυρίου, | θύματα τέλεια Θεοῦ, | Θεὸν γινώσκοντα | καὶ Θεῷ γινωσκόμενα | πρόβατα, ὧν ἡ μάνδρα | λύκοις ἀνεπίβατος. | πρεσβεύσατε καὶ ἡμᾶς | συμποιμανθῆναι ὑμῖν | ἐπὶ ὕδατος ἀναπαύσεως. Von den 11 Zeilen der Hymne finden sich also bei Gregor sieben teils in der 24., teils in der 40. oder 33. Rede; acht Zeilen sind in den Erläuterungen des Dorotheus enthalten. Welcher Schluß ist daraus zu ziehen? Nach der Ansicht des Verfassers nur folgender: Das angeführte Apostichon ist der von Dorotheus erklärte „Psalm“ und wurde bereits von Gregor und zu dessen Zeiten

in der Kirche gesungen. Gregor kannte dieses Lied und schmückte gelegentlich seine Reden mit eingestreuten rhythmischen Versen. Dadurch lassen sich auch die in seinen verschiedenen Reden eingestreuten Fragmente erklären.

Wie sind aber die Titel von Dorotheus Erläuterungen und seine Anspielungen in den Erläuterungen selbst zu erklären? Unter allen Möglichkeiten besitzt hier eine die größte Wahrscheinlichkeit. Das volkstümliche, rhythmische Kirchenlied, das noch immer in Kappodokien [1]) blühte, verbreitete sich langsam gegen Süden (im VII. Jh. war es noch nicht bis zu den Klöstern auf dem Sinai und in Ägypten gelangt) und fand um die Mitte des VI. Jhs. Zuflucht in den Klöstern von Südpalästina. Dorotheus, dem es unbekannt war, daß solche Lieder in Kappadokien und in anderen Gegenden Kleinasiens schon lange vom Volke gesungen wurden, und dem ihre Ähnlichkeit mit Gregors Reden nicht entgehen konnte, da er die Reden desselben vorzüglich kannte, erklärte sie seinen Mönchen als Fragmente aus Gregors Reden, die in der Form von Psalmen gesungen würden, denn καλόν ἐστι τὸ ψάλλειν ἐκ τῶν λόγων τῶν ἁγίων θεοφόρων... So urteilte ein Mönch auf Grund der palästinischen Verhältnisse.

Bestimmter als in den Erklärungen selbst wird die Frage der Zugehörigkeit der gesungenen Hymnen zu Gregor in den Titeln von Dorotheus „Lehren“ betont. Doch dies hat wenig zu sagen, denn die Lehren des Dorotheus wurden wahrscheinlich erst zur Zeit des Patriarchen Tarasius (gest. 806) herausgegeben und mit Lemmata versehen.

Um auf die Hymne Ἀναστάσεως ἡμέρα zurückzukommen, glaubt der Verfasser schon aus sprachlichen Gründen annehmen zu müssen, daß die mit den Worten καρποφορήσωμεν ἡμᾶς αὐτούς... beginnende Partie des Liedes in der esten Rede nur zitiert und erklärt (paraphrasiert) wird. Besonders ersichtlich ist dies in dem zweiten Teil der Rede, wo er am Anfange des sechsten Kapitels sagt: καρποφορεῖ μὲν ὑμῖν, ὡς ὁρᾶτε, ποιμένα... Das hier besonders auffallende καρποφορεῖ läßt sich als Anspielung auf καρποφορήσωμεν erklären; anders aufgefaßt wäre es geradezu unmöglich (eher προσφέρει, δίδωσι u ä.).

Der Verfasser vergleicht ferner die Hymne und andere rhythmi-

[1]) K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, München 1897, S. 662.

sche Partien der 1. und 45. Rede mit dem Kanon des Johannes von Damaskus (VII.—VIII. Jh.) für den Ostersonntag (Εἰς τὴν κυριακὴν τοῦ Πάσχα). Der Kanon des Johannes besteht aus acht Oden und 126 Zeilen, aber nur die Anfangs- und die Schlußverse stimmen wörtlich mit dem Anfang und dem Schluß der Osterreden Gregors (1. u. 45. Rede) überein; die mittleren Partien zeigen gar keine Ähnlichkeit mit den Reden Gregors. Daraus läßt sich nur ein Schluß ziehen, daß sowohl Gregor seine Osterreden als auch Johannes von Damaskus seinen Kanon mit älteren rhythmischen, dem Volke gut bekannten Liedern einleiten. In der Tat finden wir unter den namenlosen rhythmischen Gedichten, die nach der Ansicht W. Christs und K. Krumbachers, dieser seinerzeit besten Kenner der griechischen Volks- und Kirchenpoesie, zu den ältesten (aus dem III. Jh. stammenden) Schöpfungen dieser Art gehören, zwei ἰδιόμελα ἀδέσποτα, deren eines (W. Christ, Anthologia Graeca carminum Christianorum, Lipsiae 1871, S. 95: Πάσχα ἱερὸν ἡμῖν σήμερον ἀναδέδεικται...) teilweise dem Anfang und dem Ende der 45. Rede ähnlich sieht, während das andere (Christ, a. a. O., S. 93: Ἀναστάσεως ἡμέρα· καὶ λαμπρυνθῶμεν τῇ πανηγύρει...) vollständig mit dem Anfang der ersten und der 45. Rede übereinstimmt. Es ist dies bloß eine offensichtliche Bestätigung der Vermutungen des Verfassers.

Am Anfang der 45. Rede sagt Gregor, daß er durch die Macht des hl. Geistes folgendes Gesicht sehe: In schwebenden Wolken sitzt ein Mann, ein Engel von Angesicht, in Blitze gekleidet, von himmlischen Heerscharen umgeben; er streckte seinen Arm gegen Osten und sang mit lauter Stimme: Σήμερον σωτηρία τῷ κόσμῳ... Χριστὸς ἐκ νεκρῶν, συνεγείρεσθε· Χριστὸς εἰς ἑαυτόν, ἐπανέρχεσθε· Χριστὸς ἐκ τάφων, ἐλευθερώθητε τῶν δεσμῶν τῆς ἁμαρτίας... usw. So rief der Mann und sein Gefolge sang: Δόξα ἐν ὑψίστοις θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία (Luc. 2, 14. Es ist dies ein Zitat aus dem Evangelium Lucä, aber es lautet dort anders: Δόξα ἐν ὑψίστοις θεῷ καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας). Man könnte den Grund dieses Unterschiedes in Gregors Interpretation der hl. Schrift suchen, wenn wir nicht eben in dem ältesten Denkmal des rhythmischen Kirchenliedes, in der sg. Doxologie, die von dem Volke des Morgens schon im II. und III. Jh. gesungen wurde, nicht dieselbe Form des Zitates wiederfänden [1]):

[1]) Christ a. a. O., S. 38.

Δόξα ἐν ὑψίστοις θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη,
ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία.
Αἰνοῦμέν σε, εὐλογοῦμέν σε... usw.

Es war dies eine so sehr volkstümliche, auf klaren Ausdruck der Gedanken hinzielende Interpretation, daß sie von allen syrischen, memphitischen, äthiopischen, armenischen Übersetzungen und sogar von Luther übernommen wurde. Die griechische Tradition hat in den ältesten Handschriften und die lateinische durchgängig εὐδοκίας („bonae voluntatis") überliefert. Indem also Gregor zu dem Volke von der Auferstehungsfeier des Herrn spricht, beginnt er mit einem dem Volke allgemein bekannten Kirchenliede.

Außer dem Osterfeste wurde schon in den ältesten Jahrhunderten der christlichen Zeitrechnung auch das Weihnachtsfest feierlich begangen. Gewiß wurden in ähnlicher Weise, wie das noch heute bei uns geschieht, auch damals volkstümliche Weihnachtslieder gesungen, in denen man die Geburt Jesu Christi feierte. Die 38. Rede wurde von Gregor am Weihnachtstag gehalten. Sie beginnt mit den Worten (P. G. 36, 312 A): Χριστὸς γεννᾶται, δοξάσατε· Χριστὸς ἐξ οὐρανῶν, ἀπαντήσατε· Χριστὸς ἐπὶ γῆς, ὑψώθητε· Ἄσατε τῷ κυρίῳ, πᾶσα ἡ γῆ... [1]). Genau so lauten die ersten vier Verse des Kanons (εἰς τὴν τοῦ Χριστοῦ γέννησιν) des Kosmas von Jerusalem (Anfang des VIII. Jh.); darüber hinaus fehlt jede weitere Ähnlichkeit zwischen dem Kanon und der Rede. Für denjenigen, der das Verhältnis zwischen dem Beginn der Hymne des Kosmas und dem Beginn von Gregors Rede verfolgt, ist wichtig, was Gregor unmittelbar nach der Invokation sagt: καὶ ἵν' ἀμφότερα συνελὼν εἴπω· Εὐφραινέσθωσαν οἱ οὐρανοὶ καὶ ἀγαλλιάσθω ἡ γῆ... [2]). Der gemeinsame Anfang des Kanons und der Rede besteht aus vier Invokationen (δοξάσατε — ἀπαντήσατε — ὑψώθητε — ᾄσατε). Welche zwei (ἀμφότερα) Teile vereinigt (συνελών) und erklärt Gregor durch die Worte des Psalms: Es freue sich der Himmel und es frohlocke die Erde....? Unstreitig befinden sich diese zwei Teile unter den Invokationen: den ersten Teil bilden die ersten drei Invokationen, den zweiten die vierte, d. h. der Anfang des 95. Psalms. Wäre der erste Teil (Χριστὸς γεννᾶται — ὑψώθητε) Gregors Eigentum, hätte er ihn gewiß dem Psalm nicht gleichgestellt (hier

[1]) Ἄσατε τῷ κυρίῳ πᾶσα ἡ γῆ... ist der Anfangsvers des 95. Psalms.

[2]) Εὐφραινέσθωσαν οἱ οὐρανοὶ καὶ ἀγαλλιάσθω ἡ γῆ... Psalm 95, 11.

sogar am Anfang der Rede unmittelbar vor dem Beginn des Psalms), später nicht vereinigt und wiederum nicht durch einen anderen Psalm erklärt. Deshalb ist anzunehmen, daß den Anfang der Reden ein volkstümliches Kirchenlied bildet, das dem Volke ebenso bekannt war wie der Psalm, mit dem Gregor seine Rede beginnt. Übrigens waren solche Akklamationen auch später, unabhängig von Gregor, das ganze Mittelalter hindurch bekannt (z. B. das Alphabetarion in einer Handschrift aus dem XII. Jh. in der Munizipalbibliothek zu Cambrai: 'Αρχηγὸς τῶν ἁπάντων | Βασιλεύει Κύριος. | Γεννᾶται ὁ Χριστὸς | Διὰ λόγου θεϊκοῦ...)[1]) und heutzutage noch singt das griechische Volk auf der Insel Andros ein Lied, das mit den Worten beginnt: 'Αρχὴ τοῦ κόσμου | Βασιλεὺς ἔρχεται | Γεννᾶται ὁ Χριστὸς...[2]).

Gregor schöpft also aus alten rhythmischen Volksliedern, beginnt und schließt damit seine Feiertagsreden (Rede 1, 45, 38), in ähnlicher Weise wie später, unabhängig von ihm, die Hymnographen ihre Kanone, flicht sie gelegentlich in andere Reden ein. Der Verfasser hat sich in seiner Abhandlung die Aufgabe gestellt, diese Elemente herauszugreifen, zu rekonstruieren und Belege dafür anzuführen.

---

18. WITKOWSKI STANISŁAW. **Studya nad Homerem. Doloneja.** (*Studien zu Homer. Die Dolonie*).

Die Unechtheit der Dolonie war seit Lachmann fast ein Axiom. Im Laufe des 19. Jhs. wagten kaum einzelne Gelehrte, wie Bäumlein, Mure, Gladstone, Kocks, A. Lang, Allen, deren Echtheit zu verteidigen; man hielt sie aber für harmlose Schwärmer, wie es solche in jeder Wissenschaft gibt. Selbst in den beiden letzten Jahrzehnten erklärt die große Mehrzahl der Gelehrten K für unecht (Ludwich, Ed. Meyer, Robert, Hedwig Jordan, Finsler, W. Witte, P. Cauer, Wilamowitz, Hennings, Beloch, Valeton, Leaf, Browne, Monro, Miss Stawell, usw.). Ja, selbst manche Unitarier, wie neuerdings Bethe, glaubten, die Dolonie dem alten Epos absprechen zu müssen. Um so mehr Aufsehen erregte es, daß 1910 Rothe und 1911

[1]) Krumbacher, a. a. O., S. 256.

[2]) 'Εστία Jg. 1889 N. 693, S. 335.

Shewan den Mut fanden, für die Echtheit des K einzutreten. Gegen das Buch Rothes muß der Einwand erhoben werden, daß sein Buch den Eindruck macht, alle gegen die Dolonie erhobenen Bedenken widerlegen zu wollen, während dies in Wirklichkeit durchaus nicht der Fall ist; gerade die schwersten Mängel werden von ihm übergangen. Shewan hat in seinem Buch sehr viele Einwände widerlegt, aber auch er gleitet, trotz des enormen Aufwandes von Fleiß und Gelehrsamkeit, die sein Buch auszeichnen, über die schwersten Bedenken leichthin hinweg. Er legt überhaupt zu viel Gewicht auf das Sprachliche, unterschätzt dagegen die sachlichen und kompositionellen Schwierigkeiten. Auch verleiht das Streben, jede Schwierigkeit als nur scheinbar hinzustellen, seinem Buche den Charakter einer wenig vorurteilsfreien Arbeit. Sein Buch ist jedoch nicht rein negativ, wie man es bezeichnet hat; es löst in positiver Weise viele Probleme. So z. B. hat Shewan gezeigt, daß die Dolonie in bezug auf die ἅπαξ λεγόμενα keine Sonderstellung einnimmt, daß sie keinen „odysseischen Charakter" zeigt usw.

In bezug auf diese Mängel der beiden, übrigens sehr verdienstvollen und tüchtigen Arbeiten erschien es angezeigt, die Frage nach der Echtheit der Dolonie einer neuerlichen Revision zu unterziehen. Ich ging an diese Arbeit ohne jede vorgefaßte Meinung; ich wollte, daß sich auf Grund einer unvoreingenommenen Prüfung der Schwierigkeiten die Echtheit oder Unechtheit des Buches von selbst ergebe.

Die Frage nach der Echtkeit oder Unechtkeit der Dolonieist für die homerische Frage von entscheidender Bedeutung. Ist dieses unter allen am heftigsten angegriffene Buch echt, so kann man erwarten, daß es auch bei anderen, stark angezweifelten Büchern gelingen werde, ihre Echtheit und demzufolge auch die Einheit unserer heutigen Ilias zu erweisen. Sollte sie sich dagegen als unecht erweisen, so kann man von einer unbedingten Einheit dieses Epos nicht reden.

Besonderes Gewicht legte nun Rothe in seinem Buche auf die Behauptung, K wäre in I vorbereitet. Meine erste Aufgabe wäre nun, diese Behauptung nachzuprüfen. Aus praktischen Gründen beginne ich jedoch mit der Analyse des Inhalts der ersten Hälfte des Gesanges. Diese Analyse ist von besonderer Wichtigkeit, weil m. E. in der Dolonie die sachlichen und kompositionellen Schwierigkeiten bedeutend wichtiger sind als die sprachlichen.

Im Eingang des 10. Gesanges malt uns der Dichter die Nieder-

geschlagenheit Agamemnons, den in seinem Zelte der Schlaf flieht. Der König beschließt, zu Nestor zu gehen, um mit ihm einen Plan zu ersinnen, der den Achäern Rettung bringen könnte (μῆτιν ἀμύμονα τεκτήναιτο, ἥ τις ἀλεξίκακος πᾶσιν Δαναοῖσι γένοιτο). Was ist der Grund der Verzweiflung Agamemnons? Entweder die Furcht vor einem nächtlichen Angriff der Troer oder die allgemeine schwere Lage der Griechen. Letzteres ist wahrscheinlicher, denn nach dem 9. Gesange sind Wachen aufgestellt, um das Lager der Griechen zu sichern. Agamemnon will zu Nestor gehen entweder, um sich mit ihm über die Mittel zu beraten, wie die während dieser Nacht drohende Gefahr abzuwenden wäre, oder um weitergehende Beschlüsse zu fassen. Dem ersteren Zwecke würde die Aussendung eines Spions dienen, der die Aufgabe hätte, die Pläne der Troer zu erforschen. Für diesen Grund des nächtlichen Ganges sprechen die Worte, die Agamemnon später an Nestor richtet (V. 87 ff., besonders aber 96 f.). Er befürchtet dort, daß die Wächter eingeschlafen sein können. Aber woher dann die tiefe Niedergeschlagenheit Agamemnons? Diese läßt uns vielmehr an die allgemeine Lage der Griechen als Beweggrund seines Besuches bei Nestor denken. Ist dies aber der Fall, was kann eine Zusammenkunft mit diesem Helden helfen? Man hat ja einige Stunden vorher beschlossen, am nächsten Morgen weiter zu kämpfen. Menelaos, der ähnlich wie sein Bruder nicht schlafen kann, kommt zu Agamemnon und, als er sieht, daß dieser auszugehen gedenkt, spricht er die Vermutung aus, der König wolle einen Spion aussenden. Agamemnon beachtet diese Worte nicht und meint, man hätte einen klugen Plan (βουλῆς κερδαλέης, V. 43) nötig, der den Griechen Rettung bringen könnte; er fordert Menelaos auf, Aias und Idomeneus zu wecken, während er selbst zu Nestor gehen will, damit dieser die Wachen zur Wachsamkeit ansporne. Was meint Agamemnon mit dem „klugen Plan“? Wahrscheinlich etwas, was die allgemeine Lage der Griechen verbessern soll, wie dies auch seine weiteren Worte von den Taten Hektors zu bestätigen scheinen. Schwerlich denkt er an die Aussendung eines Spions, da selbst eine Meldung von der bevorstehenden Rückkehr der Troer in die Stadt für die Griechen keinen Sieg bedeuten würde. In jedem Fall ist Agamemnons Antwort unklar, und man hat eher den Eindruck, daß der König die Vermutung des Bruders zurückweise, als daß er sie billige. Diese Unklarheit ist keine beabsichtigte, da Agamemnon selber den Versammelten später keinen Plan vorlegt.

Wie sind aber diese seine Worte mit den früheren in Einklang zu bringen? Vorhin wollte Agamemnon mit Nestor eine μῆτις ἀμύμων ersinnen, jetzt will er mit ihm bloß zu den Wachen gehen! Die Darstellung des Dichters ist unklar und irreführend. Wenn Aias und Idomeneus geweckt werden sollen, so denkt der Dichter offenbar wieder an eine Beratung, nicht aber an eine Wachenkontrolle. So bleibt die Absicht, die Helden zu wecken, und demzufolge auch der ganze Plan des Dichters unklar. — Bei Nestor angelangt, schlägt Agamemnon ihm vor, zu den Wachen zu gehen. Vorhin wollte er aber mit Nestor eine μῆτις ἀμύμων ersinnen. Jetzt ist von einer μῆτις keine Rede. Wie ist das zu verstehen? Wir haben hier eine Abweichung von dem ursprünglichen Plan. Nestor tröstet den Oberfeldherrn, und schlägt vor, noch andere Feldherren zu wecken. Wozu? Gewiß nicht, um die Wachen zu kontrollieren, da hiezu acht Personen nicht nötig waren. Der Leser denkt hier wieder an eine bevorstehende Beratung über die Lage der Griechen. Nun hören wir es, wie Odysseus und Diomedes geweckt werden. Nestor äußert sich dabei, man müsse beraten, ob man weiter kämpfen oder zurückkehren solle[1].) Der an Diomedes gerichtete Vorwurf, daß er so ruhig schlafe, ist unberechtigt.

Die ganze Schilderung, wie die Helden geweckt werden, ist viel zu breit, da gleichzeitig Wichtigeres nur kurz angedeutet wird.

Die Helden kommen zu den Wachen und überzeugen sich, daß diese ihre Pflicht erfüllen. Der Leser versteht demgegenüber nicht, warum von den Wachen so oft die Rede gewesen ist. Die Helden, welche κεκλήατο βουλήν, überschreiten den Graben und nehmen auf der Ebene zwischen den Leichen Platz. Nestor schlägt den Versammelten vor, einen Spion auszusenden, der erkunden sollte, ob die Troer bei den Schiffen bleiben oder nach der Stadt zurückkehren wollen. Die letztere Annahme ist militärisch unbegreiflich; sie dient nur dazu, um die Aussendung eines Spions und das ganze nächtliche Abenteuer zu rechtfertigen. Diomedes erbietet sich dazu, er wählt sich unter den übrigen Helden, die sich freiwillig melden, Odysseus zum Begleiter. Es muß auffallen, daß der Plan, einen Kundschafter auszusenden, nicht von Menelaos ausgeht, der ihn zuerst angeregt hat, auch nicht von Agamemnon, der doch im-

[1]) Der betreffende Vers (147) ist echt, wie ich dies B. ph. Woch. 1914. Sp. 1148 zu erweisen versucht habe. Odysseus muß erfahren, wozu man ihn wecke.

mer wieder von einer Beratung spricht, sondern von einem anderen Helden.

Der ganze Plan des ersten Teiles ist also verworren. R o t h e hat diese Schwierigkeit nicht erklärt und ebensowenig ist es S h e w a n gelungen, mit allgemeinen Erwägungen diesen Teil zu retten. Keiner von den beiden Gelehrten war imstande, eine Parallele aus Homer anzuführen.

Versucht man, um den ersten Teil zu retten, als den einzigen Zweck der Handlung in diesem Teile die Aussendung eines Spions hinzustellen, so lassen sich die Worte Agamemnons von der μῆτις ἀμύμων (Z. 19) und von der βουλή κερδαλέη (Z. 43), schließlich in diesem Sinne verstehen, aber Nestors Worte (βουλὰς βουλεύειν, ἤ φευγέμεν ἠὲ μάχεσθαι) stehen mit diesem Zweck in direktem Widerspruch. S h e w a n weist auf gewisse Unklarheiten in A hin, aber diese betreffen nicht den Plan, sondern Einzelheiten von geringerer Bedeutung.

Wenden wir uns nunmehr der Behauptung R o t h e s zu, die Dolonie sei im I vorbereitet. Die Nachricht der Scholien, K wäre für sich gedichtet worden, ist lediglich eine Kombination der Alten. Auch wenn R o e m e r mit seiner Erklärung des Aristonikos recht behalten sollte, würden wir nichts anderes als eine neue Kombination haben. Die Aufstellung der Wachen im I dient dazu, die Gesandtschaft an Achilles (B. IX) zu sichern, ferner ist sie im Hinblick auf die gefahrvolle Lage der Griechen, an ihre an diesem Tage erlittene Niederlage, eine militärische Notwendigkeit. Wenn der siegreiche Hektor im Θ Troja durch Wachen sichert, mußte der Dichter umsomehr die geschlagenen Griechen eine ähnliche Maßregel ergreifen lassen. R o t h e s Behauptung, die Dolonie sei durch die Aufstellung der Wachen im I vorbereitet, ist also unrichtig. Ebensowenig dient diese Aufstellung dazu, die Beratung der Feldherren im K zu sichern. Der Dichter war keineswegs gezwungen, die Feldherren jenseits des Grabens zusammenkommen zu lassen [1]. Sie konnten im Lager zusammenkommen, hier die Aussendung des Spions beschließen (was im Gedichte wenig Zeit in Anspruch nimmt und

[1]) Diesen merkwürdigen Ort der Zusammenkunft erklärt B e t h e dadurch, daß die ursprüngliche Dolonie keinen Graben und keine Mauer gekannt hätte. Daß diese nicht erwähnt werden, kann m. E. einfach auf Breviloquenz des Dichters beruhen.

erst dann die Wachen kontrollieren. Die Wachenkontrolle konnte auch gleichzeitig mit der Beratung durch einen der Geronten vorgenommen werden. Wilamowitz hat übrigens nachgewiesen, daß die Anführer der Wachen im I als bereits bekannt auftreten, also die Wachen schon früher aufgestellt zu werden pflegten. Merkwürdigerweise sind die Worte Hektors (Z. 309): ἠὲ φυλάσσονται νῆες θοαὶ ὡς τὸ πάρος περ, bisher übersehen worden. Sie bezeugen, daß die Aufstellung der Wachen im I nicht zum erstenmal vorgenommen wird. Würden die Wachen hier zum erstenmal auftreten, so könnte Hektor zur Zeit der Beratung der Troer dies noch nicht wissen. Die Fäden, die Shewan zwischen K und einigen anderen Gesängen erblickt, sind trügerisch.

Im zweiten Teil des Gesanges findet auch im troischen Lager eine Zusammenkunft der Feldherren statt. Hektor will ebenfalls einen Späher aussenden. Es erbietet sich dazu Dolon. Er geht nach dem griechischen Lager und wird von Odysseus und Diomedes gefangen. Odysseus erkundigt sich, wo sich Hektor mit seinen Rossen befinde, wo die Troer biwakieren und was sie für Pläne haben. Dolons Worte wecken in Odysseus die Absicht, das thrakische Lager zu überfallen und Rhesos' Rosse zu entführen. Dolon wird getötet, 12 Thraker und Rhesos geschlachtet und beide Helden kehren auf den erbeuteten Rossen des Thrakerkönigs zurück [1]). Von den jenseits des Grabens wartenden griechischen Helden werden sie freudig empfangen.

Die Erzählung ist in diesem zweiten Teil lebendig und geschickt, trotzdem begegnen wir auch hier großen Schwierigkeiten. Die beiden griechischen Helden vergessen schon nach den ersten Worten Dolons, wozu sie ausgeschickt sind und denken nur daran, reiche Beute ins griechische Lager zu bringen. Ja, merkwürdigerweise vergessen auch die sie erwartenden Fürsten den Zweck der Aussendung beider Helden und fragen mit keinem Worte, was die beiden Helden über die Absichten der Troer erfahren haben. Weder Rothe noch Shewan ist es gelungen, diese Schwierigkeit zu erklären. Gegen den Dichter des K muß

[1]) Es ist wahrscheinlich, daß sie reiten und nicht fahren, da sonst V. 514 Odysseus die Rosse nicht mit dem Bogen, sondern mit der Peitsche antreiben würde. Irrtümlich nimmt Shewan an, daß die Helden zu Fuße gehen; wir lesen V. 541, daß sie nach ihrer Rückkehr κατέβησαν ἐπὶ χθόνα

ferner der Einwand erhoben werden, daß der Beschluß der Griechen, einen Spion auszusenden, zu spät erfolgt. Der Morgen naht schon und ein Überfall auf das Lager birgt um diese Zeit keine große Gefahr. Warum vergessen Diomedes und Odysseus den Zweck, zu dem sie ausgesandt sind? Offenbar darum, weil sie erfahren mußten, daß ein Überfall nicht droht, wie dies der weitere Verlauf der Handlung zeigt; die Helden am Graben fragen sie nicht nach dem Ergebnis ihres Ganges, weil die gebrachte Nachricht, daß die Troer nicht daran denken, in die Stadt zurückzukehren, keineswegs geeignet wäre, die gedrückte Stimmung der Griechen zu heben, also der Hauptzweck des nächtlichen Abenteuers verfehlt erscheinen müßte. Dies machen die schon früher von Rothe (Widersprüche) angeführten Beispiele aus der Odyssee wahrscheinlich, wo eine der Fragen von den Beantwortenden übergangen wird, wenn dies ein höherer dichterischer Zweck erfordert. Man kann es sogar als ein Gesetz der homerischen Poetik hinstellen: ein näherer Zweck muß einem höheren weichen. (Dies erklärt uns auch, warum im Eingang des Gesanges Agamemnon Menelaos' Frage nicht beantwortet, ob er einen Späher auszusenden gedenke. Der Dichter hat den Plan der Aussendung eines Kundschafters für Nestor vorbehalten. Deshalb tritt auch Menelaos vor der Versammlung mit diesem Plan nicht auf. Nestor und Odysseus sind im K mechanisch, schematisch als kluge Berater dargestellt; kein anderer Held darf einen klugen Plan fassen.)

Die Technik der Darstellung, wie die Helden geweckt werden, ist in K kunstvoller als im Δ (H. Jordan). Viele Ausdrücke im K sind unklar oder ungenau: Vv. 243, 253, 265, 199 (πιπτόντων; im besten Falle kann man hier erklären: „welche (hier) einer nach dem anderen fielen, als . . .“, = cadebant), 497[1]). Diese Ausdrücke machen den Eindruck, daß der Dichter des K die sprachliche Form nicht völlig beherrscht.

Die Charaktere sind vorwiegend gut, wenn auch teilweise schematisch (s. oben) gezeichnet. Odysseus betrügt den Dolon, indem er ihm das Leben zu schenken verspricht; er erklärt sich ja später nach der Tötung Dolons (V. 478) mit Diomedes solidarisch (Δόλων, ὃν ἐπέφνομεν ἡμεῖς). Shewan nimmt Diomedes wegen der Tötung der schlafenden Thraker in Schutz, aber χ 461 ff. ist die grausame Be-

[1]) V. 265 heißt ἔχον — εὖ καὶ ἐπισταμένως: „waren — angebracht“.

strafung der Mägde und des Melanthios eine verdiente, kann also nicht als Parallele gelten. Wenn Dolon es gar nicht versucht, sich gegen seine Gegner zu wehren, so erblicke ich darin eine Übertreibung in der Schilderung seiner Feigheit, also einen Mangel.

Die Behauptung von dem burlesken Charakter des K (Henry) ist übertrieben.

Viele von den Einwänden, welche die Sprache und die Metrik des K betreffen, hat Shewan entkräftet. Nach seinen Ausführungen darf vor allem als erwiesen gelten, daß die Zahl der ἅπαξ λεγόμενα im K keine so große ist, wie es immer behauptet wurde. Die Frage ist jedoch noch nicht endgültig gelöst, die bisherigen Ansichten von der Bedeutung der ἅπαξ λεγόμενα für die höhere Kritik bedürfen dringend einer Revision. Den Weg hat bereits Shewan angebahnt. Es ist bei jedem ἅπ. λ. zu fragen, ob an der betreffenden Stelle ein anderes Wort dafür gebraucht werden konnte. Erst in dem Falle, wenn es sich zeigt, daß dem Dichter andere Ausdrucksmittel zur Verfügung standen, sind Schlüsse für die höhere Kritik zulässig. — Ferner hat Shewan gezeigt, daß das Digamma für die höhere Kritik belanglos ist. Dagegen ist es ihm nicht gelungen, einige syntaktische, vor allem aber morphologische Schwierigkeiten befriedigend zu erklären. Auch nach seinen Ausführungen muß man behaupten, daß das K einige unhomerische Formen aufweist (z. B. ἐμέο, μιγήσεσθαι, Perfekta auf -κα von den Verba auf -άω, -έω usw., σφίσιν = ὑμῖν). — Der Versbau spricht nicht gegen den homerischen Ursprung des Gesanges. — Die Wiederholungen einzelner Verse haben für die höhere Kritik fast keine Bedeutung. Die Dolonie trägt sprachlich keinen odysseischen Charakter; Shewan hat gezeigt, daß man mit gleichem Rechte auch das A als sprachlich odysseisch nennen könnte.

Meine Kritik, in der ich bestrebt war, ohne vorgefaßte Meinung zu verfahren, hat gezeigt, daß Rothe und Shewan viele Einwände gegen das K beseitigt oder entkräftet haben. Es bleiben aber andere, darunter sehr schwerwiegende, übrig, die auch jetzt noch in voller Kraft bestehen. Müller erhebt gegen Shewan mit Recht den Einwand, daß er jede Schwierigkeit im K bestreitet. Keinem der beiden neuesten Unitarier ist es gelungen, die verworrene und irreführende Darstellung des ganzen Aktionsplanes im ersten Teile zu rechtfertigen, dieses ewige Hin- und Herschwanken zwischen einer Wachenkontrolle und einer Beratung. Eine große Schwierig

keit birgt im zweiten Teile der Umstand, daß der Zweck des nächtlichen Ganges, der die Griechen über die Pläne der Feinde belehren sollte, so gänzlich vergessen wird und etwas ganz anderes zum Ergebnis hat. Eine weitere Schwierigkeit bilden einige unhomerische Formen, die selbst der Odyssee fremd sind. Angesichts dieser großen Schwierigkeiten sind alle anderen — und sie sind ungewöhnlich zahlreich — nebensächlich. Mancher dieser geringerer Mängel ist an sich wenig bedeutend, aber ihre große Zahl bildet ein schwerwiegendes Moment. Die beiden ersten Schwierigkeiten gehören in die Kategorie der Widersprüche, aber diese sind von ganz anderer Art, als wenn z. B. Pylaimenes fällt, um später der Leiche seines Sohnes zu folgen. Parallelen aus Dichtern, wie Goethe, Schiller usw. helfen wenig, denn bei diesen handelt es sich um geringfügige Widersprüche, die von dem Leser in der Regel nicht bemerkt werden, hier dagegen ist es dem Leser einfach unmöglich, zu verstehen, was der Dichter bezweckt. Wenn behauptet wird, daß der antike Hörer manche Schwierigkeit nicht bemerkte, so ist dies im allgemeinen richtig, aber man darf anderseits nicht vergessen, daß der antike Hörer dieselbe Rhapsodie zehn- oder zwanzigmal zu hören bekam, also reichlich Gelegenheit hatte, über die Einzelheiten nachzudenken.

Die Dolonie hat gewiß manche Vorzüge; aber diese sind nicht imstande, die zahlreichen und großen Mängel aufzuwiegen.

Shewan versucht gegen Ende seines Buches, die Methode der Gegner ad absurdum zu führen, indem er zu zeigen unternimmt, daß man mit Hilfe dieser Methode auch A als spät erweisen kann. Dieser Versuch ist nicht ernst zu nehmen. Die sprachlichen Fragen werden von ihm überhaupt überschätzt.

Wie steht es nun um die Echtheit der Dolonie? Die Schwierigkeiten, die manchen Forschern äußerst schwerwiegend erscheinen, gelten anderen als geringfügig. Dies kommt daher, daß man von der poetischen Kunst Homers sehr verschiedene Ansichten hat. Den einen ist Homer eine Vollkommenheit, der kein Mangel anhaften darf, für andere stehen selbst große Mängel mit seinem Talent nicht im Widerspruch.

Wäre es nun erlaubt, über die Echtheit der Dolonie auf Grund eines einzigen Gesanges ein Urteil zu fällen, so müßte die Antwort lauten, die Dolonie ist unecht. Ein Dichter, der wundervolle Partien zu schaffen verstanden hat, kann etwas so schwaches wie der erste Teil des Gesanges nicht gedichtet haben. Dieser Teil

macht den Eindruck, als wäre ein späterer Dichter nicht imstande gewesen, das nächtliche Abenteuer an das Vorhergehende geschickt anzuknüpfen. Besser ist der zweite Teil. Man wäre versucht, wenigstens diesen Homer zuzuschreiben, aber beide Teile sind offenbare pendants[1]). Ebensowenig kann man die Mängel dadurch entschuldigen, daß man sagt: bonus dormitat Homerus. Es handelt sich hier nicht um Kleinigkeiten, sondern um schwere Mängel in der ganzen Anlage und Durchführung des Planes.

Eine andere Möglichkeit ist, daß der Gesang von Homer stammt, aber von diesem bedeutend später, in den letzteren Jahren seines Lebens, gedichtet ist. Beispiele einer reicher entwickelten Technik, die z. B. in der Darstellung des Weckens zutage treten, wären in diesem Falle erklärlich. Manche homerische Züge in der Dolonie würden für diese Ansicht sprechen, aber sie sind nicht durchschlagend, da sie leicht auf Nachahmung beruhen können. Gegen die Autorschaft Homers scheinen die jüngeren sprachlichen Formen zu zeugen. Die Frage wird kompliziert durch den Umstand, daß die Nichtbeantwortung einer der gestellten Fragen, wie wir sie im K finden, fast ausnahmslos erst in der Odyssee belegt ist. Die Entscheidung zwischen den beiden Möglichkeiten hängt also mit der Frage der Autorschaft der Odyssee zusammen. Aber auch die Frage jüngerer Formen bedarf noch weiterer Untersuchungen. Immerhin ist die Unechtheit wahrscheinlicher als die Annahme, K sei von Homer in seinem Greisenalter gedichtet worden.

Die Echtheit eines Gesanges läßt sich jedoch nicht auf Grund der Analyse des betreffenden Gesanges allein entscheiden. Man muß in ähnlicher Weise andere Partien untersuchen, besonders die stark angezweifelten, wie B, Ψ, Ω, usw., um festzustellen, ob auch in diesen ähnliche Mängel vorkommen. Für mich handelte es sich übrigens nicht lediglich darum, die Echtheitsfrage zu entscheiden. Ich war bestrebt, die Schwierigkeiten ohne Voreingenommenheit zu prüfen, was nach den Arbeiten Rothes und Shewans unbedingt nötig erschien. Dabei hat sich ergeben, daß immer noch manches in der Dolonie unbeachtet geblieben war. Erst vorurteilslose Untersuchungen einzelner Partien der Ilias, bei denen das Ganze nie aus dem Auge gelassen werden darf, werden imstande

[1]) Deshalb ist W. Witte der Versuch, im K zwei Dichter nachzuweisen, mißglückt.

sein, in der Zukunft die homerische Frage einer Lösung entgegenzuführen.

In einem Schlußkapitel werden die die Dolonie betreffenden Ergebnisse des neuen Buches von Wilamowitz über die Ilias besprochen.

---

19. BRÜCKNER ALEKSANDER. **Zasady etymologii słowiańskiej.** (***Grundzüge der slavischen Etymologie***).

Prof. Aleksander Brückner legt eine Abhandlung vor unter dem Titel: Grundzüge der slavischen Etymologie. (Zasady etymologii słowiańskiej).

Obiger Titel könnte befremden, es kann ja keine besondere slavische Etymologie geben. Die Etymologie als Wissenschaft hat ja nur eine einzige Methode und es wechselt nur ihr Objekt. Theoretisch führte diese Forderung in der Praxis unstreitig zu folgendem Ergebnis. Seit 1886, seit dem Erscheinen des „Etymologischen slavischen Wörterbuches" von *Miklosich*, das auf den Ergebnissen der vorausgegangenen Forschung fußte, ist in den folgenden dreißig Jahren äußerst viel Fleiß und Mühe auf slavische Etymologie verwendet worden, ungleich mehr als in den früheren Dezennien, ohne daß jedoch wesentliche Fortschritte über den Stand von 1886 hinaus erzielt worden wären. So ist z. B. von allen echt slavischen Worten, die mit *ch* oder mit *š* anfangen, von einigen lautnachahmenden abgesehen, nur je ein Wort sicher und bereits vor langer Zeit gedeutet: *chod* und *šiti*.

Über diesen Stand des Wissens, der eher für das Jahr 1817 passen würde als für die Gegenwart, ist die moderne Forschung nicht hinausgekommen, und wir können darin kaum einen Fortschritt gegen die alte Fassung erblicken, wenn man das *ch* von *chod* in Zusammensetzungen wie *uchod* oder *prichod* entstehen ließ, was einfach undenkbar ist.

Worin liegt nun der Grund, daß die slavische Etymologie nicht von der Stelle rückte? Die moderne Etymologie beschränkt sich auf Wurzelvergleichungen; statt Wörter miteinander zu vergleichen, sucht sie ein slavisches Wort mit einem armenischen, keltischen oder kretischen usw. auf eine Wurzel oder „Base" zurückzuführen, deren Zahl bekanntlich gering und deren Bedeutung immer sehr dehnbar ist; man erreicht auf diesem Wege nur soviel, daß für ein

slavisches Wort öfters acht verschiedene Wurzelvergleichungen, gleichsam zur Auswahl nach Belieben vorgeschlagen werden. Auch wenn man diese Wurzelvergleichungen beliebig vermehrt, kommt dabei dennoch nichts heraus. Dagegen achtet man gar nicht auf das oft wichtigste, entscheidendste, auf die Geschichte des Wortes. Das ist der erste Hauptfehler.

Bei der nahen Verwandtschaft zwischen slavisch und litauisch, die immer wieder geleugnet wird, aber sich stets von selbst wieder durchsetzt, müssen ferner die slavischen Wörter, wenn wir von den bekannten Urwörtern absehen, die längst von den älteren Forschern, von *Bopp* und *Pott* an bis auf *Miklosich* (und zum Teil *Fick*) festgestellt sind, zuerst aus dem Slavischen und, wo dies nicht ausreicht, aus dem Litauischen erklärt werden. D. h., wenn behauptet wird, ein slavisches *chotěti* hätte seine Parallele nur im Armenischen, oder das slav. *chyt* hätte „sichere Verwandte nur im Albanesischen", so wissen wir bestimmt, daß die richtige Parallele, der „sichere Verwandte" noch gar nicht gefunden sind. *Lęda*, eine durch Waldrodung frisch gewonnene oder brachliegende Ackerfläche, wird mit dem preuß. *linda* „Tal" und mit deutschen u. a. Ausdrücken für Land identifiziert. Aber preußisch heißt Tal *dambo* (= slav. *dąbrava*, das mit *dąb* Eiche nichts zu tun hat, wie sein *r* beweist, weil *dąb* niemals ein *r* aufweist; die entgegengesetzten „Beispiele" sind entweder direkt falsch oder erst durch *dąbrava*, das mit *dąb* später zufällig zusammenfiel, bedingt), oder *padaubis* (zu slav. *dъbrь* = lit. *duburas*); *linda* ist nicht „Tal" im topographischen Sinne des Wortes, sondern Übersetzung von „Jammertal" und bedeutet eher *Loch*, weil es gleich ist dem lit. *lindyne*, *landa* usw. „Loch, Schlupfwinkel", und nicht von ihnen geschieden werden darf. *Lęda* hat damit nichts zu tun; es ist identisch mit dem lit. *lydimas*, das dasselbe bedeutet, nämlich Waldrodung für künftigen Acker (davon der Name der Stadt Lida), *ę* und *i* weisen auf dieselbe Doublette, wie z. B. lit. *pabanga* und *pabaiga* „Ende" u. a., wie wir sie ebenso (ja, noch viel häufiger) auch noch auf jungen Sprachstufen für *ą* und *u* kennen, z. B. poln. *węk* und *wnuk* und in einer Menge ähnlicher Beispiele. So sieht eine Vergleichung des Litauischen aus. Aus der Geschichte der Worte im Slavischen soll ein anderes Beispiel folgen.

Bog wird mit dem eranischen (altpersischen) Namen identifiziert oder gar als daraus entlehnt bezeichnet, gerade als wenn Slaven

und Altperser unmittelbare Nachbarn wären und es sonst noch altpersische Elemente im Slavischen gäbe — denn die Skythen kann man schon darum nicht als etwaige Vermittler ansehen, weil man doch gar nicht weiß, ob die Skythen einen solchen Gottesnamen je besaßen, ferner weil wir andere skythische Elemente im Slavischen vermissen. Gegenüber dieser Fabel wird ein methodischer Sprachforscher nach dessen eigenster Geschichte fragen, ob das Wort nicht etwa aus dem Slavischen allein sich erklären lasse, und er kann zu folgender Erklärung ohne Hilfe der Skythen und Perser gelangen. Der Hauptgott aller Slaven war *Dadžbog*, die Sonne, die man unter diesem oder auf jüngeren Stufen unter verschiedenen anderen Namen wie *Svarožic* d. h. Sohn des *Svarog* = Feuer, oder *Triglov* oder *Svętovit* oder *Jarovit* usw. verehrte. *Dadžbog* bedeutet aber nur „Spender von Reichtum", denn *bog* bedeutete im Slav. nur Reichtum, daher *bogaty* „reich" und *ubogi* oder *niebogi* „arm". Aber *bog* „Reichtum" ist außer in diesen Ableitungen, wo es wie auch in *zbože* „Reichtum, Getreide", überlebte, aufgegeben worden, verdrängt von dem immer mächtigeren Götternamen, der schließlich auch zu *bog* verkürzt wurde; so kann *bog*, das nur „Reichtum" bedeutete, auf dem Umweg über Dadžbog zur Bedeutung „Gott" gekommen sein und das alte *div* = lit. *dievas* „Gott" verdrängt haben. Sehr interessant sind dann in diesem Zusammenhange das Klein- und weißruss. *bahattje* „Feuer" und der weißruss. *bohacz* „ein Dankerntefest, heute vielfach Mariä Geburt am 8. Sept." Wie man sieht, kann man sich ohne alle Wurzelvergleichungen, durch bloßes genaues Abhören der slavischen oder auch litauischen Zeugen der Wahrheit nähern. Hat doch manchmal das Litauische, um zu diesem zurückzukehren, die konkrete Bedeutung bewahrt, die im Slavischen bereits zu Gunsten der abstrakten aufgegeben worden ist: so bedeutet slav. *zly* nur noch „böse", aus seiner litauischen Entsprechung wissen wir aber, daß es ursprünglich „schief, schräge" bedeutete.

Indem der Verf. auf elementare Forderungen, z. B. Ausgehen von den älteren, nicht von den jüngeren Formen oder Schreibungen, Beachtung der Lautgesetze, der Semasiologie u. dgl. gar nicht eingeht, da er dies als selbstverständlich betrachtet, bespricht er in 10 verschiedenen Punkten die Hilfsmittel und Methoden, deren sich der slavische Etymologe bedienen kann, um zu seinem Ziele zu gelangen. Im Grunde lassen sich alle zehn Punkte auf die Forderungen zurückführen: man beachte vor allem die Zusam-

menhänge und Erscheinungen im Slavischen selbst, dann auch im Litauischen; berücksichtige vor allem die Geschichte der Worte, lasse sich nicht durch vermeintliche, lautliche Schwierigkeiten oder durch zufälligen äußerlichen Anklang fremder und fremdsprachlicher Worte irreführen.

Die Einsicht in den eigentlichen Zusammenhang wird erschwert durch unvollständige Kenntnis der Lauterscheinungen, die zahlreicher und mannigfaltiger, namentlich im Anlaut sind, als man bisher vermutete. So ist die Behandlung der Gruppe *sk* vollständig verkannt worden und eine Menge etymologischer Rätsel (auch für *ch-* und *š-*) wird durch die richtige Einsicht sofort gelöst; ein *cudzy* „fremd“ ist mit dem Namen der Finnen *Czud* (vielleicht sogar mit dem der Skythen) identisch und hat mit got. *Thiuda* „Volk“ nichts zu schaffen usw. Ebensowenig ist bisher auch anderer Anlaut *s* + Konsonant richtig eingeschätzt worden und, was von diesem gilt, gilt auch von anderer anlautender Doppelkonsonanz, *łyda* „Wade“ z. B. ist mit dem lit. *błauzda* dass. identisch. Ebensowenig ist die Behandlung von anlautendem *ja- je- i-* die untereinander wechseln oder in Wegfall kommen können (z. B. *jamioła* „Mistel“, *jemioła* und daraus russ. *omeła*, *imioła*, *mioła; jaskier* „Funken“; *iskra*, *skra; jehla*, *jagły*, *igla*, *glica; jarząbek*, *jerząbek*, und daraus russ. *orjabok*, *irząbek*, *rjabczyk* usw.) erkannt. Im Inlaut kann — *str* — stehen bleiben (*sestra*), oder zu *zdr* (*nozdri*, *bizdar*), oder zu *tr* (*jutro* aus *justro*) werden; es können *au* und *an*, *ei* und *en* abwechseln usw. Ebenso wechseln, aus vorläufig ganz unbekannten Gründen und in ganz unbekanntem Maße, *k* und *s*, *g* und *z*. Alle diese bisher geleugneten oder angezweifelten Lauterscheinungen erklären eine Menge von falsch gedeuteten Wörtern. Namentlich treten dabei gegen offenkundigen etymologischen Zusammenhang lautliche Schwierigkeiten vollkommen zurück; die Phonetik weicht vor der Etymologie zurück, ebenso wie vor den Forderungen der Formenlehre.

Scheinbarer Gleichklang behindert außerordentlich die richtige Erkenntnis. Eine Menge echter slavischer Wörter wird aus diesem Grunde, wegen mehr oder minder auffälliger Übereinstimmung z. B. mit einem deutschen oder einem anderen fremden Worte, als entlehnt bezeichnet; so galt z. B. *mleko* als aus *Milch* entlehnt und Peisker baute darauf weitgehende Schlüsse auf, bis der Verf. nachwies, daß beide Wörter nur durch Zufall zusammengeführt wurden, daß sie nichts miteinander zu schaffen haben. Unendlich seltener ist der unge-

kehrte Fall, daß man ein slavisches Wort aus dem Slavischen deutet, während es in Wahrheit ein Lehnwort ist. Gerade in allen diesen Fällen spielt die Wortgeschichte eine ausschlaggebende Rolle. So wird z. B. heute angenommen, daß die altslavische Bezeichnung der Sonnenwende, *Kračun* - *Koročun*, aus dem Rumänischen *craciun* „Weihnachten" stamme, d. h. man setzt sich in Widerspruch mit der Erfahrung, wonach nur die Rumänen bei allen Kirchenausdrücken die Entlehnenden sind. Die Geschichte des Wortes beweist nun sofort das Widersinnige dieser Annahme. Wir begegnen dem Worte nämlich schon 1143 in Groß-Nowgorod, also zu einer Zeit, wo von Rumänen nirgends die Rede ist, am wenigsten aber so weit im Norden! Es folgt somit aus der Geschichte des Wortes, daß nur das Gegenteil richtig ist und daß das rumän. *craciun* wie alle ähnlichen rumän. Wörter aus dem Slavischen entlehnt sein müssen.

Es ist somit die historische Etymologie, für die der Verf. gegen alle Wurzelvergleichungen, gegen bloße „linguistische" — oder richtiger „Wörterbücher"—Etymologie eintritt. Er zeigt, aus welchen Sprachen der Slave nichts entlehnt haben kann (Litauisch, Keltisch, Finnisch, Iranisch u. a.); er verlangt, daß faktische, nicht bloß fiktive Grundwörter für die Entlehnung namhaft gemacht werden — mit andern Worten, er verlangt Methode statt Willkür oder Zufall und zeigt an Beispielen, wie man bisher vorgeht und wie man vorgehen sollte.

An zahlreichen Beispielen wird nachgewiesen, wie man aus dem Slavischen und aus dem Litauischen die verwickeltsten Erscheinungen des Lexikons aufzulösen vermag. Reichen alle sonstigen Mittel nicht aus, so bleibt dem vorsichtigen Etymologen noch folgendes übrig. Hat er z. B. das Wort für Wald, *las*, und überzeugen ihn nicht die dafür bisher vorgebrachten Deutungen (die eine aus einem germanischen Worte, das aber Wohnung zu bedeuten scheint; die andere aus griechisch ἄλσος, als ob dieses die Form *las* ergeben könnte oder müßte), so sieht er sich im Slavischen (gegebenenfalls auch in den verwandten Sprachen, vor allem natürlich wieder im Litauischen) um, aus welchem Material andere Namen für Wald gebildet sind; er prüft die Namen wie *gvozd*, *dręzga*, *gaj*, *drěva* (davon die Derevljane am Dnjepr und die Drevani westlich der Elbe, die slavischen „Holtsaten" benannt sind) und kommt zu der Überzeugung, daß auch *las* nichts anderes als Holz bedeutete und mit *lasa* und *laska* eng zusammengehört.

Der Verf. fragt zuletzt, ob denn alle Wörter einer Sprache, abgesehen natürlich von den lautnachahmenden, deutbar sind, und kommt zu dem negativen Ergebnis, daß eine stattliche Anzahl sog. künstlicher Wörter jeder Erklärung spottet, daß in ähnlicher Weise wie Zufall oder Laune sie hat entstehen lassen, nur durch Zufall ihre Erklärung gelingen kann. Schließlich sind ja alle Wörter mehr oder minder künstlich, aber hier versteht der Verf. unter dem Namen „künstlich“ Wörter, die nicht in gewohnter Weise aus geläufigem Material neu gebildet sind, sondern ganz willkürlich in Laut und Bedeutung auftreten und über die sich dann die Forscher die Köpfe unnütze zerbrechen, Wörter wie *Fidibus*, *Pumpernickel* usw., im Polnischen Wörter wie *lafirynda*, *safandula*, *cymes*, das aus einem Pferdenamen in einem alten Roman herstammen kann, *fanaberie* usw. Der Verf. bespricht eine ganze Reihe solcher Wörter, und zeigt, wie man sich auch ihnen gegenüber zu verhalten hat, wenn man durchaus zu ihrer Erklärung gelangen will.

Der Verf. verzichtet hier auf eine genaue Aufzählung seiner zehn Grundsätze, die er beim Etymologisieren im Slavischen beobachtet sehen möchte; er verweist deshalb auf die Abhandlung selbst; hier sollten nur die allgemeinen Gesichtspunkte angegeben werden, von denen er bei seiner eigenen Arbeit ausgegangen ist. An einer stattlichen Reihe von Beispielen, alten und neuen, erläutert er diese Gesichtspunkte — das Schwergewicht ruht gerade auf diesen Einzelheiten, denn gegen die Gesichtspunkte selbst dürften kaum Einwände erhoben werden, wohl aber gegen die Nutzanwendung auf den gegebenen Fall. Die Beispiele erschöpfen allerdings durchaus nicht die Fülle des Stoffes. Ausgeschlossen blieben diesmal ganz die geographischen Namen und wurden für eine spätere Untersuchung vorbehalten.

---

20. SINKO TADEUSZ. **Humanistyczny list do Długosza z r. 1455.** ***(Ein humanistischer Brief an Johannes Długosz vom J. 1455).***

Den Gegenstand eines im Mogilaner-Kodex aus dem XV/XVI. Jh. erhaltenen Briefes eines gewissen Nicolaus de Albo-Castro bildet seine Bitte, ihm ein in Krakau fruktifiziertes Kirchenbenefiz, das er vor einigen Jahren verlassen hatte, zu erhalten. Seine rechtliche Begründung der Bitte bietet kein besonderes Interesse. Umso wichtiger ist der Umstand, daß seine demütige Bittschrift

sich zu einem humanistischen Traktat, mit zwei eingelegten Dialogen und einer Menge von klassischen Zitaten erweitert. Manche freilich — wie die angeblichen Verse aus Vergil und Juvenal — sind Schwindelzitate. Jedenfalls mußte der Verfasser annehmen, daß seine humanistische Bildung ihn bei Zbigniew Oleśnicki gut empfehlen wird, dem er — leider für den Bittsteller zu spät (da der Krakauer Bischof schon am 1. April 1455 gestorben war) seine Dienste anbot. Demselben Zwecke der Empfehlung bei Oleśnicki dient eine sonderbare Begründung, warum man die preußischen Untertanen des Kreuzritterordens unter die polnische Schutzherrschaft nicht stellen dürfte. Diese Begründung hilft uns den Inhalt einiger dunkler Verse in einer versifizierten lateinischen Apologie des verstorbenen Kardinals (geschrieben um 1460) verstehen.

---

21. ELZENBERG HENRYK. **Podstawy metafizyki Leibniza.** *(Die Grundlagen der Leibnizschen Metaphysik).*

Dem metaphysischen System von Leibniz ist im allgemeinen eine Deutung zu Teil geworden, welche die Grundlagen desselben in der Dynamik erblickt. Wir finden sie ungefähr in allen Arbeiten, aus welchen das philosophisch gebildete Publikum sein Wissen über Leibniz schöpft, wie z. B. in Deutschland in dem bekannten Werke von Kuno Fischer; aus diesen ist sie aber in die philosophischen Handbücher herübergenommen worden. Im Gegensatz dazu sind Russel in seiner Critical exposition of the philosophy of Leibniz (1900) und Couturat in seiner Logique de Leibniz (1901) wie auch in einem Artikel in der Revue de métaphysique aus dem Jahre 1902 mit einer ganz anderen Deutung aufgetreten, welche die Grundlagen des Systems in die Logik versetzt, und Couturat belegte seinen Standpunkt mit einer im Jahre 1903 von ihm herausgegebenen umfassenden Sammlung von bisher unbekannten Schriften Leibnizens unter dem Titel: Opuscules et Fragments. Ein endgültiges Bürgerrecht hat sich aber diese Auffassung bis auf den heutigen Tag nicht erworben; besonders ablehnend verhält man sich derselben gegenüber in Deutschland, wie es noch die letzterschienenen Arbeiten über Leibniz beweisen. Eine vergleichende Untersuchung beider Deutungen, eine Begründung der letzteren, d. h. der logischen, und (was wir bei Russel und

Couturat vermissen) eine ins Einzelne gehende Darstellung der grundlegenden Sätze des Systems von diesem Standpunkt aus sind der Gegenstand unserer Abhandlung.

Die dynamische Auslegung besteht darin, daß der für Leibnizens Philosophie grundlegende und besonders in seiner Metaphysik entscheidende Begriff der Kraft als von ihm auf dem Wege einer Untersuchung der Bewegungsgesetze gewonnen dargestellt wird. Eine genauere Nachprüfung des kartesianischen Mechanismus habe ihm nämlich den Beweis geliefert, daß der Mechanismus die Erscheinungen nicht erkläre, und soll ihn zur Annahme gezwungen haben, es müsse in der Materie, außer der Größe und der Bewegung, noch eine Wirklichkeit geben, wovon die Bewegung erst eine Folge ist, sie aber selbst dasjenige, was wir als Kraft bezeichnen. Außerdem kämen aus derselben Quelle auch noch Sätze wie derjenige von der Vielheit der Substanzen und von der Unmöglichkeit, daß eine Substanz auf eine andere einwirke. Für diese Auffassung scheinen allerdings mehrere Gründe zu sprechen. So lassen sich bei Leibniz insbesondere nicht weniger als sechs dynamische Beweise für die Kraft aufzählen: durch die „natürliche Trägheit" der Körper, durch die Relativität der Bewegung, durch die Theorie von der Erhaltung der lebendigen Kräfte, ausgedrückt durch die Formel $m v^2$ (massa und velocitas) als Bezeichnung einer konstanten Größe, im Gegensatz zu der Behauptung von Descartes, daß $m v$ eine solche Größe sei; weiter: ein auf die Tatsache gestützter Beweis, daß ein Körper die ihm mitgeteilte Bewegung beibehält; ein Beweis, der behauptet, daß erst der Begriff der Kraft eine siegreiche Widerlegung des Paradoxes von Zeno über die Unterschiedslosigkeit zwischen einem sich bewegenden und einem ruhenden Körper gestattet; und endlich der zwar nicht mehr rein dynamische, aber doch verwandte Beweis durch die Vielartigkeit der Erscheinungen, welche zwischen den Bestandteilen der Materie qualitative Unterschiede fordere. Alle diese sechs Beweise findet man tatsächlich oder glaubt sie in den Texten Leibnizens zu finden. An Hand einer näheren Untersuchung dieser Texte kann aber dargetan werden, daß es keine Beweise von vollem demonstrativem Wert sind und daß ihnen noch weniger metaphysische Tragweite zukommt; auch haben sie für Leibniz selbst diese Bedeutung nicht besessen; es sind dies vielmehr exoterische, zu polemischen Zwecken an fremde, in diesem Falle kartesianische Begriffe angepaßte Argumente. Wer sich ihrer als voll

wertiger Beweise bedienen wollte, würde entweder in innere Widersprüche der Beweisführung selbst oder aber in Widerspruch mit anderen Teilen des Systems geraten. Gewinnen sie aber domonstrativen Wert, so geschieht dies nur in dem Maße, als sie sich implicite auf ganz andere, der Dynamik vollständig fremde Sätze, berufen, sei es auf metaphysische (so daß nicht die Dynamik für die Metaphysik, sondern die Metaphysik für die Dynamik grundlegende Begriffe abgibt), oder aber auf logische. Dasselbe läßt sich von den Argumenten behaupten, welche die Unmöglichkeit einer Einwirkung einer Substanz auf die andere beweisen sollen, also vom Argument, daß ja in der Welt nicht nur die gleiche Menge von Bewegung, sondern auch dieselbe allgemeine Richtung erhalten bleibe, sowie demjenigen durch die „elastische Kraft“, welches auch die Vielheit der Substanzen beweisen soll. Es ergibt sich also die Behauptung von den dynamischen Grundlagen des Systems als unbegründet. Eine Bestätigung hiefür bildet eine Reihe von Aussprüchen des Philosophen selber, darunter der wichtigste in einem Briefe an de Volder aus dem Jahre 1704, wo es heißt, daß seine Philosophie sich nicht des Begriffs der Entelechie, d. h. der Kraft bedient, um zu den Monaden zu gelangen, sondern umgekehrt; ferner kehrt immer der Gedanke wieder, daß das Vorhandensein der Kraft ein Ergebnis der Definition der Substanz sei. Dies aber führt uns zur logischen Auslegung des Systems, und zu dieser wollen wir nun übergehen.

Als fundamentalen Satz seiner Philosophie hat Leibniz selbst mehr als einmal den Satz vom Grunde bezeichnet. Unglücklicherweise tritt dieser Satz bei ihm in einer gewissen Vielgestaltigkeit auf, und seine Fassungen sind zum Teil ungenau, oder exoterisch, oder von theologischer Färbung. Es gehören hiezu namentlich die Auffassungen des Satzes vom Grunde als Satz von der Zweckmäßigkeit oder als principium melioris. Seine philosophisch einzig strenge Fassung lautet dagegen: alle Wahrheiten haben ihren Beweis a priori. Ein Beweis a priori ist aber nach Leibniz nur bei analytischen Urteilen möglich; deshalb erscheint der Satz vom Grunde nur dann begründet, wenn alle Urteile analytisch sind. Dies ist auch der Standpunkt Leibnizens, und dies sein noch mehr als der Satz vom Grunde fundamentales Prinzip. Seine endgültige und folgenreichste Fassung erhält es aber durch seine Formulierung in Terminen der formalen Logik, nämlich durch

den sich übrigens an Aristoteles anlehnenden Ausspruch, daß in allen Urteilen das Prädikat im Subjekt enthalten sei, — praedicatum inest subjecto.

Dies wäre nun ein Grundpfeiler des Leibnizschen Baues. Den zweiten bildet die Definition der Substanz. Für Leibniz gilt als Substanz im strengen Sinne nur die individuelle, und die Definition derselben lautet: Eine Substanz ist ein letztes oder unbedingtes Subjekt, das nicht mehr als Prädikat eines anderen Subjektes genommen werden kann.

Stellen wir nun das obengenannte Prinzip und diese Definiton nebeneinander, so ergeben sich aus dieser Zusammenstellung folgende logische Schlüsse, welche eine Reihe weiterer grundlegender Sätze dieser Philosophie bilden.

Erstens und unmittelbar: jede Substanz enthält in ihrem Begriff alle ihre Prädikate.

Zweitens und als Folge des ersten: zu den Prädikaten einer Substanz gehören auch ihre Beziehungen zu den andern, oder, nach scholastischer Terminologie, ihre äußeren Bestimmungen; also sind auch sie in ihrem Begriff enthalten, so daß es rein äußere Bestimmungen überhaupt nicht gibt: non datur denominatio pure extrinseca.

Drittens: es kann nicht zwei Substanzen oder überhaupt nicht zwei konkrete Dinge geben, die einander ganz ähnlich wären. Denn nehmen wir zwei nichtidentische Substanzen A und B, so ist die Nichtidentität der Substanz A mit der Substanz B eine Beziehung, der (nach dem obigen) in der Substanz A ein Prädikat entspricht, so daß diese Substanzen schon auf Grund ihrer Nichtidendität nicht gleich sind. Es ist dies das allgemein bekannte principium indiscernabilium.

Viertens: in jeder Substanz spiegelt sich die Welt. Dies ist eine unmittelbare Folge von Punkt 2, wonach eine jede Prädikate enthält, die allen ihren Beziehungen zu allen anderen Substanzen entsprechen.

In diesen vier Sätzen erschöpft Leibniz das Wesen der Substanz, unabhängig von ihrem Sein oder Nichtsein und unabhängig von irgendwelchem Einblick in das Gefüge der aktuellen Welt. Um weiter gehen zu können, müssen wir gerade an dieser Stelle an das Problem der aktuellen Welt herantreten, weil wir erst auf Grund seiner Lösung den für alle weiteren Sätze unerläßlichen Begriff der Zeit einführen können.

Die Leibnizsche Theorie, mit der wir uns hier befassen müssen, besagt, daß die Welt eine unendliche Vielheit von individuellen Substanzen sei. Für diese Behauptung findet man in Leibnizens Schriften verschiedene Beweise; doch hat nur einer, in den Augen des Philosophen selbst, wirkliche Beweiskraft, nämlich der Beweis durch die Notwendigkeit von einfachen Elementen des uns in der Erfahrung als Materie gegebenen Zusammengesetzten.

Dieser Beweis fußt auf der Annahme, daß die Materie kein reines Phänomen ist. Im Gegensatz zu allen anderweitigen Behauptungen, mit denen besonders deutsche Ausleger aufgetreten sind, ist Leibniz in seinem Ausgangspunkt Realist, und das müssen wir uns auch immer vor Augen halten, wenn wir uns in dem Labyrinth seiner öfters unklaren Bezeichnungen nicht verirren wollen. Nachdem er also die Wirklichkeit der Materie angenommen, argumentiert er wie folgt: Diese Materie ist teilbar, d. h. zusammengesetzt; die Wirklichkeit eines Zusammengesetzten kann aber nur von dessen einfachen Elementen stammen: also gibt es notwendigerweise einfache Elemente. Diese Elemente aber können, im Gegensatz zur Annahme mancher, keine Atome sein, und zwar aus mehreren Gründen, unter denen einer ausschlaggebend ist, nämlich daß das Atom selbst als materiell und deshalb ausgedehnt gedacht wird; ist es aber ausgedehnt, so ist es nicht unteilbar und ist kein Einfaches. Das einfache Element muß ein Unausgedehntes, Immaterielles, und dennoch ein Wirkliches sein: und da es eine Sinnlosigkeit wäre, mit Spinoza eine einzige Substanz anzunehmen, deren gewöhnliche Modi jene Elemente wären, so bleibt nichts anderes übrig, als sie als immaterielle Substanzen anzuerkennen. In diesem ihren Charakter erhält die Substanz den Namen M o n a d e.

Die zwei Einwände, die gegen diese Ansicht erhoben werden können, sind für Leibniz ein Antrieb zu zwei höchst bedeutsamen Theorien geworden: der Theorie der Ausdehnung und derjenigen des Raumes. Wirft man ihm nämlich vor, daß also nach der hier angeführten Auffasssung die ausgedehnte Materie ein Aggregat von unausgedehnten Substanzen sei, was einen Widerspruch bedeutet, so antwortet er darauf mit seiner Definition der Ausdehnung, wonach dieselbe ihrem Wesen nach nichts anderes ist, als eben eine Wiederholung, ein Miteinandersein, eine V i e l h e i t v o n M i t e i n a n d e r s e i e n d e n. Wird aber, wie es später tatsächlich seitens Kants in der Antithese der zweiten Antinomie geschehen ist, das Argument

von der Unmöglichkeit, zu einfachen Elementen des Räumlichen zu gelangen, angeführt, so lautet die Antwort: die Körper sind ein Wirkliches, den Raum aber müssen wir aus einer ganzen Reihe von Gründen als etwas nur Ideelles erkennen, woraus folgt, daß die Körper eigentlich nicht im Raume, daß sie ihrem Wesen nach unräumlich sind, und der Satz von der Unmöglichkeit einfacher Elemente gilt nicht für sie. Der Raum ist durchaus nicht ein Etwas, worin die Körper sich befinden. Was ist er also eigentlich? Nur eine Ordnung des Miteinanderseienden, ein phänomenales Sinnbild des Systems von Beziehungen zwischen den Monaden. Diese Rolle kommt also der Raumtheorie im Leibnizschen System zu: es ist dies eine gleichsam vorbedachte Verteidigung des Monadismus gegen Kants Kritik.

Mit diesen Ergebnissen können wir nun erst zum Substanzbegriff zurückkehren, um jetzt aus ihm weitere Schlüsse, durch welche wir ein Bild der wirklichen Welt erhalten, zu ziehen. Denn, wie schon bemerkt, setzen uns diese erst in die Lage, den Begriff der Zeit in den Begriff der Substanz einzuführen, und zwar auf folgende Weise: Die unendliche Vielheit der Substanzen, zusammengestellt mit der Spiegelung aller in jeder einzelnen, hat die Nichtnotwendigkeit (Kontingenz) dessen, was in jeder Substanz vorgeht, zur Folge. Der unendlichen Vielheit der Monaden entspricht nämlich, dem Spiegelungsprinzip zufolge, eine unendliche Vielheit von Prädikaten in jeder einzelnen; angesichts dieser Unendlichkeit is es nun für einen endlichen Intellekt unmöglich, einen notwendigen Zusammenhang zwischen einem gegebenen Prädikat und dem Begriff einer gegebenen Substanz nachzuweisen, d. h. (und Leibniz zieht wirklich diesen Schluß, für welchen wir, wenn es ein Paralogismus ist, ihm die Verantwortlichkeit überlassen müssen), daß dieser Zusammenhang kein notwendiger ist. Neben den notwendigen, aus der Definition einer Substanz als Substanz folgenden, haben wir also eine Unendlichheit von nichtnotwendigen Prädikaten. In dieser Nichtnotwendigkeit „besteht das Wesen der Zeit“: die logische, für unsere Vernunft unerfaßbare Aufeinanderfolge der nichtnotwendigen Prädikate erscheint nämlich unserer unklaren Erkenntnis in einem entsprechenden phänomenalen Sinnbild: der Aufeinanderfolge in der Zeit. Auf diese Weise entsteht die Zeit, deren konstante, aus Gründen der Symmetrie mit derjenigen des Raumes etwas gekürzte und deshalb unklare Definition lautet: eine Ordnung des Aufein-

anderfolgenden. Machen wir nun die Anwendung des Zeitbegriffs auf die schon auf anderem Wege gewonnenen Ergebnisse, so erhalten wir mit Leichtigkeit die letzten, sich zu einem Bild der lebendigen Welt nach Leibniz zusammenschließenden Sätze. Der erste ist der innere Determinismus der Substanz, d. h. daß alles, was ihr je zustoßen wird, von vornherein in ihrem Begriff enthalten ist. Der zweite ist die Tätigkeit der Substanz: denn alle in der Substanz vorkommenden Veränderungen haben ihr Prinzip in derselben; das Prinzip der Tätigkeit aber nennen wir Kraft, und von dem, was Kraft hat, sagen wir, es sei tätig, oder es handle. Der dritte ist die Stetigkeit dieses Handelns: denn da der Begriff der Nacheinanderfolge der nichtnotwendigen Prädikate, d. h. der Veränderung, dem Zeitbegriff logisch vorangeht, können wir keine Zeit denken ohne Veränderung, d. h. ohne Tätigkeit. Der vierte ist die Unmöglichkeit einer Einwirkung einer Substanz auf die andere; denn da alle Prädikate einer Substanz aus ihr selbst stammen, so stammt keiner von außen, d. h. es ist keiner die Folge des Handelns einer anderen Substanz. Der fünfte endlich ist die Theorie von der prästabilierten Harmonie. Auf Grund des Spiegelungsprinzips zieht nämlich jede Veränderung in einer Substanz eine Veränderung in allen anderen nach sich, und eine Veränderung in jenen eine solche in ihr selbst, d. h. obgleich es keine eigentliche Wechselwirkung im strengen Sinne gibt, so ist doch alles, was in einer Substanz vorgeht, abhängig von dem, was in den anderen geschieht, und umgekehrt: und so ist die Welt eine geordnete. An sechster Stelle könnten wir endlich den Satz anführen, durch welchen das Leibnizsche System gleichsam eine gewisse Abrundung erlangt, weil hiedurch in gleichmäßiger Weise die materielle und die geistige Welt umfaßt und die bisher abstrakte Vision mit konkretem Vorstellungsinhalt erfüllt wird: es ist der Satz von der Gleichsetzung der Monade mit der Seele. Das Merkmal der Seele ist nämlich die Wahrnehmung, deren Definition lautet: Ein Ausdrücken der Vielheit in der Einheit; nichts anderes aber als eben ein solches Ausdrücken ist jene Einwirkung einer jeden Monade auf jede andere nach dem Prinzip der Harmonie. Indem er aber das Problem des Bewußtseins und das Problem der Erkenntnis berührt, eröffnet dieser Satz, der einerseits einen Abschluß des bisherigen Gedankenganges bildet, anderseits

weitere Perspektiven, mit deren Erscheinen unsere Aufgabe und die Frage nach den Grundlagen des Systems ein Ende nehmen.

Wir kommen also zu dem Schluß, daß die eigentlichen Grundlagen des Systems die logischen sind und daß, wie die obige Darstellung gezeigt hat, dasselbe erst durch sie seinen, unbeachtet aller möglichen objektiven Einwände, sogar sehr ausgesprochenen inneren Zusammenhang erhält.

---

22. HORODYSKI WŁADYSŁAW. **Filozofia Lamberta w stosunku do rozwoju poglądów Kanta oraz do Bakona.** (***Lamberts Philosophie in ihren Beziehungen zu Kants Gedankenentwicklung und zu Bacon***).

Den Gegenstand vorliegender Abhandlung bildet Lamberts Philosophie, u. zw. die Darstellung seiner Reform der Philosophie und ihre Bedeutung sowohl in der Epoche des vorkantischen Eklektizismus, als auch im Verhältnisse zu der kritischen Philosophie, ferner wird der Zusammenhang, d. h. die Ähnlichkeiten und die Unterschiede zwischen dem Lambertschen und dem Kantischen Gedankengang betont, endlich diese beiden Reformen in ihrer Beziehung zu Bacons „Instauratio magna" betrachtet, um die Frage zu beantworten, inwiefern die in dieser Abhandlung besprochenen Probleme von der Philosophie der Erfahrung gefördert worden sind. Die letzte Aufgabe bietet uns Gelegenheit zu interessanten Betrachtungen, hauptsächlich über Lambert. Der Hauptteil der Arbeit ist selbstverständlich Lambert gewidmet; es handelt sich aber in gleichem Maße um Folgerungen hinsichtlich Kants kritischer Philosophie.

Der Verfasser charakterisiert zuerst die Stellung Lamberts als die eines Gelehrten in der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. und greift dabei hauptsächlich auf die Werke und den Briefwechsel Kants zurück. Die charakteristischen Anschauungen anderer Denker werden ebenfalls zitiert. Als Gelehrter von universeller Fassung erwarb sich damals Lambert den seltenen Ruhm, der ihm nicht nur auf dem Gebiete der Philosophie erwachsen ist. Nach seinem Tode (1777) geriet Lambert bald in Vergessenheit. Sein Name erscheint wieder um die Hälfte d. XIX. Jhs., und die Frage nach dem Verhältnis seiner Philosophie zu Kant hatte bald einen heftigen, heute nur scheinbar entschiedenen Streit zur Folge.

Es fehlte nicht an Stimmen, welche Lambert nicht nur als Kants

Vorgänger (Vorläufer), sondern auch als seinen Lehrmeister hinstellten. Selbst die erkenntnistheoretische Terminologie der beiden Philosophen erschien ihnen im strengsten Sinne identisch. Lambert wurde zum Philosophen der „Kritiken" gestempelt. Andere dagegen, die ebenfalls Lamberts Anhänger waren, traten mit gemäßigten Urteilen hervor. Aber auch diese Interpretationen waren dem Sinne der Lambertschen Schriften fremd, und die Erklärung von Lamberts philosophischer Richtung war falsch. Die Gegner aller dieser Interpreten stellten wiederum jede denkbare Beziehung der Lambertschen Philosophie zu Kants Kritizismus in Abrede und erklärten in dem Falle Lamberts Philosophie zu seinen Ungunsten. Um Kants Größe besorgt, setzten sie sich sogar in Widerspruch zu Äußerungen im Kants-Lambertschen Briefwechsel und zur ursprünglich geplanten Vorrede zur „Kritik der reinen Vernunft". Diese Anschauung wurde in Deutschland als richtig angenommen. Damit wurde der Streit vor 15 Jahren geschlichtet.

Es ist aber von hohem Interesse — und Lambert verdient es auch — daß eine neue Bearbeitung seiner Philosophie und seiner philosophischen Stellung in Angriff genommen werden; und zwar sowohl mit Rücksicht auf den damaligen Eklektizismus, als auch auf die Reform Kants, dessen Umfang und sogar Bedeutung erst auf Grund der Beurteilung der Lambertschen Philosophie richtig erfaßt werden kann. Ohne Lambert hätte Kants Kritizismus damals als verfrüht erscheinen müssen. Es war aber der damalige Eklektizismus eben durch Lamberts philosophische Reform zum Kantischen Kritizismus herangereift. Endlich verdient Lamberts Philosophie an und für sich eine neue, streng sachliche Bearbeitung. Der Verfasser hofft, daß erst jetzt der oben besprochene Streit ausgetragen werden wird, umsomehr da die von diesem Gegenstand handelnden Arbeiten von Bartholmès, Zimmermann, Lepsius, Baensch, Riehl, u. a. die Aufgabe gewissermaßen vorbereitet hatten; er hofft, daß es ihm gelingen wird, das wichtige Moment in der Geschichte der Philosophie des XVIII. Jhs. in hellerem Lichte darzustellen. Kants wissenschaftliches und philosophisches Verdienst wird hiedurch keineswegs irgendwelchen Abbruch erleiden.

Lambert verstand es, mit dem Eklektizismus, der sich nur in den Schranken des Rationalismus entwickelte, endgültig aufzuräumen. Die Leibnizschen und Wolffschen Probleme suchte er mit Lockes Empirismus auszugleichen, d. h., in den beiden Richtungen die

richtigen Thesen festzustellen und sie nach Ausscheidung von falschen auf einen gemeinschaftlichen Nenner zu bringen. Der Verfasser versucht deshalb vor allem, die zwei Haupttendezen der Lambertschen Reform zu präzisieren, u. zw., die Begründung der Philosophie auf mathematischer Methode, was mit dem auch für Kant wichtigen Probleme der Metaphysik der Zukunft in enger Verbindung steht, ferner den Versuch, der Wissenschaft eine neue Theorie des Apriorismus zugrunde zu legen. Mit diesen Problemen stellte sich Lambert auf kritischen Boden, nicht aber durchaus auf den Kantisch-kritischen. Es gelang Lambert durch seine Thesen über die Methode, die Theorie der einfachen Begriffe, die Lehrsätze über die metaphysische Wahrheit, die Ableitung eines Organons der Begriffe (das Reich der Wahrheit), die auf das Verhältnis der Grammatik zur Metaphysik bezüglichen Forschungen, die wertvolle Theorie vom Ableiten der Wahrheit aus dem Scheine — kurz durch seine Reform — die Einseitigkeiten des Rationalismus und des Empirismus zu überwinden, wobei er sich systematisch der Euklidischen Methode bediente. Die Frucht seiner Forschung ist nicht nur das neue „Organon“, eine Sammlung von Regeln und Gesetzen, die für jedes Erkennen maßgebend sind, sondern auch das System der Anschauungen auf das gesamte Gebiet der Wirklichkeit. Den Hauptpunkt seiner Betrachtungen bildet die Umwandlung der Wissenschaft a posteriori in die a priori, kurz: die Theorie der einfachen Begriffe. Lamberts Kritizismus stellte mit Ausnahme der Begriffe des Raumes und der Zeit und „des Dinges an sich“, die von Lambert ganz anders gelöst wurden, dieselben Grundprobleme die in der „Kritik d. r. Vernunft“ behandelt werden, doch wurden diese von ihm entweder nicht weiter entwickelt, oder nicht systematisch gefaßt, oder ganz anders gelöst: teils ungenügend, teils aber breiter und tiefer, als es Kant tut. Das Kantische Problem der Form und der Materie der Erkenntnis (der Erscheinung, der Erfahrung, der sinnlichen Erkenntnis) wurde bei Lambert nur berührt; er erwähnt es nur in diesem Sinne gelegentlich, jedoch entweder ohne sich bewußt zu werden, wie bedeutsam die auf dem Momente aufgebaute Theorie sein könnte, welches er ohne nähere Ausführungen und Schlüsse kurz als „Mittelweg“ bezeichnet, oder indem er im Gegenteil eine solche Theorie schon als unfruchtbar und überflüssig betrachtet. Aus diesen, wie noch aus anderen Gründen sollte Lamberts philosophische Richtung im Gegensatz zu Kants idealistischem er-

kenntnistheoretischen Kritizismus als kritischer Realismus bezeichnet werden. (Der Terminus „qualitativer erkenntnistheoretischer Dualismus“ ist sachlich falsch.) Deshalb war auch Kants moralisches Gesetz dem Lambertschen Kritizismus fremd. Der Umstand dagegen, daß Lamberts philosophischer Ausgangspunkt den bei Kant benützten Standpunkt Humes (neben Leibniz und Locke) unberücksichtigt läßt, beweist uns ohne Zweifel die Stärke des Lambertschen Kritizismus. Denn ohne Humes subtile Analyse des Kausalnexus, d. h. des Inbegriffes der Notwendigkeit, kennen gelernt zu haben, stellte Lambert seine Lehre vom Apriorismus kritisch auf, was aufrichtige Bewunderung verdient.

Von Lamberts Kritizismus, dessen erkenntnistheoretische Reform tatsächlich den Umfang der für Kants „Kritik“ nötigen Aufgaben oder Fragen festsetzt, war der unmittelbare Übergang zu Kants Kritizismus und nur zu diesem gegeben. Obgleich die Probleme der „Kritiken“ allmählich, systematisch und in Etappen des Entwicklungsganges der Anschauungen Kants selber reiften, obgleich sie als Frucht seiner eigenen Denkprozesse aufzufassen sind, so gewinnen sie ihre endgültige Form erst nach der Lambertschen Reform. Diese Reform war Kant bekannt, ehe er noch zu seinen kritischen Resultaten gelangt war. Durch diese Reform und durch Lamberts Briefe angeregt, versuchte Kant eine eigene Lösung der Probleme, die von Lambert entweder vorgezeichnet wurden, oder sich aus seiner Lehre deutlich ergaben. Die Genesis des Kantischen Kritizismus führt also auf Lambert zurück. Das Datum der ersten Ausgabe der „Kritik der reinen Vernunft“, die Geschichte der Abfassung dieses Werkes, der Briefwechsel der beiden Philosophen, die Lambert gewidmete Vorrede, endlich der Inhalt der „Kritik“ selbst, besagen viel für einen Kritiker der die Sache ohne Voreingenommenheit untersucht, und geben ihm wertvolle Fingerzeige für eine unparteiische Vergleichung der Lambertschen und der Kantischen Reform. Als eine notwendige Bedingung erwies sich eine wirklich genaue, gründliche Berücksichtigung von Kants Schaffen seit seinen ersten philosophischen Abhandlungen, ein Eindringen in den Inhalt der „Kritik der reinen Vernunft“, in welcher mehrmals, in den für unsere Forschung wesentlichen Momenten, Lamberts Name nicht erwähnt wird. Es hat sich dabei herausgestellt, daß Kant in den allgemeinen Problemen seiner vorkritischen Schriften Lambert gegenüber zurückstand, was angesichts der Behauptungen der Gegner

Lamberts besondere Beachtung verdient, da hiedurch die Methode gewisser Interpretationen ins richtige Licht gesetzt wird.

Die Vergleichung der Probleme der Lambertschen Reform mit der „Kritik der reinen Vernunft" und mit Kants Schriften vor dem J. 1777 ist für den Forscher der Philosophie sehr lehrreich. Ebenso instruktiv sind auch Kants Briefe an Lambert oder über ihn. Die Berührungspunkte lassen sich in folgender Weise zusammenfassen:

1.) Lambert überwand die Einseitigkeit des Rationalismus und Empirismus, wußte sich auch vom Skeptizismus freizuhalten und wollte jeden Dogmatismus unmöglich machen. Doch erst Kant gelang es, Humes Gedanken kritisch ergänzend, den damaligen Dogmatismus zu stürzen.

2.) Lambert stellte die Philosophie auf mathematische Basis. Dies erschien ihm wie auch Kant, sowie auch einigen ihrer Vorgänger, als die sicherste Gewähr für Wissenschaften im strengen Sinne, d. h. für zwingende Behauptungen und Lehrsätze (nb. Kantisches Merkmal der Notwendigkeit und der strengen Allgemeinheit). Die Lehre von den Begriffen baute Lambert auf, indem er sich Euklids allgemeine Methode zum Ausgangspunkt nahm. Die Methode der Philosophie (der Metaphysik) sollte in ähnlicher Weise wie in der Mathematik synthetisch sein. Wolff richtete sich nach diesem Muster nur halb, und Locke vermied es nicht, zusammengesetzte Begriffe auf nichts zu begründen. Die neue Methode wird von nun an die Regel sein; sie ist noch ein Ideal. Nach Lamberts Ansicht wird Ontologie zum philosophischen Wörterbuche, zum Begriffslexikon werden. Augenblicklich gibt es noch Schwierigkeiten zu überwinden. Lamberts Voraussetzung der synthetischen Methode führt unter Berücksichtigung seiner Lehre von den Begriffen zur speziellen Vergleichungsfolgerung hinüber, die noch weiter unten besprochen werden soll.

Kant nahm erst in der Epoche seines Kritizismus an, daß die künftige Metaphysik auf synthetischen Urteilen (a priori) basieren müsse. Quaestio facti war damals für ihn schon vorhanden, und es handelte sich nur um quaestio iuris. Er stand also erst damals auf dem Standpunkte der mathematischen Voraussetzung Lamberts. Im J. 1764 — dem Erscheinungsjahr von Lamberts „Neues Organon" — schrieb Kant der Philosophie (Metaphysik) ausschließlich die analytische Methode zu und schloß die Anwendung der synthetischen auf diesem Gebiete aus. Dagegen gründete Kant in der „Kritik der

reinen Vernunft" die Mathematik auf die reinen Anschauungsformen (in ähnlicher Weise wie die Empirie auf reine Verstandesbegriffe), während Lambert sogar die betreffende Konzeption Kants vom J. 1770 für unrichtig hielt. Kant bestimmte endlich in der „Kritik d. r. Vernunft" genau die Grenze zwischen der mathematischen und der philosophischen Erkenntnis, Lambert hingegen befaßte sich zwar mit diesem Verhältnis, aber der von ihm angegebene Unterschied ließ die Besonderheit der Erkenntnisgegenstände dieser beiden Wissenschaften nicht scharf hervortreten.

3) Raum und Zeit gelten — und zwar nur diese allein — in der „Kritik d. r. Vernunft" als Formen der sinnlichen Anschauung a priori, während Lambert diese Begriffe allen übrigen einfachen, welche sich nicht definieren, sondern nur angeben lassen („ist"), als gleichgeordnet betrachtet, da ihm eine Definition des Raumes und der Zeit überhaupt unmöglich erscheint. In dieser Frage tritt uns scharf der entschiedene Unterschied zwischen den Anschauungen Lamberts und denen Kants hervor. Schon Lambert ließ sich die Kantische Fassung dieses Problemes nicht genügen, aber er blieb bei seiner Theorie stehen, in der der Raum und die Zeit (die Dauer, die Ausdehnung) von den Grundbegriffen nicht gesondert wurden.

4.) Lambert und Kant befaßten sich eingehend mit der Metaphysik. Einen der wichtigsten Punkte bildet in ihren philosophischen Schriften die Frage: wie ist die Metaphysik als Wissenschaft möglich? Als solche sollte sie die Metaphysik der Zukunft werden und erforderte eine Reform sowohl in der Methode, als auch in der Feststellung ihres Gegenstandes.

Kant ließ sich seit dem Erscheinen seiner frühesten Schriften das Schicksal der Metaphysik angelegen sein und betonte es zu wiederholten Malen, sogar in der Periode, als er schon die Unmöglichkeit und die Schädlichkeit der Metaphysik (des Übersinnlichen) nachzuweisen suchte, da sie die Wahrheit verdunkle. Er schrieb: „Die Metaphysik, in welche ich das Schicksal habe, verliebt zu sein, (ob ich mich gleich von ihr nur selten einiger Gunstbezeugungen rühmen kann, leistet zweierlei Vorteile)". Die beiden Reformen, die von Lambert und von Kant, wurden um der Metaphysik willen vorgenommen. Kant bot aber in seiner kritischen Epoche noch kein System, sondern beschränkte sich darauf, nur ausführliche Weisungen für einige Teile der Metaphysik zu geben. Lam-

bert, der zu vorsichtig war, in der Überschätzung der Metaphysik-ihrer Mittel, zu weit zu gehen, baute eine vollständige Weltanschauung aus. Die Wissenschaft führe nicht zur Erkenntnis der Wirklichkeit, d. h. all dessen, was möglich ist, sondern sie setzt uns in den Stand, nur in einen kleinen Ausschnitt „aus der Gesamtheit des Möglichen" einzudringen. Es sei also nur ein Teil der metaphysischen Probleme der wissenschaftlichen Bearbeitung zugänglich. Lambert war also bedeutend der Entwicklung der Weltanschauung vorausgeeilt. Es blieb ihm aber versagt, die Frage so tief wie Kant zu erfassen, denn:

5.) Er hatte das Problem des Dinges an sich, für welches in seinem Wirklichkeitsausschnitte Raum vorhanden war, nicht gestellt. Lamberts „Phänomenologie", d. h. die Lehre vom Schein, stellt zwar auch dieses Problem, aber ohne die Frage mit der Kant eigenen, scharfen Konsequenz zu verfolgen, ja, sogar ohne sich deren bewußt zu werden. Lambert führte allerdings als erster den Terminus: „das Ding an sich" ein („Phänomenologie"). In demselben Sinne bediente er sich öfters des Wortes: die Sache an sich. Diese beiden Ausdrücke verwendet er im Gegensatz zum Schein. Da bei ihm die Behandlung dieses Problems fehlt, sehen wir uns gezwungen, Lamberts Philosophie als kritischen Realismus zu bezeichnen.

6.) Lamberts Lehre vom Schein ergänzt seine „Alethiologie", d. h. die Lehre von der Wahrheit (und deren Unterscheidung vom Irrtum). Sie gibt die allgemeinen Regeln, wie man den Schein zu vermeiden und die Wahrheit aus demselben herausholen könne, (da der Schein mit dem Falschen nicht gleichgesetzt werden kann). Lambert führte die Arten des Scheines an, erweiterte damit seine Lehre von den Begriffen. Wir finden hier weder die kantische Logik des Scheins, noch die Kantisch-kritischen Betrachtungen über das Reich der Vernunfterkenntnis. Daß aber Lamberts „Phänomenologie" Kant das Thema zur systematischen Bearbeitung geboten hat, ist anzunehmen, und dies beweist eine (auch bisher nicht verwertete) Stelle in der „Kritik der reinen Vernunft".

7.) Da Lambert in anderer Weise als Kant die Lehre vom Schein aufstellt, aber auch hier dasselbe Ziel der Forschung voraussetzt, ohne die Sache bis zu Ende durchforscht zu haben, (— Kant leitet aus dieser Lehre die dialektische, problematische Wahrheit für drei Wissenschaften: für die rationale Psychologie, die Kosmologie und die Theologie ab —) so mußte bei ihm die Kantische

Unterscheidung von Vernunft und Verstand fehlen. Seine Theorie der Begriffe gilt für die homogene Erkenntnisfunktion. Aber in Lamberts Lehre vom Schein ist der Bereich der Fragen und Fälle bedeutend größer.

8.) Es fehlen daher bei Lambert all die speziellen, schlechterdings pedantischen Analysen, wie wir ihnen in der Kantischen Analytik der Begriffe und der Grundsätze und in der Lehre von der reinen Vernunft begegnen, von denen als Beispiel die subtilen, mit denselben Bezeichnungsworten operierenden Definitionen der Anschauung, des Begriffes und des Urteiles zu erwähnen sind. Lamberts Reform ist als Organon weniger inhaltsreich und weniger mannigfaltig. Kant war sich des Wertes seines Organons, seiner — wie er sich auszudrücken pflegte, — kritischen Propädeutik, bewußt. Die gewiß bescheiden erscheinenden Worte in seiner Methodenlehre — deren Tendenz uns durchsichtig genug ist, — nämlich der Ausspruch: „Freilich fand es sich, daß, ob wir zwar einen Turm im Sinne halten, der bis an den Himmel reichen sollte, der Vorrat der Materialien doch nur zu einem Wohnhause zureichte", waren ohne Zweifel gegen die Architektonik der Lambertschen Ideen gerichtet.

9.) Die wenig komplizierte Theorie der Begriffe bei Lambert erschien gegen die „Kritik der reinen Vernunft" zu gedrängt. Sie führt zu weiteren, nicht minder interessanten Übersichtspunkten.

Lambert machte Wolff den Vorwurf, daß er die Begriffe willkürlich, unmethodisch bearbeitet habe, daß sie sich aus diesem Grunde zur wissenschaftlichen Deduktion nicht eignen und daß man deshalb eine neue Lehre von Begriffen aufstellen müsse. Indem er die in der Astronomie erprobte Methode einführte, ging Lambert von Tatsachen, und zwar von den einfachsten aus. Als solche betrachtet er im Erkennen die einfachen Begriffe. Sie lassen sich auf zehn Grundbegriffe zurückführen. In der „Architektonik" erweiterte Lambert diese Tabelle. Als einfachste Tatsachen lassen sie sich durchaus nicht definieren. Sie sind da. Das Merkmal derselben bildet die Gedenkbarkeit, und das bedeutet, daß sie möglich sind. Als formeller Grund gilt für sie der Satz des Widerspruchs. Das ist ein negativer Grund. Als materieller, positiver tritt die Existenzmöglichkeit hervor, d. h. daß etwas existieren kann. Das Existenzmögliche ist mit dem Begriff des Soliden und dem Begriff der Kräfte gleichbedeutend. Das Solide ist das materiale Körpersubstrat, ist die mate-

riale Substanz. (Es existieren drei Modifikationen für die Substanz). Die Kräfte bezeichnet Lambert als immateriale Substanzen. Die einfachen Begriffe sind für sich gedenkbar, die zusammengesetzten Begriffe nur mittels der einfachen (mittelbare Gedenkbarkeit). Also die Dinge sind überhaupt gedenkbar, entweder als einfache Begriffe oder als solche, die leicht auf solche zurückgeführt werden können (nb. Grundsätze und Postulate). Die einfachen Begriffe führen, im Sinne des formalen und materialen Grundsatzes, von der Form zur Materie (principia ac axiomata). Die Begriffe bilden insgesamt das Reich der Wahrheit oder der Möglichkeiten, das nicht nur symbolisch, sondern auch tatsächlich harmonisiert ist, weil die Grundlage dieser Harmonie das gemeinsame Zeichen : der Gedenkbarkeit (d. h. die einfachen Begriffe und die in ihnen enthaltenen Möglichkeiten) bildet. Dieses Reich ist also unendlich weit. Das System der Wahrheiten dieses Reiches ist rein ideal, hat rein subjektive Bedeutung, solange es bloß auf dem Satze des Widerspruchs beruht. Das Gedenkbare ist in Rücksicht auf den Verstand möglich. Die logische Wahrheit muß zur metaphysischen werden, muß auf eine positive Basis gestellt werden. Was gedenkbar ist, das ist zugleich existenzmöglich. Die logische Wahrheit bildet die Grenze zwischen dem rein Symbolischen (der bloßen Benennung) und dem logisch Gedenkbaren, hingegen die metaphysische eine solche zwischen dem bloß Gedenkbaren und dem Reellen, Kategorischen. Es gibt keinen Unterschied zwischen dem principium cognoscendi und dem essendi. Lambert leitet aber daraus die Schlußfolgerung ab, daß die Wahrheiten für uns das principium cognoscendi — der Existenz Gottes, dagegen Gott das principium essendi — für Wahrheiten ist. Die logische Wahrheit gleicht also — streng genommen — der metaphysischen, vorausgesetzt, daß sie von Gott gedacht war. Das Existenzmögliche muß in Gott begründet werden. Die höchste Formel für alles, was gedenkbar ist, was existiert und gewollt wird, enthält nicht nur die logische und die metaphysische, sondern auch die moralische Wahrheit. Diese drei Wahrheiten haben denselben Umfang und fallen gänzlich zusammen. Daraus entwickelte Lambert seine beste Welt, die von vielen möglichen die einzig wirkliche ist.

Die ganze Weltanschauung leitete Lambert aus seiner Theorie der Begriffe ab. (Wahrheit und Irrtum.) Dem Irrtum (der vom Scheine zu unterscheiden ist) widmete Lambert eine Abteilung

in seinem „Organon". Der Irrtum entsteht nur in zusammengesetzten Begriffen. Die einfachen Begriffe enthalten in sich den materialen Grund für unsere Erkenntnis, aber sie enthüllen die Existenz selbst nicht. Man soll wissenschaftlich zu erkennen wissen, umsomehr da wir unseren ganzen Erkenntnisinhalt auf dem Wege der Erfahrung gewinnen.

Es fällt nun nicht schwer, daraus die Bedingung für das streng wissenschaftliche Verfahren abzuleiten, das von dem rein beschreibenden, historischen verschieden ist. Eine solche Bedingung muß als Verhältnis zwischen dem materialen Erkenntnisgrund und der Erfahrung gelten. Unsere Vorstellungen, die in der Regel ihrer Natur nach empirisch sind, müssen ein für die Grundtatsachen wichtiges Merkmal besitzen. Sie müssen gedenkbar, und zwar entweder unmittelbar oder mittelbar sein. Sie sind gedenkbar, d. h. sie sind auch für die Zukunft möglich, so daß wir in der Zukunft nicht gezwungen sein werden, uns auf die Erfahrung zu berufen. Sie sind für uns schon von der Erfahrung unabhängig, und zwar unabhängig in ihrer Begründung; sie sind also apriorisch. In diesem Sinne hatte Lambert sein a priori gefaßt. Die Wissenschaften, die sich auf gedenkbare Begriffe aufbauen, sind apriorisch. Im Grund genommen, kann in diesem Sinne jede Wissenschaft apriorisch werden. Der absolute Apriorismus gebührt nur dem göttlichen Intellekte. Unsere apriorische Wissenschaft hat noch eine Grenze für sich. Sie soll nämlich die streng und teleologisch gefaßte Wirklichkeit ausdrücken; eine solche streng beweisende Teleologie gibt es aber nicht. Daraus folgt, daß die Existenz kein Thema des apriorischen Wissens ist. Daß etwas existiert, muß immer empirisch bewiesen werden. Deshalb umfaßt die apriorische Wissenschaft nur das Reich der Möglichkeiten, also nicht die Existenz, sondern das Existenzmögliche.

Die Erklärung der Existenz gehört zur Erfahrung. Daher bietet sich auch hier Gelegenheit zum Irrtum. Sofern wir die apriorische Möglichkeit auch a posteriori bestätigen, — und ein solches Verfahren ist immer angezeigt, — dürfen wir sie mit Recht als existierend annehmen, ohne uns des Zweckbegriffes zu bedienen. Auf diese Weise gehen wir von der Erkenntnis a priori zu der a posteriori über. Wichtiger erscheint jedoch in Hinsicht auf den Bereich der Anwendung der umgekehrte Weg. Wir können Möglichkeiten aposteriorisch nicht nur bestätigen, sondern sie auch finden. Hier begnügen wir uns nicht mit der gemeinen Erkenntnis,

sondern indem wir den Irrtum sowie alles das, was sich an die Erfahrung selbst knüpft, ausschalten, erheben wir uns zur wissenschaftlichen Erkenntnis. Wir verwandeln die Erkenntnis a posteriori in die rein apriorische in dem Sinne, daß sich in den Gründen schon nichts aposteriorisches befindet. Das Ziel des Erkennens bildet die Umbildung einer jeden historischen Erkenntnis in die wissenschaftliche, apriorische, rein ideale. So würde Lamberts Realismus in Idealismus übergehen. Doch ist die letzte Aussage von dem rein Idealen nur scheinbar; dem Lambertschen System liegt der Begriff des Soliden zugrunde, welches wir nur als eine physische Masse (— der die Eigenschaft der Undurchdringlichkeit anhaftet —) begreifen können und welches, der Leibnizischen Monade entsprechend, an den Begriff der Kraft gebunden ist. Diese These kann nur als Fingerzeig, als selbstverständlicher Wunsch betrachtet werden, der noch deshalb unerfüllbar erscheint, weil wir doch nur einen Teil der Wirklichkeit kennen. Die empirische Wissenschaft läßt sich nicht immer auf eine apriorische zurückführen. Lambert spricht sogar von einem Abstande zwischen der apriorischen und der aposteriorischen Erkenntnis. Im Prinzip besteht ein solcher Abstand nicht, aber in der Praxis unseres Erkennens kommt er zum Vorschein. Die Behauptung, — die sich aus Lamberts Anschauungen ergibt, — daß die Erfahrung schon überflüssig erscheinen könnte, wäre ein Vorrecht der absoluten Wissenschaft, die nur als unerreichbares Ideal besteht.

Das sind nun Lamberts Anschauungen von dem Wesen der Begriffe und dem Apriorismus. Unsere Erkenntnis, die mit einfachen Begriffen arbeitet, kann sich entweder in apriorischer oder aposteriorischer, progressiver oder regressiver Richtung bewegen. In der empirischen Wirklichkeit, sofern es sich um die Richtung der Reihe (Gründe — Folgen, Folgen — Gründe), und um die Mittel handelt, deren wir uns im ersteren und im letzteren Falle bedienen können, gibt es eine Grenze zwischen dem a priori und a posteriori, und Lambert zieht eine solche. Aber es kann — wie Lambert meint — der Fall vorkommen, daß man einen Mittelweg einschlagen muß, wenn es uns nicht gelingt, die apriorische oder die aposteriorische Reihe aufzustellen. Als Ausweg wird dann die analytisch-synthetische Methode dienen müssen. Näheres über diesen („kombinierten") Weg gibt aber Lambert nicht an.

Im Verhältnisse zum Kantischen Kritizismus lassen sich außer den oben angeführten folgende weitere Parallelen nachweisen:

a) Lamberts Grundbegriffe repräsentieren in seiner Reform dasselbe, was Kant in seiner „Kritik d. r. Vernunft" als Kategorien bezeichnet. Sie ermöglichen die Erfahrung. Sie sind apriorisch und bilden die Grundlage für alle Begriffe. Der Mangel in Lamberts Kategorienlehre besteht sowohl in der Konstruktion und in der Ableitung der Kategorien, wie auch in der Festsetzung eines numeri clausi. In der „Architektonik" werden ja mehr als zehn solche Grundbegriffe angeführt, darunter auch der Schall, die Hilfszeitwörter, ja selbst Bindewörter. Was die Deduktion anbelangt, finden wir bei Lambert keine Inkonsequenz, denn da diese Begriffe unbestimmbar sind und man darauf nur hinweisen kann, so bleibt nichts anderes übrig, als sie zu denken. Und die Wahl war, im Grund genommen, deshalb unfreiwillig, weil hierin der formale Satz vom Widerspruch den Ausschlag gab. Allerdings fehlt uns eine Formel für die Systematisierung. Lambert gab sich Mühe, die Zahl der Grundbegriffe festzusetzen. Ob aber dieselbe zu groß oder ob sie unvollständig ist, diese Frage steht in Lamberts Kategorienlehre offen.

b) Lambert hat den Gedanken, der im Worte „Mittelweg" enthalten sein mochte, nicht entwickelt. Es fehlt bei ihm das Kantische Problem der Form und der Materie der Erkenntnis (der Erfahrung, der Erscheinung). Eine Regel für ein beständig apriorisch-aposteriorisches Verfahren gibt es bei ihm nicht. Über ein Wissen, das halb ideal, halb real wäre, läßt er sich gar nicht aus, aber man kann sich die Frage stellen, ob Lambert überhaupt die Absicht hatte, eine solche in seiner Lehre ergänzende Theorie als notwendig hinzustellen. Lambert nahm eine Regel für die Zurückführung der aposteriorischen Erkenntnis auf das apriorische an, er zeigte, daß zwischen beiden ein Abstand infolge des kleinen erkenntnistheoretischen Wirklichkeitsbereiches, nicht aber infolge des angeblichen qualitativen Unterschiedes der Gebiete bestehe. Es galt also für ihn seine These vom Apriorismus in dem Sinne, wie für Kant die Lehre von der Form und Materie. Sonst wäre Lamberts Identifizierung der logischen Wahrheit mit der metaphysischen, und noch mehr seine „transzendente" Form und sein Reich des Existenzmöglichen (nicht der Existenz selbst) nicht verständlich. Wir müssen uns an die Lambertsche Bestimmung der Gründe für die Ge-

denkbarkeit erinnern. Lamberts Mittelweg wurde nur der Genauigkeit halber, d. h. als eventueller Fall eingeführt.

c) Lamberts wesentliche Identifizierung der logischen Wahrheit mit der metaphysischen ist Kants allgemeiner Weltanschauung nicht fremd. Kant hatte aber in der „Kritik“ die Sache eingeengt, drängte sie zusammen, und vertiefte sie für die Erkenntnistheorie. Aus dieser Tendenz ist z. B. Kants Definition des Urteiles entsprungen.

Aus der Lambertschen Lehre vom Apriorismus ergeben sich folgende vergleichende Betrachtungen:

α) Lamberts a priori bedeutet: vor der Erfahrung; es drückt aber vor allem den Gedanken aus: unabhängig von (den Elementen der) Erfahrung. Dies soll aber durchaus nicht bedeuten: wider die Erfahrung, oder: abseits von der Erfahrung.

β) Lambert hat die Kantische für das Problem der Form und der Materie fundamentale Frage: wie sind synthetische Urteile a priori möglich? nicht gestellt. An die mathematischen Urteile und den Apriorismus denkend, fragte aber auch Lambert: wie ist streng wissenschaftliche Erkenntnis möglich? Diese Frage ist ihrem Wortlaut nach sogar der Kantischen ähnlich: wie ist die Tatsache der Erkenntnis möglich?

γ) Kants transzendentale Deduktion, deren Durchführuug in der transzendentalen Analytik von Kant als die schwerste Aufgabe bezeichnet wurde, findet man bei Lambert nicht. Die Frage selbst: wie können reine Begriffe Grundsätze der Erfahrung werden? — folgt aus Lamberts Theorie (Die Verifizierung der Begriffe a priori; die Zusammensetzung der Begriffe). Diese „schwerste“ Aufgabe Kants bestand darin, daß gegen die hergebrachten Behauptungen gefragt werden sollte, ob in den synthetischen Urteilen die Empirie mit dem Apriorismus in Einklang gebracht werden kann. Das hat aber schon Lambert getan, wie er auch schon die Deduktion der zusammengesetzten Begriffe verlangte.

δ) Lambert kannte den Terminus „transzendental“ nicht. Er gebrauchte das Wort „transzendent“, in dem Sinne, daß die Begriffe und Urteile „transzendent“ sind, d. h. daß sie sich z. B. von der Körperwelt auf die Intellektualwelt übertragen lassen. In dem Sinne sprach er von der transzendenten Form, und von der transzendenten Optik und Perspektive. („Phänomenologie.“)

So stellt sich die Übersicht des Verhältnisses der Lehre Lamberts zu Kants Kritizismus dar. Das in der Einleitung ausgesprochene

Urteil des Verfassers wurde im einzelnen, aber noch nicht im großen und ganzen begründet. Es sollen noch Kants vorkritische Ideen berücksichtigt werden. Kant strebte langsam, geradezu mühsam, aber mit großer Beharrlichkeit und mit Erfolg nach seinem Kritizismus. Deshalb sind auch alle seine vorkritischen Probleme ein Vorbereitungsmaterial. Im J. 1764 hatte Kant den Einfluß des dogmatischen Rationalismus schon völlig überwunden und sich gerade von dem des Empirismus freigemacht. In seinen Schriften hatte er gewisse Themen fast in ähnlicher Weise wie Lambert behandelt. Mit Recht betonten auch die beiden Philosophen die Gemeinsamkeit ihrer Methode und dasselbe Streben (wie sie uns ebenfalls in ihren physisch-mathematischen Anschauungen entgegentritt). Aber Lambert hatte damals schon die ganze Reform entwickelt und erfaßte Probleme, die von Kant nicht in Angriff genommen worden waren. Lamberts Werk und seine Briefe gaben Kant einen neuen Anstoß und veranlaßten ihn zur Erweiterung des Themas. Kant selbst betrachtete sich als Lamberts Schuldner. Obgleich Kants vorkritische Schriften in gewissen Anschauungen mit Lambert übereinstimmten, standen sie gegen Lamberts philosophische Stellung zurück und wiesen Unterschiede auf. Wenn sie also schon Kant nur zum Kritizismus (was teilweise schon im J. 1770 in der Schrift: „De mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principiis" stattgefunden hat), hinführen mußten, so erscheint die Behauptung, daß die Lambertsche Reform von Kants Kritizismus weit, sogar sehr weit entfernt ist, als unbegründet, als falsch.

Kant stand unter dem Einflusse der Leibnizischen Lehre und verband noch in der „monadologia physica" den Raum mit der Monade. Dieses Problem und das der Zeit bildete damals nebst den Dissertationen über die logischen Erkenntnisgründe und über die einzig möglichen Beweise für das Dasein Gottes (woraus die Freiheit des Menschen abgeleitet wurde) das Hauptthema für Kant. Er arbeitete es mehrmals um. Für Lambert waren Raum und Zeit Tatsachen. Er blieb bei dieser Behauptung stehen. Raum, Zeit und die Kritik der logischen Sätze führten hingegen Kant zum Wendepunkte im J. 1770 und in d. J. 1772, 1776. Die Erschließung dessen, was später in der transzendentalen Ästhetik hervortrat, als Hinweis für das gesamte Erkenntnisgebiet, fand gleichzeitig mit Lamberts Tode statt. Lambert hat Kants kritische These vom Raume und von der Zeit nicht beeinflußt, ebensowenig seine

Anschauungen vom J. 1770 über den mundus intelligibilis und sensibilis. Er hat aber Kant auch in diesen Ideen bestärkt und ihn durch seinen abweichenden Standpunkt zu ihrer Aufstellung angeregt. Gewiß hat Kant nicht ohne Grund an Lambert seine Dissertation v. J. 1770 als Antwort auf dessen letzten Brief (v. J. 1766) geschickt. Die gänzliche Ausarbeitung des neuen Gesichtspunktes fand ohne Zweifel unter dem Einfluß der Lambertschen Reform, ihrer Probleme, statt. Vor d. J. 1770 gestalteten sich Kants Anschauungen oft in Übereinstimmung mit den Lambertschen, aber von ihnen unabhängig, da sie vor d. J. 1764 entstanden waren. Lambert griff damals weiter, tiefer als Kant. Nachdem Kant die logischen Sätze, hauptsächlich Leibnizens und Wolffs, bewältigt hatte („Nova dilucidatio"), näherte er sich in der „Falschen Spitzfindigkeit" dem Punkte, von dem Lambert ausgegangen war, d. h. er ging nun daran, den Rationalismus durch den Empirismus zu verbessern und umgekehrt. Zwar war Lambert mit Kants Behauptung von den syllogistischen Figuren nicht einverstanden. Die logisch-metaphysische Frage der Abhandlung Kants war ihnen aber gemein. Kants Schriften v. J. 1762 und sein Briefwechsel berührten immer und immer wieder die Lambertsche Frage, ob und in welcher Gestalt, in welchen Grenzen die Metaphysik möglich sei? Ob sie als Grundlehre möglich sei? An diese Fragen knüpften sich noch andere, hauptsächlich bei Lambert. Die Geistesverwandtschaft zwischen Kant und Lambert bestand schon damals. Aber auch die Unterschiede lassen sich nicht in Abrede stellen.

Das Gesetz der Erhaltung der Kraft, zu welchem Kant, wie Lambert, zuerst auf Grund mathematisch-physischer Betrachtungen gelangt war, erfaßte Kant noch im J. 1755 als logische Konsequenz des Satzes vom Grunde. Indem er die Behauptung ableitete, daß die Summe des Reellen eine Konstante ist, bereitete er auf diese Weise die Mittelstellung zwischen der „harmonia praestabilita" Leibnizens und der nach-Leibnizischen Theorie vom „influxus physicus." Lambert stellte sich — so sehr es auch einer von seinen Interpreten leugnet — auf denselben Standpunkt. Mit der Anschauung des wirklich Reellen entwickelte Kant seinen metaphysischen Optimismus, der anfangs auf die Idee von der besten und wirklichen Welt, die uns fast wie die von Anselmus anmutet, später auf die ästhetisch-moralischen Faktoren aufgebaut wurde. Lambert bekennt sich zu dem gleichen Optimismus; er ließ sich

aber von einer mehr exakten Idee des Panentheismus leiten. Gott, der uns die Gewähr bietet, daß diese Welt die einzige und beste ist, vereinigt im Denken die logische Wahrheit mit der metaphysischen. Diese Konklusion ist uns auch aus Lamberts Lehre her bekannt. Innerhalb der Grenzen unserer Erkenntnis müssen jedoch diese Wahrheiten auseinander gehalten werden, wenn wir nicht in den Fehler des Rationalismus verfallen sollen. Lambert erweiterte diesen Gedanken. Er wollte auch die entschiedene Abgrenzung derselben vermeiden, um nicht in den Fehler des Empirismus zu verfallen, der zu der Behauptung führen müßte, daß die abgegrenzten Gebiete qualitativ verschieden sind. Nach der Absonderung der Logik von der Metaphysik stellte Kant seine Ansicht über die falsche Spitzfindigkeit der vier syllogistischen Figuren dar. Hingegen betonte Lambert den Nutzen aller Figuren und gab, neben anderen logischen Reformen, auch noch die „dicta" für die drei letzten Figuren. Mit Kants Anschauung über die Wichtigkeit des Unterschiedes zwischen den analytischen und den synthetischen Urteilen war er einverstanden und — als wenn er die späteren Systeme Krauses und Hegels geahnt hätte, — hob er, wie Kant die Bedeutung des Unterschiedes zwischen der logischen und der reellen Verneinung hervor. In der Anwendung dieser Urteile weichen aber die Philosophen voneinander ab. Kant schrieb der Metaphysik (der Philosophie) ausschließlich die analytische Methode zu und erblickte den bisherigen Hauptfehler darin, daß die Betrachtungen mit den Definitionen anfingen. Die Philosophie müsse zuerst analytisch ihre Elementargründe feststellen und die Grundbegriffe, deren Zahl im Gegensatz zur Mathematik groß ist, am Ende ableiten. Es folge daraus, daß auch die Grundurteile für die Philosophie und die Mathematik verschieden seien. Man müsse Tabellen der Grundurteile schaffen und das sei die Aufgabe der wahren Philosophie. Lambert verfaßte in demselben Jahre (1764) das Register der Grundbegriffe und das „organon quantorum" für die Mathematik. Kant empfahl der Philosophie als Muster die empirisch-physische, Lambert die mathematische Methode. Die synthetische, wissenschaftlich gestellte Methode könne der Philosophie nicht schaden, d. h. sie soll niemals zu den Fehlern der Rationalisten führen. Die Stellung der Definitionen am Anfange wird empfohlen. Sie müssen aber durch nicht definierbare Tatsachen vorausgesetzt werden. Die mathematische Methode gebe also der Philosophie die Garantie, daß ihre Ergeb-

nisse streng sind. Lambert ging über Kant hinaus. Er schloß sich Kants damaliger Meinung nicht an, daß die mathematische Methode in der Philosophie unfruchtbar und schädlich sei. Kant wies damals auf die differenten Gegenstände der Philosophie und der Mathematik hin. Lambert tat es ebenfalls. Kant meinte, daß die dringendste Aufgabe der Philosophie in der grammatischen Analysis, d. h. in der Erklärung der verworrenen und endlich dunklen Worte, nicht der Dinge bestehe. Lambert stellte (gleichzeitig mit Kant, im J. 1764) die grammatische Symbolik der methaphysischen Wahrheit entgegen und setzte den Parallelismus voraus, dem er die Mathematik annäherte. Außerdem behandelte er neben dem Probleme des Irrtums besonders das wichtige Problem des Scheins. Der Frage der Unvollkommenheit der Sprache widmete er seine ganze „Semiotik."

Nach dem Realgrund für das Dasein Gottes suchend, beschäftigte sich Kant mit einer genaueren Analysis dessen, was auch Lambert Existenz nannte. Von Wolff, Baumgarten und Crusius ausgehend, versuchte Kant (1763) den Begriff des Daseins zu erklären. Das Dasein war für ihn die von unserer Vorstellung unabhängige Wirklichkeit. Als solche ist sie immer möglich. Er suchte also die Bedingungen für die Möglichkeit zu fassen. Es sind dies: die logische, formale (Satz des Widerspruchs) und die materiale, reelle (data). Wenn im Datum nichts Denkliches gegeben sei, dann müsse etwas unmöglich sein. Diese Betrachtungen (welche hier, wie an anderen Stellen — so z. B. die Behauptung vom Raume in der Abhandlung v. J. 1770 — terminologisch ungenau in Kuno Fischers monumentalem Werke „I. Kant und seine Lehre" vorkommen) erinnern uns an die Lambertsche Analysis der Gedenkbarkeit und sind bei Kant wie bei Lambert ohne Zweifel eine Reminiszenz der Leibnizischen These, daß alles, was denkbar ist, vom inneren Widerspruche frei sein, und was existiert, begründet werden muß.

Nach dem J. 1764 entwickelte Kant die Gedanken von der Unmöglichkeit der Metaphysik des Übersinnlichen. Mit diesen Gedanken, die die leitende Rolle der Metaphysik für unser allgemeines intellektuelles Leben nicht bestreiten, bereitete Kant die spätere These vom Dinge an sich vor. Das fand nach dem ersten Briefwechsel mit Lambert (1765) und nach dem Erscheinen des Lambertschen „Organon" (1764) statt. In diese Zeit, aber etwas später, fällt Kants allmähliche Absonderung der Gebiete des praktischen und des künstlerischen Erkennens. Lambert war von der Unzulänglichkeit und Schädlichkeit

der bisherigen Metaphysik überzeugt, sprach es hauptsächlich in den Briefen aus; aber er war der Meinung, daß er das Werk von Grund auf umgebaut habe. Seine Metaphysik wurde auf synthetische Urteile gegründet, welche selbst durch den Begriff des Lambertschen Apriorismus diesen mit der Empirie versöhnen. Diesen Standpunkt entwickelte weiter Kant, jedoch erst in der „Kritik der reinen Vernunft“; er vertiefte ihn, ähnlich wie Lamberts Kategorien. Die moralische Wahrheit hatte auch schon Lambert ausgesondert. Er hatte nämlich neben dem logischen und dem metaphysischen noch — als Mittelstufe — das moralische „Ganze-System“ gestellt (Kennzeichnen: wissen, können, wollen; principia: cognoscendi, essendi, volendi), woraus er das Reich der Systeme, endlich die Welt „im Ganzen“ ableitete. Er vertiefte aber den Gedanken von der moralischen Wahrheit kritisch nicht, wie es später Kant tat. Lambert hätte freilich, ehe er imstande gewesen wäre, die Kompetenz der moralischen Erkenntnis abzusondern, den durchaus realistischen Begriff des Soliden reduzieren müssen. Was das künstlerische Erkennen anbelangt, hatte sich Lambert in seiner „Phänomenologie“ (1764) ausgesprochen. Den Gegenstand dieses Erkennens zählte er zu den Arten des Scheines. Aus diesem Scheine wie überhaupt aus jedem soll die Wahrheit erschlossen werden. Lambert wies der Kunst den Platz in der „transzendenten Perspektive“ an.

Kant wurde durch Lambert unstreitig gefördert. Auch Lambert hatte Kants Schriften (und es waren die vor 1764 erschienenen) gelesen. Es wäre dennoch kein Grund vorhanden, vom Einflusse der damaligen Anschauungen Kants auf Lambert zu sprechen. Aber Kants Beeinflussung durch Lambert ist nicht zu leugnen. Das Urteil über diesen Einfluß mußte auf die Tatsachen zurückgeführt werden, deren Feststellung, Beleuchtung und Hervorhebung, überhaupt Besprechung die Aufgabe vorliegender Abhandlung war. Bei der Abfassung der „Kritik der reinen Vernunft“ mußten sich Kants Gedanken stets Lambert zuwenden. Dies beweist nicht nur die ursprünglich geplante Vorrede zur „Kritik der rein. Vernunft“, nicht nur die Kantischen Aussagen über Lambert, die nach Lamberts Tode immer kühler wurden und von der ehemaligen, fast könnte man sagen, Ehrerbietigkeit weit entfernt waren. Das beweist der Inhalt der „Kritik der reinen Vernunft“, wenn man sich nur in denselben versenkt. Die einzige, ganz kurze, Er-

wähnung seines Namens bezieht sich auf einen Lambertschen mathematischen Beweis. Die in der transzendentalen Ästhetik vorkommende Polemik mit Lambert ist — wie schon früher gezeigt wurde — ohne daß dessen Name erwähnt wird, durchgeführt. Nur in einem privaten Briefe (an Bernoulli) bekannte es Kant, daß er an dieser Stelle Lambert meine. Er hatte Lambert im Sinne, wo er die „Kritik" als Propädeutik bezeichnete. An ihn wandte er sich in der Transzendentalen Analytik und Dialektik, in der Methodenlehre. In dem Kommentar zur Lehre vom Schein (I. Ausgabe) kommt er Lambert mit den Worten der „Phänomenologie" entgegen. Von ihm oder von Baumgarten hat er den Namen und den Begriff der Architektonik übernommen. Er verdankte ihm alles, was in dieser kurzen Zusammenfassung dargestellt wurde.

Um das Verhältnis der Kantischen und der Lambertschen Reform zu der s. g. Philosophie der Erfahrung deutlicher hervorzuheben, verglich der Verfasser mit diesen die Grundfragen von Bacons „Instauratio". Kant und Lambert betrachteten sich Bacon gegenüber als solche Reformatoren, wie dieser selbst Aristoteles gegenüber. Beide wandten ihre Blicke oft auf Bacon und dachten über ein neues „Organon" nach. Bacon sprach von der „Mutter der Wissenschaften", bemerkte aber, daß eine solche noch fehle. Kant und Lambert verkünden die Metaphysik, wie eine solche noch fehlte. Kants und Lamberts Lehre vom Schein übernahm die negative Hauptbedingung „interpretationis naturae" Bacons. Besonders war für die Art des Lambertschen Realismus Bacons Erwähnung nützlich. Es wurde Bacons allgemeine Anschauung über den „globus intellectualis", über die Erkenntnisreform, die Anschauung über die Stellung der Mathematik, über die Erfahrung und die Tatsachen, die Methoden, den Begriff der Interpretation der Natur und die Instanzen, Analogien, die Form und Materie der Dinge, die Einheit und die Zweckursache, die Begriffe der Metaphysik, der ersten Philosophie, die Logik, die Deduktion und Induktion, die „Idolen", den Gebrauch der Wörter — berücksichtigt. Die nach-Baconische Frage über das Wesen der Tatsache unseres Erkennens wurde von Lambert gestellt, von Kant nicht nur entwickelt, sondern auch — wie er der Meinung war, — endgültig präzisiert.

23. BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 71, 8-o, pp. VIII et 187.

— Nr. 72, 8-o, p. 658.

Bystroń Jan. »Słowiańskie obrzędy rodzinne. Obrzędy związane z narodzeniem dziecka«. *(Usages et cérémonies observées dans les familles slaves. Cérémonies à la naissance de l'enfant)*, 8-o, p. 148.

Nitsch Kazimierz. »Monografie polskich cech gwarowych. Nr. 3. Prasłowiańskie ł' *(Monographies des caractères dialectiques polonais. No. 3. Le préslave ł')*, 8-o, p. 47.

Rostafiński J. »Tchórz, kuna i łasica«. *(La martre, la fouine et la belette)*, 8-o, p. 25.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

»Statuty kapituły katedralnej Włocławskiej z materyałów przysposobionych przez X. Prałata Stan. Chodyńskiego«. *(Les statuts du chapitre cathédral de Włocławek)*, éd. par St. Chodyński et J. Fijałek, 8-o, pp. CCXXI et 492.

Taylor Edward. »Pojęcie współdzielczości«. *(L'idée fondamentale de la coopération)*, 8-o, p. 131.

»Rocznik Akademii Umiejętności. Rok 1914 16. *(L'annuaire de l'Académie des Sciences. L'année 1914 1916)*, 8-o, pp. LXI et 185.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1916. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

Nº 1—10. JANVIER—DÉCEMBRE 1917

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1919

Depuis 1885, l'Académie publie le „Bulletin International“ consacré aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. Il contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie (Pologne), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski**.

Table des matières.

Page

Bibliographie 77

Bieńkowski Piotr. Deux études sur les bas-reliefs historiques romains . 17

Birkenmajer Aleksander. Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen-âge 73

Brückner Aleksander. Études sur la littérature polonaise du XVII S. . 15

— La mythologie slave 41

Dąbrowski Jan. Les dernières années de Louis le Grand de Hongrie . . 67

Falski Marjan. La psychologie de la lecture 66

Fierich Franciszek Ksawery. Le tribunal de III-e instance et la cour suprême de la diète considerés au point de vue de l'organisation judiciaire de la République de Cracovie (1815—1833) 53

Folkierski Władysław. Le Cid de Corneille en Pologne 22

Gumowski Marjan. Les opérations financières de Rome pendant la seconde guerre punique 28

— La trouvaille de Brzegi sur Nida avec les monnaies du XIII siècle 46

Halecki Oskar. L'histoire de l'union de la Lithuanie avec la Pologne . . 50

— Les monuments de la langue polonaise du moyen-âge en Lithuanie . 26

Kętrzyński Wojciech. Le manuscrit Nr. 470 de la Bibliothèque publique de H. Łopaciński à Lublin. 49

Konopczyński Władysław. Les conseils donnés par Mercier de la Rivière à la Pologne 60

Kowalski Jerzy. De Plutarchi scriptorum iuvenilium colore rhetorico . . 38

Lilientalowa Regina. Les fêtes juives dans le temps passé et présent. III partie 38

Łempicki St. Jean Zamoyski comme réformateur des hautes études en Pologne. Première partie. Son action dans l'enseignement public. . . 11

Orłowski Bolesław. Le sénéchal Keus dans les romans français du cycle de la Table ronde 30

Pawłowski Stanisław. La population romaine-catholique dans la partie polono-ruthène de la Galicie. I. Etat de l'année 1916. II. Fluctuations pendant les années 1900—1910 70

Schneider Stanisław. Saint Hyppolyte sur les mystères grecs. I. Les mystères de Phlious. II. Les mystères d'Eleusis. III. Les mystères de Rhea-Cybèle 9

Sinko Tadeusz. La vision de l'abbé Pierre dans le poème „Dziady“ d' A. Mickiewicz 10

— Les prototypes des poésies funèbres (Treny) de Jean Kochanowski . 45

Szyjkowski Marjan. La tragédie dans la littérature polonaise au XVIII siècle 39

Witkowski Stanisław. Métrique grecque et romaine 14

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1—10. Janvier—Décembre. 1917.

Sommaire. I Séance du 15 janvier; du 12 février; du 12 mars; du 23 avril; du 14 mai; du 11 juin: du 2 juillet; du 22 octobre; du 12 novembre; du 12 décembre p. 1—4. — II Séance du 5 janvier; du 19 février; du 26 mars; du 2 et du 16 avril; du 21 mai; du 18 juin; du 3 juillet; du 8 octobre; du 5 novembre; du 10 décembre p. 4–6. — III Séance publique annuelle de l'Académie de sciences du 30 mai 1917, p. 7—8. — IV Résumés, p. 9.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 15 JANVIER 1917.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. STANISŁAW SCHNEIDER présente son article: *„Saint Hippolyte sur les mystères grecs. I. Les mystères de Phlious. II. Les mystères d'Eleusis. III. Les mystères de Rhea-Cybèle"*.

M. TADEUSZ SINKO présente son article: *„La vision de l'abbé Pierre dans le poème »Dziady« d'A. Mickiewicz"*.

SÉANCE DU 12 FÉVRIER 1917.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. Józef Kallenbach présente le travail de M. ST. ŁEMPICKI: *„Jean Zamoyski comme réformateur des hautes études en Pologne. Première partie: Son action dans l'enseignement public"*.

M. TADEUSZ GRABOWSKI présente son travail: *„Nouvelles contributions à l'histoire de la critique littéraire en Pologne après 1830"*.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 février 1917.

SÉANCE DU 12 MARS 1917.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Sécretaire présente le travail de JAN GRZEGORZEWSKI: *„Le dialecte méridional des Caraïtes polonais"*.

M. IGNACY CHRZANOWSKI présente son travail: *„Les comédies d'Alexandre Fredro"*.

SÉANCE DU 23 AVRIL 1917.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. KAZIMIERZ MORAWSKI présente son travail: *„L'histoire de la littérature romaine. V-e partie"*.

M. STANISŁAW WITKOWSKI présente son travail: *„Métrique grecque et romaine"*.

SÉANCE DU 14 MAI 1917.

PRÉSIDENCE DE M. ST. TOMKOWICZ.

M. ALEKSANDER BRÜCKNER présente son travail: *„Études sur la littérature polonaise du XVII siècle"*.

M. PIOTR BIEŃKOWSKI présente son travail: *„Deux études sur les bas-reliefs historiques romains"*.

SÉANCE DU 11 JUIN 1917.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. STANISŁAW SCHNEIDER: *„Les antiques figures mythologiques et les croyances populaires contemporaines"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. ADAM KLECZKOWSKI: *„Le dialecte silésien-allemand de Wilamowice (Galicie occidentale). I Phonétique et flexion"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW FOLKIERSKI: *„Le Cid de Corneille en Pologne"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Tadeusz Lehr: „*Études sur l'accentuation slave*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 10 mai 1917.

SÉANCE DU 2 JUILLET 1917.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le communiqué de M. Oskar Halecki: „*Les monuments de la langue polonaise du moyen-âge en Lithuanie*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Tadeusz Lehr: „*Grammaire de la langue polabe*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Marjan Gumowski: „*Les opérations financières de Rome pendant la seconde guerre punique*“.

Le Secrétaire présente l'article de M. Bolesław Orłowski: „*Le sénéchal Keus dans les romans français du cycle de la Table Ronde*“.

SÉANCE DU 22 OCTOBRE 1917.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*Étude sur les sources de Nicolas Rey*“.

Le Secrétaire présente le travail de M-me Regina Lilientalowa: „*Les fêtes juives dans le temps passé et présent. III partie*“.

M. Tadeusz Sinko présente le travail de M. Jerzy Kowalski: „*De Plutarchi scriptorum iuvenilium colore rhetorico*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la Commission anthropologique du 24 mai 1917 et le compte rendu de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 12 juin 1917.

SÉANCE DU 11 NOVEMBRE 1917.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. Marjan Szyjkowski: „*La tragédie dans la littérature polonaise au XVIII siècle*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 novembre 1917.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1917.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. ALEKSANDER BRÜCKNER envoie son ouvrage: „*La mythologie slave*".

M. TADEUSZ SINKO présente son article: „*Les prototypes des poèsies funèbres (Treny) de Jean Kochanowski*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 5 JANVIER 1917.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. MARJAN GUMOWSKI: „*La trouvaille de Brzegi sur Nida avec les monnaies du XIII siècle*".

Le Secrétaire présente le travail de M. ANTONI CZUBRYŃSKI: „*Twardowski et Pająk (Araignée) et les survivances du culte du feu*".

SÉANCE DU 19 FÉVRIER 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. ADAM CHMIEL: „*Les sceaux de l'Université de Cracovie*".

Le Secrétaire presente le travail de M. JAN GRZEGORZEWSKI: „*Deux firmans des sultans du XVIII siècle. Essai historiques sur les traités de commerce entre la Pologne et la Turquie*".

M. WOJCIECH KĘTRZYŃSKI envoie son travail: „*Le manuscrit Nr 470 de la Bibliothèque publique de H. Łopaciński à Lublin*".

SÉANCE DU 26 MARS 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. OSKAR HALECKI: „*L'histoire de l'union de la Lithuanie avec la Pologne*".

Le Secrétaire présente le travail de M. RAFAŁ TAUBENSCHLAG: „*Le »ius sepulcri« dans le droit romain*".

SÉANCE DU 2 AVRIL 1917.

PRÉSIDENCE DE V. ZAKRZEWSKI.

M. FRANCISZEK KSAWERY FIERICH présente son travail: „*Le tribunal de III[e] instance et la cour suprême de la diète considérés au point de vue de l'organisation judiciaire de la République de Cracovie (1815—1833)*".

SÉANCE DU 16 AVRIL 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW KONOPCZYŃSKI: „*Les conseils donnés par Mercier de la Rivière à la Pologne*".

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne.

SÉANCE DU 21 MAIS 1927.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. AUGUST SOKOŁOWSKI: „*L'expédition de Dwernicki en Volhynie*".

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁADYSŁAW KONOPCZYŃSKI: „*Le »Liberum veto« en Pologne*".

SÉANCE DU 18 JUIN 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

M. STANISŁAW KUTRZEBA et M. STANISŁAW ZACHOROWSKI présentent leur travail: „*L'histoire des sources juridiques en Pologne*".

Le Secrétaire présente le travail de M. MARJAN FALSKI: „*La psychologie de la lecture*".

SÉANCE DU 3 JUILLET 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. JAN DĄBROWSKI: „*Les dernières années de Louis le Grand, roi de Hongrie*".

M. Tadeusz Korzon transmet son travail: „*Contributions à l'histoire de l'activité militaire de Casimir le Grand*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne.

SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

M. Eugeniusz Romer présente son travail: „*La population polonaise sur les bords de la mer et dans le pays des lacs en Prusse*“.

M. Eugeniusz Romer présente deux cartes géographiques de M. Stanisław Pawłowski: „*La population romaine-catholique dans la partie polono-ruthène de la Galicie. I. État de l'année 1916. II. Fluctuations pendant les années 1900—1910*“.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

M. Władysław Chotkowski présente son travail: „*Les bourses de Tuchola et de Chełmno à Cracovie. La colonie cracovienne à Tuchola*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Henryk Grossman: „*L'evaluation des biens dans le Royaume polonais*“.

SÉANCE DU 10 DECEMBRE 1917.

PRÉSIDENCE DE M. V. ZAKRZEWSKI.

M. Władysław Chotkowski présente son travail: „*Les églises à Cracovie devastées par l'archévèque M. J. Poniatowski. Contribution à l'histoire de l'université*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Aleksander Birkenmajer: *Contributions à l'histoire de la philosophie du moyen-âge*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Rafał Taubenschlag: „*Le droit grec dans les réponses et les digestes de Cervidius Scaevola*“.

Le Secrétaire présente le compte-rendu de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 27 novembre 1917.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 30 MAI 1917.

M. le comte Stanislas Tarnowski, président de l'Académie, ouvre la séance.

Le Secrétaire Général, M. Boleslas Ulanowski, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonce qu'à la Séance administrative, tenue le 29 mai, ont été élus:

Classe de philologie; membres titulaires:

MM. Pierre Bieńkowski, professeur d'archéologie classique à l'Université Jagellonienne.

Jean Łoś, professeur de philologie slave à la même Université.

Classe d'histoire et de philosophie; membre titulaire:

M. Bronislas Dembiński, professeur d'histoire universelle à l'Université de Léopol.

Membres correspondants:

M. Françoi Bujak, professeur d'histoire d'économie rurale à l'Université Jagellonienne.

M. Przemysław Dąbkowski, professeur d'ancien droit polonais à l'Université de Léopol.

M. Sigismond Luba Radzimiński, historien et homme des lettres à Léopol.

Classe des sciences mathématiques et naturelles; membre titulaire:

M. Marian Smoluchowski, professeur de physique expérimentale a l'Université Jagellonienne.

Membres correspondants:

M. Miecislas Kowalewski, professeur de zoologie de l'Académie d'agriculture à Dublany.

M. Venceslas Sierpiński, professeur de mathématique à l'Université de Léopol.

Le Secrétaire Général proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Erasme et Anne Jerzmanowski de 44.230 couronnes 0·6 h. est attribué à M. Antoine Osuchowski, avocat à Varsovie pour son activité humanitaire et sociale pendant nombre d'années.

Le prix Nicolas Rey de 4,100 couronnes ainsi qu' une médaille d'or sont decernés à M. Ladislas Reymont pour l'ensemble de son oeuvre littéraire.

Le prix Probus Barczewski de 2160 couronnes est assigné a M. Thadée Sinko pour son livre: „*L'elément antique chez Wyspiański*".

Les deux prix de peinture, de la même somme et de la même fondation, sont décernés: l'un à M. Jacques Malczewski pour son tableau: „*Au seuil de la vie*" et l'autre à M. Jean Rembowski pour un cycle de portraits des officiers et des soldats de la Légion polonaise.

Le prix Vladimir Spasowicz de 1000 couronnes est assigné a M. Jean Bystroń pour ses oeuvres: 1) *Les coutumes observées dans la vie familiale chez les Slaves*", 2) „*Les coutumes des moissonneurs en Pologne*".

Le prix Constantin Simon de 900 couronnes destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant des sciences physiques ou mathématiques est décerné a M. Venceslas Sierpiński à Léopol pour son ouvrage: „*La théorie des nombres*".

Enfin M. Joseph Kallenbach donne lecture de son travail: „*L'oeuvre d'Henri Sienkiewicz*".

Résumés

1. SCHNEIDER STANISŁAW. **Św. Hipolit o greckich misteryach: I. Misterya we Flius; II. Misterya w Eleusis; III. Misterya Rei-Cybeli.** ***(Der Kirchenvater Hippolytos über die griechischen Mysterien: I. Die Mysterien in Phlius; II. Die Mysterien in Eleusis; III. Die Mysterien der Rhea und Kybele).***

I. Der Kirchenvater Hippolytos verfaßte ein Werk unter dem Titel: Philosophumena (Refutatio omnium haeresium), in welchem er in den Büchern V—X verschiedene gnostische Systeme bekämpft. Bei der Besprechung des sethianischen Systems erwähnt er die Mysterien des sog. großen Mutter bei der Stadt Phlius, die älter sind als die eleusinischen. Am Tempeltor in der Nähe der Stadt stand noch zu Hippolyts Zeiten (welcher nach dem J. 230 in Sardinien den Märtyrertod starb) ein Pfeiler mit der Darstellung aller Lehren der Sethianer. Unter anderem war dort ein geflügelter Graukopf abgebildet, der ein in bläulicher Farbe gemaltes, vor ihm fliehendes Weib, verfolgt. Neben dem Alten lesen wir die Worte: Phaos rhyentes, bei dem Weibe: Pheree phikola. Der Verfasser deutet die Aufschriften folgendermaßen: (ἐς) φάος ῥυέντες und ἡ Ῥέα φειδωλά (in das Licht fließende — die sich flüchtende Rhea).

II. Der Hierophant in Eleusis ruft den Versammelten am Beginn der Mysterien laut zu: Den heiligen Sohn, den Brimos, hat die ehrwürdige Brimo geboren. Der Verfasser beweist, daß Brimo und Brimos nichts anderes sind, als nur Epiklesen der großen Mutter Rhea und ihres mächtigen Sohnes Zeus. Das merkwürdige Symbol, welches man in Verbindung mit dieser Gottesgeburt zeigte, nämlich eine frisch gemähte Garbe, erklärt der Verfasser durch Volksgebräuche, welche noch jetzt bei Schnittern üblich sind. Auch eine andere Handlung, mit der die Priester die Mysterien beendeten, das Ausschütten von Wasser auf die Erde mit den Worten: ὕε κύε ὑπερκύε, erklärt der Verfasser im Sinne der bis heute bestehenden

Volksriten. Zuletzt interpretiert er die Erwähnung der zwei Geburtsarten: der unsterblichen, geistigen, himmlischen im Gegensatz zur körperlichen, irdischen oder sterblichen Geburt.

III. Der Kult der Kybele drang zwar frühzeitig in die eleusinischen Mysterien ein und wurde wahrscheinlich schon von Peisistratos eingeführt, hiedurch büßten aber diese ihren agraren Charakter, den sie mit dem Rheakult erhalten hatten, durchaus nicht ein.

---

2. SINKO TADEUSZ. **Mickiewiczowe widzenie ks. Piotra.** (***Die Vision des Pater Petrus bei Mickiewicz***).

Die in der Überschrift genannte Vision besteht aus drei Teilen, die dem Gegenstande und der Zeit nach verschieden sind. Um die Technik des prophetischen Stiles bei Mickiewicz festzustellen, behandelt der Verfasser zuerst den mittleren Teil, das Leiden Polens betreffend, und weist nach, daß er in eine Transfiguration des Volkes ausläuft. Diese bezieht sich auf *Polonia exsul* nach dem Jahre 1831. Die Auferstehung sollte erst vorbereitet werden durch die innere Arbeit während der Emigration. Sie sollte nicht nur Polen und anderen Slawen, sondern auch allen Völkern Europas Freiheit bringen. Diese hohe Aufgabe der polnischen Emigranten sollte von einem Manne verkündet werden, der auf diese Weise ein wahrer Erwecker der Nationen werden sollte. Ihn sollte der Held in dem dritten Teile der „Totenfeier" (Dziady) in der sogenannten kleinen Improvisation ankündigen, aber der Geist der Überhebung lenkte seine Gedanken ab und verleitete ihn zum Streite mit dem Schöpfer, von dem er die Herrschaft über die Geister der Landsleute forderte, die er zum Glück anführen wollte. Trotz des Falles, der auf solche Überhebung folgte, hoffte Pater Peter, daß Konrad sich noch bessern und daß seine Aufgabe gelingen wird. Diese Erfüllung der messianischen Rolle prophezeit er in seiner Vision, die sich demnach auf Konrad bezieht, auf den der Dichter manche persönliche Züge, besonders seine eigene Genealogie und seinen eigenen Namen, den er in der mystischen Zahl 44 ausdrückt, übertrug.

---

4. ŁEMPICKI ST.: **Jan Zamoyski jako reformator wyższego szkolnictwa narodowego. Cz. I. Działalność na polu szkolnictwa państwowego.** *(Jan Zamoyski als Reformator des höheren Schulwesens in Polen. I. Teil. Seine Wirksamkeit auf dem Gebiete des Staatsschulwesens).*

Der Verfasser hat die Absicht, der Akademie der Wissenschaften außer der in der Überschrift genannten Arbeit noch zwei andere über Jan Zamoyski als Humanisten vorzulegen, u. zw.: 1) Die Schuljahre J. Zamoyskis (J. Zamoyski als Antiquarphilolog) und 2) Jan Zamoyski als Mäzen der Humanistenzeit. Alle drei Arbeiten (welche als Studien über Jan Zamoyski betrachtet werden können) sind die Frucht einer längeren Beschäftigung des Verfasser mit diesem hervorragenden Mann und lagen vor dem Kriege ganz fertig vor. Leider sind Handschrift und Entwürfe während der feindlichen Invasion spurlos verschwunden, so daß der Verfasser gegenwärtig an der Neuabfassung dieser Abhandlug arbeitet und nun den ersten Teil vorlegt, der ein für sich abgeschlossenes Ganze bildet.

Nach kurzer Charakteristik des Zustandes, in welchem sich die Krakauer Universität bis 1570 befand und nach gedrängter Darstellung der Versuche einer Erneuerung der Anstalt (durch geistliche Synode und die Krakauer Bischöfe) schildert der Verfasser die Beteiligung Zamoyskis an diesem Unternehmen und hebt die Bedeutung seines Eingreifens und seiner Wirksamkeit auf dem Gebiete des polnischen Schulwesens im humanistischen Zeitalter hervor. Unter der Mitwirkung Zamoyskis — der eine überaus sorgfältige Schulbildung genossen hatte und auch die volle Eignung besaß, die von ihm geplante Reform durchzuführen — wurde unter die Punkte in den Pacta conventa für Heinrich de Valois auch die Bedingung aufgenommen, welche es dem Könige zur Pflicht machte, für die Erneuerung der Krakauer Akademie und Neubesetzung der Lehrstühle durch Berufung von hervorragenden Lehrkräften zu sorgen. Nach der Wahl Heinrichs wird Zamoyski, der als Mitglied der Gesandtschaft nach Paris reist, die Ausführung des ganzen Unternehmens übertragen. Es gelingt ihm, den hervorragenden französischen Juristen François Baldouin zum Reformator der Jagellonischen Universität und Professor des römischen Rechtes zu gewinnen, leider stirbt dieser Mann während seiner Reise nach

Polen. Zamoyski wendet sich nun an Paulus Manutius mit der Bitte, Gelehrte von Ruf für die polnische Akademie in Italien anzuwerben. Aus mannigfachen Gründen kommt dieser Plan nicht zustande.

Als nach der Thronbesteigung Stefan Bathorys sich sein Verhältnis als Vizereichskanzler zum König in geradezu idealer Weise gestaltet hatte, nahm er wieder seine lange gehegten Pläne auf Gerade in dem Zeitpunkte, wo die polnische Geistlichkeit auf der denkwürdigen Synode in Piotrków 1577 wiederum an die Frage der Hebung des wissenschaftlichen Niveaus und einer besseren materiellen Ausstattung der Hochschule herantrat, hatten König und Kanzler bereits einen anderen Plan gefaßt. Da eine Wiederbelebung der alten Akademie nicht recht durchführbar erschien, planten sie die Gründung einer zweiten Akademie, einer anderen Hochschule, einer durchaus humanistischen, nach dem Vorbild des von Franz I begründeten französischen Collège Royal. Von diesem großartigen Plan, der so außerordentlich fruchtbringend hätte wirken können, berichteten schon K. Morawski und J. Kallenbach; der Referent zeichnet auf Grund neu erschlossener Quellen in eingehender Weise die Geschichte des von dem Vizekanzler konsequent verfolgten Projektes, wie dieser sich in zahlreichen Briefen an verschiedene Gelehrte wendet, ja sogar einen besonderen Abgesandten in dieser Angelegenheit nach Italien schickt. Es ergingen Einladungen an die hervorragendsten Männer und Leuchten der Wissenschaft der damaligen Zeit wie Sigonia, Fulvius Orsini, M. A. Muret (Philologen), Bernh. Paternus und andere berühmte Mediziner aus Padua, der Botaniker Gurlandinus, die Theologen Bellarmin, Toletus, Gregor von Valencia, Aquarius, Flaminius, die Philosophen Zabarelli und Petrelli, den Juristen Pappius u. a.; der Abgesandte des Vizekanzlers war ebenfalls nicht müßig und suchte, andere, nicht minder berühmte Männer zu gewinnen. Die Korrespondenz Zamoyskis, seine Bemühungen und Anordnungen in dieser Richtung sowie die Antworten der in Aussicht genommenen Gelehrten werden in der Arbeit eingehend besprochen.

Wie jedoch schon zum Teil vorauszusehen war, zerrann das große Unternehmen im Sand. Der Plan ging geradezu ins Großartige, so daß er fast verwegen erscheinen mußte; wollte doch Zamoyski die größten Leuchten der Wissenschaft nach Polen kommen lassen. Es wird gewiß nicht befremdlich erscheinen, daß Für-

sten, Städte und Universitäten sich gegen eine Beeinträchtigung ihres Glanzes und Ruhmes wehrten; allerlei andere Bedenken, wie die weite Reise nach Polen, die ganz unbekannten Lebensverhältnisse mußte die Gelehrten abschrecken, auch trotz der ganz kolossalen Gehälter, welche ihnen angeboten wurden. Dennoch fehlte es nicht ganz an Kandidaten, die dem Ruf gefolgt wären. Die Verwirklichung des großartigen Planes eines „Collegium Regium" von 1577 wurde vor allem durch den heftigen und hartnäckigen Widerstand des Kardinals Hosius vereitelt, welcher in dem Unternehmen mit Unrecht die Umtriebe der Ketzer witterte und ihnen die Absicht unterschob, daß sie den Zusammenbruch der alten Akademie betreiben. Er verdächtigte Zamoyski, stachelte Myszkowski und den Nuntius Laurea auf, hielt eine ernste Strafpredigt dem Könige selbst und brachte es endlich dahin, daß das Werk, welches trotz aller Widerstände doch zustande gekommen wäre, endgültig vereitelt wurde. Die Machenschaften des Kardinals finden in der Arbeit eingehende Darstellung und werden durch Zitate und Abschnitte aus der noch nicht veröffentlichten Korrespondenz illustriert. Die Befürchtungen des Kardinals entbehrten nicht einer gewissen Berechtigung, sofern es sich um das Schicksal der Jagellonischen Universität handelte, denn unstreitig hätte die neue Anstalt der alten Schule nach und nach den Boden entzogen. Nachdem nun der Plan zusammengestürzt war, wandte der König neuerdings seine Sorge der Krakauer Universität zu, beehrte sie zu wiederholten Malen mit Besuchen, strebte eine Reform in sittlicher Richtung an und beschenkte sie mit der Propstei bei St. Florian. Dieser Fürsorge des Königs stand Zamoyski durchaus nicht fremd gegenüber; die milden Stiftungen sowie die Reformen Górskis von 1579 dürfen sehr wohl auf ihn zurückgeführt werden.

Aber seine Fürsorge entzieht er nach dem Mißlingen seines Planes dem polnischen Schulwesen durchaus nicht. So bemüht er sich, 1599 den spanischen Theologen Dr. Vianna für die Universität Wilna zu behalten. Nachdem er in seinen Bemühungen um die Hebung des Schulwesens eine so herbe Enttäuschung erfahren hatte, schritt der immer mächtiger werdende Kanzler an einen anderen, ebenfalls hochfliegenden Plan heran.

Im zweiten Teil soll der im J. 1580 von Zamoyski gefaßte Plan, eine höhere „bürgerliche Schule" in Zamość zu schaffen, welchen er unter tätiger Mitwirkung und mit materieller Unter-

stützung des Nominatbischofs von Przemyśl Ługowski zu verwirklichen sucht, zur Darstellung gelangen, sowie auch der nach mannigfachen anderen Versuchen gefaßte Plan der Gründung einer Akademie in Zamość und die Schicksale der Anstalt bis zum Tode des Hetmans (im J. 1605).

---

4. WITKOWSKI STANISŁAW. **Metryka grecka i rzymska.** *(Griechische und römische Metrik).*

In diesem Handbuch gibt der Vf. die Grundzüge der allgemeinen und der speziellen Metrik der Griechen und Römer. Die Einleitung bildet eine Geschichte der metrischen Studien im Altertum und in der Neuzeit. Mit Rücksicht auf den Umfang des Handbuchs mußte sich bei den einzelnen Metren die Analyse der Strophen der chorischen Lyrik sowie der Tragödie und Komödie auf ein oder zwei Beispiele beschränken. Auf zwei Gebieten bringt das Handbuch etwas, was in den deutschen und französischen Handbüchern der Metrik heutzutage fehlt. Es ist dies zunächst die Geschichte des Streites um die Daktyloepitriten und die μέτρα μικτά oder sg. Logaoeden. Das tschechische große Handbuch der Metrik von Král enthält eine solche Geschichte, aber der Stoff ist bei Král anders angeordnet. Ferner bringen die bisherigen Handbücher der Metrik eine Analyse dieser beiden Arten von Metra ausschließlich entweder vom Standpunkt der alten oder der neuen Theorie. Der angehende Philolog, der sich mit den beiden Theorien vertraut machen will, findet eine Darstellung beider in keinem der heutigen Grundrisse der metrischen Disziplin; er muß zu diesem Zweck zunächst zu einem älteren Handbuch greifen und dann ein neueres zu Rate ziehen. Das Handbuch des Vf. gibt die Analyse der Metra zuerst nach der älteren, hierauf nach der neuen Theorie. Der Vf. steht auf dem Standpunkt, daß die ältere Theorie bisher nicht widerlegt ist, die neue noch nicht als erwiesen gelten darf. Jede von ihnen hat ihre Vorzüge und ihre Mängel. Man darf die Möglichkeit einer Entscheidung zu gunsten der einen oder der anderen Theorie durchaus nicht ausschließen. Sollte auch der Boden Ägyptens keine neuen Quellen bringen, so wird doch hoffentlich die weitere Forschung, vor allem eine genauere Erforschung der Gesetze der antistrophischen Responsion, die bisher zum großen

Teile noch im Dunklen liegen, uns ein Urteil ermöglichen, welcher der beiden Theorien die Zukunft gehört. Das Handbuch des Vf. legt die Licht- und Schattenseiten beider Theorien dar und ermöglicht dem Leser, sich über den Wert beider ein selbständiges Urteil zu bilden.

Ein zweites Gebiet, wo das Handbuch einem dringenden Bedürfnis abzuhelfen sucht, ist die Prosodik. Der Abriß der griechischen Prosodik bei Westphal und Rossbach ist heute in mancher Hinsicht veraltet. Einen neueren Abriß der römischen Prosodik enthält keiner der bestehenden Grundrisse der Metrik. Vf. gibt einen knappen, aber die heutige der grammatisch-metrische Forschung treu wiederspiegelnden Abriß sowohl der griechischen als auch der römischen Prosodie.

Die Anordnung des Stoffes ist die folgende. Kap. 1. Geschichte der metrischen Studien im Altertum und in der Neuzeit. — Kap. 2. Allgemeine Metrik. — Kap. 3. Griechische Prosodik. — Kap. 4. Spezielle griech. Metrik. Dieses Kapitel zerfällt in 3 Teile: Μέτρα καθαρά. Μέτρα ἐπισύνθετα. Μέτρα μεικτά. — Kap. 4. Römische Prosodik. — Kap. 5. Römische Metrik. — Kap. 6. Anhang: Metrischer Bau und Vortrag der griechischen Dichtungen.

---

5. BRÜCKNER ALEKSANDER. **Studya nad literaturą polską XVII wieku.** ***(Studien zur polnischen Literaturgeschichte des XVII. Jahrhunderts).***

Die Literatur des XVII. Jahrhunderts in Polen hat trotz aller neueren erheblichen Fortschritte, die durch Publikation von Texten und Studien, zumal über die Dichter der zweiten Hälfte dieses Zeitraumes (Wacław Potocki, Zbigniew Morsztyn u. a.) erzielt wurden, noch große Lücken zu verzeichnen. Namentlich ist man bisher der Literatur von 1600 bis 1630 aus dem Wege gegangen und doch ist gerade diese Zeit die Zeit der größten literarischen Regsamkeit im alten Polen gewesen. Man braucht nur einige beliebige Daten herauszugreifen z. B. die Jahre 1606—1612, oder 1620—1621 und die Fülle der poetischen Produktion, die dem Aufruhr des Zebrzydowski, dem Pseudodemetrius, der Belagerung von Smoleńsk, den Kämpfen in der Walachei bei Cecora und Chocim folgte, fällt sofort auf: niemals haben andere historische Daten eine solche Unmasse von Dichtern und Werken auf den Plan gerufen.

Und von diesen Dichtern ist nie und nirgends die Rede — man muß sich mit den genauen bibliographischen Angaben bei Estreicher und den ungenauen Abschätzugen eines Maciejowski genügen und geht ihnen sonst sorgfältig aus dem Wege. Mit Unrecht. Gewiß, sie entsprechen nicht unserem Geschmack, unseren ästhetischen Forderungen, ihre Begriffe von Kunst und Schönheit weichen von den unsrigen vollkommen ab, aber auch ihre Darstellungsweise erscheint recht fesselnd, wenn man sich nur auf ihren Standpunkt stellt; wir finden in ihren Schriften interessante, einwandfreie Zeugnisse von Menschen und Zeiten, sie verdienen es daher, einer nicht ganz verdienten Vergenssenheit entrissen zu werden.

Wir finden in diesem Zeitraum nämlich eine außerordentlich rege Tätigkeit. Gewiß fehlen unter diesen Dichtern mächtige, originelle Talente; sie gehen jedem großen Wurfe aus dem Wege; sie begnügen sich mit literarischer Kleinarbeit, die sich kaum über Lieder, Elegien, Satiren, Idyllen, kurze Berichte von Helden und Siegen erhebt. Aber die Fülle dieser Arbeiten und die große Zahl von Dichtern, unter denen alle Stände, Richtungen, Konfessionen vertreten sind, entschädigt einigermaßen für diese Knappheit und Kürze. Ihre Rührigheit, Kollegialität, die über soziale Unterschiede hinwegsieht, Offenheit ihres Urteils und Auftretens stechen außerordentlich vorteilhaft ab von der späteren Einseitigkeit und Verknöcherung, von der widerwärtigen Schmeichelei den Instinkten einer irregeleiteten Menge und dem Hochmute einzelner gegenüber, von der Barbarei in Form und Inhalt. Mithin verdient ihr Wirken eine teilnahmsvollere Betrachtung.

Der Verfasser geht aus von der Sammlung, die Prof. Czubek für die poetisch-politische Literatur der Jahre 1606—1608, d. i. in Bezug auf den Aufstand Zebrzydowski's veranstaltet hat, doch beschränkt er sich auf dieses Material allein nicht. Er berücksichtigt bei der Besprechung einzelner Werke die gesammte Schaffenstätigkeit des betreffenden Autors und hebt außerdem nicht nur einzelne, auf Kultur- und Sittengeschichte der Zeit bezügliche Stellen, sondern sogar einzelne nach Form oder Bedeutung bemerkenswerte Wörter heraus, um bei der oft außerordentlichen Seltenheit und Unzugänglichkeit dieser Schriften das ganze in irgendwelcher Beziehung interessantere Material zusammen zustellen.

Hier können nicht alle die Autoren und Schriften genannt werden, die der Verfasser in seinem Studium besprochen hat. Er

macht nur auf einen aufmerksam, auf Felix Herbort, einen der Führer des Aufstandes, einen außerordentlich intelligenten und gebildeten Mann, der großes Interesse für heimische und fremde Literatur an den Tag legte, der sich selbst nicht nur als verdienstvoller Herausgeber älterer historischer Werke, sondern auch als Schriftsteller hervorgetan hat. Namentlich imponiert er, im Gegensatze zu allen Zeitgenossen und ihrer Sprachvermengung, durch sorgfältige Reinheit und Frische und Saftigkeit seiner Sprache; der Verfasser verweilt bei der sog. Autobiographie dieses Mannes, die wegen ihrer absichtlich rein allegorischen Darstellung als völlig rätselhaft galt und daher unbeachtet blieb. Er deutet namentlich den Eingang dieser Autobiographie, die sich auf die Studien in Ingolstadt bezieht, und beweist die Genauigkeit ihrer Angaben. Außerdem erörtert er die Frage, ob der Jesuitenhasser Herbort Verfasser des anonym erschienenen und von einem Polen geschriebenen Consilium de stabilienda pace (durch Vertreiben der Jesuiten aus Polen) vom J. 1609 gewesen ist; er weist ihm andere satirisch-humoristische und allegorische Werke zu. Auch auf einige andere Hauptschriftsteller der Zeit, wie den Idyllendichten Simonides (Szymonowic) sowie auf den großpolnischen Asketiker und Idyllendichter Miaskowski fällt einiges Licht. Hauptsächlich sind es dann Dei minorum gentium, wie ein Jurkowski, Witkowski u. a., die zumal wegen ihrer satirischen Hauptwerke einer näheren Besprechung gewürdigt werden. Auch versucht der Verfasser, eine Reihe anonym überlieferter Drucke wie auch Schriften politischen wie satirischen Inhalts, z. B. auch zur Frauenfrage Gehöriges, auf Grund von Stil- und Wortähnlichkeiten, so mißlich auch sein solches Unternehmen sonst sein mag, bestimmten Verfassern zuzuschreiben.

---

6. BIEŃKOWSKI PIOTR. **Ze studyów nad płaskorzeźbami rzymskiemi historycznemi.** *(Zwei Studien über römische historische Reliefs).*

1. Im Mantuaner Museum befindet sich bekanntlich ein großes Stück eines marmornen Frieses mit der Darstellung einer Gallierschlacht, das nach Conze und K. Robert, zuletzt nach A. Michaelis (in H. Egger's Codex Escurialensis, Textband S. 146—151) aus der Zeit des Augustus herrühren soll, und zwar von dem Porticus Octaviae, in welchem jener Kaiser die in dem siegreichen Feld-

zug gegen die Dalmater vom J. 30 v. Chr. wiedergewonnenen römischen Feldzeichen aufstellen ließ. Zu dieser Annahme sah sich Michaelis hauptsächlich dadurch veranlaßt, daß eben in der Umgebung der Säulenhalle Octavias das Ghetto gelegen war, wo im Anfang des XVI Jhs sich der Laden des Kunsthändlers Giov. Ciampollini († 1518) befand, in welchem der besagte Fries von drei unbekannten Künstlern gesehen und gezeichnet wurde. Zwei Zeichnungen — eine im Codex Escurialensis (abg. bei Egger a. O. Tafelband 59 v), die andere im Britischen Museum in der Sammlung Cassiano dal Pozzo's — stellen das Relief im großen und ganzen so dar, wie es uns heute vorliegt. Dagegen ist das Relief nach der dritten Zeichnung in dem Wolfegg'schen Skizzenbuch (abg. bei Egger, Textband, Fig. 65) beinahe doppelt so lang und vollständiger. Es entsteht also die Frage, welche von beiden Zeichnungen als maßgebend gelten soll, ob das Relief an der Wende des XV Jhs. besser erhalten war als jetzt. oder ob lediglich die Phantasie des an dritter Stelle erwähnten Künstlers es durch aus verwandten Reliefs übernommene Motive bereichert und vervollständigt hat. Prof. K. Robert (Röm. Mitteil. XVI (1901), S. 230) neigt zu dieser Ansicht, und tatsächlich spricht einiges dafür. Der Verfaser glaubt jedoch, daß man die erste Möglichkeit nicht ausschließen soll, und sucht nachzuweisen, daß sich noch ein zweites Fragment desselben Frieses erhalten hat, welches allerdings im Rahmen der vollständigeren Zeichnung nicht untergebracht werden kann.

Es ist nämlich ein bei der Regulierung des Tibers gefundenes, und im Museo delle Terme, Inv. 13, 130 untergebrachtes kleines Bruchstück, das Kopf und Hals eines reich aufgezäumten Pferdes und den linken Unterarm eines sich mit einem Ovalschild schirmenden Galliers, im Hintergrunde einen anderen Ovalschild und wohl einen Lorbeerbaum darstellt. Dieses Fragment ist schon bei Helbig-Amelung, Führer[3] n. 1409 als eine hervorragende plastische Leistung erwähnt und von Moscioni M. 22905 photographiert, aber die genannten Gelehrten hatten keine Ahnung, in welcher Beziehung es zu dem Mantuaner Fries stehen könnte. Der Verfasser beweist seine These an der Hand eines Gipsabgusses, indem er dessen stilistische und antiquarische Merkmale genau untersucht und mit den Pferdeköpfen, dem Zaum und Schildornamenten des Mantuaner Stückes vergleicht. Auch die Maße sind in beiden Reliefs dieselben und die Marmorgattung ist ebenfalls identisch. Das römische Bruchstück ist allerdings

viel flacher, aber dies erklärt sich daraus, daß es ein Teil eines im zweiten Plan dargestellten Reiters ist. Wäre diese Figur selbst auch erhalten, würde die Reliefhöhe gewiß in beiden Stücken gleich sein. Auch die Präzision der Ausführung ist in dem römischen stellenweise weiter gediehen, aber eine ähnliche Ungleichmäßigkeit kann man häufig an Platten eines und desselben Frieses, vielmehr also an Bestandteilen eines und desselben Bauwerkes bemerken. Schließlich ist zu beachten, daß das Mantuaner Stück erheblich beschädigt wurde, während sich die Oberfläche des römischen beinahe unversehrt erhalten hat.

Ferner stellt der Verfasser fest, daß der postulierte Fries nicht zu dem Porticus Octaviae gehören konnte, da er in dem Falle Kämpfe mit Dalmatern darstellen müßte, während wir hier fraglos eine Gallierschlacht wiedergegeben finden. Mit Rücksicht darauf, daß an dem Schilde des ersten Reiters links ein Greif, am römischen Bruchstück ein Lorbeerbaum als landschaftliches Akzessorium erscheint, wird der Gedanke nahegelegt, daß hier einmal die „delphische“ Niederlage mit Beteiligung der Reiterei (vgl. meine Darstellungen der Gallier S. 103, Fig. 133) dargestellt war und daß der Fries etwa den Tempel Apollos auf dem Palatin schmückte. Dagegen spricht jedoch, vielleicht nur zufälligerweise — das Fehlen der plündernden Barbaren, die für jene Komposition bezeichnend sind. — Denn der Umstand, daß die Mittelgruppe des Mantuaner Reliefs — ein Gallier, der seinen toten Genossen forträgt — sehr treu eine im Vatikan befindliche Marmorgruppe (vgl. Amelung, Vatikans-Katal. II Nr 384 a, Taf. 66) wie auch eine Szene aus dem Terracottafries in Civit'Alba (abg. in meiner Darst. d. G. Fig. 112) wiedergibt, also wahrscheinlich auf ein- und dasselbe Original aus dem III Jh. v. Chr. zurückgeht, hat nichts zur Sache, da solche Übereinstimmungen auch auf inhaltlich verschiedenen Denkmälern vorkommen. Eine enge Stilverwandtschaft unseres Frieses und der Reliefs von dem Bogen in Orange und von dem Julierdenkmal in San Remy, ferner die sehr individuelle, äußerst sorgfältige Behandlung der Architravfascien legen die Vermutung nahe, daß er noch der Cäsarischen Epoche angehörte und die Kämpfe des Triumvirn mit den Galliern darstellte (vgl. S. Reinach, Rev. arch. 1912, I 338—342). In dem Falle wäre es wahrscheinlich, daß er zu dem Forum Julium gehörte, das im J. 54 v. Ch. begonnen, im J. 46 dediziert, erst nach dem Tode Cäsars von Oktavian fertiggestellt

wurde. Natürlich bleibt nicht ausgeschlossen, daß er irgendwo auf dem Forum Augusti, etwa an jenem Teil der Säulenhalle, der die Statue des Siegers über die Aquitaner, M. Valerius Messala, enthielt, oder sogar an dem Templum Martis Ultoris selbst angebracht war. Jedenfalls gehörte er, wie es die erhaltene Höhe der oberen Architravteile und des Reliefbandes dartun, zu einem monumentalen Prachtgebäude, dessen Säulen und Gebälk zusammen etwa 10 m hoch waren.

2. Unter bekannten, aus Pompei stammenden Gladiatorenhelmen im Neapler Nationalmuseum fällt ein in Herculanum gefundener Bronzehelm, Inv. Nro 5670 (277), durch seine Form auf. Er ist anscheinend noch unveröffentlicht. Nur Gerhard-Panofka, Neapels ant. Bildwerke, S. 219 und Fiorelli, Catal. d. Mus. Naz. di Napoli, armi antiche, Nro 270 (2916), geben eine kurze Beschreibung von ihm. Der Verfasser hatte im J. 1913 Gelegenheit, ihn genau zu untersuchen, und legt seine Detailaufnahmen vor. Der Helm war einst offenbar mit drei Federn oder dgl. geschmückt, für die sich Einsatzlöcher über den Ohren und am Scheitel, heute allerdings verstopft, befinden. Unterhalb des Stirnschirmes sind Überreste eines dem Neapler Helm (Alinari P^{e}. I^{a} 1904) ähnlichen vergitterten Visiers erhalten. Der unterste Streifen der Helmkappe ist an der Vorderseite mit feinen Reliefs im spätalexandrinischen Stil geschmückt, die allegorisch das Meer und den Okeanos darstellen (vgl. Drexel, Bonner Jahrb., Heft 118 (1909), S. 196 fg. u. 227). Der gerundete Teil der Helmkappe ist ganz mit getriebenen Reliefs bedeckt, deren Details nachziseliert und durch eingravierte Linien hervorgehoben sind. So sieht man an der Helmspitze einen Adler mit ausgebreiteten Flügeln, einen Kranz im Schnabel und ein Blitzbündel in den Krallen haltend (vgl. R. Förster, Schles. Zeitung 1917, Nr. 69). Es ist offenbar der Legions- oder nach unserer Terminologie gesagt — der Armeeadler. An der Vorderseite genau in der Mitte, sehen wir ein breites Tropäum mit Juppitermaske oben, römischen, keltisch-germanischen und orientalischen Rüstungsstücken an den Armstumpfen und dem Fuß des Tropäums. Der übrige Raum ist mit Panoplien ausgefüllt, die teils aus westeuropäischen teils asiatischen Waffen bestehen und sich um drei aufrecht gestellte Panzer und vier gekreuzte Schildpaare gruppieren. Die Eintönigkeit dieser mit großem Geschick, aber ohne besonderes Talent ausgeführten Verzierung wird durch zwei Barbarenfiguren in Nationaltracht

mit römischen Feldzeichen in der Hand — in angenehmer Weise unterbrochen. Der Verfasser weist nach, daß in dem rechts vom Tropäum stehenden Signifer ein Armenier, in dem linken — allerdings zur Hälfte ergänzten — Vexillarius, der dazu in der linken Hand ein Tierfell als Abzeichen der Standartenträger hält, ein Keltogermane zu erkennen ist.

Es ist klar, daß das ganze Bild nicht die militäriche Überlegenheit Roms in ihrer generellen Bedeutung veranschaulichen soll, sondern daß hier eine besondere historische Begebenheit oder vielmehr ein in einem Zeitpunkte der römischen Geschichte charakteristischer Zustand des Weltreiches gemeint ist.

Um diesen Zeitpunkt zu ermitteln, vergleicht der Verfasser den Herkulaner Helm mit dem von ihm in der Lemberger Eos, B. XX (1914), Taf. 1—4, S. 49—56 veröffentlichten pompejanischen Helm, auf dem die Rückgabe der Varianischen Feldzeichen dargestellt ist, in Bezug auf Stil, Technik, Kompositionsweise u. s. w. und kommt zu dem Ergebnis, daß der erstere ein späteres Erzeugnis derselben toreutischen Schule ist, sicher also in die Zeit zwischen dem J. 20 und 79 n. Chr. fällt. Die Überladung der Komposition, die unverkennbare Veräußerlichung des Ausdrucks, besonders die starke Verwendung der Graviertechnik an Stelle der Modellierung gestatten sogar, den Helm gegen das Ende dieser Epoche in die Nähe der „Trofei di Mario“ zu rücken.

Im Rahmen dieser Zeitgrenzen gewinnt das dargestellte Bild — so inhaltsarm es auch erscheint — einen bedetungsvollen Sinn. Ein Armenier und ein Keltogermane in ihrer Nationaltracht, römische Feldzeichen tragend, inmitten orientalischer und keltogermanischer Waffenbeute, das kann keinen anderen Sinn haben, als daß die Länder, die sie verkörpern, zwar ihre nationale Eigenart noch gewahrt haben, aber militärisch sich bereits in römischer Gewalt befanden. Für Armenien paßt dieser Zustand am besten in dem J. 66 n. Chr. und folg., wo es formell eine parthische Sekundogenitur geworden war, aber faktisch römische Besatzung dulden mußte, so daß die politische Abhängigkeit größer geworden war. Im Westen ist Germania Inferior in eine ähnliche Lage gekommen. Den sie bewohnenden, teils keltischen, teils germanischen Völkerschaften, wie den Batavern, Friesen, Chauken, Cannefaten u. s. w. wurde zwar von den Römern ihr Gemeinwesen belassen, aber die Beherrscher hielten dort ihre Besatzungen. Dies erschien umso mehr notwendig,

da nach dem Tode Neros im J. 68 der Aufstand der batavischen Auxilien unter Civilis gegen die in Germanien stationierten Legionen ausgebrochen war. Erst nach dreijährigen Kämpfen wurden die Römer des Aufstandes wieder Herren. Man beließ den Batavern im ganzen ihre bisherige Stellung, nur wurde die Zahl ihrer Cohorten, ihrer *equites singulares* verringert und das Kommando blieb nur Italikern vorbehalten. Eben auf diese nach dem J. 70 geschaffene Lage bezieht sich die Allegorie, ein Bataver, der das von einem Pferdchenbilde gekrönte Feldzeichen hält.

Im Lichte der angedeuteten Begebenheiten stellt sich der Herkulaner Helm als eines der wenigen chronologisch bestimmbaren Erzeugnisse der römischen Toreutik, etwa aus den J. 71—79 n. Chr. herrührend dar. Sein plastischer Schmuck versinnbildlicht das durch Kaiser Vespasian wiederhergestellte Imperium Romanum, die durch ihn geschaffene Pax Romana, welcher er sein Forum mit dem Templum Pacis in der Mitte widmete. Es ist denkbar, daß unser Helm ein plastisches Motiv der Anlage wiedergibt.

---

7. FOLKIERSKI WŁADYSŁAW: **Cyd Kornela w Polsce.** *(Corneille's Cid in Polen).*

Die Geschichte eines poetischen Werkes muß alle Gestaltungen, die es in der Heimat und im Ausland erfahren, alle Wandlungen, alle Übersetzungen und Paraphrasen berücksichtigen. Einen Teil der Geschichte von Corneille's Cid bilden dessen Schicksale in Polen, wo das Werk drei Übersetzungen, und zwar in ganz verschiedenen Epochen erfahren hat: im Zeitalter des Marinismus durch Morsztyn, der sich seiner Aufgabe in eigenartiger Weise entledigt, so daß das Werk von altpolnischer Adelgesinnung durchsetzt erscheint, durch Osiński, den Patriarchen des pseudoklassischen Zeitraumes, und durch Wyspiański aus dem Zeitalter des Modernismus.

In der Einleitung wird auseinandergesetzt, welcher Maßstab an jede von diesen Übertragungen anzulegen sei. Im Grund genommen gibt es drei Arten von Übersetzungen: zwischen den Endgliedern der Reihe, nämlich einer sklavischen Übertragung des Originals und einer Paraphrase, steht eine mehr oder minder getreue Übersetzung, in welcher zwei Kräfte einander im Gleichgewicht halten:

Treue gegen das Original und die Individualität des Übersetzers. Im ersten Fall ist noch die Frage zu entscheiden, inwiefern es gestattet erscheint, das Original zu modifizieren und dem Verständnis der Zeitgenossen genehm zu machen.

I. Morsztyns Übersetzung. Wenn uns auch Angaben darüber fehlen, welche Ausgabe des Originalwerkes der Übersetsung zugrunde gelegt wurde, so läßt eine aufmerksame Vergleichung der Corneille'schen Varianten mit dem polnischen Text darauf schließen, daß der polnische Verfasser die Ausgabe von 1638 benutzt hat. Als Datum der Erstaufführung des Cid in Warschau wird übereinstimmend das Jahr 1661 angegeben, doch darf man auf Grund einer Vergleichung gewisser Einzelheiten im Prolog der Weichsel mit historischen Tatsachen ein etwas späteres Datum, u. zw. das Jahr 1662 annehmen. Man führt die Entstehung der Übersetzung auf eine Anregung von seiten der Königin Marie Louise zurück, welche auf den Cid als auf ein übersetzungswürdiges Werk aufmerksam machte, doch liegt kein zwingender Grund für diese Annahme vor, da doch der Verfasser selbst mehrfache Reisen nach Frankreich unternahm, u. zw. unmittelbar nach dem Erscheinen des Corneille'schen Werkes, welches ja ohnehin Aufsehen genüg erregte; gegen die der Königin zugeschriebene Rolle spricht auch der Umstand, daß sie in jene Zeit mit ihrem ehemaligen Heimatsland in regem brieflichen Verkehr stand und nicht in der Lage gewesen wäre, Morsztyn davon zu unterrichten, daß im J. 1660 eine neue Ausgabe Cids erschienen ist, welche wichtige und bedeutsame Varianten mit verstärkter monarchischer Tendenz enthalte. — Eine eingehende Analyse der Übersetzung zeigt, daß Morsztyn ernstlich bestrebt ist, sich streng an das Original zu halten. Er folgt dem Verfasser des Dramas Zeile für Zeile, und nur bei ihm ist es möglich, jede Zeile mit dem Originalwerke Corneille's zu vergleichen. Etwaige Zusätze oder auch kürzere Fassungen sind unwesentlich und gleichen sich aus; die Abweichungen von dem Original bezwecken eine schärfere Präzisierung allgemein gehaltener Wendungen des französischen Dichters. Dieselbe Tendenz verraten auch innerhalb der Zeilen vorgenommene Änderungen. Der Übersetzer befleißt sich einer mehr bildlichen Sprache, oft wir das bei Corneille vorhandene poetische Bild plastischer dargestellt und erweitert, und oft findet man bei Morsztyn kurze bildliche Hinzufügungen. Durch diese Zusätze wird die Ge-

dankenfolge in keiner Weise aufgehalten und meist auch nicht verändert. Die stimmungsvollen Szenen der empfindsamen Infantin oder Chimenes sind in lebhaftem und warmem tragischem Ton gehalten. Pietät gegen das Original kennzeichnet die ganze Arbeit Morsztyns und tritt z. B. besonders in den Stanzen Rodrigos und der Infantin zutage. Auffallend sind in Morsztyns Text gewisse spezifische polnische Merkmale: Diego heißt Marschall des Kronrates; es wird mehr von Vaterland als von König und Staat gesprochen, als man es in der Urschrift findet; man gewinnt aus der Übersetzung den Eindruck, daß die polnischen Zuhörer sowie der Übersetzer Kämpfen mit den Heiden ein lebhafteres Interesse entgegenbrachten, als es bei dem Auditorium und dem Dichter des französischen Cid der Fall sein konnte. Auch ist in der Übersetzung die Differenzierung des Tones viel auffallender: die Sprache des Gomez ist sehr charakteristisch, derb soldatisch, er spricht in einem Ton, der mit der vornehmen Sprache Corneilles im Widerspruch steht. — Die Übersetzung ist recht getreu, wenn auch in dieser Hinsicht durchaus nicht mustergültig. Verstöße gegen den eleganten und vornehmen Stil der Urschrift verletzen unser Ohr recht empfindlich. Doch Morsztyn muß aus seiner Zeit heraus beurteilt werden. Allenfalls bilden die Verwischung der eleganten Vornehmheit und des stilmäßigen Kothurns sowie die Versetzung der Handlung in Zeiten, die dem Zuhörer näher liegen, den Maßstab der Ungenauigkeit der Übertragung überhaupt, doch gleichzeitig verrät sich darin die Selbständigkeit des polnischen Übersetzers.

II. Osińskis Übersetzung. Stellt man die Urteile zusammen, welche die Übersetzungen Morsztyns und Osińskis von seiten der Literarhistoriker gefunden haben, so sehen wir, daß der letztere in ihren Augen mehr Gnade gefunden hat. Die Übersetzung Osińskis ist in ihrer Anlage als echt pseudoklassisch zu bezeichnen. Der Übersetzer schritt an sein Werk mit gewissem Vorbehalt, der seinen Grund in der pseudoklassischen Kritik hatte. Vor allem beseitigte er die ihm als überflüssig erscheinende Infantin und ließ infolgedessen eine Reihe von schönen Szenen mit Chimene fallen. Mit der Übersetzung seines Vorgängers verglichen erweist sich die seinige als minder treu; es ist nicht möglich, sie mit dem Original Zeile für Zeile zu vergleichen, da der Übersetzer ganze Zeilen wegläßt und anderseits

das Werk durch Einfügung von Tiraden erweitert. Inhaltlich ist die Übersetzung schwach, es geht ihr die Kraft und Frische ab, die Morsztyn so eigen ist. Die Legende von der Treue der Übersetzung verdankt ihren Ursprung einigen Zeilen, die grammatisch und wörtlich sich dem Original enger anschließen als bei Morsztyn. Doch dieser Umstand hat weniger zum Ruhm Osińskis beigetragen; besondere Anerkennung fand der leichte und fließende Ton, dem er die Treue der Übersetzung zum Opfer fallen ließ. — Seine Praxis steht in krassem Widerspruch mit der in seinen zwei kleinen Abhandlungen „Vom Übersetzen aus fremden Sprachen" und „Über die Notwendigkeit, Wichtigkeit und Bedeutung von Übersetzungen" niedergelegten Ansichten. Wenn diese zum Ausgangspunkt bei der Beurteilung von Osińskis Arbeit nimmt, so darf man sie mit vollem Recht als verfehlt betrachten.

III. Wyspiańskis Übersetzung. Der Grund, warum der Dichter dem pseudoklassischen Theater näher trat, dürfen wir in seinem Gegensatze zu der realistischen Richtung seines Zeitalters sowie in einer gewissen Vorliebe für die Rhetorik, wenn auch eine stärker als bei den französischen Tragikern gefärbte Rhetorik. Das Werk Wyspiańskis ist auch nichts weniger als eine Übersetzung, sondern es ist vielmehr eine inhaltlich und formell freie Paraphrase. Die dreizehnsilbige Zeile wechselt mit der Wyspiański eigenen siebenzeiligen je nach dem Charakter des Inhalts ab: die erstere wird in Szenen gebraucht, in denen die Handlung fortschreitet, die letztere findet sich in rein lyrischen Partien. Sein Hauptaugenmerk richtet der Dichter vor allem auf die von den Pseudoklassikern als ganz überflüssig hingestellte Infantin und macht sie fast zur Hauptperson des Dramas. Die ganze Tragödie wird in die höheren Sphären des Mystizismus des Schicksals gehoben, das das Glück der Menschen verfolgt. Das Schicksal verschmäht aber solche Mittel, die nicht im Menschen liegen, sondern es dient als williges Werkzeug der menschliche Wille. Rodrigo, die Infantin und Chimene identifizieren das Schicksal mit dem Willen. Im Cid betont Wyspiański besonders den lyrischen Charakter. Wir ersehen es besonders aus den Klagen Chimenes, welche unmittelbarer und freier wirken als die Klageworte der vornehmen Heldin Corneille's; diesen Unterschied illustriert am besten Chimenes Apostrophe an die tränenden Augen: während diese von dem französischen Dichter in einer Zeile erledigt wird, widmet

ihr Wyspiański mehr als zehn Zeilen. Wyspiański hat Chimene und die Lyrik, die den Pseudoklassikern als Hauptgebrechen des Corneille'schen Werkes erschienen, besonders stark in den Vordergrund geschoben, indem er die Stanzen Rodrigos und der Infantin herausarbeitete.

Schluß. Die besprochenen drei Übersetzungen Cids sind historisch und ästhetisch von sehr verschiedener Bedeutung. Die Übertragung Morsztyns blieb ohne jede nachhaltigere Wirkung infolge der Gleichgültigkeit der Umgebung; sie darf als Vorbote des hereinbrechenden französischen Einflusses betrachtet werden. Merkwürdigerweise hat das Werk Osińskis die stärkste Wirkung gehabt, wurde lange Zeit als geradezu mustergültig angesehen und galt in der Schulerziehung der Jugend als eine beachtenswerte Erscheinung. Wyspiańskis Übersetzung verdient Beachtung vor allem als Beweis, welche ungewöhnliche Lebenskraft dem Werke Corneille's innewohnt.

Ästhetisch betrachtet, setzen wir Morsztyns Werk in dieser Reihe an die erste Stelle trotz einer gewissen Derbheit, denn der Verfasser hat es verstanden, die relativ größte Treue mit seiner Individualität ins Gleichgewicht zu bringen.

---

8. HALECKI OSKAR: **O zabytkach języka polskiego na Litwie w wiekach średnich.** *(Über mittelalterliche polnische Sprachdenkmäler in Litauen).*

Im Zusammenhang mit seiner Arbeit über die politische Geschichte der Jagellonischen Union (vgl. Bulletin für März 1917) sucht der Verfasser auch die kulturelle Bedeutung dieses Problems zu erfassen. Über einen Teil der Ergebnisse seiner Forschungen berichtet er in der philologischen Sektion und macht auf die ältesten polnischen Sprachdenkmäler aufmerksam, zu deren Würdigung er sich als Nichtfachmann als wenig berufen betrachtet.

In der Sigismund-Epoche fehlt es nicht an Beweisen für die Verbreitung der polnischen Sprache im Großherzogtum, besonders unter dem Hochadel. Dieser Prozeß reicht gewiß bis in das XV Jh. zurück, trotzdem die Verhältnisse damals nicht gerade günstig waren. Bisher fehlte es an positiven Quellenbelegen, inwiefern und auf welchem Wege die polnische Sprache in dem mittelalter-

lichen Litauen vordrang, und man war bloß auf Mutmaßungen angewiesen.

Ein solcher Weg führt über Polesien, das Gebiet der masovischen Kolonisation, wo wir in lateinischen Gerichtsbüchern, die bis 1441 zurückreichen, eine stattliche Anzahl von altpolnischen Denkmälern finden. Doch die sprachlichen Verhältnisse dieses Gebietes erfordern eine besondere Betrachtung, dem Verfasser dagegen handelt es sich lediglich um Litauen selbst und dessen Beziehungen zu der polnischen Sprache.

Gerichtsbücher kommen hier erst im XVI Jh. auf und sind in weißrussischer Sprache abgefaßt. Deshalb sind polnische Worte und Redewendungen, wie man sie in lateinische Texte einzuflechten pflegte, nur in Urkunden zu finden. Darin kommen auch Denkmäler der lingua vulgaris verhältnismäßig seltener vor, da man in litauischen großherzoglichen Rechtsurkunden zur Erklärung lateinischer Termine nicht polnische, sondern weißrussische Worte eingeschaltet findet.

Ein anderes Bild gewinnen wir bei Betrachtung von Privaturkunden des litauischen Hochadels, welche als Kirchenstiftungen oder letztwillige Verfügungen um die Mitte des XV Jhs. immer häufiger werden. Der Verfasser gibt an, wo dieses noch nicht veröffentlichte Material zu finden ist, und macht darauf aufmerksam, daß er in einer ganzen Reihe von solchen Urkunden rein polnischen, in lateinische Sätze eingeschalteten Worten und Redewendungen begegnet sei. Er zitiert die interessantesten Belege und weist besonders auf die Dokumente der zwei mächtigsten litauischen Familien aus der Zeit Kasimirs des Jagellonen hin, nämlich der Familien Moniwid und Sakowicz. Die Schriften stammen aus den Jahren 1451 – 1485, sind von höchsten Würdenträgern ausgestellt worden und enthalten eine große Anzahl von polnischen Wörtern, die als Erklärung lateinischer Ausdrücke dienen [1]).

Diese Erscheinung, daß altpolnische Sprachdenkmäler im mittelalterlichen Litauen auftauchen, findet ihre Erklärung in dem Umstande, daß die Urkunden der litauischen Magnaten von Geist-

---

[1]) Zur Illustration mögen hier einige kurze Zitate aus dem Testamente des Wilnaer Wojewoden Jan Moniwid (1458), das sich im Original erhalten hat, folgen: „ultra omnem expeditionem alias nadewszysthka wiprawa, racione dotalicii alias dla posagv, equiream alias stado kobilne“.

lichen, öffentlichen Notaren oder Privatsekretären abgefaßt wurden, die in den meisten Fällen polnischer Abkunft waren und aus allen Ländern Kronpolens stammten. Es ist nicht schwer nachzuweisen, daß gerade die beachtenswertesten unter den erwähnten Urkunden von solchen polnischen Einwanderern niedergeschrieben worden sind, die in Litauen, wo die Kenntnis der lateinischen Sprache noch wenig verbreitet war, als Sekretäre der Herren vom Hochadel tätig waren. Wie auf diesem Wege also die Kenntnis der polnischen Sprache sich unter litauischen Bojarenfamilien verbreitete, erhellt aus dem Testament eines bescheidenen Landedelmannes aus dem Ende des XV Jhs. (1491), in welcher Urkunde man ganze halbpolnische Redewendungen findet, wie z. B. „podle drogi tendentem ab auta mea mimo koszczełł nasz“. oder „pro anima mea na każdym miesiącu mszy św. odprawować“.

---

9. GUMOWSKI MARYAN: **Operacye finansowe Rzymu w czasie drugiej wojny punickiej.** (*Die finanziellen Operationen Roms während des zweiten punischen Krieges*).

Nachrichten über die in der Überschrift genannten Operationen fand der Verfasser bei antiken Schriftstellern, vor allem bei Livius und Polybius, deren Angaben indessen nicht immer als zuverlässig gelten können. Von neueren Forschern ist diese Frage überhaupt noch nicht in Angriff genommen, trotzdem sie alle Beachtung verdient. Infolge der ungeheuren Auslagen während der langen Kriegsdauer und des außerordentlich ungünstigen Verlaufes der Kriegsereignisse in den ersten Jahren sah sich der Senat gezwungen, zu verschiedenen Mitteln zu greifen, um die leergewordene Staatskasse zu füllen und dem immer dringender werdenden Geldbedarf gerecht zu werden. Zu diesem Zwecke wurden gewisse direkte Steuern, wie Abgaben in der Provinz, Tribute von den Bürgern, und zwar sowohl von den Aerarii wie auch von den Tribules eingehoben und endlich eine außerordentliche Flottensteuer im J. 214 auferlegt. Diese Belastung hatte einen Aufstand in Sardinien sowie den Übergang mehrerer sizilischer Städte zu den Karthagern zur Folge, und nicht gering war die Erbitterung der Bürger, die sich gegen eine wiederholte Auflage der Flottensteuer wehrten.

Gleichzeitig sah sich der Senat genötigt, zu Staatsmonopolen zu greifen, vor allem zum Münzregal, und es wurden die durch die lex Flaminia im J. 217 eingeleiteten Münzoperationen in großem Maßstabe durchgeführt. Die Reform des Flaminius, welche die Einlösung eines Teiles der Staatsschuld und eine Erhöhung des Soldes ermöglichte, brachte einen sehr bedeutenden Gewinn, und dieser betrug infolge Ummünzung des alten Silbers bis 14%, infolge der Herabdrückung des Silberpreises 7% und infolge Ummünzung des alten Kupfergeldes sogar 50%. Durch die Anordnung, daß ein Denar sechzehn Asse statt der früheren zehn gelten sollte, wurde eine Tilgung von 37·5% der Schulden ermöglicht, und zu diesem Zwecke wurde ebenfalls der Wert der Goldmünzen zu hoch gesetzt, und zwar 1 : 17 im Verhältnis zum Silber, so daß der Staat einen Gewinn von 70% erzielte. Einen viel größeren Nutzen, der das Vielfache des Wertes erreichte, zog das Ärar. indem es übersilberte und übergoldete Münzen aus kupfernem Kern (monetae subaeratae) in Umlauf setzte.

Alle diese Verkehrungen brachten nur Ersparnisse, trugen aber zur Kräftigung des Staatsschatzes nicht bei. Um nun dem Staate neue Einnahmsquellen zu erschließen, griff der Senat zu großartig angelegten Kreditoperationen und schrieb äußere und innere Anleihen aus. Zu der ersteren Kategorie gehört die bei Hiero im J. 216 in Getreide und Gold gemachte Anleihe, die sich etwa auf $3^1/_2$ Millionen Sesterzien belaufen mochte, zu der letzteren dagegen eine Reihe von Operationen, die seit 216 von der neu gegründeten Staatsbank durchgeführt wurden: es waren nämlich der Ankauf von Sklaven für militärischen Dienst und die Garantieleistung für die freigesprochenen Schuldner und Verbrecher; die erforderliche Summe mochte zwölf Millionen Sesterzien betragen. Lieferungen für die spanische Armee wurden kreditweise an Lieferanten begeben, und so kam eine weitere Belastung des Staatsschatzes bis auf zehn Millionen Sesterzien hinzu. Der Kredit der Publikaner wurde von den Zensoren erst 214 in Anspruch genommen, und die bei denselben aufgenommene Schuld wurde zum Teil während des Krieges, zum Teil nach Beendigung desselben getilgt.

Wichtiger waren Operationen, welche dahin gingen, Geldmittel zur Weiterführung des Krieges zu gewinnen. Man suchte sich anfangs durch Einziehung des Witwen- und Waisenfonds im J.

214 zu helfen, man schritt dann 212 zur Aufnahme und Einziehung von Tempelgütern und entschloß sich endlich 210 eine große innere Anleihe aufzulegen. Wie die Witwengelder und Tempelschätze zurückerstattet wurden, wird nirgends berichtet, doch wissen wir, daß der Staat die bei den Bürgern aufgenommene Anleihe, welche durch die obenerwähnte Staatsbank begeben worden war, vom Jahre 204 an in drei Raten getilgt, von denen die erste und die dritte bar ausgezahlt und die zweite in kampanischen Grundstücken rückerstattet wurde.

Die hier erwähnten Steuer-, Münz- und Kreditoperationen wurden meist in der ersten Hälfte des Krieges in Anwendung gebracht, in der zweiten griff man zu diesem Mittel nur dann, wenn z. B. die Steuern als Administrationsstrafen verhängt wurden. Dieser Fall fand statt bei der massenhaften Eintragung in die Liste der Ärarier, bei der Besteuerung von zwölf latinischen Kolonien oder bei der Regelung der Stipendiarverhältnisse in der Provinz. Das Ergebnis der finanziellen Operation war umso erfreulicher, je günstiger sich die politische Situation gestaltete und je größere Geldsummen Rom durch Kriegsbeute, Kontributionen und Konfiskationen gewann. Zwar gelangte ein sehr bedeutender Teil dieser Kriegsbeute und der durch Kontributionen gewonnenen Gelder sowie ein großer Teil der konfiszierten Grundstücke zur Verteilung an die Veteranen, doch die gewaltigen Schätze, welche die Feldherren aus Capua, Tarent, Syrakus und Karthago brachten, können als Beweis dienen, daß ein durch Waffengewalt erfochtener Sieg entschieden als die allerbeste Finanzoperation gelten darf.

---

9 *a*. ORŁOWSKI BOLESŁAW: **Keus, seneszal Okrągłego Stołu.** (***Le sénéchal Keus dans les romans français du cycle de la Table Ronde***).

Les traits qui composent le portrait du sénéchal fidèle du roi Artus sont assez divers et souvent hétérogènes. Bien des fois les trouvères ont peint ce personnage d'après leur imagination et se sont beaucoup éloignés des lignes essentielles de son portrait dans la „Historia regum Britanniae“ de Galfred de Monmouth et dans le „Brut“ de Wace. Aussi ce sujet ne manqua pas de tenter les érudits qui tâchaient de préciser ce qui forme la tradition dans les

récits des trouvères. S'appuyant sur des matériaux incomplets, ils se sont efforcés de combiner une image à peu près homogène.

G. Paris dans le tome XXX de l' Histoire Littéraire de la France crut apercevoir dans son caractère une évolution : le chevalier vaillant, un héros devient à la fin traître et scélérat. Après G. Paris cette hypothèse fut mainte fois répétée.

Or, une analyse plus détaillée du rôle et du caractère du sénéchal dans tous les romans arthuriens en vers ne permet pas d' accepter cette opinion. — Chez Galfred de Monmouth il reçoit, sous le nom de Caius dapifer, comme prix de ses exploits héroiques, la province d' Anjou. Mortellement blessé dans la bataille contre les Romains, il fut enseveli „ad camum oppidum". Le rôle important des comtes d' Anjou, sénéchaux de France, nous explique ce passage chez Galfred. Wace ne fait que traduire ces données, quand il représente le sénéchal qu' il nomme „Koi". Ces traits ne suffisent pas à établir les origines du personnage qui apparaît dans les romans.

De même les analogies qu' on a trouvées dans les littératures celtiques, ne nous aident pas beaucoup. En effet Keus y porte un autre masque, Kulhwch et Owen lui attribue des vertus surnaturelles et merveilleuses, pareilles à celles de Kuchulin dans la légende épique irlandaise. Sa langue venimeuse cependant rappelle Bricriu. Celui-là excite Maelduin aux exploits héroiques. Keus en fait autant envers Perceval. Mais la différence manifeste entre l' esprit de la littérature celtique et celui des romans francais du XII siècle n' admet pas des comparaisons plus détaillées. Il faudra chercher une explication de cette création dans les oeuvres ellesmêmes et dans leur milieu social.

La forme du nom „Keus" est postérieure et fait penser au point de vue étymologique à „coquus"; originairement il s'appellait „Keis" et „Kois", chez Chrétien de Troyes „Kes". D' ailleurs les fonctions du sénéchal furent beaucoup plus nombreuses et plus importantes. Le cuisinier était évidemment soumis aux ordres du „dapifer". Les auteurs des romans transportèrent sur „Keus" les honneurs et les charges des sénéchaux de France qui, en administrateurs de l' État, commandaient la chevalerie.

L' honneur d' avoir créé ce personnage appartient à Chrétien de Troyes. C'est la preuve d'un talent dramatique qu' on ne lui

supposait pas. Dans Ivain comme dans le Conte du Graal, Keus constitue l' essor de l' action, ses railleries mettent en activité le héros. Les expéditions infortunées dans ces deux romans, aussi bien que dans l' Erec et dans le Conte de la Charrette introduisent dans le récit un élément réaliste. Keus incarne la colère impuissante, la méchanceté, l' humeur querelleuse et l' orgueil, il personnifie les défauts opposés aux vertus chevaleresques et flétris par les poètes: la brutalité et l' incontinence du langage. L' auteur nous offre de la sorte une satire contre les mauvais chevaliers. Ce procédé antithétique tentera les poètes postérieurs, surtout Raoul de Houdenc. Il indique en même temps chez l' auteur de Cligès des préoccupations de psychologue. Pour mieux réussir, il eut recours aux moyens comiques; Keus est déjà chez lui le type ridicule par excellence. C'est le chevalier vantard auquel les déconvenues ne sont pas ménagée. Haut fonctionnaire de l' Etat, chef de la noblesse, il subit des humiliations amusantes ; querelleur, il se met continuellement en colère. Plus tard de nouveaux éléments comiques seront ajoutés d' un roman à l' autre, les successeurs du célèbre trouvère champenois en feront un personnage épique et plastique.

Après avoir passé en revue les traits caractéristiques dans l' Erec, dans le Lancelot, dans l' Ivain et dans le Perceval, il est permis de constater que l' auteur n'a trouvé dans la tradition aucune conception arrêtée du personnage et que primitivement ses idées sur lui n'étaient pas définitivement fixées. Ajoutons que le portrait de Keus dans le Perceval manque de traits comiques qui abondent dans l' Erec et dans l' Ivain. Ennemi d' un héros sublime, il était forcément haï par l'auteur et par le lecteur ; ceci les empêchait de plaisanter.

Parmi les continuateurs du Graal Gaucher de Denain a représenté Keus comme menteur et cruel, en exagérant les indices de l' antipathie que provoquait son modèle. Mais Gaucher non plus n'a pas de jugement bien arreté sur le sénéchal. Au commencement c'est un scélérat dont la défaite réjouit tout le monde, vers la fin il manifeste des traits sympathiques. Il en sera de même chez les autres trouvères. Gerbert de Montreuil insiste sur les railleries dont Keus accable le chevalier sublime et sur la honteuse défaite qu'il essuye.

Dans le Conte du Mantel, Keus raille le beau sexe, en quoi il n'est pas d' accord avec le code chevaleresque. Il s' expose lui-même à des plaisanteries bruyantes, puisqu' il devient manifeste que son amie n' est pas plus fidèle que les autres dames. Dans la Damoisele à la Mule sa témérité est opposée au courage réfléchi de Gauvain.

Raoul de Houdenc, le plus doué parmi ceux des écrivains du XIII-e siècle qui exploitaient la matière bretonne, alla chercher le modèle du sénéchal dans les oeuvres de Chrétien, dans lesquelles il puisa à pleines mains. Ses bavardages et son indiscrétion en sont extraits, mais quant à la jovialité avec laquelle le fonctionnaire un peu grossier plaisante les femmes, Raoul la connaissait pour l'avoir trouvée dans le Conte du Manteau mautaillé. Dans la Vengeance il est de nouveau un héros infortuné, mais ceci seulement dans la première partie du roman que certains attribuent à un autre Raoul. Dans la deuxième partie ennemi des femmes, il triomphe de Gauvain. Évidemment l' auteur ne suit pas ici l' exemple de Chrétien qui prêchait le service des dames, il subit plutôt l'influence de la littérature didactique et satirique d' origine bourgeoise.

„Fergus“ dont le héros n' est qu' une variante du Perceval, reproduit exactement les traits du sénéchal des romans de Chrétien.

L' auteur de l' Yder introduit Keus comme un caractère foncièrement pervers; il en fait l' ennemi du héros et le conseiller fidèle d' Artus qui suspecte Yder d' être l' amant de Genièvre. Durant une bataille le traître frappe de l' épieu le rival de son seigneur, une autre fois il lui donne à boire de l' eau empoisonnée. Du reste il se montre poltron. — La trahison à l'égard d'un compagnon, commise par le serviteur fidèle d' un souverain jaloux et désireux de se venger, voilà bien un trait propre à la légende de Tristan. Le caractére de Keus présente beaucoup d'affinité avec ceux du sénéchal de Gormond, menteur et vantard, et de Mériadoc qui dénonça à Mark les rendez-vous de Tristan avec Iseut. Ces deux courtisans sont livrés à la haine du lecteur de même que Keus dans le cycle de Perceval.

L' auteur du Durmart explique la médisance de Keus, en affirmant qu' il est devenu misanthrope à force d' avoir subi continuellement des échecs. Voilà donc un conflit romantique, celui de l' ambition avec l' impuissance d' accomplir les grandes actions

désirées. D' ailleurs les traits avantageux ne lui manquent pas et la sympathie du trouvère lui est acquise.

Contrairement dans le Tornoiement Antecrist Huon de Méry flétrit en lui la traitrise, la méchanceté, l' humeur querelleuse, la médisance et la vilainie, en somme tout ce qui déshonore les bons chevaliers.

Cependant l' auteur de l' Humbaut en fait un preux; il serait presque un chevalier parfait n'était-ce son indiscrétion. — Dans l' Atre perillous opposé de nouveau a Gauvain, il est honteusement battu. — Dans le Chevalier as deus espees point de trace de tendance à ridiculiser le sénéchal qui ne ressemble pas aux autres personnages qui portent le nom de Keus.

Il stimule par ses railleries les héros dans les Merveilles de Rigomer, toutefois il est courageux et combat avec succés. — Claris et Laris n' est qu' un tissu d' emprunts et de réminiscences.

Girard d' Amiens a eu une idée toute personnelle quand il entreprit de raconter la transformation du sénéchal qui, d'abord chevalier de petite importance devient ensuite la gloire des tournois sous l' influence de l' amour. Chicaneur il se transforme en Céladon timide. Rappelons cependant que la tradition lui attribue un coeur plein de sechéresse.

Par contre le roman en prose Perlesvaus le dénigre, en fait le meurtrier de Loboz, fils d' Artus. Dans d' autres romans en prose, de date plus tardive, les inventions fantaisistes abondent. Ainsi dans le roman trés etendu de Tristan, Keus est le héros d' innombrables et incroyables aventures. Frère de lait d' Artus, il s'y distingue comme un des premiers chercheurs du Graal.

Le rôle de Keus dans les romans allemands, néerlandais et anglais n' est pas d' une importance capitale pour cette étude. Sur le terrain étranger son portrait dut forcément emprunter des traits nouveaux qu'il est facile d' expliquer par l' individualité des auteurs et par l' influence du milieu. Ainsi Wolfram von Eschenbach s' éloigne beaucoup de Chrétien: il flétrit par la bouche du sénéchal les courtisans flatteurs et orgueilleux. Keus est un bon conseiller dans le poème d' un autre écrivain qu' on appelle „le vertueux“.

L' examen détaillé des romans nous démontre que la ligne du développement de ce caractère décèle mainte inflexion. Sous le nom de Keus apparaissent plutôt des personnages assez différents,

dont chacun est en partie l'incernation de la petitesse d' âme de l' homme médiocre, et par tant n'a rien de commun avec les chevaliers de taille surhumaine. Même les traits principaux, ceux qui se répètent le plus souvent, n' ont pas été indiqués par tous les trouvères. Plusieurs d' entre eux ne disent rien de sa langue vénimeuse, de la désinvolture avec laquelle il prend sur lui des charges qui ne sont pas en rapport arec ses forces, et se taisent sur ses entreprises mal réussies. La brutalité envers les femmes et les faibles, la médisance sont des traits moins fréquents; on ne parle que rarement de lui comme d' un traître, d' un homme haï, d' un poltron ou d' un menteur. Les traits tout à fait défavorables sont tellement rares, qu' on ne peut pas admettre qu' à n' importe quelle époque ils eûssent été la marque essentielle du sénéchal. L' opposition qui existe entre lui et le héros est certainement le fait principal. Comme adversaire des meilleurs chevaliers il est forcément exposé au dédain, la satire qu' il tente ne réussit pas, au contraire sa pointe affilée se retourne contre lui même. Ce ricochet, tout en augmentant l' effet de la satire contre le mauvais chevalier, ne manque pas de provoquer une situation comique.

L' intention d' introduire un personnage amusant est prouvée par le fait qu' il se trouve dans le même cycle des figures apparentées. Il faut le juxtaposer avec les types des chevaliers couards chez Manessier et dans le Perlesvaus, puis Dodiniaus de Claris et Laris, Mordret dans le même roman et dans Escanor et enfin le Petit Afilé dans la Dame à la Lycorne. Cette comparaison fait mieux ressortir les traits qui le distingnent. On verra de même qu' il n' est pas un caractère littéraire au point de vue littéraire, un type parfait, mais un personnage épique, sa singularité consiste dans le fait d' avoir été représenté sous divers masques, selon les nécéssités du récit et les intentions moralisatrices des auteurs.

Si l' on passe en revue les autres figures comiques et satiri ues de la littérature européenne, il apparait que Keus ne présente aucune affinité avec Falstaff, mais plutôt avec les divers milites gloriosi. D' ailleurs ces parallèles ne suffisent pas pour préciser en quoi consiste le trait comique du personnage.

Dans une étude sur l' élément comique dans les romans arthuriens il faudrait réserver une place importante à ce personnage

doublement comique : Keus se moque des autres et provoque les rires des assistants, mais en même temps on se moque de lui.

Les querelles fournissent un des motifs comiques les plus fréquents dans les chansons de geste. Il est tout naturel que l' ironie prenne dans la bouche de l' adversaire des chevaliers élus l' allure du sarcasme et de la chicane. Par là Keus cesse parfois d' être l' incarnation de l'esprit gouailleur. Mais le comique dans ce personnage repose surtout dans la situation. Son hypertymie apparaît dans l' action et lui donne des allures héroï-comiques. Sa manière d' être est une parodie de la conduite d' un chevalier digne de ce nom. On retrouve une raison de rire plus à la portée d' un homme du moyen-âge dans les échecs de ses entreprises, dans ses défaites, dans les coups qu' il reçoit, dans la joie particulière que ressentent les simples en voyant le revers de quelqu' un qui paraissait important, enfin le lecteur était forcé de rire au moment où son illusion se dissipait et le faux air héroique était mis en lumière.

La répétition des traits toujours les mêmes et des situations qui se ressemblent, loin d' affaiblir l' impression comique, l' augmentait au contraire. Néanmoins un lecteur de notre temps ne peut se dispenser d' un commentaire philologique, historique et esthétique; il lui en faut un pour que les vers qu' on lit chez les trouvères sur Keus deviennent palpitants de vie et puissent provoquer le rire. Le succès de ce personnage, tellement curieux, n' a pas été plus durable que celui de la matière bretonne. Ceci résulta des défauts et des incohérences dans la conception qui furent déjà indiqués plus haut. La tradition de la figure épique, du héroique Caius entrava la fantaisie des poètes quand ils voulurent créer un type amusant et satirique. Keus était forcé d' avoir deux visages: l' un chevaleresque, l' autre assez piètre. L' auteur en faisait voir tantôt l'un, tantôt l' autre, parfois dans le même poème. L'effet comique de ses saillies fut en outre paralysé par l' antipathie que l' on devait naturellement ressentir pour l'ennemi de Perceval ou de Gauvain, deux chevaliers auxquels toutes les affections étaient acquises. Il n' est pas difficile de concevoir à combien de peines se heurtairent les trouvères devant ces données contradictoires. Une création homogène ne put jamais en résulter.

Keus avait fourni avec Estout, baron célébré par plusieurs chansons de geste, les matériaux pour la génèse d' un personnage d' une vitalité plus pétulante qui fut Astolphe.

Déja dans l' Orlando apparaît la veine comique de ce chevalier qui se distingue par quelques prouesses. Il nous amuse non seulement par ses boutades et par ses ruses, mais aussi par ses échecs, qu' il subit au moment où il se vante trop, et surtout par la prestesse avec laquelle il tombe de cheval. Ici, comme dans le Morgante de Pulci, et chez Bojardo. il est un des Chiaramonte. Au fond il est pour Pulci et pour le comte de Scandiano un personnage sympathique, mais qu' on ne prend pas au sérieux à cause de son caractère volage. Ses traits antipatiques qui apparaissent dans l' Innamorato furent exagérés par Bello dans son Mambriano où il est flétri comme un lâche effronté, un séducteur et un traître ignoble. L' Arioste en continuant le récit des aventures d' Astolphe après Bojardo a voulu seulement amuser le lecteur par les exploits incroyables de ce chevalier frivole.

Le désaccord qui se manifeste entre leurs forces et leurs projets et gestes, de même que les échecs et l' agilité de la langue, rapprochent Keus d' Astolphe. Ces deux personnages répondent d' ailleurs aux besoins du genre littéraire qui dépeint la vie à la cour.

Toutefois il reste quelques traits qui peuvent être expliqués dans Astolphe seulement par le rapprochement avec Estout, ce fidèle compagnon de Roland, bien connu par la Prise de Pampelune et l' Entrée en Espagne. Par les hauts faits qu' il accomplit parfois et par tout ce qu' il y a de sympathique en lui Astolphe se révèle comme un descendant de ce vassal.

La comparaison a permis de saisir mieux les ressorts comiques dans Keus et Astolphe, tous deux un peu jactancieux, mais braves chevaliers dont les têtes seulement subissent trop facilement l' étourdissement de la vanité. Keus surtout incarne les défauts du tempérament national qui furent autrefois reprochés aux Gaulois et que M. Bloch attribue à leurs descendants; „peu de suite dans les desseins... mobilité extrême, nul sentiment de la règle et de la discipline“. Le succès dont a joui cette création littéraire s' explique peut-être par l' effort de la société pour réagir contre ce qui fut à une certaine époque le péché plus fréquent.

10. REGINA LILIENTALOWA: **Święta żydowskie w przeszłości i teraźniejszości. Część III** *(Jüdische Festtage in Vergangenheit und Gegenwart. III. Teil).*

Im dritten Teil der oben genannten Arbeit behandelt die Verfasserin zwei Feiertage: Chanukka und Purim. Die Tradition versetzt die Entstehung von Chanukka in die Epoche der Makkabäer und betrachtet dieses Dankfest als Andenken an die Neueinweihung des von dem syrischen König Antiochus Epiphanes durch Götzendienst entweihten Tempels; Purim wird gefeiert zur Erinnerung an die Rettung der Juden in Persien von dem ihnen durch den königlichen Wesir Haman geplanten Untergang. Indem aber die Verfasserin diese historischen Daten zurückverfolgt, vor allem aber auf Grund einer eingehenden Betrachtung der im jüdische Ritual noch erhalten gebliebener Gebräyche und deren Zusammenstellung mit der Folklore anderer Völker der Welt, kommt sie zu ganz abweichenden Schlüssen. Es stellt sich heraus, daß die historische Färbung der beiden Feiertage eine verhältnismäßig späte Zutat sind und einen uralten, noch in die vorgeschichtliche Zeit zurückreichenden Kern überdeckt. Sowohl Chanukka wie Purim sind ihrem Wesen nach heidnischen Ursprungs; das erstere geht auf das heidnische Fest der Wintersonnenwende, das letztere auf das Fest der wiederkehrenden Sonne und das Weichen des Winters zurück. Infolge ihres verwandten Charakters werden beide Feste zusammen behandelt. Die Verfasserin verwendet dabei aus ersten Quellen geschöpftes Material.

---

11. JERZY KOWALSKI. **De Plutarchi scriptorum iuvenilium colore rhetorico.** *(Über die rhetorische Färbung der jugendlichen Schriften Plutarchs von Chäronea).*

Das traditionelle Bild des ernsten Philosophen, der in seinen weltlichen Predigten, Traktaten und Beispielen (Lebensbeschreibungen) über verschiedene Moralfragen dozierte, läßt sich nicht auf alle nachgelassene Schriften anwenden. Es gibt nämlich unter den Moralien eine Schriftengruppe, die zu sehr nach der Schule oder nach der sophistischen Rednerbühne riecht, als daß sie sich mit der philosophischen Wirksamkeit des Weisen von Chäronea

vereinigen liesse. Es sind folgende sieben Abhandlungen: De fortuna Romanorum, de Alexandri Magni Fortuna aut virtute, de gloria Atheniensium, aquane an ignis utilior, de sollertia animalium, bruta ratione uti, de esu carnium. Ihre Zusammengehörigkeit auf Grund einer eingehenden Sprach- und Stichanalyse zu definieren, ist die Aufgabe dieser Arbeit, die in fünf Kapiteln (I. de syncrisi, II. de metaphora, prosopoeia, ethopoeia, III. de reliquis figuris, IV. de copia dicendi, V. de Plutarchi iuvenis arte oratoria et sophisticis artificiis). Beispiele für die in den Überschriften genannten und verwandten Stilmittel werden zusammengestellt und durch Vergleich mit den übrigen Schriften Plutarchs erläutert. Auf Grund seiner Sammlungen und Beobachtungen kann der Verfasser im Anhange eine besondere sprachliche und besonders stilistische Stellung der Abhandlung über Wasser und Feuer feststellen und manche verdorbene Stelle Plutarchs emendieren oder gegen falsche Emendationen verteidigen.

---

12. MARYAN SZYJKOWSKI: **Tragedya polska w XVIII wieku** *(Die polnische Tragödie im XVIII Jahrhundert).*

Die in der Überschrift benannte Arbeit befaßt sich vornehmlich mit dem Typus der französischen klassischen Tragödie, die in der ersten Hälfte des XVII Jhs den Höhepunkt ihrer Entwicklung erreicht und von nun die europäische Literatur fast zwei Jahrhunderte hindurch beherrscht, bis die Romantik den englischen Typus der Shakespeare'schen Tragödie „entdeckt“ und derselben zur Herrschaft verhilft.

Nachdem der Verfasser die Übersetzungen der beiden Morsztyns aus dem Ende des XVII Jhs erwähnt hat, entwirft er die Entwickelung der in der Folgezeit zum wiederholten Mal aufgenommenen Form der Dramaturgie in Polen im Zeitalter der Aufklärung und zeigt, daß dieselbe durch den Einfluß der Oper Metastasios gegen das Ende der esten Hälfte des XVIII Jhs. angebahnt wurde.

Die Arbeit zerfällt in zwei Hauptteile, von denen jeder aus zwei Abschnitten besteht.

Im ersten Teil wird der Einfluß der sowohl in Buchform wie durch Aufführung wirkenden französischen Tragödie be-

sprochen, der zweite schildert die Entwicklung der Original-theorie und die ersten Versuche, eine polnische Tragödie nach dem Vorbild der französischen zu schaffen.

Übersetzungen, welche der Verfasser aus alten Druckwerken und aus Handschriften hervorholt, werden nach den Namen der drei französischen Meister: Corneille, Racine und Voltaire gruppiert und die übrigen zu einer besonderen Gruppe zusammengestellt.

Aus der Zusammenstellung ist zu ersehen, daß diese Bewegung in die Zeit zurückreicht, in welcher die pädagogische und die neue literarische Bewegung einsetzte, in die Mitte des XVIII Jhs und welche Pater Stanisław Konarski anführt, der es an Aufmunterung und Beispiel in keiner Weise fehlen läßt.

Die Übersetzungen behandeln den Inhalt in freier Weise und tragen das Gepräge der Barockzeit, suchen jedoch allmählich, sich an die Originale enger anzuschließen.

Die Mitwirkung der polnischen Bühne hört erst gegen das Ende des Jahrhunderts mit der Aufführung der „Merope" von Voltaire auf. Eingeleitet wird diese Mitarbeit durch Aufführungen, welche ein deutsches Schauspieler-Essemble in den achtziger Jahren des XVIII Jhs., welches in Warschau die „Semiramis" und „Zaire" von Voltaire auf die Bühne bringt.

Die polnische Bühne begann mit Aufführungen späterer Werke, welche als Produkt der Reaktion gegen die Vorherrschaft der pseudoklassischen Dramaturgie entstanden waren. So kam auf die Bretter das „bürgerliche Drama", das in England geboren war, und das französische sentimentale Drama (Diderot) und das deutsche Schauspiel, und greift erst später auf das in der Entwicklungsreihe übergangene Glied der großen französichen Tragödie zurück, ohne das die Aufführung von originellen Schöpfungen dieser Art nicht denkbar sein konnte.

Diese unnatürliche Entwicklung des Spielplanes der Warschauer Bühne findet ihre Erklärung in dem späten Zeitpunkte ihrer Gründung. Dazumal wurden schon die Rufe der reaktionär gesinnten „jüngeren" Dichter auch in Polen laut, und diese Bewegung findet ihren Ausdruck in der Zusammensetzung der Warschauer Schauspielertruppe und in der Entwicklung der theoretischen Anschauungen.

Diese finden wir ausgesprochen zuerst in Einleitungen und „Warnungen“ der polnischen Übersetzer französischer Tragödien, in Aufsätzen, welche in den Zeitschriften „Monitor“ und dem von Pater Piotr Świtkowski herausgegebenen „Magazyn“, in den Schriften Fürst Adam Czartoryski's, in den Poetiken und endlich in dem namenlos erschienenen Roman „Polak w Paryżu“ (ein Pole in Paris, 1787).

Diese Ansichten stimmen anfangs mit dem Anschauungen der Schule Boileau's, weichen jedoch nach und nach immer stärker von der pseudoklassischen Rechtgläubigkeit ab und gehen unter Shakespeares Einfluß in eine offene Opposition gegen die drei dramatischen Einheiten über.

Das Endergebnis der ganzen Bewegung, die dem dramatischen Problem näher zu treten sucht, bilden die in der zweiten Hälfte des XVIII Jhs. unternommenen Versuche, eine selbständige polnische Tragödie zu schaffen.

Diese bespricht der Verfasser im letzten Kapitel, wobei er an die Erscheinungen der Übergangszeit, wie das Jesuitendrama und die Tragödie J. J. Załuski's anknüpft, und schließt mit einer historisch-vergleichenden Analyse der Tragödie, die ihre Motive aus der Geschichte Polens schöpft.

Den Abschluß der Arbeit bildet eine kurze Erwähnung der verwandten Gattungen: des Musikdramas von Kniaźnin und der polnischen „Tragikomödien“, welche in Polen dem „Drama“ Kotzebues vorausgehen und nebst anderen Faktoren den Boden — für die Aufnahme des Shakespeare'schen Dramas vorbereiten.

---

13. A. BRÜCKNER: **Mitologia słowiańska** *(Die Mythologie der Slawen)*.

Obwohl die slawische Mythologie seit dem XVI Jahrhundert von Antiquaren mit viel Fleiß und mit noch mehr Phantasie bearbeitet wurde, bietet sie bis heute unter allen slawistischen Disziplinen den unerfreulichsten Anblick; es gelten von ihr noch 1917 dieselben Worte, die vor mehr als einem Jahrhundert der Vater der Slawistik über sie geäußert hat. Seit jeher bewegt sie sich in einem Irrkreis. Es werden nämlich entweder durch Erfindungen aller Art, böswillige und mißverständliche, die Kreise der Forschung gestört — und man hat in der Tat nirgends so viel mit uralten Fälschungen, sogar

mit solchen aus dem XI Jahrhundert zu tun, wie hier, — oder aber es wird spät einsetzende Kritik zur Hyperkritik, sie beargwöhnt, setzt zurück und gibt sogar allerwertvollstes Gut ganz preis. Zu diesen beiden Grundfehlern, dem Überglauben und dem Unglauben, gesellt sich ein dritter: man verzichtet, gewitzigt durch schlimme Erfahrung, überhaupt auf eigene Gedanken, Kombinationen, Systeme, beschränkt sich auf bloßes Nacherzählen der Quellenangaben und verbaut sich jegliche Aussicht.

Das Gesagte gilt auch von der neuesten Darstellung, welche die slawische Mythologie in dem eben erschienenen Band der „Slawischen Altertümer" von Prof. Lubor Niederle (Prag 1917) erfahren hat. So sehr man den unsäglichen Fleiß des Verfassers, der die ganze einschlägige europäische Literatur durchstudiert hat, seine außerordentliche Belesenheit, die Ruhe, Vorurteilslosigkeit, Besonnenheit seiner Darstellung anerkennen muß, so läßt das Werk hinsichtlich der Vollständigkeit so manches zu wünschen übrig; zu viel bleibt nachzutragen und zu berichtigen.

Dieser Umstand veranlaßte den Verfasser der vorliegenden Arbeit, seine langjährigen Forschungen über slawische und litauische Mythologie zu einem gewissen Abschluß zu bringen und zu veröffentlichen. Es lag ihm jedoch fern, eine vollständige erschöpfende Darstellung des gesamten Stoffes zu bieten, die notwendigerweise meist nur Wiederholung des eben von Niederle so ausführlich behandelten Stoffes gebracht hätte; er zog es vor, nur diejenigen Punkte zu erörtern, bei denen er alte Vorurteile und Mißgriffe zu beseitigen gedachte, für die er neue, oft tief einschneidende Deutungen vortragen konnte. Er beschränkte sich zugleich auf Göttermythen (bei den Slawen leider meist bloße Götternamen) und schloß aus seiner Darstellung überhaupt alles aus, was sich auf die Äußerlichkeiten des Kultus (Tempel und Bildsäulen, Priesterschaft und Wahrsagerei) bezieht; ferner alles, was aus der älteren und modernen Folklore, namentlich auf dem Balkan und in Rußland, wo die orthodoxe Kirche im Vergleich mit der katholischen ungleich duldsamer und schonender mit alten Bräuchen verfuhr, für Heidentum und seine Bräuche noch erhalten geblieben ist, während der Glaube selbst bis auf die dürftigsten Spuren in der sog. „niederen Mythologie" verschwunden ist.

Der so eingeengte Arbeitsstoff wird in zehn Kapiteln behandelt. Die beiden ersten umschreiben das Ziel und den Plan der Arbeit

finden sich kurz mit den Arbeiten einiger Vorgänger (L. Léger, Niederle) ab und besprechen die russischen Quellen als unsere Hauptquellen eben, weisen die landläufigen Meinungen über Interpolationen, Entlehnungen u. dgl. gründlich zurück. Vom dritten bis zum sechsten Kapitel werden die einzelnen Gottheiten des Wladimirschen Kanons behandelt: Perun, Swarożic-Dażbog, Weles-Wołos, Mokoš, Chors, Sim, Regł, Stribog, Perepłut. Alle Namen werden einwandfrei gedeutet, alle Märchen von einer finnischen oder iranischen Herkunft oder Heimat dieser Namen und Wesen für immer zerstört, die Angaben über einen „offiziellen" Gotteskult in Wladimirs Pantheon (mit Aufnahme stammführender Gottheiten) als moderne Erfindungen zurückgewiesen, die mythologischen Glossen des Igorliedes vom J. 1186 erklärt, die irrtümlichen Angaben der Chronik, z. B. daß Weles-Wołos ein Rindergott sei, berichtigt. Eine zentrale Stellung nahm bei allen Slawen der ursprüngliche Feuerkult ein. Um nur die wichtigsten Resultate aus der Namendeutung selbst herauszuheben, sei hier der Nachweis erwähnt, daß der Name Perun ursprünglich den Eichengott nicht den Donnerer bezeichnete (Volksetymologie war hiebei im Spiele); daß Svarożic durchaus kein Patronymicum ist, worauf die Form des Wortes hinzudeuten scheint, und vielleicht ursprüglich den Himmelsschmied bezeichnet, der die Sonne gehämmert und aufgehängt hat; daß Weles-Wołos nichts mit Rindern, alles aber mit der Unterwelt zu tun hat; daß Chors, Sim, Regł wohl verständliche slawische, und weder iranische noch türkische Namen sind, daß Stribog den Springer bedeutet u. s. w. Mit der ganzen landläufigen Behandlung dieses Stoffes wird endgültig gebrochen und es werden der Forschung neue Wege gewiesen.

Das siebente und achte Kapitel behandeln die „niedere" Mythologie und Einzelbräuche, wie sie in den altrussischen Quellen zur Sprache kommen; es wird die urslawische, nicht etwa die griechische Abkunft der Schicksalsgötter nachgewiesen, es wird jeder Zusammenhang der Nymphen (Vilen und Rusalken) mit dem Geisterglauben und Totenkult abgelehnt u. dgl. m.

Im neunten Kapitel wendet sich der Verfasser dem Götterglauben der Elbe- und Oderslawen zu. Er verzichtet natürlich auf bloße Wiederholungen des längst Bekannten. Er weist dafür den Versuch von Niederle zurück, nochmals den Radegast, Czernobog und Belbog für die slawische Mythologie zu retten; er beseitigt die Irrtümer Thietmars (z. B. daß die Lutiger von weiblichen Gottheiten als

Kriegsgöttinnen angeführt wurden; der Berichterstatter hat einfach das Femininum stanica „Götterfahne“ des Svarožic mit Göttin verwechselt), ferner Irrtümer Adams von Bremen, Helmolds, der kein Wort Slawisch verstand und dessen Angaben zum Teil ebenso wertlos sind wie die unendlich überschätzten des Prokopius. Er deutet die Namen richtiger, er weist nach, daß der Name Triglav-Dreikopf einmal zu Pripegala, ein andermal zu Tiarnoglofi verunstaltet wurde, und gibt endlich eine Charakteristik dieses Götterkultes, hebt seine Entwicklung hervor, die gerade in die Zeit nach 1000 fällt, erklärt die Gründe für die veränderte Namengebung der Götter und ihren kriegerischen Typus, der von den sonstigen slawischen abweicht.

Im letzten Kapitel wird den Spuren christlicher Einflüsse auf den heidnischen Glauben nachgegangen, namentlich wie sie sich auf dem nordwestslawischen Gebiet, das ja zwischen 800—1000 unter der Einwirkung christlichen Missionswesens stand, äußern mußten. Unter diesem Einfluß avancierte Weles zu einem Rindergotte, ein Svętovit zum St. Vitus, obwohl der erste Bestandteil des Namens „svęto“ in der Tat auf das Christentum zurückgehen könnte; ferner erfuhr Triglav, wenn sein Dreikopf nicht als Replik der christlichen Dreieinigkeit aufzufassen ist, sicherlich sakrale Ausdeutung. Erst das Christentum brachte einen Zusammenhang zwischen die Rusalken und die Geister der ohne Taufe oder gewaltsam Abgeschiedenen hinein, gab heidnischen Festen und Bräuchen christliche Bezeichnungen, führte in Böhmen und Polen eine große Anzahl von deutschen Namen und Bräuchen ein, z. B. den Eid auf die Sonne u. a., die irrtümlich als urslawisch aufgefaßt werden.

Die Arbeit enthält Beiträge zur Deutung litauischer und preußischer Götternamen. Der preußische Kurko vom J. 1249 wird als Himmelschmied gedeutet; eine Menge Irrtümer namentlich solche von Grienberger werden berichtigt, die Rätsel der preußischen Götternamen in den Organen von 1530 und bei Malecki werden gelöst. Gerade die stete Vergleichung der litauischen und der slawischen Überlieferung hat dem Verfasser vorzügliche Dienste geleistet.

Zum Schluß bietet der Verfasser eine Charakteristik des slawischen Götterglaubens, die von der landläufigen abweicht, und stellt die von ihm erzielten Fortschritte zusammen: es ist ihm endlich gelungen, die Erfindungen und Irrtümer eines Prokopios, Adam von Bremen, Helmold, der polnischen Chronisten mit

ihrem Götterkanon, einer bloßen Mystifikation, der russischen Chronisten mit ihrem Rindergott auf ihren wahren Wert zurückzuführen, d. h. ihren völligen Unwert zu erweisen. Er hat durch eine Reihe von Etymologien den slawischen Ursprung und die Bedeutung aller Götternamen nachgewiesen und alle modernen Märchen vom fremden Ursprung eines Teiles dieser Namen und Götter als reines Mißverständnis hingestellt. Er lehnt überhaupt allophylen Einfluß auf das alte Heidentum ab und hat durch steten Vergleich der litauischen Mythologie mit der slawischen die Erkenntnis beider gefördert. Er sucht den faktischen Einfluß des Christentums in späteren Zeiten tiefer zu erfassen, als es alle seine Vorgänger getan. Er hat endlich die verschiedenen Phasen des slawischen Heidentums nach Ort und Zeit beleuchtet. Kurz gesagt, er hat es versucht, der Forschung auf diesem Gebiete freie Bahn zu schaffen.

---

14. SINKO TADEUSZ: **Wzory trenów Kochanowskiego** ***(Die Vorlagen der Kindestotenlieder von Joh. Kochanowski).***

Die bisherigen Forscher wandten ihr Augenmerk hauptsächlich den Quellen der philosophischen Ansichten des Dichters zu und brachten zu ihnen Parallelen aus der prosaischen Consolationenliteratur (Cic. Sen. Quintil. Plut. Boët.) zusammen; ihre Analogien aus den Dichtern betreffen nur untergeordnete Details. Und doch muß sich der humanistische Dichter besonders nach Mustern umgesehen haben, die in derselben poetischen Gattung vorlagen. Die reiche Epicedienliteratur des Catull, Horaz, Properz, Ovid, Statius, sowie die anonyme Consolatio ad Liviam und die Mäcenaselegien liegen den Threnoi des Kochanowski näher als die prosaischen Consolationen. Die Art und die Grenzen der Nachahmung in dieser Gattung beleuchtet der Verfasser durch die Analyse der früheren Epicedien Kochanowski's, wie die Threnodie auf Joh. Tarnowski, Das Andenken an Joh. Tenczyński und Epitaphium Doralices. Aus den Kindestotenliedern hebt er zuerst das Verzweiflungsgedicht Nr. 11 hervor und weist nach, daß es einen in den Epicedien üblichen Topos mit Hilfe von Lucrez behandelt. Die Verzweiflung ist in ihm schon verdammt mit der Hilfe der psalmodischen Elemente, die dann das Gedicht Nr. 17 und 18 beherrschen. Im zweiten Teile von Nr. 17 verteidigt der Dichter

nach Statius sein Recht zu weinen gegenüber den stoischen Ansichten, die er auch in Nr. 16 unter der Adresse des Cicero und in Nr. 9 mit Rücksicht auf den biblischen Liber Sapientiae bekämpft hat.

Auch die übrigen Gedichte führen die konventionellen Topoi der Epicedienliteratur aus. Durch diesen Einfluß werden auch die überschwenglichen Lobreden auf das im 30 Lebensmonat gestorbene Kind verständlich. Die letzte Stelle nimmt in antiken Epicedien die Consolatio ein, die in Consol. ad Liv. von dem Geiste des Verstorbenen gebracht wird. Kochanowski durfte das $2^1/_2$-jährige Kind keine philosophischen Ansichten predigen lassen; so wies er diese Rolle seiner verstorbenen Mutter zu, die ihm im Traume mit dem Kinde am Arm erscheint. Die am Schluß erklingenden biblischen Töne, die seit Anfang vorhanden waren, bestätigen noch einmal den christlichen Charakter des Humanismus von Kochanowski.

Die Zusammenstellung seiner Gedichte auf die tote Urszula mit Fr. Rückert's Kindertotenlieder erlaubt in der Nachahmung das ewig Wahre, den väterlicheu Schmerz herauszufühlen.

---

15. GUMOWSKI MARYAN. **Wykopalisko monet z XIII. wieku w Brzegach nad Nidą.** *(Ein neuer Münzfund in der Ortschaft Brzegi an der Nida).*

Im Oktober 1916 erhielt die Akademie der Wissenschaften in Krakau von dem k. u. k. Kreiskommando in Jędrzejów einen Schatz von mittelalterlichen Münzen, die im Steinbruch in der Ortschaft Brzegi an der Nida in der Nähe von Chęciny in dem ehemaligen Gouvernement Kielce gefunden worden waren. Der Fund, der dem Referenten zur Untersuchung übergeben wurde, enthielt nur 87·96 Gramm Silber, also kaum eine halbe Mark, und bestand aus 313 ganzen Münzen, 94 Halb- und 72 Viertelstücken und kleineren Fragmenten.

Mit Ausnahme von zwei Münzen liegen uns lauter Brakteaten vor, d. h. kleine Münzen, die auf der einen Seite ein erhabenes Gepräge haben, das auf der anderen vertieft erscheint; mit einer einzigen Ausnahme sind sie ohne Aufschrift. Außerdem macht der sehr schlechte Erhaltungszustand der dünnen, mannigfach verbogenen

und zerknitterten Münzplättchen die Erkennung eines ganz bedeutenden Teiles der Münzen unmöglich.

Je nach ihrer Herkunft zerfallen die Brakteaten in mehrere Gruppen, die sich durch Gepräge, Herstellungstechnik, Durchmesser, und Gewicht voneinander unterscheiden.

Zu der ersten Gruppe gehören große thüringische Brakteaten, von denen 40 Vollmünzen, 68 Halb- und 28 Viertel- und noch kleinere Teilstücke gefunden wurden. Meistens tragen diese Brakteaten das thronende Bild des Herrschers mit verschiedenen Attributen in der Hand. Solche Münzen kamen in polnischen Funden bisher nicht vor; sie stammen aus dem heutigen Herzogtum Sachsen-Meiningen und dem Fürstentum Schwarzburg-Rudolstadt und wurden im XIII Jh. in Saalfeld an der Saale wie auch in benachbarten Münzstätten sowohl von den Grafen von Schwarzburg wie auch von verschiedenen thüringischen Grafen um 1275 herum geprägt.

Eine kleinere Gruppe von mittelgroßen Brakteaten bilden verschiedene andere deutsche und böhmische Münzen, von denen einige sogar in mehreren Exemplaren oder Teilstücken vorkommen. So ließen sich unter den Münzstücken ein Halbbrakteat von Hildesheim aus der Zeit des Bischofs Heinrich I (1247—1257) und seiner Nachfolger, Magdeburger Brakteaten mit der Abbildung des hl. Moriz, ein bischöflicher Brakteat von Augsburg und mehrere Münzen aus Anhalt und Braunschweig feststellen. Die Brandenburger Brakteaten, von denen nur 9 Halbstücke gefunden wurden, stammen teils aus der Zeit des Markgrafen Otto IV (1266—1308) und aus der Münzstätte Stendal, teils aus der Zeit anderer Markgrafen der Ottonischen oder der Johanneischen Linie, welche in der zweiten Hälfte des XIII. Jhs. in der Mark regierten.

Eine geringe Anzahl, etwa 15 Stück, sind Münzen des deutschen Ordens, und zwar sind darunter nur die drei ältesten Typen aus der Zeit bis zum Jahre 1275 vertreten. Ihr Vorkommen in Brzegi bildet den allerersten Beweis für ihren Umlauf in Polen, welcher archivalen Notizen um ein ganzes Vierteljahrhundert vorauseilt.

Von böhmischen Münzen finden sich nur drei Halb- und zwei Viertelstücke vor, während Vollmünze fehlen; es sind aus mährischen Münzstätten Ottokars II (1248—1278) stammenden Brakteaten. Eigentliche böhmische Münzen fehlen gänzlich, ebenso schlesische

und pommersche, die sonst in polnischen Funden aus dem XIII Jh. eine wichtige Rolle spielen.

Die dritte und zahlreichste Gruppe bilden kleine, dünne Brakteaten von ganz anderem Aussehen als die oben erwähnten, im ganzen 242 vollständige Münzen und 42 Teilstücke, die unzweifelhaft aus polnischen Münzstätten der Piastenzeit stammen und verschiedene Gestalten, Tiere und Gegenstände zeigen. Manche Stempel sind polnischen Wappen sehr ähnlich, besonders häufig erscheint der polnische Adler in verschiedenen Formen, das kujavische Wappen, sowie die Wappen Leliwa und Wieniawa. Die Mannigfaltigkeit der Münzbilder hat ihren Grund nicht nur in der politischen Zersplitterung der polnischen Lande und mithin in der großen Anzahl von Prägestätten im XIII Jh., wie auch in dem Brauch, das Gepräge mindestens einmal, oft aber sogar dreimal im Jahr zu wechseln, wodurch die Münzer sich genötigt sahen, fortgesetzt neue Zeichnungen für den Prägestempel zu entwerfen. So kam es, daß man auch zu Familienwappen griff, und es darf nicht verwundern, daß in dem hier besprochenen Funde eine größere Anzahl von Brakteaten mit dem Leliwawappen versehen ist, da die Leliwiten zum großen Teil in Kleinpolen angesiedelt waren.

Mangels einschlägiger heraldischer Bearbeitungen fällt es schwer, alle Abbildungen der gefundenen polnischen Brakteaten der Piastenzeit in befriedigender Weise zu erklären, umso mehr, da unter den Münzen auch solche mit nichtheraldischem Charakter vorkommen. Besondere Beachtung verdienen Münzstücke mit Bischofsbild; diese wurden von Posener Bischöfen geprägt, die schon 1232 das Münzrecht verliehen erhalten hatten, oder von den Äbten von Lubiąż, denen es dreimal, u. zw. 1228, 1233, 1239 von Odonicz verliehen wurde.

Der Münzfund von Brzegi bringt außerordentlich viel neues Material. Mehr als die Hälfte der Münzen und Typen ist in der bisherigen münzkundlichen Literatur unbekannt, ja unter den hier gefundenen 88 Brakteatentypen gibt es 68, die zum erstenmal vorkommen. Das interessanteste Stück mit einem Adler über dem Haupt des Herrschers und mit der Inschrift VLADIZLAVS, das einzige mit Aufschrift versehene Stück in dem ganzen Funde, geht höchstwahrscheinlich auf den großpolnischen Herzog Wladislaw Laskonogi (Dünnbein) zurück. Das Material ist geeignet, die Lücke auszufüllen, welche in der polnischen Münzgeschichte fast das ganze XIII Jahrhundert

bildet. Der 1844 in Pełczyska gemachte Münzfund lieferte nur Brakteaten aus dem Ende des XII Jhs. und dem beginnenden XIII. Jh., ein anderer Fund von Wieleń an der Netze brachte nur Münzen aus dem Ende des XIII Jhs., über welche die Gelehrten noch zu keinem abschließenden Ergebnis gelangt sind. Der Fund von Brzegi stammt aus dem XIII Jh. und dürfte um das Jahr 1280 vergraben worden sein. Da er nun recht viele Typen bringt, welche denen von Wieleń ähnlich sind und da hiedurch ihr polnischer Charakter außer Zweifel gestellt erscheint, so bietet er Gelegenheit zu weiteren numismatischen und auch heraldischen Studien über das XIII Jh. Die bisherigen Ansichten über die Münzverhältnisse jener Epoche werden nun einer neuerlichen Prüfung unterzogen werden müssen.

---

16. KĘTRZYŃSKI WOJCIECH. **O rękopisie Nr. 470 Biblioteki publicznej im. H. Łopacińskiego w Lublinie.** ***(Die Handschrift No. 470 der öffentlichen Łopacińskischen Bibliothek in Lublin).***

Der Inhalt dieser Handschrift ist folgender: 1) Die Chronik des sog. Mierzwa oder Dzierzwa, 2) Metra de Boleslao Magno, 3) Numerus regum inclyti regni Poloniae, 4) Arbor regum et ducum Poloniae, 5) Ordo episcoporum dioecesis Cracoviensis.

Diese Handschrift gehörte früher einem größeren Codex an, aus welchem sie herausgeschnitten ist. Außer den obgenannten Schriften befanden sich in demselben sicher noch die Großpolnische Chronik und wahrscheinlich auch die Chronik des Janko de Czarnkowo, ferner die Annales Minoris Poloniae, s. Crucis, Sandivogii etc.

Die Abschrift des Mierzwa wurde von dem Kopisten Mathias de Grodzisko 1508 vollendet. Den Numerus und Arbor bearbeitete er selbst neu und benützte dabei reichlich die obenerwähnten Quellen. Aus der Chronik des Janko de Czarnkowo hat er fast 20 Kapitel ausgeschrieben. Sein Text gehört aber einer besseren Familie an, als die bisher bekannten Handschriften und bietet manche wichtige Verbesserung.

Der Kopist Mathias war Novize im Dominikanerkloster zu Krakau, wo ihm, wie ersichtlich, reichliche historische Quellenschriften mit besseren Texten, als die bisher bekannten, zur Verfügung standen.

Seine Abschrift des Mierzwa fertigte Mathias für Johann „Lector sacrae paginae“ an, welcher 1499 in das Dominikanerkloster zu Pera bei Konstantinopel eingetreten war.

Es erscheint nicht ausgeschlossen, daß man den ursprünglichen Codex, von welchem No. 470 nur ein Ausschnitt ist, noch auffindet, und zwar in Lublin selbst oder in nächster Umgebung der Stadt.

---

17. HALECKI OSKAR. **Dzieje Unii Jagiellońskiej.** (*Geschichte der Jagellonischen Union*).

Nach einer Reihe von Einzelstudien versucht der Verf. eine Gesamtdarstellung der Unionsgeschichte zu liefern, u. zw. nicht nur der einzelnen Unionsverträge, sondern der polnisch-litauischen Beziehungen überhaupt unter gleichzeitiger Berücksichtigung des Verhältnisses der reußischen Lande zu den beiden Reichshälften und ihrer Stellung innerhalb des Jagellonenstaates. Zweck der Arbeit ist, das Problem zu lösen, wie aus dem ethnographischen Polen der Piastenzeit die Litauen und Reußen umfassende „gemeinsame Republik“ entstand, welche das Endresultat des Zeitalters der Jagellonen bildet. Vorläufig beschränkt sich der Verf. auf die Darstellung des politischen Aufbaues des Staates und behält sich die Behandlung des Problems vom kulturgeschichtlichen Standpunkt für später vor.

Die Einleitung enthält, neben einer Würdigung des ideellen Gehaltes der Unionsgeschichte, eine kurze Qellenkunde, mit besonderer Berücksichtigung des bisher noch nicht veröffentlichten Materials, und eine Literaturübersicht.

Von den fünf Hauptteilen des Werkes umfaßt der erste die Vorgeschichte der Union. Von ihren geographischen Vorbedingungen ausgehend, erschien es angezeigt, auf die ältesten Beziehungen zwischen den Polen, Litauern und Ruthenen zurückzugreifen, den 1340 beginnenden Kampf zwischen Polen und Litauen um das Erbe der letzten Fürsten von Halicz und Wolhynien zu schildern und hierauf die Momente zu untersuchen, welche in Polen seit Kasimir dem Großen, in Litauen seit den inneren Wirren nach Olgierds Tod auf eine Vereinigung beider Staaten hinarbeiteten.

Drei weitere Teile entsprechen den Zeiträumen, in die sich die Jagellonenzeit einteilen läßt, wenn man das staatsrechtliche Ver-

hältnis Litauens zu Polen nebst der ruthenischen Frage, die innerpolitische Assimilation beider Reichshälften und die Zusammenhänge ihrer äußeren Politik als Ausgangspunkte der Betrachtung wählt.

Die erste dieser Perioden reicht vom Vertrage von Krewo i. J. 1385 und von Jagiełłos Erhebung auf den polnischen Thron im folgenden Jahre bis zur Zeit um 1440. Das Anfangsstadium des Staatenbundes, das bis 1401 dauerte, brachte nach einer vorübergehenden Aufhebung des litauischen Staates und Einverleibung seiner litauischen und ruthenischen Lande in den polnischen, mit ungefähr trialistischer Gruppierung des Gesamtreiches und seiner zahlreichen lehenspflichtigen Teilfürstentümer, die baldige Wiederherstellung eines eigenen, wenn auch Polen untergeordneten litauischen Großfürstentumes. Dieser Prozeß fand in mehreren Stadien während der Jahre 1392 bis 1401 statt, und war mit einer inneren Festigung des ursprünglichen, den Großteil der ruthenischen Provinzen umfassenden Territoriums dieses Staates verbunden. Auf Grund der polnisch-litauischen Verständigung von 1401 reiften die großen, gemeinsamen Erfolge in der äußeren Politik heran, die im Siege von Tannenberg, in Litauens weitester östlicher Ausdehnung und in der Besetzung der pontischen Küste ihren Ausdruck fanden. 1413 in der Union von Horodło nochmals gefestigt, nahmen die gegenseitigen Beziehungen Polens und Litauens bis zum Kongreß von Łuck i. J. 1429 einen fast ungetrübten Verlauf. Erst durch Einmischuug äußerer Gegner wurde die Frage der Interpretierung der Unionverträge zum Ausgangspunkte der zehnjärigen Krisis, welche nach Witołds Tode (1430) den gemeinsamen Staat erschütterte. Der persönliche Gegensatz der beiden sich in Litauen bekämpfenden Großfürsten und ihrer Parteien wurde dadurch verschärft, daß er mit zwei Fragen zusammenhing, die durch die beiden ersten, Litauen nach polnischem Muster verliehenen Privilegien entstanden waren. Es waren dies der durch Bildung eines starken Adelsstandes hervorgerufene Niedergang der dynastischen Fürstengeschlechter, sowie der Umstand, daß die ruthenischen Nebenländer beider Reichshälften durch ihre autonome Sonderstellung noch von deren Privilegien ausgeschlossen waren. Die gleichzeitige Ausdehnung der polnischen und der litauischen Rechte und Freiheiten auf die beiderseitigen reußischen Provinzen i. J. 1434 war das bedeutsamste Ereignis während dieser Wirren und zugleich entscheidend für den dualistischen Aufbau des Gesamtstaates.

Die Kämpfe dieser Jahre hatten aber einen Gegensatz zwischen beiden Reichshälften zur Folge, der bei den Wahlen Kasimirs des Jagellonen zum Großfürsten von Litauen (1440) und zum König von Polen (1446), sowie während seiner ersten Regierungsjahre — etwa bis 1453/4 — besonders scharf zu Tage trat. Er wurde zwar vom gemeinsamen Herrscher glücklich beigelegt, gestaltete aber tatsächlich das Verhältnis Litauens zu Polen in eine bloße Personalunion um. Gründe der äußeren Politik ferner schon 1478 daß nach Kasimirs Tode Litauen überdies einen eigenen Großfürsten in der Person eines seiner Söhne erhalten sollte. Um aber trotzdem den Zusammenhang beider Staaten aufrechtzuerhalten, wurden gleichzeitig wieder rege Unionsverhandlungen aufgenommen, die sieben Jahre nach jener Lösung der Personalunion zum Vertrage von 1499 führten. Es wurde hiebei Litauens staatliche Gleichstellung auch von polnischer Seite anerkannt, die Union aber eigentlich bloß auf ein Bündnis beschränkt. Die freiheitliche Entwickelung der inneren Verhältnisse Litauens, die nach polnischem Beispiele auch während dieser Periode bedeutende Fortschritte machte, kam vorläufig nur einzelnen besonders mächtigen Herrengeschlechtern zu gute, die zwar keinen rechtlich gesonderten Hochadel bildeten, aber tatsächlich das Großfürstentum vollkommen beherrschten und daher umso eifriger darauf bedacht waren, dessen Sonderstellung zu sichern. In ihrem Kreise verschmolzen rein litauische und ruthenische Familien aller Gebiete des litauischen Staates, während die sich ruthenischen Provinzen des polnischen Teiles in rascher Annäherung an dessen Kerngebiete vom litauischen Reußen scharf absonderten.

Das angesichts der wachsenden äußeren Gefahren ausschlaggebende Zukunftsproblem, Litauens Sonderrechte mit einer Festigung des Unionsbandes in Einklang zu bringen, versuchte schon der Vertrag von 1501 durch seine Bestimmungen über die gemeinsame Herrscherwahl und über gemeinsame Beratungen auf den Reichstagen zu lösen. Anfangs wirklich durchgeführt, wurde aber diese Union schon 1506 im Interesse der litauischen Erbrechte der Dynastie zunichte gemacht. Sie wurde auch trotz der Rivalität unter den litauischen Adelsgeschlechtern, die eine starke, zu Polen neigende Partei aufkommen ließen, und trotz der von Polen in den Kämpfen gegen Moskau opferwillig und erfolgreich geleisteten Hilfe während der Regierung Sigismunds I nicht erneuert. Statt nämlich

die darauf gerichteten Bestrebungen zu fördern, unterstützte der Hof im Interesse der Erbfolge Sigismund Augusts den litauischen Partikularismus und regte nur Verhandlungen über eine gemeinsame Reichsverteidigung an. Zur Zeit des letzten Jagellonen verschwand die Unionsfrage, einmal in das Programm der sogen. Exekutionspartei aufgenommen, nicht mehr von der Tagesordnung. Bloß eine numerisch schwache, aber außerordentlich einflußreiche Magnatenpartei wirkte in Litauen entgegen und verzögerte lange die Aufnahme der Verhandlungen mit Polen, bis dieser Widerstand — etwa von 1562 an — durch das entschiedene Verlangen der Mehrheit des litauischen Adels und durch des Königs rückhaltslosen Anschluß an die Unionsanhänger gebrochen wurde. Während der Vorverhandlungen die in den nächsten acht Jahren mehrmals in Angriff genommen wurden, schien öfers eine Verständigung schon ganz nahe. Sie konnte aber nicht eher zustandekommen, als bis sich die Litauer endgültig überzeugt hatten, daß sie ohne die immer ausgiebiger in Anspruch genommene Unterstützung Polens der moskowitischen Gefahr nicht gewachsen seien, und bis nicht die allmähliche Rezeption der polnischen Verfassung durch das Goßfürstentum beendet war. Dies letztere geschah, nachdem sich schon seit dem Anfange des XVI Jahrh. die innere Politik beider Länder in überraschendem Parallelismus entwickelt hatte, durch die großen Reformen der Jahre 1564—66.

So reifte die endgültige Union von Lublin i. J. 1569 heran, die der Verf. im fünften Teile seiner Arbeit eingehend darstellt. wobei er seine früheren Forschungen durch neues archivalisches Material ergänzt. Den Abschluß bildet ein kurzer Ausblick auf das spätere Verhältnis Litauens zu Polen und die nach 1569 erfolgte Neugestaltung der ruthenischen Frage.

---

18. FIERICH FRANCISZEK KSAWERY. Sąd III instancyi i najwyższy sąd sejmowy na tle całokształtu organizacyi sądownictwa Rzeczypospolitej krakowskiej (1815–1833). *(Das Gericht dritter Instanz und das oberste Landtagsgericht, als Bestandtheile der Organisation des Gerichtswesens in der Republik Krakau (1815 bis 1833).*

Das Gericht dritter Instanz und das oberste Landtagsgericht stellen in der Organisation der Gerichte die zwei wichtigsten Institu-

tionen dar, welche durch die Gesetzgebung der Republik Krakau ins Leben gerufen worden waren. Die erstere vereinigt in sich Elemente des französischen und des Warschauer Gerichtswesens, ferner des deutschen, hinsichtlich der Abgabe der Gutachten durch Rechtsfakultäten und — was am wichtigsten erscheint — auch Elemente des heimischen Gerichtswesens; und so kommt ein neuer Typus des obersten Gerichtshofes zustande, welcher in der Geschichte der Organisation des obersten Gerichtswesens Beachtung finden soll. Die zweite Institution verteidigend die Staatsverfassung der Krakauer Republik, bildet eine Einführung in die öffentlichrechtliche Gerichtsorganisation.

Wenn man an die Untersuchung dieser Institutionen herantritt, ist es angezeigt, den Hintergrund der Organisation des Gerichtswesens der Republik Krakau kennen zu lernen, für welche indessen bislang eine monographische Darstellung noch aussteht. In der Geschichte der Organisation des Gerichtswesens der Republik Krakau können drei Perioden unterschieden werden: der erste Zeitraum umfaßt die Jahre 1815—33, d. h. bis zur dritten Verfassung der Republik Krakau, der zweite die Jahre 1833—42, also bis zur Erlassung der Gerichtsstatuten, durch welche grundlegende Änderungen eingeführt wurden, der dritte endlich reicht bis zur Auflösung der Republik, wenn er auch im Grund genommen mehrere Jahre noch während der österreichischen Verwaltung fortdauert. Der erste Zeitraum muß uns zum Ausgangspunkt für unsere Untersuchung dienen. Es ist der unstreitig interessanteste Zeitraum, denn er stellt uns die Blüte des Gerichtswesens dar und gestattet eine Untersuchung ohne Bezugnahme auf die politische Geschichte der Republik, während es in den zwei folgenden Perioden unmöglich ist, über dieses Moment einfach hinwegzugehen. Die Untersuchungen stützten sich auf Materialien des Archivs des Krakauer Oberlandesgerichtes, und zwar auf Akten des Gerichtes der zweiten und der dritten Instanz der Republik Krakau, ferner auf Materialien des Krakauer Stadtarchivs und des Archivs des akademischen Senats der Jagellonischen Universität.

Der erste Abschnitt bringt einen geschichtlichen Abriß der Organisation des Gerichtswesens in vier Departements, den sg. außerösterreichischen, welche dem Herzogtum Warschau angeschlossen worden waren. Sowohl die Administration, wie das Gerichtswesen folgen französischen Vorbildern. Hinsichtlich der Trennung der

Administration von dem Gerichtswesen finden wir die nötigen Fingerzeige in dem königlichem Erlaß vom 7. Februar 1809. Aus den Vorschriften des Erlasses ist zu ersehen, daß grundsätzlich in allen Angelegenheiten die administrative Behörde zu entscheiden hat, mit Ausnahme derjenigen, die den Zivil-, den Strafgerichten und den militärischen Behörden zugewiesen waren. Unter den Zivilgerichten verdienen besondere Beachtung nur die Friedensgerichte, welche einen heimischen, von den französichen und den dänischen wesentlich verschiedenen Typus darstellen. Die österreichische Strafgesetzgebung von 1803 erfährt eine Umwandlung — oder richtiger gesagt eine Modifikation — durch das Dekret von 26. Juli 1810. Die betreffenden Vorschriften werden in die Gesetzgebung der Republik Krakau aufgenommen. Bei der Besprechung des Kassationsgerichtswesens des Warschauer Herzogtums wird eine Parallele zwischen diesem und dem französischen geführt, mit besonderer Berücksichtigung des Verhältnisses der Kassation zu der Restitution, welcher Punkt in der französischen Gesetzgebung anders als in der Warschauer bestimmt wird. Mitberücksichtigt wird auch die Urteilssprechung des Warschauer Kassationsgerichtes.

Im zweitem Abschnitte bietet der Verfasser einen Abriß der Organisation des Gerichtswesens der Republik Krakau, in der Zeit 1815—33, auf Grund sämtlicher Quellen, mit besonderer Berücksichtigung der Protokolle der Organisationskommission. Die Gesetzgebung der Republik Krakau gewährleistet Unabhängigkeit des Gerichtswesens und Öffentlichkeit der Zivil- und Strafverhandlungen. Die Friedensgerichte werden eingeführt, die Organisation der Gerichte in allgemeinsten Umrissen festgestellt und der Auftrag zur Abfassung des Zivilstraf- und Prozeßkodexes gegeben. Die Verfassung der Verwaltungsbehörde ist ziemlich einfach. Eine mittelbare Verwaltungsbehörde, wie es eine solche in Warschau gab, fehlt hier. Die Trennung der Kompetenz zwischen der Verwaltung und dem Gerichtswesen erfolgt nach den im Warschauer Herzogtum geltenden Grundsätzen. Administratives Gerichtswesen fehlt. Sofern Gesetze des Warschauer Herzogtums zur Anwendung gelangen, die sich auf Verwaltungsgerichtsbarkeit beziehen, werden die Funktion des Prefekturalrates dem Senatsausschuß für innere Angelegenheiten und Polizeiaufsicht, diejenigen des Staatsrates dem Vollsenat zugewiesen. Diese Grundsätze werden durch den Beschluß des Senats vom 17. Juni 1829 festgesetzt. Konflikte zwischen den Landes-

behörden, also zwischen den administrativen und den gerichtlichen, werden von den Verwaltungsbehörden, besonders aber von dem Senat zur Entscheidung gebracht. Indem wir nun den Wirkungskreis der Zivilgerichte betrachten, sehen wir, daß für alle Zivilangelegenheiten, welcher Art sie auch seien, lediglich mit Ausnahme der den Friedensgerichten zugewiesenen, der Gerichtshof erster Instanz zuständig ist. Eine Ausnahmsstellung nehmen also die Friedensgerichte ein. Sie entfalten ihre Wirksamkeit nach zwei Richtungen hin: 1) sie sollen einen friedlichen Ausgleich zwischen den Parteien, welche den Rechtsweg betreten, anbahnen und in Gerichtsverhandlungen bei nicht streitigem Verfahren mitwirken; 2) sie haben Zivilstreitfälle in dem ihnen zugewiesenen Bereiche zu entscheiden. Das Gesetz vom 31. August 1825, betreffend die Friedensgerichte, welche der französischen Gesetzgebung gegenüber zahlreiche Vereinfachungen einführt, trägt dem Ortsverhältnissen Rechnung und bestimmt genau das Verfahren in allen drei Instanzen, mithin auch in der dritten.

Die auf die dritte Instanz bezüglichen Vorschriften tragen einen heimischen Charakter an sich. Eine Ausnahmsjurisdiktion in Handelsangelegenheiten war unbekannt, obwohl man ein Handelsgerichtswesen einzuführen suchte. Die Gerichtsbarkeit in Strafangelegenheiten kommt den gewöhnlichen Gerichten zu, und zwar dem Gerichtshof erster Instanz, dem Appellationsgericht und dem Gerichtshof dritter Instanz. Ausgenommen sind Strafangelegenheiten, für welche eine Strafe bis zu drei Monaten Kerker vorgesehen ist, und welche in den Kompetenzbereich der Verwaltungsbehörden, nämlich der Ortsvorsteher (der Polizeibüros, der Polizeidirektion) fallen; ferner gehören Strafangelegenheiten gegen öffentliche Beamte wegen Veruntreuung von öffentlichen Geldern, Erpressung und Amtsmißbrauch vor das oberste Landtagsgericht, welches ein außerordentliches Gericht ist. Maßgebend ist also die Norm, daß alle Strafangelegenheiten, mit Ausnahme der den Ortsvorstehern und dem obersten Landtagsgericht zugewiesenen, vor dem Gerichtshof erster Instanz zur Entscheidung kommen. Die zweite Instanz bildet in allen Angelegenheiten das Berufungsgericht, die dritte das Gericht dritter Instanz.

Im dritten Abschnitte befaßt sich der Verfasser mit dem Gerichte dritter Instanz. Nach Besprechung der betreffenden Quellen wird das Verfahren der dritten Instanz behandelt. Im Sinne der

Grundsätze der ursprünglichen und der erweiterten Verfassung (XV. Art.) ist vor allem zu beachten, ob die Erkenntnisse der beiden Instanzen übereinstimmen oder voneinander abweichen. Im letzteren Fall kann die Angelegenheit ohne weiteres vor das Gericht dritter Instanz gebracht werden; wenn jedoch die Erkenntnisse identisch lauten, muß sich vorher die Akademie (die Rechtsfakultät der Krakauer Universität mit Heranziehung sämtlicher Doktoren der Rechte, welche Mitglieder der Fakultät sind) aussprechen, ob ein Grund zu einer Beschwerde wegen Verletzung des Rechtes oder der wesentlichen Normen des Verfahrens vorliegt. Erst wenn diese Frage bejaht wird, kann die Sache dem Gerichte dritter Instanz zur Entscheidung vorgelegt werden. Es wird also zwischen die zweite und die dritte Instanz ein neues Stadium der Urteilssprechung eingeschaltet, nämlich die Begutachtung durch die Professoren und Doktoren der Rechtsfakultät. Der Verfasser bespricht nun in eingehender Weise die Frage der gleichen und der widersprechenden Erkenntnisse, auf Grund der umfangreichen Rechtssprechung der dritten Instanz und kommt in seinen Untersuchungen zu dem Schluß, daß der XV. Art. der Verfassung sowohl auf Erkenntnisse der Zivil- wie auch auf die Erkenntnisse der Strafgerichte Anwendung fand. Nach Darstellung der Organisation des obersten Gerichtshofes und der Zusammensetzung der aus Professoren und Doktoren der Rechte bestehenden Fakultät, beschäftigt sich der Verfasser mit dem Verfahren vor der Fakultät. Auf Grund der Materialien aus dem Archiv des akademischen Senats gelangt er zu dem Schluß, daß bei Ablehnung des Gesuches um Zulassung der Berufung an die dritte Instanz das Gutachten der Rechtsfakultät den Charakter einer Entscheidung an sich hat, die in die Funktionen des Kassationsgerichtswesens in maßgebender Weise eingreift. In den Fällen, wo sich die Fakultät für die Zulässigkeit der Berufung ausspricht, erscheint das Gutachten als formelle Anbahnung des Kassationsweges. Das Gericht dritter Instanz zieht die Berufung in Erwägung, ohne jedoch durch das Gutachten der Fakultät in meritorischer Hinsicht gebunden zu sein. Da eine nähere Bestimmung über das Verfahren vor der Fakultät hinsichtlich der Begutachtung fehlte, wurde ein diesbezügliches Projekt der Nationalversammlung vorgelegt, doch im Landtage kam es weder hinsichtlich dieses, noch des sog. modifizierten Projektes (1826—27) zu einer Beschlußfassung. Die Projekte liefern einen überaus wertvollen Beitrag zur Geschichte der damaligen

Rechtsanschauungen. Das Verfahren vor der dritten Instanz hat ebensowenig eine genauere Bestimmung gefunden. Eine Ausnahme bildet das Gesetz, betreffend die Friedensgerichte. Auf Grund der umfassenden Rechtssprechung des Gerichtes dritter Instanz gelangt man zu dem Schluß, daß das Verfahren nach den Vorschriften für das Kassationsgericht aus der Zeit des Warschauer Herzogtums gehandhabt wird; das Verfahren vor dem Gerichte dritter Instanz selbst richtet sich nach den Grundsätzen des französichen Berufungsverfahrens, eventuell des österreichischen Strafverfahrens von 1803. Das Gericht dritter Instanz gilt also in der Tat als drittes Gericht, mithin als Revisions- und nicht als Kassationsgericht. Vor der dritten Instanz dürfen also neue Ansprüche nicht geltend gemacht werden, wohl aber ist es statthaft, neue Tatumstände und Beweise einzuführen. Zulässig ist ebenfalls der sog. Inzidentrekurs, für welchen die Inzidentappellation der französischen Prozeßgesetzgebung als Vorbild gedient hat. So kommt man zu dem Schluß, daß die rechtliche Konstruktion des Gerichtes dritter Instanz an einer gewissen Inkonsequenz krankt, da die Begutachtung durch die Rechtsfakultät den Ausgangspunkt für die Rechtssprechung der Kassationsgerichtes bildet und das Gericht dritter Instanz als Revisionsgericht funktioniert.

Im vierten Abschnitte wendet sich der Verfasser dem obersten Landtagsgericht zu. Bestimmungen über die Zusammensetzung und das Verfahren vor dem Landtagsgericht sind in dem X. und XVI. Art. der ursprünglichen und der erweiterten Verfassung, sowie in den Vorschriften über Veranstaltung von öffentlichen Versammlungen gegeben. Weiteren Aufschluß erhalten wir auch aus dem Verzeichnis der Erkenntnisse des obersten Landtagsgerichtes, aus den Jahren 1818—27. Im Sinne der angegebenen Quellen gehören vor dieses Gericht der Landesversammlung Anklagen gegen öffentliche Beamte wegen Veruntreuung öffentlicher Gelder, Erpressung oder Amtsmißbrauch, und zwar auf Grund eines einstimmig oder mit Stimmenmehrheit gefaßten Beschlusses. Als Vorschriften des materiellen und formellen Strafrechtes gelangen zur Anwendung die Vorschriften des österreichischen Strafgesetzes von 1803. Auf Grund der Rechtssprechung sehen wir, daß Fälle von Verurteilung für Erpressung (concussio) vorkamen, und da in der österreichischen Strafgesetzgebung diesbezügliche Vorschriften fehlten, wurde das Strafausmaß nach den Vorschriften über Amtsmißbrauch bestimmt.

Ein öffentlicher Beamter, der unschuldig angeklagt wurde, hatte Anspruch auf Genugtuung.

Der fünfte und letzte Abschnitt enthält allgemeine Betrachtungen. Die Gesetzgebung aus der Zeit der Republik Krakau ist verwickelter als diejenige aus der Zeit des Warschauer Herzogtums. Der Richter muß die Kenntnis französischer Zivil- und der österreichischen Strafgesetzgebung, ferner der Warschauer und der Krakauer Gesetzgebung besitzen. Ein gemeinsamer leitender Gedanke fehlt aber überall, und oft finden wir, daß die gleichen Begriffe recht verschiedene Bedeutung haben. Hiezu gesellen sich auch Sprachschwierigkeiten, da der Richter über die Kenntnis der polnischen, deutschen, französischen und oft auch der lateinischen Sprache verfügen muß. Hingegen ist die Organisation des Gerichtswesens und der Administration viel einfacher als in der Zeit des Warschauer Herzogtums. Bei Vergleichung der Struktur des Gerichtes dritter Instanz mit derjenigen des Warschauer Kassationsgerichtes sehen wir, daß eine gewisse Ähnlichkeit besteht zwischen der Aufgabe der Krakauer Fakultät der Professoren und Doktoren der Rechte und der Aufgabe der Gesuchs- und Instruktionskommission des Kassationsgerichtes; es besteht nur der Unterschied, daß die letztere Kommission dem Kassationsgericht über die Unzulässigkeit der Klage berichtet und das Kassationsgericht erst dann entscheidet, ob die Klage abgewiesen werden soll, während die Befugnis dieser Entscheidung der Fakultät selbst zusteht. Ebenso besteht eine Ähnlichkeit zwischen der Aufgabe der Rechtsfakultät der Krakauer Akademie hinsichtlich der Begutachtung und der Aufgabe der Rechtsfakultäten im Deutschen Reiche, besonders im XVII., XVIII. und XIX. Jh.

In den Schlußbetrachtungen behandelt der Verfasser das Verhältnis der Organisation des obersten Gerichtswesens aus dem ersten Zeitraum zu der durch die Verfassung von 1833 geordneten und zu dem obersten Gerichtswesen nach den Statuten von 1842. Bei der Besprechung des obersten Landtagsgerichtes wird darauf hingewiesen, daß dieses Gericht, das Mißbräuche öffentlicher Funktionäre verfolgt, auf diese Weise über die Verfassung der Republik wacht. Dieses Ziel wird auch ausdrücklich durch die Verfassung von 1833 bestimmt. Dieselbe Absicht ergibt sich auch aus dem Projekt von 1825, betreffend Wahlmißbräuche. Ein derartiges, aus Mitgliedern der Volksvertretung bestehendes Gericht fehlt im War-

schauer Herzogtum. Auch das durch die Verfassung des Königreichs Polen eingesetzte Landtagsgericht, vor welches Hochverrat und Vergehen höherer Beamten des Königreichs gehören, gewährt diese Garantie ebensowenig, denn zur Entscheidung gelangen solche Angelegenheiten vor den vom König eingesetzten Senat, u. zw. über Antrag der Abgeordnetenkammer oder über Auftrag des Königs ev. des Staatthalters. Mithin besitzt die Republik Krakau allein — wenn auch nur im bescheidenen Wirkungskreis — ein Gericht des öffentlichen Rechtes, das von der Landesvertretung eingesetzt wird und das berufen ist, über die Staatsverfassung zu wachen.

---

19. KONOPCZYŃSKI WŁADYSŁAW: **Rady Mercier de la Rivière'a dla Polski** (*Mercier de la Rivièr's Ratschläge für Polen*).

Die Reihe derjenigen französischen Schriftsteller des Aufklärungszeitalters, welche in nähere Beziehungen zu Polen getreten waren, wird um ein neues Glied bereichert; es ist der Physiokrat Paul Mercier de la Rivière (1719—1801). Französische Geschichtsschreiber wie Ch. de Larivière, Tourneux, Weullerse, deutsche wie Andreae und von den russischen Bilbassow haben seine flüchtigen Beziehungen zu Katharina II. eingehend gewürdigt, und zwar befaßte man sich mit seiner über Einladung Nikita Panins in den Jahren 1767—1768 erfolgten Reise nach Petersburg. Es wurde die Frage untersucht, warum der Franzose in der russischen Residenz eine so wenig gastfreundliche Aufnahme gefunden, und man fand, daß er sich durch den hochmütigen Ton, mit welchem er seine zivilisatorischen Reformen unter den Barbaren ankündigte, Katharina und die Russen entfremdete. Dagegen entgingen den Forschern gänzlich die nahen Beziehungen zwischen diesem Physiokraten und den Barer Konföderierten, die einige Jahre nach seiner Rückkehr von Petersburg angeknüpft wurden. Der Gleichgültigkeit der Franzosen polnischen Themen gegenüber ist es zuzuschreiben, daß in den Archives Nationales in der Rubrik „Pologne“ im Karton 1317 eine beachtenswerte Denkschrift lange Jahre unberührt liegen blieb. Die langatmige Überschrift lautet: „L' intérêt commun des Polonais ou Mémoire sur les moyens de pacifier pour toujours les troubles actuels de la Pologne, en perfectionnant son gouvernement et conciliant ses véritables intérêts avec les véritables intérêts des autres peuples“.

Daß La Rivière ohne Zweifel der Verfasser des Werkes gewesen sein muß, ergibt sich ohne weiteres aus der Identität der Schrift in Verbesserungen und Zusätzen mit der Schrift seiner eigenhändig geschriebenen Briefe an Panin (welche im Petersburger Staatsarchiv aufbewahrt werden). Der Zeitpunkt, wann die Handschrift entstanden ist (— die ersten Monate des Jahres 1772 —) ergibt sich aus folgenden Umständen: 1) An keiner Stelle wird die Teilung Polens erwähnt, vielmehr finden wir in diesen Aufzeichnungen die Ansicht ausgesprochen, daß Österreich den Polen in ihrem Kampfe um die Freiheit beistehen werde; diese Zuversicht gründete sich auf die gerade im Sommer 1771 unternommenen Rüstungen, welche im Dezember desselben Jahres besonders lebhaft betrieben wurden, also gerade in der Zeit, wo Maria Theresia den Entschluß gefaßt hatte, sich an der Teilung Polens zu beteiligen. 2) Der Verfasser erwähnt die Schrift Nicolas Baudeau's „Avis écónomiques aux citoyens éclairés de la République de Pologne sur la manière de percevoir le revenu public“, welche im J. 1771 in den Éphémérides du citoyen erschienen war. 3) Im November 1771 kam nach Paris Ignaz Massalski, Bischof von Wilno, der durch seine Beteiligung an Ogiński's Aufstand Rußland gegenüber kompromittiert war. Dieser war mit den Ökonomisten in Beziehung gestanden, hatte Pater Baudeau im J. 1769 nach Wilno kommen lassen, ihn als vertrauten Gesandten nach Petersburg geschickt und auf seine Schriften über Polen Einfluß genommen (Lettres sur l'état actuel de la Pologne 1770—1771), später fand er den Weg zu Vicomte de Mirabeau und erhielt von diesem eine Note mit Ratschlägen über Polen. Wenn der Bischof sich also bei den Physiokraten Rat erholte, wenn er sich mit Pater Baudeau befreundet hatte und durch ihn Beziehungen in Paris anzuknüpfen suchte, so ist ohne weiteres anzunehmen, daß er und nicht Wielhorski, der mit den Philosophen Mably und Jean Jacques Rousseau verkehrte, La Rivière zur Abfassung der Denkschrift veranlaßte. In weiterer Folge ergibt sich, daß die Denkschrift nicht früher als im Jänner 1772 entstanden sein kann und — wie dies aus einem Abschnitt erhellt — für diejenige Polengruppe bestimmt war, welche als Vertreter des mit Rußland kämpfenden Volkes angesehen wurde, d. h. für die Generalität von Bar oder wenigstens für den fortschrittlich gesinnten Teil derselben.

L' intérêt commun des Polonais besteht aus einigen Heften, aus denen leider mehrere Blätter (SS. 44—49) herausgerissen worden waren, so daß die anderen Teile der beschädigten Bogen (also SS. 62—67) ebenfalls abhanden kamen. Auf diese Weise entstanden in der Handschrift zwei sehr empfindliche Lücken. Der Inhalt des erhalten gebliebenen Teiles ist folgender:

Europa darf sich dem Unglück und der Verwüstung Polens gegenüber nicht gleichgültig verhalten. Das wirtschaftliche Interesse sämtlicher Länder wird durch Mißstände in e i n e m Lande in empfindlicher Weise geschädigt, und es müssen die Leiden eines Landes notwendigerweise in einem anderen einen Wiederhall (contre-coups) wecken. Nach eingetretener Beruhigung werden also die Nachbarn zur Regelung ihrer Beziehungen zu der Republik schreiten müssen. Dies kann umso leichter geschehen, da die Anarchie nicht in die Tiefe geht; der Kern der Verfassung sei gesund, die naturgemäße Ordnung der Dinge erscheine nicht gefährdet und die Gesundung des Organismus lasse sich durch unwesentliche Änderungen herbeiführen. Immerhin mag zugegeben werden, daß anarchische Zustände bestehen, und man müsse, wenn dem Übel gesteuert werden soll, die Quellen desselben aufsuchen.

Da sich die Polen entschlossen haben, die Selbstherrschaft dem Volke zu überlassen, müsse man vor allem der Depravation des Reichsrates, welche vom König durch Verleihung von Benefizien gefördert wird, endlich Einhalt tun. Der Reichsrat müsse funktionsfähig gemacht werden und von volksfreundlicher Gesinnung getragen sein. Um diese beiden Ziele zu erreichen, sei es notwendig, daß bei Beschlußfassungen der Grundsatz der Mehrheit maßgebend sei und daß die bisher allgemein gehaltenen Instruktionen durch ganz bestimmte Weisungen der Provinziallandtage ersetzt werden. Wie kann aber eine genauere Fassung der Instruktionen mit dem Majoritätsprinzip in Einklang gebracht werden? Die Abgeordneten können von ihren Wählern angewissen werden, sich zwecks Einigung derjenigen Ansicht anzuschließen, die dem Interesse der Provinz am meisten entsprechen. Auf diesem Wege der gegenseitigen Annäherung werde man schließlich zu zwei Anträgen gelangen, zwischen denen man durch Abstimmung entscheiden lasse. Bei Stimmengleichheit wäre Virilabstimmung oder Abstimmung nach den Provinzen statthaft. In ganz ähnlicher Weise soll auch die Königswahl reformiert, vor allem aber müßte die Aufstellung

von fremden Herrschern als Kandidaten als ausgeschlossen erklärt werden. Mit aller Entschiedenheit wendet sich La Rivière gegen eine Union von zwei Staaten, denn zwei Körper mit einem Kopfe seien in der sittlichen wie auch in der physischen Welt eine ungeheurliche Erscheinung. Gleich, ob das Königtum erblich oder wählbar sein sollte, muß dem Herrscher das Recht zustehen, in allen Punkten zu entscheiden, die gesetzlich nicht normiert worden sind, ferner muß er auch ausübende Gewalt besitzen; aber dem Verfasser der Denkschrift erscheint die Verantwortlichkeit der Regierung dem Reichsrat gegenüber als ein Gebot der Notwendigkeit. Jeder Abgeordnete habe sich hingegen wegen seines Verhaltens im Reichsrate vor dem Provinziallandtag zu verantworten, und ein demselben von dieser Versammlung erteilter Verweis lege dem Reichsrat die Pflicht auf — falls sich ihrem Vorgehen auch noch andere Landtage anschließen — den bereits gefaßten Beschluß rückgängig zu machen.

La Rivière beanständet den beständigen Wechsel in der Besetzung der Gerichtshöfe, die übergroße Macht der Magnaten, die Haltung von Privatmilizen durch dieselben; er verurteilt die Kardinalgesetze von 1768, da sie viel Unwesentliches enthalten und im primordialen Recht, im Eigentumsrechte nicht genügend verankert sei. Ganz besonders macht er aufmerksam auf die unwürdige Stellung des Bürgerstandes, der keinerlei politischen Einfluß habe, und auf die Unfreiheit des Bauernvolkes. Das ausschließliche Anrecht des Adels auf Bodenbesitz müsse die Bodenkultur in sehr ungünstiger Weise beeinflussen, und die Gewalt, die der Edelmann dem Bauern gegenüber besitze, wirke auf die Sitten verderblich. Wenn der Bürgerstand aller politischen Rechte bar sei, so fühle er sich in seiner Entwicklung beengt und könne Liebe zum Vaterlande nicht empfinden; der unfreie Bauer arbeite schlecht und betrachte den ihn knechtenden Staat als seinen Feind. Es müsse also dem Stadtbürger das Recht auf Bodenbesitz und das Recht, sich an den Beratungen der Landtage zu beteiligen, eingeräumt werden, zum mindesten sei es aber notwendig, die Erhebung der Bürger in den Adelstand zu erleichtern; patriotische Gesinnung sei nur von Bodenbesitzenden zu erwarten, der Ackerlose dagegen sei im Herzensgrunde immer kosmopolitisch gesinnt; Abschaffung der Leibeigenschaft müsse allmählich durchgeführt werden, denn bei dem

gegenwärtigen Kulturstand seien die Bauern für den Genuß der Freiheitsrechte noch nicht reif.

Die Personalsteuern belasten den Bodenbesitz indirekt, und dies geschehe in sehr unproduktiver Weise. Es sei dagegen angezeigt, den Bodenbesitz direkt zu besteuern, und dies werde dem Staate und dem Volke zustatten kommen. Der Adel müsse das Opfer bringen, wenn er das Vaterland retten wolle. Übrigens brauche die Belastung nicht groß zu sein, da ein Staat, der keine Eroberungstendenzen hege, einer starken Armee nicht bedürfe; es genüge da nur ein ganz kleines Heer, im Falle eines Verteidigungskrieges greifen alle Bürger zur Wehr, und es stehe sofort ein großes Heer bereit. Dieser Reform müsse selbstverständlich eine solche der Nationalerziehung vorausgehen. Die Jugend wäre da anzuhalten, sich an turnerischen und sportmäßigen Übungen zu beteiligen, sie müßte in Abteilungen und Regimenter gegliedert sein und würde während der Übungen und Revuen Gelegenheit gewinnen, Tugend, Ehre und Recht kennen und schätzen zu lernen. Andere Fingerzeige für die Erziehung der Jugend finden sich in dem Abschnitt: „De l'ordre public" zusammengestellt. Wer sich als Bürger am öffentlichen Leben beteiligen wolle, müsse die Prüfung beim Verlassen der niederen „bürgerlichen Schule" bestanden haben, um den Nachweis zu erbringen, daß er sich mit den Grundlagen des öffentlichen Lebens vertraut gemacht hat. Überhaupt müssen dem zukünftigen Bürger schon seit zarter Jugend die Begriffe: „Eigentum, Sicherheit und Freiheit" eingeimpft werden. Außer unteren und mittleren Schulen seien noch besondere Anstalten zur Heranbildung von Staatsfunktionären notwendig.

Endlich berührt La Rivière auch die heikle religiöse Frage. Er erteilt den polnischen Katholiken eine Lektion der Toleranz und betont, daß die Dissidentenfrage, für welche Katharina und Friedrich mit Hilfe Englands, Dänemarks und Schwedens eintreten, groß und gerecht sei und daß jedweder Widerstand hierin — vergeblich erscheine. Wenn von seiten des polnischen Klerus Andersgläubigen die verlangte Duldsamkeit versagt bleibt, so wird ein Sieg Polens den Abfall von Rom zur Folge haben müssen. Auch auf anderen Gebieten betrachtet es der Verfasser als unmöglich, irgend etwas gegen den Willen Katharinas durchzusetzen. Im allerbesten Falle werde es gelingen, das Gesetz von 1768 abzuändern.

In einem anderen Teile der Abhandlung läßt es der Verfasser an Ratschlägen auch an unsere Nachbarn nicht fehlen: sie mögen der Entwicklung des Wohlstandes in Polen nicht hinderlich in den Weg treten. Den Polen rät er von einem Wirtschaftskrieg mit ihren Nachbarn ernstlich ab. Er nimmt an, daß nach Beendigung des Krieges ein harmonisches Zusammenwirken aller Staaten platzgreifen werde, daß es zur Einschränkung der Kriegsrüstungen kommen müsse, daß ein Aufblühen des Wohlstandes und eine glückliche Zeit dem polnischen Reiche bevorstehe. Es fehlt ihm nur der Scharfblick für diejenige Lösung der Frage, welche die Beschützer der Dissidenten mitten in diesen politischen Wirren im Osten gefunden haben. Im Mai 1772 erfuhr man in Paris von der Besetzung der polnischen Länder durch die Heere der drei verbündeten Mächte, und daß Österreich sowie Preußen ihr Einverständnis zur Teilung Polens gegeben haben. Da legte La Rivière — wie es scheint — die Feder aus der Hand und verzichtete auf die Veröffentlichung seiner wohlgemeinten Arbeit.

Ob der Verfasser einem Polen einen Einblick in seine Handschrift gestattet hat, ist schwer zu entscheiden. Vielleicht hat Massalski von den hier ausgesprochenen Ansichten Kenntnis genommen, vielleicht auch der Freund der nach Frankreich geflüchteten Konföderierten, Rulhière; auf diese Weise können die Gedanken La Rivière's den Weg an die Weichsel gefunden haben. Es ist indessen wahrscheinlicher, daß die Schrift vom Verfasser geheim gehalten wurde und daß der Wiederhall, den die Lehre der Physiokraten gefunden, auf anderem Wege dorthin gelangt ist. So hat sich Stanislaus August für die „einzige Steuer" (l'impôt unique) im J. 1773 erklärt, doch kam die Anregung dazu nicht von Massalski, sondern von Chreptowicz. Die Edukationskommission betonte in ihren Statuten, welche Bedeutung für die Bildung des Gemeinsinnes der Schule zukomme, und wie notwendig militärische Übungen für Jugenderziehung seien; doch hier sehen wir den Einfluß des aus Frankreich gekommenen Physiokraten Dupont de Nemours, und erst in zweiter Linie kommt die Autorität Massalskis in Betracht. Im Artikel II der Verfassung vom 3. Mai werden mit Nachdruck die Begriffe: Eigentum, Sicherheit und Freiheit betont, doch sie waren damals in Polen geläufig, da die Werke der Physiokraten in Urschrift und Übersetzung eifrig gelesen wurden (Quesnay's Maximen, Turgot's Reflexionen). Überhaupt hatte der Physiokratismus dazu-

mal in Polen zahlreiche Anhänger, und es fehlte nicht an gemeinfaßlichen Darstellungen dieser Lehre (Popławski, Gebrüder Strojnowski, Kołłątaj), denn die Voraussetzungen derselben entsprachen im Durchschnitt den Anschauungen des Adels. Die Ansichten gingen erst da auseinander, wo es sich um praktische Konsequenzen wie Abschaffung der Leibeigenschaft und Besteuerung des Bodenbesitzes handelte. Tadeusz Korzon nannte die altpolnische Gesetzgebung ein großes physiokratisches System, und vor ihm wurde von Hüppe sogar die Möglichkeit angenommen, daß polnische Anschauungen auf die Vorgänger der Physiokraten befruchtend gewirkt haben. Dieser Einfluß erscheint mehr als fraglich. Wohl aber wird La Rivière von seinen Schülern in spe in ähnlicher Weise wie vor ihm Rousseau gelernt haben. Während er in seinem klassischen Werke: „L' ordre naturel et essentiel des sociétés politiques" (1767) die republikanische, auf der Herrschaft der Mehrheit begründete Verfassung in entschiedener Weise bekämpft, finden wir im „L'Intérêt commun des Polonais" zahlreiche, sehr liberal und demokratisch klingende Äußerungen; wir sehen, daß er in scharfer Weise den Despotismus verurteilt und seine Anerkennung den Grundsätzen der polnischen republikanischen Verfassung nicht versagt. Diese Wandlung in den Anschauungen wird man bei La Rivière auf die Behandlung zurückführen können, die ihm in Petersburg widerfahren war, dann dürfte der Konflikt mit dem eigenmächtig vorgehenden und keinen Widerspruch duldenden Minister Louis XV., Maupeou (1771), auch nicht ohne Einfluß geblieben sein, und nicht zuletzt wird der Freiheitsgeist, welcher von Polens Söhnen, sogar von verlorenen Söhnen in der Art Massalskis, in Europa verbreitet wurde, die Ansichten des französischen Ökonomisten mitbestimmt haben.

---

20. FALSKI MARYAN: Z psychologii czytania (*Zur Psychologie des Lesens*).

Der Verfasser hat eine umfassende Monographie aus dem Gebiet der Psychologie des Lesens bearbeitet und verwertet darin auch eigene Forschungen im Krakauer Universitäts-Laboratorium für experimentelle Psychologie, die unter der Leitung Prof. W. Heinrich's durchgeführt wurden. Eingehend besprochen wird das Pro-

blem der Wahrnehmung und Erkennung von Worten bei geläufigem Lesen, und es wird auf die Unverläßlichkeit der Untersuchungen hingewiesen, wo es sich um Erkennung von bekannten Wörtern handelt, sowie von solchen, die bis an die Grenze der vollkommen sicheren Erkennung des Leseobjektes gerückt werden. Indem der Verfasser zur Besprechung der tachistoskopischen Untersuchungen übergeht, unterzieht er der Kritik die Methode der Expositionszeiten und die Versuche von angeblicher Ausschaltung des Apperzeptionsprozesses bei kurzer Expositionsdauer und konzentrierter Aufmerksamkeit. Auf Grund eigener Untersuchungen kommt der Verfasser zu dem Schluß, daß dem Hauptkomplex der optischen Reize, welche zur Erkennung des Wortlautes und des Wortsinnes führen, immer eine bis zu gewissen Grenzen anwachsende geschlossene Gruppe von Buchstaben bildet, welche dem Zentrum des deutlichsten Sehens entsprechen, ferner die Randbuchstaben des Wortes, sowie bis zu einem gewissen Grade auch einzelne von jenen durch andere, noch nicht erkannte getrennte Lautsymbole. Der Verfasser weist statistisch nach, daß den sogenannten dominierenden Buchstaben nicht die ihnen gemeiniglich zugeschriebene Bedeutung zukommt. Die Wirkung des Vorstellungselementes äußert sich schon bei kürzesten Blickzeiten, ist jedoch bei verschiedenen Teilen des Wortes nicht gleichmäßig. Mit Unrecht erklärt man die individuellen Unterschiede durch Verschiedenheit im Verhalten der Aufmerksamkeit im Augenblick der Exposition. Der Verfasser weist nach, daß sie lediglich in der Einstellung des Akkomodationsapparates und in der Art und Weise der Vorstellungsreaktion auf dem Hintergrund der Apperzeption bedingt werden.

---

21. DABROWSKI JAN: **Ostatnie lata Ludwika Wielkiego** (***Die letzten Regierungsjahre Ludwigs des Grossen***).

Während der Studien über die Beziehungen zwischen Polen und Ungarn im XIV Jh. ist der Verfasser zu der Überzeugung gekommen, daß diese Frage sich nur unter Berücksichtigung der allgemeinen Politik der Anjous in Europa betrachten lasse. Bei Behandlung der letzten Regierungsjahre Ludwigs des Großen wird die Darstellung dieses Herrschers unter dem Gesichtswinkel seines

Zeitalters, dem er als machtvoller Dynast galt, versucht. Deshalb legt der Verfasser Ludwig den Beinamen des Großen bei und bezeichnet seine Herrschaft in Polen als seine letzten Regierungsjahre. Die Arbeit befaßt sich in der Hauptsache mit der politischen Wirksamkeit Ludwigs, es werden jedoch auch Wirtschafts- und Verfassungsfragen berührt. Der Stoff ist systematisch nach den Hauptmomenten der damaligen Politik Ludwigs geordnet. Die Arbeit zerfällt in drei Teile, welche die Ziele und Erfolge der Politik als polnischen und ungarischen Königs behandeln. Selbstverständlich wird in einer ganzen Reihe von Fragen oft ziemlich weit auf frühere Epochen zurückgegriffen.

Im ersten Teil kommt vor allem die Genealogie der ungarischen Anjous, deren Fehlen bisher schmerzlich empfunden wurde, zur Darstellung. Bei dieser Gelegenheit werden neue Ergebnisse gewonnen und das Alter der Töchter Ludwigs durch Ermittlung der Geburtsjahre 1370, 1371, 1373 festgestellt. In den weiteren Abschnitten schildert der Verfasser das Regierungssystem der Anjous in Ungarn, den Hof und die am Hof weilenden Oligarchen, welche in zwei einander befehdende Parteien zerfielen, endlich die sozialen Wandlungen sowie die Änderung der Verfassung in Ungarn in dieser Zeit. Ein besonderes Kapitel, das den Übergang zur Behandlung der polnischen Angelegenheiten bildet, ist der Politik des Anjou-Hauses Kasimir dem Großen gegenüber gewidmet. Auf dem Hintergrunde der allgemein-europäischen Verhältnisse wird die Geschichte des Bundes zwischen Ungarn und Polen in den Jahren 1335—1370 gezeichnet und es wird gezeigt, wie Polen Ungarn gegenüber seine Selbständigkeit bewehrt, trotzdem der verbündete Staat gerade in dieser Zeit den Höhepunkt seiner Machtstellung erreicht. Besonders eingehend wird die Frage der Thronfolge in Polen erörtert und die betreffenden Urkunden untersucht. Es erhellt aus denselben, daß durch Verträge von 1335—1339 die eventuelle Thronfolge nicht Ludwig, sondern sämtlichen damals lebenden Anjous zugesichert war. Der Verfasser hebt in seiner Darstellung die Adoption Kaśko's von Stettin durch Kasimir den Großen hervor und betont die Bedeutung dieses Aktes.

Die sich in Polen abspielenden Ereignisse werden folgendermaßen gruppiert: 1) Übernahme der Herrschaft, 2) die Anjou-Partei, 3) die Opposition in Großpolen; 4) die Erbschaftsfrage, 5) die letzten Regierungsjahre Ludwigs und die Folgen seiner

Regierung in Polen. Es wird gezeigt, daß diese Regierung in Groß- und Kleinpolen gewissermaßen nur eine Fortsetzung der Epoche Kasimirs des Großen bildete. Unter dem Adel werden drei Gruppen unterschieden: 1) Anhänger der Anjous, 2) Legitimisten, die sich auf den Boden der Verträge Kasimirs des Großen stellen, 3) entschiedene Gegner der Anjous, welche immer neue Thronanwärter (Kaśko von Stettin, Władysław den Weißen, Ziemowit von Masovien) vorschieben. In den weiteren Abschnitten werden die Geschichte und die Resultate der Bemühungen um die Erbschaft der Töchter Ludwigs geschildert, und es wird gezeigt, daß die Erbschaftsfrage die vornehmste Sorge der älteren Elisabeth während ihres Aufenthaltes in Polen bildete, ferner den Streit um die Statthalterschaft, der nach ihrer Abreise zwischen dem König und dem Lande ausbrach. In einem Abschnitte wird die ökonomische und besonders die Handelspolitik Ludwigs in Ungarn und in Polen und die Erfolge derselben in beiden Ländern geschildert.

Die vier letzten Abschnitte sind der ausländischen Politik Ludwigs gegen das Ende seiner Regierungszeit gewidmet und enthalten eine Darstellung der ruthenischen Angelegenheiten, das Verhältnis zu Litauen und zu dem Deutschen Orden. Eingehende Besprechung findet im Zusammenhang mit diesen Verträgen, welche die Heiraten seiner Töchter betrafen, auch seine deutsche und französische Politik. Die letzten fünfzehn Jahre zeigen eine Potenzierung der dynastischen Machtpolitik. Besonders betont wird das Mißtrauen der Anjous gegen die Luxemburger trotz der augenscheinlich freundschaftlichen Beziehungen, und es wird darauf hingewiesen, daß sie infolgedessen Anschluß an Österreich und Frankreich suchen. Den Schluß der Arbeit bildet die Darstellung der ungarischen Balkanpolitik Ungarns und die Bemühungen um Neapel. Im Zusammenhang damit wird das Verhältnis Ludwigs zu Venedig und der päpstlichen Kurie besprochen, und es werden die Gründe erörtert, durch welche er sich veranlaßt fühlte, dem Schisma entgegenzutreten.

22. PAWŁOWSKI STANISŁAW: **Ludność rzymsko-katolicka w polsko-ruskiej części Galicyi. Karta I. Stan w r. 1910. Karta II. Zmiany w okresie 1900—1910.** *(Die römisch-katholische Bevölkerung im polnisch-ruthenischen Teile Galiziens. Karte I. Stand im Jahre 1910. Karte II. Veränderungen im Zeitraume 1900—1910.*

Beide Karten befassen sich mit dem gleichen Thema: Die römisch-katholische Bevölkerung im polnisch-ruthenischen Teile Galiziens. Wie die Aufschrift besagt, stellt die eine Karte die Verteilung der römisch-katholischen Bevölkerung im Jahre 1910 dar, während die andere die Veränderungen festlegt, welche sich im Zeitraume von 1900—1910 nach den Volkszählungen vollzogen haben.

Ziemlich weit sind die Grenzen gezogen, innerhalb welcher beide Aufgaben zur Lösung gelangen. Denn es deckt sich der östliche Teil Galiziens keineswegs mit dem polnisch-ruthenischen Gebiete überhaupt, vielmehr mußte noch ein bedeutendes Stück des westlichen Teiles miteinbezogen werden, und zwar das Gebiet, das sich am Oberlauf der Wisłoka und Biała erstreckt: 62 Bezirke umschließen diesen großen Flächenraum, dessen Bevölkerung weder in konfessioneller noch in nationaler Hinsicht einheitlich ist. Diese Mannigfaltigkeit der Verhältnisse im Kartenbilde festzuhalten, war dieses Entwurfes Zweck und Ziel, welches zu erreichen mit Hilfe der konfessionellen Statistik erstrebt wurde.

Das Material, welches zur Bearbeitung diente, rührt aus zwei Quellen her: 1) Das Gemeindelexikon Galiziens, bearbeitet auf Grund der Volkszählung vom 31. Dezember 1900, herausgegeben von der k. k. Statistischen Zentralkommission in Wien 1907, 2) Statistische Tabellen des Galizischen Landesausschusses, welche das Gemeindelexikon auf Grund der Volkszählung vom 31. Dezember 1900 und 1910 als Handschrift enthalten. In beiden Zusammenstellungen wird die Konfession und Umgangssprache der Einwohner in jeder Gemeinde und jedem Gutsgebiet genannt. Somit konnte die Konfession in jeder Ortsgemeinde und in jedem Bezirke fixiert werden, worauf man die entsprechenden Zahlen umgerechnet und in Prozenten ausgedrückt hat. Das soweit gediehene Material konnte bereits eine Grundlage für das kartographische Studium bilden.

Man ging dabei so vor, daß man die Verteilung der römisch-katholischen Bevölkerung zuerst auf die einzelnen Blätter der Generalkarte 1:200.000, die Veränderungen im Besitzstande dieser Bevölkerung dagegen auf die Karte 1:300.000 aufgetragen hat, wonach eine Reduktion auf die Karte 1:750.000 unternommen wurde.

Karte I veranschaulicht den Prozentzatz der römisch-katholischen Bevölkerung im Jahre 1910 in 4338 Gemeinden des gemischten Gebietes. Der Anteil der Römisch-katholischen wurde dadurch festgestellt, daß man dieselben in Prozenten zur gesamten katholischen Bevölkerung in der Gemeinde berechnete. Billig und gerecht erschien es, daß ein Vergleich beider katholischen Konfessionen mit Eliminierung Andersgläubiger aus der Gesamtzahl der Bevölkerung vorgenommen werde. Nur ein solches Vorgehen kann das Verhältnis beider Konfessionen wahrheitsgetreu wiedergeben. Die gefundene Evidenz in der Verteilung der römisch-katholischen Bevölkerung kam auf der Karte mit Hilfe von roten und blauen Zeichen zum Ausdruck, indem die blauen Zeichen die Anzahl der Römisch-katholischen im Verhältnis zur Gesamtzahl der Katholiken überhaupt von 0 bis zu 25% angeben, hingegen die roten Zeichen den Prozentsatz der Reihe nach von 25 bis 50%, von 50 bis 75%, von 75 bis 100% bedeuten.

Außerdem war nicht zu umgehen, wenigstens in groben Umrissen die Einwohnerzahl jeder Gemeinde anzuführen, um dadurch eine einigermaßen sichere Handhabe zu erhalten, die Verhältniszahl der römisch-katholischen Bevölkerung zur Gesamtzahl der Bewohner ermitteln zu können. Auf diesem Wege gelangte auf der Karte das zweite Problem rein anthropogeographischer Natur zur Darstellung, und zwar die Siedlungsgröße. Die Lösung dieser Aufgabe erfolgte durch einfache Zeichen, mit deren Hilfe man vier Siedlungsgrößen unterschied: von 0 bis 500, 500–1000, 1000–5000 und über 5000 Einwohner. Durch Vereinigung beider Zeichenkategorien und somit beider Probleme, d. i. des ethnographischen und anthropogeographischen, erhielt das kartographische Bild der römisch-katholischen Bevölkerung einen speziellen Charakter. Es sind daraus nicht nur die Verteilungsgrenzen der römisch-katholischen Bevölkerung ersichtlich, sondern auch breite Ansiedlungsstreifen, in welchen die römisch-katholische Bevölkerung nach Osten drängt, nicht nur vereinzelte Inseln und ausge-

dehnte Gebietsflächen mit überwiegender Mehrheit der römischen Katholiken, sondern es ist die wichtige Tatsache ersichtlich, daß die römisch-katholische Bevölkerung im Osten sich vorwiegend in den volksreicheren Gemeinden ansammelt. In vollem Lichte offenbart sich das Wesen der Probleme in der Gesamtdarstellung der Gemeinden nach der Anzahl der Römisch-katholischen und nach der Siedlungsgröße.

Auf 100 Katholiken bei der Riten waren römisch-katholisch:	Siedlungsgröße				
	0—500,	500—1000,	1000—5000,	über 5000 Einw.	Zusammen
0—25	471	911	1086	15	2483 57%
25—50	116	231	369	38	754 17%
50—75	62	98	142	32	333 8%
über 75	220	267	270	11	768 18%
	869	1507	1867	95	4338
	20%	35%	43%	2%	100%

Aus dieser Zusammenstellung erhellt, daß 57% aller im polnisch-ruthenischen Gebiete gelegenen Gemeinden 0—25% römische Katholiken aufweisen, 43% Gemeinden über 25% römische Katholiken zählen, dagegen 26%, aller Gemeinden inmitten der katholischen Bevölkerung mehr als 50% römische Katholiken aufweisen. Es unterliegt demnach keinem Zweifel, daß man, auf dieser Grundlage fußend, nur von einem Gemisch von Konfessionen in dem gemischten Gebiete sprechen kann.

Karte II stellt die Veränderungen im Besitzstande der römischen Katholiken für die Zeit 1900—1910 dar. Als Grundlage hierfür diente der Prozentsatz der Römisch-katholischen zur Gesamtzahl der Bevölkerung. Die Differenz der gefundenen Prozentzahlen ergab somit das nachher verwertete Material. Durch entsprechende Zeichen von roter Farbe wurde der Zuwachs der römischen Katholiken in jeder Gemeinde in den Grenzen von 0 bis 5%, dann von 5 bis 10%, 10 bis 25% und über 25% ausgedrückt. Durch gleiche Zeichen, jedoch in blauer Farbe, wurde wiederum die Abnahme der Römisch-katholischen wiedergegeben. Schon dieses einfache Mittel gestattete die Feststellung eines gewaltigen Übergewichtes des Zuwachses der römischen Katholiken der Abnahme gegenüber, was schon aus der größeren Ausbreitung der roten Farbe auf dem gemischten Territorium zu ersehen ist.

Auch das Zahlenmaterial kann als Bestätigung des Gesagten dienen.

In der Zeitperiode 1900—1910 nahm die Zahl der Römisch-katholischen um

	0	0—5%,	5—10%,	10—25%,	über 25%,
in	232	1930	367	181	32
	5,4%	44,5%	8,5%	4,2%	0,7%

Gemeinden zu, dagegen um

	0—5%,	5—10%,	10—25%,	über 25%,
in	1441	119	28	4
	33,3%	2,7%	0,6%	0,1%

Gemeinden ab.

Von 4334 Gemeinden (4 Gemeinden sind in dem in Rede stehenden Zeitabschnitt neu gebildet worden) haben nur 5% weder eine Zunahme noch eine Abnahme erfahren, in 58% aller Gemeinden ist die Zunahme und nur iu 37% die Abnahme zu konstatieren. Um jedoch noch eine sichere Grundlage für die Beurteilung der Veränderungen zu gewinnen, wurden auf der Karte die Grenzen der römisch-katholischen Pfarrereien, Dekanate und Diözesen eingetragen, wobei durch besondere Symbole die Pfarrkirchen oder die Kirchen, welche die Funktionen von Pfarren erfüllten, wie auch die Dekanatssitze ausgezeichnet wurden. Erst im Rahmen der kirchlichen Organisation fanden die Veränderungen im Besitzstand der Römisch-katholischen ihren eigenen Ausdruck, wobei die Rolle der römisch-katholischen Kirche im Osten in äußerst günstigem Lichte erscheint.

Eine ins Einzelne gehende Zusammenstellung der Ergebnisse, sei es aus dem Studium der Karten, sei es aus dem Studium des reichhaltigen statistischen Materials wird den Inhalt einer besonderen Abhandlung bilden.

---

23. BIRKENMAJER ALEKSANDER: **Przyczynki do historyi filozofii średniowiecznej** *(Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen-âge).*

Les études sur l'histoire de la physique et de l'astronomie au moyen-âge, et en particulier sur Witelo, ont conduit l'auteur à

s'occuper indirectement de l'histoire de la philosophie de la même époque. En particulier les recherches, entreprises principalement dans les recueils des manuscrits en Autriche et en Allemagne ont permis à l'auteur de réunir certains textes, entièrement ignorés ou du moins insuffisamment connus jusqu'à présent, et qui jettent une lumière nouvelle sur quelques problèmes de la scolastique, spécialement à l' époque de sa phase la plus brillante, celle du treizième siècle. L'analyse de la première série de ces textes consistant en trois traités séparés forme l'objet du communiqué present.

1. Lettre de la faculté des arts de Paris, à propos de la mort de S. Thomas d'Aquin.

Cette lettre bien connue à été souvent publiée, dernièrement par Denifle en 1889 et par Reichert en 1900; presque chaque savant qui traite de la vie et des oeuvres de S. Thomas y fait allusion. Cependant le texte de toutes les éditions mentionnées est inexact, surtout à l'endroit où il y est question des oeuvres que l'Aquinate, peu de temps avant sa mort, avait promis d'envoyer à ses collègues de Paris. Il n'y a donc pas lieu à s'étonner, que les conclusions des biographes qui s'appuient sur ce passage ne puissent être maintenues. En comparant les deux copies (existant à Cracovie et à Dresde) négligées jusqu'à présent, l'auteur est parvenu à élaborer une nouvelle édition critique de cet monument important. Il démontre ensuite que les titres des oeuvres cités dans la lettre ne se rapportent point aux écrits du grand Dominicain (comme on l'avait unanimement admis jusqu'ici) mais bien aux trois traités grecs, traduits sur le désir de S. Thomas par Guillaume de Moerbeke. Ces trois traités sont: Le commentaire de Simplikios sur le „De coelo" d'Aristote, le commentaire de Proklos sur le Timaios de Platon, et l'opuscule d'Héron sur les machines pneumatiques. La première traduction, datant de 1271, est fort bien connue et fut plusieurs fois réimprimée; mais l'existence des deux autres est resté entièrement ignorée. Et pourtant elles se sont conservées, du moins en partie. Sur les cinq livres de Proklos nous avons la traduction latine des trois premiers copiée au seizième siècle (cod. Leid. Voss. lat. 100). Il est vrai que le traducteur n'y est pas nommé; mais en se fondant sur des criteriums indirects, on peut

admettre avec grande probabilité, que c' était précisement le frère Guillaume de Moerbeke. Les petits fragments de la traduction du premier des deux livres des πνευματικά d'Héron qui se sout retrouvés dans le cod. Cracov. 568, soulévent un problème des plus délicats, tout indice pouvant faciliter nos recherches faisant absolument défaut, en outre il est notoire que déjà au douzième siècle cet opuscule était connu en Sicile où il fut traduit en latin. Il paraît du moins certain que le code de Cracovie renferme les débris soit de cette première traduction sicilienne, soit de la translation exécutée cent ans plus tard par Guillaume de Moerbeke.

2. Lettre de Robert Kilwardby à Pierre de Conflans, et l' écrit polémique de Gilles de Lessines.

En publiant en 1901 le traité „De unitate formae“ du Dominicain belge Gilles de Lessines, M. Maurice de Wulf, a démontré d' une manière définitive que cet écrit a un caractère polémique et à été dirigé contre l'archevêque de Canterbury, Robert Kilwardby. La démonstration de M. Wulf s' appuie sur le fait que les thèses réfutées par le moine Belge réproduisent les idées que Kilwardby avait développées dans une lettre, envoyée en 1277 à Pierre de Conflans O. P., archevêque de Corinthe. Mais comme dans le texte actuel de la lettre susdite (publiée par Ehrle en 1889) il n'est pas question de l'unité ou de la pluralité des formes substantielles, M. de Wulf émet l' hypothèse que l'objet de la polémique du frère Gilles a été un traité de son adversaire anglais, dans la suite disparu, intitulé „De unitate formarum“. Cette hypothèse tombe à présent, puisque l'auteur a retrouvé dans la bibliothèque impériale de Vienne une copie plus ancienne et plus complète de la lettre de Kilwardby, contenant mot pour mot les mêmes thèses que refute le philosophe belge. Se servant de cette copie l'auteur publie la partie finale de la lettre susdite qui manque chez Ehrle et ajoute les variantes au reste du texte. La confrontation des citations chez Gilles avec le fragment nouvellement édité décèle la minutie avec laquelle Robert combat les objections de son adversaire principal, au contraire des autres, qui avaient elevé leurs voix dans des disputes orales. Dans une étude supplémentaire l'auteur donne plusieurs détails biographiques sur Pierre de Conflans, inconnus jusqu'ici, d' où il résulte entre autres que celui-ci a été probablement un élève im-

médiat de S. Thomas et qu'il fut ainsi en état d'approfondir directement le système de son célèbre confrère.

3. Trois nouveaux manuscrits des oeuvres de „maître Thierry“.

Les manuscrits des oeuvres de „maître Thierry“ (fr. Theodoricus Teutonicus O. P.) appartiennent aux plus rares monuments philosophiques du moyen-âge. Son dernier biographe en nomme à peine sept, dont la majeure partie ne contient qu'un seul opuscule. Sur vingt-trois traités connus en général, treize ne se sont conservés qu'en une seule copie (ce qui offre évidemment des difficultés considérables pour l'édition critique). En outre, on connaissait les titres de douze autres écrits que l' on ne pouvait aucunement retrouver. L' auteur est en état de donner des informations sur trois manuscrits non analysés, renfermant les oeuvres de „maître Thierry“, et conservés à Bâle, à Maihingen (en Bavière) et à Vienne. Le second de ces manuscrits contient le traité „De tempore“, dont on ne connaissait que le titre. Les manuscrits cités fournissent en outre des nouvelles copies des écrits déjà connus. En conséquence, nous connaissons aujourd'hui vingt-quatre écrits de Thierry, dont seulement quatre nous ont été conservés en une copie unique. Les nouveaux manuscrits renferment en outre certains arguments contre l'opinion que Fribourg en Brisgau a été la ville natale de Thierry.

24. BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

Brückner Aleksander. »Studya nad literaturą wieku XVII«. *(Études sur la littérature polonaise du XVII s.)*. 8-o, p. 94.

Brückner Aleksander. »Zasady etymologii słowiańskiej«. *(Les principes de l'éthymologie slave)*. 8-o, p. 84.

Chrzanowski Ignacy. »O komedyach Aleksandra Fredry«. *(Les comédies d'Alexandre Fredro)*. 8-o, p. X+334.

»Cracovia artificum 1300—1500« publiée par Jean Ptaśnik. 8-o, p. 28+482.

Dynowska Marya. »Filip Nereusz Golański na tle współczesnej epoki. Studyum dziejom neoklasycyzmu w Polsce poświęcone«. *(Philippe Nerée Golański et les théories néoclassiques du XVIII s. en Pologne)*. 8-o, p. 70.

Folkierski Władysław. »Cyd Kornela w Polsce«. *(Le Cid de Corneille en Pologne)*. 8 o, p. 84.

Fredro Aleksander. »Intryga na prędce«. Nieznana komedya. Wydał i wstępem opatrzył Henryk Cepnik. *(„Intrigue à l'improviste". Comédie inédite, publiée par H. Cepnik)* 8-o, p. 58.

Kallenbach Józef. »Twórczość Sienkiewicza. Rozwój duchowy«. *(L'oeuvre de Sienkiewicz. L'évolution intellectuelle de l'auteur.)*. 8-o, p. 35.

Lehr Tadeusz. Zapożyczenia dolnoniemieckie w języku połabskim«. *(Les mots bas-allemands dans la langue polabe)*. 8-o, p. 47.

Łoś Jan. »Pisownia polska w przeszłości i obecnie«. *(L'orthographe polonaise ancienne et moderne.)*. 8-o, p. VIII+225.

Mann Maurycy. »Nowa Heloiza Jana Jakóba Rousseau«. *(Étude sur „La Nouvelle Héloïse" de Jean-Jacque Rousseau)*. 8 o, p. 95.

Michalski Konstanty i Sinko Tadeusz. »Przyczynki z kodeksu mogilskiego do dziejów oświaty w Polsce w XV wieku«. *(Contributions à l'histoire de la civilisation polonaise au XV s. Analyse de quelques textes conservés dans un manuscrit de l'abbaye cistercienne de Mogiła)*. 8-o, p. 86.

Morawski Kazimierz »Historyi literatury rzymskiej część V«. *L'histoire de la littérature romaine V-e partie)*. 8-o, p. VI+240.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)* ser. III, vol. LIV. 8-o, p. 406.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)* ser. III vol. LVI, 8-o, p. 347.

Schneider Stanisław. »Św. Hipolit o greckich misteryach. 1. Misterya we Flius. — 2. Misterya w Eleuzis. — 3. Misterya Rei-Cybeli«. *(Saint Hyppolyte sur les mystères grecs. I. Les mystères de Phlious. II. Les mystères d'Eleusis III. Les mystères de Rhea-Cybèle).* 8-o, p. 21.

Sinko Thaddeus. »De traditione orationum Gregorii Nazianzeni Pars prima«. 8-o, p. VII+241.

Szyjkowski Maryan. »Dzieje polskiego upiora przed wystąpieniem Mickiewicza«. *(Spectres et revenants dans la littérature polonaise avant Mickiewicz).* 8-o, p. 70.

Tretiak Józef. »Adam Mickiewicz w świetle nowych źródeł 1815—1821, z dwoma portretami«. *(Adam Mickiewicz envisagé d'après des sources inédites).* 8-o, p. VIII+327.

Witkowski Stanisław. »Studya nad Homerem. Doloneja«. *(Études sur Homère. La Dolonie).* 8-o, p. 87.

»Zasady pisowni polskiej«. *(Les principes de l'orthographe polonaise).* 8-o, p. 15.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Abraham Władysław. »Studya krytyczne do dziejów średniowiecznych synodów prowincyonalnych Kościoła polskiego«. *(Études critiques sur l'histoire des synodes provinciaux de l'église polonaise).* 8-o, p. 57.

Bystroń Jan Stanisław. »Studya nad zwyczajami ludowymi 1. Zakładziny domów. — 2. Pszczoły w pojęciach i zwyczajach ludu«. *(Études sur les coutumes populaires. 1. Les usages observés quant à la bâtisse des maisons; 2. L'abeille dans les idées et coutumes des villageois).* 8-o, p. 39.

Chmiel Adam. »Pieczęcie Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie«. *(Les sceaux de l'Université de Cracovie).* 8-o, p. 68.

Dobrzyńska-Rybicka L. »System etyczny Hugona Kołłątaja«. *(Le système de l'éthique de H. Kołłątaj).* 8-o, p. 169.

Elzenberg Henryk. »Podstawy metafizyki Leibniza«. *(Les bases de la métaphysique de Leibniz).* 8-o, p. 70.

Fierich Franciszek Xawery. »Sąd trzeciej instancyi i najwyższy sąd sejmowy. Na tle całokształtu organizacyi sądownictwa Rzeczy-

pospolitej Krakowskiej (1815—1833)«. *(Le tribunal de III instance et la cour suprême de la diète considérés au point de vue de l'organisation judiciaire de la République de Cracovie).* 8-o. p. 130.

Gumowski Maryan. »Wykopalisko monet z XIII w. w Brzegach nad Nidą«. *(Monnaies polonaises du XIII s. découvertes à Brzegi au bord de la Nida).* 8-o, p. 65.

Kętrzyński Wojciech. »O rękopisie Nr 470 Biblioteki publicznej im. H. Łopacińskiego w Lublinie«. *(Le manuscrit N-r 470 de la Bibliothèque publique de H. Łopaciński à Lublin).* 8-o. p 2.

Konopczyński Władysław. »Geneza i ustanowienie Rady Nieustającej«. *(L'origine et l'établissement du Conseil permanent en Pologne).* 8-o, p. X+432.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie).* Sér. II, vol. LX, 8-o, p. 332.

Sokołowski August. »Wyprawa Dwernickiego na Wołyń«. *(L'expédition de Dwernicki en Volhynie).* 8-o, p. 23.

Taubenschlag Rafał. »Proces o Werginię. Studyum historyczno-prawne«. *(La procédure observée dans le procès intenté á propos de Virginie).* 8-o, p. 19.

Zachorowski Stanisław. »Studya z historyi prawa kościelnego i polskiego«. *(Études sur l'histoire du droit ecclésiastique et polonais).* 8-o, p. VII+201.

»Rocznik Akademii Umiejętności. Rok 1916/17«. *(L'annuaire de l'Académie des Sciences. 1916/17).* 8-o, p. LXIII+145.

»Bibliografia polska«. *(Bibliogradhie polonaise).* 1917.

Nakładem Akademji Umiejętności.

Pod redakcją
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1919. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

Nº 1—10. JANVIER—DÉCEMBRE 1918

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1920

Depuis 1885, l'Académie publie le „Bulletin International“ consacré aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. Il contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 63 M.

Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie (Pologne), Rynek Główny.

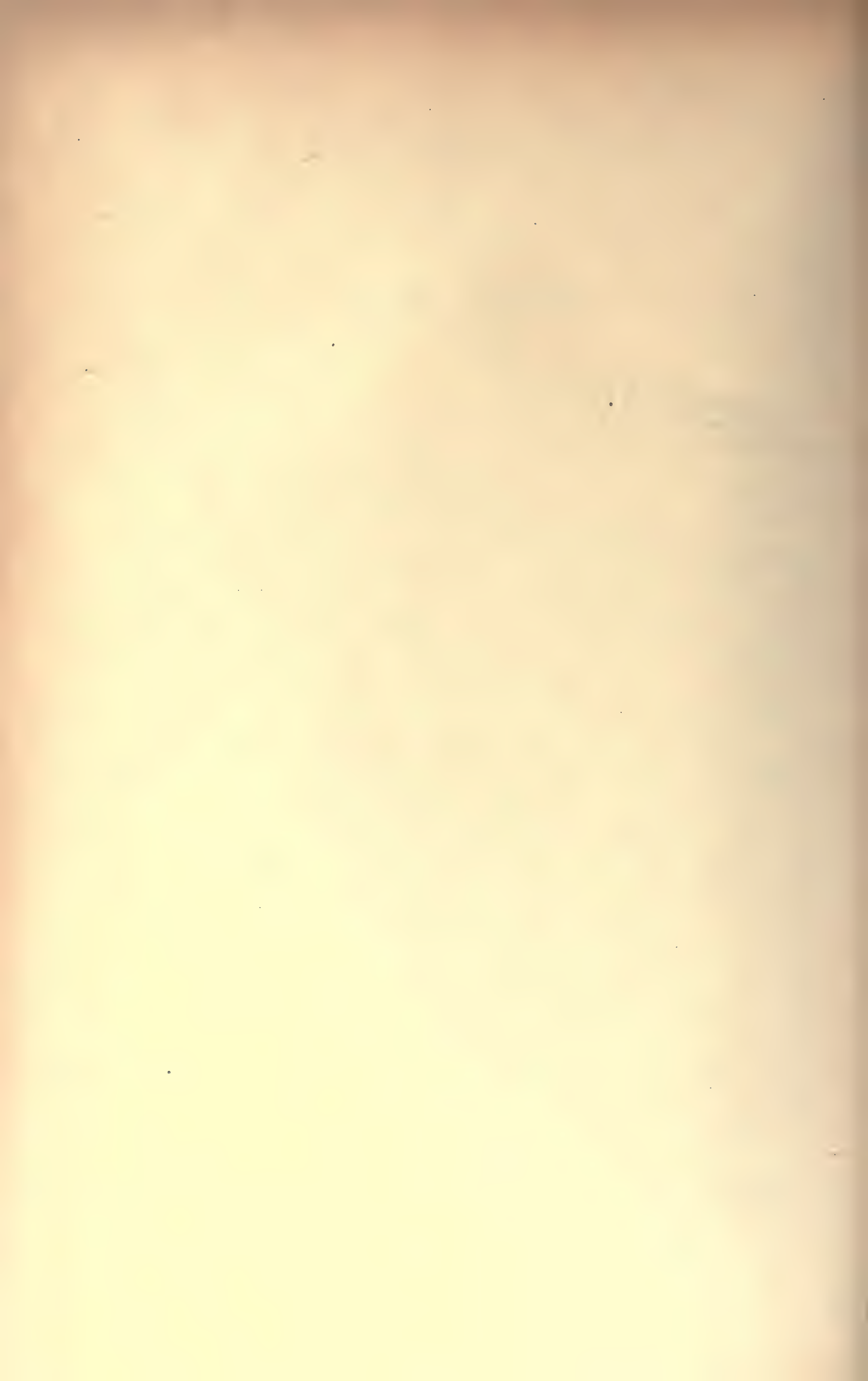
Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.

Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

Table des matières.

Page

Bibliographie 105
Bieńkowski P.: Les marbres classiques à Cracovie 1
Birkenmajer A.: Etudes sur Witelo 4
— Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen-âge 6
Brückner A.: Abriss der Geschichte der russischen Literatur 8
Hupka St.: Über den Stand und die Entwicklung der kleinbäuerlichen Landwirtschaft in Westgalizien 14
Kolankowski L.: Geschichte des Khanats der Girei-Dynastie in der Krim im XV und XVI Jh. 27
Kot St.: André Frycz Modrzewski. Sa vie et son oeuvre 37
Łoś J.: Le développement historique de la versification polonaise . . . 40
Rybarski R.: L'idée de l'économie nationale 56
Sinko T.: Le prototype de „La belle Pasqualine" de S. Twardowski . . . 63
— Die Poetik von M. Sarbiewski 65
Szyjkowski M.: L'histoire de la tragédie moderne en Pologne. Type pseudoclassique 65
Windakiewicz A.: Les épigrammes romaines de Callimaque 69
Witkowski St.: Griechische Historiographie bis auf Augustus. Mit Einschluss verwandter Gebiete (Geographie usw.) 85
— Der Arzt Nikolaus von Polen, ein neuentdecter lateinischer Schriftsteller des XIII Jh. 93
Wojciechowski K.: „Pan Tadeusz" de Mickiewicz et le roman de Walter Scott 95



BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

No 1—10. Janvier—Décembre. 1918.

SEANCES.

I. Classe de philologie.

Les travaux suivants ont été présentés dans le courant de l'année 1918.

14 Janvier. W. Szczepański: Les habitants de la Palestine primitive. (Travail présenté par le secretaire.)

19 Février. J. Rostafiński: Les plantes et les animaux dans la poésie de Mickiewicz.

16 Mars. L. Sternbach: »Les proverbes usuels« d'André Maximilien Fredro.

T. Sinko: Généalogie de quelques types et figures chez Alexandre Fredro.

15 Avril. J. Kallenbach: Textes du »Barde Polonais« et d'autres poésies du prince A. Czartoryski.

A. Rappaport: Novi Testamenti graeci verba recipiantne praepositione praefixa vim perfectivae actionis necne. (Travail présenté par le secrétaire.)

18 Mai. T. Grabowski: Etudes sur André Fricz de Modrzew.

T. Sinko: »La belle Pasqualine« de Twardowski.

10 Juin. A. Brückner: Histoire de la littérature russe I. (987—1825).

M. Szyjkowski: L'histoire de la tragédie moderne en Pologne. Type pseudo classique. II. partie. L'apogée et le déclin. 1800—1830. (Travail présenté par le secrétaire.)

K. Wojciechowski: »Pan Tadeusz« de Mickiewicz et le roman de Walter Scott. (Travail présenté par le secrétaire.)

2 Juillet. K. Morawski: Littérature romaine. VI partie.
T. Sinko: »L'art poétique« de Sarbiewski.

14 Octobre. St. Witkowski: L'historiographie grecque jusqu'à Auguste, avec les études s'y rapportant. (Géographie, biographie etc.)
St. Witkowski: Le docteur Nicolas de Pologne, écrivain latin du XIII S. nouvellement découvert.

18 Novembre. J. Łoś: Le développement historique de la versification polonaise depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours.

9 Décembre. St. Windakiewicz: Les épigrammes romaines de Callimaque.
J. Kallenbach: Lettre inconnue de J. Slowacki à Charles Sienkiewicz en 1832.
P. Bieńkowski: Les marbres classiques de Cracovie. (Travail présenté à la séance de la Commission de l'histoire de l'art.)

SÉANCES.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Les travaux suivant sont été présentés par le secrétaire dans le courant de l'année 1918.

7 Janvier. St. Hupka: L'état et le développement de l'économie rurale dans différentes contrées géographiques de la Galicie occidentale. I.

11 Février. R. Taubenschlag: Jakób Przyłuski, romaniste polonais du XVI siècle.

18 Mars. O. Halecki: La Pologne au moment de la mort de Casimir le Grand.
O. Halecki: La Ruthénie sous le règne de Casimir le Grand.

22 Avril. A. Kłodziński: Opole et Silésie sous Łokietek. T. II.
J. Rutkowski: Statistique professionnelle de la population rurale en Pologne pendant la seconde moitié du XVI siècle.

21 Mai. L. Kolankowski: Histoire du Khanat de Crimée au XV et au XVI siècle.

17 Juin. E. Taylor: Statique et dynamique dans la théorie économique.
J. Krajewski: Projet de renoncement à la couronne polonaise par Ladislas IV.

1 Juillet. St. Kot: André Frycz de Modrzew, sa vie et son oeuvre.
A. Strzelecki: La Diète de 1605.

7 Octobre. St. Hupka: L'état et le développement de l'économie rurale dans différentes contrées géographiques de la Galicie occidentale II.

25 Novembre. A. Birkenmajer: Etudes sur Witelo.
A. Birkenmajer: Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen âge. Suite.

16 Décembre. J. Rostafiński présente son travail: Le rouge couleur nationale polonaise, et l'éventualité d'influences arméniennes dans la Pologne préhistorique.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 18 MAI 1918.

M. Casimir Morawski, président de l'Académie ouvre la séance.

Le Secrétaire Général, M. Boleslas Ulanowski, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonce qu'à la Séance administrative, tenue le 17 mai, ont été élus:

Classe de philologie; membres titulaires:

M. Jean Czubek, à Cracovie.

Membres correspondants:

M. Ladislas Szczepański, professeur à l'Université de Varsovie.

M. Venceslas Vondrák, professeur de la philologie slave à l'Université de Vienne.

M. Félix Kopera, directeur du Musée national à Cracovie.

M. Charles Appel, de Varsovie

M. Ignace Matuszewski, de Varsovie.

Classe d'histoire et de philosophie; membre titulaire:

M. Stanislas Wróblewski, professeur à l'Université de Cracovie.

M. Stanislas Kutrzeba, professeur à la même Université.

M. Jean Ptaśnik, professeur à la même Université.

Classe des sciences mathématiques et naturelles; membres titulaires:

M. Stanislas Bądzyński, professeur a l'Université de Léopol.

M. Joseph Morozewicz, professeur à l'Université Jagellonienne.

M. Emile Godlewski jeune, professeur à la même Université.

Membres correspondants:

M. Etienne Kreutz, professeur à l'Université Jagellonienne.

M. Jean Zawidzki, professeur à la même Université.

Le Secrétaire Général proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Erasme et Anne Jerzmanowski de 44.230 couronnes 6 h. est attribué à M. Napoléon Cybulski, professeur à l'Université Jagellonienne pour l'ensemble de son oeuvre scientifique.

Les deux prix Probus Barczewski, de 2160 couronnes chacun, sont assignés à M. Louis Kubala pour son livre: „*La guerre Brandebourgienne et l'invasion de Rakoczy*" et à M. Ladislas Smoleński, pour son livre: „*La bourgeoisie varsovienne à la fin du XVIII siècle*".

Le prix de peinture, de la même somme et de la même fondation, est décerné à M. Léon Wyczółkowski pour un cycle d'aquarelles, présentant le château du Wawel.

Le prix Adam Jakubowski, de 1400 couronnes est assigné à M. Joseph Tretiak pour son livre: „*Adam Mickiewicz dans la lumière des nouvelles sources*".

Le prix Jonatan Warschauer de 2000 couronnes destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant de sciences médicales est décerné à M. Casimir Rzętkowski pour son livre: „*Recherches sur l'acide d'amine dans le corps humain*".

Le prix Constantin Simon de 900 couronnes destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant des sciences physiques ou mathématiques est décerné a M. Antoine Gałecki pour son travail expérimental sur les coloïdes

Enfin M. Joseph Morozewicz donne lecture de son travail: „*Les richesses naturelles en Pologne et les problèmes économiques de l'Etat polonais*".

Résumés

1. BIEŃKOWSKI PIOTR: **O rzeźbach klasycznych z marmuru w Krakowie, 3 tabl. i 34 fig. w tekscie.** (***Les marbres classiques à Cracovie, 3 tableaux et 34 figures dans le texte***).

Aidé de ses anciens élèves, l'auteur a déja reproduit dans les Stromata in honorem Casimiri Morawski (Cracoviae 1908) 4 marbres classiques se trouvant dans les collections de Cracovie. L'étude présente continue la même tâche et s'occupe de 42 marbres, dont 29 se trouvent au Musée Czartoryski et 13 dans d'autres collections. Presque toutes ces pièces proviennent en ligne directe d'Italie et présentent soit un travail romain, soit des copies d'oeuvres grecques, à l'exception des numéros 5, 7, 9, 15, 16 qui sont des originaux grecs.

Notre étude se compose de 3 parties: les types idéaux, les portraits, les oeuvres d'art appliqué. Parmi les premiers le nr. 1 (fig. 2) représente un torse minuscule de femme type „Spes" de style et composition archaïque, rappelant la Minerve de Poitiers, bien que datant probablement du IV-e ou du III-e siècle avant J. Ch., et en tous les cas, d'une époque antérieure à la nouvelle école éclectique de l'Attique. Le torse masculin (n. 2, fig. 3) rappelle par son attitude le Pelops du fronton oriental du temple de Zeus à Olympie, pourtant les draperies indiquent qu'il provient d'une statue de quelque empereur ou haut dignitaire romain. Le petit torse d'Hygie nous présente un débris de figurine minuscule du type de l'Hygie Hope (Hellbig[3] Führer n. 1341), il est précieux par la disposition artistique des draperies. La statuette d'Asclepios (n. 4, fig. 5) rappelant le type de la statue de Florence (Amelung, Führer... in Florenz n. 94) était de même destinée à un lararium privé. Par contre nous avons un véritable original grec provenant du milieu du IVe s. av. J. Ch. dans la tête d'éphèbe (n. 5, tabl. 4 et fig. 6) origi-

naire de Sicyone, reproduite déja dans l'Eranos Vindobonensis 1909, p. 302—6 et adjugée par M. Bieber (Jahrb. d. deutsch arch. Inst. XXVI, 1910) avec quelques autres têtes à Euphranor, sans preuves suffisantes à l'appui. Si l'on connaissait mieux l'original du petit torse d'homme (n. 6. fig. 7) se rapprochant de l'Apollon de Berlin (Beschreibung d. ant. Skulpturen n. 51), il serait possible de l'attribuer au même sculpteur. Une seconde tête d'éphèbe, nettement grecque (n. 7, fig. 8 et 9) est de même curieuse: elle présente une ressemblance très proche avec la tête placée dans la réplique de l'Hermes Ludovisi au Palazzo Colonna à Rome (fig. 10). La petite tête d'Hercule adolescent (n. 8, fig. 1), très rapprochée de celle de Kercz (repr. Archäol. Anzeiger XXII, 1907, p. 141, fig. 11 et 12) a été trouvée dans le proche voisinage de Rome, et reproduit en miniature probablement un original grec de l'école de Praxitèle. C'est à la même époque qu'il faut reporter: la tête d'adolescent (n. 9. fig. 11) trouvée à Olbie sur la mer Noire et frappée dans un calcaire gris très fragile. Le grand torse d'homme (n. 10, fig. 12) représentait à ce qu'il semble Hermes ou quelque dignitaire romain dans une attitude rappelant le torse d'Alexandrie (fig. 13) d'après le style de la statue de l'Hermes de Florence (Furtwängler. Meisterwerke, fig. 107). La tête de Sarapis (n. 11 fig. 14) exécutée en albâtre Numide, d'une manière assez faible à l'époque des Antonins, représente ce dieu ayant une expression grondeuse, selon le type de la statue de Bryaxis à Alexandrie. Non moins curieux est le torse féminin d'Héra (n. 12 fig. 15) dont l'original appartenait à l'entourage de la „Tyche debout" d'Eutychide (Amelung, Vatikan. Kat. I Braccio Nuovo n. 86), bien qu'un peu postérieur à la semblable statuette en bronze de Florence (fig. 16). Sans valeur est le couvercle de l'urne étrusque (n. 13, fig. 17) ayant une inscription incomplète en langue étrusque, rappelant une autre urne (rep. Martha, l'Art étrusque fig. 155). Le motif et la signification du torse de jeune homme (n. 14, fig. 18) sont énigmatiques: il diffère du reste des statues du même genre (Clarac-Reinach, Répert. de la statuaire p. 569, 2; 568, 6; 366, 5) en ce qu'il devait être appuyé de son côté gauche sur quelque chose qui a du être scié plus tard. Il est difficile d'analyser le style de ce torse vu les nombreuses avaries qu'il présente, il parait être une tardive copie romaine d'un original grec datant au plus tôt du III-e s. av. J. Ch. La gracieuse statuette d'Aphrodite Anadyomène (n. 15, tabl. V)

est une oeuvre authentique de l'école d'Alexandrie du III ou du II s. av. J. Ch. La tête de Silenopappe (n. 16, fig. 19), formait originairement partie d'une statue composée de deux blocs de marbre ainsi qu'on le voit pour les statues déliques des comiques de théatre (rep. Bull. corr. hell: XXXI, 1907, tabl. X—XI) et présente de même un original grec de la fin du II s. av. J. Ch. La petite herme de Silène (n. 17, fig. 20) qui démontre l'influence des masques du théatre romain n'a point de valeur artistique. Les deux hermes de Centaures (n. 18 et 19, fig. 21 et 22) sont des copíes modernes des Centaures capitoliens d'Aristéas et de Papias, mais leurs socles garnis de peaux d'animaux sont antiques. Le fragment d'un bas relief avec des masques de théatre (n. 20, fig. 23) est un reste d'une de ces tablettes rectangulaires si fréquentes à Pompéi, qu'on alignait ou enclavait dans les murs des portiques (p. ex. Not. d. sc. 1907, p. 549, fig. 3—5 et 8—13). Nous voyons une faible création de l'époque des Antonins dans le bas-relief qui représente la Fortune offrant une libation (n. 21, f. 24) et qui devait être enclavé naguère dans la muraille de quelque édifice. Jolies et relativement bien conservées sont les deux hermes archaïques d'Apollon (n. 22, fig. 25) et d'Artemis (n. 23, fig. 26) qui probablement formaient à l'origine un ensemble organique datant du I siècle avant ou après J. Ch. Par contre, la tête d'Attys (n. 24, fig. 27) écoutant derrière un buisson de quel côté arrive le char de Cybèle qui le cherche, appartient aux très faibles spécimens de l'époque des Antonins. Le fragment de sarcophage où l'on voit une amazone fuyant avec terreur (n. 26, fig. 28) appartient aux bagatelles sans valeur; selon Robert (Sarkophagreliefs, t. XXXVI, fig. 87 p. 107) il faisait partie du troisième groupe romain.

Parmi les portraits, une tête de femme en calcaire gris et rose attire notre attention (n. 29, fig. 29, tabl. VI), il s'agit ici probablement d'un travail grec de Chypre datant de la fin du V siècle. Le prétendu Sénèque (n. 30, fig. 30) est curieux comme falsification excellente mais moderne de l'herme de la Collection Somzée (rep. Furtwängler, collection S.- pl. XXVI), il possède pour la Pologne un *pretium affectionis* comme souvenir de l'ancienne glyptothèque royale de Varsovie qui possédait autrefois le portrait de Bruxelles. On trouve encore le soi-disant Scipion ou prêtre d'Isis (n. 31, fig. 31) dont le style se rapproche plus des portraits de la dernière époque égyptienne que de ceux de Rome. Le portrait de

Romaine (n. 32, fig. 32) provient de l'époque du triumvir Marc-Antoine. La tête de jeune fille (n. 33, fig. 33) nous transporte à l'époque flavienne ou plus tard encore, à moins qu'elle ne soit une habile falsification. Le fragment de tête barbue (n. 34, fig. 34) est un débris de basrelief de 190 à 240 après J. Ch., donc contemporain de l'arc de Septime Sévère au Forum romain. A peu près de la même époque date le portrait de Romaine (n. 35, f. 35).

Par rapport à l'art appliqué il faut mentionner: des fragments d'un pied de table provenant d'Athènes et datant environ du temps de la naissance du Christ (n. 36, fig. 36); un petit autel tumulaire (n. 37, fig. 3) avec l'inscription C I. L. VI 10513 (fig. 37); une urne (n. 38, fig. 38) avec l'inscription C. I. L. VI 16324; un morceau de charpente (n. 39, fig. 39) du temps d'Adrien présentant d'un côté des vestiges d'inscription inconnue, et de l'autre une figure de S-t Michel (fig. 40); enfin un grand sarcophage (n. 42, fig. 41—43) de Roumanie, le couvercle et le cercueil ne se rapportent pas l'un à l'autre, le premier provient pour sûr d'une colonie grecque quelconque sur la mer Noire et date au plus tôt du II s. après J. Ch.; le second provient probablement de l'intérieur du pays et date de l'époque comprise entre le IV et le VII s. après J. Ch.

---

2. BIRKENMAJER ALEKSANDER: **Studja nad Witelonem. Część I.** (*Études sur Witelo. I-ère Partie*).

Dans ces dernières années on a beaucoup écrit sur Witelo en Pologne, comme à l'étranger. M. Baeumker lui a même consacré une monographie bien plus étendue que ne la possèdent beaucoup d'autres scolastiques des plus éminents. Nonobstant ceci on ne peut considérer les questions concernant ce naturaliste et philosophe silésien comme épuisées; au contraire, il y a encore beaucoup à faire. L'auteur a l'intention de se dédier à ce travail dans plusieurs études spéciales.

Il commence par faire paraître deux écrits de Witelo restés inconnus jusqu'à présent. En 1911, il soupçonna l'existence du „De natura daemonum" après la lecture des oeuvres de Nicolas Oresme († 1382) qui y fait allusion dans ses „Quaestiones Meteororum" aussi bien que dans sa „Quaestio contra divinatores". On est autorisé à croire qu'Oresme connaissait ce traité

démonologique par un manuscrit ayant jadis appartenu à la bibliothèque de la Sorbonne à Paris et qui en 1338 portait la cote V l. Malheureusement ce manuscrit s'égara. Nous possédons par contre un manuscrit théologique du XV s., cod. Paris. lat. 14796, qui renferme le texte abrégé de Witelo, pages $89^c - 97^c$. Le même manuscrit contient, aux pages $81^c - 86^c$, l'écrit anonyme portant le titre: „Solutio quaestionis, qua quaeritur, utrum secundum naturalem philosophiam sint aliquae substantiae separatae praeter motores orbium coelestium". Plus de la moitié de cette „Solutio" se compose d'extraits du „De natura daemonum" de Witelo. De la sorte, le manuscrit en question nous a conservé le traité de Witelo sous deux formes, et bien que ces abrégés ne nous fournissent point le texte original, ils nous permettent pourtant de nous faire quelque idée des aperçus démonologiques de Witelo. Il veut traiter son sujet en s'appuyant uniquement sur la raison naturelle et il espère y arriver sans entrer en désaccord avec les principes de la religion chrétienne. Il distingue deux sortes de démons; les uns ne font qu'apparaître sans agir, au plus parlent-ils parfois; les autres au contraire, agissent de différentes manières et ne se montrent que rarement aux yeux des humains. Witelo appelle les premiers „apparitiones" et les reporte à des causes naturelles qui sont en nous-mêmes, et ne dépendent en rien de facteurs surnaturels; le rôle principal est joué ici par différentes perturbations du cerveau et par les illusions de nos sens. Le second groupe est tout autre: l'existence réelle de ces démons, au sens propre du mot, est affirmée par des témoignages authentiques et il ne s'agit que de comprendre leur nature. Witelo trouve pour cela des guides dans Platon et son commentateur Calcidius. Les démons se composent d'une âme et d'un corps formé d'air, ils vivent très longtemps, mais sont mortels.

Le contenu de l'opuscule est, ainsi que nous le voyons, assez futile; il ne manque pourtant pas d'intérêt et d'importance à cause des souvenirs personnels que Witelo introduit au cours de son argumentation. Grâce à ces allusions nous obtenons une source nouvelle et relativement riche pour sa biographie. L'opuscule possède aussi une certaine valeur en aidant à faire mieux connaître les opinions philosophiques du savant silésien. L'auteur reviendra à cette question dans les parties ultérieures de ses études sur Witelo.

En plus des deux opuscules cités plus haut, le cod. Paris. lat. 14796 nous en a aussi conservé un autre de nature psychologique

et éthique; il se trouve aux pages 86^c—89^c, le copiste l'attribue de même à Witelo et lui donne pour titre „De primaria causa poenitentiae". Nous avons également à nous occuper ici de l'abrégé d'un texte primitif. La comparaison de cet écrit avec le „De natura daemonum" et la „Perspective" en démontre l'authenticité; le titre par contre ne parait point entièrement certain. La pensée fondamentale consiste ici dans l'opposition du côté sensitif et du côté intellectuel de l'âme; cette opposition forme le point de départ essentiel pour l'éthique. L'opuscule en question semble provenir de la même époque que le „De natura daemonum". Peût-être se trouve-t-il avoir quelques rapports avec la dignité de pénitencier du pape qu'assume Guillaume de Moerbeke vers 1268.

L'édition des deux nouveaux traités de Witelo s'appuie autant que possible sur la teneur du manuscrit de Paris, bien que le texte en soit très détérioré et ne présente, ainsi que nous l'avons dit, qu'un abrégé. Pour ces mêmes raisons une simple reconstruction, au moyen de conjectures, d'un texte lisible. aurait été grandement dangereux, il fallait veiller à ne point lier à l'aventure des mots qui auraient pu se trouver à côté l'un de l'autre tout à fait par hasard. L'éditeur procéda plus librement en faisant imprimer de même dans le travail le texte critique de la „Solutio quaestionis" ainsi qu'une des Questions de Nicolas Oresme (Quaestiones Meteororum lib. III, qu. 19), pour laquelle il a pu se servir de huit et même de treize copies. La première des deux annexes contient une description exacte du manuscrit de Paris; la seconde fixe les rapports existant entre l'imprimé des „Quaestiones Meteororum Thimonis Judaei" et les ouvrages de Nicolas Oresme, d'Albert de Saxe et de Jean Scotus qui portent le même titre.

---

3. BIRKENMAJER ALEKSANDER: **Przyczynki do historji filozofji średniowiecznej. Ciąg dalszy**[1]. (***Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen-âge. Suite***).

4. Ecrit apologétique de Jean de Mirecourt.

Le Cistercien Jean de Mirecourt doit sa renommée dans l'histoire de la philosophie du XIV^e siècle au fait que les quarante

[1]) v. Bulletin International de l'Académie des sciences de Cracovie 1917. Classe de philologie p. 73.

thèses tirées de sa „Lectura Sententiarum“ ont été condamnées par l'Université de Paris. En dehors de ceci, il est très peu connu, ce qui provient de ce que jusqu'à présent on n'est arrivé à trouver qu'un seul exemplaire de cet ouvrage (cod. Paris. lat. 15882—15883). Les courts extraits publiés par d'Argentré et Denifle représentent le seul matériel textuel dont puisse disposer un historien n'habitant pas Paris. Ce seul fait suffit pour donner une valeur toute spéciale aux trois autres manuscrits (codd.: Crac. 1184, 1182, Prag. 419) dont le premier et le troisième forment ensemble un deuxième exemplaire de la „Lectura“ dans sa rédaction primitive, tandis que le second présente une rédaction abrégée en partie. Le premier des manuscrits de Cracovie est d'autant plus précieux, qu'il renferme à la fin un opuscule adressé par Jean de Mirecourt au légat du Pape, Pastor de Serrescuderio. L'auteur publie in extenso cet opuscule apologétique absolument inconnu, ce qui permet de se former quelque idée des différentes phases par lesquelles la cause de notre Cistercien a successivement passé. En second lieu la comparaison de sa „Lectura“ avec de semblables ouvrages contemporains et avec les statuts de l'Université de Paris, donne de précieux détails pour connaître les normes juridiques et coutumières observées par les bacheliers en Théologie professant les Sentences de Pierre Lombard.

5. Controverse entre Alphonse de Carthagène et Léonard Bruni d'Arezzo.

Sur la base de sources nouvelles ou oubliées, l'auteur essaye de mettre en relief les détails de la controverse engagée au XV[e] siècle entre les savants plus haut mentionnés à propos de la traduction médiévale de l'Ethique d'Aristote, que Voigt présente tout à fait faussement dans son ouvrage bien connu sur la Renaissance. La discussion commença par la fameuse préface placée par Léonard au commencement de sa propre traduction de cette Ethique terminée en 1418. Cette préface remplie d'invectives au sujet de la version scolastique fut attaquée en 1432 par le savant espagnol Alphonse de Carthagène. D'après la seule copie connue jusqu'à présent (cod. Crac. 3245), l'auteur publie cette longue apologie, faisant preuve d'un grand tact, qui amena en 1436 une réponse de Léonard; Alphonse y répliqua, ce qui occasionna une seconde réponse du savant humaniste italien, après laquelle la polémique fut interrompue. Chacun des antagonistes conserva son opinion, le seul résultat positif consiste en ce que Léonard, qui au commencement

s'était laissé emporter par son tempérament, finit par reconnaître le tact et la bonne volonté de son adversaire, ce qui contribua à rendre son propre ton plus modéré. Dans leurs lettres ultérieures (1442—1444), Alphonse et Léonard s'expriment l'un de l'autre avec grand respect, en s'assurant de leurs bons sentiments et mutuelle amitié.

---

4. BRÜCKNER ALEKSANDER: **Dzieje literatury rosyjskiej w zarysie** ***(„Abriß der Geschichte der russischen Literatur, Erster Band, 987—1825").***

Es fehlte bisher in unserer Literatur eine zusammenhängende, ausführliche, unparteiische Darstellung dieses Gegenstandes. Die Gründe hiefür sind leicht zu finden. Bei dem furchtbaren Drucke, der in dem russischen Kaiserreich auf dem polnischen Leben in den abgetrennten Ländern und in Kongreßpolen lastete und jede freie Bewegung lähmte, erschien es einfach nicht rätlich, mit dem Feinde in engere geistige Berührung zu treten, ihn etwa von derjenigen Seite kennen zu lernen oder gar liebgewinnen zu wollen, wo er am humansten erschien, und zwar durch die Literatur. Daher gab es wohl Übersetzungen einzelner, namentlich allermodernster Werke, z. B. eines Andrejew oder Gorki, es erschienen auch einzelne Skizzen, aber es fehlte jede tiefere Kenntnis des russischen Schrifttums, ja es fehlte sogar ein orientierendes Werk über diese so eigenartige, widerspruchsvolle, anziehende und mitunter auch abstoßend wirkende Literatur.

Heute, wo das völkerbedrückende, zaristische Rußland endgültig und unwiederbringlich dahin ist, können die bisherigen Gründe jener absichtlichen Zurückhaltung nicht mehr gelten, und wir können nunmehr, ohne Voreingenommenheit und ohne Nebengedanken, in beschaulicher Ruhe alle Züge des großen Toten, wie wir sie in seiner Literatur ausgeprägt finden, betrachten. In erster Reihe wären wir ja dazu berufen, als die nächsten Nachbarn und Stammesgenossen. Außerdem forderte der gegenwärtige Zeitpunkt durch seine völlige Abgeschlossenheit, d. i. Vollendung zur Behandlung des Gegenstandes heraus, da das Jahr 1914 einen Wendepunkt nicht nur in der Geschichte des Zarats, sondern auch in der Literatur bedeutet, die jetzt unter völlig neuen Bedingungen in die Welt treten wird.

Der Verfasser hat sich seit vielen Jahren mit dem Studium der alten und der neuen russischen Literatur beschäftigt; Zeugnis davon legte sein deutsches Buch über die russische Literatur ab, das bereits auch in englischer, böhmischer und russischer Übersetzung vorliegt. Mit jenem deutschen hat das hier besprochene polnische nichts gemein. Es ist nicht nur doppelt so umfangreich, sondern es behandelt besonders die Jahre 1900 — 1914, die epische Volksliteratur, die alte Literatur, mithin Partien, welche in dem ersteren entweder gar nicht behandelt oder nur flüchtig berührt wurden.

Als Ziel schwebte dem Verfasser die Erreichung der möglichsten Wahrheit vor, die Ausschaltung von allerlei Märchen, die Zurückführung aller übertriebenen Wertschätzung auf ihr richtiges Maß, gerechte Würdigung aller sympathischen Erscheinungen, die Anerkennung der großen Züge dieses machtvollen Realismus, der so ganz anders beschaffen ist als der geistlose Realismus der Abendwelt, die Hervorhebung der nationalen Grundlinien, namentlich der echten Volkstümlichkeit, jener rassigen Elemente, die durch ihren hohen Idealismus anziehend, durch die asiatische Roheit abstoßend wirken, so hingebungsvoll im Dienste des Schönen und Guten, oder zerstörend um der Zerstörung willen. Die Arbeit wurde außerordentlich erleichtert durch die Fülle von Vorarbeiten und Gesamtdarstellungen aus der Feder russischer Schriftsteller, die gewiß als die berufensten Interpreten der Geistesdenkmäler ihres Volkes betrachtet werden müssen. Indessen hat sich der Verfasser auf diese Arbeiten nicht beschränkt, sondern die Literatur in ihren Quellen selbst studiert und ist mehrfach zu wesentlich anderen Ansichten gekommen. Er hat seine Behandlung dem Thema selbst angepaßt und daraus erklärt sich mancher scheinbare Widerspruch. Größere Werke erledigt er oft mit wenigen Worten, dagegen widmet er dem Igorlied, das nur wenige Seiten umfaßt, einen ganzen Abschnitt, er verzichtet auf biographisches Detail, aber dem Entwickelungsgang Puszkins folgt er auf Schritt und Tritt, von der Wiege bis zum Grabe; er behandelt in der alten, an Denkmälern armen Zeit Schriften, die er in einer späteren Periode mit ihren reich fließenden Quellen gar nicht beachten würde; mit Vorliebe verweilt er auch bei solchen Punkten, die sich entweder unmittelbar oder mittelbar mit Polen, mit der polnischen Literatur in Beziehung bringen lassen, so z. B. zieht er eine eingehende Pa-

rallele zwischen Puszkin und Mickiewicz, zwischen der Entwicklung der russischen und der polnischen Literatur im Aufklärungszeitalter, hebt Einzelheiten hervor, die sonst übergangen werden müßten, da sie zu unbedeutend sind. Sein Werk ist für ein weites Publikum bestimmt, daher verzichtet er auf jedweden gelehrten Apparat, auf Zitate, Polemik, Beweisführung: der Verfasser suchte, ohne sie zu nennen, stets die neuesten und besten einschlägigen Darstellungen oder Publikationen zu verwerten, was freilich außerhalb Rußlands und namentlich während der langen Kriegsjahre vielfach nicht recht möglich erschien. So manches Werk war unerreichbar, namentlich in Berlin, trotz der Reichhaltigkeit der Kgl. Bibliothek.

Da er für ein mit den Einzelheiten meist nicht vertrautes Publikum schrieb, mußte er vieles erzählen, Inhaltsangaben, Textproben mitteilen; die letzteren werden in wörtlicher Übersetzung angegeben, auch bei Proben von dichterischen Werken, da es sich darum handelte, den Originalkolorit nicht zu verwischen. Er entwickelt nicht Ideen, philosophiert nicht über den Gegenstand, noch weniger ästhetisiert er, sondern er zeichnet auf Grund der Literaturdenkmäler Land und Leute, Zeiten und deren Wandel; die Literatur ist ihm ein Spiegel der Umwelt.

Es mögen hier einige Angaben über den Inhalt des ersten Bandes folgen. Nach einem einleitenden ersten Kapitel über Umfang, Ziel und Art der Arbeit beginnt der erste Teil, der das alte Schrifttum umfaßt, mit einer kurzen Darstellung der ältesten Geschichte und der Annahme der Taufe, der bulgarischen Kirchensprache und deren Einfluß auf das Russische (2. Kapitel). Hierauf werden die Folgen der Annahme des griechischen Christentums ohne die griechische Kirchensprache für das Schrifttum (3. Kap.) geschildert. Das 4. Kap. handelt über die Einteilung und Bearbeitung dieses Schrifttums. Im 5. Kap. wird der weitere historische Hintergrund gezeichnet, mit seinem tatarischen Wandel und den Moskauer Zügen. Erst vom 6. Kap. ab, nach Erledigung aller dieser notwendigen Vorfragen, schreitet der Verfasser zur Behandlung der Literatur und ihrer Denkmäler selbst in chronologischer Folge und Entwicklung. Im 6. Kap. wird die geistige Ausrüstung des russischen „Büchermenschen“ der alten Zeit charakterisiert, wobei die Apokryphenliteratur eine bedeutsame Rolle spielt, hierauf werden die Texte des XI. und XII. Jahrhunderts aufgezählt, zumal die

„Worte" (Predigten, Belehrungen) des Kyrill von Turow; Kap. 7 handelt über die Texte des XIII. Jhs., namentlich auch über das Höhlenpaterikum und die Pilgerschaften nach dem Heiligen Land. Hierauf folgt die Behandlung der weltlichen Literatur der Chronik, des Testamentes oder richtiger der Belehrung des Monomachos (Kap. 8), das Igorlied als das originellste Denkmal aller slawischen mittelalterlichen Literaturen und die Bittschrift des geächteten Daniel (Kap. 9). Dem XIV. bis XVI. Jhdt sind die nächstfolgenden Kapitel gewidmet: der Kampf mit dem Ketzertum und dem freieren Geiste (Kap. 10); Maxim der Grieche (Kap. 11); Legenden (Kap. 12); historische Texte, darunter besonders die Korrespondenz Iwans IV. des Gestrengen mit Kurbskij und des letzteren bissige Chronik der ersten Regierungsjahre des Wüterichs; endlich der Domostroj, die Moskauer „Ökonomie". Ebenso viel Kapitel entfallen auf das letzte „moskauische" Jahrhundert, das XVII.; die Darstellung desselben beginnt mit einer Schilderung der damaligen Verhältnisse auf Grund polnischer Quellen (zumal des Tagebuches von Niemojewski von 1606 ff.), mit einer Darstellung der Zeit der „Wirren" nach der einheimischen, reichlichen, aber einseitigen Historiographie, mit einer anderen des Schismas, Raskol, der Spaltung der konfessionellen Einheitlichkeit der Nation und deren Folgen. Fremde Einflüsse melden sich endlich gebieterisch zu Worte: die Kiewer, die uns für eine Weile nach dem seit langem von uns verlassenen Kleinrußland zurückführen, wie sie sich in Moskau breit machen und in Simeon von Połock sowie in Demetrius von Rostow ihren Höhepunkt förmlich erreichen (Kap. 15), denen zwei nüchterne genaue Berichterstatter über das Moskauer Leben gegenübergestellt werden, Kotoszichin und der Panslawist oder richtiger der nur vermeintliche Slawophile, der katholische Geistliche Križanić (Kap. 16). Mit einer Darstellung der polnischen direkten Einflüsse im Gegensatze zu den indirekten, über Kiew vermittelten, und mit einer Übersicht des innerhalb der altrussischen Periode erzielten (Kap. 17) endigt deren Betrachtung.

Ehe der Verfasser zu der Neuzeit übergeht, — denn in Rußland dauert das Mittelalter bis 1700, — flicht er in Kap. 18 – 22 eine Darstellung der weltlichen und der geistlichen Volksepik ein, bespricht die Überlieferung der Starinen (die man willkürlich Bylinen getauft hat), gibt deren Inhalt an und erörtert die Frage, was sie denn eigentlich bedeuten, ob sie etwa mythologischen Sinn

haben, wie die Schüler von Jakob Grimm annahmen, oder ob ihnen ein historischer Kern zugrunde liegt, wie heute angenommen wird. Beide Theorien werden widerlegt; die Starinen enthalten keinerlei Geschichte, sondern allerlei belletristische Motive auf ganz unbestimmtem historischem Hintergrunde; ihnen tritt die Kirche nicht nur negativ, bloß mit Verboten, sondern auch positiv mit ihren eigenen geistlichen „Stichen" entgegen. Die Einflechtung dieses Themas gerade an dieser Stelle ist dadurch berechtigt, daß um die Wende der beiden Jahrhunderte (des XVII. und XVIII.) die Starinen ihre endgültige bäurische Form erhalten haben.

Den zweiten Teil, die Literaturgeschichte des XVIII. Jhdts und der Zeiten Alexanders I. eröffnet Kap. 23 mit einer Charakteristik des Reformwerkes und seines großen Trägers; Kap. 24 bespricht die Literatur selbst, deren Hauptvertreter zum letzten Male Geistliche sind, Jaworski und Prokopowicz, mit denen die Kirche und Geistlichkeit aus den weiteren Erörterungen endgültig ausscheidet. Daneben werden die Reisebeschreibungen der Russen selbst berücksichtigt. Kap. 25 enthält die Literaturgeschichte unter Anna, mit den fremdländischen Elementen in der Literatur überhaupt, speziell mit den deutschen; Fürst Kantemir, Tatiszczew, Trediakowski, die ersten weltlichen Schriftsteller treten nunmehr hervor; in Kap. 26 werden die Anfänge der Erzählungsliteratur behandelt. Kap. 27 ist der Zeit der Kaiserin Elisabeth gewidmet, dem Unterschiede zwischen Moskau und Petersburg, den Anfängen des russischen Theaters und Sumarokow, dem Schöpfer seines Repertoirs, Kap. 28 befaßt sich mit dem Diktator des neuen Stils, Łomonosow. Kap. 29 bis 35 behandeln die Glanzzeit Katharina II., da die Literatur mit Riesenschritten ihrer Vervollkommnung und endlichen Nationalisierung entgegeneilt; zuerst wird die Kaiserin selbst und die Wandlung ihrer Anschauungen, der Übergang zur Reaktion, die Verfolgungen eines Radiszczew und Nowikow, dann ihre eigene literarische Tätigkeit geschildert; da ihre Hauptleistung in der Komödie liegt, kommen hier die Komödienschreiber, wie von Wisin, Kapnist u. a. zur Behandlung. Schwungvolle Hoflyrik verherrlicht ihre Taten durch den Mund Derżawin's und zahlreicher anderer Odendichter. Auch werden andere Dichtungsgattungen gepflegt, das heroische, das komische Epos u. drgl. In der Prosa bilden wieder Reiseschilderungen bedeutsame Erscheinungen; dann der Roman, abgesehen von zahllosen, viel gelesenen Über-

setzungen aus dem Französischen, ist noch immer erst im Entstehen begriffen. Diese ganze Literatur steht im Zeichen der Versailler Pseudoklassik, ist ganz von französischen Vorbildern, Ideen, Formen beherrscht; den ersten Stoß erleidet diese Richtung durch das Eindringen des Sentimentalismus, durch Karamsin.

Die neun letzten Kapitel (36—44) behandeln die Literaturgeschichte der Zeit Alexanders I.; die Einleitung bildet die Zeichnung des Hintergrundes und der für Rußland so bedeutsamen, verhängnisvollen Reaktion unter Alexander, der mystischen sowie der einfach obskurantischen. Hierauf folgt die Darstellung der verschiedenen Richtungen, von Kryłow an, dem ersten in Europa berühmt gewordenen literarischen Russen, der noch ganz im XVIII. Jhdt wurzelt, hierauf der Streit der Sziszkowisten mit den Karamsinisten, der Pseudoklassiker mit den Romantikern, und deren leicht erkaufter Sieg. Der Reihe nach werden besprochen: der Historiker Karamsin, der Germanophile, und die „schöne Seele" Żukowski, sein Gegenbild, der Epikureer Batiuszkow und die Gruppe der zahlreichen, meist ganz unbedeutenden Lyriker und Gelegenheitsdichter der Zeit, sowie ihr Drama, d. i. Ozerow, und die besser vertretene Komödie; ein besonderes Kapitel ist der Komödie-Satire, dem genialen Angriff auf Moskau, u. d. T. „Verstand schafft Leiden" von dem russischen Beaumarchais, Gribojedow, gewidmet; drei weitere Abschnitte entfallen auf Puszkin, wobei der Verfasser über den chronologischen Rahmen hinausgreift und diesen Dichter in seinem ganzen Schaffen, also bis 1837, d. i. tief in die Zeit Nikolaus I. hinein, darstellt, ebenso die übrigen Sterne der Puszkinschen Plejade. Diesen Einbruch entschuldigt der Umstand, daß ein Puszkin, Delwig, Baratynskij, Jazykow, Wenewitinow (denn nur um diese handelt es sich) noch ganz ihrer Bildung, ihrem Wesen nach, der humaneren Zeit Alexanders, nicht dem Kasernengeist Nikolaus I. angehören. Dagegen sollen z. B. Bułharyn, Odojewski, Marlinski, Polежajew u. a., deren Blüte erst in die Zeit nach 1825 fällt, in dem folgenden Band berücksichtigt werden.

5. HUPKA STANISŁAW: **O stanie i rozwoju gospodarstwa wiejskiego w różnych krainach geograficznych Galicji zachodniej.** *(Über den Stand und die Entwickelung der kleinbäuerlichen Landwirtschaft in den verschiedenen geographischen Gebieten von Westgalizien).*

1) Vergleichende Studien über die Entwickelung der landwirtschaftlichen Kultur in der s. g. Hochebene von Zassów.

Der Verfasser geht von der Ansicht aus, daß es in Untersuchungen über die Entwickelung der Landwirtschaft — insbesondere derjenigen der kleinbäuerlichen Betriebe — unter Berücksichtigung der geographischen und historischen Faktoren vom methodologischen Standpunkt notwendig erscheint, vor allem die natürlichen Bedingungen, auf welchen jeder landwirtschaftliche Betrieb basiert, zu berücksichtigen.

Den natürlichen Bedingungen paßt sich grundsätzlich sowohl jeder Aufwand von menschlicher wirtschaftlicher Arbeit wie auch jeder Kapitalsaufwand an. Diese von der Natur von vornherein gegebenen Bedingungen bestimmen in hohem Grade jede Wirtschaftsorganisation, und zwar sowohl die zoo- wie auch die agrotechnische Seite, ferner jede Produktivität (Ertragsfähigkeit) des landwirtschaftlichen Betriebes, mag es sich um einen großen oder einen kleinen landwirtschaftlichen Betrieb, einen selbständigen oder landwirtschaftlich zwergartigen handeln.

Diese Tatsache tritt uns besonders klar entgegen, wenn wir die Organisation des landwirtschaftlichen Betriebes, seine agro und zootechnische Seite und seine Produktivität bei unseren bäuerlichen Gebirgsbewohnern, Hügelländlern und Flachlandsbewohnern vergleichen. Auf diese Weise gelangen wir zu klarer Einsicht, welch hohe Bedeutung die verschiedenartigen Formen der Landwirtschaft, wie sie uns in den geographisch so verschiedenartigen Terrainen entgegentreten, für die gesamte Privatwirtschaft des einzelnen Siedlers, für die Entwickelung der gesamten Volkswirtschaft des gegebenen Landes, Staates, oder Staatenbundes besitzen. In gleicher Weise wird es uns möglich, auch die prägnanten Unterschiede in der Entwickelung der Agrarverfassung einzelner Dörfer in geographischer Hinsicht und die gegenseitige Abhängigkeit zwischen Landwirtschaft und der Agrarverfassung der einzelnen Naturgebiete zu erkennen.

Die weitgehende Berücksichtigung der natürlichen Bedingungen des Landbaues, welche in der s. g. geographischen Lage des bebauten Bodens nach außen hervortreten, hat den Verfasser zur Erkenntnis einer ganzen Reihe von kleinen geographischen, d. h. natürlichen Gebieten (petites unités géographiques) geführt, wo auf einer gewissen, in der Regel geringen Fläche die natürlichen Bedingungen für die Entwickelung der landwirtschaftlichen Betriebe für ihre landwirtschaftliche Kultur identisch oder sehr ähnlich sind.

Der Begriff (die Bezeichnung) eines geographischen Gebietes ist im engeren Sinn als der allgemein übliche Begriff eines physiographischen Gebietes zu verstehen.

Der Begriff eines gleichgearteten natürlichen Gebietes, welches zugleich eine geographische Einheit bildet, wird bestimmt durch eine ganze Reihe von ausschlaggebenden Faktoren, dem klimatischen, isohyptischen, topographisch-morphologischen, pädologisch-petrographischen und hydrographisch-hydrologischen.

Durch das Zusammenwirken aller dieser natürlichen Faktoren werden also die natürlichen Bedingungen des Landbaues, der Entwickelung der landwirtschaftlichen Kultur, die Dauer und der Verlauf der Vegetationsperiode, mithin der engere oder weitere landwirtschaftliche Charakter eines gegebenen geographischen Gebietes bestimmt.

Innerhalb des geographischen Rahmens und der Aufeinanderfolge der oben genannten Faktoren — deren völlige Beherrschung und willkürliche Änderung nicht im Machtbereiche des Menschen liegt — vollzieht sich ausschließlich der Zyklus der landwirtschaftlichen Betätigung des einzelnen Dorfsiedlers, sowie überhaupt der gesamten Pflanzenproduktion. Alle Errungenschaften auf dem Gebiete der rationellen Landwirtschaft können schwerlich durchgreifende Änderungen in der Umgruppierung der natürlichen Faktoren herbeiführen, wenn wir diese als Ganzes betrachten.

Deswegen richtet sich immer mehr die Aufmerksamkeit der Forscher auf möglichst gründliche Erforschung der physiographischen und geographischen Beschaffenheit des Landes, welche in Westgalizien auf relativ geringer Fläche eine viel größere Differenzierung als in anderen polnischen Ländern aufweist. Dieses nähere Eingehen auf die natürliche Beschaffenheit des Landes ist

von großem Interesse sowohl von rein wissenschaftlichem wie auch praktischem Standpunkt, sie ist von großer Tragweite sowohl für die Lösung theoretischer Probleme, wie für praktische Betätigung, wo es sich um Hebung der landwirtschaftlichen Produktivität des Landes handelt.

Die Gruppierung der einzelnen westgalizischen Landesteile und Landschaften in natürliche. geschlossene Gebiete — nach oben erwähnten Gesichtspunkten — hat der Verfasser nur mehr angedeutet. Als die kleinste geographische Einheit (natürliches Gebiet) gilt eine Anzahl von Dörfern, d. h. Dorfgemeinden einschließlich der Gutsgebiete, welche infolge naheverwandter oder sogar identischer Bedingungen der natürlichen Lage, natürliche Zusammenhänge, d. h. zusammenhängende Gebiete bilden.

Die Einteilung des Landes in politische Bezirke, wobei in der Regel geographisch verschiedenartig gegliederte Gebiete zusammengeschlossen werden, konnte dabei nur soweit Berücksichtigung finden, als es möglich erschien, innerhalb der einzelnen politischen Kreisen eine Anzahl von kleinen, aber innerlich festgeschlossenen Gebieten, gewöhnlich aus mehreren Dörfern bestehenden wirtschaftlichen Einheiten zu unterscheiden. Sonst hat der Verfasser überall der politischen Landeseinteilung die geographische Landeseinteilung gegenübergestellt.

Eine weitere Gliederung der bereits erkannten kleinen natürlichen Gebiete Westgaliziens in noch engere Gruppen von geographisch einheitlichen Landschaften erschien nicht angezeigt; dasselbe ist zu sagen von der Gliederung in weitere Gruppenverbände der natürlichen Gebiete.

Auf Grund der geographischen Verwandtschaft und der natürlichen Zugehörigkeit vom geographischen Standpunkt lassen sich in Westgalizien folgende Landschaftsgruppen bilden: Gebiet von ausgeprägtem Gebirgscharakter (Beskiden, Podhale und Tatra), typisches subkarpatisches Hügelland (das s. g. Podkarpacie, die Vorkarpaten) und Gebiete von entschiedenem Flachlandcharakter (das s. g. kleinpolnische Tiefland, mit seinen zwei Hauptformen dem sog. Pogórze, d. h. Hochebene, und den „łęgi“, d. h. Bruchland, mit seinem Lehm- und Sandboden. Eine eigenartige Stellung haben in der gesamten Klassifikation der natürlichen Gebiete diejenigen Landschaften, die gut ausgeprägten Flußkesseltalcharakter, sowie Flußtalcharakter aufweisen. Die ersteren finden wir an mehreren

Stellen zwischen Bergland und Hügelland, die letzteren dagegen hauptsächlich im Unterlaufe der karpatischen Weichselzuflüsse und in der Weichselniederung. Dagegen bleiben die Hochgebirgs- oder Niederungsmoorlandschaften, die in Westgalizien im allgemeinen sehr knapp entwickelt sind, bei der obengenannten Klassifikation von natürlichen Gebieten und Gebietsgruppenverbänden unberücksichtigt.

Dem verfügbaren Material, dem Arbeitsobjekte und Arbeitsziele hat der Verfasser seine Forschungsmethode angepaßt. Ausnahmslos wurden die Publikationen des Wiener Landwirtschaftsministeriums und seiner Organe ausgeschlossen, da sie zu wenig genau sind und den natürlichen geographischen Beziehungen und Zusammenhängen zu wenig Rechnung tragen.

Der Verfasser sah sich mithin gezwungen, sich auf das von ihm selbst an Ort und Stelle gesammelte Material zu beschränken und zog, wo dieses nicht ausreichte, die Aussagen der Ackerbautreibenden selbst, hauptsächlich die der kleinbäuerlichen Bevölkerung, heran. Diese sehr zutreffenden Aussagen der Bauern wurden in jedem einzelnen Falle auf ihre Richtigkeit hin mehrfach geprüft, ehe sie wissenschaftlich verwertet wurden.

Wo es rätlich erschien, wurden bei der Untersuchung der bäuerlichen Bodenzersplitterung gelegentlich auch Zusamenstellungen benutzt, die der Verfasser aus den Publikationen der statistischen Zentralkommission und den Ausweisen der Evidenzkatasterämter gewonnen hat. Neben diesem Mittelwege der Forschung über die Bodenzersplitterung hat man aber auch unmittelbare, weitmehr eingehende Wege benutzt und die Ergebnisse womöglich statistisch festgestellt. Als eines der ersten erforschten kleinen natürlichen Gebiete hat der Verfasser näher die s. g. Zassower Höhe (Zassowerhochland) bearbeitet. Dieses Hochland von Zassow umfaßt den nördlichen Teil des politischen Bezirkes Pilzno und den nordwestlichen des politischen Bezirkes Ropczyce. Die Landschaft, welche ein kleines, selbständiges in sich geschlossenes, natürliches, einheitliches Gebiet bildet, umfaßt zehn Dörfer, welche entweder ganz oder zum größten Teil auf einer über die benachbarte Gegend emporgehobenen diluvialen Lehmplatte liegen. Es ist von drei Seiten von diluvialen Sandböden und von einer Seite von dem viel tiefer gelegenen Gebiet des Wisłoka-Unterlaufs begrenzt, erhebt sich nur wenig über 200 Meter Seehöhe und gehört geographisch zu dem „buckligen“ Lande von Tarnów (Pogórze

Tarnowskie), welches noch einen Teil der kleinpolnischen Tiefebene bildet.

Infolge dieser und anderer geographischen Züge bildet die Zassowsche Landschaft eine kleine geographische Einheit von besonderem anthropogeographischem Antlitz, so daß die agrikole Besiedelung des Bodens und die Entwickelung der Bodenkultur sich anders gestaltet hat als in anderen benachbarten natürlichen Gebieten Westgaliziens.

Spezielle Betrachtungen der pädologischen und geologischen Zustände — die klimatische wegen Mangel an Material zum Teil ausgenommen — bilden den Inhalt des ersten Teiles der Arbeit, und es werden darin eingehend die Dorfsiedelungverhältnisse, der Ausbau des Dorfes und die Art und Weise der Bewirtschaftung in den Hochlandsdörfern in den Jahrzehnten 1890 — 1910 überhaupt besprochen, ohne indessen auf die Verhältnisse der konkreten kleinbäuerlichen Betriebe einzugehen.

Im zweiten Teil der Arbeit bespricht der Verfasser eingehend die rezenten Verhältnisse der Bodenbestellungstechnik, ihre Entwickelung in historischer sowie in geographischer Hinsicht und vergleicht die Unterschiede, die er an einer konkreten Anzahl kleinbäuerlicher Betriebe vergleichend untersucht hat. Besonderes Augenmerk wurde auf den Anbau von Winterkorn gelenkt, der wichtigsten, ja bei der jüngsten Generation sogar einzigen Brotfrucht der Zassower ackerbautreibenden Bevölkerung.

Bei der Untersuchung des Systems der Fruchtfolge, der Bodendüngung und der mechanischen Bodenbestellung bemerkte der Verfasser vielfach die bei unseren Kleinbauern sich kundgebende Neigung, ihre Felder eher zu überdüngen, und zwar durchaus nicht in einseitiger Weise, als sie auszusaugen. Dabei wurde festgestellt, daß sowohl in der Zassowschen Landschaft wie auch meistens im übrigen Hügellande nicht das System der Bodendüngung, sondern vielmehr das der Bodenbestellung gewisse Mängel aufweist, u. zw. in den meisten Fällen in kleinbäuerlichen Wirtschaften; diese Mängel in der Bodenbestellung bestimmen hauptsächlich die Höhe der Erträge.

Eingehend beschäftigt sich der Verfasser mit den mechanischen Bodenanbauverhältnissen mit Rücksicht auf die innigste Abhängigkeit desselben von der Beschaffenheit und den Bedingungen der natürlichen Lage des zu bebauenden Grundstückes. Im Mittelpunkt

des Interesses steht aber die Frage nach der Art und Weise der Entstehung sowie der Größe der bei unseren Kleinbauern üblichen Bodenbestellungseinheit.

Eine ganze Reihe von direkten Messungen über die Bodenbestellungseinheit weist den Grad der Zersplitterung der technischen Bodenanbaueinheiten nach. Diese ist bei weitem größer als die katastral-rechtliche, d. h. hypothekarisch-parzellmäßige Bodenzersplitterung bei unseren Bauern nicht nur im Zassowschen Gebiet, sondern in ganz Westgalizien.

Die Einteilung und die innere Anordnung des Bodens in die Bodenbestellungseinheiten bildet bei unseren Kleinbauern die praktische Grundlage bei Erbschaftsteilungen, beim Kauf- und Austauschverfahren, sowie bei der Durchführung des agrikulturmäßigen Landanbaues.

Die Größe der Bodenbestellungseinheiten auf dem Zassower Plateau schwankt sogar bei den meisten wohlhabenden Großbauern innerhalb der Grenzen von $^1/_4$ bis $^1/_2$ Joch, ist also sehr gering, was aber keineswegs ein größeres Hemmnis für die Förderung und Intensivierung einer gesunden landwirtschaftlichen Kultur, sowie die Hebung der Ertragsfähigkeit des Bodens bildet. Die Bedeutung des mechanischen Bodenbestellungssystems für die Entwickelung der Aufeinanderfolge des Dorfbodens, hauptsächlich der Äcker, wurde speziell in dieser Arbeit erörtert.

Eingehend untersuchte der Verfasser die Aussaatverhältnisse der verschiedenen Arten von Winterkorn im Zassowschen Gebiet und kommt zu dem Ergebnis, daß, je jünger und schlechter der Anbau der gegebenen Kulturpflanze ist, man mit desto größeren Aussaatmengen für die gleiche Flächeneinheit rechnen muß.

Somit sind die Zustände der Bodenbautechnik von ausschlaggebender Bedeutung für die Entwickelung der gesamten Ackerbaukultur, wodurch viel Licht auf die Steigerung der Bodenerträge geworfen wird.

Mit den Problemen der Bodenproduktivität in den kleinbäuerlichen Betriebe im Zassowschen und in den übrigen geographischen Gebieten von Westgalizien beschäftigt sich der Verfasser im dritten Teile seiner Arbeit, wo er eingehend die Bodenertragsteigerung unserer kleinbäuerlichen Betriebe auf der Zassower Höhe in retrospektiver Weise an der Hand eines konkreten Beispieles bespricht.

Es folgen nun Zusammenstellungen über die Art und den Grad der Produktivität des landwirtschaftlichen Betriebes sowohl im ganzen, wie auch mit besonderer Berücksichtigung des Ackerbaues und der Tierzucht in der Anfangs- und der Endperiode des Zeitraumes von 35 Jahren (vor dem Ausbruche des großen Krieges), wobei in eingehender Weise die Wandlungen in der Wirtschaftsorganisation unserer kleinbäuerlichen Betriebe im Laufe dieser Zeit geschildert werden.

Der Verfasser vergleicht hier ebenfalls die Verhältnisse des Fortschrittes der landwirtschaftlichen Produktivität der Zassower Höhe mit dem Fortschritte der agrikolen Produktion in demselben Zeitabschnitte in Preußisch-Polen, selbstverständlich soweit dieses Verfahren zulässig erscheint. Ferner werden der Grad, die Art und der Stand der allgemeinen und speziell der agrikulturellen Produktivität der kleinbäuerlichen Betriebe im Zassowschen und in den ebenfalls kleinbäuerlichen Betrieben unserer Gebirgsbewohner in Podhale, sowie in dem ausgeprägt kleinbäuerlichen Dorfe Maszkienice (Bezirk Brzesko), welche bekantlich einem anderen natürlichen Gebiete im Kreise Brzesko angehört, sowie endlich die auch noch die pro Hektar berechneten Körnererträge der einzelnen natürlichen Gebiete mit denen von ganz Westgalizien verglichen.

Die Ergebnisse der ersteren Vergleichungen zeigen uns klar, daß der Fortschritt in den kleinbäuerlichen Betrieben im Zassowschen innerhalb des oben angegebenen Zeitraumes keineswegs geringer ist als etwa im Posener Gebiet in dem gleichen Zeitabschnitte und daß trotz des noch niedrigen Niveaus der landwirtschaftlichen Produktion im Zassowschen die Entwickelungsverhältnisse der hiesigen Bodenproduktivität durchaus nicht hoffnungslos erscheinen, sondern vielmehr zu den besten Hoffnungen für die nächste Zukunft berechtigen.

Auf Grund mühsamer Berechnungen bezeichnet der Verfasser diesen Fortschritt unserer kleinen und mittleren bäuerlichen Betriebe in Zassowschen als einen dreifachen in den beiden Zweigen der landwirtschaftlichen kleinbäuerlichen Unternehmungen bei entsprechenden gleichzeitigen Änderungen in der Wirtschaftsorganisation.

Der Verfasser vertritt den Standpunkt, daß eine Bestimmung der Größe der landwirtschaftlichen Betriebseinheit, die dem landwirtschaftlich selbständigen bäuerlichen Existenzminimum gleichkommt, erst durch gründliche Studien über die Produktion der

landwirtschaftlichen Betriebe unserer Bauern, ferner durch exakte ziffermäßige Feststellungen der materiellen Bedürfnisse derselben Bauern ermöglicht werde. Der Verfasser ist sich dessen bewußt, daß dieses Minimum sich in den verschiedenen natürlichen Gebieten unseres Landes verschiedenartig gestaltet; wenn wir nur die gleichen materiellen Bedürfnisse einer Bauernfamilie und den landwirtschaftliche Produktivitätstand in den verschiedenen natürlichen Gebieten Westgaliziens vergleichen, wird uns klar, wie sehr das verschiedenartig geformte natürliche Terrain die Unterschiede in der landwirtschaftlichen Produktivität beeinflußt.

Zur Veranschaulichung der Ergebnisse des Studiums über die Entwickelung der agrikolen Kultur, sowie der rechnerisch ziffermäßigen Bestimmung des Fortschrittes der Produktivität des bäuerlichen Betriebes in dem vorkarpatischen Hügellande dient der erste Anhang dieser Arbeit. In dem natürlichen Gebiete des vorkarpatischen Hügellandes von Ropczyce bemerkt man in ähnlicher Weise wie im Zassowschen Gebiet eine namhafte Steigerung der landwirtschaftlichen Produktivität innerhalb der kleinbäuerlichen Betriebe im Laufe der letzten drei Dezennien.

Diese sehr große Steigerung der Bodenproduktivität im Gebiete des Hügellandes innerhalb der ganz kleinen bäuerlichen Betriebe von zwei bis vier Morgen Umfang bringt der Verfasser im Zusammenhang mit der sehr intensiv betriebenen Viehzucht. In ganz kleinen Bauernwirtschaften (etwa 3 Morgen) hält man ständig zwei Stück Großvieh (Kühe) ein bis zwei Stück (2 — 6 Monate alte) Ferkel, 15 Hühner und 3—5 Kaninchen. Dieser Viehbestand wird ermöglicht durch Hinzukauf von Heu und Klee sowie durch Verfütterung von eigenen Kartoffeln in größerer Menge und die Tiere werden in der Winterszeit ganz ausreichend ernährt; der Bauer gewinnt kräftigen Dünger in erheblicher Menge und kann von seinem Boden reiche Ernteerträge erwarten. Somit erweisen sich die Klagen über die Düngerarmut, den Mangel an Zuginventar und die „enorme“ Bodenzersplitterung, welche Faktoren eine rationelle Wirtschaft in zwergartigen Bauernbetrieben unmöglich machen sollen, hier im Hügellande als völlig grundlos.

In dem zweiten Anhange wird speziell in landwirtschaftlicher Hinsicht das subtatrine Podhale behandelt, es werden hier ferner die geographischen Bedingungen für rationellen Landbau und für Viehzucht erwogen und nicht nur die gegenwärtigen Boden- und

Wirtschaftserträge des kleinbäuerlichen Betriebes unserer Góralen festgestellt, sondern auch die Entwickelungslinie in der Steigerung der Boden- und Wirtschaftproduktivität im Laufe der letzten 3—4 Dezennien gezeigt.

Auch hier hat es sich herausgestellt, daß in dem natürlichen Gebiete von Podhale die Bodenerträge und der Gewinn, den die Viehzucht abwirft, sich in den bäuerlichen Betrieben in den letzten Dezennien infolge der Einführung der Düngung mit Thomasmehl und der größeren Ausdehnung der Kleefelder beinahe verdoppelt.

Besondere tabellarische Zusammenstellungen illustrieren mittelbar den Grad der Bodenzersplitterung einerseits in dem subtatrinen Gebirgsländchen Podhale, sowie der anderen natürlichen Gebiete, die sich innerhalb des Gerichtsbezirkes von Nowy Targ gruppieren — und anderseits den Grad der Bodenzersplitterung in den hügelländischen natürlichen Gebieten von Ropczyce. Eine nähere Vergleichung der Zustände beider geographischen Gebiete belehrt uns, daß die s. g. Bodenzersplitterung der Bauernstellen in Podhale viel weiter fortgeschritten ist als im Hügellande von Ropczyce, trotzdem das erstere Gebiet viel dünner mit ackerbautreibender Bevölkerung besiedelt ist als das letztere. Auf Grund eingehender Erwägungen wird klar festgestellt, inwieweit die geographische Lage der Ackergrundstücke in den beiden eben erwähnten Gebieten bei dieser Bodenzersplitterung eine Rolle spielt.

Es sei noch bemerkt, daß eine ziffermäßige vergleichende Zusammenstellung der Bodenertragfähigkeit im Hügellande von Ropczyce ein kleinbäuerlicher Betrieb von 9 Morgen (etwa 5 Ha) Umfang bei gleicher Basis für die Entwickelung der Viehzucht dem Landmanne eine drei bis viermal günstigere Existenzmöglichkeit für seine Familie bietet, als im den bergländischen natürlichen Gebiete von Podhale in einem ebenfalls 9 Morgen starken bäuerlichen Betriebe.

2) Studien über die Entwickelung der Agrikultur des vorkarpatischen Hügellandes.

Das vorkarpatische Hügelland von Westgalizien (bis zum San), als Komplex von kleinen eigenartigen landwirtschaftlichen Gebieten betrachtet, bildet im Vergleiche zum kleinpolnischen Flach-

lande einerseits und zum Berglande der Beskiden und der Tatra anderseits, ein gut ausgeprägtes Ganze, insbesondere wenn wir die natürlichen Bedingungen für die Entwickelung der Landwirtschaft ins Auge fassen.

Die unmittelbare Nachbarschaft des vorkarpatischen Hügellandes mit den Beskiden- und Tatramassiven ist für die natürlichen Grundlagen der Entwickelung der Landwirtschaft von ebenso großer Bedeutung (Beeinflussung) wie die geographische Breiten- und Längenlage, wie schließlich die direkte und indirekte Entfernung von den nächsten Binnenmeeren resp. vom Weltmeere.

Das vorbeskidische Hügelland in Westgalizien im engeren Sinne (zwischen beiden Biała-Flüssen) erstreckt sich in einem schmalen Gürtel; dem gegenüber weist das vorkarpatische Hügelland in Mittelgalizien, welches sich in südlicher Richtung an die mittleren oder die niederen Beskiden anlehnt und zwischen der in den Dunajec und der in den San mündenden Biała erstreckt resp. mit Einschluß des linken Sanufers und des Wiarflußgebietes, zwei gut ausgebreitete Zonen: Die sogenannte zentrale vorkarpatische Hügellandzone, die mächtig entwickelt und in tiefgefurchte Landschollen gegliedert erscheint, erstreckt sich nördlich, und die direkte subbeskidische Hügellandzone, die nicht so mächtig entwickelt ist, hat ein Profil aufzuweisen, welches eher an die benachbarte Kesseltallandschaft von Jasło-Sanok und überhaupt an Flachlandschaft als striktes Hügelland erinnert.

Das vorkarpatische Hügelland, welches zum Karpatengebirge gerechnet wird und im großen und ganzen den gleichen flyschartigen geologischen Aufbau wie die Beskiden aufweist, scheidet sich von dem Beskidenmassiv nicht nur durch Höheunterschiede, Modulation der Kämme und Gipfel und die Mächtigkeit des erdigen verwitterten Mutterbodens, resp. des Schwemmlandes, sondern vielmehr durch das geologische Alter und in weiterer Folge durch den geomorphologischen Charakter der beiden Gebilde.

Das vorkarpatische Hügelland von Ropczyce und Pilzno, mit welchem wir uns in der hier besprochenen Arbeit näher beschäftigen, bildet den nördlichen Teil der zwischen der Wisłoka und dem Wisłok gelegenen zentralen Zone des oben genannten Vorlandes.

In diesem Teile des eben erwähnten Vorlandes sind 6 Typen von kleinen natürlichen Gebieten zu unterscheiden. Die gleichen

Typen findet man auch im übrigen west- und mittelgalizischen vorkarpatischen Hügellande und sie besitzen eine gewisse Bedeutung für die Entwickelung der landwirtschaftlichen Kultur.

Es sind dies die Typen der kleinen landwirtschaftlich geographischen Gebiete: 1) Taldorfgebiete, 2) flachlandähnliche Dorfgebiete, 3) Kombinationen von 1) und 2), 4) in Gebirgsbachtälern gelegene Dorfgebiete, 5) auf Bergrücken gelegene Dorfgebiete, wo sich auf Kammrücken Ackerfelder erstrecken, 6) ebensolche Dorfgebiete, jedoch mit Kammrücken, die mit Hochwald bedeckt sind.

Der erstgenannte Typus findet sich in Tälern der Wisłoka und des Wisłoks, aber diese sind meistens zu eng, um der ganzen Dorfsiedelung mit allen Dorffluren genügend Raum zu bieten.

Als zweiter Typus sind diejenigen Hügellandsdörfer zu bezeichnen, die am Rande des kleinpolnischen Tieflandes liegen und zugleich eine sehr ähnliche Struktur und Bodenmorphologie wie die Tieflandsdörfer mit Lehmböden zeigen. Es sind dies einige Dörfer zwischen Ropczyce und Rzeszów.

Die dritte Kombination von Tallage und sanfter Randlage des Hügellandes von Flachland tritt am ausgeprägtesten im Dorfe Dulczówka bei Pilzno zutage.

Der meist verbreitete Typus der natürlichen kleinen Gebiete im Hügellande ist derjenige der Gebirgsbachtäler (Brzeziny, Niedźwiada, Zagorzyce etc.). Es sind dies an einem Bache gelegene Dorfgemeinden, welche schon auf engem Raume des Dorfgeländes eine große Verschiedenheit der natürlichen Lage der Ackergrundstücke aufzuweisen haben.

Den fünften Typus bilden diejenigen meist kleinen Dörfer, die völlig auf Bergrücken und Berghängen liegen, die Bachtalsohle nicht erreichen und sich hauptsächlich auf die Quellgebiete der Dorfwildbäche beschränken, wo also die Kammlinien in fruchtbare Ackerböden umgewandelt sind.

Den letzten Typus bilden auch meistens kleine Hügellandsdörfer von gleicher Beschaffenheit, in welchen aber die Bergkämme wegen ihrer großen Steilheit und die oberen Berghänge wegen ihrer Bodenbeschaffenheit mit Hochwald bestanden sind, wo also das Ackerland sich auf niedrigeres Gelände geflüchtet hat.

Alle diese hier besprochenen kleinen natürlichen Gebiete des Hügellandes stellen der Entwickelung der Landwirtschaft eigenartige Bedingungen; mit einem gewissen Vorbehalt darf man behaupten,

daß je höher man in der eben arfgezählten Reihe der Dorfgebiettypen steigt, sich auch desto schwieriger die landwirtschaftliche Bodenertragfähigkeit gestaltet.

Obwohl diese Gliederung des zwischen der Wisłoka und dem Wisłok gelegenen Zentralhügellande gewiß sehr zweckmäßig erscheint, so kommt ihr dennoch bei der Untersuchung der natürlichen Bedingungen, welche dem Landbau gestellt werden, lange nicht die gleiche einschneidende Bedeutung zu wie der Einteilung des kleinpolnischen Flachlandes in eine gewisse Reihe von kleinen natürlichen landwirtschaftlichgeographischen Gebieten, wo die örtlichen Unterschiede schon in geringerer Entfernung sich viel stärker kundgeben.

Der Landbau ist hier im Gebiete des subkarpatischen Hügellandes in zirka 80 Prozent Gehängeanbau, und zwar kommt hier der mittlere Teil der Hügelgehänge, der am meisten entwickelt ist, hauptsächlich in Betracht. Diese Ausbreitung des Gehängeanbaues überragt in seiner Bedeutung für die Landwirtschaft die Bedeutung anderer natürlicher Bedingungen wie die Bodeninklination gegen Sonne und Wind, die Mächtigkeit des anbaufähigen Erdreiches, den physischen Charakter der Ackerkrume und noch andere — ja es werden die aufgezählten Bedingungen von dem Gehängefaktor sogar einigermaßen bestimmt.

Mit dem Gehängeanbau geht Hand in Hand die Form und Art der Bodenbestellungseinheit; im Hügel- und im Berglande werden die Furchen schräg gezogen, dagegen werden sie im Flachlande in der Längsrichtung geführt.

Im engen Zusammenhange mit der für dieses Hügelland charakteristischen Bodenbestellungseinheit und dem Gehängeanbau steht die Breite der kleinbäuerlichen Grundstücke und der breitgürtelige Bodenstreifenverlauf der Ackerfluren, der für Gebirgs- und Hügelländer so charakteristisch erscheint gegenüber dem enggürteligen Bodenstreifenverlaufe im lehmigen Flachlande von Zassow und dem südlichen Teil des kleinpolnischen Flachlandes von Ropczyce und Dębica.

Was die Bodenzersplitterung anbetrifft, so ist diese innerhalb der Kleinbauernhöfe viel geringer im Hügellande als in Zassower Höhenland, oder in den lehmig flachländischen Dorfkomplexen zwischen Ropczyce und Dębica, trotzdem hier im Hügellande die agrikole Dorfbevölkerung viel dichter wohnt als dort.

was seine Erklärnng zum großen Teil in den physisch- und kultur-geographischen Momenten findet.

An der Hand der statistischen Anbautabellen untersucht der Verfasser die morphologischen Kennzeichen der Beetkultur (Beetbestellung), und es stellt sich dabei heraus, daß die Hügellandbauern viel größere Fortschritte gemacht haben als die Flachlandbauern, indem sie von engbeetiger zu breitbeetiger und schließlich zur Flachbodenbestellung übergangen sind.

Auf diese Weise wird die Untersuchung über das Düngungsverfahren und die Fruchtfolgepraxis der Hügellandbauern eingeleitet, und man gelangt zu dem Schluß, daß die frühere Einteilung der Dorffluren in relativ gut gedüngte, innerhalb des Dorfgebietes liegende und sterile, außerhalb der Hauptdorfsiedelungen gelegene Fluren heute nicht mehr durchführbar ist.

Spezielle Aufmerksamkeit widmet der Verfasser den Aussaatverhältnissen, was aus der Zusammenstellung der Aussaattabellen hervorgeht; eine Vergleichung dieser Tabellen zeigt uns klar, daß je kleiner die Aussaatfläche unserer Bauern bei sonst gleich bleibenden Bedingungen ist, die Felder auch desto stärker besät werden; man bestimmt hierfür für Grundstücke unter 1000 m² Flächeninhalt die gewiß enorm erscheinende Menge von 150 kg und mehr Aussaatkorn für einen Morgen (5750 m²), während unser Hügellandbauer sich durchschnittlich auf 25 kg Winterkorn beschränkt.

Eine besondere Abhandlung im Rahmen der Arbeit widmet der Verfasser der Gliederung des kleinpolnischen Tieflandes in einer Reihe von kleinen natürlichen landwirtschaftlich-geographischen Gebieten, von denen vor allem drei Arten hervorzuheben sind: die Tieflandsdepressionsdörfer im Süden des politischen Bezirkes Tarnobrzeg und Nisko, die Tieflandsplateaudörfer von Kolbuszowa und die lehmigtonigen Alluvialniederungen der Unterläufe größerer karpatischer Flüsse, der Wisłoka, des San, des Dunajec, der Raba und die lehmig alluvialen Ränder der direkten Weichselstromniederung.

Am eingehendsten bespricht der Verfasser die Produktionsverhältnisse der 6 Morgen starken bäuerlichen Betriebe in den Tieflandsplateaudörfern von Kolbuszowa wo auf drei verschiedenen natürlichen Bodenterrainen zahlreiche kleine landwirtschaftliche Betriebe zur wirtschaftlich selbständigen Entwickelung gelangt

sind, nämlich wo sie auf leichten, aber nicht flugartigen Sandböden, auf feuchteren und stärkeren Sandbänken und schließlich zum Teil wenigstens auf lehmigen diluvialen Böden liegen. Indem der Verfasser eingehend die Entwickelung der Produktions- und Produktivitätsverhältnisse der hier wohnenden Bauern bespricht, berücksichtigt er auch nebenher die Wirtschaftsorganisation der Bauernhöfe dieser kleinen Wirte.

Ebenso stellt der Verfasser tabellarisch ziffermäßige Übersichten über deu Ertrag der landwirtschaftlichen Kleinbetriebe im Tiefland zusammen, wo die Ertragfähigkeit des Bodens bis heute so gering ist, wie sie es früher war. In gleicher Weise werden auch die Flußniederungsdörfer untersucht, welche die höchst entwickelten Ertragsverhältnisse nicht nur im Bereiche des kleinpolnischen Tieflandes, sondern in ganz West und Mittelgalizien aufzuweisen haben.

Die Untersuchung über die Produktionsverhältnisse und Produktivität der einzelnen natürlichen Gebiete innerhalb des kleinpolnischen Tieflandes zeigt ein vier- bis fünfmaliges Schwanken in der Höhe der Produktion der einzelnen Bauernhöfe im allgemeinen; solche Unterschiede in der Produktion treten in den einzelnen Zweigen der Landwirtschaft noch viel stärker zutage.

Schließlich befaßt sich der Autor mit der Klassifikation der natürlichen Gebiete und bietet eine natürliche Gruppierung derselben in größere Gruppenverbände, welche sich auf ganz Mittel- und Westgalizien erstreckt und hauptsächlich die natürlichen Bedingungen der Entwickelung der Landwirtschaft und die damit Hand in Hand gehenden Unterschiede in der Skala der gesamten Boden- und Wirtschaftsertragfähigkeit ins Auge faßt.

---

6. KOLANKOWSKI LUDWIK: **Dzieje chanatu krymskiego w XV i XVI w.** *(Geschichte des Khanats der Girei-Dynastie) in der Krim im XV. und XVI. Jh.).*

Die Geschichte des „Krimschen Zartums im XV. u. XVI. Jh. umfaßt die Geschichte der Krim vom Beginn des XV. Jhs. (Guill de Lanoy erwähnt „l' empereur de Solhat“, d. h. Krim vor 1421) bis zum Tode Dewlet-Gireis im J. 1577, d. h. desjenigen Khans, der als letzter noch eine großtatarische Politik trieb, die Ober-

herrschaft über sämtliche Horden anstrebte, Kasan, Astrachan und Nogai Moskau gegenenüber verteidigte und der selbst noch (1571) in Moskau war.

Die Geschichte dieses Zeitraumes umfaßt zwei Phasen verschiedener politischen Bestrebungen. Wenn auch den Tatarenhorden eine geschichtliche Staatsidee fremd zu sein schien, so sehen wir dennoch in der Geschichte des Krimer Khanats im XV. und XVI. Jh. eine Folge von Bestrebungen der Krimer Dynastie, welche anfangs (bis 1500, genauer bis 1502/3) dahin gingen, mit den Herrschern der goldenen Horde in erfolgreicher Weise in Wettbewerb zu treten, später im Laufe des XVI. Jhs. das ganze Kiptschak zusammenzuhalten und dessen politische Unabhängigkeit Moskau gegenüber zu behaupten.

Die bisherige Anschauung, daß die Kämpfe der Gireis mit dem Khanat von Sarai nur den einen Zweck hatten, sich Unabhängigkeit zu sichern, erweist sich als gänzlich unbegründet. Dieses Ringen, das das ganze XV. Jh. ausfüllt (und durch das nicht nur sämtliche Tatarenreiche, sondern alle Nachbarn, Moskau, Litauen, Polen und die Moldau in Kämpfe verstrickt wurden, ist ein Streit zwischen den Erben des Tochtamysch und denjenigen des Timur-Kutłuk, ein erbitterter Kampf um die Vorherrschaft oder, besser gesagt, um die Alleinherrschaft auf dem ganzen Territorium Kiptschak- Dżudżid.

Dieses Ringen ist die Folge der Machtstellung der Erben des Tochtamysch, welche zum Teil selbst im nordöstlichen Gebiet um das Jahr 1445 des Zartum Kasan und zum Teil unter tätiger Mitwirkung Litauens, welches seit dem Ende des XIV. Jhs. mit ihnen verbündet war und ihnen seinen mächtigen Schutz gewährte, im Süden das Zartum Krim gründeten. Hingegen sitzen die Tataren der Erben Timur-Kutłuk seit dem Vertrag mit Witold im J. 1419 im XV. und XVI. Jh. in den ihnen noch erhalten gebliebenen Gebieten der Goldenen Horde, in Nogai und in ihrem Hauptsitze, dem Zartum Astrachan.

Die politischen Vorgänge aller dieser Organismen sind miteinander so innig verkettet, daß es unmöglich ist, eine Geschichte des Krimer Khanats zu entwerfen, ohne auf die übrigen Ereignisse einzugehen, welche sich in dem ganzen Steppengebiete vom Dnjepr bis über den Don und die Wołga hinaus in einer Richtung und vom Oberlauf der Oka und des Kasans bis zur Mündung der

Achtuba in anderer Richtung erstreckten. Außerdem ist der Zusammenhang zwischen den politischen Ereignissen der Krim und den politischen Interessen Moskaus, Litauens und Polens so innig, daß daneben die Beziehungen der Krim zu der Türkei als ganz nebensächlich erscheinen müssen, wenn man von gewissen Momenten persönlicher Natur absieht.

Die erste Frage, die man in den Anfängen des Krimer Khanats, stellen muß, betrifft den vermutlichen Gründer des Khanats, Hadschi-Girei. Diese bis heute nicht aufgeklärte Frage konnte im Sinne der Hypothese von Siestrzencewicz entschieden werden, es wurde nämlich in unwiderleglicher Weise nachgewiesen, daß die Gireis mit den Tochtamysch identisch sind. Diese Feststellung ergibt sich vor allem aus polnisch-litauischen Quellen. Die im Jahre 1506 in der litauischen Staatskanzlei auf Grund des Referats eines Gesandten von Mengli-Girei aufgezeichnete „series“ der Zaren der Krim, mit denen die Herrscher Litauens seit Witold stets in freundschaftlichen Beziehungen standen, zählt auf der einen Seite Witold, Sigmund, Kasimir u. s. w., auf der anderen Tochtamysch, seine Söhne-Bur-Birdy, Kirem-Birdy, Kader-Birdy auf; diesen folgen Machmet, Sid-Achmat, Hadschi-Girei, Nur-Dewlet, Mengli-Girei. Diese Genealogie findet Bestätigung nicht nur in der in Polen verbreiteten Tradition (Miechowita führt in seinem Werke „De Sarmatia asiana nachstehende Reihenfolge der Krimschen Zaren an: Tochtamysch, ferner seine Söhne Sid Achmet und Hadschi Girei - Mengli Girei u. s. w.), sondern auch noch in den Stammbäumen der in Moskau bekannten tatarischen Khane in den sogenannten „Rodosłowne Knigi“; die wichtigste Genealogie aus dem sog. Storożewski-Kloster (aus einer Kopenhager Handschrift von Weljanimow-Tschernow in seiner Arbeit: „O Kasimowskich carjach“ veröffentlicht), die in allen Einzelheiten mit den geschichtlichen, durch Dokumente festgestellten Tatsachen vollkommen übereinstimmt, führt einen überaus wichtigen Umstand an, erklärt nämlich den genealogischen Zusammenhang zwischen Hadschi-Girei und Tochtamysch, denn es wird dann bemerkt, daß Hadschi-Girei ein Sohn des Dewlet-Birdy und dieser der Sohn des Tochtamysch war. Diese Feststellung ist für die Geschichte des Khanats der Gireis von grundlegender Bedeutung — es genügt darauf hinzuweisen, daß seit Siestrzencewicz und Czacki bis zu Hruszewski, der sich in einem Exkurs über Hadschi-Girei mit dieser Frage ebenfalls beschäftigt, in der Wissen-

schaft die größte Verwirrung herrschte, aus der man sich zu helfen suchte, indem man Hadschi-Girei einfach mit Dewlet-Birdy identifizierte. Dies geschah im Widerspruch mit dem ausdrücklichem Zeugnis der Chronisten (es berichtet nämlich der Chronist in dem „pojewreinowski spisok" nach der Abschrift der Krasiński's P. S. 17, Seite 178: „Dewlet-Birdy nemnoh carstwowawszy na Carstwie i umret" d. h. Dewlet-Birdy regierte als Zar nur ganz kurz und starb; diese Nachricht wird bestätigt durch den zeitgenössischen Reisenden Schiltberger, welcher angibt, daß Dewlet-Birdy nur drei Tage regierte).

Dewlet-Birdy, der uns übrigens aus Dokumenten im Codex Vitoldi und von Sborn. Tizenhausen bekannt ist und der in der Genealogie des Storożewer Klosters als Stifter der Familie Girei angegeben wird, gewinnt volle Bedeutung durch das Zeugnis Stryjkowski's, der in Reimen die Machtstellung Litauens zu Witolds Zeiten folgendermaßen besingt: „In jenen Jahren herrschte Litauen über die Tataren, und Witold gab den Perekoper Tataren zwei Sultane und dann setzte er Dewlet-Kirej, auch den Fürstensohn Mahomet auf den Thron von Kirkor«.

Wenn wir mit diesem außerordentlich wichtigen Umstand bei Stryjkowski, welcher Dewlet-Birdy einfach als Dewlet-Kirei bezeichnet, und diesem auf dem Thron von Kirkor, d. h. der Krim, Machmet folgen läßt, noch weitere Beweise zusammenstellen, nämlich den Bericht aus der Chronik (Jewreinowski spisok P. S. 17, Seite 395: nach dem Tode Dewlet Birdys baten die Tataren Witold um einen Zaren und er gab ihnen Machmet") und das Zeugnis Witolds in seinen Briefen an der Hochmeister des Deutschen Ordens und an den Kaiser Sigmund aus den Jahren 1427 und 1429 (Codex Vitoldi n. 1270 und 1380) sowie mit den Äußerungen Mengli-Girei's, welcher mehrmals den Großzaren Machmetie als seinen Oheim (diadia nasz) bezeichnet, so gewinnen wir dieselbe Reihenfolge von Herrschern, wie sie im J. 1506 in der litauer Kanzlei aufgezeichnet wurde. Nach dem Sohne des Tochtamysz, welcher hier übergangen wird, da er zu kurz regiert hatte, also nach Dewlet-Birdy oder Dewlet-Girei, herrschte zuerst sein wahrscheinlich ältester Sohn Machmet und diesem folgten dessen Brüder Sid-Achmet und Hadschi Girei Die Unklarheit in der Geschichte des Krimer Khanats in dem Zeitraum 1430—1450 ist durchaus nicht zufällig, sondern vielmehr die Folge einer großen Katastrophe, welche nach

dem J. 1430 über den Zaren Machmet hereingebrochen war. (Im September 1429 schrieb über ihn Witold an Kaiser Sigmund: „Kaiser Machmet, mein Freund, schreibt mir, wie es ihm gelungen ist, das ganze Zarenreich an sich zu bringen und wie er jetzt über die gesamte Horde herrscht". (Cod. V. 1380).

Der Nachkomme des Tochtamysch, Zar Machmet „der Große" (Uł Machmet) wurde von dem Nachfolger Timur-Kutłuks, Machmet dem Kleinen Kitschi-Machmet gestürzt; über die Krim zog Uł Machmet hierauf durch die russiche Ukraine, und drang bis gegen Nischnij Nowgorod und in die Gegenden von Kasan vor, wo sein Sohn Mamutek das Zartum von Kasan gegründet hatte und wo er auch endlich von der Hand dieses Sohnes fiel. Über die Goldene Horde herrschen dann die Nachfolger Timur-Kutłuks das ganze XV. Jh. hindurch, also der uns bereits bekannte Enkel Timur-Kutłuks, Sohn des Zaren Temir, Kitschi-Machmet, nach ihm dessen Sohn Achmet, und diesem folgten auf dem Thron seine in Litauens Geschichte so wohlbekannten Söhne, die Zaren: Murtosa, Sid-Achmat und Schich-Achmat (in Polen gewöhnlich Schach-Achmet genannt).

Die Nachfolger des Tochtamysch behaupten nur die Gebiete in der tatarischen Ukraine, in Kasan und in der Krim, wo sich zwei Brüder, Sid Achmet und Hadschi-Girei, Söhne des Dewlet-Girei in erbitterter Weise bekämpften.

Durch diesen mehr als zwanzig Jahre lang dauernden Kampf zwischen Hadschi-Girei und Sid-Achmet (welcher bislang irrtümlicherweise für den Zaren der Goldenen Horden galt) und der endgültig über die Herrschaft der Linie des Hadschi-Girei in der Krim entschied, wird die Geschichte der Krim eng mit der Geschichte der Geschichte Litauens verknüpft.

In diesem Zeitraume, wo sich in Litauen, zuerst in dem Jahrzehnt 1430—1440 Kasimir und Michajłuszka bekämpften, sind die Beziehungen Świdrygiełłos zu Machmet, aber auch zu dem Nebenbuhler Hadschi-Gireis, Sid-Achmet, welcher übrigens bei ihm in Litauen Schutz und Zuflucht sucht, sehr eng. Durch Świdrygiełłos Mitwirkung gelingt es auch Sid-Achmet, im J. 1433 sein väterliches Erbe anzutreten. (In den von Dr. Halecki veröffentlichten Materialien aus dem Inventar J. Zamojski's, Seite 73 findet man einen aus Kiew vom 10. November 1433 datierten, an den König gerichteten Brief, in welchem wir lesen: „Sedachmatum, caesaris Tartarorum filium, quem in paterno solio nuper locavit, sibi auxi-

lio fore“). Es war mithin kein Zufall, daß sich, wie uns die Chronik von Bychowiec berichtet, später auch Hadschi-Girej nach Litauen flüchtete, selbstverständich zu Zygmunt Kiejstutowicz, welcher ihm Lida einräumte. Als nun nach der Übernahme Litauens durch Kazimierz sich Michajłuszka Zygmuntowicz zum Kampfe um sein väterliches Erbe aufraffte, wurde er von Sid-Achmet in nachdrücklicher Weise unterstützt (die große Kriegszüge Sid-Achmats mit Michał gegen Kiew, Nowgorod Siewierski, Starodub, Brjańsk und der Zug des Königs im Sommer 1449 gegen Siewiersk). Der König setzte also seinen ganzen Einfluß für den Nebenbuhler Sid-Achmats ein, und es sollen denselben auch litauische Truppen nach der Krim gebracht haben. Zwar suchen die Gegner des Königs in Litauen (mit Gaschtowt und Radziwiłł an der Spitze) immer noch mit Hilfe Sid-Achmats (mit welchem Radziwiłł im J. 1452 ein Bündnis schließt und welchen er zum Zug nach Podolien aufhetzt) zu schaden, aber der Bund des Königs mit Hadschi-Girei führt zu einer vollständigen Niederlage Sid-Achmats, so daß dieser sich gezwungen sieht, sich der Rache seines glücklicheren Nebenbuhlers zu entziehen zu seinen litauischen Bundesgenossen (nach Kiew) zu flüchten, welche ihm vollen Schutz gewährleisten.

Auf die Nachricht hin, daß Sid-Achmet nach Kiew gekommen sei, wurde vom König sofort der Wojewode Andrzej Odrowąż dorthin mit dem Auftrag geschickt, den Zaren nach Polen zu bringen. Der Auftrag erwies sich als unausführbar, denn der Statthalter von Kiew, Fürst Semen Olelkowicz, lehnte die Auslieferung Sid-Achmets ab. Es kam aber endlich doch dahin, daß Sid-Achmat ins Gefängnis in Kowno gebracht wurde, und der moldauer Wojewode Stefan wurde durch einen besonderen Vertrag verpflichtet, die Söhne Sid-Achmads bei sich zu internieren, in ein „strenges und verläßliches“ Gewahrsam zu bringen und niemandem auszuliefern, nicht an Litauen, nicht an die Türkei oder an Ungarn, sondern nur über besonderes Verlangen an Polen!

Infolge dieser Katastrophe Sid-Achmats (von welchem der wohlunterrichtete Miechowita sagt, daß der Enkel von Tochtamysch „Szyd-Achmet czar regnare voluit, sed Adżi-Kerei czar expulit eum et ipsemet pro eo regnavit“) fiel die ganze Krim an Hadschi-Girei. Auf diese Weise gelang es Hadschi-Girei, der bis dahin nur über den südöstlichen Streifen der Krim, — Kirkor und Solhat — geherrscht hatte, mit Hilfe des offiziellen Litauen und Polen (nach

Długosz), seine Herrschaft über die ganze „Horde“ auszudehnen. Seine Nachfolger behaupteten sich auf dem Krimer Thron.

Die Grundlage dieses Zartums (der Herrscher führte den Titel „freier Zar«) bildete die Herrschaft über vier Auls, Schirin, Barin, Argin und Mangit, welche bis dahin selbständig regierenden Fürsten unterstanden. Von diesen Geschlechtern schlugen sich anfangs auf Hadschi-Gireis Seite nur die Schiriner und Bariner, aber auch unter diesen fand er nicht bei allen Anerkennung, da ein Teil der Schiriner zu Sid-Achmat hielt, während sich für ihn nur der Häuptling des Stammes Fürst Iminek mit aller Entschiedenheit einsetzte, der nach Hadschi-Gireis Tode zehn Jahre lang, während die Söhne des Verstorbenen um die Herrschaft stritten, die Verwaltung der Krim mit mächtiger Hand führte.

Die Häuptlinge dieser vier Stämme sind seine Karatschi's, d. h. seine ersten Berater, unter denen der Schiriner und der Bariner größeres Ansehen genossen. Ihre Zustimmung erholt sich der Zar bei jedem größeren Unternehmen. Über die wichtigsten Angelegenheiten, z. B. über Bundesverträge hat die Versammlnng sämtlicher Häuptlinge der Auls, also sämtlicher Dynasten, zu entscheiden. Eine solche Versammlung, „Landduma“, ist uns aus einem Berichte moskowitischer Gesandten bekannt.

Das Amt der Burgkommandanten (Perekop, Kirkora, Otschakow, Kozlow, Krim) führen Wojewoden, Statthalter (Begs) des Zaren; als Beamte sind ihnen beigegeben (seit dem XVI. Jh., seitdem Sahib-Girei ansässiges Leben und Beschäftigung mit Ackerbau angeordnet hatte) Amin, Kadi, Burg-Aga und Diak. Diese Ämter, besonders aber die Hof- und Kanzleiämter wurden an der Wende des XV. und XVI. Jhs., oft in die Hände von Italienern gelegt, so daß diese in vielen Fällen, wie z. B. August Garibaldi, auf die Diplomatie der Zaren maßgebenden Einfluß gewannen.

Die Zusammensetzung der Bevölkerung und die Art ihrer Beschäftigung ersieht man am besten aus dem von Dewlet-Girej erlassenen Jarlyk: An sämtliche Einwohner der Großen Horde rechter und linker Hand! Den mächtigen Wojewoden, Hunderttausendmännern den vortrefflichen Kennern des Gesetzes und Glaubenslehrern und deren Verehrern, den Kanzleischreibern, Handwerkern und dem gesamten großen Volk der Horde wird hiermit kundgegeben u. s. w.

Nachdem nun das Geschlecht der Girei-Tochtamysch seine Herrschaft im Zartum Krim mit Litauens Hilfe befestigt hatte, wurde

sofort das alte Programm, der Kampf mit den Nebenbuhlern, den Timur-Kutłuks aufgenommen.

Doch bald wurden sie durch die Kämpfe, welche nach Hadschi-Gireis Tode zwischen den Söhnen desselben (Nur-Dewlet, Izdemir, Ajdar, Mengli-Girei) um die Erbschaft ausbrachen, daran gehindert, in beachtenswerter Weise in den Gang der Ereignisse in den osteuropäischen Steppen einzugreifen.

Auf Grund genuesischer Akten aus Kaffa sind wir in der Lage, diese Kämpfe genau zu verfolgen, und wir sehen, daß die Timur-Kutłuks mit Waffengewalt in der Krim eingreifen. Einen Wendepunkt in diesen Kämpfen bildet das Erscheinen von türkischen Truppen in der Tauris und die Besetzung Kaffas im J. 1475. Unter ihrem Schutz besteigt den Thron Mengli-Girei (1478), doch schon als Vasall der Osmanen, die übrigens ihre Herrschaft auf den Besitz von Häfen Kaffa und Asow beschränken.

Als nun Mengli-Girei nach diesen langjährigen inneren Wirren die Herrschaft im Zartum Krim übernommen hatte stand er einer gänzlich veränderten politischen Situation in Osteuropa gegenüber. Da nun die Krim infolge des Bürgerkrieges als maßgebender Faktor aus den diplomatischen Kombinationen als ausgeschaltet gelten mußte, war Litauen in die Zwangslage gekommen, sich nach einem anderen Bundesgenossen zum Schutz gegen Moskau umzusehen, da es gegen den Vertrag vom 31. August 1449 aus den Handelsgebieten der nördlichen ruthenischen Republiken Pskow und Nowgorod hinausgedrängt worden war.

Zur Abwehr dieser von Iwan III. in den Jahren 1470—1480 in Angriff genommenen Aktion schließt Litauen mit den Timur-Kutłuks, besonders aber mit dem über die Große Horde herrschenden Zaren Achmat im J. 1471 eine Koalition, welche zu zwei Kriegszügen in den Jahren 1472 und 1480 führte

Moskau setzte diesem Bündnis den Vertrag mit der Krim in J. 1480 entgegen, welcher mit Rücksicht auf die Nebenbuhlerschaft Litauens von Wert sein und zur Befestigung der Stellung der Girei-Dynastie wesentlich beitragen mußte, wenn auch schon der Kampf zwischen den Tatarendynasten einen großen Vorteil für Moskau bedeutete, da hiedurch das Verhältnis der politischen Abhängigkeit des moskowitischen Staates von Sarai gelockert wurde.

Das auf diese Weise hergestellte politische Gleichgewicht der Machtverhältnisse: Litauen und die Achmatiden einerseits, Moskau

und die Gireiden anderseits erfuhr gegen das Ende des XV. Jhs. und in den ersten Jahren des XVI. Jh. eine entscheidende Verschiebung zugunsten Moskaus durch Anschluß der Moldau. Das Mißlingen des Kriegszuges der Jagellonen in die Schwarzmeergebiete, wo Litauen im Bund mit den Tataren Achmats einen entscheidenden Schlag gegen die Krim führen sollte (und der durch die litauische Opposition und den unglückseligen Ausgang des Unternehmens auf polnischer Seite in verhängnisvoller Weise vereitelt wurde, entschied endgültig über die Schicksale Osteuropas, vor allem über die Geschicke der Goldenen Horde. Die Katastrophe Schich-Achmats 1502/3 und dessen Vertreibung durch Mengli-Girei nach Litauen bilden den letzten Akt in der jahrhundertelangen Tragödie der tatarischen Steppen, in dem Ringen, welches mit der Schlacht bei Worskla 1399 beginnt und mit der Schlacht bei Kiew 1503 schließt.

Mengli-Girei herrschte nun auch über die Goldene Horde und seine Nachfolger führten nun den Titel: „Mächtige Zaren der Großen Horde". Aber als nun die Zeit kam, wo ihre Herrschaft unter den Tataren gefestigt erschien, erkannten sie zu ihrem Entsetzen, daß sie sich vor der Macht Moskaus beugen mußten. Die moskowitischen Herrscher, welche früher sich der Oberhoheit der tatarischen Zaren als „Knechte der Zaren" hatten unterordnen müssen, wurden jetzt so mächtig, daß sie ihre gierige Hand nach dem Besitz der Krim ausstreckten. Die Abwehr dieser Übergriffe erschien als eine unabweisbare Notwendigkeit und die erste Anregung hiezu ging von der älteren Tochtamysch-Linie aus.

Schon im J. 1506 zeigen sich Kasan und die Krim bereit, mit Litauen einen Bund gegen Wasil zu schließen. Wie die politische Lage mit einem Schlage verändert erscheint, ersehen wir daraus, daß Mengli-Girei als Vorstand aller Tataren die Jarlyks des Tochtamysch, Hadschi-Girei und Nur-Dewlet bestätigt und die Oberhoheit Litauens in den früher unter Kiptschaks Herrschaft stehenden ruthenischen Gebieten anerkennt.

Dieses Bündnis Litauens mit der Krim wurde dann 1512 und 1519 durch Iwan Hornostaj mit Mengli und Achmet-Girei, im J. 1535 von Onikiej Hornostaj mit Sahib-Girei, 1552 von Alexander Władyka mit Dewlet-Girei erneuert, bildete während des ganzen XVI. Jhs. die Basis der Machtverhältnisse in Osteuropa, und so gelang es den Erben Gireis, das ganze Kipschak-Gebiet in ihre Gewalt zu bekommen.

Infolge dieser Anlehnung an Litauen gelang es den Gireis, ge-

gen den Willen der Moskauer Herrscher, Kasan in ihre Gewalt zu bekommen, ja sie wurden sogar nach Astrachan lüstern. Doch Moskau schlief nicht, denn es brach über Machmet-Girei im J. 1523 eine Katastrophe herein und er wurde von den Nogaier Mursen samt seinen Söhnen ermordet und die Moskauer Zaren setzten in Kasan, die in ihrem Solde in Meschtschera (in dem sog. Kasimower Zartum) stehenden kleinen tatarischen Fürsten, Enkel und Urenkel Achmats, die Timur-Kutłuks als Herrscher ein, wodurch selbstverständlich diese Gebiete in politische Abhängigkeit von Moskau gebracht wurden.

Die unausgesetzt geführten Kämpfe Moskaus mit der Krim, welche auch während der Minderjährigkeit Iwans IV. nicht einschliefen, führten in dem Zeitraume von 1520 bis 1554/5 zur Eroberung von Kasan im J. 1552, von Astrachan im J. 1554 und zur Unterwerfung der Nogai-Tataren im J. 1555. Die von den Krimer Zaren Sahib und dann Dewlet Girei mehrmals geführten, mit Waffengewalt unternommenen Interventionen und ihre Züge gegen Moskau waren nicht geeignet, die Gefahr, welche von Moskau aus über die Tataren hereinbrechen mußte, abzuwenden, vielmehr sah sich Iwan der Grausame gerade deshalb veranlaßt, nachdem er mit jenen Zaren fertig geworden war, jetzt einen entscheidenden Schlag gegen die Krim zu führen (Die Kriegszüge Adaschew's und Wiśniowiecki's).

Das Eingreifen Zygmunt Augusts in Livland, durch welches sich Moskau genötigt sah, für längere Zeit auf seine Politik in den Schwarzmeergebieten zu verzichten und seine vollste Aufmerksamkeit der baltischen Aktion zuzuwenden, schob die Entscheidung in der Krim hinaus. Die hiedurch geschaffene Erholungspause wird sofort benützt, um ein neues Schutz- und Trutzbündnis mit Litauen und Polen zu schließen, das natürlich gegen Moskau gerichtet ist.

Litauen gewann durch dieses Bündnis nicht viel, die Krim errang manchen glänzenden Erfolg. So gelang es den Tataren, Iwan IV. zur Zahlung eines Tributs zu zwingen, und im J. 1471 wurde Moskau von Dewlet eingeäschert. Indem nun Moskau durch Kämpfe mit Litauen gefesselt war, konnte das Krimer Tatarenreich wirtschaftlich erstarken, da die moskauer Gefahr zweihundert Jahre lang abgewendet blieb. Zar Dewlet wurde so mächtig, daß sogar der große König Stefan Bathory (bei dessen Wahl Dewlet-Girei mitgewirkt hatte) ihm für den Weiterbestand des Bündnisses gegen Moskau im J. 1578 durch Taranowski eine namhafte Geldunterstützung anbot.

7. KOT STANISŁAW: **»Andrzej Frycz z Modrzewia. Życie i działalność«** *(André Frycz Modrzewski. Sa vie et son oeuvre).*

En travaillant sur la genèse, l'analyse comparée et l'influence des idées politiques de Modrzewski l'auteur s'est heurté à de grandes difficultés résultant du peu de lumière que l'on possède sur les conditions de la vie et du développement du grand écrivain. Les biographies connues jusqu'à présent (Ossoliński, Małecki, Knapiński et Dylewski) sont trop générales et de date trop ancienne, elles proviennent de l'époque où la connaissance bornée que l'on avait des sources historiques du XVI siècle ne permettait pas de mettre en relief la proche connexité existant entre l'activité littéraire de Frycz et les principales tendances de politique et de civilisation du siècle des Sigismonds. Ces dernières années ont vu paraître des notes biographiques de Car, Miaskowski et Warmiński, mais ce n'est que par quelques détails, qu'elles ont contribué à mieux saisir la vie de Frycz. En plus, on trouve beaucoup d'erreurs, qu'il faudrait corriger, dans toute la littérature scientifique s'occupant de Modrzewski sans même en excepter les publications récentes.

C'est ainsi que s'est imposé un nouveau travail destiné à fixer la biographie de Frycz; en réunissant l'ensemble des matériaux accessibles, on devrait chercher à découvrir les rapports existant entre les phases particulières de sa vie, de son activité et la situation politique générale de sa patrie et en ce faisant, définir le rôle historique joué par l'écrivain et par son oeuvre. Notre travail s'efforce de remplir la lacune existante et d'apporter un tableau complet de la vie et des travaux politiques et littéraires de Frycz, ayant pour fond les évènements et courants de l'époque; pour y arriver nous nous servons des matériaux contenus dans ses ouvrages, dans ceux de ses adversaires, dans la correspondance de l'époque et dans des documents pris en considération pour la première fois. Une partie de ces informations provient de sources manuscrites.

On pourrait résumer les derniers résultats de cette étude comme il suit: Frycz reçut son instruction humaniste lors de son séjour à Cracovie; étant employé dans la chancellerie du primat Łaski il apprit à connaître la vie politique, la jurisprudence, la législation, les finances et les usages de la diète, ce qui fortifia sa tendance à travailler sur la réforme de la vie politique et sociale

dans la République. Faisant partie de la maison du jeune Jean Łaski, il devint son ami et vécut ainsi dans une atmosphère imprégnée de l'influence d'Erasme de Rotterdam (chap. I.).

Frycz partit à l'étranger pour les affaires de Jean et Jarosław Łaski, il passa près de 10 ans en de continuels voyages tout en revenant fréquemment dans sa patrie. Il séjourna principalement à Wittemberg et à Nuremberg où il se trouva à même de connaître la vie politique et religieuse de l'Allemagne contemporaine et de participer en personne aux congrès, aux discussions et aux ententes religieuses qui y eurent lieu. (chap II.)

Revenu au pays, il entra en rapport avec les humanistes de Cracovie, et ayant gagné leur appui fit son apparition comme publiciste dans la question de la capitation, suivant ainsi une direction parallèle à l'action de la diète conduite par la chancellerie royale (Hozyus). (chap. III.)

La convocation du Concile de Trente lui fournit une occasion de demander la réforme de la vie religieuse et confessionnelle, à laquelle il pensait arriver en transigeant Pour atteindre à cette réforme universelle de toute l'Eglise Polonaise il proposait sa répartition en plusieurs Eglises particulières. Ayant eu connaissance des essais d'entente faits en Allemagne (l'Intérim d'Augsbourg) et en Bohême (les Calixtains) lors de ses deux grandes ambassades (1547 à 1550), il fut encore plus convaincu de la possibilité d'une telle réforme générale. (chap. IV.)

Comme résultat de ces tendances réformatrices dans la politique et la question de l'Eglise, Modrzewski résolut de publier deux grands ouvrages en 1551. Il ne fit pourtant alors paraître que l'ouvrage politique: „De Republica emendanda" rempli d'idées et de projets originaux, sans s'appuyer sur les opinions réformatrices de la noblesse contemporaine. Tout au contraire, il garda son programme et son indépendance critique envers le parti réformiste de l'époque, ainsi qu'on put le voir après la diète de 1553. Ce n'est qu'en 1554 qu'il réussit à faire paraître son ouvrage sur l'église dans lequel il proposait un programme minimum de réformes, tout en reflétant les opinions d'un cercle influent de prélats et de laïques. Cet ouvrage n'avait pas encore paru, qu'il souffrait déja d' une campagne dirigée contre lui par Hozyus (chap. V.)

Afin de préparer la Mission polonaise devant assister au Concile de Trente, Frycz s'établit à Wolborz auprès de l'évêque Dro-

hojowski choisi comme envoyé de la Pologne, et travailla à des projets de réforme sur l'organisation, les cérémonies, et même sur la dogmatique de l'église catholique. Son activité d'écrivain, prêtant une base théorique à l'activité politique dirigée contre le clergé par la chambre des députés, le rendit sujet à une haine de la part de Hozyus et à des persécutions de la part de Rome, contre lesquelles il trouva un appui chez le roi et Tarnowski. (chap. VI.)

Tous ces déboires aussi bien que la situation de son ami l'évêque Uchański, affaiblirent son espoir dans une entente possible avec Rome et contribuèrent à produire une vive critique de la hiérarchie de l'église, contenue dans sa dissertation „De ordinibus Ecclesiae“, dans deux „Défenses“ contre les attaques de Hozyus, et enfin dans une brochure anonyme „De primatu papae“ accompagnée d'accusations lancées par Orzechowski à l'adresse des évêques polonais considérés comme agents dévoués au pape. Par suite de ces différends, Frycz se rapprocha de l'église réformée polonaise, et prit part à l'affaire Stankar en défendant ici encore, la liberté de la parole et la tolérance. (chap. VII.)

Son énergie créatrice s'affaiblit après son mariage par suite de tracas pécuniers, ainsi que par suite des évènements douloureux qui le séparèrent d'Orzechowski et qui compliquèrent ses rapports tendus avec le catholicisme. (chap. VIII.)

Lorsque les décrets de Trente eurent amoindri l'espérance d'une réforme générale de l'église, Uchański étant déja primat, s'efforça d'arriver au moins à obtenir des modifications partielles pour l'église polonaise par l'intermède d'un concile national. A ce moment Frycz se voua à la propagande de cette idée, et voulant faciliter sa réalisation, il travailla à rapprocher les divers partis séparés par la question du dogme de la Trinité. (chap. IX.)

C'est alors qu'il écrivit ses trois „Silves“ qui ne furent pourtant pas publiées de son vivant, étant jugées trop dangereuses à cause de leur scepticisme envers toutes les confessions qui se basaient sur le dogme de la Trinité. Nonobstant ceci elles firent naître à l'étranger de grandes discussions et de gros volumes polémiques (Simler, Zanchi). Les deux premières „Silves“ modifiées et complétées par deux nouvelles, parurent après la mort de l'auteur (grâce aux soins de Dudycz.).

La troisième „De baptismo infantium“ écrite en 1566 contre les anabaptistes, ne s'est conservée jusqu'à nos jours qu'en un ma-

nuscrit défectueux. Ecarté de Wolborz, Frycz passa les dernières années de sa vie dans l'isolement, loin des évènements historiques, entièrement occupé à assurer l'existence de sa famille. Nous sommes redevables de la seule et unique mention de sa mort, survenue en automne 1572, à un écrivain anonyme que l'auteur soupçonne être Jérôme Powodowski. (chap. X.).

Le travail se termine par la caractéristique de Frycz comme homme privé, et se trouve complété par des appendices s'occupant de son nom, de son origine (noble, de pur sang polonais) et de l'authenticité du „De primatu Papae“. Une notice spéciale donne la liste de ses ouvrages se trouvant dans les bibliothèques européennes, ainsi que certaines dédicaces et annotations curieuses.

---

8. ŁOŚ JAN: **»Zarys rozwoju historycznego techniki wiersza polskiego od średniowiecza aż do czasów ostatnich«**. *(J. Łoś: „Le développement historique de la versification polonaise depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours“).*

La technique de la versification consiste dans le rythme et dans la rime. Le premier forme l'élément essentiel et nécessaire du vers, la seconde n'est que facultative.

De nos jours, la rime est caractéristique pour les vers polonais, aussi bien pour les vers littéraires que pour les vers populaires, pourtant la comparaison de la technique de la versification populaire polonaise, avec celle de la versification populaire d'autres pays slaves, par exemple la Serbie, ou la Grande Russie, démontre que le peuple polonais n'a appris à rimer qu'à une époque historique, et principalement sous l'influence des chants religieux.

On rencontre il est vrai dans les chants populaires Serbes ou Grands-Russiens des rimes spontanées, et ceci pour deux raisons: premièrement les phrases finissent de la même manière, autrement dit elles se terminent par des mots ayant des terminaisons identiques; deuxièmement, on peut remarquer la répétition de tours et de vers entiers. De là on pourrait conclure que la rime aurait pu se développer spontanément dans les pays slaves; pourtant avant que ceci ne fut arrivé, la Pologne avait déja subi la forte influence des produits littéraires rimés qui introduisaient dans la versification populaire un élément nouveau lui étant encore étranger.

En Pologne, dans les chants d'Eglise du moyen-âge, les rimes ne sont que l'imitation des modèles latins de la même époque, parmi lesquels il est très rare d'en rencontrer de non rimés.

Toujours d'après le latin, on employait en Pologne l'assonance à côté de la rime. Cette alternance de la rime et de l'assonance dura en Pologne jusqu'à Jean Kochanowski. Les poètes postérieurs suivirent la route qu'il avait indiquée.

Au moyen-âge, la versification latine produisit deux types de rimes: la rime féminine et la rime masculine. Il faut chercher la raison de l'énorme majorité de la première dans les conditions de l'accentuation: en latin l'accent n'est jamais oxytonique, la rime masculine ne pouvait donc employer que le matériel relativement exigu présenté par les monosyllabes. La langue polonaise a un pareil système d'accentuation d'où il résulte que la relation entre les rimes masculines et féminines est à peu près identique à celle que l'on voit dans les chants latins. Dans la poésie latine, ainsi que dans la poésie polonaise du moyen-âge on ne se rendait pas bien compte de la différence existant entre la rime féminine et masculine, ce qui amenait à les confondre. Kochanowski fut le premier en Pologne qui saisit la différence; néanmoins il ne s'avisa pas de combiner les rimes féminines et masculines selon un système strophique. Il ne fit qu'écarter radicalement les rimes masculines.

La réforme de Kochanowski se maintint jusqu'au commencement du XIX siècle, et les premiers essais de rétablissement des rimes masculines dans la poésie polonaise datent seulement de l'année 1817. Les essais dérivèrent de la nécessité d'adapter le texte des chants aux exigences toniques de la musique selon les modèles étrangers, et principalement selon les modèles italiens.

C'est à cette époque, qu'on proclama la nécessité d'annoblir les rimes; jusqu'alors on s'était contenté de leur justesse et pour la plupart on n'avait employé que la rime grammaticale. On chercha donc à rendre la rime plus recherchée, surtout pour les poésies dont la pensée exigeait une perfection artistique de la forme.

On commença aussi à observer plus attentivement l'exactitude essentielle des rimes et à cette fin on discutait sur la rime „pour l'oeil“ et „pour l'oreille“.

Le vers blanc employé sciemment fit sa première apparition chez Kochanowski, dans sa „Odprawa posłów“ (Refus donné aux envoyés grecs). Il y est imité des modèles antiques et classiques

De même que le principe des rimes, le système de leur répartition fut emprunté par la Pologne à la poésie latine du moyen-âge. Dans les chants provenant probablement du XIV siècle, on imitait les modèles latins écrits en rimes diversement croisées et transposées, par la suite et jusqu'à la fin du XV siècle, on se bornait à faire rimer les vers deux par deux; il arrivait parfois qu'une rime en liait trois on quatre de suite. Les rimes croisées réapparaissent vers la fin du XV siècle et entrent peu à peu en usage durant les siècles suivants. Pour ce qui concerne certaines strophes étrangères se basant sur une disposition de rimes particulières, nous rencontrons le sonnet, le tercet et le sixain épique chez Jean Kochanowski; l'octave chez Pierre Kochanowski, le sixain lyrique chez Morsztyn, enfin le triolet au début du XIX siècle. Les romantiques ont introduit un croisement de rimes non systématique.

Dans la poésie populaire la disposition des rimes ne présente de même rien d'original, les rimes paires sont ici les plus fréquentes. Dans les strophes de six vers, le type a a b c c b est le plus caractéristique. Par contre, la „concatenatio" est propre à cette poésie, c'est à dire l'enchaînement des vers au moyen de mots se répétant. C'est ce que l'on trouve encore dans la poésie populaire de la Serbie, de la Grande-Russie etc.

Il appert ainsi que la rime en Pologne n'est guère un produit autochtone et que l'histoire de son développement démontre l'influence continuelle de modèles étrangers. Il s'agirait maintenant de savoir si le système rythmique polonais possède quelques traits indigènes et locaux, et aussi, de fixer la mesure dans laquelle ils se seraient manifestés dans la versification artistique. Si de pareils traits existent, le meilleur moyen de les découvrir est de comparer la poésie populaire polonaise avec celle des autres nations slaves.

Voici la conclusion que l'on peut tirer du matériel analysé par Wollner, en ce qui concerne la versification populaire de la Serbie: 1) le rythme épique n'y diffère guère du rythme lyrique; 2) parmi les types de vers serbes, nous en trouvons certains qui sont différents des types employés autre part. C'est ainsi que d'après Korš, le vers de 10 syllabes du type 4 + 6 ne pouvait être pris ni d'Italie, ni d'Allemagne, où on ne le connaissait pas; 3) il arrive très souvent que les vers populaires Serbes se répartissent systé-

matiquement en petites parties, comptant 2, 3, 4 ou 5 syllabes, et contenant des mots entiers, de sorte que des vers relativement courts possèdent jusqu'à deux ou trois coupes. 4) le parcellement des vers s'effectue sous l'influence de la musique, c'est à dire sous l'influence de la tendance à conformer le rythme du vers à la mélodie, afin que la mesure de celle-ci se rencontre avec une parcelle rythmique du vers caractérisée par une coupe. Ce principe a été entièrement réalisé dans plusieurs chants.

Dans la poésie populaire de Grande-Russie la plupart des productions épiques et lyriques ne possèdent pas de rythme fixe, les chants se composent de vers non rythmiques, mais „rythmoïdes“, c'est à dire de vers qui dans le chant peuvent être allongés ou abrégés selon la nécessité de la mesure. Korš admet comme rythme essentiel le vers de 15 syllabes du type 8 + 7 qui arrive parfois jusqu'à n'avoir que 8 syllabes 4 + 4, auquel cas toutes les syllabes sauf la dernière sont prononcées longuement. Pourtant on rencontre aussi des chants lyriques construits de la même manière que ceux de la poésie serbe, mais ce ne sont que de rares spécimens, ce qui prouve qu'en Grande-Russie la musique n'a point exercé d'influence aussi sérieuse qu'en Serbie.

Il résulte de la comparaison de la versification populaire polonaise avec la versification populaire de la Serbie et de la Grande Russie que la première occupe pour ainsi dire une position de développement intermédiaire: d'une part elle possède des poésies composées de vers irréguliers, „rythmoïdes“, et de l'autre des poésies se composant de vers morcelés, comme il s'en trouve en Serbie. Nous trouvons encore en Pologne un genre spécial de vers, signalé par Madame Windakiewicz: des vers possédant une quantité variable de syllabes, mais se terminant toujours par un tronçon rythmique de trois syllabes.

Un examen partiel des matériaux contenus dans la collection Kolberg, suffit pour constater que la très forte quantité relative de chants contenant des vers morcelés se trouve en rapport direct avec les exigences de la mélodie, puisque chaque parcelle rythmique, délimitée par des coupes et se composant de mots entiers, se rencontre avec une mesure de la mélodie.

Il existe aussi un bon nombre de chants présentant toujours, à côté d'un certain nombre de tronçons de vers à une mesure, un nombre plus restreint en ayant deux. L'adaptation du rythme du

vers à la mesure de la mélodie ne s'est pourtant pas entièrement réalisée pour toutes les poésies, peut-être se réalisera-t-elle dans l'avenir.

La poésie populaire polonaise possède des types de versification qui lui sont propres, soit étant étrangers à la versification littéraire, soit n'y figurant que tardivement et n'y tenant que peu de place: ce sont principalement les types présentant le tronçon final de 3 syllabes: 10 + 3 (5 + 5 + 3 ou 4 + 6 + 3), 8 + 3, 5 + 3, 4 + 3; puis d'autres dont le tronçon final se compose de 4 syllabes: 8 + 4, 6 + 4, 5 + 4, 4 + 4 et enfin d'autres encore dont le tronçon final est de 5 syllabes: 8 + 5, 6 + 5, 4 + 5. Nous trouvons beaucoup de ces types dans la poésie Serbe et Grande-Russienne et il est possible qu'en faisant de sérieuses recherches on pourrait les y signaler tous. En Pologne le type le plus usuel pour la poésie populaire est le rythme 4 + 6, surtout dans les chants ayant un caractère narratif, ce qui est conforme à la poésie serbe où ce vers est manifestement épique.

Comme éléments propres à la technique de la versification polonaise on peut considérer: les types rythmiques dont il vient d'être question, puis le morcellement fixe au moins en deux parties des vers de 7 et 8 syllabes, et même parfois plus courts, enfin le morcellement en trois tronçons ou plus dans les vers plus longs.

La troisième partie de l'ouvrage présente un tableau de l'histoire de la technique du vers littéraire. Cette partie est la plus étendue, bien qu'elle n'épuise pas tout le matériel historique, se bornant aux époques et auteurs les plus éminents.

Au XIV siècle nous avons une parfaite imitation de la rythmique latine du moyen âge, premièrement de ses modèles compliqués, puis d'autres simples et populaires. Les différences se réduisent à ces deux faits: 1° on ne s'efforce pas de créer un rythme qui soit caractérisé par un accent tombant sur l'antépénultième, vu qu'un tel rythme ne s'accorderait pas avec la nature de l'accentuation polonaise; 2° dans des vers identiques, on ne recherche pas la même cadence avant la césure, négligence qui dura jusqu'à la seconde moitié du XVIII siècle. L'imitation du rythme étranger ne réussissait pas toujours, jusqu'à Kochanowski on rencontre souvent des erreurs dans le nombre des syllabes et dans la disposition des coupes. Durant plus de deux siècles et demi, les progrès dans cette direction sont très insignifiants.

Au XV siècle le vers dominant est celui de 8 syllabes qui est le plus facile. Selon les règles de la versification médievale, ces vers sont les plus longs qui puissent exister sans césure. On voit rarement des exemples de rythme plus recherché. Parmi les vers plus longs, nous rencontrons celui de 13 syllabes, employé déja à l'époque précédente, ainsi que d'autres de 5, 6, 7 et 8 syllabes. Le chant appelé „Pleurs de Notre Dame“ se signale par une versification exceptionnelle, il se compose de vers irréguliers, mais non „rythmoïdes“ car les variations du rythme y dépendent étroitement des diverses phases de la tension du sentiment, les explosions véhémentes s'expriment en vers brefs, les plaintes et les méditations en vers longs. A la même époque, nous rencontrons pour la première fois un rythme de caractère populaire, le vers de 7 syllabes 4 + 3 se trouvant dans un court cantique de Noël. Par ces deux exemples, on peut supposer une influence du rythme populaire.

Dans la première moitié du XVI siècle, pour les chants d'église aussi bien que pour les poésies laïques, nous apercevons quelques types nouveaux parmi la multitude des anciens: le vers de 15 syllabes (8 + 7); le vers de 11 syllabes (5 + 6), qui devait être si fréquemment usité par la suite, se rencontre pour la première fois en 1522; le même sous une forme (6 + 5) se trouve chez Seklucyan; celui de 13 syllabes (6 + 7); celui de 10 syllabes (3 + 7) dont l'autre forme (4 + 6), caractéristique pour la poésie populaire de presque tous les peuples slaves, devait gagner en popularité; et enfin le vers de 14 syllabes (8 + 6). D'autre part, dans de nombreux chants d'église, le rythme est plus négligé qu'il ne l'était au XV siècle, ce qui trahit peut-être l'influence du rythme non fixé encore de plusieurs chansons populaires de l'époque.

Vu la difficulté de fixer la chronologie, peut-être faudrait-il adjuger à Rey l'introduction du vers 8 + 7 et 8 + 6 dans la littérature. Dans la „Vie de Joseph“ il mêle les vers de 13 et 14 syllabes (7 + 6 et 7 + 7); dans quelques unes de ses moindres oeuvres il emploie des vers uniformes de 5 et de 4 syllabes. Bielski est en général inférieur à Rey, ne donnant aucun nouveau type, par contre il sait peut-être mieux observer le rythme.

Jean Kochanowski excelle dans la richesse des rythmes, dans la variété de leur combinaison et dans la fine distinction des diverses espèces de vers rapprochés entre eux. Il emploie dans ses ouvrages polonais 15 espèces de vers dont: deux genres de vers

de 13 syllabes (7 + 6 et 8 + 5), le vers de 11 syllabes (5 + 6 et 4 + 7), celui de 12 syllabes (7 + 5 et 6 + 6) et celui de 10 syllabes (4 + 6 et 5 + 5) ne les mélangeant pas entre eux.

Il y en a qu'il est le premier à introduire dans la littérature, tels ceux de (8 + 5), (7 + 5), (4 + 7) et (5 + 5) ainsi que celui de 14 syllabes (7 + 7); il est encore le premier à employer le vers de 9 syllabes en conservant une césure à place fixe (5 + 4), tandis que jusqu'alors elle variait. Kochanowski construit des strophes de vers à rythme différent, dont la diversité s'harmonise avec une simplicité lucide.

C'est chez lui que la langue devient pour la première fois musicale, et qu'elle gagne des traits que nous percevons sans pouvoir les définir.

Nous retrouvons dans la poésie populaire certains rythmes introduits par Kochanowski, le plus caractéristique est le vers 8 + 5. Par contre nous ne trouvons ni celui de 7 + 5, ni celui de 4 + 7 comme type distinct dans la versification du peuple.

Après Kochanowski qui forme époque dans l'histoire du développement de notre versification, Sęp Szarzyński ne donne plus rien de nouveau. Grochowski néglige la césure dans les vers d'une certaine longueur, en plus il suit servilement le rythme des originaux qu'il traduit sans toujours le comprendre. Miaskowski ne se distingue que par la césure 4 + 4 qu'il introduit le premier dans le vers de 8 syllabes. Chez Simon Zimorowicz nous remarquons le parcellement des vers à l'aide d'un plus grand nombre de césures fixes, ce qui assurément est un trait de la poésie populaire, mais il manque de simplicité populaire dans la construction des strophes; aussi peut-on le soupçonner avec vraisemblance de n'être qu'un imitateur de la manière italienne et française de traiter les chants destinés à la danse. Il a pu tout au plus emprunter parfois certains rythmes à la poésie villageoise. André Morsztyn a transplanté en Pologne le sixain lyrique en y introduisant la rime, il ne trouve pourtant pas d'imitateurs.

Il laisse voir un penchant à varier la construction des strophes, bien qu'il le cède sur ce point à Simon Zimorowicz. Par contre les strophes de Morsztyn sont moins artificiellement compliquées, elles répondent donc mieux au goût actuel.

Dans le dernier quart du XVII siècle Kochowski se rapproche le plus de Jean Kochanowski au point de vue de la technique de la ver-

sification, et il l'imite évidemment. Opaliński emploie dans ses satires le vers blanc, mais de même que Potocki il n'a introduit rien de nouveau dans l'histoire du rythme. Ce n'est que Niemirycz le traducteur des fables de La Fontaine qui introduisit en 1699 le vers irrégulier, employé encore uniquement pour les fables au XVIII siècle.

Węgierski, Trembecki et surtout Karpiński sont les précurseurs de nouveaux changements dans la versification polonaise, chez le premier, l'attention est appelée par la variété du rythme dans divers passages d'un même ouvrage, suivant les variations du sentiment; il emploie aussi le vers rythmique irrégulier dans sa traduction de Pygmalion. Le rythme 5 + 3 dans les vers de 8 syllabes est caractéristique pour Trembecki, il l'emploie dans les strophes à vers inégaux, tandis que Karpiński l'emploie de même dans les poèmes écrits en vers égaux. Karpiński recourt aussi à un nouveau vers original, celui de 14 syllabes formant des distiques liés par une disposition particulière des rimes: 5 + 5a + 4b, 5 + 5a + 4b. Karpiński modifie parfois encore le rythme dans diverses parties d'un poème lorsqu'elles se distinguent par leur trame, et quelquefois il souligne ainsi un renforcement de la note sentimentale (comp. la fin des „Plaintes d'un Sarmate" et toutes les „Pensées d'Automne"). L'introduction du rythme 5 + 3 par Karpiński et Trembecki n'était peut-être qu'un écho de la versification populaire, mais on manque de preuves certaines à cet égard. Le même vers avec l'ordre contraire 3 + 5 semble appartenir en propre à Karpiński. Au XVIII siècle s'établit aussi le principe de conserver la même cadence avant la césure.

Ces deux moyens techniques, existant auparavant à l'état sporadique et appliqués de plus en plus fréquemment à la fin du XVIII siècle, arrivent à leur épanouissement chez les romantiques, surtout chez Mickiewicz. Son importance dans l'histoire de la versification polonaise est de tout premier ordre et ne pourrait être comparée qu'à celle de Jean Kochanowski. Les ouvrages de Mickiewicz se signalent par une énorme variété de rythmes. Il emploie des vers uniformes aussi bien qu'une construction strophique basée sur un principe rythmique et se sert de plus de 20 espèces différentes de vers. On rencontre chez lui des nouveaux types rythmiques avec une terminaison féminine: le vers de 20 syllabes (5 + 5 + 5 + 5), de 15 syllabes (5 + 5 + 5), de 11 syllabes (3 + 3 + 5), de 9 syllabes (3 + 3 + 3), de 6 syllabes (3 + 3), de 5 syllabes (3 + 2) enfin

des vers de 3, 2 et 1 syllabes. En plus Mickiewicz a enrichi la rythmique polonaise par l'introduction de vers masculins, ou du moins possédant avant la césure une cadence masculine fixe 4 m + 7 „Znaszli ten kraj". En général il n'a appliqué le principe du parcellement des vers au moyen de coupes fixes, que dans certains cas particuliers, par ex.: dans les Dziady où de tels vers se trouvent sur les lèvres de personnages surnaturels. Ses ouvrages écrits en vers de rythme égal, sont variés par une disposition irrégulière de la rime et quelquefois par l'introduction sporadique de vers plus courts. Mickiewicz change de rythme dans le même ouvrage en marquant ainsi des épisodes distincts. Il emploie aussi le vers irrégulier, distinguant certains moments importants de l'action par des vers brefs, ou introduisant une ondulation irrégulière du rythme. Le point de départ pour cette manière d'écrire se trouve en partie dans la poésie allemande (Goethe, Schiller). Elle se fait remarquer avec une rare beauté dans la III^e partie des „Dziady". Un autre genre de vers irrégulier est employé par Mickiewicz dans des ouvrages de caractère populaire, il n'hésitait pas en ce cas à donner au vers un caractère „rythmoïde". Il emploie aussi des rythmes nettement populaires, par ex.: les vers à quantité variable de syllabes, mais se terminant toujours par un tronçon de 3 syllabes. („Polały się łzy me"). Rappelons encore son essai de vers à quantité mesurée („Skąd Litwini wracali").

La technique de la versification de Słowacki se distingue non tant par la variété et la richesse des rythmes que par sa perfection et ses effets musicaux, qu'il est difficile de faire entrer dans des lois fixes. Ces phénomènes font plutôt partie de l'art du style.

Comme versificateur, Krasiński n'a pas grande importance, il est enclin à diviser en deux parties égales les vers de 8 syllabes. Zaleski qui est allé le plus loin dans le parcellement des vers, y tendait depuis ses plus jeunes années.

En général le romantisme forme époque dans l'histoire de notre versification.

Nous trouvons des nouveautés dans les ouvrages dramatiques de Norwid. Pour rendre le caractère de l'époque préhistorique qu'il représente il emploie sciemment, à ce qu'il paraît des vers non rythmiques, principalement dans ses oeuvres. „Zwolon" et „Wanda". Pour d'autres rythmes il cherche à imiter l'hexamètre, il mélange exprès les rythmes traditionnaux, soit en ne conservant

pas la césure fixe, (trait caractérisant de même les romantiques français) soit en mélangeant des vers très différents quant au nombre des syllabes. Nous rencontrons encore chez lui des rythmes entièrement originaux p. ex: $2^1 + 4^1$, c'est à dire des vers à cadence exclusivement masculine, ou bien le vers 5 + 1, où le dernier monosyllabe est d'autant plus significatif qu'il se répète immuablement dans toutes les strophes (le mot „Rzym" dans le poème intitulé „Do władcy Rzymu"). Les rythmes irréguliers et variables que Mickiewicz employait en maître, ne sortent plus d'usage, et se rencontrent de même chez Norwid. Son „Chant du joueur de harpe" (t. A. p. 368) présente pourtant une nouveauté sous le rapport de la technique: les vers irréguliers mélangés arrivent à former des strophes de 4 vers, jusqu'à un certain point régulières. Nous voyons ainsi chez Norwid une tendance fixe à se défaire des types traditionnels nettement observés et à confondre dans une certaine mesure leur uniformité rythmique. Cette tendance est sans aucun doute, en rapport avec les propriétés psychiques de la nature impulsive du poète. Pour la première fois nous trouvons aussi chez lui les vers libres.

Kondratowicz présente un tout autre aspect avec ses rythmes à caractère décidé et mathématiquement réguliers. Nous trouvons chez lui des types de vers originaux qu'il est le premier à employer, p. ex. le vers $6 + 6^1$ („Starcowie, ojcowie, rozkażcie miodu wnieść"). Il imitait aussi les mètres antiques, mais son hexamètre n'est qu'un vers de 16 ou de 15 syllabes, du type 8 + 8 ou 7 + 8 qu'il croise toujours, avec régularité. Ujejski savait tirer des effets éminemment musicaux des rythmes les plus vulgaires et pour arriver à cette fin, il recourait parfois à sa propre invention, en créant des nouveaux types de rythmes (p. ex: les vers doublement masculins dans sa „Terkotka" (6 + 1 + 1) „Prędko pójdę zamąż. Tak! Tak!"). Il aimait diviser ses vers en petites parcelles par de nombreuses césures fixes; il a introduit 4 nouveaux types rythmiques. Wasilewski se signale de même par des vers à coupes nombreuses, tandis que Zmorski semblable à Norwid se caractérise par le manque d'uniformité et la confusion des rythmes; dans ses ouvrages le rythme est fréquemment variable, irrégulier, troublé, sans fortes ascensions ni chutes profondes, toujours inquiet, jamais complètement fixé, ainsi qu'on peut le voir dans son poème „Les ruines du château de Czersk". So-

wiński partage avec lui certains traits communs. Lenartowicz n'introduit aucune forme nouvelle dans la rythmique polonaise. Ses vers se caractérisent par de nombreuses coupes, c'est à dire qu'ils se divisent en plusieurs tronçons de 3 et 4 syllabes. Son prétendu hexamètre n'est qu'un vers moderne du type 8 + 8 avec six accents principaux.

Asnyk, Faleński, Konopnicka et Gomulicki forment un groupe à part. Leurs sentiments sont équilibrés et pour la plupart le caractère réfléchi est dominant dans leurs oeuvres. Nous voyons pourtant d'importantes différences individuelles entre eux, ne jugeant que des rythmes on pourrait avancer que c'est chez Konopnicka que le caractère réfléchi cédait le plus fréquemment devant la force du sentiment. Ils aimaient tous, les rythmes décidés, divisés en mesures fixes. c'est à dire en parties de 2, 3 ou 4 syllabes limitées par des coupes; presque tous imitaient aussi les mètres antiques sans s'en rapprocher davantage que ne l'avaient fait leurs devanciers; en voulant imiter l'hexamètre, ils ne créaient que des vers modernes avec un nombre fixe de syllabes. (A. Asnyk „Lykofron do fatum"). Tous à l'exception de Gomulicki employèrent le mélange irrégulier de différents vers, mais ne créèrent rien de puissant dans ce genre. Se distinguant des autres, Konopnicka est après Norwid la première en Pologne qui ait mélangé un grand nombre de vers n'ayant pas de rythme traditionnel parmi d'autres; de ceci est résulté tout un ouvrage („Jego duch") qui peut être considéré comme écrit en „vers libres" rappelant les vers primitifs basés sur la phrase. Pourtant ce groupe poétique est caractérisé par la pureté et la régularité du rythme musical obtenu par le principe du parcellement des vers au moyen de nombreuses césures.

Vu le principe métrique rencontré de plus en plus fréquemment et traité d'une manière de plus en plus originale, il a fallu consacrer le chapitre suivant à l'imitation des mètres antiques. Les essais de ce genre datent de la fin du XVIII siècle où ils furent appuyés par les théoriciens. Il semble que Kopczyński fût le premier à identifier la syllabe accentuée avec une syllabe longue, principe qui seul rendit possible la création d'une „métrique polonaise". Avant lui Nowaczyński avait tenté la même chose en 1781, mais en voulant fixer la quantité prétendue dans la langue polonaise, il ne s'était dirigé que selon ses vues entièrement indivi-

duelles. Ce n'est que dans la „Dissertation sur le caractère métrique et rythmique de la langue polonaise" d'Elsner (1818) et dans la critique de ce travail faite par Królikowski que nous trouvons des règles de quantité plus détaillées et mieux appuyées par des arguments objectifs. Toutefois ces théories ne se répandirent jamais sérieusement et ne furent mises en pratique que bien rarement. Mickiewicz en fit l'essai le plus important dans la narration du Waïdelote de „Konrad Wallenrod". Après lui, Norwid, Kondratowicz, Lenartowicz, Asnyk, Konopnicka s'essayèrent à la tâche de créer un hexamètre polonais. D'autres mètres antiques trouvèrent des imitateurs dans Faleński, Ostrowski et certains poètes ultérieurs. Lange dans ses imitations de la strophe alcéenne et du choréodactyle ne visait il semble qu'à certains effets de „humour".

Les théoriciens plus récents ne sont nullement d'accord dans leurs opinions concernant le vers métrique: Jenike est d'avis que les vers de la „Narration du Waïdelote" ne sont pas rigoureusement construits d'après le principe de l'hexamètre antique, par contre Mleczko souligne les avantages „des véritables hexamètres" de Mickiewicz. En présence de cette divergence d'opinions, l'auteur dans son présent travail, a soumis à une révision attentive toute la théorie de la „quantité" dans la langue polonaise et il conclut par la négative: il ne peut être question d'une métrique dans le sens exact du mot.

Néanmoins durant les quelques dernières dizaines d'années et jusqu'à nos jours, il y a eu des fréquentes tentatives d'imitation de mètres grecs et romains, principalement pour les traductions d'auteurs anciens. Certains de ces essais présentent une réelle valeur artistique, entre autres, quelques passages soi-disant métriques dans les tragédies de Sophocle traduites par Casimir Morawski. Pourtant ce ne sont là que des exceptions, pour la plupart nous avons devant les yeux des imitations serviles et bizarres qui sont très éloignées de notre goût actuel, p. ex: la traduction des Bacchantes d'Euripide par Eminowicz.

Toutefois le principe de ces prétendus mètres polonais a fait naître des nouveaux types rythmiques, surtout des vers que l'on pourrait nommer, d'après l'exemple des Russes, vers toniques. Ce sont des vers qui se caractérisent par une disposition fixe des accents, tout en conservant un nombre fixe de syllabes, mais

n'ayant point de césure fixe. Ils apparaissent premièrement chez Faleński, puis chez des poètes plus récents, principalement chez Tetmajer. Il y a un autre genre de vers ayant un rapport avec le système des vers métriques: ce sont ceux ayant un nombre égal d'accents principaux, mais un nombre inégal de syllabes, donc manquant aussi de césure fixe. Nous voyons de pareils vers chez Wyspiański. En général la tendance à créer de nouvelles formes de versification, caractérise la „Jeune Pologne".

Nous voyons dans son oeuvre un effort marqué pour arriver à vaincre toutes les difficultés rythmiques et à épuiser tous les moyens d'expression; les membres de la „Jeune Pologne" tâchaient de ne laisser passer aucune négligence, ni aucune maladresse. Ils recherchaient des effets nouveaux, ce qui est surtout visible chez les plus jeunes. Or—ot (Oppman) est peut être celui qui a introduit le moins de nouveautés, il a amené jusqu'à une véritable perfection la technique des vers divisés en petites parties et maintenus principalement dans le rythme des chansons populaires. Dans ses derniers „Chants de la gloire" (1917) nous trouvons aussi des nouveaux traits dans la structure des strophes, la disposition des rimes et la technique même de la pure rythmique. Kasprowicz présente beaucoup plus de variété, il a des vers irrégulièrement mélangés, selon leur adaptation au degré d'intensité des sentiments, sans égard à leur nature: ils expriment les passions et fluctuations de l'amour, les explosions de la joie de vivre, les accents mélancoliques etc. Parfois il entremêle des passages composés de vers non rimés et irréguliers avec d'autres écrits en vers de même rythme, et dans les deux cas la forme est en harmonie avec la pensée. Kasprowicz se caractérise encore par le mélange irrégulier des vers de 7 et 8 syllabes (Le livre des pauvres). Ses vers libres sont très intéressants au point de vue de la technique; leur rythme, ainsi qu'on peut le voir par des exemples, ne peut être considéré comme rythme de la prose poétique. Il n'a que rarement recours à des effets artificiels (comme le sonnet à deux rimes dans le drame pour musique „Sita").

Tetmajer n'est guère moins intéressant dans le matériel nombreux et varié qu'il offre pour des études rythmiques. il lie différents rythmes dans de nombreuses combinaisons harmonieuses. Il se fait remarquer par son insouciance envers la césure, ce qui pourtant n'atteint pas le rythme de son vers, vu qu'il prend grand

soin de l'ordonnance de tous les accents principaux. On remarque dans plusieurs de ses poèmes des vers sans césure, entremêlés aux vers avec césure („La Sulamithe et Salomon“) mais ayant des accents identiquement disposés, ce que nous voyons aussi dans des vers avec césure, („La fleur symbolique“, „la naissance de Vénus“) pourtant les tronçons de 3 syllabes peuvent avoir leur accent posé sur la première aussi bien que sur la deuxième syllabe. Les vers intitulés „La mélodie des brouillards de la nuit“ sont considérés comme hexamètres par Mleczko, ils se rapprochent le plus des vers toniques grâce à l'existence de 3 césures. Dans les vers construits soi-disant d'après les principes métriques, Tetmajer s'éloigne parfois à un tel point des modèles antiques qu'il finit les vers de 6 pieds par des „iambes“ et qu'il admet même des pieds de 4 syllabes dans ces „vers de 6 pieds“ soi disant dactyliques. L'auteur a analysé les ouvrages de Tetmajer écrits en vers libres, il serait pourtant difficile d'en donner les résultats dans un compte-rendu succint.

Wyspiański possède une technique des plus variées. Dès l'origine, il ne comptait guère avec les traditions de versification, et il suivait son propre chemin. Le rythme varié des vers dans „Daniel“ (1893) permet à un lecteur attentif de faire de nombreuses observations. Les vers de la „Légende“ ont un rythme primitif, non formé, rude, mais le chant de Wanda a un tout autre caractère, il se compose de vers toniques longs et brefs régulièrement croisés (3 — 2 — 2 — 2, 3 — 2 — 2); certaines autres chansons ont un rythme populaire; grâce à cela l'ensemble garde un caractère soi-disant populaire, soi disant antique, on dirait qu'il provient de l'époque où il suffisait aux hommes de voir les mots s'ordonner approximativement en rythme. Le commencement de la „Malédiction“ (Klątwa 1899) présente de même un rythme soi-disant primitif, et la prière du prêtre se compose de vers toniques 3 — 2 + 2 — 2, 3 — 2 — 2. En même temps, dans son „Protésilas et Laodamie“ (1899) Wyspiański, sous l'influence indubitable des ouvrages classiques, emploie des vers rappelant la construction des vers anciens. Chaque vers du discours tenu par le choeur (à l'exception du second) présente 4 accents principaux, donc 4 parties rythmiques, 4 pieds pourrait-on dire: la première compte 3 syllabes avec un accent tombant sur la première ou sur celle du milieu, les autres comptent 2 ou 3 syllabes, rarement peut-on

remarquer à la fin du vers un monosyllabe fortement accentué; le vers compte de 8 à 10 syllabes. Le chant de l'aède a des vers semblables partagés en 3 parties de 2 ou 3 syllabes. Le discours de Laodamie, adressé à l'ombre de son mari est écrit en vers libres. C'est donc ici pour la première fois que nous rencontrons des vers possédant un genre de pieds, ou parties métriques, qu'on ne saurait d'ailleurs ramener directement à aucun des différents modèles classiques. Nous trouvons la même chose dans l' „Achilleis" où Patrocle emploie des vers ayant 3 accents: „Od ciebie się | nauczyłem | wiązać zbroje" etc. Le chant de la Sirène a un rythme inusité, son premier vers paraît défectueux lorsqu'on le compare à ceux qui suivent sous forme „d'hexamètre polonais", se transformant vers la fin en un vers moderne à plusieurs césures. Le même procédé se retrouve dans la „Légion" p. ex: dans la conversation de Mickiewicz et Krasiński se composant de vers à 3 accents dont chaque tronçon varie entre 2 et 4 syllabes. C'est encore le même principe rythmique que nous voyons dans les paroles prononcées par St. André.

„Casimir le Grand" (1900) et d'autres poèmes démontrent que Wyspiański n'admettait guère la nécessité absolue de la césure; il se sert souvent de vers sans césure, bien qu'elle s'y impose à divers égards. En général il mélange différentes formes dans un ouvrage: la structure des strophes dans „Casimir le Grand" varie toujours, les octaves se mêlent avec d'autres combinaisons de vers et de rimes; parfois leur forme rappelle la technique du moyen-âge par la disposition et la répétition des rimes. Dans la „Varsovienne" nous voyons des vers libres se changer parfois en une prose totalement privée de rythme. Dans „Boleslas le Téméraire" (Bolesław Śmiały) poème de 1900, nous trouvons de nouveau un grand nombre de vers sans rythme et sans césure, aussi bien que d'autres à plusieurs césures. Les „Noces" (Wesele) ont pour la plupart des vers d'un rythme traditionnel, et certains passages seulement sont écrits en vers non rythmés. Dans la „Délivrance" (Wyzwolenie) il y a des rythmes intéressants, p. ex: les vers de 3 accents dans la prière de Conrad. La même technique se retrouve dans le monologue de l'évêque dans la „Skałka". Ces vers à nombre égal d'accents principaux et à nombre inégal de syllabes appartiennent en propre à Wyspiański, qui employait aussi fréquemment des vers uniformes et traditionnels en y changeant parfois le rythme.

Contrairement à Wyspiański, Staff conserve pour la plupart la technique traditionnelle de versification; nous rencontrons très fréquemment chez lui les types de 13 et 11 syllabes. En outre, il emploie souvent dans ses ouvrages des vers à plusieurs parties, combinés en diverses strophes, ou ordonnés selon les accents, tout en négligeant la césure. Le mélange des vers irréguliers, et la manière métrique des anciens („Sur la trace du pied antique") se trouvent de même chez Staff. Ce dernier genre présente une variété très prononcée.

Lange, un peu plus âgé que Staff, est intéressant à plusieurs égards. Il a une prédilection marquée pour les formes inusitées, il reprend certains artifices datant du moyen-âge et il recherche des combinaisons frappantes de rimes. La poésie se perd souvent dans tout ceci, mais pas toujours.

Miriam-Przesmycki se rapproche de Lange, mais il est moins recherché et un peu plus immédiat dans l'expression de ses inspirations. Ses strophes se caractérisent par une structure fine et charmante, il sait imiter avec grâce les anciennes formes, les canzones, romances, ballades, cantilènes, rondeaux et rondels. Ses traductions des poètes étrangers qui employaient des formes rares et inusitées, ont un intérêt spécial.

L'auteur passe ensuite à un examen détaillé des poésies de Bronisława Ostrowska, de Rydel, Constantin Górski et Charles Rostworowski, ainsi que des différents poètes des deux sexes groupés autour de „Chimera" (Chimère) de Varsovie, et de „Życie" (la Vie) de Cracovie. La tendance générale des dernières poésies lyriques, paraît être une recherche active de formes nouvelles et individuelles, ne s'écartant pourtant pas trop des formes léguées par le passé; on rencontre parfois, il est vrai, des extravagances et des bizarreries, mais en général ce sont des cas isolés. Il est juste par contre de dire que l'exécution laisse voir beaucoup de grâce et d'aisance dans les détails, ainsi qu'une observation indubitable des principes généraux et universels de la rythmique. La combinaison des rimes et des différents rythmes laisse le champ ouvert à une presque interminable variété de strophes. L'auteur a mis à contribution tous les recueils de „Chimera" et de „Życie" ainsi que plusieurs anthologies, afin de choisir tout ce qui lui paraissait de quelque prix pour dresser un tableau de la technique de versification contemporaine.

Le dernier chapitre est consacré à un aperçu général de l'ensemble de l'évolution historique de la rythmique observée dans ses genres principaux. L'auteur a analysé: 1° les vers construits selon les principes de la versification médiévale; 2° les vers divisés en parties, au moyen de césures employées d'après les modèles des anciens vers populaires; 3° le système du mélange irrégulier des vers traditionnels; 4° les vers écrits d'après la manière métrique des anciens; 5° les vers à nombre fixe d'accents et à nombre fixe ou variable de syllabes; 6° les vers ayant un rythme non fixé, ou négligé, ainsi que les vers libres.

Au début, l'étude présente s'est proposé comme une de ses tâches principales, d'établir les caractères de la versification populaire polonaise, en la comparant avec celle des autres peuples slaves, ce qui devait permettre de reconstituer l'état approximatif de la versification slave dans son époque primitive, et d'émettre à la fin quelques observations concernant la vue d'ensemble de l'évolution de la technique du vers polonais, telle qu'elle s'est présentée jusqu'à nos jours:

„Actuellement se termine un cycle énorme d'évolution rythmique, les vers sortis originairement du chant, se rapprochèrent jadis de la prose étant privés de musique, maintenant après des siècles de développement, ils continuent de même à s'en rapprocher dans leur rythme. Pourtant les formes intermédiaires des vers mesurés ne se sont pas perdues, tout au contraire, elles se sont perfectionnées et enrichies d'une manière extraordinaire. Bref le luth de la poésie actuelle possède des cordes fort nombreuses et d'une intonation infiniment variée“.

---

9. ROMAN RYBARSKI: **Idea gospodarstwa narodowego.** *(L'idée de l'économie nationale).*

L'idée de l'économie nationale, dont le développement historique, l'essence et les formes contemporaines fournissent le sujet du présent travail, n'est point une notion abstraite obtenue grâce à des recherches purement théoriques. Elle est l'expression du rapport existant entre la vie générale de la nation et sa vie économique. On peut parler d'économie nationale lorsque certaines formes et tendances économiques arrivent à se produire, en englobant toute

la nation et en cherchant à donner au développement économique une direction adaptée à ses besoins. Ceci se voit très clairement à l'époque du mercantilisme. Les états nationaux apparus dès le XVI s. se développent en écartant peu à peu les particularités locales ou touchant aux castes; une politique consciente se rapportant à tout l'état entre en vigueur en soulignant tout particulièrement l'intérêt économique général. Le mercantilisme est l'expression extrême de l'idée d'économie nationale; il se base sur la persuasion qu'il existe des contradictions dans le développement économique de différents peuples et que les pertes d'une nation sont un avantage pour une autre. Comme le prouve l'exemple de Colbert, le mercantilisme tend à créer à l'intérieur du pays une économie nationale systématique; pour l'extérieur il considère le commerce avec l'étranger comme une source de force, de puissance pour l'état et comme un moyen de lutte politique et économique avec d'autres nations. Le développement économique devient l'instrument et la base de la politique générale tout autant que la guerre et le commerce. Cet égoisme de l'état, compliqué de tout un système de restrictions et combiné avec des théories monétaires erronées ou exagérées a produit une réaction sous la forme du système économique appelé libéralisme.

Le libéralisme a apporté une conception absolument différente de l'économie nationale. Il ne faut pas oublier que ce libéralisme s'est introduit peu à peu et qu'on ne doit pas rendre ses créateurs responsables de tout ce qu'on comprend aujourd'hui par ce nom. Par rapport aux problèmes de l'économie nationale il y a de fortes divergences entre Quesnay et Smith, entre Smith et Ricard et ceux-ci se virent dépassés par le libéralisme militant de Cobden et de Bastiat. Pourtant, les principes du libéralisme arrivent à leur forme logique et conséquente chez ces derniers auteurs et agitateurs, qui lui ont aussi donné une portée pratique. En résumant les résultats de ce développement d'idées, on peut dire que pris dans ses dernières conséquences, le libéralisme nie l'idée de l'économie nationale, bien que plusieurs de ses représentants aient fait certaines concessions à cet égard. Le premier principe fondamental du libéralisme consiste dans la conviction que l'intérêt individuel est conforme à l'intérêt général. Par conséquent, la liberté du commerce devient la base de tout organisme économique. Les efforts économiques

individuels ont pour résultat une plus grande prospérité générale. L'économie nationale n'est que l'ensemble des économies individuelles, ne forme que leur total et n'est nullement, un entier indépendant, dirigé consciamment vers un but unique. A l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur le maximum de liberté économique s'impose.

Un second point se joint à ce que nous venons d'exposer, il s'agit de la conception des rapports économiques internationaux comme ensemble harmonieux. Dans cette économie mondiale la nation occupe la place antérieurement occupée par la famille ou la ville dans l'économie nationale. Chaque nation profite de toute part du développement économique des autres nations, car l'augmentation de la prospérité de l'acheteur ne peut que profiter au vendeur. Les rapports entre les diverses nations devront se développer avec intensité. Le développement de la solidarité économique fera cesser les différends politiques, les préjugés internationaux et créera la base d'une paix durable. Les rapports entre le libéralisme et le pacifisme sont très proches.

Si ces prémisses arrivaient à se réaliser, l'économie nationale cesserait de former un entier indépendant et ne serait plus qu'une partie de l'économie universelle. Elle perdrait ainsi son caractère national particulier. Effectivement, le libéralisme actuel souligne avant tout l'idée d'une répartition internationale du travail et la développe fortement. Il voit avant tout dans les différentes économies nationales, des spécialistes qui produisent exclusivement certains objets pour augmenter la prospérité et les ressources générales.

Ces idées se heurtèrent à une réaction provenant du courant nationaliste qui se développa le plus fortement en Allemagne et aux Etats Unis, mais se fit jour de même dans d'autres pays. Il possède différentes nuances individuelles dans ces divers pays, mais pris dans sa forme la plus générale il consiste dans la négation des principes fondamentaux du libéralisme, par rapport à l'économie nationale. Il commence par nier les heureux résultats de l'absolue liberté économique, et prétend que, dans la vie internationale une telle liberté n'aboutirait qu'a l'asservissement des faibles et au monopole des forts. Il désire donner une nouvelle direction à l'économie nationale grâce à une politique économique consciente, ne fut-ce qu'au prix de

certaines restrictions mises à la liberté; il s'agit pour lui de favoriser certaines branches de production qui en ont besoin. C'est donc ici que se trouve le principe de l'intervention en faveur de l'économie nationale; il en résulte la conception de l'antagonisme dans les rapports économiques entre différentes nations. Au XIX s. on ne proclame plus à ce sujet d'opinions aussi extrêmes qu'à l'époque du mercantilisme, pourtant on admet l'existence des contradictions internationales dans les intérêts économiques, on s'oppose à ceux qui voient toujours dans le développement économique d'une nation, celui d'une autre nation, considérant qu'un échange profite également aux deux parties. Enfin le courant nationaliste dans l'économie, tend à un développement économique général qui concerne toutes les forces et toutes les ressources d'une nation; il désire former un ensemble aussi indépendant que possible de l'étranger et en tous les cas il s'oppose à une trop grande spécialisation. Le point de départ de ce courant est la répartition nationale du travail

Vers le milieu du XIX s. commença une lutte acharnée entre le libéralisme économique et le courant nationaliste sous différentes formes. Par rapport au développement de l'économie nationale. il faut dire que le protectionisme l'emporta, bien que le libéralisme ait pris le dessus dans la théorie de l'économie. Il vainquit par le fait du développement de l'économie nationale dans la direction qu'il indiquait.

Au XIX s. seulement fut achevé ce qui avait été commencé lors du mercantilisme, c'est à dire, l'économie nationale considérée comme entier indépendant à l'extérieur par rapport aux autres économies nationales, et fortement concentrée à l'intérieur. Ce n'est qu'au XIX s. que des systèmes nationaux de communication furent créés, grâce à eux toutes les parties du système économique entrèrent en rapports mutuels, et grâce à eux encore le capital et le travail purent se transporter librement d'un endroit à un autre dans les limites d'un organisme économique. Alors seulement disparurent les entraves légales qui gênaient le libre commerce et le libre développement de la vie nationale. C'est ainsi qu'en France, à l'époque de Colbert, le mercantilisme tout en étant à son apogée, n'arriva pas à abolir les lignes douanières intérieures, qui ne disparurent d'Europe qu'au XIX s. et dans certains pays seulement vers la moitié du siècle. L'abolition du servage ne fut dé-

finitive qu'au XIX s., les serfs et la corvée représentent les derniers importants vestiges des anciens organismes économiques locaux.

Pourtant, l'économie nationale ne saurait être considérée uniquement comme résultat de certaines variations techniques, de transformations juridiques ou d'institutions matérielles. Elle existe en tant qu'ensemble conscient, définissant la direction prise par les systèmes économiques collectifs et individuels qui en dépendent. Pour bien comprendre l'essence même de l'économie nationale, il faut se rendre compte que nous avons en elle une des manifestations importantes de la vie nationale si intense au XIX s. Il nous faut donc comprendre avant tout l'essence du groupement social que nous nommons nation. Or, nous ne saurions expliquer l'essence de l'idée de nation par quelque formule abstraite qui fixerait une fois pour toutes les caractères sans lesquels il n'est pas de nation. Il ne faut pas oublier que la nation est un produit historique, dont la cohérence est constituée tantôt par certains éléments, tantôt par d'autres. Au XIX s. nous voyons apparaître au premier plan des tendances qui sciemment veulent augmenter et développer cette cohérence. Dans le domaine de la politique, cette idée se fait jour sous la forme du „principe de nationalité" c'est à dire du principe avançant que chaque nation doit avoir son propre état. Or donc, le principe de Nationalité transporté du domaine politique à la vie économique devient le principe d'économie nationale qui, tout en étant peut-être moins apparent, n'en est guère moins fort. Les différentes nations désirent ici encore marquer leur diverse individualité; elles veulent posséder leurs propres richesses, leur propre production dans tous les domaines, elles tendent à devenir indépendantes de toutes les autres, à créer leur propre type d'économie.

Dans ce cadre, nous sommes à même de saisir la portée de l'économie nationale. Avant tout, ce n'est point là une organisation économique dans l'acception habituelle du mot, car il lui manque la direction unique, possédée par toutes les organisations économiques individuelles ou collectives. Malgré ceci, elle forme un entier indépendant et non le total des systèmes économiques de différents membres d'une nation. L'économie nationale équivaut à une connexité fixe de tous ces

systèmes, qui leur imposent une même direction de développement conforme aux fins générales de la nation. L'unité nationale est l'élément qui dans les combinaisons les plus variées soude les différents systèmes économiques d'une nation, en leur donnant à tous une fin et un caractère commun. L'économie nationale n'est qu'une des fonctions de la vie nationale.

Au cours du développement de cette idée, l'auteur tâche de prouver qu'on ne saurait identifier l'économie nationale avec le système économique d'un état, bien que dans des circonstances normales l'économie nationale s'appuie sur son propre état. Il y a des manifestations économiques qui n'ont rien à voir avec l'état, et il arrive même que des nations n'ayant point d'état tendent à produire une économie nationale distincte.

L'auteur ne s'arrête point longuement sur la comparaison de l'économie nationale à un organisme, comparaison qui n'expliquant rien n'a point de valeur scientifique. Il proteste aussi contre les opinions qui opposent l'économie individuelle à l'économie nationale et voient dans la dernière la négation de la première. L'économie nationale n'est qu'une connexité durable des économies partielles, qui, toutes soumises qu'elles soient à certaines fins d'ordre supérieur, n'en conservent pas moins leur individualité. Il n'en serait pas de même si l'utopie de Fichte, c'est à dire son état commercial strictement fermé arrivait à se réaliser. Dans ce cas l'économie nationale deviendrait un système économique dans l'acception habituelle du mot.

Enfin l'auteur analyse les différents genres de rapports constituant l'économie nationale; il distingue les rapports strictement économiques et ceux qui ne le sont pas, les rapports volontaires et obligatoires, les rapports spontanés et produits sciemment. Il met à profit la classification de Durkheim, sa distinction de la solidarité par similitude, et de la solidarité par répartition du travail. L'auteur tâche de démontrer que les deux genres de solidarité existent côte à côte dans l'économie nationale et qu'ils ne sauraient exister l'un sans l'autre.

Dans la dernière partie, l'auteur s'occupe des problèmes actuels de l'économie nationale. Le plus important est celui qui fixe les rapports de l'économie nationale et de l'économie mondiale. Les éléments techniques et civilisateurs qui ont contribué à produire

l'unité de l'économie nationale, continuent à agir en *faisant éclater son cadre*. Le développement des communications ne se borne pas à rapprocher les diverses parties de l'économie nationale d'un pays, il rapproche de même différentes économies nationales d'autres pays. Le développement de la production exige des débouchés de plus en plus considérables, les marchés nationaux deviennent donc trop insignifiants. De même les relations entre les différentes économies gagnent en force. En présence de ces faits, on arrive à la conviction que l'économie nationale est une étape transitoire, et que nous entrons de plus en plus dans l'époque de l'économie mondiale. Suivant ces données, la répartition nationale du travail céderait la première place à une répartition internationale du travail et les économies nationales perdraient leur indépendance en faisant partie de l'ensemble plus vaste d'une et unique économie mondiale.

Il faut tâcher avant tout d'éviter ici une certaine confusion d'idées; si par économie mondiale on comprend la généralité des relations de plus en plus nombreuses entre différentes économies nationales, si l'on pense au fait même de cette dépendance réciproque, on peut dire effectivement que nous vivons de plus en plus à l'époque de l'économie mondiale et l'on peut citer beaucoup d'exemples à l'appui. Mais on comprendrait faussement cette économie mondiale en voulant y voir un ensemble cherchant à asservir sans aucun égard toutes les économies nationales, en leur enlevant leur indépendance pour se mettre à leur place. Les économies nationales, tout en participant de plus en plus au commerce économique de l'univers, tendent toutefois à en faire une source pour le développement de leur force et de leur indépendance, et n'en veulent pas moins garder jalousement leur individualité particulière, par rapport aux autres économies nationales. L'idée de l'économie nationale se développe de plus en plus fortement en s'appliquant aux nouvelles conditions techniques, économiques et civilisatrices.

Cette marche des évènements est confirmée par la connaissance que nous obtenons de la signification nationale des différents éléments économiques: population, terre et capital, précisément à l'époque actuelle du développement de l'économie mondiale. Nous voyons de même que la base du groupement des unités commerciales et douanières consiste toujours encore en l'unité nationale et que tous les essais tendant à l'écarter n'aboutissent guère. Le déve-

loppement du protectionisme national qui s'étend et gagne en force en est une nouvelle preuve. Arrivé à la fin de ses recherches l'auteur considère au même point de vue le problème de l'indépendance des puissances économiques, ainsi que les conditions dans lesquelles les économies nationales, petites ou moyennes, peuvent conserver leur liberté, tout en entrant dans le commerce économique international avec une intensité croissante.

---

10. SINKO TADEUSZ: **Pierwowzór »Nadobniej Paskwaliny« S. Twardowskiego**. (*Le prototype de „la belle Pasqualine“ de S. Twardowski*).

S. Twardowski en publiant vers 1655 son roman rimé en trois chants „La belle Pasqualine“ indiqua sa source dans le titre, en disant qu'elle „échangea récemment son costume espagnol contre un costume polonais“. Selon ces indications, le prof. R. Pilat en premier lieu, puis indépendemment de lui le prof. E. Porębowicz démontrèrent indubitablement qu'un certain récit de la nourrice de l'héroïne Stella trouvait son origine dans un récit d'une bergère Felismène, une des heroïnes de „Diana“ roman pastoral espagnol de Montemayor. Les deux savants remarquèrent pourtant chez Twardowski de fortes variantes, se faisant jour dans la tendance anti-érotique de Pasqualine et jugèrent qu'il fallait encore chercher quelque autre prototype. Cette recherche était d'autant plus indiquée, que la partie dépendant de Montemayor comprend à peine 180 vers sur les 3960 du roman polonais et concerne seulement l'épisode secondaire, motivant la colère de Vénus envers Pasqualine.

Le premier motif de cette colère est la rivalité entre cette dernière et Vénus par rapport à la beauté. Vénus menacée dans son monopole de beauté, ordonne à son fils Amour d'inspirer à Pasqualine un amour non partagé pour un chevalier quelconque. Amour exécute les ordres de sa mère et Pasqualine brûle d'amour pour Olivier, le lui fait savoir par lettre et perd sa bonne réputation. Désespérée, elle s'adresse à Félicie, grande prêtresse de Minerve lui demandant conseil, celle - ci comme pénitence, l'envoie faire un pèlerinage, durant lequel Pasqualine désarme Amour, mais oubliant les avertissements reçus, elle tombe en son

pouvoir, duquel Satyre la délivre. Arrivée au terme de son pèlerinage au temple de Junon, Pasqualine apprend, qu'elle avait aidé les dieux à briser le pouvoir de Vénus et d'Amour et qu'après son retour à Lisbonne la vie lui sera plus clémente qu'auparavent.

Ces motifs principaux, ainsi que plusieurs autres secondaires, proviennent ainsi que le démontre l'auteur, du célèbre conte d'Apulée sur „Amour et Psychée", conte des plus populaires au XVII siècle dans la littérature italienne, espagnole, anglaise et française. Certains motifs rudimentaires n'ayant pas chez Twardowski de fonctions organiques, prouvent, qu'il ne puisa pas dans quelque remaniement d'Apulée, mais directement dans l'original, dont il élargit les motifs au cours du deuxième chant, en s'inspirant directement d'Ovide, de Virgile, d'Horace et de quelques autres classiques.

Il faut comprendre la mention d'une traduction de l'espagnol faite dans le titre, comme toute autre indication donnée par les romanciers polonais de l'époque: Jean André Morsztyn fit dans sa Psychée une paraphrase de Marino, y ajoutant un peu des Métamorphoses d'Apulée et non de Lucien; néanmoins dans le titre il mentionnait aussi ce dernier comme source, bien évidemment parceque sous le nom de Lucien il trouvait l'„âne" grec. Potocki composa lui-même la trame de Syloret; malgré cela il dit, que son sujet est tiré de différents écrivains grecs et latins et qu'il n'a fait que le mettre en relief dans des vers polonais. Plus tard, le traducteur polonais d'Oromond, roman français de F. Pon., prévient dans sa préface, que cette histoire fut premièrement traduite du grec en vers polonais et qu'il la transcrivit en prose. L'original grec n'avait jamais existé, pourtant comme l'action se passait en Orient et que les héros avaient des noms soi-disant grecs, cette histoire fut appelée grecque, ce qui donna lieu par la suite à l'assertion qu'elle avait été traduite du grec. De même, grâce à une certaine couleur locale, le roman de Twardowski fut premièrement considéré comme espagnol et ensuite vu la source espagnole d'un épisode, il fut défini comme traduit de l'espagnol. Evidemment à l'époque, les romans traduits de l'espagnol devaient être lus avec autant de plaisir que l'ont été plus tard les romans traduits du français.

Dans un supplément, l'auteur indique les rapports qu'il y a entre le conte d'Apulée et le conte inachevé de Mickiewicz „Le roi Bobo et la reine Lala" et reconstruit son dénouement d'après des motifs d'Apulée.

---

11. SINKO TADEUSZ: **Poetyka Sarbiewskiego.** *(Die Poetik von M. Sarbiewski S. J.).*

Die Fürstlich Czartoryskische Bibliothek in Krakau besitzt eine Nachschrift der im Jahre 1626/7 in Połock gehaltenen Vorträge über Poetik von dem damaligen Lehrer dieses Gegenstandes Pater M. Sarbiewski. Es ist ein Papiermanuskript von 477 Seiten 4°, nr. Inv. 1446. Er umfaßt: De perfecta poesi libri novem (der größte Teil des 1. Buches fehlt), de acuto et arguto liber unus sive Seneca (rhetor) et Martialis, drei Bücher über lyrische Invention, Disposition u. Elocution, de virtutibus et vitiis carminis elegiaci sive Ovidius (1 Buch), zusammen 14 Bücher. Am Ende des neunten Buches, aber auch des öfteren im vorhergehenden Texte betont der Verfasser die Neuheit seiner Lehre und ihre vollkommene Unabhängigkeit von Skaliger, dem er das Mißverstehen des Aristoteles vorwirft. In der Tat folgt Sarbiewski hauptsächlich der Poetik von Aristoteles, dessen Lehre er durch eine detaillierte rhetorische Topik ergänzt. Nur in Einzelheiten, die er nicht auszuführen gedenkt, verweist er auf Skaliger, Pontanus, Vida, Minturno, Galuzzi u. a. Seine Lehre de acuto et arguto basiert durchaus auf Senekas Kontroversien; die dort öfters gerügte Manier wird hier zum stylistichen Ideal des Konzeptismus erhoben. Das Werk ist ein technisches Lehrbuch, mit dessen Hilfe die Schüler selbst Epen u. andere Gedichte verfertigen könnten. Das war nämlich das Hauptziel der Klassikerlektüre in den Jesuitenschulen. Für ästhetische Betrachtung der heidnischen Dichter war in diesen Schulen kein Raum.

---

12. SZYJKOWSKI MARJAN: **Dzieje nowożytnej tragedji polskiej. Typ pseudoklasyczny. Cz. II. Rozkwit i zanik 1800–1830.** *(L'histoire de la tragédie moderne en Pologne. Type pseudoclassique. II-e partie: L'apogée et le déclin 1800–1830).*

La seconde partie de l'histoire de la tragédie moderne en Pologne à l'époque du pseudo-classicisme nous présente le développement et le déclin de ce courant littéraire.

Il ne faut point considérer les dates de 1800—1831 comme bornes purement fictives, elles se trouvent basées sur le cours naturel des choses. Dès 1800 la tragédie française s'affirme sur la

scène polonaise. L'année 1807 inaugure une série de représentations de tragédies originales, écrites d'après le modèle français.

Dérivant du travail préparatoire fourni par la seconde moitié du XVIII siècle, la phase de la pleine maturité du pseudoclassicisme s'ouvrit alors en Pologne. Suivant notre méthode préalable, c'est à dire la méthode constructive, nous divisons notre tâche en quatre parties, analysant successivement les traductions, les représentations, le développement de la théorie et celui de la pratique théâtrale. En plus, on peut distinguer quant au temps, l'époque de „l'épanouissement" et celle „du déclin": la première renferme les 14 dernières années de la direction de Bogusławski et les premières six années de celle d'Osiński. Le déclin aussi rapide que l'épanouissement, s'accomplit dans les dix années qui précédèrent l'insurrection de Novembre 1830.

Dans ces limites, les six années de la direction d'Osiński 1814—1820 présentent sans aucun doute l'apogée: c'est ici que se place la plus haute influence quantitative et qualitative des chefs-d'oeuvre français. C'est ici que nous trouvons pour la théorie dramaturgique polonaise l'activité de la société varsovienne des „Iks" et pour la pratique, les deux pièces essentielles: „la Ludgarda" de Kropiński et la „Barbara Radziwill" de Feliński. Les traductions se rattachent directement à la tradition du siècle de Stanislas Auguste, et forment un chaînon ultérieur du labeur commencé par Konarski au milieu du XVIII siècle. Les matériaux rassemblés entre ces limites et groupés à la fin de l'ouvrage dans un tableau bibliographique, comprennent comme imprimés, manuscrits, livres séparés et fragments de revues et journaux, 88 numéros dont 59 se reportent au XIX siècle. De tout ceci, nous analysons particulièrement les travaux de Louis Osiński principalement important comme traducteur de Corneille, et ceux de Vincent Kopystyński, admirateur de Racine. Les adaptations d'Osiński jouissaient chez les contemporains d'une grande considération que nous essayons d'expliquer, ainsi que de fixer l'importance d'Osiński au point de vue historique et comparé.

Le chapitre suivant s'occupe de la tragédie française sur la scène polonaise, principalement sur celle de Varsovie qui à cette époque est de toute première importance pour tous les autres théâtres polonais.

Pour l'époque de la direction de Bogusławski et de celle d'Osiń-

ski nous avons rétabli le répertoire classique, dont nous dressons la liste chronologique à la fin du livre, en nous basant sur les sources contemporaines. Déja à première vue il démontre le nombre croissant, puis diminuant dans les dernières années des représentations de cette espèce, leur choix et leur distribution par rapport aux trois maîtres du théâtre français, les nouvelles pièces, les reprises et enfin la popularité relative de certaines oeuvres.

Dans ce travail nous considérons les opinions contemporaines des admirateurs et des adversaires de ce genre de pièces, la lutte sans espoir avec le „drame“ réclamé par une bonne partie du public, l'exécution scénique par rapport au jeu des acteurs et à l'agencement de la scène, les représentations exceptionnellement réussies, celle d'Athalie p. ex. qui fut le triomphe d'Osiński comme régisseur. Dans les années de déclin du pseudo-classicisme nous analysons les causes de ce déclin et les premiers symptomes du „romantisme“ sur la scène de Varsovie. Enfin nous nous occupons des rapports entre les théâtres de province (Wilno, Cracovie, Lwów) et celui de Varsovie.

Le chapitre suivant, divisé en trois parties, est consacré au développement de la théorie. La première partie est dédiée aux classiques: elle arrive aux sources de la critique théâtrale, en premier lieu de la société des „Iks“; elle mentionne une nouvelle édition de la poétique de Golański, analyse les opinions de François Wężyk, les cours d'Eusèbe Słowacki, la dissertation de Léon Borowski, le système de Louis Osiński et les critiques de Gaëtan Koźmian.

La deuxième partie sous le titre „Révolution romantique“ traite en détail des opinions de Brodziński et Korzeniowski. La dernière partie présente l'action de Mochnacki secondée par Michel Grabowski et Valentin Chłędowski.

A la fin du chapitre nous donnons, comme toujours, un coup d'oeil sur l'ensemble du sujet traité, lequel dans le cas présent concerne le long développement qui s'est produit de Rzewuski à Chłędowski.

Le dernier chapitre (VIII) possède une importance capitale: se basant en grande partie sur des matériaux inconnus, il tâche de reproduire le tableau complet du développement et du déclin de la tragédie originale, c'est à dire le résultat de tous les efforts des traducteurs, acteurs et théoriciens au cours de 30 ans.

Sans compter les formes intermédiaires, nous avons pu rassembler 36 unités dramatiques possédant des caractères clairement tragiques.

Après la période des essais primitifs, ces pièces présentent pendant les trente premières années du XIX siècle une ligne de développement qui se divise en trois parties: 1° de Niemcewicz à Kropiński, 2° le sommet de la tragédie. 3° son déclin. Dans ces limites nous commençons par la représentation de „Ladislas“ de Niemcewicz en 1807, représentation qui indique une continuité de tradition avec l'époque antérieure, puis nous passons à „Zbigniew“ du même auteur et à „Wanda“ de Tékla Łubieńska, comparée avec une tragédie semblable de Zacharias Werner.

Par la suite, nous analysons en détail les tragédies de Wężyk, d'Alexandre Chodkiewicz, d'Eusèbe Słowacki et d'Antoine Hoffman, nous acheminant ainsi vers les sommets du développement, sur lesquels brillent la „Ludgarda“ de Kropiński et la „Barbara“ de Feliński.

Nous établissons la parenté historique et réelle des deux ouvrages, nous analysons leur construction extérieure et intérieure, nous indiquons leurs sources historiques et littéraires (autochtones et étrangères), nous rassemblons les critiques contemporaines et celles qui suivirent, nous considérons enfin les représentations.

Dans ce cadre nous présentons toute l'oeuvre dramatique de Feliński, ses essais juvéniles et ses adaptations ultérieures d'Alfieri et de Crébillon; la seconde, autographe, est particulièrement intéressante, nous dévoilant les ressorts du mécanisme poétique de l'auteur de Barbara.

L'oeuvre d'Ignace Humnicki nous montre des signes évidents de décadence, bien que ses contemporains l'aient considéré comme successeur et héritier du talent de Feliński, contrairement à la critique isolée de Dmochowski.

Les tragédies antérieures et anonymes („Rokiczana“, „Krakus“) se signalent par des symptômes de décadence de plus en plus frappants. Nous assistons ainsi à la disparition des traits précis qui caractérisaient le pseudo-classicisme. Les nouvelles tragédies, comme par exemple „Kamma“ de Ladislas Miniewski, s'éloignent dans leur trame et dans leur forme des normes de la tragédie française.

Enfin, en 1827 et 1828, la scène la plus conservatrice, celle de Varsovie, s'ouvre pour les premières tragédies romantiques: le „Harald“ de Jean Max. Fredro et „Arces“ de Joseph Supiński. Mochnacki salua „Harald“ comme la révélation d'un art nouveau.

Les „Pélopides“ de Korzeniowski, représentés à Varsovie en 1830, peuvent être considérés comme preuve d'une extinction définitive de la vitalité du type pseudo-classique dans la littérature polonaise. Ce fut le dernier geste, noble et beau, du classicisme dans la dramaturgie polonaise. Nous avons pu connaître et analyser en détail cet ouvrage, grâce à une copie manuscrite, conservée jusqu'à nos jours.

---

13. WINDAKIEWICZ STANISŁAW: **Epigramata rzymskie Kallimacha.** *(Les épigrammes romaines de Callimaque).*

Les poésies romaines de Philippe Buonaccorsi Callimaque, oubliées maintenant se trouvent sous le titre de „Callimachi Epigrammata“ dans un superbe in-folio de la bibliothèque du Vatican, provenant d'Urbino, et portant le N° 368[1]). Un second exemplaire existait jadis à Vérone. Apostolo Zeno[2]), érudit du XVIII s. a noté ce qui suit: „Fra i codici della copiosa libreria Saibante in Verona ne abbiamo vedutto uno in quarto scritto verso il fine del XV secolo e intitolato „Callimachi poetae quidem lepidissimi Epigrammatum libellus“ Comincia cosi

Cum tibi crescit opus meliori pumice cultum
Quod mea dormitans saepe lucerna videt.

C'est ainsi que commence le seul texte qui nous soit accessible aujourd'hui, celui d'Urbino, un peu ultérieur il est vrai puisqu'il provient du début du XVI s. Il est écrit en belle italique de la renaissance, sur un magnifique parchemin. Les titres des poèmes y sont exécutés au minium et les initiales sont bleues ou parfois dorées. Les épigrammes de Callimaque contenues dans ce manuscrit représentent près du quart d'une plus grande collection dont l'étendue est définie à la première page: „In hoc pul-

[1]) v. Bulletin de l'Académie de Cracovie 1890 p. 276, Kwartalnik historyczny 1891 p. 360—363.

[2]) Dissertazioni Vossianae Venez. 1733 II. 331.

cherrimo codice continentur nonnulli poete latini iuniores, qui in circum pictis circulis sunt annotati". Ces cercles entourant le titre principal, sont au nombre de sept, et portent les inscriptions suivantes: „Christophori Landini Xandra (f. 2—57), Callimachi Epigrammata (f. 58—99), Nicolaï Perrotti Epigrammata et fabule (f. 100—146), Antonii Panormitae Hermaphroditus (f. 147—170), Bartholomei Contradae Egloga (f. 170—3), Marci Siculi Elegiae (f. 179—188), Franc. Patritii Egloga". Ce titre fut écrit avant que le manuscrit ne fût achevé, car il n'y est point fait mention de quelques poèmes insérés ultérieurement: „Philelphi Egloga de Christi Natali" (f. 173—5), „Caroli Aretini In funere Leonardi Aretini Carmen lugubre" (f. 176—9); par contre le poème de François Patrice annoncé dans le titre ne se trouve pas dans le corps du manuscrit. Les épigrammes romaines de Callimaque sont ici en brillante compagnie: Landino, Perrotti, Panormita, Filelfo, Carlo Marsupini, tous portent des noms glorieux dans l'histoire de l'humanisme du XV siècle.

Les épigrammes romaines de Callimaque sont dédiées à une personne qui nous est inconnue: „Ingenuo et multe indolis adolescenti Carboni Piceti Calimacus Venetus felicitatem dicit".

Il nous dit, que sur le désir du père de cet inconnu nommé Nicolas, il a rassemblé tous ses écrits en un entier pour le lui envoyer: „Nicolaus Pater tuus .... rogavit, ut epigrammata mea in volumen redacta ad te mitterem". La famille de Callimaque provenait de Venise[1]), bien que lui personnellement fût originaire de Toscane, ce qui explique qu'il se donnait indifféremment comme Toscan ou Vénitien. Il arriva pourtant à Rome de Venise, et dans ses épigrammes l'on voit encore des traces d'un séjour prolongé dans cette dernière ville.

Les épigrammes dédiées à Carbon Picet se partagent en deux livres; dans le premier on en compte 55, et dans le second presque trois fois autant, c'est à dire 149 épigrammes, ou plutôt gaietés et poésies d'occasion, qu'il rassemble sous ce titre. Nous ouvrons ce recueil avec curiosité voulant connaître le passé littéraire de l'éminent propagateur de l'humanisme en Pologne. Le manuscrit d'Urbino contient presque toute l'oeuvre littéraire de Callimaque durant son séjour à Rome. Elle coïncide avec le Pontificat de Paul II (1464—71)

[1]) De his que a Venetis. Zeissberg, poln. Geschichtschr. des Mittelalt 349.

et peut-être même remonte à une époque antérieure dont nous ne saurions pourtant rien dire de certain.

Callimaque écrivit ses premiers vers à Venise, mais en réalité il acheva ses études littéraires à Rome.

„Ingenium lectissimis literis Romae excoluit“, comme le dit Jovius [1]). Son frère François de 3 ans plus jeune que lui le devança à Rome, et s'y occupait aussi un tant soit peu de belles lettres et écrivit ultérieurement la „Vita beati Bartoli“ dont le héros était Florentin [2]). Ils arrivèrent de Venise pour profiter des leçons du célèbre archéologue romain Julius Pomponius Laetus, qui reçut notre Callimaque à bras ouverts. Nous trouvons dans les oeuvres de Pomponius une mention de leur rencontre: „Callimachus... cum Romam venit, a me, quia litterarum studium imitari videbatur, hospitaliter acceptus est“ [3]). Par l'entremise du professeur, il se rapprocha probablement de certaines de ses connaissances, entre autres de Barthélemy Platina, secrétaire du cardinal de Mantoue, auteur de l'ouvrage connu sous le titre de „Vitae pontificum“ et par la suite directeur de la Bibliothèque du Vatican. Il connut de même Antoine Campanus évêque de Teramo, célèbre epistolographe, ainsi que poète et favori de Pie II. Cette société de latinistes éminents fit beaucoup de bien à Callimaque; Campanus en particulier, s'intéressa à son talent. Le célèbre épigrammatiste du temps de Pie II fut frappé par la fantaisie, la perspicacité et aussi par une certaine faiblesse physique et désagréable du nouvel arrivé de Venise [4]). Callimaque était chassieux. Campanus écrivit à ce sujet:

> Callimachi quamvis lippi videantur ocelli
> Sitque minor stella pupula cantaridis,
> Plura videt quam linx vigili nec cesserit Argo
> Noctem vel media perspicit ille die ....
> Cumque alii videant quae sunt tantummodo, suevit
> Quaeque etiam non sunt cernere Callimachus...

[1]) Elogia claror. viror.

[2]) Zeno l. c. 321 voir aussi la lettre de Callimaque à Dersław de Rytwiany Tomiciana I app. 1.

[3]) Responsio Pomponii. Ms. Vatic. 2934.

[4]) Campani I. A. Opera. Venet. 1502 Epigr. VI. 18.

Callimaque arriva à Rome non seulement pour y chercher la science, mais aussi pour y trouver une bonne position. Il n'était pas riche et Platina lui vint maintes fois en aide; voyant son talent, le secrétaire de François de Gonzague cardinal de Mantoue le recommanda parmi son entourage; premièrement à Jacques Ammanati-Piccolomini, cardinal de Pavie et célèbre auteur d'épîtres, puis à Roborello, cardinal de Ravenne, qui l'employa comme secrétaire permanent. Par la suite lorsque les relations amicales de Callimaque et de Platina, ancien habitant de Rome depuis 1448 vinrent à se rompre, ce dernier écrivit au cardinal de Pavie en se plaignant de ce que son ami n'avait pas su apprécier tous les services qu'il lui avait rendus „quod hominem in numerum familiarum Reverendissimus Dominus Ravennas meis precibus recepit, quod eum saepius pecunia iuverim, quod ei meis commendationibus tua patuerit gratia et benevolentia" [1]). C'est donc grâce à Platina que Callimaque figura parmi les nombreux secrétaires d'évêques et de cardinaux, dans ce groupe d'écrivains et d'abréviateurs qui jouèrent un si grand rôle à l'époque, près de la curie Romaine. — Nous arrivons ainsi au premier groupe de circonstances réelles qui nous permettent d'aborder la lecture du manuscrit d'Urbino.

D'après les propres aveux de Callimaque, on peut conclure que ses rapports avec le cardinal de Ravenne n'étaient ni très affectueux, ni très proches. C'était [2]) un des cardinaux les plus âgés, et son influence datait de l'époque d'Eugène IV (1431 – 47). Callimaque le cite plusieurs fois, et lui adresse une épigramme „ad Ravennatem" dans laquelle il demande de l'argent et avoue que son service devient moins assidu vu les rémunérations minimes qu'il reçoit. (Ep. II. 89. 91). Il n'écrivit jamais de poème étendu en l'honneur de son patron.

Le cardinal de Pavie l'attirait bien plus. Leurs rapports s'appuyèrent sur la considération que ce dignitaire avait pour la poésie de Callimaque. Le poète lui écrit souvent et non sans joie. Une de ses épigrammes nous laisse l'amusant souvenir de la plaisanterie d'un courtisan qui, en vantant la générosité de quelqu'un d'autre espère le pousser à augmenter la sienne. Voici ce qu'écrit le serviteur du Cardinal:

[1]) Vairani, Cremonensium monumenta. Romae 1778. I. 29—66.

[2]) G. Veronensis, De gestis Pauli II. Muratori SSRRI. III. 2,

Ad Papiensem.

Natali Domini Deique nostri
Aurum non leve sponte liberali
Cum nihil peterem, dedit Ravennas.
Misisti tacite nihil, videbo
Quid dabis Papiensis ecce posco. (II. 92).

Le cardinal de Mantoue, patron de Platina, est de tous les cardinaux celui qui jouit de la plus grande estime de Callimaque. Sa brillante extraction, ainsi que ses grandes influences auprès du pape actuel [1]) inspiraient le plus grand respect au courtisan du cardinal de Ravenne. Il lui adresse deux épigrammes obséquieuses, tâchant ainsi d'obtenir les bonnes grâces de ce Prince de l'Eglise en l'adulant. (II. 96. 123). Il apprit probablement ce genre de flatteries de Platina dont il cite la „Historia urbis Mantuae et familiae Gonzagae". Callimaque écrivit le plus long poème de son recueil en l'honneur du Cardinal de Mantoue: „Ad augustum cardinalem Mantuanum in funere sororis". C'est un thrène typique de l'époque de l'humanisme, dans le genre de ceux qui allaient paraître par dizaines en Pologne au siècle de Sigismond le Vieux. Etant en même temps l'ouvrage le plus marquant parmi ceux qui sont inspirés par la muse romaine de Callimaque, il faut le lire avec attention.

Le poète ne sait comment consoler le cardinal, mais il ne s'étonne guère de sa douleur. Il comprend combien il sera affligé lorsque revenu au seuil de la maison paternelle, il ne trouvera plus Dorothée pour lui souhaiter la bienvenue, tandis que ceux qui sont restés lui narreront tout ce qui a rapport à ses derniers moments, passés à dire adieu à son fiancé et à prier pour la longue vie de son frère. Le jour de sa mort sera à tout jamais un jour de triste souvenir pour le cardinal. Callimaque décrit les funérailles et c'est ici qu'il déploie le plus de fantaisie; il dit que Virgile lui-même ne saurait donner, une juste description du cortège funèbre de cette Mantouaine. Tous les citoyens pleuraient devant le grand malheur qui frappait la maison de Gonzague; la beauté renommée et le grand espoir de cette famille n'était plus! Les fleuves italiens, le Mincio, l'Eridan et le Pô gonflèrent leurs flots, et la nature entière ressentit la tristesse générale. Les regrets de

[1]) l. c.

tout le monde durèrent longtemps et n'arrivèrent à se calmer qu'après l'apothéose de la figure de la défunte, et lorsqu'elle fut comptée parmi les étoiles. Le cardinal lui aussi devrait s'apaiser maintenant et se pénétrer de la pensée que nous devons tous mourir. De l'Olympe, sa soeur suivra ses succès qui dureront jusqu'au moment où, à un âge avancé et ayant parfait son rôle ici-bas, il montera de même dans la région des étoiles pour y prendre place. Ce panégyrique frappe par l'oubli des idées chrétiennes dans l'expression des regrets qui sont entièrement modelés sur l'esprit classique. (II. 139. f. 94—7).

Parmi les autres cardinaux, Callimaque cite encore Bessarion, le célèbre traducteur et propagateur des textes grecs en Italie; il n'était nullement en rapports intimes avec lui et de loin seulement pouvait admirer ses beaux jardins sur le Tibre. Son épigramme „In hortum Bissarionis" exprimait son étonnement devant la quantité de fleurs rares et odoriférantes possédées par le cardinal (I. 53). Cette épigramme a été publiée à une époque moderne dans une des publications dédiées aux études orientales [1]).

En dehors du monde ecclésiastique, Callimaque avait encore à Rome quelques connaissances laïques qui bien certainement répondaient plus à ses penchants que les rapports officiels avec le clergé. Nous lisons dans son recueil un panégyrique portant le titre „Ad Sigismundum Malatestam imperatorem illustrissimum" dans lequel le secrétaire du Cardinal de Ravenne présente ses voeux au célèbre tyran de Rimini, et le glorifie comme amiral d'une flotte puissante, avec laquelle il souhaite de le voir remporter de nouveaux succès. (II. 95).

Parmi les épigrammes romaines de Callimaque il y en a qui sous le titre de „Ad Caesarem" appelleront tout particulièrement notre attention. Le personnage en question porte le nom de François, mais nous ne saurions dire qui il était. Callimaque écrivit en son honneur un certain nombre d'épigrammes, et grâce à son appui il arriva à jouir d'une grande considération à Rome. Il lui dédiait tous ses livres et se réjouissait de chaque petite louange qui sortait de sa bouche. Il s'agissait probablement de quelque grand seigneur

[1]) Nous croyons que c'est le „Bessarione publicazione periodica di studi orientali". Nous ne pouvons indiquer l'annuaire vu la difficulté actuelle d'avoir accès à cette revue.

qu'on pouvait gratifier du nom de „Caesar". Ces épigrammes de Callimaque laissent percer une certaine note d'attachement, de confiance et d'admiration à son égard. En voici un exemple:

Ad Caesarem.

Quod legis atque probas, quiquid mea fistula lusit
Et quod me vatem Romula terra putat,
Quod non ad Scythiam propero Pontumque rigentem
Quodque mihi vitę spes melioris adest,
Hoc tibi me semper gratus debere fatebor
Meque tuum dicam, non opus esse Iovis. (II. 94).

Un second cercle de relations de Callimaque à Rome se composait de personnages lui étant égaux. Il entourait d'un respect tout particulier son maître Julius Pomponius Laetus, auquel il crut faire un grand plaisir en lui dédiant trois épigrammes écrites selon Catulle. L'une d'elles commence par ces mots: „Pomponi decus eruditionum". Il le glorifie comme bon connaisseur de latin et d'antiquités romaines et se sent très flatté par ses approbations. (I. 37, 44, 45).

En plus du souvenir donné à son maître, Callimaque parle à plusieurs reprises dans son livre romain de Bartholomée Platina son intercesseur lors de son séjour dans la ville éternelle. Au temps où les épigrammes furent rédigées, ils étaient unis par des liens de cordiale amitié, ils assistaient ensemble à des banquets, se répétaient les menus scandales de Rome, et en plus Callimaque avait l'obligation de s'extasier sur tout ce qui provenait de la plume de son ami. Il se moutra le plus éloquent dans la plainte sur le manque de considération à son égard, que nous trouvons dans un morceau assez long, imité d'Horace:

Quid me potentum spernere limina
Et plebis auras, Platina, non sinis (I. 23).

Nicolas Perotti évêque de Sipont et pupille de Bessarion fut aussi une des brillantes connaissances de Callimaque, il laissa un nom connu dans le développement de l'humanisme grâce à sa traduction de Polybe et à la composition d'une grammaire et d'un traité de versification, ainsi que d'un énorme ouvrage sur Martial portant le titre de „Cornucopia" [1]). Ce savant est mentionné par

[1]) Voigt. Wiederbel. d. class. Altert.[3] II. 133—7.

Callimaque dans une de ses péigrammes romaines intitulée „Ad Chiriacum“ il s'y trouve nommé „noster Perottus“ et y est spécialement encensé comme poète (II. 70). Ses poésies oubliées aujourd'hui se trouvent à côté de celles de Callimaque dans le manuscrit d'Urbino, sous le titre „Nicolai Perotti Epigrammata et fabule“.

Les autres relations romaines de Callimaque n'appartiennent pas aux noms les plus illustres, mais ne sont pourtant pas sans intérêt pour sa biographie. Les nombreuses épigrammes „Ad Glaucum“ se rapportent à Marimo Coldelmero di Venezia, un de ses collègues au secrétariat du Cardinal de Ravenne, ainsi qu'il résulte de plusieurs actes[1]); il devait un jour devenir le compagnon de Callimaque dans son voyage en Pologne. Pendant leur séjour à Rome il se réunissaient souvent pour plaisanter, se faire des cadeaux, et admirer leurs oeuvres réciproquement. L'épigramme suivante est assez explicite au sujet de leurs rapports:

Ad Glaucum.

Qui modo frigidulis tunicis algere solebam
Miraris cocco conspiciendus eam;
Nunc cardinali grata est mea musa Ravenne,
Ante sed in triviis fabula nota fui (II. 22).

Les épigrammes de Callimaque portant le titre „Ad Asclepiadem“ visent, comme il appert de diverses autres sources, un certain Marcus Romanus Academius qui lui aussi devait accompagner Callimaque dans sa fuite de Rome[2]). Parmi les vers qui lui sont adressés nous trouvons cette observation d'un sérieux inusité sous la plume d'un simple courtisan:

Ad Asclepiadem.

Est nihil in cunis senio seu ponere vitam,
Cum tibi sit nulla mors fugienda via,
Sed bene non nihil est vita decedere ab ipsa,
Namque aliquid superest exequiasque fugit (II. 19).

[1]) Platina, Vita Pauli II. ainsi qu'une lettre d'Aug. de Rubeis Galeacio-Mariae Sfortiae vicecomiti mediol. dd Romae 29 Febr. 1468 Pastor Gesch. d. Papst. II. 638–42.

[2]) v. Canensius Mich. Vita Pauli II ed. card. Quirini f. 78 et M. Barber. XXX. 104, Epitaphium Marci Achademici.

Planella, autre personnage des épigrammes romaines de Callimaque, l'avait encore connu à Venise, ainsi que nous le dit Pomponius [1]). Ils se considéraient tous deux comme bons latinistes; Callimaque lui dédia une épigramme spéciale, et le mentionna aussi dans d'autres vers.

Nous ne pouvons déchiffrer certains noms dans les épigrammes romaines de Callimaque. Si nous étions à Rome en possession des nombreux livres qui nous font défaut, nous pourrions certainement arriver à des résultats plus exacts. Pourtant les noms cités suffisent pour éveiller la curiosité de tout amateur de la littérature humaniste et la diriger vers le manuscrit d'Urbino. A côté de noms réels, on trouve dans le recueil d'épigrammes romaines de Callimaque un grand nombre de noms fictifs: Aulus, Avitus, Candidus, Celer, Cinna, Coranus, Dindymus, Fabius, Faustinus, Lupercus, Nestor, Tucca, etc. Ces noms proviennent généralement des „Epigrammaton libri" de Martial. Callimaque vivait dans un milieu d'enthousiastes qui pensaient à une rénovation de la littérature ancienne à Rome; en visitant les monuments anciens ils apposaient toujours comme signature: „Antiquitatis amatores et Antiquitatis perscrutatores" [2]) et voulaient sous peu fonder une académie romaine pour étudier la civilisation ancienne. Comme habitants de Rome, leur attention fut naturellement dirigée vers les poètes romains possédant une certaine couleur locale. Avant tout ils glorifiaient Martial; Pomponius Laetus, futur directeur de l'académie romaine et professeur de Callimaque, trouva justement son pseudonyme littéraire dans les oeuvres de Martial; Callimaque de même y puisa le sien et s'en servit au début de ses poésies dans le manuscrit d'Urbino.

Comme oeuvre d'art, les épigrammes romaines de Callimaque démontrent avant tout l'adoration que le cercle de ses connaissances avait pour Martial et c'est justement dans les efforts de l'auteur pour se rapprocher de ce modèle que leur importance réside. Malheureusement Callimaque n'était pas un esprit de premier ordre, il n'a pas eu l'occasion de devenir un véritable homme du monde et n'a pas vécu dans cette grande Rome qui était autrefois le centre d'une immense puissance politique. Jeune, pauvre, de position

[1]) Responsio Pomponii l. c.

[2]) Rossi, Roma sotteranea I. 3—7.

subordonnée il n'a su donner à ses observations sur Rome ni un soufle mondain, ni une empreinte sérieuse. Ses épigrammes romaines n'embrassent point un vaste horizon et ne s'élèvent pas au dessus du niveau quotidien de l'esprit de société. Comme jeune courtisan il était sensible aux côtés extérieurs de la civilisation et faisait grande attention au costume, à la coiffure, à la belle prestance; comme secrétaire de cardinal il devait respecter les apparences extérieures; il se moquait de l'étrange costume de Sextilius (I. 10), de la belle taille de Néarque (II. 111), de la petite taille de Cardian (II. 12), des imperceptibles moustaches de Septumuleius (II. 105). La coiffure l'intéressait beaucoup et à ce propos il inséra un remerciement spécial au barbier Ciparis qui l'avait bien rasé (II. 66). Selon l'exemple de Martial il parle souvent d'amusants jeux de société et se souvient avec plaisir des festins et des libations. Il remercie Platina pour sa splendide réception (II. 88). Il reproche à Celer d'avoir gâté un doux souper par de méchantes plaisanteries (II. 38). Il critique l'inconséquence de Vigdame qui veut paraître stoïque et évoque de tristes pensées alors qu'il voudrait manger excellemment et dormir mollement (I. 14). Il se sent des devoirs envers celui qui l'a bien reçu. Dans l'épigramme „Ad Lupercum" il énonce son indignation de ce qu'il accepte des présents d'un ami et malgré cela en dit du mal (II. 15). Par rapport à un festin il lui est même arrivé de faire un bon mot: il dit que Fericillus offre un beau couvert et une mauvaise nourriture, comme s'il invitait ses convives pour leur faire connaître son hospitalité par les yeux et non par les dents. (I. 20).

Suivant son modèle dans le domaine des épigrammes, Callimaque s'efforce aussi de saisir la silhouette psychologique de ses connaissances. Sa plume a réellement une justesse classique pour exprimer les défauts de caractère, et les imperfections de la nature humaine. „Hominem pagina nostra sapit" comme le dit Martial. Il est frappé par le manque de parole de Lucullus (II. 10), par la rapacité d'Archesilas (II. 21), par la perversité de Candide (II. 33), par la naïvete de Corane (II. 78), par l'arrogance de Flavian (II. 120). Il se sent le droit de donner des conseils à ses amis, de leur faire des observations, des critiques et des réprimandes. Il dit à Lysippe qu'il agit mal en dédaignant les avis amicaux (II. 40). De même pour Pamphile qui ne sait profiter de

rien (II. 41). Aulus fait du mal à beaucoup, et du bien à personne (II. 44). Avitus touche à l'âge où les fautes augmentent (II. 79). Il est le plus spirituel dans ses remarques „Ad Philadelphum", qui parle sans cesse des mérites des ancêtres, et ne sait rien dire de lui-même (II. 81).

Lorsque Callimaque écrivit ses épigrammes, il était à l'âge où il possédait deja des goûts stables, et des penchants décidés pour les choses de l'esprit, il avait une certaine indépendance de pensée qui le transformait en littérateur de profession. Il dit à Echinus qu'il faut savoir profiter du temps (II. 5), à Dindymus qu'une situation modeste n'est pas un empêchement pour se former un caractère énergique (II. 37). Dans de plus longs vers, à la manière d'Horace, il explique à Lucullus comment il faut s'y prendre pour arriver à l'indépendance, malgré différentes contraintes et empêchements afin d'avoir „vitam liberam", une vie réellement libre (II. 57).

On trouve chez Callimaque peu de compliments légers, délicats, de même peu de billets familiers et aimables. Il ne se plaisait guère en ce genre, ou peut-être lui était-il inutile dans la société qu'il fréquentait. Seule, l'idée gracieuse: „In Cinnam qui nive collum Laurentii percussit" lui réussit, il la remania à deux reprises et ce fut la première ébauche du madrigal devenu si célèbre chez nous par la suite: „Na twą pierś białą, padł śnieżek biały". Chez Callimaque il ne possédait pas encore sa subtilité ultérieure.

Inferior candore suo ne victa iaceret,
Irruit in collum nix violenta tuum.
Vellera purpureum subito traxere ruborem
Colla rosis qualem iuncta ligustra parant.
Sic auxit celebrem voluit dum ledere formam
Nix tibi et indoluit vulnere lesa tuo (I. 26).

Dans ses épigrammes sur la femme, Callimaque a montré de la manière la plus frappante son aveugle adoration pour le classicisme. Il reconnait la sensualité plate, brutale: il se plaît aux plaisanteries grossières, très souvent inconvenantes qui rappellent Martial d'une façon peu agréable. Dans un petit poème Ad Cupidinem, il avoue que Cupidon le poursuit même la nuit (I. 48). Il aime à plaisanter ses compagnons sur leur entrain immodéré, il se moque de la pudeur, de la virginité, de la retenue et pousse ses collègues à différentes extravagances. On rencontre rarement chez

lui quelque remarque convenable sur les jeunes filles, il ne connaît pas de sentiment idéal, et les pensées de valeur douteuse foisonnent tellement dans ses oeuvres qu'on éprouve un véritable soulagement en lisant l'épigramme „Ad Glaucum" où il fait preuve d'un enthousiasme plus raffiné à propos de l'étrange charme d'Entilla lorsque, en dansant elle défait ses tresses (II. 3), ou encore: son émerveillement devant les pleurs de la toute jeune Ambroseola pendant les funérailles de son père (II. 67). Callimaque se permet très souvent des facéties grossières sur les jeunes filles, à propos de leurs yeux, de leurs perruques, de leurs fausses dents, etc. La plaisanterie, adressée à Pomponius Laetus, sur Phyllide qui perdit ses dents en jouant aux osselets, a un caractère à part (I. 14). Les railleries sur les vieilles dames et les dames infirmes sont tout à fait dans le style antique: Ad Palestinam „Tercentum tibi Palestina rugae" (I. 33). „Ad Domitium" sur Cosmellus qui ne voulut pas accepter de vin accompagné d'un baiser de vieille femme (I. 43) etc. Le trait suivant est tout à fait dans le style de Martial.

In latus faciem Perilla vertit,
Solo prospiciens procos ocello.
Cur queris? Quoniam Perilla lusca est (II. 14).

Certaines déclarations d'amour de Callimaque sont un peu plus élevées, bien que n'étant guère édifiantes; elles se rapportent à son séjour à Venise. Dans l'épigramme „Ad Probum" il annonce qu'il écrit avec fréquence, seulement pour plaire à la demoiselle qui habite „in ripis Zerulae" probablement au bord de la rivière Zero, parmi les lagunes de Venise (II. 47). Il s'agissait sans doute de Silvia, dont il parle dans une quinzaine d'épigrammes; bien qu'étant certainement une relation de jeune homme, celle-ci durait depuis longtemps, était intime et assez affectueuse. Callimaque écrivait à Silvie des vers tout à fait gracieux dans le genre de Catulle ou d'Horace, faisant preuve d'une certaine circonspection et réflexion, ce qui les fait remarquer avantageusement. Dans l'épigramme „In picturam Silviae" il émet l'idée habituelle aux humanistes sur la ressemblance d'un portrait à une personne vivante (I. 17); dans „De passere Silviae", épigramme écrite absolument selon le modèle de Catulle et de Martial, il dit qu'il s'amusait quand sa dame était bien portante et qu'il est de-

venu triste puisqu'elle est malade (II. 7). On rencontre dans ces vers des exhortations pour lui faire cesser sa vie débauchée, ainsi que des menaces d'indifférence lorsqu'elle vieillira. Il nous semble être le plus naturel dans l'épigramme „Ad Nearcum", où il avoue qu'il aime se trouver à la campagne, dans une atmosphère tranquille et champêtre auprès de sa bien-aimée qu'il nomme avec un certain respect „domina" (II. 48). Il paraît le plus sérieux dans l'épigramme „Tandem parce tuis Silvia luminibus" où à deux reprises il est question de Venise comme de la ville où s'est développée cette idylle érotique (II. 77).

Dans ses vers occasionnels, Callimaque ne diffère guére des autres poètes humanistes. Son recueil prend un caractère particulier lorsqu'il commence à traiter de la littérature et de la vocation d'auteurs. Il était enthousiaste de poésie et cherchait à faire partager ce culte à son entourage. Jeune intéressé par l'art, il passionnait les jeunes et entraînait les plus âgés. Il écrit sans cesse sur la poésie, se moque des mauvais poètes et rit de la chute de l'artificielle grandeur; par rapport aux relations de Venise, il montre du dédain pour la gloire et la richesse de l'ancien bachelier vénitien Syllanus (I. 18). Malgré son inclination à la critique il sait parfois s'astreindre à reconnaître le vrai talent. Il déclare dans l'épigramme „Ad Clorum" qu'il apprécie hautement la poésie de Cosmicus (II. 18), dans d'autres, il lui reproche d'écrire des poèmes sur des gens sans mérite (I. 16). Il éveillait leur émulation en leur indiquant des nouveaux sujets et en exigeant la critique de ses propres oeuvres. Il s'est particulièrement bien conduit envers un jeune poète „Ad Julium Ferrum" auquel il conseillait de la manière la plus affectueuse d'essayer sérieusement ses forces dans la carrière artistique (I. 27).

Le culte de Callimaque pour la poésie est naturellement un écho des goûts de Martial pour l'art et la littérature, mais il a pourtant un certain cachet individuel. Le poète encourageait ses collègues et contemporains à cultiver l'art, tout en ayant son propre programme touchant les gens plus âgés et riches dont il voulait absolument faire des mécènes. Certains candidats sont désignés pour ce rôle, il envoie continuellement ses épigrammes et félicitations à Lucullus, Phaliscus et Nestor en leur assurant que lui seul peut les immortaliser. La fortune ne peut leur procurer aucune renommée, au contraire, en faisant des largesses pour la poésie, en

rémunérant bien les poètes, ils peuvent être certains que leurs noms passeront à la postérité. Ceci présente plutôt un point de vue humaniste que classique sur le rôle de la poésie.

Comme ami des peintres, Callimaque s'intéressait aussi un tant soit peu aux arts plastiques; à cet effet il écrivit quelques épigrammes „In vaccam eneam a Mirone celatam" sujet déja traité par Anacréon (I. 4—6) ainsi que d'autres sur les groupes de chevaux attribués à Phidias et Praxitèle, qui se trouvent aujourd'hui à l'entrée du Quirinal. Ces épigrammes aussi, ont leur pendant dans le recueil de Martial, néanmoins elles sont assez réussies et peuvent témoigner d'une certaine étude personnelle de l'antiquité. Comme exemple nous citons:

In equum a Phidia celatum.

Quid frenare paras, deceptus imagine, saxum?
Phidiacum hoc opus est. Spiritus omnis abest,
Ars oculos fallit. Manibus natura patebit.
Visus equus, marmor postmodo tactus ero (I. 31).

Il y a peu d'observations de la nature dans les épigrammes de Callimaque; par contre il à cru varier un peu le genre de son recueil en y ajoutant quelques épitaphes traditionnelles qui pourtant ne présentent rien d'extraordinaire.

L'imitation de Martial par Callimaque n'est ni particulièrement hardie, ni abondante, ni fine. On ne trouve pas chez lui de véritable naturel, ni de variété ou fraicheur, les épigrammes acérées, belles, inattendues se rencontrent très rarement; il y a dans ses oeuvres une certaine médiocrité intéressante peut-être pour un spécialiste, mais la faculté particulière d'observation et la réelle individualité artistique n'existent pas chez lui. Callimaque parle aussi étonnamment peu de la Rome contemporaine, bien qu'il écrive à tant de personnes y habitant. Il eût été difficile de tirer de ce recueil quelques informations sur lui-même, si nous n'avions les quelques vers adressés aux cardinaux et à certains littérateurs influents de Rome. Il raconte une fois qu'un astrologue lui a prédit beaucoup de succès et qu'il ne lui arrive pourtant que du mal (II. 28); une seconde fois il déclare dans la gracieuse épigramme généralement connue [1]):

[1]) Lamius Joh. Catalogus codicum manuscriptorum qui in Bibl. Riccardiana adservantur. Liburni 1756.

De se ipso.

Callimacho fortuna brevis fuit usque, sed heu heu
Quae iam parva fuit, incipit esse nihil (II. 30).

Par contre il aimait discourir sur ses aptitudes et remplissait ses feuillets de réflexions à ce sujet; il s'assimila de nouveau l'auto-criticisme de Martial, il connaissait bien les limites de son talent et savait le diriger. Dans l'épigramme „Ad Barotium" il avoue que sa poésie est plutôt rustique pour les savants (II. 45). Il donne à sa muse le nom de plaisante et évite sciemment les sujets sérieux. Dans l'épigramme „Ad Tuccam" il reproche à son ami de vouloir quoique en vain lui faire chanter „fortia facta ducum" (II. 35). Ceci sort du cercle de ses goûts, conscient de son art, il écrit seulement des poésies sensuelles, sans penser aux personnages héroïques. Son programme devrait être connu des lecteurs, donc il le donne:

Ad lectores.

Non ego Cadmeas Thebas, non civica bella,
Non facies versas, non Phrigis arma viri,
Non pecudes, non rura cano, quicunque requirit
Ista, sit a nostro longius usque libro.
Me legat, offendit quem non lasciva Corinna,
Cynthia, nec Sapho Lesbia, nec Nemesis (II. 131).

Se complaisant dans les qualités de son talent, Callimaque prisait très haut les fruits de son inspiration; il se vante parfois de penser à la postérité et a même l'ambition d'égaler Catulle. Une certaine vivacité, volubilité et observance de la forme pouvaient le conduire à l'illusion de créer quelque chose de nouveau. Pour produire un effet comique, il lui est arrivé une fois de terminer tous les vers d'une épigramme par des monosyllabes:

Ad Faustinum.

Quam bene Saturni, prebebat temporibus glans,
Fercula simplicibus populis liquidus fons,
Et de pari fuerant homines etiam pecudum grex
Iuncta suis qualem faciebat stipitibus frons.
Tunc mel, lac, flos, glans, lens, vas, puls, sal quoque nux, far
Munera magna tuo puero fuerat Coridon sat.
At pueri puereque simul nunc percupiunt es
Quomodo tu careas omni simul et careas spe (II. 144).

Certainement Callimaque n'était pas un poète de premier ordre, mais il aimait sa profession d'auteur; il songeait quelquefois à ses devoirs et avec assiduité prenait en considération le public qui devait le lire. Afin d'être compris et goûté en connaissance de cause il demandait qu'on laissât de côté ses poésies si elles ennuyaient, pour les reprendre de nouveau après un festin et alors seulement on en découvrirait le charme particulier. Comme Martial il faisait la cour aux lecteurs, et avait assez de chance auprès du public. Ses oeuvres se répandaient dans le monde, il racontait qu'il était chanté partout et particulièrement par un certain Sergiolus (II. 73). Quelques copistes eurent le mérite d'aider à la propagation de ses poésies, grâce à de beaux exemplaires enluminés d'or et de minium. Le manuscrit d'Urbino conserve le souvenir des fastueuses éditions du XV siècle. Callimaque distingua particulièrement le copiste Fabius et comme preuve de sa reconnaisance lui consacra une épigramme spéciale:

Ad Fabium.

Nugarum studiose congregator,
Quas vinum mihi dictat et Cupido
Inter tot strepitus negociorum.
Quod gratus tibi debeam tuisque
Membranis miniis et umbilicis... (II. 90).

Callimaque était persuadé que la poésie aurait dû lui assurer plus d'opulence qu'il n'en tirait, et il se plaignait toujours d'être trop peu rétribué. Les questions de bienséance lui donnaient aussi de constants sujets de réflexion, il se justifiait parfois d'être par trop libre, à d'autres moments il se sentait content de n'être pas trop pudique. Dans une épigramme il expliquait sur l'exemple de Virgile, que l'on peut être non seulement auteur de l'„Eneïde“ et des „Bucoliques“ mais en même temps d'autres poèmes moins édifiants (II. 100).

Les épigrammes romaines de Callimaque présentent un rapport assez vague avec la part qu'il a prise aux travaux de l'Académie romaine et avec son transfert ultérieur en Pologne. Il y règne exclusivement l'atmosphère sereine d'une vie de cour, sans que rien fasse prévoir la phase orageuse qui causa son départ de Rome. Par ce recueil on ne peut même apprendre grand'chose sur l'académie romaine, quelques-uns de ses membres sont cités: Pomponius,

Platina, Glaucus, Asklepiades, Planella, mais il n'est nullement question des séances, ni des travaux de cette institution. Evidemment les deux livres d'épigrammes existaient déja avant l'entrée du poète à l'Académie, ou du moins avant le développement d'une plus intense activité de la part de ce groupe de savants. Son admiration pour les antiquités et les coutumes anciennes, ainsi que la grande connaissance qu'il avait de la langue et de la poésie latine lui valurent certainement le droit de participer aux séances de ces passionnés adorateurs du passé romain. Le fondateur de l'Académie, ou du moins celui qui la dirigea et qui était comme on le sait le professeur de Callimaque, a du hors de doute l'engager à faire partie des membres de son Académie.

Mais, quand ceci est-il arrivé et comment le poète a-t-il pu acquérir une influence assez considérable sur cette assemblée pour l'exposer par la suite à des persécutions? Nous ne pouvons le savoir par le manuscrit d'Urbino qui ne donne aucune indication à ce sujet.

---

14. WITKOWSKI STANISŁAW: **Historjografja grecka aż do Augusta wraz z naukami pokrewnemi (geografią itd.)** *(Griechische Historiographie bis auf Augustus. Mit Einschluss verwandter Gebiete (Geographie usw.)*

Wir besitzen ausgezeichnete Werke über griechische Philosophie und griechische Beredsamkeit, aber keine eingehende Darstellung der griechischen Historiographie. Das vorzügliche Buch von Wachsmuth beschränkt sich auf die historischen Quellen, historischen Zwecken dient auch die tiefgehende Arbeit von Bury; die philologische Seite bleibt in beiden Werken unberücksichtigt, so dass wir keinen Grundriss haben, der den Gegenstand gleichzeitig von der historischen und philologischen Seite behandelte. Der Verfasser unternimmt in dem vorliegenden Buche einen Versuch, dieser doppelten Rücksicht gerecht zu werden.

Was die Begrenzung des Stoffes anbelangt, so beschränkt sich der Verf. auf die klassische und die hellenistische Periode. Wenn er die Kaiserzeit nicht mehr behandelt, so geschieht dies nicht so wohl aus principiellen, als vielmehr aus praktischen Gründen. Sollten aber einmal die Historiker der Kaiserzeit ausgeschlossen werden, so empfahl sich die Zeit des Augustus als die untere Grenze.

In dieser Beziehung teilt der Verf. den Standpunkt von Felix Jacoby. Polybios und Poseidonios sind die letzten Geschichtsschreiber, die für die Entwicklung der Historiographie von Bedeutung sind. Mit Trogus und Diodor, die noch berücksichtigt werden, setzt die Sammelarbeit ein. Sie erstreckt sich auf alle Gebiete der Historiographie: in der Chronographie erscheint das Sammelwerk Kastors, in der Mythographie Handbücher usw. Die späteren Geschichtsschreiber bieten Interesse durch ihren Stoff, aber nicht durch neue entwicklungsgeschichtliche Ideen. Überhaupt klafft in den nächsten Jahrhunderten auf dem Gebiete der Zeitgeschichte eine grosse Lücke. Die Griechen des I. und II. Jahrh. schreiben keine Zeitgeschichte, die jetzt nur römisch sein könnte. Aber auch die klassizistische Richtung, die mit Augustus beginnt, empfiehlt die genannte Grenze. Sonst müsste man bis zur Eroberung von Konstantinopel hinabgehen; höchstens könnte das Ende des römischen Reiches den Endpunkt bilden. Praktisch wichtig ist nach Augustus noch Plutarch, deshalb wird er in einem Anhang vorgeführt. Von den augusteischen Schriftstellern werden noch Dionys von Halikarnass und Strabon behandelt. Um den Stoff nicht schroff abzubrechen, wird in einem Schlusskapitel die Entwicklung der späteren griechischen Historiographie bis ins III. Jahrhundert hinein kurz skizziert. Somit gibt das Buch eine Übersicht über die gesamte Entwicklung der griechischen Historiographie.

Die Geographie, die durch das ganze Altertum mit der Geschichtsschreibung eng verbunden ist, wird bis auf Strabon (incl.) behandelt. Auch verwandte Gebiete, wie die Biographie, die Periegese usw., finden Berücksichtigung.

Die Anordnung des Stoffes konnte nur entwicklungsgeschichtlich sein. Das allmähliche Werden, die Blütezeit (Herodot und Thukydides), der Niedergang im IV. u. III. Jahrh., das zweite Aufblühen bei Polybios sind die Hauptperioden dieser Entwicklung. Die Einteilung hat somit historische, nicht philologische Grundlage. Ihr gegenüber musste der philologische Standpunkt zurücktreten, der eine Einteilung in zwei Hauptepochen: die klassische und hellenistische, empfehlen würde. In der Entwicklung der Historiographie bezeichnet die Zeit Alexanders keine neue Epoche. Zwischen der Historiographie des IV. und derjenigen des III. Jahrh. gibt es keinen wesentlichen Unterschied Der Beginn des hellenistischen Zeitalters kommt bei der Einteilung erst in zweiter Reihe in Be-

tracht. Da jedoch mit Alexander für die griechische Literatur und Kultur eine neue Epoche einsetzt, so musste zwischen der Schilderung der Historiographie des IV. und jener des III. Jahrh. eine Charakteristik der neuen Periode eingeschaltet werden.

Innherhalb der entwicklungsgeschichtlichen Einteilung ist der Stoff nach litterarischen Gattungen, also eidographisch, angeordnet. Natürlich konnte die chronologische Abfolge der Schriftsteller nicht ausser acht gelassen werden. Der Verf. sucht den eidographischen Standpunkt mit dem chronologischen nach Möglichkeit in Einklang zu bringen. Eine pedantische Einteilung lediglich nach dem einen oder dem anderen dieser beiden Gesichtspunkte wäre praktisch undurchführbar. Kompromisse sind hier unbedingt nötig. Werke desselben Schriftstellers, die verschiedenen Gattungen angehören konnten nicht in verschiedenen Kapiteln behandelt werden.

Nach einem einleitenden Kapitel über die Anfänge der Prosa in Griechenland gibt der Verf. eine Übersicht über die neueren Arbeiten zur griechischen Historiographie. Es folgt eine Erörterung der Frage nach der Entstehung der historischen Prosa. Der Verf. entscheidet sich für die Ansicht, dass dieselbe hauptsächlich aus der epischen Dichtung entstanden ist. Nach einer Charakteristik der Logographie wird dieses Anfangsstadium der Geschichtsschreibung in folgender Weise eingeteilt:

1) Hekataios (Genealoge und Geograph).

2) Andere Genealogen: *a)* Akusilaos, *b)* Pherekydes.

3) Geschichte fremder Völker: *a)* Dionysios von Milet, *b)* Charon von Lampsakos, *c)* Xanthos der Lyder.

4) Hellanikos.

Bei Xanthos wird die Ansicht des Ephoros verteidigt, wonach Herodot diesem Schriftsteller viel verdankt. Die Abweichungen erklären sich damit, dass Herodot bei der Geschichte Lydiens neben Xanthos noch eine andere Quelle benutzt hat. Bei Hellanikos wird die Überlieferung, dass er bei Perperene gestorben sei, verworfen. — Kurz besprochen werden die Logographen des griechischen Westens, die Anfänge der Biographie und der Litteraturgeschichte, die politische Broschüre und die Memoiren.

Es folgt das Kapitel: „Die Blütezeit der Historiographie: Herodot und Thukydides". Der Verf. wendet sich gegen die Ansicht, dass Herodot sich an der Spitze seines Werkes als Thurier bezeichnet hat. 446/5 liest Herodot einen Abschnitt der Beschreibung

der persischen Kriege in Athen vor. Möglich sind auch Vorträge Herodots in anderen Städten Griechenlands. Aus Thurioi ist er nach Athen wohl nicht mehr zurückgekommen. Den bekannten perikleischen Ausdruck von der Jugend und dem Frühling hat Herodot in Thurioi aus dem Munde eines Zeugen der Rede hören können. Die bekannte Stelle der Sophokleischen Antigone ist für Schlußfolgerungen betreffend die Abfaßungszeit des ersten Teiles des Herodotischen Geschichtswerkes belanglos; Sophokles und Herodot sind hier unabhängig von einander auf diesen jedem Menschen naheliegenden Gedanken verfallen. Was Herodots Reisen anbelangt, war er auch in Susa. Herodot dachte nicht daran, über 479 hinauszugehen; er hat ja keine tiefere Einsicht in das geschichtliche Geschehen. Das Werk ist also vollendet, hat aber keine Schlußrevision erfahren. Die Heeresrevue des Xerxes erinnert an den glänzenden Einzug Agamemnons in seinen Palast bei Aischylos. In der Beschränkung auf die historische Periode zeigt sich der Einfluss Athens. Die schlichte Schilderung der Schlacht bei Thermopylä beruht auf Absicht. Der zweite Teil des Werkes entstand vor dem ersten. In den Zeitraum, der beide trennt, fallen die Reisen Herodots. Schriftlichen Quellen hat Herodot wenig entnommen. Die Rolle der Persönlichkeit in seinem Werke ist jonisch, nicht attisch. Wenn wir bei Herodot von der Regierung Demarats wenig hören, so geschicht dies wohl nicht nur aus künstlerischen Gründen, wie Bruns will, sondern vielleicht deshalb, weil der Autor über diesen Abschnitt im Leben Demarats wenig informiert war. Die Bedeutung der jonischen Novelle wird gebührend hervorgehoben. Der künstlerischen Seite des Werkes sucht der Verf mehr Beachtung zu schenken als dies gewöhnlich, besonder in der deutschen Wißenschaft, geschieht. Die Darlegung des hohen Bedeutung Herodots sowohl für die Entwicklung der Historiographie als auch in anderen Richtungen beschließt den diesem Historiker gewidmeten Abschnitt.

Thukydides ist in Perperene gestorben. Da sein Werk unvollendet ist, ist es ziemlich gleichgültig, ob dasselbe auch eine Schlußrevision erfahren hat. Bruns' Ansicht, daß die Charakteristik Antiphons im 8 Buch ein Beweis des Mangels einer Schlußrevision ist, ist gänzlich verkehrt. ὅδε ὁ πόλεμος ist für die Frage nach der Abfaßungszeit des Werkes belanglos. Die Stelle IV 48, 5 über die Wirren in Kerkyra, ὅσα γε κατὰ τὸν πόλεμον τόνδε, ist zwischen

410 und 404 geschrieben. Den archidamischen und den sicilischen Krieg beschrieb Thukydides noch während des peloponnesischen Krieges. Aber auch das V. und das VIII. Buch sind noch vor 404 entstanden, dh. das ganze Werk ist während des Krieges geschrieben. Es ist möglich, daß es in einem Zuge abgefaßt ist. Nach 404 unternahm der Verfasser Änderungen, die jetzt nötig geworden waren. Wahrscheinlich ist das ganze Werk umredigiert worden, vielleicht mit Ausnahme des VIII. Buches. Der archidamische Krieg war schwerlich besonders herausgegeben. Der sicilische Krieg bildete wohl kein besonderes Werk.

Vor der Rückkehr des Autors nach Athen war das Werk bis 411 fertig. Es war dem Verfasser und den Lesern ziemlich gleichgültig, an welcher Stelle die Ansicht von der Einheit des Krieges dargelegt werden sollte, ob dies am Anfang, oder erst nach Abschluß des archidamischen Krieges geschah. Einen Beweis bietet II. 65. Die Pentekontaetie ist ein Exkurs; sie entstand wohl erst in Athen und zwar aus dem Grunde, weil die damals erschienene Schilderung dieser Periode bei Hellanikos Thukydides wenig befriedigte (vgl. die wenig beachteten Worte ἅμα δέ). Die Archäologie gehört zu den späteren Teiles des Werkes, entstand aber noch vor 404. Das I. Buch ist als Einleitung für den archidamischen Krieg nicht zu umfangreich. Die innere Politik findet nicht deshalb keine Berücksichtigung, weil es sich in ihr um typische Erscheinungen handelte, sondern weil sie in die Kriegsgeschichte nicht direkt gehört. Nach einer Prüfung der künstlerischen Seite des Werkes folgt ein Abschnitt über den Stil. Mit Unrecht bestritt man den Einfluß der Verbannung auf die Dunkelheit des Stils. Der rauhe Stil erklärt sich daraus, daß der attische Stil in gewißen Richtungen noch nicht ausgebildet war: die historische Erzählung, wo bereits die Logographen und Herodot vorgearbeitet hatten, ist bei Thukydides ziemlich glatt, für die Reden mit ihren psychologischen und anderen Reflexionen musste er sich den Stil erst schaffen. Dies erhellt auch daraus, daß diese Reden im Laufe des Werkes klarer und verständlicher werden.

Das nächste Kapitel ist betitelt: „Kleinere Talente“. (IV. u. III. Jahrh.). A) IV. Jahrh. I) Die Richtung des Thukydides. Hieher gehören: *a)* Xenophon. *b)* Kratippos und die Historie von Oxyrhynchos. *c)* Philistos, in gewissem Sinne auch *d)* Aristoteles Athenaion politeia. Ausführlich behandelt wird Xenophon, besonders sein Leben,

Charakter und die Anabasis und zwar aus dem Grunde, weil über sein Leben und seinen litterarischen Charakter die Ansichten noch vielfach auseinandergehen und die Anabasis den Schlüßel zum Verständnis seiner Schriften bildet. Daß er sich an dem peloponnesischen Kriege beteiligt haben soll, ist schwerlich richtig; sonst würde er in der Anabasis seine Erfahrung betont und eine höhere Stellung im Heere des Kyros erlangt haben. Er besitzt einfach über gewisse Ereignisse jenes Krieges genauere Informationen. Dagegen wird er unter den 30 Tyrannen als ἱππεύς gedient haben. Die letzten Jahre seines Lebens verbrachte er in Korinth. Bei der Anabasis wird der apologetische Charakter dieser Memoiren betont. Das Werk entstand wahrscheinlich 371—367 und erschien pseudonym. Ob bei Diodor Sophainetos oder Xenophon benutzt ist, ist schwer zu sagen; das letztere ist wahrscheinlicher; in keinem Falle ist Xenophons Anabasis ausschließliche Quelle Diodors. Die Glaubwürdigkeit der Anabasis ist durch ihren apologetischen Charakter bedingt. — Ob die Hellenika nach einem einheitlichen Plane und in einem Zuge abgefaßt sind, ist schwer zu entscheiden. Deshalb läßt sich auch die Entstehungszeit der einzelnen Teile nicht bestimmen. — Die Cyropädie entstand bald nach 364 oder 362. — Alle kleinen historischen Schriften Xenophons sind echt mit Ausnahme der Athenaion politeia.

b) Kratippos. Er ist jüngerer Zeitgenoße des Thukydides. Der Einwand, daß Diodor unter dem Jahre 394 nicht erwähnt, daß Kratippos' Geschichte hier endete, erledigt sich dadurch, daß derselbe Schriftsteller unter dem Jahre 357 den Beginn der Kallisthenischen Geschichte des heiligen Krieges ebenfalls zu erwähnen unterlassen hat. Zopyros war ein Schriftsteller; des Todes des Thukydides gedachte er in einer Biographie oder in einer Schrift anderer Art. Kratippos ist Verfaßer der Hellenika aus Oxyrhynchos. (Der falsch überlieferte Name des Königs von Paphlagonien Γύης ist in Τύης zu korrigieren).

c) Philistos.

d) Aristoteles Athenaion politeia.

II. Nachzügler der Logographie: Ktesias. Die Zeit seines Aufenthaltes in Persien wird nach Diodor und Plutarch in frühestens 404—387, spätestens 401—384 gesetzt. Dagegen ist die Bemerkung über den Grabhügel des Klearchos für die Datierung irrelevant, denn sie kann auf Erzählung einer dritten Person zurückgehen.

Die erste Hälfte des Werkes (etwa 10 Bücher) ist wohl noch in Persien entstanden, die Perserkriege und die Geschichte des übrigen 5 Jahrh. in Griechenland. Der Schlußpunkt 398 wird aus politischen Gründen erklärt: die Politik Persiens war in dieser Zeit antilakonisch, bei der spartanischen Tendenz des Werkes zog es Ktesias vor, die Geschichte dieser Zeit nicht mehr zu schreiben; seine Eitelkeit erlaubte ihm jedoch nicht, eigene diplomatische Tätigkeit mit Stillschweigen zu übergehen.

III. Lokalgeschichte: Atthidographen (werden später mit Philochoros behandelt).

IV. Rhetorische Geschichtsschreibung. Wollte man jene Ansicht gelten lassen, die dem Einfluß der Rhetorik auf die Historiographie eine große Rolle zuschreibt, so müßte man mit ihr eine neue Epoche beginnen; diese Epoche müßte dann auch die hellenistische Zeit mit umfassen. Dem Verf. scheint der Einfluß der Rhetorik nicht so schwerwiegend. Zwar teilt er nicht die entgegengesetzte Ansicht, wonach der Einfluss der Rhetorik ganz gering anzuschlagen sei, doch glaubt er ihn nicht überschätzen zu dürfen. Die rhetorischen Geschichtsschreiber nehmen es mit der Wahrheit leicht, doch ist dies nicht nur ihnen eigen; wir finden es schon vor Ephoros und die Geringschätzung der Wahrheit kommt auch in der Historiographie vor, die mit der rhetorischen parallel läuft und mit ihr nichts gemein hat. Ktesias nimmt ja die Wahrheit nicht weniger leicht als Ephoros oder Theopompos.

a) Ephoros. Wie Hellanikos die gesamte mythische Überlieferung, so sammelte Ephoros die ganze frühere Tradition über die historische Epoche in einem großen Werke. Mit Laqueur glaubt der Verf., daß Ephoros selber, nicht sein Sohn, die Erzählung bis 340 hinabgeführt hat; den heiligen Krieg wollte er in einem besonderen Abschnitt beschreiben, jedoch ließ ihn der Tod nicht dazu kommen. Wäre sein Sohn Verfaßer der Geschichte 356—340, so würde er nicht 340 als Endpunkt gewählt, sondern die Erzählung bis 338 oder 336 fortgeführt haben. Auch darf der Ausdruck Diodors τὸν παραλειφθέντα ὑπὸ τοῦ πατρός (πόλεμον) wörtlich genommen und erklärt werden: Demophilos ergänzte die in dem Werke des Vaters hinterlassene Lücke. Diodor redet 16, 14, 3 von Demophilos als Verfaßer der Geschichte des heiligen Krieges, sagt aber 16, 76, 5 unter dem Jahre 340, daß Ephoros (nicht Demophilos!) hier die Erzählung beendigt habe. Lehmann-Haupt's Hypothese.

daß die 735 Jahre des Ephorischen Werkes 21 Generationen zu 35 Jahren darstellen, ist unhaltbar; sie setzt voraus, daß Ephoros sein Werk erst nach 334 begann, was unbeweisbar ist. Ephoros ist nach allem etwas älter als Theopomp (er schreibt schon etwa 360). Was seine Einschätzung betrifft, so paart er große Vorzüge mit großen Mängeln.

b) Theopomp.

c) Anaximenes. (Anaximenes sowie Kallisthenes werden in Verbindung mit den Alexanderhistorikern besprochen).

B) III. Jahrhundert.

Charakteristik der hellenistischen Periode.

Charakter der hellenistischen Geschichtsschreibung.

1) Geschichtsschreiber Alexander des Gr.: Der König Ptolemaios I. Aristobul. Anaximenes von Lampsakos. Kallisthenes. Chares von Mytilene. Onesikritos. Kleitarchos. Nearchos. Androsthenes.

2) Geschichte der Diadochen und Epigonen und Geschichte des Pyrrhos: Hieronymos von Kardia. Duris von Samos.

3) Geschichte der Westgriechen: Timaios.

4) Griechische Geschichte und Autobiographie. Phylarchos (der nicht aus Athen stammt). Diyllos. Aratos von Sikyon.

5) Lokalchronik: Atthidographen des IV. Jahrh., Philochoros, Istros.

6) Geschichte fremder Völker.

A) Indien: Megasthenes.

B) Babylonien: Berosos.

C) Ägypten: Manetho. Hekataios von Abdera.

D) Rom: Fabius Pictor.

Das nächste Kapitel führt den Titel: Die zweite Blütezeit der Historiographie: Polybios (II. Jahrh.). Seine Bedeutung liegt in der Schaffung der Quellenkritik.

Es folgen: Historiker des I. Jahrh.: Poseidonios. Metrodoros. Theophanes von Mytilene. Timagenes. (Trogus und Iustinus).

Historiker der Augusteischen Epoche: Diodor. Dionysios von Halikarnaß.

Sammlungen historischer Materialien: Krateros.

Kulturgeschichte: Dikaiarchos.

Chronographie: Sosibios Lakon. Apollodor von Athen. (Ps.-Apollodor Bibliotek). Kastor aus Rhodos.

Geographie: Pytheas von Massalia. Eratosthenes von Kyrene.

Demetrios von Skepsis. Agatharchides von Knidos. Artemidor von Ephesos. Strabon.

Periegese: Diodor von Athen. Polemon. Herakleides Kritikos.

Biographie: *a)* Peripatetiker: 1) Historische Biographie: Phanias von Eresos. Idomeneus von Lampsakos. 2) Litterarische Biographie: Herakleides Pontikos. Herakleides Lembos. Chamaileon. Neanthes. — *b)* Alexandriner: Hermippos. Satyros. Sotion.

Schlußkapitel: Überblick über die Entwicklung der griechischen Historiographie in der Kaiserzeit.

Charakteristik der griechischen Geschichtsschreibung.

Anhang: Plutarchos' Biographien.

---

15. WITKOWSKI STANISŁAW: **Lekarz Mikołaj z Polski** *(Der Arzt Nikolaus von Polen, ein neuentdeckter lateinischer Schriftsteller des 13. Jhd.).*

Im Jahre 1911 veröffentlichte Johnson in Paris eine unbekannte lateinische Rezeptsammlung „fratris Nicolai de Polonia". Im Jahre 1915 gab dann Karl Sudhoff in Leipzig einen lateinischen Traktat desselben Verfaßers in Versen u. T. Antipocras heraus. Den Text der letzteren Schrifft veröffentlichte später in verbesserter Gestalt Hermann Diels. Auf Grund des Alters der ältesten Hss setzen die genannten Gelehrten Nikolaus in die erste Hälfte des 14. Jhd. und halten ihn für einen Polen. Der Vf. hat die den Herausgebern unbekannt gebliebenen polnischen historischen und kirchlichen Quellen sowie neuere Arbeiten zur Geschichte der polnischen Literatur und Medizin, ferner böhmische und deutsche Geschichtsquellen untersucht und es gelang ihm, in bezug auf die Person des Nikolaus, über die Herausgeber in wesentlichen Punkten hinauszukommen, die bisherigen Nachrichten über Nikolaus zu vermehren und zu modifizieren. Eine wichtige Quelle fand sich in einer mittelalterlichen polnischen Chronik, die unter dem Namen „Traska's Chronik" bekannt und in Bielowski's Monumenta Poloniae historica Bd. II. (Lemberg 1872) am bequemsten zugänglich ist. Die Chronik hat sich bereits auf anderen Gebieten der polnischen Geschichte als glaubwürdig erwiesen und glaubwürdig sind auch ihre Angaben über Nikolaus; sie stimmen mit dem Inhalte der

neuentdeckten Schriften Nikolaus vollkommen überein. Nachdem der Vf. die in den Schriften des Nikolaus selbst und die in dieser Chronik überlieferten Nachrichten zusammengestellt und kritisch beleuchtet hat, kommt er in bezug auf die Person des Nikolaus zu folgendem Ergebnis.

Nikolaus war nicht polnischer, sondern deutscher Abkunft. Vielleicht entstammte er einer deutschen Familie, die sich in Polen angesiedelt hatte. Er lebte und wirkte bereits in der zweiten Hälfte des 13. Jhds und zwar erscheint er 1278 als Arzt am Hofe des Fürsten von Sieradz in Kleinpolen, Leszek des Schwarzen, der bald darauf (1279) Fürst von Krakau wurde. Leszek und dessen Gemahlin Gryfina lebten in kinderloser Ehe. Wie der Geschichtsschreiber des 15. Jhds Johann Długosz berichtet, trennte sich Gryfina einige Jahre vor 1278 von ihrem Gemahl, den sie der Impotenz beschuldigte, kehrte dann aber nach vier Jahren zu ihm wieder zurück. Der Vf. vermutet, daß die ärztliche Behandlung des Fürstenpaares durch Nikolaus den Zweck hatte, dem genannten Paare Nachkommenschaft zu verschaffen. Diese Vermutung wird dadurch bestätigt, daß sich in der Rezeptsammlung des Nikolaus unter anderem ein Mittel gegen Impotenz befindet. Nikolaus verschrieb dem fürstlichen Paare Schlangen-, Eidechsen- und Krötenfleisch. Die Kur blieb allerdings erfolglos; Leszek starb kinderlos (1288).

Ob Nikolaus' Aufenthalt in Montpellier vor seinen Aufenthalt am Hofe Leszeks oder erst in die Zeit nach diesem letzteren fällt, ist schwer zu entscheiden. Doch ist es wahrscheinlicher, daß Nikolaus erst später nach Montpellier kam. Es ist möglich, daß er hier Arnold von Villanova persönlich kennen lernte. Der etwaige Einfluß Arnolds auf Nikolaus muß erst untersucht werden.

Medizinische Schriften eines Nikolaus von Polen, die in einer Krakauer Handschrift der Jagellonischen Bibliothek erhalten sind, haben mit unserem Nikolaus nichts gemein.

Der Vf. gibt sodann eine Analyse der beiden Schriften des Nikolaus und stellt fest, daß die erhaltene Rezeptsammlung nur ein Exzerpt aus einer umfangreicheren Sammlung darstellt, daß diese Sammlung ursprünglich zwei Bücher umfaßte. Er schildert sodann die ärztliche Kunst des Nikolaus, berührt dessen Stellung in der Geschichte der Medizin und handelt über die Quellen seiner Schriften.

Zum Schluß werden andere Ärzte desselben Namens, die gleich-

zeitig mit Nikolaus in Polen wirkten (es sind deren mindestens zwei), auf Grund polnischer Geschichtsquellen besprochen.

Es möge hier die auf Nicolaus bezügliche Nachricht der Traskaschen Chronik zum Abdruck gelangen:

„1278... Eodem anno surrexit quidam religiosus nomine Nicolaus nacione Theutonicus, ordinis fratrum Predicatorum, qui docuit homines comedere serpentes, lacertas et ranas contra quamlibet infirmitatem, a qua detinebantur, sive fuit dolor oculorum vel aliud. Urinam autem hominis infirmi nunquam inspiciebat, sed habebat quasdam bursiculas clausas. Quid autem in eis clausum fuisset, aspicere prohibebat. Suspendebat autem illas bursiculas singulas super singulos infirmos per noctem, et qui sudabant ex huius suspensione et quedam videbant sompnia, curabantur, et qui non, non. Capiebantur autem serpentes nuda manu ab hominibus in nomine predicti Nicolay, non in nomine Christi. Nam si quis in nomine Christi vellet capere serpentem, eciam si habuit manum tectam cum cyroteca, statim momordit eum serpens. Ab hoc autem informati quidam fratres de ordine Predicatorum comedebant serpentes. Dominus eciam Lestco dux Syradie cum uxore sua Griphina per mandatum eiusdem Predicatoris eodem anno cepit comedere serpentes, lacertas et ranas, propter quod fuit abhominabilis omni populo, licet fuerint eis valde medicinales".

---

16. WOJCIECHOWSKI KONSTANTY: »Pan Tadeusz a romans Waltera Scotta«. *(„Pan Tadeusz“ de Mickiewicz et le roman de Walter Scott).*

L'auteur commence par établir que la valeur essentielle de l'individualité créatrice se trouve généralement au dessus de la trame d'un ouvrage et des traits particuliers de la composition et de la technique. Après ces premières observations l'auteur considère la variété des styles comme étant le principal caractère extérieur de „Pan Tadeusz“. Cette variété des styles pourrait provenir entre autres causes de l'influence exercée par la lecture des roman de W. Scott. Pourtant, l'observation assidue des rapports existant entre „Pan Tadeusz“ et le roman de Scott ne peut que démontrer une fois de plus le génie original de Mickiewicz.

L'auteur prouve que lors de ses études à Wilno, Mickiewicz

connaissait déja W. Scott, qu'il était touché par le charme de sa poésie, le prisait hautement et ensuite comparait lui-même „Pan Tadeusz“ avec ses romans. Ayant fixé ces faits préliminaires, l'auteur tâche de saisir les intentions de Mickiewicz dans son „histoire des hobereaux“ et de les comparer avec celles de Walter Scott dans „Waverley“ son premier roman et son chef-d'oeuvre.

Les données laissées à ce sujet par les deux auteurs laissent voir que leur but était analogue: il s'agissait de conserver ce qui s'évanouissait dans le passé, et Mickiewicz formula ce but tout pareillement à W. Scott. Pourtant les deux poètes dépassèrent ce qu'ils s'étaient proposé, ils saisirent et reproduisirent le caractère national de leurs societés, ils créèrent l'évangile du caractère national.

Analysant les rapports existant entre les deux poètes l'auteur commence par la composition. Il constate dans les romans de W. Scott aussi bien que dans „Pan Tadeusz“ l'existence de trois éléments narratifs: l'amour, un différend entre deux familles, ayant habituellement pour cause un château et des terres (une des deux familles étant généralement lésée par l'autre), enfin l'élément national et politique, qui chez W. Scott prend souvent un caractère insurrectionnel. Les combinaisons de ces trois fils conducteurs sont des plus variées chez W. Scott, ils s'entremêlent plus ou moins étroitement, le plus fréquemment par l'intermédiaire d'un des principaux personnages. Les romans privés de ces trois éléments sont tout à fait exceptionnels. De même, la situation de l'élément national et politique envers les deux autres, est identique chez les deux auteurs: à mesure que l'action se déroule le milieu politique devient de plus en plus visible, et sa description refoule toute autre chose; le premier rang n'est plus occupé par un héros, mais bien par la cause nationale.

On peut observer de frappantes analogies surtout entre les premiers romans de W. Scott (Waverley, le Pirate, Rob Roy) et la composition des premiers livres de „Pan Tadeusz“. Chez les deux auteurs l'action n'avance que pas à pas, nous assistons à ce qui se passe jour par jour: l'arrivée du héros, sa première rencontre avec les serviteurs de la maison, les conversations, les anecdotes, les disputes, la chasse, les réceptions etc. Les réminiscences ne manquent pas non plus dans les détails (Waverley). W. Scott procédait sciemment en ralentissant l'action au début: il voulait s'étendre en

détail sur le milieu, dépeindre les moeurs, les divertissements à la campagne, présenter différents types, derniers spécimens de l'antique Ecosse. C'est encore ce que nous trouvons dans „Pan Tadeusz“.

Suivant cette méthode, Mickiewicz introduit dans son poème différents groupes et différentes sphères sociales; à tour de rôle et non tous ensemble dans une ou deux scènes, nous voyons: le cercle de Soplicowo et de ses hôtes, le Comte et le porte-clefs, la petite noblesse, les Russes, enfin l'armée polonaise et ses chefs. Cette méthode progressive qui dépeint toujours de nouveaux groupes et de nouveaux caractères, forme un des mérites principaux de la technique de W. Scott et est devenue par la suite la propriété du roman polonais en général.

Il est traditionnel pour Scott de partager les rôles (comme dans le roman d'aventure, ou dans celui de Richardson et de son école), de grouper les figures selon les familles auxquelles elles appartiennent et qui souvent rivalisent entre elles. Dans „Pan Tadeusz“ on le remarque pour les Soplica et les Horeszko avec leurs partisans réciproques. Chez W. Scott le héros et l'héroïne sont fréquemment des amoureux de convention, le héros est accompagné d'un tuteur, d'un parent ou de son père, on s'occupe de lui avec sollicitude (le juge dans „Pan Tadeusz“). Le héros a comme pendant un rival réel ou prétendu, parfois même plus ou moins comique (le Comte dans „Pan Tadeusz“).

Le héros de l'élément sentimental est généralement représenté chez Scott par une figure passive, privée d'individualité; il est poussé par les évènements, par son tuteur quel qu'il soit, ou par le second héros du roman, le héros de l'élément national et politique. Celui-ci est en réalité le héros véritable, il possède une volonté de fer, il dirige souvent une action nationale ou politique et c'est sur lui que le lecteur dirige toute son attention, oubliant presque le héros de l'histoire sentimentale, dont il ne se souvient de nouveau que vers la fin du roman (comparez Thadée et Jacques Soplica).

Chez W. Scott, le héros de l'élément national et politique devient parfois le „personnage dirigeant“, pourtant en général, celui-ci agit aux côtés des principales personnalités. Il faut chercher les origines de cette création dans les romans de Fielding, de Goldsmith, de A. Radcliffe et de bien d'autres, mais chez W. Scott ce

„personnage dirigeant" prend certains traits caractéristiques Au début, il se présente comme un personnage énigmatique, il se trouve présent partout, il dirige tout, exerce une influence décisive sur le cours de l'action (bien qu'il s'en cache), il entretient des rapports avec les personnes les plus en vue, parfois il tient dans ses mains les fils d'une action politique. C'est ici le rôle du Père Robak dans „Pan Tadeusz".

Dans la composition de ses romans, W. Scott donne aussi un rôle important à la dernière confession d'un de ses personnages, cette confession dévoile des antécédents, parfois elle contribue à éclaircir la cause et les détails d'un crime. Ce motif est pris du roman à sensation et c'est là qu'il faut en chercher la source. Chez W. Scott il obtient une importance primordiale. Nous le rencontrons encore chez Byron (Giaour), mais autrement employé, chez lui ce motif explique l'histoire de telle ou telle personne, chez W. Scott il explique tout un enchevêtrement d'évènements qui par la suite influent sur le sort des personnages et des familles se mouvant dans le roman. La personne qui éclaircit le mystère dans „Pan Tadeusz" se comporte selon le scénario de W. Scott. M. Windakiewicz a appelé l'attention sur la confession dans: „The heart of Midlothian" et dans „A legend of Montrose", pourtant s'il s'agit non seulement de l'idée même, mais encore des détails, on trouve le plus de points de ressemblance avec la confession d'Elspeth Mucklebakit dans Guy Mannering.

Comme complément des points rattachant la composition de „Pan Tadeusz" à celle des romans de W. Scott, nous trouvons encore l'emploi du facteur incitant l'action (W. Scott l'a de nouveau trouvé dans le roman à sensation), celui des deux scènes principales (écho de la technique dramatique du roman de Mrs Inchbald, précédant celui de W. Scott) et enfin l'introduction d'un arrêt dans l'action (hérité des romans de Fielding et de A. Radcliffe). Par une série d'exemples tirés de W. Scott. l'auteur démontre quelle est la valeur de ces différents moyens pour la technique et la composition du roman. En le faisant il se reporte fréquemment à l'ouvrage de Dibelius.

Dans un nouveau chapitre, l'auteur traite de certains moyens par lesquels W. Scott cherche à impressionner l'imagination du lecteur. Un de ces moyens consiste dans l'emploi du mystère, élé-

ment étranger à l'épopée antique aussi bien qu'à Goethe dans „Hermann et Dorothée“ et particulier à Scott et à Byron.

W. Scott introduit avec prédilection dans ses romans un personnage énigmatique, mystérieux et souvent travesti. Ce motif emprunté au roman galant-héroïque et qui se trouvait même parfois dans les ballades, est des plus usités chez W. Scott. Dans „Pan Tadeusz“ le Père Robak joue ce rôle énigmatique. W. Scott se sert aussi d'un procédé semblable pour d'autres figures: il les introduit sans dévoiler leur identité pendant longtemps, aiguisant ainsi la curiosité du lecteur. Mickiewicz fait de même, en nous présentant Sophie, et d'ailleurs ce n'est point là le seul procédé imité de W. Scott, toujours dans le but d'éveiller ainsi l'intérêt du lecteur.

W. Scott soutient encore l'intérêt, par un autre moyen employé par Fielding et A. Radcliffe: il dépeint une situation dangereuse, nous faisant trembler pour le sort de certains personnages, afin d'introduire à l'improviste le motif du secours inattendu. Nous rencontrons plusieurs fois ce procédé dans „Pan Tadeusz“. (Le Comte sauvé à la chasse; l'aide venant juste à point aux Soplica; la délivrance des nobles emprisonnés etc.) Mickiewicz se sert encore d'un autre moyen: la situation difficile du héros, parfois même son emprisonnement. (Chez W. Scott ce motif est un écho du roman d'aventure, de Fielding et de Smollett).

W. Scott a encore trouvé dans le roman à sensation un autre moyen de frapper l'imagination du lecteur: les pressentiments, les présages et les descriptions impressionnantes de la nature. Tout ceci pour préparer à ce qui doit arriver par la suite. Ce procédé, ainsi que le précédent, était connu en Pologne avant „Pan Tadeusz“, nous le trouvons dans „Malwina“, „Jan z Tęczyna“, dans d'autres imitations de W. Scott et plus anciennement encore chez Mostowska. Dans „Pan Tadeusz“, le motif du pressentiment ne se rencontre qu'une seule fois, mais appliqué avec beaucoup de force (livre VIII.) Les hôtes de Soplicowo voient un mauvais présage dans l'apparition d'une comète, les paysans comprennent de la même manière différents signes sur la terre et sur le ciel; certaines descriptions de la nature, préparent aussi à plusieurs reprises l'imagination du lecteur aux évènements futurs. En général, on peut dire que Mickiewicz usait avec mesure de tous ces moyens et qu'ils se sont harmonisés dans „Pan Tadeusz“ avec la couleur générale

du poème y trouvant une base psychologique autant qu'une justification folkloristique.

Au cours de deux chapitres, l'auteur analyse en détail les deux problèmes du costume et du portrait dans „Pan Tadeusz" spécifiant les méthodes appliquées par Homère, par le Tasse, par Goethe dans Hermann et Dorothée, par le roman polonais avant 1830 et enfin par Mickiewicz lui-même dans „Grażyna" et „Konrad Wallenrod".

Dans „Pan Tadeusz" les procédés employés suivent la méthode de W. Scott, pourtant dans cette histoire de la vie des hobereaux, le portrait tient une place plus effacée. Le plus souvent une courte description donne une idée suffisante de l'apparence extérieure. Dans ces descriptions succintes, Mickiewicz de même que Scott souligne tout ce qui est caractéristique, tout ce qui exprime les dispositions psychiques, les traits principaux du caractère. Il évite les caricatures, attend le moment précis et favorable pour décrire ce qu'il veut, ainsi que le faisaient W. Scott et Byron. S'il doit donner une image de la foule, il n'appuie pas sur les unités, même sur celles qui se distinguent de la masse.

Le costume a la même importance que dans les romans de W. Scott, il sert à caractériser le personnage en indiquant qui est ce qu' il est, quelle est sa sphère, sa profession, quels sont ses traits saillants, et parfois il nous intéresse au point de vue de folklore, auquel se joint à plusieurs reprises un élément sentimental. Pour la technique de la description du costume, Mickiewicz a de beaucoup surpassé l'auteur de Waverley; sans éviter la narration, il préfère avoir recours au procédé d'Homère qui présentait le costume par l'action, et en second lieu, il possédait le don du génie pittoresque à un bien plus haut degré que W. Scott.

Après un vaste coup d'oeil rétrospectif, l'auteur analyse la méthode employée pour caractériser les personnages à l'aide des mouvements, gestes et mimique, en un mot à l'aide de toute manifestation extérieure du tempérament, de la disposition psychique, ou des états d'âme momentanés. Sous ces rapports, W. Scott ne fut qu'un très bon élève de Sterne; Mickiewicz cependant à laissé W. Scott bien loin en arrière.

Nous trouvons beaucoup plus de points de rencontre en observant les tableaux de groupes, de masses, de foule. Il arrive dans „Pan Tadeusz" aussi bien que chez W. Scott que la masse elle-

même, la description de la masse forme l'objet de la conception poétique; à première vue, il semblerait qu'il y règne un chaos, pourtant l'ensemble du tableau se forme à nos yeux, grâce aux procédés de W. Scott et de Mickiewicz qui décomposent la foule en groupes. Nous avons constamment l'impression du mouvement, nous percevons le bruissement de le foule, les tableaux sont excessivement vifs, colorés, caractéristiques. Nous voyons pourtant plus souvent chez W. Scott que chez Mickiewicz des scènes collectives, dans lesquelles la masse forme le fond sur lequel se dessinent les personnages, soit des figures importantes, soit des apparitions momentanées. La première catégorie représente pour ainsi dire les idées de la foule et reflète ses opinions, en la dirigeant dans une certaine direction, la retenant ou l'excitant. La deuxième catégorie représente l'élément humoristique. La foule reparaît pourtant, et parfois elle occupe même momentanément la première place. En général chez Mickiewicz, le fond, le milieu se dessine plus clairement, plus plastiquement, la gesticulation est plus expressive, la narration cède le pas à un puissant élément dramatique. En un mot, faisant abstraction des réminiscences de détail, nous pouvons constater que ce qui est dessiné chez W. Scott en larges traits, arrive à un développement de génie chez Mickiewicz.

Il est des plus intéressants d'observer les rapports existant entre „Pan Tadeusz“ et les romans de W. Scott en ce qui concerne les différents types de personnages. Dans un des chapitres précédents, nous avons appelé l'attention sur l'individualité insignifiante du héros de l'élément sentimental, sur son mentor, et sur le héros de l'élément national et politique, lequel dans „Pan Tadeusz“ est en même temps le personnage dirigeant l'action. A côté de ceux-ci, se trouve la catégorie des vieux serviteurs: l'huissier du tribunal et le porte-clefs. Chez le premier nous voyons encore quelques traces indistinctes du type de Partridge crée par Fielding, et si richement représenté dans W. Scott. Le second reflète le type de Caleb dans „La fiancée de Lamermoor“. L'auteur compare en détail les deux figures et se basant sur un travail antérieur, il arrive à trouver entre elles bien plus d'analogies que ne l'avait fait M. Windakiewicz dans ses „Prolégomènes à Pan Tadeusz“. Il conclut pourtant en disant que malgré tous les points similaires, le porte-clefs Gerwazy possède un caractère nettement ethnique, et qu'il

représente la conception d'une figure en grande partie tragique, une des figures les plus puissamment originales parmi les figures enfantées par l'imagination créatrice du poète. En plus des divers types de vieux serviteurs, nous voyons dans „Pan Tadeusz“ aussi bien que dans les romans de W. Scott, le type d'un factotum (dont l'idéal est Saunders Sanderson), puis encore des types à la Cervantes. Le Comte dans „Pan Tadeusz“ peut être considéré comme un genre de Don Quichotte modernisé, on peut même dire qu'il ressemble plus au chevalier de la Manche, que les types correspondants de W. Scott. Par contre son rôle dans „Pan Tadeusz“ répond à celui de pareils personnages chez W. Scott, et la manière dont Mickiewicz l'envisage est bien plus proche de celle de W. Scott envers le Baron Bradwardine ou Piercie Shafton, que de celle de Cervantes envers le chevalier de la Triste figure. De même l'idée d'introduire un type de pédant (Buchman) est prise par Mickiewicz dans les romans de W. Scott, qui grâce à la tradition des Fielding, Smollett et Goldsmith, foisonnent de figures semblables, pour l'amusement du lecteur qu'elles égayent par leur pseudo-érudition, leur éloquence et la manière dont elles agacent leur auditoire.

Le „Zaścianek“ (hameau habité par des paysans d'origine noble) représente dans „Pan Tadeusz“ une véritable pépinière d'originaux. C'est ici que se retrouve la „deuxième sphère“ de W. Scott (les Highlanders et les Clans), dont les moeurs et usages sont tout autres que ceux de la „première sphère“. Il va sans dire que nous ne parlons que de l'idée de l'introduction de ce cercle, et non des silhouettes elles-même pour lesquelles Mickiewicz n'avait nul besoin de modèles littéraires. Chez W. Scott cette deuxième sphère se compose toujours d'un ensemble où l'on distingue certains individus épisodiques; la masse générale est d'une vive couleur, grâce à son équipement très caractéristique qui la rend incomparable dans le maniement de l'arme blanche.

Il est bien plus difficile de définir les rapports qui existent entre la note générale de „Pan Tadeusz“ et celle des romans de W. Scott. Le ton général du chef-d'oeuvre de Mickiewicz est le résultat de la disposition psychique dans laquelle il écrivait son „Histoire des hobereaux“; il se trouvait à l'époque dans un état d'âme „exceptionnellement indulgent, paisible et calme“ de là provient „un des éléments principaux de l'ouvrage, sa bonne humeur“.

Aussi, n'allons-nous pas parler ici de cette note générale comme telle, puisque nous connaissons son origine, mais plutôt de la „technique“ qui la fait ressortir. Le rôle de l'„humour“ dans „Pan Tadeusz“ est essentiellement le même que dans Wawerley, le plus beau et le plus émouvant des romans de W. Scott. Les deux auteurs se caractérisent par un genre de narration simple et cordiale, ils sourient toujours, parfois à travers des larmes; tous les deux traitent certaines figures avec gaieté, d'autres sérieusement, ne leur accordant que de temps en temps une nuance humoristique, ou un accent de douce ironie; d'autres enfin se trouvent entièrement écartées du champ d'action de leur bonne humeur, dont elles ne reflètent tout au plus qu'un mince rayon égaré. Dans „Pan Tadeusz“ comme dans Waverley l'„humour“ de l'auteur jette une sereine clarté sur le comique de la situation, atténue les scènes ou l'élément sentimental serait par trop fort. De même, nous trouvons dans Waverley le procédé caractéristique qui consiste à égayer les objets inanimés d'une lueur d'„humour“, alors que cet objet „par sa nature vulgaire ne se prête pas à une description sérieuse“. Ce qui est plus, W. Scott aussi bien que Mickiewicz ne permet jamais que l'imagination du lecteur s'occupe longtemps d'une situation tragique, ni qu'elle s'inquiète par trop du sort d'un des personnages principaux; à cette fin, ils font immédiatement suivre une scène très distante de la note modérée, d'une autre lui étant opposée. C'est encore de la même manière que les deux poètes font paraître leur optimisme, principalement dans leurs épilogues (le motif de l'entente finale: tout le monde se met d'accord, tout augure un avenir heureux). Ce sont là des reflets du „'tis sixty years since“. Par contre la différence entre les deux poètes éclate là où il s'agit d'une manifestation immédiate des sentiments de nostalgie pour le pays perdu de l'enfance, ou de ceux d'un puissant amour pour ce pays. Dans Waverley on ne peut que deviner ces sentiments; dans „Pan Tadeusz“ ils s'épanchent en admirables apostrophes, ayant un caractère essentiellement lyrique.

Dans le dernier chapitre l'auteur rassemble les résultats de son analyse, puis il donne un résumé succint de la manière dont „Pan Tadeusz“ se rattache par W. Scott à la tradition littéraire antérieure.

Il termine par des observations tâchant de fixer définitivement les rapports existant entre „Pan Tadeusz“ et les romans de W.

Scott. Il s'agit de ressemblances extérieures et intérieures. La composition, en partie la trame de l'intrigue, les moyens techniques, les catégories de types, la technique de la „note générale", les moyens d'influer sur l'imagination dans certaines directions définies représentent le côté extérieur de la question; l'atmosphère invisible de l'amour", la cause publique dominant les souffrances et le sort des unités, la mise en lumière des trésors inépuisables de la vie et du caractère national représentent son côté intérieur.

Selon toute vraisemblance Mickiewicz usait de la méthode de W. Scott en parfaite connaissance de cause, et c'est en toute conscience qu'il s'est décidé d'après son exemple à ressusciter par un tableau vivant toute une génération, dans ses moeurs, ses tendances et ses sentiments au moment d'un tournant historique. L'exécution est profondément divergente. Scott démontre un grand, un considérable talent; Mickiewicz est un génie. Les romans de W. Scott plaisent toujours encore; nous lisons „Pan Tadeusz" avec admiration et enthousiasme. On peut comparer „Pan Tadeusz" avec Homère, pour prouver que depuis l'Iliade, on assiste pour la première fois à la naissance d'une épopée immortelle. Par contre, toute comparaison de „Pan Tadeusz" avec n'importe quelle autre oeuvre épique (si l'on fait abstraction de l'étendue du sujet) sera toujours dangereuse, même pour un auteur considérable, même pour l'auteur dont les ouvrages ont stimulé l'imagination de Mickiewicz.

17.

BIBLIOGRAPHIE.

AGRELLO S. Przedrostki postaciowe czasowników polskich, str. VIII+622. *(Les préverbes qui chaugeut l'aspect du verbe polonais, VIII+622)*.

Archiwum Komisji do badania historji filozofji w Polsce Tom I, część II, str. 189—332. *Archive de la Commission de l'histoire de l'art en pologne V. I p. II 189—332 p.*

ASKENAZY Sz. i DZWONKOWSKI WŁODZ.: Akty powstania Kościuszki 2 tomy, str. LXXVIII+472+484. (*Les documents pour l'histoire D'insurrèxion de Kościuszko, 2 volumes, LXXVIII+472+484 p.*).

Bibjografja polska (*Bibliographie polonaise*) r. 1918, str. 53—809.

BRÜCKNER AL. Mitologja słowiańska, str. 152. (*La mythologie slave, 152 p.*).

CZUBEK: Pisma polityczne z czasów rokoszu Zebrzydowskiego 1606—1608, proza. T. II, str. XVI+480. (*Les brochures politiques edites pendant la revolte de Zebrzydowski 1606—1608, II v. XVI+480 p.*).

DĄBROWSKI: Ostatnie lata Ludwika Wielkiego 1370—1382, str. VIII+422. (*Les dernières années de Louis le Grand de Hongrie, VIII+422 p.*).

Encyklopedja polska t. XXI, XXII. Dzieje literatury pięknej w Polsce, str. VIII+561+559. (*Encyklopedie polonaise v. XXI, XXII. L'histoire de la littérature polonaise, VIII+561+559 p.*).

EURYPIDES: Tragedje w przekładzie Jana Kasprowicza ze wstępem Tadeusza Sinki, 3 tomy str. LXXVIII+431+441+571. *Eurypides: Tragédies, 3 volumes, LXXVIII+431+441+571 p*).

GRABOWSKI TAD: Krytyka literacka w Polsce w epoce pseudoklasycyzmu str. X+608 (*La critique littéraire en Pologne jusqu'à l'an 1830 X+608 p.*).

GUMOWSKI M: Operacje finansowe Rzymu w czasie II wojny punickiej str. 96. (*Les opérations financières de Rome pedant la seconde guerre punique, 96 p.*).

KALLENBACH J.: »Bard polski« ks. Adama Czartoryskiego wobec nieznanych jego poezyj, str. 22. (*Les poesies du proince Adam Czartoryski 22 p.*).

KOWALSKI GEORGIUS: *De Plutarchi scriptorum iuvenilium colore rhetorico, p. 277.*

LEHR T.: Ze studjów nad akcentem słowiańskim str. IV+92. *Létude sur l'accent slave IV+92 p.*)

Łempicki St.: Jan Zamoyski, jako reformator wyższego szkolnictwa Cz. I, str. 64. (*Jean Zamoyski comme réformateur des hautes études en Pologne, I partie, 64 p.*).

Łoś: Pisownia polska. Uchwały ostateczne, przepisy, słowniczek, str. 212, (*Orthographe polonais*).

Moonumenta Medii Aevi historica, res gestas Polonica Ilustrantia T. XVIII. Acta capitulorum selecta, edidit B. Ulanowski, p. VIII+242.

Morozewicz J: Przyroda Polski wobec zadań gospodarczych państwa polskiego. str. 36. (*Les richesses naturelles de Pologne et les problèmes economiques d'état polonais, 36, p.*).

Orłowski B.: Keus seneszal okrągłego stołu, str. 144. (*Le sénéchal Keus dansles romans français du cycle de la Table ronde, 144 p.*).

Prace Komisji historji sztuki T. I zesz 4-o str. 150+XX. (*Les travaux de la Commission d'istoire de l'art en Pologne I v. 1 partie, 150+XX p.*).

Rostworowski M.: Materjały do dziejów Komisji rządzącej w r. 1807, str. XVI+816. (*Les sources pour l'histoire de la Commission règnaute en 1807, XVI+816 p.*).

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego t. 61 str. 360. (*Les travaux de la Classe de l'histoire e de la philosophie, 61. 360 p.*).

Sajdak J.: De Gregorio Nazianzeno poetarum christianorum fonte, p. 80.

Scriptores rerum polonicarum. Vol. XXII. Suentoslai Orzelski Interregni Polonicae libri 1572-1576, p. LII+743.

Sinko T.: Genealogja kilku typów i figur A. Fredry, str. 96. (*La genealogie des quelques types et personnage cher A. Fredro, 96 p.*).

Nakładem Akademji Umiejętności.

Kraków, 1920. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.